# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# DENIS DIDEROT.

---

## TOME CINQUIÈME.

Ire. PARTIE.

CONTENANT

LES BIJOUX INDISCRETS. — L'OISEAU BLANC. — JACQUES LE FATALISTE.

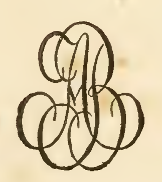
# ŒUVRES

DE

# DENIS DIDEROT.

TOME CINQUIÈME.

Ire. PARTIE.



A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.

# ROMANS.

# A ZIMA.

Zima, profitez du moment. L'aga Narkis entretient votre mère, et votre gouvernante guette sur un balcon le retour de votre père : prenez, lisez, ne craignez rien. Mais quand on surprendrait *les Bijoux indiscrets* derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât ? Non, Zima, non ; on sait que *le Sopha*, *le Tanzaï* et *les Confessions* ont été sous votre oreiller. Vous hésitez encore ? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'ouvrage que vous rougissez d'accepter. « Aglaé, dites-vous, la sage » Aglaé !... elle-même. » Tandis que Zima s'ennuyait ou s'égarait peut-être avec le jeune bonze Alléluia, Aglaé s'amusait innocemment à m'instruire des aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, etc... ; me fournissait le peu de traits qui me plaisent dans l'histoire de Mangogul, la revoyait et m'indiquait les moyens de la rendre meilleure ; car si Aglaé est une des femmes les plus vertueuses et les moins édifiantes du Congo, c'est aussi une des moins jalouses de bel-esprit et des plus spirituelles. Zima croirait-elle à présent avoir bonne grâce à faire la scrupuleuse ? Encore une fois, Zima, prenez, lisez, et lisez tout : je n'en excepte pas même les discours du *Bijou voyageur* qu'on vous interprétera, sans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'interprète ne soit ni votre directeur ni votre amant.

# LES BIJOUX INDISCRETS.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Naissance de Mangogul.*

Hiaouf Zélès Tazaï régnait depuis long-temps dans la grande Chéchianée ; et ce prince voluptueux continuait d'en faire les délices. Acajou, roi de Minutie, avait eu le sort prédit par son père. Zulmis avait vécu. Le comte de.... vivait encore. Splendide, Angola, Misapouf, et quelques autres potentats des Indes et de l'Asie étaient morts subitement. Les peuples, las d'obéir à des souverains imbéciles, avaient secoué le joug de leur postérité; et les descendans de ces monarques malheureux erraient inconnus et presque ignorés dans les provinces de leurs empires. Le petit-fils de l'illustre Schéerazade s'était seul affermi sur le trône ; et il était obéi dans le Mogol sous le nom de Schachbaam, lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs souverains fut, comme on voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebzed son père n'appela point les fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avait remarqué que la plupart des princes de son temps, dont ces intelligentes femelles avaient fait l'éducation, n'avaient été que des sots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connaître.

Codindo était chef du collége des aruspices de Banza, anciennement la capitale de l'empire. Erguebzed lui faisait une grosse pension, et lui avait accordé, à lui et à ses descendans, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui était excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontières du Congo. Codindo était chargé d'observer le vol des oiseaux et l'état du ciel, et d'en faire son rapport à la cour; ce dont il s'acquittait assez mal. S'il est vrai qu'on avait à Banza les meilleures pièces de théâtre et les salles de spectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avait le plus beau collége du monde, et les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui voulait au palais d'Erguebzed, partit fort embarrassé de sa personne; car le pauvre homme ne savait non plus lire aux astres que vous et moi : on l'attendait avec impatience. Les principaux seigneurs de la cour s'étaient rendus dans l'appartement de la grande sultane. Les

femmes, parées magnifiquement, environnaient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressaient à féliciter Erguebzed sur les grandes choses qu'il allait sans doute apprendre de son fils. Erguebzed était père, et il trouvait tout naturel qu'on distinguât dans les traits informes d'un enfant ce qu'il serait un jour. Enfin Codindo arriva. « Approchez, lui dit Erguebzed : lorsque » le ciel m'accorda le prince que vous voyez, je fis prendre avec » soin l'instant de sa naissance, et l'on a dû vous en instruire. » Parlez sincèrement à votre maître, et annoncez-lui hardiment » les destinées que le ciel réserve à son fils. »

Très-magnanime sultan, répondit Codindo, le prince né de parens non moins illustres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes et de fortunées : mais j'en imposerais à votre hautesse, si je me parais devant elle d'une science que je n'ai point. Les astres se lèvent et se couchent pour moi comme pour les autres hommes; et je n'en suis pas plus éclairé sur l'avenir, que le plus ignorant de vos sujets.

« Mais, reprit le sultan, n'êtes-vous pas astrologue ? » Magnanime prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

« Eh ! que diable êtes-vous donc, lui répliqua le vieux mais » bouillant Erguebzed? Aruspice !... Oh ! parbleu, je n'imaginais » pas que vous en eussiez eu la pensée. Croyez-moi, seigneur » Codindo, laissez manger en repos vos poulets, et prononcez » sur le sort de mon fils, comme vous fîtes dernièrement sur le » rhume de la perruche de ma femme. »

A l'instant Codindo tira de sa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ses yeux, tourna et retourna ses besicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, et prononça « que le règne du jeune prince serait heureux s'il était » long. »

« Je vous entends, reprit Erguebzed : mon fils exécutera les » plus belles choses du monde, s'il en a le temps. Mais, morbleu, ce que je veux qu'on me dise, c'est s'il en aura le temps. » Que m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût été le » plus grand prince du monde s'il eût vécu ? Je vous appelle » pour avoir l'horoscope de mon fils, et vous me faites son oraison funèbre. »

Codindo répondit au prince qu'il était fâché de n'en pas savoir davantage; mais qu'il suppliait sa hautesse de considérer que c'en était bien assez pour le peu de temps qu'il était devin. En effet, le moment d'auparavant, qu'était Codindo ?

## CHAPITRE II.

### *Education de Mangogul.*

Je passerai légèrement sur les premières années de Mangogul. L'enfance des princes est la même que celle des autres hommes, à cela près qu'il est donné aux princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebzed avait à peine quatre ans, qu'il avait fourni la matière d'un Mangogulana. Erguebzed qui était homme de sens, et qui ne voulait pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avait été, appela de bonne heure auprès de lui, et retint à sa cour par des pensions considérables, ce qu'il y avait de grands hommes en tout genre dans le Congo; peintres, philosophes, poëtes, musiciens, architectes, maîtres de danse, de mathématiques, d'histoire, maîtres en fait d'armes, etc. Grâce aux heureuses dispositions de Mangogul, et aux leçons continuelles de ses maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune prince a coutume d'apprendre dans les quinze premières années de sa vie, et sut, à l'âge de vingt ans, boire, manger et dormir aussi parfaitement qu'aucun potentat de son âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençait à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'empire, effrayé des troubles qui le menaçaient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, et pressé par des sentimens de religion, pronostics certains de la mort prochaine, ou de l'imbécillité des grands, descendit du trône pour y placer son fils; et ce bon prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste, dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut l'an du monde 1500000003200001, de l'empire du Congo le 390000070003, que commença le règne de Mangogul, le 1234500 de sa race en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses ministres, des guerres à soutenir, et le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de temps de ce qui lui restait à savoir au sortir des mains de ses pédagogues; et c'était quelque chose.

Cependant Mangogul acquit en moins de dix années la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des villes, agrandit son empire, pacifia ses provinces, répara les désordres de ses finances, fit refleurir les sciences et les arts, éleva des édifices, s'immortalisa par d'utiles établissemens, rafermit et corrigea la législation, institua même des académies; et, ce que son université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son serrail que grand sur le trône. Il ne s'avisa point de régler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du palais habité par ses femmes ; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu ; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité : on entrait aussi librement dans leurs appartemens que dans aucun couvent de chanoinesses de Flandres ; et on y était sans doute aussi sage. Le bon sultan que ce fut ! il n'eut jamais de pareil que dans quelques romans français. Il était doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, et renfermait dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celles de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirèrent à sa conquête : quelques unes réussirent. Celles qui manquèrent son cœur, tâchèrent de s'en consoler avec les grands de sa cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premières. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités et les charmes de Mirzoza ; l'ouvrage serait sans fin, et je veux que cette histoire en ait une.

## CHAPITRE III.

*Qu'on peut regarder comme le premier de cette histoire.*

Mirzoza fixait Mangogul depuis plusieurs années. Ces amans s'étaient dit et répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggère aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étaient venus aux confidences ; et ils se seraient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulières : « Si le ciel qui m'a placé sur le trône, m'eût fait » naître dans un état obscur, eussiez-vous daigné descendre jus- » qu'à moi ? Mirzoza m'eût-elle couronné ? Si Mirzoza venait à » perdre le peu de charmes qu'on lui trouve, Mangogul l'aimerait- » il toujours ? » Ces suppositions, dis-je, qui exercent les amans ingénieux, brouillent quelquefois les amans délicats, et font mentir si souvent les amans les plus sincères, étaient usées pour eux.

La favorite, qui possédait au souverain degré le talent si nécessaire et si rare de bien narrer, avait épuisé l'histoire scandaleuse de Banza. Comme elle avait peu de tempérament, elle n'était pas toujours disposée à recevoir les caresses du sultan, ni le sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin il y avait des jours où Mangogul et Mirzoza avaient peu de chose à dire, presque rien à faire, et où, sans s'aimer moins, ils ne s'amusaient guère. Ces jours étaient rares ; mais il y en avait, et il en vint un.

Le sultan était étendu nonchalamment sur une duchesse,

vis-à-vis de la favorite qui faisait des nœuds sans dire mot. Le temps ne permettait pas de se promener. Mangogul n'osait proposer un piquet ; et il y avait près d'un quart-d'heure que cette situation maussade durait, lorsque le sultan dit en bâillant à plusieurs reprises : « Il faut avouer que Géliote a chanté » comme un ange ; » et que votre hautesse s'ennuie à périr, ajouta la favorite. « Non, madame, reprit Mangogul en bâillant » à demi; le moment où l'on vous voit, n'est jamais celui de » l'ennui. »

Il ne tenait qu'à vous que cela fût galant, répliqua Mirzoza ; mais vous rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous? « Je ne sais, dit le sultan. » Et moi, je devine, continua la favorite. J'avais dix-huit ans lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit et quatre sont vingt-deux. Me voilà bien vieille. Mangogul sourit de ce calcul. Mais si je ne vaux plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très-bonne pour le conseil. La variété des amusemens qui vous suivent n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà, prince, votre maladie. « Je ne conviens pas que vous ayez rencontré, » dit Mangogul; mais en cas que cela fût, y sauriez-vous quel- » que remède? » Mirzoza répondit au sultan, après avoir rêvé un moment, que sa hautesse lui avait paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisait des aventures galantes de la ville, qu'elle regrettait de n'en plus avoir à lui raconter, ou de n'être pas mieux instruite de celles de sa cour ; qu'elle aurait essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux. « Je le crois » bon, dit Mangogul ; mais qui sait les histoires de toutes ces » folles? et quand on les saurait, qui me les réciterait comme » vous? » Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que votre hautesse gagnera plus par le fond qu'elle ne perdra par la forme. « J'ima- » ginerai avec vous, si vous voulez, les aventures des femmes » de ma cour, fort plaisantes, dit Mangogul ; mais le fussent- » elles cent fois davantage, qu'importe, s'il est impossible de » les apprendre? » Il pourrait y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza ; mais je pense que c'est tout. Le génie Cucufa, votre parent et votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez-vous? « Ah ! joie de mon cœur, s'écria le sultan ; vous » êtes admirable ! Je ne doute point que le génie n'emploie tout » son pouvoir en ma faveur. Je vais de ce pas m'enfermer dans » mon cabinet, et l'évoquer. »

Alors Mangogul se leva, baisa la favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, et partit.

## CHAPITRE IV.

### *Evocation du Génie.*

Le génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort; mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des chauve-souris qui voltigent autour de sa tête : on l'évoque, en récitant au son d'une cloche le premier verset de l'office nocturne des bramines; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part. Figurez-vous un vieux camaldule porté dans les airs par deux gros chats-huants qu'il tiendrait par les pattes : ce fut dans cet équipage que Cucufa apparut au sultan! « Que la bénédiction de Brama soit céans, » dit-il en s'abattant. » *Amen*, répondit le Prince. « Que voulez-» vous, mon fils? » Une chose fort simple, dit Mangogul; me procurer quelques plaisirs aux dépens des femmes de ma cour. « Eh! » mon fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous seul plus d'ap-» pétit que tout un couvent de bramines. Que prétendez-vous » faire de ce troupeau de folles! » Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont eues; et puis c'est tout. « Mais cela » est impossible, dit le génie; vouloir que des femmes confessent » leurs aventures, cela n'a jamais été et ne sera jamais. » Il faut pourtant que cela soit, ajouta le sultan. A ces mots, le génie se grattant l'oreille et peignant par distraction sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver : sa méditation fut courte. « Mon » fils, dit-il à Mangogul, je vous aime; vous serez satisfait. » A l'instant il plongea sa main droite dans une poche profonde, pratiquée sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, et en tira avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de Saint Hubert. « Vous voyez bien cet » anneau, dit-il au sultan; mettez-le à votre doigt, mon fils. » Toutes les femmes sur lesquelles vous en tournerez le cha-» ton, raconteront leurs intrigues à voix haute, claire et in-» telligible : mais n'allez pas croire au moins que c'est par la » bouche qu'elles parleront. » Et par où donc, ventre-saint-gris

s'écria Mangogul, parleront-elles? « Par la partie la plus » franche qu'il soit en elles, et la mieux instruite des choses que » vous désirez savoir, dit Cucufa; par leurs bijoux. » Par leurs bijoux, reprit le sultan en s'éclatant de rire: en voilà bien d'une autre! Des bijoux parlans! cela est d'une extravagance inouie. « Mon fils, dit le génie, j'ai bien fait d'autres prodiges en faveur » de votre grand-père; comptez donc sur ma parole. Allez, et » que Brama vous bénisse. Faites un bon usage de votre secret, » et songez qu'il est des curiosités mal placées. » Cela dit, le cafard hochant de la tête, se raffubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pattes, et disparut dans les airs.

## CHAPITRE V.

*Dangereuse tentation de Mangogul.*

A peine Mangogul fut-il en possession de l'anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les bijoux des femmes sur lesquelles on en tournait le chaton, il avait encore celle de rendre invisible la personne qui le portait au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvait se transporter en un clin-d'œil en cent endroits où il n'était point attendu, et voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin: il n'avait qu'à mettre sa bague, et dire: Je veux être là; à l'instant il y était. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza qui n'attendait plus le sultan, s'était fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, et s'aperçut, à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle était assoupie. « Bon, dit-il, elle dort: changeons vite l'anneau du doigt, » reprenons notre forme, tournons le chaton sur cette belle » dormeuse, et réveillons un peu son bijou... Mais qu'est-ce » qui m'arrête?.. je tremble.... se pourrait-il que Mirzoza... » non, cela n'est pas possible; Mirzoza m'est fidèle. Éloignez-» vous, soupçons injurieux; je ne veux point vous écouter. » Il dit et porta ses doigts sur l'anneau; mais en les écartant aussi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même: « Que fais-je, malheureux! je brave les conseils de Cucufa. » Pour satisfaire une sotte curiosité, je vais m'exposer à perdre » ma maîtresse et la vie... Si son bijou s'avisait d'extravaguer, » je ne la verrais plus, et j'en mourrais de douleur. Et qui sait » ce qu'un bijou peut avoir dans l'âme? » L'agitation ne lui permettait guère de s'observer: il prononça ces dernières paroles un peu haut, et la favorite s'éveilla... « Ah! prince, lui dit-» elle, moins surprise que charmée de sa présence, vous voilà!

» pourquoi ne vous a-t-on point annoncé? Est-ce à vous d'at-
» tendre mon réveil? »

Mangogul répondit à la favorite, en lui communiquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avait reçu, et ne lui cacha rien de ses propriétés. « Ah! quel
» secret diabolique vous a-t-il donné là, s'écria Mirzoza? Mais,
» prince, comptez-vous en faire usage? » Comment, ventrebleu! dit le sultan, si j'en veux faire usage? je commence par vous, si vous raisonnez. La favorite, à ces terribles mots, pâlit, trembla, se remit, et conjura le sultan par Brama et par toutes les Pagodes des Indes et du Congo, de ne point éprouver sur elle un secret qui marquait peu de confiance en sa fidélité. « Si j'ai
» toujours été sage, continua-t-elle, mon bijou ne vous dira
» mot, et vous m'aurez fait une injure que je ne vous pardon-
» nerai jamais: s'il vient à parler, je perdrai votre estime et
» votre cœur, et vous en serez au désespoir. Jusqu'à présent vous
» vous êtes, ce me semble, assez bien trouvé de notre liaison;
» pourquoi s'exposer à la rompre? Prince, croyez-moi, profitez
» des avis du génie; il a de l'expérience, et les avis de génie
» sont toujours bons à suivre. »

C'est ce que je me disais à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée: cependant si vous eussiez dormi deux minutes de plus, je ne sais ce qui en serait arrivé.

« Ce qui en serait arrivé! dit Mirzoza, c'est que mon bijou
» ne vous aurait rien appris, et que vous m'auriez perdue pour
» toujours. »

Cela peut être, reprit Mangogul; mais à présent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure par la Pagode éternelle que vous serez exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tournerai ma bague.

Mirzoza prit alors un air assuré, et se mit à plaisanter d'avance aux dépens des bijoux que le prince allait mettre à la question.
« Le bijou de Cydalyse, disait-elle, a bien des choses à raconter;
» et s'il est aussi indiscret que sa maîtresse, il ne s'en fera guère
» prier. Celui d'Haria n'est plus de ce monde; et votre hautesse
» n'en apprendra que des contes de ma grand'mère. Pour celui
» de Glaucé, je le crois bon à consulter: elle est coquette et
» jolie. » Et c'est justement par cette raison, répliqua le sultan, que son bijou sera muet. « Adressez-vous donc, répartit la sul-
» tane, à celui de Phédime; elle est galante et laide. » Oui, continua le sultan; et si laide, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage; c'est moi qui vous le dis, et qui en sais quelque chose. « Sage tant
» qu'il vous plaira, reprit la favorite; mais elle a de certains

» yeux gris qui disent le contraire. » Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le sultan ; vous m'impatientez avec votre Phédime : ne dirait-on pas qu'il n'y ait que ce bijou à questionner? « Mais peut-on, sans offenser votre hautesse, ajouta Mirzoza, » lui demander quel est celui qu'elle honorera de son choix? » Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande sultane). Nous n'en manquerons pas sitôt, et lorsque nous serons ennuyés des bijoux de ma cour, nous pourrons faire un tour à Banza : peut-être trouverons-nous ceux des bourgeoises plus raisonnables que ceux des duchesses. « Prince, dit Mirzoza, » je connais un peu les premières, et je peux vous assurer » qu'elles ne sont que plus circonspectes. » Bientôt nous en saurons des nouvelles : mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras et la surprise de ces femmes aux premiers mots de leurs bijoux; ah, ah, ah. Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande sultane, et que je ne ferai point usage de mon anneau, que vous n'y soyez. « Prince, au moins, dit Mirzoza, je compte sur la parole que vous m'avez donnée. » Mangogul sourit de ses alarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, et se retira.

## CHAPITRE VI.

### *Premier essai de l'anneau.*

ALCINE.

Mangogul se rendit le premier chez la grande sultane; il y trouva toutes les femmes occupées d'un cavagnol : il parcourut des yeux celles dont la réputation était faite, résolut d'essayer son anneau sur une d'elles; et il ne fut embarrassé que du choix. Il était incertain par qui commencer, lorsqu'il aperçut dans une croisée une jeune dame du palais de Manimonbanda : elle badinait avec son époux; ce qui parut singulier au sultan, car il y avait plus de huit jours qu'ils étaient mariés : ils s'étaient montrés dans la même loge à l'opéra, et dans la même calèche au petit cours ou au bois de Boulogne; ils avaient achevé leurs visites, et l'usage les dispensait de s'aimer, et même de se rencontrer. « Si ce bijou, disait Mangogul en lui-même, est aussi fou que » sa maîtresse, nous allons avoir un monologue réjouissant. » Il en était là du sien, quand la favorite parut. « Soyez la bien » venue, lui dit le sultan à l'oreille. J'ai jeté mon plomb en » vous attendant. » Et sur qui, lui demanda Mirzoza? « Sur » ces gens que vous voyez folâtrer dans cette croisée, lui répondit » Mangogul du coin de l'œil. » Bien débuté, reprit la favorite.

Alcine, c'est le nom de la jeune dame, était vive et jolie. La cour du sultan n'avait guère de femmes plus aimables, et n'en avait aucune de plus galante. Un émir du sultan s'en était entêté. On ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avait publié d'Alcine ; il en fut alarmé, mais il suivit l'usage : il consulta sa maîtresse sur ce qu'il en devait penser. Alcine lui jura que ces calomnies étaient le discours de quelques fats qui se seraient tus, s'ils avaient eu des raisons de parler : qu'au reste il n'y avait rien de fait, et qu'il était le maître d'en croire tout ce qu'il jugerait à propos. Cette réponse assurée convainquit l'émir amoureux de l'innocence de sa maîtresse. Il conclut, et prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ses prérogatives.

Le sultan tourna sa bague sur elle. Un grand éclat de rire, qui était échappé à Alcine à propos de quelques discours saugrenus que lui tenait son époux, fut brusquement sincopé par l'opération de l'anneau ; et l'on entendit aussitôt murmurer sous ses jupes : « Me voilà donc titré. Vraiment j'en suis fort aise. Il » n'est rien tel que d'avoir un rang. Si l'on eût écouté mes pre- » miers avis, on m'eût trouvé mieux qu'un émir : mais un émir » vaut encore mieux que rien. » A ces mots, toutes les femmes quittèrent le jeu, pour chercher d'où partait la voix. Ce mouvement fit un grand bruit. « Silence, dit Mangogul, ceci mérite » attention. » On se tut, et le bijou continua : « Il faut qu'un » époux soit un hôte bien important, à en juger par les précau- » tions que l'on prend pour le recevoir. Que de préparatifs ! » Quelle profusion d'eau de mirte ? Encore une quinzaine de ce » régime, et c'était fait de moi. Je disparaissais, et monsieur » l'émir n'avait qu'à chercher gîte ailleurs, ou qu'à m'embar- » quer pour l'île Jonquille. » Ici mon auteur dit que toutes les femmes pâlirent, se regardèrent sans mot dire, et tinrent un sérieux qu'il attribue à la crainte que la conversation ne s'engageât et ne devînt générale. « Cependant, continua le bijou » d'Alcine, il m'a semblé que l'émir n'avait pas besoin qu'on » y fît tant de façons ; mais je reconnais ici la prudence de ma » maîtresse. Elle mit les choses au pis aller ; et je fus traité » pour monsieur comme pour son petit écuyer. »

Le bijou allait continuer ses extravagances, lorsque le sultan, s'apercevant que cette scène étrange scandalisait la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant sa bague. L'émir avait disparu aux premiers mots du bijou de sa femme. Alcine, sans se déconcerter, simula quelque temps un assoupissement ; cependant les femmes chuchotaient qu'elle avait des vapeurs. « Eh oui, dit un petit-maître, des vapeurs ! Cicogne » les nomme histériques ; c'est comme qui dirait des choses qui

» viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin; » c'est un principe, principiant, principié, qui ravive... qui... » Je le proposerai à madame. » On sourit de ce persiflage, et notre cynique reprit : « Rien n'est plus vrai, mesdames. J'en ai » usé, moi qui vous parle, pour une déperdition de substance. » Une déperdition de substance! Monsieur le marquis, reprit une jeune personne; et qu'est-ce que cela? « Madame, répondit le » marquis, c'est un de ces petits accidens fortuits qui arrivent.... » Eh! mais tout le monde connaît cela. »

Cependant l'assoupissement simulé finit. Alcine se mit au jeu aussi intrépidement que si son bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choses du monde. Elle fut même la seule qui joua sans distraction. Cette séance lui valut des sommes considérables. Les autres ne savaient ce qu'elles faisaient, ne reconnaissaient plus leurs figures, oubliaient leurs numéros, négligeaient leurs avantages, arrosaient à contre-temps et commettaient cent autres bévues, dont Alcine profitait. Enfin, le jeu finit, et chacun se retira.

Cette aventure fit grand bruit à la cour, à la ville et dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes. Le discours du bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté et commenté par les agréables de la cour. On chansonna l'émir : sa femme fut immortalisée. On se la montrait aux spectacles. Elle était courue dans les promenades. On s'attroupait autour d'elle, et elle entendait bourdonner à ses côtés : « Oui, la voilà; c'est » elle-même : son bijou a parlé pendant plus de deux heures de » suite. » Alcine soutint sa réputation nouvelle avec un sang-froid admirable. Elle écouta tous ces propos, et beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avaient point. Elles s'attendaient à tout moment à quelque indiscrétion de la part de leurs bijoux; mais l'aventure du chapitre suivant acheva de les troubler.

Lorsque le cercle s'était séparé, Mangogul avait donné la main à la favorite, et l'avait remise dans son appartement. Il s'en manquait beaucoup qu'elle eût cet air vif et enjoué, qui ne l'abandonnait guère. Elle avait perdu considérablement au jeu, et l'effet du terrible anneau l'avait jetée dans une rêverie dont elle n'était pas encore bien revenue. Elle connaissait la curiosité du sultan; et elle ne comptait pas assez sur les promesses d'un homme moins amoureux que despotique, pour être libre de toute inquiétude. « Qu'avez-vous, délices de mon » âme, lui dit Mangogul? Je vous trouve rêveuse. » J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exemple. J'ai perdu la possibilité. J'avais douze tableaux; je ne crois pas

qu'ils aient marqué trois fois. « Cela est désolant, répondit Mangogul : mais que pensez-vous de mon secret? » Prince, lui dit la favorite, je persiste à le tenir pour diabolique. Il vous amusera sans doute ; mais cet amusement aura des suites funestes. Vous allez jeter le trouble dans toutes les maisons, détromper les maris, désespérer des amans, perdre des femmes, déshonorer des filles, et faire cent autres vacarmes. Ah! prince, je vous conjure... « Eh! jour de Dieu, dit Mangogul, vous moralisez » comme Nicole! je voudrais bien savoir à propos de quoi l'in» térêt de votre prochain vous touche aujourd'hui si vivement. » Non, madame, non; je conserverai mon anneau. Et que » m'importent à moi ces maris détrompés, ces amans déses» pérés, ces femmes perdues, ces filles déshonorées, pourvu que » je m'amuse? Suis-je donc sultan pour rien? A demain, ma» dame; il faut espérer que les scènes qui suivront, seront plus » comiques que la première, et qu'insensiblement vous y pren» drez goût. » Je n'en crois rien, seigneur, reprit Mirzoza. « Et moi je vous réponds que vous trouverez des bijoux plai» sans, et si plaisans, que vous ne pourrez vous défendre de » leur donner audience. Et où en seriez-vous donc, si je vous » les députais en qualité d'ambassadeurs? Je vous sauverai, si » vous voulez, l'ennui de leurs harangues; mais pour le récit » de leurs *aventures*, vous l'entendrez de leur bouche ou de la » mienne. C'est une chose décidée; je n'en peux rien rabattre. » Prenez sur vous de vous familiariser avec ces nouveaux dis» coureurs. » A ces mots, il l'embrassa, et passa dans son cabinet, réfléchissant sur l'épreuve qu'il venait de faire, et remerciant dévotieusement le génie Cucufa.

## CHAPITRE VII.

### *Second essai de l'anneau.*

#### LES AUTELS.

Il y avait pour le lendemain un petit souper chez Mirzoza. Les personnes nommées s'assemblèrent de bonne heure dans son appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendait par goût; ce soir, on n'y vint que par bienséance. Toutes les femmes eurent un air contraint, et ne parlèrent qu'en monosyllabes. Elles étaient aux aguets, et s'attendaient à tout moment que quelque bijou se mêlerait de la conversation. Malgré la démangeaison qu'elles avaient de mettre sur le tapis la mésaventure d'Alcine, aucune n'osa prendre sur soi d'en entamer le propos. Ce n'est pas qu'on fût retenu par sa présence : quoique comprise dans la liste du souper, elle ne parut point; on devina qu'elle

avait la migraine. Cependant, soit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avait entendu parler que des bouches, soit qu'on feignît de s'enhardir, la conversation qui languissait, s'anima : les femmes les plus suspectes composèrent leur maintien, jouèrent l'assurance ; et Mirzoza demanda au courtisan Zégris, s'il n'y avait rien d'intéressant. « Madame, répondit Zégris, on vous avait fait part du prochain » mariage de l'aga Chazour avec la jeune Sibérine ; je vous an- » nonce que tout est rompu. » A quel propos, interrompit la favorite ? « A propos d'une voix étrange, continua Zégris, que » Chazour dit avoir entendue à la toilette de sa princesse. De- » puis hier, la cour du sultan est pleine de gens qui vont prê- » tant l'oreille, dans l'espérance de surprendre, je ne sais » comment, des aveux qu'assurément on n'a nulle envie de leur » faire. »

Mais cela est fou, répliqua la favorite. Le malheur d'Alcine, si c'en est un, n'est rien moins qu'avéré. On n'a point encore approfondi....

« Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai entendu très-dis- » tinctement. Elle a parlé sans ouvrir la bouche. Les faits ont » été bien articulés ; et il n'était pas trop difficile de deviner » d'où partait ce son extraordinaire. Je vous avoue que j'en se- » rais morte à sa place. »

Morte! reprit Zégris. On survit à d'autres accidens. « Com- » ment, s'écria Zelmaïde, en est-il un plus terrible que l'in- » discrétion d'un bijou ? Il n'y a donc plus de milieu. Il faut » ou renoncer à la galanterie, ou se résoudre à passer pour ga- » lante. »

En effet, dit Mirzoza, l'alternative est cruelle. « Non, ma- » dame, non, reprit une autre ; vous verrez que les femmes » prendront leur parti. On laissera parler les bijoux tant qu'ils » voudront ; et l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en » dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce soit le bijou » d'une femme ou son amant qui soit indiscret? En sait-on » moins les choses ? »

Tout bien considéré, continua une troisième, si les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce soit par son bijou que par son amant.

L'idée est singulière, dit la favorite ; et vraie, reprit celle qui l'avait hasardée ; car prenez garde que pour l'ordinaire un amant est mécontent, avant que de devenir indiscret, et dès-lors tenté de se venger en outrant les choses : au lieu qu'un bijou parle sans passion, et n'ajoute rien à la vérité.

« Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne suis point de cet avis.

» C'est moins ici l'importance des dépositions qui perd le » coupable, que la force du témoignage. Un amant qui déshonore par ses discours l'autel sur lequel il a sacrifié, est une » espèce d'impie qui ne mérite aucune croyance : mais si l'autel » élève la voix, que répondre ? »

Que l'autel ne sait ce qu'il dit, répliqua la seconde. Monima rompit le silence qu'elle avait gardé jusques-là, pour dire d'un ton traîné et d'un air nonchalant : « Ah ! que mon autel, puis- » qu'autel y a, parle ou se taise, je ne crains rien de ses dis- » cours. »

Mangogul entrait à l'instant; et les dernières paroles de Monima ne lui échappèrent point. Il tourne sa bague sur elle, et l'on entendit son bijou s'écrier : « N'en croyez rien; elle ment. » Ses voisines s'entre-regardant, se demandèrent à qui appartenait le bijou qui venait de répondre. Ce n'est pas le mien, dit Zelmaïde; ni le mien, dit une autre ; ni le mien, dit Monima ; ni le mien, dit le sultan. Chacune, et la favorite comme les autres, se tint sur la négative.

Le sultan profitant de cette incertitude, et s'adressant aux dames : « Vous avez donc des autels, leur dit-il? Eh bien, com- » ment sont-ils fêtés? » Tout en parlant il tourna successivement, mais avec promptitude, sa bague sur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza ; et chaque bijou répondant à son tour, on entendit sur différens tons : « Je suis fréquenté, délabré, » délaissé, parfumé, fatigué, mal servi, ennuyé, etc. » Tous dirent leur mot, mais si brusquement, qu'on n'en put faire au juste l'application. Leur jargon, tantôt sourd et tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul et de ses courtisans, fit un bruit d'une espèce nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-sérieux, que cela était fort plaisant. « Comment, dit le sultan ! mais nous sommes trop » heureux que les bijoux veuillent bien parler notre langue, et » faire la moitié des frais de la conversation. La société ne » peut que gagner infiniment à cette duplication d'organes. » Nous parlerons aussi peut-être, nous autres hommes, par » ailleurs que par la bouche. Que sait-on? Ce qui s'accorde si » bien avec les bijoux, pourrait être destiné à les interroger et » à leur répondre : cependant mon anatomiste pense autre- » ment. »

## CHAPITRE VIII.

*Troisième essai de l'anneau.*

LE PETIT SOUPER.

On servit, on s'amusa d'abord aux dépens de Monima : toutes

les femmes accusaient unanimement son bijou d'avoir parlé le premier ; et elle aurait succombé sous cette ligue, si le sultan n'eût pris sa défense. « Je ne prétends point, disait-il, que » Monima soit moins galante que Zelmaïde, mais je crois son » bijou plus discret. D'ailleurs, lorsque la bouche et le bijou » d'une femme se contredisent, lequel croire ? » Seigneur, répondit un courtisan, j'ignore ce que les bijoux diront par la suite ; mais jusqu'à présent ils ne se sont expliqués que sur un chapitre qui leur est très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles. « On pourrait, dit Mirzoza, en consulter » de plus sûrs. » Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auraient ceux-ci de déguiser la vérité ? Il n'y aurait qu'une chimère d'honneur qui pût les y porter ; mais un bijou n'a point de ces chimères. Ce n'est pas là le lieu des préjugés. « Une chimère » d'honneur, dit Mirzoza ! des préjugés ! Si votre hautesse était » exposée aux mêmes inconvéniens que nous, elle sentirait que » ce qui intéresse la vertu n'est rien moins que chimérique. » Toutes les dames enhardies par la réponse de la sultane, soutinrent qu'il était superflu de les mettre à certaines épreuves ; et Mangogul, qu'au moins ces épreuves étaient presque toujours dangereuses.

Ces propos conduisirent au vin de Champagne ; on s'y livra, on se mit en pointe ; et les bijoux s'échauffèrent : c'était l'instant où Mangogul s'était proposé de recommencer ses malices. Il tourna sa bague sur une jeune femme fort enjouée, assise assez proche de lui, et placée en face de son époux ; et l'on entendit s'élever de dessous la table un bruit plaintif, une voix faible et languissante qui disait : « Ah ! que je suis harassé ! Je » n'en puis plus, je suis sur les dents. » Comment, de par la Pagode Pongo Sabiam, s'écria Husseim, le bijou de ma femme parle : et que peut-il dire ?... Nous allons entendre, répondit le sultan..... « Prince, vous me permettrez de n'être pas du » nombre de ses auditeurs, répliqua Husseim ; et s'il lui échap- » pait quelques sottises, votre hautesse pense-t-elle.... ? » Je pense que vous êtes fou, répondit le sultan, de vous alarmer pour le caquet d'un bijou : ne sait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, et ne devine-t-on pas le reste ? Asséyez-vous donc, et tâchez de vous amuser.

Husseim s'assit, et le bijou de sa femme se mit à jaser comme une pie. « Aurai-je toujours ce grand flandrin de Valanto, s'écria- » t-il ? J'en ai vu qui finissaient, mais celui-ci.... » A ces mots, Husseim se releva comme un furieux, se saisit d'un couteau, s'élança à l'autre bord de la table, et perçait le sein de sa femme,

si ses voisins ne l'eussent retenu. « Husseim, lui dit le sultan, » vous faites trop de bruit; on n'entend rien. Ne dirait-on pas » que le bijou de votre femme soit le seul qui n'ait pas le sens » commun? Et où en seraient ces dames, si leurs maris étaient » de votre humeur? Comment, vous voilà désespéré pour une » misérable petite aventure d'un Valanto, qui ne finissait pas! » Remettez-vous à votre place, prenez votre parti en galant » homme, songez à vous observer, et à ne pas manquer une » seconde fois à un prince qui vous admet à ses plaisirs. »

Tandis qu'Husseim, dissimulant sa rage, s'appuyait sur le dos d'une chaise, les yeux fermés, et la main appliquée sur le front, le sultan tournait subtilement son anneau, et le bijou continuait : « Je m'accommoderais assez du jeune page de » Valanto; mais je ne sais quand il commencera. En attendant » que l'un commence et que l'autre finisse, je prends patience » avec le bramine Egon. Il est hideux, il faut en convenir; mais » son talent est de finir et de recommencer. Oh, qu'un bramine » est un grand homme! »

Le bijou en était à cette exclamation, lorsqu'Husseim rougit de s'affliger pour une femme qui n'en valait pas la peine, et se mit à rire avec le reste de la compagnie; mais il la gardait bonne à son épouse. Le souper finit; chacun reprit la route de son hôtel, excepté Husseim, qui conduisit sa femme dans une maison de filles voilées, et l'y renferma. Mangogul instruit de sa disgrâce, la visita. Il trouva toute la maison occupée à la consoler, mais plus encore à lui tirer le sujet de son exil. « C'est » pour une vétille, leur disait-elle, que je suis ici. Hier à sou- » per chez le sultan, on avait fouetté le Champagne, sablé le » Tockai; on ne savait plus guère ce que l'on disait, lorsque » mon bijou s'est avisé de babiller. Je ne sais quels ont été ses » propos; mais mon époux en a pris de l'humeur. »

Assurément, madame, il a tort, lui répondaient les nonains; on ne se fâche point ainsi pour des bagatelles... Comment, votre bijou a parlé! Mais parle-t-il encore? Ah! que nous serions charmées de l'entendre! Il ne peut s'exprimer qu'avec esprit et grâce. Elles furent satisfaites; car le sultan tourna son anneau sur la pauvre recluse, et son bijou les remercia de leurs politesses, leur protestant au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderait mieux de celle d'un bramine.

Le sultan profita de l'occasion pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa bague interrogea le bijou d'une jeune recluse nommée Cléanthis; et le bijou prétendu virginal confessa deux jardiniers, un bramine et trois cavaliers; et

raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine et de deux saignées, elle avait évité de donner du scandale. Zéphirine avoua, par l'organe de son bijou, qu'elle devait au petit commissionnaire de la maison le titre honorable de mère. Mais une chose qui étonna le sultan, c'est que, quoique ces bijoux s'expliquassent en termes fort indécens, les vierges à qui ils appartenaient, les écoutaient sans rougir; ce qui lui fit conjecturer que, si l'on manquait d'exercice dans ces retraites, on y avait en revanche beaucoup de spéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna son anneau sur une novice de quinze à seize ans. « Flora, répondit son bijou, a lorgné plus » d'une fois à travers la grille un jeune officier. Je suis sûr qu'elle » avait du goût pour lui : son petit doigt me l'a dit. » Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnèrent à deux mois de silence et de discipline ; et ordonnèrent des prières, pour que les bijoux de la communauté demeurassent muets.

## CHAPITRE IX.

### *État de l'académie des sciences de Banza.*

Mangogul avait à peine abandonné les recluses entre lesquelles je l'avais laissé, qu'il se répandit à Banza que toutes les filles de la congrégation du coccix de Brama parlaient par le bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Husseim accréditait, piqua la curiosité des savans. Le phénomène fut constaté ; et les esprits forts commencèrent à chercher dans les propriétés de la matière l'explication d'un fait qu'ils avaient d'abord traité d'impossible. Le caquet des bijoux produisit une infinité d'excellens ouvrages ; et ce sujet important enfla les recueils des académies de plusieurs mémoires, qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'esprit humain.

Pour former et perpétuer celle des sciences de Banza, on avait appelé, et l'on appelait sans cesse ce qu'il y avait d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi, le Béléguanze et les royaumes circonvoisins. Elle embrassait, sous différens titres, toutes les personnes distinguées dans l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, et la plupart de celles qui promettaient de s'y distinguer un jour. Cet essaim d'abeilles infatigables travaillait sans relâche à la recherche de la vérité ; et chaque année le public recueillait, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle était alors divisée en deux factions, l'une composée des vorticoses, et l'autre des attractionnaires. Olibri, habile géomètre et grand physicien, fonda la secte des vorticoses. Circino,

habile physicien et grand géomètre, fut le premier attractionnaire. Olibri et Circino se proposèrent l'un et l'autre d'expliquer la nature. Les principes d'Olibri ont au premier coup d'œil une simplicité qui séduit : ils satisfont en gros aux principaux phénomènes; mais ils se démentent dans les détails. Quant à Circino, il semble partir d'une absurdité; mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux qui ruinent le système d'Olibri, affermissent le sien. Il suit une route obscure à l'entrée, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance. Celle au contraire d'Olibri, claire à l'entrée, va toujours en s'obscurcissant. La philosophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être disciple de l'autre, sans avoir beaucoup d'intelligence et d'étude. On entre sans préparation dans l'école d'Olibri; tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'est ouverte qu'aux premiers géomètres. Les tourbillons d'Olibri sont à la portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les algébristes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent vorticoses contre un attractionnaire; et un attractionnaire vaudra toujours cent vorticoses. Tel était aussi l'état de l'académie des sciences de Banza, lorsqu'elle agita la matière des Bijoux indiscrets.

Ce phénomène donnait peu de prise; il échappait à l'attraction : la matière subtile n'y venait guère. Le directeur avait beau sommer ceux qui avaient quelques idées, de les communiquer; un silence profond régnait dans l'assemblée. Enfin le vorticose Persiflo, dont on avait des traités sur une infinité de sujets qu'il n'avait point entendus, se leva, et dit : « Le fait, messieurs, » pourrait bien tenir au système du monde : je le soupçonnerais » d'avoir en gros la même cause que les marées. En effet, re- » marquez que nous sommes aujourd'hui dans la pleine lune de » l'équinoxe; mais avant que de compter sur ma conjecture, il » faut entendre ce que les bijoux diront le mois prochain. »

On haussa les épaules. On n'osa pas lui représenter qu'il raisonnait comme un bijou; mais comme il a de la pénétration, il s'aperçut tout d'un coup qu'on le pensait.

L'attractionnaire Réciproco prit la parole, et ajouta : « Mes- » sieurs, j'ai des tables déduites d'une théorie sur la hauteur » des marées dans tous les ports du royaume. Il est vrai que les » observations donnent un peu le démenti à mes calculs; mais » j'espère que cet inconvénient sera réparé par l'utilité qu'on en » tirera, si le caquet des bijoux continue de cadrer avec les » phénomènes du flux et reflux. »

Un troisième se leva, s'approcha de la planche, traça sa figure, et dit : Soit un bijou A. B. et....

Ici l'ignorance des traducteurs nous a frustrés d'une démonstration, que l'auteur africain nous avait conservée sans doute. A la suite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raisonnement de Réciproco parut démonstratif; et l'on convint, sur les essais qu'on avait de sa dialectique, qu'il parviendrait un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le bijou, de ce qu'elles ont entendu de tout temps par l'oreille.

Le docteur Orcotome, de la tribu des anatomistes, dit ensuite : « Messieurs, j'estime qu'il serait plus à propos d'abandonner » un phénomène, que d'en chercher la cause dans des hypo- » thèses en l'air. Quant à moi, je me serais tû, si je n'avais eu » que des conjectures futiles à vous proposer; mais j'ai examiné, » étudié, réfléchi. J'ai vu des bijoux dans le paroxisme; et je suis » parvenu, à l'aide de la connaissance des parties et de l'expé- » rience, à m'assurer que celle, que nous appelons en grec le » *delphus*, a toutes les propriétés de la trachée, et qu'il y a » des sujets qui peuvent parler aussi bien par le bijou que par » la bouche. Oui, Messieurs, le *delphus* est un instrument à » corde et à vent, mais beaucoup plus à corde qu'à vent. L'air » extérieur qui s'y porte fait proprement l'office d'un archet sur » les fibres tendineuses des ailes que j'appellerai rubans ou cordes » vocales. C'est la douce collision de cet air et des cordes vocales » qui les oblige à frémir; et c'est par leurs vibrations plus ou » moins promptes qu'elles rendent différens sons. La personne » modifie ces sons à discrétion, parle et pourrait même chan- » ter.

» Comme il n'y a que deux rubans ou cordes vocales, et » qu'elles sont sensiblement de la même longueur, on me de- » mandera sans doute comment elles suffisent pour donner la » multitude des tons graves et aigus, forts et faibles, dont la » voix humaine est capable. Je réponds, en suivant la compa- » raison de cet organe aux instrumens de musique, que leur » allongement et accourcissement suffisent pour produire ces » effets.

» Que ces parties soient capables de distension et de contrac- » tion, c'est ce qu'il est inutile de démontrer dans une assem- » blée de savans de votre ordre; mais qu'en conséquence de » cette distension et contraction, le *delphus* puisse rendre des » sons plus ou moins aigus, en un mot, toutes les inflexions de » la voix et les tons du chant, c'est un fait que je me flatte de » mettre hors de doute. C'est à l'expérience que j'en appellerai. » Oui, messieurs, je m'engage à faire raisonner, parler, et » même chanter devant vous, et *delphus* et bijoux. »

Ainsi harangua Orcotome, ne se promettant pas moins que d'élever les bijoux au niveau des trachées d'un de ses confrères, dont la jalousie avait attaqué vainement les succès.

## CHAPITRE X.

*Moins savant et moins ennuyeux que le précédent.*

*Suite de la séance académique.*

Il parut, aux difficultés qu'on proposa à Orcotome, en attendant ses expériences, qu'on trouvait ses idées moins solides qu'ingénieuses. « Si les bijoux ont la faculté naturelle de parler, pour-» quoi, lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire usage? S'il » était de la bonté de Brama, à qui il a plu d'inspirer aux » femmes un si violent désir de parler, de doubler en elles les » organes de la parole; il est bien étrange qu'elles aient ignoré » ou négligé si long-temps ce don précieux de la nature. Pour-» quoi le même bijou n'a-t-il parlé qu'une fois? Pourquoi n'ont-» ils parlé tous que sur la même matière? Par quel mécanisme » se fait-il qu'une des bouches se tait forcément, tandis que » l'autre parle? D'ailleurs, ajoutait-on, à juger du caquet des » bijoux par les circonstances dans lesquelles la plupart d'entre » eux ont parlé, et par les choses qu'ils ont dites, il y a tout » lieu de croire qu'il est involontaire; et que ces parties auraient » continué d'être muettes, s'il eût été dans la puissance de celles » qui les portaient de leur imposer silence. »

Orcotome se mit en devoir de satisfaire à ces objections, et soutint que les bijoux ont parlé de tout temps; mais si bas, que ce qu'ils disaient était quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenaient; qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient haussé le ton de nos jours, qu'on a poussé la liberté de la conversation au point, qu'on peut sans imprudence et sans indiscrétion s'entretenir des choses qui leur sont le plus familières; que, s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois sera la seule; qu'il y a bien de la différence entre être muet et garder le silence; que, s'ils n'ont tous parlé que de la même matière, c'est qu'apparemment c'est la seule dont ils aient des idées; que ceux qui n'ont point encore parlé, parleront; que s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils sont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il était de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de satisfaire le désir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole, c'est convenir que, si ce bienfait entraînait à sa suite des inconvéniens, il était de sa sagesse de les prévenir; et

c'est ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le silence, tandis que l'autre parle. Il n'est déjà que trop incommode pour nous que les femmes changent d'avis d'un instant à l'autre : qu'eût-ce donc été, si Brama leur eût laissé la facilité d'être de deux sentimens contradictoires en même temps? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour se faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une seule bouche, se seraient-elles entendues en parlant avec deux?

Orcotome venait de répondre à beaucoup de choses; mais il croyait avoir satisfait à tout : il se trompait. On le pressa, et il était prêt à succomber, lorsque le physicien Cimonaze le secourut. Alors la dispute devint tumultueuse : on s'écarta de la question, on se perdit, on revint, on se perdit encore, on s'aigrit, on cria, on passa des cris aux injures, et la séance académique finit.

## CHAPITRE XI.

### *Quatrième essai de l'anneau.*

#### L'ÉCHO.

Tandis que le caquet des bijoux occupait l'académie, il devint dans les cercles la nouvelle du jour, et la matière du lendemain et de plusieurs autres jours : c'était un texte inépuisable. Aux faits véritables on en ajoutait de faux; tout passait : le prodige avait rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus.

Le sultan n'avait éprouvé que trois fois son anneau; cependant on débita dans un cercle de dames qui avaient le tabouret chez la Manimonbanda, le discours d'un bijou d'une présidente, puis celui d'une marquise : ensuite on révéla les pieux secrets d'une dévote; enfin ceux de bien des femmes qui n'étaient pas là; et dieu sait les propos qu'on fit tenir à leurs bijoux : les gravelures n'y furent pas épargnées; des faits on en vint aux réflexions. « Il faut avouer, dit une des dames, que ce sortilége » (car c'en est un jeté sur les bijoux) nous tient dans un état » cruel. Comment ! être toujours en appréhension d'entendre » sortir de soi une voix impertinente ! » Mais, madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part : quand un bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il se taise ou qu'il parle? « Il importe tant, reprit la première, » que je donnerais sans regret la moitié de mes pierreries, pour » être assurée que le mien se taira. » En vérité, lui répliqua la seconde, il faut avoir de bonnes raisons de ménager les gens,

pour acheter si cher leur discrétion. « Je n'en ai pas de meil-
» leures qu'une autre, repartit Céphise; cependant je ne m'en
» dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, ce n'est pas
» trop; car je vous dirai franchement que je ne suis pas plus
» sûre de mon bijou que de ma bouche : or, il m'est échappé
» bien des sottises en ma vie. J'entends tous les jours tant d'aven-
» tures incroyables dévoilées, attestées, détaillées par des bi-
» joux, qu'en en retranchant les trois quarts, le reste suffirait
» pour déshonorer. Si le mien était seulement la moitié aussi
» menteur que tous ceux-là, je serais perdue. N'était-ce donc
» pas assez que notre conduite fût en la puissance de nos bijoux,
» sans que notre réputation dépendît encore de leurs discours? »
Quant à moi, répondit vivement Ismène, sans m'embarquer dans des raisonnemens sans fin, je laisse aller les choses leur train. Si c'est Brama qui fait parler les bijoux, comme mon bramine me l'a prouvé, il ne souffrira point qu'ils mentent : il y aurait de l'impiété à assurer le contraire. Mon bijou peut donc parler quand et tant qu'il voudra : que dira-t-il, après tout?

On entendit alors une voix sourde qui semblait sortir de dessous terre, et qui répondit comme par écho : » *Bien des* » *choses.* » Ismène ne s'imaginant point d'où venait la réponse, s'emporta, apostropha ses voisines, et fit durer l'amusement du cercle. Le sultan, ravi de ce qu'elle prenait le change, quitta son ministre, avec qui il conférait à l'écart, s'approcha d'elle, et lui dit : « Prenez garde, madame, que vous n'ayez admis
» autrefois dans votre confidence quelqu'une de ces dames, et
» que leurs bijoux n'aient la malice de rappeler des histoires
» dont le vôtre aurait perdu le souvenir. »

En même temps, tournant et retournant sa bague à propos, Mangogul établit entre la dame et son bijou, un dialogue assez singulier. Ismène, qui avait toujours assez bien mené ses petites affaires, et qui n'avait jamais eu de confidentes, répondit au sultan que l'art des médisans serait ici superflu. « *Peut-être*, » répondit la voix inconnue. » Comment, peut-être, reprit Ismène piquée de ce doute injurieux? qu'aurais-je à craindre d'eux?.... « *Tout, s'ils en savaient autant que moi.* » Et que savez-vous? « *Bien des choses, vous dis-je.* » Bien des choses, cela annonce beaucoup, et ne signifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques unes? « *Sans doute.* » Et dans quel genre encore? Ai-je eu des affaires de cœur? « *Non.* » Des intrigues? des aventures? « *Tout justement.* » Et avec qui, s'il vous plaît? avec des petits-maîtres, des militaires, des sénateurs? « *Non.* » Des comédiens? « *Non.* » Vous verrez que ce sera avec mes pages, mes laquais, mon directeur, ou l'aumônier de mon mari. « *Non.* »

Monsieur l'imposteur, vous voilà donc à bout? « *Pas tout-à-*
» *fait.* » Cependant je ne vois plus personne avec qui l'on puisse avoir des aventures. Est-ce avant, est-ce après le mariage? répondez donc, impertinent. « *Ah! madame, trêve d'invectives,*
» *s'il vous plaît; ne forcez point le meilleur de vos amis à*
» *quelques mauvais procédés.* » Parlez, mon cher; dites, dites tout; j'estime aussi peu vos services, que je crains peu votre indiscrétion : expliquez-vous, je vous le permets; je vous en somme.
« *A quoi me réduisez-vous, Ismène*, ajouta le bijou, en poussant
» un profond soupir? » A rendre justice à la vertu. « *Eh! bien,*
» *vertueuse Ismène, ne vous souvient-il plus du jeune Osmin,*
» *du sangiac Zégris, de votre maître de danse Alaziel, de votre*
» *maître de musique Almoura?* » Ah! quelle horreur! s'écria Ismène; j'avais une mère trop vigilante, pour m'exposer à de pareils désordres; et mon mari, s'il était ici, attesterait qu'il m'a trouvée telle qu'il me désirait. « *Eh oui,* reprit le bijou, *grâce au secret d'Alcine, votre intime.* »

Cela est d'un ridicule si extravagant et si grossier, répondit Ismène, qu'on est dispensée de le repousser. Je ne sais, continua-t-elle, quel est le bijou de ces dames qui se prétend si bien instruit de mes affaires; mais il vient de raconter des choses dont le mien ignore jusqu'au premier mot. « Madame, lui répondit
» Céphise, je puis vous assurer que le mien s'est contenté d'écouter. » Les autres femmes en dirent autant; et l'on se mit au jeu, sans connaître précisément l'interlocuteur de la conversation que je viens de rapporter.

## CHAPITRE XII.

### *Cinquième essai de l'anneau.*

#### LE JEU.

La plupart des femmes qui faisaient la partie de la Manimonbanda jouaient avec acharnement; et il ne fallait point avoir la sagacité de Mangogul pour s'en apercevoir. La passion du jeu est une des moins dissimulées; elle se manifeste, soit dans le gain, soit dans la perte, par des symptômes frappans. « Mais
» d'où leur vient cette fureur, se disait-il en lui-même? com-
» ment peuvent-elles se résoudre à passer les nuits autour d'une
» table de pharaon, à trembler dans l'attente d'un as ou d'un
» sept? cette phrénésie altère leur santé et leur beauté, quand
» elles en ont; sans compter les désordres où je suis sûr qu'elle
» les précipite. J'aurais bien envie, dit-il tout bas à Mirzoza,
» de faire ici un coup de ma tête. » Et quel est ce beau coup de tête que vous méditez, lui demanda la favorite? « Ce serait,

» lui répondit Mangogul, de tourner mon anneau sur la plus
» effrénée de ces brelandières, de questionner son bijou, de
» transmettre par cet organe un bon avis à tous ces maris im-
» béciles qui laissent risquer à leurs femmes l'honneur et la for-
» tune de leur maison, sur une carte ou sur un dé. »

Je goûte fort cette idée, lui répliqua Mirzoza; mais sachez, prince, que la Manimonbanda vient de jurer par ses Pagodes, qu'il n'y aurait plus de cercle chez elle, si elle se trouvait encore une fois exposée à l'impudence des Engastrimuthes. « Com-
» ment avez-vous dit, délices de mon âme, interrompit le
» sultan? » J'ai dit, lui répondit la favorite, le nom que la pudique Manimonbanda donne à toutes celles dont les bijoux savent parler. « Il est de l'invention de son sot de bramine,
» qui se pique de savoir le grec et d'ignorer le congeois, répli-
» qua le sultan : cependant, n'en déplaise à la Manimonbanda
» et à son chapelain, je désirerais interroger le bijou de Ma-
» nille; et il serait à propos que l'interrogatoire se fît ici, pour
» l'édification du prochain. » Prince, si vous m'en croyez, dit Mirzoza, vous épargnerez ce désagrément à la grande sultane : vous le pouvez sans que votre curiosité ni la mienne y perdent. Que ne vous transportez-vous chez Manille? « J'irai, puisque vous le voulez, dit Mangogul. » Mais à quelle heure, lui demanda la sultane? « Sur le minuit, répondit le sultan. » A minuit elle joue, dit la favorite. « J'attendrai donc jusqu'à deux heures, reprit Mangogul. » Prince, vous n'y pensez pas, répliqua Mirzoza : c'est la plus belle heure du jour pour les joueuses. Si votre hautesse m'en croit, elle prendra Manille dans son premier somme, entre sept et huit.

Mangogul suivit le conseil de Mirzoza, et visita Manille sur les sept heures. Ses femmes allaient la mettre au lit. Il jugea, à la tristesse qui régnait sur son visage, qu'elle avait joué de malheur : elle allait, venait, s'arrêtait, levait les yeux au ciel, frappait du pied, s'appuyait les poings sur les yeux, et marmottait entre ses dents quelque chose que le sultan ne put entendre. Ses femmes, qui la déshabillaient, suivaient en tremblant tous ses mouvemens; et si elles parvinrent à la coucher, ce ne fut pas sans en avoir essuyé des brusqueries, et même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant fait pour toute prière du soir que quelques imprécations contre un maudit as venu sept fois de suite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés, que Mangogul tourna sa bague sur elle. A l'instant son bijou s'écria douloureusement : « Pour le coup je suis repic et capot. » Le sultan sourit de ce que chez Manille tout parlait jeu, jusqu'à son bijou. « Non, continua le bijou, je ne jouerai jamais contre Abidul;

» il ne sait que tricher. Qu'on ne me parle plus de Darès ; on » risque avec lui des coups de malheur. Ismal est assez beau » joueur; mais ne l'a pas qui veut. C'était un trésor que Mazulim, » avant que d'avoir passé par les mains de Crissa. Je ne connais » point de joueur plus capricieux que Zulmis. Rica l'est moins; » mais le pauvre garçon est à sec. Que faire de Lazuli? la plus » jolie femme de Banza ne lui ferait pas jouer gros. Le mince » joueur que Molli ! en vérité la désolation s'est mise parmi » les joueurs ; et bientôt l'on ne saura plus avec qui faire sa » partie. »

Après cette jérémiade, le bijou se jeta sur les coups singuliers dont il avait été témoin, et s'épuisa sur la constance et les ressources de sa maîtresse dans les revers. « Sans moi, dit-il, » Manille se serait ruinée vingt fois : tous les trésors du sultan » n'auraient point acquitté les dettes que j'ai payées. En une » séance au breland, elle perdit contre un financier et un abbé » plus de dix mille ducats : il ne lui restait que ses pierreries ; » mais il y avait trop peu de temps que son mari les avait dégagées, pour oser les risquer. Cependant elle avait pris des » cartes, et il lui était venu un de ces jeux séduisans que la » fortune vous envoie lorsqu'elle est sur le point de nous égorger : on la pressait de parler. Manille regardait ses cartes, » mettait la main dans sa bourse, d'où elle était bien certaine » de ne rien tirer; revenait à son jeu, l'examinait encore, et » ne décidait rien. » Madame va-t-elle enfin? lui dit le financier. » Oui, va, dit-elle... va... va, mon bijou. » Pour combien, reprit Turcarès? « Pour cent ducats, dit Manille. » L'abbé se retira ; le bijou lui parut trop cher : Turcarès topa : Manille perdit, et paya.

« La sotte vanité de posséder un bijou titré, piqua Turcarès : » il s'offrit de fournir au jeu de ma maîtresse, à condition que » je servirais à ses plaisirs : ce fut aussitôt une affaire arrangée. » Mais comme Manille jouait gros, et que son financier n'était » pas inépuisable, nous vîmes bientôt le fond de ses coffres.

» Ma maîtresse avait apprêté le pharaon le plus brillant : tout » son monde était invité : on ne devait ponter qu'aux ducats. » Nous comptions sur la bourse de Turcarès ; mais le matin de » ce grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avait pas un sou, » et nous laissa dans le dernier des embarras : il fallait s'en tirer; il n'y avait pas un moment à perdre. Nous nous rabattîmes sur un vieux chef de bramines, à qui nous vendîmes » bien cher quelques complaisances qu'il sollicitait depuis un » siècle. Cette séance lui coûta deux fois le revenu de son bénéfice.

» Cependant Turcarès revint au bout de quelques jours. Il » était désespéré, disait-il, que madame l'eût pris au dépourvu : » il comptait toujours sur ses bontés. Mais vous comptez mal, » mon cher, lui répondit Manille; décemment je ne peux plus » vous recevoir. Quand vous étiez en état de prêter, on savait » dans le monde pourquoi je vous souffrais; mais à présent que » vous n'êtes bon à rien, vous me perdriez d'honneur.

» Turcarès fut piqué de ce discours, et moi aussi; car c'était » peut-être le meilleur garçon de Banza. Il sortit de son assiette » ordinaire, pour faire entendre à Manille qu'elle lui coûtait » plus que trois filles d'opéra qui l'auraient amusé davantage. » Ah! s'écriait-il douloureusement, que ne m'en tenais-je à » ma petite lingère! cela m'aimait comme une folle : je la fai- » sais si aise avec un taffetas! Manille, qui ne goûtait pas les » comparaisons, l'interrompit d'un ton à le faire trembler, et » lui ordonna de sortir sur-le-champ. Turcarès la connaissait; » et il aima mieux s'en retourner paisiblement par l'escalier, » que de passer par les fenêtres.

» Manille emprunta dans la suite d'un autre bramine qui ve- » nait, disait-elle, la consoler dans ses malheurs : l'homme » saint succéda au financier; et nous le remboursâmes de ses » consolations en même monnaie. Elle me perdit encore d'autres » fois; et l'on sait que les dettes du jeu sont les seules qu'on » paye dans le monde.

» S'il arrive à Manille de jouer heureusement, c'est la femme » du Congo la plus régulière. A son jeu près, elle met dans sa » conduite une réforme qui surprend; on ne l'entend point » jurer; elle fait bonne chère, paye sa marchande de modes, » et ses gens, donne à ses femmes, dégage quelquefois ses nipes, » et caresse son danois et son époux; mais elle hasarde trente » fois par mois ces heureuses dispositions et son argent sur un » as de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, et qu'elle menera; » et Dieu sait combien de fois encore je serai mis en gage. »

Ici le bijou se tut, et Mangogul alla se reposer. On l'éveilla sur les cinq heures du soir; et il se rendit à l'opéra, où il avait promis à la favorite de se trouver.

## CHAPITRE XIII.

### *De l'opéra de Banza.*

### *Sixième essai sur l'anneau.*

De tous les spectacles de Banza, il n'y avait que l'opéra qui se soutînt. Utmiutsol et Utremifasolasiututut, musiciens célèbres, dont l'un commençait à vieillir, et l'autre ne faisait que de naître,

occupaient alternativement la scène lyrique. Ces deux auteurs originaux avaient chacun leurs partisans : les ignorans et les barbons tenaient tous pour Utmiutsol ; la jeunesse et les virtuoses pour Utremifasolasiutut ; et les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisaient grand cas de tous les deux.

Utremifasolasiututut, disaient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon ; mais il dort de temps en temps : et à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutsol est plus soutenu, plus égal : il est rempli de beautés ; cependant il n'en a point dont on ne trouve des exemples, et même plus frappans, dans son rival, en qui l'on remarque des traits qui lui sont propres, et qu'on ne rencontre que dans ses ouvrages. Le vieux Utmiutsol est simple, naturel, uni, trop uni quelquefois : et c'est sa faute. Le jeune Utremifasolasiututut est singulier, brillant, composé, savant, trop savant quelquefois : mais c'est peut-être la faute de son auditeur ; l'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de toutes ses pièces ; l'autre a fait autant d'ouvertures que de pièces ; et toutes passent pour des chefs-d'œuvre. La nature conduisait Utmiutsol dans les voies de la mélodie ; l'étude et l'expérience ont découvert à Utremifasolasiututut les sources de l'harmonie. Qui sut déclamer, et qui récitera jamais comme l'ancien? qui nous fera des ariettes légères, des airs voluptueux, et des symphonies de caractère comme le moderne? Utmiutsol a seul entendu le dialogue. Avant Utremifasolasiututut, personne n'avait distingué les nuances délicates qui séparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du passionné, le passionné du lascif : quelques partisans de ce dernier prétendent même que, si le dialogue d'Utmiutsol est supérieur au sien, c'est moins à l'inégalité de leurs talens qu'il faut s'en prendre, qu'à la différence des poëtes qu'ils ont employés....... « Lisez, lisez, s'écrient-ils, la scène de Dardanus ; et vous serez » convaincu que si l'on donne de bonnes paroles à Utremi- » fasolasiututut, les scènes charmantes d'Utmiutsol renaî- » tront. » Quoi qu'il en soit, de mon temps toute la ville courait aux tragédies de celui-ci, et l'on s'étouffait aux ballets de celui-là.

On donnait alors à Banza un excellent ouvrage d'Utremifasolasiututut, qu'on n'aurait jamais représenté qu'en bonnet de nuit, si la sultane favorite n'eût eu la curiosité de le voir : encore l'indisposition périodique des bijoux favorisa-t-elle la jalousie des petits violons, et fit-elle manquer l'actrice principale. Celle qui la doublait avait la voix moins belle ; mais comme elle dédommageait par son jeu, rien n'empêcha le sultan et la favorite d'honorer ce spectacle de leur présence.

Mirzoza était arrivée ; Mangogul arrive ; la toile se lève : on commence. Tout allait à merveille ; la Chevalier avait fait oublier la le Maure, et l'on en était au quatrième acte, lorsque le sultan s'avisa, dans le milieu d'un chœur qui durait trop, à son gré, et qui avait déjà fait bâiller deux fois la favorite, de tourner sa bague sur toutes les chanteuses. On ne vit jamais sur la scène un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles restèrent muettes tout à coup : elles ouvraient de grandes bouches, et gardaient les attitudes théâtrales qu'elles avaient auparavant. Cependant leurs bijoux s'égosillaient à force de chanter, celui-ci un pont-neuf, celui-là un vaudeville polisson, un autre une parodie fort indécente, et tous des extravagances relatives à leurs caractères. On entendait d'un côté, *oh vraiment ma commère oui :* de l'autre, *quoi douze fois !* Ici, *qui me baise ? est-ce Blaise ?* Là, *rien, père Cyprien, ne vous retient.* Tous enfin se montèrent sur un ton si haut, si baroque et si fou, qu'ils formèrent le chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant et le plus ridicule qu'on eût entendu devant et depuis celui des..... no...... d..... on..... ( Le manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit. )

Cependant l'orchestre allait toujours son train ; et les ris du parterre, de l'amphithéâtre et des loges se joignirent au bruit des instrumens, et aux chants des bijoux, pour combler la cacophonie.

Quelques unes des actrices craignant que leurs bijoux, las de frédonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetèrent dans les coulisses ; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le public n'en apprendrait rien de nouveau, retourna sa bague. Aussitôt les bijoux se turent, les ris cessèrent, le spectacle se calma, la pièce reprit, et s'acheva paisiblement. La toile tomba ; la sultane et le sultan disparurent ; et les bijoux de nos actrices se rendirent où ils étaient attendus, pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en riaient, les femmes s'en alarmaient, les bonzes s'en scandalisaient, et la tête en tournait aux académiciens. Mais qu'en disait Orcotome ? Orcotome triomphait. Il avait annoncé dans un de ses mémoires, que les bijoux chanteraient infailliblement ; ils venaient de chanter : et ce phénomène qui déroutait ses confrères, était un nouveau trait de lumière pour lui, et achevait de confirmer son système.

## CHAPITRE XIV.

### *Expériences d'Orcotome.*

C'ÉTAIT le quinze de la lune de..... qu'Orcotome avait lu son mémoire à l'académie, et communiqué ses idées sur le caquet des bijoux. Comme il y annonçait de la manière la plus assurée des expériences infaillibles, répétées plusieurs fois, et toujours avec succès, le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque temps les impressions favorables qu'il avait reçues, et Orcotome passa pendant six semaines entières pour avoir fait d'assez belles découvertes.

Il n'était question, pour achever son triomphe, que de répéter en présence de l'académie les fameuses expériences qu'il avait tant prônées. L'assemblée convoquée à ce sujet fut des plus brillantes. Les ministres s'y rendirent : le sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver; mais il garda l'invisible.

Comme Mangogul était grand faiseur de monologues, et que la futilité des conversations de son temps l'avait entiché de l'habitude du soliloque : « Il faut, disait-il en lui-même, qu'Or-
» cotome soit un fieffé charlatan, ou le génie, mon protecteur,
» un grand sot. Si l'académicien, qui n'est assurément pas un
» sorcier, peut rendre la parole à des bijoux morts, le génie qui
» me protége, avait grand tort de faire un pacte, et de donner
» son âme au diable pour la communiquer à des bijoux pleins de
» vie. »

Mangogul s'embarrassait dans ses réflexions, lorsqu'il se trouva dans le milieu de son académie. Orcotome eut, comme on voit, pour spectateurs, tout ce qu'il y avait à Banza de gens éclairés sur la matière des bijoux. Pour être content de son auditoire, il ne lui manqua que de le contenter : mais le succès de ses expériences fut des plus malheureux. Orcotome prenait un bijou, y appliquait la bouche, soufflait à perte d'haleine, le quittait, le reprenait, en essayait un autre; car il en avait apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur : mais il avait beau souffler, on n'entendait que des sons inarticulés, et fort différens de ceux qu'il promettait.

Il se fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment, mais il se remit, et allégua que de pareilles expériences ne se faisaient pas aisément devant un aussi grand nombre de personnes; et il avait raison.

Mangogul indigné se leva, partit et reparut en un clin-d'œil chez la sultane favorite. « Eh bien! prince, lui dit-elle en l'aper-
» cevant, qui l'emporte de vous ou d'Orcotome? Car ses bijoux

» ont fait merveilles, il n'en faut pas douter. » Le sultan fit quelques tours en long et en large, sans lui répondre. « Mais, » reprit la favorite, votre hautesse me paraît mécontente. = Ah ! » madame, répliqua le sultan, la hardiesse de cet Orcotome est » incomparable. Qu'on ne m'en parle plus..... Que direz-vous, » races futures, lorsque vous apprendrez que le grand Mangogul faisait cent mille écus de pension à de pareilles gens ; » tandis que de braves officiers qui avaient arrosé de leur sang » les lauriers qui lui ceignaient le front, en étaient réduits à » quatre cents livres de rente?..... Ah ! ventre-bleu, j'enrage. » J'ai pris de l'humeur pour un mois. »

En cet endroit Mangogul se tut, et continua de se promener dans l'appartement de la favorite. Il avait la tête baissée ; il allait, venait, s'arrêtait, et frappait de temps en temps du pied. Il s'assit un instant, se leva brusquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiser, et se retira dans son appartement.

L'auteur africain, qui s'est immortalisé par l'histoire des hauts et merveilleux faits d'Erguebzed et de Mangogul, continue en ces termes :

A la mauvaise humeur de Mangogul, on crut qu'il allait bannir tous les savans de son royaume. Point du tout. Le lendemain il se leva gai, fit une course de bague dans la matinée, soupa le soir avec ses favoris et la Mirzoza, sous une magnifique tente dressée dans les jardins du serrail, et ne parut jamais moins occupé d'affaires d'état.

Les esprits chagrins, les frondeurs du Congo, et les nouvellistes de Banza, ne manquèrent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là? « Est-ce là, disaient-» ils dans les promenades et les cafés, est-ce là gouverner un « état ! Avoir la lance au poing tout le jour, et passer les nuits « à table ! Ah ! si j'étais sultan, » s'écriait un petit sénateur ruiné par le jeu, séparé d'avec sa femme, et dont les enfans avaient la plus mauvaise éducation du monde ; « si j'étais sultan, je rendrais » le Congo bien autrement florissant. Je voudrais être la terreur » de mes ennemis et l'amour de mes sujets. En moins de six mois » je remettrais en vigueur la police, les lois, l'art militaire et la » marine. J'aurais cent vaisseaux de haut-bord. Nos landes » seraient bientôt défrichées, et nos grands chemins réparés. » J'abolirais, ou du moins je diminuerais de moitié les impôts. » Pour les pensions, messieurs les beaux esprits, vous n'en tâteriez, ma foi, que d'une dent. De bons officiers, Pongo Sabiam, de bons officiers, de vieux soldats, des magistrats comme nous autres, qui consacrons nos travaux et nos veilles à rendre

» aux peuples la justice; voilà les hommes sur qui je répandrais » mes bienfaits. »

« Ne vous souvient-il plus, messieurs, » ajoutait d'un ton capable un vieux politique édenté, en cheveux plats, en pourpoint percé par le coude, et en manchettes déchirées, « de notre grand » empereur Abdelmalec, de la dynastie des Abyssins, qui ré- » gnait il y a deux mille trois cent octante et cinq ans? Ne vous » souvient-il plus comme quoi il fit empaler deux astronomes, » pour s'être mécomptés de trois minutes dans la prédiction » d'une éclipse, et disséquer tout vif son chirurgien et son pre- » mier médecin, pour lui avoir ordonné de la manne à contre- » temps? »

« Et puis je vous demande, continuait un autre, à quoi bon » tous ces bramines oisifs, cette vermine qu'on engraisse de » notre sang? Les richesses immenses, dont ils regorgent, ne » conviendraient-elles pas mieux à d'honnêtes gens comme » nous? »

On entendait d'un autre côté: « Connaissait-on il y a quarante » ans la nouvelle cuisine et les liqueurs de Lorraine? On s'est » précipité dans un luxe qui annonce la destruction prochaine » de l'empire, suite nécessaire du mépris des Pagodes et de la » dissolution des mœurs. Dans le temps qu'on ne mangeait à la » table du grand Kanoglou que de grosses viandes, et que l'on » n'y buvait que du sorbet, quel cas aurait-on fait des décou- » pures, des vernis de Martin, et de la musique de Rameau? » Les filles d'opéra n'étaient pas plus inhumaines que de nos jours; » mais on les avait à bien meilleur prix. Le prince, voyez- » vous, gâte bien des choses. Ah! si j'étais sultan! »

Si tu étais sultan, répondit vivement un vieux militaire qui était échappé aux dangers de la bataille de Fontenoy, et qui avait perdu un bras à côté de son prince à la journée de Laufelt, tu ferais plus de sottises que tu n'en débites. Eh! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, et tu veux régir un empire! tu n'as pas l'esprit de gouverner ta famille, et tu te mêles de régler l'état! Tais-toi, malheureux. Respecte les puissances de la terre, et remercie les dieux de t'avoir donné la naissance dans l'empire et sous le règne d'un prince, dont la prudence éclaire ses ministres, et dont le soldat admire la valeur; qui s'est fait redouter de ses ennemis et chérir de ses peuples, et à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes semblables sont traités sous son gouvernement.

## CHAPITRE XV.

### *Les Bramines.*

Lorsque les savans se furent épuisés sur les bijoux, les bramines s'en emparèrent. La religion revendiqua leur caquet comme une matière de sa compétence, et ses ministres prétendirent que le doigt de Brama se manifestait dans cette œuvre.

Il y eut une assemblée générale de pontifes; et il fut décidé qu'on chargerait les meilleures plumes de prouver en forme que l'événement était surnaturel, et qu'en attendant l'impression de leurs ouvrages, on le soutiendrait dans les thèses, dans les conversations particulières, dans la direction des âmes et dans les harangues publiques.

Mais s'ils convinrent unanimement que l'événement était surnaturel, cependant, comme on admettait dans le Congo deux principes, et qu'on y professait une espèce de manichéïsme, ils se divisèrent entre eux sur celui des deux principes à qui l'on devait rapporter le caquet des bijoux.

Ceux qui n'étaient guère sortis de leurs cellules, et qui n'avaient jamais feuilleté que leurs livres, attribuèrent le prodige à Brama. « Il n'y a que lui, disaient-ils, qui puisse interrompre l'ordre » de la nature; et les temps feront voir qu'il a en tout ceci des » vues très-profondes. »

Ceux, au contraire, qui fréquentaient les alcoves, et qu'on surprenait plus souvent dans une ruelle, qu'on ne les trouvait dans leurs cabinets, craignant que quelques bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accusèrent de leur caquet Cadabra, divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama et de ses serviteurs.

Ce dernier système souffrait de terribles objections, et ne tendait pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs même ne s'en imposaient point là-dessus. Mais il s'agissait de se mettre à couvert; et pour en venir à bout, la religion n'avait point de ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes et leurs autels.

Mangogul et Mirzoza assistaient régulièrement au service religieux de Brama; et tout l'empire en était informé par la gazette. Ils s'étaient rendus dans la grande mosquée, un jour qu'on y célébrait une des solennités principales. Le bramine chargé d'expliquer la loi, monta dans la tribune aux harangues, débita au sultan et à la favorite des phrases, des complimens et de l'ennui, et pérora fort éloquemment sur la manière de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avait démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand,

saisi tout à coup d'un saint enthousiasme, il prononça cette tirade, qui fit d'autant plus d'effet qu'on ne s'y attendait point.

« Qu'entends-je dans tous les cercles? Un murmure confus, » un bruit inoui vient frapper mes oreilles. Tout est perverti, » et l'usage de la parole, que la bonté de Brama avait jusqu'à » présent affecté à la langue, est, par un effet de sa vengeance, » transporté à d'autres organes. Et quelles organes? vous le » savez, messieurs. Fallait-il encore un prodige pour te ré- » veiller de ton assoupissement, peuple ingrat? et tes crimes » n'avaient-ils pas assez de témoins, sans que leurs principaux » instrumens élevassent la voix! Sans doute leur mesure est » comblée, puisque le courroux du ciel a cherché des châti- » mens nouveaux. En vain tu t'enveloppais dans les ténèbres; tu » choisissais en vain des complices muets : les entends-tu main- » tenant? Ils ont de toutes parts déposé contre toi, et révélé » ta turpitude à l'univers. O toi qui les gouvernes par ta sagesse! » ô Brama! tes jugemens sont équitables. Ta loi condamne le » larcin, le parjure, le mensonge et l'adultère; elle proscrit et » les noirceurs et la calomnie, et les brigues de l'ambition, » et les fureurs de la haine, et les artifices de la mauvaise foi. » Tes fidèles ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes » enfans, et de les menacer des châtimens que tu réservais dans » ta juste colère aux prévaricateurs; mais en vain : les insensés » se sont livrés à la fougue de leurs passions; ils en ont suivi le » torrent; ils ont méprisé nos avis; ils ont ri de nos menaces; » ils ont traité nos anathêmes de vains; leurs vices se sont accrus, » fortifiés, multipliés; la voix de leur impiété est montée jusqu'à » toi; et nous n'avons pu prévenir le fléau redoutable dont tu » les as frappés Après avoir long-temps imploré ta miséricorde, » louons maintenant ta justice. Accablés sous tes coups, sans » doute ils reviendront à toi, et reconnaîtront la main qui s'est » appesantie sur eux. Mais, ô prodige de dureté! ô comble de » l'aveuglement! ils ont imputé l'effet de ta puissance au méca- » nisme aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs cœurs : » Brama n'est point. Toutes les propriétés de la matière ne nous » sont pas connues; et la nouvelle preuve de son existence n'en » est qu'une de l'ignorance et de la crédulité de ceux qui nous » l'opposent. Sur ce fondement ils ont élevé des systèmes, ima- » giné des hypothèses, tenté des expériences; mais du haut de » sa demeure éternelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a » confondu la science audacieuse; et les bijoux ont brisé, » comme le verre, le frein impuissant qu'on imposait à leur » loquacité. Qu'ils confessent donc, ces vers orgueilleux, la

» faiblesse de leur raison, et la vanité de leurs efforts. Qu'ils » cessent de nier l'existence de Brama, ou de fixer des limites à » sa puissance. Brama est, il est tout puissant; et il ne se montre » pas moins clairement à nous dans ses terribles fléaux que dans » ses faveurs ineffables.

» Mais qui les a attirés sur cette malheureuse contrée, ces » fléaux? Ne sont-ce pas tes injustices, homme avide et sans » foi! Tes galanteries et tes folles amours, femme mondaine et » sans pudeur! Tes excès et tes débordemens honteux, volup- » tueux infâme! Ta dureté pour nos monastères, avare! Tes » injustices, magistrat vendu à la faveur! Tes usures, négo- » ciant insatiable! Ta mollesse et ton irréligion, courtisan » impie et efféminé!

» Et vous, sur qui cette plaie s'est particulièrement répandue, » femmes et filles plongées dans le désordre; quand, renonçant » aux devoirs de notre état, nous garderions un silence profond » sur vos déréglemens, vous portez avec vous une voix plus » importune que la nôtre; elle vous suit, et partout elle vous » reprochera vos désirs impurs, vos attachemens équivoques, » vos liaisons criminelles, tant de soins pour plaire, tant d'arti- » fices pour engager, tant d'adresse pour fixer, et l'impétuosité » de vos transports et les fureurs de votre jalousie. Qu'attendez- » vous donc pour secouer le joug de Cadabra, et rentrer sous les » douces lois de Brama? Mais revenons à notre sujet. Je vous » disais donc que les mondains s'asseyent hérétiquement pour » neuf raisons, la première, etc. »

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul et la sultane, qui seuls avaient le secret de l'anneau, trouvèrent que le bramine avait aussi heureusement expliqué le caquet des bijoux par le secours de la religion, qu'Orcotome par les lumières de la raison. Les femmes et les petits-maîtres de la cour dirent que le sermon était séditieux, et le prédicateur un visionnaire. Le reste de l'auditoire le regarda comme un prophète, versa des larmes, se mit en prières, se flagella même, et ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusque dans les cafés. Un bel esprit décida que le bramine n'avait qu'effleuré la question, et que sa pièce n'était qu'une déclamation froide et maussade; mais au jugement des dévotes et des illuminés, c'était le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les temples depuis un siècle. Au mien, le bel esprit et les dévotes avaient raison.

## CHAPITRE XVI.

### *Vision de Mangogul.*

Ce fut au milieu du caquet des bijoux qu'il s'éleva un autre trouble dans l'empire ; ce trouble fut causé par l'usage du penum, ou du petit morceau de drap qu'on appliquait aux moribonds. L'ancien rite ordonnait de le placer sur la bouche. Des réformateurs prétendirent qu'il fallait le mettre au derrière. Les esprits s'étaient échauffés. On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque le sultan, auquel les deux partis en avaient appelé, permit, en sa présence un colloque entre les plus savans de leurs chefs. L'affaire fut profondément discutée. On allégua la tradition, les livres sacrés, et leurs commentateurs. Il y avait de grandes raisons et de puissantes autorités des deux côtés. Mangogul, perplexe, renvoya l'affaire à huitaine. Ce terme expiré, les sectaires et leurs antagonistes reparurent à son audience. « Pontifes, et vous, prêtres, asséyez-» vous, leur dit-il. Pénétré de l'importance du point de disci-» pline qui vous divise, depuis la conférence qui s'est tenue au » pied de notre trône, nous n'avons cessé d'implorer les lumières » d'en-haut. La nuit dernière, à l'heure à laquelle Brama se » plaît à se communiquer aux hommes qu'il chérit, nous » avons eu une vision ; il nous a semblé entendre l'entretien » de deux graves personnages, dont l'un croyait avoir deux nez » au milieu du visage, et l'autre deux trous au cul ; et voici ce » qu'ils se disaient. Ce fut le personnage aux deux nez qui » parla le premier.

« Porter à tout moment la main à son derrière, voilà un » tic bien ridicule.... » Il est vrai.... « Ne pourriez-vous pas » vous en défaire ? ...» Pas plus que vous de vos deux nez.... « Mais mes deux nez sont réels ; je les vois, je les touche ; et » plus je les vois et les touche, plus je suis convaincu que je les » ai ; au lieu que, depuis dix ans que vous vous tâtez, et que » vous vous trouvez le cul comme un autre, vous auriez dû » vous guérir de votre folie.... » Ma folie ! Allez, l'homme aux » deux nez ; c'est vous qui êtes fou.... « Point de querelle. » Passons, passons : je vous ai dit comment mes deux nez m'é-» taient venus. Racontez-moi l'histoire de vos deux trous, si » vous vous en souvenez.... » Si je m'en souviens ; cela ne s'oublie pas. C'était le trente-un du mois, entre une heure et deux du matin... « Eh bien....! » Permettez, s'il vous plaît. Je crains ; non. Si je sais un peu d'arithmétique, il n'y a précisément que ce qu'il faut.... « Cela est bien étrange ! cette nuit » donc... ?» Cette nuit, j'entendis une voix qui ne m'était pas

inconnue, qui criait : *A moi ! à moi !* Je regarde, et je vois une jeune créature effrayée, échevelée, qui s'avançait à toutes jambes de mon côté. Elle était poursuivie par un vieillard violent et bourru. A juger du personnage par son accoutrement, et par l'outil dont il était armé, c'était un menuisier. Il était en culotte et en chemise. Il avait les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, les bras nerveux, le teint basanné, le front ridé, le menton barbu, les joues boursoufflées, l'œil étincelant, la poitrine velue, et la tête couverte d'un bonnet pointu.... « Je le vois.... » La femme qu'il était sur le point d'atteindre, continuait de crier : *A moi ! à moi !* et le menuisier disait en la poursuivant : « Tu as beau fuir. Je te tiens ; il ne » sera pas dit que tu sois la seule qui n'en ait point. De par tous » les diables, tu en auras un comme les autres. » A l'instant la malheureuse fait un faux pas, et tombe à plat sur le ventre, se renforçant de crier : *A moi ! à moi !* et le menuisier ajoutant : « Crie, crie tant que tu voudras ; tu en auras un, grand ou » petit ; c'est moi qui t'en réponds. » A l'instant il lui relève les cotillons, et lui met le derrière à l'air. Ce derrière blanc comme la neige, gras, ramassé, arrondi, joufflu, potelé, ressemblait, comme deux gouttes d'eau, à celui de la femme du souverain pontife.

LE PONTIFE.

De ma femme !

LE SULTAN.

Pourquoi pas ? Le personnage aux deux trous ajouta : C'était elle en effet; car je me la remets. Le vieux menuisier lui pose un de ses pieds sur les reins, se baisse, passe ses deux mains au bas de ses deux fesses, à l'endroit où les jambes et les cuisses se fléchissent, lui repousse les deux genoux sous le ventre, et lui relève le cul, mais si bien, que je pouvais le reconnaître à mon aise, reconnaissance qui ne me déplaisait pas, quoique de dessous les cotillons il sortît une voix défaillante qui criait : *A moi ! à moi !* Vous me croirez une âme dure, un cœur impitoyable ; mais il ne faut pas se faire meilleur qu'on n'est ; et j'avoue, à ma honte, que dans ce moment je me sentis plus de curiosité que de commisération, et que je songeai moins à secourir qu'à contempler.

Ici le grand pontife interrompit encore le sultan, et lui dit : « Seigneur, serais-je par hasard un des deux interlocuteurs de » cet entretien....? » Pourquoi pas....? « L'homme aux deux » nez....? » Pourquoi pas....? » Et moi, ajouta le chef des » novateurs, l'homme aux deux trous...? » Pourquoi pas...?

Le scélérat de menuisier avait repris son outil qu'il avait mis à terre. C'était un villebrequin. Il en passe la mèche dans sa bouche, afin de l'humecter; il s'en applique fortement le manche contre le creux de l'estomac, et se penchant sur l'infortunée qui criait toujours : *A moi ! à moi !* il se dispose à lui percer un trou où il devait y en avoir deux, et où il n'y en avait point.

LE PONTIFE.

Ce n'est pas ma femme.

LE SULTAN.

Le menuisier interrompant tout à coup son opération, et se ravisant, dit : « La belle besogne que j'allais faire ! Mais aussi » c'eût été sa faute : Pourquoi ne pas se prêter de bonne grâce ? » Madame, un petit moment de patience. » Il remet à terre son villebrequin ; il tire de sa poche un ruban couleur de rose pâle ; avec le pouce de sa main gauche, il en fixe un bout à la pointe du coccix, et pliant le reste en gouttière, en le pressant entre les deux fesses avec le tranchant de son autre main, il le conduit circulairement jusqu'à la naissance du bas-ventre de la dame, qui, tout en criant : *A moi! à moi !* s'agitait, se débattait, se démenait de droite et de gauche, et dérangeait le ruban et les mesures du menuisier, qui disait : « Madame, il n'est pas » encore temps de crier; je ne vous fais point de mal Je ne » saurais y procéder avec plus de ménagement. Si vous n'y prenez » garde, la besogne ira tout de travers; mais vous n'aurez à » vous en prendre qu'à vous-même. Il faut accorder à chaque » chose son terrein. Il y a certaines proportions à garder. Cela » est plus important que vous ne pensez. Dans un moment il » n'y aura plus de remède; et vous en serez au désespoir. »

LE PONTIFE.

Et vous entendiez tout cela, seigneur?

LE SULTAN.

Comme je vous entends.

LE PONTIFE.

Et la femme ?

LE SULTAN.

Il me sembla, ajouta l'interlocuteur, qu'elle était à demi-persuadée; et je présumai, à la distance de ses talons, qu'elle commençait à se résigner. Je ne sais trop ce qu'elle disait au menuisier; mais le menuisier lui répondit : « Ah ! c'est de la raison » que cela; qu'on a de peine à résoudre les femmes ! » Ses mesures prises un peu plus tranquillement, maître Anofore étendant son ruban couleur de rose pâle sur un petit pied-de-roi, et

tenant un crayon, dit à la dame : « Comment le voulez-vous ! = » Je n'entends pas. = Est-ce dans la proportion antique, ou dans » la proportion moderne ?.... »

LE PONTIFE.

O profondeur des décrets d'en haut ! combien cela serait fou, si cela n'était pas révélé ! Soumettons nos entendemens, et adorons.

LE SULTAN.

Je ne me rappelle plus la réponse de la dame ; mais le menuisier répliqua : « En vérité, elle extravague ; cela ne ressemblera » à rien. On dira : Qui est l'âne qui a percé ce cul-là... » *La dame.* Trêve de verbiage, maître Anofore, faites-le comme je vous dis.... *Anofore.* Faites-le comme je vous dis ! Madame, mais chacun a son honneur à garder.... *La dame.* Je le veux ainsi, et là, vous dis-je. Je le veux, je le veux.... Le menuisier riait à gorge déployée ; et moi donc, croyez-vous que j'étais sérieux ? Cependant Anofore trace ses lignes sur le ruban, le remet en place, et s'écrie : « Madame, cela ne se peut pas ; cela » n'a pas le sens commun. Quiconque verra ce cul-là, pour peu » qu'il soit connaisseur, se moquera de vous et de moi. On sait » bien qu'il faut, de là là, un intervalle ; mais on ne l'a jamais » pratiqué de cette étendue. Trop est trop. Vous le voulez ?... » *La dame.* Eh ! oui, je le veux ; et finissons.... A l'instant maître Anofore prend son crayon, marque sur les fesses de la dame des lignes correspondantes à celles qu'il avait tirées sur le ruban ; il forme son trait carré, en haussant les épaules, et murmurant tout bas : « Quelle mine cela aura ! mais c'est sa fantai- » sie. » Il ressaisit son villebrequin, et dit : « Madame le veut » là ? = Oui, là ; allez donc..... = « Allons, madame. » = Qu'y a-t-il encore ? « Ce qu'il y a ? c'est que cela ne se peut. » = Et pourquoi, s'il vous plaît ? = « Pourquoi ? c'est que vous » tremblez, et que vous serrez les fesses ; c'est que j'ai perdu de » vue mon trait carré, et que je percerai trop haut ou trop bas. » Allons, madame, un peu de courage. » = Cela vous est facile à dire ; montrez-moi votre mèche ; miséricorde ! = « Je vous » jure que c'est la plus petite de ma boutique. Tandis que nous » parlons, j'en aurais déjà percé une demi-douzaine. Allons, » madame, desserrez ; fort bien ; encore un peu ; à merveilles ; » encore, encore. » Cependant je voyais le menuisier narquois approcher tout doucement son villebrequin. Il allait.... lorsqu'une fureur mêlée de pitié s'empare de moi. Je me débats ; je veux courir au secours de la patiente : mais je me sens garotté par les deux bras, et dans l'impossibilité de remuer. Je crie au

menuisier : « Infâme, coquin, arrête. » Mon cri est accompagné d'un si violent effort, que les liens qui m'attachaient en sont rompus. Je m'élance sur le menuisier : je le saisis à la gorge. Le menuisier me dit : « Qui es-tu? à qui en veux-tu ? est-ce que » tu ne vois pas qu'elle n'a point de cul? Connais-moi; je suis le » grand Anofore; c'est moi qui fais des culs à ceux qui n'en ont » point. Il faut que je lui en fasse un; c'est la volonté de celui » qui m'envoie; et après moi, il en viendra un autre plus puis- » sant que moi; il n'aura pas un villebrequin; il aura une gouge; » et il achevera avec sa gouge de lui restituer ce qui lui manque. » Retire-toi, profane; ou par mon villebrequin, ou par la » gouge de mon successeur, je te.... » = A moi? = « A toi, » oui, à toi..... » A l'instant, de sa main gauche il fait bruire l'air de son instrument. Et l'homme aux deux trous, que vous avez entendu jusqu'ici, dit à l'homme aux deux nez : « Qu'avez-vous; vous vous éloignez? » = Je crains qu'en gesticulant, vous ne me cassiez un de mes nez. = Continuez. = « Je ne sais plus » où j'en étais. » Vous en étiez à l'instrument dont le menuisier faisait bruire l'air.... Il m'applique sur les épaules un coup du revers de son bras droit, mais un coup si furieux, que j'en suis renversé sur le ventre; et voilà ma chemise troussée, un autre derrière à l'air; et le redoutable Anofore qui me menace de la pointe de son outil, et me dit : « Demande grâce, maroufle; » demande grâce, ou je t'en fais deux..... » Aussitôt je sentis le froid de la mèche du villebrequin. L'horreur me saisit. Je m'éveille; et depuis, je me crois deux trous au cul.

Ces deux interlocuteurs, ajouta le sultan, se mirent alors à se moquer l'un de l'autre. « Ah, ah, ah, il a deux trous au cul! » = Ah, ah, ah, c'est l'étui de tes deux nez! Puis se tournant gravement vers l'assemblée, il dit : « Et vous, pontifes, et vous » ministres des autels, vous riez aussi! et quoi de plus commun » que de se croire deux nez au visage, et de se moquer de celui » qui se croit deux trous au cul? »

Puis, après un moment de silence, reprenant un air serein, et s'adressant aux chefs de la secte, il leur demanda ce qu'ils pensaient de sa vision. = « Par Brama, répondirent-ils, c'est » une des plus profondes que le ciel ait départies à aucun pro- » phète. » = Y comprenez-vous quelque chose? = « Non, sei- » gneur. » = Que pensez-vous de ces deux interlocuteurs? = « Que ce sont deux fous. » = Et s'il leur venait en fantaisie de se faire chefs de parti, et que la secte des deux trous au cul se mît à persécuter la secte aux deux nez?.... Les pontifes et les prêtres baissèrent la vue; et Mangogul dit : « Je veux que mes » sujets vivent et meurent à leur mode. Je veux que le penum

» leur soit appliqué ou sur la bouche, ou au derrière, comme » il plaira à chacun d'eux; et qu'on ne me fatigue plus de ces » impertinences. »

Les prêtres se retirèrent; et au synode qui se tint quelques mois après, il fut déclaré que la vision de Mangogul serait insérée dans le recueil des livres canoniques, qu'elle ne dépara pas.

## CHAPITRE XVII.

### *Les Muselières.*

Tandis que les bramines faisaient parler Brama, promenaient les Pagodes, et exhortaient les peuples à la pénitence, d'autres songeaient à tirer parti du caquet des bijoux.

Les grandes villes fourmillent de gens, que la misère rend industrieux. Ils ne volent ni ne filoutent; mais ils sont aux filous, ce que les filous sont aux fripons. Ils savent tout, ils font tout, ils ont des secrets pour tout. Ils vont et viennent, ils s'insinuent. On les trouve à la cour, à la ville, au palais, à l'église, à la comédie, chez les courtisanes, au café, au bal, à l'opéra, dans les académies. Ils sont tout ce qu'il vous plaira qu'ils soient. Sollicitez-vous une pension, ils ont l'oreille du ministre. Avez-vous un procès, ils solliciteront pour vous. Aimez-vous le jeu, ils sont croupiers; la table, ils sont chefs de loges; les femmes, ils vous introduiront chez Amine ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaise santé? choisissez; lorsque vous l'aurez prise, ils se chargeront de votre guérison. Leur occupation principale est d'épier les ridicules des particuliers, et de profiter de la sottise du public. C'est de leur part qu'on distribue au coin des rues, à la porte des temples, à l'entrée des spectacles, à la sortie des promenades, des papiers par lesquels on vous avertit gratis qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint-Jean, au Temple ou dans l'Abbaye, à telle enseigne, à tel étage, dupe chez lui depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et le reste du jour en ville.

Les bijoux commençaient à peine à parler, qu'un de ces intrigans remplit les maisons de Banza d'un petit imprimé, dont voici la forme et le contenu. On lisait, au titre, en gros caractères: Avis aux dames. Au-dessous, en petit italique: Par permission de monseigneur le grand sénéchal, et avec l'approbation de messieurs de l'académie royale des sciences. Et plus bas: Le sieur Eolipile, de l'académie royale de Banza, membre de la société royale de Monoémugi, de l'académie impériale de Biafara, de l'académie des curieux de Loango, de la société de Camur au Monomotapa, de l'institut d'Erecco, et des académies royales de Béléguanze et d'Angola, qui fait depuis plusieurs

années des cours de babioles avec les applaudissemens de la cour, de la ville et de la province, a inventé, en faveur du beau sexe, des muselières ou bâillons portatifs, qui ôtent aux bijoux l'usage de la parole, sans gêner leurs fonctions naturelles. Ils sont propres et commodes. Il en a de toute grandeur, pour tout âge et à tout prix; et il a eu l'honneur d'en fournir aux personnes de la première distinction.

Il n'est rien tel que d'être d'un corps. Quelque ridicule que soit un ouvrage, on le prône, et il réussit. C'est ainsi que l'invention d'Eolipile fit fortune. On courut en foule chez lui. Les femmes galantes y allèrent dans leur équipage; les femmes raisonnables s'y rendirent en fiacre; les dévotes y envoyèrent leur confesseur ou leur laquais: on y vit même arriver des tourières. Toutes voulaient avoir une muselière; et depuis la duchesse jusqu'à la bourgeoise, il n'y eut femme qui n'eût la sienne, ou par air ou pour cause.

Les bramines, qui avaient annoncé le caquet des bijoux comme une punition divine, et qui s'en étaient promis de la réforme dans les mœurs et d'autres avantages, ne virent point sans frémir une machine qui trompait la vengeance du ciel et leurs espérances. Ils étaient à peine descendus de leurs chaires, qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les oracles, et prononcent que la muselière est une machine infernale, et qu'il n'y a point de salut pour quiconque s'en servira. « Femmes mondaines, quittez vos muselières; soumettez-vous, s'écrièrent-» ils, à la volonté de Brama. Laissez à la voix de vos bijoux » réveiller celle de vos consciences; et ne rougissez point d'a-» vouer des crimes que vous n'avez point eu honte de com-» mettre. »

Mais ils eurent beau crier, il en fut des muselières comme il en avait été des robes sans manches, et des pelisses piquées. Pour cette fois on les laissa s'enrhumer dans leurs temples. On prit des bâillons; et on ne les quitta, que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Voyageurs.*

Ce fut dans ces circonstances, qu'après une longue absence, des dépenses considérables, et des travaux inouis, reparurent à la cour les voyageurs que Mangogul avait envoyés dans les contrées les plus éloignées pour en recueillir la sagesse; il tenait à la main leur journal, et faisait à chaque ligne un éclat de rire. = « Que lisez-vous donc de si plaisant, lui demanda Mirzoza? »

Si ceux-là, lui répondit Mangogul, sont aussi menteurs que les autres, du moins ils sont plus gais. Asséyez-vous sur ce sopha; et je vais vous régaler d'un usage des thermomètres dont vous n'avez pas la moindre idée.

Je vous promis hier, me dit Cyclophile, un spectacle amusant ... = *Mirzoza.* « Et qui est ce Cyclophile?... » = *Mangogul.* C'est un insulaire.... = *Mirzoza.* « Et de quelle île?... » = *Mangogul.* Qu'importe?.... = *Mirzoza.* « Et à qui s'a» dresse-t-il?.... » = *Mangogul.* A un de mes voyageurs ... = *Mirzoza.* « Vos voyageurs sont donc enfin revenus?... » = *Mangogul.* Assurément; et vous l'ignorez? = *Mirzoza.* « Je » l'ignorais.... » = *Mangogul.* Ah çà, arrangeons-nous, ma reine; vous êtes quelquefois un peu bégueule. Je vous laisse la maîtresse de vous en aller lorsque ma lecture vous scandalisera. = *Mirzoza.* « Et si je m'en allais d'abord? » *Mangogul.* Comme il vous plaira.

Je ne sais si Mirzoza resta ou s'en alla; mais Mangogul, reprenant le discours de Cyclophile, lut ce qui suit:

Ce spectacle amusant, c'est celui de nos temples, et de ce qui s'y passe. La propagation de l'espèce est un objet sur lequel la politique et la religion fixent ici leur attention; et la manière dont on s'en occupe ne sera pas indigne de la vôtre. Nous avons ici des cocus: n'est-ce pas ainsi qu'on appelle dans votre langue ceux dont les femmes se laissent caresser par d'autres? Nous avons donc ici des cocus, autant et plus qu'ailleurs, quoique nous ayions pris des précautions infinies pour que les mariages soient bien assortis. = « Vous avez donc, répondis-je, le secret » qu'on ignore ou qu'on néglige parmi nous, de bien assortir » les époux? » = Vous n'y êtes pas, reprit Cyclophile; nos insulaires sont conformés de manière à rendre tous les mariages heureux, si l'on y suivait à la lettre les lois usitées. = « Je ne » vous entends pas bien, répliquai-je; car dans notre monde » rien n'est plus conforme aux lois qu'un mariage; et rien n'est » souvent plus contraire au bonheur et à la raison. » = Eh bien! interrompit Cyclophile, je vais m'expliquer. Quoi! depuis quinze jours que vous habitez parmi nous, vous ignorez encore que les bijoux mâles et les bijoux féminins sont ici de différentes figures? à quoi donc avez-vous employé votre temps? Ces bijoux sont de toute éternité destinés à s'agencer les uns avec les autres; un bijou féminin en écrou est prédestiné à un bijou fait en vis. Entendez-vous? = « J'entends, lui dis-je; cette conformité de figure peut avoir son usage jusqu'à un certain point; mais je ne la crois pas suffisante pour assurer la fidélité conjugale. » = Que desirez-vous de plus? = « Je désirerais que, dans une contrée

» où tout se règle par des lois géométriques, on eût eu quelque » égard au rapport de chaleur entre les conjoints. Quoi ! vous » voulez qu'une brune de dix-huit ans, vive comme un petit » démon, s'en tienne strictement à un vieillard sexagénaire » et glacé ! Cela ne sera pas, ce vieillard eût-il son bijou mas- » culin en vis sans fin.... » = Vous avez de la pénétration, me dit Cyclophile. Sachez donc que nous y avons pourvu..... = « Et comment cela ?... » = Par une longue suite d'observations sur des cocus bien constatés.... = « Et à quoi vous ont » mené ces observations ? » = A déterminer le rapport nécessaire de chaleur entre deux époux.... = « Et ces rapports » connus ? » = Ces rapports connus, on gradua des thermomètres applicables aux hommes et aux femmes. Leur figure n'est pas la même ; la base des thermomètres féminins ressemble à un bijou masculin d'environ huit pouces de long sur un pouce et demi de diamètre ; et celle des thermomètres masculins, à la partie supérieure d'un flacon qui aurait précisément en concavité les mêmes dimensions. Les voilà, me dit-il, en m'introduisant dans le temple, ces ingénieuses machines dont vous verrez tout-à-l'heure l'effet ; car le concours du peuple et la présence des sacrificateurs m'annoncent le moment des expériences sacrées !

Nous perçâmes la foule avec peine, et nous arrivâmes dans le sanctuaire, où il n'y avait pour autels que deux lits de damas sans rideaux. Les prêtres et les prêtresses étaient debout autour, en silence, et tenant des thermomètres dont on leur avait confié la garde, comme celle du feu sacré aux vestales. Au son des hautbois et des musettes, s'approchèrent deux couples d'amans conduits par leurs parens. Ils étaient nus ; et je vis qu'une des filles avait le bijou circulaire, et son amant le bijou cylindrique. = « Ce n'est pas là merveille, dis-je à Cyclophile. » = Regardez les deux autres, me répondit-il. J'y portai la vue. Le jeune homme avait un bijou parallélipipède, et la fille un bijou carré. Soyez attentif à l'opération sainte, ajouta Cyclophile. Alors deux prêtres étendirent une des filles sur l'autel ; un troisième lui appliqua le thermomètre sacré ; et le grand pontife observait attentivement le degré où la liqueur monta en six minutes. Dans le même temps, le jeune homme avait été étendu sur l'autre lit, par deux prêtresses ; et une troisième lui avait adapté le thermomètre. Le grand-prêtre ayant observé ici l'ascension de la liqueur dans le même temps donné, il prononça sur la validité du mariage, et renvoya les époux se conjoindre à la maison paternelle. Le bijou féminin carré, et le bijou masculin parallélipipède furent examinés avec la même rigueur,

éprouvés avec la même précision; mais le grand-prêtre, attentif à la progression des liqueurs, ayant reconnu quelques degrés de moins dans le garçon que dans la fille, selon le rapport marqué par le rituel (car il avait des limites), monta en chaire, et déclara les parties inhabiles à se conjoindre. Défenses à elles de s'unir, sous les peines portées par les lois ecclésiastiques et civiles contre les incestueux. L'inceste dans cette île n'était donc pas une chose tout-à-fait vide de sens. Il y avait aussi un véritable péché contre nature; c'était l'approche de deux bijoux de différens sexes, dont les figures ne pouvaient s'inscrire ou se circonscrire Il se présenta un nouveau mariage. C'était une fille à bijou terminé par une figure régulière de côtés impairs, et un jeune homme à bijou pyramidal, en sorte que la base de la pyramide pouvait s'inscrire dans le polygone de la fille. On leur fit l'essai du thermomètre, et l'excès ou le défaut s'étant trouvé peu considérable dans le rapport des hauteurs des fluides, le pontife prononça qu'il y avait cas de dispense, et l'accorda. On en faisait autant pour un bijou féminin à plusieurs côtés impairs, recherché par un bijou masculin et prismatique, lorsque les ascensions de liqueurs étaient à peu près égales.

Pour peu qu'on ait de géométrie, l'on conçoit aisément que ce qui concernait la mesure des surfaces et des solides était poussé dans l'île à un point de perfection très-élevé, et que tout ce qu'on avait écrit sur les figures isopérimètres y était très-essentiel; au lieu que parmi nous ces découvertes attendent encore leur usage. Les filles et les garçons à bijoux circulaires et cylindriques y passaient pour heureusement nés, parce que de toutes les figures, le cercle est celui qui renferme le plus d'espace sur un même contour.

Cependant les sacrificateurs attendaient pratique. Le chef me démêla dans la foule, et me fit signe d'approcher. J'obéis. « O étranger! me dit-il, tu as été témoin de nos augustes mys- » tères; et tu vois comment parmi nous la religion a des liai- » sons intimes avec le bien de la société. Si ton séjour y était » plus long, il se présenterait sans doute des cas plus rares et » plus singuliers; mais peut-être des raisons pressantes te rap- » pellent dans ta patrie. Va, et apprends notre sagesse à tes » concitoyens. »

Je m'inclinai profondément; et il continua en ces termes:

« S'il arrive que le thermomètre sacré soit d'une dimension » à ne pouvoir être appliqué à une jeune fille, cas extraor- » dinaire, quoique j'en aie vu cinq exemples depuis douze ans, » alors un de mes acolytes la dispose au sacrement; et cepen- » dant tout le peuple est en prières. Tu dois entrevoir, sans que

» je m'explique, les qualités essentielles pour entrer dans le » sacerdoce, et la raison des ordinations.

» Plus souvent le thermomètre ne peut s'appliquer au garçon, » parce que son bijou indolent ne se prête pas à l'opération. » Alors toutes les grandes filles de l'île peuvent s'approcher et » s'occuper de la résurrection du mort. Cela s'appelle faire ses » dévotions. On dit d'une fille, zélée pour cet exercice, qu'elle » est pieuse ; elle édifie. Tant il est vrai, ajouta-t-il en me re- » gardant fixement, ô étranger ! que tout est opinion et pré- » jugé ! On appelle crime, chez toi, ce que nous regardons ici » comme un acte agréable à la divinité. On augurerait mal, » parmi nous, d'une fille qui aurait atteint sa treizième année » sans avoir encore approché des autels ; et ses parens lui en » feraient de justes et fortes réprimandes.

» Si une fille tardive ou mal conformée s'offre au thermomètre » sans faire monter la liqueur, elle peut se cloîtrer. Mais il » arrive dans notre île aussi souvent qu'ailleurs, qu'elle s'en » repent ; et que, si le thermomètre lui était appliqué, elle » ferait monter la liqueur aussi haut et aussi rapidement qu'au- » cune femme du monde. Aussi plusieurs en sont-elles mortes » de désespoir. Il s'en suivait mille autres abus et scandales que » j'ai retranchés. Pour illustrer mon pontificat, j'ai publié » un diplôme qui fixe le temps, l'âge et le nombre de fois » qu'une fille sera thermométrisée avant que de prononcer ses » vœux, et notamment la veille et le jour marqués pour sa » profession. Je rencontre nombre de femmes qui me remer- » cient de la sagesse de mes réglemens, et dont en conséquence » les bijoux me sont dévoués ; mais ce sont de menus droits » que j'abandonne à mon clergé.

» Une fille qui fait monter la liqueur à une hauteur, et avec » une célérité dont aucun homme ne peut approcher, est cons- » tituée courtisane, état très-respectable et très-honoré dans » notre île ; car il est bon que tu saches que chaque grand » seigneur y a sa courtisane, comme chaque femme de qualité » y a son géomètre. Ce sont deux modes également sages, » quoique la dernière commence à passer.

» Si un jeune homme usé, mal né, ou maléficié, laisse la » liqueur du thermomètre immobile, il est condamné au » célibat. Un autre au contraire, qui en fera monter la liqueur » à un degré dont aucune femme ne peut approcher, est obligé » de se faire moine, comme qui dirait carme ou cordelier. » C'est la ressource de quelques riches dévotes à qui les secours » séculiers viennent à manquer.

» Ah ! combien, s'écriait-il ensuite en levant ses yeux et

» ses mains au ciel, l'Eglise a perdu de son ancienne splen-
» deur ! »

Il allait continuer, lorsque son aumônier l'interrompant, lui dit : « Monseigneur, votre Grande Sacrificature ne s'aperçoit » pas que l'office est fini, et que votre éloquence refroidira » le dîner auquel vous êtes attendu. » Le prélat s'arrêta, me fit baiser son anneau ; nous sortîmes du temple avec le reste du peuple ; et Cyclophile, reprenant la suite de son discours, me dit :

Le grand-pontife ne vous a pas tout révélé ; il ne vous a point parlé ni des accidens arrivés dans l'île, ni des occupations de nos femmes savantes. Ces objets sont pourtant dignes de votre curiosité. « Vous pouvez apparemment la satisfaire, lui répli- » quai-je. Eh bien ! quels sont ces accidens et ces occupations ? » Concernent-ils encore les mariages et les bijoux ? » Justement, répliqua-t-il.

Il y a environ trente-cinq ans qu'on s'aperçut dans l'île d'une disette de bijoux masculins cylindriques. Tous les bijoux féminins circulaires s'en plaignirent, et présentèrent au conseil d'état des mémoires et des requêtes, tendantes à ce que l'on pourvût à leurs besoins. Le conseil, toujours guidé par des vues supérieures, ne répondit rien pendant un mois. Les cris des bijoux devinrent semblables à ceux d'un peuple affamé qui demande du pain. Les sénateurs nommèrent donc des députés pour constater le fait, et en rapporter à la compagnie. Cela dura encore plus d'un mois. Les cris redoublèrent ; et l'on touchait au moment d'une sédition, lorsqu'un bijoutier, homme industrieux, se présenta à l'académie. On fit des essais qui réussirent ; et sur l'attestation des commissaires, et d'après la permission du lieutenant de police, il fut gratifié par le conseil d'un brevet portant privilége exclusif de pourvoir, pendant le cours de vingt années consécutives, aux besoins des bijoux circulaires.

Le second accident fut une disette totale de bijoux féminins polygonaux. On invita tous les artistes à s'occuper de cette calamité. On proposa des prix. Il y eut une multitude de machines inventées, entre lesquelles le prix fut partagé.

Vous avez vu, ajouta Cyclophile, les différentes figures de nos bijoux féminins. Ils gardent constamment celles qu'ils ont apportées en naissant. En est-il de même parmi vous ? « Non, » lui répondis-je. Un bijou féminin européen, asiatique ou » africain, a une figure variable à l'infini, *cujuslibet figuræ* » *capax, nullius tenax.* » Nous ne nous sommes donc pas trompés, reprit-il, dans l'explication que donnèrent nos phy-

siciens sur un phénomène de ce genre. Il y a environ vingt ans qu'une jeune brune fort aimable parut dans l'île. Personne n'entendait sa langue; mais lorsqu'elle eut appris la nôtre, elle ne voulut jamais dire quelle était sa patrie. Cependant les grâces de sa figure et les agrémens de son esprit, enchantèrent la plupart de nos jeunes seigneurs. Quelques uns des plus riches lui proposèrent de l'épouser; et elle se détermina en faveur du sénateur Colibri. Le jour pris, on les conduisit au temple, selon l'usage. La belle étrangère, étendue sur l'autel, présenta aux yeux des spectateurs surpris un bijou qui n'avait aucune figure déterminée, et le thermomètre appliqué, la liqueur monta tout à coup à cent quatre-vingt-dix degrés. Le grand-sacrificateur prononça sur-le-champ que ce bijou reléguait la propriétaire dans la classe des courtisanes, et défense fut faite à l'amoureux Colibri de l'épouser. Dans l'impossibilité de l'avoir pour femme, il en fit sa maîtresse. Un jour qu'elle en était apparemment satisfaite, elle lui avoua qu'elle était née dans la capitale de votre empire : ce qui n'a pas peu contribué à nous donner une grande idée de vos femmes.

Le sultan en était là, lorsque Mirzoza rentra. Votre pudeur, toujours déplacée, lui dit Mangogul, vous a privée de la plus délicieuse lecture. Je voudrais bien que vous me dissiez à quoi sert cette hypocrisie qui vous est commune à toutes, sages ou libertines. Sont-ce les choses qui vous effarouchent? Non; car vous les savez. Sont-ce les mots? En vérité, cela n'en vaut pas la peine. S'il est ridicule de rougir de l'action, ne l'est-il pas infiniment davantage de rougir de l'expression? J'aime à la folie les insulaires dont il est question dans ce précieux journal; ils appellent tout par leur nom; la langue en est plus simple, et la notion des choses honnêtes ou malhonnêtes beaucoup mieux déterminée.... *Mirzoza.* « Là, les femmes sont-elles vêtues?.... » *Mangogul.* Assurément; mais ce n'est point par décence, c'est par coquetterie : elles se couvrent pour irriter le désir et la curiosité.... *Mirzoza.* « Et cela vous paraît tout-à-fait conforme aux » bonnes mœurs? » *Mangogul.* Assurément... *Mirzoza.* « Je m'en » doutais. » *Mangogul.* Oh! vous vous doutez toujours de tout.

En s'entretenant ainsi, il feuilletait négligemment son journal, et disait : Il y a là-dedans des usages tout-à-fait singuliers. Tenez, voilà un chapitre sur la configuration des habitans. Il n'y a rien que votre excellente pruderie ne puisse entendre. En voici un autre sur la toilette des femmes, qui est tout-à-fait de votre ressort, et dont peut-être vous pourrez tirer parti. Vous ne me répondez pas! Vous vous méfiez toujours de moi. = « Ai-je si grand tort? » = Il faudra que je vous mette entre les

mains de Cyclophile, et qu'il vous conduise parmi ses insulaires. Je vous jure que vous en reviendrez infiniment parfaite. = « Il me semble que je le suis assez. » = Il vous semble ! cependant je ne saurais presque dire un mot sans vous donner des distractions. Cependant vous en vaudriez beaucoup mieux, et j'en serais beaucoup plus à mon aise, si je pouvais toujours parler, et si vous pouviez toujours m'écouter. = « Et que vous importe que je vous écoute? » = Mais après tout, vous avez raison. Ah ça! à ce soir, à demain, ou à un autre jour, le chapitre de la figure de nos insulaires, et celui de la toilette de leurs femmes.

## CHAPITRE XIX.

*De la Figure des Insulaires, et de la Toilette des Femmes.*

C'ÉTAIT après dîner; Mirzoza faisait des nœuds, et Mangogul étalé sur un sopha, les yeux à demi-fermés, établissait doucement sa digestion. Il avait passé une bonne heure dans le silence et le repos, lorsqu'il dit à la favorite : Madame se sentirait-elle disposée à m'écouter. = « C'est selon. » = Mais, après tout, comme vous me l'avez dit avec autant de jugement que de politesse, que m'importe que vous m'écoutiez ou non? Mirzoza sourit, et Mangogul dit : Qu'on m'apporte le journal de mes voyageurs, et surtout qu'on ne déplace pas les marques que j'y ai faites, ou par ma barbe....

On lui présente le journal; il l'ouvre et lit : Les insulaires n'étaient point faits comme on l'est ailleurs. Chacun avait apporté en naissant des signes de sa vocation; aussi en général on y était ce qu'on devait être. Ceux que la nature avait destinés à la géométrie avaient les doigts allongés en compas; mon hôte était de ce nombre. Un sujet propre à l'astronomie avait les yeux en colimaçon; à la géographie, la tête en globe; à la musique ou acoustique, les oreilles en cornet; à l'arpentage, les jambes en jalons; à l'hydraulique.... Ici le sultan s'arrêta; et Mirzoza lui dit : « Eh bien! à l'hydraulique?...» Mangogul lui répondit : C'est vous qui le demandez; le bijou en ajoutoire et pissait en jet d'eau; à la chimie, le nez en alambic; à l'anatomie, l'index en scalpel; aux mécaniques, les bras en lime ou en scie, etc.

Mirzoza ajouta : « Il n'en était pas chez ce peuple comme
» parmi nous, où tels qui, n'ayant reçu de Brama que des bras
» nerveux, semblaient être appelés à la charrue, tiennent le
» timon de votre état, siégent dans vos tribunaux, ou président
» dans votre académie; où tel, qui ne voit non plus qu'une
» taupe, passe sa vie à faire des observations, c'est-à-dire à une
» profession qui demande des yeux de linx. »

Le sultan continua de lire. Entre les habitans on en remarquait dont les doigts visaient au compas, la tête au globe, les yeux au télescope, les oreilles au cornet; ces hommes-ci, dis-je à mon hôte, sont apparemment vos virtuoses, de ces hommes universels qui portent sur eux l'affiche de tous les talens.

*Mirzoza* interrompit le sultan, et dit : « Je gage que je sais la » réponse de l'hôte.... » *Mangogul.* Et quelle est-elle?... « Il ré- » pondit que ces gens, que la nature semble avoir destinés à » tout, n'étaient bons à rien. » *Mangogul.* Par Brama, c'est cela, en vérité; sultane, vous avez bien de l'esprit. Mon voyageur ajoute que cette conformation des insulaires donnait au peuple entier un certain air automate; quand ils marchent, on dirait qu'ils arpentent; quand ils gesticulent, ils ont l'air de décrire des figures; quand ils chantent, ils déclament avec emphase. *Mirzoza.* « En ce cas leur musique doit être mauvaise. » *Mangogul.* Et pourquoi cela, s'il vous plaît? *Mirzoza.* « C'est » qu'elle doit être au-dessous de la déclamation. »

A peine eus-je fait quelques tours dans la grande allée de leur jardin public, que je devins le sujet de l'entretien et l'objet de la curiosité. C'est un tombé de la lune, disait l'un; vous vous trompez, disait l'autre, il vient de Saturne. Je le crois habitant de Mercure, disait un troisième. Un quatrième s'approcha de moi, et me dit : « Etranger, pourrait-on vous demander d'où vous êtes? » = Je suis du Congo, lui répondis-je. = « Et où est » le Congo? » = J'allais satisfaire à sa question, lorsqu'il s'éleva autour de moi un bruit de mille voix d'hommes et de femmes qui répétaient : C'est un Congo, c'est un Congo, c'est un Congo. Assourdi de ce tintamare, je mis mes mains sur mes oreilles, et je me hâtai de sortir du jardin. Cependant on avait arrêté mon hôte, pour savoir de lui si un Congo était un animal ou un homme. Les jours suivans, sa porte fut obsédée d'une foule d'habitans qui demandaient à voir le Congo. Je me montrai; je parlai; et ils s'éloignèrent tous avec un mépris marqué par les huées, en s'écriant : *Fi donc! c'est un homme.* Ici Mirzoza se mit à rire aux éclats. Puis elle ajouta : Et la toilette?

Mangogul lui dit : Madame se rappellerait-elle un certain brame noir, fort original, moitié sensé, moitié fou? = « Oui, » je me le rappelle. C'était un bon homme qui mettait de l'esprit » à tout, et que les autres brames noirs, ses confrères, firent » mourir de chagrin. » = Fort bien. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, ou peut-être même que vous n'ayez vu un certain clavecin où il avait diapasoné les couleurs, selon l'échelle des sons, et sur lequel il prétendait exécuter pour les yeux une sonate, un allégro, un presto, un adagio, un cantabile, aussi agréables que

ces pièces bien faites le sont pour les oreilles. = « J'ai fait mieux ; » un jour je lui proposai de me traduire dans un menuet de cou- » leurs, un menuet de sons ; et il s'en tira fort bien. » = Et cela vous amusa beaucoup ? = « Beaucoup ; car j'étais alors un enfant. » = Eh bien ! mes voyageurs ont retrouvé la même machine chez leurs insulaires, mais appliquée à son véritable usage. = « J'en- » tends ; à la toilette. » = Il est vrai ; mais comment cela ? = « Comment ? le voici. Une pièce de notre ajustement étant don- » née, il ne s'agit que de frapper un certain nombre de touches » du clavecin, pour trouver les harmoniques de cette pièce, et » déterminer les couleurs différentes des autres. » = Vous êtes insupportable. On ne saurait vous rien apprendre ; vous devinez tout. = « Je crois même qu'il y a dans cette espèce de musique » des dissonances à préparer et à sauver. » = Vous l'avez dit. = « Je crois en conséquence que le talent d'une femme de cham- » bre suppose autant de génie et d'expérience, autant de pro- » fondeur et d'études que dans un maître de chapelle. » = Et ce qui s'en suit de là, le savez-vous ? = « Non. » = C'est qu'il ne me reste plus qu'à fermer mon journal, et qu'à prendre mon sorbet. Sultane, votre sagacité me donne de l'humeur. = « C'est- » à-dire que vous m'aimeriez un peu bête. » = Pourquoi pas ? cela nous rapprocherait ; et nous nous en amuserions davantage. Il faut une terrible passion, pour tenir contre une humiliation qui ne finit point. Je changerai ; prenez-y garde. = « Seigneur, » ayez pour moi la complaisance de reprendre votre journal, et » d'en continuer la lecture. » = Très-volontiers. C'est donc mon voyageur qui va parler.

Un jour, au sortir de table, mon hôte se jeta sur un sopha où il ne tarda pas à s'endormir, et j'accompagnai les dames dans leur appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces, nous entrâmes dans un cabinet grand et bien éclairé, au milieu duquel il y avait un clavecin. Madame s'assit, promena ses doigts sur le clavier, les yeux attachés sur l'intérieur de la caisse, et dit d'un air satisfait : « Je le crois d'accord ; » et moi, je me disais tout bas : Je crois qu'elle rêve ; car je n'avais point entendu de son.... Madame est musicienne, et sans doute elle accompagne ? = Non. = Qu'est-ce donc que cet instrument ? = Vous l'allez voir. Puis se tournant vers ses filles : Sonnez, dit-elle à l'aînée, pour mes femmes. Il en vint trois, auxquelles elle tint à peu près ce discours : « Mesdemoiselles, je suis très-mécon- » tente de vous. Il y a plus de six mois que ni mes filles ni moi » n'avons été mises avec goût. Cependant vous me dépensez un » argent immense. Je vous ai donné les meilleurs maîtres ; et il » semble que vous n'avez pas encore les premiers principes de

» l'harmonie. Je veux aujourd'hui que ma fontange soit verte » et or. Trouvez-moi le reste. » La plus jeune pressa les touches, et fit sortir un rayon blanc, un jaune, un cramoisi; un vert, d'une main; et de l'autre, un bleu et un violet. Ce n'est pas cela, dit la maîtresse d'un ton impatient; adoucissez-moi ces nuances. La femme de chambre toucha de nouveau, blanc, citron, bleu-turc, ponceau, couleur de rose, aurore et noir. Encore pis! dit la maîtresse. Cela est à excéder. Faites le dessus. La femme de chambre obéit; et il en résulta : blanc, orangé, bleu pâle, couleur de chair, soufre et gris. La maîtresse s'écria : On n'y saurait plus tenir! Si madame voulait faire attention, dit une des deux autres femmes, qu'avec son grand panier et ses petites mules... Mais oui, cela pourrait aller... Ensuite la dame passa dans un arrière-cabinet, pour s'habiller dans cette modulation. Cependant l'aînée de ses filles priait la suivante de lui jouer un ajustement de fantaisie, ajoutant : « Je suis priée d'un » bal; et je me voudrais leste, singulière et brillante. Je suis » lasse des couleurs pleines. » Rien n'est plus aisé, dit la suivante; et elle toucha gris de perle, avec un clair obscur qui ne ressemblait à rien; et dit : Voyez, mademoiselle, comme cela fera bien avec votre coiffure de la Chine, votre mantelet de plumes de paon, votre jupon céladon et or, vos bas canelle, et vos souliers de jais; surtout si vous vous coiffez en brun, avec votre aigrette de rubis. Tu vaux trop, ma chère, répliqua la jeune fille. Viens toi-même exécuter tes idées. Le tour de la cadette arriva; la suivante qui restait, lui dit : Votre grande sœur va au bal; mais vous, n'allez-vous pas au temple?.... Précisément; et c'est par cette raison que je veux que tu me touches quelque chose de fort coquet. Eh bien! répondit la suivante, prenez votre robe de gaze couleur de feu, et je vais chercher le reste de l'accompagnement. Je n'y suis pas... m'y voici... non.... c'est cela... oui, c'est cela; vous serez à ravir.... Voyez, mademoiselle : jaune, vert, noir, couleur de feu, azur, blanc, et bleu; cela fera à merveilles avec vos boucles d'oreilles de topaze de Bohême, une nuance de rouge, deux assassins, trois croissans et sept mouches.... Ensuite elles sortirent, en me faisant une profonde révérence. Seul, je me disais : « Elles sont aussi » folles ici que chez nous. Ce clavecin épargne pourtant bien de » la peine. »

Mirzoza interrompant la lecture, dit au sultan : Votre voyageur aurait bien dû nous apporter une ariette au moins d'ajustemens notés, avec la basse chiffrée. *Le sultan.* C'est ce qu'il a fait. *Mirzoza.* Et qui est-ce qui nous jouera cela? *Le sultan.* Mais quelques uns des disciples du brame noir; celui entre les

mains duquel son instrument oculaire est resté. Mais en avez-vous assez? *Mirzoza.* Y en a-t-il encore beaucoup?... = Non; encore quelques pages, et vous en serez quitte.... Lisez-les.

J'en étais là, dit mon journal, lorsque la porte du cabinet où la mère était entrée, s'ouvrit, et m'offrit une figure si étrangement déguisée, que je ne la reconnus pas. Sa coiffure pyramidale et ses mules en échasses l'avaient agrandie d'un pied et demi; elle avait avec cela une palatine blanche, un mantelet orange, une robe de velours ras bleu pâle, un jupon couleur de chair, des bas soufre, et des mules petit-gris; mais ce qui me frappa surtout, ce fut un panier pentagone, à angles saillans et rentrans, dont chacun portait une toise de projection. Vous eussiez dit que c'était un donjon ambulant, flanqué de cinq bastions. L'une des filles parut ensuite. Miséricorde! s'écria la mère; qui est-ce qui vous a ajustée de la sorte? Resterez-vous?... vous me faites horreur. Si l'heure du bal n'était pas si proche, je vous ferais déshabiller. J'espère du moins que vous vous masquerez. Puis, s'adressant à la cadette: Pour cela, dit-elle, en la parcourant de la tête aux pieds, voilà qui est raisonnable et décent. Cependant monsieur qui avait aussi fait sa toilette après sa médianoche, se montra avec un chapeau couleur de feuille morte, sous lequel s'étendait une longue perruque en volutes, un habit de drap à double broche, avec des paremens en carré long, d'un pied et demi chacun, cinq boutons par devant, quatre poches, mais point de plis ni de paniers; une culotte et des bas de chamois, des souliers de maroquin vert; le tout tenant ensemble, et formant un pantalon.

Ici Mangogul s'arrêta et dit à Mirzoza, qui se tenait les côtés: Ces insulaires vous paraissent fort ridicules..... Mirzoza, lui coupant la parole, ajouta: Je vous dispense du reste; pour cette fois, sultan, vous avez raison; que ce soit, je vous prie, sans tirer à conséquence. Si vous vous avisez de devenir raisonnable, tout est perdu. Il est sûr que nous paraîtrions aussi bizarres à ces insulaires, qu'ils nous le paraissent; et qu'en fait de modes, ce sont les fous qui donnent la loi aux sages, les courtisanes qui la donnent aux honnêtes femmes; et qu'on n'a rien de mieux à faire que de la suivre. Nous rions en voyant les portraits de nos aïeux, sans penser que nos neveux riront en voyant les nôtres.

*Mangogul.* J'ai donc eu une fois en ma vie le sens commun!.... *Mirzoza.* Je vous le pardonne; mais n'y retournez pas..... Avec toute votre sagacité, l'harmonie, la mélodie et le clavecin oculaire..... *Mirzoza.* Arrêtez, je vais continuer; donnèrent lieu à un schisme qui divisa les hommes, les femmes et tous les citoyens. Il y eut une insurrection d'école contre école, de maître contre

maître ; on disputa , on s'injuria , on se haït..... Fort bien ; mais ce n'est pas tout..... Aussi n'ai-je pas tout dit..... Achevez..... ainsi qu'il est arrivé dernièrement à Banza, dans la querelle sur les sons , où les sourds se montrèrent les plus entêtés disputeurs. Dans la contrée de vos voyageurs, ceux qui crièrent le plus long-temps et le plus haut sur les couleurs , ce furent les aveugles..... A cet endroit , le sultan dépité , prit les cahiers de ses voyageurs , et les mit en pièces..... Et que faites-vous là?..... Je me débarrasse d'un ouvrage inutile..... Pour moi , peut-être; mais pour vous ?..... Tout ce qui n'ajoute rien à votre bonheur m'est indifférent..... Je vous suis donc bien chère ?..... Voilà une question à détacher de toutes les femmes. Non , elles ne sentent rien ; elles croient que tout leur est dû ; quoi qu'on fasse pour elles, on n'en a jamais fait assez. Un moment de contrariété efface une année de service. Je m'en vais..... Non , vous restez ; allons , approchez-vous , et baisez-moi..... Le sultan l'embrassa , et dit : N'est-il pas vrai que nous ne sommes que des marionnettes?..... Oui , quelquefois.

## CHAPITRE XX.

### *Les deux Dévotes.*

Le sultan laissait depuis quelques jours les bijoux en repos. Des affaires importantes , dont il était occupé , suspendaient les effets de sa bague. Ce fut dans cet intervalle , que deux femmes de Banza apprêtèrent à rire à toute la ville.

Elles étaient dévotes de profession. Elles avaient conduit leurs intrigues avec toute la discrétion possible , et jouissaient d'une réputation que la malignité même de leurs semblables avait respectée. Il n'était bruit dans les mosquées que de leur vertu. Les mères les proposaient en exemple à leurs filles ; les maris à leurs femmes. Elles tenaient l'une et l'autre, pour maxime principale, que le scandale est le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de sentimens , mais surtout la difficulté d'édifier à peu de frais un prochain clairvoyant et malin , l'avait emporté sur la différence de leurs caractères ; et elles étaient très-bonnes amies.

Zélide recevait le bramine de Sophie ; c'était chez Sophie que Zélide conférait avec son directeur ; et en s'examinant un peu , l'une ne pouvait guère ignorer ce qui concernait le bijou de l'autre ; mais l'indiscrétion bizarre de ces bijoux les tenait toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles se voyaient à la veille d'être démasquées , et de perdre cette réputation de vertu qui leur avait coûté quinze ans de dissimulation et de manége , et dont elles étaient alors fort embarrassées.

Il y avait des momens où elles auraient donné leur vie, du moins Zélide, pour être aussi décriées que la plus grande partie de leurs connaissances. « Que dira le monde? Que fera mon » mari?..... Quoi! cette femme si réservée, si modeste, si ver- » tueuse; cette Zélide n'est comme les autres..... Ah! cette idée » me désespère!..... Oui, je voudrais n'en avoir point, n'en » avoir jamais eu, s'écriait brusquement Zélide. »

Elle était alors avec son amie, que les mêmes réflexions occupaient, mais qui n'en était pas autant agitée. Les dernières paroles de Zélide la firent sourire. « Riez, madame, ne vous » contraignez point. Eclatez, lui dit Zélide dépitée. Il y a vrai- » ment de quoi. » Je connais comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace; mais le moyen de s'y soustraire? car vous conviendrez, avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre souhait s'accomplisse.

« Imaginez donc un expédient, repartit Zélide. » Oh! reprit Sophie, je suis lasse de me creuser : je n'imagine rien..... S'aller confiner dans le fond d'une province, est un parti; mais laisser à Banza les plaisirs, et renoncer à la vie, c'est ce que je ne ferai point. Je sens que mon bijou ne s'accommodera jamais de cela. « Que faire donc?..... » Que faire! Abandonner tout à la Providence, et rire, à mon exemple, du qu'en dira-t-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation et les plaisirs. Mais puisqu'il est dit qu'il faut renoncer à la réputation, conservons au moins les plaisirs. Nous étions uniques. Eh bien! ma chère, nous ressemblerons à cent mille autres; cela vous paraît-il donc si dur?

« Oui, sans doute, répliqua Zélide; il me paraît dur de res- » sembler à celles pour qui l'on avait affecté un mépris souve- » rain. Pour éviter cette mortification, je m'enfuirais, je crois, » au bout du monde. »

Partez, ma chère, continua Sophie; pour moi, je reste..... Mais à propos, je vous conseille de vous pourvoir de quelque secret, pour empêcher votre bijou de babiller en route.

« En vérité, reprit Zélide, la plaisanterie est ici de bien » mauvaise grâce; et votre intrépidité..... »

Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laisser prendre aux choses un train dont on ne peut les détourner, c'est résignation. Je vois qu'il faut être déshonorée; eh bien! déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

« Déshonorée, reprit Zélide, fondant en larmes! Déshonorée!..... Quel coup! Je n'y puis résister..... Ah! maudit » bonze, c'est toi qui m'as perdue. J'aimais mon époux; j'étais

» née vertueuse; je l'aimerais encore, si tu n'avais abusé de ton » ministère et de ma confiance. Déshonorée! chère Sophie..... »

Elle ne put achever. Les sanglots lui coupèrent la parole; et elle tomba sur un canapé, presque désespérée. Zélide ne reprit l'usage de la voix, que pour s'écrier douloureusement: « Ah! » ma chère Sophie, j'en mourrai..... Il faut que j'en meure. » Non, je ne survivrai jamais à ma réputation..... »

Mais Zélide, ma chère Zélide, ne vous pressez pourtant pas de mourir: peut-être que, lui dit Sophie..... « Il n'y a peut-» être qui tienne; il faut que j'en meure..... » Mais peut-être qu'on pourrait..... « On ne pourra rien, vous dis-je..... Mais » parlez, ma chère, que pourrait-on? » Peut-être qu'on pourrait empêcher un bijou de parler. « Ah! Sophie, vous cherchez » à me soulager par de fausses espérances; vous me trompez. » Non, non, je ne vous trompe point; écoutez-moi seulement, au lieu de vous désespérer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Eolipile, de bâillons et de muselières. « Eh, qu'ont » de commun Frénicol, Eolipile et les muselières, avec le dan-» ger qui nous menace? Qu'a à faire ici mon bijoutier? et qu'est-» ce qu'une muselière? »

Le voici, ma chère. Une muselière est une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'académie, et perfectionnée par Eolipile, qui se fait toutefois les honneurs de l'invention. « Eh » bien! cette machine imaginée par Frénicol, approuvée par » l'académie, et perfectionnée par ce benêt d'Eolipile?..... » Oh! vous êtes d'une vivacité qui passe l'imagination. Eh bien! cette machine s'applique, et rend un bijou discret, malgré qu'il en ait..... « Serait-il bien vrai, ma chère? » On le dit. « Il faut » savoir cela, reprit Zélide, et sur-le-champ. »

Elle sonna; une de ses femmes parut; et elle envoya chercher Frénicol. « Pourquoi pas Eolipile, dit Sophie? » Frénicol marque moins, répondit Zélide.

Le bijoutier ne se fit pas attendre. « Ah! Frénicol, vous voilà, » lui dit Zélide; soyez le bienvenu. Dépêchez-vous, mon cher, » de tirer deux femmes d'un embarras cruel..... » De quoi s'agit-il, mesdames?..... Vous faudrait-il quelques rares bijoux?..... « Non, mais nous en avons deux, et nous voudrions bien..... » Vous en défaire, n'est-ce pas? Eh bien! mesdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange..... « Vous n'y » êtes pas, monsieur Frénicol; nous n'avons rien à troquer..... » Ah! je vous entends, c'est quelques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de manière que vos époux les retrouvassent chez moi..... « Point du tout. Mais Sophie, dites-lui donc » de quoi il est question! Frénicol, continua Sophie, nous

» avons besoin de deux..... Quoi! vous n'entendez pas?..... » Non, madame; comment voulez-voulez que j'entende? Vous ne me dites rien..... « C'est, répondit Sophie, que quand une » femme a de la pudeur, elle souffre à s'exprimer sur certaines » choses....» Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je suis bijoutier et non pas devin..... « Il faut pourtant » que vous nous deviniez..... » Ma foi, mesdames, plus je vous envisage, et moins je vous comprends. Quand on est jeunes, riches et jolies comme vous, on n'en est pas réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai sincèrement que je n'en vends plus. J'ai laissé le commerce de ces babioles à ceux de mes confrères qui commencent.

Nos dévotes trouvèrent l'erreur du bijoutier si ridicule, qu'elles lui firent toutes deux en même temps un éclat de rire, qui le déconcerta. « Souffrez, mesdames, leur dit-il, que je vous fasse « la révérence, et que je me retire. Vous pouviez vous dispenser » de m'appeler d'une lieue, pour plaisanter à mes dépens. » Arrêtez, mon cher, arrêtez, lui dit Zélide, en continuant de rire. Ce n'était point notre dessein. Mais faute de nous entendre, il vous est venu des idées si burlesques..... « Il ne tient qu'à » vous, mesdames, que j'en aie enfin de plus justes. De quoi » s'agit-il? » Oh! mons. Frénicol, souffrez que je rie tout à mon aise, avant que de vous répondre.

Zélide rit à s'étouffer. Le bijoutier songeait en lui-même qu'elle avait des vapeurs, ou qu'elle était folle, et prenait patience. Enfin Zélide cessa..... « Eh bien, lui dit-elle, il est ques- » tion de nos bijoux; des nôtres, entendez-vous, monsieur Fré- » nicol. Vous savez apparemment que, depuis quelque temps, » il y en a plusieurs qui se sont mis à jaser comme des pies; or, » nous voudrions bien que les nôtres ne suivissent point ce » mauvais exemple. » Ah! j'y suis maintenant; c'est-à-dire, reprit Frénicol, qu'il vous faut une muselière..... « Fort bien, » vous y êtes en effet. On m'avait bien dit que monsieur Fré- » nicol n'était pas un sot..... » Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à ce que vous me demandez, j'en ai de toutes sortes, et de ce pas je vais vous en chercher.

Frénicol partit; cependant Zélide embrassait son amie, et la remerciait de son expédient : et moi, dit l'auteur africain, j'allai me reposer en attendant qu'il revînt.

## CHAPITRE XXI.

### *Retour du Bijoutier.*

Le bijoutier revint, et présenta à nos dévotes deux muselières des mieux conditionnées..... « Ah! miséricorde! s'écria Zélide.

» Quelles muselières ! Quelles énormes muselières sont-ce là ! Et » qui sont les malheureuses à qui cela servira? Cela a une toise » de long. Il faut en vérité, mon ami, que vous ayez pris me-« sure sur la jument du sultan. »

Oui, dit nonchalamment Sophie, après les avoir considérées et compassées avec les doigts : vous avez raison; et il n'y a que la jument du sultan ou la vieille Rimosa, à qui elles puissent convenir..... « Je vous jure, mesdames, reprit Fré-» nicol, que c'est la grandeur ordinaire; et que Zelmaïde, » Zyrphile, Amiane, Zulique et cent autres en ont pris de » pareilles..... » Cela est impossible, répliqua Zélide..... « Cela » est pourtant, repartit Frénicol : mais toutes ont dit comme » vous; et comme elles, si vous voulez vous détromper, vous le » pouvez à l'essai..... » Monsieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra ; mais il ne me persuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide; ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a.

Frénicol, qui avait éprouvé plusieurs fois qu'on ne convertissait pas les femmes sur cet article, leur présenta des muselières de treize ans. « Ah ! voilà ce qu'il nous faut, s'écrièrent-elles toutes deux en même temps. » Je le souhaite, répondit tout bas Frénicol. « Combien les vendez-vous, dit Zélide?..... » Madame, ce n'est que dix ducats..... « Dix ducats! vous n'y pensez pas, Frénicol... » Madame, c'est en conscience..... « Vous nous faites » payer la nouveauté..... » Je vous jure, mesdames, que c'est argent troqué...... « Il est vrai qu'elles sont joliment travail-» lées; mais dix ducats, c'est une somme..... » Je n'en rabat-» trai rien. Nous irons chez Eolipile. » Vous le pouvez, mesdames : mais il y a ouvrier et ouvrier, muselières et muselières. Frénicol tint ferme, et Zélide en passa par-là. Elle paya les deux muselières; et le bijoutier s'en retourna, bien persuadé qu'elles leur seraient trop courtes, et qu'elles ne tarderaient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avait vendues. Il se trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner sa bague sur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs bijoux de parler plus haut qu'à l'ordinaire : heureusement pour elles ; car Zélide, ayant essayé sa muselière, la trouva la moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant presqu'autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point servir.

On a su ces circonstances d'une de ses femmes, qui les dit en confidence à son amant, qui les redit en confidence à d'autres, qui les confièrent sous le secret à tout Banza. Frénicol parla de son côté ; l'aventure de nos dévotes devint publique, et occupa quelque temps les médisans du Congo.

Zélide en fut inconsolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit son bramine en aversion, quitta son époux, et s'enferma dans un couvent. Pour Sophie, elle leva le masque, brava les discours, mit du rouge et des mouches, se répandit dans le grand monde, et eut des aventures.

## CHAPITRE XXII.

*Septième essai de l'anneau.*

### LE BIJOU SUFFOQUÉ.

Quoique les bourgeoises de Banza se doutassent que les bijoux de leur espèce n'auraient pas l'honneur de parler, toutes cependant se munirent de muselières. On eut à Banza sa muselière, comme on prend ici le deuil de cour.

En cet endroit l'auteur africain remarque avec étonnement, que la modicité du prix, et la roture des muselières n'en firent point cesser la mode au sérail. « Pour cette fois, dit-il, l'utilité » l'emporta sur le préjugé. » Une réflexion aussi commune ne valait pas la peine qu'il se répétât : mais il m'a semblé que c'était le défaut de tous les anciens auteurs du Congo, de tomber dans des redites, soit qu'ils se fussent proposé de donner ainsi un air de vraisemblance et de facilité à leurs productions ; soit qu'ils n'eussent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le supposent.

Quoi qu'il en soit, un jour Mangogul se promenant dans ses jardins, accompagné de toute sa cour, s'avisa de tourner sa bague sur Zélaïs. Elle était jolie et soupçonnée de plusieurs aventures ; cependant son bijou ne fit que bégayer, et ne proféra que quelques mots entrecoupés qui ne signifiaient rien, et que les persifleurs interprétèrent comme ils voulurent... « Ouais, » dit le sultan, voici un bijou qui a la parole bien malaisée. » Il faut qu'il y ait ici quelque chose qui lui gêne la prononciation. » Il appliqua donc plus fortement son anneau. Le bijou fit un second effort pour s'exprimer ; et surmontant en partie l'obstacle qui lui fermait la bouche, on entendit très-distinctement, « Ahi... Ahi... J'ét... J'ét... J'étouffe. Je n'en » puis plus... Ahi, ahi... J'étouffe. »

Zélaïs se sentit aussitôt suffoquer : son visage pâlit, sa gorge s'enfla ; et elle tomba les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, entre les bras de ceux qui l'environnaient.

Partout ailleurs Zélaïs eût été promptement soulagée. Il ne s'agissait que de la débarrasser de sa muselière, et de rendre à son bijou la respiration ; mais le moyen de lui porter une main

secourable en présence de Mangogul! « Vite, vite, des médecins, » s'écria le sultan, Zélaïs se meurt. »

Des pages coururent au palais, et revinrent, les docteurs s'avançant gravement sur leurs traces; Orcotome était à leur tête. Les uns opinèrent pour la saignée, les autres pour le kermès; mais le pénétrant Orcotome fit transporter Zélaïs dans un cabinet voisin, la visita, et coupa les courroies de son caveçon. Ce bijou emmuselé fut un de ceux qu'il se vanta d'avoir vu dans le paroxisme.

Cependant le gonflement était excessif, et Zélaïs eût continué de souffrir, si le sultan n'eût eu pitié de son état. Il retourna sa bague; les humeurs se remirent en équilibre; Zélaïs revint: et Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélaïs et l'indiscrétion de son médecin décréditèrent beaucoup les muselières. Orcotome, sans égard pour les intérêts d'Éolipile, se proposa d'élever sa fortune sur les débris de la sienne; se fit annoncer pour médecin attitré des bijoux enrhumés; et l'on voit encore son affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent, et finit par être méprisé. Le sultan s'était fait un plaisir de rabattre la présomption de l'empirique. Orcotome se vantait-il d'avoir réduit au silence quelque bijou qui n'avait jamais soufflé le mot? Mangogul avait la cruauté de le faire parler. On en vint jusqu'à remarquer que tout bijou qui s'ennuyait de se taire, n'avait qu'à recevoir deux ou trois visites d'Orcotome. Bientôt on le mit, avec Eolipile, dans la classe des charlatans; et tous deux y demeureront, jusqu'à ce qu'il plaise à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. « On meurt de celle-ci, » disait-on. » On renonça donc aux muselières; on laissa parler les bijoux; et personne n'en mourut.

## CHAPITRE XXIII.

### *Huitième essai de l'anneau.*

### LES VAPEURS.

Il y eut un temps, comme on voit, que les femmes, craignant que leurs bijoux ne parlassent, étaient suffoquées, se mouraient: mais il en vint un autre, qu'elles se mirent au-dessus de cette frayeur, se défirent des muselières, et n'eurent plus que des vapeurs.

La favorite avait, entre ses complaisantes, une fille singulière. Son humeur était charmante, quoiqu'inégale. Elle changeait de visage dix fois par jour; mais quel que fût celui qu'elle prît, il plaisait. Unique dans sa mélancolie, ainsi que dans sa

gaieté, il lui échappait, dans ses momens les plus extravagans, des propos d'un sens exquis; et il lui venait, dans les accès de sa tristesse, des extravagances très-réjouissantes.

Mirzoza s'était si bien faite à Callirhoé (c'était le nom de cette jeune folle), qu'elle ne pouvait presque s'en passer. Une fois que le sultan se plaignait à la favorite de je ne sais quoi d'inquiet et de froid qu'il lui remarquait : « Prince, lui dit-elle, em-» barrassée de ses reproches, sans mes trois bêtes, mon serin, » ma chartreuse et Callirhoé, je ne vaux rien; et vous voyez » bien que la dernière me manque.... » Eh pourquoi n'est-elle pas ici? lui demanda Mangogul... « Je ne sais, répondit Mir-» zoza; mais il y a quelques mois qu'elle m'annonça que, si » Mazul faisait la campagne, elle ne pourrait se dispenser d'avoir » des vapeurs; et Mazul partit hier.... » Passe encore pour celle-là, répliqua le sultan. Voilà ce qui s'appelle des vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'avisent d'en avoir cent autres, dont les maris sont tout jeunes, et qui ne se laissent pas manquer d'amans? « Prince, répondit un courtisan, c'est une » maladie à la mode. C'est un air à une femme que d'avoir des » vapeurs. Sans amans et sans vapeurs, on n'a aucun usage du » monde; et il n'y a pas une bourgeoise à Banza qui ne s'en » donne. »

Mangogul sourit, et se détermina sur-le-champ à visiter quelques unes de ces vaporeuses. Il alla droit chez Salica. Il la trouva couchée, la gorge découverte, les yeux allumés, la tête échevelée, et à son chevet le petit médecin bègue et bossu Farfadi, qui lui faisait des contes. Cependant elle allongeait un bras, puis un autre, bâillait, soupirait, se portait la main sur le front, et s'écriait douloureusement : Ahi... Je n'en puis plus... Ouvrez les fenêtres... Donnez-moi de l'air... Je n'en puis plus; je me meurs...

Mangogul prit le moment que ses femmes troublées aidaient Farfadi à alléger ses couvertures, pour tourner sa bague sur elle; et l'on entendit à l'instant : « Oh! que je m'ennuie de ce » train! Voilà-t-il pas que Madame s'est mis en tête d'avoir des » vapeurs! Cela durera la huitaine; et je veux mourir, si je » sais à propos de quoi : car après les efforts de Farfadi pour » déraciner ce mal, il me semble qu'il a tort de persister... » Bon, dit le sultan, en retournant sa bague; j'entends. Celle-ci a des vapeurs en faveur de son médecin. Voyons ailleurs.

Il passa de l'hôtel de Salica dans celui d'Arsinoé, qui n'en est pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de son appartement, de grands éclats de rire, et s'avança, comptant la trouver en compagnie : cependant elle était seule; et Mangogul n'en fut pas

trop surpris. « Une femme se donnant des vapeurs, elle se les » donne apparemment, tristes ou gaies, selon qu'il est à » propos. »

Il tourna sa bague sur elle, et sur-le-champ son bijou se mit à rire à gorge déployée. Il passa brusquement de ces ris immodéres à des lamentations ridicules sur l'absence de Narcès à qui il conseillait en bon ami de hâter son retour, et continua sur nouveaux frais à sangloter, pleurer, gémir, soupirer, se désespérer, comme s'il eût enterré tous les siens.

Le sultan se contenant à peine d'éclater d'une affliction si bizarre, retourna sa bague, et partit, laissant Arsinoé et son bijou se lamenter tout à leur aise, et concluant en lui-même la fausseté du proverbe.

## CHAPITRE XXIV.

### *Neuvième essai de l'anneau.*

### DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

*Pour servir de supplément au savant Traité de Pancirolle, et aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

MANGOGUL s'en revenait dans son palais, occupé des ridicules que les femmes se donnent, lorsqu'il se trouva, soit distraction de sa part, soit méprise de son anneau, sous les portiques du somptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ses amans. Il profita de l'occasion, pour interroger son bijou.

Thélis était femme de l'émir Sambuco, dont les ancêtres avaient régné dans la Guinée. Sambuco s'était acquis de la considération dans le Congo, par cinq ou six victoires célèbres qu'il avait remportées sur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile négociateur que grand capitaine, il avait été chargé des ambassades les plus distinguées, et s'en était tiré supérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango; et il en fut épris. Il touchait alors à la cinquantaine; et Thélis ne passait pas vingt-cinq ans. Elle avait plus d'agrémens que de beauté; les femmes disaient qu'elle était très-bien, et les hommes la trouvaient adorable. De puissans partis l'avaient recherchée; mais soit qu'elle eût déjà ses vues, soit qu'il y eût entre elle et ses soupirans disproportion de fortune, ils avaient tous été refusés. Sambuco la vit, mit à ses pieds des richesses immenses, un nom, des lauriers et des titres qui ne le cédaient qu'à ceux des souverains, et l'obtint.

Thélis fut ou parut vertueuse pendant six semaines entières après son mariage. Mais un bijou né voluptueux se dompte rarement de lui-même; et un mari quinquagénaire, quelque

héros qu'il soit d'ailleurs, est un insensé, s'il se promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mît dans sa conduite de la prudence, ses premières aventures ne furent point ignorées. C'en fut assez dans la suite pour lui en supposer de secrètes; et Mangogul, curieux de ces vérités, se hâta de passer du vestibule de son palais dans son appartement.

On était alors au milieu de l'été : il faisait une chaleur extrême; et Thélis, après le dîner, s'était jetée sur un lit de repos, dans un arrière-cabinet orné de glaces et de peintures. Elle dormait, et sa main était encore appuyée sur un recueil de contes persans qui l'avaient assoupie.

Mangogul la contempla quelque temps, convint qu'elle avait des grâces, et tourna sa bague sur elle. « Je m'en souviens » encore comme si j'y étais, dit incontinent le bijou de Thélis : » neuf preuves d'amour en quatre heures. Ah ! quels momens ! » que Zermounzaïd est un homme divin ! Ce n'est point là le » vieux et glacé Sambuco. Cher Zermounzaïd, j'avais ignoré » les vrais plaisirs, le bien réel; c'est toi qui me l'as fait con- » naître. »

Mangogul, qui désirait s'instruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd, que le bijou lui dérobait, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un bijou, frotta quelque temps le châton de sa bague contre sa veste, et l'appliqua sur Thélis, tout étincelant de lumière. L'effet en parvint bientôt jusqu'à son bijou, qui mieux instruit de ce qu'on lui demandait, reprit d'un ton plus historique :

« Sambuco commandait l'armée du Monoémugi, et je le sui- » vais en campagne. Zermounzaïd servait sous lui en qualité de » colonel; et le général, qui l'honorait de sa confiance, nous » avait mis sous son escorte. Le zélé Zermounzaïd ne désempara » pas de son poste : il lui parut trop doux, pour le céder à » quelqu'autre; et le danger de le perdre fut le seul qu'il crai- » gnit de toute la campagne.

» Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques nouveaux » hôtes; Cacil, Jékia, Almamoun, Jasub, Sélim, Manzora, » Néreskim, tous militaires que Zermounzaïd avait mis à la » mode, mais qui ne le valaient pas. Le crédule Sambuco s'en » reposait de la vertu de sa femme sur elle-même, et sur les » soins de Zermounzaïd; et tout occupé des détails immenses » de la guerre, et des grandes opérations qu'il méditait pour la » gloire du Congo, il n'eut jamais le moindre soupçon que Zer- » mounzaïd le trahît, et que Thélis lui fût infidèle.

» La guerre continua; les armées rentrèrent en campagne; » et nous reprimes nos litières. Comme elles allaient très-lente-

» ment, insensiblement le corps d'armée gagna de l'avance sur
» nous, et nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zermounzaïd
» la commandait. Ce brave garçon, que la vue des plus grands
» périls n'avait jamais écarté du chemin de la gloire, ne put
» résister à celle du plaisir. Il abandonna à un subalterne le
» soin de veiller aux mouvemens de l'ennemi qui nous harcelait,
» et passa dans notre litière; mais à peine y fut-il, que nous
» entendîmes un bruit confus d'armes et de cris. Zermounzaïd,
» laissant son ouvrage à demi, veut sortir; il est étendu par terre;
» et nous restons au pouvoir du vainqueur.

« Je commençai donc par engloutir l'honneur et les services
» d'un officier qui pouvait attendre de sa bravoure et de son
» mérite les premiers emplois de la guerre, s'il n'eût jamais
» connu la femme de son général. Plus de trois mille hommes
» périrent en cette occasion. C'est encore autant de bons sujets
» que nous avons ravis à l'état. »

Qu'on imagine la surprise de Mangogul à ce discours! Il avait entendu l'oraison funèbre de Zermounzaïd; et il ne le reconnaissait point à ces traits. Erguebzed son père avait regretté cet officier: les nouvelles à la main, après avoir prodigué les derniers éloges à sa belle retraite, avaient attribué sa défaite et sa mort à la supériorité des ennemis, qui, disaient-elles, s'étaient trouvés six contre un. Tout le Congo avait plaint un homme qui avait si bien fait son devoir. Sa femme avait obtenu une pension; on avait accordé son régiment à son fils aîné; et l'on promettait un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs! s'écria tout bas Mangogul; un époux déshonoré, l'état trahi, des citoyens sacrifiés, ces forfaits ignorés, récompensés même comme des vertus: et tout cela à propos d'un bijou!

Le bijou de Thélis, qui s'était interrompu pour reprendre haleine, continua: « Me voilà donc abandonné à la discrétion
» de l'ennemi. Un régiment de dragons était prêt à fondre sur
» nous. Thélis en parut éplorée, et ne souhaita rien tant; mais
» les charmes de la proie semèrent la discorde entre les préda-
» teurs. On tira les cimeterres; et trente à quarante hommes
» furent massacrés en un clin-d'œil. Le bruit de ce désordre
» parvint jusqu'à l'officier général. Il accourut, calma ces fu-
» rieux, et nous mit en séquestre sous une tente, où nous n'a-
» vions pas eu le temps de nous reconnaître, qu'il vint solli-
» citer le prix de ses services. Malheur aux vaincus, s'écria
» Thélis, en se renversant sur le lit; et toute la nuit fut em-
» ployée à ressentir son infortune.

» Nous nous trouvâmes le lendemain sur le rivage du Niger.

» Une saïque nous y attendait ; et nous partîmes ma maîtresse » et moi, pour être présentés à l'empereur de Benin. Dans ce » voyage de vingt-quatre heures, le capitaine du bâtiment » s'offrit à Thélis, fut accepté, et je connus par expérience que le » service de mer était infiniment plus vif que celui de terre. Nous » vîmes l'empereur de Benin ; il était jeune, ardent, volup- » tueux : Thélis fit encore sa conquête ; mais celles de son mari » l'effrayèrent. Il demanda la paix, et il ne lui en coûta, pour » l'obtenir, que trois provinces et ma rançon.

» Autre temps, autres fatigues. Sambuco apprit, je ne sais » comment, la raison des malheurs de la campagne précédente ; » et pendant celle-ci, il me mit en dépôt sur la frontière chez un » chef de bramines, de ses amis. L'homme saint ne se défendit » guère ; il succomba aux agaceries de Thélis ; et en moins de » six mois j'engloutis ses revenus immenses, trois étangs, et » deux bois de haute futaie. »

Miséricorde ! s'écria Mangogul, trois étangs et deux bois ! Quel appétit pour un bijou !

« C'est une bagatelle, reprit celui-ci. La paix se fit, et Thélis » suivit son époux en ambassade au Monomotapa. Elle jouait et » perdait fort bien cent mille séquins en un jour, que je rega- » gnais en une heure. Un ministre, dont les affaires de son » maître ne remplissaient pas tous les momens, me tomba sous » la dent ; et je lui dévorai en trois ou quatre mois une fort » belle terre, le château tout meublé, le parc, un équipage » avec les petits chevaux pies. Une faveur de quatre minutes, » bien filée, nous valait des fêtes, des présens, des pierreries ; » et l'aveugle ou politique Sambuco ne nous tracassait point.

» Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta le bijou, les » marquisats, les comtés, les titres, les armoiries, etc., qui se » sont éclipsés devant moi. Adressez-vous à mon secrétaire, qui » vous dira ce qu'ils sont devenus. J'ai fort écorné le domaine du » Biafara ; et je possède une province entière du Béléguanze. Er- » guebzed me proposa sur la fin de ses jours.... » A ces mots, Mangogul retourna sa bague, et fit taire le goufre ; il respectait la mémoire de son père, et ne voulut rien entendre qui pût ternir dans son esprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnaissait.

De retour dans son sérail, il entretint la favorite, des vaporeuses, et de l'essai de son anneau sur Thélis. « Vous admettez, » lui dit-il, cette femme à votre familiarité ; mais vous ne la connaissez pas apparemment aussi bien que moi.... Je vous entends, seigneur, répondit la sultane. Son bijou vous aura sottement conté ses aventures avec le général Micokof, l'émir

» Féridour, le sénateur Marsupha, et le grand bramine Ra-
» madanutio. Eh! qui ne sait qu'elle soutient le jeune Alamir;
» et que le vieux Sambuco, qui ne dit rien, en est aussi bien
» informé que vous. »

Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à son bijou. « Vous avait-il enlevé quelque chose, répon-
» dit Mirzoza? » Non pas à moi, dit le sultan, mais bien à mes sujets, aux grands de mon empire, aux potentats mes voisins, des terres, des provinces, des châteaux, des étangs, des bois, des diamans, des équipages, avec les petits chevaux pies. « Sans
» compter, seigneur, ajouta Mirzoza, la réputation et les vertus.
» Je ne sais quel avantage vous apportera votre bague; mais
» plus vous en multipliez les essais, plus mon sexe me devient
» odieux: celles même, à qui je croyais devoir quelque consi-
» dération, n'en sont pas exceptées. Je suis contre elles d'une
» humeur à laquelle je demande à votre hautesse de m'abandon-
» ner pour quelques momens. » Mangogul, qui connaissait la favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baisa trois fois l'oreille droite, et se retira.

## CHAPITRE XXV.

### *Échantillon de la morale de Mangogul.*

Mangogul, impatient de revoir la favorite, dormit peu, se leva plus matin qu'à l'ordinaire, et parut chez elle au petit jour. Elle avait déjà sonné: on venait d'ouvrir ses rideaux; et ses femmes se disposaient à la lever. Le sultan regarda beaucoup autour d'elle, et ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raison de cette singularité.

« C'est, lui répondit Mirzoza, que vous supposez que je suis
» singulière en cela, et qu'il n'en est rien. » Je vous assure, répliqua le sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma cour, et que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoi elles en ont, ou pourquoi vous n'en avez point. La plupart d'entre elles en ont même plusieurs; et il n'y en a pas une qui ne prodigue au sien des caresses qu'elle semble n'accorder qu'avec peine à son amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence? Qu'en fait-on?

Mirzoza ne savait que répondre à ces questions. « Mais, lui
» disait-elle, on a un chien comme un perroquet ou un serin.
» Il est peut-être ridicule de s'attacher aux animaux; mais
» il n'est pas étrange qu'on en ait: ils amusent quelquefois, et
» ne nuisent jamais. Si on leur fait des caresses, c'est qu'elles
» sont sans conséquence. D'ailleurs croyez-vous, prince, qu'un
» amant se contentât d'un baiser, tel qu'une femme le donne à

» son gredin? » Sans doute, je le crois, dit le sultan. Il faudrait parbleu qu'il fût bien difficile, s'il n'en était pas satisfait.

Une des femmes de Mirzoza, qui avait gagné l'affection du sultan et de la favorite par de la douceur, des talens et du zèle, dit : « Ces animaux sont incommodes et malpropres ; ils tachent » les habits, gâtent les meubles, arrachent les dentelles, et font » en un quart-d'heure plus de dégât qu'il n'en faudrait pour at» tirer la disgrâce de la femme de chambre la plus fidèle ; ce» pendant on les garde. »

Quoique, selon madame, ils ne soient bons qu'à cela, ajouta le sultan.

« Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à nos fantaisies ; et » il faut que, d'avoir un gredin, c'en soit une, telle que nous » en avons beaucoup d'autres, qui ne seraient plus des fantai» sies, si l'on en pouvait rendre raison. Le règne des singes est » passé ; les perruches se soutiennent encore. Les chiens étaient » tombés ; les voilà qui se relèvent. Les écureuils ont eu leur » temps ; et il en est des animaux, comme il en a été successi» vement de l'italien, de l'anglais, de la géométrie, des pre» tintailles, et des falbalas. »

Mirzoza, répliqua le sultan en secouant la tête, n'a pas là-dessus toutes les lumières possibles ; et les bijoux....

« Votre hautesse ne va-t-elle pas s'imaginer, dit la favorite, » qu'elle apprendra du bijou d'Haria, pourquoi cette femme, » qui a vu mourir son fils, une de ses filles et son époux sans » verser une larme, a pleuré pendant quinze jours la perte de » son doguin. »

Pourquoi non, répondit Mangogul ?

« Vraiment, dit Mirzoza, si nos bijoux pouvaient expliquer » toutes nos fantaisies, ils seraient plus savans que nous» mêmes. »

Et qui vous le dispute, repartit le sultan? Aussi crois-je que le bijou fait faire à une femme cent choses, sans qu'elle s'en aperçoive ; et j'ai remarqué dans plus d'une occcasion, que telle qui croyait suivre sa tête, obéissait à son bijou. Un grand philosophe plaçait l'âme, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordais une aux femmes, je sais bien, moi, où je la placerais.

« Je vous dispense de m'en instruire, reprit aussitôt Mir» zoza. »

Mais vous me permettrez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon anneau m'a suggérées sur les femmes, dans la supposition qu'elles ont une âme. Les épreuves que j'ai faites de ma bague m'ont rendu grand mora-

liste. Je n'ai ni l'esprit de La Bruyère, ni la logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montaigne, ni la sagesse de Charron : mais j'ai recueilli des faits qui leur manquaient peut-être.

« Parlez, prince, répondit ironiquement Mirzoza : je vous » écouterai de toutes mes oreilles. Ce doit être quelque chose de » curieux, que les essais de morale d'un sultan de votre âge! »

Le système d'Orcotome est extravagant, n'en déplaise au célèbre Hiragu son confrère : cependant je trouve du sens dans les réponses qu'il a faites aux objections qui lui ont été proposées. Si j'accordais une âme aux femmes, je supposerais volontiers, avec lui, que les bijoux ont parlé de tout temps, bas à la vérité, et que l'effet de l'anneau du génie Cucufa se réduit à leur hausser le ton. Cela posé, rien ne serait plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes.

La femme sage, par exemple, serait celle dont le bijou est muet, ou n'en est pas écouté.

La prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son bijou.

La galante, celle à qui le bijou demande beaucoup, et qui lui accorde trop.

La voluptueuse, celle qui écoute son bijou avec complaisance.

La courtisane, celle à qui son bijou demande à tout moment, et qui ne lui refuse rien.

La coquette, celle dont le bijou est muet, ou n'en est point écouté ; mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son bijou parlera quelque jour, et qu'elle pourra ne pas faire la sourde-oreille.

Eh bien ! délices de mon âme, que pensez-vous de mes définitions?

« Je pense, dit la favorite, que votre hautesse a oublié la » femme tendre. »

Si je n'en ai point parlé, répondit le sultan, c'est que je ne sais pas encore bien ce que c'est, et que d'habiles gens prétendent que le mot tendre, pris sans aucun rapport au bijou, est vide de sens.

« Comment! vide de sens? s'écria Mirzoza. Quoi! il n'y a point » de milieu ; et il faut absolument qu'une femme soit prude, » galante, coquette, voluptueuse ou libertine! »

Délices de mon âme, dit le sultan, je suis prêt à convenir de l'inexactitude de mon énumération, et j'ajouterai la femme tendre aux caractères précédens ; mais à condition que vous m'en donnerez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes.

« Très-volontiers, dit Mirzoza. Je compte en venir à bout » sans sortir de votre système. »

Voyons, ajouta Mangogul.

« Eh bien ! reprit la favorite... La femme tendre est celle.... »

Courage, Mirzoza, dit Mangogul.

« Oh ! ne me troublez point, s'il vous plaît. La femme tendre » est celle... qui a aimé sans que son bijou parlât, ou.... dont » le bijou n'a jamais parlé, qu'en faveur du seul homme qu'elle » aimait. »

Il n'eût pas été galant au sultan de chicaner la favorite, et de lui demander ce qu'elle entendait par aimer : aussi n'en fit-il rien. Mirzoza prit son silence pour un aveu, et ajouta, toute fière de s'être tirée d'un pas qui lui paraissait difficile : « Vous » croyez, vous autres hommes, parce que nous n'argumentons » pas, que nous ne raisonnons point. Apprenez une bonne fois » que nous trouverions aussi facilement le faux de vos para- » doxes, que vous celui de nos raisons, si nous voulions nous » en donner la peine. Si votre hautesse était moins pressée de sa- » tisfaire sa curiosité sur les gredins, je lui donnerais à mon tour » un petit échantillon de ma philosophie. Mais elle n'y perdra » rien ; ce sera pour quelqu'un de ces jours, qu'elle aura plus de » temps à m'accorder. »

Mangogul lui répondit qu'il n'avait rien de mieux à faire, que de profiter de ses idées philosophiques; que la métaphysique d'une sultane de vingt-deux ans ne devait pas moins être singulière que la morale d'un sultan de son âge.

Mais Mirzoza appréhendant qu'il n'y eût de la complaisance de la part de Mangogul, lui demanda quelque temps pour se préparer, et fournit ainsi au sultan un prétexte pour voler où son impatience pouvait l'appeler.

## CHAPITRE XXVI.

*Dixième essai de l'anneau.*

### LES GREDINS.

Mangogul se transporta sur-le-champ chez Haria ; et comme il parlait très-volontiers seul, il disait en soi-même : « Cette » femme ne se couche point sans ses quatre mâtins ; et les bijoux » ne savent rien de ces animaux, ou le sien m'en dira quelque » chose ; car, dieu merci, on n'ignore point qu'elle aime ses » chiens à l'adoration. » Il se trouva dans l'antichambre d'Haria, sur la fin de ce monologue, et pressentit de loin que madame reposait avec sa compagnie ordinaire. C'était un petit gredin, une danoise et deux doguins. Le sultan tira sa tabatière, se précautionna de deux prises de son tabac d'Espagne, et s'approcha d'Haria. Elle dormait ; mais la meute, qui avait l'oreille au

guet, entendant quelque bruit, se mit à aboyer, et la réveilla. « Taisez-vous, mes enfans, leur dit-elle d'un ton si doux, qu'on » ne pouvait la soupçonner de parler à ses filles; dormez, dor- » mez, et ne troublez point mon repos ni le vôtre. »

Jadis Haria fut jeune et jolie; elle eut des amans de son rang; mais ils s'éclipsèrent plus vite encore que ses grâces. Pour se consoler de cet abandon, elle donna dans une espèce de faste bizarre, et ses laquais étaient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus; les années la jetèrent dans la réforme; elle se restreignit à quatre chiens et à deux bramines, et devint un modèle d'édification. En effet, la satire la plus envenimée n'avait pas là de quoi mordre; et Haria jouissait en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu, et de ces animaux. On savait même sa tendresse si décidée pour les gredins, qu'on ne soupçonnait plus les bramines de la partager.

Haria réitéra sa prière à ses bêtes, et elles eurent la complaisance d'obéir. Alors Mangogul porta la main sur son anneau, et le bijou suranné se mit à raconter la dernière de ses aventures. Il y avait si long-temps que les premières s'étaient passées, qu'il en avait presque perdu la mémoire. « Retire-toi, Médor, dit-il » d'une voix enrouée; tu me fatigues. J'aime mieux Lisette; je » la trouve plus douce. » Médor, à qui la voix du bijou était inconnue, allait toujours son train; mais Haria se réveillant, continua. « Ote-toi donc, petit fripon, tu m'empêches de re- » poser. Cela est bon quelquefois; mais trop est trop. » Médor se retira, Lisette prit sa place, et Haria se rendormit.

Mangogul, qui avait suspendu l'effet de son anneau, le retourna; et le très-antique bijou, poussant un soupir profond, se mit à radoter, et dit: « Ah! que je suis fâché de la mort de la » grande levrette; c'était bien la meilleure petite femme, la » créature la plus caressante; elle ne cessait de m'amuser: c'é- » tait tout esprit et toute gentillesse; vous n'êtes que des bêtes » en comparaison. Ce vilain monsieur l'a tuée..... la pauvre » Zinzoline; je n'y pense jamais sans avoir la larme à l'œil..... » Je crus que ma maîtresse en mourrait. Elle passa deux jours » sans boire et sans manger; la cervelle lui en tournait: jugez » de sa douleur! Son directeur, ses amis, ses gredins même ne » m'approchèrent pas. Ordre à ses femmes de refuser l'entrée de » son appartement à monsieur, sous peine d'être chassées..... » Ce monstre m'a ravi ma chère Zinzoline, s'écriait-elle; qu'il » ne paraisse pas; je ne veux le voir de ma vie. »

Mangogul, curieux des circonstances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de son anneau, en le frottant contre la basque de son habit, le dirigea sur Haria; et le bijou reprit:

« Haria, veuve de Ramadec, se coiffa de Sindor. Ce jeune
» homme avait de la naissance, peu de bien, mais un mérite
» qui plaît aux femmes, et qui faisait, après les gredins, le
» goût dominant d'Haria. L'indigence vainquit la répugnance
» de Sindor pour les années et pour les chiens d'Haria. Vingt
» mille écus de rente dérobèrent à ses yeux les rides de ma maî-
» tresse et l'incommodité des gredins; et il l'épousa.

» Il s'était flatté de l'emporter sur nos bêtes par ses talens et
» ses complaisances, et de les disgrâcier dès le commencement
» de son règne; mais il se trompa. Au bout de quelques mois
» qu'il crut avoir bien mérité de nous, il s'avisa de remontrer à
» madame que ses chiens n'étaient pas au lit aussi bonne com-
» pagnie pour lui que pour elle; qu'il était ridicule d'en avoir
» plus de trois; et que c'était faire de la couche nuptiale un
» chenil, que d'y en admettre plus d'un à tour de rôle.

» Je vous conseille, répondit Haria d'un ton courroucé, de
» m'adresser de pareils discours! Vraiment, il sied bien à un
» misérable cadet de Gascogne, que j'ai tiré d'un galetas qui
» n'était pas assez bon pour mes chiens, de faire ici le délicat!
» On parfumait apparemment vos draps, mon petit seigneur,
» quand vous logiez en chambre garnie. Sachez, une bonne fois
» pour toujours, que mes chiens étaient long-temps avant vous
» en possession de mon lit; et que vous pouvez en sortir, ou vous
» résoudre à le partager avec eux.

» La déclaration était précise; et nos chiens restèrent maîtres
» de leur poste. Mais une nuit que nous reposions tous, Sindor,
» en se retournant, frappa malheureusement du pied Zinzoline.
» La levrette, qui n'était point faite à ces traitemens, lui mor-
» dit le gras de la jambe; et madame fut aussitôt réveillée par
» les cris de Sindor. = Qu'avez-vous donc, monsieur, lui dit-
» elle? il semble qu'on vous égorge. Rêvez-vous? = Ce sont vos
» chiens, madame, lui répondit Sindor, qui me dévorent; et
» votre levrette vient de m'emporter un morceau de la jambe. =
» N'est-ce que cela, dit Haria en se retournant? vous faites bien
» du bruit pour rien. »

Sindor, piqué de ce discours, sortit du lit, jurant de ne point y remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens; mais tous échouèrent dans cette négociation importante. Haria leur répondit « que
» Sindor était un freluquet qu'elle avait tiré d'un grenier qu'il
» partageait avec des souris et des rats; qu'il ne lui convenait
» point de faire tant le difficile; qu'il dormait toute la nuit;
» qu'elle aimait ses chiens; qu'ils l'amusaient; qu'elle avait pris
» goût à leurs caresses dès la plus tendre enfance, et qu'elle était

» résolue de ne s'en séparer qu'à la mort. Encore dites-lui, continua-t-elle en s'adressant aux médiateurs, que, s'il ne se soumet humblement à mes volontés, il s'en repentira toute sa vie; que je rétracterai la donation que je lui ai faite, et que je l'ajouterai aux sommes que je laisse par mon testament pour la subsistance et l'entretien de mes chers enfans.

» Entre nous, ajoutait le bijou, il fallait que Sindor fût un grand sot d'espérer qu'on ferait pour lui ce que n'avaient pu obtenir vingt amans, un directeur, un confesseur, avec une kirielle de bramines, qui tous y avaient perdu leur latin. Cependant, toutes les fois que Sindor rencontrait nos animaux, il lui prenait des impatiences qu'il avait peine à contenir. Un jour l'infortunée Zinzoline lui tomba sous la main; il la saisit par le col, et la jeta par la fenêtre : la pauvre bête mourut de sa chute. Ce fut alors qu'il se fit un beau bruit. Haria, le visage enflammé, les yeux baignés de pleurs.... »

Le bijou allait reprendre ce qu'il avait déjà dit, car les bijoux tombent volontiers dans des répétitions; mais Mangogul lui coupa la parole : son silence ne fut pas de longue durée. Lorsque le prince crut avoir dérouté ce bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler; et le babillard, éclatant de rire, reprit comme par réminiscence : « Mais, à propos, j'oubliais de vous raconter ce qui se passa la première nuit des noces d'Haria. J'ai bien vu des choses ridicules en ma vie; mais jamais aucune qui le fût autant. Après un grand souper, les époux sont conduits à leur appartement; tout le monde se retire, à l'exception des femmes de madame, qui la déshabillent. La voilà déshabillée; on la met au lit, et Sindor reste seul avec elle. S'apercevant que, plus alertes que lui, les gredins, les doguins, les levrettes s'emparaient de son épouse : Permettez, madame, lui dit-il, que j'écarte un peu ces rivaux. Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit Haria; pour moi, je n'ai pas le courage de les chasser. Ces petits animaux me sont attachés; et il y a si long-temps que je n'ai d'autre compagnie... Ils auront peut-être, reprit Sindor, la politesse de me céder aujourd'hui une place que je dois occuper. Voyez, monsieur, lui répondit Haria.

» Sindor employa d'abord les voies de douceur, et supplia Zinzoline de se retirer dans un coin; mais l'animal indocile se mit à gronder. L'alarme se répandit parmi le reste de la troupe; et le doguin et les gredins aboyèrent comme si l'on eût égorgé leur maîtresse. Impatienté de ce bruit, Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, et saisit Médor par la patte. Médor, le fidèle Médor, abandonné de ses alliés, avait

» tenté de réparer cette perte par les avantages du poste. Collé » sur les cuisses de sa maîtresse, les yeux enflammés, le poil hé- » rissé, et la gueule béante, il fronçait le mufle, et présentait » à l'ennemi deux rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui » livra plus d'un assaut; plus d'une fois Médor le repoussa, les » doigts pincés et les manchettes déchirées. L'action avait duré » plus d'un quart-d'heure avec une opiniâtreté qui n'amusait » qu'Haria, lorsque Sindor recourut au stratagème contre un » ennemi qu'il désespérait de vaincre par la force. Il agaça Mé- » dor de la main droite. Médor, attentif à ce mouvement, n'aper- » çoit point celui de la gauche, et fut pris par le col. Il fit pour se » dégager des efforts inouis, mais inutiles; il fallut abandonner » le champ de bataille, et céder Haria. Sindor s'en empara, mais » non sans effusion de sang; Haria avait apparemment résolu » que la première nuit de ses noces fût sanglante. Ses animaux » firent une fort belle défense, et ne trompèrent point son attente. »

Voilà, dit Mangogul, un bijou qui écrirait la gazette mieux que mon secrétaire. Sachant alors à quoi s'en tenir sur les gredins, il revint chez la favorite. « Apprêtez-vous, lui dit-il du » plus loin qu'il l'aperçut, à entendre les choses du monde les » plus extravagantes. C'est bien pis que les magots de Palabria. » Pourrez-vous croire que les quatre chiens d'Haria ont été les » rivaux, et les rivaux préférés de son mari; et que la mort » d'une levrette a brouillé ces gens-là, à n'en jamais revenir? »

Que dites-vous, reprit la favorite, de rivaux et de chiens? Je n'entends rien à cela. Je sais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais aussi je connais Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaisances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit sa fortune. Du reste, quelle qu'ait été sa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria est si vénérable, que je voudrais bien que votre hautesse daignât s'expliquer plus intelligiblement.

Écoutez, lui répondit Mangogul, et convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, pour ne rien dire de pis. Il lui fit tout de suite l'histoire d'Haria, mot pour mot, comme le bijou l'avait racontée. Mirzoza ne put s'empêcher de rire du combat de la première nuit. Cependant reprenant un air sérieux : « Je ne sais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation » s'empare de moi. Je vais prendre en aversion ces animaux et » toutes celles qui en auront, et déclarer à mes femmes que je » chasserai la première qui sera soupçonnée de nourrir un » gredin. »

Eh pourquoi, lui répondit le sultan, étendre ainsi les haines? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes!

Ces animaux sont bons pour la chasse, sont nécessaires dans les campagnes, et ont je ne sais combien d'autres usages, sans compter celui qu'en fait Haria.

En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire que votre hautesse aura peine à trouver une femme sage.

Je vous l'avais bien dit, répondit Mangogul; mais ne précipitons rien : vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux essais de ma bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les secrets ne sont pas dévoilés, et je compte arracher des choses plus importantes aux bijoux qui me restent à consulter.

Mirzoza craignait toujours pour le sien. Le discours de Mangogul la jeta dans un trouble qu'elle ne fut pas la maîtresse de lui dérober : mais le sultan qui s'était lié par un serment, et qui avait de la religion dans le fond de l'âme, la rassura de son mieux, lui donna quelques baisers fort tendres, et se rendit à son conseil, où des affaires de conséquence l'appelaient.

## CHAPITRE XXVII.

### *Onzième essai de l'anneau.*

#### LES PENSIONS.

Le Congo avait été troublé par des guerres sanglantes, sous les règnes de Kanoglou et d'Erguebzed; et ces deux monarques s'étaient immortalisés par les conquêtes qu'ils avaient faites sur leurs voisins. Les empereurs d'Abex et d'Angote regardèrent la jeunesse de Mangogul et le commencement de son règne, comme des conjonctures favorables pour prendre les provinces qu'on leur avait enlevées. Ils déclarèrent donc la guerre au Congo, et l'attaquèrent de toutes parts. Le conseil de Mangogul était le meilleur qu'il y eût en Afrique; et le vieux Sambuco et l'émir Mirzala, qui avaient vu les anciennes guerres, furent mis à la tête des troupes, remportèrent victoires sur victoires, et formèrent des généraux capables de les remplacer; avantage plus important encore que leurs succès.

Grâce à l'activité du Conseil et à la bonne conduite des généraux, l'ennemi, qui s'était promis d'envahir l'empire, n'approcha pas de nos frontières, défendit mal les siennes, et vit ses places et ses provinces ravagées. Mais, malgré des succès si constans et si glorieux, le Congo s'affaiblissait en s'agrandissant : les fréquentes levées de troupes avaient dépeuplé les villes et les campagnes; et les finances étaient épuisées.

Les siéges et les combats avaient été fort meurtriers : le grand-visir, peu ménager du sang de ses soldats, était accusé d'avoir

risqué des batailles qui ne menaient à rien. Toutes les familles étaient dans le deuil ; il n'y en avait aucune où l'on ne pleurât un père, un frère ou un ami. Le nombre des officiers tués avait été prodigieux, et ne pouvait être comparé qu'à celui de leurs veuves qui sollicitaient des pensions. Les cabinets des ministres en étaient assaillis. Elles accablaient le sultan même de placets, où le mérite et les services des morts, la douleur des veuves, la triste situation des enfans, et les autres motifs touchans, n'étaient pas oubliés. Rien ne paraissait plus juste que leurs demandes : mais sur quoi asseoir des pensions qui montaient à des millions?

Les ministres, après avoir épuisé les belles paroles, et quelquefois l'humeur et les brusqueries, en étaient venus à des délibérations sur les moyens de finir cette affaire ; mais il y avait une excellente raison pour ne rien conclure. On n'avait pas un sou.

Mangogul, ennuyé des faux raisonnemens de ses ministres, et des lamentations des veuves, rencontra l'expédient qu'on cherchait depuis si long-temps. « Messieurs, dit-il à son conseil, il » me semble qu'avant que d'accorder des pensions, il serait à » propos d'examiner si elles sont légitimement dues..... » Cet examen, répondit le grand-sénéchal, sera immense, et d'une discussion prodigieuse. Cependant comment résister aux cris et à la poursuite de ces femmes, dont vous êtes, seigneur, le premier excédé ? = « Cela ne sera pas aussi difficile que vous pensez, » monsieur le sénéchal, répliqua le sultan ; et je vous pro- » mets que demain à midi tout sera terminé, selon les lois de » l'équité la plus exacte. Faites-les seulement entrer à mon au- » dience à neuf heures. »

On sortit du conseil ; le sénéchal rentra dans son bureau, rêva profondément, et minuta le placard suivant, qui fut trois heures après imprimé, publié à son de trompe, et affiché dans les carrefours de Banza.

## DE PAR LE SULTAN,

### ET MONSEIGNEUR LE GRAND-SÉNÉCHAL:

Nous Bec-d'Oison, grand-sénéchal du Congo, visir du premier banc, porte-queue de la grande Manimonbanda, chef et surintendant des balayeurs du divan, savoir faisons que demain, à neuf heures du matin, le magnanime sultan donnera audience aux veuves des officiers tués à son service, pour, sur le vu de leurs demandes, ordonner ce que de raison. En notre *sénéchallerie*, le douze de la lune de Régeb, l'an 147200000009.

Toutes les désolées du Congo, et il y en avait beaucoup, ne

manquèrent pas de lire l'affiche, ou de l'envoyer lire par leurs laquais, et moins encore de se trouver à l'heure marquée dans l'antichambre de la salle du trône... « Pour éviter le tumulte, » qu'on ne fasse entrer, dit le sultan, que six de ces dames à » la fois. Quand nous les aurons écoutées, on leur ouvrira la » porte du fond qui donne sur mes cours extérieures. Vous, » messieurs, soyez attentifs, et prononcez sur leurs demandes. »

Cela dit, il fit signe au premier huissier audiencier; et les six qui se trouvèrent les plus voisines de la porte furent introduites. Elles entrèrent en long habit de deuil, et saluèrent profondément sa hautesse. Mangogul s'adressa à la plus jeune et la plus jolie. Elle se nommait Isec. « Madame, lui dit-il, y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre mari? » Il y a trois mois, seigneur, répondit Isec en pleurant. Il était lieutenant-général au service de votre hautesse. Il a été tué à la dernière bataille; et six enfans sont tout ce qui me reste de lui... « De lui, inter» rompit une voix qui, pour venir d'Isec, n'avait pas tout-à» fait le même son que la sienne? Madame sait mieux qu'elle » ne dit. Ils ont tous été commencés et terminés par un jeune » bramine qui la venait consoler, tandis que monsieur était en » campagne. »

On devine aisément d'où partait la voix indiscrète qui prononça cette réponse. La pauvre Isec, décontenancée, pâlit, chancela, se pâma. « Madame est sujette aux vapeurs, dit » tranquillement Mangogul; qu'on la transporte dans un appar» tement du sérail, et qu'on la secoure. » Puis s'adressant tout de suite à Phénice : « Madame, lui demanda-t-il, votre mari n'était-il pas pacha? » Oui, seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante? « Et comment l'avez-vous perdu?...... » Seigneur, il est mort dans son lit, épuisé des fatigues de la dernière campagne... « Des fatigues de la dernière campagne, reprit le bijou » de Phénice. Allez, madame, votre mari a rapporté du camp » une santé ferme et vigoureuse; et il en jouirait encore, si deux » ou trois baladins... Vous m'entendez; et songez à vous. » Ecrivez, dit le sultan, que Phénice demande une pension pour les bons services qu'elle a rendus à l'état et à son époux.

Une troisième fut interrogée sur l'âge et le nom de son mari, qu'on disait mort à l'armée de la petite vérole..... De la petite vérole, dit le bijou; en voilà bien d'une autre! Dites, madame, de deux bons coups de cimeterre qu'il a reçus du sangiac Cavagli, parce qu'il trouvait mauvais que l'on dît que son fils aîné ressemblait au sangiac comme deux gouttes d'eau, et madame sait, aussi bien que moi, ajouta le bijou, que jamais ressemblance ne fut mieux fondée.

La quatrième allait parler sans que Mangogul l'interrogeât, lorsqu'on entendit par bas son bijou s'écrier que, depuis dix ans que la guerre durait, elle avait assez bien employé son temps; que deux pages et un grand coquin de laquais avaient suppléé à son mari, et qu'elle destinait sans doute la pension qu'elle sollicitait, à l'entretien d'un acteur de l'opéra comique.

Une cinquième s'avança avec intrépidité, et demanda d'un ton assuré la récompense des services de feu monsieur son époux, aga des janissaires, qui avait laissé la vie sous les murs de Matatras. Le sultan tourna sa bague sur elle, mais inutilement. Son bijou fut muet. Il faut avouer, dit l'auteur africain qui l'avait vue, qu'elle était si laide, qu'on eût été fort étonné que son bijou eût eu quelque chose à dire.

Mangogul en était à la sixième; et voici les propres mots de son bijou : « Vraiment, madame a bonne grâce, dit-il en parlant de celle dont le bijou avait obstinément gardé le silence, de » solliciter des pensions, tandis qu'elle vit de la poule; qu'elle » tient chez elle un breland qui lui donne plus de trois mille » sequins par an; qu'on y fait de petits soupers aux dépens des » joueurs; et qu'elle a reçu six cents sequins d'Osman, pour » m'attirer à un de ces soupers, où le traître d'Osman.... »

On fera droit sur vos demandes, mesdames, leur dit le sultan; vous pouvez sortir à présent. Puis, adressant la parole à ses conseillers, il leur demanda s'ils ne trouveraient pas ridicule d'accorder des pensions à une foule de petits bâtards de bramines et d'autres, et à des femmes qui s'étaient occupées à déshonorer de braves gens qui étaient allés chercher de la gloire à son service, aux dépens de leur vie.

Le sénéchal se leva, répondit, pérora, résuma et opina obscurément, à son ordinaire. Tandis qu'il parlait, Isec revenue de son évanouissement, et furieuse de son aventure, mais qui, n'attendant point de pension, eût été désespérée qu'une autre en obtînt une, ce qui serait arrivé, selon toute apparence, rentra dans l'antichambre, glissa dans l'oreille à deux ou trois de ses amies qu'on ne les avait rassemblées, que pour entendre à l'aise jaser leurs bijoux; qu'elle-même, dans la salle d'audience, en avait ouï un débiter des horreurs; qu'elle se garderait bien de le nommer; mais qu'il faudrait être folle pour s'exposer au même danger.

Cet avis passa de main en main, et dispersa la foule des veuves. Lorsque l'huissier ouvrit la porte pour la seconde fois, il ne s'en trouva plus. « Eh bien! sénéchal, me croirez-vous une autre » fois, dit Mangogul, instruit de la désertion, à ce bonhomme, » en lui frappant sur l'épaule? Je vous avais promis de vous

» délivrer de toutes ces pleureuses ; et vous en voilà quitte. Elles » étaient pourtant très-assidues à vous faire leur cour, malgré » vos quatre-vingt-quinze ans sonnés. Mais quelques prétentions » que vous y puissiez avoir, car je connais la facilité que vous » aviez d'en former vis-à-vis de ces dames, je compte que vous » me saurez gré de leur évasion. Elles vous donnaient plus d'em- » barras que de plaisir. »

L'auteur africain nous apprend que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo, et que c'est par cette raison que le gouvernement y est si réservé à accorder des pensions ; mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'anneau de Cucufa, comme on va voir dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XXVIII.

*Douzième essai de l'anneau.*

QUESTION DE DROIT.

Le viol était sévèrement puni dans le Congo ; or, il en arriva un très-célèbre sous le règne de Mangogul. Ce prince, à son avénement à la couronne, avait juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime ; mais quelque sévères que soient les lois, elles n'arrêtent guère ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable était condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avait péché, opération cruelle dont il périssait ordinairement ; celui qui la faisait y prenant moins de précaution que Petit.

Kersael, jeune homme de naissance, languissait depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune et jolie, était sa Lucrèce et son accusatrice. Ils avaient été fort bien ensemble ; personne ne l'ignorait : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvait point à redire. Ainsi le public aurait eu mauvaise grâce de se mêler de leurs affaires.

Après deux ans d'un commerce tranquille, soit inconstance, soit dégoût, Kersael s'attacha à une danseuse de l'opéra de Banza, et négligea Fatmé, sans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il voulait que sa retraite fût décente ; ce qui l'obligeait à fréquenter encore dans la maison. Fatmé, furieuse de cet abandon, médita sa vengeance, et profita de ce reste d'assiduités pour perdre son infidèle.

Un jour que le commode époux les avait laissés seuls, et que Kersael, ayant déceint son cimeterre, tâchait d'assoupir les soupçons de Fatmé par ces protestations qui ne coûtent rien aux amans, mais qui ne surprennent jamais la crédulité d'une femme alarmée ; celle-ci, les yeux égarés, et mettant en cinq ou six

coups de main le désordre dans sa parure, poussa des cris effrayans, et appela à son secours son époux et ses domestiques qui accoururent, et devinrent les témoins de l'offense que Fatmé disait avoir reçue de Kersael, en montrant le cimeterre, « que » l'infâme a levé dix fois sur ma tête, ajoutait-elle, pour me » soumettre à ses désirs. »

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accusation, n'eut ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le saisit; et il fut conduit en prison, et abandonné aux poursuites de la justice du cadilesker.

Les lois ordonnaient que Fatmé serait visitée. Elle le fut donc; et le rapport des matrones se trouva très-défavorable à l'accusé. Elles avaient un protocole pour constater l'état d'une femme violée; et toutes les conditions requises concoururent contre Kersael. Les juges l'interrogèrent; Fatmé lui fut confrontée; on entendit les témoins. Il avait beau protester de son innocence, nier le fait, et démontrer par le commerce qu'il avait entretenu plus de deux ans avec son accusatrice que ce n'était pas une femme qu'on violât; la circonstance du cimeterre, la solitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kersael à la vue de l'époux et des domestiques; toutes ces choses formaient, selon les juges, des présomptions violentes. De son côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenait pas même d'avoir donné des lueurs d'espérance, et soutenait que l'attachement opiniâtre à son devoir, dont elle ne s'était jamais relâchée, avait sans doute poussé Kersael à lui arracher de force ce qu'il avait désespéré d'obtenir par séduction. Le procès-verbal des duègnes était encore une pièce terrible; il ne fallait que le parcourir et le comparer avec les dispositions du code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kersael. Il n'attendait son salut ni de ses défenses, ni du crédit de sa famille; et les magistrats avaient fixé le jugement définitif de son procès au treize de la lune de Rébeg. On l'avait même annoncé au peuple à son de trompe, selon la coutume.

Cet événement fut le sujet des conversations, et partagea longtemps les esprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avaient jamais eu à redouter le viol, allaient criant: « Que l'attentat de » Kersael était énorme; que si l'on n'en faisait un exemple » sévère, l'innocence ne serait plus en sûreté, et qu'une hon- » nête femme risquerait d'être insultée jusqu'aux pieds des » autels. » Puis elles citaient des occasions où de petits audacieux avaient osé attaquer la vertu de plusieurs dames respectables; les détails ne laissaient aucun doute que les dames respectables dont elles parlaient c'étaient elles-mêmes: et tous ces

propos se tenaient avec des bramines moins innocens que Kersael, et par des dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifians.

Les petits-maîtres, au contraire, et même quelques petites-maîtresses, avançaient que le viol était une chimère; qu'on ne se rendait jamais que par capitulation; et que, pour peu qu'une place fût défendue, il était de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venaient à l'appui des raisonnemens; les femmes en connaissaient, les petits-maîtres en créaient; et l'on ne finissait point de citer des femmes qui n'avaient point été violées. « Le pauvre Kersael! disait-on, de quoi diable s'est-il » avisé, d'en vouloir à la petite Bimbreloque (c'était le nom » de la danseuse)? que ne s'en tenait-il à Fatmé? Ils étaient au » mieux; et l'époux les laissait aller leur chemin, que c'était » une bénédiction.... Les sorcières de matrones ont mal mis » leurs lunettes, ajoutait-on, et n'y ont vu goutte; car qui est-» ce qui voit clair là? Et puis messieurs les sénateurs vont le » priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte ouverte. Le » pauvre garçon en mourra; cela n'est pas douteux. Et voyez, » après cela, à quoi les femmes mécontentes ne seront point » autorisées... Si cette exécution a lieu, interrompait un autre, » je me fais Fri-Maçon. »

Mirzoza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul qui plaisantait, lui, de l'état futur de Kersael, que si les lois parlaient contre Kersael, le bon sens déposait contre Fatmé. « Il est inoui, d'ailleurs, ajoutait-elle, que, dans un gouver-» nement sage, on s'arrête tellement à la lettre des lois, que la » simple allégation d'une accusatrice suffise pour mettre en péril » la vie d'un citoyen. La réalité d'un viol ne saurait être trop » bien constatée; et vous conviendrez, seigneur, que ce fait » est du moins autant de la compétence de votre anneau que » de vos sénateurs. Il serait assez singulier que les matrones en » sussent sur cet article plus que les bijoux mêmes. Jusqu'à » présent, seigneur, la bague de votre hautesse n'a presque » servi qu'à satisfaire votre curiosité. Le génie dont vous la » tenez, ne se serait-il point proposé de fin plus importante? Si » vous l'employiez à la découverte de la vérité et au bonheur » de vos sujets, croyez-vous que Cucufa s'en offensât? Essayez. » Vous avez en main un moyen infaillible de tirer de Fatmé » l'aveu de son crime, ou la preuve de son innocence. » Vous avez raison, reprit Mangogul, et vous allez être satisfaite.

Le sultan partit sur-le-champ: il n'y avait pas de temps à perdre; car c'était le 12 au soir de la lune de Rébeg, et le sénat devait prononcer le 13. Fatmé venait de se mettre au lit; ses

rideaux étaient entr'ouverts. Une bougie de nuit jetait sur son visage une lueur sombre. Elle parut belle au sultan, malgré l'agitation violente qui la défigurait. La compassion et la haine, la douleur et la vengeance, l'audace et la honte se peignaient dans ses yeux, à mesure qu'elles se succédaient dans son cœur. Elle poussait de profonds soupirs, versait des larmes, les essuyait, en répandait de nouvelles, restait quelques momens la tête abattue et les yeux baissés, les relevait brusquement, et lançait vers le ciel des regards furieux. Cependant, que faisait Mangogul? Il se parlait à lui-même, et se disait tout bas: « Voilà tous les symptômes du désespoir. Son ancienne tendresse » pour Kersael s'est réveillée dans toute sa violence Elle a perdu » de vue l'offense qu'on lui a faite, et elle n'envisage plus que » le supplice réservé à son amant. » En achevant ces mots, il tourna sur Fatmé le fatal anneau; et son bijou s'écria vivement:

« Encore douze heures! et nous serons vengés. Il périra le » traître, l'ingrat; et son sang versé.... » Fatmé effrayée du mouvement extraordinaire qui se passait en elle, et frappée de la voix sourde de son bijou, y porta les deux mains, et se mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'anneau puissant continuait d'agir, et l'indocile bijou repoussant tout obstacle, ajouta: « Oui, nous serons vengés! O toi qui m'as trahi, malheureux » Kersael, meurs; et toi qu'il m'a préférée, Bimbreloque, » désespère-toi..... Encore douze heures! Ah! que ce temps » va me paraître long. Hâtez-vous, doux momens, où je verrai » le traître, l'ingrat Kersael sous le fer des bourreaux, son sang » couler.... Ah! malheureux, qu'ai-je dit?.... Je verrais, » sans frémir, périr l'objet que j'ai le plus aimé. Je verrais le » couteau funeste levé.... Ah! loin de moi cette cruelle idée... » Il me hait, il est vrai; il m'a quitté pour Bimbreloque; mais » peut-être qu'un jour.... Que dis-je, peut-être? l'amour le » ramenera sans doute sous ma loi. Cette petite Bimbreloque » est une fantaisie qui lui passera; il faut qu'il reconnaisse tôt » ou tard l'injustice de sa préférence, et le ridicule de son nou- » veau choix. Console-toi, Fatmé, tu reverras ton Kersael. » Oui, tu le reverras. Lève-toi promptement; cours, vole dé- » tourner l'affreux péril qui le menace. Ne trembles-tu point » d'arriver trop tard?... Mais où courrai-je, lâche que je suis? » Les mépris de Kersael ne m'annoncent-ils pas qu'il m'a quitté » sans retour. Bimbreloquele possède; et c'est pour elle que je le » conserverais! ah! qu'il périsse plutôt de mille morts. S'il ne vit » plus pour moi, que m'importe qu'il meure?.... Oui, je le » sens, mon courroux est juste. L'ingrat Kersael a mérité toute » ma haine. Je ne me repens plus de rien. J'avais tout fait pour

» le conserver, je ferai tout pour le perdre. Cependant un jour » plus tard, et ma vengeance était trompée. Mais son mauvais » génie me l'a livré, au moment même qu'il m'échappait. Il est » tombé dans le piége que je lui préparais. Je le tiens. Le ren- » dez-vous où je sus t'attirer, était le dernier que tu me des- » tinais : mais tu n'en perdras pas sitôt la mémoire.... Avec » quelle adresse tu sus l'amener où tu le voulais ? Fatmé, que » ton désordre fut bien préparé ! Tes cris, ta douleur, tes » larmes, ton embarras, tout, jusqu'à ton silence, a proscrit » Kersael. Rien ne peut le soustraire au destin qui l'attend. » Kersael est mort... Tu pleures, malheureuse. Il en aimait » une autre, que t'importe qu'il vive?

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce discours; il retourna sa bague; et tandis que Fatmé reprenait ses esprits, il revola chez la sultane. « Eh bien ! seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous en- » tendu ? Kersael est-il toujours coupable? et la chaste Fatmé... » Dispensez-moi, je vous prie, répondit le sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre ! Qu'une femme irritée est à craindre ! Qui croirait qu'un corps formé par les grâces renfermât quelquefois un cœur pétri par les furies? Mais le soleil ne se couchera pas demain sur mes états, qu'ils ne soient purgés d'un monstre plus dangereux que ceux qui naissent dans mes déserts.

Le sultan fit appeler aussitôt le grand-sénéchal, et lui ordonna de saisir Fatmé, de transférer Kersael dans un des appartemens du sérail, et d'annoncer au sénat que sa hautesse se réservait la connaissance de son affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain au point du jour, le sultan, accompagné du sénéchal et d'un effendi, se rendit à l'appartement de Mirzoza, et y fit amener Fatmé. Cette infortunée se précipita aux pieds de Mangogul, avoua son crime avec toutes ses circonstances, et conjura Mirzoza de s'intéresser pour elle. Dans ces entrefaites on introduisit Kersael. Il n'attendait que la mort; il parut néanmoins avec cette assurance que l'innocence seule peut donner. Quelques mauvais plaisans dirent qu'il eût été plus consterné, si ce qu'il était menacé de perdre, en eût valu la peine. Les femmes furent curieuses de savoir ce qui en était. Il se prosterna respectueusement devant sa hautesse. Mangogul lui fit signe de se relever; et lui tendant la main : « Vous êtes innocent, lui dit- » il, soyez libre. Rendez grâce à Brama de votre salut. Pour » vous dédommager des maux que vous avez soufferts, je vous » accorde deux mille sequins de pension sur mon trésor, et la » première commanderie vacante dans l'ordre de Crocodile. »

Plus on répandait de grâces sur Kersael, plus Fatmé craignait le supplice. Le grand-sénéchal opinait à la mort, par la loi *si fœmina ff. de vi C. calumniatrix.* Le sultan inclinait pour la prison perpétuelle. Mirzoza trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugemens, et trop d'indulgence dans l'autre, condamna le bijou de Fatmé au cadenas. L'instrument florentin lui fut appliqué publiquement, et sur l'échafaud même dressé pour l'exécution de Kersael. Elle passa de là dans une maison de force, avec les matrones qui avaient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.

## CHAPITRE XXIX.

### *Métaphysique de Mirzoza.*

#### LES AMES.

Tandis que Mangogul interrogeait les bijoux d'Haria, des veuves, et de Fatmé, Mirzoza avait eu le temps de préparer sa leçon de philosophie. Une soirée que la Manimonbanda faisait ses dévotions; qu'il n'y avait ni tables de jeu, ni cercle chez elle; et que la favorite était presque sûre de la visite du sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, et l'autre sur ses épaules, et passa ses deux bras par les fentes, se coiffa de la perruque du sénéchal de Mangogul et du bonnet carré de son chapelain, et se crut habillée en philosophe, lorsqu'elle se fut déguisée en chauve-souris.

Sous cet équipage, elle se promenait en long et en large dans ses appartemens, comme un professeur du collége royal qui attend des auditeurs. Elle affectait jusqu'à la physionomie sombre et réfléchie d'un savant qui médite. Mirzoza ne conserva pas long-temps ce sérieux forcé. Le sultan entra avec quelques uns de ses courtisans, et fit une révérence profonde au nouveau philosophe, dont la gravité déconcerta celle de son auditoire, et fut à son tour déconcertée par les éclats de rire qu'elle avait excités. « Madame, lui dit Mangogul, n'aviez-vous pas assez » d'avantage du côté de l'esprit et de la figure, sans emprunter » celui de la robe? Vos paroles auraient eu, sans elle, tout » le poids que vous leur eussiez désiré. « Il me paraît, seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la respectez guère cette robe, et qu'un disciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de son maître. « Je m'aperçois, répliqua le sultan, que vous avez déjà l'esprit et le ton de votre » nouvel état. Je ne fais à présent nul doute que votre capacité » ne réponde à la dignité de votre ajustement; et j'en attends » la preuve avec impatience... » Vous serez satisfait dans la

minute, répondit Mirzoza en s'asséyant au milieu d'un grand canapé. Le sultan et les courtisans se placèrent autour d'elle; et elle commença.

Les philosophes de Monoémugi, qui ont présidé à l'éducation de votre hautesse, ne l'ont-ils jamais entretenue de la nature de l'âme? Oh! très-souvent, répondit Mangogul; mais tous leurs systèmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines; et sans un sentiment intérieur qui semble me suggérer que c'est une substance différente de la matière, ou j'en aurais nié l'existence, ou je l'aurais confondue avec le corps. Entreprendriez-vous de nous débrouiller ce chaos?

Je n'ai garde, reprit Mirzoza; et j'avoue que je ne suis pas plus avancée de ce côté-là que vos pédagogues. La seule différence qu'il y ait entre eux et moi, c'est que je suppose l'existence d'une substance différente de la matière, et qu'ils la tiennent pour démontrée. Mais cette substance, si elle existe, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-dessus bien des extravagances?

Non, dit Mangogul; tous convenaient assez généralement qu'elle réside dans la tête; et cette opinion m'a paru vraisemblable. C'est la tête qui pense, imagine, réfléchit, juge, dispose, ordonne; et l'on dit tous les jours d'un homme qui ne pense pas, qu'il n'a point de cervelle, ou qu'il manque de tête.

Voilà donc, reprit la sultane, où se réduisent vos longues études et toute votre philosophie, à supposer un fait, et à l'appuyer sur des expressions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier géographe, si, présentant à votre hautesse la carte de ses états, il avait mis l'orient à l'occident, ou le nord au midi?

C'est une erreur trop grossière, répondit Mangogul; et jamais géographe n'en a commis une pareille.

Cela peut être, continua la favorite; et en ce cas vos philosophes ont été plus maladroits, que le géographe le plus maladroit ne peut l'être. Ils n'avaient point un vaste empire à lever, il ne s'agissait point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'était question que de descendre en eux-mêmes, et d'y marquer le vrai lieu de leur âme. Cependant ils ont mis l'est à l'ouest, ou le sud au nord. Ils ont prononcé que l'âme est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent, sans qu'elle ait habité ce séjour, et que sa première résidence est dans les pieds.

Dans les pieds, interrompit le sultan! voilà bien l'idée la plus creuse que j'aie jamais entendue.

Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; et ce sentiment qui vous

paraît si fou, n'a besoin que d'être approfondi pour devenir sensé, au contraire de tous ceux que vous admettez comme vrais, et qu'on reconnaît pour faux en les approfondissant. Votre hautesse convenait avec moi tout-à-l'heure, que l'existence de notre âme n'était fondée que sur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendait à elle-même ; et je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de sentiment concourent à fixer l'âme dans le lieu que je lui assigne.

C'est où nous vous attendons, dit Mangogul.

Je ne demande point de grâces, continua-t-elle ; et je vous invite tous à me proposer vos difficultés.

Je vous disais donc que l'âme fait sa première résidence dans les pieds ; que c'est là qu'elle commence à exister ; et que c'est par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'est à l'expérience que j'en appellerai de ce fait ; et je vais peut-être jeter les premiers fondemens d'une métaphysique expérimentale.

Nous avons tous éprouvé dans l'enfance que l'âme assoupie reste des mois entiers dans un état d'engourdissement. Alors les yeux s'ouvrent sans voir, la bouche sans parler, et les oreilles sans entendre. C'est ailleurs que l'âme cherche à se détendre et à se réveiller ; c'est dans d'autres membres qu'elle exerce ses premières fonctions. C'est avec ses pieds qu'un enfant annonce sa formation. Son corps, sa tête et ses bras sont immobiles dans le sein de sa mère ; mais ses pieds s'allongent, se replient, et manifestent son existence et ses besoins peut-être. Est-il sur le point de naître, que deviendraient la tête, le corps et les bras? Ils ne sortiraient jamais de leur prison, s'ils n'étaient aidés par les pieds : ce sont ici les pieds qui jouent le rôle principal, et qui chassent devant eux le reste du corps. Tel est l'ordre de la nature ; et lorsque quelque membre veut se mêler de commander, et que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers ; et Dieu sait ce qui en arrive quelquefois à la mère et à l'enfant.

L'enfant est-il né? c'est encore dans les pieds que se font les principaux mouvemens. On est contraint de les assujettir, et ce n'est jamais sans quelque indocilité de leur part. La tête est un bloc dont on fait tout ce qu'on veut : mais les pieds sentent, secouent le joug, et semblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte.

L'enfant est-il en état de se soutenir? les pieds font mille efforts pour se mouvoir ; ils mettent tout en action : ils commandent aux autres membres ; et les mains obéissantes vont s'appuyer contre les murs, et se portent en avant pour prévenir les chutes, et faciliter l'action des pieds.

Où se tournent toutes les pensées d'un enfant, et quels sont

ses plaisirs, lorsqu'affermi sur ses jambes, ses pieds ont acquis l'habitude de se mouvoir? C'est de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de sauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît, c'est pour nous une marque d'esprit; et nous augurons qu'un enfant ne sera qu'un stupide, lorsque nous le voyons indolent et morne. Voulez-vous contrister un enfant de quatre ans? asséyez-le pour un quart-d'heure, ou tenez-le emprisonné entre quatre chaises : l'humeur et le dépit le saisiront; aussi ne sont-ce pas seulement ses jambes que vous privez d'exercice, c'est son âme que vous tenez captive.

L'âme reste dans les pieds jusqu'à l'âge de deux ou trois ans; elle habite les jambes à quatre; elle gagne les genoux et les cuisses à quinze. Alors on aime la danse, les armes, les courses, et les autres violens exercices du corps. C'est la passion dominante de tous les jeunes gens, et c'est la fureur de quelques uns. Quoi! l'âme ne résiderait pas dans les lieux où elle se manifeste presque uniquement, et où elle éprouve ses sensations les plus agréables? Mais si sa résidence varie dans l'enfance et dans la jeunesse, pourquoi ne varierait-elle pas pendant toute la vie?

Mirzoza avait prononcé cette tirade avec une rapidité qui l'avait essoufflée. Sélim, un des favoris du sultan, profita du moment qu'elle reprenait haleine, et dit : « Madame, je vais » user de la liberté que vous avez accordée de vous proposer ses » difficultés. Votre système est ingénieux, et vous l'avez pré- » senté avec autant de grâce que de netteté : mais je n'en suis » pas séduit au point de le croire démontré. Il me semble qu'on » pourrait vous dire que dans l'enfance même c'est la tête qui » commande aux pieds; et que c'est de là que partent les esprits » qui, se répandant par le moyen des nerfs dans tous les autres » membres, les arrêtent ou les meuvent au gré de l'âme assise » sur la glande pinéale, ainsi qu'on voit émaner de la su- » blime Porte, les ordres de sa hautesse qui font agir tous ses » sujets. »

Sans doute, répliqua Mirzoza; mais on me dirait une chose assez obscure, à laquelle je ne répondrais que par un fait d'expérience. On n'a dans l'enfance aucune certitude que la tête pense; et vous-même, seigneur, qui l'avez si bonne, et qui dans vos plus tendres années passiez pour un prodige de raison, vous souvient-il d'avoir pensé pour lors? Mais vous pourriez bien assurer que, quand vous gambadiez comme un petit démon, jusqu'à désespérer vos gouvernantes, c'était alors les pieds qui gouvernaient la tête.

« Cela ne conclut rien, dit le sultan. Sélim était vif, et mille » enfans le sont de même. Ils ne réfléchissent point, mais ils

» pensent : le temps s'écoule ; la mémoire des choses s'efface ; et
» ils ne se souviennent plus d'avoir pensé. »

Mais par où pensaient-ils, répliqua Mirzoza ; car c'est là le point de la question ?

« Par la tête, répondit Sélim. »

Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, répliqua la sultane. Laissez là votre lanterne sourde, dans laquelle vous supposez une lumière qui n'apparaît qu'à celui qui la porte ; écoutez mon expérience, et convenez de la vérité de mon hypothèse. Il est si constant que l'âme commence par les pieds son progrès dans le corps, qu'il y a des hommes et des femmes en qui elle n'a jamais remonté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légèreté de Nini et le vol de Saligo ; répondez-moi donc sincèrement : croyez-vous que ces créatures aient l'âme ailleurs que dans les jambes? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer et Zélindor, la tête est soumise aux pieds? La tentation continuelle d'un danseur, c'est de se considérer les jambes. Dans tous ses pas, l'œil attentif suit la trace du pied, et la tête s'incline respectueusement devant les pieds, ainsi que devant sa hautesse, ses invincibles pachas.

« Je conviens de l'observation, dit Sélim ; mais je nie qu'elle
» soit générale. »

Aussi ne prétends-je pas, répliqua Mirzoza, que l'âme se fixe toujours dans les pieds : elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la quitter encore ; mais je soutiens que les autres membres sont toujours subordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie selon l'âge, le tempérament, les conjonctures ; et de là naissent la différence des goûts, la diversité des inclinations, et celle des caractères. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe? Et la multitude des phénomènes auxquels il s'étend, ne prouve-t-elle pas sa certitude ?

Madame, lui répondit Sélim, si vous en faisiez l'application à quelques uns, nous en recevrions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore.

Très-volontiers, répliqua Mirzoza qui commençait à sentir ses avantages : vous allez être satisfait ; suivez seulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle sentiment : c'est notre philosophie à nous autres femmes ; et vous l'entendez presque aussi bien que nous. Il est assez vraisemblable, ajouta-t-elle, que jusqu'à huit ou dix ans l'âme occupe les pieds et les jambes : mais alors, ou même un peu plus tard, elle abandonne ce logis ou de son propre mouvement, ou par force. Par force, quand un précepteur emploie des machines pour la chasser de son pays natal, et la conduire dans le cerveau, où elle se métamor-

phose communément en mémoire et presque jamais en jugement ; c'est le sort des enfans de collége. Pareillement, s'il arrive qu'une gouvernante imbécile se travaille à former une jeune personne, lui farcisse l'esprit de connaissances, et néglige le cœur et les mœurs, l'âme vole rapidement vers la tête, s'arrête sur la langue, ou se fixe dans les yeux; et son élève n'est qu'une babillarde ennuyeuse, ou qu'une coquette. Ainsi, la femme voluptueuse est celle dont l'âme occupe le bijou, et ne s'en écarte jamais.

La femme galante, celle dont l'âme est tantôt dans le bijou, et tantôt dans les yeux.

La femme tendre, celle dont l'âme est habituellement dans le cœur, mais quelquefois aussi dans le bijou.

La femme vertueuse, celle dont l'âme est tantôt dans la tête, tantôt dans le cœur, mais jamais ailleurs.

Si l'âme se fixe dans le cœur, elle formera les caractères sensibles, compatissans, vrais, généreux. Si, quittant le cœur pour n'y plus revenir, elle se relègue dans la tête, alors elle constituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes et cruels.

La classe de ceux en qui l'âme ne visite la tête que comme une maison de campagne où son séjour n'est pas long, est très-nombreuse. Elle est composée des petits-maîtres, des coquettes, des musiciens, des poëtes, des romanciers, des courtisans, et de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Ecoutez raisonner ces êtres, et vous reconnaîtrez sur-le-champ des âmes vagabondes, qui se ressentent des différens climats qu'elles habitent.

« S'il est ainsi, dit Sélim, la nature a fait bien des inutilités.
» Nos sages tiennent toutefois pour constant, qu'elle n'a rien
» produit en vain. »

Laissons là vos sages et leurs grands mots, répondit Mirzoza; et quant à la nature, ne la considérons qu'avec les yeux de l'expérience, et nous en apprendrons qu'elle a placé l'âme dans le corps de l'homme, comme dans un vaste palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête et le cœur lui sont principalement destinés, comme le centre des vertus et le séjour de la vérité : mais le plus souvent elle s'arrête en chemin, et préfère un galetas, un lieu suspect, une misérable auberge, où elle s'endort dans une ivresse perpétuelle. Ah ! s'il m'était donné seulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaisie, je vous divertirais par un spectacle bien étrange : en un moment j'ôterais à chaque âme les parties de sa demeure qui lui sont superflues; et vous verriez chaque personne caractérisée par celle qui lui resterait. Ainsi les danseurs

seraient réduits à deux pieds ou à deux jambes tout au plus ; les chanteurs à un gosier ; la plupart des femmes à un bijou ; les héros et les spadassins à une main armée ; certains savans à un crâne sans cervelle ; il ne resterait à une joueuse que deux bouts de mains qui agiteraient sans cesse des cartes ; à un glouton, que deux mâchoires toujours en mouvement ; à une coquette, que deux yeux ; à un débauché, que le seul instrument de ses passions : les ignorans et les paresseux seraient réduits à rien.

Pour peu que vous laissassiez de mains aux femmes, interrompit le sultan, ceux que vous réduiriez au seul instrument de leurs passions, seraient courus. Ce serait une chasse plaisante à voir ; et si l'on était partout ailleurs aussi avide de ces oiseaux que dans le Congo, bientôt l'espèce en serait éteinte.

» Mais les personnes tendres et sensibles, les amans constans » et fidèles, de quoi les composeriez-vous, demanda Sélim à la » favorite ? »

D'un cœur, répondit Mirzoza ; et je sais bien, ajouta-t-elle en regardant tendrement Mangogul, quel est celui à qui le mien chercherait à s'unir. Le sultan ne put résister à ce discours ; il s'élança de son fauteuil vers sa favorite : ses courtisans disparurent, et la chaire du nouveau philosophe devint le théâtre de leurs plaisirs : il lui témoigna à plusieurs reprises qu'il n'était pas moins enchanté de ses sentimens que de ses discours ; et l'équipage philosophique en fut mis en désordre. Mirzoza rendit à ses femmes les jupons noirs, renvoya au lord sénéchal son énorme perruque, et à M. l'abbé son bonnet carré, avec assurance qu'il serait sur la feuille à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit ? Une place à l'académie était la moindre récompense qu'il pouvait espérer : mais malheureusement il ne savait que deux ou trois cents mots, et n'avait jamais pu parvenir à en composer deux ritournelles.

## CHAPITRE XXX.

*Suite de la conversation précédente.*

Mangogul était le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza, sans l'avoir interrompue. Comme il contredisait assez volontiers, elle en fut étonnée. « Le sultan admettrait-il » mon système d'un bout à l'autre, disait-elle à elle-même ? » Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'aurait-il trouvé » trop mauvais, pour daigner le combattre ? Cela pourrait être. » Mes idées ne sont pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à » présent, d'accord : mais ce ne sont pas non plus les plus » fausses ; et je pense qu'on a quelquefois imaginé plus mal. »

Pour sortir de ce doute, la favorite se détermina à questionner Mangogul. « Eh bien, prince, lui dit-elle, que pensez-vous de » mon système ? » Il est admirable, lui répondit le sultan ; je n'y trouve qu'un seul défaut. « Et quel est ce défaut, lui de- » manda la favorite ? » C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudrait, en suivant vos idées, que nous eussions tous des âmes : or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette supposition. « J'ai une » âme : voilà un animal qui se conduit la plupart du temps » comme s'il n'en avait point : et peut-être encore n'en a-t-il » point, lors même qu'il agit comme s'il en avait une. Mais il a » un nez fait comme le mien ; je sens que j'ai une âme et que je » pense : donc cet animal a une âme, et pense aussi de son côté. » Il y a mille ans qu'on fait ce raisonnement, et il y en a tout autant qu'il est impertinent.

« J'avoue, dit la favorite, qu'il n'est pas toujours évident » que les autres pensent ; » et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occasions il est évident qu'ils ne pensent pas. « Mais ce se- » rait, ce me semble, aller bien vite, reprit Mirzoza, que d'en » conclure qu'ils n'ont jamais pensé, ni ne penseront jamais. » On n'est point toujours une bête pour l'avoir été quelquefois ; » et votre hautesse.... »

Mirzoza craignant d'offenser le sultan, s'arrêta là tout court. « Achevez, madame, lui dit Mangogul, je vous entends ; et ma » hautesse n'a-t-elle jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'est- » ce pas ? Je vous répondrai que je l'ai fait quelquefois, et que » je pardonnais même alors aux autres de me prendre pour » telle ; car vous vous doutez bien qu'ils n'y manquaient pas, » quoiqu'ils n'osassent pas me le dire... » Ah ! prince, s'écria la favorite, si les hommes refusaient une âme au plus grand monarque du monde, à qui en pourraient-ils accorder une ?

« Trêve de complimens, dit Mangogul. J'ai déposé pour un » moment la couronne et le sceptre. J'ai cessé d'être sultan » pour être philosophe, et je puis entendre et dire la vérité. Je » vous ai, je crois, donné des preuves de l'un ; et vous m'avez » insinué, sans m'offenser, et tout à votre aise, que je n'avais » été quelquefois qu'une bête. Souffrez que j'achève de remplir » les devoirs de mon nouveau caractère. »

« Loin de convenir avec vous, continua-t-il, que tout ce qui » porte des pieds, des bras, des mains, des yeux et des oreilles, » comme j'en ai, possède une âme comme moi, je vous déclare » que je suis persuadé, à n'en jamais démordre, que les trois » quarts des hommes et toutes les femmes ne sont que des au- » tomates. »

Il pourrait bien y avoir dans ce que vous dites là, répondit la favorite, autant de vérité que de politesse.

« Oh ! dit le sultan, voilà-t-il pas que madame se fâche : et » de quoi diable vous avisez-vous de philosopher, si vous ne » voulez pas qu'on vous parle vrai ? Est-ce dans les écoles qu'il » faut chercher la politesse ? Je vous ai laissé vos coudées fran- » ches ; que j'aie les miennes libres, s'il vous plaît. Je vous di- » sais donc que vous êtes toutes des bêtes. »

Oui, prince ; et c'est ce qui vous restait à prouver, ajouta Mirzoza.

« C'est le plus aisé, répondit le sultan. »

Alors il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites et redites, avec le moins d'esprit et de légèreté qu'il est possible, contre un sexe qui possède au souverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve ; et vous ne vous seriez jamais tant ennuyé de votre vie, si je vous rapportais tous les raisonnemens de Mangogul. Ce prince, qui ne manquait pas de bon sens, fut ce jour-là d'une absurdité qui ne se conçoit pas. Vous allez en juger. « Il est si vrai, morbleu, disait-il, que la femme n'est qu'un » animal, que je gage qu'en tournant l'anneau de Cucufa sur » ma jument, je la fais parler comme une femme. »

Voilà, sans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait et qu'on fera jamais contre nous. Puis elle se mit à rire comme une folle. Mangogul dépité de ce que ses ris ne finissaient point, sortit brusquement, résolu de tenter la bizarre expérience qui s'était présentée à son imagination.

## CHAPITRE XXXI.

*Treizième essai de l'anneau.*

### LA PETITE JUMENT.

Je ne suis pas grand faiseur de portraits. J'ai épargné au lecteur celui de la sultane favorite ; mais je ne me résoudrai jamais à lui faire grâce de celui de la jument du sultan. Sa taille était médiocre : elle se tenait assez bien ; on lui reprochait seulement de laisser un peu tomber sa tête en devant. Elle avait le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe sèche, le jarret ferme, et la croupe légère. On lui avait appris long-temps à danser ; et elle faisait la révérence comme un président à la messe rouge. C'était en somme une assez jolie bête ; douce surtout : on la montait aisément ; mais il fallait être excellent écuyer, pour n'en être pas désarçonné. Elle avait appartenu au sénateur Aaron ; mais un beau soir, voilà la petite quinteuse qui prend le mors aux dents,

jette monsieur le rapporteur les quatre fers en l'air, et s'enfuit à toute bride dans les haras du sultan, emportant sur son dos, selle, bride, harnais, housse et caparaçon de prix, qui lui allaient si bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul descendit dans ses écuries, accompagné de son premier secrétaire Ziguezague. « Écoutez attentivement, lui » dit-il, et écrivez. ... » A l'instant il tourna sa bague sur la jument, qui se mit à sauter, caracoler, ruer, volter en hennissant sous queue.... « A quoi pensez-vous, dit le prince à » son secrétaire? écrivez donc ... » Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que votre hautesse commence... « Ma jument, » dit Mangogul, vous dictera pour cette fois; écrivez. »

Ziguezague, que cet ordre humiliait trop à son avis, prit la liberté de représenter au sultan qu'il se tiendrait toujours fort honoré d'être son secrétaire, mais non celui de sa jument... « Écrivez, vous dis-je, lui réitéra le sultan. » Prince, je ne puis, répliqua Ziguezague; je ne sais point l'orthographe de ces sortes de mots... « Écrivez toujours, dit encore le sultan... » Je suis au désespoir de désobéir à votre hautesse, ajouta Ziguezague; mais... « Mais vous êtes un faquin, interrompit Man» gogul irrité d'un refus si déplacé; sortez de mon palais, et » n'y reparaissez point. »

Le pauvre Ziguezague disparut, instruit, par son expérience, qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des grands, ou doit laisser ses sentimens à la porte. On appela son second. C'était un provençal franc, honnête, mais surtout désintéressé. Il vola où il crut que son devoir et sa fortune l'appelaient, fit un profond salut au sultan, un plus profond à sa jument, et écrivit tout ce qu'il plut à la cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui seront curieux de son discours, aux archives du Congo. Ce prince en fit distribuer des copies à tous ses interprètes et professeurs en langues étrangères, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'était une scène de quelques vieilles tragédies grecques qui lui paraissait fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'était un fragment important de la théologie des Égyptiens: celui-ci prétendait que c'était l'exorde de l'oraison funèbre d'Annibal en carthaginois: celui-là assura que la pièce était écrite en chinois, et que c'était une prière fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientaient le sultan avec leurs savantes conjectures, il se rappela les voyages de Gulliver, et ne douta point qu'un homme qui avait séjourné aussi long-temps que cet anglais dans une île où les chevaux ont un gouvernement, des lois, des rois, des dieux, des prêtres, une religion, des temples et des

autels, et qui paraissait si parfaitement instruit de leurs mœurs et de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet, Gulliver lut et interpréta tout courant le discours de la jument, malgré les fautes d'écriture dont il fourmillait. C'est même la seule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à sa propre satisfaction et à l'honneur de son système, que c'était un abrégé historique des amours d'un vieux pacha à trois queues avec une petite jument, qui avait été saillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote singulière, mais dont la vérité n'était ignorée, ni du sultan, ni d'aucun autre, à la cour, à Banza, et dans le reste de l'empire.

## CHAPITRE XXXII.

*Le meilleur peut-être, et le moins lu de cette histoire.*

*Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la région des hypothèses.*

Ahi, dit Mangogul en bâillant et se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais de philosophie. Ces conversations sont malsaines. Hier, je me couchai sur des idées creuses, et au lieu de dormir en sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes ministres ne travailleront en un an. Vous riez; mais pour vous convaincre que je n'exagère point, et me venger de la mauvaise nuit que vos raisonnemens m'ont procurée, vous allez essuyer mon rêve tout du long.

Je commençais à m'assoupir, et mon imagination à prendre son essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier. Il avait la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval, et la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles; et m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussitot il déploya de longues ailes qui partaient de ses flancs, et je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable.

Notre course avait été longue, lorsque j'aperçus dans le vague de l'espace, un édifice suspendu comme par enchantement. Il était vaste. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondemens; car il ne portait sur rien. Ses colonnes, qui n'avaient pas un demi-pied de diamètre, s'élevaient à perte de vue, et soutenaient des voûtes qu'on ne distinguait qu'à la faveur des jours dont elles étaient symétriquement percées.

C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre; car je trouvais moins de hasard à voltiger sur mon hippogriffe, qu'à me promener sous ce portique. Cependant encouragé par la multitude de ceux qui l'habitaient, et par une sécurité remarquable qui régnait sur

tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule, et je considère ceux qui la faisaient.

C'étaient des vieillards ou bouffis ou fluets, sans embonpoint et sans force, et presque tous contrefaits. L'un avait la tête trop petite; l'autre, les bras trop courts. Celui-ci péchait par le corps; celui-là manquait par les jambes. La plupart n'avaient point de pieds, et n'allaient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisait tomber; et ils demeuraient à terre, jusqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisaient au premier coup d'œil. Ils avaient dans la physionomie je ne sais quoi d'intéressant et de hardi. Ils étaient presque nus, car tout leur vêtement consistait en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvrait pas la centième partie de leur corps.

Je continue de fendre la presse, et je parviens au pied d'une tribune à laquelle une grande toile d'araignée servait de dais. Du reste, sa hardiesse répondait à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille, et s'y soutenir en équilibre. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupait. C'était un vieillard à longue barbe, aussi sec et plus nu qu'aucun de ses disciples. Il trempait, dans une coupe pleine d'un fluide subtile, un chalumeau qu'il portait à sa bouche, et soufflait des bulles à une foule de spectateurs qui l'environnaient, et qui travaillaient à les porter jusqu'aux nues.

« Où suis-je, me dis-je à moi-même, confus de ces puérilités? » Que veut dire ce souffleur avec ses bulles, et tous ces enfans » décrépits, occupés à les faire voler? Qui me développera ces » choses?... » Les petits échantillons d'étoffes m'avaient encore frappé, et j'avais observé que plus ils étaient grands, moins ceux qui les portaient s'intéressaient aux bulles. Cette remarque singulière m'encouragea à aborder celui qui me paraîtrait le moins déshabillé.

J'en vis un dont les épaules étaient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés, que l'art dérobait aux yeux les coutures. Il allait et venait dans la foule, s'embarrassant assez peu de ce qui se passait. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux; et j'allai droit à lui. « Qui êtes-vous? où suis-je? et qui sont tous ces » gens? lui demandai-je sans façon...» Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypothèses; et ces gens-là sont des systématiques. « Mais par quel hasard, lui répliquai-je, » le divin Platon se trouve-t-il ici? et que fait-il parmi ces » insensés?...» Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit sanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des

systèmes. «Et à quoi les occupez-vous?...» A connaître l'homme, à pratiquer la vertu, et à sacrifier aux grâces... « Ces occupa- » tions sont belles : mais que signifient tous ces petits lambeaux » d'étoffes par lesquels vous ressemblez mieux à des gueux qu'à » des philosophes ?» Que me demandez-vous là, dit-il en soupirant, et quel souvenir me rappelez-vous? Ce temple fut autrefois celui de la philosophie. Hélas! que ces lieux sont changés! La chaire de Socrate était dans cet endroit... « Quoi donc, » lui dis-je en l'interrompant, Socrate avait-il un chalumeau, » et soufflait-il aussi des bulles?...» Non, non, me répondit Platon ; ce n'est pas ainsi qu'il mérita des dieux le nom du plus sage des hommes ; c'est à faire des têtes, c'est à former des cœurs, qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, et les beaux jours de la philosophie passèrent. Ces pièces d'étoffes que ces systématiques même se font honneur de porter, sont des lambeaux de son habit. Il avait à peine les yeux fermés, que ceux qui aspiraient au titre de philosophes, se jetèrent sur sa robe et la déchirèrent. «J'en- » tends, repris-je ; et ces pièces leur ont servi d'étiquette à eux, » et à leur longue postérité....» Qui rassemblera ces morceaux, continua Platon, et nous restituera la robe de Socrate!

Il en était à cette exclamation pathétique, lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents, mais assurés. Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissemens successifs, il m'apparut sous cent formes diverses ; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'une pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air, et le prisme à la main décomposer la lumière. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme, et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la main droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux, et pénétrait dans les entrailles de la terre. Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous? Reconnaissez l'Expérience, me répondit-il ; c'est elle-même. A peine, m'eût-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher, et les colonnes du portique des hypothèses chanceler, ses voûtes s'affaisser, et son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds. « Fuyons, me dit encore Platon ; » fuyons, cet édifice n'a plus qu'un moment à durer. » A ces mots, il part ; je le suis. Le colosse arrive, frappe le portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, et je me réveille.

Ah ! prince , s'écria Mirzoza , c'est à faire à vous de rêver. Je serais fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit ; mais à présent que je sais votre rêve , je serais bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu.

Madame , lui dit Mangogul , je connais des nuits mieux employées que celle de ce rêve qui vous plaît tant ; et si j'avais été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que n'espérant point vous trouver dans la région des hypothèses , j'aurais tourné mes pas ailleurs. Je n'aurais point actuellement le mal de tête qui m'afflige , ou du moins j'aurais lieu de m'en consoler.

Prince , lui répondit Mirzoza , il faut espérer que ce ne sera rien , et qu'un ou deux essais de votre anneau vous en délivreront. Il faut voir , dit Mangogul ; la conversation dura quelques momens encore entre le sultan et Mirzoza ; et il ne la quitta que sur les onze heures , pour devenir ce que l'on verra dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XXXIII.

### *Quatorzième essai de l'anneau.*

#### LE BIJOU MUET.

De toutes les femmes qui brillaient à la cour du sultan , aucune n'avait plus de grâces et d'esprit que la jeune Églé ; femme du grand échanson de sa hautesse. Elle était de toutes les parties de Mangogul , qui aimait la légèreté de sa conversation ; et comme s'il ne dût point y avoir de plaisirs et d'amusemens partout où Églé ne se trouvait point , Églé était encore de toutes les parties des grands de sa cour. Bals , spectacles , cercles , festins , petits soupers , chasses , jeux ; partout on voulait Églé ; on la rencontrait partout ; il semblait que le goût des amusemens la multipliât au gré de ceux qui la désiraient. Il n'est donc pas besoin que je dise que s'il n'y avait aucune femme autant souhaitée qu'Églé , il n'y en avait point d'aussi répandue.

Elle avait toujours été poursuivie d'une foule de soupirans , et l'on s'était persuadé qu'elle ne les avait pas tous maltraités. Soit inadvertance , soit facilité de caractère , ses simples politesses ressemblaient souvent à des attentions marquées , et ceux qui cherchaient à lui plaire , supposaient quelquefois de la tendresse dans des regards où elle n'avait jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni caustique , ni médisante, elle n'ouvrait la bouche que pour dire des choses flatteuses : et c'était avec tant d'âme et de vivacité, qu'en plusieurs occasions , ses éloges avaient fait naître le soupçon qu'elle avait un choix à

justifier ; c'est-à-dire, que ce monde dont Églé faisait l'ornement et les délices, n'était pas digne d'elle.

On croirait aisément qu'une femme en qui l'on n'avait peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devait point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, et de cruels. Les dévotes de Banza lui trouvèrent un air trop libre, je ne sais quoi de dissipé dans le maintien ; ne virent dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siècle ; en conclurent que ses mœurs étaient au moins équivoques, et le suggérèrent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la cour ne la traitèrent pas plus favorablement. Elles suspectèrent les liaisons d'Églé, lui donnèrent des amans, l'honorèrent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque chose dans d'autres ; on savait des détails, on citait des témoins. « Eh ! bon, se disait-on à l'oreille, on l'a sur-» prise tête à tête avec Melraïm dans un des bosquets du grand » parc. Églé ne manque pas d'esprit, ajouta-t-on : mais Melraïm » en a trop pour s'amuser de ses discours, à dix heures du soir, » dans un bosquet... Vous vous trompez, répondait un petit-» maître ; je me suis promené cent fois sur la brune avec elle, » et je m'en suis assez bien trouvé. Mais à propos, savez-vous » que Zulémar est assidu à sa toilette?... Sans doute, nous le » savons, et qu'elle ne fait de toilette que quand son mari est de » service chez le sultan... Le pauvre Célébi, continuait une » autre, sa femme l'affiche, en vérité, avec cette aigrette et ces » boucles qu'elle a reçues du pacha Ismael... Est-il bien vrai, » madame?.... C'est la pure vérité : je le tiens d'elle-même ; » mais au nom de Brama, que ceci ne nous passe point ; Églé » est mon amie, et je serais bien fâchée..... Hélas ! s'écriait » douloureusement une troisième : la pauvre petite créature se » perd de gaieté de cœur. C'est dommage pourtant. Mais aussi » vingt intrigues à la fois. Cela me paraît fort. »

Les petits-maîtres ne la ménageaient pas davantage. L'un racontait une partie de chasse où ils s'étaient égarés ensemble. Un autre dissimulait, par respect pour le sexe, les suites d'une conversation fort vive qu'il avait eue sous le masque avec elle, dans un bal où il l'avait accrochée. Celui-ci faisait l'éloge de son esprit et de ses charmes, et le terminait en montrant son portrait, qu'à l'en croire il tenait de la meilleure main. « Ce portrait, di-» sait celui-là, est plus ressemblant que celui dont elle a fait » présent à Jénaki. »

Ces discours passèrent jusqu'à son époux. Célébi aimait sa femme, mais décemment toutefois, et sans que personne en eût le moindre soupçon : il se refusa d'abord aux premiers rapports ; mais on

revint à la charge, et de tant de côtés, qu'il crut ses amis plus clairvoyans que lui : plus il avait accordé de liberté à Églé, plus il eut de soupçon qu'elle en avait abusé. La jalousie s'empara de son âme. Il commença par gêner sa femme. Églé souffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé, qu'elle se sentait innocente. Sa vivacité et les conseils de ses bonnes amies, la précipitèrent dans des démarches inconsidérées, qui mirent toutes les apparences contre elle, et qui pensèrent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque temps dans sa tête mille projets de vengeance, et le fer, et le poison, et le lacet fatal ; et se détermina pour un supplice plus lent et plus cruel, une retraite dans ses terres. C'est une mort véritable pour une femme de cour. En un mot, les ordres sont donnés ; un soir Eglé apprend son sort : on est insensible à ses larmes ; on n'écoute plus ses raisons ; et la voilà reléguée à quatre-vingts lieues de Banza, dans un vieux château, où on ne lui laisse pour toute compagnie, que deux femmes et quatre eunuques noirs qui la gardent à vue.

A peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-maîtres oublièrent ses aventures, les femmes lui pardonnèrent son esprit et ses charmes, et tout le monde la plaignit. Mangogul apprit de la bouche même de Célébi, les motifs de la terrible résolution qu'il avait prise contre sa femme, et parut seul l'approuver.

Il y avait près de six mois que la malheureuse Églé gémissait dans son exil, lorsque l'aventure de Kersael arriva. Mirzoza souhaitait qu'elle fût innocente, mais elle n'osait s'en flatter. Cependant elle dit un jour au sultan : « Votre anneau qui vient de » conserver la vie à Kersael, ne pourrait-il pas finir l'exil d'Églé? » Mais je n'y pense pas ; il faudrait pour cela consulter son » bijou ; et la pauvre recluse périt d'ennui à quatre-vingts lieues » d'ici... » Vous intéressez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au sort d'Églé? « Oui, prince ; surtout si elle est inno- » cente, dit Mirzoza... » Vous en aurez des nouvelles avant une heure d'ici, répliqua Mangogul. Ne vous souvient-il plus des propriétés de ma bague?.... A ces mots, il passa dans ses jardins, tourna son anneau, et se trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitait Eglé.

Il y découvrit Eglé seule et accablée de douleur ; elle avait la tête appuyée sur sa main ; elle proférait tendrement le nom de son époux ; et elle arrosait de ses larmes un gazon sur lequel elle était assise. Mangogul s'approcha d'elle en tournant son anneau, et le bijou d'Eglé dit tristement : « J'aime Célébi. » Le sultan attendit la suite ; mais la suite ne venant point, il s'en

prit à son anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre son chapeau, avant que de le diriger sur Eglé: mais sa peine fut inutile. Le bijou reprit : « J'aime Célébi ; » et s'arrêta tout court. Voilà, dit le sultan, un bijou bien discret. Voyons encore, et serrons-lui de plus près le bouton. En même temps il donna à sa bague toute l'énergie qu'elle pouvait recevoir, et la tourna subitement sur Eglé : mais son bijou continua d'être muet. Il garda constamment le silence, ou ne l'interrompit que pour répéter ces paroles plaintives : « J'aime Célébi, et n'en ai » jamais aimé d'autres. »

Mangogul prit son parti, et revint en quinze minutes chez Mirzoza. « Quoi! prince, dit-elle, déjà de retour? Eh bien! » qu'avez-vous appris? Rapportez-vous matière à nos conversa- » tions?.... » Je ne rapporte rien, lui répondit le sultan..... Quoi! rien?.... Précisément rien. Je n'ai jamais entendu de bijou plus taciturne, et n'en ai pu tirer que ces mots: « J'aime » Célebi; j'aime Célébi, et n'en ai jamais aimé d'autres. = Ah! » prince, reprit vivement Mirzoza; que me dites-vous là? Quelle » heureuse nouvelle! Voilà donc enfin une femme sage. Souf- » frirez-vous qu'elle soit plus long-temps malheureuse? » Non, répondit Mangogul : son exil va finir, mais ne craignez-vous point que ce soit aux dépens de sa vertu? Eglé est sage; mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi; que je la rappelle à ma cour, afin qu'elle continue de l'être : cependant vous serez satisfaite.

Le sultan manda sur-le-champ Célébi, et lui dit: Qu'ayant approfondi les bruits répandus sur le compte d'Eglé, il les avait reconnus faux, calomnieux, et qu'il lui ordonnait de la ramener à la cour. Célébi obéit, et présenta sa femme à Mangogul : elle voulut se jeter aux pieds de sa hautesse; mais le sultan l'arrêtant: « Madame, lui dit-il, remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous » m'a déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on vous impu- » tait. Continuez d'embellir ma cour; mais souvenez-vous qu'une » jolie femme se fait quelquefois autant de tort par des impru- » dences que par des aventures. »

Dès le lendemain Eglé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un souris. Les petits-maîtres redoublèrent auprès d'elle de fadeurs, et les femmes coururent toutes l'embrasser, la féliciter, et recommencèrent de la déchirer.

## CHAPITRE XXXIV.

*Mangogul avait-il raison?*

Depuis que Mangogul avait reçu le présent fatal de Cucufa,

les ridicules et les vices du sexe étaient devenus la matière éternelle de ses plaisanteries : il ne finissait pas ; et la favorite en fut souvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui sur Mirzoza, ainsi que sur bien d'autres qu'elle, c'était de la mettre en mauvaise humeur, et de jeter de l'aigreur dans ses propos. Alors malheur à ceux qui l'approchaient ; elle ne distinguait personne ; et le sultan même n'était pas épargné.

« Prince, lui disait-elle un jour dans un de ces momens fâ-» cheux, vous qui savez tant de choses, vous ignorez peut-être » la nouvelle du jour.... » Et quelle est-elle, demanda Mangogul?..... « C'est que vous apprenez par cœur tous les ma-» tins, trois pages de Brantome ou d'Ouville : on n'assure pas » de ces deux profonds écrivains quel est le préféré.... » On se trompe, madame, répondit Mangogul, c'est le Crébillon qui... « Oh! ne vous défendez pas de cette lecture, interrompit la » favorite. Les nouvelles médisances qu'on fait de nous sont si » maussades, qu'il vaut encore mieux réchauffer les vieilles. Il » y a vraiment de fort bonnes choses dans ce Brantome : si vous » joigniez à ses historiettes trois ou quatre chapitres de Bayle, » vous auriez incessamment à vous seul autant d'esprit que le » marquis D'.... et le chevalier de Mouhi. Cela répandrait dans » vos entretiens une variété surprenante. Lorsque vous auriez » équipé les femmes de toutes pièces, vous reviendriez sur les » pagodes; des pagodes, vous tomberiez sur les femmes.. En » vérité, il ne vous manque qu'un petit recueil d'impiétés, pour » être tout-à-fait amusant. »

Vous avez raison, madame, lui répondit Mangogul; et je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde et dans l'autre, ne peut trop se méfier de la puissance des pagodes, de la probité des hommes, et de la sagesse des femmes.

« C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien équivoque » que cette sagesse, reprit Mirzoza?..... » Au delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul.

« Prince, répartit Mirzoza, vous m'avez donné cent fois vos » ministres pour les plus honnêtes gens du Congo. J'ai tant es-» suyé les éloges de votre sénéchal, des gouverneurs de vos pro-» vinces, de vos secrétaires, de votre trésorier, en un mot de » tous vos officiers, que je suis en état de vous les répéter mot » pour mot. Il est étrange que l'objet de votre tendresse soit seul » excepté de la bonne opinion que vous avez conçue de ceux qui » ont l'honneur de vous approcher. »

Et qui vous a dit que cela soit, lui répliqua le sultan? Songez donc, madame, que vous n'entrez pour rien dans les discours,

vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaise de représenter le sexe en général....

Je ne le conseillerais pas à madame, ajouta Sélim, qui était présent à cette conversation. Elle n'y pourrait gagner que des défauts.

« Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les complimens que » l'on m'adresse aux dépens de mes semblables. Quand on s'avise » de me louer, je voudrais qu'il n'en coûtât rien à personne. » La plupart des galanteries qu'on nous débite, ressemblent aux » fêtes somptueuses que votre hautesse reçoit de ses pachas : ce » n'est jamais qu'à la charge du public. »

Laissons cela, dit Mangogul. Mais en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimère? Voyez donc, délices de mon âme, quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode, quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs mères, et comment on vous coiffe une jolie femme, du préjugé que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison, et s'en tenir à son époux, c'est mener une vie lugubre, périr d'ennui, et s'enterrer toute vive. Et puis, nous sommes si entreprenans, nous autres hommes, et une jeune enfant sans expérience est si comblée de se voir entreprise. J'ai prétendu que les femmes sages étaient rares, excessivement rares; et, loin de m'en dédire, j'ajouterais volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en pense.

« Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à notre sexe, » pour le déchirer impitoyablement. »

Madame, dit Sélim, sa hautesse, à qui il n'a pas été possible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penser des femmes, comme elle fait; et vous, qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guère avoir d'autres idées que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement à qui les avantages de la vertu sont connus par expérience, et que la réflexion a éclairées sur les suites fâcheuses du désordre; des femmes heureusement nées, bien élevées, qui ont appris à sentir leur devoir, qui l'aiment, et qui ne s'en écarteront jamais.

« Et sans se perdre en raisonnemens, ajouta la favorite, » Églé, vive, aimable, charmante, n'est-elle pas en même » temps un modèle de sagesse? Prince, vous n'en pouvez douter, » et tout Banza le sait de votre bouche : or, s'il y a une femme » sage, il peut y en avoir mille. »

Oh! pour la possibilité, dit Mangogul, je ne la dispute point.

« Mais si vous convenez qu'elles sont possibles, reprit Mirzoza, » qui vous a révélé qu'elles n'existaient pas? »

Rien que leurs bijoux, répondit le sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'est pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe, si vous ne l'avez pris à quelque bramine. Faites appeler le chapelain de la Manimonbanda, et il vous dira que vous m'avez prouvé l'existence des femmes sages, à peu près comme on démontre celle de Brama en braminologie. Par hasard, n'auriez-vous point fait un cours dans cette sublime école, avant que d'entrer au sérail?

« Point de mauvaises plaisanteries, reprit Mirzoza. Je ne con- » clus pas seulement de la possibilité; je pars d'un fait, d'une » expérience. »

Oui, continua Mangogul; d'un fait mutilé, d'une expérience isolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'essais que vous connaissez bien : mais je ne veux point ajouter à votre humeur, par une plus longue contradiction.

« Il est heureux, dit Mirzoza d'un ton chagrin, qu'au bout » de deux heures vous vous lassiez de me persécuter. »

Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages passés; et si je rencontre dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment et constamment sage.... « Que ferez-vous, interrompit vivement Mirzoza?.... »

Je publierai, si vous voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages; j'accréditerai votre logique de tout mon pouvoir, et je vous donnerai mon château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il est orné, sans en excepter le petit sapajou en émail, et les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de madame de Verrue.

« Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des porcelaines du » château et du petit sapajou. »

Soit, répondit Mangogul; Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque délai, avant que d'interroger le bijou d'Eglé. Il faut bien laisser à l'air de la cour, et à la jalousie de son époux, le temps d'opérer.

Mirzoza accorda le mois à Mangogul; c'était la moitié plus qu'il ne demandait; et ils se séparèrent également remplis d'espérance. Tout Banza l'eût été de paris pour et contre, si la promesse du sultan se fût divulguée. Mais Sélim se tut, et Mangogul se mit clandestinement en devoir de gagner ou de perdre. Il sortait de l'appartement de la favorite, lorsqu'il

l'entendit qui lui criait du fond de son cabinet : « Prince, et le » petit sapajou. » Et le petit sapajou, lui répondit Mangogul, en s'éloignant. Il allait de ce pas dans la petite maison d'un sénateur, où nous le suivrons.

## CHAPITRE XXXV.

### *Quinzième essai de l'anneau.*

ALPHANE.

Le sultan n'ignorait pas que les jeunes seigneurs de la cour avaient tous des petites maisons ; mais il apprit que ces réduits étaient aussi à l'usage de quelques sénateurs. Il en fut étonné. » Que fait-on là ? se dit-il en lui-même (car il conservera » dans ce volume l'habitude de parler seul, qu'il a contractée » dans le premier). Il me semble qu'un homme, à qui je » confie la tranquillité, la fortune, la liberté et la vie de » mon peuple, ne doit point avoir de petite maison. Mais la » petite maison d'un sénateur est peut-être autre chose que » celle d'un petit-maître.... Un magistrat devant qui l'on dis- » cute les intérêts les plus grands de mes sujets, et qui tient » en ses mains l'urne fatale d'où il tirera le sort de la veuve, » oublierait la dignité de son état, l'importance de son mi- » nistère ! et tandis que Cochin fatigue vainement ses poumons » à porter jusqu'à ses oreilles les cris de l'orphelin, il médi- » terait dans sa tête les sujets galans qui doivent orner les » dessus de porte d'un lieu de débauches secrètes !.... Cela » ne peut être.... Voyons pourtant. »

Il dit, et part pour Alcanto. C'est là qu'est située la petite maison du sénateur Hyppomanès. Il entre ; il parcourt les appartemens, il en examine l'ameublement. Tout lui paraît galant. La petite maison d'Agésile, le plus délicat et le plus voluptueux de ses courtisans, n'est pas mieux. Il se déterminait à sortir, ne sachant que penser ; car après tous les lits de repos, les alcoves à glace, les sophas mollets, et le cabinet de liqueurs ambrées, le reste n'était que des témoins muets de ce qu'il avait envie d'apprendre, lorsqu'il aperçut une grosse figure étendue sur une duchesse, et plongée dans un sommeil profond. Il tourna son anneau sur elle, et tira de son bijou les anecdotes suivantes :

« Alphane est fille d'un robin. Si sa mère eût moins vécu, je » ne serais pas ici. Les biens immenses de la famille se sont » éclipsés entre les mains de la vieille folle ; et elle n'a presque » rien laissé à quatre enfans qu'elle avait, trois garçons et une » fille dont je suis le bijou. Hélas ! c'est bien pour mes péchés !

» Que d'affronts j'ai soufferts ! qu'il m'en reste encore à souffrir ! » On disait dans le monde que le cloître convenait assez à la » fortune et à la figure de ma maîtresse ; mais je sentais qu'il » ne me convenait point à moi : je préférai l'art militaire à » l'état monastique, et je fis mes premières campagnes sous » l'émir Azalaph. Je me perfectionnai sous le grand Nangazaki. » Mais l'ingratitude du service m'en a détaché, et j'ai quitté » l'épée pour la robe. Je vais donc appartenir à un petit faquin » de sénateur tout bouffi de ses talens, de son esprit, de sa » figure, de son équipage et de ses aïeux. Depuis deux heures » je l'attends. Il viendra apparemment ; car son intendant m'a » prévenu que, quand il vient, c'est sa manie que de se faire » attendre long-temps. »

Le bijou d'Alphane en était là, lorsqu'Hyppomanès arriva. Au fracas de son équipage, et aux caresses de sa familière levrette, Alphane s'éveilla. « Enfin vous voilà donc, ma reine, lui dit le » petit président. On a bien de la peine à vous avoir. Parlez, » comment trouvez-vous ma petite maison ? elle en vaut bien » une autre, n'est-ce pas? »

Alphane jouant la niaise, la timide, la désolée, comme si nous n'eussions jamais vu de petites maisons, disait son bijou, et que je ne fusse jamais entré pour rien dans ses aventures, s'écria douloureusement : « Monsieur le président, je fais pour » vous une démarche étrange. Il faut que je sois entraînée par » une terrible passion, pour en être aveuglée sur les dangers » que je cours ; car enfin, que ne dirait-on pas, si l'on me » soupçonnait ici ? »

Vous avez raison, lui dit Hyppomanès ; votre démarche est équivoque. Mais vous pouvez compter sur ma discrétion.

« Mais, reprit Alphane, je compte aussi sur votre sagesse. »

Oh ! pour cela, lui dit Hyppomanès en ricannant, je serai fort sage ; et le moyen de n'être pas dévot comme un ange dans une petite maison ? Sans mentir, vous avez là une gorge charmante.....

« Finissez donc, lui répondit Alphane ; déjà vous manquez à » votre parole. »

Point du tout, lui répliqua le président : mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous semble de cet ameublement ? Puis s'adressant à sa levrette : Viens ici, Favorite, donne la patte, ma fille. C'est une bonne fille que Favorite.... Mademoiselle voudrait-elle faire un tour de jardin ? Allons sur ma terrasse, elle est charmante. Je suis dominé par quelques voisins ; mais peut-être qu'ils ne vous connaîtront pas....

« Monsieur le président, je ne suis pas curieuse, lui répondit

» Alphane d'un ton piqué. Il me semble qu'on est mieux ici. »

Comme il vous plaira, reprit Hyppomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en dise, je vous conseille de l'essayer. La jeune Astérie, la petite Phénice, qui s'y connaissent, m'ont assuré qu'il était bon. Tout en tenant ces impertinens propos à Alphane, Hyppomanès tirait sa robe par les manches, délaçait son corset, détachait ses jupes, et dégageait ses deux gros pieds de deux petites mules.

Lorsqu'Alphane fut presque nue, elle s'aperçut qu'Hyppomanès la déshabillait.... « Que faites-vous là, s'écria-t-elle toute » surprise? Président, vous n'y pensez pas. Je me fâcherai tout » de bon. »

Ah! ma reine, lui répondit Hyppomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela serait d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oserais-je vous prier de passer dans ce lit?

« Dans ce lit, reprit Alphane. Ah! monsieur le président, » vous abusez de ma tendresse. Que j'aille dans un lit, moi, » dans un lit! »

Eh! non, ma reine, lui répondit Hyppomanès. Ce n'est pas cela; qui vous dit d'y aller? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laissiez conduire; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter.... Cependant il la prit à brasse-corps; et faisant quelque effort... Oh! qu'elle pèse, disait-il! Mais, mon enfant, si tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais.

Alphane sentit qu'il disait vrai, parvint à se faire lever, et s'avança vers ce lit qui l'avait tant effrayée, moitié à pied, moitié sur les bras d'Hyppomanès, à qui elle balbutiait en minaudant: « En vérité, il faut que je sois folle pour être venue. » Je comptais sur votre sagesse, et vous êtes d'une extrava- » gance inouie.... » Point du tout, lui répondait le président, point du tout. Vous voyez bien que je ne fais rien qui ne soit décent, très-décent.

Je pense qu'ils se dirent encore beaucoup d'autres gentillesses; mais le sultan n'ayant pas jugé à propos de suivre leur conversation plus long-temps, elles seront perdues pour la postérité: c'est dommage!

## CHAPITRE XXXVI.

*Seizième essai de l'anneau.*

### LES PETITS-MAÎTRES.

Deux fois la semaine il y avait cercle chez la favorite. Elle

nommait la veille les femmes qu'elle y désirait, et le sultan donnait la liste des hommes. On y venait fort paré. La conversation était générale, ou se partageait. Lorsque l'histoire galante de la cour ne fournissait pas des aventures amusantes, on en imaginait, ou l'on s'embarquait dans quelques mauvais contes; ce qui s'appelait continuer les Mille et une Nuits. Les hommes avaient le privilége de dire toutes les extravagances qui leur venaient, et les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le sultan et la favorite étaient confondus parmi leurs sujets; leur présence n'interdisait rien de ce qui pouvait amuser; et il était rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avait compris de bonne heure que ce n'était qu'au pied du trône qu'on trouve le plaisir; et personne n'en descendait de meilleure grâce, et ne savait déposer plus à propos la majesté.

Tandis qu'il parcourait la petite maison du sénateur Hyppomanès, Mirzoza l'attendait dans le salon couleur de rose, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Léocris, la vive Sérica, Amine et Benzaïre, femmes des deux émirs, la prude Orphise et la grande-sénéchale Vétula, mère temporelle de tous les bramines. Il ne tarda pas à paraître. Il entra accompagné du comte Hannetillon et du chevalier Fadaès. Alciphenor, vieux libertin, et le jeune Marmolin son disciple, le suivaient; et deux minutes après, arrivèrent le pacha Grisgrif, l'aga Fortimbek et le sélictar Patte-de-velours. C'était bien les petits-maîtres les plus déterminés de la cour. Mangogul les avait rassemblés à dessein. Rebattu du récit de leurs galans exploits, il s'était proposé de s'en instruire à n'en pouvoir douter plus long-temps. « Eh bien! messieurs, leur dit-il, vous qui n'ignorez rien de » ce qui se passe dans l'empire galant, qu'y fait-on de nouveau? » Où en sont les bijoux parlans?.... »

Seigneur, répondit Alciphenor, c'est un charivari qui va toujours en augmentant: si cela continue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'est si réjouissant que l'indiscrétion du bijou de Zobeïde. Il a fait à son mari un dénombrement d'aventures. Cela est prodigieux, continua Marmolin: on compte cinq agas, vingt capitaines, une compagnie de janissaires presque entière, douze bramines: on ajoute qu'il m'a nommé; mais c'est une mauvaise plaisanterie. Le bon de l'affaire, reprit Grisgrif, c'est que l'époux effrayé s'est enfui en se bouchant les oreilles.

« Voilà qui est bien horrible, dit Mirzoza. » Oui, madame, interrompit Fortimbek, horrible, affreux, exécrable! « Plus » que tout cela, si vous voulez, reprit la favorite, de déshonorer » une femme sur un ouï-dire.

Madame, cela est à la lettre; Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité, dit Patte-de-velours : cela est positif, dit Grisgrif. Bon, ajouta Hannetillon, il en court déjà une épigramme; et l'on ne fait pas une épigramme sur rien. Mais pourquoi Marmolin serait-il à l'abri du caquet des bijoux? Celui de Cynare s'est bien avisé de parler à son tour, et de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela? C'est plutôt fait de s'en consoler, dit Patte-de-velours. Vous avez raison, répondit Hannetillon; et tout de suite il se mit à chanter : « Mon bonheur fut si grand, que j'ai peine à le croire. »

« Comte, dit Mangogul, en s'adressant à Hannetillon, vous » avez donc connu particulièrement Cynare? »

Seigneur, répondit Patte-de-velours, qui en doute? Il l'a promenée pendant plus d'une lune : ils ont été chansonnés; et cela durerait encore, s'il ne s'était enfin aperçu qu'elle n'était point jolie, et qu'elle avait la bouche grande. D'accord, reprit Hannetillon; mais ce défaut était réparé par un agrément qui n'est pas ordinaire.

Y a-t-il long-temps de cette aventure, demanda la prude Orphise? Madame, lui répondit Hannetillon, je n'en ai pas l'époque présente. Il faudrait recourir aux tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verrait le jour et le moment; mais c'est un gros volume, dont mes gens s'amusent dans mon antichambre.

Attendez, dit Alciphenor; je me rappelle que c'est précisément un an après que Grisgrif s'est brouillé avec madame la sénéchale. Elle a une mémoire d'ange, et elle va nous apprendre au juste..... que rien n'est plus faux que votre date, répondit gravement la sénéchale. On sait assez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût. Cependant, madame, reprit Alciphenor, vous ne nous persuaderez jamais que Marmolin fût excessivement sage, lorsqu'on l'introduisait dans votre appartement par un escalier dérobé, toutes les fois que sa hautesse appelait M. le sénéchal au conseil. Je ne vois pas de plus grande extravagance, ajouta Patte-de-velours, que d'entrer furtivement chez une femme, à propos de rien : car on ne pensait de ses visites que ce qui en était; et madame jouissait déjà de cette réputation de vertu qu'elle a si bien soutenue depuis.

Mais il y a un siècle de cela, dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce temps que Zulica fit faux bond à M. le sélictar qui était bien son serviteur, pour occuper Grisgrif qu'elle a planté là six mois après; elle en est maintenant à Fortimbek. Je ne suis pas fâché de la petite fortune de mon ami; je la vois, je l'admire, et le tout sans prétention.

Zulica, dit la favorite, est pourtant fort aimable. Elle a de l'esprit, du goût, et je ne sais quoi d'intéressant dans la physionomie, que je préférerais à des charmes. J'en conviens, répondit Fadaès; mais elle est maigre, elle n'a point de gorge, et la cuisse si décharnée, que cela fait pitié.

Vous en savez apparemment des nouvelles, ajouta la sultane. Bon, madame, reprit Hannetillon, cela se devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, et si, j'en sais là-dessus autant que Fadaès. Je le croirais volontiers, dit la favorite.

Mais à propos, pourrait-on demander à Grisgrif, dit le sélictar, si c'est pour long-temps qu'il s'est emparé de Zyrphile? Voilà ce qui s'appelle une jolie femme. Elle a le corps admirable. Ah! qui en doute? ajouta Marmolin.

Que le sélictar est heureux, continua Fadaès! Je vous donne Fadaès, interrompit le sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la cour. Je lui connois la femme du visir, les deux plus jolies actrices de l'opéra, et une grisette adorable qu'il a placée dans une petite maison. Et je donnerais, reprit Fadaès, et la femme du visir, et les deux actrices, et la grisette, pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le sélictar est assez bien, et qui ne se doute seulement pas que tout le monde en est instruit; et s'avançant ensuite vers Léocris: En vérité, madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir.....

Il y avait je ne sais combien, dit Marmolin, qu'Hannetillon balançait entre Mélisse et Fatime; ce sont deux femmes charmantes. Il était aujourd'hui pour la blonde Mélisse; demain pour la brune Fatime. Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarrassé; que ne les prenait-il l'une et l'autre? C'est ce qu'il a fait, dit Alciphenor.

Nos petits-maîtres étaient, comme on voit, en assez bon train pour n'en pas rester là, lorsque Zobeïde, Cynare, Zulica, Mélisse, Fatmé et Zyrphile, se firent annoncer. Ce contre-temps les déconcerta pour un moment; mais ils ne tardèrent pas à se remettre, et à tomber sur d'autres femmes qu'ils n'avaient épargnées dans leurs médisances, que parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs discours, leur dit: « Messieurs; » avec le mérite et la probité surtout qu'on est forcé de vous accorder, il n'y a pas à douter que vous n'ayez eu toutes les » bonnes fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai » toutefois que je serais bien aise d'entendre là-dessus les bijoux » de ces dames; et que je remercîrais Brama de grand cœur, » s'il lui plaisait de rendre justice à la vérité, par leur bouche. »

C'est-à-dire, reprit Hannetillon, que madame désirerait en-

tendre deux fois les mêmes choses : eh bien ! nous allons les lui répéter.

Cependant Mangogul tournait son anneau suivant le rang d'ancienneté ; il débuta par la sénéchale, dont le bijou toussa trois fois, et dit d'une voix tremblante et cassée : « Je dois au » grand sénéchal les prémices de mes plaisirs ; mais il y avait à » peine six mois que je lui appartenais qu'un jeune bramine fit » entendre à ma maîtresse qu'on ne manquait point à son époux » tant qu'on pensait à lui. Je goûtai sa morale, et je crus pou- » voir admettre, dans la suite, en sûreté de conscience, un sé- » nateur, puis un conseiller d'état, puis un pontife, puis un ou » deux maîtres de requêtes, puis un musicien..... » Et Marmolin? dit Fadaès ; Marmolin, répondit le bijou, je ne le connais pas ; à moins que ce ne soit ce jeune fat que ma maîtresse fit chasser de son hôtel, pour quelques insolences dont je n'ai pas mémoire.....

Le bijou de Cynare prit la parole, et dit : « Alciphenor, » Fadaès, Grisgrif, demandez-vous? j'étais assez bien faufilé ; » mais voilà la première fois de ma vie que j'entends nommer » ces gens-là : au reste, j'en saurai des nouvelles par l'émir » Amalek, le financier Ténélor ou le visir Abdiram, qui voient » toute la terre, et qui sont mes amis. »

Le bijou de Cynare est discret, dit Hannetillon ; il passe sous silence Zarafis, Ahiram, et le vieux Trébister, et le jeune Mahmoud qui n'est pas fait pour être oublié ; et n'accuse pas le moindre petit bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les monastères.

« J'ai reçu quelques visites en ma vie, dit le bijou de Mélisse, » mais jamais aucune de Grisgrif et de Fortimbek, et moins » encore d'Hannetillon. »

Bijou, mon cœur, lui répondit Grisgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbek et moi tant qu'il vous plaira ; mais pour Hannetillon, il est un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot ; et c'est le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, et qui peut encore faire la réputation d'un bijou.

Celle d'imposteur ne peut lui manquer, non plus qu'à son ami Fadaès, dit en sanglotant le bijou de Fatime. Qu'ai-je fait à ces monstres pour me déshonorer? Le fils de l'empereur des Abyssins vint à la cour d'Erguebzed ; je lui plus, il me rendit des soins ; mais il eût échoué, et j'aurais continué d'être fidèle à mon époux, qui m'était cher, si le traître de Patte-de-velours et son lâche complice Fadaès n'eussent corrompu mes femmes et introduit le jeune prince dans mes bains.

Les bijoux de Zyrphile et de Zulica, qui avaient la même cause à défendre, parlèrent tous deux en même temps; mais avec tant de rapidité, qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce qui lui appartenait..... Des faveurs! s'écriait l'un..... A Patte-de-velours, disait l'autre..... passe pour Zinzim..... Cerbélon...... Bénengel.... Agarias..... l'esclave français Riqueli..... le jeune éthiopien Thézaca;..... mais pour le fade Patte-de-velours..... l'insolent Fadaès: j'en jure par Brama, j'en atteste la grande pagode et le génie Cucufa;..... je ne les connais point;.... je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux....

Zyrphile et Zulica parleraient encore, si Mangogul n'eût retourné son anneau; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir sur elles, leurs bijoux se turent subitement; et un silence profond succéda au bruit qu'ils faisaient. Alors le sultan se leva, et lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux: Vous êtes bien » osés, leur dit-il, de déchirer des femmes dont vous n'avez » jamais eu l'honneur d'approcher, et qui vous connaissent à » peine de nom. Qui vous a faits assez hardis pour mentir en ma » présence? tremblez, malheureux. » A ces mots il porta la main sur son cimeterre; mais les femmes, effrayées, poussèrent un cri qui l'arrêta. « J'allais, reprit Mangogul, vous » donner la mort que vous avez méritée; mais c'est aux dames à » qui vous avez fait injure à décider de votre sort. Vils in- » sectes, il va dépendre d'elles de vous écraser ou de vous laisser » vivre. Parlez, mesdames, qu'ordonnez-vous? »

Qu'ils vivent, dit Mirzoza; et qu'ils se taisent, s'il est possible.

« Vivez, reprit le sultan; ces dames vous le permettent: mais » si vous oubliez jamais à quelle condition, je jure par l'âme de » mon père..... »

Mangogul n'acheva pas son serment; il fut interrompu par un des gentilshommes de sa chambre qui l'avertit que les comédiens étaient prêts. Ce prince s'était imposé la loi de ne jamais retarder les spectacles. Qu'on commence, dit-il; et à l'instant il donna la main à la favorite qu'il accompagna jusqu'à sa loge.

## CHAPITRE XXXVII.

### *Dix-septième essai de l'anneau.*

#### LA COMÉDIE.

Si l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avait des comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composaient la troupe, à peine comptait-

où un grand acteur et deux actrices passables. Le génie des auteurs était obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre ; et l'on ne pouvait se flatter qu'une pièce serait jouée avec quelque succès, si l'on n'avait eu l'intention de modeler ses caractères sur les vices des comédiens. Voilà ce qu'on entendait de mon temps par avoir l'usage du théâtre. Jadis les acteurs étaient faits pour les pièces ; alors l'on faisait les pièces pour les acteurs : si vous présentiez un ouvrage, on examinait, sans contredit, si le sujet en était intéressant, l'intrigue bien nouée, les caractères soutenus, et la diction pure et coulante ; mais n'y avait-il point de rôle pour Roscius et pour Amiane, il était refusé.

Le kislar Agasi, sur-intendant des plaisirs du sultan, avait mandé la troupe telle quelle, et l'on eut ce jour au sérail la première représentation d'une tragédie. Elle était d'un auteur moderne qu'on applaudissait depuis si long-temps, que sa pièce n'aurait été qu'un tissu d'impertinences, qu'ont eût persisté dans l'habitude de l'applaudir ; mais il ne s'était pas démenti. Son ouvrage était bien écrit, ses scènes amenées avec art, ses incidens adroitement menagés; l'intérêt allait en croissant, et les passions en se développant ; les actes enchaînés naturellement et remplis, tenaient sans cesse le spectateur suspendu sur l'avenir et satisfait du passé ; et l'on en était au quatrième de ce chef-d'œuvre, à une scène fort vive qui en préparait une autre plus intéressante encore, lorsque, pour se sauver du ridicule qu'il y avait à écouter les endroits touchans, Mangogul tira sa lorgnette, et jouant l'inattention, se mit à parcourir les loges : il aperçut à l'amphithéâtre une femme fort émue, mais d'une émotion peu relative à la pièce et très-déplacée ; son anneau fut à l'instant dirigé sur elle, et l'on entendit, au milieu d'une reconnaissance très-pathétique, un bijou haletant, s'adresser à l'acteur en ces termes : « Ah!..... ah!..... finissez donc, Orgo-
» gli ;..... vous m'attendrissez trop..... Ah!..... ah!.... On n'y
» tient plus.... »

On prêta l'oreille ; on chercha des yeux l'endroit d'où partait la voix : il se répandit dans le parterre qu'un bijou venait de parler ; lequel, et qu'a-t-il dit? se demandait-on. En attendant qu'on fût instruit, on ne cessait de battre des mains et de crier : *bis*, *bis*. Cependant l'auteur, placé dans les coulisses, qui craignait que ce contre-temps n'interrompît la représentation de sa pièce, écumait de rage, et donnait tous les bijoux au diable. Le bruit fut grand, et dura : sans le respect qu'on devait au sultan, la pièce en demeurait à cet incident ; mais Mangogul fit signe qu'on se tût ; les acteurs reprirent ; et l'on acheva.

Le sultan, curieux des suites d'une déclaration si publique, fit observer le bijou qui l'avait faite. Bientôt on lui apprit que le comédien devait se rendre chez Eriphile ; il le prévint, grâce au pouvoir de sa bague, et se trouva dans l'appartement de cette femme, lorsque Orgogli se fit annoncer.

Eriphile était sous les armes, c'est-à-dire, dans un déshabillé galant, et nonchalamment couchée sur un lit de repos ; le comédien entra d'un air tout à la fois empesé, conquérant, avantageux et fat : il agitait de la main gauche un chapeau simple à plumet blanc, et se caressait le dessous du nez avec l'extrémité des doigts de la droite, geste fort théâtral, et que les connaisseurs admiraient ; sa révérence fut cavalière, et son compliment familier. « Eh ! ma reine, s'écria-t-il d'un ton minaudier, en » s'inclinant vers Eriphile, comme vous voilà ! Mais savez-vous » bien qu'en négligé, vous êtes adorable... ? »

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce prince était jeune, et pouvait ignorer des usages... « Mais tu me trouves donc bien, » mon cher, lui répondit Eriphile ?... » A ravir, vous dis-je... « J'en suis tout-à-fait aise. Je voudrais bien que tu me répétasses » un peu cet endroit qui m'a si fort émue tantôt. Cet endroit.... » là... Oui... c'est cela même... Que ce fripon est séduisant !... » Mais poursuis ; cela me remue singulièrement... »

En prononçant ces paroles, Eriphile lançait à son héros des regards qui disaient tout, et lui tendait une main que l'impertinent Orgogli baisait comme par manière d'acquit. Plus fier de son talent que de sa conquête, il déclamait avec emphase, et sa dame, troublée, le conjurait tantôt de continuer, tantôt de finir. Mangogul jugeant à ses mines que son bijou se chargerait volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reste de la scène que d'en être témoin. Il disparut, et se rendit chez la favorite qui l'attendait.

Au récit que le sultan lui fit de cette aventure... « Prince, » que dites-vous, s'écria-t-elle? Les femmes sont donc tombées dans le dernier degré de l'avilissement ! Un comédien ! » l'esclave du public ! un baladin ! Encore, si ces gens-là » n'avaient que leur état contre eux ; mais la plupart sont sans » mœurs, sans sentimens : et entre eux, cet Orgogli n'est qu'une » machine. Il n'a jamais pensé ; et s'il n'eût point appris de » rôles, peut-être ne parlerait-il pas... »

Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul, vous n'y pensez pas, avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria? Parbleu, un comédien vaut bien un gredin, ce me semble.

« Vous avez raison, prince, lui répliqua la favorite. Je suis

» folle de m'intriguer pour des créatures qui n'en valent pas la
» peine. Que Palabria soit idolâtre de ses magots ! que Salica
» fasse traiter ses vapeurs par Farfadi, comme elle l'entend !
» qu'Haria vive et meure au milieu de ses bêtes ! qu'Eriphile
» s'abandonne à tous les baladins du Congo ! que m'importe à
» moi? Je ne risque à tout cela qu'un château. Je sens qu'il faut
» s'en détacher; et m'y voilà toute résolue..... »

Adieu donc le petit sapajou, dit Mangogul.

« Adieu le petit sapajou, répliqua Mirzoza, et la bonne opi-
» nion que j'avais de mon sexe : je crois que je n'en reviendrai
» jamais. Prince, vous me permettrez de n'admettre de femmes
» chez moi, de plus de quinze jours. »

Il faut pourtant avoir quelqu'un, ajouta le sultan.

« Je jouirai de votre compagnie, ou je l'attendrai, répondit
» la favorite : et si j'ai des instans de trop, j'en disposerai en fa-
» veur de Ricaric et de Sélim, qui me sont attachés, et dont
» j'aime la société. Quand je serai lasse de l'érudition de mon
» lecteur, votre courtisan me réjouira des aventures de sa jeu-
» nesse. »

## CHAPITRE XXXVIII.

*Entretien sur les lettres.*

La favorite aimait les beaux-esprits, sans se piquer d'être bel-esprit elle-même. On voyait sur sa toilette, entre les diamans et les pompons, les romans et les pièces fugitives du temps, et elle en jugeait à merveille. Elle passait, sans se déplacer, d'un cavagnol et d'un biribi, à l'entretien d'un académicien ou d'un savant; et tous avouaient que la seule finesse du sentiment lui découvrait dans ces ouvrages des beautés ou des défauts qui se dérobaient quelquefois à leurs lumières. Mirzoza les étonnait par sa pénétration, les embarrassait par ses questions, mais n'abusait jamais des avantages que l'esprit et la beauté lui donnaient. On n'était point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'un après-midi qu'elle avait passé avec Mangogul, Sélim vint, et elle fit appeler Ricaric. L'auteur africain a réservé pour un autre endroit le caractère de Sélim : mais il nous apprend ici que Ricaric était de l'académie congeoise; que son érudition ne l'avait point empêché d'être homme d'esprit; qu'il s'était rendu profond dans la connaissance des siècles passés; qu'il avait un attachement scrupuleux pour les règles anciennes qu'il citait éternellement; que c'était une machine à principes; et qu'on ne pouvait être partisan plus zélé des premiers auteurs du Congo, mais surtout d'un certain Miroufla qui avait composé, il y avait environ trois mille quarante ans, un poëme su-

blime en langage cafre, sur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avaient chassé les singes qui l'occupaient de temps immémorial. Ricaric l'avait traduit en congeois, et en avait donné une fort belle édition avec des notes, des scholies, des variantes, et tous les embellissemens d'une *bénédictine*. On avait encore de lui deux tragédies mauvaises dans toutes les règles, un éloge des crocodiles, et quelques opéras.

Je vous apporte, madame, lui répondit Ricaric en s'inclinant, un roman qu'on donne à la marquise Tamazi, mais où l'on reconnaît par malheur la main de Mulhazen; la réponse de Lambadago, notre directeur, au discours du poëte Tuxigraphe que nous reçûmes hier; et le Tamerlan de ce dernier.

Cela est admirable, dit Mangogul ! les presses vont incessamment; et si les maris du Congo faisaient aussi bien leur devoir que les auteurs, je pourrais dans moins de dix ans mettre seize cent mille hommes sur pied, et me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loisir. Voyons maintenant la harangue, mais surtout ce qui me concerne.

Ricaric la parcourut des yeux, et tomba sur cet endroit : « Les » aïeux de notre auguste empereur se sont illustrés sans doute. » Mais Mangogul, plus grand qu'eux, a préparé aux siècles à » venir bien d'autres sujets d'admiration. Que dis-je, d'admi- » ration? Parlons plus exactement; d'incrédulité. Si nos an- » cêtres ont eu raison d'assurer que la postérité prendrait pour » des fables les merveilles du règne de Kanoglou, combien n'en » avons-nous pas davantage de penser que nos neveux refuseront » d'ajouter foi aux prodiges de sagesse et de valeur dont nous » sommes témoins? »

Mon pauvre monsieur Lambadago, dit le sultan, vous n'êtes qu'un phrasier. Ce que j'ai raison de croire, moi, c'est que vos successeurs un jour éclipseront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites disparaître celle de mon père devant la mienne; et ainsi de suite, tant qu'il y aura des académiciens. Qu'en pensez-vous, monsieur Ricaric?

Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'est que le morceau que je viens de lire à votre hautesse, fut extrêmement goûté du public.

Tant pis ! répliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence est donc perdu dans le Congo? Ce n'est pas ainsi que le sublime Homilogo louait le grand Aben.

Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'est autre chose que l'art de parler d'une manière noble, et tout ensemble agréable et persuasive.

Ajoutez et sensée, continua le sultan; et jugez d'après ce principe votre ami Lambadago. Avec tout le respect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'est qu'un faux déclamateur.

Mais, prince, répartit Ricaric, sans m'écarter de celui que je dois à votre hautesse, me permettra-t-elle...

Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'est de respecter le bon sens avant ma hautesse, et de m'apprendre nettement, si un homme éloquent peut jamais être dispensé d'en montrer.

Non, prince, répondit Ricaric; et il allait enfiler une longue tirade d'autorités, et citer tous les rhéteurs de l'Afrique, des Arabies et de la Chine, pour démontrer la chose du monde la plus incontestable, lorsqu'il fut interrompu par Sélim.

Tous vos auteurs, lui dit le courtisan, ne prouveront jamais que Lambadago ne soit un harangueur très-maladroit et fort indécent. Passez-moi ces expressions, ajouta-t-il, monsieur Ricaric. Je vous honore singulièrement; mais en vérité, la prévention de confraternité mise à part, n'avouerez-vous pas avec nous, que le sultan régnant, juste, aimable, bienfaisant, grand guerrier, n'a pas besoin des échasses de vos rhéteurs, pour être aussi grand que ses ancêtres; et qu'un fils qu'on élève en déprimant son père et son aïeul, serait bien ridiculement vain, s'il ne sentait pas qu'en l'embellissant d'une main, on le défigure de l'autre? Pour prouver que Mangogul est d'une taille aussi avantageuse qu'aucun de ses prédécesseurs, à votre avis, est-il nécessaire d'abattre la tête aux statues d'Erguebzed et de Kanoglou?

Monsieur Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raison. Laissons à chacun ce qui lui appartient; et ne faisons pas soupçonner au public que nos éloges sont des espèces de filouteries à la mémoire de nos pères: dites cela de ma part en pleine académie à la prochaine séance.

Il y a trop long-temps, reprit Sélim, qu'on est monté sur ce ton, pour espérer quelque fruit de cet avis.

Je crois, monsieur, que vous vous trompez, répondit Ricaric à Sélim. L'académie est encore le sanctuaire du bon goût; et ses beaux jours ne nous offrent ni philosophes, ni poëtes, auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à opposer. Notre théâtre passait, et peut passer encore, pour le premier théâtre de l'Afrique. Quel ouvrage que le Tamerlan de Tuxigraphe! C'est le pathétique d'Eurisopé et l'élévation d'Azophe. C'est l'antiquité toute pure.

J'ai vu, dit la favorite, la première représentation de Tamerlan; et j'ai trouvé, comme vous, l'ouvrage bien conduit, le dialogue élégant, et les convenances bien observées.

Quelle différence, madame, interrompit Ricaric, entre un auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des anciens, et la plupart de nos modernes!

Mais ces modernes, dit Sélim, que vous frondez ici tout à votre aise, ne sont pas aussi méprisables que vous le prétendez. Quoi donc, ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caractères, des tirades? Et que m'importe à moi des règles, pourvu qu'on me plaise? Ce ne sont assurément ni les observations du sage Almudir et du savant Abaldok, ni la poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pièces d'Aboulcazem, de Mubardar, d'Albaboukre, et de tant d'autres Sarrazins! Y a-t-il d'autre règle que l'imitation de la nature? et n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée?

La nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque instant des faces différentes. Toutes sont vraies, mais toutes ne sont pas également belles. C'est dans ces ouvrages, dont il ne paraît pas que vous fassiez grand cas, qu'il faut apprendre à choisir. Ce sont les recueils de leurs expériences et de celles qu'on a faites avant eux. Quelque esprit que l'on ait, l'on n'aperçoit les choses que les unes après les autres; et un seul homme ne peut se flatter de voir, dans le court espace de sa vie, tout ce qu'on avait découvert dans les siècles qui l'ont précédé. Autrement il faudrait avancer qu'une seule science pourrait devoir sa naissance, ses progrès, et toute sa perfection, à une seule tête : ce qui est contre l'expérience.

Monsieur Ricaric, répliqua Sélim, il ne s'ensuit autre chose de votre raisonnement, sinon que les modernes, jouissant des trésors amassés jusqu'à leur temps, doivent être plus riches que les anciens; ou, si cette comparaison vous déplaît, que, montés sur les épaules de ces colosses, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'est-ce que leur physique, leur astronomie, leur navigation, leur mécanique, leurs calculs, en comparaison de nôtres? Et pourquoi notre éloquence et notre poésie n'auraient elles pas aussi la supériorité?

Sélim, répondit la sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raisons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos tragédies sont inférieures à celles des anciens; pour moi je me chargerai volontiers de vous montrer que cela est. Je ne vous accuserai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les anciens. Vous avez l'esprit trop orné, pour que leur théâtre vous soit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs usages, à leurs mœurs et à leur religion, et qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé; et convenez que leurs

sujets sont nobles, bien choisis, intéressans; que l'action se développe comme d'elle-même; que leur dialogue est simple et fort voisin du naturel; que les dénouemens n'y sont pas forcés; que l'intérêt n'y est point partagé, ni l'action surchargée par des épisodes. Transportez-vous en idée dans l'île d'Alindala; examinez tout ce qui s'y passe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim et le rusé Forfanty y sont descendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipsile; ne perdez pas un mot de ses plaintes; et dites-moi si rien vous tire de l'illusion. Citez-moi une pièce moderne qui puisse supporter le même examen, et prétendre au même degré de perfection; et je me tiens pour vaincue.

De par Brama, s'écria le sultan en bâillant, madame a fait une dissertation académique!

Je n'entends point les règles, continua la favorite; et moins encore les mots savans dans lesquels on les a conçues. Mais je sais qu'il n'y a que le vrai qui plaise et qui touche. Je sais encore que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imitation si exacte d'une action, que le spectateur trompé sans interruption, s'imagine assister à l'action même. Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à cela, dans ces tragédies que vous nous vantez?

En admirez-vous la conduite? Elle est ordinairement si compliquée, que ce serait un miracle qu'il se fût passé tant de choses en si peu de temps. La ruine ou la conservation d'un empire, le mariage d'une princesse, la perte d'un prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration? On l'ébauche au premier acte; elle est liée, affermie au second; toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisième; il y aura incessamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée; et vous appellerez cela, conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance! Je ne vous le pardonnerais jamais, à vous qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin une misérable intrigue, et combien la plus petite affaire de politique absorbe de temps en démarches, en pourparlers, et en délibérations.

Il est vrai, madame, répondit Sélim, que nos pièces sont un peu chargées; mais c'est un mal nécessaire; sans le secours des épisodes, on se morfondrait.

C'est-à-dire, que, pour donner de l'âme à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives et des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un prince est sur le point de perdre sa maîtresse, son trône et la vie.

Madame, vous avez raison, dit Mangogul; ce sont des airs lugubres qu'il faut alors; et je vais vous en ordonner. Mangogul se leva, sortit; et la conversation continua entre Sélim, Ricaric et la favorite.

Au moins, madame, répliqua Sélim, vous ne nierez pas que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramène. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques.

Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit et le papillotage qui y règnent, sont à mille lieues de la nature. C'est en vain que l'auteur cherche à se dérober; mes yeux percent, et je l'aperçois sans cesse derrière ses personnages. Cinna, Sertorius, Maxime, Émilie, sont à tout moment les sarbacanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrazins. M. Ricaric vous en traduira, si vous voulez, quelques morceaux; et vous entendrez la pure nature s'exprimer par leur bouche. Je dirais volontiers aux modernes: « Messieurs, au lieu de donner à tout propos de l'esprit à vos personnages, placez-les dans des conjonctures qui leur en donnent. »

Après ce que madame vient de prononcer de la conduite et du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle fasse grâce aux dénouemens.

Non, sans doute, reprit la favorite; il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'est point amené; l'autre est miraculeux. Un auteur est-il embarrassé d'un personnage qu'il a traîné de scènes en scènes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard: tout le monde se met à pleurer; et moi je ris comme une folle. Et puis a-t-on jamais parlé comme nous déclamons? Les princes et les rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien? Ont-ils jamais gesticulé comme des possédés ou des furieux? Les princesses poussent-elles en parlant des sifflemens aigus? On suppose que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection; et moi je tiens presque pour démontré, que, de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les africains se sont appliqués dans ces derniers siècles, c'est le plus imparfait.

La favorite en était là de sa sortie contre nos pièces de théâtre, lorsque Mangogul rentra.

« Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de continuer: j'ai, » comme vous voyez, des secrets pour abréger une poétique, » quand je la trouve longue. »

Je suppose, continua la favorite, un nouveau débarqué d'Angote, qui n'ait jamais entendu parler de spectacles, mais qui ne manque ni de sens ni d'usage; qui connaisse un peu la cour des princes, les manéges des courtisans, les jalousies des minis-

tres, et les tracasseries des femmes ; et à qui je dise en confidence : « Mon ami, il se fait dans le sérail des mouvemens » terribles. Le prince, mécontent de son fils en qui il soupçonne » de la passion pour la Manimonbanda, est homme à tirer de » tous les deux la vengeance la plus cruelle ; cette aventure » aura, selon toutes les apparences, des suites fâcheuses. Si vous » voulez, je vous rendrai témoin de tout ce qui se passera. » Il accepte ma proposition ; et je le mène dans une loge grillée, d'où il voit le théâtre qu'il prend pour le palais du sultan. Croyez-vous que, malgré tout le sérieux que j'affecterais, l'illusion de cet homme durât un instant ? Ne conviendrez-vous pas au contraire qu'à la démarche empressée des acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtemens, à l'extravagance de leurs gestes, à l'emphase d'un langage singulier, rimé, cadencé, et à mille autres dissonances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la première scène, et me déclarer ou que je me joue de lui, ou que le prince et toute sa cour extravaguent ?

Je vous avoue, dit Sélim, que cette supposition me frappe : mais ne pourrait-on pas vous observer qu'on se rend au spectacle, avec la persuasion que c'est l'imitation d'un événement et non l'événement même qu'on y verra ?

Et cette persuasion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y représente l'événement de la manière la plus naturelle ?

C'est-à-dire, madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs.

Et que, si l'on vous en croit, continua Sélim, l'empire est menacé de la décadence du bon goût ; que la barbarie va renaître ; et que nous sommes sur le point de retomber dans l'ignorance des siècles de Mamurrha et d'Orondado.

Seigneur, ne craignez rien de semblable. Je hais les esprits chagrins, et n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de sa hautesse m'est trop chère, pour que je pense jamais à donner atteinte à la splendeur de son règne. Mais si l'on nous croyait, n'est-il pas vrai, M. Ricaric, que les lettres brilleraient peut-être avec plus d'éclat ?

Comment, dit Mangogul, auriez-vous à ce sujet quelque mémoire à présenter à mon sénéchal ?

Non, seigneur, répondit Ricaric ; mais après avoir remercié votre hautesse de la part de tous les gens de lettres, du nouvel inspecteur qu'elle leur a donné, je remontrerais à votre sénéchal, en toute humilité, que le choix des savans préposés à la révision des manuscrits, est une affaire très-délicate ; qu'on confie ce soin à des gens qui me paraissent fort au-dessous de cet emploi ; et qu'il résulte de là une foule de mauvais effets, comme

d'estropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs esprits, qui, n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font passer chez l'étranger des sommes considérables avec leurs ouvrages; de donner mauvaise opinion des matières qu'on défend d'agiter, et mille autres inconvéniens qu'il serait trop long de détailler à votre hautesse. Je lui conseillerais de retrancher les pensions à certaines sang-sues littéraires, qui demandent sans raison et sans cesse; je parle des glossateurs, antiquaires, commentateurs, et autres gens de cette espèce, qui seraient fort utiles s'ils faisaient bien leur métier, mais qui ont la malheureuse habitude de passer sur les choses obscures, et d'éclaircir les endroits clairs. Je voudrais qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, et qu'il ne souffrît point que la mémoire d'un grand auteur fût ternie par l'avidité d'un libraire qui recueille et publie long-temps après la mort d'un homme, des ouvrages qu'il avait condamnés à l'oubli pendant sa vie. Et moi, continua la favorite, je lui marquerais un petit nombre d'hommes distingués, tels que monsieur Ricaric, sur lesquels il pourrait rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un sou, tandis que le précieux chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor?

Eh bien! madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez.

Monsieur Ricaric, dit la favorite, il faut aussi que je fasse quelque chose pour vous; je vous sacrifie le petit ressentiment de mon amour-propre; et j'oublie, en faveur de la récompense que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite.

Pourrait-on, madame, vous demander quelle est cette injure? reprit Mangogul.

Oui, seigneur, et vous l'apprendre. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien sur les belles-lettres: vous débutez par un morceau sur l'éloquence moderne, qui n'est pas merveilleux; et lorsque, pour vous obliger, on se dispose à suivre le triste propos que vous avez jeté, l'ennui et les bâillemens vous prennent; vous vous tourmentez sur votre fauteuil; vous changez cent fois de posture sans en trouver une bonne; las enfin de tenir la plus mauvaise contenance du monde, vous prenez brusquement votre parti; vous vous levez et vous disparaissez: et où allez-vous encore? peut-être écouter un bijou.

Je conviens, madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses et

de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais juge. Je pourrais ajouter à cela, madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillais presque aussi infructueusement à vous procurer un château. Enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur-le-champ.

Et comment cela? dit la favorite. Le voici, répondit le sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avais essuyée, j'allai interroger quelque bijou... Eh bien! prince?.. Eh bien! je n'en ai jamais entendu de si maussades que les deux sur lesquels je suis tombé.... J'en suis au comble de mes joies, reprit la favorite.... Ils se sont mis à parler l'un et l'autre une langue inintelligible; j'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit: mais que je meure si j'en comprends un mot.

## CHAPITRE XXXIX.

### *Dix-huitième et dix-neuvième essais de l'anneau.*

*Sphéroïde l'aplatie et Girgiro l'entortillé. Attrape qui pourra.*

Cela est singulier, continua la favorite: jusqu'à présent j'avais imaginé que, si l'on avait quelques reproches à faire aux bijoux, c'était d'avoir parlé très-clairement. Oh! parbleu, madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en sont pas; et les entendra qui pourra.

Vous connaissez cette petite femme toute ronde, dont la tête est enfoncée dans les épaules, à qui l'on aperçoit à peine des bras, qui a les jambes si courtes et le ventre si dévalé qu'on la prendrait pour un magot ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a surnommée Sphéroïde l'aplatie, qui s'est mis en tête que Brama l'appelait à l'étude de la géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe, et qui conséquemment aurait pu se déterminer pour l'artillerie; car de la façon dont elle est tournée, elle a dû sortir du sein de la nature, comme un boulet de la bouche d'un canon.

J'ai voulu savoir des nouvelles de son bijou, et je l'ai questionné; mais ce vorticose s'est expliqué en termes d'une géométrie si profonde, que je ne l'ai point entendu, et que peut-être ne s'entendait-il pas lui-même. Ce n'était que lignes droites, surfaces concaves, quantités données, longueur, largeur, profondeur, solides, forces vives, forces mortes, cône, cylindre, sections coniques, courbes, courbes élastiques, courbe rentrante en elle-même, avec son point conjugué....

Que votre hautesse me fasse grâce du reste, s'écria douloureusement la favorite ! Vous avez une cruelle mémoire. Cela est à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par hasard, l'autre serait-il aussi réjouissant ?

Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige. J'ai retenu son amphigouri, mot pour mot, bien qu'il soit tellement dénué de sens et de clarté, que si vous m'en donniez une fine et critique exposition, vous me feriez, madame, un présent gracieux.

Comment avez-vous dit, prince, s'écria Mirzoza? je veux mourir, si vous n'avez dérobé cette phrase à quelqu'un.

Je ne sais comment cela s'est fait, répondit Mangogul ; car ces deux bijoux sont aujourd'hui les seules personnes à qui j'aie donné audience. Le dernier sur qui j'ai tourné mon anneau, après avoir gardé le silence un moment, a dit, comme s'il se fût adressé à une assemblée :

Messieurs,

« Je me dispenserai de chercher, au mépris de ma propre » raison, un modèle de penser et de m'exprimer. Si toutefois » j'avance quelque chose de neuf, ce ne sera point affectation ; » le sujet me l'aura fourni : si je répète ce qui aura été dit, » je l'aurai pensé comme les autres.

» Que l'ironie ne vienne point tourner en ridicule ce début, » et m'accuser de n'avoir rien lu, ou d'avoir lu en pure perte. » Un bijou comme moi n'est fait ni pour lire, ni pour profiter » de ses lectures, ni pour pressentir une objection, ni pour y » répondre.

» Je ne me refuserai point aux réflexions et aux ornemens » proportionnés à mon sujet, d'autant plus qu'à cet égard il » est d'une extrême modestie, n'en permettant ni la quantité » ni l'éclat ; mais j'éviterai de descendre dans ces petits et menus » détails qui sont du partage d'un orateur stérile ; je serais au » désespoir d'être soupçonné de ce défaut.

» Après vous avoir instruits, messieurs, de ce que vous devez » attendre de mes découvertes et de mon élocution, quelques » coups de pinceau suffiront pour vous esquisser mon caractère.

» Il y a, vous le savez tous, messieurs, comme moi, deux » sortes de bijoux : des bijoux orgueilleux, et des bijoux modestes ; les premiers veulent primer et tenir partout le haut » bout ; les seconds, au contraire, affectent de se prêter, et se » présentent d'un air soumis. Cette double intention se manifeste dans les projets de l'exécution, et les détermine les uns et » les autres à agir selon le génie qui les guide.

» Je crus, par attachement aux préjugés de la première éducation, que je m'ouvrirais une carrière plus sûre, plus facile et plus gracieuse, si je préférais le rôle de l'humilité à celui de l'orgueil; et je m'offris avec une pudeur enfantine et des supplications engageantes à tous ceux que j'eus le bonheur de rencontrer.

» Mais que les temps sont malheureux! après dix fois plus de *mais*, de *si* et de *comme*, qu'il n'en fallait pour impatienter le plus désœuvré de tous les bijoux, on accepta mes services: hélas! ce ne fut pas long-temps; mon premier possesseur se livrant à l'éclat flatteur d'une conquête nouvelle, me délaissa, et je retombai dans le désœuvrement.

» Je venais de perdre un trésor, et je ne me flattais point que la fortune m'en dédommagerait; en effet, la place vacante fut occupée, mais non remplie, par un sexagénaire en qui la bonne volonté manquait moins que le moyen.

» Il travailla de toutes ses forces à m'ôter la mémoire de mon état passé. Il eut pour moi toutes ces manières reconnues pour polies et concurrentes dans la carrière que je suivais; mais ses efforts ne prévinrent point mes regrets.

» Si l'industrie, qui n'a jamais, dit-on, resté court, lui fit trouver dans les trésors de la faculté naturelle, quelque adoucissement à ma peine, cette compensation me parut insuffisante, en dépit de mon imagination, qui se fatiguait vainement à chercher des rapports nouveaux, et même à en supposer d'imaginaires.

» Tel est l'avantage de la primauté, qu'elle saisit l'idée et fait barrière à tout ce qui veut ensuite se présenter sous d'autres formes; et telle est, le dirai-je à notre honte? la nature ingrate des bijoux, que devant eux la bonne volonté n'est jamais réputée pour le fait.

» La remarque me paraît si naturelle, que, sans en être redevable à personne, je ne pense pas être le seul à qui elle soit venue; mais si quelqu'un avant moi en a été touché, du moins je suis, messieurs, le premier qui entreprends, par sa manifestation, d'en faire valoir le mérite à vos yeux.

» Je n'ai garde de savoir mauvais gré à ceux qui ont élevé la voix jusqu'ici, d'avoir manqué ce trait; mon amour-propre se trouvant trop satisfait de pouvoir, après un si grand nombre d'orateurs, présenter mon observation comme quelque chose de neuf.... »

Ah! prince, s'écria vivement Mirzoza, il me semble que j'entends le chyromant de la Manimonbanda: adressez-vous à cet

homme; et vous aurez l'interprétation fine et critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le présent gracieux.

L'auteur africain dit que Mangogul sourit et continua; mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reste de son discours. Si ce commencement n'a pas autant amusé que les premières pages de la fée Taupe, la suite serait plus ennuyeuse que les dernières de la fée Moustache.

## CHAPITRE XL.

### *Rêve de Mirzoza.*

Après que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, et l'on se coucha.

Cette nuit, la favorite pouvait se promettre un sommeil profond; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant; et les idées qui l'avaient occupée se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au sultan.

J'étais, lui dit-elle, dans mon premier somme, lorsque je me suis senti transporter dans une galerie immense toute pleine de livres : je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenaient; ils furent alors pour moi ce qu'ils sont pour bien d'autres qui ne dorment pas : je ne regardai pas un seul titre; un spectacle plus frappant m'attira toute entière.

D'espace en espace entre les armoires qui renfermaient les livres, s'élevaient des piédestaux sur lesquels étaient posés des bustes de marbre et d'airain d'une grande beauté : l'injure des temps les avait épargnés; à quelques légères défectuosités près, ils étaient entiers et parfaits; ils portaient empreintes cette noblesse et cette élégance que l'antiquité a su donner à ses ouvrages; la plupart avaient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, et la physionomie intéressante.

J'étais inquiète de savoir leurs noms, et de connaître leur mérite, lorsqu'une femme sortit de l'embrasure d'une fenêtre, et m'aborda : sa taille était avantageuse, son pas majestueux, et sa démarche noble; la douceur et la fierté se confondaient dans ses regards; et sa voix avait je ne sais quel charme qui pénétrait; un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante de satin blanc, faisaient tout son ajustement. « Je connais » votre embarras, me dit-elle, et je vais satisfaire votre curio- » sité. Les hommes dont les bustes vous ont frappée, furent mes » favoris; ils ont consacré leurs veilles à la perfection des beaux » arts, dont on me doit l'invention : ils vivaient dans les pays » de la terre les plus policés; et leurs écrits, qui ont fait les dé-

» lices de leurs contemporains, sont l'admiration du siècle pré-
» sent. Approchez-vous, et vous apercevrez en bas-reliefs sur
» les piédestaux qui soutiennent leurs bustes, quelque sujet in-
» téressant qui vous indiquera du moins le caractère de leurs
» écrits. »

Le premier buste que je considérai, était un vieillard majestueux qui me parut aveugle : il avait, selon toute apparence, chanté des combats; car c'étaient les sujets des côtés de son piédestal : une seule figure occupait la face antérieure; c'était un jeune héros : il avait la main posée sur la garde de son cimeterre; et l'on voyait un bras de femme qui l'arrêtait par les cheveux, et qui semblait tempérer sa colère.

On avait placé, vis-à-vis de ce buste, celui d'un jeune homme; c'était la modestie même : ses regards étaient tournés sur le vieillard avec une attention marquée : il avait aussi chanté la guerre et les combats; mais ce n'était pas les seuls sujets qui l'avaient occupé : car, des bas-reliefs qui l'environnaient, le principal représentait d'un côté des laboureurs courbés sur leurs charrues, et travaillant à la culture des terres; et de l'autre, des bergers étendus sur l'herbe, et jouant de la flûte entre leurs moutons et leurs chiens.

Le buste placé au-dessous du vieillard, et du même côté, avait le regard effaré; il semblait suivre de l'œil quelque objet qui fuyait; et l'on avait représenté au-dessous une lyre jetée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés, et des chevaux fougueux échappés dans une vaste plaine.

Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa : il me semble que je le vois encore; il avait l'air fin, le nez aquilin et pointu, le regard fixe, et le ris malin. Les bas-reliefs dont on avait orné son piédestal étaient si chargés, que je ne finirais point si j'entreprenais de vous les décrire.

Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma conductrice.

« Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité sur
» ses lèvres et la probité sur tout son visage? » Ce fut, me dit-elle, l'ami et la victime de l'une et de l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens éclairés et vertueux; et ses concitoyens ingrats lui ôtèrent la vie.

« Et ce buste qu'on a mis au-dessous?.... » Lequel? celui qui paraît soutenu par les Grâces qu'on a sculptées sur les faces de son piédestal?.... « Celui-là même.... » C'est le disciple et l'héritier de l'esprit et des maximes du vertueux infortuné dont je vous ai parlé.

« Et ce gros joufflu, qu'on a couronné de pampre et de myrte;

qui est-il?.... » C'est un philosophe aimable, qui fit son unique occupation de chanter et de goûter le plaisir. Il mourut entre les bras de la volupté.

« Et cet autre aveugle ?.... » C'est, me dit-elle... Mais je n'attendis pas sa réponse : il me sembla que j'étais en pays de connaissance; et je m'approchai avec précipitation du buste qu'on lui avait placé en face. Il était posé sur un trophée des différens attributs des sciences et des arts : les amours folâtraient entre eux sur un des côtés de son piédestal. On avait groupé sur l'autre les génies de la politique, de l'histoire et de la philosophie. On voyait sur le troisième, ici deux armées rangées en bataille : l'étonnement et l'horreur régnaient sur les visages; on y découvrait aussi des vestiges de l'admiration et de la pitié. Ces sentimens naissaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, et à ses côtés un guerrier plus âgé qui tournait ses armes contre lui-même. Tout était dans ces figures de la dernière beauté; et le désespoir de l'une, et la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre. Je m'approchai, et je lus au-dessous en lettres d'or : *Hélas! c'était son fils!*

Là, on avait sculpté un soudan furieux, qui enfonçait un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournaient les yeux, et les autres fondaient en larmes. On avait gravé ces mots autour de ce bas-relief : *Est-ce vous, Nérestan?*

J'allais passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il était occasioné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitaient en foule dans la galerie. Les uns portaient des encensoirs, d'où s'exhalait une vapeur grossière, les autres des guirlandes d'œillet d'inde et d'autres fleurs cueillies sans choix, et arrangées sans goût. Ils s'attroupèrent autour des bustes, et les encensèrent en chantant des hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachait aux bustes, à qui leurs couronnes donnaient un air tout-à-fait ridicule. Mais les antiques reprirent bientôt leur état, et je vis les couronnes se faner et tomber à terre séchées. Il s'éleva entre ces espèces de barbares une querelle, sur ce que quelques uns n'avaient pas, au gré des autres, fléchi le genou assez bas; et ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard, et rétablit le calme dans sa demeure.

Ils étaient à peine éclipsés, que je vis entrer par une porte opposée une longue file de pygmées. Ces petits hommes n'avaient pas deux coudées de hauteur; mais en récompense ils portaient

des dents fort aiguës et des ongles fort longs. Ils se séparèrent en plusieurs bandes, et s'emparèrent des bustes. Les uns tâchaient d'égratigner les bas-reliefs, et le parquet était jonché des débris de leurs ongles. D'autres plus insolens s'élevaient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, et leur donnaient des croquignoles. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'apercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenaient sur celui du pygmée. Aussi, en les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

« Vous voyez, me dit ma conductrice, quelle est l'audace » et le châtiment de ces mirmidons. Il y a long-temps que cette » guerre dure, et toujours à leur désavantage. J'en use moins » sévèrement avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de » ceux-ci pourrait défigurer les bustes; les efforts des autres » finissent presque toujours par en augmenter l'éclat. Mais » vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer ici; je » vous conseille de passer à de nouveaux objets. »

Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, et je vis un atelier occupé par une autre sorte de pygmées : ceux-ci n'avaient ni dents, ni ongles, mais en revanche ils étaient armés de rasoirs et de ciseaux. Ils tenaient entre leurs mains des têtes qui paraissaient animées, et s'occupaient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez et les oreilles, à crever l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, et à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettaient à les considérer et à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvées les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avaient beau jeter les hauts cris, ils ne daignaient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandait son nez, et qui représentait qu'il ne lui était pas possible de se montrer sans cette pièce. « Eh! tête ma mie, lui » répondit le pygmée, vous êtes folle. Ce nez, qui fait votre » regret, vous défigurait. Il était long, long... Vous n'auriez » jamais fait fortune avec cela. Mais depuis qu'on vous l'a rac- » courci, taillé, vous êtes charmante; et l'on vous courra... »

Le sort de ces têtes m'attendrissait, lorsque j'aperçus plus loin d'autres pygmées plus charitables, qui se traînaient à terre avec des lunettes. Ils ramassaient des nez et des oreilles, et les rajustaient à quelques vieilles têtes, à qui le temps les avait enlevés. Il y en avait entre eux, mais en petit nombre, qui y réussissaient : les autres mettaient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez; et les têtes n'en étaient que plus défigurées.

J'étais fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifiaient; je le demandai à ma conductrice; et elle avait la

bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut.

Cela est cruel, dit Mangogul; cette femme vous aurait développé bien des mystères. Mais à son défaut je serais d'avis que nous nous adressions à mon joueur de gobelets Bloculocus. Qui? reprit la favorite; ce nigaud, à qui vous avez accordé le privilége exclusif de montrer la lanterne magique dans votre cour! Lui-même, répondit le sultan. Il nous interprétera votre songe, ou personne. « Qu'on appelle Bloculocus, dit Mangogul. »

## CHAPITRE XLI.

### *Vingt-unième et vingt-deuxième essais de l'anneau.*

FRICAMONE ET CALLIPIGA.

L'AUTEUR africain ne nous dit point ce que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il sortit, qu'il alla consulter quelques bijoux, et que, satisfait de ce qu'il en avait appris, il rentra chez la favorite, en poussant des cris de joie qui commencent ce chapitre. « Victoire! victoire! » s'écria-t-il. Vous triomphez, madame; et le château, les » porcelaines et le petit sapajou sont à vous. »

C'est Églé, sans doute, reprit la favorite?... « Non, madame, » non, ce n'est point Églé, interrompit le sultan. C'est une » autre. » Ah! prince, dit la favorite, ne m'enviez pas plus long-temps l'avantage de connaître ce phénix.... « Eh bien! » c'est ... : qui l'aurait jamais cru? » C'est, dit la favorite?... « Fricamone, répondit Mangogul. » Fricamone! reprit Mirzoza : je ne vois rien d'impossible à cela. Cette femme a passé en couvent la plus grande partie de sa jeunesse; et depuis qu'elle en est sortie, elle a mené la vie la plus édifiante et la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle; et elle s'est rendue comme l'abbesse d'un troupeau de jeunes dévotes qu'elle forme à la perfection, et dont sa maison ne désemplit pas. Il n'y avait rien à faire là pour vous autres, ajouta la favorite, en souriant et secouant la tête.

Madame, vous avez raison, dit Mangogul. J'ai questionné son bijou : point de réponse. J'ai redoublé la vertu de ma bague en la frottant et refrottant : rien n'est venu. «Il faut, me « disais-je à moi-même, que ce bijou soit sourd. » Et je me disposais à laisser Fricamone sur le lit de repos où je l'avais trouvée, lorsqu'elle s'est mise à parler, par la bouche s'entend.

« Chère Acaris, s'écriait-elle, que je suis heureuse dans ces » momens que je dérobe à tout ce qui m'obsède, pour me livrer » à toi! Après ceux que je passe entre tes bras, ce sont les plus

» doux de ma vie... Rien ne me distrait ; autour de moi tout » est dans le silence ; mes rideaux entr'ouverts n'admettent de » jour que ce qu'il en faut pour m'incliner à la tendresse et te » voir. Je commande à mon imagination : elle t'évoque, et » d'abord je te vois....Chère Acaris ! que tu me parais belle !... » Oui, ce sont là tes yeux, c'est ton souris, c'est ta bouche... » Ne me cache point cette gorge naissante. Souffre que je la » baise... Je ne l'ai point assez vue...Que je la baise encore!... » Ah ! laisse-moi mourir sur elle... Quelle fureur me saisit !... » Acaris ! chère Acaris, où es-tu ?.... Viens donc, chère » Acaris... Ah ! chère et tendre amie, je te le jure ; des sen- » timens inconnus se sont emparés de mon âme. Elle en est » remplie, elle en est étonnée, elle n'y suffit pas... Coulez, » larmes délicieuses ; coulez, et soulagez l'ardeur qui me dé- » vore...Non, chère Acaris, non, cet Alizali, que tu me pré- » fères, ne t'aime point comme moi... Mais j'entends quelque » bruit... Ah ! c'est Acaris, sans doute... Viens, chère âme, » viens... »

Fricamone ne se trompait point, continua Mangogul ; c'était Acaris, en effet. Je les ai laissées s'entretenir ensemble ; et fortement persuadé que le bijou de Fricamone continuerait d'être discret, je suis accouru vous apprendre que j'ai perdu. « Mais, » reprit la sultane, je n'entends rien à cette Fricamone. Il faut » qu'elle soit folle, ou qu'elle ait de cruelles vapeurs. Non, » prince, non ; j'ai plus de conscience que vous ne m'en supposez. » Je n'ai rien à objecter à cette épreuve. Mais je sens là quelque » chose qui me défend de m'en prévaloir. Et je ne m'en prévau- » drai point. Voilà qui est décidé. Je ne voudrai jamais de votre » château, ni de vos porcelaines, ou je les aurai à meilleurs » titres. »

Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui passe. Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit sapajou.

« Prince, je l'ai bien vu, répliqua Mirzoza. Je sais qu'il est » charmant. Mais je soupçonne cette Fricamone de n'être pas » mon fait. Si c'est votre envie qu'il m'appartienne un jour, » adressez-vous ailleurs. »

Ma foi, madame, reprit Mangogul après y avoir bien pensé, je ne vois plus que la maîtresse de Mirolo qui puisse vous faire gagner.

« Ah ! prince, vous rêvez, lui répondit la favorite. Je ne » connais point votre Mirolo ; mais qui qu'il soit, puisqu'il a » une maîtresse, ce n'est pas pour rien. »

Vraiment vous avez raison, dit Mangogul ; cependant je ga-

gerais bien encore que le bijou de Callipiga ne sait rien de rien.

Accordez-vous donc, continua la favorite. De deux choses l'une; ou le bijou de Callipiga... Mais j'allais m'embarquer dans un raisonnement ridicule... Faites, prince, tout ce qu'il vous plaira : consultez le bijou de Callipiga; s'il se tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi.

Mangogul partit, et se trouva dans un instant à côté du sopha jonquille, brodé en argent, sur lequel Callipiga reposait. Il eut à peine tourné sa bague sur elle, qu'il entendit une voix sourde qui murmurait le discours suivant : «Que me demandez-» vous? je ne comprends rien à vos questions. On ne songe seu-» lement pas à moi. Il me semble pourtant que j'en vaux bien » un autre. Mirolo passe souvent à ma porte, il est vrai, » mais......... »

*( Il y a dans cet endroit une lacune considérable. La république des lettres aurait certainement obligation à celui qui nous restituerait le discours du bijou de Callipiga, dont il ne nous reste que les deux dernières lignes. Nous invitons les savans à les méditer, et à voir si cette lacune ne serait point une omission volontaire de l'auteur, mécontent de ce qu'il avait dit, et qui ne trouvait rien de mieux à dire. )*

................ On dit que mon rival aurait des autels au-» delà des Alpes. Hélas! sans Mirolo, l'univers entier m'en éle-» verait. »

Mangogul revint aussitôt au sérail, et répéta à la favorite la plainte du bijou de Callipiga, mot pour mot; car il avait la mémoire merveilleuse. «Il n'y a rien là, madame, lui dit-il, qui » ne vous donne gagné; je vous abandonne tout; et vous en re-» mercierez Callipiga, quand vous le jugerez à propos. »

Seigneur, lui répondit sérieusement Mirzoza, c'est à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, et non pas.....

Mais, madame, reprit le sultan, je n'en connais pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de si près.

Et moi, prince, répliqua la favorite, je m'entends bien; et voici Sélim et Bloculocus qui nous jugeront.

Sélim et Bloculocus entrèrent aussitôt; Mangogul les mit au fait, et ils décidèrent tous deux en faveur de Mirzoza.

## CHAPITRE XLII.

### *Les Songes.*

Seigneur, dit la favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un service. Il m'est passé la nuit dernière par la

tête une foule d'extravagances. C'est un songe ; mais Dieu sait quel songe ; et l'on m'a assuré que vous étiez le premier homme du Congo pour déchiffrer les songes. Dites-moi donc, vite, ce que signifie celui-ci ; et tout de suite elle lui conta le sien.

Madame, lui répondit Bloculocus, je suis assez médiocre onéirocritique.....

Ah! sauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la favorite : laissez là la science, et parlez-moi raison.

Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être satisfaite : j'ai sur les songes quelques idées singulières ; c'est à cela seul que je dois peut-être l'honneur de vous entretenir, et l'épithète de songe-creux : je vais vous les exposer le plus clairement qu'il me sera possible.

Vous n'ignorez pas, madame, continua-t-il, ce que le gros des philosophes, avec le reste des hommes, débite là-dessus. Les objets, disent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour, occupent notre âme pendant la nuit ; les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, subsistent ; les esprits animaux habitués à se porter dans certains endroits, suivent une route qui leur est familière ; et de là naissent ces représentations involontaires qui nous affligent ou qui nous réjouissent. Dans ce système, il semblerait qu'un amant heureux devrait toujours être bien servi par ses rêves ; cependant il arrive souvent qu'une personne qui ne lui est pas inhumaine quand il veille, le traite en dormant comme un nègre, ou qu'au lieu de posséder une femme charmante, il ne rencontre dans ses bras qu'un petit monstre contrefait. Voila précisément mon aventure de la nuit dernière, interrompit Mangogul ; car je rêve presque toutes les nuits ; c'est une maladie de famille : et nous rêvons tous de père en fils, depuis le sultan Togrul qui rêvait en 743500000002, et qui commença. Or donc la nuit dernière, je vous voyais, madame, dit-il à Mirzoza. C'était votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légère, cet embonpoint incomparable, vous-même enfin ; à cela près qu'au lieu de ce visage charmant, de cette tête adorable que je cherchais, je me trouvai nez à nez avec le museau d'un doguin.

Je fis un cri horrible ; Kotluk, mon chambellan, accourut, et me demanda ce que j'avais : Mirzoza, lui répondis-je à moitié endormi, vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse ; elle est devenue danoise. Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller ; il se retira, et je me rendormis ; mais je puis vous assurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps, et la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomène?

Je n'en désespère pas, répondit Bloculocus, pourvu que votre hautesse convienne avec moi d'un principe fort simple ; c'est que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres par les qualités qui leur sont communes ; et que c'est un certain assemblage de qualités qui les caractérise et qui les distingue.

Cela est clair, répliqua Mirzoza ; Ipsifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'esprit ; et Pharasmane, ajouta Mangogul, porte son épée comme un homme de cœur.

Si l'on n'est pas suffisamment instruit des qualités dont l'assemblage caractérise telle ou telle espèce, ou si l'on juge précipitamment que cet assemblage convient ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expose à prendre du cuivre pour de l'or, un stras pour un brillant, un calculateur pour un géomètre, un phrasier pour un bel esprit, Criton pour un honnête homme ; et Phédime pour une jolie femme, ajouta la sultane.

Eh bien ! madame, savez-vous ce que l'on pourrait dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugemens?

Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza.

Fort bien, madame, continua Bloculocus ; et rien n'est plus philosophique ni plus exact en mille rencontres que cette expression familière, *je crois que vous rêvez* ; car rien n'est plus commun que des hommes qui s'imaginent raisonner, et qui ne font que rêver les yeux ouverts.

C'est bien de ceux-là, interrompit la favorite, qu'on peut dire, à la lettre, que toute la vie n'est qu'un songe.

Je ne peux trop m'étonner, madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous saisissez des notions assez abstraites. Nos rêves ne sont que des jugemens précipités qui se succèdent avec une rapidité incroyable, et qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre.

Oh ! que je vous entends bien, dit Mirzoza ; et c'est un ouvrage en marqueterie, dont les pièces rapportées sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins régulièrement placées, selon qu'on a l'esprit plus vif, l'imagination plus rapide, et la mémoire plus fidèle : ne serait-ce pas même en cela que consisterait la folie? et lorsqu'un habitant des Petites-Maisons s'écrie qu'il voit des éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, et que des précipices s'entr'ouvrent sous ses pieds ; ou qu'Ariadné, placée devant son miroir, se sourit à elle-même, se trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles et la bouche petite : ne serait-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des

rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme présens et réels?

Vous y êtes, madame; oui, si l'on examine bien les fous, dit Bloculocus, on sera convaincu que leur état n'est qu'un rêve continu.

J'ai, dit Sélim en s'adressant à Bloculocus, par-devers moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille : ce qui me détermine à les adopter. Je rêvai une fois que j'entendais des hennissemens, et que je voyais sortir de la grande mosquée deux files parallèles d'animaux singuliers; ils marchaient gravement sur leurs pieds de derrière; le capuchon, dont leurs museaux étaient affublés, percé de deux trous, laissait sortir deux longues oreilles mobiles et velues; et des manches fort longues leur enveloppaient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le temps pour trouver quelque sens à cette vision; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avais été la veille à Montmartre.

Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand sultan Erguebzed en personne, et qu'harassé d'une marche forcée, je dormais dans ma tente, il me sembla que j'avais à solliciter au divan la conclusion d'une affaire importante; j'allai me présenter au conseil de la régence; mais jugez combien je dus être étonné; je trouvai la salle pleine de rateliers, d'anges, de mangeoires et de cages à poulets; et je ne vis dans le fauteuil du grand sénéchal qu'un bœuf qui ruminait; à la place du séraskier, qu'un mouton de Barbarie; sur le banc du teftesdar, qu'un aigle à bec crochu et à longues serres; au lieu du kiaia et du kadilesker, que deux gros hiboux en fourrures; et pour visirs, que des oies avec des queues de paon : je présentai ma requête, et j'entendis à l'instant un tintamarre désespéré qui me réveilla.

Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer, dit Mangogul? vous aviez alors une affaire au divan; et vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie; mais moi, seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien?

Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un, que madame avait, ou que vous aviez aperçu à quelque autre une palatine de queues de martres, et que les danois vous frappèrent la première fois que vous en vîtes : il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en fallait pour exercer votre âme pendant la nuit; la ressemblance de la couleur vous fit substituer une crinière à une palatine, et tout de suite vous plantâtes une vilaine tête de chien à la place d'une très-belle tête de femme.

Vos idées me paraissent justes, répondit Mangogul; que ne

les mettez-vous au jour? elles pourraient contribuer au progrès de la divination par les songes, science importante qu'on cultivait beaucoup il y a deux mille ans, et qu'on a trop négligée depuis : un autre avantage de votre système, c'est qu'il ne manquerait pas de répandre des lumières sur plusieurs ouvrages tant anciens que modernes, qui ne sont qu'un tissu de rêveries, comme le Traité des idées de Platon, les Fragmens d'Hermès-Trismégiste, les Paradoxes littéraires du Père H...., le Newton, l'Optique des couleurs, et la Mathématique universelle d'un certain bramine; par exemple, ne nous diriez-vous pas, monsieur le devin, ce qu'Orcotome avait vu pendant le jour quand il rêva son hypothèse? ce que le père C... avait rêvé quand il se mit à fabriquer son orgue des couleurs? et quel avait été le songe de Cléobule, quand il composa sa tragédie?

Avec un peu de méditation j'y parviendrais, seigneur, répondit Bloculocus; mais je réserve ces phénomènes délicats pour le temps où je donnerai au public ma traduction de Philoxène, dont je supplie votre hautesse de m'accorder le privilége.

Très-volontiers, dit Mangogul; mais qu'est-ce que ce Philoxène?... Prince, reprit Bloculocus, c'est un auteur grec qui a très-bien entendu la matière des songes.... Vous savez donc le grec?... Moi, seigneur, point du tout.... Ne m'avez-vous pas dit que vous traduisiez Philoxène, et qu'il avait écrit en grec? Oui, seigneur; mais il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point.

Cela est merveilleux, dit le sultan; seigneur Bloculocus, traduisez donc le grec sans le savoir; je vous donne ma parole que je n'en dirai mot à personne, et que je ne vous en honorerai pas moins singulièrement.

## CHAPITRE XLIII.

*Vingt-troisième essai de l'anneau.*

### FANNI.

Il restait encore assez de jour, lorsque cette conversation finit; ce qui détermina Mangogul à faire un essai de son anneau avant que de se retirer dans son appartement, ne fût-ce que pour s'endormir sur des idées plus gaies que celles qui l'avaient occupé jusqu'alors : il se rendit aussitôt chez Fanni; mais il ne la trouva point; il y revint après souper; elle était encore absente : il remit donc son épreuve au lendemain matin.

Mangogul était aujourd'hui, dit l'auteur africain dont nous

traduisons le journal, à neuf heures et demie chez Fanni. On venait de la mettre au lit. Le sultan s'approcha de son oreiller, la contempla quelque temps, et ne put concevoir comment, avec si peu de charmes, elle avait couru tant d'aventures.

Fanni est si blonde qu'elle en est fade; grande *dégingandée*, elle a la démarche indécente, point de traits, peu d'agrémens, un air d'intrépidité qui n'est passable qu'à la cour; pour de l'esprit on lui en reconnaît tout ce que la galanterie en peut communiquer; et il faut qu'une femme soit née bien imbécile pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues; car Fanni en était là.

Elle appartenait, en dernier ressort, à un homme fait à son caractère. Il ne s'effarouchait guère de ses infidélités, sans être toutefois aussi bien informé que le public, jusqu'où elles étaient poussées. Il avait pris Fanni par caprice, et il la gardait par habitude; c'était comme un ménage arrangé. Ils avaient passé la nuit au bal, s'étaient couchés sur les neuf heures, et s'étaient endormis sans façon. La nonchalance d'Alonzo aurait moins accommodé Fanni, sans la facilité de son humeur. Nos gens dormaient donc profondément dos à dos, lorsque le sultan tourna sa bague sur le bijou de Fanni. A l'instant il se mit à parler, sa maîtresse à ronfler, et Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé à plusieurs reprises : « Ce n'est pas Alonzo; » quelle heure est-il? Que me veut-on, dit-il? Il me semble » qu'il n'y a pas si long-temps que je repose; qu'on me laisse » un moment. »

Monsieur allait se rendormir; mais ce n'était pas l'avis du sultan. « Quelle persécution, reprit le bijou! Encore un coup, » que me veut-on? Malheur à qui a des aïeux illustres! La sotte » condition que celle d'un bijou titré! Si quelque chose pouvait » me consoler des fatigues de mon état, ce serait la bonté du » seigneur à qui j'appartiens. Oh! pour cela, c'est bien le » meilleur homme du monde. Il ne nous a jamais fait la moindre » tracasserie. En revanche aussi, nous avons bien usé de la » liberté qu'il nous a laissée. Où en étais-je, de par Brama, si » je fusse devenu le partage d'un de ces maussades qui vont » sans cesse épiant? La belle vie que nous aurions menée! »

Ici le bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, et se mit tout de suite à esquisser, avec une rapidité surprenante, une foule d'événemens héroïques, comiques, burlesques, tragi-comiques; et il en était tout essoufflé lorsqu'il continua en ces termes : « J'ai quelque mémoire, comme vous » voyez; mais je ressemble à tous les autres, je n'ai retenu que

» la plus petite partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous
» donc de ce que je viens de vous raconter ; il ne m'en revient
» pas davantage. »

Cela est honnête, disait Mangogul en soi-même ; cependant il insistait. « Mais que vous êtes impatientant, reprit le bijou ! Ne
» dirait-on pas que l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaser?
» Allons, jasons donc, puisqu'il le faut : peut-être que quand
» j'aurai tout dit, il me sera permis de faire autre chose. »

Fanni ma maîtresse, continua le bijou, par un esprit de retraite qui ne se conçoit pas, quitta la cour pour s'enfermer dans son hôtel de Banza. On était pour lors au commencement de l'automne, et il n'y avait personne à la ville. Et qu'y faisait-elle donc, me demanderez-vous? Ma foi, je n'en sais rien ; mais Fanni n'a jamais fait qu'une chose ; et si elle s'en fût occupée, j'en serais instruit. Elle était apparemment désœuvrée : oui, je m'en souviens, nous passâmes un jour et demi à ne rien faire et à crever d'ennui.

Je me chagrinais à périr de ce genre de vie, lorsqu'Amisadar s'avisa de nous en tirer.... « Ah ! vous voilà, mon pauvre Ami-
» sadar ; vraiment j'en suis charmée. Vous me venez fort à
» propos... » Et qui vous savait à Banza, lui répondit Amisadar ?... « Oh ! pour cela, personne : ni toi ni d'autres ne
» l'imagineront jamais. Tu ne devines donc pas ce qui m'a
» réduite ici ?... » Non ; au vrai, je n'y entends rien... « Rien
» du tout ?... » Non, rien... « Eh bien ! apprends, mon cher,
» que je voulais me convertir... » Vous convertir ?... « Eh !
» oui.... » Regardez-moi un peu ; mais vous êtes aussi charmante que jamais, et je ne vois rien là qui tourne à la conversion. C'est une plaisanterie... « Non, ma foi, c'est tout de bon.
» J'ai résolu de renoncer au monde ; il m'ennuie.... » C'est une fantaisie qui vous passera. Que je meure, si vous êtes jamais dévote.... « Je le serai, te dis-je ; les hommes n'ont plus de
» bonne foi... » Est-ce que Mazul vous aurait manqué ?....
« Non ; il y a un siècle que je ne le vois plus... » C'est donc Zupholo ?.... « Encore moins ; j'ai cessé de le voir, je ne sais
» comment, sans y penser.... » Ah ! j'y suis ; c'est le jeune Imola ?... « Bon, est-ce qu'on garde ces colifichets-là ?... »
Qu'est-ce donc ?... « Je ne sais ; j'en veux à toute la terre.... »
Ah ! madame, vous n'avez pas raison ; et cette terre, à qui vous en voulez, vous fournirait encore de quoi réparer vos pertes....
« Amisadar, en vérité, tu crois donc qu'il y a encore de bonnes
» âmes échappées à la corruption du siècle, et qui savent
» aimer ?... » Comment, aimer ! Est-ce que vous donneriez dans ces misères-là ? Vous voulez être aimée, vous ?... « Eh !

» pourquoi non ?... » Mais songez donc, madame, qu'un homme qui aime prétend l'être, et l'être tout seul.... Vous avez trop de jugement pour vous assujettir aux jalousies, aux caprices d'un amant tendre et fidèle. Rien n'est si fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux, ne rêver qu'eux, n'avoir de l'esprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux; cela ne vous convient certainement pas. Il ferait beau voir que vous vous enfournassiez dans une belle passion, et que vous allassiez vous donner tous les travers d'une petite bourgeoise !.. « Mais il me semble, Amisadar, que tu as raison. Je crois qu'en » effet il ne nous siérait pas de filer des amours. Changeons donc, » puisqu'il faut changer. Aussi-bien je ne vois pas que ces » femmes tendres qu'on nous propose pour modèles, soient plus » heureuses que les autres.... » Qui vous dit cela, madame?... « Personne; mais cela se pressent... » Méfiez-vous de ces pressentimens. Une femme tendre fait son bonheur, fait le bonheur de son amant; mais ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes.... « Ma foi, mon cher, il ne va à personne, et toutes s'en trou» vent mal. Quel avantage y aurait-il à s'attacher ?... » Mille. Une femme qui s'attache conservera sa réputation, sera souverainement estimée de celui qu'elle aime ; et vous ne sauriez croire combien l'amour doit à l'estime.... « Je n'entends rien à ces » propos : tu brouilles tout, la réputation, l'amour, l'estime, » et je ne sais quoi encore. Ne dirait-on pas que l'inconstance » doive déshonorer ? Comment ! je prends un homme ; je m'en » trouve mal : j'en prends un autre qui ne me convient pas : je » change celui-ci pour un troisième qui ne me convient pas » davantage ; et pour avoir eu le guignon de rencontrer mal » une vingtaine de fois, au lieu de me plaindre, tu veux ..! » Je veux, madame, qu'une femme qui s'est trompée dans un premier choix, n'en fasse pas un second, de peur de se tromper encore, et d'aller d'erreur en erreur.... « Ah ! quelle morale ! » Il me semble, mon cher, que tu m'en prêchais une autre » tout-à-l'heure. Pourrait-on savoir comment il faudrait à votre » goût qu'une femme fût faite ?... » Très-volontiers, madame : mais il est tard, et cela nous mènera loin.... « Tant mieux : je » n'ai personne, et tu me feras compagnie. Voilà qui est décidé, » n'est-ce pas ? Place-toi donc sur cette duchesse, et continue : » je t'entendrai plus à mon aise. »

Amisadar obéit, et s'assit auprès de Fanni. « Vous avez là, » madame, lui dit-il, en se penchant vers elle, et en lui décou» vrant la gorge, un mantelet qui vous enveloppe étrange» ment.... » Tu as raison. « Eh ! pourquoi donc cacher de si » belles choses, ajouta-t-il en les baisant ?... » Allons, finissez.

Savez-vous bien que vous êtes fou ?... Vous devenez d'une effronterie qui passe. Monsieur le moraliste, reprends un peu la conversation que tu m'as commencée.

« Je souhaiterais donc dans ma maîtresse, reprit Amisadar, » de la figure, de l'esprit, des sentimens, de la décence surtout. » Je voudrais qu'elle approuvât mes soins, qu'elle ne m'éconduisît pas par des mines ; qu'elle m'apprît une bonne fois si je lui » plais ; qu'elle m'instruisît elle-même des moyens de lui plaire » davantage ; qu'elle ne me célât point les progrès que je ferais » dans son cœur ; qu'elle n'écoutât que moi, n'eût des yeux que » pour moi, ne pensât, ne rêvât que moi, n'aimât que moi, ne » fût occupée que de moi, ne fît rien qui ne tendît à m'en convaincre ; et que, cédant un jour à mes transports, je visse » clairement que je dois tout à mon amour et au sien. Quel » triomphe, madame ! et qu'un homme est heureux de posséder » une telle femme !... » Mais, mais, mon pauvre Amisadar, tu extravagues, rien n'est plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point.... « Je vous fais excuse, ma- » dame, il s'en trouve. J'avoue qu'elles sont rares ; j'ai cepen- » dant eu le bonheur d'en rencontrer une. Hélas ! si la mort ne » me l'eût ravie ; car ce n'est jamais que la mort qui vous » enlève ces femmes-là : peut-être à présent serais-je entre ses » bras ... » Mais comment te conduisais-tu donc avec elle ?... « J'aimais éperdûment ; je ne manquais aucune occasion de » donner des preuves de ma tendresse. J'avais la douce satisfac- » tion de voir qu'elles étaient bien reçues. J'étais fidèle jusqu'au » scrupule. On me l'était de même. Le plus ou le moins d'amour » était le seul sujet de nos différends. C'est dans ces petits démê- » lés que nous nous développions. Nous n'étions jamais si tendres » qu'après l'examen de nos cœurs. Nos caresses succédaient » toujours plus vives à nos explications. Qu'il y avait alors » d'amour et de vérité dans nos regards ! Je lisais dans ses yeux, » elle lisait dans les miens, que nous brûlions d'une ardeur » égale et mutuelle !... » Et où cela vous menait-il ?... « A » des plaisirs inconnus à tous les mortels moins amoureux et » moins vrais que nous.... » Vous jouissiez ?... « Oui, je » jouissais, mais d'un bien dont je faisais un cas infini. Si l'es- » time n'enivre pas, elle ajoute du moins beaucoup à l'ivresse. » Nous nous montrions à cœur ouvert ; et vous ne sauriez croire » combien la passion y gagnait. Plus j'examinais, plus j'aper- » cevais de qualités, plus j'étais transporté. Je passais à ses » genoux la moitié de ma vie ; je regrettais le reste. Je faisais » son bonheur, elle comblait le mien. Je la voyais toujours » avec plaisir, et je la quittais toujours avec peine. C'est ainsi

» que nous vivions; jugez à présent, madame, si les femmes » tendres sont si fort à plaindre... » Non, elles ne le sont pas, si ce que vous me dites est vrai; mais j'ai peine à le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois même qu'une passion telle que vous l'avez éprouvée, doit faire payer les plaisirs qu'elle donne, par de grandes inquiétudes.... « J'en avais, » madame; mais je les chérissais. Je ressentais des mouvemens » de jalousie. La moindre altération, que je remarquais sur le » visage de ma maîtresse, portait l'alarme au fond de mon » âme.... » Quelle extravagance! Tout bien calculé, je conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à présent; en prendre à son aise; tenir tant qu'on s'amuse; quitter dès qu'on s'ennuie, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis..... « J'avoue que cette façon convient assez à des petites-maîtresses, » à des libertines; mais un homme tendre et délicat ne s'en » accommode point. Elle peut au plus l'amuser, quand il a le » cœur libre, et qu'il veut faire des comparaisons. En un mot, » une femme galante ne serait point du tout mon fait.... » Tu as raison, mon cher Amisadar; tu penses à ravir. Mais aimes-tu quelque chose à présent?... « Non, madame, si ce n'est vous; » mais je n'ose vous le dire.... » Ah! mon cher, ose : tu peux dire, lui répliqua Fanni, en le regardant fixement.

Amisadar entendit cette réponse à merveille, s'avança sur le canapé, se mit à badiner avec un ruban qui descendait sur la gorge de Fanni; et on le laissa faire. Sa main, qui ne trouvait aucun obstacle, se glissait. On continuait de le charger de regards, qu'il ne mésinterprétait point. Je m'apercevais bien, moi, dit le bijou, qu'il avait raison. Il prit un baiser sur cette gorge qu'il avait tant louée. On le pressait de finir, mais d'un ton à s'offenser s'il obéissait : aussi n'en fit-il rien. Il baisait les mains, revenait à la gorge, passait à la bouche; rien ne lui résistait. Insensiblement la jambe de Fanni se trouva sur les cuisses d'Amisadar. Il y porta la main : elle était fine. Amisadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta son éloge d'un air distrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amisadar fit des progrès : elle parvint assez rapidement aux genoux. L'inattention dura, et Amisadar travaillait à s'arranger, lorsque Fanni revint à elle. Elle accusa le petit philosophe de manquer de respect; mais il fut à son tour si distrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faisait, qu'en achevant son bonheur.

Qu'il me parut charmant! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé et suivi, aucun ne fut tant à mon gré. Je ne puis en

parler sans tressaillir. Mais souffrez que je reprenne haleine : il me semble qu'il y a bien assez long-temps que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la première fois.

Alonzo ne perdit pas un mot du bijou de Fanni ; et il n'était pas moins pressé que Mangogul, d'apprendre le reste de l'aventure ; ils n'eurent le temps ni l'un ni l'autre de s'impatienter, et le bijou historien reprit en ces termes :

Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'est qu'Amisadar partit au bout de quelques jours pour la campagne ; qu'on lui demanda raison de son séjour à la ville ; et qu'il raconta son aventure avec ma maîtresse. Car quelqu'un de sa connaissance et de celle d'Amisadar, passant devant notre hôtel, demanda, par hasard ou par soupçon, si madame y était, se fit annoncer, et monta.... « Ah ! madame, qui vous croirait à » Banza ? Et depuis quand y êtes-vous ?... » Depuis un siècle, mon cher ; depuis quinze jours que j'ai renoncé à la société.... « Pourrait-on vous demander, madame, par quelle raison ?... » Hélas ! c'est qu'elle me fatiguait. Les femmes sont dans le monde d'un libertinage si étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudrait ou faire comme elles, ou passer pour une bégueule ; et franchement, l'un et l'autre me paraît fort..... « Mais, » madame, vous voilà tout-à-fait édifiante. Est-ce que les » discours du bramine Brelibibi vous auraient convertie ?... » Non, c'est une bouffée de philosophie, une quinte de dévotion. Cela m'a pris subitement ; et il n'a pas tenu à ce pauvre Amisadar que je ne sois à présent dans la haute réforme... « Madame l'a » donc vu depuis peu ?... » Oui, une fois ou deux.... « Et vous » n'avez vu que lui ?... » Ah ! pour cela, non. C'est le seul être pensant, raisonnant, agissant, qui soit entré ici depuis l'éternité de ma retraite... « Cela est singulier... » Et qu'y a-t-il donc de singulier là-dedans ?... « Rien qu'une aventure » qu'il a eue ces jours passés avec une dame de Banza, seule » comme vous, dévote comme vous, retirée du monde comme » vous. Mais je vais vous en faire le conte : cela vous amusera » peut-être ?... » Sans doute, reprit Fanni ; et tout de suite l'ami d'Amisadar se mit à lui raconter son aventure, mot pour mot, comme moi, dit le bijou ; et quand il en fut où j'en suis... « Eh bien ! madame, qu'en pensez-vous, lui dit-il ? Amisadar » n'est-il pas fortuné ?... » Mais, lui répondit Fanni, Amisadar est peut-être un menteur ; croyez-vous qu'il y ait des femmes assez osées pour s'abandonner sans pudeur..? « Mais considérez, » madame, lui répliqua Marsupha, qu'Amisadar n'a nommé » personne, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous en ait » imposé... » J'entrevois ce que c'est, reprit Fanni : Amisadar

a de l'esprit ; il est bien fait : il aura donné à cette pauvre recluse des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'est cela. Ces gens-là sont dangereux pour qui les écoute ; et entre eux Amisadar est unique..... « Quoi donc, madame, interrompit » Marsupha, Amisadar serait-il le seul homme qui sût per- » suader, et ne rendrez-vous point justice à d'autres qui mé- » ritent autant que lui un peu de part dans votre estime?... » Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît ?... « De moi, madame, » qui vous trouve charmante, et... » C'est pour plaisanter, je crois. Envisagez-moi donc, Marsupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant-l'œil ne me va point. Je suis à faire peur... « Vous » vous trompez, madame : ce déshabillé vous sied à ravir. Il vous » donne un air si touchant, si tendre !... »

A ces propos galans, Marsupha en ajouta d'autres. Je me mis insensiblement de la conversation ; et quand Marsupha eut fini avec moi, il reprit avec ma maîtresse. « Sérieusement, Ami- » sadar a tenté votre conversion? c'est un homme admirable » pour les conversions ! Pourriez-vous me communiquer un » échantillon de sa morale ? Je gagerais bien qu'elle diffère peu » de la mienne..... » Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analysé la différence de la femme tendre et de la femme galante. Il en est, lui, pour les femmes tendres.... « Et vous aussi, sans doute ?.... » Point du tout, mon cher. Je me suis épuisée à lui démontrer que nous étions les unes comme les autres, et que nous agissions toutes par les mêmes principes. Il n'est pas de cet avis. Il établit des distinctions à l'infini, mais qui n'existent, je crois, que dans son imagination. Il s'est fait je ne sais quelle créature idéale, une chimère de femme, un être de raison coiffé.... « Madame, lui répondit » Marsupha, je connais Amisadar. C'est un garçon qui a du » sens et qui a fréquenté les femmes. S'il vous a dit qu'il y en » avait.... » Oh ! qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je ne m'accommoderais point de leurs façons, interrompit Fanni.... « Je le crois, lui répondit Marsupha ; aussi, vous avez pris » une sorte de conduite plus conforme à votre naissance et à » votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules à des philo- » sophes ; elles sécheraient sur pied à la cour.... »

Le bijou de Fanni se tut en cet endroit. Une des qualités principales de ces orateurs, c'était de s'arrêter à propos. Ils parlaient, comme s'ils n'eussent fait autre chose de leur vie ; d'où quelques auteurs avaient conclu que c'étaient de pures machines. Et voici comment ils raisonnaient. Ici l'auteur africain rapporte tout au long l'argument métaphysique des cartésiens contre l'âme des bêtes, qu'il applique avec toute la sagacité possible au caquet des bijoux.

En un mot, son avis est que les bijoux parlaient comme les oiseaux chantent ; c'est-à-dire, si parfaitement, sans avoir appris, qu'ils étaient sifflés sans doute par quelque intelligence supérieure.

Et de son prince, qu'en fait-il, me demandez-vous? Il l'envoie dîner chez la favorite ; du moins, c'est là que nous le trouverons dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XLIV.

*Histoire des voyages de Sélim.*

Mangogul, qui ne songeait qu'à varier ses plaisirs, et multiplier les essais de son anneau, après avoir questionné les bijoux les plus intéressans de sa cour, fut curieux d'entendre quelques bijoux de la ville. Mais comme il augurait assez mal de ce qu'il en pourrait apprendre, il eût fort désiré les consulter à son aise, et s'épargner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir? c'est ce qui l'embarrassait. « Vous » voilà bien en peine à propos de rien, lui dit Mirzoza. Vous » n'avez, seigneur, qu'à donner un bal, et je vous promets » ce soir plus de ces harangueurs, que vous n'en voudrez » écouter. »

Joie de mon cœur, vous avez raison, lui répondit Mangogul! votre expédient est même d'autant meilleur, que nous n'aurons, à coup sûr, que ceux dont nous aurons besoin. Sur-le-champ, ordre au Kislar-Agasi, et au trésorier des plaisirs, de préparer la fête, et de ne distribuer que quatre mille billets. On savait apparemment là, mieux qu'ailleurs, la place que pouvaient occuper six mille personnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul et la favorite se mirent à parler nouvelles. Madame sait-elle, dit Sélim à la favorite, que le pauvre Codindo est mort? En voilà le premier mot ; et de quoi est-il mort? demanda la favorite. Hélas! madame, lui répondit Sélim, c'est une victime de l'attraction. Il s'était entêté, dès sa jeunesse, de ce système ; et la cervelle lui en a tourné sur ses vieux jours. Et comment cela, dit la favorite?

Il avait trouvé, continua Sélim, selon les méthodes d'Halley et de Circino, deux célèbres astronomes de Monoémugi, qu'une certaine comète qui a tant fait de bruit sur la fin du règne de Kanoglou, devait reparaître avant-hier ; et dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, et qu'il n'eût pas le bonheur de l'apercevoir le premier, il prit le parti de passer la nuit sur son donjon, et il avait encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette.

Son fils, qui craignait qu'il ne fût incommodé d'une si longue séance, s'approcha de lui sur les huit heures, le tira par la manche et l'appela plusieurs fois, *mon père*, *mon père :* point de réponse. *Mon père*, *mon père*, réitéra le petit Codindo. « Elle » va passer, répondit Codindo; elle passera ; oh ! parbleu je » la verrai ! » Mais, vous n'y pensez pas, mon père, il fait un brouillard effroyable.... « Je veux la voir; je la verrai, » te dis-je. »

Le jeune homme, convaincu par ces réponses, que son malheureux père brouillait, se mit à crier au secours. On vint, on envoya chercher Farfadi; et j'étais chez lui, car il est mon médecin, lorsque le domestique de Codindo est arrivé... « Vite, » vite, monsieur; dépêchez-vous; le vieux Codindo, mon » maître.... » « Eh bien ! qu'y a-t-il, Champagne? Qu'est-il » arrivé à ton maître?.... » Monsieur, il est devenu fou.... « Ton maître est fou?... » Eh ! oui, monsieur. Il crie qu'il veut voir des bêtes, qu'il verra des bêtes; qu'il en viendra. Monsieur l'apothicaire y est déjà, et l'on vous attend. Venez vite... Manie ! disait Farfadi, en mettant sa robe, et cherchant son bonnet carré; manie, accès terrible de manie ! Puis s'adressant au domestique : Champagne, lui demandait-il, ton maître ne voit-il pas des papillons? n'arrache-t-il pas les petits flocons de sa couverture?.... « Eh ! non, monsieur, lui ré» pondit Champagne. Le pauvre homme est au haut de son » observatoire, où sa femme, ses filles et son fils le tiennent » à quatre. Venez vite, vous trouverez votre bonnet carré » demain. »

La maladie de Codindo me parut plaisante : Farfadi monta dans mon carrosse; et nous allâmes ensemble à l'observatoire. Nous entendîmes, au bas de l'escalier, Codindo qui criait comme un furieux : « Je veux voir la comète; je la verrai; retirez-vous, » coquins. »

Apparemment que sa famille, n'ayant pu le déterminer à descendre dans son appartement, avait fait monter son lit au haut de son donjon; car nous le trouvâmes couché. On avait appelé l'apothicaire du quartier, et le bramine de la paroisse, qui lui cornait aux oreilles, lorsque nous arrivâmes : « Mon » frère, mon cher frère, il y va de votre salut; vous ne pouvez, » en sûreté de conscience, attendre une comète à l'heure qu'il » est; vous vous damnez..... » C'est mon affaire, lui disait Codindo..... « Que répondrez-vous à Brama, devant qui vous allez » paraître, reprenait le bramine? » Monsieur le curé, lui répliquait Codindo, sans quitter l'œil de la lunette, je lui répondrai que c'est votre métier de m'exhorter pour mon argent, et celui

de monsieur l'apothicaire que voilà, de me vanter son eau tiède; que monsieur le médecin fait son devoir de me tâter le pouls, et de n'y rien connaître; et moi, le mien, d'attendre la comète. . On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage : il continua d'observer avec un courage héroïque; et il est mort dans sa gouttière, la main gauche sur l'œil du même côté, la droite posée sur le tuyau du télescope, et l'œil droit appliqué au verre oculaire, entre son fils, qui lui criait qu'il avait commis une erreur de calcul, son apothicaire qui lui proposait un remède, son médecin qui prononçait, en hochant de la tête, qu'il n'y avait plus à faire, et son curé, qui lui disait : Mon frère, faites un acte de contrition, et recommandez-vous à Brama.....

Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur. Laissons, ajouta la favorite, reposer en paix ce pauvre Codindo, et passons à quelque objet plus agréable. Puis, s'adressant à Sélim : Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant comme vous êtes, dans une cour où régnaient les plaisirs, avec l'esprit, les talens et la bonne mine que vous avez, il n'est pas étonnant que les bijoux vous aient préconisé. Je les soupçonne même de n'avoir pas accusé tout ce qu'ils savent sur votre compte. Je ne vous demande pas le supplément; vous pourriez avoir de bonnes raisons pour le refuser. Mais après toutes les aventures dont vous ont honoré ces messieurs, vous devez connaître les femmes; et c'est une de ces choses sans conséquence dont vous pouvez convenir.

Ce compliment, madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans : mais j'ai de l'expérience; et une de mes premières réflexions, c'est que plus on pratique en ce genre, et moins on acquiert de lumière. Moi, connaître les femmes! passe pour les avoir beaucoup étudiées. Eh bien! qu'en pensez-vous, lui demanda la favorite? Madame, répondit Sélim, quoi que leurs bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-respectables.

En vérité, mon cher, lui dit le sultan, vous mériteriez d'être bijou; vous n'auriez pas besoin de muselières. Sélim, ajouta la sultane, laissez là le ton satyrique, et parlez-nous vrai. Madame, lui répondit le courtisan, je pourrais mêler à mon récit des traits désagréables; ne m'imposez pas la loi d'offenser un sexe qui m'a toujours assez bien traité, et que je révère par..... Eh! toujours de la vénération! Je ne connais rien de si caustique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza; et, s'imaginant que c'était par égard pour elle que Sélim se défendait : Que ma présence ne vous en impose point, ajouta-t-elle : nous cherchons à nous amuser; et je m'engage, parole

d'honneur, à m'appliquer tout ce que vous direz d'obligeant de mon sexe, et de laisser le reste aux autres femmes. Vous avez donc beaucoup étudié les femmes? Eh bien! faites-nous le récit du cours de vos études : il a été des plus brillans, à en juger par les succès connus ; et il est à présumer qu'ils ne sont pas démentis par ceux qu'on ignore. Le vieux courtisan céda à ses instances, et commença de la sorte :

Les bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens ; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvaient compléter mon histoire ou ne sont plus, ou ne sont point dans nos climats ; et ceux qui l'ont commencée, n'ont qu'effleuré la matière. J'ai observé jusqu'à présent le secret inviolable que je leur avais promis, quoique je fusse plus fait qu'eux pour parler : mais puisqu'ils ont rompu le silence, il semble qu'ils m'ont dispensé de le garder.

Né avec un tempérament de feu, je connus à peine ce que c'était qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des gouvernantes que je détestai ; mais, en récompense, je me plus beaucoup avec les femmes de chambre de ma mère. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies : elles s'entretenaient, se déshabillaient, s'habillaient devant moi sans précaution, m'exhortaient même à prendre des libertés avec elles ; et mon esprit, naturellement porté à la galanterie, mettait tout à profit. Je passai à l'âge de cinq ou six ans entre les mains des hommes avec ces lumières ; et Dieu sait combien elles s'étendirent, lorsqu'on me mit sous les yeux les anciens auteurs, et que mes maîtres m'interprétèrent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétraient point eux-mêmes le sens. Les pages de mon père m'apprirent quelques gentillesses de collége ; et la lecture de l'Aloysia, qu'ils me prêtèrent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avais alors quatorze ans.

Je jetai les yeux autour de moi, cherchant entre les femmes qui fréquentaient dans la maison, celle à qui je m'adresserais : mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence qui m'embarrassait. Un commencement de liaison, et plus encore le courage que je me sentais d'attaquer une personne de mon âge, et qui me manquait vis-à-vis des autres, me décidèrent pour une de mes cousines. Emilie, c'était son nom, était jeune, et moi aussi : je la trouvai jolie, et je lui plus : elle n'était pas difficile ; et j'étais entreprenant : j'avais envie d'apprendre ; et elle n'était pas moins curieuse de savoir. Nous nous faisions souvent des questions très-ingénues et très-fortes : et un jour, elle trompa la vigilance de ses gouvernantes ; et nous nous instruisîmes. Ah! que la nature est un grand maître! elle nous

mit bientôt au fait du plaisir, et nous nous abandonnâmes à son impulsion, sans aucun pressentiment sur les suites : ce n'était pas le moyen de les prévenir. Emilie eut des indispositions qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en soupçonnait pas la cause. Sa mère la questionna, lui tira l'aveu de notre commerce, et mon père en fut instruit. Il m'en fit des réprimandes mêlées d'un air de satisfaction; et sur-le-champ il fut décidé que je voyagerais. Je partis avec un gouverneur, chargé de veiller attentivement sur ma conduite, et de ne la point gêner; et cinq mois après j'appris, par la gazette, qu'Emilie était morte de la petite vérole; et par une lettre de mon père, que la tendresse qu'elle avait eue pour moi lui coûtait la vie. Le premier fruit de mes amours sert avec distinction dans les troupes du sultan : je l'ai toujours soutenu par mon crédit; et il ne me connaît encore que pour son protecteur.

Nous étions à Tunis, lorsque je reçus la nouvelle de sa naissance et de la mort de sa mère : j'en fus vivement touché; et j'en aurais été, je crois, inconsolable, sans l'intrigue que j'avais liée avec la femme d'un corsaire, qui ne me laissait pas le temps de me désespérer : la Tunisienne était intrépide; j'étais fou : et tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jetait, je passais de notre hôtel sur sa terrasse, et de là dans un cabinet où elle me perfectionnait; car Emilie ne m'avait qu'ébauché. Son époux revint de course précisément dans le temps que mon gouverneur, qui avait ses instructions, me pressait à passer en Europe; je m'embarquai sur un vaisseau qui partait pour Lisbonne; mais ce ne fut pas sans avoir fait et réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez.

Le bâtiment que nous montions était chargé de marchandises; mais la femme du capitaine était la plus précieuse à mon gré : elle avait à peine vingt ans; son mari en était jaloux comme un tigre; et ce n'était pas tout-à-fait sans raison. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous : dona Velina conçut tout d'un coup qu'elle me plaisait, moi que je ne lui étais pas indifférent, et son époux qu'il nous gênait; le marin résolut aussitôt de ne pas désemparer que nous ne fussions au port de Lisbonne; je lisais dans les yeux de sa chère épouse, combien elle enrageait des assiduités de son mari; les miens lui déposaient les mêmes choses; et l'époux nous comprenait à merveille. Nous passâmes deux jours entiers dans une soif de plaisir inconcevable; et nous en serions morts à coup sûr, si le ciel ne s'en fût mêlé; mais il aide toujours les âmes en peine. A peine avions-nous passé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuse : je ne manquerais pas, madame, de faire siffler les

vents à vos oreilles, et gronder la foudre sur votre tête, d'enflammer le ciel d'éclairs, de soulever les flots jusqu'aux nues, et de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun roman, si je ne vous faisais une histoire. Je vous dirai seulement que le capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter sa chambre, et de s'exposer à un danger par la crainte d'un autre: il sortit avec mon gouverneur, et je me précipitai, sans hésiter, entre les bras de ma belle Portugaise, oubliant tout à coup qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes; que nous étions portés sur un frêle vaisseau, et m'abandonnant sans réserve à l'élément perfide. Notre course fut prompte; et vous jugez bien, madame, que, par le temps qu'il faisait, je vis bien du pays en peu d'heures: nous relâchâmes à Cadix où je laissai à la signora une promesse de la rejoindre à Lisbonne, s'il plaisait à mon mentor dont le dessein était d'aller droit à Madrid.

Les Espagnoles sont plus étroitement resserrées et plus amoureuses que nos femmes: l'amour se traite là par des espèces d'ambassadrices qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propositions, de les conduire, de les ramener, et les dames se chargent du soin de les rendre heureux. Je ne passai point par ce cérémonial, grâce à la conjoncture. Une grande révolution venait de placer sur le trône de ce royaume un prince du sang de France; son arrivée et son couronnement donnèrent lieu à des fêtes à la cour, où je parus alors: je fus accosté dans un bal; on me proposa un rendez-vous pour le lendemain; je l'acceptai, et je me rendis dans une petite maison, où je ne trouvai qu'un homme masqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet, par lequel dona Oropeza remettait la partie au jour suivant, à pareille heure. Je revins, et l'on m'introduisit dans un appartement assez somptueusement meublé, et éclairé par des bougies: ma déesse ne se fit point attendre; elle entra sur mes pas, et se précipita dans mes bras sans dire mot, et sans quitter son masque. Etait-elle laide? était-elle jolie? c'est ce que j'ignorais; je m'aperçus seulement, sur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle était jeune, bien faite, et qu'elle aimait le plaisir: lorsqu'elle se crut satisfaite de mes éloges, elle se démasqua, et me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatière.

Sélim ouvrit et présenta en même temps à la favorite une boîte d'or d'un travail exquis, et enrichie de pierreries. Le présent est galant, dit Mangogul! ce que j'en estime le plus, ajouta la favorite, c'est le portrait. Quels yeux! quelle bouche! quelle gorge! mais tout cela n'est-il point flatté? Si peu, madame, ré-

pondit Sélim, qu'Oropeza m'aurait peut-être fixé à Madrid, si son époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ses menaces. J'aimais Oropeza; mais j'aimais encore mieux la vie; ce n'était pas non plus l'avis de mon gouverneur, que je m'exposasse à être poignardé du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme : j'écrivis donc à la belle Espagnole une lettre d'adieux fort touchans, que je tirai de quelque roman du pays; et je partis pour la France.

Le monarque qui régnait alors en France, était grand-père du roi d'Espagne; et sa cour passait avec raison pour la plus magnifique, la plus polie et la plus galante de l'Europe : j'y parus comme un phénomène. « Un jeune seigneur du Congo, » disait une belle marquise; eh! mais cela doit être fort plai- » sant; ces hommes-là valent mieux que les nôtres. Le Congo! » je crois, n'est pas loin de Maroc. » On arrangeait des soupers dont je devais être. Pour peu que mon discours fût sensé, on le trouvait délié, admirable; on se récriait, parce qu'on m'avait d'abord fait l'honneur de soupçonner que je n'avais pas le sens commun. « Il est charmant, reprenait avec vivacité une autre » femme de cour : quel meurtre de laisser retourner une jolie » figure comme celle-là dans un vilain pays où les femmes sont » gardées à vue par des hommes qui ne le sont plus! Est-il vrai, » monsieur? on dit qu'ils n'ont rien : cela est bien déparant » pour un homme.... » Mais, ajoutait une autre, il faut fixer ici ce grand garçon-là; il a de la naissance : quand on ne le ferait que chevalier de Malte; je m'engage, si l'on veut, à lui procurer de l'emploi; et la duchesse Victoria, mon amie de tous les temps, parlera en sa faveur au roi, s'il le faut.

J'eus bientôt des preuves non suspectes de leur bienveillance; et je mis la marquise en état de prononcer sur le mérite des habitans de Maroc et du Congo; j'éprouvai que l'emploi que la duchesse et son amie m'avaient promis, était difficile à remplir; et je m'en défis. C'est dans ce séjour que j'appris à former de belles passions de vingt-quatre heures; je circulai pendant six mois dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendait point la fin d'une autre : on n'en voulait qu'à la jouissance; tardait-elle à venir, ou était-elle obtenue, on volait à de nouveaux plaisirs.

Que me dites-vous là, Sélim? interrompit la favorite; la décence est donc inconnue dans ces contrées? Pardonnez-moi, madame, répondit le vieux courtisan; on n'a que ce mot à la bouche; mais les Françaises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines. Et quelles voisines, demanda Mirzoza? Les

Anglaises, répartit Sélim, femmes froides et dédaigneuses, en apparence; mais emportées, voluptueuses et vindicatives, moins spirituelles et plus raisonnables que les Françaises : celles-ci aiment le jargon des sentimens; celles-là préfèrent l'expression du plaisir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore. De la fille d'un lord Bishop (ce sont des espèces de bramines, mais qui ne gardent point le célibat), je passai à la femme d'un chevalier baronnet : tandis qu'il s'échauffait dans le parlement à soutenir les intérêts de la nation, contre les entreprises de la cour, nous avions dans sa maison, sa femme et moi, bien d'autres débats; mais le parlement finit, et madame fut contrainte de suivre son chevalier dans sa gentilhommière : je me rabattis sur la femme d'un colonel dont le régiment était en garnison sur les côtes; j'appartins ensuite à la femme du lord-maire; ah! quelle femme! je n'aurais jamais revu le Congo, si la prudence de mon gouverneur, qui me voyait dépérir, ne m'eût tiré de cette galère; il supposa des lettres de ma famille qui me redemandait avec empressement; et nous nous embarquâmes pour la Hollande; notre dessein était de traverser l'Allemagne et de nous rendre en Italie où nous comptions sur des occasions fréquentes de repasser en Afrique.

Nous ne vîmes la Hollande qu'en poste : notre séjour ne fut guère plus long en Allemagne; toutes les femmes de condition y ressemblent à des citadelles importantes qu'il faut assiéger dans les formes : on en vient à bout; mais les approches demandent tant de mesures; ce sont tant de *si* et de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyèrent bientôt.

Je me souviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la première qualité, sur le point de m'accorder ce qu'elle n'avait pas refusé à beaucoup d'autres. « Ah! s'écria-t-elle dou-
» loureusement, que dirait le grand Alziki, mon père, s'il savait
» que je m'abandonne à un petit Congo comme vous? » Rien, madame, lui répliquai-je : tant de grandeur m'épouvante, et je me retire : ce fut sagement fait à moi; et si j'avais compromis son altesse avec ma médiocrité, j'aurais pu m'en ressouvenir : Brama, qui protège les saines contrées que nous habitons, m'inspira sans doute dans cet instant critique.

Les Italiennes, que nous pratiquâmes ensuite, ne se montent point si haut. C'est avec elles que j'appris les modes du plaisir. Il y a, dans ces raffinemens, du caprice et de la bizarrerie; mais vous me le pardonnerez, mesdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Venise et de Rome, plu-

sieurs recettes joyeuses, inconnues jusqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoie toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquèrent.

Je passai quatre ans ou environ en Europe, et je rentrai par l'Egypte dans cet empire, formé comme vous voyez, et muni des rares découvertes de l'Italie, que je divulguai sur-le-champ.

Ici, l'auteur africain dit que Sélim s'étant aperçu que les lieux communs qu'il venait de débiter à la favorite sur les aventures qu'il avait eues en Europe, et sur les caractères des femmes des contrées qu'il avait parcourues, avaient profondément assoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la favorite, et continua d'une voix plus basse.

Madame, lui dit-il, si je n'appréhendais de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterais l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne sais comment elle m'est échappée.

Dites, mon cher, lui répondit la favorite; je vais redoubler d'attention, et vous dédommager, autant qu'il est en moi, de celle du sultan qui dort.

Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques seigneurs de la cour de France; et nous nous trouvâmes, tout en débarquant, assez bien faufilés. On était alors dans la belle saison; et nous allions nous promener le soir au Palais-Royal, mon gouverneur et moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-maîtres, qui nous montrèrent les plus jolies femmes, et nous firent leur histoire vraie ou fausse, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous pensez bien. Le jardin était déjà peuplé d'un grand nombre de femmes; mais il en vint sur les huit heures un renfort considérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajustemens, et à la foule de leurs poursuivans, je les pris au moins pour des duchesses. J'en dis ma pensée à un des jeunes seigneurs de la compagnie; et il me répondit qu'il s'apercevait bien que j'étais connaisseur, et que, si je voulais, j'aurais le plaisir de souper le soir même avec quelques unes des plus aimables. J'acceptai son offre; et à l'instant il glissa le mot à l'oreille de deux ou trois de ses amis, qui s'éparpillèrent dans la promenade, et revinrent en moins d'un quart-d'heure nous rendre compte de leur négociation. Messieurs, nous dirent-ils, on vous attendra ce soir à souper chez la duchesse Astérie. Ceux qui n'étaient pas de la partie, se récrièrent sur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours; on se sépara; et nous montâmes en carrosse pour en aller jouir.

Nous descendîmes à une petite porte, au pied d'un escalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à un second, dont je trouvai les appartemens plus vastes et mieux meublés qu'ils ne me paraîtraient à présent. On me présenta à la maîtresse du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment si respectueux, qu'elle en fut presque déconcertée. On servit, et on me plaça à côté d'une petite personne charmante, qui se mit à jouer la duchesse tout au mieux. En vérité, je ne sais comment j'osai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant.

Vous avez donc aimé une fois dans votre vie, interrompit la favorite? Eh ! oui, madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit; et dès la pointe du jour je me mis à composer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, et j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponse, ni la facilité de la dame, ne me détrompèrent point; et je courus à l'endroit marqué, fortement persuadé que j'allais posséder la femme ou la fille d'un premier ministre. Ma déesse m'attendait sur un grand canapé : je me précipitai à ses genoux; je lui pris la main; et la lui baisant avec la tendresse la plus vive, je me félicitai sur la faveur qu'elle daignait m'accorder. « Est-il bien vrai, lui » dis-je, que vous permettez à Sélim de vous aimer et de » vous le dire, et qu'il peut sans vous offenser se flatter du » plus doux espoir ? » En achevant ces mots, je pris un baiser sur sa gorge; et comme elle était renversée, je me préparais assez vivement à soutenir ce début, lorsqu'elle m'arrêta, et me dit « Tiens, mon ami, tu es joli garçon; tu as de l'es» prit; tu parles comme un ange; mais il me faut quatre » louis. » Comment dites-vous, l'interrompis-je?... « Je te dis, » reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire, si tu n'as pas tes quatre » louis... « Quoi, mademoiselle, lui répondis-je tout étonné, vous ne valez que cela? c'était bien la peine d'arriver du Congo pour si peu de chose! Et sur-le-champ je me rajuste, je me précipite dans l'escalier, et je pars.

Je commençai, madame, comme vous voyez, à prendre des actrices pour des princesses. J'en suis du dernier étonnement, reprit Mirzoza; car enfin la différence est si grande ! Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences. Mais que voulez-vous? Un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de si près. On m'avait fait dans le Congo tant de mauvais contes sur la liberté des Européennes....

Sélim en était là, lorsque Mangogul se réveilla. Je crois, Dieu

me damne, dit-il en bâillant et se frottant les yeux, qu'il est encore à Paris. Pourrait-on vous demander, beau conteur, quand vous espérez être de retour à Banza, et si j'ai long-temps encore à dormir? car il est bon, l'ami, que vous sachiez qu'il n'est pas possible d'entamer en ma présence un voyage, que les bâillemens ne me prennent. C'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier et les autres.

Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je suis de retour à Banza.

Je vous en félicite, reprit le sultan; puis s'adressant à la sultane: Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal; nous partirons, si la fatigue du voyage vous le permet.

Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête. Mangogul et Sélim avaient déjà leurs dominos; la favorite prit le sien; le sultan lui donna la main; et ils se rendirent dans la salle du bal, où ils se séparèrent, pour se disperser dans la foule. Sélim les y suivit, et moi aussi, dit l'auteur africain, quoique j'eusse plus envie de dormir que de voir danser....

## CHAPITRE XLV.

*Vingt-quatrième et vingt-cinquième essais de l'anneau.*

*Bal masqué, et suite du Bal masqué.*

Les bijoux les plus extravagans de Banza ne manquèrent pas d'accourir où le plaisir les appelait. Il en vint en carrosse bourgeois; il en vint par les voitures publiques, et même quelques uns à pied. Je ne finirais point, dit l'auteur africain dont j'ai l'honneur d'être le *caudataire*, si j'entrais dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à sa bague dans cette nuit seule, qu'elle n'en avait eu depuis qu'il la tenait du génie. Il la tournait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, souvent sur une vingtaine à la fois: c'était alors qu'il se faisait un beau bruit; l'un s'écriait d'une voix aigre: Violons, *le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plaît; l'autre, d'une voix rauque: Et moi je veux *les Sautriots*; et moi *les Tricotets*, disait un troisième; et une multitude à la fois: Des contredanses usées, comme *la Bourrée, les Quatre Faces, la Calotine, la Chaîne, le Pistolet, la Mariée, le Pistolet, le Pistolet.* Tous ces cris étaient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendait d'un côté: *Peste soit du nigaud! il faut l'envoyer à l'école;* de l'autre: *Je m'en retournerai donc sans étrenner?* Ici: *Qui paiera mon carrosse?* là: *Il m'est échappé, mais je chercherai tant, qu'il se retrouvera;* ailleurs: *A demain; mes vingt louis au moins;*

*sans cela, rien de fait;* et partout des propos qui décelaient des désirs ou des exploits.

Dans ce tumulte, une petite bourgeoise, jeune et jolie, démêla Mangogul, le poursuivit, l'agaça, et parvint à déterminer son anneau sur elle. On entendit à l'instant son bijou s'écrier: « Où courez-vous? Arrêtez, beau masque; ne soyez point » insensible à l'ardeur d'un bijou qui brûle pour vous. » Le sultan, choqué de cette déclaration téméraire, résolut de punir celle qui l'avait hasardée. Il disparut, et chercha parmi ses gardes quelqu'un qui fût à peu près de sa taille, lui céda son masque et son domino, et l'abandonna aux poursuites de la petite bourgeoise, qui, toujours trompée par les apparences, continua à dire mille folies à celui qu'elle prenait pour Mangogul.

Le faux sultan ne fut pas bête; c'était un homme qui savait parler par signes; il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle se prit, pendant plus d'une heure, pour la sultane favorite; et Dieu sait les projets qui lui roulèrent dans la tête. Mais l'enchantement dura peu. Lorsqu'elle eut accablé le prétendu sultan de caresses, elle le pria de se démasquer; il le fit, et montra une physionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenaient point du tout à Mangogul. Ah! fi, s'écria la petite bourgeoise, si... « Eh! mon petit tame, lui répondit le » Suisse, qu'avoir vous? Moi l'y croire vous avoir rentu d'assez » bons services pour que vous l'y être pas fâchée de me con- » naître. » Mais sa déesse ne s'amusa point à lui répondre, s'échappa brusquement de ses mains, et se perdit dans la foule.

Ceux d'entre les bijoux qui n'aspirèrent pas à de si grands honneurs, ne laissèrent pas que de rencontrer le plaisir, et tous reprirent la route de Banza, fort satisfaits de leur voyage.

L'on sortait du bal lorsque Mangogul entendit deux de ses principaux officiers qui se parlaient avec vivacité. « C'est ma » maîtresse, disait l'un: je suis en possession depuis un an, » et vous êtes le premier qui vous soyez avisé de courir sur mes » brisées. A propos de quoi me troubler? Nassès, mon ami, » adressez-vous ailleurs: vous trouverez cent femmes aimables » qui se tiendront pour trop heureuses de vous avoir. » J'aime Amine, répondait Nassès; je ne vois qu'elle qui me plaise. Elle m'a donné des espérances; et vous trouverez bon que je les suive. « Des espérances, reprit Alibeg! » Oui, des espérances.... « Morbleu! cela n'est point... » Je vous dis, monsieur, que cela est, et que vous me ferez raison sur l'heure du démenti que vous me donnez. A l'instant ils descendirent le grand perron; ils avaient déjà le cimeterre tiré, et ils allaient finir

leur démêlé d'une façon tragique, lorsque le sultan les arrêta, et leur défendit de se battre avant que d'avoir consulté leur Hélène.

Ils obéirent et se rendirent chez Amine, où Mangogul les suivit de près. « Je suis excédée du bal, leur dit-elle; les » yeux me tombent. Vous êtes de cruels gens, de venir au mo- » ment que j'allais me mettre au lit : mais vous avez tous » deux un air bien singulier. Pourrait-on savoir ce qui vous » amène?.... » C'est une bagatelle, lui répondit Alibeg: monsieur se vante, et même assez hautement, ajouta-il en montrant son ami, que vous lui donnez des espérances. Madame, qu'en est-il...? Amine ouvrait la bouche; mais le sultan tournant sa bague dans le même instant, elle se tut, et son bijou répondit pour elle... « Il me semble que Nassès se trompe : non, ce n'est » pas à lui que madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais » qui vaut mieux que lui? Oh! que ces hommes sont sots de croire » que des dignités, des honneurs, des titres, des noms, des » mots vides de sens, en imposent à des bijoux! Chacun a sa » philosophie, et la nôtre consiste principalement à distinguer » le mérite de la personne, le vrai mérite de celui qui n'est qu'i- » maginaire. N'en déplaise à M. de Claville, il en sait là-dessus » moins que nous, et vous allez en avoir la preuve.

» Vous connaissez tous deux, continua le bijou, la marquise » Bibicosa. Vous savez ses amours avec Cléandor, et sa disgrâce, » et la haute dévotion qu'elle professe aujourd'hui. Amine est » bonne amie; elle a conservé les liaisons qu'elle avait avec » Bibicosa, et n'a point cessé de fréquenter dans sa maison, où » l'on rencontre des bramines de toute espèce. Un d'entre eux » pressait un jour ma maîtresse de parler pour lui à Bibicosa. » Et que voulez-vous que je lui demande, lui répondit Amine? » C'est une femme noyée, qui ne peut rien pour elle-même. Vrai- » ment elle vous saurait bon gré de la traiter encore comme une » personne de conséquence. Allez, mon ami, le prince Cléandor » et Mangogul ne feront jamais rien pour elle; et vous vous mor- » fondriez dans les antichambres... Mais, répondit le bramine, » madame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend directe- » ment de la marquise. Voici ce que c'est. Elle a fait construire » un petit minaret dans son hôtel; c'est sans doute pour la Sala, » ce qui suppose un iman; et c'est cette place que je demande... » Que dites-vous, reprit Amine? Un iman! vous n'y pensez pas; » il ne faut à la marquise qu'un marabou qu'elle appellera de » temps à autre lorsqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait la Sala, » avant que de se mettre au lit : mais un iman logé, vêtu, nourri » dans son hôtel, avec des appointemens! cela ne va point à

» Bibicosa. Je connais ses affaires. La pauvre femme n'a pas » six mille sequins de revenu ; et vous prétendez qu'elle en » donnera deux mille à un iman? Voilà-t-il pas qui est bien » imaginé ! De par Brama, j'en suis fâché, répliqua l'homme » saint ; car voyez-vous, si j'avais été son iman, je n'aurais » pas tardé à lui devenir plus nécessaire : et quand on en est là, » il vous pleut de l'argent et des pensions. Tel que vous me » voyez, je suis du Monomotapa, et je fais très-bien mon » devoir.... Eh mais, lui répondit Amine d'une voix entre- » coupée, votre affaire n'est pourtant pas impossible. C'est dom- » mage que le mérite dont vous parlez ne se présume pas..... » On ne risque rien à s'employer pour les gens de mon pays, » reprit l'homme du Monomotapa ; voyez plutôt.... Il donna » sur-le-champ à Amine la preuve complète d'un mérite si sur- » prenant, que de ce moment vous perdîtes, à ses yeux, la » moitié de ce qu'elle vous prisait. Ah ! vivent les gens du Mo- » nomotapa ! »

Alibeg et Nassès avaient la physionomie allongée, et se regardaient sans mot dire : mais revenus de leur étonnement, ils s'embrassèrent ; et jetant sur Amine un regard méprisant, ils coururent se prosterner aux pieds du sultan, et le remercier de les avoir détrompés de cette femme, et de leur avoir conservé la vie et l'amitié réciproque. Ils arrivèrent dans le moment que Mangogul, de retour chez la favorite, lui faisait l'histoire d'Amine. Mirzoza en rit, et n'en estima pas davantage les femmes de cour et les bramines.

## CHAPITRE XLVI.

### *Sélim à Banza.*

Mangogul alla se reposer au sortir du bal ; et la favorite, qui ne se sentait aucune disposition au sommeil, fit appeler Sélim, et le pressa de lui continuer son histoire amoureuse. Sélim obéit, et reprit en ces termes....

Madame, la galanterie ne remplissait pas tout mon temps : je dérobais au plaisir des instans que je donnais à des occupations sérieuses ; et les intrigues dans lesquelles je m'embarquai, ne m'empêchèrent pas d'apprendre les fortifications, le manége, les armes, la musique et la danse ; d'observer les usages et les arts des Européens, et d'étudier leur politique et leur milice. De retour dans le Congo, on me présenta à l'empereur aïeul du sultan, qui m'accorda un poste honorable dans ses troupes. Je parus à la cour, et bientôt je fus de toutes les parties du prince Erguebzed, et par conséquent intéressé dans les aventures des

jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition; j'en trouvai peu de cruelles, soit que mon rang les éblouît, soit qu'elles aimassent mon jargon, ou que ma figure les prévînt. J'avais d'abord deux qualités avec lesquelles on va vite en amour, de l'audace et de la présomption.

Je pratiquai d'abord des femmes de qualité. Je les prenais le soir au cercle ou au jeu chez la Manimonbanda; je passais la nuit avec elles; et nous nous méconnaissions presque le lendemain. Une des occupations de ces dames, c'est de se procurer des amans, de les enlever même à leurs meilleures amies, et l'autre de s'en défaire. Dans la crainte de se trouver au dépourvu, tandis qu'elles filent une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles possèdent je ne sais combien de petites finesses pour attirer celui qu'elles ont en vue, et cent tracasseries en réserve pour se débarrasser de celui qu'elles ont. Cela a toujours été et cela sera toujours. Je ne nommerai personne; mais je connus ce qu'il y avait de femmes à la cour d'Erguebzed en réputation de jeunesse et de beauté; et tous ces engagemens furent formés, rompus, renoués, oubliés en moins de six mois.

Dégoûté de ce monde, je me jetai dans ses antipodes : je vis des bourgeoises que je trouvai dissimulées, fières de leur beauté, toutes grimpées sur le ton de l'honneur, et presque toutes obsédées par des maris sauvages et brutaux, ou par certains pieds-plats de cousins qui faisaient à jours entiers les passionnés auprès de leurs cousines, et qui me déplaisaient grandement : on ne pouvait les tenir seules un moment; ces animaux survenaient perpétuellement, dérangeaient un rendez-vous, et se fourraient à tout propos dans la conversation : malgré ces obstacles, j'amenai cinq ou six de ces bégueules au point où je les voulais, avant que de les planter là. Ce qui me réjouissait dans leur commerce, c'est qu'elles se piquaient de sentimens, qu'il fallait s'en piquer aussi, et qu'elles en parlaient à mourir de rire : et puis elles exigeaient des attentions, des petits soins; à les entendre, on leur manquait à tout moment; elles prêchaient un amour si correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'est qu'elles avaient incessamment votre nom à la bouche, et que quelquefois on était contraint de se montrer avec elles, et d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoise; je me sauvai un beau jour des magasins et de la rue Saint-Denis, pour n'y revenir de ma vie.

On avait alors la fureur des petites maisons : j'en louai une dans le faubourg oriental, et j'y plaçai successivement quelques unes de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, et qu'on renvoie quand on en est las : j'y ras-

semblais des amis et des actrices de l'opéra; on y faisait de petits soupers, que le prince Erguebzed a quelquefois honorés de sa présence. Ah ! madame, j'avais des vins délicieux, des liqueurs exquises, et le meilleur cuisinier du Congo.

Mais rien ne m'a tant amusé qu'une entreprise que j'exécutai dans une province éloignée de la capitale, où mon régiment était en quartier : je partis de Banza pour en faire la revue; c'était la seule affaire qui m'éloignait de la ville; et mon voyage eût été court, sans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avait à Baruthi un monastère peuplé des plus rares beautés; j'étais jeune et sans barbe; et je méditai de m'y introduire à titre de veuve qui cherchait un asile contre les dangers du siècle. On me fait un habit de femme; je m'en ajuste, et je vais me présenter à la grille de nos recluses; on m'accueillit affectueusement; on me consola de la perte de mon époux; on convint de ma pension, et j'entrai.

L'appartement qu'on me donna, communiquait au dortoir des novices; elles étaient en grand nombre, jeunes pour la plupart, et d'une fraîcheur surprenante : je les prévins de politesses, et je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caractères, on m'instruisit des anecdotes; je reçus des confidences de toutes couleurs; et je m'aperçus que nous ne manions pas mieux la médisance et la calomnie, nous autres profanes. J'observai la règle avec sévérité; j'attrapai les airs patelins et les tons doucereux; et l'on se disait à l'oreille que la communauté serait bien heureuse si j'y prenais l'habit.

Je ne crus pas plutôt ma réputation faite dans la maison, que je m'attachai à une jeune vierge qui venait de prendre le premier voile : c'était une brune adorable; elle m'appelait sa maman, je l'appelais mon petit ange; elle me donnait des baisers innocens, je lui en rendais de fort tendres. Jeunesse est curieuse; Zirziphile me mettait à tout propos sur le mariage et sur les plaisirs des époux; elle m'en demandait des nouvelles; j'aiguisais habilement sa curiosité; et de questions en questions, je la conduisis jusqu'à la pratique des leçons que je lui donnais. Ce ne fut pas la seule novice que j'instruisis; et quelques jeunes nonnains vinrent aussi s'édifier dans ma cellule. Je ménageais les momens, les rendez-vous, les heures, si à propos que personne ne se croisait : enfin, madame, que vous dirai-je ? la pieuse veuve se fit une postérité nombreuse; mais lorsque le scandale dont on avait gémi tout bas eut éclaté, et que le conseil des discrètes, assemblé, eut appelé le médecin de la maison, je méditai ma retraite. Une nuit donc, que toute la maison dor-

mait, j'escaladai les murs du jardin, et je disparus : je me rendis aux eaux de Piombino, où le médecin avait envoyé la moitié du couvent, et où j'achevai, sous l'habit de cavalier, l'ouvrage que j'avais commencé sous celui de veuve. Voilà, madame, un fait dont tout l'empire a mémoire, et dont vous seule connaissez l'auteur.

Le reste de ma jeunesse, ajouta Sélim, s'est consumé à de pareils amusemens, toujours de femmes de toute espèce, rarement du mystère, beaucoup de sermens, et point de sincérité. Mais à ce compte, lui dit la favorite, vous n'avez donc jamais aimé? Bon, répondit Sélim, je pensais bien alors à l'amour! je n'en voulais qu'au plaisir, et qu'à celles qui m'en promettaient... Mais a-t-on du plaisir sans aimer, interrompit la favorite? Qu'est-ce que cela, quand le cœur ne dit rien! Eh! madame, répliqua Sélim, est-ce le cœur qui parle, à dix-huit ou vingt ans?

Mais enfin, de toutes ces expériences, quel est le résultat? qu'avez-vous prononcé sur les femmes?

Qu'elles sont la plupart sans caractère, dit Sélim; que trois choses les meuvent puissamment, l'intérêt, le plaisir et la vanité; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne soit dominée par une de ces passions; et que celles qui les réunissent toutes trois, sont des monstres.

Passe encore pour le plaisir, dit Mangogul, qui entrait à l'instant; quoiqu'on ne puisse guère compter sur ces femmes, il faut les excuser : quand le tempérament est monté à un certain degré, c'est un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers champs; et presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là. C'est peut-être par cette raison, dit Sélim, que la duchesse Ménéga appelle le chevalier Kaidar son grand-écuyer.

Mais serait-il possible, dit la sultane à Sélim, que vous n'ayez pas eu la moindre aventure de cœur? Ne serez-vous sincère, que pour déshonorer un sexe qui faisait vos plaisirs, si vous en faisiez les délices? Quoi! dans un si grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être! Cela ne se comprend pas.

Ah! madame, répondit Sélim, je sens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affaibli sur mon cœur l'empire d'une femme aimable : oui, madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout savoir; je vais tout dire : et vous jugerez si je me suis acquitté du rôle d'amant dans les formes.

Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre histoire, demanda le sultan? Non, prince, répondit Sélim. Tant mieux,

reprit Mangogul ! car je ne me sens aucune envie de dormir.

Pour moi, reprit la favorite, Sélim me permettra bien de reposer un moment.

Qu'il aille se coucher aussi, dit le sultan ; et pendant que vous dormirez, je questionnerai Cypria.

Mais, prince, lui répondit Mirzoza, votre hautesse n'y pense pas ; ce bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point.

L'auteur africain nous apprend ici que le sultan, frappé de l'observation de Mirzoza, se précautionna d'un anti-somnifère des plus violens : il ajoute que le médecin de Mangogul, qui était bien son ami, lui en avait communiqué la recette, et qu'il en avait fait la préface de son ouvrage ; mais il ne nous reste de cette préface que les trois dernières lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De Marianne et du Paysan, par. . . . . quatre pages.

Des Égaremens du Cœur, une feuille.

Des Confessions, vingt-cinq lignes et demie.

## CHAPITRE XLVII.

### *Vingt-sixième essai de l'anneau.*

#### LE BIJOU VOYAGEUR.

TANDIS que la favorite et Sélim se reposaient des fatigues de la veille, Mangogul parcourait avec étonnement les magnifiques appartemens de Cypria. Cette femme avait fait, avec son bijou, une fortune à comparer à celle d'un fermier-général. Après avoir traversé une longue enfilade de pièces plus richement décorées les unes que les autres, il arriva dans la salle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la maîtresse du logis à une énorme quantité de pierreries qui la défiguraient ; et son époux, à la bonhomie peinte sur son visage. Deux abbés, un bel esprit, trois académiciens de Banza, occupaient les côtés du fauteuil de Cypria ; et sur le fond de la salle voltigeaient deux petits-maîtres, avec un jeune magistrat rempli d'airs, soufflant sur ses manchettes, sans cesse rajustant sa perruque, visitant sa bouche, et se félicitant dans les glaces de ce que son rouge allait bien : excepté ces trois papillons, le reste de la compagnie était dans une vénération profonde pour la respectable momie qui, indécemment étalée, bâillait, parlait en bâillant, jugeait tout, jugeait mal de tout, et n'était jamais contredite. « Com-

» ment, disait en soi-même Mangogul qui n'avait parlé seul » depuis long-temps, et qui s'en mourait; comment est-elle par» venue à déshonorer un homme de bonne maison, avec un » esprit si gauche et une figure comme celle-là? » Cypria voulait qu'on la prît pour blonde; sa peau petit-jaune, bigarrée de rouge, imitait assez bien une tulipe panachée; elle avait les yeux gros, la vue basse, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du visage coupé, les joues creuses, le front étroit, point de gorge, la main sèche et le bras décharné : c'était avec ces attraits qu'elle avait ensorcelé son mari. Le sultan tourna sa bague sur elle, et l'on entendit glapir aussitôt. L'assemblée s'y trompa, et crut que Cypria parlait par la bouche, et qu'elle allait juger. Mais son bijou débuta par ces mots :

« Histoire de mes voyages. Je naquis à Maroc en 1700000012, » et je dansais sur le théâtre de l'opéra, lorsque Méhémet Tri» pathoud, qui m'entretenait, fut nommé chef de l'ambassade » que notre puissant empereur envoya au monarque de la » France; je le suivis dans ce voyage : les charmes des femmes » françaises m'enlevèrent bientôt mon amant; et sans délai j'usai » de représailles. Les courtisans, avides de nouveautés, vou» lurent essayer de la Maroquine; car c'est ainsi qu'on nom» mait ma maîtresse; elle les traita fort humainement; et son » affabilité lui valut, en six mois de temps, vingt mille écus en » bijoux, autant en argent, avec un petit hôtel tout meublé. » Mais le Français est volage, et je cessai bientôt d'être à la » mode : je ne m'amusai point à courir les provinces; il faut » aux grands talens de vastes théâtres; je laissai partir Tripa» thoud, et je me destinai pour la capitale d'un autre royaume. »

A Wealthy lord, travelling through France, dragg'd me to London. Ay, that was a man indeed! He water'd me six times a day, and as often o'nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts : I never felt such quick and thrilling thrusts. It was not possible for mortal prowess to hold out long, at this rate; so he drooped by degrees, and I received his soul distilled through his Tarse. He gave me fifty thousand guineas. This noble lord was succeeded by a couple of privateer-commanders lately return'd from cruising : being intimate friends, they fuck'd me, as they had sail'd, in company, endeavouring who should show most vigour and serve the readiest fire. Whilst the one was riding at anchor, I towed the other by his Tarse and prepared him for a fresh tire. Upon a modest computation, I reckon'd in about eight days time I received a hundred and eighty shot. But I soon grew tired with keeping so strict an account, for there was no end of their broad-sides. I got twelve thousand pounds

from'em for my share of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to sea again, and would fain have engaged me as a tender, but I had made a prior contract with a German count.

Duxit me Viennam in Austriâ patriam suam, ubi venereâ voluptate, quantâ maximâ poteram, ingurgitatus sum, per menses tres integros ejus splendidè nimis epulatus hospes. Illi, rugosi et contracti Lotharingo more colei, et eò usquè longa crassaque mentula, ut dimidiam nondùm acciperem, quamvis iterato coïtu fractus rictus mihi miserè pateret. Immanem ast usu frequenti vagina tandem admisit laxè gladium, novasque excogitavimus artes, quibus fututionum quotidianarum vinceremus fastidium. Modò me resupinum agitabat; modò ipsum, eques adhærescens inguinibus, motu quasi tolutario versabam. Sæpè turgentem spumantemque admovit ori priapum, simulque appressis ad labia labiis, fellatrice me linguâ perfricuit. Etsi Veneri nunquam indulgebat posticæ, à tergo me tamen adorsus, cruribus altero sublato, altero depresso, inter femora subibat, voluptaria quærens per impedimenta transire. Amatoria Sanchesii præcepta calluit ad unguem, et festivas Aretini tabulas sic expressit, ut nemo meliùs. His à me laudibus acceptis, multis florenorum millibus mea solvit obsequia, et Romam secessi.

Quella città è il tempio di Venere, ed il soggiorno delle delizie. Tutta via mi dispiaceva, che le natiche leggiadre fossero là ancora più festeggiate delle più belle potte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paese. Una cortigiana illustre si offerisce à farmi guadagnare mille scudi, s'io voleva passar la sera con esso lei in una vigna. Accettai l'invito; salimmo in una carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conosciuto nel quale due cavalieri colle braghesse rosse si fecero incontro à noi, e ci condussero in un boschetto spesso e folto, dove cavatosi subito le vesti, vedemmo i più furiosi cazzi che risaltaro mai. Ognuno chiavo la sua. Il trastullo poi si presse a quadrille, dopo per farsi guattare in bocca, poscia nelle tette; alla perfine, uno de chiavatori impadronissi del mio rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'istesso fu fatto alla conduttrice mia; è cio tutto dolcemente condito de bacci alla fiorentina. E quando i campioni nostri ebbero posto fine alla battaglia, facemmo la fricarella per risvegliar il gusto à quei benedetti signori i quali ci pagarono con generosità. In più volte simili guadagnai con loro sessanta mille scudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la cortigiana. Mi ricordo di uno che visitava mi spesso e che sborrava sempre due volte senza cavarlo; e d'un altro il quale usciva da me pian piano, per entrare soltimente nel mio vicino;

e per questo bastava fare sù è giù le natiche. Ecco una uzanza curiosa che si pratica in Italia.

Le bijou de Cypria continua son histoire sur un ton moitié congeois et moitié espagnol. Il ne savait pas apparemment assez cette dernière langue pour l'employer seule : on n'apprend une langue, dit l'auteur africain, qui se pendrait plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant beaucoup; et le bijou de Cypria n'eut presque pas le temps de parler à Madrid.

Je me sauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques désirs secrets qui me rappelaient en arrière, influxo malo del clima! y tuve luego la resolucion de ir me a una tierra, donde pudiesse gozar mis fueros, sin partir los con un usurpador. Je fis le voyage de Castille la vieille, où l'on sut le réduire à ses simples fonctions: mais cela ne suffit pas à ma vengeance. Le impuse la taréa de batter el compas en los bayles che celebrava de dia y de noche; et il s'en acquitta si bien, que nous nous réconciliâmes. Nous parûmes à la cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la ciudad, je liai con un papo venerabile por sus canas : heureusement pour moi; car il eut compassion de ma jeunesse, et me communiqua un secret, le fruit de soixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceses ser padrinos, por haver sido sus primeros pregones. Avec cette recette, et le goût de la propreté que je tentai vainement d'introduire en Espagne, je me préservai de tout accident à Madrid, où ma vanité seule fut mortifiée. Ma maîtresse a, comme vous voyez, le pied fort petit. Esta prenda es el incentivo mas poderoso de una imaginacion castellana. Un petit pied sert de passeport à Madrid à la fille que tiene la mas dilatada sima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devais la plupart de mes triomphes à un mérite étranger; y me arrime a un definidor muy virtuoso que passava a las Indias. Je vis sous les ailes de sa révérence la terre de promission, ce pays où l'heureux Frayle porte, sans scandale, de l'or dans sa bourse, un poignard à sa ceinture, et sa maîtresse en croupe. Que la vie que j'y passai fut délicieuse! quelles nuits! dieux! quelles nuits! Hay de mi! al recordarme de tantos gustos me méo.... Algo mas.... Ya, ya.... Pierdo el sentido.... Me muero....

Après un an de séjour à Madrid et aux Indes, je m'embarquai pour Constantinople. Je ne goûtais point les usages d'un peuple chez qui les bijoux sont barricadés; et je sortis promptement d'une contrée, où je risquais ma liberté. Je pratiquai pourtant assez les musulmans, pour m'apercevoir qu'ils se sont bien policés par le commerce des Européens; et je leur trouvai la légè-

reté du Français, l'ardeur de l'Anglais, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Espagnol, et d'assez fortes teintures des rafinemens Italiens : en un mot, un aga vaut, à lui seul, un cardinal, quatre ducs, un lord, trois grands d'Espagne, et deux princes Allemands.

De Constantinople, j'ai passé, messieurs, comme vous savez, à la cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos seigneurs les plus aimables; et quand je n'ai plus été bon à rein, je me suis jeté sur cette figure-là, dit le bijou, en indiquant, par un geste qui lui était familier, l'époux de Cypria. La belle chute!

L'auteur africain finit ce chapitre par un avertissement aux dames, qui pourraient être tentées de se faire traduire les endroits où le bijou de Cypria s'est exprimé dans des langues étrangères. « J'aurais manqué, dit-il, au devoir de l'historien, » en les supprimant; et au respect que j'ai pour le sexe, en les » conservant dans mon ouvrage, sans prévenir les dames ver- » tueuses, que le bijou de Cypria s'était excessivement gâté le » ton dans ses voyages; et que ses récits sont infiniment plus » libres, qu'aucune des lectures clandestines qu'elles aient jamais » faites. »

## CHAPITRE XLVIII.

### CYDALISE.

Mangogul revint chez la favorite, où Sélim l'avait devancé. Eh bien! prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien? Ni bien ni mal, répondit le sultan; je ne les ai point entendus. Et pourquoi donc, reprit la favorite? C'est, dit le sultan, que son bijou parle, comme une polyglotte, toutes sortes de langues, excepté la mienne. C'est un assez impertinent conteur, mais ce serait un excellent interprète. Quoi! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ses récits? Qu'une chose, madame, répondit Mangogul; c'est que les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes, que pour la religion des hommes; et qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues. On peut posséder le latin, le grec, l'italien, l'anglais et le congeois dans la perfection, et n'avoir non plus d'esprit qu'un bijou. C'est votre avis, madame? Et celui de Sélim? Qu'il commence donc son aventure, mais surtout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir. Sélim promit au sultan que la scene serait en un seul endroit, et dit :

J'avais environ trente ans; je venais de perdre mon père; je m'étais marié, pour ne pas laisser tomber la maison, et je vivais avec ma femme comme il convient; des égards, des attentions, de la politesse, des manières peu familières, mais fort

honnêtes. Le prince Erguebzed était monté sur le trône : j'avais sa bienveillance long-temps avant son règne. Il me l'a continuée jusqu'à sa mort, et j'ai tâché de justifier cette marque de distinction par mon zèle et par ma fidélité. La place d'inspecteur-général de ses troupes vint à vaquer, je l'obtins; et ce poste m'obligea à de fréquens voyages sur la frontière.

De fréquens voyages, s'écria le sultan ! Il n'en faut qu'un pour m'endormir jusqu'à demain. Avisez-y.

Prince, continua Sélim, ce fut dans une de ces tournées que je connus la femme d'un colonel de spahis, nommé Ostaluk, brave homme, bon officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, et qui avait en sa personne de quoi justifier cette rage; car il était affreusement laid.

Il avait épousé, depuis peu, Cydalise, jeune, vive, jolie; de ces femmes rares, pour lesquelles on sent, dès la première entrevue, quelque chose de plus que de la politesse, dont on se sépare à regret, et qui vous reviennent cent fois dans l'idée jusqu'à ce qu'on les revoie.

Cydalise pensait avec justesse, s'exprimait avec grâce; sa conversation attachait; et si l'on ne se lassait point de la voir, on se lassait encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avait droit de faire des impressions fortes sur tous les cœurs : et je m'en aperçus. Je l'estimais beaucoup; je pris bientôt un sentiment plus tendre; et tous mes procédés eurent incessamment la vraie couleur d'une belle passion. La facilité de mes premiers triomphes m'avait un peu gâté : lorsque j'attaquai Cydalise, je m'imaginai qu'elle tiendrait peu, et que, très-honorée de la poursuite de monsieur l'inspecteur-général, elle ne ferait qu'une défense convenable. Qu'on juge donc de la surprise où me jeta la réponse qu'elle fit à ma déclaration. « Seigneur, me dit-elle, » quand j'aurais la présomption de croire que vous êtes touché » de quelques appas qu'on me trouve, je serais une folle d'écou- » ter sérieusement des discours avec lesquels vous en avez trompé » mille autres, avant que de me les adresser. Sans l'estime, » qu'est-ce que l'amour? peu de chose; et vous ne me connais- » sez pas assez pour m'estimer. Quelque esprit, quelque péné- » tration qu'on ait, on n'a point en deux jours assez approfondi » le caractère d'une femme pour lui rendre des soins mérités. » Monsieur l'inspecteur-général cherche un amusement, il a » raison; et Cydalise aussi, de n'amuser personne. »

J'eus beau lui jurer que je ressentais la passion la plus vraie, que mon bonheur était entre ses mains, et que son indifférence allait empoisonner le reste de ma vie : « Jargon, me dit-elle, pur » jargon! Ou ne pensez plus à moi, ou ne me croyez pas assez

» étourdie pour donner dans des protestations usées. Ce que vous » venez de me dire là, tout le monde le dit sans le penser, et » tout le monde l'écoute sans le croire. »

Si je n'avais eu du goût pour Cydalise, ses rigueurs m'auraient mortifié : mais je l'aimais ; elles m'affligèrent. Je partis pour la cour ; son image m'y suivit ; et l'absence, loin d'amortir la passion que j'avais conçue pour elle, ne fit que l'augmenter.

Cydalise m'occupait au point, que je méditai cent fois de lui sacrifier les emplois et le rang qui m'attachaient à la cour ; mais l'incertitude du succès m'arrêta toujours.

Dans l'impossibilité de voler où je l'avais laissée, je formai le projet de l'attirer où j'étais. Je profitai de la confiance dont Erguebzed m'honorait : je lui vantai le mérite et la valeur d'Ostaluk. Il fut nommé lieutenant des spahis de la garde, place qui le fixait à côté du prince ; et Ostaluk parut à la cour, et avec lui Cydalise, qui devint aussitôt la beauté du jour.

Vous avez bien fait, dit le sultan, de garder vos emplois, et d'appeler votre Cydalise à la cour ; car je vous jure, par Brama, que je vous laissais partir seul pour sa province.

Elle fut lorgnée, considérée, obsédée, mais inutilement, continua Sélim. Je jouis seul du privilége de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de grâces et de qualités, et plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuses aventures me nuisait dans son esprit : pour l'effacer et la convaincre de la sincérité de mon amour, je me bannis de la société, et je ne vis de femme que celles que le hasard m'offrait chez elle. Il me parut que cette conduite l'avait touchée, et qu'elle se relâchait un peu de son ancienne sévérité. Je redoublai d'attention, je demandai de l'amour, et l'on m'accorda de l'estime. Cydalise commença à me traiter avec distinction ; j'eus part dans sa confiance : elle me consultait souvent sur les affaires de sa maison ; mais elle ne me disait pas un mot de celles de son cœur. Si je lui parlais sentimens, elle me répondait des maximes ; et j'étais désolé. Cet état pénible avait duré long-temps, lorsque je résolus d'en sortir, et de savoir une bonne fois pour toutes à quoi m'en tenir. Comment vous y prîtes-vous, demanda Mirzoza ? Madame, vous l'allez savoir, répondit Mangogul ; et Sélim continua.

Je vous ai dit, madame, que je voyais Cydalise tous les jours : d'abord je la vis moins souvent ; mes visites devinrent encore plus rares, enfin je ne la vis presque plus. S'il m'arrivait de l'entretenir tête à tête, quelquefois, par hasard, je lui parlais aussi peu d'amour que si je n'en eusse jamais ressenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna ; elle me soupçonna de quelque

engagement secret ; et un jour que je lui faisais l'histoire galante de la cour, Sélim, me dit-elle d'un air distrait, vous ne m'apprenez rien de vous-même ; vous racontez à ravir les bonnes fortunes d'autrui, mais vous êtes fort discret sur les vôtres. Madame, lui répondis-je, c'est qu'apparemment je n'en ai point, ou que je crois qu'il est à propos de les taire. Oh, oui ! m'interrompit-elle, c'est fort à propos que vous me céliez aujourd'hui des choses que toute la terre saura demain. A la bonne heure, madame, lui répliquai-je ; mais personne au moins ne les tiendra de moi. En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos réserves ; et qui est-ce qui ignore que vous en voulez à la blonde Misis, à la petite Zibeline, à la brune Séphéra ? A qui vous voudrez encore, madame, ajoutai-je froidement. Vraiment, reprit-elle, je croirais volontiers que ce ne sont pas les seules : depuis deux mois qu'on ne vous voit que par grâce, vous n'êtes pas resté dans l'inaction ; et l'on va vite avec ces dames-là. Moi, rester dans l'inaction, lui répondis-je ! J'en serais au désespoir. Mon cœur est fait pour aimer, et même un peu pour l'être ; et je vous avouerai même qu'il l'est ; mais ne m'en demandez pas davantage, peut-être en ai-je déjà trop dit.

Sélim, reprit-elle sérieusement, je n'ai point de secret pour vous ; et vous n'en aurez point pour moi, s'il vous plaît. Où en êtes-vous ?.... « Presque à la fin du roman.... » Et avec qui, demanda-t-elle avec empressement ?.... « Vous connaissez Martéza.... » Oui, sans doute ; c'est une femme fort aimable.... « Eh bien ! après avoir tout tenté vainement pour vous plaire, » je me suis retourné de ce côté-là. On me désirait depuis plus » de six mois ; deux entrevues m'ont aplani les aproches ; une » troisième achèvera mon bonheur : et ce soir Martéza m'attend à souper. Elle est d'un commerce amusant, légère, un » peu caustique ; mais du reste, c'est la meilleure créature du » monde. On fait mieux ses petites affaires avec ces folles-là, » qu'avec des collets montés, qui.... » Mais, seigneur, interrompit Cydalise la vue baissée, en vous faisant compliment sur votre choix, pourrait-on vous observer que Martéza n'est pas neuve, et qu'avant vous elle a compté des amans ?... « Qu'importe, madame, repris-je ? si Martéza m'aime sincèrement, » je me regarderai comme le premier. Mais l'heure de mon rendez-vous approche, permettez.... » Encore un mot, seigneur. Est-il bien vrai que Martéza vous aime ?.... « Je le crois... » Et vous l'aimez, ajouta Cydalise ?.... « Madame, lui répondis-je, » vous m'avez jeté vous-même entre les bras de Martéza ; c'est » vous en dire assez.... » J'allais sortir ; mais Cydalise me tira par mon doliman, et se retourna brusquement... « Madame me

» veut-elle quelque chose? A-t-elle quelque ordre à me don-» ner?.... » Non, monsieur : comment, vous voilà? Je vous croyais déjà bien loin ... « Madame, je vais doubler le pas.... » Sélim.... « Cydalise.... » Vous partez donc? « Oui, madame...» Ah! Sélim, à qui me sacrifiez-vous? L'estime de Cydalise ne valait-elle pas mieux que les faveurs d'une Martéza?.... « Sans » doute, madame, lui répliquai-je, si je n'avais eu pour vous » que de l'estime. Mais je vous aimais.... » Il n'en est rien, s'écria-t-elle avec transport : si vous m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables sentimens; vous auriez pressenti, vous vous seriez flatté qu'à la fin votre persévérance l'emporterait sur ma fierté : mais vous vous êtes lassé; vous m'avez délaissée, et peut-être au moment.... A ce mot Cydalise s'interrompit, un soupir lui échappa, et ses yeux s'humectèrent.... « Parlez, ma-» dame, lui dis-je, achevez. Si malgré les rigueurs dont vous » m'avez accablé, ma tendresse durait encore, vous pourriez...» Je ne peux rien; et vous ne m'aimez plus, et Martéza vous attend.... « Si Martéza m'était indifférente; si Cydalise m'était » plus chère que jamais : que feriez-vous?.... » Une folie de m'expliquer sur des suppositions.... « Cydalise, de grâce, répon-» dez-moi, comme si je ne supposais rien. Si Cydalise était tou-» jours la femme du monde la plus aimable à mes yeux; et si je » n'avais jamais eu le moindre dessein sur Martéza; encore une » fois, que feriez-vous?.... » Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin Cydalise. Je vous aimerais.... « Et Sélim vous » adore, lui dis-je, en me jetant à ses genoux, et baisant ses » mains que j'arrosais des larmes de joie. » Cydalise fut interdite : ce changement inespéré la troubla; je profitai de son désordre, et notre réconciliation fut scellée par des marques de tendresse auxquelles elle n'était pas en état de se refuser.

Et qu'en disait le bon Ostaluk, interrompit Mangogul? Sans doute qu'il permit à sa chère moitié de traiter généreusement un homme à qui il devait une lieutenance de spahis.

Prince, reprit Sélim, Ostaluk se piqua de gratitude tant qu'on ne m'écouta point; mais sitôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, et brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer; nous fûmes trahis : et Ostaluk, sûr de son prétendu déshonneur, eut l'audace de m'appeler en duel. Nous nous battîmes dans le grand parc du sérail; je le blessai de deux coups, et le contraignis à me devoir la vie.

Pendant qu'il guérissait de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer et de maltraiter Cydalise. Elle me peignit

toute la tristesse de sa situation ; je lui proposai de l'enlever ; elle y consentit ; et notre jaloux de retour de la chasse, où il avait accompagné le sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'auteur du rapt, médita sur-le-champ sa vengeance.

J'avais caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza ; et de deux nuits l'une, je me dérobais de la ville pour aller à Cisare. Cependant Ostaluk mit à prix la tête de son infidèle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, et fut introduit dans mon parc. Ce soir j'y prenais le frais avec Cydalise : nous nous étions enfoncés dans une allée sombre ; et j'allais lui prodiguer les plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'était celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçait ; mais je prévins Ostaluk ; je tirai ma dague, et Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chère femme : son cœur palpitait encore : je me hâtais de la transporter à la maison, mais elle expira avant que d'y arriver, la bouche collée sur la mienne.

Lorsque je sentis les membres de Cydalise se refroidir entre mes bras, je poussai les cris les plus aigus ; mes gens accoururent, et m'arrachèrent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, et je me renfermai dans mon palais, désespéré de la mort de Cydalise, et m'accablant des plus cruels reproches. J'aimais vraiment Cydalise ; j'en étais fortement aimé ; et j'eus tout le temps de concevoir la grandeur de la perte que j'avais faite, et de la pleurer.

Mais enfin, reprit la favorite, vous vous consolâtes ? Hélas ! madame, répondit Sélim, long-temps je crus que je ne m'en consolerais jamais ; et j'appris seulement qu'il n'y a point de douleurs éternelles.

Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mirzoza ; les voilà tous. C'est-à-dire, seigneur Sélim, que cette pauvre Cydalise, dont l'histoire vient de nous attendrir, et que vous avez tant regrettée, fut bien sotte de compter sur vos sermens ; et que, tandis que Brama la châtie peut-être rigoureusement de sa crédulité, vous passez assez doucement vos instans entre les bras d'une autre.

Eh ! madame, reprit le sultan, apaisez-vous. Sélim aime encore. Cydalise sera vengée. Seigneur, répondit Sélim, votre hautesse pourrait être mal informée : n'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cydalise, qu'un amour véritable nuisait trop au bonheur ?... Sans doute, interrompit Mirzoza ; et malgré vos réflexions, je gage qu'à l'heure

qu'il est, vous en aimez une autre plus ardemment encore.....

Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'oserais l'assurer : depuis cinq ans je suis attaché, mais attaché de cœur, à une femme charmante : ce n'est pas sans peine que je m'en suis fait écouter ; car on avait toujours été d'une vertu !... De la vertu! s'écria le sultan ; courage, mon ami, je suis enchanté, quand on m'entretient de la vertu d'une femme de cour. Sélim, dit la favorite, continuez-nous votre histoire ; et croyez toujours en bon Musulman dans la fidélité de votre maîtresse, ajouta le sultan. Ah! prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'est fidèle. Fidèle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur ? vous le croyez ! cela suffit. C'est donc Fulvia que vous aimez à présent, dit la favorite? Oui, madame, répondit Sélim. Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul : je n'ai point du tout de foi en elle ; elle est perpétuellement obsédée de bramines, et ce sont de terribles gens que ces bramines ; et puis je lui trouve de petits yeux à la chinoise, avec un nez retroussé, et l'air tout-à-fait tourné du côté du plaisir : entre nous, qu'en est-il? Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas. Eh bien ! répliqua le sultan, tout cède à cet attrait ; c'est ce que vous devez savoir mieux que moi, ou vous n'êtes.... Vous vous trompez, reprit la favorite ; on peut avoir tout l'esprit du monde, et ne point savoir cela : je gage.... Toujours des gageures, interrompit Mangogul ; cela m'impatiente : ces femmes sont incorrigibles : eh ! madame, gagnez votre château, et vous gagerez ensuite.

Madame, dit Sélim à la favorite, Fulvia ne pourrait-elle pas vous être bonne à quelque chose? Et comme quoi, demanda Mirzoza? Je me suis aperçu, répondit le courtisan, que les bijoux n'ont presque jamais parlé qu'en présence de sa hautesse ; et je me suis imaginé que le génie Cucufa, qui a opéré tant de choses surprenantes en faveur de Kanoglou, grand-père du sultan, pourrait bien avoir accordé à son petit-fils le don de les faire parler. Mais le bijou de Fulvia n'a point encore ouvert la bouche, que je sache ; n'y aurait-il pas moyen de l'interroger, de vous procurer le château, et de me convaincre de la fidélité de ma maîtresse? Sans doute, reprit le sultan ; qu'en pensez-vous, madame? Oh ! je ne me mêle point d'une affaire si scabreuse : Sélim est trop de mes amis pour l'exposer, à l'appât d'un château, à perdre le bonheur de sa vie. Mais vous n'y pensez pas, reprit le sultan ; Fulvia est sage, Sélim en mettrait sa main au feu ; il l'a dit, il n'est pas homme à s'en dédire. Non, prince, répondit Sélim ; et si votre hautesse me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y serai certainement le premier. Prenez garde à ce que vous proposez, reprit la favorite : Sélim, mon

pauvre Sélim, vous allez bien vite; et tout aimable que vous soyez.... Rassurez-vous, madame, puisque le sort en est jeté, j'entendrai Fulvia; le pis qui puisse en arriver, c'est de perdre une infidèle : et de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la sultane. Quel conte, dit Mangogul ! vous croyez donc que Sélim est devenu bien imbécile ? il a perdu la tendre Cydalise, et le voilà tout plein de vie; et vous prétendez que, s'il venait à reconnaître Fulvia pour une infidèle, il en mourrait? Je vous le garantis éternel, s'il n'est jamais assommé que de ce coup-là. Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous? on vous dira mon heure. Sélim s'inclina, Mangogul sortit; la favorite continua de représenter au vieux courtisan qu'il jouait gros jeu; Sélim la remercia des marques de sa bienveillance, et tous se retirèrent dans l'attente du grand événement.

## CHAPITRE XLIX.

### *Vingt-septième essai de l'anneau.*

#### FULVIA.

L'AUTEUR africain, qui avait promis quelque part le caractère de Sélim, s'est avisé de le placer ici; j'estime trop les ouvrages de l'antiquité pour assurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes à qui leur mérite ouvre toutes les portes; qui, par les grâces de leur figure et la légèreté de leur esprit, sont dans leur jeunesse la coqueluche de bien des femmes, et dont la vieillesse est respectée, parce qu'ayant su concilier leurs devoirs avec leurs plaisirs, ils ont illustré le milieu de leur vie par des services rendus à l'état; en un mot, des hommes qui font en tout temps les délices des sociétés. Tel était Sélim : quoiqu'il eût atteint soixante ans, et qu'il fût entré de bonne heure dans la carrière des plaisirs, une constitution robuste et des ménagemens l'avaient préservé de la caducité. Un air noble, des manières aisées, un jargon séduisant, une grande connaissance du monde fondée sur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le sexe, le faisaient considérer à la cour, comme l'homme auquel tout le monde eût aimé ressembler, mais qu'on eût imité sans succès, faute de tenir de la nature les talens et le génie qui l'avaient distingué.

Je demande à présent, continue l'auteur africain, si cet homme avait raison de s'inquiéter sur le compte de sa maîtresse, et de passer la nuit comme un fou ? car le fait est que mille réflexions lui roulèrent dans la tête, et que plus il aimait Fulvia, plus il craignait de la trouver infidèle. « Dans quel labyrinthe » me suis-je engagé, se disait-il à lui-même ? et à quel propos?

» que m'en reviendra-t-il, si la favorite gagne un château ? et
» quel sort pour moi si elle le perd ?... Mais pourquoi le per-
» drait-elle ? Ne suis-je pas certain de la tendresse de Fulvia ?...
» Ah ! je l'occupe entière ; et si son bijou parle, ce ne sera que
» de moi :... mais si le traître !... non, non, je l'aurais pressenti ;
» j'aurais remarqué des inégalités ; depuis cinq ans on se serait
» démenti.... Cependant l'épreuve est périlleuse.... mais il
» n'est plus temps de reculer ; j'ai porté le vase à ma bouche :
» il faut achever, dussé-je répandre toute la liqueur.... Peut-
» être aussi que l'oracle me sera favorable..... Hélas ! qu'en
» puis-je attendre ? Pourquoi d'autres auraient-ils attaqué sans
» succès une vertu dont j'ai triomphé ?... Ah ! chère Fulvia,
» je t'offense par ces soupçons, et j'oublie ce qu'il m'en a coûté
» pour te vaincre : un rayon d'espoir me luit, et je me flatte
» que ton bijou s'obstinera à garder le silence.... »

Sélim était dans cette agitation de pensée, lorsqu'on lui rendit, de la part du sultan, un billet qui ne contenait que ces mots : *Ce soir, à onze heures et demie précises, vous serez où vous savez.* Sélim prit la plume, et récrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim passa le reste du jour, comme la nuit qui l'avait précédé, flottant entre l'espérance et la crainte. Rien n'est plus vrai que les amans ont de l'instinct ; si leur maîtresse est infidèle, ils sont saisis d'un frémissement assez semblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais temps : l'amant soupçonneux est un chat à qui l'oreille démange dans un temps nébuleux : les animaux et les amans ont encore ceci de commun, que les animaux domestiques perdent cet instinct, et qu'il s'émousse dans les amans lorsqu'ils sont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim ; il regarda cent fois à sa pendule : enfin le moment fatal arriva, et le courtisan se rendit chez sa maîtresse ; il était tard ; mais comme on l'introduisait à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert... « Je ne vous attendais plus, lui dit-elle, et je me suis mise au
» lit avec une migraine que je dois aux impatiences où vous me
» jetez.... » Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienséance, et même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le sultan ; et depuis que je me suis séparé de vous, je n'ai pas disposé d'un moment. « Et moi, répliqua Fulvia, j'en ai été d'une
» humeur affreuse. Comment, deux jours entiers sans vous
» apercevoir !... » Vous savez, reprit Sélim, à quoi je suis obligé par mon rang ; et quelque assurée que paraisse la faveur des grands.... « Comment, interrompit Fulvia, le sultan vous
» aurait-il marqué de la froideur ? aurait-on oublié vos services ?

» Sélim, vous êtes distrait ; vous ne me répondez pas.... Ah !
» si vous m'aimez, qu'importe à votre bonheur le bon ou le
» mauvais accueil du prince ? Ce n'est pas dans ses yeux, c'est
» dans les miens, c'est entre mes bras que vous le chercherez. »

Sélim écoutait attentivement ce discours, examinait le visage de sa maîtresse, et cherchait dans ses mouvemens ce caractère de vérité auquel on ne se trompe point, et qu'il est impossible de bien simuler : quand je dis impossible, c'est à nous autres hommes ; car Fulvia se composait si parfaitement, que Sélim commençait à se reprocher de l'avoir soupçonnée. Lorsque Mangogul arriva, Fulvia se tut aussitôt ; Sélim frémit, et le bijou dit : « Madame a beau faire des pélerinages à toutes les Pagodes
» du Congo, elle n'aura point d'enfans, et pour causes que je
» sais bien, moi, qui suis son bijou..... »

A ce début, Sélim se couvrit d'une pâleur mortelle ; il voulut se lever, mais ses genoux tremblans se dérobèrent sous lui, et il retomba dans son fauteuil. Le sultan, invisible, s'approcha, et lui dit à l'oreille : En avez-vous assez?... « Ah ! prince,
» s'écria douloureusement Sélim, pourquoi n'ai-je pas écouté
» les avis de Mirzoza et les pressentimens de mon cœur ? Mon
» bonheur vient de s'éclipser ; j'ai tout perdu : je me meurs si
» son bijou se tait ; s'il parle, je suis mort. Qu'il parle pourtant.
» Je m'attends à des lumières affreuses ; mais je les redoute moins
» que je ne hais l'état perplexe où je suis. »

Cependant le premier mouvement de Fulvia avait été de porter la main sur son bijou, et de lui fermer la bouche : ce qu'il avait dit jusques-là supportait une interprétation favorable ; mais elle appréhendait pour le reste. Lorsqu'elle commençait à se rassurer sur le silence qu'il gardait, le sultan, pressé par Sélim, retourna sa bague : Fulvia fut contrainte d'écarter les doigts ; et le bijou continua :

« Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les visites trop
» assidues de tant de saints personnages nuiront toujours à mes
» intentions ; et madame n'aura point d'enfans. Si je n'étais
» fêté que par Sélim, je deviendrais peut-être fécond ; mais je
» mène une vie de forçat. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est
» l'autre, et toujours à la rame. Le dernier homme qui voit
» Fulvia, c'est toujours celui qu'elle croit destiné par le ciel à
» perpétuer sa race. Personne n'est à l'abri de cette fantaisie.
» La condition fatigante, que celle du bijou d'une femme
» titrée qui n'a point d'héritiers ! Depuis dix ans, je suis aban-
» donné à des gens qui n'étaient pas faits seulement pour lever
» l'œil sur moi. »

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avait assez entendu

pour être guéri de sa perplexité : il lui fit grâce du reste, retourna sa bague, et sortit, abandonnant Fulvia aux reproches de son amant.

D'abord le malheureux Sélim avait été pétrifié ; mais la fureur lui rendant les forces et la parole, il lança un regard méprisant sur son infidèle, et lui dit : « Ingrate, perfide, si je » vous aimais encore, je me vengerais ; mais indigne de ma » tendresse, vous l'êtes aussi de mon courroux. Un homme » comme moi, Sélim compromis avec un tas de faquins....»

En vérité, l'interrompit brusquement Fulvia, du ton d'une courtisane démasquée, vous avez bonne grâce de vous formaliser d'une bagatelle : au lieu de me savoir gré de vous avoir dérobé des choses dont la connaissance vous eût désespéré dans le temps, vous prenez feu, vous vous emportez comme si l'on vous avait offensé. Et quelle raison, monsieur, auriez-vous de vous préférer à Séton, à Rikel, à Molli, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la cour, à qui l'on ne se donne seulement pas la peine de déguiser les passades qu'on leur fait? Un homme comme vous, Sélim, est un homme épuisé, caduc, hors d'état, depuis une éternité, de fixer seul une jolie femme qui n'est pas une sotte. Convenez donc que votre présomption est déplacée, et votre courroux impertinent. Au reste, vous pouvez, si vous êtes mécontent, laisser le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous. « Aussi fais-je, » et de très-grand cœur, répliqua Sélim outré d'indignation ; » et il sortit, bien résolu de ne point revoir cette femme.

Il rentra dans son hôtel, et s'y renferma quelques jours, moins chagrin, dans le fond, de la perte qu'il avait faite, que de sa longue erreur. Ce n'était pas son cœur, c'était sa vanité qui souffrait. Il redoutait les reproches de la favorite et les plaisanteries du sultan ; et il évitait l'une et l'autre.

Il s'était presque déterminé à renoncer à la cour, à s'enfoncer dans la solitude, et à achever en philosophe une vie dont il avait perdu la plus grande partie sous l'habit d'un courtisan, lorsque Mirzoza, qui devinait ses pensées, entreprit de le consoler, le manda au sérail, et lui tint ce discours : « Eh bien ! » mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez donc? Ce n'est pas » Fulvia, c'est moi que vous punissez de ses infidélités. Nous » sommes tous fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle » est chagrinante ; mais si vous faites quelque cas de la protec- » tion du sultan, et de mon estime, vous continuerez d'animer » notre société, et vous oublierez cette Fulvia, qui ne fut ja- » mais digne d'un homme tel que vous. »

Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il est temps

de me retirer. J'ai vu suffisamment le monde ; je me serais vanté il y a quatre jours de le connaître ; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes sont indéfinissables, et toutes me seraient odieuses, si vous n'étiez comprise dans un sexe dont vous avez tous les charmes. Fasse Brama que vous n'en preniez jamais les travers! Adieu, madame ; je vais dans la solitude m'occuper de réflexions utiles. Le souvenir des bontés dont vous et le sultan m'avez honoré, m'y suivra ; et si mon cœur y forme encore quelques vœux, ce sera pour votre bonheur et sa gloire.

Sélim, lui répondit la favorite, vous prenez conseil du dépit. Vous craignez un ridicule que vous éviterez moins en vous éloignant de la cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philosophie tant qu'il vous plaira ; mais ce n'est pas ici le moment d'en faire usage : on ne verra dans votre retraite qu'humeur et chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un désert ; et le sultan.....

L'arrivée de Mangogul interrompit la favorite ; elle lui communiqua le dessein de Sélim. « Il est donc fou, dit le prince : » est-ce que les mauvais procédés de cette petite Fulvia lui ont » tourné la tête? » Puis s'adressant à Sélim.... « Il n'en sera pas » ainsi, notre ami ; vous demeurerez, continua-t-il : j'ai besoin » de vos conseils ; et madame, de votre société. Le bien de » mon empire et la satisfaction de Mirzoza l'exigent ; et cela » sera. »

Sélim, touché des sentimens de Mangogul et de la favorite, s'inclina respectueusement, demeura à la cour, et fut aimé, chéri, recherché, et distingué, par sa faveur auprès du sultan et de Mirzoza.

## CHAPITRE L.

### *Événemens prodigieux du règne de Kanoglou, grand-père de Mangogul.*

La favorite était fort jeune. Née sur la fin du règne d'Erguebzed, elle n'avait presque aucune idée de la cour de Kanoglou. Un mot échappé par hasard lui avait donné de la curiosité pour les prodiges que le génie Cucufa avait opérés en faveur de ce bon prince ; et personne ne pouvait l'en instruire plus fidèlement que Sélim : il en avait été témoin, y avait eu part, et possédait à fond l'histoire de ces temps. Un jour qu'il était seul avec elle, Mirzoza le mit sur ce chapitre, et lui demanda si le règne de Kanoglou, dont on faisait tant de bruit, avait vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixaient aujourd'hui l'attention du Congo?

« Je ne suis point intéressé, madame, lui répondit Sélim, à

» préférer le vieux temps à celui du prince régnant. Il se passe » de grandes choses; mais ce n'est peut-être que l'essai de celles » qui continueront d'illustrer Mangogul; et ma carrière est » trop avancée, pour que je puisse me flatter de les voir.» Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza; vous avez acquis, et vous conserverez l'épithète d'éternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu.

Madame, continua Sélim, le règne de Kanoglou a été long, et nos poëtes l'ont surnommé l'âge d'or. Ce titre lui convient à plusieurs égards. Il a été signalé par des succès et des victoires; mais les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or était quelquefois de mauvais aloi. La cour, qui donne le ton au reste de l'empire, était fort galante. Le sultan avait des maîtresses; les seigneurs se piquèrent de l'imiter; et le peuple prit insensiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut excessive. On fit un art de la délicatesse dans les repas. On jouait gros jeu; on s'endettait, on ne payait point, et l'on dépensait tant qu'on avait de l'argent et du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances, qui ne furent point exécutées. On prit des villes, on conquit des provinces, on commença des palais, et l'on épuisa l'empire d'hommes et d'argent. Les peuples chantaient victoire, et se mouraient de faim. Les grands avaient des châteaux superbes et des jardins délicieux, et leurs terres étaient en friche. Cent vaisseaux de haut bord nous avaient rendus les maîtres de la mer, et la terreur de nos voisins; mais une bonne tête calcula juste ce qu'il en coûtait à l'état pour l'entretien de ces carcasses; et malgré les représentations des autres ministres, il fut ordonné qu'on en ferait un feu de joie. Le trésor royal était un grand coffre vide, que cette misérable économie ne remplit point; et l'or et l'argent devinrent si rares, que les fabriques de monnaies furent un beau matin converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou se laissa persuader par des fanatiques, qu'il était de la dernière importance que tous ses sujets lui ressemblassent, et qu'ils eussent les yeux bleus, le nez camard, et la moustache rouge comme lui, et il en chassa du Congo plus de deux millions qui n'avaient point cet uniforme, ou qui refusèrent de le contrefaire. Voilà, madame, cet âge d'or; voilà ce bon vieux temps que vous entendez regretter tous les jours; mais laissez dire les radoteurs; et croyez que nous avons nos Turennes et nos Colberts; que le présent, à tout prendre, vaut mieux que le passé; et que, si les peuples sont plus heureux sous Mangogul qu'ils ne l'étaient sous Kanoglou, le règne de sa hautesse est plus illustre que celui de son aïeul,

la félicité des sujets étant l'exacte mesure de la grandeur des princes. Mais revenons aux singularités de celui de Kanoglou.

Je commencerai par l'origine des pantins. Sélim, je vous en dispense : je sais cet événement par cœur, lui dit la favorite ; passez à d'autres choses. Madame, lui demanda le courtisan, pourrait-on vous demander d'où vous le tenez ? Mais, répondit Mirzoza, cela est écrit. Oui, madame, répliqua Sélim, et par des gens qui n'y ont rien entendu. J'entre en mauvaise humeur, quand je vois de petits particuliers obscurs, qui n'ont jamais approché des princes qu'à la faveur d'une entrée dans la capitale, ou de quelqu'autre cérémonie publique, se mêler d'en faire l'histoire.

Madame, continua Sélim, nous avions passé la nuit à un bal masqué dans les grands salons du sérail, lorsque le génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, et nous ordonna d'aller nous coucher, et de dormir vingt-quatre heures de suite : on obéit, et, ce terme expiré, le sérail se trouva transformé en une vaste et magnifique galerie de pantins ; on voyait, à l'un des bouts, Kanoglou sur son trône ; une longue ficelle lui descendait entre les jambes ; une vieille fée décrépite l'agitait sans cesse, et d'un coup de poignet, mettait en mouvement une multitude de pantins subalternes auxquels répondaient des fils imperceptibles et déliés, qui partaient des doigts et des orteils de Kanoglou : elle tirait, et à l'instant le sénéchal dressait et scellait des édits ruineux, ou prononçait, à la louange de la fée, un éloge que son secrétaire lui soufflait ; le ministre de la guerre envoyait à l'armée des allumettes ; le surintendant des finances bâtissait des maisons, et laissait mourir de faim les soldats ; ainsi des autres pantins.

Si quelques pantins exécutaient leurs mouvemens de mauvaise grâce, ne levaient pas assez les bras, ne fléchissaient pas assez les jambes, la fée rompait leurs attaches d'un coup d'arrière-main, et ils devenaient paralytiques. Je me souviendrai toujours de deux émirs très-vaillans qu'elle prit en guignon, et qui demeurèrent perclus des bras pendant toute leur vie.

Les fils qui se distribuaient de toutes les parties du corps de Kanoglou, allaient se rendre à des distances immenses, et faisaient remuer ou se reposer, du fond du Congo jusques sur les confins du Monoémugi, des armées de pantins : d'un coup de ficelle, une ville s'assiégeait, on ouvrait la tranchée, l'on battait en brèche, l'ennemi se préparait à capituler ; mais il survenait un second coup de ficelle, et le feu de l'artillerie se ralentissait, les attaques ne se conduisaient plus avec la même vigueur, on arrivait au secours de la place, la division s'allu-

mait entre nos généraux; nous étions attaqués, surpris et battus à plate couture.

Ces mauvaises nouvelles n'attristaient jamais Kanoglou; il ne les apprenait que quand ses sujets les avaient oubliées; et la fée ne les lui laissait annoncer que par des pantins qui portaient tous un fil à l'extrémité de la langue, et qui ne disaient que ce qu'il lui plaisait, sous peine de devenir muets.

Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui scandalisa amèrement les dévots: les femmes se mirent à faire des culbutes, et à marcher la tête en bas, les pieds en l'air, et les mains dans leurs mules.

Cela dérouta d'abord toutes les connaissances, et il fallut étudier les nouvelles physionomies: on en négligea beaucoup, qu'on cessa de trouver aimables lorsqu'elles se montrèrent; et d'autres, dont on n'avait jamais rien dit, gagnèrent infiniment à se faire connaître. Les jupons et les robes, tombant sur les yeux, on risquait à s'égarer ou à faire de faux pas; c'est pourquoi on raccourcit les uns, et l'on ouvrit les autres: telle est l'origine des jupons courts et des robes ouvertes. Quand les femmes se retournèrent sur leurs pieds, elles conservèrent cette partie de leur habillement, comme elle était; et si l'on considère bien les jupons de nos dames, on s'apercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui.

Toute mode qui n'aura qu'un but, passera promptement: pour durer, il faut qu'elle soit au moins à deux fins. On trouva dans le même temps le secret de soutenir la gorge en dessus, et l'on s'en sert aujourd'hui pour la soutenir en dessous.

Les dévotes surprises de se trouver la tête en bas et les jambes en l'air, se couvrirent d'abord avec leurs mains; mais cette attention leur faisait perdre l'équilibre, et trébucher lourdement. De l'avis des bramines, elles nouèrent dans la suite leurs jupons sur leurs jambes avec de petits rubans noirs: les femmes du monde trouvèrent cet expédient ridicule, et publièrent que cela gênait la respiration, et donnait des vapeurs: ce prodige eut des suites heureuses; il occasiona beaucoup de mariages, ou de ce qui y ressemble, et une foule de conversions; toutes celles qui avaient les fesses laides se jetèrent à corps perdu dans la dévotion, et prirent de petits rubans noirs: quatre missions de bramines n'en auraient pas tant fait.

Nous sortions à peine de cette épreuve, que nous en subîmes une autre moins générale, mais non moins instructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt et par-delà, se levèrent un beau matin le doigt du

milieu pris, devinez où, madame, dit Sélim à la favorite? ce n'était ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque : on soupçonna leur maladie, et l'on courut au remède. C'est depuis ce temps que nous sommes dans l'usage de marier des enfans à qui on devrait donner des poupées.

Autre bénédiction : la cour de Kanoglou abondait en petits-maîtres; et j'avais l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenais des jeunes seigneurs français, je m'aperçus que nos épaules s'élevaient et devenaient plus hautes que nos têtes; mais ce ne fut pas tout : sur-le-champ nous nous mîmes à pirouetter sur un talon. Et qu'y avait-il de rare en cela, demanda la favorite? Rien, madame, lui répondit Sélim, sinon que la première métamorphose est l'origine des gros dos, si fort à la mode dans votre enfance; et la seconde, celle des persiffleurs, dont le règne n'est pas encore passé. On commençait alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un discours, qu'on allait en pirouettant continuer à un autre, et finir à un troisième, pour qui il devenait moitié obscur, moitié impertinent.

Une autre fois, nous nous trouvâmes tous la vue basse; il fallut recourir à Bion : le coquin nous fit des lorgnettes, qu'il nous vendait dix sequins, et dont nous continuâmes de nous servir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De là viennent, madame, les lorgnettes de l'opéra.

Je ne sais ce que les femmes galantes firent, à peu près dans ce temps, à Cucufa; mais il se vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année, dont elles avaient passé les nuits au bal, à table et au jeu, et les jours dans leurs équipages, ou entre les bras de leurs amans, elles furent tout étonnées de se trouver laides : l'une était noire comme une taupe, l'autre couperosée, celle-ci pâle et maigre, celle-là jaunâtre et ridée : il fallut pallier ce funeste enchantement; et nos chimistes découvrirent le blanc, le rouge, les pommades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches, et mille autres secrets dont elles usèrent pour cesser d'être laides, et devenir hideuses. Cucufa les tenait sous cette malédiction, lorsque Erguebzed, qui aimait les belles personnes, intercéda pour elles : le génie fit ce qu'il put; mais le charme avait été si puissant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement; et les femmes de cour restèrent telles que vous les voyez encore.

En fut-il de même des hommes, demanda Mirzoza? Non, madame, répondit Sélim; ils durèrent les uns plus, les autres moins : les épaules hautes s'affaissèrent peu à peu, on se redressa; et de crainte de passer pour gros dos, on porta la tête au vent, et l'on minauda : on continua de pirouetter, et l'on pirouette

encore aujourd'hui : entamez une conversation sérieuse ou sensée en présence d'un jeune seigneur du bel air, et zeste vous le verrez s'écarter de vous en faisant le moulinet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de sa santé, ou lui chuchoter à l'oreille qu'il a soupé la veille avec la Rabon, que c'est une fille adorable; qu'il paraît un roman nouveau; qu'il en a lu quelques pages, que c'est du beau, mais du grand beau : et puis zeste, des pirouettes vers une femme à qui il demande si elle a vu le nouvel opéra, et à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir.

Mirzoza trouva ces ridicules assez plaisans, et demanda à Sélim s'il les avait eus. « Comment! madame, reprit le vieux » courtisan, était-il permis de ne les pas avoir, sans passer pour » un homme de l'autre monde? Je fis le gros dos, je me redres- » sai, je minaudai, je lorgnai, je pirouettai, je persifflai comme » un autre; et tous les efforts de mon jugement se réduisirent » à prendre ces travers des premiers, et à n'être pas des derniers » à m'en défaire. » Sélim en était là, lorsque Mangogul parut. L'auteur africain ne nous apprend ni ce qu'il était devenu, ni ce qui l'avait occupé pendant le chapitre précédent : apparemment qu'il est permis aux princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des misères, et de ressembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie se consume à des riens, ou à des choses qui ne méritent pas d'être sues.

## CHAPITRE LI.

### *Vingt-huitième essai de l'anneau.*

#### OLYMPIA.

Madame, réjouissez-vous, dit Mangogul en entrant chez la favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les bijoux sont de petits fous qui ne savent ce qu'ils disent. La bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité. Et comment votre hautesse les a-t-elle surpris en mensonge, demanda la favorite? Vous l'allez savoir, répondit le sultan. Sélim vous avait promis toutes ses aventures; et vous ne doutez point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien! je viens de consulter un bijou qui l'accuse d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confessée, qu'assurément il n'a point eue, et qui même n'est pas de son caractère. Tyranniser une jolie femme, la mettre à contribution sous peine d'exécution militaire, reconnaissez-vous là Sélim?

Eh! pourquoi non, seigneur, répliqua la favorite? Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable; et s'il a tu l'aven-

ture que vous avez découverte, c'est peut-être qu'il s'est réconcilié avec ce bijou, qu'ils sont bien ensemble, et qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, sans manquer à sa promesse.

La fausseté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, aurait dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'est point du tout ce que vous imaginez; c'est une extravagance de la première jeunesse de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes dont on tire parti dans la minute, et qu'on ne conserve point.

Madame, dit Sélim à la favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, et je me sens à présent la conscience tout-à-fait pure.

Olympia, dit Mangogul..... Ah! prince, interrompit Sélim, je sais ce que c'est : cette historiette est si vieille, qu'il n'est pas étonnant qu'elle me soit échappée.

Olympia, reprit Mangogul, femme du premier caissier du Hasna, s'était coiffée d'un jeune officier, capitaine dans le régiment de Sélim. Un matin, son amant vint tout éperdu, lui annoncer les ordres donnés à tous les militaires de partir, et de joindre leurs corps. Mon aïeul Kanoglou avait résolu cette année d'ouvrir la campagne de bonne heure; et un projet admirable qu'il avait formé, n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en frondèrent, les femmes en maudirent: chacun avait ses raisons. Je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, et d'empêcher, s'il était possible, le départ de Gabalis : c'était le nom de son amant. Sélim passait déjà pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenait de se faire escorter; et deux de ses amies, femmes aussi jolies qu'elles, s'offrirent à l'accompagner. Sélim était dans son hôtel lorsqu'elles arrivèrent. Il reçut Olympia, car elle parut seule, avec cette politesse aisée que vous lui connaissez, et s'informa de ce qui lui attirait une si belle visite. Monsieur, lui dit Olympia, je m'intéresse pour Gabalis; il a des affaires importantes qui rendent sa présence nécessaire à Banza, et je viens vous demander un congé de semestre.

Un congé de semestre, madame? Vous n'y pensez pas, lui répondit Sélim; les ordres du sultan sont précis : je suis au désespoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grâce qui me perdrait infailliblement. Nouvelles instances de la part d'Olympia. Nouveaux refus de la part de Sélim. Le visir m'a promis que je serais compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, madame, que je me noie pour vous obliger?... Et non, monsieur, vous ne vous noierez point, et vous m'obli-

gerez..... Madame, cela n'est pas possible ; mais si vous voyiez le visir..... Ah ! monsieur, à qui me renvoyez-vous là ? Cet homme n'a jamais rien fait pour les dames... J'ai beau rêver, car je serais comblé de vous rendre service, et je n'y vois plus qu'un moyen. Et quel est-il, demanda vivement Olympia ?..... Votre dessein, répondit Sélim, serait de rendre Gabalis heureux pour six mois ; mais, madame, ne pourriez-vous pas disposer d'un quart-d'heure des plaisirs que vous lui destinez ? Olympia le comprit à merveille, rougit, bégaya, et finit par se récrier sur la dureté de la proposition. N'en parlons plus, madame, reprit le colonel d'un air froid, Gabalis partira ; il faut que le service du prince se fasse. J'aurais pu prendre sur moi quelque chose, mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, madame, si Gabalis part, c'est vous qui le voulez. Moi, s'écria vivement Olympia ! ah ! monsieur, expédiez promptement sa patente, et qu'il reste. Les préliminaires essentiels du traité furent ratifiés sur un sopha, et la dame croyait pour le coup tenir Gabalis ; lorsque le traître que vous voyez, s'avisa, comme par réminiscence, de lui demander ce que c'était que les deux dames qui l'avaient accompagnée, et qu'elle avait laissées dans l'appartement voisin. Ce sont deux de mes intimes, répondit Olympia ; et de Gabalis aussi, ajouta Sélim ; il n'en faut pas douter. Cela supposé, je ne crois pas qu'elles refusent d'acquitter chacune un tiers des droits du traité. Oui, cela me paraît juste ; je vous laisse, madame, le soin de les y disposer. En vérité, monsieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteste que ces dames n'ont nulle prétention à Gabalis ; mais pour les tirer et sortir moi-même d'embarras, si vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez sur elles. Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à sa parole ; et voilà, madame, ce que Sélim aurait dû vous apprendre.

Je lui pardonne, dit la favorite ; Olympia n'était pas assez bonne à connaître, pour que je lui fasse un procès de l'avoir oubliée. Je ne sais où vous allez déterrer ces femmes-là : en vérité, prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château.

Madame, il me semble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul : faites-moi la grâce de vous rappeler quel est le premier essai de ma bague que je vous proposai ; et vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plus tôt.

Oui, reprit la sultane, je sais que vous m'avez juré que je serais exceptée du nombre des bijoux parlans, et que depuis ce

temps vous ne vous êtes adressé qu'à des femmes décriées ; à une Aminte, une Zobéide, une Thélis, une Zulique, dont la réputation était presque décidée.

Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter sur ces bijoux : mais faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous l'ai dit, et je vous le répète ; la bonne compagnie en fait de bijoux est plus rare que vous ne pensez ; et si vous ne vous déterminez à gaguer vous-même.....

Moi, interrompit vivement Mirzoza ! je n'aurai jamais de château de ma vie, si pour en avoir un, il faut en venir là. Un bijou parlant ! fi donc ! cela est d'une indécence... Prince, en un mot, vous savez mes raisons ; et c'est très-sérieusement que je vous réitère mes menaces.

Mais ou ne vous plaignez plus de mes essais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayions recours ; car je suis désespéré que cela ne finisse point. Des bijoux libertins, et puis quoi encore, des bijoux libertins, et toujours des bijoux libertins.

J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le bijou d'Eglé ; et j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés.

Madame, reprit Mangogul, ils expirèrent hier ; et tandis que Sélim vous faisait des contes de la vieille cour, j'apprenais du bijou d'Eglé, que, grâce à la mauvaise humeur de Célébi, et aux assiduités d'Almanzor, sa maîtresse ne vous est bonne à rien.

Ah! prince, que me dites-vous là, s'écria la favorite ? C'est un fait, reprit le sultan : je vous régalerai de cette histoire une autre fois ; mais en attendant, cherchez une autre corde à votre arc.

Eglé, la vertueuse Eglé, s'est enfin démentie, disait la favorite surprise ! en vérité, je n'en reviens pas.

Vous voilà toute désorientée, reprit Mangogul ; et vous ne savez plus où donner de la tête.

Ce n'est pas cela, repondit la favorite ; mais je vous avoue que je comptais beaucoup sur Eglé. Il n'y faut plus penser, ajouta Mangogul ; dites-nous seulement si c'était la seule femme sage que vous connussiez ?

Non, prince ; il y en a cent autres, et des femmes aimables que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même, de... de...

Mirzoza s'arrêta tout court, sans avoir articulé le nom d'une seule. Sélim ne put s'empêcher de sourire, et le sultan d'éclater de l'embarras de la favorite, qui connaissait tant de femmes sages, et qui ne s'en rappelait aucune.

Mirzoza piquée, se tourna du côté de Sélim, et lui dit : Mais, Sélim, aidez-moi donc, vous qui vous y connaissez. Prince, ajouta-t-elle, en portant la parole au sultan, adressez-vous à... Qui dirai-je? Sélim, aidez-moi donc. A Mirzoza, continua Sélim. Vous me faites très-mal votre cour, reprit la favorite. Je ne crains pas l'épreuve; mais je l'ai en aversion. Nommez-en vite une autre, si vous voulez que je vous pardonne.

On pourrait, dit Sélim, voir si Zaïde a trouvé la réalité de l'amant idéal qu'elle s'est figuré, et auquel elle comparait jadis tous ceux qui lui faisaient la cour.

Zaïde, reprit Mangogul! je vous avoue que cette femme est assez propre à me faire perdre. C'est, ajouta la favorite, peut-être la seule dont la prude Arsinoé et le fat Jonéki aient épargné la réputation.

Cela est fort, dit Mangogul; mais l'essai de ma bague vaut encore mieux. Allons droit à son bijou; cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. Comment! ajouta la favorite, en riant, vous possédez votre Racine, comme un acteur.

## CHAPITRE LII.

### *Vingt-neuvième essai de l'anneau.*

#### ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

Mangogul, sans répondre à la plaisanterie de la favorite, sortit sur-le-champ, et se rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table, sur laquelle il aperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparses qui venaient d'un amant chéri, comme il était facile de le présumer au cas qu'elle en faisait. Elle écrivait; des larmes lui coulaient des yeux et mouillaient son papier. Elle baisait avec transport le portrait, ouvrait les lettres, écrivait quelques mots, revenait au portrait, se précipitait sur les bagatelles dont j'ai parlé, et les pressait contre son sein.

Le sultan fut dans un étonnement incroyable; il n'avait jamais vu de femmes tendres que la favorite et Zaïde. Il se croyait aimé de Mirzoza; mais Zaïde n'aimait-elle pas davantage Zuleïman? Et ces deux amans n'étaient-ils point les seuls vrais amans du Congo?

Les larmes que Zaïde versait en écrivant, n'étaient point des larmes de tristesse. L'amour les lui faisait répandre. Et dans ce moment un sentiment délicieux qui naissait de la certitude de posséder le cœur de Zuleïman, était le seul qui l'affectât. « Cher » Zuleïman, s'écriait-elle, que je t'aime! que tu m'es cher! que » tu m'occupes agréablement! Dans les instans où Zaïde n'a

» point le bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien elle » est à toi : loin de Zuleïman, son amour est l'unique entretien » qui lui plaise. »

Zaïde en était là de sa tendre méditation, lorsque Mangogul dirigea son anneau sur elle. A l'instant il entendit son bijou soupirer, et répéter les premiers mots du monologue de sa maîtresse : « Cher Zuleïman, que je t'aime! que tu m'es cher! que » tu m'occupes agréablement! » Le cœur et le bijou de Zaïde étaient trop bien d'accord pour varier dans leurs discours. Zaïde fut d'abord surprise; mais elle était si sûre que son bijou ne dirait rien que Zuleïman ne pût entendre avec plaisir, qu'elle désira sa présence.

Mangogul réitéra son essai, et le bijou de Zaïde répéta d'une voix douce et tendre : « Zuleïman, cher Zuleïman, que je » t'aime! que tu m'es cher! »

Zuleïman, s'écria le sultan, est le mortel le plus fortuné de mon empire. Quittons ces lieux où l'image d'un bonheur plus grand que le mien se présente à mes yeux et m'afflige. Il sortit aussitôt, et porta chez la favorite un air inquiet et rêveur. « Prince, qu'avez-vous, lui demanda-t-elle? vous ne me dites » rien de Zaïde.... » Zaïde, madame, répondit Mangogul, est une femme adorable! Elle aime comme on n'a jamais aimé... « Tant pis pour elle, répartit Mirzoza.... » Que dites-vous, reprit le sultan?... « Je dis, répondit la favorite, que Ker- » madès est un des maussades personnages du Congo ; que l'in- » térêt et l'autorité des parens ont fait ce mariage-là, et que » jamais époux n'ont été plus dépareillés que Kermadès et » Zaïde.... » Eh! madame, reprit Mangogul, ce n'est pas son époux qu'elle aime.... » Et qui donc, demanda Mirzoza?.... C'est Zuleïman, répondit Mangogul.... « Adieu donc les por- » celaines et le petit sapajou, ajouta la sultane... » Ah! disait tout bas Mangogul, cette Zaïde m'a frappé; elle me suit; elle m'obsède ; il faut absolument que je la revoie. Mirzoza l'interrompit par quelques questions auxquelles il répondit des monosyllables. Il refusa un piquet qu'elle lui proposa, se plaignit d'un mal de tête qu'il n'avait point, se retira dans son appartement, se coucha sans souper, ce qui ne lui était arrivé de sa vie, ne dormit point. Les charmes et la tendresse de Zaïde, les qualités et le bonheur de Zuleïman le tourmentèrent toute la nuit.

On pense bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus pressé que de retourner chez Zaïde : il sortit de son palais sans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza ; il y manquait pour la première fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleïman y était avec elle. Il tenait les mains de sa maîtresse

dans les siennes, et il avait les yeux fixés sur les siens : Zaïde penchée sur ses genoux, lançait à Zuleïman des regards animés de la passion la plus vive. Ils gardèrent quelque temps cette situation; mais cédant au même instant à la violence de leurs désirs, ils se précipitèrent entre les bras l'un de l'autre, et se serrèrent fortement. Le silence profond qui jusqu'alors avait régné autour d'eux, fut troublé par leurs soupirs, le bruit de leurs baisers, et quelques mots inarticulés qui leur échappaient... Vous m'aimez!..... Je vous adore!.... M'aimerez-vous toujours!.... Ah! le dernier soupir de ma vie sera pour Zaïde....

Mangogul accablé de tristesse, se renversa dans un fauteuil et se mit la main sur les yeux. Il craignit de voir des choses qu'on imagine bien, et qui ne furent point.... Après un silence de quelques momens : Ah! cher et tendre amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à présent, dit Zaïde! Je ne vous en aimerais pas moins, et je n'aurais aucun reproche à me faire.... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher et tendre amant, viens, que j'essuie tes larmes... Zuleïman, vous baissez les yeux; qu'avez-vous? Regardez-moi donc?.... Viens, cher ami, viens, que je te console : colle tes lèvres sur ma bouche; inspire-moi ton âme; reçois la mienne : suspens... Ah! non... non.... Zaïde acheva son discours par un soupir violent, et se tut.

L'auteur africain nous apprend que cette scène frappa vivement Mangogul; qu'il fonda quelques espérances sur l'insuffisance de Zuleïman; et qu'il y eut des propositions secrètes portées de sa part à Zaïde qui les rejeta, et ne s'en fit point un mérite auprès de son amant.

## CHAPITRE LIII.

### *L'amour platonique.*

« Mais cette Zaïde est-elle donc unique? Mirzoza ne lui cède
» en rien pour les charmes, et j'ai mille preuves de sa tendresse :
» je veux être aimé, je le suis; et qui m'a dit que Zuleïman l'est
» plus que moi? J'étais un fou d'envier le bonheur d'un autre.
» Non, personne sous le ciel n'est plus heureux que Mangogul.»
Ce fut ainsi que commencèrent les remontrances que le sultan se fit à lui-même. L'auteur a supprimé le reste; il se contente de nous avertir que le prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui présentaient ses ministres, et que Zaïde ne lui revint plus dans l'esprit.

Une de ces soirées qu'il était fort satisfait de sa maîtresse ou de lui-même, il proposa d'appeler Sélim, et de s'égarer un peu

dans les bosquets du jardin du sérail. C'était des cabinets de verdure où, sans témoins, l'on pouvait tout dire, et faire bien des choses. En s'y acheminant, Mangogul jeta la conversation sur les raisons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée sur les grands principes, et entêtée d'idées de vertu qui ne convenaient assurément ni à son rang, ni à sa figure, ni à son âge, soutenait que très-souvent on aimait pour aimer; et que des liaisons commencées par le rapport des caractères, soutenues par l'estime, et cimentées par la confiance, duraient très-long-temps et très-constamment, sans qu'un amant prétendît à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

Voilà, madame, répondit le sultan, comme les romans vous ont gâtée. Vous avez vu là des héros respectueux et des princesses vertueuses jusqu'à la sottise; et vous n'avez pas pensé que ces êtres n'ont jamais existé que dans la tête des auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui sait mieux que personne le catéchisme de Cythère, qu'est-ce que l'amour? je gagerais bien qu'il vous répondrait que l'amour n'est autre chose que....

Gageriez-vous, interrompit la sultane, que la délicatesse des sentimens est une chimère, et que, sans l'espoir de jouir, il n'y aurait pas un grain d'amour dans le monde? En vérité, il faudrait que vous eussiez bien mauvaise opinion du cœur humain.

Aussi fais-je, reprit Mangogul; nos vertus ne sont pas plus désintéressées que nos vices. Le brave poursuit la gloire en s'exposant à des dangers; le lâche aime le repos et la vie; et l'amant veut jouir.

Sélim, se rangeant de l'avis du sultan, ajouta que, si deux choses arrivaient, l'amour serait banni de la société pour n'y plus reparaître.

Et quelles sont ces deux choses, demanda la favorite? C'est, répondit Mangogul, si vous et moi, madame, et tous les autres, venions à perdre ce que Tanzaï et Néadarné retrouvèrent en rêvant.

Quoi! vous croyez, interrompit Mirzoza, que sans ces misères-là, il n'y aurait ni estime, ni confiance entre deux personnes de différent sexe? Une femme avec des talens, de l'esprit et des grâces ne toucherait plus? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractère excellent, ne serait pas écouté?

Non, madame, reprit Mangogul; car que dirait-il, s'il vous plaît?

Mais tout plein de jolies choses qu'on aurait, ce me semble, toujours bien du plaisir à entendre, répondit la favorite.

Remarquez, madame, dit Sélim, que ces choses se disent tous les jours sans amour. Non, madame, non; j'ai des preuves complètes que, sans un corps bien organisé, point d'amour. Agénor, le plus beau garçon du Congo, et l'esprit le plus délicat de la cour, si j'étais femme, aurait beau m'étaler sa belle jambe, tourner sur moi ses grands yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, et se faire valoir par tous ses avantages, je ne lui dirais qu'un mot; et, s'il ne répondait ponctuellement à ce mot, j'aurais pour lui toute l'estime possible; mais je ne l'aimerais point.

Cela est positif, ajouta le sultan; et ce mot mystérieux, vous conviendrez de sa justesse et de son utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre instruction, vous faire répéter la conversation d'un bel esprit de Banza avec un maître d'école; vous comprendriez tout d'un coup comment le bel esprit, qui soutenait votre thèse, convint à la fin qu'il avait tort, et que son adversaire raisonnait comme un bijou. Mais Sélim vous dira cela; c'est de lui que je le tiens.

La favorite imagina qu'un conte, que Mangogul ne lui faisait pas, devait être fort graveleux; et elle entra dans un des cabinets sans le demander à Sélim : heureusement pour lui; car avec tout l'esprit qu'il avait, il eût mal satisfait la curiosité de la favorite, ou fort alarmé sa pudeur. Mais, pour lui donner le change, et éloigner encore davantage l'histoire du maître d'école, il lui raconta celle qui suit :

Madame, lui dit le courtisan, dans une vaste contrée, voisine des sources du Nil, vivait un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avait pas dix-huit ans, que toutes les filles s'entre-disputèrent son cœur, et qu'il n'y avait guères de femmes qui ne l'eussent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aima sitôt qu'il fut en état d'aimer.

Un jour qu'il assistait dans le temple au culte public de la grande Pagode; et que, selon le cérémonial usité, il était en train de lui faire les dix-sept génuflexions prescrites par la loi, la beauté dont il était épris vint à passer, et lui lança un coup-d'œil accompagné d'un souris, qui le jetèrent dans une telle distraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre, scandalisa tous les assistans par sa chute, oublia le nombre des génuflexions, et n'en fit que seize.

La grande Pagode, irritée de l'offense et du scandale, le punit cruellement. Hilas, c'était son nom, le pauvre Hilas se trouva tout à coup enflammé des désirs les plus violens, et privé, comme sur la main, du moyen de les satisfaire. Surpris autant qu'attristé d'une perte si grande, il interrogea la Pagode. Tu ne te retrou-

veras, lui répondit-elle en éternuant, qu'entre les bras d'une femme qui, connaissant ton malheur, ne t'en aimera pas moins.

La présomption est assez volontiers compagne de la jeunesse et de la beauté. Hilas s'imagina que son esprit et les grâces de sa personne lui gagneraient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui restait, l'aimerait pour lui-même, et ne tarderait pas à lui restituer ce qu'il avait perdu. Il s'adressa d'abord à celle qui avait été la cause innocente de son infortune. C'était une jeune personne vive, voluptueuse et coquette. Hilas l'adorait; il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduisit jusqu'où le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau se tourmenter et chercher entre les bras de sa maîtresse l'accomplissement de l'oracle, rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on se rajusta promptement, et l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure, c'est que la petite folle la confia à une de ses amies, qui, par discrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des siennes, qui en firent un secret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant, la coqueluche de toutes les femmes, en fut méprisé, montré au doigt, et regardé comme un monstre.

Le malheureux Hilas, décrié dans sa patrie, prit le parti de voyager, et de chercher au loin le remède à son mal. Il se rendit incognito et sans suite à la cour de l'empereur des Abyssins. On s'y coiffa d'abord du jeune étranger : ce fut à qui l'aurait; mais le prudent Hilas évita des engagemens, où li craignait d'autant plus de ne pas trouver son compte, qu'il était plus certain que les femmes qui le poursuivaient, ne trouveraient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du sexe! un garçon si jeune, si sage et si beau, disait-on, cela est prodigieux; et peu s'en fallut qu'à travers tant de qualités réunies, on ne devinât son défaut; et que, de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juste la seule chose qui lui manquait.

Après avoir étudié quelque temps la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme qui avait passé, je ne sais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'insinua peu à peu dans sa confiance, épousa ses idées, copia ses pratiques, lui donna la main dans les temples, et s'entretint si souvent avec elle sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'insensiblement il lui en rappela le goût avec le souvenir. Il y avait plus d'un mois qu'il fréquentait les mosquées, assistait aux sermons, et visitait les malades, lorsqu'il se mit en devoir de guérir; mais ce fut inutilement. Sa dévote, pour connaître tout ce qui se

passait au ciel, n'en savait pas moins comme on doit être fait sur terre; et le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ses bonnes œuvres. Si quelque chose le consola, ce fut le secret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu son mal incurable; mais ce mot ne fut point dit; et Hilas se lia avec quelques autres femmes pieuses, qu'il prit les unes après les autres, pour le spécifique ordonné par l'oracle, et qui ne le désenchantèrent point, parce qu'elles ne l'aimèrent que pour ce qu'il n'avait plus. L'habitude qu'elles avaient à spiritualiser les objets, ne lui servit de rien. Elles voulaient du sentiment, mais c'est celui que le plaisir fait naître. « Vous ne m'aimez donc » pas, leur disait tristement Hilas? »... Eh! ne savez-vous pas, monsieur, lui répondait-on, qu'il faut connaître avant que d'aimer? et vous avouerez que, disgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand on vous connaît.

Hélas! disait-il en s'en allant, ce pur amour, dont on parle tant, n'existe nulle part; cette délicatesse de sentimens, dont tous les hommes et toutes les femmes se piquent, n'est qu'une chimère. L'oracle m'éconduit, et j'en ai pour la vie.

Chemin faisant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, et qui haïssent un téméraire comme un *crapaud.* On lui recommanda si sérieusement de ne rien mêler de terrestre et de grossier dans ses vues, qu'il en espéra beaucoup pour sa guérison. Il y allait de bonne foi; et il était tout étonné, aux tendres propos dont elles s'enfilaient avec lui, de demeurer tel qu'il était. « Il faut, disait-il » en lui-même, que je guérisse peut-être autrement qu'en par- » lant; » et il attendait une occasion de se placer selon les intentions de l'oracle. Elle vint. Une jeune Platonicienne qui aimait éperdûment la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étaient loin de tout importun, lorsqu'elle se sentit évanouir. Hilas se précipita sur elle, ne négligea rien pour la soulager; mais tous ses efforts furent inutiles; la belle évanouie s'en aperçut aussi bien que lui. Ah! monsieur, lui dit-elle en se débarrassant d'entre ses bras, quel homme êtes-vous? il ne m'arrivera plus de m'embarquer ainsi dans des lieux écartés, où l'on se trouve mal, et où l'on périrait cent fois faute de secours.

D'autres connurent son état, l'en plaignirent, lui jurèrent que la tendresse qu'elles avaient conçue pour lui, n'en serait point altérée, et ne le revirent plus.

Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde, et les sentimens les plus délicats.

Mais c'était un benêt, interrompit le sultan. Que ne s'adres-

sait-il à quelques unes des vestales dont nos monastères sont pleins? On se serait affolé de lui; et il aurait infailliblement guéri au travers d'une grille.

Seigneur, reprit Sélim, la chronique assure qu'il tenta cette voie, et qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte. En ce cas, ajouta le sultan, je désespère de sa maladie. Il en désespéra comme votre hautesse, continua Sélim; et las de tenter des essais qui n'aboutissaient à rien, il s'enfonça dans une solitude, sur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avaient déclaré nettement qu'il était inutile dans la société.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'il errait dans son désert, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partaient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille; les soupirs recommencèrent; il s'approcha, et vit une jeune fille, belle comme les astres, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes, et le reste du corps dans une attitude triste et pensive. « Que cherchez-vous » ici, mademoiselle, lui dit-il? et ces déserts sont-ils faits pour » vous?.... » Oui, répondit-elle tristement; on s'y afflige du moins tout à son aise. « Et de quoi vous affligez-vous?.... » Hélas!.... « Parlez, mademoiselle; qu'avez-vous?.... » Rien.... « Comment, rien?... » Non, rien du tout; et c'est là mon chagrin : il y a deux ans que j'eus le malheur d'offenser une Pagode qui m'ôta tout. Il y avait si peu de chose à faire, qu'elle ne donna pas en cela une grande marque de sa puissance. Depuis ce temps, tous les hommes me fuient et me fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connaissant mon malheur, s'attache à moi, et m'aime telle que je suis.

Qu'entends-je, s'écria Hilas!

Ce malheureux que vous voyez à vos genoux n'a rien non plus; et c'est aussi sa maladie. Il eut, il y a quelque temps, le malheur d'offenser une Pagode qui lui ôta ce qu'il avait; et, sans vanité, c'était quelque chose. Depuis ce temps toutes les femmes le fuient et le fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre une qui, connaissant son malheur, s'attache à lui, et l'aime tel qu'il est.

Serait-il bien possible, demanda la jeune fille? Ce que vous m'avez dit est-il vrai, demanda Hilas?... Voyez, répondit la jeune fille. Voyez, répondit Hilas...

Ils s'assurèrent l'un et l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient deux objets du courroux céleste. Le malheur qui leur était commun, les unit. Iphis, c'est le nom de la jeune fille, était faite pour Hilas; Hilas était fait pour elle. Ils s'aimèrent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvaient guère

s'aimer autrement : mais à l'instant l'enchantement cessa ; ils en poussèrent chacun un cri de joie : et l'amour platonique disparut.

Pendant plusieurs mois qu'ils séjournèrent ensemble dans le désert, ils eurent tout le temps de s'assurer de leur changement : lorsqu'ils en sortirent, Iphis était parfaitement guérie ; pour Hilas, l'auteur dit qu'il était menacé d'une rechute.

## CHAPITRE LIV.

### *Trentième et dernier essai de l'anneau.*

MIRZOZA.

TANDIS que Mangogul s'entretenait dans ses jardins avec la favorite et Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulamek. Sulamek avait commencé par être maître de danse du sultan, contre les intentions d'Erguebzed ; mais quelques intrigantes, à qui il avait appris à faire des sauts périlleux, le poussèrent de toutes leurs forces, et se remuèrent tant, qu'il fut préféré à Marcel et à d'autres, dont il n'était pas digne d'être le prévôt. Il avait un esprit de minutie, le jargon de la cour, le don de conter agréablement, et celui d'amuser les enfans : mais il n'entendait rien à la haute danse. Lorsque la place de grand-visir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le grand-sénéchal, danseur infatigable, mais homme roide, et qui pliait de mauvaise grâce. Son ministère ne fut point signalé par des événemens glorieux à la nation. Ses ennemis, et qui en manque ? le vrai mérite en a bien, l'accusaient de jouer mal du violon, et de n'avoir aucune intelligence de la chorégraphie ; de s'être laissé duper par les pantomimes du Prêtre Jean, et épouvanter par un ours du Monoémugi qui dansait un jour devant lui ; d'avoir donné des millions à l'empereur du Tombut pour l'empêcher de danser dans un temps où il avait la goutte ; et dépensé tous les ans plus de cinq cent mille séquins en colophane, et davantage à persécuter tous les ménétriers qui jouaient d'autres menuets que les siens ; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au son de la vielle d'un gros habitant de Guinée qui s'accompagnait de son instrument en baragouinant quelques chansons du Congo. Il est vrai qu'il avait amené la mode des tilleuls de Hollande, etc....

Mangogul avait le cœur excellent : il regretta Sulamek, et lui ordonna un catafalque avec une oraison funèbre, dont l'orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les chefs des bramines, le corps du divan, et les sultanes, menées par leurs eunuques,

se rendirent dans la grande mosquée. Brrrouboubou montra pendant deux heures de suite, avec une rapidité surprenante, que Sulamek était parvenu par des talens supérieurs; fit préfaces sur préfaces, n'oublia ni Mangogul, ni ses exploits sous l'administration de Sulamek; et il s'épuisait en exclamations, lorsque Mirzoza, à qui le mensonge donnait des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses officiers et ses femmes s'empressèrent à la secourir; on la remit dans son palanquin; et elle fut aussitôt transportée au sérail. Mangogul, averti du danger, accourut: on appela toute la pharmacie. Le garus, les gouttes du général La Motte, celles d'Angleterre, furent essayées, mais sans aucun succès. Le sultan, désolé, tantôt pleurant sur Mirzoza, tantôt jurant contre Orcotome, perdit enfin toute espérance, ou du moins n'en eut plus qu'en son anneau. « Si je vous ai perdue, délices de mon âme, » s'écria-t-il, votre bijou doit, ainsi que votre bouche, garder » un silence éternel. »

A l'instant il commande qu'on sorte; on obéit: et le voilà seul vis-à-vis de la favorite: il tourne sa bague sur elle; mais le bijou de Mirzoza, qui s'était ennuyé au sermon, comme il arrive tous les jours à d'autres, et qui se sentait apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus et mal articulés. Le sultan réitéra l'opération; et le bijou, s'expliquant très-distinctement, dit: « Loin de vous, Mangogul, » qu'allais-je devenir?... fidèle jusques dans la nuit du tom- » beau, je vous aurais cherché; et si l'amour et la constance » ont quelque récompense chez les morts, cher prince, je vous » aurais trouvé... Hélas! sans vous, le palais délicieux qu'habite » Brama, et qu'il a promis à ses fidèles croyans, n'eût été pour » moi qu'une demeure ingrate. »

Mangogul, transporté de joie, ne s'aperçut pas que la favorite sortait insensiblement de sa léthargie; et que, s'il tardait à retourner sa bague, elle entendrait les dernières paroles de son bijou: ce qui arriva. Ah! prince, lui dit-elle, que sont devenus vos sermens? Vous avez donc éclairci vos injustes soupçons? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étais, ni l'injure que vous me faisiez, ni la parole que vous m'aviez donnée?

Ah! madame, lui répondit le sultan, n'imputez point à une honteuse curiosité une impatience que le desespoir de vous avoir perdue m'a seul suggérée: je n'ai point fait sur vous l'essai de mon anneau; mais j'ai cru pouvoir, sans manquer à mes promesses, user d'une ressource qui vous rend à mes vœux, et qui vous assure mon cœur à jamais.

Prince, dit la favorite, je vous crois; mais que l'anneau soit remis au génie, et que son fatal présent ne trouble plus ni votre cœur ni votre empire.

A l'instant, Mangogul se mit en oraison, et Cucufa apparut: « Génie tout-puissant, lui dit Mangogul, reprenez votre anneau, » et continuez-moi votre protection. » Prince, lui répondit le génie, partagez vos jours entre l'amour et la gloire; Mirzoza vous assurera le premier de ces avantages; et je vous promets le second.

A ces mots, le spectre encapuchonné serra la queue de ses hibous, et partit en pirouettant, comme il était venu.

---

# L'OISEAU BLANC, CONTE BLEU.

## PREMIÈRE SOIRÉE.

La favorite se couchait de bonne heure, et s'endormait fort tard. Pour hâter le moment de son sommeil, on lui chatouillait la plante des pieds, et on lui faisait des contes; et pour ménager l'imagination et la poitrine des conteurs, cette fonction était partagée entre quatre personnes, deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs poursuivaient successivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa tête était mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans son lit, et ses pieds confiés à sa chatouilleuse, lorsqu'elle dit : Commencez; et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui suit.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ah ! ma sœur, le bel oiseau ! Quoi ! vous ne le voyez pas entre les deux branches de ce palmier, passer son bec entre ses plumes, et parer ses ailes et sa queue? Approchons doucement; peut-être qu'en l'appelant il viendra; car il a l'air apprivoisé. « Oiseau, » mon cœur; oiseau, mon petit roi; venez, ne craignez rien; » vous êtes trop beau pour qu'on vous fasse du mal. Venez; une » cage charmante vous attend; ou si vous préférez la liberté, » vous serez libre. »

L'oiseau était trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes et jolies personnes. Il prit son vol, et descendit légèrement sur le sein de celle qui l'avait appelé. Agariste, c'était son nom, lui passant sur la tête une main qu'elle laissait glisser le long de ses ailes, disait à sa compagne : « Ah ! ma sœur, qu'il est char- » mant ! Que son plumage est doux ! qu'il est lisse et poli ! Mais » il a le bec et les pattes couleur de rose, et les yeux d'un noir » admirable ! »

LA SULTANE.

Quelles étaient ces deux femmes?

LA PREMIÈRE FEMME.

Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE.

Je ne croyais pas qu'il y eût des couvens à la Chine.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ni moi non plus. Ces vierges couraient un grand péril à cesser de l'être sans permission. S'il arrivait à quelqu'une de se conduire maladroitement, on la jetait pour le reste de sa vie dans une caverne obscure, où elle était abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce supplice, c'était de contrefaire la folle ou de l'être. Alors les Chinois qui, comme nous et les Musulmans, ont un respect infini pour les fous, les exposaient à la vénération des peuples sur un lit en baldaquin, et dans les grandes fêtes les promenaient dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son était fort harmonieux.

LA SULTANE.

Continuez; fort bien, madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME.

Voilà donc l'oiseau blanc dans le temple de la grande guenon couleur de feu.

LA SULTANE.

Et qu'est-ce que cette guenon ?

LA SECONDE FEMME.

Une vieille Pagode très-encensée, la patrone de la maison. D'aussi loin que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau sur le poing, elles accourent, l'entourent, et lui font mille questions à la fois. Cependant l'oiseau s'élevant subitement dans les airs, se met à planer sur elles; son ombre les couvre, et elles en conçoivent des mouvemens singuliers. Agariste et Mélisse éprouvent les premières les merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une ardeur sacrée s'allument dans leurs cœurs; je ne sais quels épanchemens lumineux et subtils passent dans leur esprit, y fermentent, et, de deux idiotes qu'elles étaient en font les filles les plus spirituelles et les plus éveillées qu'il y eût à la Chine : elles combinent leurs idées, les comparent, se les communiquent, et y mettent insensiblement de la force et de la justesse.

LA SULTANE.

En furent-elles plus heureuses?

LA SECONDE FEMME.

Je l'ignore. Un matin l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon si mélodieuse, que toutes les vierges en tombèrent en extase. La supérieure, qui jusqu'à ce moment avait fait l'esprit fort et dédaigné l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur

ses carreaux, et s'écria d'une voix entrecoupée : Ah ! je n'en puis plus !..... je me meurs !..... je n'en puis plus !.... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air !

LA SULTANE.

Je vois cette scène ; et je crois que l'oiseau blanc avait grande envie de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et l'ajustement en désordre, l'œil égaré, la respiration haute, et balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses à leur grande guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME.

Ce qu'il en arriva ? Un prodige, un des plus étonnans prodiges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE.

Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces filles en souffrît.

LA SULTANE.

Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des contes ; mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR.

Songez donc, madame, que c'étaient des esprits.

LA SULTANE.

Vous avez raison ; je n'y pensais pas. Ah ! oui, des esprits ! (La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.)

LE PREMIER ÉMIR.

On avertit la supérieure de ce prodige. Les prêtres furent assemblés ; on raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits : après de longues altercations sur le parti qu'il y avait à prendre, il fut décidé qu'on interrogerait la grande guenon. Aussitôt les tambourins et les clochettes annoncent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes ; mais la cause du sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que l'oiseau était père de petits esprits.

LA SULTANE.

Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont bêtes.

LE PREMIER ÉMIR.

Après une heure et demie de génuflexions, d'encensemens et

d'autres singeries, la grande guenon se gratta l'oreille, et se mit à débiter de la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste :

« Pour conserver l'odeur de pucelage
» Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,
» Que loin d'ici le galant emplumé
» Aille chanter et chercher une cage.
» Vierges, contre ce coup armez-vous de courage ;
» Vous resterez encor vierges, ou peu s'en faut :
» Vos cœurs, aux doux accens de son tendre ramage,
» Ne s'ouvriront pas davantage :
» Telle est la volonté d'en haut.
» Et toi qu'il honora de son premier hommage,
» Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,
» Modère la douleur dont ton âme est émue ;
» L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté.
» Agariste, il est temps qu'il cherche vérité,
» Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue. »

LA SULTANE.

Mademoiselle, vous avez ce soir le toucher dur, et vous me chatouillez trop fort. Doucement, doucement..... fort bien, comme cela..... ah! que vous me faites de plaisir! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR.

On ne fut pas fort instruit par cet oracle ; aussi donna-t-il lieu à une infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres, comme c'est le privilége des oracles. *Qu'il cherche vérité*, disait l'une ; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle il est destiné. *Qu'il échappe au mensonge*, disait une autre, *et qu'il mue.* Qu'il mue ! ma sœur, est-ce qu'il muera? C'est pourtant dommage ; il a les plumes si belles! aussi toutes reprenaient : Ma sœur Agariste l'a tant fait chanter! tant fait chanter !

Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin serait renfermé, de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avait si heureusement commencé, et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque opposition de la part des jeunes recluses; mais les vieilles tinrent ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir, où il passait les jours dans un ennui cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge compatissante venait sur la pointe du pied le consoler de son exil. Cependant elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées. Toujours les mêmes visages! *toujours les mêmes vierges !*

LA SULTANE.

Votre oiseau blanc est trop difficile. Que lui fallait-il donc?

LE PREMIER ÉMIR.

Avec tout l'esprit qu'il avait inspiré à ces recluses, ce n'étaient que des bégueules fort ennuyeuses : point d'airs, point de manége, point de vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles et d'un ton d'oraison à faire mal au cœur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en lui-même qu'il était temps de suivre son destin, et de prendre son vol; ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui revint quelques scrupules sur des sermens qu'il avait faits à Agariste et à quelques autres. Je ne sais ce qui en est.

LA SULTANE.

Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point contre le dégoût; et que, si les sermens ne coûtent guère à faire aux infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre.

A la suite de cette réflexion, la sultane articula très-distinctement son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et l'ordre de se retirer; ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut possible.

---

## SECONDE SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Retenez bien ce mouvement-là, c'est le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension; le sultan la doublera, à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre le même service; je ne m'y oppose point, mais point du tout. Voyez si cela vous convient... Second émir, à vous. Si je m'en souviens, voilà votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus vite qu'il s'était flatté d'échapper à ses remords, en mettant un grand intervalle entre lui et les objets qui les causaient. Il était tard quand il partit; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR.

Chez l'empereur des Indes, qui prenait le frais dans ses jardins, et se promenait sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien fait; car quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda pas à devenir grand-père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appelait la fille du grand Kinkinka,

nom qu'on traduirait à peu près dans notre langue par gentillesse ou vivacité, s'écria qu'elle n'avait jamais rien vu de si beau. Et lui se disait en lui-même : Quel teint ! quels yeux ! que sa taille est légère ! Les vierges de la guenon couleur de feu ne m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci.

LA SULTANE.

Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR.

Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE.

Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR.

Lively portait des jupons courts; et l'oiseau blanc pouvait aisément apercevoir les beautés, dont il faisait l'éloge du haut du turban sur lequel il était perché.

LA SULTANE.

Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue, qu'il abandonna le lieu d'où il faisait ses judicieuses observations, pour se placer sur le sein de la princesse.

LE SECOND ÉMIR.

Sultane, il est vrai.

LA SULTANE.

Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs?

LE SECOND ÉMIR.

Non, sultane; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE.

Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR.

Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de dire qu'il fallait couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner de la princesse.

LA SULTANE.

Elle eût fait un mauvais repas : après sa fatigue chez les vierges et sur la route il devait être maigre.

LE SECOND ÉMIR.

Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en demeura aplati.

LA SULTANE.

Et voilà l'origine des nez plats; ils descendent de la mule de Lively et de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR.

Lively se fit apporter un panier, y renferma l'oiseau, et l'envoya coucher. Il en avait besoin, car il se mourait de lassitude et d'amour. Il dormit, mais d'un sommeil troublé: il rêva qu'on lui tordait le cou, qu'on le plumait; et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively, car le panier était placé sur sa table de nuit, et elle avait le sommeil léger. Elle sonna; ses femmes arrivèrent; on tira l'oiseau de son dortoir. La princesse jugea, au trémoussement de ses ailes, qu'il avait eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa, et se mit en devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres, et les plus jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré l'envie qui le pressait.

LA SULTANE.

Il avait déjà le caractère des vrais amans.

LE SECOND ÉMIR.

Il était timide et embarrassé de sa personne: il se contenta d'étendre ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE.

Quoi! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively?

LE SECOND ÉMIR.

Cette témérité lui réussit. Mais comment donc, s'écria la princesse, il est entreprenant!... Cependant l'oiseau usait du privilége de son espèce, et la pigeonnait avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes qui s'en tenaient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer Lively: l'héritier de l'empire du Japon devait être incessamment son époux; Kinkinka en avait parlé; on attendait de jour en jour les ambassadeurs qui devaient en faire la demande, et qui ne venaient point. On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue du pays le prince Esprit, avait disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni comment; et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et à souhaiter qu'il se retrouvât.

Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avait tourné la tête, faisait arracher la moustache à son gouverneur, et ordonnait des perquisitions; mais il était arrêté que de long-temps Génistan ne reparaîtrait au Japon: s'il employait bien son temps

dans les lieux de sa retraite, l'oiseau blanc ne perdait pas le sien auprès de la princesse ; il obtenait tous les jours de nouvelles caresses : on pressait le moment de l'entendre chanter, car on avait conçu la plus haute opinion de son ramage ; l'oiseau s'en aperçut, et la princesse fut satisfaite. Aux premiers accens de l'oiseau.....

LA SULTANE.

Arrêtez, émir... Lively se renversa sur une pile de carreaux, exposant à ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois, et augmenter l'évanouissement de la princesse qui durerait encore, si l'oiseau ne s'était avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air. Lively se trouva si bien de son ramage, que sa première pensée fut de le prier de chanter souvent : ce qu'elle obtint sans peine ; elle ne fut même que trop bien obéie : l'oiseau chanta tant pour elle, qu'il s'enroua ; et c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Emir, n'est-ce pas cela?... Et vous, madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ce fut un malheur pour l'oiseau, car quand on a de la voix on est fâché de la perdre : mais il était menacé d'un malheur plus grand ; la princesse, un matin à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés ; elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau né : Qui est-il? D'où vient-il? Qui l'a placé là? Toutes protestèrent qu'elles n'en savaient rien : dans ces entrefaites arriva Kinkinka : à son aspect les femmes de la princesse disparurent ; et l'empereur, demeuré seul avec sa fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui était le mortel assez osé pour être parvenu jusqu'à elle ; et sans attendre sa réponse, il court à la fenêtre, l'ouvre, et saisissant le petit esprit par l'aile, il allait le précipiter dans un canal qui baignait les murs de son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans l'appartement, éblouit les yeux du monarque ; et le petit esprit s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur, courait dans son palais en criant comme un fou qu'il en aurait raison ; que sa fille ne serait pas impunément déshonorée ; pardieu ! qu'il en aurait raison.... L'oiseau blanc savait mieux que personne si l'empereur avait tort ou raison d'être fâché ; mais il n'osa parler, dans la crainte d'attirer quelque chagrin à la princesse ; il se contenta de se livrer à une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la queue, ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE.

Et Lively cessa de se soucier de lui, lorsqu'il eut cessé d'être beau; et comme il avait perdu à son service une partie de son ramage, elle dit un jour à sa toilette : Qu'on m'ôte cet oiseau-là; il est devenu laid à faire horreur, il chante faux; il n'est plus bon à rien.... A vous, madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais : l'eunuque crut qu'il était temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau, et de venger celle de son nez; il démontra à la princesse, par toutes les règles de la nouvelle cuisine, que l'oiseau blanc serait un manger délicieux; et Lively, après s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la basilique. L'oiseau blanc outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots, et partit.

LA SULTANE.

Lively et son cuisinier en furent dans un dépit inconcevable. L'insolent! disait l'une; l'autre: Ç'aurait été un mets admirable!

LA SECONDE FEMME.

Tandis que le cuisinier rengaînait son couteau qu'il avait inutilement aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupaient à lui frotter la tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnait les champs, peu satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively, que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de ne la point aimer. Voici donc les raisonnemens qu'il faisait dans sa tête d'oiseau. « J'ai de l'es-
» prit. Quand je cesserai d'être oiseau je serai fait à peindre. Il
» y a cent à parier contre un qu'elle sera folle de moi; c'est où
» je l'attends; chacun aura son tour. L'ingrate! la perfide! j'ai
» tremblé pour elle jusqu'à en perdre les plumes; j'ai chanté
» pour elle jusqu'à en perdre la voix : et par ses ordres un cui-
» sinier s'emparait de moi, on me tordait le cou, et je serais
» maintenant à la basilique! Quelle récompense! Et je la trou-
» verais encore charmante? Non, non, cette noirceur efface à
» mes yeux tous ses charmes. Qu'elle est laide! que je la hais! »

Ici la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME.

On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la princesse, il ne voulait point du tout être mis à

la basilique pour elle; et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimait, excepté la vie.

LA SULTANE.

Et qu'il avait la sincérité d'en convenir. A vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

L'oiseau blanc allait sans cesse. Son dessein était de gagner le pays de la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route? Qui lui servira de guide? On y arrive par une infinité de chemins; mais tous sont difficiles à tenir; et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage, n'en connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard des éclaircissemens; et il n'aurait pas été en cela plus malheureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre de la fée; rencontre difficile, qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués, qu'aux plus profondes méditations.

LA SULTANE.

Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il était prince?

LE PREMIER ÉMIR.

Non, madame; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera : ce n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit son instinct. Les ténèbres ne l'effrayèrent point; il vola pendant la nuit; et le crépuscule commençait à poindre, lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui conduisait aux champs son troupeau, en jouant sur son chalumeau des airs simples et champêtres, qu'il n'interrompait que pour tenir à une jeune paysanne, qui l'accompagnait en filant son lin, quelques propos tendres et naïfs, où la nature et la passion se montraient toutes nues. = Zirphé, tu t'es levée de grand matin. = Et si je me suis endormie fort tard. = Et pourquoi t'es-tu endormie si tard? = C'est que je pensais à mon père, à ma mère, et à toi. = Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parens? = Que sais-je? = Veux-tu que je leur parle? = Si je le veux! en peux-tu douter? = S'ils me refusaient? = J'en mourrais de peine. =

LA SULTANE.

L'oiseau n'est pas loin du pays de Vérité. On y touche partout où la corruption n'a pas encore donné aux sentimens du cœur un langage maniéré.

LE PREMIER ÉMIR.

A peine l'oiseau blanc eût-il frappé les yeux du berger, que celui-ci médita d'en faire un présent à sa bergère; c'est ce que

l'oiseau comprit à merveille aux précautions dont on usait pour le surprendre.

LA SULTANE.

Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune innocente ; entendez-vous ?

LE PREMIER ÉMIR.

S'imaginant qu'il pourrait avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers jours qu'il vécut avec eux ; ils n'avaient qu'elle sur leurs lèvres ; c'était leur divinité ; et ils ne craignaient rien tant que de l'offenser. Mais comme il y avait beaucoup plus de sentiment que de lumière dans le culte qu'ils lui rendaient, il conçut d'abord que les meilleurs amis de la fée n'étaient pas ceux qui connaissaient le mieux son séjour, et que ceux qui l'entouraient, l'en entretiendraient tant qu'ils voudraient, mais ne lui enseigneraient pas les moyens de la trouver. Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la simplicité de leurs mœurs, de la naïveté de leurs discours ; et pensant qu'ils ne devaient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule éternel qui régnait sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les objets, les empêchait de leur attacher des valeurs imaginaires, ou du moins d'en exagérer la valeur réelle.

Ici la sultane poussa un léger soupir ; et l'émir ayant cessé de parler, elle lui dit d'une voix faible : Continuez, je ne dors pas encore.

LE PREMIER ÉMIR.

Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habitans l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui ; et remarquant dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils tombent sur lui à grands coups de bec, et le maltraitent cruellement. O Vérité ! s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on récompense ceux qui t'aiment et qui s'occupent à te chercher !... Il se tira comme il put des pattes de ces oiseaux idiots et méchans, et comprit que la difficulté des chemins avait moins allongé son voyage que l'intolérance des passans....

L'émir en était là, incertain si la sultane veillait ou dormait ; car on n'entendait entre ses rideaux que le bruit d'une respiration et d'une expiration alternative. Pour s'en assurer, on fit signe à la chatouilleuse de suspendre sa fonction. Le silence de la sultane continuant, on en conclut qu'elle dormait ; et chacun se retira sur la pointe du pied.

---

## TROISIÈME SOIRÉE.

C'ÉTAIT une étiquette des soirées de la sultane, que le conteur de la veille ne poursuivait point le récit du lendemain. C'était donc au second émir à parler; ce qu'il fit après que la sultane eût remarqué que rien n'appelait le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières années de la vie, ou la prière à Brama, ou les idées philosophiques. Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle au second émir, suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie.

LE SECOND ÉMIR.

Un soir que l'oiseau blanc se promenait le long d'une prairie, moins occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité, que de la beauté et du silence des lieux, il aperçut tout à coup une lueur qui brillait et s'éteignait par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea son vol. La lumière augmentait à mesure qu'il approchait; et bientôt il se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et la petitesse de ses portes. Il vit peu de monde dans les appartemens, beaucoup de simplicité dans l'ameublement, d'espace en espace des girandoles sur des guéridons, et des glaces de tout côté. A l'instant il reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avait passé les premiers et les plus beaux jours de sa vie; et il en pleura de joie. Mais son attendrissement redoubla, lorsqu'achevant de parcourir le reste du palais, il découvrit la fée Vérité, retirée dans le fond d'une alcove, où, les yeux attachés sur un globe, et le compas à la main, elle travaillait à constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE.

Un prince élevé sous les yeux de Vérité! Émir, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR.

L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui d'abord ne le remarqua pas; mais ses battemens d'ailes furent si rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit de sa méditation et reconnut son élève; car rien n'est si pénétrant que la fée.

LA SULTANE.

Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité! en voilà bien d'une autre! Peu s'en faut que je ne vous impose silence; cependant continuez.

LE SECOND ÉMIR.

A l'instant Vérité le toucha de sa baguette ; ses plumes tombèrent ; et l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la fée lui annonça : c'est qu'il redeviendrait pigeon jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son père ; de crainte que s'il rencontrait le génie Rousch (ce qui signifie dans la langue du pays, menteur), son plus cruel ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit ensuite des questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit par des réponses telles qu'il les fallait à la fée, claires et précises : il lui raconta ses aventures ; il insista particulièrement sur son séjour dans le temple de la guenon couleur de feu ; la fée le soupçonna d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquaient pour être tout-à-fait plaisant, et d'en retrancher d'autres qui l'auraient déparé ; mais comme elle avait de l'indulgence pour ces faussetés innocentes...

LA SULTANE.

Innocentes ! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art funeste, que d'une bagatelle on en fait une aventure malhonnête, indécente, déshonorante.... Taisez-vous, taisez-vous ; au lieu de m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à demain ; et vous, madame la première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avait laissés là ; et cette belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique, lui dit-elle ironiquement ? = Ah ! l'ingrate, s'écria-t-il ; la cruelle ! qu'on ne m'en parle jamais. = Je vous entends, reprit Vérité ; vous l'aimez à la folie. = Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince, qu'il convint sur-le-champ qu'il aimait. = Mais que prétendez-vous faire de ce goût ? lui demanda Vérité. = Je ne sais, lui répondit Génistan ; un mariage peut-être. = Un mariage ! reprit la fée, tant pis ! Je vous avais, je crois, trouvé un parti plus sortable. = Et ce parti, demanda le prince, quel est-il ? = C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup d'œil ; mais qui a le cœur bon, l'esprit ferme et la conversation très-solide. Elle appartenait à un jeune philosophe qui a fait fortune à force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée : depuis ce temps je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avais destinée. = Pourrait-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette délaissée ? = *Polychresta*, dit la fée, ou toute bonne, ou bonne à tout ; cela n'est pas brillant ; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent,

mais des millions en fonds de terre; et cela raccommodera vos affaires, que les dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées. = Très-assurément, madame, répondit le prince, vous n'y pensez pas : cette figure, cet âge, cette allure-là ne me vont point; et il ne sera pas dit que le fils du très-puissant empereur du Japon ait pris pour femme une princesse de je ne sais où : encore, s'il était question d'une maîtresse, on n'y regarderait pas de si près.

LA SULTANE.

On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME.

Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes d'y pourvoir. J'emprunterai, madame : le Japon, avant que je devinsse oiseau, était rempli de gens admirables qui prêtaient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on voulait. = Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec Polychresta. = Ah ! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera jamais; et puis votre Polychresta voudrait qu'on lui fît des enfans du matin au soir; et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là. = Quelles idées ! dit la fée : vous passez pour avoir du sens; je voudrais bien savoir à quoi vous l'employez. = A ne point faire de sots mariages, répondit le prince. = Voilà des mépris bien déplacés, lui dit sérieusement Vérité : Polychresta est un peu ma parente; je la connais, je l'aime; et vous ne pouvez vous dispenser de la voir. = Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus amusante; et s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que je n'aie la contenance la plus maussade. = Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de Polychresta : voyez-la, je vous en prie, et croyez que vous l'estimerez, si vous vous en donnez le temps. = Pour de l'estime et du respect, je lui en accorderai d'avance tant qu'il vous plaira; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe; cela serait d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir. = Eh ! monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous entêter ? Épousez-la seulement; c'est tout ce qu'on vous demande. = Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé; je ne saurais m'en passer : si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferais ma femme de Polychresta; et nous serions tous contens. = La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de l'expédient du prince. Vous êtes

jeune, lui dit-elle, et je vous excuse de préférer Lively. = Ah! elle me sera plus nécessaire encore, quand je serai vieux. = Vous vous trompez, lui dit la fée; Lively vous importunera souvent quand vous serez sur le retour; mais Polychresta sera de tous les temps. = Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes deux : Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera dans ma vieillesse.

LA SULTANE.

Ah! ma bonne, vous êtes délicieuse; je ne connais pas d'insomnie qui tienne là contre : vous filez une conversation et l'assoupissement avec un art qui vous est propre; personne ne sait appesantir les paupières comme vous; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur attachez; et quatre minutes de plus, je crois que je ne me serais réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Après cette conversation, qui n'avait pas laissé de durer, comme la sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien appartement; il passa quelques jours encore avec la fée, qui lui donna de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et qu'il n'avait presque pas écoutés. Ensuite il redevint pigeon à son grand regret : la fée le prit sur le poing, et l'élança dans les airs sans cérémonie; il partit à tire-d'aile pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE.

Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité, que pour la rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée qui sentait que le prince aurait plus besoin d'elle que jamais, à présent qu'il était à la cour, se hâta de finir la solution d'un problème fort difficile et fort inutile....

LA SULTANE.

Car nos connaissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME.

Le suivit de près, et l'atteignit au haut d'un observatoire, où il s'était reposé.

LA SULTANE.

Et qui n'était pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle lui tendit le poing. L'oiseau ne balança pas à descendre; et ils achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

L'empereur Japonnais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. Et qu'est-ce que cet oiseau? lui demanda-t-il d'abord; car il aimait les oiseaux à la folie : de tout temps il avait eu des volières; et son plaisir même, à l'âge de quatre-vingts ans, était de faire couver des linottes. = Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils. = Mon fils! s'écria le sultan, mon fils, un gros pigeon patu! Ah! fée divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé? = Ce n'est rien, répondit la fée. = Comment, ventrebleu! ce n'est rien! reprit le sultan; et que diable voulez-vous que je fasse d'un pigeon? Encore s'il était d'une rare espèce, singulièrement panaché : mais point du tout, c'est un pigeon comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah! fée merveilleuse, faites tout ce qu'il vous plaira des gens durs, savans, arrogans, caustiques et brutaux; mais pour des pigeons, ne vous en mêlez pas. = Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils; cependant je vais vous le restituer. = Tant mieux, répondit le sultan : car, quoique mes sujets aient souvent obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais s'ils auraient accepté l'administration d'un pigeon. = Tandis que le sultan faisait en quatre mots l'histoire du ministère japonnais, la fée souffla sur l'oiseau blanc; et il redevint le prince Génistan. Ces prodiges s'opéraient dans le cabinet de Zambador, son père; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue du pays, menteur), furent fâchés de revoir le prince; mais aucun n'osa se montrer mécontent; et tout se passa bien.

Zambador était fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils était devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit :

Vous souvient-il, très-respectable sultan, que, quand l'impératrice, ma mère, eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfans; qu'il fallait assurer la succession au trône, et qu'il était à propos qu'elle priât les Pagodes, en qui elle avait toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse que vous vous proposiez

de prendre? La bonne dame ne donna point dans vos raisons, et ne pria pas; elle ne crut pas devoir hasarder la réputation dont elle jouissait, d'obtenir d'en-haut de la pluie, du beau temps, des enfans, des melons, tout ce qu'elle demandait : elle craignit qu'on ne dît qu'il ne lui restait de crédit, ni sur la terre, ni dans les cieux; car elle savait bien que, si elle n'était plus assez jeune pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre. = Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi; vous parlez comme votre mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que tandis que vous couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfans?

LA SULTANE.

Cela pouvait n'être pas exactement vrai; mais quand de petits princes sont au monde, c'est le point principal; qu'ils soient de leur père ou d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contens.

LA SECONDE FEMME.

Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il était charmé qu'il fût toujours en bonne santé; puis il ajouta : Prenez donc la peine de vous rappeler ce qui se passa à la cour de Tongut. Lorsque vous m'y envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse Lirila, ce qui signifie dans la langue du pays, l'Indolente ou l'Assoupie, vous m'en voulûtes assez mal à propos, de ce que ne trouvant pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant comme la chose arriva.

Quelques jours après ma demande, je rendis à Lirila une visite, pendant laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avait coiffée d'une certaine façon avec des rubans couleur de rose, qui relevaient un peu la pâleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés avec art, jetaient sur son visage un soupçon de vie; on eût dit qu'elle sortait des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avait pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé; mais elle ne bâilla pas quatre fois en une heure. On aurait pu la prendre, à sa nonchalance, à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille.

LA SULTANE.

Madame ne pourrait-elle pas aller un peu plus vite, et penser qu'elle n'est pas la princesse Lirila?

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs : ils étaient tous quatre attendus en rendez-vous; et

Mirzoza, qui le savait, souriait entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME.

Il devait y avoir bal; et c'était l'étiquette de la cour de Tongut, que celui qui l'ouvrait se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant qu'il commençât. Voilà, seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse Lirila de si bonne heure.

LA SULTANE.

La fée Vérité n'était-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME.

C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE.

Continuez.

LA SECONDE FEMME.

J'eus donc une fort longue conversation avec elle, pendant laquelle elle articula un assez grand nombre de monosyllabes très-distinctement et presque sans effort, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie. L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle, c'est-à-dire, que la princesse commença avec moi une révérence qui n'aurait point eu de fin, par la lenteur avec laquelle elle pliait, lorsque ses quatre écuyers de quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras, et m'aidèrent à la relever et à la remettre à sa place.

Ici la chatouilleuse, qui avait peut-être aussi quelque arrangement, s'arrêta, et la maligne sultane lui dit : Je ne vous conseille pas, mademoiselle, de vous lasser si vite : cet endroit m'intéresse à un point surprenant; je n'en fermerai pas l'œil de la nuit. Seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Je crus qu'il était de la décence de l'entretenir de votre amour et du bonheur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étais étendu sur ce texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez avoir. C'était, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que je vous croyais soixante ans. = Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils; je n'en avais pas alors plus de cinquante-neuf. = Le prince s'inclina et continua, sans répli-

quer, l'histoire de son ambassade. A ce mot, dit-il, Lirila soupira; et je continuai à lui faire votre cour avec un zèle vraiment filial; car je vous observerai qu'elle était nonchalamment étalée, qu'elle avait les yeux fermés, et que je lui parlais presque convaincu qu'elle dormait, lorsqu'il lui échappa une autre question. Elle dit, éveillée, ou en rêve, je ne sais lequel des deux : Est-il jaloux?.... Madame, mon père se respecte trop et ses femmes, pour se livrer à de vils soupçons. = Voilà qui est bien répondu, dit Zambador. La première Pagode vacante, j'y nommerai votre précepteur. = Mais, continua le prince, lorsqu'il s'avise de s'alarmer, bien ou mal à propos, sur la conduite de quelqu'une de ses femmes, il en use on ne peut mieux. On leur prépare un bain chaud; on les saigne des quatre membres; elles s'en vont tout doucement faire l'amour en l'autre monde; et il n'y paraît plus. = Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valait encore mieux se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé? = Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine, Zambador en fit une autre, et le prince continua.

J'interprétai la mine de Lirila; c'était un embarras qu'on avait souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenait de la rassurer. = Vous crûtes bien, ajouta Zambador. = Je lui dis donc que ce n'était point votre habitude; et que, depuis quarante-cinq ans que vous aviez dépêché la première, pour un coup d'éventail qu'elle avait donné sur la main d'un de vos chambellans, vous n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième.

Ah! mon fils, dit Zambador au prince, ne vous faites pas géomètre, car vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connaisse. Puis s'adressant à la fée : Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me semble, lui apprendre un peu d'arithmétique; c'était votre affaire; je ne sais pourquoi vous n'en avez rien fait.

LA SULTANE.

Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savait jamais bien ce qu'on n'apprenait pas par goût; et que Génistan son fils avait marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME.

Lirila ne vous dit-elle plus rien, demanda Zambador à son fils? = Pardonnez-moi, seigneur, répondit le prince. Elle me demanda si ma mère était morte. Madame, lui répondis-je, elle jouit encore du jour et de la tranquillité dans un vieux château abandonné sur les rives de la mer, où elle sollicite du

ciel, pour mon père et pour vous, une nombreuse postérité : et il faut espérer que vous irez un jour partager les délices de sa solitude, sans qu'il vous arrive aucun fâcheux accident; car mon père est le meilleur homme du monde; et à cela près qu'il fait baigner et saigner ses femmes pour un coup d'éventail, il les aime tendrement, et il est fort galant. Madame, ajoutai-je tout de suite, venez embellir la cour du Japon; les plaisirs les plus délicats vous y attendent : vous y verrez la plus belle ménagerie; on vous y donnera des combats de taureaux; et je ne doute point qu'à votre arrivée il n'y ait un rhinocéros mis à mort, avec un ourvari fort récréatif. =

Il prit, en cet endroit, à la princesse un bâillement. Ah seigneur, quel bâillement! Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune de vos audiences Cela signifiait, à ce que j'imaginai, que nos amusemens n'étaient pas de son goût; et je lui témoignai qu'on s'empresserait à lui en inventer d'autres. = Y a-t-il loin, demanda la princesse? = Non, madame, lui répondis-je. Une chaise des plus commodes que Falkemberg ait jamais faites, vous y portera, jour et nuit, en moins de trois mois. = Je n'aime point les voyages, dit Lirila en se retournant; et l'idée de votre chaise de poste me brise. Si vous me parliez un peu de vous, cela me délasserait peut-être. Il y a si long-temps que vous m'entretenez de votre père, qui a soixante ans, et qui est à mille lieues !..... La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette énorme phrase; et l'on répandit que votre chaise l'avait furieusement secouée, pour en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de fatigue, en les disant, Lirila avait encore pris la peine de me regarder. Je crois, seigneur, vous avoir prévenu que c'était une de ces femmes qu'il fallait sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne pensait plus à vous; et qu'il fallait profiter de l'instant qu'elle avait encore à penser à moi; car Lirila s'était rarement occupée une heure de suite d'un même objet.

LA SULTANE.

Cela est charmant! Premier émir, continuez.

Le premier émir dit qu'il n'avait jamais eu moins d'imagination que ce soir; qu'il était distrait sans savoir pourquoi; qu'il souffrait un peu de la poitrine, et qu'il suppliait la sultane de lui permettre de se retirer. La sultane lui répondit qu'il valait mieux, pour son indisposition, qu'il restât; et elle ordonna au second émir de suivre le récit.

LE SECOND ÉMIR.

Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où

j'eus l'honneur de l'accompagner. On la posa tout de son long sur un grand canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent, et déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part et la même indolence de la part de Lirila, que si l'une eût été morte, et que si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me jetai aussitôt à ses pieds, et lui dis de l'air le plus attendri et du ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre : Madame, je sens tout ce que je vous dois et à mon père, et je ne me suis jamais flatté d'obtenir de vous quelque préférence ; mais il y a si loin d'ici au Japon, et je ressemble si fort à mon père ! = Vrai, dit la princesse ? = Très-vrai, répondis-je ; et à cela près que je n'ai pas ses années, et qu'en vous aimant il ne risquerait pas la couronne et la vie, vous vous y méprendriez. = Je ne voudrais pourtant pas vous prendre l'un pour l'autre à ce prix. Je serais bien aise de vous avoir, vous, et qu'il ne vous en coûtât rien. = Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son propre poids, m'était tombée sur les yeux ; elle m'incommodait là : je crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me trompai pas. J'imaginai que nous nous entendions : point du tout, je m'entendais tout seul. Lirila dormait. Heureusement on m'avait appris que c'était sa manière d'approuver. Je fis donc comme si elle eût veillé ; je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom. = Ah ! traître, dit le sultan. = Ah ! seigneur, dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit, au moment où j'avançais vos affaires de toute ma force. = Avance, avance, ajouta le sultan ; tu fais de belles choses. = Génistan, qui craignait que son père ne se fâchât tout de bon, lui représenta qu'il pouvait entrer dans tous ces détails sans danger ; et lui, les écouter sans humeur, puisqu'il ne se souciait plus de Lirila. = Mon fils, dit Zambador, vous avez raison ; achevez votre aventure, et tâchez de réveiller votre assoupie. = Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux, mais ce fut inutilement. Je me retirai après des efforts inouis ; car s'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre....

LA SULTANE.

Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas s'endormir.

Cela est surprenant, dit le sultan ; car on a tant de raisons pour veiller en pareil cas ! = Lirila, dit le prince, s'embarrassait bien de ces raisons ! J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage. On se constitua dans des

dépenses dont elle ne daigna pas seulement s'informer ; et nous ne sûmes qu'elle restait qu'au moment de partir, lorsqu'on eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous envoyâtes. Alors Lirila, ne sachant bien positivement ce qu'il lui fallait, me tint à peu près ce discours : « Prince, je crois que » vous pouvez aller seul, et que je reste. » = Et pourquoi donc, madame, lui demandai-je ? = « Pourquoi ? Mais c'est qu'il me » semble que je ne veux ni de vous, ni de votre père. » Mais, madame, d'où naît votre répugnance ? il me semble, à moi, que vous pourriez vous trouver mal d'un autre. = « Tant pis » pour lui ; je me trouve bien ici. » = Restez-y donc, madame.... Et je partis sans prendre mon audience de congé de l'empereur, qui s'en formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avais pas amené une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services. = Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Assez. Les émirs et ses femmes lui proposèrent obligeamment de continuer, si cela lui convenait. Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au mot ; mais j'ai joui assez long-temps de votre impatience. Assez. Et vous, premier émir, songez à ménager pour demain votre poitrine ; car je ne veux rien perdre, et votre tâche sera double. = Quelle heure est-il ? = Deux heures du matin. = J'ai fait durer ma méchanceté plus long-temps que je ne voulais. Allez, allez vite.

---

## QUATRIÈME SOIRÉE.

LA SULTANE.

Je trouve mon lit mal fait.... Où en étions-nous... ? Est-ce toujours le prince qui raconte ? = Oui, madame. = Et que dit-il ? =

LA PREMIÈRE FEMME.

Il dit : Je ne sus d'abord où je me retirerais. Après quelques réflexions sur mon ignorance ; car je n'avais jamais donné dans ces harangues où l'on me félicitait de mon profond savoir : il me prit envie de renouer connaissance avec Vérité, chez laquelle j'avais passé mes premières années. Je partis dans le dessein de la trouver ; et comme je n'étais occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des dispositions d'âme plus favorables que la première. Les femmes de votre cour, sei-

gneur, et la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes distractions que les jeunes vierges de la guenon couleur de feu.

LA SULTANE.

Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME.

J'avais entièrement oublié les usages de la cour de cette fée, lorsque j'y arrivai; et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus. Les riches vêtemens dont je m'étais précautionné m'auraient été tout-à-fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre sur mes actions. Ce n'étaient, ici et au Tongut, que des magnificences. Chez la fée Vérité, tout était, au contraire, d'une extrême simplicité : des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau.

Lorsqu'on m'introduisit, la fée était vêtue d'une gaze légère, qu'elle prenait toujours pour les nouveaux venus, mais qu'elle quittait à mesure qu'on se familiarisait avec elle. La chaise longue sur laquelle elle reposait, n'aurait pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus raisonnable; elle était d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la fée n'en prenait presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à quelque cérémonie publique, ou qu'un grand intérêt ne la contraignît de se déguiser, comme lorsqu'il fallait paraître devant les grands. Toutes ces occasions lui déplaisaient, parce qu'elle ne manquait guère d'y perdre de sa beauté. Elle avait surtout une aversion insurmontable pour le rouge, les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la rendaient méconnaissable. Elle ne se parait jamais qu'à regret.

Elle avait à ses côtés une nièce qui s'appelait Azéma, ou, dans la langue du pays, Candeur. Cette nièce avait d'assez beaux yeux, la physionomie douce, et par dessus cela, le teint de la plus grande blancheur. Cependant elle ne plaisait pas; elle avait toujours un air si fade, si insipide, si décente, qu'on ne pouvait l'envisager sans se sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante aurait bien voulu la marier, et même avec moi; car elle avait vingt-deux ans passés, temps où l'on doit épouser ou jamais. Mais pour être son neveu, il aurait fallu courir sur les brisées du génie Rousch, qui en était éperdu.

Rousch était le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des génies. Il était mince; il avait le teint basané, la figure commune, l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres

épaisses, l'accent gascon, les cheveux crêpus, la bouche grande, et les dents doubles.

LA SULTANE.

Ne m'avez-vous pas dit que Rousch signifiait, dans la langue du pays, Menteur?

LA PREMIÈRE FEMME.

Je crois qu'oui. Rousch était très-méchante langue. Pour de l'esprit, il en voulait avoir. Il était fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités, faisant des nouvelles, apprêtant des comptes, imaginant des aventures scandaleuses, qu'il nous débitait comme des vérités. Nous donnions là-dedans; il en riait sous cape, et nous prenait pour des imbéciles, lui pour un esprit supérieur.

LA SULTANE.

Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persiffler? Si cela n'est pas, laissez-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée me paraissait plus digne d'attention que sa nièce. Je commençais à me faire à son air austère et sérieux. Elle avait des charmes, mais on n'en était pas toujours touché. Elle ne changeait point, mais on était journalier avec elle. Ce qui me rebutait quelquefois, c'était une sécheresse excessive. Son visage seulement conservait quelque sorte d'embonpoint. Sa taille était ordinaire. Elle avait l'air noble, la démarche grave et composée, les yeux pénétrans et petits, quelque chose d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles; les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquait dans ses traits je ne sais quoi d'antique qui ne plaisait pas à tout le monde. Elle ne manquait pas d'esprit. Pour des connaissances, personne n'en avait davantage et de plus sûres. Elle ne laissait rien entrer dans sa tête, sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité, aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table; écrivant durement; ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, excepté l'histoire et les voyages; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il était défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son roi. Les mathématiques étaient presque son unique étude. La musique ne lui déplaisait pas, surtout l'italienne. Elle avait peu de goût pour la poésie. Elle aimait les enfans à la folie; aussi lui en envoyait-on de toutes parts; mais elle ne les gardait pas long-

temps : à peine avaient-ils l'âge de raison, que Rousch et ses partisans nombreux les lui débauchaient.

LA SULTANE.

La fée n'était-elle pas là, lorsque Génistan en parlait ainsi ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Comment prit-elle ce portrait, qui n'était pas flatté ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement ; et le prince continua. = Je fus du nombre de ceux que Rousch entreprit ; mais j'aimais la fée et j'en étais aimé. Le moyen de lui plaire, en me liant avec le seul génie qu'elle eût en aversion ! Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en fut piqué. Azéma, sur laquelle il avait des vues, s'avisa d'en avoir sur moi ; et voilà Rousch furieux. C'était bien à tort, car je n'avais pas le moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce, qu'Azéma ferait assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvais faire le sien ; et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il prétendait avoir reçue. Il médita d'abord de se battre ; mais après y avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avait pas le courage. Il aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se mit à la défigurer d'une si étrange manière, que je ne pus l'aimer ce jour-là. A l'entendre, c'était une pédante, une ennemie des plaisirs et du bonheur ; mais que sais-je encore ? Je parus froid à la fée ; j'abrégeai les longs entretiens que j'avais coutume d'avoir avec elle : je ne sais même si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je lui avais voué. Cependant je la revis le lendemain, mais d'un air embarrassé. La fée m'avait deviné ; elle me demanda comment je l'avais trouvée la veille. Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux. Vous êtes charmante en tout temps ; mais hier vous étiez à ravir. Ah ! mon fils, me répondit la fée, Rousch vous a séduit. Quel dommage, et que votre changement m'afflige ! Prince, vous m'abandonnez.

Je fus sensible à ce reproche ; et me jetant entre les bras de la fée (elle les tenait toujours ouverts à ceux qui revenaient sincèrement à elle), je la conjurai de ne me pas faire un crime d'un discours que la politesse m'avait dicté.

LA SULTANE.

La politesse ! Est-ce qu'il ne savait pas que c'était une des proches parentes et des bonnes amies de Rousch?

LA PREMIÈRE FEMME.

Pardonnez-moi, madame, la fée le lui avait dit plus d'une fois; aussi Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet, et passer ou pour grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours sanglans que Rousch s'amusait à lui jouer. Tantôt, lui dit-elle, il me rend vieille et surannée, tantôt jeune et difforme; quelquefois il m'enjolive à tel point, qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on me prendrait pour une bouffonne; d'autres fois il me prête un air sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je suis estropiée. Il me fait un œil bleu, et l'autre noir; les sourcils bruns et les cheveux blonds; mais il a beau me déguiser, les bons yeux me reconnaissent.

LA SULTANE.

Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME.

Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parlait ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu, ou, dans la langue du pays, Brouillon; et la princesse Serpilla, ou, dans la langue du pays, Rusée. C'étaient deux élèves qu'on lui envoyait. Ah! dit la fée en fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de ces gens-là? Elle les reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs parens.

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il était assez joli garçon, mais louche et bègue. Il parlait beaucoup et sans suite; n'était d'accord avec lui-même, que quand il n'y pensait pas; grand disputeur, souvent il prenait les raisons de son sentiment pour des objections; sourd d'une oreille; quelquefois il entendait mal et répondait bien, ou entendait bien et répondait mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch.

Pour Serpilla, elle était petite, maigre et noire; elle contrefaisait la vue basse; elle avait le nez retroussé, le visage chiffonné, les coins de la bouche relevés; si elle méditait une méchanceté, elle en tirait en bas le coin gauche; c'était un tic. Son

menton était pointu, ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes; ses mains noires et sèches, mais elle ne quittait jamais ses gants. Elle parlait peu, pensait beaucoup, examinait tout, ne faisait aucune démarche, ne tenait aucun propos sans dessein; jouait toute sorte de personnages, l'étourdie, la distraite, la niaise; et n'avait jamais plus d'esprit que quand on était tenté de la prendre pour une idiote.

Azéma lui déplut d'abord; et elle s'occupa, dès le premier jour, à la tourner en ridicule, et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne créature donnait tête baissée. Elle lui faisait voir une infinité de choses, qui n'étaient point et ne pouvaient être. Elle se mit en tête de lui persuader que Génistan, moi, pour qui elle se sentait du goût, je l'aimais, elle Azéma, à la folie, mais que je n'osais le lui déclarer. « Pourquoi, lui demandait » Azéma, se taire opiniâtrément comme il fait? S'il n'a que des » vues honnêtes, que ne parle-t-il à ma tante?... » Princesse, lui répondait Serpilla, vous ne connaissez pas encore les amans délicats. S'adresser à votre tante, ce serait s'assurer de votre personne sans avoir pressenti votre cœur. Vous pouvez compter que le prince périra plutôt de chagrin que de hasarder une démarche qui pourrait vous déplaire... « Ah! reprit Azéma, pour cela je ne » veux pas qu'il périsse; je ne veux pas même qu'il souffre... » Cependant, cela est, et cela durera, si vous n'y mettez pas ordre... « Mais comment faut-il que je m'y prenne? Je suis si » neuve et si gauche à tout... » Je le regarderais tendrement lorsqu'il viendrait chez ma tante; s'il lui arrivait de me donner la main, je la serrerais de distraction; je jeterais un mot, et puis un autre..... « En vérité, j'ai peur d'avoir fait tout cela » sans y penser... » Si cela est, il faut avouer que ce Génistan est un cruel homme. Je n'y vois qu'un remède... « Et quel est-il?.... » Ho! non, je ne vous le dirai pas... « Et pourquoi?...» C'est que si je vous le disais, vous le confieriez peut-être à votre tante... « Ne craignez rien; vous ne sauriez croire combien je » suis discrète... » Hé bien! j'écrirais... « Si c'est là votre se- » cret, n'en parlons plus; je n'oserai jamais m'en servir..... » N'en parlons plus, comme vous dites. Il me semble qu'il fait beau, et qu'un tour de promenade vous dissiperait... « Très- » volontiers; nous rencontrerons peut-être le prince Génistan...» Le prince a renoncé à tout amusement. S'il se promène, c'est dans des lieux écartés et solitaires. Je ne sais où le conduira cette triste vie. S'il en mourait pourtant, c'est vous qui en seriez la cause... « Mais je ne veux pas qu'il meure; je vous l'ai déjà dit.... » Ecrivez-lui donc!... « Je n'oserais; et puis je ne sais » que lui écrire... » Que ne m'en chargez-vous? Vous me con-

naissez un peu, et vous ne me croyez pas, sans doute, aussi maladroite que je le parais. J'arrangerai les choses avec toute la décence imaginable. La lettre sera anonyme. Si la déclaration réussit, c'est vous qui l'aurez faite ; si elle échoue, ce sera moi... « Vous êtes bien bonne... »

LA SULTANE.

Cette Serpilla est une dangereuse créature ; et la simple Azéma n'en savait pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite ?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que oui.

LA SULTANE.

Fut-elle répondue ?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que non.

LA SULTANE.

Et pourquoi ?

LA SECONDE FEMME.

Je n'avais garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous les yeux de la fée, qui nous aurait devinés d'abord, et qui ne m'aurait jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence ; mais elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle de la démarche hardie qu'elle avait faite pour la servir ; et Azéma l'en remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi ; on dit qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on remarqua de la liaison entre eux, et qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de triumvirat, qui mit en fort peu de temps la cour de la fée sens dessus dessous. On s'évitait, on ne se parlait plus ; c'étaient des caquets et des tracasseries sans fin ; on se boudait sans savoir pourquoi ; et la fée en était de fort mauvaise humeur.

LA SULTANE.

C'est, en vérité, comme ici ; et je croirais volontiers que ce triumvirat subsiste dans toutes les cours.

LA SECONDE FEMME.

La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la calomnie ; elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être banni de sa cour ; elle redoubla de sévérité ; et s'il nous arrivait quelquefois de médire, elle nous arrêtait tout court, et nous demandait brusquement : « Est-ce à vous que le

» fait est arrivé? Ce que vous racontez, l'avez-vous vu? » Elle était rarement satisfaite de nos réponses; elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours, pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étais, mais à laquelle je n'avais eu aucune part, et que je n'avais apprise que par le bruit public.

Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avait toutes les peines du monde à se contenir. Il lui échappait à tout moment des choses peu mesurées qui offensaient moins de sa part que d'une autre, parce qu'il y avait, disait-on, dans son fait, plus de sottise et d'étourderie que de méchanceté : il croyait parler sans conséquence, en disant hautement que j'étais bien avec la tante, et passablement avec la nièce; qu'il y avait entre nous un arrangement le mieux entendu; et que le jour j'appartenais à Azéma, et la nuit à Vérité.

Rousch, qui était présent, lui répondit qu'il lui abandonnait la vieille fée pour en disposer à sa fantaisie; mais qu'il prétendait qu'on s'écoutât, quand on parlait d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu n'avait fait de sa vie; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui laissa murmurer entre ses dents qu'il était épris d'Azéma; que personne ne l'ignorait; qu'il en était aimé; qu'il méditait depuis long-temps de l'épouser; et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres finissent, il n'en était pas moins amoureux.

Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut affligée, et s'en alla, en pleurant, se plaindre à sa tante, et la prier de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle, ou, dans la langue du pays, Discrète, son autre tante : Vérité y consentit. On tint le départ secret; et Azéma disparut, sans que Rousch en sût rien. Il fit du bruit quand il l'apprit; mais Azéma était déjà bien loin; il courut après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me soupçonnant d'avoir enlevé ses amours, et bien résolu de m'en faire repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point; je n'ignorais pas que sa puissance était limitée, et qu'il ne me nuirait jamais que de concert avec le génie Nucton, ou comme qui dirait Sournois, qui résidait à mille lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru? Rousch disparut un matin; et l'on sut qu'il était allé consulter Nucton sur les moyens de se venger.

Il n'était pas à un quart de lieue, qu'on entendit un grand fracas dans les avant-cours; on crut que c'était Rousch qui revenait : point du tout; c'était une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avait jetée dans cette contrée; on

l'appelait Trocilla, comme qui dirait Bizarre. Sa manie était de courir sans savoir où elle allait; pourvu qu'elle ne suivît pas la grande route, elle était contente : aussi apprîmes-nous qu'elle s'était engagée dans des chemins de traverse, où son équipage avait été mis en pièces; et qu'elle arrivait sur une mule rétive, crotée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire.

On lui donna un appartement : il y en avait toujours de reste chez Vérité; elle se reposait en attendant ses gens, qu'elle maudissait, et qui ne demeuraient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira ses femmes d'une berline en souricière; c'étaient trois espèces de boiteuses : l'une boitait à droite, l'autre à gauche, la troisième des deux côtés. Trocilla, qui les examinait d'une croisée, trouvait leur allure si ridicule, qu'elle en riait à gorge déployée, comme si l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtaient de venir, eût été nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en scaramouche et un valet en arlequin dételaient de la voiture deux chevaux l'un blanc, et l'autre noir; Trocilla était à sa toilette, qui commença sur les cinq heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la fée Vérité.

Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure; et sa personne attira mon attention et celle de tout le monde.

LA SULTANE.

C'est le privilége de la singularité, plus encore que de la beauté. Les hommes se livrent plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils admireraient.

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé, qui annonçait l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME.

Trocilla était plutôt grande que petite, mal proportionnée : c'étaient de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnaient l'air d'une sauterelle, surtout quand elle était assise : point de taille; un bras potelé, et l'autre sec; une main laide et difforme, et l'autre jolie; un pied petit et délicat dans une grande mule rembourrée, un autre pied grand et mal fait, enchassé dans une petite mule; mais cela n'y faisait rien : par ce moyen, elle avait deux mules égales. Son épaule droite était un peu plus haute que la gauche, à la vérité, un corps et l'éducation avaient affaibli ce défaut : elle avait des couleurs et point de teint; un œil bleu et un œil gris, le nez long et pointu; la bouche charmante quand elle riait; mais par malheur pour ceux qui l'approchaient, elle avait des journées tristes sans savoir pourquoi, car elle ne voulait pas que ce fût des vapeurs ou des nerfs.

Elle avait une robe de satin couleur de rose, avec des parures violettes, une simare de velours bleu, garnie de crêpe; un nœud de diamans, d'où pendait une riche dévote, dans un temps où l'on n'en portait plus; une girandole de très-beaux brillans à l'oreille droite, et une perle d'orient à la gauche; une plume verte dans sa coiffure, dont un des côtés était en papillon, et l'autre en battant-l'œil, avec un énorme éventail à la main. Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla.

LA SULTANE.

La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME.

Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une sultane, tira de sa poche une lorgnette, dont elle ne se servit point, jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre mots déplacés et plaisans, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et se retira.

LA SULTANE.

Je vous conseille de l'imiter. Après la nuit dernière, je crois que vous pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, messieurs; mesdames, bonsoir; car je crois que vous allez vous coucher.

---

## CINQUIÈME SOIRÉE.

Ce soir, Mangogul avait ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement ouverte; et lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit, pour entrer sans qu'elle s'en doutât: il était placé debout, les coudes appuyés sur la chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettait de la dédommager du silence qu'il gardait depuis deux jours. L'émir lui répondit qu'il ferait de son mieux, et commença comme il suit:

LE SECOND ÉMIR.

Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie.

LA SULTANE.

Ce *je*, c'est le prince Génistan; et cet *elle*, c'est apparemment Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Ah! les hommes! les hommes.! Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

L'occasion de l'instruire de mes sentimens n'était pas difficile à trouver ; mais il fallait se cacher de Vérité. Un jour que la fée était profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte, et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa, lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressais nullement à la dissiper; elle railla la religion, les prêtres et les dévotes; traita la modestie, la pudeur et les principales vertus de son sexe, de freins imaginés pour les sottes ; et je crus victoire gagnée : point de préjugés à combattre, de scrupules à lever ; je ne désirais qu'une seconde entrevue pour être heureux; encore ne fallait-il pas qu'elle fût longue, de peur d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre jour l'occasion de la reconduire dans son appartement : chemin faisant, je lui demandai la permission d'y rester un moment; elle me fut accordée. Aussitôt je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et galantes autant qu'il m'en vint ; que je l'avais aimée depuis que j'avais eu le bonheur de la voir ; que c'était un de ces coups de sympathie auxquels jusqu'alors j'avais ajouté peu de foi; et qu'il fallait que ma passion fût bien violente, puisque j'osais la lui déclarer la seconde fois que je jouissais de son entretien : elle m'écouta attentivement; puis tout à coup éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses femmes, qui accoururent, et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposaient pas sans doute pour la première fois. Vous avez raison, me répondit-elle: on m'a aimée, on me l'a dit, et je devrais y être faite ; mais il m'est toujours nouveau de voir des hommes, parce qu'ils sont aimables, prétendre qu'on leur sacrifiera l'honneur, la réputation, les mœurs, la modestie, la pudeur et la plupart des vertus qui font l'ornement de notre sexe ; car il paraît bien à leurs procédés et à ceux des femmes, que c'est à ces bagatelles que se réduisent les désirs des uns et les bontés des autres. Et continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique : Non, s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence ; les liaisons ont dégénéré en un libertinage épouvantable; la pudeur est ignorée sur la surface de la terre : aussi les Dieux se sont-ils vengés ; et presque tous les hommes....

LA SULTANE.

Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendais guère; et j'allais lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de crainte qu'on n'en tînt de méchans sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner Trocilla à toutes ses bizarreries, et de ne la revoir jamais. Mais j'avais plu; et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux et assez suivis; et je me laissai entraîner.

LA SULTANE.

Vous n'êtes que des marionettes.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Émir, respectez le sultan; respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée; je crus la trouver seule. Point du tout, elle s'occupait à prendre une leçon d'anglais, qui avait déjà duré fort long-temps, et que ma présence n'abrégea point. Nous y serions encore tous les trois, si le maître d'anglais, qui ne manquait pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il était écrit que mon supplice serait plus long. Trocilla me reçut comme un homme tombé des nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot; et sans m'accorder le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une vielle, dont elle se mit à jouer précisément comme quand on est seul, et qu'on s'ennuie.

Ici le sultan ne put s'empêcher de rire; la sultane dit: En effet cette scène est assez ridicule; et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR.

Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet; et elle allait commencer un maudit air à la mode, qui n'aurait point eu de fin, lorsque je pris la liberté de lui arrêter les mains. Ah! vous voilà, me dit-elle! et que faites-vous ici à l'heure qu'il est? C'est par vos ordres, madame, lui répondis-je, que je m'y suis rendu;

et il y a près de deux heures que j'attends que vous vous aperceviez que j'y suis.... Est-il bien vrai?... Pour peu que vous en doutassiez, votre maître d'anglais vous l'assurerait.... Vous l'avez donc entendu donner leçon? C'est un habile homme; qu'en pensez-vous? Et ma vielle, je commence à m'en tirer assez bien. Mais, asséyez-vous, je me sens en main, et je vais vous jouer des contredanses du dernier bal, qui vous réjouiront..... Madame, lui répondis-je, faites-moi la grâce de m'entendre. A présent, ce ne sont point des airs de vielle que je viens chercher ici; quittez pour un moment votre instrument, et daignez m'écouter.... Mais vous êtes extraordinaire, me dit Trocilla; vous ne savez pas ce que vous refusez. J'allais vous jouer, ce soir, comme un ange.... Madame, lui répliquai-je, si je vous gêne, je vais me retirer.... Non, restez, monsieur. Et qui vous dit que vous me gênez?... Quittez donc ce maudit instrument, ou je le brise.... Brisez, mon cher; brisez; aussi-bien j'en suis dégoûtée.

Je détachai la ceinture de la vielle, non sans serrer doucement la taille de la vielleuse. Trocilla était assise sur un tabouret; cette situation n'était pas commode.

LA SULTANE.

Émir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Je la pris par sa main jolie que je baisai plusieurs fois, en la conduisant vers une chaise longue sur laquelle je la poussai doucement; elle s'y laissa aller sans façon; et me voilà assis à côté d'elle, lui baisant encore la main, et lui protestant d'une voix émue que je l'adorais.

De distraction le sultan s'écria: Adore donc, maudite bête. Heureusement la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR.

Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les yeux, et l'arrêta sur ma bouche. Je la regardai dans ce moment, et je la trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout excitait en moi des désirs. Elle me tenait de petits propos d'enfans, qui achevaient de me tourner la tête. Bientôt je n'y fus plus. Je me penchai sur sa gorge. Je ne sais trop ce que mes mains devinrent. Trocilla paraissait éprouver le même trouble; et nous touchions à l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette situation voluptueuse, par une extravagance inouie. Trocilla me repoussa fortement; et se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes

larmes : Ah ! cher Zulric, s'écria-t-elle ; tendre et fidèle amant, que deviendrais-tu, si tu savais à quel point je t'oublie ? Ses larmes et ses soupirs redoublèrent ; c'était à me faire craindre qu'elle ne suffoquât. Retirez-vous, monsieur ; je vous hais, je vous déteste. Vous m'avez fait manquer à mes sermens, et tromper l'homme unique à qui je suis engagée par les liens les plus solennels ; vous n'en serez pas plus heureux, et j'en mourrai de douleur.

Ces dernières paroles et les larmes abondantes qui les suivirent, me persuadèrent que le quart-d'heure était passé. Je me retirai, bien résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla ; et j'appris de sa part qu'elle avait bien reposé, et qu'elle m'attendait pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et j'eus le bonheur de la trouver encore au lit. Venez, prince, dit-elle ; asséyez-vous près de moi. J'ai conçu pour vous des sentimens dont il faut absolument que je vous instruise. Il y va de mon bonheur, et peut-être de ma vie. Tâchez donc de ne pas abuser de ma sincérité. Je vous aime, mais de l'amour le plus tendre et le plus violent. Avec le mérite que vous avez, il ne doit pas être nouveau pour vous d'être prévenu. Ah ! si je rencontre dans votre cœur la même tendresse que vous avez fait naître dans le mien, que je vais être heureuse ! Parlez, prince ; ne me suis-je point trompée, lorsque je me suis flattée de quelque retour ? M'aimez-vous ?

Ah ! madame, si je vous aime ! Ne vous l'ai-je pas assuré cent fois ?.. Serait-il bien possible !.. Rien n'est plus vrai... Je le crois, puisque vous me le dites ; mais je veux mourir si je m'en souviens. Vraiment, je suis enchantée de ce que vous m'apprenez là. Je vous conviens donc beaucoup, beaucoup.... Autant qu'à qui que ce soit au monde.... Eh bien ! mon cher, reprit-elle en me serrant la main entre la sienne et son genou, personne ne me convient comme toi. Tu es charmant, divin, amusant au possible ; et nous allons nous aimer comme des fous. On disait que Vindemill, Illoo, Girgil, avaient de l'esprit. J'ai un peu connu ces personnages-là ; et je te puis assurer que ce n'était rien, moins que rien. Trocilla ne laissait pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit, quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant. A présent, madame, je puis donc me flatter, lui dis-je, que vous ne vous souviendrez plus de Zulric ni d'aucun autre ?... Que parlez-vous de Zulric ? reprit-elle. C'est un petit sot qui s'est imaginé qu'il n'y avait qu'à faire le langoureux auprès d'une femme, et à l'excéder de protestations, pour la subjuguer. C'est de ces gens prêts à mourir cent fois pour vous, et dont une misérable petite complaisance vous débarrasse. Mais

vous, ce n'est pas cela ; et quelque répugnance que vous ayez pour les hiboux, je gage que vous la vaincriez si j'avais attaché mes faveurs aux caresses que vous feriez au mien. Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une perruche, un singe, un doguin. Trocilla en était, elle, pour les hiboux.... Oui, seigneur, pour les hiboux!... De tous les oiseaux, c'est le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avait un qu'elle ne montrait qu'à ses meilleurs amis.

LA SULTANE.

Que beaucoup de gens avaient vu.

LE PREMIER ÉMIR.

Et qu'on me présenta sur-le-champ. Voyez mon petit hibou, me dit-elle; il est charmant, n'est-ce pas? Ce toquet blanc à la housarde, qu'on lui a placé sur l'oreille, lui fait à ravir. C'est une invention de mes boiteuses. Ce sont des femmes admirables. Mais vous ne me dites rien de mon petit hibou? Madame, lui répondis-je, vous auriez pu, je crois, prendre du goût pour un autre animal. Il n'y a que vous aux Indes, à la Chine, au Japon, qui se soit avisée d'avoir un hibou en toquet.... Vous vous trompez, me répondit-elle: c'est l'animal à la mode; et de quel pays débarquez-vous donc? Ici tout le monde a son hibou, vous dis-je; et il n'est pas permis de s'en passer. Promettez-moi donc d'avoir le vôtre incessamment; je sens que je ne puis vous aimer sans cela.

Je lui promis tout ce qu'elle voulut; et je la pressai d'abréger mon impatience.

LA SULTANE.

Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà rendormie; continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle y consentit, mais à condition que j'aurais un hibou. Ah! plutôt quatre, madame, lui répondis-je. A l'instant elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux emportemens de la femme du monde qui aimait le moins; j'y répondis avec toute l'impétuosité d'un homme qui ne voulait pas laisser à Trocilla le temps de se refroidir..... Vous aurez un hibou, me disait-elle d'une voix entrecoupée; prince, vous me le promettez..... Oui, madame, lui répondis-je dans un instant où l'on est dispensé de connaître toute la force de ses promesses; je vous le jure par mon amour et par le vôtre. A ces mots, Trocilla se tut et moi aussi. Il y avait près d'une demi-heure que nous étions ensemble, lorsqu'elle me dit froidement de la laisser dormir et de me retirer. Si je n'avais pas su à quoi m'en tenir, je m'en

serais pris à moi-même de cette indifférence subite; mais je n'avais rien à me reprocher, ni elle non plus. Je pris donc le parti de lui obéir, et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y attendait. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais.

LA SULTANE.

C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME.

Toutes ces choses s'étaient passées, lorsque Rousch reparut: il avait vu Nucton, et ils avaient concerté de me faire rentrer cent pieds sous terre; c'était leur expression. La pauvre Azéma, dont ils avaient découvert la retraite, avait déjà éprouvé les cruels effets de leur haine. Rousch lui avait soufflé sur le visage une poudre qui l'avait rendue toute noire. Dans cet état elle n'osait se montrer; elle vivait donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch, et arrosant sans cesse de ses larmes un miroir qui lui peignait toute sa laideur, et qu'elle ne pouvait quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit, et vint à son secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce; mais elle y perdit ses peines. Noire elle était, noire elle resta : ce qui détermina la fée à la transformer en colombe, et à lui restituer sa première blancheur sous une autre forme.

Vérité, de retour de chez Azéma, songea à me garantir des embûches de Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais admirez les caprices des femmes et surtout de Trocilla; elle ne me sut pas plutôt éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de la route que j'avais prise, et me suivit. Rousch instruit de notre aventure, connaissant assez bien son monde, et particulièrement Trocilla, ne douta point qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite, en marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse; et un matin nous nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin.

La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch. Je fus flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de son caractère; et je me déterminai à la revoir. Ce n'était pas le moyen d'éviter Rousch; car Trocilla et Rousch se connaissaient de longue main, et ils avaient toujours été passablement ensemble. C'était de concert avec elle, qu'il ébauchait tous ses récits scandaleux. Il inventait le fond; elle mettait de l'originalité dans les détails, d'où il arrivait qu'on les écoutait avec plaisir, qu'on les répétait partout, qu'on paraissait y croire, mais qu'on n'y croyait pas.

LA SULTANE.

Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte, que je serais tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR.

Un soir qu'une des boiteuses de Trocilla m'introduisait chez sa maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête contre celle de Rousch, qui s'esquivait par le même escalier. Nous fûmes l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au cri que je poussai. Malheureux, s'écria-t-il, que le destin a conduit ici, tremble. Tu vas enfin éprouver ma colère. A l'instant il prononça quelques mots inintelligibles; et je sentis mes cuisses rentrer en elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles s'allonger et se recourber, mes mains disparaître, mes bras et le reste de mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois; et les appartemens en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut au ramage, qui lui parut plaisant; elle m'appela, petit, petit; mais je n'osai pas me confier à une femme qui n'avait de fantaisie que pour les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour de Vérité, et de me faire désenchanter; mais je ne pus jamais reprendre le chemin de son séjour. Plus j'allais, plus je m'égarais. Ce serait abuser de votre patience, que de vous raconter le reste de mes voyages et mes erreurs. D'ailleurs, tout voyageur est sujet à mentir. J'aurais peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures.

LA SULTANE.

Ce sera la première fois qu'elle se mêlera de voyage.

LE PREMIER ÉMIR.

Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi qui l'aimais de si bonne amitié, et qui avons tant fait pour elle, dit Génistan à son père.

LA SULTANE.

Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimaient la vérité.

LE PREMIER ÉMIR.

Génistan s'arrêta; Vérité prit la parole; et comme elle poussait l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages. J'aurais voulu, ajouta-t-elle, en le dé-

barrassant de ses plumes, lui ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une des filles de Kinkinka..... Celle, dit le sultan, qui avait permis qu'on le mît à la crapaudine..... Vous voulez dire à la basilique. Elle-même..... Mais il est fou. Celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son amant, se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être..... Je serais pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner nous-mêmes des successeurs. Il y a assez long-temps que d'autres s'en mêlent. Madame, vous, qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il faudrait s'y prendre. Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité ; mais je vous réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne sera ni si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de petits-fils et tous de Génistan. Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on n'en fasse la demande?... Un petit obstacle ; c'est que si Polychresta vous convient fort, elle ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir ; il la trouve bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore... Il l'a donc vue?... Jamais. Votre fils est un homme d'esprit ; et quel esprit y aurait-il, s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue? c'est comme font tous les sots..... Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra ; mais j'avais connu sa mère avant que de la prendre ; et si, je ne suis pas un sot. Je serais fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette fois seulement un certain tour original qui lui sied, pour prendre votre bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner ; mais ce n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudrait que vous interposassiez votre autorité..... Ho, dit le sultan, s'il ne s'agit que de tirer ma grosse voix, je la tirerai. Vous allez voir. Aussitôt il fit appeler son fils ; et prenant l'air majestueux qu'il attrapait fort bien, quand on l'en avertissait : Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne que vous voyiez la princesse Polychresta lundi ; qu'elle vous plaise mardi ; que vous l'épousiez mercredi : ou elle sera ma femme jeudi..... Mais, mon père..... Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme ou la mienne. Voilà qui est dit ; et qu'on ne m'en parle pas davantage.

Le prince, qui n'avait jamais offensé son père par un excès de respect, allait s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les supprimer ; mais le sultan lui ferma la bouche d'un *obéissez ;* lui tourna le dos, et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée. Madame, lui dit-il, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez, avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez le moins. Est-ce à

vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure, la naissance, la fortune, les talens, ni pallier les défauts, à faire des mariages? Il faut que vous ayez une furieuse prévention pour votre amie, si vous avez imaginé qu'elle plairait sur un portrait de votre main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pu vous rappeler celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire; il s'y prendra mieux que vous; et il serait du dernier ridicule qu'un aussi saugrenu que celui que vous proposez, se consommât sans sa médiation. Mais vous n'y réussirez ni vous ni lui. Je verrai votre Polychresta, puisqu'on le veut; mais parbleu! je ne la regarde ni ne lui parle; et la manière, dont votre légère amie s'y prendra pour vaincre ma taciturnité et m'intéresser, sera curieuse. Vous pouvez, madame, vous féliciter d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort amusans.

Le premier émir allait continuer lorsque Mangogul fit signe aux femmes, aux émirs et à la chatouilleuse de sortir. Pourquoi donc vous en aller de si bonne heure, dit la sultane?... C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et que je serais bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus substantielles.... Ah, ah! vous êtes là!... Oui, madame..... Y a-t-il long-temps?... Ah! très-long-temps... Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brama... L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, madame; permettez-vous que je reste?.... Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?... Non, mais je serais flatté que vous me l'accordassiez... Restez donc.

---

## SIXIÈME SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Mademoiselle, approchez-vous, et arrangez mon oreiller : il est trop bas.... Fort bien.... Madame seconde, continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district que de celui du second émir. S'il prenait en fantaisie à Mangogul d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois. Et commencez.

LA SECONDE FEMME.

Tout ce qui n'avait point cet éclat qui frappe d'abord, déplaisait souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettait ni d'approfondir le mérite réel ni de le distinguer des agrémens superficiels. C'était un défaut national dont la fée n'a-

vait pu le corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets : elle prévit que, si Polychresta restait dans ses atours négligés, le prince, qui avait malheureusement contracté à la cour de son père et à celle du Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les six mois, la prendrait à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avait à lui parler. Elle vint. Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis long-temps, pour le fils de Zambador : je lui ai parlé de vous; mais il m'a paru peu disposé à ce que nous désirons de lui. Il s'est entêté dans ses voyages d'une jeune folle qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que des sottises : je voudrais bien que vous travaillassiez à lui arracher cette fantaisie ; vous le pourriez, en aidant un peu à la nature et en vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie : par exemple, vous avez là les plus beaux yeux du monde, mais ils sont trop modestes ; au lieu de les tenir toujours baissés, il faudrait les relever et leur donner du jeu : c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite, mais elle est sérieuse; je l'aimerais mieux riante. J'abhorre le rouge ; mais je le tolère, lorsqu'il s'agit d'engager un homme aimable. Vous ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît, cette forêt de cheveux qui rétrécit votre front; et vous quitterez vos cornettes : les femmes n'en portent que la nuit. Pour ces fourrures elles ne sont plus de saison; mais demain je vous enverrai une personne qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les conseils, quelque ridicules que vous puissiez les trouver. Polychresta allait représenter à la fée qu'elle ne se résoudrait jamais à se métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenait pas de faire la petite folle : mais Vérité, lui posant un doigt sur les lèvres, lui commanda de se parer, et de ne rien négliger pour captiver le prince.

Le lendemain matin, la fée Churchille, ou dans la langue du pays, Coquette, arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une corbeille doublée de satin bleu renfermait la parure la plus galante et du goût le plus sûr ; les diamans, l'éventail, les gants, les fleurs, tout y était, jusqu'à la chaussure : c'était les plus jolies petites mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour de main, et toutes les petites boîtes arrangées et ouvertes : on commença par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal; on lui appliqua deux couches de rouge; on lui plaça sur la tempe gauche une grande mouche à la reine; de petites furent dispersées avec choix sur le reste du visage : ce qui acheva

cette partie essentielle de son ajustement. J'oubliais de dire qu'on lui peignit les sourcils, et qu'on lui en arracha une partie, parce qu'elle en avait trop. On répondit aux plaintes qui lui échappèrent dans cette opération, que les sourcils épais étaient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il lui en fallait pour lui donner un air enfantin; elle supporta cette espèce de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant qu'elle voulait captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa toute la profondeur de son savoir, pour attraper ce je ne sais quoi, si favorable à la physionomie; elle y réussit; mais ce ne fut qu'après l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des diamans. Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse: pour les femmes, elles lui en auraient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avait laissé faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue immense; ce qui la choqua beaucoup: elle en demanda un plus petit. Eh! fi donc, lui répondit Churchille; pour peu qu'on en rabattît, vous auriez l'air d'une marchande en habit de noces; et sans rouge on vous prendrait pour pis. Il fallut donc en passer par là; on continua de l'habiller; et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace: jamais elle n'avait été si bien; et jamais elle ne s'était trouvée aussi mal. Elle en reçut des complimens. Vérité lui dit, avec sa sincérité ordinaire, que dans ses atours elle lui plaisait moins; mais qu'elle en plairait davantage à Génistan; qu'elle effacerait Lively dans son souvenir; et qu'elle pouvait s'attendre, pour le lendemain, à un sonnet, à un madrigal; car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce frivole exercice. La fée donna l'après-dîner un concert de musettes, de vielles et de flûtes. Génistan y fut invité: on plaça avantageusement Polychresta, c'est-à-dire, qu'elle n'eut point de lustre au-dessus de sa tête, pour que l'ombre de l'orbite ne lui renfonçât pas les yeux. On laissa à côté d'elle une place pour le prince, qui vint tard, car son impatience n'était pas de voir sa déesse de campagne, c'est ainsi qu'il appelait Polychresta. Il parut enfin, et salua, avec ses grâces et son air distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa protégée qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de très-profondes révérences. Cependant le prince la parcourait avec une attention à la déconcerter: il s'assit auprès d'elle et lui adressa des choses fines; Polychresta lui en répondit de sensées; et le prince conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup d'éloignement pour sa

société. Et laissez là le sens commun, ayez de la gentillesse et de l'enjouement ; voilà l'essentiel avec de vieux louis, disait un bon gentilhomme....

LA SULTANE.

Dont le château tombait en ruine.

LA SECONDE FEMME.

Quoique les revenus du prince fussent en très-mauvais ordre, il était trop jeune pour goûter ces maximes : c'était Lively qu'il lui fallait, avec ses agrémens et ses minauderies; il se la représentait jouant au volant ou à collin-maillard, se faisant des bosses au front qui ne l'empêchaient pas de folâtrer et de rire ; et il achevait d'en raffoler. Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais qu'à propos, et qui fait tout avec poids et mesure?

Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas somptueux : le prince fut toujours placé à côté de Polychresta ; il eut de la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce qu'il pensait de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvait digne de toute son estime, et qu'il avait conçu pour elle un très-profond respect ; j'aimerais mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée d'excellentes qualités. Ah ! madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively ! Qu'elle est aimable ! Je vois, dit Vérité, que vous n'avez que cette petite folle en tête, qui n'est point du tout ce qu'il vous faut.

LA SULTANE.

Dans une maison, grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME.

Le prince voulut répliquer et justifier son éloignement pour Polychresta ; mais la fée prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimerait s'il voulait s'en donner le temps. D'un autre côté elle suggéra à son amie de prendre quelque chose sur elle, et de ne rien épargner pour plaire au prince. Polychresta essaya, mais inutilement : un trop grand obstacle s'opposait à ses désirs ; elle comptait trente-deux ans ; et Génistan n'en avait que vingt-cinq : aussi, disait-il que les vieilles femmes étaient toutes ennuyeuses : quoique la fée fût très-antique, ce propos ne l'offensait pas.

LA SULTANE.

Elle possédait seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME.

Le prince obéit aux ordres de la fée ; c'était toujours le parti qu'il prenait, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit Polychresta ; il se plut même chez elle.

LA SULTANE.

Toutes les fois qu'il avait fait des pertes au jeu, ou qu'il boudait quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME.

A la longue, il s'en fit une amie ; il goûta son caractère ; il sentit la force de son esprit ; il retint ses propos ; il les cita : et bientôt Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien réservé, et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il ne se rappelait jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La fée, qui n'abandonnait point son projet de vue, revint à la charge. Dans ces entrefaites on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers, à qui il avait fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en sollicitaient le paiement ; et il épousa.

Il porta à l'autel un front soucieux ; il se souvint de Lively : et il en soupira. Polychresta s'en aperçut ; elle lui en fit des reproches, mais si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher d'en verser des larmes, et de l'embrasser.

LA SULTANE.

Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME.

Je n'ai point de goût pour Polychresta, disait-il en lui-même ; mais j'en suis fortement aimé : il n'y a point de femme au monde que j'estime autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis désespéré de devenir l'époux ! La fée a raison ; oui, elle a raison ; il faut que je sois fou ! Les femmes de son mérite sont-elles donc si communes, pour s'affliger d'en posséder une ? D'ailleurs elle a des charmes qui seront même durables : à soixante ans elle aura de la bonne mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais ; car je lui trouve plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela je souffre. D'où vient cette cruelle indocilité de mon cœur ? Cœur fou, cœur extravagant, je te dompterai.

Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites au prince de la part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre bien avec elle.

LA SULTANE.

Ces propositions, je gagerais bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME.

Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois de l'empire défendent la pluralité des femmes ; mais les grands princes sont au-dessus des lois.

LA SULTANE.

Voilà ce que je n'aurais pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME.

Je consentirai sans peine à partager votre tendresse avec Lively.

LA SULTANE.

Fort bien cela.

LA SECONDE FEMME.

Mais plus de voyage chez Trocilla.

LA SULTANE.

A merveille.

LA SECONDE FEMME.

Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des sentimens qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le cœur, et qui pourrait vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? Qui vous a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les intentions de Lively ; mais je vous déclare que les miennes sont de n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à ses hiboux.

LA SULTANE.

Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME.

Le prince était disposé à sacrifier Trocilla, pourvu qu'on lui accordât Lively.

LA SULTANE.

Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et de lui faire des enfans. J'ai quelquefois demandé des places au sultan pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux ; jusqu'à présent je n'ai point eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME.

Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il passa d'un consentement unanime. Il ne s'agissait plus que d'être autorisé par les prêtres qui partageaient avec les ministres le gouvernement de l'empire depuis la caducité de Zambador. Il se tint plusieurs synodes, où l'on ne décida rien. Enfin, après bien des délibérations, on annonça au prince qu'il pourrait en sûreté de conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui coûterait que cent mille écus.

Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que jamais. Il l'obtint de son père, et revint avec elle au Japon. Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa rivale; et le prince fut si touché de sa modération, qu'elle devint dès ce moment son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfans, qui tous vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively. Elle n'en put amener que deux à sept mois.

Vérité demeura à la cour, pendant plusieurs années; mais lorsque la mort de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais œil; et elle se retira, emmenant avec elle un fils que le prince avait eu de Polychresta, et une fille que Lively lui avait donnée.

Trocilla fut entièrement oubliée; et Génistan, partageant son temps entre les affaires et les plaisirs, jouissait du vrai bonheur d'un souverain, de celui qu'il procurait à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure qui surprit étrangement la cour et la nation.

Ici la sultane ordonna au premier émir de continuer; mais l'émir ayant toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan venait d'entrer. Assez, dit-elle; et l'assemblée se retira.

---

## SEPTIÈME SOIRÉE.

LE PREMIER ÉMIR.

Un jour on avertit le sultan Génistan, qu'une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui portaient des ailes blanches sur le dos, demandaient à lui être présentés. Ils étaient au nombre de cinquante-deux; et ils avaient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'empereur une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les enfans en s'incli-

nant et trémoussant des ailes ; et le député prenant la parole, dit :

Très-invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un mauvais génie, vous traversâtes d'un vol rapide des contrées immenses, arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous abattre sur le temple de la Guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des volières dignes d'un oiseau de votre importance? Vous voyez, très-prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse, les fruits de vos amours et les merveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches dont leurs épaules sont décorées, ne peuvent vous laisser de doute sur leur sublime origine ; et ils viennent réclamer à votre cour le rang qui leur est dû.

Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ses entrailles s'émurent ; et il reconnut ses enfans. Pour leur donner quelque ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les ailes. Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively fut mère. Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque ; et votre famille serait complète, si la fée Coribella, ou dans la langue du pays, Turbulente, marraine de celui que vous demandez, ne l'avait enlevé dans un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin oculaire, lorsque le grand Kinkinka le secouant par une aile, était sur le point de lui ôter la vie. Le prince fut mécontent de ce qu'on avait laissé un de ses enfans en si mauvaises mains. Ah ! prince, ajouta le député, la fée l'a rendu tout joli ; il a des mutineries tout-à-fait amusantes. Il veut tout ce qu'il voit ; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit satisfait ; il casse, il brise, il mord, il égratigne ; la fée a défendu qu'on le contredît sur quoi que ce soit.

Ici le député se mit à sourire. De quoi souriez-vous, lui dit le prince ? ... D'une de ses espiégleries... Quelle est-elle?.... Un soir, qu'on était sur le point de servir, il lui prit en fantaisie de pisser dans les plats ; et on le laissa faire. Le moment suivant, il voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le contenter. Il ne s'en tint pas là....

LA SULTANE.

Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR.

C'est ce que le député ajouta. Allez, vieux fou, lui répartit le prince ; vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa

marraine. Il vaudrait encore mieux qu'il fût chez sa grand'mère. Je vous ordonne sur votre longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveraient de le gâter.

Cela dit, l'audience finit; le député fut congédié et les enfans distribués en différens appartemens du palais. Mais à peine Lively fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils, qu'elle en poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchaient. Il fallut du temps pour l'apaiser; et l'on n'y réussit que par l'espérance qu'on lui donna qu'il reviendrait. Dès ce jour, le prince ajouta aux soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père.

Lorsqu'il sortait du conseil, la tête remplie des affaires d'état, il allait chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissait à peine, qu'elle était dans ses bras. Sa conversation légère et badine l'amusait beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui dérobaient des journées entières, et lui faisaient oublier l'univers. Il ne s'en séparait jamais qu'à regret. Il prenait auprès d'elle des dispositions à la bienfaisance; et l'on peut dire qu'elle avait fait accorder un grand nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour Polychresta, c'était à ses yeux une femme très-respectable, qui l'ennuyait souvent, et qu'il voyait plus volontiers dans son conseil que dans ses petits appartemens. Avait-il quelque affaire importante à terminer, il allait puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force qui lui manquaient. Elle prévoyait tout. Elle envisageait tous les sens d'une action; et l'on convient qu'elle faisait autant au moins pour la gloire du prince, que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais d'aimer son époux, et de lui marquer sa tendresse par des attentions délicates.

Lively fut un peu soupçonnée d'infidélité; elle exigeait de Génistan des complaisances excessives; elle se livrait au plaisir avec emportement; elle avait les passions violentes; elle imaginait et prétendait que tout se prêtât à ses imaginations; il fallait presque toujours la deviner. Elle disait un jour que les dieux auraient pu se dispenser de donner aux hommes les organes de la parole, s'ils avaient eu un peu de pénétration et beaucoup d'amour; qu'on se serait compris à merveille sans mot dire, au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières, sans s'entendre; qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque; qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le caractère; de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand ses idées étaient justes, elles étaient admirables, parce qu'elles réunissaient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa pétulance ne l'empêchait pas

d'apercevoir : elle n'était pas incapable de réflexion. Elle avait de la promptitude et du sens. L'opposition la plus légère la révoltait. Elle se conduisait précisément, comme si tout eût été fait pour elle. Elle chicanait quelquefois le prince sur les momens qu'il accordait aux affaires, et ne pouvait lui passer ceux qu'il donnait à Polychresta. Elle lui demandait à quoi il s'occupait avec son insipide; combien il avait bâillé de fois à ses côtés; si elle lui répétait les mathématiques. Cette femme est de très-bon conseil, lui répondait le prince; et il serait à souhaiter pour le bien de mes sujets, que je la visse plus souvent. Vous verrez, ajoutait Lively, que c'est par vénération pour ses qualités que vous lui faites des enfans régulièrement tous les neuf mois. Non, lui répliquait Génistan; mais c'est pour la tranquillité de l'État. Vous ne conduisez rien à terme; il faut bien que Polychresta répare vos fautes ou les miennes. A ces propos, Lively éclatait de rire, et se mettait à contrefaire Polychresta. Elle demandait à Génistan quel air elle avait quand on la caressait. Ah! prince, ajoutait-elle, ou je n'y entends rien, ou votre grave statue doit être une fort sotte jouissance. Encore un coup, lui répliquait le prince, je vous dis que je ne songe avec elle qu'au bien de l'État. Et avec moi, reprenait Lively, à quoi songez-vous?... A vous-même et à mes plaisirs.

A ces questions elle en ajoutait de plus embarrassantes. Le prince y satisfaisait de son mieux; mais un moyen de s'en tirer, qui lui réussissait toujours, c'était de lui proposer de nouveaux plaisirs. On le prenait au mot; et les querelles finissaient. Elle avait des talens, qu'elle avait acquis presque sans étude. Elle apprenait avec une grande facilité; mais elle ne retenait presque rien. Il faut avouer que si les femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver. La légèreté était la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince en devint jaloux, et la pria de fermer son appartement.

LA SULTANE.

La gêner, c'était travailler sûrement à lui déplaire.

LE PREMIER ÉMIR.

Aussi ai-je lu, dans des mémoires secrets, qu'un frère très-aimable de Génistan négligeait les défenses de l'empereur, trompait la vigilance des eunuques, se glissait chez Lively, et se chargeait d'égayer sa retraite. Il fallait qu'il en fût éperdument amoureux; car il ne risquait rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour lui le prince ignora.

LA SULTANE.

Tant qu'il fut aimé

LE PREMIER ÉMIR.

Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus....

LA SULTANE.

C'est-à-dire, au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR.

Elle révéla tout au sultan.

LA SULTANE.

Tout, émir, tout! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la confidence de Lively n'alla que jusqu'où les femmes la poussent ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR.

Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres pour qu'il fût arrêté : mais son frère, prévenu, échappa au ressentiment de l'empereur par une prompte retraite.

LA SULTANE.

Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR.

Ce fut alors que le député ramena à la cour l'enfant que le prince avait eu de Lively, et qui avait passé ses premières années chez la fée sa marraine Coribella. C'était bien le plus méchant enfant qui eût jamais désespéré ses parens. Génistan son père ne s'était point trompé sur l'éducation qu'il avait reçue. On n'épargna rien pour le corriger; mais le pli était pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'échappa de la cour de l'empereur, et se mit à parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance. Il finit malheureusement. C'était la bravoure même. Au sortir d'un souper où la débauche avait été poussée à l'excès, deux jeunes seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend, plus que ces écervelés ne le désiraient, se trouva dans la nécessité de se battre contre ceux entre lesquels il s'était constitué médiateur, et reçut deux coups d'épée dont il mourut.

LA SULTANE.

A vous, madame première.

LA PREMIÈRE FEMME.

De deux sœurs qu'il avait, l'une fut mariée au génie Rolcan,

ce qui signifie dans la langue du pays, Fanfaron. Quant aux autres enfans issus du temple de la Guenon couleur de feu, on eut beau leur couper les ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu, et on ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté des arts, et remplirent le Japon d'hommes excellens en tout genre. Leurs neveux furent poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes. Les filles étaient si aimables que leurs époux les prirent sans dot.

LA SULTANE.

Alors, on croyait apparemment qu'il fallait d'un côté, une grande fortune, pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin. A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à l'empire. Ses frères devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savans géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs parens, leur goût naturel; car les talens alors ne dégradaient point au Japon.

LA SULTANE.

Continuez, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette aimable et singulière princesse, dans l'âge de maturité. Elle rassemblait tant de qualités, que les fées en devinrent jalouses. Elles ne purent souffrir qu'une mortelle les égalât. Elles lui envoyèrent les pâles couleurs, dont elle mourut, avant qu'on eût trouvé quelqu'un digne d'être son médecin.

LA SULTANE.

Continuez, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

Il y eut aussi, dans la famille, des héros. L'histoire du Japon parle d'un, dont la mémoire est encore en vénération, et dont on voit le portrait sur les tabatières, les écrans, les paravents, toutes les fois que la nation est mécontente du prince régnant: c'est ainsi qu'elle se permet de s'en plaindre. Il reconquit le trône usurpé sur ses ancêtres. La race ne tarda pas à s'éteindre; tout dégénéra, et l'on sait à peine aujourd'hui en quel temps Génistan et Polychresta ont régné. Il ne reste d'eux qu'une tra-

dition contestée. On parle de leur âge, comme nous parlons de l'âge d'or. Il passe pour le temps des fables.

LA SULTANE.

Je ne suis pas mécontente de votre conte ; je ne crois pas avoir eu depuis long-temps un sommeil aussi facile, aussi doux, aussi long. Je vous en suis infiniment obligée. Elle ajouta un petit mot agréable pour sa chatouilleuse, et les renvoya.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe cassolette du Japon.

La seconde, deux bracelets, sur l'un desquels étaient les portraits du sultan et de la sultane.

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique, avec un turban qu'elle avait travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle la sultane avait remarqué que cet émir attachait souvent ses regards.

---

# JACQUES LE FATALISTE ET SON MAÎTRE.

Comment s'étaient-ils rencontrés? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils? Que vous importe? D'où venaient-ils? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils? Est-ce que l'on sait où l'on va? Que disaient-ils? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

C'est un grand mot que cela.

JACQUES.

Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil, avait son billet.

LE MAÎTRE.

Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s'écria: Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret!

LE MAÎTRE.

Pourquoi donner au diable son prochain? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES.

C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit; il se fâche. Je hoche la tête; il prend un bâton, et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons; la bataille se donne.

LE MAÎTRE.

Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES.

Vous l'avez deviné; un coup de feu au genou; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE.

Tu as donc été amoureux?

JACQUES.

Si je l'ai été!

LE MAÎTRE.

Et cela par un coup de feu?

JACQUES.

Par un coup de feu.

LE MAÎTRE.

Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES.

Je le crois bien.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela?

JACQUES.

C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAÎTRE.

Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu?

JACQUES.

Qui le sait?

LE MAÎTRE.

A tout hasard, commence toujours...

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dînée: il faisait un temps lourd; son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible, et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup: Celui-là était apparemment encore écrit là-haut...

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître, et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu? d'embarquer Jacques pour les îles? d'y conduire son maître? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau? Qu'il est facile de faire des contes! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes, et poursuivant leur chemin.=Et où allaient-ils?=Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds: Qu'est-ce que cela vous fait? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de

son chagrin, le maître dit à son valet : Eh bien ! Jacques, où en étions-nous de tes amours !

JACQUES.

Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette, pour être conduit à un de nos hôpitaux. Ah ! monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessure plus cruelle que celle du genou.

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, tu te moques.

JACQUES.

Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas. Il y a là je ne sais combien d'os, de tendons et d'autres choses qu'ils appellent je ne sais comment.

Une espèce de paysan qui les suivait avec une fille qu'il portait en croupe et qui les avait écoutés, prit la parole et dit : Monsieur a raison.... = On ne savait à qui ce *monsieur* était adressé, mais il fut mal pris par Jacques et par son maître; et Jacques dit à cet interlocuteur indiscret : De quoi te mêles-tu? = Je me mêle de mon métier; je suis chirurgien à votre service, et je vais vous démontrer.... La femme qu'il portait en croupe lui disait : Monsieur le docteur, passons notre chemin, et laissons ces messieurs qui n'aiment pas qu'on leur démontre. = Non, lui répondit le chirurgien, je veux leur démontrer, et je leur démontrerai.... Et tout en se retournant pour démontrer, il pousse sa compagne, lui fait perdre l'équilibre et la jette à terre, un pied pris dans la basque de son habit et les cotillons renversés sur sa tête. Jacques descend, dégage le pied de cette pauvre créature et lui rabaisse ses jupons. Je ne sais s'il commença par abaisser ses jupons, ou par dégager le pied; mais à juger de l'état de cette femme par ses cris, elle s'était grièvement blessée. Et le maître de Jacques disait au chirurgien : Voilà ce que c'est que de démontrer. Et le chirurgien : Voilà ce que c'est que de ne vouloir pas qu'on démontre.... ! Et Jacques à la femme tombée ou ramassée : Consolez-vous, ma bonne, il n'y a ni de votre faute, ni de la faute de monsieur le docteur, ni de la mienne, ni de celle de mon maître : c'est qu'il était écrit là-haut qu'aujourd'hui, sur ce chemin, à l'heure qu'il est, monsieur le docteur serait un bavard, que mon maître et moi nous serions deux bourrus,

que vous auriez une contusion à la tête, et qu'on vous verrait le cul....

Que cette aventure ne deviendrait-elle pas entre mes mains, s'il me prenait fantaisie de vous désespérer! Je donnerais de l'importance à cette femme; j'en ferais la nièce d'un curé du village voisin; j'ameuterais des paysans de ce village; je me préparerais des combats et des amours; car enfin cette paysanne était belle sous le linge. Jacques et son maître s'en étaient aperçus; l'amour n'a pas toujours attendu une occasion aussi séduisante. Pourquoi Jacques ne deviendrait-il pas amoureux une seconde fois? pourquoi ne serait-il pas une seconde fois le rival et même le rival préféré de son maître? = Est-ce que le cas lui était déjà arrivé? = Toujours des questions! Vous ne voulez donc pas que Jacques continue le récit de ses amours? Une bonne fois pour toutes, expliquez-vous; cela vous fera-t-il, cela ne vous fera-t-il pas plaisir? Si cela vous fera plaisir, remettons la paysanne en croupe derrière son conducteur, laissons-les aller, et revenons à nos deux voyageurs. Cette fois-ci ce fut Jacques qui prit la parole et qui dit à son maître:

Voilà le train du monde; vous qui n'avez été blessé de votre vie, et qui ne savez ce que c'est qu'un coup de feu au genou, vous me soutenez, à moi qui ai eu le genou fracassé, et qui boite depuis vingt ans....

LE MAÎTRE.

Tu pourrais avoir raison. Mais ce chirurgien impertinent est cause que te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital, loin de ta guérison, et loin de devenir amoureux.

JACQUES.

Quoi qu'il vous plaise d'en penser, la douleur de mon genou était excessive; elle s'acroissait encore par la dureté de la voiture, par l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussais un cri aigu.

LE MAÎTRE.

Parce qu'il était écrit là-haut que tu crierais?

JACQUES.

Assurément! Je perdais tout mon sang, et j'étais un homme mort, si notre charrette, la dernière de la ligne, ne se fût arrêtée devant une chaumière. Là, je demande à descendre; on me met à terre. Une jeune femme qui était debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle, et en sortit presque aussitôt avec un verre et une bouteille de vin. J'en bus un ou deux coups à la hâte. Les charrettes qui précédaient la nôtre défilèrent. On

se disposait à me rejeter parmi mes camarades, lorsque, m'attachant fortement aux vêtemens de cette femme et à tout ce qui était autour de moi, je protestai que je ne remonterais pas, et que mourir pour mourir, j'aimais mieux que ce fût à l'endroit où j'étais qu'à deux lieues plus loin. En achevant ces mots, je tombai en défaillance. Au sortir de cet état je me trouvai déshabillé et couché dans un lit qui occupait un des coins de la chaumière, ayant autour de moi un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui m'avait secouru, et quelques petits enfans. La femme avait trempé le coin de son tablier dans du vinaigre, et m'en frottait le nez et les tempes.

LE MAÎTRE.

Ah! malheureux! ah! coquin!.... Infâme, je te vois arriver.

JACQUES.

Mon maître, je crois que vous ne voyez rien.

LE MAÎTRE.

N'est-ce pas de cette femme que tu vas devenir amoureux?

JACQUES.

Et quand je serais devenu amoureux d'elle, qu'est-ce qu'il y aurait à dire? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas? Si cela eût été écrit là-haut, tout ce que vous vous disposez à me dire, je me le serais dit; je me serais souffleté; je me serais cogné la tête contre le mur; je me serais arraché les cheveux : il n'en aurait été ni plus ni moins, et mon bienfaiteur eût été cocu.

LE MAÎTRE.

Mais en raisonnant à ta façon, il n'y a point de crime qu'on ne commît sans remords.

JACQUES.

Ce que vous m'objectez là, m'a plus d'une fois chiffonné la cervelle; mais avec tout cela, malgré que j'en aie, j'en reviens toujours au mot de mon capitaine : Tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas, est écrit là-haut. Savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture? Puis-je n'être pas moi? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi? Puis-je être moi et un autre? Et depuis que je suis au monde, y a-t-il eu un seul instant où cela n'ait été vrai? Prêchez tant qu'il vous plaira, vos raisons seront peut-être bonnes; mais s'il est écrit en moi ou là-haut que je les trouverai mauvaises, que voulez-vous que j'y fasse?

LE MAÎTRE.

Je rêve à une chose; c'est si ton bienfaiteur eût été cocu parce qu'il était écrit là-haut; ou si cela était écrit là-haut, parce que tu ferais cocu ton bienfaiteur?

JACQUES.

Tous les deux étaient écrits à côté l'un de l'autre. Tout a été écrit à la fois. C'est comme un grand rouleau qui se déploie petit à petit.... = Vous concevez, lecteur, jusqu'où je pourrais pousser cette conversation sur un sujet dont on a tant parlé, tant écrit depuis deux mille ans, sans en être d'un pas plus avancé. Si vous me savez peu de gré de ce que je vous dis, sachez-m'en beaucoup de ce que je ne vous dis pas.

Tandis que nos deux théologiens disputaient sans s'entendre, comme il peut arriver en théologie, la nuit s'approchait. Ils traversaient une contrée peu sûre en tout temps, et qui l'était bien moins encore alors que la mauvaise administration et la misère avaient multiplié sans fin le nombre des malfaiteurs. Ils s'arrêtèrent dans la plus misérable des auberges. On leur dressa deux lits de sangles dans une chambre formée de cloisons entr'ouvertes de tous les côtés. Ils demandèrent à souper. On leur apporta de l'eau de marre, du pain noir et du vin tourné. L'hôte, l'hôtesse, les enfans, les valets, tout avait l'air sinistre. Ils entendaient à côté d'eux les ris immodérés et la joie tumultueuse d'une douzaine de brigands qui les avaient précédés et qui s'étaient emparés de toutes les provisions. Jacques était assez tranquille; il s'en fallait beaucoup que son maître le fût autant. Celui-ci promenait son souci en long et en large, tandis que son valet dévorait quelques morceaux de pain noir, et avalait en grimaçant quelques verres de mauvais vin. Ils en étaient là, lorsqu'ils entendirent frapper à leur porte: c'était un valet que ces insolens et dangereux voisins avaient contraint d'apporter à nos deux voyageurs, sur une de leurs assiettes, tous les os d'une volaille qu'ils avaient mangée. Jacques, indigné, prend les pistolets de son maître. = Où vas-tu? = Laissez-moi faire. = Où vas-tu, te dis-je? = Mettre à la raison cette canaille. = Sais-tu qu'ils sont une douzaine? = Fussent-ils cent, le nombre n'y fait rien, s'il est écrit là-haut qu'ils ne sont pas assez. = Que le diable t'emporte avec ton impertinent dicton! = Jacques s'échappe des mains de son maître, entre dans la chambre de ces coupe-jarrets, un pistolet armé dans chaque main. Vite, qu'on se couche, leur dit-il, le premier qui remue je lui brûle la cervelle.... Jacques avait l'air et le ton si vrais, que ces coquins, qui prisaient autant la vie

que d'honnêtes gens, se lèvent de table sans souffler le mot, se déshabillent et se couchent. Son maître, incertain sur la manière dont cette aventure finirait, l'attendait en tremblant. Jacques rentra chargé des dépouilles de ces gens; il s'en était emparé pour qu'ils ne fussent pas tentés de se relever; il avait éteint leur lumière et fermé à double tour leur porte, dont il tenait la clef avec un de ses pistolets. A présent, monsieur, dit-il à son maître, nous n'avons plus qu'à barricader en poussant nos lits contre cette porte, et à dormir paisiblement, et il se mit en devoir de pousser les lits, racontant froidement et succinctement à son maître le détail de son expédition.

LE MAÎTRE.

Jacques, quel diable d'homme es-tu! Tu crois donc....

JACQUES.

Je ne crois ni ne décrois.

LE MAÎTRE.

S'ils avaient refusé de se coucher?

JACQUES.

Cela était impossible.

LE MAÎTRE.

Pourquoi?

JACQUES.

Parce qu'ils ne l'ont pas fait.

LE MAÎTRE.

S'ils se relevaient?

JACQUES.

Tant pis, ou tant mieux.

LE MAÎTRE.

Si... si... si... et...

JACQUES.

Si, si la mer bouillait, il y aurait, comme on dit, bien des poissons de cuits. Que diable, monsieur, tout-à-l'heure vous avez cru que je courais un grand danger, et rien n'était plus faux; à présent vous vous croyez en grand danger, et rien peut-être n'est encore plus faux. Tous, dans cette maison, nous avons peur les uns des autres; ce qui prouve que nous sommes tous des sots.... Et tout en discourant ainsi, le voilà déshabillé, couché et endormi. Son maître, en mangeant à son tour un morceau de pain noir, et buvant un coup de mauvais vin, prêtait l'oreille autour de lui, regardait Jacques qui ronflait, et disait: Quel diable d'homme est-ce là?... A l'exemple de

son valet, le maître s'étendit aussi sur son grabat; mais il n'y dormit pas de même. Dès la pointe du jour, Jacques sentit une main qui le poussait; c'était celle de son maître qui l'appelait à voix basse : Jacques! Jacques!

JACQUES.

Qu'est-ce?

LE MAÎTRE.

Il fait jour.

JACQUES.

Cela se peut.

LE MAÎTRE.

Lève-toi donc.

JACQUES.

Pourquoi?

LE MAÎTRE.

Pour sortir d'ici au plus vite.

JACQUES.

Pourquoi?

LE MAÎTRE.

Parce que nous y sommes mal.

JACQUES.

Qui le sait, et si nous serions mieux ailleurs?

LE MAÎTRE.

Jacques!

JACQUES.

Eh bien! Jacques! Jacques! quel diable d'homme êtes-vous?

LE MAÎTRE.

Quel diable d'homme es-tu! Jacques, mon ami, je t'en prie.

Jacques se frotta les yeux, bâilla à plusieurs reprises, étendit les bras, se leva, s'habilla sans se presser, repoussa les lits, sortit de la chambre, descendit, alla à l'écurie, sella et brida les chevaux, éveilla l'hôte qui dormait encore, paya la dépense, garda les clefs des deux chambres; et voilà nos gens partis.

Le maître voulait s'éloigner au grand trot; Jacques voulait aller le pas, et toujours d'après son système. Lorsqu'ils furent à une assez grande distance de leur triste gîte, le maître, entendant quelque chose qui résonnait dans la poche de Jacques, lui demanda ce que c'était : Jacques lui dit que c'étaient les deux clefs des chambres.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi ne les avoir point rendues?

JACQUES.

C'est qu'il faudra enfoncer deux portes ; celle de nos voisins pour les tirer de leur prison, la nôtre pour leur délivrer leurs vêtemens ; et que cela nous donnera du temps.

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques ! mais pourquoi gagner du temps ?

JACQUES.

Pourquoi ? Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE.

Et si tu veux gagner du temps, pourquoi aller au petit pas comme tu fais ?

JACQUES.

C'est que faute de savoir ce qui est écrit là-haut, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on fait, et qu'on suit sa fantaisie qu'on appelle raison, ou sa raison qui n'est souvent qu'une dangereuse fantaisie qui tourne tantôt bien tantôt mal.

Mon capitaine croyait que la prudence est une supposition, dans laquelle l'expérience nous autorise à regarder les circonstances où nous nous trouvons comme des causes de certains effets à espérer ou à craindre pour l'avenir.

LE MAÎTRE.

Et tu entendais quelque chose à cela ?

JACQUES.

Assurément, peu à peu je m'étais fait à sa langue. Mais, disait-il, qui peut se vanter d'avoir assez d'expérience ? Celui qui s'est flatté d'en être le mieux pourvu, n'a-t-il jamais été dupe ? Et puis, y a-t-il un homme capable d'apprécier juste les circonstances où il se trouve ? Le calcul qui se fait dans nos têtes, et celui qui est arrêté sur le registre d'en-haut, sont deux calculs bien différens. Est-ce nous qui menons le destin, ou bien est-ce le destin qui nous mène ? Combien de projets sagement concertés ont manqué, et combien manqueront ! Combien de projets insensés ont réussi, et combien réussiront ! C'est ce que mon capitaine me répétait, après la prise de Berg-op-Zoom et celle du Port-Mahon ; et il ajoutait que la prudence ne nous assurait point un bon succès, mais qu'elle nous consolait et nous excusait d'un mauvais : aussi dormait-il la veille d'une action sous sa tente comme dans sa garnison, et allait-il au feu comme au bal. C'est bien de lui que vous vous seriez écrié : Quel diable d'homme !....

LE MAÎTRE.

Pourrais-tu me dire ce que c'est qu'un fou, et ce que c'est qu'un sage?

JACQUES.

Pourquoi pas!.... un fou.... attendez.... c'est un homme malheureux, et par conséquent un homme heureux est sage.

LE MAÎTRE.

Et qu'est-ce qu'un homme heureux ou malheureux?

JACQUES.

Pour celui-ci, il est aisé. Un homme heureux est celui dont le bonheur est écrit là-haut; et par conséquent celui dont le malheur est écrit là-haut, est un homme malheureux.

LE MAÎTRE.

Et qui est-ce qui a écrit là-haut le bonheur et le malheur?

JACQUES.

Et qui est-ce qui a fait le grand rouleau où tout est écrit? Un capitaine, ami de mon capitaine, aurait bien donné un petit écu pour le savoir; lui, n'aurait pas donné une obole, ni moi non plus; car à quoi cela me servirait-il? En éviterais-je pour cela le trou où je dois m'aller casser le cou?

LE MAÎTRE.

Je crois que oui.

JACQUES.

Moi, je crois que non; car il faudrait qu'il y eût une ligne fausse sur le grand rouleau qui contient vérité, qui ne contient que vérité, et qui contient toute vérité. Il serait écrit sur le grand rouleau : Jacques se cassera le cou tel jour, et Jacques ne se casserait pas le cou. Concevez-vous que cela se puisse, quel que soit l'auteur du grand rouleau?

LE MAÎTRE.

Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus....

Comme ils en étaient là, ils entendirent à quelque distance derrière eux du bruit et des cris; ils retournèrent la tête, et virent une troupe d'hommes armés de gaules et de fourches qui s'avançaient vers eux à toutes jambes. Vous allez croire que c'étaient les gens de l'auberge, leurs valets et les brigands dont nous avons parlé. Vous allez croire que le matin on avait enfoncé leurs portes faute de clefs, et que ces brigands s'étaient imaginé que nos deux voyageurs avaient décampé avec leurs dépouilles. Jacques le crut, et il disait entre ses dents : Maudites soient les clefs et la fantaisie ou la raison qui me les fit em-

porter! Maudite soit la prudence, etc., etc. Vous allez croire que cette petite armée tombera sur Jacques et son maître, qu'il y aura une action sanglante, des coups de bâtons donnés, des coups de pistolets tirés; et il ne tiendrait qu'à moi que tout ceci n'arrivât : mais adieu la vérité de l'histoire, adieu le récit des amours de Jacques. Nos deux voyageurs n'étaient point suivis : j'ignore ce qui se passa dans l'auberge après leur départ. Ils continuèrent leur route, allant toujours sans savoir où ils allaient, quoiqu'ils sussent à peu près où ils voulaient aller; trompant l'ennui et la fatigue par le silence et le bavardage, comme c'est l'usage de ceux qui marchent, et quelquefois de ceux qui sont assis.

Il est bien évident que je ne fais pas un roman, puisque je néglige ce qu'un romancier ne manquerait pas d'employer. Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité, serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable.

Cette fois-ci ce fut le maître qui parla le premier et qui débuta par le refrain accoutumé : Eh bien! Jacques, l'histoire de tes amours?

JACQUES.

Je ne sais où j'en étais. J'ai été si souvent interrompu, que je ferais tout aussi bien de recommencer.

LE MAÎTRE.

Non, non. Revenu de ta défaillance à la porte de la chaumière, tu te trouvas dans un lit, entouré des gens qui l'habitaient.

JACQUES.

Fort bien! La chose la plus pressée était d'avoir un chirurgien, et il n'y en avait pas à plus d'une lieue à la ronde. Le bonhomme fit monter à cheval un de ses enfans, et l'envoya au lieu le moins éloigné. Cependant la bonne femme avait fait chauffer du gros vin, déchiré une vieille chemise de son mari; et mon genou fut étuvé, couvert de compresses et enveloppé de linges. On mit quelques morceaux de sucre enlevés aux fourmis, dans une portion du vin qui avait servi à mon pansement, et je l'avalai; ensuite on m'exhorta à prendre patience. Il était tard; ces gens se mirent à table et soupèrent. Voilà le souper fini. Cependant l'enfant ne revenait pas, et point de chirurgien. Le père prit de l'humeur. C'était un homme naturellement chagrin; il boudait sa femme, il ne trouvait rien à son gré. Il envoya durement coucher ses autres enfans. Sa femme s'assit sur un banc et prit sa quenouille. Lui, allait et venait; et en allant et venant il lui cherchait querelle sur tout. Si tu avais été au moulin comme je

te l'avais dit.... et il achevait la phrase en hochant la tête du côté de mon lit. = On ira demain. = C'est aujourd'hui qu'il fallait y aller, comme je te l'avais dit... Et ces restes de paille qui sont encore sur la grange, qu'attends-tu pour les relever? = On les relevera demain. = Ce que nous en avons tire à sa fin; et tu aurais beaucoup mieux fait de les relever aujourd'hui, comme je te l'avais dit.... Et ce tas d'orge qui se gâte sur le grenier, je gage que tu n'as pas songé à le remuer. = Les enfans l'ont fait. = Il fallait le faire toi-même. Si tu avais été sur ton grenier, tu n'aurais pas été à la porte... = Cependant il arriva un chirurgien, puis un second, puis un troisième, avec le petit garçon de la chaumière.

LE MAÎTRE.

Te voilà en chirurgiens comme Saint-Roch en chapeau.

JACQUES.

Le premier était absent, lorsque le petit garçon était arrivé chez lui; mais sa femme avait fait avertir le second, et le troisième avait accompagné le petit garçon. Eh! bon soir, compères; vous voilà, dit le premier aux deux autres?.... Ils avaient fait le plus de diligence possible, ils avaient chaud, ils étaient altérés. Ils s'asséyent autour de la table dont la nappe n'était pas encore ôtée. La femme descend à la cave, et remonte avec une bouteille. Le mari grommelait entre ses dents : Eh! que diable faisait-elle à sa porte?.... On boit, on parle des maladies du canton; on entame l'énumération de ses pratiques. Je me plains; on me dit : Dans un moment nous serons à vous. Après cette bouteille, on en demande une seconde, à-compte sur mon traitement; puis une troisième, une quatrième, toujours à-compte sur mon traitement; et à chaque bouteille, le mari revenait à sa première exclamation : Eh! que diable faisait-elle à sa porte?

Quel parti un autre n'aurait-il pas tiré de ces trois chirurgiens, de leur conversation à la quatrième bouteille, de la multitude de leurs cures merveilleuses, de l'impatience de Jacques, de la mauvaise humeur de l'hôte, des propos de nos Esculapes de campagne autour du genou de Jacques, de leurs différens avis, l'un prétendant que Jacques était mort si l'on ne se hâtait de lui couper la jambe, l'autre qu'il fallait extraire la balle et la portion du vêtement qui l'avait suivie, et conserver la jambe à ce pauvre diable. Cependant on aurait vu Jacques assis sur son lit, regardant sa jambe en pitié, et lui faisant ses derniers adieux, comme on vit un de nos généraux entre Dufouart et Louis. Le troisième chirurgien aurait gobemouché jusqu'à ce

que la querelle se fût élevée entre eux, et que des invectives on en fût venu aux gestes.

Je vous fais grâce de toutes ces choses, que vous trouverez dans les romans, dans la comédie ancienne et dans la société. Lorsque j'entendis l'hôte s'écrier de sa femme : que diable faisait-elle à sa porte ? je me rappelai l'Harpagon de Molière, lorsqu'il dit de son fils : *Qu'allait-il faire dans cette galère* ? Et je conçus qu'il ne s'agissait pas seulement d'être vrai, mais qu'il fallait encore être plaisant ; et que c'était la raison pour laquelle on dirait à jamais : *Qu'allait-il faire dans cette galère* ? Et que le mot de mon paysan, Que faisait-elle à sa porte, ne passerait pas en proverbe.

Jacques n'en usa pas envers son maître avec la même réserve que je garde avec vous ; il n'omit pas la moindre circonstance, au hasard de l'endormir une seconde fois. Si ce ne fut pas le plus habile, ce fut au moins le plus vigoureux des trois chirurgiens qui resta maître du patient.

N'allez-vous pas, me direz-vous, tirer des bistouris à nos yeux, couper des chairs, faire couler du sang, et nous montrer une opération chirurgicale? A votre avis, cela ne sera-t-il pas de bon goût? Allons, passons encore l'opération chirurgicale; mais vous permettrez au moins à Jacques de dire à son maître, comme il le fit : Ah ! Monsieur, c'est une terrible affaire que de r'arranger un genou fracassé !.... Et à son maître de lui répondre comme auparavant : Allons donc, Jacques, tu te moques.... Mais ce que je ne vous laisserais pas ignorer pour tout l'or du monde, c'est qu'à peine le maître de Jacques lui eût-il fait cette impertinente réponse, que son cheval bronche et s'abat, que son genou va s'appuyer rudement sur un caillou pointu, et que le voilà criant à tue-tête : Je suis mort ! j'ai le genou cassé !... Quoique Jacques, la meilleure pâte d'homme qu'on puisse imaginer, fût tendrement attaché à son maître, je voudrais bien savoir ce qui se passa au fond de son âme, sinon dans le premier moment, du moins lorsqu'il fut bien assuré que cette chute n'aurait point de suite fâcheuse, et s'il put se refuser à un léger mouvement de joie secrète d'un accident qui apprendrait à son maître ce que c'était qu'une blessure au genou. Une autre chose, lecteur, que je voudrais bien que vous me dissiez, c'est si son maître n'eût pas mieux aimé être blessé, même un peu plus grièvement, ailleurs qu'au genou, ou s'il ne fut pas plus sensible à la honte qu'à la douleur.

Lorsque le maître fut un peu revenu de sa chute et de son angoisse, il se remit en selle et appuya cinq ou six coups d'éperon à son cheval, qui partit comme un éclair ; autant en fit la mon-

ture de Jacques, car il y avait entre ces deux animaux la même intimité qu'entre leurs cavaliers; c'étaient deux paires d'amis.

Lorsque les deux chevaux essoufflés reprirent leur pas ordinaire, Jacques dit à son maître : Eh bien ! Monsieur, qu'en pensez-vous?

LE MAÎTRE.

De quoi?

JACQUES.

De la blessure au genou.

LE MAÎTRE.

Je suis de ton avis, c'est une des plus cruelles.

JACQUES.

Au vôtre?

LE MAÎTRE.

Non, non, au tien, au mien, à tous les genoux du monde.

JACQUES.

Mon maître, mon maître, vous n'y avez pas bien regardé; croyez que nous ne plaignons jamais que nous.

LE MAÎTRE.

Quelle folie!

JACQUES.

Ah! si je savais dire comme je sais penser! Mais il était écrit là-haut que j'aurais les choses dans ma tête, et que les mots ne me viendraient pas.

Ici Jacques s'embarrassa dans une métaphysique très-subite et peut-être très-vraie. Il cherchait à faire concevoir à son maître que le mot douleur était sans idée, et qu'il ne commençait à signifier quelque chose qu'au moment où il rappelait à notre mémoire une sensation que nous avions éprouvée. Son maître lui demanda s'il avait déjà accouché. = Non, lui répondit Jacques. = Et crois-tu que ce soit une grande douleur que d'accoucher? = Assurément! = Plains-tu les femmes en mal d'enfant? = Beaucoup. = Tu plains donc quelquefois un autre que toi? = Je plains ceux ou celles qui se tordent les bras, qui s'arrachent les cheveux, qui poussent des cris, parce que je sais par expérience qu'on ne fait pas cela sans souffrir; mais pour le mal propre à la femme qui accouche, je ne le plains pas : je ne sais ce que c'est, dieu merci! Mais pour en revenir à une peine que nous connaissons tous deux, l'histoire de mon genou, qui est devenu le vôtre par votre chute....

LE MAÎTRE.

Non, Jacques; l'histoire de tes amours qui sont devenues miennes par mes chagrins passés.

JACQUES.

Me voilà pansé, un peu soulagé, le chirurgien parti, et mes hôtes retirés et couchés. Leur chambre n'était séparée de la mienne que par des planches à claire-voie sur lesquelles on avait collé du papier gris, et sur ce papier quelques images enluminées. Je ne dormais pas, et j'entendis la femme qui disait à son mari: Laisse-moi, je n'ai pas envie de rire. Un pauvre malheureux qui se meurt à notre porte!.... = Femme, tu me diras tout cela après. = Non cela ne sera pas. Si vous ne finissez, je me lève. Cela ne me fera-t-il pas bien aise, lorsque j'ai le cœur gros? = Oh! si tu te fais tant prier, tu en seras la dupe. = Ce n'est pas pour se faire prier, mais c'est que vous êtes quelquefois d'un dur!.... c'est que.... c'est que....

Après une assez courte pause, le mari prit la parole et dit: Là, femme, conviens donc à présent que, par une compassion déplacée, tu nous as mis dans un embarras dont il est presque impossible de se tirer. L'année est mauvaise; à peine pouvons-nous suffire à nos besoins et aux besoins de nos enfans. Le grain est d'une cherté! Point de vin! Encore si l'on trouvait à travailler; mais les riches se retranchent; les pauvres gens ne font rien; pour une journée qu'on emploie, on en perd quatre. Personne ne paie ce qu'il doit; les créanciers sont d'une âpreté qui désespère: et voilà le moment que tu prends pour retirer ici un inconnu, un étranger qui y restera tant qu'il plaira à Dieu, et au chirurgien qui ne se pressera pas de le guérir; car ces chirurgiens font durer les maladies le plus long-temps qu'ils peuvent; qui n'a pas le sou, et qui doublera, triplera notre dépense. Là, femme, comment te déferas-tu de cet homme? parle donc, femme, dis-moi donc quelque raison. = Est-ce qu'on peut parler avec vous? = Tu dis que j'ai de l'humeur, que je gronde; eh! qui n'en aurait pas? qui ne gronderait pas? Il y avait encore un peu de vin à la cave: Dieu sait le train dont il ira! Les chirurgiens en burent hier au soir plus que nous et nos enfans n'aurions fait dans la semaine. Et le chirurgien qui ne viendra pas pour rien, comme tu peux penser, qui le paiera? = Oui, voilà qui est fort bien dit; et parce qu'on est dans la misère vous me faites un enfant, comme si nous n'en avions pas déjà assez. = Oh que non! = Oh que si; je suis sûre que je vais être grosse! = Voilà comme tu dis toutes les fois. = Et cela n'a jamais manqué quand l'oreille me démange après, et j'y sens une démangeaison comme

jamais. = Ton oreille ne sait ce qu'elle dit. = Ne me touche pas ! laisse-là mon oreille ! laisse donc , l'homme ; est-ce que tu es fou? tu t'en trouveras mal. = Non, non cela ne m'est pas arrivé depuis le soir de la Saint-Jean. = Tu feras si bien que... et puis dans un mois d'ici tu me bouderas comme si c'était de ma faute. = Non , non. = Et dans neuf mois d'ici ce sera bien pis. = Non , non. = C'est toi qui l'auras voulu ? = Oui , oui. = Tu t'en souviendras? tu ne diras pas comme tu as dit toutes les autres fois ? = Oui , oui.... = Et puis voilà que de non , non , en oui , oui , cet homme enragé contre sa femme d'avoir cédé à un sentiment d'humanité....

LE MAÎTRE.

C'est la réflexion que je faisais.

JACQUES.

Il est certain que ce mari n'était pas trop conséquent ; mais il était jeune et sa femme jolie. On ne fait jamais tant d'enfans que dans les temps de misère.

LE MAÎTRE.

Rien ne peuple comme les gueux.

JACQUES.

Un enfant de plus n'est rien pour eux , c'est la charité qui les nourrit. Et puis c'est le seul plaisir qui ne coûte rien ; on se console pendant la nuit, sans frais , des calamités du jour.... Cependant les réflexions de cet homme n'en étaient pas moins justes. Tandis que je me disais cela à moi-même , je ressentis une douleur violente au genou, et je m'écriai : Ah ! le genou !..., Et le mari s'écria : Ah ! femme !.... et la femme s'écria : Ah ! mon homme ! mais.... mais.... cet homme qui est là ! = Eh bien ! cet homme? = Il nous aura peut-être entendus ! = Qu'il ait entendu. = Demain je n'oserai le regarder. = Et pourquoi? Est-ce que tu n'es pas ma femme ? est-ce que je ne suis pas ton mari ? est-ce qu'un mari a une femme, est-ce qu'une femme a un mari pour rien ? = Ah ! ah ! = Eh bien ! qu'est-ce ? = Mon oreille.... = Eh bien ! ton oreille ? = C'est pis que jamais. = Dors , cela se passera. = Je ne saurais. Ah ! l'oreille ! ah ! l'oreille ! = L'oreille , l'oreille , cela est bien aisé à dire.... = Je ne vous dirai point ce qui se passait entre eux ; mais la femme après avoir répété l'oreille, l'oreille, plusieurs fois de suite à voix basse et précipitée , finit par balbutier à syllabes interrompues l'o... reil.... le , et à la suite de cette o.... reil.... le , je ne sais quoi , qui , joint au silence qui succéda , me fit ima-

giner que son mal d'oreille s'était apaisé d'une ou d'autre façon, il n'importe : cela me fit plaisir.

LE MAÎTRE.

Et à elle donc ? = Jacques, mettez la main sur la conscience, et jurez-moi que ce n'est pas de cette femme que vous devîntes amoureux.

JACQUES.

Je le jure.

LE MAÎTRE.

Tant pis pour toi.

JACQUES.

C'est tant pis ou tant mieux. Vous croyez apparemment que les femmes qui ont une oreille comme la sienne écoutent volontiers?

LE MAÎTRE.

Je crois que cela est écrit là-haut.

JACQUES.

Je crois qu'il est écrit à la suite qu'elles n'écoutent pas longtemps le même, et qu'elles sont tant soi peu sujettes à prêter l'oreille à un autre.

LE MAÎTRE.

Cela se pourrait.

Et les voilà embarqués dans une querelle interminable sur les femmes, l'un prétendant qu'elles étaient bonnes, l'autre méchantes : et ils avaient tous deux raison ; l'un sottes, l'autre pleines d'esprit : et ils avaient tous deux raison ; l'un fausses, l'autre vraies : et ils avaient tous deux raison ; l'un avares, l'autre libérales : et ils avaient tous deux raison ; l'un belles, l'autre laides : et ils avaient tous deux raison ; l'un bavardes, l'autre discrètes ; l'un franches, l'autre dissimulées ; l'un ignorantes, l'autre éclairées ; l'un sages, l'autre libertines ; l'un folles, l'autre sensées ; l'un grandes, l'autre petites : et ils avaient tous deux raison.

En suivant cette dispute sur laquelle ils auraient pu faire le tour du globe sans déparler un moment et sans s'accorder, ils furent accueillis par un orage qui les contraignit de s'acheminer.... = Où? = Où? lecteur, vous êtes d'une curiosité bien incommode ! Et que diable cela vous fait-il? Quand je vous aurai dit que c'est à Pontoise ou à Saint-Germain, à Notre-Dame-de-Lorette ou à Saint-Jacques de Compostelle, en serez-vous plus avancé? Si vous insistez, je vous dirai qu'ils s'acheminèrent

vers.... oui; pourquoi pas?.... vers un château immense, au frontispice duquel on lisait : « Je n'appartiens à personne » et j'appartiens à tout le monde. Vous y étiez avant que d'y » entrer, et vous y serez encore quand vous en sortirez. » = Entrèrent-ils dans ce château? = Non, car l'inscription était fausse, ou ils y étaient avant que d'y entrer. = Mais du moins ils en sortirent? Non, car l'inscription était fausse, ou ils y étaient encore quand ils en furent sortis. = Et que firent-ils là? = Jacques disait ce qui était écrit là-haut; son maître, ce qu'il voulut : et ils avaient tous deux raison. = Quelle compagnie y trouvèrent-ils? = Mêlée. = Qu'y disait-on? = Quelques vérités, et beaucoup de mensonges. = Y avait-il des gens d'esprit? = Où n'y en a-t-il pas? et de maudits questionneurs qu'on fuyait comme la peste. Ce qui choqua le plus Jacques et son maître pendant tout le temps qu'ils s'y promenèrent.... = On s'y promenait donc? = On ne faisait que cela, quand on n'était pas assis ou couché. Ce qui choqua le plus Jacques et son maître, ce fut d'y trouver une vingtaine d'audacieux, qui s'étaient emparés des plus superbes appartemens, où ils se trouvaient presque toujours à l'étroit; qui prétendaient, contre le droit commun et le vrai sens de l'inscription, que le château leur avait été légué en toute propriété; et qui, à l'aide d'un certain nombre de vauriens à leurs gages, l'avaient persuadé à un grand nombre d'autres vauriens à leurs gages, tout prêts pour une petite pièce de monnaie à pendre ou assassiner le premier qui aurait osé les contredire : cependant au temps de Jacques et de son maître, on l'osait quelquefois. = Impunément? — C'est selon.

Vous allez dire que je m'amuse, et que, ne sachant plus que faire de mes voyageurs, je me jette dans l'allégorie, la ressource ordinaire des esprits stériles. Je vous sacrifierai mon allégorie et toutes les richesses que j'en pouvais tirer; je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira, mais à condition que vous ne me tracasserez point sur ce dernier gîte de Jacques et de son maître; soit qu'ils aient atteint une grande ville et qu'ils aient couché chez des filles; qu'ils aient passé la nuit chez un vieil ami qui les fêta de son mieux; qu'ils se soient réfugiés chez des moines mendians, où ils furent mal logés et mal repus pour l'amour de Dieu; qu'ils aient été accueillis dans la maison d'un grand, où ils manquèrent de tout ce qui est nécessaire, au milieu de tout ce qui est superflu; qu'ils soient sortis le matin d'une grande auberge, où on leur fit payer très-chèrement un mauvais souper servi dans des plats d'argent, et une nuit passée entre des rideaux de damas et des draps humides et repliés; qu'ils aient reçu l'hospitalité chez un curé de village à portion congrue, qui

courut mettre à contribution les basses-cours de ses paroissiens, pour avoir une omelette et une fricassée de poulets; ou qu'ils se soient enivrés d'excellens vins, fait grande chère et pris une indigestion bien conditionnée dans une riche abbaye de Bernardins; car, quoique tout cela vous paraisse également possible, Jacques n'était pas de cet avis : il n'y avait réellement de possible que la chose qui était écrite en haut. Ce qu'il y a de vrai, c'est que de quelque endroit qu'il vous convienne de les mettre en route, ils n'eurent pas fait vingt pas que le maître dit à Jacques, après avoir toutefois, selon son usage, pris sa prise de tabac : Eh bien ! Jacques, l'histoire de tes amours?

Au lieu de répondre, Jacques s'écria : Au diable l'histoire de mes amours ! Ne voilà-t-il pas que j'ai laissé....

LE MAÎTRE.

Qu'as-tu laissé?

Au lieu de lui répondre, Jacques retournait toutes ses poches, et se fouillait partout inutilement. Il avait laissé la bourse de voyage sous le chevet de son lit, et il n'en eut pas plutôt fait l'aveu à son maître, que celui-ci s'écria : Au diable l'histoire de tes amours ! Ne voilà-t-il pas que ma montre est restée accrochée à la cheminée!

Jacques ne se fit pas prier; aussitôt il tourne bride, et regagne au petit pas, car il n'était jamais pressé.... = Le château immense ! = Non, non. Entre les différens gîtes possibles ou non possibles, dont je vous ai fait l'énumération qui précède, choisissez celui qui convient le mieux à la circonstance présente.

Cependant son maître allait toujours en avant : mais voilà le maître et le valet séparés, et je ne sais auquel des deux m'attacher de préférence. Si vous voulez suivre Jacques, prenez-y garde ; la recherche de la bourse et de la montre pourra devenir si longue et si compliquée, que de long-temps il ne rejoindra son maître, le seul confident de ses amours : et adieu les amours de Jacques. Si, l'abandonnant seul à la quête de la bourse et de la montre, vous prenez le parti de faire compagnie à son maître, vous serez poli, mais très-ennuyé; vous ne connaissez pas encore cette espèce-là. Il a peu d'idées dans la tête; s'il lui arrive de dire quelque chose de sensé, c'est de réminiscence ou d'inspiration. Il a des yeux comme vous et moi; mais on ne sait la plupart du temps s'il regarde. Il ne dort pas, il ne veille pas non plus; il se laisse exister : c'est sa fonction habituelle. L'automate allait devant lui, se retournant de temps en temps pour voir si Jacques ne revenait pas; il descendait de cheval et marchait à pied; il remontait sur sa bête, faisait un quart de lieue, redescendait et

s'asséyait à terre, la bride de son cheval passée dans son bras, et la tête appuyée sur ses deux mains. Quand il était las de cette posture, il se levait, et regardait au loin s'il n'apercevait point Jacques. Point de Jacques. Alors il s'impatientait, et sans trop savoir s'il parlait ou non, il disait : Le bourreau ! le chien ! le coquin ! où est-il ? que fait-il ? Faut-il tant de temps pour reprendre une bourse et une montre? Je le rouerai de coups; oh ! cela est certain ; je le rouerai de coups. Puis il cherchait sa montre à son gousset, où elle n'était pas, et il achevait de se désoler, car il ne savait que devenir sans sa montre, sans sa tabatière et sans Jacques : c'étaient les trois grandes ressources de sa vie, qui se passait à prendre du tabac, à regarder l'heure qu'il était, à questionner Jacques; et cela dans toutes les combinaisons. Privé de sa montre, il en était donc réduit à sa tabatière, qu'il ouvrait et fermait à chaque minute, comme je fais, moi, lorsque je m'ennuie. Ce qui reste de tabac le soir dans ma tabatière est en raison directe de l'amusement, ou inverse de l'ennui de ma journée. Je vous supplie, lecteur, de vous familiariser avec cette manière de dire empruntée de la géométrie, parce que je la trouve précise et que je m'en servirai souvent.

Eh bien ! en avez-vous assez du maître ; et son valet ne venant point à nous, voulez-vous que nous allions à lui ? Le pauvre Jacques ! au moment où nous en parlons, il s'écriait douloureusement : Il était donc écrit là-haut qu'en un même jour je serais appréhendé comme voleur de grand chemin, sur le point d'être conduit dans une prison, et accusé d'avoir séduit une fille !

Comme il approchait au petit pas, du château, non du lieu de leur dernière couchée, il passe à côté de lui un de ces merciers ambulans qu'on appelle porte-balle, et qui lui crie : Monsieur le chevalier, jarretières, ceintures, cordons de montre, tabatières du dernier goût, vraies jaback, bagues, cachets de montre, montre ; Monsieur, une montre, une belle montre d'or, ciselée, à double boîte, comme neuve.... Jacques lui répond : J'en cherche bien une, mais ce n'est pas la tienne.... et continue sa route, toujours au petit pas. En allant, il crut voir écrit en haut que la montre que cet homme lui avait proposée était celle de son maître. Il revient sur ses pas, et dit au porte-balle : L'ami, voyons votre montre à boîte d'or, j'ai dans la fantaisie qu'elle pourrait me convenir. = Ma foi, dit le porte-balle, je n'en serais pas surpris ; elle est belle, très-belle, de Julien-le-Roi. Il n'y a qu'un moment qu'elle m'appartient ; je l'ai acquise pour un morceau de pain, j'en ferai bon marché. J'aime les petits gains répétés ; mais on est bien malheureux par le temps qui court : de trois mois d'ici je n'aurai pas une pareille aubaine.

Vous m'avez l'air d'un galant homme, et j'aimerais mieux que vous en profitassiez qu'un autre.... Tout en causant, le mercier avait mis sa balle à terre, l'avait ouverte, et en avait tiré la montre, que Jacques reconnut sur-le-champ, sans en être étonné; car s'il ne se pressait jamais, il s'étonnait rarement. Il regarde bien la montre; Oui, se dit-il en lui-même, c'est elle.... Au porte-balle: Vous avez raison, elle est belle, très-belle, et je sais qu'elle est bonne.... Puis la mettant dans son gousset, il dit au porte-balle: L'ami, grand merci! = Comment, grand merci! = Oui, c'est la montre de mon maître. = Je ne connais point votre maître, cette montre est à moi, je l'ai bien achetée et bien payée.... Et saisissant Jacques au collet, il se mit en devoir de lui reprendre la montre. Jacques s'approche de son cheval, prend un de ses pistolets, et l'appuyant sur la poitrine du porte-balle: Retire-toi, lui dit-il, ou tu es mort. = Le porte-balle effrayé lâche prise. Jacques remonte sur son cheval et s'achemine au petit pas vers la ville, en disant en lui-même: Voilà la montre recouvrée, à présent voyons à notre bourse... Le porte-balle se hâte de refermer sa malle, la remet sur ses épaules, et suit Jacques en criant: Au voleur! au voleur! à l'assassin! au secours! à moi! à moi!... C'était dans la saison des récoltes: les champs étaient couverts de travailleurs. Tous laissent leurs faucilles, s'attroupent autour de cet homme, et lui demandent où est le voleur, où est l'assassin. = Le voilà, le voilà là-bas. = Quoi! celui qui s'achemine au petit pas vers la porte de la ville? = Lui-même. = Allez, vous êtez fou, ce n'est point là l'allure d'un voleur. = C'en est un, c'en est un, vous dis-je, il m'a pris de force une montre d'or.... = Ces gens ne savaient à qui s'en rapporter, des cris du porte-balle ou de la marche tranquille de Jacques. Cependant, ajoutait le porte-balle, mes enfans, je suis ruiné si vous ne me secourez; elle vaut trente louis comme un liard. Secourez-moi, il emporte ma montre, et s'il vient à piquer des deux, ma montre est perdue... Si Jacques n'était guère à portée d'entendre ces cris, il pouvait aisément voir l'attroupement, et n'en allait pas plus vite. Le porte-balle détermina, par l'espoir d'une récompense, les paysans à courir après Jacques. Voilà donc une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans allant et criant: Au voleur! au voleur! à l'assassin! et le porte-balle les suivant d'aussi près que le fardeau dont il était chargé le lui permettait, et criant: Au voleur! au voleur! à l'assassin!... Ils sont entrés dans la ville, car c'est dans une ville que Jacques et son maître avaient séjourné la veille; je me le rappelle à l'instant. Les habitans quittent leurs maisons, se joignent aux paysans et au porte-balle, tous vont criant

à l'unisson : Au voleur ! au voleur ! à l'assassin !... Tous atteignent Jacques en même temps. Le porte-balle s'élançant sur lui, Jacques lui détache un coup de botte dont il est renversé par terre, mais n'en criant pas moins : Coquin, fripon, scélérat, rends-moi ma montre ; tu me la rendras, et tu n'en seras pas moins pendu.... Jacques, gardant son sang-froid, s'adressait à la foule qui grossissait à chaque instant, et disait : Il y a un magistrat de police ici, qu'on me mène chez lui ; là, je ferai voir que je ne suis point un coquin, et que cet homme en pourrait bien être un. Je lui ai pris une montre, il est vrai ; mais cette montre est celle de mon maître. Je ne suis point inconnu dans cette ville : avant-hier au soir nous y arrivâmes mon maître et moi, et nous avons séjourné chez M. le lieutenant-général, son ancien ami. = Si je ne vous ai pas dit plus tôt que Jacques et son maître avaient passé par Conches, et qu'ils avaient logé chez le lieutenant-général de ce lieu, c'est que cela ne m'est pas venu plus tôt. = Qu'on me conduise chez M. le lieutenant-général, disait Jacques, et en même temps il mit pied à terre. On le voyait au centre du cortège, lui, son cheval et le porte-balle. Ils marchent, ils arrivent à la porte du lieutenant-général. Jacques, son cheval et le porte-balle entrent, Jacques et le porte-balle se tenant l'un l'autre à la boutonnière. La foule reste en dehors.

Cependant, que faisait le maître de Jacques ? Il s'était assoupi au bord du grand chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, et l'animal paissait l'herbe autour du dormeur, autant que la longueur de la bride le lui permettait.

Aussitôt que le lieutenant-général aperçut Jacques, il s'écria : Eh ! c'est toi, mon pauvre Jacques ! Qu'est-ce qui te ramène seul ici ? = La montre de mon maître : il l'avait laissée pendue au coin de la cheminée, et je l'ai retrouvée dans la balle de cet homme ; notre bourse, que j'ai oubliée sous mon chevet, et qui se trouvera si vous l'ordonnez.... = Et que cela soit écrit là-haut, ajouta le magistrat.... A l'instant il fit appeler ses gens ; à l'instant le porte-balle montrant un grand drôle de mauvaise mine, et nouvellement installé dans la maison, dit : Voilà celui qui m'a vendu la montre. = Le magistrat, prenant un air sévère, dit au porte-balle et à son valet : Vous mériteriez tous deux les galères, toi pour avoir vendu la montre, toi pour l'avoir achetée.... A son valet : Rends à cet homme son argent, et mets bas ton habit sur-le-champ.... Au porte-balle : Dépêche-toi de vider le pays, si tu ne veux pas y rester accroché pour toujours. Vous faites tous deux un métier qui porte malheur.... Jacques, à présent il s'agit de ta bourse... Celle qui se l'était

appropriée comparut sans se faire appeler; c'était une grande fille faite au tour. C'est moi, Monsieur, qui ai la bourse, dit-elle à son maître; mais je ne l'ai point volée : c'est lui qui me l'a donnée. = Je vous ai donné ma bourse? = Oui. = Cela se peut, mais que le diable m'emporte si je m'en souviens.... = Le magistrat dit à Jacques : Allons, Jacques, n'éclaircissons pas cela davantage. = Monsieur.... = Elle est jolie et complaisante à ce que je vois. = Monsieur, je vous jure.... = Combien y avait-il dans la bourse? = Environ neuf cent dix-sept livres. = Ah! Javotte! neuf cent dix-sept livres pour une nuit, c'est beaucoup trop pour vous et pour lui. Donnez-moi la bourse... La grande fille donna la bourse à son maître qui en tira un écu de six francs : Tenez, lui dit-il, en lui jetant l'écu, voilà le prix de vos services; vous valez mieux, mais pour un autre que Jacques. Je vous en souhaite deux fois autant tous les jours, mais hors de chez moi, entendez-vous? Et toi, Jacques, dépêche-toi de remonter sur ton cheval, et de retourner à ton maître.

Jacques salua le magistrat et s'éloigna sans répondre, mais il disait en lui-même : L'effrontée! la coquine! il était donc écrit là-haut qu'un autre coucherait avec elle, et que Jacques paierait?... Allons, Jacques, console-toi; n'es-tu pas trop heureux d'avoir attrapé ta bourse et la montre de ton maître, et qu'il t'en ait si peu coûté?

Jacques remonte sur son cheval et fend la presse qui s'était faite à l'entrée de la maison du magistrat; mais comme il souffrait avec peine que tant de gens le prissent pour un fripon, il affecta de tirer la montre de sa poche, et de regarder l'heure qu'il était; puis il piqua des deux son cheval, qui n'y était pas fait, et qui n'en partit qu'avec plus de célérité. Son usage était de le laisser aller à sa fantaisie; car il trouvait autant d'inconvénient à l'arrêter quand il galopait, qu'à le presser quand il marchait lentement. Nous croyons conduire le destin; mais c'est toujours lui qui nous mène : et le destin pour Jacques était tout ce qui le touchait ou l'approchait, son cheval, son maître, un moine, un chien, une femme, un mulet, une corneille. Son cheval le conduisait donc à toutes jambes vers son maître, qui s'était assoupi sur le bord du chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, comme je vous l'ai dit. Alors le cheval tenait à la bride; mais lorsque Jacques arriva, la bride était restée à sa place, et le cheval n'y était plus. Un fripon s'était apparemment approché du dormeur, avait doucement coupé la bride et emmené l'animal. Au bruit du cheval de Jacques, son maître se réveilla, et son premier mot fut : Arrive, arrive, marouffle! je te vais.... Là, il se mit à bâiller d'une aune. = Bâillez, bâillez,

Monsieur, tout à votre aise, lui dit Jacques, mais où est votre cheval? = Mon cheval? = Oui, votre cheval.... = Le maître s'apercevant aussitôt qu'on lui avait volé son cheval, se disposait à tomber sur Jacques à grands coups de bride, lorsque Jacques lui dit : Tout doux, Monsieur, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me laisser assommer ; je recevrai le premier coup, mais je jure qu'au second je pique des deux et vous laisse là.... Cette menace de Jacques fit tomber subitement la fureur de son maître, qui lui dit d'un ton radouci : Et ma montre? = La voilà. = Et ta bourse? = La voilà. = Tu as été bien long-temps. = Pas trop pour tout ce que j'ai fait. Ecoutez bien. Je suis allé, je me suis battu, j'ai ameuté tous les paysans de la campagne, j'ai ameuté tous les habitans de la ville, j'ai été pris pour voleur de grand chemin, j'ai été conduit chez le juge. j'ai subi deux interrogatoires. j'ai presque fait pendre deux hommes, j'ai fait mettre à la porte un valet, j'ai fait chasser une servante, j'ai été convaincu d'avoir couché avec une créature que je n'ai jamais vue et que j'ai pourtant payée; et je suis revenu. = Et moi, en t'attendant.... = En m'attendant il était écrit là-haut que vous vous endormiriez, et qu'on vous volerait votre cheval. Eh bien ! Monsieur, n'y pensons plus ! c'est un cheval perdu, et peut-être est-il écrit là-haut qu'il se retrouvera. = Mon cheval ! mon pauvre cheval ! = Quand vous continueriez vos lamentations jusqu'à demain, il n'en sera ni plus ni moins. = Qu'allons-nous faire? Je vais vous prendre en croupe, ou, si vous l'aimez mieux, nous quitterons nos bottes, nous les attacherons sur la selle de mon cheval, et nous poursuivrons notre route à pied. = Mon cheval ! mon pauvre cheval !

Ils prirent le parti d'aller à pied, le maître s'écriant de temps en temps, mon cheval ! mon pauvre cheval ! et Jacques paraphrasant l'abrégé de ses aventures. Lorsqu'il en fut à l'accusation de la fille, son maître lui dit :

Vrai, Jacques, tu n'avais pas couché avec cette fille?

JACQUES.

Non, monsieur.

LE MAÎTRE.

Et tu l'as payée?

JACQUES.

Assurément !

LE MAÎTRE.

Je fus une fois en ma vie plus malheureux que toi.

JACQUES.

Vous payâtes après avoir couché?

LE MAÎTRE.

Tu l'as dit.

JACQUES.

Est-ce que vous ne me raconterez pas cela?

LE MAÎTRE.

Avant que d'entrer dans l'histoire de mes amours, il faut être sorti de l'histoire des tiennes. Eh bien! Jacques, et tes amours, que je prendrai pour les premières et les seules de ta vie, nonobstant l'aventure de la servante du lieutenant-général de Conches; car, quand tu aurais couché avec elle, tu n'en aurais pas été l'amoureux pour cela. Tous les jours on couche avec des femmes qu'on n'aime pas, et l'on ne couche pas avec des femmes qu'on aime. Mais....

JACQUES.

Eh bien! mais? qu'est-ce?

LE MAÎTRE.

Mon cheval!... Jacques, mon ami, ne te fâche pas; mets-toi à la place de mon cheval, suppose que je t'aie perdu, et dis-moi si tu ne m'en estimerais pas davantage si tu m'entendais m'écrier : Mon Jacques! mon pauvre Jacques!

Jacques sourit, et dit : J'en étais, je crois, au discours de mon hote avec sa femme pendant la nuit qui suivit mon premier pansement. Je reposai un peu. Mon hôte et sa femme se levèrent plus tard que de coutume.

LE MAÎTRE.

Je le crois.

JACQUES.

A mon réveil, j'entr'ouvris doucement mes rideaux, et je vis mon hôte, sa femme et le chirurgien, en conférence secrète vers la fenêtre. Après ce que j'avais entendu pendant la nuit, il ne me fut pas difficile de deviner ce qui se traitait là. Je toussai. Le chirurgien dit au mari : Il est éveillé; compère, descendez à la cave, nous boirons un coup, cela rend la main sûre; je leverai ensuite mon appareil, puis nous aviserons au reste.

La bouteille arrivée et vidée, car, en terme de l'art, boire un coup c'est vider au moins une bouteille, le chirurgien s'approcha de mon lit, et me dit : Comment la nuit a-t-elle été? = Pas mal. = Votre bras.... Bon, bon, le pouls n'est pas mauvais, il n'y a presque plus de fièvre. Il faut voir à ce genou... Allons, commère, dit-il à l'hôtesse qui était debout au pied de mon lit derrière le rideau, aidez-nous... L'hôtesse appela un de ses enfans... Ce n'est pas un enfant qu'il nous faut ici, c'est vous; un faux mouvement nous apprêterait de la besogne pour

un mois. Approchez.... L'hôtesse approcha, les yeux baissés... ; Prenez cette jambe, la bonne, je me charge de l'autre. Doucement, doucement.... A moi, encore un peu à moi.... L'ami, un petit tour de corps à droite; à droite, vous dis-je, et nous y voilà.... Je tenais le matelas des deux mains, je grinçais les dents, la sueur me coulait le long du visage. = L'ami, cela n'est pas doux. = Je le sens. = Vous y voilà. Commère, lâchez la jambe, prenez l'oreiller; approchez la chaise, et mettez l'oreiller dessus.... Trop près.... Un peu plus loin.... L'ami, donnez-moi la main, serrez-moi ferme. Commère, passez dans la ruelle, et tenez-le par-dessous le bras... A merveille... Compère, ne reste-t-il rien dans la bouteille? = Non. = Allez prendre la place de votre femme, et qu'elle en aille chercher une autre... Bon, bon, versez plein... Femme, laissez votre homme où il est, et venez à côté de moi... L'hôtesse appela encore une fois un de ses enfans. = Eh! mort diable, je vous l'ai déjà dit, un enfant n'est pas ce qu'il nous faut. Mettez-vous à genoux, passez la main sous le mollet.... Commère, vous tremblez comme si vous aviez fait un mauvais coup; allons donc, du courage... La gauche sous le bas de la cuisse, là, au-dessus du bandage.... Fort bien!.... Voilà les coutures coupées, les bandes déroulées, l'appareil levé et ma blessure à découvert. Le chirurgien tâte en dessus, en dessous, par les côtés, et à chaque fois qu'il me touche, il dit: L'ignorant! l'âne! le butor! et cela se mêle de chirurgie! Cette jambe, une jambe à couper? Elle durera autant que l'autre: c'est moi qui vous en réponds. = Je guérirai? = J'en ai bien guéri d'autres. = Je marcherai? = Vous marcherez. = Sans boiter? = C'est autre chose; diable, l'ami, comme vous y allez! N'est-ce pas assez que je vous aie sauvé votre jambe? Au demeurant, si vous boitez, ce sera peu de chose. Aimez-vous la danse? = Beaucoup. = Si vous en marchez un peu moins bien, vous n'en danserez que mieux.... Commère, le vin chaud... Non, l'autre d'abord: encore un petit verre, et votre pansement n'en ira pas plus mal... = Il boit: on apporte le vin chaud, on m'étuve, on remet l'appareil, on m'étend dans mon lit, on m'exhorte à dormir si je puis, on ferme les rideaux, on finit la bouteille entamée, on en remonte une autre, et la conférence reprend entre le chirurgien, l'hôte et l'hôtesse.

L'HÔTE.

Compère, cela sera-t-il long?

LE CHIRURGIEN.

Très-long... A vous compère.

L'HÔTE.

Mais combien? Un mois?

LE CHIRURGIEN.

Un mois! Mettez-en deux, trois, quatre, qui sait cela? La rotule est entamée, le fémur, le tibia.... A vous, commère.

L'HÔTE.

Quatre mois! miséricorde! Pourquoi le recevoir ici? Que diable faisait-elle à sa porte?

LE CHIRURGIEN.

A moi; car j'ai bien travaillé.

L'HÔTESSE.

Mon ami, voilà que tu recommences. Ce n'est pas là ce que tu m'as promis cette nuit; mais patience, tu y reviendras.

L'HÔTE.

Mais, dis-moi, que faire de cet homme? Encore si l'année n'était pas si mauvaise!

L'HÔTESSE.

Si tu voulais, j'irais chez le curé.

L'HÔTE.

Si tu y mets le pied, je te roue de coups.

LE CHIRURGIEN.

Pourquoi donc, compère? La mienne y va bien.

L'HÔTE.

C'est votre affaire.

LE CHIRURGIEN.

A ma filleule; comment se porte-t-elle?

L'HÔTESSE.

Fort bien!

LE CHIRURGIEN.

Allons, compère, à votre femme et à la mienne; ce sont deux bonnes femmes.

L'HÔTE.

La vôtre est plus avisée; elle n'aurait pas fait la sottise....

L'HÔTESSE.

Mais, compère, il y a les sœurs grises?

LE CHIRURGIEN.

Ah! commère! un homme, un homme chez les sœurs! Et puis il y a une petite difficulté un peu plus grande que le doigt... Buvons aux sœurs, ce sont de bonnes filles.

L'HÔTESSE.

Et quelle difficulté ?

LE CHIRURGIEN.

Votre homme ne veut pas que vous alliez chez le curé, et ma femme ne veut pas que j'aille chez les sœurs... Mais, compère, encore un coup, cela nous avisera peut-être. Avez-vous questionné cet homme? Il n'est peut-être pas sans ressource.

L'HÔTE.

Un soldat!

LE CHIRURGIEN.

Un soldat a père, mère, frères, sœurs, des parens, des amis, quelqu'un sous le ciel..... Buvons encore un coup, éloignez-vous, et laissez-moi faire.

Telle fut à la lettre la conversation du chirurgien, de l'hôte et de l'hôtesse : mais quelle autre couleur n'aurais-je pas été le maître de lui donner, en introduisant un scélérat parmi ces bonnes gens? Jacques se serait vu, ou vous auriez vu Jacques au moment d'être arraché de son lit, jeté sur un grand chemin ou dans une fondrière. = Pourquoi pas tué? Tué, non. J'aurais bien su appeler quelqu'un à son secours ; ce quelqu'un-là aurait été un soldat de sa compagnie : mais cela aurait pué le *Cléveland* à infecter. La vérité, la vérité! La vérité, me direz-vous, est souvent froide, commune et plate ; par exemple, votre dernier récit du pansement de Jacques est vrai, mais qu'y a-t-il d'intéressant? Rien. = D'accord. = S'il faut être vrai, c'est comme Molière, Regnard, Richardson, Sedaine ; la vérité a ses côtés piquans, qu'on saisit quand on a du génie. = Oui, quand on a du génie ; mais quand on en manque? = Quand on en manque, il ne faut pas écrire. = Et si par malheur on ressemblait à un certain poëte que j'envoyai à Pondichéry? = Qu'est-ce que ce poëte? = Ce poëte.... Mais si vous m'interrompez, lecteur, et si je m'interromps moi-même à tout coup, que deviendront les amours de Jacques? Croyez-moi, laissons là le poëte... L'hôte et l'hôtesse s'éloignèrent... = Non, non, l'histoire du poëte de Pondichéry. = Le chirurgien s'approcha du lit de Jacques... = L'histoire du poëte de Pondichéry, l'histoire du poëte de Pondichéry. = Un jour il me vint un jeune poëte, comme il m'en vient tous les jours... Mais, lecteur, quel rapport cela a-t-il avec le voyage de Jacques le Fataliste et de son maître?.... = L'histoire du poëte de Pondichéry. = Après les complimens ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, ma bienfaisance, et autres propos dont je ne crois pas un mot, bien qu'il y ait plus de vingt ans qu'on me les répète, et peut-

être de bonne foi, le jeune poëte tire un papier de sa poche : ce sont des vers, me dit-il. = Des vers! = Oui, monsieur, et sur lesquels j'espère que vous aurez la bonté de me dire votre avis. = Aimez-vous la vérité? = Oui, monsieur; et je vous la demande. = Vous allez la savoir. = Quoi! vous êtes assez bête, pour croire qu'un poëte vient chercher la vérité chez vous? = Oui. = Et pour la lui dire? = Assurément! = Sans ménagement? = Sans doute : le ménagement le mieux apprêté ne serait qu'une offense grossière; fidèlement interprété, il signifierait, vous êtes un mauvais poëte; et comme je ne vous crois pas assez robuste pour entendre la vérité, vous n'êtes encore qu'un plat homme. = Et la franchise vous a toujours réussi? = Presque toujours... Je lis les vers de mon jeune poëte, et je lui dis : Non-seulement vos vers sont mauvais, mais il m'est démontré que vous n'en ferez jamais de bons. = Il faudra donc que j'en fasse de mauvais; car je ne saurais m'empêcher d'en faire. = Voilà une terrible malédiction! Concevez-vous, monsieur, dans quel avilissement vous allez tomber? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes, n'ont pardonné la médiocrité aux poëtes : c'est Horace qui l'a dit. = Je le sais. = Êtes-vous riche? = Non. = Êtes-vous pauvre? = Très-pauvre. = Et vous allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poëte; vous aurez perdu toute votre vie, vous serez vieux. Vieux, pauvre et mauvais poëte, ah! monsieur, quel rôle! = Je le conçois, mais je suis entraîné malgré moi... (Ici Jacques aurait dit : Mais cela est écrit là-haut.) Avez-vous des parens? = J'en ai. = Quel est leur état? = Ils sont joailliers. = Feraient-ils quelque chose pour vous? = Peut-être. = Eh bien! voyez vos parens, proposez-leur de vous avancer une pacotille de bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry; vous ferez de mauvais vers sur la route; arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous reviendrez faire ici tant de mauvais vers qu'il vous plaira, pourvu que vous ne les fassiez pas imprimer, car il ne faut ruiner personne.... = Il y avait environ douze ans que j'avais donné ce conseil au jeune homme, lorsqu'il m'apparut; je ne le reconnaissais pas. C'est moi, monsieur, me dit-il, que vous avez envoyé à Pondichéry. J'y ai été; j'ai amassé là une centaine de mille francs. Je suis revenu; je me suis remis à faire des vers, et en voilà que je vous apporte.... Ils sont toujours mauvais? = Toujours; mais votre sort est arrangé, et je consens que vous continuiez à faire de mauvais vers. = C'est bien mon projet....

Le chirurgien s'étant approché du lit de Jacques, celui-ci ne lui laissa pas le temps de parler. J'ai tout entendu, lui dit-il... Puis, s'adressant à son maître, il ajouta.... Il allait ajouter,

lorsque son maître l'arrêta. Il était las de marcher ; il s'assit sur le bord du chemin, la tête tournée vers un voyageur qui s'avançait de leur côté, à pied, la bride de son cheval, qui le suivait, passée dans son bras.

Vous allez croire, lecteur, que ce cheval est celui qu'on a volé au maître de Jacques : et vous vous tromperez. C'est ainsi que cela arriverait dans un roman, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de cette manière ou autrement ; mais ceci n'est point un roman, je vous l'ai déjà dit, je crois, et je vous le répète encore. Le maître dit à Jacques :

Vois-tu cet homme qui vient à nous ?

JACQUES.

Je le vois.

LE MAÎTRE.

Son cheval me paraît bon.

JACQUES.

J'ai servi dans l'infanterie, et je ne m'y connais pas.

LE MAÎTRE.

Moi, j'ai commandé dans la cavalerie, et je m'y connais.

JACQUES.

Après.

LE MAÎTRE.

Après ? je voudrais que tu allasses proposer à cet homme de nous le céder, en payant, s'entend.

JACQUES.

Cela est bien fou, mais j'y vais. Combien y voulez-vous mettre ?

LE MAÎTRE.

Jusqu'à cent écus....

Jacques, après avoir recommandé à son maître de ne pas s'endormir, va à la rencontre du voyageur, lui propose l'achat de son cheval, le paie et l'emmène. Eh bien ! Jacques, lui dit son maître, si vous avez vos pressentimens, vous voyez que j'ai aussi les miens. Ce cheval est beau ; le marchand t'aura juré qu'il est sans défaut ; mais en fait de chevaux tous les hommes sont maquignons.

JACQUES.

Et en quoi ne le sont-ils pas ?

LE MAÎTRE.

Tu le monteras et tu me céderas le tien.

JACQUES.

D'accord.

Les voilà tous les deux à cheval, et Jacques ajoutant :

Lorsque je quittai la maison, mon père, ma mère, mon parain, m'avaient tous donné quelque chose, chacun selon ses petits moyens ; et j'avais en réserve cinq louis, dont Jean mon aîné, m'avait fait présent lorsqu'il partit pour son malheureux voyage de Lisbonne.... (Ici Jacques se mit à pleurer, et son maître à lui représenter que cela était écrit là-haut.) Il est vrai, monsieur, je me le suis dit cent fois ; et avec tout cela je ne saurais m'empêcher de pleurer.... Puis voilà Jacques qui sanglote et qui pleure de plus belle ; et son maître qui prend sa prise de tabac, et qui regarde à sa montre l'heure qu'il est. Après avoir mis la bride de son cheval entre ses dents et essuyé ses yeux avec ses deux mains, Jacques continue :

Des cinq louis de Jean, de mon engagement, et des présens de mes parens et amis, j'avais fait une bourse dont je n'avais pas encore soustrait une obole. Je retrouvai ce magot bien à point ; qu'en dites-vous, mon maître ?

LE MAÎTRE.

Il était possible que tu restasses plus long-temps dans la chaumière.

JACQUES.

Même en payant.

LE MAÎTRE.

Mais qu'est-ce que ton frère Jean était allé chercher à Lisbonne ?

JACQUES.

Il me semble que vous prenez à tâche de me fourvoyer. Avec vos questions, nous aurons fait le tour du monde avant que d'avoir atteint la fin des amours.

LE MAÎTRE.

Qu'importe, pourvu que tu parles et que j'écoute ? ne sont-ce pas là les deux points importans ? Tu me grondes, lorsque tu devrais me remercier.

JACQUES.

Mon frère était allé chercher le repos à Lisbonne. Jean mon frère était un garçon d'esprit : c'est ce qui lui a porté malheur ; il eût été mieux pour lui qu'il eût été un sot comme moi ; mais cela était écrit là-haut. Il était écrit que le frère quêteur des Carmes qui venait dans notre village demander des œufs, de la laine, du chanvre, des fruits, du vin à chaque saison, logerait chez mon père, qu'il débaucherait Jean mon frère, et que Jean mon frère prendrait l'habit de moine.

LE MAÎTRE.

Jean ton frère a été Carme ?

JACQUES.

Oui, monsieur : et Carme-déchaux. Il était actif, intelligent, chicaneur ; c'était l'avocat consultant du village. Il savait lire et écrire, et, dès sa jeunesse, il s'occupait à déchiffrer et à copier de vieux parchemins. Il passa par toutes les fonctions de l'ordre, successivement portier, sommelier, jardinier, sacristain, adjoint à procure et banquier ; du train dont il y allait, il aurait fait notre fortune à tous. Il a marié et bien marié deux de nos sœurs et quelques autres filles du village. Il ne passait pas dans les rues, que les pères, les mères et les enfans n'allassent à lui, et ne lui criassent : Bonjour, Frère Jean ; comment vous portez-vous, Frère Jean ? Il est sûr que quand il entrait dans une maison, la bénédiction du ciel y entrait avec lui ; et que s'il y avait une fille, deux mois après sa visite elle était mariée. Le pauvre Frère Jean ! l'ambition le perdit. Le procureur de la maison, auquel on l'avait donné pour adjoint, était vieux. Les moines ont dit qu'il avait formé le projet de lui succéder après sa mort, que pour cet effet il bouleversa tout le chartrier, qu'il brûla les anciens registres, et qu'il en fit de nouveaux, en sorte qu'à la mort du vieux procureur, le diable n'aurait vu goutte dans les titres de la communauté. Avait-on besoin d'un papier, il fallait perdre un mois à le chercher; encore souvent ne le trouvait-on pas. Les Pères démêlèrent la ruse du Frère Jean et son objet : ils prirent la chose au grave, et Frère Jean, au lieu d'être procureur comme il s'en était flatté, fut réduit au pain et à l'eau, et bien discipliné jusqu'à ce qu'il eût communiqué à un autre la clef de ses registres. Les moines sont implacables. Quand on eût tiré de Frère Jean tous les éclaircissemens dont on avait besoin, on le fit porteur de charbon dans le laboratoire où l'on distille *l'eau des Carmes*. Frère Jean, ci-devant banquier de l'ordre et adjoint à procure, maintenant charbonnier ! Frère Jean avait du cœur, il ne put supporter ce déchet d'importance et de splendeur, et n'attendit qu'une occasion de se soustraire à cette humiliation.

Ce fut alors qu'il arriva dans la même maison un jeune Père qui passait pour la merveille de l'ordre au tribunal et dans la chaire ; il s'appelait le Père Ange. Il avait de beaux yeux, un beau visage, un bras et des mains à modeler. Le voilà qui prêche, qui prêche, qui confesse, qui confesse ; voilà les vieux directeurs quittés par leurs dévotes ; voilà ces dévotes attachées au jeune Père Ange, voilà que les veilles de dimanches et de grandes

fêtes, la boutique du Père Ange est environnée de pénitens et de pénitentes, et que les vieux Pères attendaient inutilement pratique dans leurs boutiques désertes : ce qui les chagrinait beaucoup.... Mais, monsieur, si je laissais là l'histoire de Frère Jean, et que je reprisse celle de mes amours, cela serait peut-être plus gai.

LE MAÎTRE.

Non, non; prenons une prise de tabac, voyons l'heure qu'il est, et poursuis.

JACQUES.

J'y consens, puisque vous le voulez... Mais le cheval de Jacques fut d'un autre avis; le voilà qui prend tout à coup le mors aux dents, et qui se précipite dans une fondrière. Jacques a beau le serrer des genoux et lui tenir la bride courte, du plus bas de la fondrière, l'animal têtu s'élance et se met à grimper à toutes jambes un monticule où il s'arrête tout court, et où Jacques tournant ses regards autour de lui, se voit entre des fourches patibulaires.

Un autre que moi, lecteur, ne manquerait pas de garnir ces fourches de leur gibier, et de ménager à Jacques une triste reconnaissance. Si je vous le disais, vous le croiriez peut-être, car il y a des hasards plus singuliers, mais la chose n'en serait pas plus vraie : ces fourches étaient vacantes.

Jacques laissa reprendre haleine à son cheval, qui de lui-même redescendit la montagne, remonta la fondrière, et replaça Jacques à côté de son maître, qui lui dit : Ah! mon ami, quelle frayeur tu m'as causée! je t'ai tenu pour mort... mais tu rêves; à quoi rêves-tu?

JACQUES.

A ce que j'ai trouvé là-haut.

LE MAÎTRE.

Et qu'y as-tu donc trouvé?

JACQUES.

Des fourches patibulaires, un gibet.

LE MAÎTRE.

Diable! cela est de fâcheux augure; mais rappelle-toi ta doctrine. Si cela est écrit là-haut, tu auras beau faire, tu seras pendu, cher ami; et si cela n'est pas écrit là-haut, le cheval en aura menti. Si cet animal n'est pas inspiré, il est sujet à des lubies; il faut y prendre garde.... Après un moment de silence, Jacques se frotta le front et secoua ses oreilles comme on fait lorsqu'on cherche à écarter de soi une idée fâcheuse, et reprit brusquement.

Ces vieux moines tinrent conseil entre eux, et résolurent, à quelque prix et par quelque voie que ce fût, de se défaire d'une jeune barbe qui les humiliait. Savez-vous ce qu'ils firent?... Mon maître, vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE.

Je t'écoute, je t'écoute : continue.

JACQUES.

Ils gagnèrent le portier, qui était un vieux coquin comme eux. Ce vieux coquin accusa le jeune Père d'avoir pris des libertés avec une de ses dévotes dans le parloir, et assura, par serment, qu'il l'avait vu. Peut-être cela était-il vrai, peut-être cela était-il faux : que sait-on? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le lendemain de cette accusation, le prieur de la maison fut assigné au nom d'un chirurgien pour être satisfait des remèdes qu'il avait administrés, et des soins qu'il avait donnés à ce scélérat de portier dans le cours d'une maladie galante....Mon maître, vous ne m'écoutez pas, et je sais ce qui vous distrait, je gage que ce sont ces fourches patibulaires.

LE MAÎTRE.

Je ne saurais en disconvenir.

JACQUES.

Je surprends vos yeux attachés sur mon visage; est-ce que vous me trouvez l'air sinistre?

LE MAÎTRE.

Non, non.

JACQUES.

C'est-à-dire, oui, oui. Eh bien! si je vous fais peur, nous n'avons qu'à nous séparer.

LE MAÎTRE.

Allons-donc, Jacques, vous perdez l'esprit; est-ce que vous n'êtes pas sûr de vous?

JACQUES.

Non, monsieur; et qui est-ce qui est sûr de soi?

LE MAÎTRE.

Tout homme de bien. Est-ce que Jacques, l'honnête Jacques, ne se sent pas là de l'horreur pour le crime?...Allons, Jacques, finissons cette dispute et reprenez votre récit.

JACQUES.

En conséquence de cette calomnie ou médisance du portier, on se crut autorisé à faire mille diableries, mille méchancetés à ce pauvre Père Ange, dont la tête parut se déranger. Alors on appela un médecin qu'on corrompit, et qui attesta que ce reli-

gieux était fou, et qu'il avait besoin de respirer l'air natal. S'il n'eût été question que d'éloigner ou d'enfermer le Père Ange, c'eût été une affaire bientôt faite ; mais parmi les dévotes dont il était la coqueluche, il y avait de grandes dames à ménager. On leur parlait de leur directeur avec une commisération hypocrite : Hélas ! ce pauvre Père Ange, c'est bien dommage ! c'était l'aigle de notre communauté.=Qu'est-ce qui lui est donc arrivé ? =A cette question on ne répondait qu'en poussant un profond soupir et en levant les yeux au ciel ; si l'on insistait, on baissait la tête et l'on se taisait. A cette singerie l'on ajoutait quelquefois : O Dieu! qu'est-ce de nous !.... Il a encore des momens surprenans... des éclairs de génie... Cela reviendra peut-être, mais il y a peu d'espoir.... Quelle perte pour la religion !.... = Cependant les mauvais procédés redoublaient; il n'y avait rien qu'on ne tentât pour amener le Père Ange au point où on le disait ; et on y aurait réussi, si Frère Jean ne l'eût pris en pitié. Que vous dirai-je de plus ? Un soir que nous étions tous endormis, nous entendîmes frapper à notre porte ; nous nous levons ; nous ouvrons au Père Ange et à mon frère déguisés. Ils passèrent le jour suivant dans la maison ; le lendemain dès l'aube du jour ils décampèrent. Ils s'en allaient les mains bien garnies ; car Jean, en m'embrassant, me dit : J'ai marié tes sœurs; si j'étais resté dans le couvent, deux ans de plus, ce que j'y étais, tu serais un des gros fermiers du canton : mais tout a changé, et voilà ce que je puis faire pour toi. Adieu, Jacques, si nous avons du bonheur, le Père et moi, tu t'en ressentiras....puis il me lâcha dans la main les cinq louis dont je vous ai parlé, avec cinq autres pour la dernière des filles du village qu'il avait mariée, et qui venait d'accoucher d'un gros garçon qui ressemblait à Frère Jean comme deux gouttes d'eau.

LE MAÎTRE, *sa tabatière ouverte et sa montre replacée.*

Et qu'allaient-ils faire à Lisbonne ?

JACQUES.

Chercher un tremblement de terre, qui ne pouvait se faire sans eux ; être écrasés, engloutis, brûlés, comme il était écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

Ah ! les moines ! les moines !

JACQUES.

Le meilleur ne vaut pas grand argent.

LE MAÎTRE.

Je le sais mieux que toi.

JACQUES.

Est-ce que vous avez passé par leurs mains?

LE MAÎTRE.

Une autre fois je te dirai cela.

JACQUES.

Mais pourquoi est-ce qu'ils sont si méchans?

LE MAÎTRE.

Je crois que c'est parce qu'ils sont moines... Et puis revenons à tes amours.

JACQUES.

Non, monsieur, n'y revenons pas.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu ne veux plus que je les sache?

JACQUES.

Je le veux toujours; mais le destin, lui, ne le veut pas. Est-ce que vous ne voyez pas qu'aussitôt que j'en ouvre la bouche, le diable s'en mêle, et qu'il survient toujours quelque incident qui me coupe la parole? Je ne les finirai pas, vous dis-je, cela est écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

Essaie, mon ami.

JACQUES.

Mais si vous commenciez l'histoire des vôtres? peut-être que cela romprait le sortilège, et qu'ensuite les miennes en iraient mieux. J'ai dans la tête que cela tient à cela; tenez, monsieur, il me semble quelquefois que le destin me parle.

LE MAÎTRE.

Et tu te trouves toujours bien de l'écouter?

JACQUES.

Mais, oui, témoin le jour qu'il me dit que votre montre était sur le dos du porte-balle...

Le maître se mit à bâiller; en bâillant il frappait de la main sur sa tabatière, et en frappant sur sa tabatière, il regardait au loin, et en regardant au loin, il dit à Jacques: Ne vois-tu pas quelque chose sur ta gauche?

JACQUES.

Oui, et je gage que c'est quelque chose qui ne voudra pas que je continue mon histoire, ni que vous commenciez la vôtre....

Jacques avait raison. Comme la chose qu'ils voyaient venait à eux et qu'ils allaient à elle, ces deux marches en sens contraires abrégèrent la distance; et bientôt ils aperçurent un char drapé

de noir, traîné par quatre chevaux noirs, couverts de housses noires qui leur enveloppaient la tête et qui descendaient jusqu'à leurs pieds; derrière, deux domestiques en noir, à la suite deux autres vêtus de noir, chacun sur un cheval noir, caparaçonné de noir; sur le siége du char un cocher noir, le chapeau rabattu et entouré d'un long crêpe qui pendait le long de son épaule gauche; ce cocher avait la tête penchée, laissait flotter ses guides et conduisait moins ses chevaux qu'ils ne le conduisaient. Voilà nos deux voyageurs arrivés au côté de cette voiture funèbre. A l'instant, Jacques pousse un cri, tombe de son cheval plutôt qu'il n'en descend, s'arrache les cheveux, se roule à terre en criant : Mon capitaine! mon pauvre capitaine! c'est lui, je n'en saurais douter, voilà ses armes.... Il y avait en effet dans le char un long cercueil sous un drap mortuaire, sur le drap mortuaire une épée avec un cordon, et à côté du cercueil un prêtre, son bréviaire à la main, et psalmodiant. Le char allait toujours, Jacques le suivait en se lamentant, le maître suivait Jacques en jurant, et les domestiques certifiaient à Jacques que ce convoi était celui de son capitaine, décédé dans la ville voisine, d'où on le transportait à la sépulture de ses ancêtres. Depuis que ce militaire avait été privé, par la mort d'un autre militaire son ami, capitaine au même régiment, de la satisfaction de se battre au moins une fois par semaine, il en était tombé dans une mélancolie qui l'avait éteint au bout de quelques mois. Jacques, après avoir payé à son capitaine le tribut d'éloges, de regrets et de larmes qu'il lui devait, fit excuse à son maître, remonta sur son cheval, et ils allèrent en silence.

Mais pour Dieu, l'auteur, me dites-vous, où allaient-ils?... Mais pour Dieu, lecteur, vous répondrai-je, est-ce qu'on sait où l'on va? Et vous; où allez-vous? Faut-il que je vous rappelle l'aventure d'Ésope? Son maître Xantippe lui dit un soir d'été ou d'hiver, car les Grecs se baignaient dans toutes les saisons : Ésope, va au bain; s'il y a peu de monde nous nous baignerons.... Ésope part. Chemin faisant il rencontre la patrouille d'Athènes. Où vas-tu? Où je vais, répond Ésope! je n'en sais rien. =Tu n'en sais rien? marche en prison.= Eh bien! reprit Ésope, ne l'avais-je pas bien dit que je ne savais où j'allais? Je voulais aller au bain, et voilà que je vais en prison....= Jacques suivait son maître comme vous le vôtre, son maître suivait le sien comme Jacques le suivait.=Mais, mais qui était le maître du maître de Jacques? =Bon! est-ce qu'on manque de maître dans ce monde? le maître de Jacques en avait cent pour un, comme vous. Mais parmi tant de maîtres du maître de

Jacques, il fallait qu'il n'y en eût pas un bon ; car d'un jour à l'autre il en changeait. = Il etait homme ; = homme passionné comme vous, lecteur ; homme curieux comme vous, lecteur ; homme importun comme vous. lecteur ; homme questionneur comme vous, lecteur. = Et pourquoi questionnait-il ? Belle question ! Il questionnait pour apprendre et pour redire, comme vous, lecteur.... = Le maître dit à Jacques : Tu ne me parais pas disposé à reprendre l'histoire de tes amours.

JACQUES.

Mon pauvre capitaine ! il s'en va où nous allons tous, et où il est bien extraordinaire qu'il ne soit pas arrivé plus tôt. Ahi !... Ahi !...

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, vous pleurez, je crois ?... « Pleurez sans » contrainte, parce que vous pouvez pleurer sans honte ; sa » mort vous affranchit des bienséances scrupuleuses qui vous » gênaient pendant sa vie. Vous n'avez pas les mêmes raisons de » dissimuler votre peine que celles que vous aviez de dissimuler » votre bonheur ; on ne pensera pas à tirer de vos larmes les » conséquences qu'on eût tirées de votre joie. On pardonne au » malheur. Et puis il faut dans ce moment se montrer sen- » sible ou ingrat, et, tout bien considéré, il vaut mieux déceler » une faiblesse que de se laisser soupçonner d'un vice. Je veux » que votre plainte soit libre pour être moins douloureuse, je la » veux violente pour être moins longue. Rappelez-vous, exagé- » rez-vous même ce qu'il était : sa pénétration à sonder les ma- » tières les plus profondes ; sa subtilité à discuter les plus déli- » cates ; son goût solide qui l'attachait aux plus importantes, » la fécondité qu'il jettait dans les plus stériles ; avec quel art » il défendait les accusés : son indulgence lui donnait mille fois » plus d'esprit, que l'intérêt ou l'amour-propre n'en donnait au » coupable ; il n'était sévère que pour lui seul. Loin de chercher » des excuses aux fautes légères qui lui échappaient, il s'occupait » avec toute la méchanceté d'un ennemi à se les exagérer, et » avec tout l'esprit d'un jaloux à rabaisser le prix de ses vertus » par un examen rigoureux des motifs qui l'avaient peut-être » déterminé à son insu. Ne prescrivez à vos regrets d'autre terme » que celui que le temps y mettra. Soumettons-nous à l'ordre » universel lorsque nous perdons nos amis, comme nous nous » y soumettrons lorsqu'il lui plaira de disposer de nous ; accep- » tons l'arrêt du sort qui les condamne, sans désespoir, comme » nous l'accepterons sans résistance lorsqu'il se prononcera contre » nous. Les devoirs de la sépulture ne sont pas les derniers de-

» voirs des âmes. La terre qui se remue en ce moment se raffer-
» mira sur la cendre de votre amant; mais votre âme conservera
» toute sa sensibilité. »

JACQUES.

Mon maître, cela est fort beau; mais à quoi diable cela revient-il? J'ai perdu mon capitaine, j'en suis désolé; et vous me détachez, comme un perroquet, un lambeau de la consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme qui a perdu son amant.

LE MAÎTRE.

Je crois que c'est d'une femme.

JACQUES.

Moi, je crois que c'est d'un homme. Mais que ce soit d'un homme ou d'une femme, encore une fois, à quoi diable cela revient-il? Est-ce que vous me prenez pour la maîtresse de mon capitaine? Mon capitaine, monsieur, était un brave homme; et moi, j'ai toujours été un honnête garçon.

LE MAÎTRE.

Jacques, qui est-ce qui vous le dispute?

JACQUES.

A quoi diable revient donc votre consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme? A force de vous le demander, vous me le direz peut-être?

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, il faut que vous trouviez cela tout seul.

JACQUES.

J'y rêverais le reste de ma vie, que je ne le devinerais pas; j'en aurais pour jusqu'au jugement dernier.

LE MAÎTRE.

Jacques, il m'a paru que vous m'écoutiez avec attention tandis que je lisais.

JACQUES.

Est-ce qu'on peut la refuser au ridicule?

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques!

JACQUES.

Peu s'en est fallu que je n'aie éclaté à l'endroit des bienséances rigoureuses qui me gênaient pendant la vie de mon capitaine, et dont j'avais été affranchi par sa mort.

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques! J'ai donc fait ce que je m'étais proposé.

Dites-moi s'il était possible de s'y prendre mieux pour vous consoler ! Vous pleuriez. Si je vous avais entretenu de l'objet de votre douleur, qu'en serait-il arrivé? Que vous eussiez pleuré bien davantage, et que j'aurais achevé de vous désoler. Je vous ai donné le change, et par le ridicule de mon oraison funèbre, et par la petite querelle qui s'en est suivie. A présent, convenez que la pensée de votre capitaine est aussi loin de vous que le char funèbre qui le mène à son dernier domicile. Partant, je pense que vous pouvez reprendre l'histoire de vos amours.

JACQUES.

Je le pense aussi. Docteur, dis-je au chirurgien, demeurez-vous loin d'ici? = A un bon quart de lieue au moins. = Êtes-vous un peu commodément logé? = Assez commodément. = Pourriez-vous disposer d'un lit? = Non. = Quoi! pas même en payant, en payant bien? = Oh! en payant et en payant bien, pardonnez-moi. Mais, l'ami, vous ne me paraissez guère en état de payer, et moins encore de bien payer. = C'est mon affaire. Et serais-je un peu soigné chez-vous? = Très-bien. J'ai ma femme qui a gardé des malades toute sa vie; j'ai une fille aînée qui fait le poil à tout venant, et qui vous lève un appareil aussi bien que moi. = Combien me prendriez-vous pour mon logement, ma nourriture et vos soins? = Le chirurgien dit en se grattant l'oreille : Pour le logement... la nourriture... les soins... Mais, qui est-ce qui me répondra du paiement? = Je paierai tous les jours. = Voilà qui s'appelle parler, cela... = Mais, monsieur, je crois que vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, il était écrit là-haut que tu parlerais cette fois, qui ne sera peut-être pas la dernière, sans être écouté.

JACQUES.

Quand on n'écoute pas celui qui parle, c'est qu'on ne pense à rien, ou qu'on pense à autre chose que ce qu'il dit : lequel des deux faisiez-vous?

LE MAÎTRE.

Le dernier. Je rêvais à ce qu'un des domestiques noirs qui suivait le char funèbre te disait, que ton capitaine avait été privé, par la mort de son ami, du plaisir de se battre au moins une fois la semaine. As-tu compris quelque chose à cela ?

JACQUES.

Assurément!

LE MAÎTRE.

C'est pour moi une énigme que tu m'obligerais de m'expliquer.

JACQUES.

Et que diable cela vous fait-il ?

LE MAÎTRE.

Peu de chose ; mais quand tu parleras, tu veux apparemment être écouté.

JACQUES.

Cela va sans dire.

LE MAÎTRE.

Eh bien ! en conscience, je ne saurais t'en répondre, tant que cet inintelligible propos me chiffonnera la cervelle. Tire-moi de là, je t'en prie.

JACQUES.

A la bonne heure ! mais jurez-moi, du moins, que vous ne m'interromprez plus.

LE MAÎTRE.

A tout hasard, je te le jure.

JACQUES.

C'est que mon capitaine, bon homme, galant homme, homme de mérite, un des meilleurs officiers du corps, mais homme un peu hétéroclite, avait rencontré et fait amitié avec un autre officier du même corps, bon homme aussi, galant homme aussi, homme de mérite aussi, aussi bon officier que lui, mais homme aussi hétéroclite que lui....

Jacques était à entamer l'histoire de son capitaine, lorsqu'ils entendirent une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux qui s'acheminaient derrière eux. C'était le même char lugubre qui revenait sur ses pas. Il était entouré.... = De gardes de la ferme ? = Non. = De cavaliers de maréchaussée ? = Peut-être. Quoi qu'il en soit, ce cortége était précédé du prêtre en soutane et en surplis, les mains liées derrière le dos ; du cocher noir, les mains liées derrière le dos ; et des deux valets noirs, les mains liées derrière le dos. Qui fut bien surpris ? Ce fut Jacques, qui s'écria : Mon capitaine, mon pauvre capitaine n'est pas mort ! Dieu soit loué !..... Puis Jacques tourne bride, pique des deux, s'avance à toutes jambes au-devant du prétendu convoi. Il n'en était pas à trente pas, que les gardes de la ferme ou les cavaliers de maréchaussée le couchent en joue, et lui crient : Arrête, retourne sur tes pas, ou tu es mort.... Jacques s'arrêta tout court, consulta le destin dans sa tête ; il lui sembla que le destin lui disait : Retourne sur tes pas : ce qu'il fit. Son maître lui dit : Eh bien ! Jacques, qu'est-ce ?

JACQUES.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi ?

JACQUES.

Je n'en sais pas davantage.

LE MAÎTRE.

Tu verras que ce sont des contrebandiers qui auront rempli cette bière de marchandises prohibées, et qu'ils auront été vendus à la ferme par les coquins mêmes de qui ils les avaient achetées.

JACQUES.

Mais, pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine ?

LE MAÎTRE.

Ou c'est un enlèvement. On aura caché dans ce cercueil, que sait-on, une femme, une fille, une religieuse; ce n'est pas le linceul qui fait le mort.

JACQUES.

Mais pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine ?

LE MAÎTRE.

Ce sera tout ce qu'il te plaira; mais achève-moi l'histoire de ton capitaine.

JACQUES.

Vous tenez encore à cette histoire ? Mais peut-être que mon capitaine est encore vivant.

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que cela fait à la chose ?

JACQUES.

Je n'aime point à parler des vivans, parce qu'on est de temps en temps exposé à rougir du bien et du mal qu'on en a dit; du bien qu'ils gâtent, du mal qu'ils réparent.

LE MAÎTRE.

Ne sois ni fade panégyriste, ni censeur amer; dis la chose comme elle est.

JACQUES.

Ce n'est pas aisé. N'a-t-on pas son caractère, son intérêt, son goût, ses passions, d'après quoi l'on exagère ou l'on atténue ? Dis la chose comme elle est !.... Cela n'arrive peut-être pas deux fois en un jour dans une grande ville. Et celui qui vous écoute est-il mieux disposé que celui qui parle ? Non. D'où il doit arriver que deux fois à peine en un jour, dans tout une grande ville, on soit entendu comme on dit.

LE MAÎTRE.

Que diable, Jacques, voilà des maximes à proscrire l'usage

de la langue et des oreilles, à ne rien dire, à ne rien écouter et à ne rien croire! Cependant, dis comme moi, je t'écouterai comme moi, et je t'en croirai comme je pourrai.

JACQUES.

Si l'on ne dit presque rien dans ce monde, qui soit entendu comme on le dit, il y a bien pis, c'est qu'on n'y fait presque rien, qui soit jugé comme on l'a fait.

LE MAÎTRE.

Il n'y a peut-être pas sous le ciel une autre tête qui contienne autant de paradoxes que la tienne.

JACQUES.

Et quel mal y aurait-il à cela? Un paradoxe n'est pas toujours une fausseté.

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

Nous passions à Orléans, mon capitaine et moi. Il n'était bruit dans la ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen appelé M. le Pelletier, homme pénétré d'une si profonde commisération pour les malheureux, qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il allait de porte en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'était plus en état de puiser dans la sienne.

LE MAÎTRE.

Et tu crois qu'il y avait deux opinions sur la conduite de cet homme-là?

JACQUES.

Non, parmi les pauvres; mais presque tous les riches, sans exception, le regardaient comme une espèce de fou; et peu s'en fallut que ses proches ne le fissent interdire comme dissipateur. Tandis que nous nous rafraîchissions dans une auberge, une foule d'oisifs s'était rassemblée autour d'une espèce d'orateur, le barbier de la rue, et lui disait: Vous y étiez, vous; racontez-nous comment la chose s'est passée. = Très-volontiers, répondit l'orateur du coin, qui ne demandait pas mieux que de pérorer. M. Aubertot, une de mes pratiques, dont la maison fait face à l'église des Capucins, était sur sa porte; M. le Pelletier l'aborde et lui dit: Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous rien pour mes amis? car c'est ainsi qu'il appelle les pauvres, comme vous savez. = Non, pour aujourd'hui, monsieur le Pelletier. = Monsieur le Pelletier insiste. Si vous saviez en faveur de qui je sollicite votre charité! c'est une pauvre femme qui vient d'accoucher, et qui

n'a pas un guenillon pour entortiller son enfant. = Je ne saurais. = C'est une jeune et belle fille qui manque d'ouvrage et de pain, et que votre libéralité sauvera peut-être du désordre. = Je ne saurais. = C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre, et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud. = Je ne saurais, vous dis-je. = Allons, monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que jamais vous n'aurez l'occasion de faire une action plus méritoire. = Je ne saurais, je ne saurais. = Mon bon, mon miséricordieux monsieur Aubertot !... = Monsieur le Pelletier, laissez-moi en repos ; quand je veux donner, je ne me fais pas prier..... = Et cela dit, M. Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son magasin, où M. le Pelletier le suit ; il le suit de son magasin dans son arrière-boutique, de son arriere-boutique dans son appartement ; là, M. Aubertot, excédé des instances de M. le Pelletier, lui donne un soufflet..... Alors, mon capitaine se lève brusquement, et dit à l'orateur : Et il ne le tua pas? = Non, monsieur ; est-ce qu'on tue comme cela ? = Un soufflet, morbleu ! un soufflet ! Et que fit-il donc? = Ce qu'il fit après son soufflet reçu? il prit un air riant, et dit à M. Aubertot : Cela c'est pour moi ; mais mes pauvres?... = A ce mot tous les auditeurs s'écrièrent d'admiration, excepté mon capitaine qui leur disait : Votre M. le Pelletier, messieurs, n'est qu'un gueux, un malheureux, un lâche, un infâme, à qui cependant cette épée aurait fait prompte justice, si j'avais été là ; et votre Aubertot aurait été bien heureux, s'il ne lui en avait coûté que le nez et les deux oreilles. = L'orateur lui répliqua : Je vois, monsieur, que vous n'auriez pas laissé le temps à l'homme insolent de reconnaître sa faute, de se jeter aux pieds de M. le Pelletier, et de lui présenter sa bourse. = Non, certes ! = Vous êtes un militaire, et M. le Pelletier est un chrétien ; vous n'avez pas les mêmes idées du soufflet. = La joue de tous les hommes d'honneur est la même. = Ce n'est pas tout-à-fait l'avis de l'évangile. = L'évangile est dans mon cœur et dans mon fourreau, et je n'en connais pas d'autre... = Le vôtre, mon maître, est je ne sais où ; le mien est écrit là-haut ; chacun apprécie l'injure et le bienfait à sa manière ; et peut-être n'en portons-nous pas le même jugement dans deux instans de notre vie.

LE MAÎTRE.

Apres, maudit bavard, après.....

Lorsque le maître de Jacques avait pris de l'humeur, Jacques se taisait, se mettait à rêver, et souvent ne rompait le silence que par un propos, lié dans son esprit, mais aussi décousu dans la conversation que la lecture d'un livre dont on aurait sauté quel-

ques feuillets. C'est précisément ce qui lui arriva lorsqu'il dit : Mon cher maître.....

LE MAÎTRE.

Ah ! la parole t'est enfin revenue. Je m'en réjouis pour tous les deux, car je commençais à m'ennuyer de ne te pas entendre, et toi de ne pas parler. Parle donc.....

JACQUES.

Mon cher maître, la vie se passe en quiproquo. Il y a les quiproquo d'amour, les quiproquo d'amitié, les quiproquo de politique, de finance, d'église, de magistrature, de commerce, de femmes, de maris.....

LE MAITRE.

Eh ! laisse là ces quiproquo, et tâche de t'apercevoir que c'est en faire un grossier que de t'embarquer dans un chapitre de morale, lorsqu'il s'agit d'un fait historique. L'histoire de ton capitaine ?

Jacques allait commencer l'histoire de son capitaine, lorsque, pour la seconde fois, son cheval se jetant brusquement hors de la grande route à droite, l'emporte à travers une longue plaine, à un bon quart de lieue de distance, et s'arrête tout court entre des fourches patibulaires... Entre des fourches patibulaires ! Voilà une singulière allure de cheval de mener son cavalier au gibet !... Qu'est-ce que cela signifie, disait Jacques ! Est-ce un avertissement du destin ?

LE MAÎTRE.

Mon ami, n'en doutez pas. Votre cheval est inspiré, et le fâcheux, c'est que tous ces pronostics, inspirations, avertissemens d'en-haut, par rêves, par apparitions, ne servent à rien : la chose n'en arrive pas moins. Cher ami, je vous conseille de mettre votre conscience en bon état, d'arranger vos petites affaires, et de me dépêcher, le plus vite que vous pourrez, l'histoire du capitaine et celle de vos amours, car je serais fâché de vous perdre sans les avoir entendues. Quand vous vous soucierez encore plus que vous ne faites, à quoi cela remédierait-il ? à rien. L'arrêt du destin, prononcé deux fois par votre cheval, s'accomplira. Voyez, n'avez-vous rien à restituer à personne ? Confiez-moi vos dernières volontés, et soyez sûr qu'elles seront fidèlement remplies. Si vous m'avez pris quelque chose, je vous le donne : demandez-en seulement pardon à Dieu, et pendant le temps plus ou moins court que nous avons encore à vivre ensemble, ne me volez plus.

JACQUES.

J'ai beau revenir sur le passé, je n'y vois rien à démêler avec la justice des hommes. Je n'ai ni tué, ni volé, ni violé.

LE MAÎTRE.

Tant pis ; à tout prendre, j'aimerais mieux que le crime fût commis qu'à commettre, et pour cause.

JACQUES.

Mais, monsieur, ce ne sera peut-être pas pour mon compte, mais pour le compte d'un autre, que je serai pendu?

LE MAÎTRE.

Cela se peut.

JACQUES.

Ce n'est peut-être qu'après ma mort que je serai pendu?

LE MAÎTRE.

Cela se peut encore.

JACQUES.

Je ne serai peut-être point pendu du tout?

LE MAÎTRE.

J'en doute.

JACQUES.

Il est peut-être écrit là-haut que j'assisterai seulement à la potence d'un autre, et cet autre-là, monsieur, qui sait qui il est? s'il est proche, ou s'il est loin?

LE MAÎTRE.

Monsieur Jacques, soyez pendu, puisque le sort le veut, et que votre cheval le dit; mais ne soyez pas insolent : finissez vos conjectures impertinentes, et faites-moi vite l'histoire de votre capitaine.

JACQUES.

Monsieur, ne vous fâchez pas ; on a quelquefois pendu de fort honnêtes gens : c'est un quiproquo de justice.

LE MAÎTRE.

Ces quiproquo-là sont affligeans. Parlons d'autre chose.

Jacques un peu rassuré par les interprétations diverses qu'il avait trouvées au pronostic du cheval, dit :

Quand j'entrai au régiment, il y avait deux officiers à peu près égaux d'âge, de naissance, de service et de mérite. Mon capitaine était l'un des deux. La seule différence qu'il y eût entre eux, c'est que l'un était riche, et que l'autre ne l'était pas. Mon capitaine était le riche. Cette conformité devait produire ou la sympathie ou l'antipathie la plus forte : elle produisit l'une et l'autre.....

(Ici Jacques s'arrêta, et cela lui arriva plusieurs fois dans le cours de son récit, à chaque mouvement de tête que son cheval

faisait de droite et de gauche. Alors, pour continuer, il reprenait sa dernière phrase, comme s'il avait eu le hoquet.)

Elle produisit l'une et l'autre. Il y avait des jours où ils étaient les meilleurs amis du monde, et d'autres où ils étaient ennemis mortels. Les jours d'amitié ils se cherchaient, ils se fêtaient, ils s'embrassaient, ils se communiquaient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins; ils se consultaient sur leurs affaires les plus secrètes, sur leurs intérêts domestiques, sur leurs espérances, sur leurs craintes, sur leurs projets d'avancement. Le lendemain, se rencontraient-ils, ils passaient l'un à côté de l'autre sans se regarder, ou ils se regardaient fièrement, ils s'appelaient monsieur, ils s'adressaient des mots durs, ils mettaient l'épée à la main et se battaient. S'il arrivait que l'un des deux fût blessé, l'autre se précipitait sur son camarade, pleurait, se désespérait, l'accompagnait chez lui, et s'établissait à côté de son lit jusqu'à ce qu'il fût guéri. Huit jours, quinze jours, un mois après, c'était à recommencer, et l'on voyait, d'un instant à un autre, deux braves gens..... deux braves gens, deux amis sincères, exposés à périr par la main l'un de l'autre, et le mort n'aurait certainement pas été le plus à plaindre des deux. On leur avait parlé plusieurs fois de la bizarrerie de leur conduite; moi-même, à qui mon capitaine avait permis de parler, je lui disais : Mais, monsieur, s'il vous arrivait de le tuer?.... A ces mots il se mettait à pleurer, et se couvrait les yeux de ses mains; il courait dans son appartement comme un fou. Deux heures après, ou son camarade le ramenait chez lui blessé, ou il rendait le même service à son camarade. Ni mes remontrances.... ni mes remontrances, ni celles des autres n'y faisaient rien; on n'y trouva de remède qu'à les séparer. Le ministre de la guerre fut instruit d'une persévérance si singulière dans des extrémités si exposées; et mon capitaine nommé à un commandement de place, avec injonction expresse de se rendre sur-le-champ à son poste, et défense de s'en éloigner; une autre défense fixa son camarade au régiment..... Je crois que ce maudit cheval me fera devenir fou..... A peine les ordres du ministre furent-ils arrivés, que mon capitaine, sous prétexte d'aller remercier de la faveur qu'il venait d'obtenir, partit pour la cour, représenta qu'il était riche, et que son camarade indigent avait le même droit aux grâces du roi; que le poste qu'on venait de lui accorder, récompenserait les services de son ami, suppléerait à son peu de fortune, et qu'il en serait, lui, comblé de joie. Comme le ministre n'avait d'autre intention que de séparer ces deux hommes bizarres, et que les procédés généreux touchent toujours, il fut arrêté .... Maudite bête, tiendras-tu ta tête droite?..... Il fut arrêté que mon capitaine

restcrait au régiment, et que son camarade irait occuper le commandement de place.

A peine furent-ils séparés, qu'ils sentirent le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre; ils tomberent dans une mélancolie profonde. Mon capitaine demanda un congé de semestre pour aller prendre l'air natal: mais à deux lieues de la garnison, il vend son cheval, se déguise en paysan, et s'achemine vers la place que son ami commandait. Il paraît que c'était une démarche concertée entre eux. Il arrive..... Va donc où tu voudras? Y a-t-il encore là quelque gibet qu'il te plaise de visiter?.... Riez bien, monsieur; cela est en effet très-plaisant.... Il arrive; mais il était écrit là-haut que, quelques précautions qu'ils prissent pour cacher la satisfaction qu'ils avaient de se revoir, et ne s'aborder qu'avec les marques extérieures de la subordination d'un paysan à un commandant de la place, des soldats, quelques officiers qui se rencontreraient par hasard à leur entrevue, et qui seraient instruits de leur aventure, prendraient des soupçons et iraient prévenir le major de la place.

Celui-ci, homme prudent, sourit de l'avis, mais ne laissa pas d'y attacher toute l'importance qu'il méritait. Il mit des espions autour du commandant. Leur premier rapport fut que le commandant sortait peu, et que le paysan ne sortait point du tout. Il était impossible que ces deux hommes vécussent ensemble huit jours de suite, sans que leur étrange manie les reprit: ce qui ne manqua pas d'arriver.

Voyez, lecteur, combien je suis obligeant; il ne tiendrait qu'à moi de donner un coup de fouet aux chevaux qui traînent le carrosse drapé de noir, d'assembler, à la porte du gîte prochain, Jacques, son maître, les gardes des fermes ou les cavaliers de maréchaussée avec le reste de leur cortége; d'interrompre l'histoire du capitaine de Jacques, et de vous impatienter à mon aise; mais pour cela il faudrait mentir, et je n'aime pas le mensonge, à moins qu'il ne soit utile et forcé. Le fait est que Jacques et son maître ne virent plus le carrosse drapé, et que Jacques, toujours inquiet de l'allure de son cheval, continua son récit.

Un jour, les espions rapportèrent au major qu'il y avait eu une contestation fort vive entre le commandant et le paysan; qu'ensuite ils étaient sortis, le paysan marchant le premier, le commandant ne le suivant qu'à regret, et qu'ils étaient entrés chez un banquier de la ville, où ils étaient encore.

On apprit dans la suite que, n'espérant plus de se revoir, ils avaient résolu de se battre à toute outrance, et que, sensible aux devoirs de la plus tendre amitié, au moment même de la

férocité la plus inouie, mon capitaine qui était riche, comme je vous l'ai dit... mon capitaine qui était riche, avait exigé de son camarade qu'il acceptât une lettre-de-change de vingt-quatre mille livres qui lui assurât de quoi vivre chez l'étranger, au cas qu'il fût tué, celui-ci protestant qu'il ne se battrait point sans ce préalable; l'autre répondant à cette offre : Est-ce que tu crois, mon ami, que si je te tue, je te survivrai?.... J'espère, monsieur, que vous ne me condamnerez pas à finir notre voyage sur ce bizarre animal....

Ils sortaient de chez le banquier, et ils s'acheminaient vers les portes de la ville, lorsqu'ils se virent entourés du major et de quelques officiers. Quoique cette rencontre eût l'air d'un incident fortuit, nos deux amis, nos deux ennemis, comme il vous plaira de les appeler, ne s'y méprirent pas. Le paysan se laissa connaître pour ce qu'il était. On alla passer la nuit dans une maison écartée. Le lendemain, dès la pointe du jour, mon capitaine, après avoir embrassé plusieurs fois son camarade, s'en sépara pour ne plus le revoir. A peine fut-il arrivé dans son pays, qu'il mourut.

LE MAÎTRE.

Et qui est-ce qui t'a dit qu'il était mort.

JACQUES.

Et ce cercueil? Et ce carrosse à ses armes? Mon pauvre capitaine est mort, je n'en doute pas.

LE MAÎTRE.

Et ce prêtre les mains liées sur le dos; et ces gens les mains liées sur le dos; et ces gardes de la ferme ou ces cavaliers de maréchaussée; et ce retour du convoi vers la ville? Ton capitaine est vivant, je n'en doute pas; mais ne sais-tu rien de son camarade?

JACQUES.

L'histoire de son camarade est une belle ligne du grand rouleau ou de ce qui est écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

J'espère....

Le cheval de Jacques ne permit pas à son maître d'achever; il part comme un éclair, ne s'écartant ni à droite ni à gauche, suivant la grande route. On ne vit plus Jacques; et son maître persuadé que le chemin aboutissait à des fourches patibulaires, se tenait les côtés de rire. Et puisque Jacques et son maître ne sont bons qu'ensemble et ne valent rien séparés non plus que Don-Quichotte sans Sancho, et Richardet sans Ferragus, ce que

le continuateur de Cervantes et l'imitateur de l'Arioste, monsigneur Forti-Guerra n'ont pas assez compris, lecteur, causons ensemble jusqu'à ce qu'ils se soient rejoints.

Vous allez prendre l'histoire du capitaine de Jacques pour un conte, et vous aurez tort. Je vous proteste que telle qu'il l'a racontée à son maître, tel fut le récit que j'en avais entendu faire aux invalides, je ne sais en quelle année, le jour de Saint-Louis, à table chez un monsieur de Saint-Étienne, le major de l'hôtel; et l'historien qui parlait en présence de plusieurs autres officiers de la maison, qui avaient connaissance du fait, était un personnage grave qui n'avait point du tout l'air d'un badin. Je vous le répète donc pour ce moment et pour la suite: soyez circonspect si vous ne voulez pas prendre dans cet entretien de Jacques et de son maître le vrai pour le faux, le faux pour le vrai. Vous voilà bien averti, et je m'en lave les mains. = Voilà, me direz-vous, deux hommes bien extraordinaires! = Et c'est là ce qui vous met en défiance? Premièrement, la nature est si variée, surtout dans les instincts et les caractères, qu'il n'y a rien de si bizarre dans l'imagination d'un poète, dont l'expérience et l'observation ne vous offrissent le modèle dans la nature. Moi, qui vous parle, j'ai rencontré le pendant du médecin malgré lui, que j'avais regardé jusques-là comme la plus folle et la plus gaie des fictions. = Quoi! le pendant du mari à qui sa femme dit: J'ai trois enfans sur les bras; et qui lui répond: Mets-les à terre... Ils me demandent du pain, donne-leur le fouet! = Précisément. Voici son entretien avec ma femme. = Vous voilà, monsieur Gousse? = Non, Madame, je ne suis pas un autre. = D'où venez-vous? = D'où j'étais allé. = Qu'avez-vous fait là? = J'ai raccommodé un moulin qui allait mal. = A qui appartenait ce moulin? = Je n'en sais rien; je n'étais pas allé pour raccommoder le meûnier. = Vous êtes fort bien vêtu contre votre usage; pourquoi sous cet habit, qui est très-propre, une chemise sale? = C'est que je n'en ai qu'une. = Et pourquoi n'en avez-vous qu'une? = C'est que je n'ai qu'un corps à la fois. = Mon mari n'y est pas, mais cela ne vous empêchera pas de dîner ici. = Non, puisque je ne lui ai confié ni mon estomac ni mon appétit. = Comment se porte votre femme? = Comme il lui plaît; c'est son affaire. = Et vos enfans? = A merveille! = Et celui qui a de si beaux yeux, un si bel embonpoint, une si belle peau? = Beaucoup mieux que les autres; il est mort. = Leur apprenez-vous quelque chose? = Non, madame. = Quoi! ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme? = Ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme. = Et pourquoi cela? = C'est qu'on ne m'a rien appris, et que je n'en suis pas plus ignorant. S'ils ont de l'esprit, ils feront

comme moi ; s'ils sont sots, ce que je leur apprendrais ne les rendrait que plus sots.... = Si vous rencontrez jamais cet original, il n'est pas nécessaire de le connaitre pour l'aborder. Entrainez-le dans un cabaret, dites-lui votre affaire, proposez-lui de vous suivre à vingt lieues, il vous suivra ; apres l'avoir employé, renvoyez-le sans un sou ; il s'en retournera satisfait. Avez-vous entendu parler d'un certain Prémonval, qui donnait a Paris des leçons publiques de mathématiques? C'était son ami... Mais Jacques et son maitre se sont peut-être rejoints : voulez-vous que nous allions à eux, ou rester avec moi ?... Gousse et Prémonval tenaient ensemble l'école. Parmi les eleves qui s'y rendaient en foule, il y avait une jeune fille appelée mademoiselle Pigeon, la fille de cet habile artiste qui a construit ces deux beaux planispheres qu'on a transportés du jardin du Roi dans les salles de l'académie des sciences. Mademoiselle Pigeon allait là tous les matins avec son portefeuille sous le bras et son étui de mathématiques dans son manchon. Un des professeurs, Prémonval, devint amoureux de son écoliere, et tout à travers les propositions sur les solides inscrits à la sphere, il y eut un enfant de fait. Le pere Pigeon n'était pas homme à entendre patiemment la vérité de ce corollaire. La situation des amans devient embarrassante : ils en conferent ; mais n'ayant rien, mais rien du tout, quel pouvait être le résultat de leurs délibérations? Ils appellent à leur secours l'ami Gousse. Celui-ci, sans mot dire, vend tout ce qu'il possede, linge, habits, machines, meubles, livres ; fait une somme, jette les deux amoureux dans une chaise de poste, les accompagne à franc-étrier jusqu'aux Alpes ; là, il vide sa bourse du peu d'argent qui lui restait, le leur donne, les embrasse, leur souhaite un bon voyage, et s'en revient à pied demandant l'aumône jusqu'à Lyon, où il gagna, à peindre les parois d'un cloitre de moines, de quoi revenir à Paris sans mendier. = Cela est tres-beau. = Assurément ! et d'après cette action héroique vous croyez à Gousse un grand fond de morale? Eh bien ! détrompez-vous, il n'en avait pas plus qu'il n'y en a dans la tête d'un brochet. = Cela est impossible. = Cela est. Je l'avais occupé. Je lui donne un mandat de quatre-vingt livres sur mes commettans ; la somme était écrite en chiffres : que fait-il? Il ajoute un zero, et se fait payer huit cents livres. = Ah, l'horreur ! = Il n'en est pas plus malhonnête quand il me vole, qu'honnête quand il se dépouille pour un ami : c'est un original sans principes. Ces quatre-vingts francs ne lui suffisaient pas, avec un trait de plume il s'en procurait huit cents dont il avait besoin. Et les livres précieux dont il me fait présent? = Qu'est-ce que ces livres? = Mais Jacques et son maitre? Mais les amours de Jacques? Ah! lec-

teur, la patience avec laquelle vous m'écoutez me prouve le peu d'intérêt que vous prenez à mes deux personnages, et je suis tenté de les laisser où ils sont.... J'avais besoin d'un livre précieux, il me l'apporte; quelque temps après j'ai besoin d'un autre livre précieux, il me l'apporte encore; je veux les payer, il en refuse le prix. J'ai besoin d'un troisième livre précieux. Pour celui-ci, dit-il, vous ne l'aurez pas, vous avez parlé trop tard; mon docteur de Sorbonne est mort. = Et qu'a de commun la mort de votre docteur de Sorbonne avec le livre que je désire? Est-ce que vous avez pris les deux autres dans sa bibliothèque? = Assurément! = Sans son aveu? = Eh! qu'en avais-je besoin pour exercer une justice distributive? Je n'ai fait que déplacer ces livres pour le mieux, en les transférant d'un endroit où ils étaient inutiles, dans un autre où l'on en fera un bon usage.... = Et prononcez après cela sur l'allure des hommes! Mais c'est l'histoire de Gousse avec sa femme qui est excellente.... Je vous entends, vous en avez assez, et votre avis serait que nous allassions rejoindre nos deux voyageurs. Lecteur, vous me traitez comme un automate, cela n'est pas poli; dites les amours de Jacques, ne dites pas les amours de Jacques, je veux que vous me parliez de l'histoire de Gousse; j'en ai assez.... Il faut sans doute que j'aille quelquefois à votre fantaisie; mais il faut que j'aille quelquefois à la mienne; sans compter que tout auditeur qui me permet de commencer un récit s'engage d'en entendre la fin.

Je vous ai dit premièrement; or dire un premièrement, c'est annoncer au moins un secondement. Secondement donc.... Ecoutez-moi, ne m'écoutez pas, je parlerai tout seul.... Le capitaine de Jacques et son camarade pouvaient être tourmentés d'une jalousie violente et secrète; c'est un sentiment que l'amitié n'éteint pas toujours. Rien de si difficile à pardonner que le mérite. N'appréhendaient-ils pas un passe-droit, qui les aurait également offensés tous deux? Sans s'en douter, ils cherchaient d'avance à se délivrer d'un concurrent dangereux, ils se tâtaient pour l'occasion à venir. Mais comment avoir cette idée de celui qui cède si généreusement son commandement de place à son ami indigent? il le cède, il est vrai; mais s'il en eût été privé, peut-être l'eût-il revendiqué à la pointe de l'épée. Un passe-droit entre les militaires, s'il n'honore pas celui qui en profite, déshonore son rival. Mais laissons tout cela, et disons que c'était leur coin de folie. Est-ce que chacun n'a pas le sien? Celui de nos deux officiers fut pendant plusieurs siècles celui de toute l'Europe; on l'appelait l'esprit de chevalerie. Toute cette multitude brillante, armée de pied en cap, décorée de diverses livrées d'amour, caracolant sur des palefrois, la lance au poing, la

visière haute ou baissée, se regardant fièrement, se mesurant de l'œil, se menaçant, se renversant sur la poussière, jonchant l'espace d'un vaste tournois des éclats d'armes brisées, n'étaient que des amis jaloux du mérite en vogue. Ces amis, au moment où ils tenaient leurs lances en arrêt, chacun à l'extrémité de la carrière, et qu'ils avaient pressé de l'aiguillon les flancs de leurs coursiers, devenaient les plus terribles ennemis; ils fondaient les uns sur les autres avec la même fureur qu'ils auraient portée sur un champ de bataille. Eh bien! nos deux officiers n'étaient que deux paladins, nés de nos jours, avec les mœurs des anciens. Chaque vertu et chaque vice se montre et passe de mode. La force du corps eut son temps, l'adresse aux exercices eut le sien. La bravoure est tantôt plus, tantôt moins considérée; plus elle est commune, moins on est vain, moins on en fait l'éloge. Suivez les inclinations des hommes, et vous en remarquerez qui semblent être venus au monde trop tard : ils sont d'un autre siècle. Et qu'est-ce qui empêcherait de croire que nos deux militaires avaient été engagés dans ces combats journaliers et périlleux par le seul désir de trouver le côté faible de son rival et d'obtenir la supériorité sur lui? Les duels se répètent dans la société sous toutes sortes de formes, entre des prêtres, entre des magistrats, entre des littérateurs, entre des philosophes; chaque état a sa lance et ses chevaliers, et nos assemblées les plus respectables, les plus amusantes, ne sont que de petits tournois où quelquefois on porte les livrées de l'amour dans le fond de son cœur, sinon sur l'épaule. Plus il y a d'assistans, plus la joûte est vive; la présence des femmes y pousse la chaleur et l'opiniâtreté à toute outrance, et la honte d'avoir succombé devant elles ne s'oublie guère.

Et Jacques?.... Jacques avait franchi les portes de la ville, traversé les rues aux acclamations des enfans, et atteint l'extrémité du faubourg opposé, où son cheval s'élançant dans une petite porte basse, il y eut entre le linteau de cette porte et la tête de Jacques un choc terrible dans lequel il fallait que le linteau fût déplacé ou Jacques renversé en arrière; ce fut, comme on pense bien, le dernier qui arriva. Jacques tomba, la tête fendue et sans connaissance. On le ramasse, on le rappelle à la vie avec des eaux spiritueuses; je crois même qu'il fut saigné par le maître de la maison. = Cet homme était donc chirurgien? = Non. Cependant son maître était arrivé et demandait de ses nouvelles à tous ceux qu'il rencontrait. N'auriez-vous point aperçu un grand homme sec, monté sur un cheval pie? = Il vient de passer, il allait comme si le diable l'eût emporté; il doit être arrivé chez son maître. = Et qui est son maître? = Le

bourreau. = Le bourreau ! = Oui, car ce cheval est le sien. = Où demeure le bourreau ? = Assez loin, mais ne vous donnez pas la peine d'y aller, voilà ses gens qui vous apportent apparemment l'homme sec que vous demandez, et que nous avons pris pour un de ses valets.... = Et qui est-ce qui parlait ainsi avec le maître de Jacques ? c'était un aubergiste à la porte duquel il s'était arrêté, il n'y avait pas à se tromper : il était court et gros comme un tonneau ; en chemise retroussée jusqu'aux coudes, avec un bonnet de coton sur la tête, un tablier de cuisine autour de lui et un grand couteau à son côté. Vite, vite, un lit pour ce malheureux, lui dit le maître de Jacques, un chirurgien, un médecin, un apothicaire... Cependant on avait déposé Jacques à ses pieds, le front couvert d'une épaisse et énorme compresse, et les yeux fermés. = Jacques ! Jacques ! = Est-ce vous, mon maître ? = Oui, c'est moi ; regarde-moi donc. = Je ne saurais. = Qu'est-ce donc qu'il t'est arrivé ? = Ah le cheval ! le maudit cheval ! je vous dirai tout cela demain, si je ne meurs pas pendant la nuit... = Tandis qu'on le transportait et qu'on le montait à sa chambre, le maître dirigeait la marche et criait : Prenez garde, allez doucement, doucement, mordieu ! vous allez le blesser. Toi, qui le tiens par les jambes, tourne à droite ; toi, qui lui tiens la tête, tourne à gauche.... Et Jacques disait à voix basse : Il était donc écrit là-haut !....

A peine Jacques fut-il couché, qu'il s'endormit profondément. Son maître passa la nuit à son chevet, lui tâtant le pouls et humectant sans cesse sa compresse avec de l'eau vulnéraire. Jacques le surprit à son réveil dans cette fonction, et lui dit : Que faites-vous là ?

LE MAÎTRE.

Je te veille. Tu es mon serviteur, quand je suis malade ou bien portant ; mais je suis le tien quand tu te portes mal.

JACQUES.

Je suis bien aise de savoir que vous êtes humain ; ce n'est pas trop la qualité des maîtres envers leurs valets.

LE MAÎTRE.

Comment va la tête ?

JACQUES.

Aussi bien que la solive contre laquelle elle a lutté.

LE MAÎTRE.

Prends ce drap entre tes dents et secoue fort.... Qu'as-tu senti ?

JACQUES.

Rien ; la cruche me paraît sans félure.

LE MAÎTRE.

Tant mieux. Tu veux te lever, je crois?

JACQUES.

Et que voulez-vous que je fasse là?

LE MAÎTRE.

Je veux que tu te reposes.

JACQUES.

Mon avis, à moi, est que nous déjeûnions et que nous partions.

LE MAÎTRE.

Et le cheval?

JACQUES.

Je l'ai laissé chez son maître, honnête homme, galant homme, qui l'a repris pour ce qu'il nous l'a vendu.

LE MAÎTRE.

Et cet honnête homme, ce galant homme, sais-tu qui il est?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Je te le dirai quand nous serons en route.

JACQUES.

Et pourquoi pas à présent? Quel mystère y a-t-il à cela?

LE MAÎTRE.

Mystère ou non, quelle nécessité y a-t-il de te l'apprendre dans ce moment ou dans un autre?

JACQUES.

Aucune.

LE MAÎTRE.

Mais il te faut un cheval.

JACQUES.

L'hôte de cette auberge ne demandera peut-être pas mieux que de nous céder un des siens.

LE MAÎTRE.

Dors encore un moment, et je vais voir à cela.

Le maître de Jacques descend, ordonne le déjeûner, achète un cheval, remonte et trouve Jacques habillé. Ils ont déjeûné et les voilà partis; Jacques protestant qu'il était malhonnête de s'en aller sans avoir fait une visite de politesse au citoyen à la porte duquel il s'était presque assommé et qui l'avait si obligeamment secouru; son maître le tranquillisant sur sa délicatesse par l'assurance qu'il avait bien récompensé ses satellites qui l'avaient ap-

porté à l'auberge; Jacques prétendant que l'argent donné aux serviteurs ne l'acquittait pas avec leur maître; que c'était ainsi que l'on inspirait aux hommes le regret et le dégoût de la bienfaisance, et que l'on se donnait à soi-même un air d'ingratitude. Mon maître, j'entends tout ce que cet homme dit de moi par ce que je dirais de lui, s'il était à ma place et moi à la sienne.... Ils sortaient de la ville lorsqu'ils rencontrèrent un homme grand et vigoureux, le chapeau bordé sur la tête, l'habit galonné sur toutes les tailles, allant seul, si vous en exceptez deux grands chiens qui le précédaient. Jacques ne l'eût pas plus tôt aperçu, que descendre de cheval, s'écrier : c'est lui ! et se jeter à son cou, fut l'affaire d'un instant. L'homme aux deux chiens paraissait très-embarrassé des caresses de Jacques, le repoussait doucement, et lui disait : Monsieur, vous me faites trop d'honneur. = Et non! je vous dois la vie, et je ne saurais trop vous en remercier. = Vous ne savez pas qui je suis. = N'êtes-vous pas le citoyen officieux qui m'a secouru, qui m'a saigné et qui m'a pansé, lorsque mon cheval.... = Il est vrai. = N'êtes-vous pas le citoyen honnête qui a repris ce cheval pour le même prix qu'il me l'avait vendu? = Je le suis. Et Jacques de le rembrasser sur une joue et sur l'autre, et son maître de sourire, et les deux chiens debout, le nez en l'air et comme émerveillés d'une scène qu'ils voyaient pour la première fois. Jacques, après avoir ajouté à ses démonstrations de gratitude, force révérences, que son bienfaiteur ne lui rendait pas, et force souhaits qu'on recevait froidement, remonte sur son cheval, et dit à son maître : J'ai la plus profonde vénération pour cet homme que vous devez me faire connaître.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi, Jacques, est-il si vénérable à vos yeux?

JACQUES.

C'est que n'attachant aucune importance aux services qu'il rend, il faut qu'il soit naturellement officieux et qu'il ait une longue habitude de bienfaisance.

LE MAÎTRE.

Et à quoi jugez-vous cela?

JACQUES.

A l'air indifférent et froid avec lequel il a reçu mon remerciement; il ne me salue point, il ne me dit pas un mot, il semble me méconnaître, et peut-être à présent se dit-il en lui-même avec un sentiment de mépris : Il faut que la bienfaisance soit fort étrangère à ce voyageur, et que l'exercice de la justice lui soit bien pénible, puisqu'il en est si touché.... Qu'est-ce qu'il

y a donc de si absurde dans ce que je vous dis, pour vous faire rire de si bon cœur!.... Quoi qu'il en soit, dites-moi le nom de cet homme, afin que je le mette sur mes tablettes.

LE MAÎTRE.

Très-volontiers; écrivez.

JACQUES.

Dites.

LE MAÎTRE.

Ecrivez : L'homme auquel je porte la plus profonde vénération....

JACQUES.

La plus profonde vénération....

LE MAÎTRE.

Est....

JACQUES.

Est....

LE MAÎTRE.

Le bourreau de ***.

JACQUES.

Le bourreau!

LE MAÎTRE.

Oui, oui, le bourreau.

JACQUES.

Pourriez-vous me dire où est le sel de cette plaisanterie?

LE MAÎTRE.

Je ne plaisante point. Suivez les chaînons de votre gourmette. Vous avez besoin d'un cheval, le sort vous adresse à un passant, et ce passant, c'est un bourreau. Ce cheval vous conduit deux fois entre des fourches patibulaires; la troisième, il vous dépose chez un bourreau; là vous tombez sans vie; de là on vous apporte, où? dans une auberge, un gîte, un asile commun. Jacques, savez-vous l'histoire de la mort de Socrate!

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

C'était un sage d'Athènes. Il y a long-temps que le rôle de sage est dangereux parmi les fous. Ses concitoyens le condamnèrent à boire la ciguë. Eh bien! Socrate fit comme vous venez de faire; il en usa avec le bourreau qui lui présenta la ciguë aussi poliment que vous. Jacques, vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est une race d'hommes odieuse aux grands, devant lesquels ils ne fléchissent

pas le genou ; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils poursuivent ; aux prêtres, qui les voient rarement aux pieds de leurs autels ; aux poëtes, gens sans principes et qui regardent sottement la philosophie comme la cognée des beaux-arts, sans compter que ceux même d'entre eux qui se sont exercé dans le genre odieux de la satyre, n'ont été que des flatteurs ; aux peuples, de tout temps les esclaves des tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent, et des bouffons qui les amusent. Ainsi je connais, comme vous voyez, tout le péril de votre profession et toute l'importance de l'aveu que je vous demande ; mais je n'abuserai pas de votre secret. Jacques, mon ami, vous êtes un philosophe, j'en suis fâché pour vous ; et s'il est permis de lire dans les choses présentes celles qui doivent arriver un jour, et si ce qui est écrit là-haut se manifeste quelquefois aux hommes long-temps avant l'événement, je présume que votre mort sera philosophique, et que vous recevrez le lacet d'aussi bonne grâce que Socrate reçut la coupe de la ciguë.

JACQUES.

Mon maître, un prophète ne dirait pas mieux ; mais heureusement....

LE MAÎTRE.

Vous n'y croyez pas trop ; ce qui achève de donner de la force à mon pressentiment.

JACQUES.

Et vous, monsieur, y croyez-vous?

LE MAÎTRE.

J'y crois ; mais je n'y croirais pas, que ce serait sans conséquence.

JACQUES.

Et pourquoi?

LE MAÎTRE.

C'est qu'il n'y a de danger que pour ceux qui parlent, et je me tais.

JACQUES.

Et aux pressentimens?

LE MAÎTRE.

J'en ris, mais j'avoue que c'est en tremblant. Il y en a qui ont un caractère si frappant ! On a été bercé de ces contes-là de si bonne heure ! Si vos rêves s'étaient réalisés cinq ou six fois, et qu'il vous arrivât de rêver que votre ami est mort, vous iriez bien vite le matin chez lui pour savoir ce qui en est.

Mais les pressentimens dont il est impossible de se défendre, ce sont surtout ceux qui se présentent au moment où la chose se passe loin de nous, et qui ont un air symbolique.

JACQUES.

Vous êtes quelquefois si profond et si sublime, que je ne vous entends pas. Ne pourriez-vous pas m'éclaircir cela par un exemple.

LE MAÎTRE.

Rien de plus aisé. Une femme vivait à la campagne avec son mari octogénaire et attaqué de la pierre. Le mari quitte sa femme et vient à la ville se faire opérer. La veille de l'opération il écrit à sa femme : « A l'heure où vous recevrez cette lettre, » je serai sous le bistouri de frère Cosme.... » Tu connais ces anneaux de mariage qui se séparent en deux parties, sur chacune desquelles les noms de l'époux et de sa femme sont gravés. Eh bien! cette femme en avait un pareil au doigt, lorsqu'elle ouvrit la lettre de son mari. A l'instant les deux moitiés de cet anneau se séparent; celle qui portait son nom reste à son doigt; celle qui portait le nom de son mari tombe brisée sur la lettre qu'elle lisait... Dis-moi, Jacques, crois-tu qu'il y ait de tête assez forte, d'âme assez ferme, pour n'être pas plus ou moins ébranlée d'un pareil incident, et dans une circonstance pareille? Aussi cette femme en pensa mourir. Ses transes durèrent jusqu'au jour de la poste suivante, par laquelle son mari lui écrivit que l'opération s'était faite heureusement, qu'il était hors de tout danger, et qu'il se flattait de l'embrasser avant la fin du mois.

JACQUES.

Et l'embrassa-t-il en effet?

LE MAÎTRE.

Oui.

JACQUES.

Je vous ai fait cette question, parce que j'ai remarqué plusieurs fois que le destin était cauteleux. On lui dit au premier moment qu'il en aura menti, et il se trouve au second moment, qu'il a dit vrai. Ainsi donc, monsieur, vous me croyez dans le cas du pressentiment symbolique; et, malgré vous, vous me croyez menacé de la mort du philosophe?

LE MAÎTRE.

Je ne saurais te le dissimuler; mais pour écarter cette triste idée, ne pourrais-tu pas....

JACQUES.

Reprendre l'histoire de mes amours?....

Jacques reprit l'histoire de ses amours. Nous l'avions laissé, je crois, avec le chirurgien.

LE CHIRURGIEN.

J'ai peur qu'il n'y ait de la besogne à votre genou pour plus d'un jour.

JACQUES.

Il y en aura tout juste pour tout le temps qui est écrit là-haut; qu'importe?

LE CHIRURGIEN.

A tant par jour pour le logement, la nourriture et mes soins, cela fera une somme.

JACQUES.

Docteur, il ne s'agit pas de la somme pour tout ce temps; mais combien par jour.

LE CHIRURGIEN.

Ving-cinq sous, serait-ce trop?

JACQUES.

Beaucoup trop; allons, docteur, je suis un pauvre diable: ainsi réduisons la chose à la moitié, et avisez le plus promptement que vous pourrez à me faire transporter chez vous.

LE CHIRURGIEN.

Douze sous et demi, ce n'est guère; vous mettrez bien les treize sous?

JACQUES.

Douze sous et demi, treize sous.... Tope.

LE CHIRURGIEN.

Et vous paierez tous les jours?

JACQUES.

C'est la condition.

LE CHIRURGIEN.

C'est que j'ai une diable de femme qui n'entend pas raillerie, voyez-vous.

JACQUES.

Eh! docteur, faites-moi transporter bien vite auprès de votre diable de femme.

LE CHIRURGIEN.

Un mois à treize sous par jour, c'est dix-neuf livres dix sous. Vous mettrez bien vingt francs.

JACQUES.

Vingt francs, soit.

LE CHIRURGIEN.

Vous voulez être bien nourri, bien soigné, promptement guéri. Outre la nourriture, le logement et les soins, il y aura peut-être les médicamens, il y aura les linges, il y aura...

JACQUES.

Après?

LE CHIRURGIEN.

Ma foi, le tout vaudra bien vingt-quatre francs.

JACQUES.

Va pour vingt-quatre francs; mais sans queue.

LE CHIRURGIEN.

Un mois à vingt-quatre francs; deux mois, cela fera quarante-huit livres; trois mois, cela fera soixante-douze. Ah! que la doctoresse serait contente, si vous pouviez lui avancer, en entrant, la moitié de ces soixante-douze livres!

JACQUES.

J'y consens.

LE CHIRURGIEN.

Elle serait bien plus contente encore....

JACQUES.

Si je payais le quartier? Je le paierai.

Jacques ajouta: Le chirurgien alla retrouver mes hôtes, les prévint de notre arrangement, et un moment après, l'homme, la femme et les enfans se rassemblèrent autour de mon lit avec un air serein; ce furent des questions sans fin sur ma santé et sur mon genou, des éloges sur le chirurgien, leur compère et sa femme, des souhaits à perte de vue, la plus belle affabilité, un intérêt! un empressement à me servir! Cependant le chirurgien ne leur avait pas dit que j'avais quelque argent, mais ils connaissaient l'homme; il me prenait chez lui, et ils le savaient. Je payai ce que je devais à ces gens; je fis aux enfans de petites largesses, que leur père et mère ne laissèrent pas long-temps entre leurs mains. C'était le matin. L'hôte partit pour s'en aller aux champs, l'hôtesse prit sa hotte sur ses épaules et s'éloigna; les enfans, attristés et mécontens d'avoir été spoliés, disparurent, et quand il fut question de me tirer de mon grabat, de me vêtir et de m'arranger sur mon brancard, il ne se trouva personne que le docteur qui se mit à crier à tue-tête, et que personne n'entendit.

LE MAÎTRE.

Et Jacques qui aime à se parler à lui-même, se disait appa-

remment : Ne payez jamais d'avance, si vous ne voulez pas être mal servi.

JACQUES.

Non, mon maître; ce n'était pas le temps de moraliser, mais bien celui de s'impatienter et de jurer. Je m'impatientai, je jurai, je fis de la morale ensuite; et, tandis que je moralisais, le docteur, qui m'avait laissé seul, revint avec deux paysans qu'il avait loués pour mon transport et à mes frais, ce qu'il ne me laissa pas ignorer. Ces hommes me rendirent tous les soins préliminaires à mon installation sur l'espèce de brancard qu'on me fit avec un matelas étendu sur des perches.

LE MAÎTRE.

Dieu soit loué! te voilà dans la maison du chirurgien, et amoureux de la femme ou de la fille du docteur.

JACQUES.

Je crois, mon maître, que vous vous trompez.

LE MAÎTRE.

Et tu crois que je passerai trois mois dans la maison du docteur avant que d'avoir entendu le premier mot de tes amours? Ah! Jacques cela ne se peut. Fais-moi grâce, je te prie, et de la description de la maison, et du caractère du docteur, et de l'humeur de la doctoresse, et des progrès de ta guérison; saute, saute par-dessus tout cela. Au fait, allons au fait. Voilà ton genou à peu près guéri, te voilà assez bien portant, et tu aimes.

JACQUES.

J'aime donc, puisque vous êtes si pressé.

LE MAÎTRE.

Et qui aimes-tu?

JACQUES.

Une grande brune de dix-huit ans, faite au tour, grands yeux noirs, petite bouche vermeille, beaux bras, jolies mains... Ah! mon maître, les jolies mains!... C'est que ces mains-là...

LE MAÎTRE.

Tu crois encore les tenir.

JACQUES.

C'est que vous les avez prises et tenues plus d'une fois à la dérobée, et qu'il n'a dépendu que d'elles que vous n'en ayez fait tout ce qu'il vous plairait.

LE MAITRE.

Ma foi, Jacques, je ne m'attendais pas à celui-là.

JACQUES.

Ni moi non plus.

LE MAÎTRE.

J'ai beau rêver, je ne me rappelle ni grande brune, ni jolies mains : tâche de t'expliquer.

JACQUES.

J'y consens; mais c'est à la condition que nous reviendrons sur nos pas, et que nous rentrerons dans la maison du chirurgien.

LE MAÎTRE.

Crois-tu que cela soit écrit là-haut?

JACQUES.

C'est vous qui me l'allez apprendre; mais il est écrit ici-bas que *chi va piano va sano.*

LE MAÎTRE.

Et que *chi va sano va lontano ;* et je voudrais bien arriver.

JACQUES.

Eh bien! qu'avez-vous résolu?

LE MAÎTRE.

Ce que tu voudras.

JACQUES.

En ce cas, nous revoilà chez le chirurgien; et il était écrit là-haut que nous y reviendrions. Le docteur, sa femme et ses enfans se concertèrent si bien pour épuiser ma bourse par toutes sortes de petites rapines, qu'ils y eurent bientôt réussi. La guérison de mon genou paraissait bien avancée sans l'être, la plaie était refermée à peu de chose près, je pouvais sortir à l'aide d'une béquille, et il me restait encore dix-huit francs. Pas de gens qui aiment plus à parler que les bègues, pas de gens qui aiment plus à marcher que les boiteux. Un jour d'automne, un après-dîner qu'il faisait beau, je projetai une longue course; du village que j'habitais au village voisin, il y avait environ deux lieues.

LE MAÎTRE.

Et ce village s'appelait?

JACQUES.

Si je vous le nommais, vous sauriez tout. Arrivé là, j'entrai dans un cabaret, je me reposai, je me rafraîchis. Le jour commençait à baisser, et je me disposais à regagner le gîte, lorsque, de la maison où j'étais, j'entendis une femme qui poussait les cris les plus aigus. Je sortis; on s'était attroupé autour d'elle. Elle était à terre, elle s'arrachait les cheveux; elle disait, en

montrant les débris d'une grande cruche : Je suis ruinée, je suis ruinée pour un mois; pendant ce temps qui est-ce qui nourrira mes pauvres enfans? Cet intendant qui a l'âme plus dure qu'une pierre, ne me fera pas grâce d'un sou. Que je suis malheureuse! Je suis ruinée ! je suis ruinée !.... Tout le monde la plaignait; je n'entendais autour d'elle que, la pauvre femme ! mais personne ne mettait la main dans sa poche. Je m'approchai brusquement et lui dis : Ma bonne, qu'est-ce qui vous est arrivé? = Ce qui m'est arrivé ! est-ce que vous ne le voyez pas? On m'avait envoyé acheter une cruche d'huile : j'ai fait un faux pas, je suis tombée, ma cruche s'est cassée, et voilà l'huile dont elle était pleine.... Dans ce moment survinrent les petits enfans de cette femme; ils étaient presque nus, et les mauvais vêtemens de leur mère montraient toute la misère de la famille; et la mère et les enfans se mirent à crier. Tel que vous me voyez, il en fallait dix fois moins pour me toucher; mes entrailles s'émurent de compassion, les larmes me vinrent aux yeux. Je demandai à cette femme, d'une voix entrecoupée, pour combien il y avait d'huile dans sa cruche. Pour combien, me répondit-elle en levant les mains en haut? pour neuf francs, pour plus que je ne saurais gagner en un mois.... A l'instant déliant ma bourse et lui jetant deux gros écus, tenez, ma bonne, lui dis-je, en voilà douze.... et sans attendre ses remercîmens, je repris le chemin du village.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous fites là une belle chose.

JACQUES.

Je fis une sottise, ne vous en déplaise. Je ne fus pas à cent pas du village que je me le dis; je ne fus pas à moitié chemin que je me le dis bien mieux; arrivé chez mon chirurgien, le gousset vide, je le sentis bien autrement.

LE MAÎTRE.

Tu pourrais avoir raison, et mon éloge être aussi déplacé que ta commisération.... Non, non, Jacques, je persiste dans mon premier jugement; et c'est l'oubli de ton propre besoin qui fait le principal mérite de ton action. J'en vois les suites : tu vas être exposé à l'inhumanité de ton chirurgien et de sa femme; ils te chasseront de chez eux; mais quand tu devrais mourir à leur porte sur un fumier, sur ce fumier tu serais satisfait de toi.

JACQUES.

Mon maître, je ne suis pas de cette force-là. Je m'acheminais cahin-caha; et, puisqu'il faut vous l'avouer, regrettant mes

deux gros écus, qui n'en étaient pas moins donnés, et gâtant par mon regret l'œuvre que j'avais faite. J'étais à une égale distance des deux villages, et le jour était tout-à-fait tombé, lorsque trois bandits sortent d'entre les broussailles qui bordaient le chemin, se jettent sur moi, me renversent à terre, me fouillent, et sont étonnés de me trouver aussi peu d'argent que j'en avais. Ils avaient compté sur une meilleure proie; témoins de l'aumône que j'avais faite au village, ils avaient imaginé que celui qui peut se dessaisir aussi lestement d'un demi-louis devait en avoir encore une vingtaine. Dans la rage de voir leur espérance trompée et de s'être exposés à avoir les os brisés sur un échafaud, pour une poignée de sous-marqués, si je les dénonçais, s'ils étaient pris et que je les reconnusse, ils balancèrent un moment s'ils ne m'assassineraient pas. Heureusement ils entendirent du bruit, ils s'enfuirent; et j'en fus quitte pour quelques contusions que je me fis en tombant, et que je reçus tandis qu'on me volait. Les bandits éloignés, je me retirai; je regagnai le village comme je pus: j'y arrivai à deux heures de nuit, pâle, défait, la douleur de mon genou fort accrue, et souffrant en différens endroits, des coups que j'avais remboursés. Le docteur.... Mon maître, qu'avez-vous? Vous serrez les dents, vous vous agitez comme si vous étiez en présence d'un ennemi.

LE MAÎTRE.

J'y suis en effet; j'ai l'épée à la main; je fonds sur tes voleurs et je te venge. Dis-moi donc comment celui qui a écrit le grand rouleau a pu écrire que telle serait la récompense d'une action généreuse? Pourquoi moi, qui ne suis qu'un misérable composé de défauts, je prends ta défense, tandis que lui t'a vu tranquillement attaqué, renversé, maltraité, foulé aux pieds, lui qu'on dit être l'assemblage de toute perfection!...

JACQUES.

Mon maître, paix, paix: ce que vous dites-là sent le fagot en diable.

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que tu regardes?

JACQUES.

Je regarde s'il n'y a personne autour de nous qui nous ait entendus.... Le docteur me tâta le pouls et me trouva de la fièvre. Je me couchai sans parler de mon aventure, rêvant sur mon grabat, ayant à faire à deux âmes! Dieu! quelles âmes! n'ayant pas le sou, et pas le moindre doute que le lendemain, à mon réveil, on n'exigeât le prix dont nous étions convenus par jour.

En cet endroit le maître jeta ses bras autour du cou de son valet, en s'écriant : Mon pauvre Jacques, que vas-tu faire? Que vas-tu devenir? Ta position m'effraye.

JACQUES.

Mon maître, rassurez-vous, me voilà.

LE MAÎTRE.

Je n'y pensais pas; j'étais à demain, à côté de toi chez le docteur, au moment où tu t'éveilles, et où l'on vient te demander de l'argent.

JACQUES.

Mon maître, on ne sait de quoi se réjouir, ni de quoi s'affliger dans la vie. Le bien amène le mal, le mal amène le bien. Nous marchons dans la nuit au-dessous de ce qui est écrit là-haut, également insensés dans nos souhaits, dans notre joie et dans notre affliction. Quand je pleure, je trouve souvent que je suis un sot.

LE MAÎTRE.

Et quand tu ris?

JACQUES.

Je trouve encore que je suis un sot; cependant je ne puis m'empêcher ni de pleurer ni de rire : et c'est ce qui me fait enrager. J'ai cent fois essayé.... Je ne fermai pas l'œil de la nuit....

LE MAÎTRE.

Non, non, dis-moi ce que tu as essayé.

JACQUES.

De me moquer de tout. Ah! si j'avais pu y réussir!

LE MAÎTRE.

A quoi cela t'aurait-il servi?

JACQUES.

A me délivrer de souci, à n'avoir plus besoin de rien, à me rendre parfaitement maître de moi, à me trouver aussi bien la tête contre une borne, au coin de la rue, que sur un bon oreiller. Tel je suis quelquefois; mais le diable est que cela ne dure pas, et que dur et ferme comme un rocher dans les grandes occasions, il arrive souvent qu'une petite contradiction, une bagatelle me déferre : c'est à se donner des soufflets. J'y ai renoncé; j'ai pris le parti d'être comme je suis; et j'ai vu, en y pensant un peu, que cela revenait presque au même, en ajoutant : Qu'importe comme on soit? C'est une autre résignation plus facile et plus commode.

LE MAÎTRE.

Pour plus commode, cela est sûr.

JACQUES.

Dès le matin, le chirurgien tira mes rideaux et me dit : Allons, l'ami, votre genou ; car il faut que j'aille au loin. = Docteur, lui dis-je d'un ton douloureux, j'ai sommeil. = Tant mieux ! c'est bon signe. = Laissez-moi dormir, je ne me soucie pas d'être pansé. = Il n'y a pas grand inconvénient à cela, dormez.... Cela dit, il referme mes rideaux ; et je ne dors pas. Une heure après, la doctoresse tira mes rideaux et me dit : Allons, l'ami, prenez votre rôtie au sucre. = Madame la doctoresse, lui répondis-je d'un ton douloureux, je ne me sens pas d'appétit. = Mangez, mangez, vous n'en paierez ni plus ni moins. = Je ne veux pas manger. = Tant mieux ! ce sera pour mes enfans et pour moi.... Et cela dit, elle referme mes rideaux, appelle ses enfans, et les voilà qui se mettent à dépêcher ma rôtie au sucre.

Lecteur, si je faisais ici une pause, et que je reprisse l'histoire de l'homme à une seule chemise, parce qu'il n'avait qu'un corps à la fois, je voudrais bien savoir ce que vous en penseriez. Que je me suis fourré dans un *impasse*, à la Voltaire, ou, vulgairement dans un cul-de-sac, d'où je ne sais comment sortir, et que je me jette dans un conte fait à plaisir, pour gagner du temps et chercher quelque moyen de sortir de celui que j'ai commencé. Eh bien ! lecteur, vous vous abusez de tout point. Je sais très-bien comment Jacques sera tiré de sa détresse ; et ce que je vais vous dire de Gousse, l'homme à une seule chemise à la fois, parce qu'il n'avait qu'un corps à la fois, n'est point du tout un conte.

C'était un jour de Pentecôte, le matin, que je reçus un billet de Gousse, par lequel il me suppliait de le visiter dans une prison où il était confiné. En m'habillant je rêvais à son aventure ; et je pensais que son tailleur, son boulanger, son marchand de vin ou son hôte avaient obtenu et mis à exécution contre lui une prise-de-corps. J'arrive, et je le trouve faisant chambrée commune avec d'autres personnages d'une figure omineuse. Je lui demandai ce que c'était que ces gens-là. = Le vieux que vous voyez avec ses lunettes sur le nez, est un homme adroit qui sait supérieurement le calcul, et qui cherche à faire cadrer les registres qu'il copie avec ses comptes. Cela est difficile ; nous en avons causé, mais je ne doute point qu'il n'y réussisse. = Et cet autre? = C'est un sot. = Mais encore ? = Un sot, qui avait inventé une machine à contrefaire les billets publics, mauvaise

machine, machine vicieuse qui pèche par vingt endroits. = Et ce troisième, qui est vêtu d'une livrée, et qui joue de la basse? = Il n'est ici qu'en attendant; ce soir peut-être ou demain matin, car son affaire n'est rien, il sera transféré à Bicêtre. = Et vous? = Moi? mon affaire est moindre encore... Après cette réponse il se lève, pose son bonnet sur le lit, et à l'instant ses trois camarades de prison disparaissent. Quand j'entrai, j'avais trouvé Gousse en robe de chambre, assis à une petite table, traçant des figures de géométrie, et travaillant aussi tranquillement que s'il eût été chez lui. Nous voilà seuls. Et vous, que faites-vous ici? = Moi, je travaille, comme vous voyez. = Et qui vous y a fait mettre? = Moi. = Comment vous? = Oui, moi, monsieur. = Et comment vous y êtes-vous pris? = Comme je m'y serais pris avec un autre. Je me suis fait un procès à moi-même; je l'ai gagné, et en conséquence de la sentence que j'ai obtenue contre moi, et du décret qui s'en est suivi, j'ai été appréhendé et conduit ici. = Êtes-vous fou? = Non, monsieur; je vous dis la chose telle qu'elle est. = Ne pourriez-vous pas vous faire un autre procès à vous-même, le gagner, et en conséquence d'une autre sentence et d'un autre décret, vous faire élargir? = Non, monsieur.

Gousse avait une servante jolie, et qui lui servait de moitié plus souvent que la sienne. Ce partage inégal avait troublé la paix domestique. Quoique rien ne fût plus difficile que de tourmenter cet homme, celui de tous qui s'épouvantait le moins du bruit, il prit le parti de quitter sa femme et de vivre avec sa servante. Mais toute sa fortune consistait en meubles, en machines, en dessins, en outils et autres effets mobiliers; et il aimait mieux laisser sa femme toute nue que de s'en aller les mains vides; en conséquence, voici le projet qu'il conçut. Ce fut de faire des billets à sa servante, qui en poursuivrait le paiement, et obtiendrait la saisie et la vente de ses effets, qui iraient du pont Saint-Michel dans le logement où il se proposait de s'installer avec elle. Il est enchanté de l'idée, il fait les billets, il s'assigne, il a deux procureurs. Le voilà courant de l'un chez l'autre; se poursuivant lui-même avec toute la vivacité possible, s'attaquant bien, se défendant mal; le voilà condamné à payer sous les peines portées par la loi; le voilà s'emparant en idée de tout ce qu'il pouvait y avoir dans sa maison; mais il n'en fut pas tout-à-fait ainsi. Il avait à faire à une coquine très-rusée, qui, au lieu de le faire exécuter dans ses meubles, se jeta sur sa personne, le fit prendre et mettre en prison; en sorte que quelque bizarres que fussent les réponses énigmatiques qu'il m'avait faites, elles n'en étaient pas moins vraies.

Tandis que je vous faisais cette histoire, que vous prendrez pour un conte.... = Et celle de l'homme à la livrée, qui râclait de la basse? = Lecteur, je vous la promets; d'honneur, vous ne la perdrez pas; mais permettez que je revienne à Jacques et à son maître. Jacques et son maître avait atteint le gîte où ils avaient la nuit à passer. Il était tard; la porte de la ville était fermée, et ils avaient été obligés de s'arrêter dans le faubourg. Là, j'entends un vacarme.... = Vous entendez! Vous n'y étiez pas; il ne s'agit pas de vous. = Il est vrai. Eh bien! Jacques, son maître.... On entend un vacarme effroyable. Je vois deux hommes... = Vous ne voyez rien; il ne s'agit pas de vous; vous n'y étiez pas. = Il est vrai. Il y avait deux hommes à table, causant assez tranquillement à la porte de la chambre qu'ils occupaient; une femme, les deux poings sur les côtés, leur vomissait un torrent d'injures, et Jacques essayait d'apaiser cette femme, qui n'écoutait non plus ses remontrances pacifiques, que les deux personnages à qui elle s'adressait ne faisaient attention à ses invectives. Allons, ma bonne, lui disait Jacques, patience, remettez-vous; voyons, de quoi s'agit-il? Ces messieurs me semblent d'honnêtes gens. = Eux, d'honnêtes gens! Ce sont des brutaux, des gens sans pitié, sans humanité, sans aucun sentiment. Eh! quel mal leur faisait cette pauvre Nicole pour la maltraiter ainsi? Elle en sera peut-être estropiée pour le reste de sa vie. = Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez? = Le coup a été effroyable, vous dis-je; elle en sera estropiée. = Il faut voir; il faut envoyer chercher le chirurgien. = On y est allé. = La faire mettre au lit. = Elle y est, et pousse des cris à fendre le cœur. Ma pauvre Nicole!... Au milieu de ces lamentations on sonnait d'un côté, et l'on criait: Notre hôtesse! du vin.... Elle répondait, On y va. On sonnait d'un autre côté, et l'on criait: Notre hôtesse! du linge.... Elle répondait, On y va. = Les côtelettes et le canard! = On y va. = Un pot à boire, un pot de chambre! = On y va, on y va..... = Et d'un autre coin du logis un homme forcené criait: Maudit bavard! enragé bavard! de quoi te mêles-tu? As-tu résolu de me faire attendre jusqu'à demain? Jacques? Jacques? = L'hôtesse un peu remise de sa douleur et de sa fureur, dit à Jacques: Monsieur, laissez-moi, vous êtes trop bon. = Jacques? Jacques? = Courez vite. Ah! si vous saviez tous les malheurs de cette pauvre créature!... = Jacques? Jacques? = Allez donc, c'est, je crois, votre maître qui vous appelle. = Jacques? Jacques?.... = C'était en effet le maître de Jacques qui s'était déshabillé seul, qui se mourait de faim, et qui s'impatientait de n'être pas servi. Jacques monta; et un moment après Jacques, l'hôtesse qui avait vraiment l'air

abattu : Monsieur, dit-elle au maître de Jacques, mille pardons ; c'est qu'il y a des choses dans la vie qu'on ne saurait digérer. Que voulez-vous? J'ai des poulets, des pigeons, un rable de lièvre excellent, des lapins : c'est le canton des bons lapins. Aimeriez-vous mieux un oiseau de rivière?.... Jacques ordonna le souper de son maître comme pour lui, selon son usage. On servit, et tout en dévorant, le maître disait à Jacques : Eh ! que diable faisais-tu là-bas?

JACQUES.

Peut-être bien, peut-être mal : qui le sait?

LE MAÎTRE.

Et quel bien ou quel mal faisais-tu là-bas?

JACQUES.

J'empêchais cette femme de se faire assommer elle-même, par deux hommes qui sont là-bas et qui ont cassé tout au moins un bras à sa servante.

LE MAÎTRE.

Et peut-être ç'aurait été pour elle un bien que d'être assommée....

JACQUES.

Par dix raisons meilleures les unes que les autres. Un des plus grands bonheurs qui me soient arrivés de ma vie, à moi qui vous parle....

LE MAÎTRE.

C'est d'avoir été assommé?.., ( A boire. )

JACQUES.

Oui, monsieur, assommé, assommé sur le grand chemin, la nuit ; en revenant du village, comme je vous le disais, après avoir fait, selon moi, la sottise ; selon vous, la belle œuvre de donner mon argent.

LE MAÎTRE.

Je me rappelle.... ( A boire. ) Et l'origine de la querelle que tu apaisais là-bas, et du mauvais traitement fait à la fille ou à la servante de l'hôtesse?

JACQUES.

Ma foi, je l'ignore.

LE MAÎTRE.

Tu ignores le fond d'une affaire, et tu t'en mêles! Jacques, cela n'est ni selon la prudence, ni selon la justice, ni selon les principes... ( A boire. )

JACQUES.

Je ne sais ce que c'est que des principes, sinon des règles qu'on

prescrit aux autres pour soi. Je pense d'une façon, et je ne saurais m'empêcher de faire d'une autre. Tous les sermons ressemblent aux préambules des édits du roi; tous les prédicateurs voudraient qu'on pratiquât leurs leçons, parce que nous nous en trouverions mieux peut-être; mais eux à coup sûr.... La vertu....

LE MAÎTRE.

La vertu, Jacques, c'est une bonne chose; les méchans et les bons en disent du bien... (A boire).

JACQUES.

Car ils y trouvent les uns et les autres leur compte.

LE MAÎTRE.

Et comment fut-ce un si grand bonheur pour toi d'être assommé?

JACQUES.

Il est tard, vous avez bien soupé et moi aussi; nous sommes fatigués tous les deux; croyez-moi, couchons-nous.

LE MAÎTRE.

Cela ne se peut, et l'hôtesse nous doit encore quelque chose. En attendant, reprends l'histoire de tes amours.

JACQUES.

Où en étais-je? Je vous prie, mon maître, pour cette fois-ci, et pour toutes les autres, de me remettre sur la voie.

LE MAÎTRE.

Je m'en charge, et pour entrer en ma fonction de souffleur, tu étais dans ton lit, sans argent, fort empêché de ta personne, tandis que la doctoresse et ses enfans mangeaient ta rôtie au sucre.

JACQUES.

Alors on entendit un carrosse s'arrêter à la porte de la maison. Un valet entre et demande : N'est-ce pas ici que loge un pauvre homme, un soldat qui marche avec une béquille, qui revint hier au soir du village prochain?=Oui, répondit la doctoresse; que lui voulez-vous? = Le prendre dans ce carrosse et l'amener avec nous =Il est dans ce lit; tirez les rideaux, et parlez-lui.

Jacques en était là, lorsque l'hôtesse entra et leur dit : Que voulez-vous pour dessert?=Le maître : Ce que vous avez.=L'hôtesse, sans se donner la peine de descendre, cria de la chambre : Nanon, apportez des fruits, des biscuits, des confitures...=A ce mot de Nanon, Jacques dit à part lui : Ah! c'est sa fille

qu'on a maltraitée, on se mettrait en colère à moins.... Et le maître dit à l'hôtesse : Vous étiez bien fâchée tout à l'heure.

L'HÔTESSE.

Et qui est-ce qui ne se fâcherait pas? La pauvre créature ne leur avait rien fait; elle était à peine entrée dans leur chambre, que je l'entends jeter des cris, mais des cris..... Dieu merci! je suis un peu rassurée; le chirurgien prétend que ce ne sera rien; elle a cependant deux énormes contusions, l'une à la tête, l'autre à l'épaule.

LE MAÎTRE.

Y a-t-il long-temps que vous l'avez?

L'HÔTESSE.

Une quinzaine au plus. Elle avait été abandonnée à la poste voisine.

LE MAÎTRE.

Comment, abandonnée!

L'HÔTESSE.

Eh, mon Dieu, oui! C'est qu'il y a des gens qui sont plus durs que des pierres. Elle a pensé être noyée en passant la rivière qui coule ici près; elle est arrivée ici comme par miracle, et je l'ai reçue par charité.

LE MAÎTRE.

Quel âge a-t-elle?

L'HÔTESSE.

Je lui crois plus d'un an et demi....

A ce mot, Jacques part d'un éclat de rire et s'écrie : C'est une chienne!

L'HÔTESSE.

La plus jolie bête du monde; je ne donnerais pas Nicole pour dix louis. Ma pauvre Nicole!

LE MAÎTRE.

Madame a le cœur bon.

L'HÔTESSE.

Vous l'avez dit, je tiens à mes bêtes et à mes gens.

LE MAÎTRE.

C'est fort bien fait. Et qui sont ceux qui ont si fort maltraité votre Nicole?

L'HÔTESSE.

Deux bourgeois de la ville prochaine. Ils se parlent sans cesse à l'oreille; ils s'imaginent qu'on ne sait ce qu'ils disent, et qu'on ignore leur aventure. Il n'y a pas plus de trois heures qu'ils sont

ici, et il ne me manque pas un mot de toute leur affaire. Elle est plaisante; et si vous n'étiez pas plus pressés de vous coucher que moi, je vous la raconterais tout comme leur domestique l'a dite à ma servante, qui s'est trouvée par hasard être sa payse, qui l'a redite a mon mari, qui me l'a redite. La belle-mère du plus jeune des deux a passé par ici il n'y a pas plus de trois mois; elle s'en allait assez malgré elle dans un couvent de province où elle n'a pas fait vieux os; elle y est morte; et voilà pourquoi nos deux jeunes gens sont en deuil.... Mais voilà que, sans m'en apercevoir, j'enfile leur histoire. Bonsoir, messieurs, et bonne nuit. Vous avez trouvé le vin bon?

LE MAÎTRE.

Très-bon.

L'HÔTESSE.

Vous avez été contens de votre souper?

LE MAÎTRE.

Très-contens. Vos épinards étaient un peu salés.

L'HÔTESSE.

J'ai quelquefois la main lourde. Vous serez bien couchés, et dans des draps de lessive; ils ne servent jamais ici deux fois.

Cela dit, l'hôtesse se retira, et Jacques et son maître se mirent au lit en riant du quiproquo qui leur avait fait prendre une chienne pour la fille ou la servante de la maison, et de la passion de l'hôtesse pour une chienne perdue qu'elle possédait depuis quinze jours. Jacques dit à son maître, en attachant le serre-tête à son bonnet de nuit, je gagerais bien que de tout ce qui a vie dans l'auberge, cette femme n'aime que sa Nicole. Son maître lui répondit : Cela se peut, Jacques; mais dormons.

Tandis que Jacques et son maître reposent; je vais m'acquitter de ma promesse, par le récit de l'homme de la prison, qui raclait de la basse, ou plutôt de son camarade, le sieur Gousse.

Ce troisième, me dit-il, e-t un intendant de grande maison. Il était devenu amoureux d'une pâtissière de la rue de l'Université. Le pâtissier était un bon homme qui regardait de plus près à son four qu'à la conduite de sa femme. Si ce n'était pas sa jalousie, c'était son assiduité qui gênait nos deux amans. Que firent-ils pour se délivrer de cette contrainte? L'intendant présenta à son maître un placet où le pâtissier était traduit comme un homme de mauvaises mœurs, un ivrogne qui ne sortait pas de la taverne, un brutal qui battait sa femme, la plus honnête et la plus malheureuse des femmes. Sur ce placet il obtint une lettre de cachet, et cette lettre de cachet, qui disposait de la liberté du mari, fut mise entre les mains d'un exempt, pour

l'exécuter sans délai. Il arriva par hasard que cet exempt était l'ami du pâtissier. Ils allaient de temps en temps chez le marchand de vin; le pâtissier fournissait les petits pâtés, l'exempt payait la bouteille. Celui-ci, muni de la lettre de cachet, passe devant la porte du pâtissier, et lui fait le signe convenu. Les voilà tous les deux occupés à manger et à arroser les petits pâtés; et l'exempt demandant à son camarade comment allait son commerce? = Fort bien. = S'il n'avait aucune mauvaise affaire? =Aucune.=S'il n'avait point d'ennemis?=Il ne s'en connaissait pas. = Comment il vivait avec ses parens, ses voisins, sa femme?=En amitié et en paix.=D'où peut donc venir, ajouta l'exempt, l'ordre que j'ai de t'arrêter? Si je faisais mon devoir, je te mettrais la main sur le collet, il y aurait là un carrosse tout près, et je te conduirais au lieu prescrit par cette lettre de cachet. Tiens, lis...Le pâtissier lut et pâlit. L'exempt lui dit : Rassure-toi, avisons seulement ensemble à ce que nous avons de mieux à faire pour ma sûreté et pour la tienne. Qui est-ce qui fréquente chez toi? = Personne. = Ta femme est coquette et jolie. = Je la laisse faire à sa tête. = Personne ne la couche-t-il en joue?=Ma foi non, si ce n'est un certain intendant qui vient quelquefois lui serrer les mains et lui débiter des sornettes; mais c'est dans ma boutique, devant moi, en présence de mes garçons, et je crois qu'il ne se passe rien entre eux qui ne soit en tout bien et en tout honneur. = Tu es un bon homme! =Cela se peut, mais le mieux de tout point est de croire sa femme honnête, et c'est ce que je fais =Et cet intendant, à qui est-il? = A monsieur de Saint-Florentin. = Et de quels bureaux crois-tu que vienne la lettre de cachet? = Des bureaux de monsieur de Saint-Florentin, peut-être. = Tu l'as dit. = Oh! manger ma pâtisserie, baiser ma femme et me faire enfermer, cela est trop noir, et je ne saurais le croire! = Tu es un bon homme! Depuis quelques jours, comment trouves-tu ta femme? = Plutôt triste que gaie. = Et l'intendant, y a-t-il long-temps que tu ne l'as vu? = Hier, je crois; oui, c'était hier. = N'as tu rien remarqué? = Je suis fort peu remarquant; mais il m'a semblé qu'en se séparant ils se faisaient quelques signes de la tête, comme quand l'un dit oui et que l'autre dit non. = Quelle était la tête qui disait oui? = Celle de l'intendant. = Ils sont innocens ou ils sont complices Écoute, mon ami, ne rentre pas chez toi; sauve-toi en quelque lieu de sûreté, au Temple, dans l'Abbaye, où tu voudras, et cependant laisse-moi faire; surtout souviens-toi bien.... = De ne me pas montrer et de me taire. = C'est cela.

Au même moment la maison du pâtissier est entourée d'es-

pions. Des mouchards, sous toutes sortes de vêtemens, s'adressent à la pâtissière, et lui demandent son mari : elle répond à l'un qu'il est malade, à un autre qu'il est parti pour une fête, à un troisième pour une noce. Quand il reviendra? Elle n'en sait rien.

Le troisième jour, sur les deux heures du matin, on vient avertir l'exempt qu'on avait vu un homme, le nez enveloppé dans un manteau, ouvrir doucement la porte de la rue, et se glisser doucement dans la maison du pâtissier. Aussitôt l'exempt, accompagné d'un commissaire, d'un serrurier, d'un fiacre et de quelques archers, se transporte sur les lieux. La porte est crochetée, l'exempt et le commissaire montent à petit bruit. On frappe à la chambre de la pâtissière : point de réponse; on frappe encore : point de réponse ; à la troisième fois on demande du dedans : Qui est-ce? = Ouvrez. = Qui est-ce? = Ouvrez, c'est de la part du roi. = Bon ! disait l'intendant à la pâtissière avec laquelle il était couché ; il n'y a point de danger : c'est l'exempt qui vient pour exécuter son ordre. Ouvrez : je me nommerai; il se retirera, et tout sera fini.

La pâtissière, en chemise, ouvre et se remet dans son lit. L'exempt : Où est votre mari? = La pâtissière : il n'y est pas. = L'exempt écartant le rideau : Qui est-ce qui est donc là? L'intendant : C'est moi; je suis l'intendant de M. de Saint-Florentin. = Vous mentez, vous êtes le pâtissier, car le pâtissier est celui qui couche avec la pâtissière. Levez-vous, habillez-vous, et suivez-moi.

Il fallut obéir; on le conduisit ici. Le ministre, instruit de la scélératesse de son intendant, a approuvé la conduite de l'exempt, qui doit venir ce soir à la chute du jour le prendre dans cette prison, pour le transférer à Bicêtre, où, grâces à l'économie des administrateurs, il mangera son quarteron de mauvais pain, son once de vache, et râclera de sa basse du matin au soir... Si j'allais aussi mettre ma tête sur un oreiller, en attendant le réveil de Jacques et de son maître; qu'en pensez-vous?

Le lendemain Jacques se leva de grand matin, mit la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisait, vit qu'il faisait un temps détestable, se recoucha, et nous laissa dormir, son maître et moi, tant qu'il nous plut.

Jacques, son maître et les autres voyageurs qui s'étaient arrêtés au même gîte, crurent que le ciel s'éclaircirait sur le midi; il n'en fut rien; et la pluie de l'orage ayant gonflé le ruisseau qui séparait le faubourg de la ville, au point qu'il eût été dangereux de le passer, tous ceux dont la route conduisait de ce côté prirent le parti de perdre une journée, et d'attendre. Les uns se mirent à causer; d'autres à aller et venir, à mettre le nez à la porte,

à regarder le ciel, et à rentrer en jurant et frappant du pied; plusieurs à politiquer et à boire; beaucoup à jouer; le reste à fumer, à dormir et à ne rien faire. Le maître dit à Jacques: J'espère que Jacques va reprendre le récit de ses amours, et que le ciel, qui veut que j'aie la satisfaction d'en entendre la fin, nous retient ici par le mauvais temps.

JACQUES.

Le ciel qui veut! On ne sait jamais ce que le ciel veut ou ne veut pas, et il n'en sait peut-être rien lui-même. Mon pauvre capitaine qui n'est plus, me l'a répété cent fois; et plus j'ai vécu, plus j'ai reconnu qu'il avait raison... A vous, mon maître.

LE MAÎTRE.

J'entends. Tu en étais au carrosse et au valet, à qui la doctoresse a dit d'ouvrir ton rideau et de te parler.

JACQUES.

Ce valet s'approche de mon lit, et me dit: Allons, camarade, debout, habillez-vous et partons. = Je lui répondis d'entre les draps et la couverture dont j'avais la tête enveloppée, sans le voir, sans en être vu: Camarade, laissez-moi dormir et partez. = Le valet me réplique qu'il a des ordres de son maître, et qu'il faut qu'il les exécute. = Et votre maître qui ordonne d'un homme qu'il ne connaît pas, a-t-il ordonné de payer ce que je dois ici? = C'est une affaire faite. Dépêchez-vous, tout le monde vous attend au château, où je vous réponds que vous serez mieux qu'ici, si la suite répond à la curiosité qu'on a de vous voir.

Je me laisse persuader; je me lève, je m'habille, on me prend sous les bras. J'avais fait mes adieux à la doctoresse, et j'allais monter en carrosse, lorsque cette femme, s'approchant de moi, me tire par la manche, et me prie de passer dans un coin de la chambre, qu'elle avait un mot à me dire. Là, notre ami, ajouta-t-elle, vous n'avez point, je crois, à vous plaindre de nous; le docteur vous a sauvé une jambe, moi, je vous ai bien soigné, et j'espère qu'au château vous ne nous oublierez pas. = Qu'y pourrais-je pour vous? = Demander que ce fût mon mari qui vînt pour vous y panser; il y a du monde là! C'est la meilleure pratique du canton; le seigneur est un homme généreux, on en est grassement payé; il ne tiendrait qu'à vous de faire notre fortune. Mon mari a bien tenté à plusieurs reprises de s'y fourrer, mais inutilement. = Mais, madame la doctoresse, n'y a-t-il pas un chirurgien du château? = Assurément! = Et si cet autre était votre mari, seriez-vous bien aise qu'on le desservît et qu'il fût expulsé? = Ce chirurgien est un homme à qui vous ne devez rien, et je crois que vous devez quelque chose à mon mari: si

vous allez à deux pieds comme ci-devant, c'est son ouvrage. = Et parce que votre mari m'a fait du bien, il faut que je fasse du mal à un autre? Encore si la place était vacante....

Jacques allait continuer, lorsque l'hôtesse entra tenant entre ses bras Nicole emmaillottée, la baisant, la plaignant, la caressant, lui parlant comme à son enfant. Ma pauvre Nicole! elle n'a eu qu'un cri de toute la nuit. Et vous, messieurs, avez-vous bien dormi!

LE MAÎTRE.

Très-bien.

L'HÔTESSE.

Le temps est pris de tous côtés.

JACQUES.

Nous en sommes assez fâchés.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs vont-ils loin?

JACQUES.

Nous n'en savons rien.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs suivent quelqu'un?

JACQUES.

Nous ne suivons personne.

L'HÔTESSE.

Ils vont, ou ils s'arrêtent, selon les affaires qu'ils ont sur la route?

JACQUES.

Nous n'en avons aucune.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs voyagent pour leur plaisir?

JACQUES.

Ou pour leur peine.

L'HÔTESSE.

Je souhaite que ce soit le premier.

JACQUES.

Votre souhait n'y fera pas un zeste : ce sera selon qu'il est écrit là-haut.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est un mariage.

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non.

L'HÔTESSE.

Messieurs, prenez-y garde. Cet homme qui est là-bas, et qui a si rudement traité ma pauvre Nicole, en a fait un bien saugrenu... Viens, ma pauvre bête; viens, que je te baise; je te promets que cela n'arrivera plus. Voyez comme elle tremble de tous ses membres!

LE MAÎTRE.

Et qu'a donc de si singulier le mariage de cet homme?

A cette question du maître de Jacques, l'hôtesse dit: J'entends du bruit là-bas, je vais donner mes ordres, et je reviens vous conter tout cela... Son mari, las de crier, Ma femme, ma femme, monte, et avec lui son compère qu'il ne voyait pas. L'hôte dit à sa femme: Eh! que diable faites-vous là?... Puis se retournant et apercevant son compère: M'apportez-vous de l'argent?

LE COMPÈRE.

Non, compère: vous savez bien que je n'en ai point.

L'HÔTE.

Tu n'en as point? Je saurai bien en faire avec ta charrue, tes chevaux, tes bœufs et ton lit. Comment, gredin!...

LE COMPÈRE.

Je ne suis point un gredin.

L'HÔTE.

Et qui es-tu donc? Tu es dans la misère, tu ne sais où prendre de quoi ensemencer tes champs; ton propriétaire, las de te faire des avances, ne te veut plus rien donner. Tu viens à moi; cette femme intercède; cette maudite bavarde, qui est la cause de toutes les sottises de ma vie, me résout à te prêter; je te prête; tu promets de me rendre: tu me manques dix fois. Oh! je te promets, moi, que je ne te manquerai pas. Sors d'ici...

Jacques et son maître se préparaient à plaider pour ce pauvre diable; mais l'hôtesse, en posant le doigt sur sa bouche, leur fit signe de se taire.

L'HÔTE.

Sors d'ici.

LE COMPÈRE.

Compère, tout ce que vous dites est vrai; il l'est aussi que les huissiers sont chez moi, et que dans un moment nous serons réduits à la besace, ma fille, mon garçon et moi.

L'HÔTE.

C'est le sort que tu mérites. Qu'es-tu venu faire ici ce matin?

Je quitte le remplissage de mon vin, je remonte de ma cave et je ne te trouve point. Sors d'ici, te dis-je.

LE COMPÈRE.

Compère, j'étais venu; j'ai craint la réception que vous me faites; je m'en suis retourné; et je m'en vais.

L'HÔTE.

Tu feras bien.

LE COMPÈRE.

Voilà donc ma pauvre Marguerite, qui est si sage et si jolie, qui s'en ira en condition à Paris!

L'HÔTE.

En condition à Paris! Tu en veux donc faire une malheureuse?

LE COMPÈRE.

Ce n'est pas moi qui le veux; c'est l'homme dur à qui je parle.

L'HÔTE.

Moi, un homme dur! Je ne le suis point; je ne le fus jamais: et tu le sais bien.

LE COMPÈRE.

Je ne suis plus en état de nourrir ma fille ni mon garçon; ma fille servira, mon garçon s'engagera.

L'HÔTE.

Et c'est moi qui en serais la cause! Cela ne sera pas. Tu es un cruel homme; tant que je vivrai, tu seras mon supplice. Ça, voyons ce qu'il te faut.

LE COMPÈRE.

Il ne me faut rien. Je suis désolé de vous devoir, et je ne vous devrai de ma vie. Vous faites plus de mal par vos injures que de bien par vos services. Si j'avais de l'argent, je vous le jeterais au visage; mais je n'en ai point. Ma fille deviendra tout ce qu'il plaira à Dieu; mon garçon se fera tuer s'il le faut; moi, je mendierai, mais ce ne sera pas à votre porte. Plus, plus d'obligations à un vilain homme comme vous. Empochez bien l'argent de mes bœufs, de mes chevaux et de mes ustensiles: grand bien vous fasse. Vous êtes né pour faire des ingrats, et je ne veux pas l'être. Adieu.

L'HÔTE.

Ma femme, il s'en va; arrête-le donc.

L'HÔTESSE.

Allons, compère, avisons au moyen de vous secourir.

LE COMPÈRE.

Je ne veux point de ses secours, ils sont trop chers.

L'hôte répétait tout bas à sa femme : Ne le laisse pas aller, arrête-le donc. Sa fille à Paris ! son garçon à l'armée ! lui à la porte de la paroisse ! je ne saurais souffrir cela.

Cependant sa femme faisait des efforts inutiles; le paysan, qui avait de l'âme, ne voulait rien accepter, et se faisait tenir à quatre. L'hôte, les larmes aux yeux, s'adressait à Jacques et à son maître, et leur disait : Messieurs, tâchez de le fléchir... Jacques et son maître se mêlèrent de la partie; tous à la fois conjuraient le paysan. Si j'ai jamais vu... = Si vous avez jamais vu ! Mais vous n'y étiez pas. Dites si l'on a jamais vu. = Eh bien soit. Si l'on a jamais vu un homme confondu d'un refus, transporté qu'on voulût bien accepter son argent, c'était cet hôte; il embrassait sa femme, il embrassait son compère, il embrassait Jacques et son maître, il criait : Qu'on aille bien vite chasser de chez lui ces exécrables huissiers.

LE COMPÈRE.

Mon compère, convenez aussi...

L'HÔTE.

Je conviens que je gâte tout; mais, compère, que veux-tu? Comme je suis, me voilà. Nature m'a fait l'homme le plus dur et le plus tendre; je ne sais ni accorder ni refuser.

LE COMPÈRE.

Ne pourriez-vous pas être autrement?

L'HÔTE.

Je suis à l'âge où l'on ne se corrige guère; mais si les premiers qui se sont adressés à moi m'avaient rabroué comme tu as fait, peut-être en serais-je devenu meilleur. Compère, je te remercie de ta leçon, peut-être en profiterai-je... Ma femme, va vite, descends, et donne lui ce qu'il lui faut. Que diable, marche donc, mordieu! marche donc; tu vas !... Ma femme, je te prie de te presser un peu, et de ne le pas faire attendre : tu reviendras ensuite retrouver ces messieurs avec lesquels il me semble que tu te trouves bien... La femme et le compère descendirent; l'hôte resta encore un moment; et lorsqu'il s'en fut allé, Jacques dit à son maître : Voilà un singulier homme ! Le ciel qui avait envoyé ce mauvais temps qui nous retient ici, parce qu'il voulait que vous entendissiez mes amours, que veut-il à présent?

Le maître, en s'étendant dans son fauteuil, bâillant, frappant sur sa tabatière, répondit : Jacques, nous avons plus d'un jour à vivre ensemble, à moins que...

JACQUES.

C'est-à-dire que pour aujourd'hui le ciel veut que je me taise, ou que ce soit l'hôtesse qui parle; c'est une bavarde qui ne demande pas mieux; qu'elle parle donc.

LE MAÎTRE.

Tu prends de l'humeur.

JACQUES.

C'est que j'aime à parler aussi.

LE MAÎTRE.

Ton tour viendra.

JACQUES.

Ou ne viendra pas.

Je vous entends, lecteur; voilà, dites-vous, le vrai dénouement du *Bourru bienfaisant*. Je le pense. J'aurais introduit dans cette pièce, si j'en avais été l'auteur, un personnage qu'on aurait pris pour épisodique, et qui ne l'aurait point été. Ce personnage se serait montré quelquefois, et sa présence aurait été motivée. La première fois il serait venu demander grâce; mais la crainte d'un mauvais accueil l'aurait fait sortir avant l'arrivée de Géronte. Pressé par l'irruption des huissiers dans sa maison, il aurait eu la seconde fois le courage d'attendre Géronte; mais celui-ci aurait refusé de le voir. Enfin, je l'aurais amené au dénouement, où il aurait fait exactement le rôle du paysan avec l'aubergiste; il aurait eu, comme le paysan, une fille qu'il allait placer chez une marchande de modes, un fils qu'il allait retirer des écoles pour entrer en condition; lui, il se serait déterminé à mendier jusqu'à ce qu'il se fût ennuyé de vivre. On aurait vu le Bourru bienfaisant aux pieds de cet homme; on aurait entendu le Bourru bienfaisant gourmandé comme il le méritait; il aurait été forcé de s'adresser à toute la famille qui l'aurait environné, pour fléchir son débiteur et le contraindre à accepter de nouveaux secours. Le Bourru bienfaisant aurait été puni; il aurait promis de se corriger : mais dans le moment même il serait revenu à son caractère, en s'impatientant contre les personnages en scène, qui se seraient fait des politesses pour rentrer dans la maison; il aurait dit brusquement : *Que le diable emporte les cérém.....* Mais il se serait arrêté court au milieu du mot, et d'un ton radouci il aurait dit à ses nièces : Allons, mes nièces, donnez-moi la main, et passons. = Et pour que ce personnage eût été lié au fond, vous en auriez fait un protégé du neveu de Géronte? = Fort bien! = Et ç'aurait été à la prière du neveu que l'oncle aurait prêté son argent? = A merveille! = Et ce prêt aurait été un grief de l'oncle contre son neveu? =

C'est cela même. = Et le dénouement de cette pièce agréable n'aurait pas été une répétition générale, avec toute la famille en corps, de ce qu'il a fait auparavant avec chacun d'eux en particulier? = Vous avez raison. = Et si je rencontre jamais M. Goldoni, je lui réciterai la scène de l'auberge. = Et vous ferez bien; il est plus habile homme qu'il ne faut, pour en tirer bon parti.

L'hôtesse remonta, toujours avec Nicole entre ses bras, et dit: J'espère que vous aurez un bon dîner; le braconnier vient d'arriver; le garde du seigneur ne tardera pas... Et, tout en parlant ainsi, elle prenait une chaise. La voilà assise, et son récit qui commence.

L'HÔTESSE.

Il faut se méfier des valets; les maîtres n'ont point de pires ennemis.....

JACQUES.

Madame, vous ne savez ce que vous dites; il y en a de bons, il y en a de mauvais: et l'on compterait peut-être plus de bons valets que de bons maîtres.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous ne vous écoutez pas; et vous commettez précisément la même indiscrétion qui vous a choqué.

JACQUES.

C'est que les maîtres....

LE MAÎTRE.

C'est que les valets...

Eh bien! lecteur, à quoi tient-il que je n'élève une violente querelle entre ces trois personnages? Que l'hôtesse ne soit prise par les épaules, et jetée hors de la chambre par Jacques; que Jacques ne soit pris par les épaules, et chassé par son maître; que l'un ne s'en aille d'un côté, l'autre d'un autre, et que vous n'entendiez ni l'histoire de l'hôtesse, ni la suite des amours de Jacques? Rassurez-vous, je n'en ferai rien. L'hôtesse reprit donc:

Il faut convenir que s'il y a de bien méchans hommes, il y a de bien méchantes femmes.

JACQUES.

Et qu'il ne faut pas aller loin pour les trouver?

L'HÔTESSE.

De quoi vous mêlez-vous? Je suis femme, il me convient de dire des femmes tout ce qu'il me plaira; je n'ai que faire de votre approbation.

JACQUES.

Mon approbation en vaut bien une autre.

L'HÔTESSE.

Vous avez là, monsieur, un valet qui fait l'entendu, et qui vous manque. J'ai des valets aussi, mais je voudrais bien qu'ils s'avisassent!...

LE MAÎTRE.

Jacques, taisez-vous, et laissez parler madame.

L'hôtesse, encouragée par ce propos de maître, se lève, entreprend Jacques, porte ses deux poings sur ses deux côtés, oublie qu'elle tient Nicole, la lâche, et voilà Nicole sur le carreau, froissée et se débattant dans son maillot, aboyant à tue-tête, l'hôtesse mêlant ses cris aux aboiemens de Nicole, Jacques mêlant ses éclats de rire aux aboiemens de Nicole et aux cris de l'hôtesse, et le maître de Jacques ouvrant sa tabatière, reniflant sa prise de tabac, et ne pouvant s'empêcher de sourire. Voilà toute l'hôtellerie en tumulte. = Nanon, Nanon, vite, vite, apportez la bouteille à l'eau-de-vie... Ma pauvre Nicole est morte... Démaillottez-la... Que vous êtes gauche! = Je fais de mon mieux. = Comme elle crie! Otez-vous de là, laissez-moi faire... Elle est morte! Ris bien, grand nigaud; il y a en effet de quoi rire... Ma pauvre Nicole est morte! = Non, madame, non, je crois qu'elle en reviendra, la voilà qui remue.... Et Nanon, de frotter d'eau-de-vie le nez de la chienne, et de lui en faire avaler; et l'hôtesse de se lamenter, de se déchaîner contre les valets impertinens; et Nanon de dire: Tenez, madame, elle ouvre les yeux, la voilà qui vous regarde. = La pauvre bête, comme cela parle! qui n'en serait touché? = Madame, caressez-la donc un peu; répondez-lui donc quelque chose. = Viens, ma pauvre Nicole; crie, mon enfant, crie si cela peut te soulager. Il y a un sort pour les bêtes comme pour les gens; il envoie le bonheur à des fainéans hargneux, braillards et gourmands, le malheur à une autre qui sera la meilleure créature du monde. = Madame a bien raison, il n'y a point de justice ici-bas. = Taisez-vous, remmaillottez-la, portez-la sous mon oreiller, et songez qu'au moindre cri qu'elle fera, je m'en prends à vous. Viens, pauvre bête, que je t'embrasse encore une fois avant qu'on ne t'emporte. Approchez-la donc, sotte que vous êtes.... Ces chiens, cela est si bon; cela vaut mieux...

JACQUES.

Que pères, mères, frères, sœurs, enfans, valets, époux....

L'HÔTESSE.

Mais oui, ne pensez pas rire; cela est innocent, cela vous est fidèle, cela ne vous fait jamais de mal, au lieu que le reste....

JACQUES.

Vive les chiens! il n'y a rien de plus parfait sous le ciel.

L'HÔTESSE.

S'il y a quelque chose de plus parfait, du moins ce n'est pas l'homme. Je voudrais bien que vous connussiez celui du meûnier, c'est l'amoureux de ma Nicole; il n'y en a pas un parmi vous, tous tant que vous êtes, qu'il ne fît rougir de honte. Il vient, dès la pointe du jour, de plus d'une lieue; il se plante devant cette fenêtre; ce sont des soupirs, et des soupirs à faire pitié. Quelque temps qu'il fasse, il reste; la pluie lui tombe sur le corps, son corps s'enfonce dans le sable; à peine lui voit-on les oreilles et le bout du nez. En feriez-vous autant pour la femme que vous aimeriez le plus?

LE MAÎTRE.

Cela est très-galant.

JACQUES.

Mais aussi où est la femme aussi digne de ces soins que votre Nicole?...

La passion de l'hôtesse pour les bêtes n'était pourtant pas sa passion dominante, comme on pourrait l'imaginer; c'était celle de parler. Plus on avait de plaisir et de patience à l'écouter, plus on avait de mérite; aussi ne se fit-elle pas prier pour reprendre l'histoire interrompue du mariage singulier; elle y mit seulement pour condition que Jacques se tairait. Le maître promit du silence pour Jacques. Jacques s'étala nonchalamment dans un coin, les yeux fermés, son bonnet renfoncé sur ses oreilles, et le dos à demi-tourné à l'hôtesse. Le maître toussa, cracha, se moucha, tira sa montre, vit l'heure qu'il était, tira sa tabatière, frappa sur le couvercle, prit sa prise de tabac; et l'hôtesse se mit en devoir de goûter le plaisir délicieux de pérorer.

L'hôtesse allait débuter, lorsqu'elle entendit sa chienne crier. Nanon, voyez-donc à cette pauvre bête... Cela me trouble, je ne sais plus où j'en étais.

JACQUES.

Vous n'avez encore rien dit.

L'HÔTESSE.

Ces deux hommes avec lesquels j'étais en querelle pour ma pauvre Nicole, lorsque vous êtes arrivé, monsieur...

JACQUES.

Dites messieurs.

L'HÔTESSE.

Et pourquoi ?

JACQUES.

C'est qu'on nous a traités jusqu'à présent avec cette politesse, et que j'y suis fait. Mon maître m'appelle Jacques; les autres, monsieur Jacques.

L'HÔTESSE.

Je ne vous appelle ni Jacques ni monsieur Jacques, je ne vous parle pas... (Madame? = Qu'est-ce? = La carte du numéro cinq. = Voyez sur le coin de la cheminée.) = Ces deux hommes sont bons gentilshommes; ils viennent de Paris, et s'en vont à la terre du plus âgé.

JACQUES.

Qui sait cela ?

L'HÔTESSE.

Eux qui le disent.

JACQUES.

Belle raison !..

Le maître fit un signe à l'hôtesse, sur lequel elle comprit que Jacques avait la cervelle brouillée. L'hôtesse répondit au signe du maître par un mouvement compâtissant des épaules, et ajouta: A son âge ! cela est très-fâcheux.

JACQUES.

Très-fâcheux de ne savoir jamais où l'on va.

L'HÔTESSE.

Le plus âgé des deux s'appelle le marquis des Arcis. C'était un homme de plaisir, très-aimable, croyant peu à la vertu des femmes.

JACQUES.

Il avait raison.

L'HÔTESSE.

Monsieur Jacques, vous m'interrompez.

JACQUES.

Madame l'hôtesse du Grand-cerf, je ne vous parle pas.

L'HÔTESSE.

Monsieur le marquis en trouva pourtant une assez bizarre pour lui tenir rigueur. Elle s'appelait madame de la Pommeraye. C'était une veuve qui avait des mœurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. M. des Arcis rompit avec toutes ses connaissances, s'attacha uniquement à madame de la Pommeraye, lui fit sa cour avec la plus grande assiduité, tâcha par tous

les sacrifices imaginables de lui prouver qu'il l'aimait, lui proposa même de l'épouser : mais cette femme avait été si malheureuse avec un premier mari, qu'elle... (Madame? = Qu'est-ce? = La clef du coffre à l'avoine. = Voyez au clou, et si elle n'y est pas, voyez au coffre.) qu'elle aurait mieux aimé s'exposer à toutes sortes de malheurs qu'au danger d'un second mariage.

JACQUES.

Ah ! si cela avait été écrit là-haut !

L'HÔTESSE.

Cette femme vivait très-retirée. Le marquis était un ancien ami de son mari ; elle l'avait reçu, et elle continuait de le recevoir. Si on lui pardonnait son goût efféminé pour la galanterie, c'était ce qu'on appelle un homme d'honneur. La poursuite constante du marquis, secondée de ses qualités personnelles, de sa jeunesse, de sa figure, des apparences de la passion la plus vraie, de la solitude, du penchant à la tendresse, en un mot, de tout ce qui nous livre à la séduction des hommes..... (Madame? = Qu'est-ce? = C'est le courrier. = Mettez-le à la chambre verte, et servez-le à l'ordinaire.) eut son effet, et madame de la Pommeraye, après avoir lutté plusieurs mois contre le marquis, contre elle-même, exigé selon l'usage les sermens les plus solennels, rendit heureux le marquis, qui aurait joui du sort le plus doux s'il avait pu conserver pour sa maîtresse les sentimens qu'il avait jurés et qu'on avait pour lui. Tenez, monsieur, il n'y a que les femmes qui sachent aimer ; les hommes n'y entendent rien..... (Madame? = Qu'est-ce? = Le Frère-Quêteur. = Donnez-lui douze sous pour ces messieurs qui sont ici, six sous pour moi, et qu'il aille dans les autres chambres.) Au bout de quelques années, le marquis commença à trouver la vie de madame de la Pommeraye trop unie. Il lui proposa de se répandre dans la société : elle y consentit ; à recevoir quelques femmes et quelques hommes : et elle y consentit ; à avoir un dîner-souper : et elle y consentit. Peu à peu il passa un jour, deux jours sans la voir ; peu à peu il manqua au dîner-souper qu'il avait arrangé ; peu à peu il abrégea ses visites ; il eut des affaires qui l'appelaient : lorsqu'il arrivait il disait un mot, s'étalait dans un fauteuil, prenait une brochure, la jetait, parlait à son chien, ou s'endormait. Le soir, sa santé, qui devenait misérable, voulait qu'il se retirât de bonne heure : c'était l'avis de Tronchin. « C'est un grand homme que Tronchin ! Ma foi ! je » ne doute pas qu'il ne tire d'affaire notre amie dont les autres » désespéraient. » Et tout en parlant ainsi il prenait sa canne et son chapeau, et s'en allait, oubliant quelquefois de l'embrasser.

Madame de la Pommeraye.... (Madame? = Qu'est-ce? = Le tonnelier. = Qu'il descende à la cave, et qu'il visite les deux pièces de vin.) = Madame de la Pommeraye pressentit qu'elle n'était plus aimée; il fallut s'en assurer: et voici comment elle s'y prit... (Madame? = J'y vais, j'y vais.)

L'hôtesse, fatiguée de ces interruptions, descendit, et prit apparemment les moyens de les faire cesser.

L'HÔTESSE.

Un jour, après dîner, elle dit au marquis: Mon ami, vous rêvez. = Vous rêvez aussi, marquise. = Il est vrai, et même assez tristement. = Qu'avez-vous? = Rien. = Cela n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en bâillant, racontez-moi cela; cela vous désennuiera et moi. = Est-ce que vous vous ennuyez? = Non; c'est qu'il y a des jours.... = Où l'on s'ennuie. = Vous vous trompez, mon amie; je vous jure que vous vous trompez: c'est qu'en effet il y a des jours... On ne sait à quoi cela tient. = Mon ami, il y a long-temps que je suis tentée de vous faire une confidence; mais je crains de vous affliger. = Vous pourriez m'affliger, vous? = Peut-être; mais le ciel m'est témoin de mon innocence.... = (Madame? Madame? Madame? = Pour qui et pour quoi que ce soit je vous ai défendu de m'appeler; appelez mon mari. = Il est absent.) = Messieurs, je vous demande pardon, je suis à vous dans un moment.

Voilà l'hôtesse descendue, remontée, et reprenant son récit. = Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé. = Ah! c'est de vous... De quoi s'agit-il? = Marquis, il s'agit... Je suis désolée; je vais vous désoler: et, tout bien considéré, je crois qu'il vaut mieux que je me taise. = Non, mon amie, parlez; auriez-vous au fond de votre cœur un secret pour moi? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriront l'une à l'autre sans réserve? = Il est vrai, et voilà ce qui me pèse; c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaîté? J'ai perdu l'appétit; je ne bois et je ne mange que par raison; je ne saurais dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaisent. La nuit je m'interroge et je me dis: Est-ce qu'il est moins aimable? Non. Est-ce que vous avez à vous en plaindre? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée? Non. Pourquoi votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé? car il l'est: vous ne pou-

vez vous le cacher ; vous ne l'attendez plus avec la même impatience ; vous n'avez plus le même plaisir à le voir ; cette inquiétude quand il tardait à revenir ; cette douce émotion au bruit de sa voiture, quand on l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus. =Comment, madame !... Alors la marquise de la Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta : Marquis, je me suis attendue à tout votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis ! épargnez-moi... Non, ne m'épargnez pas, dites-les-moi ; je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai... Oui, je suis... Mais n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris d'être fausse, en vous le dissimulant? Vous êtes le même, mais votre amie est changée ; votre amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais ; mais... mais une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme, et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de la Pommeraye, moi, moi, inconstante ! légère !.. Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance ; donnez-les moi, je suis prête à les accepter tous, tous, excepté celui d'une femme fausse, que vous m'épargnerez, je l'espère, car en vérité je ne le suis pas... (Ma femme? = Qu'est-ce? = Rien... = On n'a pas un moment de repos dans cette maison, même les jours qu'on n'a presque point de monde, et que l'on croit n'avoir rien à faire. Qu'une femme de mon état est à plaindre, surtout avec une bête de mari ! ) Cela dit, madame de la Pommeraye se renversa sur son fauteuil, et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit : Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confondent, et devraient me faire mourir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous vois grande et que je me trouve petit! c'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne ; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas ; et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit ; mais je me taisais, je souffrais, et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler. = Vrai, mon ami? = Rien de plus vrai ; et il ne nous reste qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui

nous unissait. = En effet, quel malheur que mon amour eût duré lorsque le vôtre aurait cessé! = Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier. = Vous avez raison, je le sens. = Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce moment: et si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je croirais vous aimer plus que jamais... Et le marquis en lui parlant ainsi lui prenait les mains, et les lui baisait... (Ma femme? = Qu'est-ce? = Le marchand de paille. = Vois sur le registre. = Et le registre?... reste, reste, je l'ai.) Madame de la Pommeraye renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle était déchirée, reprit la parole et dit au marquis: Mais, marquis, qu'allons-nous devenir? = Nous ne nous en sommes imposés ni l'un ni l'autre; vous avez droit à toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que j'avais à la vôtre: nous continuerons de nous voir, nous nous livrerons à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette humeur, qui accompagnent impunément les passions qui finissent; nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrerez toute votre liberté, vous me rendrez la mienne; nous voyagerons dans le monde; je serai le confident de vos conquêtes; je ne vous célerai rien des miennes, si j'en fais quelques unes, ce dont je doute fort, car vous m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux! Vous m'aiderez de vos conseils, je ne vous refuserai pas les miens dans les circonstances périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut ariver?

JACQUES.

Personne.

LE MARQUIS.

Il est très-vraisemblable que plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, et que je vous reviendrai plus passionné, plus tendre, plus convaincu que jamais, que madame de la Pommeraye était la seule femme faite pour mon bonheur; et après ce retour, il y a tout à parier que je vous resterai jusqu'à la fin de ma vie. = S'il arrivait qu'à votre retour vous ne me trouvassiez plus? car enfin, marquis, on n'est pas toujours juste; et il ne serait pas impossible que je me prisse de goût, de fantaisie, de passion même pour un autre qui ne vous vaudrait pas. = J'en serais assurément désolé; mais je n'aurais point à me plaindre; je ne m'en prendrais qu'au sort qui nous aurait séparés lorsque nous étions unis, et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus l'être..... Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du cœur humain, sur la frivolité des ser-

mens, sur les liens du mariage..... (Madame? = Qu'est-ce? = Le coche.) Messieurs, dit l'hôtesse, il faut que je vous quitte. Ce soir, lorsque toutes mes affaires seront faites, je reviendrai, et je vous acheverai cette aventure, si vous en êtes curieux..... = (Madame?..... Ma femme? Notre hôtesse?..... On y va, on y va.)

L'hôtesse partie, le maître dit à son valet : Jacques, as-tu remarqué une chose?

JACQUES.

Quelle?

LE MAÎTRE.

C'est que cette femme raconte beaucoup mieux qu'il ne convient à une femme d'auberge.

JACQUES.

Il est vrai. Les fréquentes interruptions des gens de cette maison m'ont impatienté plusieurs fois.

LE MAÎTRE.

Et moi aussi.

Et vous lecteur, parlez sans dissimulation; car vous voyez que nous sommes en beau train de franchise; voulez-vous que nous laissions là cette élégante et prolixe bavarde d'hôtesse, et que nous reprenions les amours de Jacques? Pour moi, je ne tiens à rien. Lorsque cette femme remontera, Jacques le bavard ne demande pas mieux que de reprendre son rôle, et de lui fermer la porte au nez; il en sera quitte pour lui dire par le trou de la serrure : Bonsoir, madame; mon maître dort, je vais me coucher : il faut remettre le reste à notre passage.

Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même; tout se passait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. O enfans! toujours enfans!..... Je ne sais de qui sont ces réflexions, de Jacques, de son maître ou de moi; il est certain qu'elles sont de l'un des trois, et qu'elles furent précédées et suivies de beaucoup d'autres qui nous auraient menés, Jacques, son maître et moi, jusqu'au souper, jusqu'après souper, jusqu'au retour de l'hôtesse, si Jacques n'eût dit à son maître : Tenez, monsieur, toutes ces grandes sentences que vous venez de débiter à propos de botte, ne valent pas une vieille fable des écraignes de mon village.

LE MAÎTRE.

Et quelle est cette fable?

JACQUES.

C'est la fable de la Gaîne et du Coutelet. Un jour la Gaîne et le Coutelet se prirent de querelle ; le Coutelet dit à la Gaîne : Gaîne ma mie, vous êtes une friponne, car tous les jours vous recevez de nouveaux Coutelets..... La Gaine répondit au Coutelet : Mon ami Coutelet, vous êtes un fripon, car tous les jours vous changez de Gaine... = Gaîne, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis. = Coutelet, vous m'avez trompée le premier... = Ce débat s'était élevé à table ; Cil, qui était assis entre la Gaîne et le Coutelet, prit la parole et leur dit : Vous, Gaîne, et vous Coutelet, vous fîtes bien de changer, puisque changement vous duisait ; mais vous eûtes tort de vous promettre que vous ne changeriez pas. Coutelet, ne voyais-tu pas que Dieu te fit pour aller à plusieurs Gaînes ; et toi, Gaîne, pour recevoir plus d'un Coutelet ? Vous regardiez comme fous certains Coutelets qui faisaient vœu de se passer à forfait de Gaines, et comme folles certaines Gaînes qui faisaient vœu de se fermer pour tout Coutelet : et vous ne pensiez pas que vous étiez presque aussi fous lorsque vous juriez, toi, Gaîne, de t'en tenir à un seul Coutelet ; toi, Coutelet, de t'en tenir à une seule Gaîne.

Ici le maître dit à Jacques : Ta fable n'est pas trop morale ; mais elle est gaie. Tu ne sais pas la singulière idée qui me passe par la tête. Je te marie avec notre hôtesse ; et je cherche comment un mari aurait fait, lorsqu'il aime à parler, avec une femme qui ne déparle pas.

JACQUES.

Comme j'ai fait les douze premières années de ma vie, que j'ai passées chez mon grand-pere et ma grand'mere.

LE MAÎTRE.

Comment s'appelaient-ils ? Quelle était leur profession ?

JACQUES.

Ils étaient brocanteurs. Mon grand-père Jason eut plusieurs enfans. Toute la famille était sérieuse ; ils se levaient, ils s'habillaient, ils allaient à leurs affaires ; ils revenaient, ils dinaient, ils retournaient sans avoir dit un mot. Le soir, ils se jetaient sur des chaises : la mère et les filles filaient, cousaient, tricotaient sans mot dire ; les garçons se reposaient ; le père lisait l'Ancien Testament.

LE MAÎTRE.

Et toi, que faisais-tu ?

JACQUES.

Je courais dans la chambre avec un bâillon.

LE MAÎTRE.

Avec un bâillon ?

JACQUES.

Oui, avec un bâillon ; et c'est à ce maudit bâillon que je dois la rage de parler. La semaine se passait quelquefois sans qu'on eût ouvert la bouche dans la maison des Jason. Pendant toute sa vie, qui fut longue, ma grand'mère n'avait dit que *chapeau à vendre*, et mon grand-père, qu'on voyait dans les inventaires, droit, les mains sous sa redingotte, n'avait dit qu'*un sou*. Il y avait des jours où il était tenté de ne pas croire à la Bible.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi ?

JACQUES.

A cause des redites qu'il regardait comme un bavardage indigne de l'Esprit Saint. Il disait que les rediseurs sont des sots, qui prennent ceux qui les écoutent pour des sots.

LE MAÎTRE.

Jacques, si pour te dédommager du long silence que tu as gardé pendant les douze années du bâillon chez ton grand-père, et pendant que l'hôtesse a parlé.....

JACQUES.

Je reprenais l'histoire de mes amours ?

LE MAÎTRE.

Non ; mais une autre sur laquelle tu m'as laissé, celle du camarade de ton capitaine.

JACQUES.

Oh ! mon maître, la cruelle mémoire que vous avez !

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, mon petit Jacques.....

JACQUES.

De quoi riez-vous ?

LE MAÎTRE.

De ce qui me fera rire plus d'une fois ; c'est de te voir dans ta jeunesse chez ton grand-père avec le bâillon.

JACQUES.

Ma grand'mère me l'ôtait lorsqu'il n'y avait plus personne ; et lorsque mon grand-père s'en apercevait, il n'en était pas plus content ; il lui disait : Continuez, et cet enfant sera le plus effréné bavard qui ait encore existé. Sa prédiction s'est accomplie.

LE MAÎTRE.

Allons, mon Jacques, mon petit Jacques, l'histoire du camarade de ton capitaine.

JACQUES.

Je ne m'y refuserai pas; mais vous ne la croirez point.

LE MAÎTRE.

Elle est donc bien merveilleuse?

JACQUES.

Non, c'est qu'elle est déjà arrivée à un autre, à un militaire français, appelé, je crois, monsieur de Guerchy.

LE MAÎTRE.

Eh bien! je dirai comme un poëte français, qui avait fait une assez bonne épigramme, disait à quelqu'un qui se l'attribuait en sa présence : Pourquoi monsieur ne l'aurait-il pas faite? je l'ai bien faite, moi..... Pourquoi l'histoire de Jacques ne serait-elle pas arrivée au camarade de son capitaine, puisqu'elle est bien arrivée au militaire français de Guerchy? Mais en me racontant, tu feras d'une pierre deux coups, tu m'apprendras l'aventure de ces deux personnages, car je l'ignore.

JACQUES.

Tant mieux! mais jurez-le-moi.

LE MAÎTRE.

Je te le jure.

Lecteur, je serais bien tenté d'exiger de vous le même serment; mais je vous ferai seulement remarquer dans le caractère de Jacques une bizarrerie qui tenait apparemment de son grand-père Jason, le brocanteur silencieux; c'est que Jacques, au rebours des bavards, quoiqu'il aimât beaucoup à dire, avait en aversion les redites. Aussi disait-il quelquefois à son maître : Monsieur me prépare le plus triste avenir; que deviendrai-je quand je n'aurai plus rien à dire? = Tu recommenceras. = Jacques, recommencer! Le contraire est écrit là-haut; et s'il m'arrivait de recommencer, je ne pourrais m'empêcher de m'écrier : Ah! si ton grand-père t'entendait!..... et je regretterais le bâillon.

JACQUES.

Dans le temps qu'on jouait aux jeux de hasard aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent.....

LE MAÎTRE.

Mais c'est à Paris, et le camarade de ton capitaine était commandant d'une place frontière.

JACQUES.

Pour dieu, monsieur, laissez-moi dire.... Plusieurs officiers entrèrent dans une boutique, et y trouvèrent un autre officier qui causait avec la maîtresse de la boutique. L'un d'eux proposa à celui-ci de jouer au passe-dix; car il faut que vous sachiez qu'après la mort de mon capitaine, son camarade, devenu riche, était aussi devenu joueur. Lui donc, ou M. de Guerchy, accepte. Le sort met le cornet à la main de son adversaire qui passe, passe, passe, que cela ne finissait point. Le jeu s'était échauffé, et l'on avait joué le tout, le tout du tout, les petites moitiés, les grandes moitiés, le grand tout, le grand tout du tout, lorsqu'un des assistans s'avisa de dire à M. de Guerchy, ou au camarade de mon capitaine, qu'il ferait bien de s'en tenir là et de cesser de jouer, parce qu'on en savait plus que lui. Sur ce propos, qui n'était qu'une plaisanterie, le camarade de mon capitaine, ou M. de Guerchy, crut qu'il avait affaire à un filou; il mit subitement la main à sa poche, en tira un couteau bien pointu, et lorsque son antagoniste porta la main sur les dés pour les placer dans le cornet, il lui plante le couteau dans la main, et la lui cloue sur la table, en lui disant : Si les dés sont pipés, vous êtes un fripon; s'ils sont bons, j'ai tort.... Les dés se trouvèrent bons. M. de Guerchy dit : J'en suis très-fâché, et j'offre telle réparation qu'on voudra.... Ce ne fut pas le propos du camarade de mon capitaine; il dit : J'ai perdu mon argent; j'ai percé la main à un galant homme : mais en revanche j'ai recouvré le plaisir de me battre tant qu'il me plaira.... L'officier cloué se retire et va se faire panser. Lorsqu'il est guéri, il vient trouver l'officier cloueur et lui demande raison; celui-ci, ou M. de Guerchy, trouve la demande juste. L'autre, le camarade de mon capitaine, jette les bras à son cou, et lui dit : Je vous attendais avec une impatience que je ne saurais vous exprimer... Ils vont sur le pré; le cloueur, M. de Guerchy, ou le camarade de mon capitaine, reçoit un bon coup d'épée au travers du corps; le cloué le relève, le fait porter chez lui, et lui dit : Monsieur, nous nous reverrons.... M. de Guerchy ne répondit rien; le camarade de mon capitaine lui répondit : Monsieur, j'y compte bien. Ils se battent une seconde, une troisième, jusqu'à huit ou dix fois, et toujours le cloueur reste sur la place. C'étaient tous les deux des officiers de distinction, tous les deux gens de mérite; leur aventure fit grand bruit; le ministère s'en mêla. L'on retint l'un à Paris, et l'on fixa l'autre à son poste. M. de Guerchy se soumit aux ordres de la cour; le camarade de mon capitaine en fut désolé; et telle est la différence de deux hommes braves

par caractère, mais dont l'un est sage, et l'autre a un grain de folie.

Jusqu'ici l'aventure de M. de Guerchy et du camarade de mon capitaine leur est commune : c'est la même ; et voilà la raison pour laquelle je les ai nommés tous deux, entendez-vous, mon maître ? Ici je vais les séparer et je ne vous parlerai plus que du camarade de mon capitaine, parce que le reste n'appartient qu'à lui. Ah ! monsieur, c'est ici que vous allez voir combien nous sommes peu maîtres de nos destinées, et combien il y a de choses bizarres écrites sur le grand rouleau !

Le camarade de mon capitaine, ou le cloueur, sollicite la permission de faire un tour dans sa province : il l'obtint. Sa route était par Paris. Il prend place dans une voiture publique. A trois heures du matin, cette voiture passe devant l'opéra ; on sortait du bal. Trois ou quatre jeunes étourdis masqués projettent d'aller déjeûner avec les voyageurs ; on arrive au point du jour à la déjeûnée. On se regarde. Qui fut bien étonné ? Ce fut le cloué de reconnaître son cloueur. Celui-ci présente la main, l'embrasse et lui témoigne combien il est enchanté d'une si heureuse rencontre ; à l'instant ils passent derrière une grange, mettent l'épée à la main, l'un en redingotte, l'autre en domino ; le cloueur ou le camarade de mon capitaine, est encore jeté sur le carreau. Son adversaire envoie à son secours, se met à table avec ses amis et le reste de la carrossée, boit et mange gaiement. Les uns se disposaient à suivre leur route, et les autres à retourner dans la capitale, en masque et sur des chevaux de poste, lorsque l'hôtesse reparut et mit fin au récit de Jacques.

La voilà remontée, et je vous préviens, lecteur, qu'il n'est plus en mon pouvoir de la renvoyer. = Pourquoi donc ? = C'est qu'elle se présente avec deux bouteilles de Champagne, une dans chaque main, et qu'il est écrit là-haut que tout orateur qui s'adressera à Jacques avec cet exorde s'en fera nécessairement écouter.

Elle entre, pose ses deux bouteilles sur la table, et dit : Allons, monsieur Jacques, faisons la paix.... L'hôtesse n'était pas de la première jeunesse ; c'était une femme grande et replette, ingambe, de bonne mine, pleine d'embonpoint, la bouche un peu grande, mais de belles dents, des joues larges, des yeux à fleur de tête, le front carré, la plus belle peau, la physionomie ouverte, vive et gaie, les bras un peu forts, mais les mains superbes, des mains à peindre ou à modeler. Jacques la prit par le milieu du corps, et l'embrassa fortement ; sa rancune n'avait jamais tenu contre du bon vin et une belle femme ; cela était écrit là-haut de lui, de vous lecteur, de moi et de beaucoup

d'autres. Monsieur, dit-elle au maître, est-ce que vous nous laisserez aller tout seuls? Voyez, eussiez-vous encore cent lieues à faire, vous n'en boiriez pas de meilleur de toute la route.... En parlant ainsi elle avait placé une des deux bouteilles entre ses genoux, et elle en tirait le bouchon; ce fut avec une adresse singulière qu'elle en couvrit le goulot avec le pouce, sans laisser échapper une goutte de vin. Allons, dit-elle à Jacques, vite, vite, votre verre.... Jacques approche son verre; l'hôtesse, en écartant son pouce un peu de côté, donne vent à la bouteille, et voilà le visage de Jacques tout couvert de mousse. Jacques s'était prêté à cette espiéglerie, et l'hôtesse de rire, et Jacques et son maître de rire. On but quelques rasades les unes sur les autres pour s'assurer de la sagesse de la bouteille, puis l'hôtesse dit: Dieu merci! ils sont tous dans leurs lits, on ne m'interrompra plus, et je puis reprendre mon récit.... Jacques, en la regardant avec des yeux dont le vin de Champagne avait augmenté la vivacité naturelle, lui dit ou à son maître: Notre hôtesse a été belle comme un ange; qu'en pensez-vous, monsieur?

LE MAÎTRE.

A été! Pardieu, Jacques, c'est qu'elle l'est encore!

JACQUES.

Monsieur, vous avez raison; c'est que je ne la compare pas à une autre femme, mais à elle-même quand elle était jeune.

L'HÔTESSE.

Je ne vaux pas grand'chose à présent; c'est lorsqu'on m'aurait prise entre les deux premiers doigts de chaque main qu'il me fallait voir! On se détournait de quatre lieues pour séjourner ici. Mais laissons là les bonnes et les mauvaises têtes que j'ai tournées, et revenons à madame de la Pommeraye.

JACQUES.

Si nous buvions d'abord un coup aux mauvaises têtes que vous avez tournées, ou à ma santé?

L'HOTESSE.

Très-volontiers; il y en avait qui en valaient la peine, en comptant ou sans compter la vôtre. Savez-vous que j'ai été pendant dix ans la ressource des militaires, en tout bien et tout honneur? J'en ai obligé nombre qui auraient eu bien de la peine à faire leur campagne sans moi. Ce sont de braves gens, je n'ai à me plaindre d'aucun, ni eux de moi. Jamais de billets; ils m'ont fait quelquefois attendre; au bout de deux, de trois, de quatre ans mon argent m'est revenu.... Et puis la voilà qui se met à faire l'énumération des officiers qui lui avaient fait l'honneur de

puiser dans sa bourse, et monsieur un tel, colonel du régiment de ***, et monsieur un tel, capitaine au régiment de ***; et voilà Jacques qui se met à faire un cri : Mon capitaine! mon pauvre capitaine! vous l'avez connu?

L'HÔTESSE.

Si je l'ai connu! un grand homme, bien fait, un peu sec, l'air noble et sévère, le jarret bien tendu, deux petits points rouges à la tempe droite. Vous avez donc servi?

JACQUES.

Si j'ai servi!

L'HÔTESSE.

Je vous en aime davantage; il doit vous rester de bonnes qualités de votre premier état. Buvons à la santé de votre capitaine.

JACQUES.

S'il est encore vivant.

L'HÔTESSE.

Mort ou vivant, qu'est-ce que cela fait? Est-ce qu'un militaire n'est pas fait pour être tué? Est-ce qu'il ne doit pas être enragé après dix siéges et cinq ou six batailles, de mourir au milieu de cette canaille de gens noirs?... Mais revenons à notre histoire, et buvons encore un coup.

LE MAÎTRE.

Ma foi, notre hôtesse, vous avez raison.

L'HÔTESSE.

Je suis bien aise que vous pensiez ainsi.

LE MAÎTRE.

Car votre vin est excellent.

L'HÔTESSE.

Ah! c'est de mon vin que vous parliez? Eh bien! vous avez raison. Vous rappelez-vous où nous étions?

LE MAÎTRE.

Oui, à la conclusion de la plus perfide des confidences.

L'HÔTESSE.

M. le marquis des Arcis et madame de la Pommeraye s'embrassèrent, enchantés l'un de l'autre, et se séparèrent. Plus la dame s'était contrainte en sa présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. Il n'est donc que trop vrai, s'écria-t-elle, il ne m'aime plus!... Je ne vous ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse, vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avait de la fierté; mais elle était bien autrement vindicative. Lorsque les

premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouît de toute la tranquillité de son indignation, elle songea à se venger, mais à se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui seraient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme. Elle s'est vengée, elle s'est cruellement vengée ; sa vengeance a éclaté et n'a corrigé personne ; nous n'en avons pas été depuis moins vilainement séduites et trompées.

JACQUES.

Bon pour les autres, mais vous !...

L'HÔTESSE.

Hélas ! moi toute la première. Oh ! que nous sommes sottes ! Encore si ces vilains hommes gagnaient au change !... Mais laissons cela. Que fera-t-elle ? Elle n'en sait encore rien ; elle y rêvera ; elle y rêve.

JACQUES.

Si tandis qu'elle y rêve....

L'HÔTESSE.

C'est bien dit. Mais nos deux bouteilles sont vides... Jean ? = Madame. = Deux bouteilles, de celles qui sont au fond, derrière les fagots. = J'entends.... = A force d'y rêver, voici ce qui lui vint en idée. Madame de la Pommeraye avait autrefois connu une femme de province qu'un procès avait appelée à Paris, avec sa fille jeune, belle et bien élevée. Elle avait appris que cette femme, ruinée par la perte de son procès, en avait été réduite à tenir tripot. On s'assemblait chez elle, on jouait, on soupait, et communément un ou deux des convives restaient, passaient la nuit avec madame et mademoiselle, à leur choix. Elle mit un de ses gens en quête de ces créatures. On les déterra, on les invita à faire visite à madame de la Pommeraye, qu'elles se rappelaient à peine. Ces femmes, qui avaient pris le nom de madame et de mademoiselle d'Aisnon, ne se firent pas attendre ; dès le lendemain, la mère se rendit chez madame de la Pommeraye. Après les premiers complimens, madame de la Pommeraye demanda à la d'Aisnon ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait depuis la perte de son procès. Pour vous parler avec sincérité, lui répondit la d'Aisnon, je fais un métier périlleux, infâme, peu lucratif, et qui me déplaît, mais la nécessité contraint la loi. J'étais presque résolue à mettre ma fille à l'opéra, mais elle n'a qu'une petite voix de chambre, et n'a jamais été qu'une danseuse médiocre. Je l'ai promenée pendant et après mon procès chez des magistrats, chez des grands, chez des prélats, chez des financiers, qui s'en sont accommodés pour un terme et qui l'ont laissée là. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle comme un ange,

qu'elle n'ait de la finesse, de la grâce; mais aucun esprit de libertinage, rien de ces talens propres à réveiller la langueur d'hommes blasés. Mais ce qui nous a le plus nui, c'est qu'elle s'était entêtée d'un petit abbé de qualité, impie, incrédule, dissolu, hypocrite, anti-philosophe, que je ne vous nommerai pas; mais c'est le dernier de ceux qui, pour arriver à l'épiscopat, ont pris la route qui est en même temps la plus sûre et qui demande le moins de talent. Je ne sais ce qu'il faisait entendre à ma fille, à qui il venait lire tous les matins les feuillets de son dîner, de son souper, de sa rapsodie. Sera-t-il évêque, ne le sera-t-il pas? Heureusement ils se sont brouillés. Ma fille lui ayant demandé un jour, s'il connaissait ceux contre lesquels il écrivait, et l'abbé lui ayant répondu que non; s'il avait d'autres sentimens que ceux qu'il ridiculisait, et l'abbé lui ayant répondu que non, elle se laissa emporter à sa vivacité, et lui représenta que son rôle était celui du plus faux des hommes.... Madame de la Pommeraye lui demanda si elles étaient fort connues. = Beaucoup trop, malheureusement. = A ce que je vois, vous ne tenez point à votre état? = Aucunement; et ma fille me proteste tous les jours que la condition la plus malheureuse lui paraît préférable à la sienne; elle en est d'une mélancolie qui achève d'éloigner d'elle... = Si je me mettais en tête de vous faire à l'une et à l'autre le sort le plus brillant, vous y consentiriez donc? = A bien moins. Mais il s'agit de savoir si vous pouvez me promettre de vous conformer à la rigueur des conseils que je vous donnerai. = Quels qu'ils soient vous pouvez y compter. = Et vous serez à mes ordres quand il me plaira? = Nous les attendrons avec impatience. = Cela me suffit; retournez-vous-en : vous ne tarderez pas à les recevoir. En attendant, défaites-vous de vos meubles, vendez tout, ne réservez pas même vos robes, si vous en avez de voyantes : cela ne cadrerait point à mes vues.

Jacques qui commençait à s'intéresser, dit à l'hôtesse : Et si nous buvions à la santé de madame de la Pommeraye?

L'HÔTESSE.

Volontiers.

JACQUES.

Et à celle de madame d'Aisnon?

L'HÔTESSE.

Tope.

JACQUES.

Et vous ne refuserez pas celle de mademoiselle d'Aisnon, qui a une jolie voix de chambre, peu de talent pour la danse, et une

mélancolie qui la réduit à la triste nécessité d'accepter un nouvel amant tous les soirs.

L'HÔTESSE.

Ne riez pas, c'est la plus cruelle chose. Si vous saviez le supplice quand on n'aime pas....

JACQUES.

A mademoiselle d'Aisnon, à cause de son supplice.

L'HÔTESSE.

Allons.

JACQUES.

Notre hôtesse, aimez-vous votre mari?

L'HÔTESSE.

Pas autrement.

JACQUES.

Vous êtes donc bien à plaindre; car il me semble d'une belle santé.

L'HÔTESSE.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

JACQUES.

A la belle santé de notre hôte.

L'HÔTESSE.

Buvez tout seul.

LE MAÎTRE.

Jacques, Jacques, mon ami, tu te presses beaucoup.

L'HÔTESSE.

Ne craignez rien, monsieur, il est loyal; et demain il n'y paraîtra pas.

JACQUES.

Puisqu'il n'y paraîtra pas demain, et que je ne fais pas ce soir grand cas de ma raison, mon maître, ma belle hôtesse, encore une santé qui me tient fort à cœur, c'est celle de l'abbé de mademoiselle d'Aisnon.

L'HÔTESSE.

Fi donc, monsieur Jacques; un hypocrite, un ambitieux, un ignorant, un calomniateur, un intolérant : car c'est comme cela qu'on appelle, je crois, ceux qui égorgeraient volontiers quiconque ne pense point comme eux.

LE MAÎTRE.

C'est que vous ne savez pas, notre hôtesse, que Jacques que voilà est une espèce de philosophe, et qu'il fait un cas infini de tous ces petits imbéciles qui se déshonorent eux-mêmes et la

cause qu'ils défendent si mal. Il dit que son capitaine les appelait le contre-poison des Huet, des Nicole, des Bossuet. Il n'entendait rien à cela, ni vous non plus. .. Votre mari est-il couché ?

L'HÔTESSE.

Il y a belle heure !

LE MAÎTRE.

Et il vous laisse causer comme cela ?

L'HÔTESSE.

Nos maris sont aguerris.... Madame de la Pommeraye monte dans son carrosse, court les faubourgs les plus éloignés du quartier de la d'Aisnon, loue un petit appartement en maison honnête, dans le voisinage de la paroisse, le fait meubler le plus succinctement possible, invite la d'Aisnon et sa fille à dîner, et les installe, ou le jour même ou quelques jours après, leur laissant un précis de la conduite qu'elles ont à tenir.

JACQUES.

Notre hôtesse, nous avons oublié la santé de madame de la Pommeraye, celle du marquis des Arcis ; ah ! cela n'est pas honnête.

L'HÔTESSE.

Allez, allez, monsieur Jacques, la cave n'est pas vide.... Voici ce précis, ou ce que j'en ai retenu :

« Vous ne fréquenterez point les promenades publiques ; car » il ne faut pas qu'on vous découvre.

» Vous ne recevrez personne, pas même vos voisins et voi- » sines, parce qu'il faut que vous affectiez la plus profonde re- » traite.

» Vous prendrez, dès demain, l'habit de dévotes, parce qu'il » faut qu'on vous croie telles.

» Vous n'aurez chez vous que des livres de dévotion, parce » qu'il ne faut rien autour de vous qui puisse vous trahir.

» Vous serez de la plus grande assiduité aux offices de la pa- » roisse, jours de fêtes et jours ouvrables.

» Vous vous intriguerez pour avoir entrée au parloir de quel- » que couvent ; le bavardage de ces recluses ne nous sera pas » inutile.

» Vous ferez connaissance étroite avec le curé et les prêtres » de la paroisse, parce que je puis avoir besoin de leur té- » moignage.

» Vous n'en recevrez d'habitude aucun.

» Vous irez à confesse et vous approcherez des sacremens au » moins deux fois le mois.

» Vous reprendrez votre nom de famille, parce qu'il est hon-
» nête, et qu'on fera tôt ou tard des informations dans votre
» province.

» Vous ferez de temps en temps quelques petites aumônes, et
» vous n'en recevrez point, sous quelque prétexte que ce puisse
» être. Il faut qu'on ne vous croie ni pauvres ni riches.

» Vous filerez, vous coudrez, vous tricoterez, vous brode-
» rez, et vous donnerez aux dames de charité votre ouvrage à
» vendre.

» Vous vivrez de la plus grande sobriété : deux petites por-
» tions d'auberge; et puis c'est tout.

» Votre fille ne sortira jamais sans vous, ni vous sans elle.
» De tous les moyens d'édifier à peu de frais, vous n'en né-
» gligerez aucun.

» Surtout jamais chez vous, je vous le répète, ni prêtres, ni
» moines, ni dévotes.

» Vous irez dans les rues les yeux baissés; à l'église, vous ne
» verrez que Dieu. »

J'en conviens, cette vie est austère, mais elle ne durera pas, et je vous en promets la plus signalée récompense. Voyez, consultez-vous ; si cette contrainte vous paraît au-dessus de vos forces, avouez-le-moi ; je n'en serai ni offensée, ni surprise. J'oubliais de vous dire qu'il serait à propos que vous vous fissiez un verbiage de la mysticité, et que l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament vous devînt familière, afin qu'on vous prenne pour des dévotes d'ancienne date. Faites-vous Jansénistes ou Molinistes, comme il vous plaira ; mais le mieux sera d'avoir l'opinion de votre curé. Ne manquez pas à tort et à travers, dans toute occasion, de vous déchaîner contre les philosophes ; criez que Voltaire est l'antechrist; sachez par cœur l'ouvrage de votre petit abbé, et colportez-le, s'il le faut.... Madame de la Pommeraye ajouta : Je ne vous verrai point chez vous ; je ne suis pas digne du commerce d'aussi saintes femmes ; mais n'en ayez aucune inquiétude : vous viendrez ici clandestinement quelquefois, et nous nous dédommagerons, en petit comité, de votre régime pénitent. Mais, tout en jouant la dévotion, n'allez pas vous en empêtrer. Quant aux dépenses de votre petit ménage, c'est mon affaire. Si mon projet réussit, vous n'aurez plus besoin de moi ; s'il manque sans qu'il y ait de votre faute, je suis assez riche pour vous assurer un sort honnête et meilleur que l'état que vous m'aurez sacrifié. Mais surtout soumission, soumission absolue, illimitée à mes volontés, sans quoi je ne réponds de rien pour le présent, et ne m'engage à rien pour l'avenir.

LE MAÎTRE, *en frappant sur sa tabatière et regardant à sa montre l'heure qu'il est :*

Voilà une terrible tête de femme ! Dieu me garde d'en rencontrer une pareille.

L'HÔTESSE.

Patience, patience, vous ne la connaissez pas encore.

JACQUES.

En attendant, ma belle, ma charmante hôtesse, si nous disions un mot à la bouteille ?

L'HÔTESSE.

Monsieur Jacques, mon vin de Champagne m'embellit à vos yeux.

LE MAÎTRE.

Je suis pressé depuis si long-temps de vous faire une question peut-être indiscrète, que je n'y saurais plus tenir.

L'HÔTESSE.

Faites votre question.

LE MAÎTRE.

Je suis sûr que vous n'êtes pas née dans une hôtellerie.

L'HÔTESSE.

Il est vrai.

LE MAÎTRE.

Que vous y avez été conduite d'un état plus élevé par des circonstances extraordinaires.

L'HÔTESSE.

J'en conviens.

LE MAÎTRE.

Et si nous suspendions un moment l'histoire de madame de la Pommeraye....

L'HÔTESSE.

Cela ne se peut. Je raconte volontiers les aventures des autres, mais non pas les miennes. Sachez seulement que j'ai été élevée à Saint-Cyr, où j'ai peu lu l'évangile et beaucoup de romans. De l'abbaye royale à l'auberge que je tiens il y a loin.

LE MAÎTRE.

Il suffit ; prenez que je ne vous ai rien dit.

L'HÔTESSE.

Tandis que nos deux dévotes édifiaient, et que la bonne odeur de leur piété et de la sainteté de leurs mœurs se répandait à la ronde, madame de la Pommeraye observait avec le marquis les

démonstrations extérieures de l'estime, de l'amitié, de la confiance la plus parfaite. Toujours bien venu, jamais ni grondé, ni boudé, même après de longues absences : il lui racontait toutes ses petites bonnes fortunes, et elle paraissait s'en amuser franchement. Elle lui donnait des conseils dans les occasions d'un succès difficile ; elle lui jetait quelquefois des mots de mariage, mais c'était d'un ton si désintéressé, qu'on ne pouvait la soupçonner de parler pour elle. Si le marquis lui adressait quelques uns de ces propos tendres ou galans dont on ne peut guère se dispenser avec une femme qu'on a connue ; ou elle en souriait, ou elle les laissait tomber. A l'en croire, son cœur était paisible ; et, ce qu'elle n'aurait jamais imaginé, elle éprouvait qu'un ami tel que lui suffisait au bonheur de la vie ; et puis elle n'était plus de la première jeunesse, et ses goûts étaient bien émoussés. = Quoi! vous n'avez rien à me confier? = Non. = Mais le petit comte, mon amie, qui vous pressait si vivement de mon règne? = Je lui ai fermé ma porte, et je ne le vois plus. = C'est d'une bizarrerie! Et pourquoi l'avoir éloigné? = C'est qu'il ne me plaît pas. = Ah! madame, je crois vous deviner : vous m'aimez encore. = Cela se peut. = Vous comptez sur un retour. = Pourquoi non? = Et vous vous ménagez tous les avantages d'une conduite sans reproche. = Je le crois. = Et si j'avais le bonheur ou le malheur de reprendre, vous vous feriez un mérite du silence que vous garderiez sur mes torts. = Vous me croyez bien délicate et bien généreuse. = Mon amie, après ce que vous avez fait, il n'est aucune sorte d'héroïsme dont vous ne soyez capable. = Je ne suis pas trop fâchée que vous le pensiez. = Ma foi, je cours le plus grand danger avec vous, j'en suis sûr.

JACQUES.

Et moi aussi.

L'HÔTESSE.

Il y avait environ trois mois qu'ils en étaient au même point, lorsque madame de la Pommeraye crut qu'il était temps de mettre en jeu ses grands ressorts. Un jour d'été qu'il faisait beau, et qu'elle attendait le marquis à dîner, elle fit dire à la d'Aisnon et à sa fille de se rendre au jardin du Roi. Le marquis vint ; on servit de bonne heure ; on dîna : on dîna gaiement. Après dîner, madame de la Pommeraye propose une promenade au marquis, s'il n'avait rien de plus agréable à faire. Il n'y avait ce jour-là ni opéra, ni comédie ; ce fut le marquis qui en fit la remarque ; et pour se dédommager d'un spectacle amusant par un spectacle utile, le hasard voulut que ce fût lui-même qui invita la marquise à aller voir le cabinet du Roi. Il

ne fut pas refusé, comme vous pensez bien. Voilà les chevaux mis; les voilà partis; les voilà arrivés au jardin du Roi; et les voilà mêlés dans la foule, regardant tout, et ne voyant rien, comme les autres.

Lecteur, j'avais oublié de vous peindre le site des trois personnages dont il s'agit ici, Jacques, son maître et l'hôtesse; faute de cette attention vous les avez entendus parler; mais vous ne les avez point vus; il vaut mieux tard que jamais. Le maître, à gauche, en bonnet de nuit, en robe-de-chambre, était étalé nonchalamment dans un grand fauteuil de tapisserie, son mouchoir jeté sur le bras du fauteuil, et sa tabatière à la main. L'hôtesse sur le fond, en face de la porte, proche de la table, son verre devant elle. Jacques, sans chapeau, à sa droite, les deux coudes appuyés sur la table, et la tête penchée entre deux bouteilles: deux autres étaient à terre à côté de lui.

Au sortir du cabinet, le marquis et sa bonne amie se promenèrent dans le jardin. Ils suivaient la première allée qui est à droite en entrant, proche l'école des arbres, lorsque madame de la Pommeraye fit un cri de surprise, en disant: Je ne me trompe pas, je crois que ce sont elles; oui, ce sont elles-mêmes. Aussitôt on quitte le marquis, et l'on s'avance à la rencontre de nos deux dévotes. La d'Aisnon fille était à ravir sous ce vêtement simple, qui n'attirant point le regard, fixe l'attention toute entière sur la personne. = Ah! c'est vous, madame? = Oui, c'est moi. = Et comment vous portez-vous, et qu'êtes-vous devenue depuis une éternité? = Vous savez nos malheurs; il a fallu s'y résigner, et vivre retirées comme il convenait à notre petite fortune; sortir du monde, quand on ne peut plus s'y montrer décemment. = Mais moi, me délaisser, moi qui ne suis pas du monde, et qui ai toujours le bon esprit de le trouver aussi maussade qu'il l'est! = Un des inconvéniens de l'infortune, c'est la méfiance qu'elle inspire: les indigens craignent d'être importuns. = Vous, importunes pour moi! ce soupçon est une bonne injure. = Madame, j'en suis tout-à-fait innocente; je vous ai rappelée dix fois à maman, mais elle me disait: madame de la Pommeraye.... personne, ma fille, ne pense plus à nous. = Quelle injustice! Asseyons-nous, nous causerons. Voilà monsieur le marquis des Arcis; c'est mon ami: et sa présence ne nous gênera pas. Comme mademoiselle est grandie! comme elle est embellie depuis que nous ne nous sommes vues! = Notre position a cela d'avantageux, qu'elle nous prive de tout ce qui nuit à la santé: voyez son visage, voyez ses bras; voilà ce qu'on doit à la vie frugale et réglée, au sommeil, au travail, à la bonne conscience; et c'est quelque chose.... = On s'assit, on s'entretint d'amitié.

La d'Aisnon mère parla bien, la d'Aisnon fille parla peu. Le ton de la dévotion fut celui de l'une et de l'autre, mais avec aisance et sans pruderie. Long-temps avant la chute du jour, nos deux dévotes se levèrent. On leur représenta qu'il était encore de bonne heure ; la d'Aisnon mère dit assez haut, à l'oreille de madame de la Pommeraye, qu'elles avaient encore un exercice de piété à remplir, et qu'il leur était impossible de rester plus long-temps. Elles étaient déjà à quelque distance, lorsque madame de la Pommeraye se reprocha de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne leur avoir pas appris la sienne ; c'est une faute, ajouta-t-elle, que je n'aurais pas commise autrefois. Le marquis courut pour la réparer ; elles acceptèrent l'adresse de madame de la Pommeraye ; mais, quelles que furent les instances du marquis, il ne put obtenir la leur. Il n'osa pas leur offrir sa voiture, en avouant à madame de la Pommeraye qu'il en avait été tenté.

Le marquis ne manqua pas de demander à madame de la Pommeraye ce que c'étaient que ces deux femmes. = Ce sont deux créatures plus heureuses que nous. Voyez la belle santé dont elles jouissent ! la sérénité qui règne sur leur visage ! l'innocence, la décence qui dictent leurs propos ! On ne voit point cela, on n'entend point cela dans nos cercles. Nous plaignons les dévots ; les dévots nous plaignent : et à tout prendre, je penche à croire qu'ils ont raison. = Mais, marquise, est-ce que vous seriez tentée de devenir dévote ? = Pourquoi pas ? = Prenez-y garde, je ne voudrais pas que notre rupture, si c'en est une, vous menât jusques-là. = Et vous aimeriez mieux que je r'ouvrisse ma porte au comte ? = Beaucoup mieux. = Et vous me le conseilleriez ? = Sans balancer.... = Madame de la Pommeraye dit au marquis ce qu'elle savait du nom, de la province, du premier état et du procès des deux dévotes, y mettant tout l'intérêt et tout le pathétique possible, puis elle ajouta : Ce sont deux femmes d'un mérite rare, la fille surtout. Vous concevez qu'avec une figure comme la sienne on ne manque de rien ici quand on veut en faire ressource ; mais elles ont préféré une honnête modicité à une aisance honteuse ; ce qui leur reste est si mince, qu'en vérité je ne sais comment elles font pour subsister. Cela travaille nuit et jour. Supporter l'indigence quand on y est né, c'est ce qu'une multitude d'hommes savent faire ; mais passer de l'opulence au plus étroit nécessaire, s'en contenter, y trouver la félicité, c'est ce que je ne comprends pas. Voilà à quoi sert la religion. Nos philosophes auront beau dire, la religion est une bonne chose. = Surtout pour les malheureux. = Et qui est-ce qui ne l'est pas plus ou moins ? = Je

veux mourir si vous ne devenez dévote. = Le grand malheur ! Cette vie est si peu de chose quand on la compare à une éternité à venir ! = Mais vous parlez déjà comme un missionnaire. = Je parle comme une femme persuadée. Là, marquis, répondez-moi vrai ; toutes nos richesses ne seraient-elles pas de bien pauvres guenilles à nos yeux, si nous étions plus pénétrés de l'attente des biens et de la crainte des peines d'une autre vie ! Corrompre une jeune fille ou une femme attachée à son mari, avec la croyance qu'on peut mourir entre ses bras, et tomber tout à coup dans des supplices sans fin, convenez que ce serait le plus incroyable délire. = Cela se fait cependant tous les jours. = C'est qu'on n'a point de foi, c'est qu'on s'étourdit. = C'est que nos opinions religieuses ont peu d'influence sur nos mœurs. Mais, mon amie, je vous jure que vous vous acheminez à toutes jambes au confessionnal. = C'est bien ce que je pourrais faire de mieux. = Allez, vous êtes folle ; vous avez encore une vingtaine d'années de jolis péchés à faire : n'y manquez pas ; ensuite vous vous en repentirez, et vous irez vous en vanter aux pieds du prêtre, si cela vous convient.... Mais voilà une conversation d'un tour bien sérieux ; votre imagination se noircit furieusement, et c'est l'effet de cette abominable solitude où vous vous êtes renfoncée. Croyez-moi, rappelez au plutôt le petit comte, vous ne verrez plus ni diable, ni enfer, et vous serez charmante comme auparavant. Vous craignez que je ne vous le reproche si nous nous raccommodons jamais ; mais d'abord nous ne nous raccommoderons peut-être pas ; et par une appréhension bien ou mal fondée, vous vous privez du plaisir le plus doux : en vérité l'honneur de valoir mieux que moi ne vaut pas ce sacrifice. = Vous dites bien vrai, aussi n'est-ce pas là ce qui me retient.... Ils dirent encore beaucoup d'autres choses que je ne me rappelle pas.

JACQUES.

Notre hôtesse, buvons un coup : cela raffraîchit la mémoire.

L'HÔTESSE.

Buvons un coup... Après quelques tours d'allées, madame de la Pommeraye et le marquis remontèrent en voiture. Madame de la Pommeraye dit : Comme cela me vieillit ! Quand cela vint à Paris, cela n'était pas plus haut qu'un chou. = Vous parlez de la fille de cette dame que nous avons trouvée à la promenade ? = Oui. C'est comme dans un jardin où les roses fanées font place aux roses nouvelles. L'avez-vous regardée ? = Je n'y ai pas manqué. = Comment la trouvez-vous ? — C'est la tête d'une vierge de Raphaël sur le corps de sa Galathée ; et puis une dou-

ceur dans la voix ! = Une modestie dans le regard ! = Une bienséance dans le maintien ! = Une décence dans le propos qui ne m'a frappée dans aucune fille comme dans celle-là. Voilà l'effet de l'éducation. = Lorsqu'il est préparé par un bon naturel.

Le marquis déposa madame de la Pommeraye à sa porte ; et madame de la Pommeraye n'eut rien de plus pressé que de témoigner à nos deux dévotes combien elle était satisfaite de la manière dont elles avaient rempli leur rôle.

JACQUES.

Si elles continuent comme elles ont débuté, monsieur le marquis des Arcis, fussiez-vous le diable, vous ne vous en tirerez pas.

LE MAÎTRE.

Je voudrais bien savoir quel est leur projet.

JACQUES.

Moi, j'en serais bien fâché : cela gâterait tout.

L'HÔTESSE.

De ce jour, le marquis devint plus assidu chez madame de la Pommeraye, qui s'en aperçut sans lui en demander la raison. Elle ne lui parlait jamais la première des deux dévotes ; elle attendait qu'il entamât ce texte : ce que le marquis faisait toujours d'impatience, et avec une indifférence mal simulée.

LE MARQUIS.

Avez-vous vu vos amies ?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Non.

LE MARQUIS.

Savez-vous que cela n'est pas trop bien ? Vous êtes riche : elles sont dans le malaise ; et vous ne les invitez pas même à manger quelquefois !

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je me croyais un peu mieux connue de monsieur le marquis. L'amour autrefois me prêtait des vertus ; aujourd'hui l'amitié me prête des défauts. Je les ai invitées dix fois sans avoir pu les obtenir une. Elles refusent de venir chez moi, par des idées singulières ; et quand je les visite, il faut que je laisse mon carrosse à l'entrée de la rue, et que j'aille en déshabillé, sans rouge et sans diamans. Il ne faut pas trop s'étonner de leur circonspection : un faux rapport suffirait pour aliéner l'esprit d'un certain nombre de personnes bienfaisantes, et les priver de leurs secours. Marquis ! le bien apparemment coûte beaucoup à faire.

LE MARQUIS.

Surtout aux dévots.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Puisque le plus léger prétexte suffit pour les en dispenser, si l'on savait que j'y prends intérêt, bientôt on dirait : madame de la Pommeraye les protège : elles n'ont besoin de rien.... Et voilà les charités supprimées.

LE MARQUIS.

Les charités !

Mad. DE LA POMMERAYE.

Oui, monsieur, les charités !

LE MARQUIS.

Vous les connaissez, et elles en sont aux charités ?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Encore une fois, marquis, je vois bien que vous ne m'aimez plus, et qu'une partie de votre estime s'en est allée avec votre tendresse. Et qui est-ce qui vous a dit que, si ces femmes étaient dans le besoin des aumônes de la paroisse, c'était de ma faute?

LE MARQUIS.

Pardon, madame, mille pardons, j'ai tort. Mais quelle raison de se refuser à la bienveillance d'une amie ?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Ah ! marquis, nous sommes bien loin, nous autres gens du monde, de connaître les délicatesses scrupuleuses des âmes timorées. Elles ne croient pas pouvoir accepter les secours de toute personne indistinctement.

LE MARQUIS.

C'est nous ôter le meilleur moyen d'expier nos folles dissipations.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Point du tout. Je suppose, par exemple, que M. le marquis des Arcis fût touché de compassion pour elles, que ne fait-il passer ces secours par des mains plus dignes?

LE MARQUIS.

Et moins sûres.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Dites-moi, si je leur envoyais une vingtaine de louis, croyez-vous qu'elles les refuseraient ?

Mad. DE LA POMMERAYE.

J'en suis sûre ; et ce refus vous semblerait déplacé dans une mère qui a un enfant charmant?

LE MARQUIS.

Savez-vous que j'ai été tenté de les aller voir?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je le crois. Marquis, marquis, prenez garde à vous; voilà un mouvement de compassion bien subit et bien suspect.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, m'auraient-elles reçu?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Non certes! Avec l'éclat de votre voiture, de vos habits, de vos gens, et les charmes de la jeune personne, il n'en fallait pas davantage pour apprêter au caquet des voisins, des voisines, et les perdre.

LE MARQUIS.

Vous me chagrinez ; car certes, ce n'était pas mon dessein. Il faut donc renoncer à les secourir et à les voir.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Mais si je leur faisais passer mes secours par votre moyen?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je ne crois pas ces secours-là assez purs pour m'en charger.

LE MARQUIS.

Voilà qui est cruel!

Mad. DE LA POMMERAYE.

Oui, cruel : c'est le mot.

LE MARQUIS.

Quelle vision! marquise, vous vous moquez. Une jeune fille que je n'ai jamais vue qu'une fois....

Mad. DE LA POMMERAYE.

Mais du petit nombre de celles qu'on n'oublie pas quand on les a vues.

LE MARQUIS.

Il est vrai que ces figures-là vous suivent.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Marquis, prenez garde à vous; vous vous préparez des chagrins; et j'aime mieux avoir à vous en garantir que d'avoir à vous en

consoler. N'allez pas confondre celle-ci avec celles que vous avez connues : cela ne se ressemble pas ; on ne les tente pas , on ne les séduit pas , on n'en approche pas , elles n'écoutent pas , on n'en vient pas à bout.

Après cette conversation , le marquis se rappela tout à coup qu'il avait une affaire pressée ; il se leva brusquement et sortit soucieux.

Pendant un assez long intervalle de temps , le marquis ne passa presque pas un jour sans voir madame de la Pommeraye ; mais il arrivait , il s'asseyait , il gardait le silence ; madame de la Pommeraye parlait seule ; le marquis , au bout d'un quart d'heure, se levait et s'en allait.

Il fit ensuite une éclipse de près d'un mois , après laquelle il reparut ; mais triste , mais mélancolique , mais défait. La marquise, en le voyant, lui dit : Comme vous voilà fait ! d'où sortez-vous ? Est-ce que vous avez passé tous ce temps en petite maison ?

LE MARQUIS.

Ma foi , à peu près. De désespoir je me suis précipité dans un libertinage affreux.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Comment ! de désespoir !

LE MARQUIS.

Oui , de désespoir...

Après ce mot il se mit à se promener en long et en large sans mot dire ; il allait aux fenêtres , il regardait le ciel , il s'arrêtait devant madame de la Pommeraye ; il allait à la porte , il appelait ses gens à qui il n'avait rien à dire ; il les renvoyait ; il rentrait ; il revenait à madame de la Pommeraye , qui travaillait sans l'apercevoir ; il voulait parler , il n'osait ; enfin madame de la Pommeraye en eut pitié , et lui dit : Qu'avez-vous? On est un mois sans vous voir ; vous reparaissez avec un visage de déterré , et vous rôdez comme une âme en peine.

LE MARQUIS.

Je n'y puis plus tenir , il faut que je vous dise tout. J'ai été vivement frappé de la fille de votre amie ; j'ai tout , mais tout fait pour l'oublier ; et plus j'ai fait , plus je m'en suis souvenu. Cette créature angélique m'obsède ; rendez-moi un service important.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Quel ?

LE MARQUIS.

Il faut absolument que je la revoie , et que je vous en aie

l'obligation. J'ai mis mes grisons en campagne. Toute leur venue, toute leur allée est de chez elles à l'église, et de l'église chez elles. Dix fois je me suis présenté à pied sur le chemin; elles ne m'ont seulement pas aperçu; je me suis planté sur leur porte inutilement. Elles m'ont d'abord rendu libertin comme un sapajou, puis dévot comme un ange; je n'ai pas manqué la messe une fois depuis quinze jours. Ah! mon amie, quelle figure! quelle est belle!....

Madame de la Pommeraye savait tout cela. C'est-à-dire, répondit-elle au marquis, qu'après avoir tout mis en œuvre pour guérir, vous n'avez rien omis pour devenir fou, et que c'est le dernier parti qui vous a réussi?

LE MARQUIS.

Et réussi, je ne saurais vous exprimer à quel point. N'aurez-vous pas compassion de moi, et ne vous devrai-je pas le bonheur de la revoir?

Mad. DE LA POMMERAYE.

La chose est difficile, et je m'en occuperai, mais à une condition; c'est que vous laisserez ces infortunées en repos, et que vous cesserez de les tourmenter. Je ne vous célerai point qu'elles m'ont écrit de votre persécution avec amertume, et voilà leur lettre....

La lettre qu'on donnait à lire au marquis avait été concertée entre elles. C'était la d'Aisnon fille qui paraissait l'avoir écrite par l'ordre de sa mère : et l'on y avait mis, d'honnête, de doux, de touchant, d'élégance et d'esprit, tout ce qui pouvait renverser la tête du marquis. Aussi en accompagnait-il chaque mot d'une exclamation; pas une phrase qu'il ne relût; il pleurait de joie; il disait à madame de la Pommeraye : Convenez donc, madame, qu'on n'écrit pas mieux que cela. = J'en conviens. = Et qu'à chaque ligne on se sent pénétré d'admiration et de respect pour des femmes de ce caractère! = Cela devrait être. = Je vous tiendrai ma parole; mais songez, je vous en supplie, à ne pas manquer à la vôtre.

Mad. DE LA POMMERAYE.

En vérité, marquis, je suis aussi folle que vous. Il faut que vous ayez conservé un terrible empire sur moi; cela m'effraie.

LE MARQUIS.

Quand la reverrai-je?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je n'en sais rien. Il faut s'occuper premièrement du moyen d'arranger la chose, et d'éviter tout soupçon. Elles ne peuvent

ignorer vos vues; voyez la couleur que ma complaisance aurait à leurs yeux, si elles s'imaginaient que j'agis de concert avec vous... Mais, marquis, entre nous, qu'ai-je besoin de cet embarras-là? Que m'importe que vous aimiez, que vous n'aimiez pas? que vous extravaguiez? Démêlez votre fusée vous-même. Le rôle que vous me faites faire est aussi trop singulier.

LE MARQUIS.

Mon amie, si vous m'abandonnez, je suis perdu! Je ne vous parlerai point de moi, puisque je vous offenserais; mais je vous conjurerai par ces intéressantes et dignes créatures qui vous sont si chères : vous me connaissez; épargnez-leur toutes les folies dont je suis capable. J'irai chez elles; oui, j'irai, je vous en préviens; je forcerai leur porte, j'entrerai malgré elles, je m'asseyerai, je ne sais ce que je dirai, ce que je ferai; car que n'avez-vous point à craindre de l'état violent où je suis?.. .

Vous remarquerez, messieurs, dit l'hôtesse, que depuis le commencement de cette aventure jusqu'à ce moment, le marquis des Arcis n'avait pas dit un mot qui ne fût un coup de poignard dirigé au cœur de madame de la Pommeraye. Elle étouffait d'indignation et de rage; aussi répondit-elle au marquis, d'une voix tremblante et entrecoupée :

Mais vous avez raison. Ah! si j'avais été aimée comme cela, peut-être que.... Passons là-dessus.... Ce n'est pas pour vous que j'agirai, mais je me flatte du moins, monsieur le marquis, que vous me donnerez du temps.

LE MARQUIS.

Le moins, le moins que je pourrai.

JACQUES.

Ah! notre hôtesse, quel diable de femme! Lucifer n'est pas pire. J'en tremble; et il faut que je boive un coup pour me rassurer.... Est-ce que vous me laisserez boire tout seul?

L'HÔTESSE.

Moi, je n'ai pas peur.... Madame de la Pommeraye disait : Je souffre, mais je ne souffre pas seule. Cruel homme, j'ignore quelle sera la durée de mon tourment; mais j'éterniserai le tien.... Elle tint le marquis près d'un mois dans l'attente de l'entrevue qu'elle avait promise, c'est-à-dire, qu'elle lui laissa tout le temps de pâtir, de se bien enivrer, et que sous prétexte d'adoucir la longueur du délai, elle lui permit de l'entretenir de sa passion.

LE MAÎTRE.

Et de la fortifier en en parlant.

JACQUES.

Quelle femme! quel diable de femme! Notre hôtesse, ma frayeur redouble.

L'HÔTESSE.

Le marquis venait donc tous les jours causer avec madame de la Pommeraye, qui achevait de l'irriter, de l'endurcir et de le perdre par les discours les plus artificieux. Il s'informait de la patrie, de la naissance, de l'éducation, de la fortune et du désastre de ces femmes; il y revenait sans cesse, et ne se croyait jamais assez instruit et touché. La marquise lui faisait remarquer le progrès de ses sentimens, et lui en familiarisait le terme, sous prétexte de lui en inspirer de l'effroi. Marquis, lui disait-elle, prenez-y garde, cela vous mènera loin; il pourrait arriver un jour que mon amitié, dont vous faites un étrange abus, ne m'excusât ni à mes yeux ni aux vôtres. Ce n'est pas que tous les jours on ne fasse de plus grandes folies. Marquis, je crains fort que vous n'obteniez cette fille qu'à des conditions qui, jusqu'à présent, n'ont pas été de votre goût.

Lorsque madame de la Pommeraye crut le marquis bien préparé pour le succès de son dessein, elle arrangea avec les deux femmes qu'elles viendraient dîner chez elle; et avec le marquis que, pour leur donner le change, il les surprendrait en habit de campagne : ce qui fut exécuté.

On en était au second service lorsqu'on annonça le marquis. Le marquis, madame de la Pommeraye et les deux d'Aisnon, jouèrent supérieurement l'embarras. Madame, dit-il à madame de la Pommeraye, j'arrive de ma terre; il est trop tard pour aller chez moi où l'on ne m'attend que ce soir, et je me suis flatté que vous ne me refuseriez pas à dîner.... Et tout en parlant, il avait pris une chaise, et s'était mis à table. On avait disposé le couvert de manière qu'il se trouvât à côté de la mère et en face de la fille. Il remercia d'un clin-d'œil madame de la Pommeraye de cette attention délicate. Après le trouble du premier instant, nos deux dévotes se rassurèrent. On causa, on fut même gai. Le marquis fut de la plus grande attention pour la mère, et de la politesse la plus réservée pour la fille. C'était un amusement secret bien plaisant pour ces trois femmes, que le scrupule du marquis à ne rien dire, à ne se rien permettre qui pût les effaroucher. Elles eurent l'inhumanité de le faire parler dévotion pendant trois heures de suite, et madame de la Pommeraye lui disait : Vos discours font merveilleusement l'éloge de vos parens; les premières leçons qu'on en reçoit ne s'effacent jamais. Vous entendez toutes les subtilités de l'amour divin, comme si vous

n'aviez été qu'à saint François-de-Sales pour toute nourriture. N'auriez-vous pas été un peu quiétiste? = Je ne m'en souviens plus.... = Il est inutile de dire que nos dévotes mirent dans la conversation tout ce qu'elles avaient de grâces, d'esprit, de séduction et de finesse. On toucha en passant le chapitre des passions, et mademoiselle Duquênoi ( c'était son nom de famille ) prétendit qu'il n'y en avait qu'une seule de dangereuse. Le marquis fut de son avis. Entre les six et sept, les deux femmes se retirèrent, sans qu'il fût possible de les arrêter; madame de la Pommeraye prétendant avec madame Duquênoi qu'il fallait aller de préférence à son devoir, sans quoi il n'y aurait presque point de journée dont la douceur ne fût altérée par le remords. Les voilà parties au grand regret du marquis, et le marquis en tête-à-tête avec madame de la Pommeraye.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Eh bien! marquis, ne faut-il pas que je sois bien bonne? Trouvez-moi à Paris une autre femme qui en fasse autant.

LE MARQUIS, *en se jetant à ses genoux.*

J'en conviens; il n'y en a pas une qui vous ressemble. Votre bonté me confond; vous êtes la seule véritable amie qu'il y ait au monde.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Êtes-vous bien sûr de sentir toujours également le prix de mon procédé?

LE MARQUIS.

Je serais un monstre d'ingratitude, si j'en rabattais.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Changeons de texte. Quel est l'état de votre cœur?

LE MARQUIS.

Faut-il vous l'avouer franchement? il faut que j'aie cette fille-là, ou que j'en périsse.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Vous l'aurez sans doute, mais il faut savoir comme quoi.

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Marquis, marquis, je vous connais, je les connais : tout est vu....

Le marquis fut environ deux mois sans se montrer chez madame de la Pommeraye; et voici ses démarches dans cet intervalle. Il fit connaissance avec le confesseur de la mère et de la

fille. C'était un ami du petit abbé dont je vous ai parlé. Ce prêtre, après avoir mis toutes les difficultés hypocrites qu'on peut apporter à une intrigue malhonnête, et vendu le plus chèrement qu'il lui fut possible la sainteté de son ministère, se prêta à tout ce que le marquis voulut.

La première scélératesse de l'homme de Dieu, ce fut d'aliéner la bienveillance du curé, et de lui persuader que ces deux protégées de madame de la Pommeraye obtenaient de la paroisse une aumône dont elles privaient des indigens plus à plaindre qu'elles. Son but était de les amener à ses vues par la misère.

Ensuite il travailla au tribunal de la confession à jeter la division entre la mère et la fille. Lorsqu'il entendait la mère se plaindre de sa fille, il aggravait les torts de celle-ci, et irritait le ressentiment de l'autre. Si c'était la fille qui se plaignît de sa mère, il lui insinuait que la puissance des pères et mères sur leurs enfans était limitée, et que, si la persécution de sa mère était poussée jusqu'à un certain point, il ne serait peut-être pas impossible de la soustraire à une autorité tyrannique. Puis il lui donnait pour pénitence de revenir à confesse.

Une autre fois il lui parlait de ses charmes, mais lestement : c'était un des plus dangereux présens que Dieu pût faire à une femme; de l'impression qu'en avait éprouvée un honnête homme qu'il ne nommait pas, mais qui n'était pas difficile à deviner. Il passait de là à la miséricorde infinie du ciel et à son indulgence pour des fautes que certaines circonstances nécessitaient; à la faiblesse de la nature, dont chacun trouve l'excuse en soi-même; à la violence et à la généralité de certains penchans, dont les hommes les plus saints n'étaient pas exempts. Il lui demandait ensuite si elle n'avait point de désirs, si le tempérament ne lui parlait pas en rêves, si la présence des hommes ne la troublait pas. Ensuite, il agitait la question si une femme devait céder ou résister à un homme passionné, et laisser mourir et damner celui pour qui le sang de Jésus-Christ a été versé : et il n'osait la décider. Puis il poussait de profonds soupirs; il levait les yeux au ciel, il priait pour la tranquillité des âmes en peine... La jeune fille le laissait aller. Sa mère et madame de la Pommeraye, à qui elle rendait fidèlement les propos du directeur, lui suggéraient des confidences qui toutes tendaient à l'encourager.

JACQUES.

Votre madame de la Pommeraye est une méchante femme.

LE MAÎTRE.

Jacques, c'est bientôt dit. Sa méchanceté, d'où lui vient-elle? Du marquis des Arcis. Rends celui-ci tel qu'il avait juré et qu'il

devait être, et trouve-moi quelque défaut dans madame de la Pommeraye. Quand nous serons en route, tu l'accuseras, et je me chargerai de la défendre. Pour ce prêtre, vil et séducteur, je te l'abandonne.

JACQUES.

C'est un si méchant homme, que je crois que de cette affaire-ci je n'irai plus à confesse. Et vous, notre hôtesse?

L'HÔTESSE.

Pour moi je continuerai mes visites à mon vieux curé, qui n'est pas curieux, et qui n'entend que ce qu'on lui dit.

JACQUES.

Si nous buvions à la santé de votre vieux curé?

L'HÔTESSE.

Pour cette fois-ci je vous ferai raison; car c'est un bon homme qui, les dimanches et jours de fêtes, laisse danser les filles et les garçons, et qui permet aux hommes et aux femmes de venir chez moi, pourvu qu'ils n'en sortent pas ivres. A mon curé!

JACQUES.

A votre curé!

L'HÔTESSE.

Nos femmes ne doutaient pas qu'incessamment l'homme de Dieu ne hasardât de remettre une lettre à sa pénitente : ce qui fut fait; mais avec quel ménagement! Il ne savait de qui elle était; il ne doutait point que ce ne fût de quelque âme bienfaisante et charitable qui avait découvert leur misère, et qui leur proposait des secours; il en remettait assez souvent de pareilles. Au demeurant vous êtes sage, madame votre mère est prudente, et j'exige que vous ne l'ouvriez qu'en sa présence. Mademoiselle Duquênoi accepta la lettre et la remit à sa mère, qui la fit passer sur-le-champ à madame de la Pommeraye. Celle-ci, munie de ce papier, fit venir le prêtre, l'accabla des reproches qu'il méritait, et le menaça de le déférer à ses supérieurs, si elle entendait encore parler de lui.

Dans cette lettre, le marquis s'épuisait en éloges de sa propre personne, en éloges de mademoiselle Duquênoi; peignait sa passion aussi violente qu'elle l'était, et proposait des conditions fortes, même un enlèvement.

Après avoir fait la leçon au prêtre, madame de la Pommeraye appela le marquis chez elle; lui représenta combien sa conduite était peu digne d'un galant homme; jusqu'où elle pouvait être compromise; lui montra sa lettre, et protesta que, malgré la tendre amitié qui les unissait, elle ne pouvait se dispenser de la produire au tribunal des lois, ou de la remettre à

madame Duquênoi, s'il arrivait quelque aventure éclatante à sa fille. Ah ! marquis, lui dit-elle, l'amour vous corrompt; vous êtes mal né, puisque le faiseur de grandes choses ne vous en inspire que d'avilissantes. Et que vous ont fait ces pauvres femmes, pour ajouter l'ignominie à la misère? Faut-il que, parce que cette fille est belle, et veut rester vertueuse, vous en deveniez le persécuteur? Est-ce à vous à lui faire détester un des plus beaux présens du ciel? Par où ai-je mérité, moi, d'être votre complice? Allons, marquis, jetez-vous à mes pieds, demandez-moi pardon, et faites serment de laisser mes tristes amies en repos.... Le marquis lui promit de ne plus rien entreprendre sans son aveu; mais qu'il fallait qu'il eût cette fille à quelque prix que ce fût.

Le marquis ne fut point du tout fidèle à sa parole. La mère était instruite; il ne balança pas à s'adresser à elle. Il avoua le crime de son projet; il offrit une somme considérable, des espérances que le temps pourrait amener; et sa lettre fut accompagnée d'un écrin de riches pierreries.

Les trois femmes tinrent conseil. La mère et la fille inclinaient à accepter; mais ce n'était pas le compte de madame de la Pommeraye. Elle revint sur la parole qu'on lui avait donnée; elle menaça de tout révéler; et au grand regret de nos deux dévotes, dont la jeune détacha de ses oreilles ces girandoles qui lui allaient si bien, l'écrin et la lettre furent renvoyés avec une réponse pleine de fierté et d'indignation.

Madame de la Pommeraye se plaignit au marquis du peu de fond qu'il y avait à faire sur ses promesses. Le marquis s'excusa sur l'impossibilité de lui proposer une commission si indécente. Marquis, marquis, lui dit madame de la Pommeraye, je vous ai déjà prévenu, et je vous le répète : vous n'en êtes pas où vous voudriez; mais il n'est plus temps de vous prêcher, ce seraient paroles perdues : il n'y a plus de ressources.... Le marquis avoua qu'il le pensait comme elle, et lui demanda la permission de faire une dernière tentative; c'était d'assurer des rentes considérables sur les deux têtes, de partager sa fortune avec les deux femmes, et de les rendre propriétaires à vie d'une de ses maisons à la ville, et d'une autre à la campagne. Faites, lui dit la marquise; je n'interdis que la violence; mais croyez, mon ami, que l'honneur et la vertu quand elle est vraie, n'ont point de prix aux yeux de ceux qui ont le bonheur de les posséder. Vos nouvelles offres ne réussiront pas mieux que les précédentes : je connais ces femmes, et j'en ferais la gageure.

Les nouvelles propositions sont faites. Autre conciliabule des trois femmes. La mère et la fille attendaient en silence la déci-

sion de madame de la Pommeraye. Celle-ci se promena un moment sans parler. Non, non, dit-elle, cela ne suffit pas à mon cœur ulcéré.... Et aussitôt elle prononça le refus; et aussitôt ces deux femmes fondirent en larmes, se jetèrent à ses pieds, et lui représentèrent combien il était affreux pour elles de repousser une fortune immense, qu'elles pouvaient accepter sans aucune fâcheuse conséquence. Madame de la Pommeraye lui répondit sèchement : Est-ce que vous imaginez que ce que je fais, je le fais pour vous? Qui êtes-vous? Que vous dois-je? A quoi tient-il que je ne vous renvoie l'une et l'autre à votre tripot? Si ce que l'on vous offre est trop pour vous, c'est trop peu pour moi. Ecrivez, madame, la réponse que je vais vous dicter, et qu'elle parte sous mes yeux. . Ces femmes s'en retournèrent encore plus effrayées qu'affligées.

JACQUES.

Cette femme a le diable au corps, et que veut-elle donc? Quoi! un refroidissement d'amour n'est pas assez puni par le sacrifice de la moitié d'une grande fortune.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous n'avez jamais été femme, encore moins honnête femme, et vous jugez d'après votre caractère qui n'est pas celui de madame de la Pommeraye! Veux-tu que je te dise? J'ai bien peur que le mariage du marquis des Arcis et d'une catin ne soit écrit là-haut.

JACQUES.

S'il est écrit là-haut, il se fera.

L'HÔTESSE.

Le marquis ne tarda pas à reparaître chez madame de la Pommeraye. Eh bien! lui dit-elle, vos nouvelles offres?

LE MARQUIS.

Faites et rejetées. J'en suis désespéré. Je voudrais arracher cette malheureuse passion de mon cœur; je voudrais m'arracher le cœur, et je ne saurais. Marquise, regardez-moi; ne trouvez-vous pas qu'il y a entre cette jeune fille et moi quelques traits de ressemblance?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je ne vous en avais rien dit; mais je m'en étais aperçue. Il ne s'agit pas de cela : que résolvez-vous?

LE MARQUIS.

Je ne puis me résoudre à rien. Il me prend des envies de me jeter dans une chaise de poste, et de courir tant que terre me portera; un moment après la force m'abandonne; je suis comme

anéanti ; ma tête s'embarrasse : je deviens stupide, et ne sais que devenir.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je ne vous conseille pas de voyager : ce n'est pas la peine d'aller jusqu'à Villejuif pour revenir.

Le lendemain, le marquis écrivit à la marquise qu'il partait pour sa campagne ; qu'il y resterait tant qu'il pourrait ; et qu'il la suppliait de le servir auprès de ses amies, si l'occasion s'en présentait ; son absence fut courte : il revint avec la résolution d'épouser.

JACQUES.

Ce pauvre marquis me fait pitié.

LE MAÎTRE.

Pas trop à moi.

L'HÔTESSE.

Il descendit à la porte de madame de la Pommeraye. Elle était sortie. En entrant elle trouva le marquis étendu dans un fauteuil, les yeux fermés, et absorbé dans la plus profonde rêverie. = Ah ! marquis, vous voilà ? La campagne n'a pas eu de longs charmes pour vous. Non, lui répondit-il ; je ne suis bien nulle part ; et j'arrive déterminé à la plus haute sottise qu'un homme de mon état, de mon âge et de mon caractère puisse faire. Mais il vaut mieux épouser que souffrir. J'épouse.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Marquis, l'affaire est grave, et demande de la réflexion.

LE MARQUIS.

Je n'en ai fait qu'une, mais elle est solide : c'est que je ne puis jamais être plus malheureux que je le suis.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Vous pourriez vous tromper.

JACQUES.

La traîtresse !

LE MARQUIS.

Voici donc enfin, mon amie, une négociation dont je puis, ce me semble, vous charger honnêtement. Voyez la mère et la fille ; interrogez la mère, sondez le cœur de la fille, et dites-leur mon dessein.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Tout doucement, marquis. J'ai cru les connaître assez pour ce que j'en avais à faire ; mais à présent qu'il s'agit du bonheur de mon ami, il me permettra d'y regarder de plus près. Je

m'informerai dans leur province, et je vous promets de les suivre pas à pas pendant toute la durée de leur séjour à Paris.

LE MARQUIS.

Ces précautions me semblent assez superflues. Des femmes dans la misère, qui résistent aux appats que je leur ai tendus, ne peuvent être que les créatures les plus rares. Avec mes offres, je serais venu à bout d'une duchesse. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit vous-même...

Mad. DE LA POMMERAYE.

Oui, j'ai dit tout ce qu'il vous plaira; mais avec tout cela permettez que je me satisfasse.

JACQUES.

La chienne! la coquine! l'enragée! et pourquoi aussi s'attacher à une pareille femme?

LE MAÎTRE.

Et pourquoi aussi la séduire et s'en détacher?

L'HÔTESSE.

Pourquoi cesser de l'aimer sans rime ni raison?

JACQUES, *montrant le ciel du doigt.*

Ah! mon maître!

LE MARQUIS.

Pourquoi, marquise, ne vous mariez-vous pas aussi?

Mad. DE LA POMMERAYE.

A qui, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Au petit comte; il a de l'esprit, de la naissance, de la fortune.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Et qui est-ce qui me répondra de sa fidélité? C'est vous, peut-être.

LE MARQUIS.

Non; mais il me semble qu'on se passe aisément de la fidélité d'un mari.

Mad. DE LA POMMERAYE.

D'accord; mais je serais peut-être assez bizarre pour m'en offenser; et je suis vindicative.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous vous vengeriez; cela s'en va sans dire. C'est que nous prendrions un hôtel commun, et que nous formerions tous quatre la plus agréable société.

Mad. DE LA POMMERAYE.

Tout cela est fort beau; mais je ne me marie pas. Le seul homme que j'aurais peut-être été tentée d'épouser...

LE MARQUIS.

C'est moi?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Je puis vous l'avouer à présent sans conséquence.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ne me l'avoir pas dit?

Mad. DE LA POMMERAYE.

Par l'événement, j'ai bien fait. Celle que vous allez avoir vous convient de tout point mieux que moi.

L'HÔTESSE.

Madame de la Pommeraye mit à ses informations toute l'exactitude et la célérité qu'elle voulut. Elle produisit au marquis les attestations les plus flatteuses; il y en avait de Paris; il y en avait de la province. Elle exigea du marquis encore une quinzaine, afin qu'il s'examinât de rechef. Cette quinzaine lui parut éternelle; enfin la marquise fut obligée de céder à son impatience et à ses prières. La première entrevue se fait chez ses amies; on y convient de tout, les bans se publient; le contrat se passe; le marquis fait présent à madame de la Pommeraye d'un superbe diamant; et le mariage est consommé.

JACQUES.

Quelle trame et quelle vengeance!

LE MAÎTRE.

Elle est incompréhensible.

JACQUES.

Délivrez-moi du souci de la première nuit des noces, et jusqu'à présent je n'y vois pas un grand mal.

LE MAÎTRE.

Tais-toi, nigaud.

L'HÔTESSE.

La nuit des noces se passa fort bien.

JACQUES.

Je croyais....

L'HÔTESSE.

Croyez à ce que votre maître vient de vous dire... Et en parlant ainsi elle souriait; et en souriant, elle passait sa main sur le visage de Jacques, et lui serrait le nez..... Mais ce fut le lendemain...

JACQUES.

Le lendemain, ne fut-ce pas comme la veille?

L'HÔTESSE.

Pas tout-à-fait. Le lendemain, madame de la Pommeraye écrivit au marquis un billet qui l'invitait à se rendre chez elle au plutôt, pour affaire importante. Le marquis ne se fit pas attendre.

On le reçut avec un visage où l'indignation se peignait dans toute sa force; le discours qu'on lui tint ne fut pas long; le voici: « Marquis, lui dit-elle, apprenez à me connaître. Si les autres » femmes s'estimaient assez pour éprouver mon ressentiment, » vos semblables seraient moins communs. Vous aviez acquis une » honnête femme que vous n'avez pas su conserver; cette femme, » c'est moi; elle s'est vengée en vous en faisant épouser une digne » de vous. Sortez de chez moi, et allez-vous-en rue Traversière, » à l'hôtel de Hambourg, où l'on vous apprendra le sale métier » que votre femme et votre belle-mère ont exercé pendant dix » ans, sous le nom de d'Aisnon. »

La surprise et la consternation de ce pauvre marquis ne peuvent se rendre. Il ne savait qu'en penser; mais son incertitude ne dura que le temps d'aller d'un bout de la ville à l'autre. Il ne rentra point chez lui de tout le jour; il erra dans les rues. Sa belle-mère et sa femme eurent quelque soupçon de ce qui s'était passé. Au premier coup de marteau, la belle-mère se sauva dans son appartement, et s'y enferma à la clef; sa femme l'attendit seule. A l'approche de son époux elle lut sur son visage la fureur qui le possédait. Elle se jeta à ses pieds, la face collée contre le parquet, sans mot dire. Retirez-vous, lui dit-il, infâme! loin de moi... Elle voulut se relever; mais elle retomba sur son visage, les bras étendus à terre entre les pieds du marquis. Monsieur, lui dit-elle, foulez-moi aux pieds, écrasez-moi, car je l'ai mérité; faites de moi tout ce qu'il vous plaira; mais épargnez ma mère... = Retirez-vous, reprit le marquis; retirez-vous! c'est assez de l'infamie dont vous m'avez couvert; épargnez-moi un crime... = La pauvre créature resta dans l'attitude où elle était, et ne lui répondit rien. Le marquis était assis dans un fauteuil, la tête enveloppée de ses bras, et le corps à demi-penché sur les pieds de son lit, hurlant par intervalles, sans la regarder. Retirez-vous!... Le silence et l'immobilité de la malheureuse le surprirent; il lui répéta d'une voix plus forte encore: Qu'on se retire; est-ce que vous ne m'entendez pas?... Ensuite il se baissa, la poussa durement, et reconnaissant qu'elle était sans sentiment et presque sans vie, il la prit par le milieu du

corps, l'étendit sur un canapé, attacha un moment sur elle des regards où se peignaient alternativement la commisération et le courroux. Il sonna : des valets entrèrent; on appela ses femmes, à qui il dit : Prenez votre maîtresse qui se trouve mal; portez-la dans son appartement, et secourez-la... Peu d'instans après il envoya secrètement savoir de ses nouvelles. On lui dit qu'elle était revenue de son premier évanouissement; mais que, les défaillances se succédant rapidement, elles étaient si fréquentes et si longues qu'on ne pouvait lui répondre de rien. Une ou deux heures après il renvoya secrètement savoir son état. On lui dit qu'elle suffoquait, et qu'il lui était survenu une espèce de hocquet qui se faisait entendre jusques dans les cours. A la troisième fois, c'était sur le matin, on lui rapporta qu'elle avait beaucoup pleuré, que le hocquet s'était calmé, et qu'elle paraissait s'assoupir.

Le jour suivant, le marquis fit mettre ses chevaux à sa chaise, et disparut pendant quinze jours, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Cependant, avant que de s'éloigner, il avait pourvu à tout ce qui était nécessaire à la mère et à la fille, avec ordre d'obéir à madame comme à lui-même.

Pendant cet intervalle, ces deux femmes restèrent l'une en présence de l'autre, sans presque se parler, la fille sanglotant, poussant quelquefois des cris, s'arrachant les cheveux, se tordant les bras, sans que sa mère osât s'approcher d'elle et la consoler. L'une montrait la figure du désespoir, l'autre la figure de l'endurcissement. La fille vingt fois dit à sa mère : Maman, sortons d'ici; sauvons-nous. Autant de fois la mère s'y opposa, et lui répondit : Non, ma fille, il faut rester; il faut voir ce que cela deviendra : cet homme ne nous tuera pas... Eh! plut à Dieu, lui répondait sa fille, qu'il l'eût déjà fait!... Sa mère lui répliquait : Vous feriez mieux de vous taire, que de parler comme une sotte.

A son retour, le marquis s'enferma dans son cabinet, et écrivit deux lettres, l'une à sa femme, l'autre à sa belle-mère. Celle-ci partit dans la même journée, et se rendit au couvent des Carmélites de la ville prochaine, où elle est morte il y a quelques jours. Sa fille s'habilla, et se traîna dans l'appartement de son mari où il lui avait apparemment enjoint de venir. Dès la porte, elle se jeta à genoux. Levez-vous, lui dit le marquis... Au lieu de se lever, elle s'avança vers lui sur ses genoux; elle tremblait de tous ses membres : elle était échevelée; elle avait le corps un peu penché, les bras portés de son côté, la tête relevée, le regard attaché sur ses yeux, et le visage inondé de pleurs. Il me semble, lui dit-elle, un sanglot séparant chacun de ses mots,

que votre cœur justement irrité s'est radouci, et que peut-être avec le temps j'obtiendrai miséricorde. Monsieur, de grâce, ne vous hâtez pas de me pardonner. Tant de filles honnêtes sont devenues de malhonnêtes femmes, que peut-être serai-je un exemple contraire. Je ne suis pas encore digne que vous vous rapprochiez de moi; attendez, laissez-moi seulement l'espoir du pardon. Tenez-moi loin de vous; vous verrez ma conduite; vous la jugerez : trop heureuse mille fois, trop heureuse si vous daignez quelquefois m'appeler! Marquez-moi le recoin obscur de votre maison où vous permettez que j'habite; j'y resterai sans murmure. Ah! si je pouvais m'arracher le nom et le titre qu'on m'a fait usurper, et mourir après, à l'instant vous seriez satisfait! Je me suis laissé conduire par faiblesse, par séduction, par autorité, par menaces, à une action infâme; mais ne croyez pas, monsieur, que je sois méchante : je ne le suis pas, puisque je n'ai pas balancé à paraître devant vous quand vous m'avez appelée, et que j'ose à présent lever les yeux sur vous et vous parler. Ah! si vous pouviez lire au fond de mon cœur, et voir combien mes fautes passées sont loin de moi; combien les mœurs de mes pareilles me sont étrangères! La corruption s'est posée sur moi; mais elle ne s'y est point attachée. Je me connais, et une justice que je me rends, c'est que par mes goûts, par mes sentimens, par mon caractère, j'étais née digne de l'honneur de vous appartenir. Ah! s'il m'eût été libre de vous voir, il n'y avait qu'un mot à dire, et je crois que j'en aurais eu le courage. Monsieur, disposez de moi comme il vous plaira; faites entrer vos gens; qu'ils me dépouillent, qu'ils me jettent la nuit dans la rue : je souscris à tout. Quel que soit le sort que vous me préparez, je m'y soumets : le fond d'une campagne, l'obscurité d'un cloître peut me dérober pour jamais à vos yeux : parlez, et j'y vais. Votre bonheur n'est point perdu sans ressource, et vous pourrez m'oublier.... Levez-vous, lui dit doucement le marquis; je vous ai pardonné : au moment même de l'injure j'ai respecté ma femme en vous; il n'est pas sorti de ma bouche une parole qui l'ait humiliée, ou du moins je m'en repens, et je proteste qu'elle n'en entendra plus aucune qui l'humilie, si elle se souvient qu'on ne peut rendre son époux malheureux sans le devenir. Soyez honnête, soyez heureuse, et faites que je le sois. Levez-vous, je vous en prie, ma femme, levez-vous et embrassez-moi; madame la marquise, levez-vous, vous n'êtes pas à votre place; madame des Arcis, levez-vous... = Pendant qu'il parlait ainsi, elle était restée le visage caché dans ses mains, et la tête appuyée sur les genoux du marquis; mais au mot de ma femme, au mot de madame des Arcis, elle se leva brusquement,

et se précipita sur le marquis; elle le tenait embrassé, à moitié suffoquée par la douleur et par la joie; puis elle se séparait de lui, se jetait à terre, et lui baisait les pieds. = Ah! lui disait le marquis, je vous ai pardonné; je vous l'ai dit; et je vois que vous n'en croyez rien. = Il faut, lui répondait-elle, que cela soit, et que je ne le croie jamais. = Le marquis ajoutait: En vérité je crois que je ne me repens de rien; et que cette Pommeraye, au lieu de se venger, m'aura rendu un grand service. Ma femme, allez vous habiller, tandis qu'on s'occupera à faire vos malles. Nous partons pour ma terre, où nous resterons jusqu'à ce que nous puissions reparaître ici sans conséquence pour vous et pour moi..... Ils passèrent presque trois ans de suite absens de la capitale.

JACQUES.

Et je gagerais bien que ces trois ans s'écoulèrent comme un jour, et que le marquis des Arcis fut un des meilleurs maris et eut une des meilleurs femmes qu'il y eût au monde.

LE MAÎTRE.

Je serais de moitié; mais en vérité je ne sais pourquoi; car je n'ai point été satisfait de cette fille pendant tout le cours des menées de la dame de la Pommeraye et de sa mère. Pas un instant de crainte, pas le moindre signe d'incertitude, pas un remords; je l'ai vue se prêter, sans aucune répugnance, à cette longue horreur. Tout ce qu'on a voulu d'elle, elle n'a jamais hésité de le faire; elle va à confesse; elle communie; elle joue la religion et ses ministres. Elle m'a semblé aussi fausse, aussi méprisable, aussi méchante que les deux autres..... Notre hôtesse, vous narrez assez bien; mais vous n'êtes pas encore profonde dans l'art dramatique. Si vous vouliez que cette jeune fille intéressât, il fallait lui donner de la franchise, et nous la montrer victime innocente et forcée de sa mère et de la Pommeraye; il fallait que les traitemens les plus cruels l'entraînassent, malgré qu'elle en eût, à concourir à une suite de forfaits continus pendant une année; il fallait préparer ainsi le raccommodement de cette femme avec son mari. Quand on introduit un personnage sur la scène, il faut que son rôle soit un; or je vous demanderai, notre charmante hôtesse, si la fille qui complote avec deux scélérates est bien la femme suppliante que nous avons vue aux pieds de son mari? Vous avez péché contre les règles d'Aristote, d'Horace, de Vida et de le Bossu.

L'HÔTESSE.

Je ne connais ni bossu ni droit: je vous ai dit la chose comme elle s'est passée, sans en rien omettre, sans y rien ajouter. Et

qui sait ce qui se passait au fond du cœur de cette jeune fille ; et si, dans les momens où elle nous paraissait agir le plus lestement, elle n'était pas secrètement dévorée de chagrin !

JACQUES.

Notre hôtesse, pour cette fois, il faut que je sois de l'avis de mon maître qui me le pardonnera ; car cela m'arrive si rarement ; de son Bossu, que je ne connais point ; et de ces autres messieurs qu'il a cités, et que je ne connais pas davantage. Si mademoiselle Duquênoi, ci-devant la d'Aisnon, avait été une jolie enfant, il y aurait paru.

L'HÔTESSE.

Jolie enfant ou non, tant y a que c'est une excellente femme ; que son mari est avec elle content comme un roi ; et qu'il ne la troquerait pas contre une autre.

LE MAÎTRE.

Je l'en félicite : il a été plus heureux que sage.

L'HÔTESSE.

Et moi, je vous souhaite une bonne nuit. Il est tard, et il faut que je sois la dernière couchée et la première levée. Quel maudit métier ! Bonsoir, messieurs, bonsoir. Je vous avais promis, je ne sais plus à propos de quoi, l'histoire d'un mariage saugrenu : et je crois vous avoir tenu parole. Monsieur Jacques, je crois que vous n'aurez pas de peine à vous endormir ; car vos yeux sont plus d'à demi-fermés. Bonsoir, monsieur Jacques.

LE MAÎTRE.

Eh bien ! notre hôtesse, il n'y a donc pas moyen de savoir vos aventures ?

L'HÔTESSE.

Non.

JACQUES.

Vous avez un furieux goût pour les contes !

LE MAÎTRE.

Il est vrai ; ils m'instruisent et m'amusent. Un bon conteur est un homme rare.

JACQUES.

Et voilà tout juste pourquoi je n'aime pas les contes, à moins que je ne les fasse.

LE MAÎTRE.

Tu aimes mieux parler mal que te taire.

JACQUES.

Il est vrai.

LE MAÎTRE.

Et moi, j'aime mieux entendre mal parler que de ne rien entendre.

JACQUES.

Cela nous met tous deux fort à notre aise. = Je ne sais où l'hôtesse, Jacques et son maître avaient mis leur esprit, pour n'avoir pas trouvé une seule des choses qu'il y avait à dire en faveur de mademoiselle Duquênoi. Est-ce que cette fille comprit rien aux artifices de la dame de la Pommeraye, avant le dénouement? Est-ce qu'elle n'aurait pas mieux aimé accepter les offres que la main du marquis, et l'avoir pour amant que pour époux? Est-ce qu'elle n'était pas continuellement sous les menaces et le despotisme de la marquise? Peut-on la blâmer de son horrible aversion pour un état infâme? et si l'on prend le parti de l'en estimer davantage, peut-on exiger d'elle bien de la délicatesse, bien du scrupule, dans le choix des moyens de s'en tirer?

Et vous croyez, lecteur, que l'apologie de madame de la Pommeraye est plus difficile à faire? Il vous aurait été peut-être plus agréable d'entendre là-dessus Jacques et son maître; mais ils avaient à parler de tant d'autres choses plus intéressantes, qu'ils auraient vraisemblablement négligé celle-ci. Permettez donc que je m'en occupe un moment.

Vous entrez en fureur au nom de madame de la Pommeraye, et vous vous écriez : Ah! la femme horrible! ah! l'hypocrite! ah! la scélérate!... Point d'exclamation, point de courroux, point de partialité : raisonnons. Il se fait tous les jours des actions plus noires, sans aucun génie. Vous pouvez haïr; vous pouvez redouter madame de la Pommeraye : mais vous ne la mépriserez pas. Sa vengeance est atroce; mais elle n'est souillée d'aucun motif d'intérêt. On ne vous a pas dit qu'elle avait jeté au nez du marquis le beau diamant dont il lui avait fait présent; mais elle le fit : je le sais par les voies les plus sûres. Il ne s'agit ni d'augmenter sa fortune, ni d'acquérir quelques titres d'honneur. Quoi! si cette femme en avait fait autant, pour obtenir à un mari la récompense de ses services; si elle s'était prostituée à un ministre ou même à un premier commis, pour un cordon ou pour une colonelle; au dépositaire de la feuille des Bénéfices, pour une riche abbaye, cela vous paraîtrait tout simple, l'usage serait pour vous : et lorsqu'elle se venge d'une perfidie, vous vous révoltez contre elle au lieu de voir que son ressentiment ne vous indigne que parce que vous êtes incapable d'en éprouver un aussi profond, ou que vous ne faites presque aucun cas de la vertu des femmes. Avez-vous un peu réfléchi sur les sacrifices que madame de la Pommeraye avait faits au marquis? Je ne vous dirai

pas que sa bourse lui avait été ouverte en toute occasion, et que pendant plusieurs années il n'avait eu d'autre maison, d'autre table que la sienne : cela vous ferait hocher de la tête ; mais elle s'était assujettie à toutes ses fantaisies, à tous ses goûts ; pour lui plaire, elle avait renversé le plan de sa vie. Elle jouissait de la plus haute considération dans le monde, par la pureté de ses mœurs : et elle s'était rabaissée sur la ligne commune. On dit d'elle, lorsqu'elle eut agréé l'hommage du marquis des Arcis : Enfin cette merveilleuse madame de la Pommeraye s'est donc faite comme une d'entre nous.... Elle avait remarqué autour d'elle les souris ironiques ; elle avait entendu les plaisanteries, et souvent elle en avait rougi et baissé les yeux ; elle avait avalé tout le calice de l'amertume préparé aux femmes dont la conduite réglée a fait trop long-temps la satire des mauvaises mœurs de celles qui les entourent ; elle avait supporté tout l'éclat scandaleux par lequel on se venge des imprudentes bégueules qui affichent de l'honnêteté. Elle était vaine ; et elle serait morte de douleur plutôt que de promener dans le monde, après la honte de la vertu abandonnée, le ridicule d'une délaissée. Elle touchait au moment où la perte d'un amant ne se répare plus. Tel était son caractère, que cet événement la condamnait à l'ennui et à la solitude. Un homme en poignarde un autre pour un geste, pour un démenti ; et il ne sera pas permis à une honnête femme perdue, déshonorée, trahie, de jeter le traître entre les bras d'une courtisane ? Ah ! lecteur, vous êtes bien léger dans vos éloges, et bien sévère dans votre blâme. Mais, me direz-vous, c'est plus encore la manière que la chose que je reproche à la marquise. Je ne me fais pas à un ressentiment d'une si longue tenue ; à un tissu de fourberies, de mensonges, qui dure près d'un an. Ni moi non plus, ni Jacques, ni son maître, ni l'hôtesse. Mais vous pardonnez tout à un premier mouvement ; et je vous dirai que, si le premier mouvement des autres est court, celui de madame de la Pommeraye et des femmes de son caractère est long. Leur âme reste quelquefois toute leur vie comme au premier moment de l'injure ; et quel inconvénient, quelle injustice y a-t-il à cela ? Je n'y vois que des trahisons moins communes ; et j'approuverais fort une loi qui condamnerait aux courtisanes celui qui aurait séduit et abandonné une honnête femme, l'homme commun aux femmes communes...

Tandis que je disserte, le maître de Jacques ronfle comme s'il m'avait écouté ; et Jacques, à qui les muscles des jambes refusaient le service, rôde dans la chambre, en chemise, et pieds nus, culbute tout ce qu'il rencontre, et réveille son maître qui lui dit d'entre ses rideaux : Jacques, tu es ivre. = On peut s'en

faut. = A quelle heure as-tu résolu de te coucher? = Tout-à-l'heure, monsieur; c'est qu'il y a..... c'est qu'il y a..... = Qu'est-ce qu'il y a? = Dans cette bouteille un reste qui s'éventerait. J'ai en horreur les bouteilles en vidange; cela me reviendrait en tête, quand je serais couché; et il n'en faudrait pas davantage pour m'empêcher de fermer l'œil. Notre hôtesse est par ma foi une excellente femme, et son vin de Champagne un excellent vin; ce serait dommage de le laisser éventer.... Le voilà bientôt à couvert.... et il ne s'éventera plus.... Et tout en balbutiant, Jacques, en chemise, et pieds nus, avait sablé deux ou trois rasades sans ponctuation, comme il s'exprimait, c'est-à-dire, de la bouteille au verre, du verre à la bouche. Il y a deux versions sur ce qui suivit après qu'il eût éteint les lumières. Les uns prétendent qu'il se mit à tâtonner le long des murs sans pouvoir retrouver son lit, et qu'il disait: Ma foi, il n'y est plus, ou, s'il y est, il est écrit là-haut que je ne le retrouverai pas; dans l'un et l'autre cas il faut s'en passer; et qu'il prit le parti de s'étendre sur des chaises. D'autres, qu'il était écrit là-haut qu'il s'embarrasserait les pieds dans les chaises, qu'il tomberait sur le carreau, et qu'il y resterait. De ces deux versions, demain, après-demain, vous choisirez, à tête reposée, celle qui vous conviendra le mieux.

---

# SUITE DE

# JACQUES LE FATALISTE.

---

Nos deux voyageurs, qui s'étaient couchés tard et la tête un peu chaude de vin, dormirent la grasse matinée; Jacques à terre ou sur des chaises, selon la version que vous aurez préférée; son maître plus à son aise dans son lit. L'hôtesse monta, et leur annonça que la journée ne serait pas belle; mais que, quand le temps leur permettrait de continuer leur route, ils risqueraient leur vie ou seraient arrêtés par le gonflement des eaux du ruisseau qu'ils auraient à traverser; et que plusieurs hommes de cheval, qui n'avaient pas voulu l'en croire, avaient été forcés de rebrousser chemin. Le maître dit à Jacques : Jacques, que ferons-nous? Jacques répondit : Nous déjeûnerons d'abord avec notre hôtesse : ce qui nous avisera. L'hôtesse jura que c'était sagement pensé. On servit à déjeûner. L'hôtesse ne demandait pas mieux que d'être gaie; le maître de Jacques s'y serait prêté; mais Jacques commençait à souffrir; il mangea de mauvaise grâce, il ne but pas, il se tut. Ce dernier symptôme était surtout fâcheux : c'était la suite de la mauvaise nuit qu'il avait passée, et du mauvais lit qu'il avait eu. Il se plaignait de douleurs dans les membres; sa voix rauque annonçait un mal de gorge. Son maître lui conseilla de se coucher : il n'en voulut rien faire. L'hôtesse lui proposait une soupe à l'oignon. Il demanda qu'on fît du feu dans la chambre, car il ressentait du frisson; qu'on lui préparât de la tisane, et qu'on lui apportât une bouteille de vin blanc : ce qui fut exécuté sur-le-champ. Voilà l'hôtesse partie, et Jacques en tête-à-tête avec son maître. Celui-ci allait à la fenêtre, disait : Quel diable de temps! regardait à sa montre (car c'était la seule en qui il eût confiance) quelle heure il était, prenait sa prise de tabac, recommençait la même chose d'heure en heure, s'écriant à chaque fois : Quel diable de temps! se tournant vers Jacques et ajoutant : La belle occasion pour reprendre et achever l'histoire de tes amours! mais on parle mal d'amour et d'autre chose quand on souffre. Vois, tâte-toi, si tu peux continuer, continue; sinon, bois ta tisane, et dors.

Jacques prétendit que le silence lui était malsain; qu'il était un animal jaseur; et que le principal avantage de sa condition, celui qui le touchait le plus, c'était la liberté de se dédommager des douze années de bâillon qu'il avait passées chez son grand-père, à qui Dieu fasse miséricorde.

LE MAÎTRE.

Parle donc, puisque cela nous fait plaisir à tous deux. Tu en étais à je ne sais quelle proposition malhonnête de la femme du chirurgien ; il s'agissait, je crois, d'expulser celui qui servait au château, et d'y installer son mari.

JACQUES.

M'y voilà ; mais un moment, s'il vous plaît. Humectons.

Jacques remplit un grand gobelet de tisane, y versa un peu de vin blanc, et l'avala. C'était une recette qu'il tenait de son capitaine, et que M. Tissot, qui la tenait de Jacques, recommande dans son traité des maladies populaires. Le vin blanc, disaient Jacques et M. Tissot, fait pisser, est diurétique, corrige la fadeur de la tisane, et soutient le ton de l'estomac et des intestins. Son verre de tisane bu, Jacques continua :

Me voilà sorti de la maison du chirurgien, monté dans la voiture, arrivé au château, et entouré de tous ceux qui l'habitaient.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu y étais connu ?

JACQUES.

Assurément ! Vous rappelleriez-vous une certaine femme à la cruche d'huile ?

LE MAÎTRE.

Fort bien !

JACQUES.

Cette femme était la commissionnaire de l'intendant et des domestiques. Jeanne avait prôné dans le château l'acte de commisération que j'avais exercé envers elle ; ma bonne œuvre était parvenue aux oreilles du maître : on ne lui avait pas laissé ignorer les coups de pieds et de poings dont elle avait été récompensée la nuit sur le grand chemin. Il avait ordonné qu'on me découvrît et qu'on me transportât chez lui. M'y voilà. On me regarde, on m'interroge, on m'admire. Jeanne m'embrassait et me remerciait. Qu'on le loge commodément, disait le maître à ses gens, et qu'on ne le laisse manquer de rien ; au chirurgien de la maison : Vous le visiterez assidûment.... Tout fut exécuté de point en point. Eh bien ! mon maître, qui sait ce qui est écrit là-haut? Qu'on dise à présent que c'est bien ou mal fait de donner son argent ; que c'est un malheur d'être assommé... Sans ces deux événemens, M. Desglands n'aurait jamais entendu parler de Jacques.

LE MAÎTRE.

M. Desglands, seigneur de Miremont ! C'est au château de

Miremont que tu es? chez mon vieil ami, le père de M. Desforges, l'intendant de la province?

JACQUES.

Tout juste. Et la jeune brune à la taille légère, aux yeux noirs....

LE MAÎTRE.

Est Denise, la fille de Jeanne?

JACQUES.

Elle-même.

LE MAÎTRE.

Tu as raison, c'est une des plus belles et des plus honnêtes créatures qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Moi, et la plupart de ceux qui fréquentaient le château de Desglands, avaient tout mis en œuvre inutilement pour la séduire; et il n'y en avait pas un de nous qui n'eût fait de grandes sottises pour elle, à condition d'en faire une petite pour lui.

Jacques cessant ici de parler, son maître lui dit : A quoi penses-tu? Que fais-tu?

JACQUES.

Je fais ma prière.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu pries?

JACQUES.

Quelquefois.

LE MAÎTRE.

Et que dis-tu?

JACQUES.

Je dis : « Toi qui as fait le grand rouleau, quel que tu sois,
» et dont le doigt a tracé toute l'écriture qui est là-haut, tu as
» su de tous les temps ce qu'il me fallait; que ta volonté soit
» faite. *Amen.* »

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu ne ferais pas aussi bien de te taire?

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non. Je prie à tout hasard; et quoi qu'il m'avînt, je ne m'en réjouirais ni m'en plaindrais, si je me possédais; mais c'est que je suis inconséquent et violent, que j'oublie mes principes ou les leçons de mon capitaine, et que je ris et pleure comme un sot.

LE MAÎTRE.

Est-ce que ton capitaine ne pleurait point, ne riait jamais?

JACQUES.

Rarement.... Jeanne m'amena sa fille un matin ; et s'adressant d'abord à moi, elle me dit : Monsieur, vous voilà dans un beau château, où vous serez un peu mieux que chez votre chirurgien. Dans les commencemens surtout, oh ! vous serez soigné à ravir ; mais je connais les domestiques, il y a assez long-temps que je le suis ; peu à peu leur beau zèle se ralentira. Les maîtres ne penseront plus à vous ; et si votre maladie dure, vous serez oublié, mais si parfaitement oublié, que s'il vous prenait fantaisie de mourir de faim, cela vous réussirait..... Puis se tournant vers sa fille : Ecoute, Denise, lui dit-elle, je veux que tu visites cet honnête homme-là quatre fois par jour : le matin, à l'heure du dîner, sur les cinq heures, et à l'heure du souper. Je veux que tu lui obéisses comme à moi. Voilà qui est dit, et n'y manque pas.

LE MAÎTRE.

Sais-tu ce qui lui est arrivé à ce pauvre Desglands ?

JACQUES.

Non, monsieur ; mais si les souhaits que j'ai faits pour sa prospérité n'ont pas été remplis, ce n'est pas faute d'avoir été sincères. C'est lui qui me donna au commandeur de la Boulaye, qui périt en passant à Malte ; c'est le commandeur de la Boulaye qui me donna à son frère aîné le capitaine, qui est peut-être mort à présent de la fistule ; c'est ce capitaine qui me donna à son frère le plus jeune, l'avocat-général de Toulouse, qui devint fou, et que la famille fit enfermer. C'est M. Pascal, avocat-général de Toulouse, qui me donna au comte de Tourville, qui aima mieux laisser croître sa barbe sous un habit de capucin que d'exposer sa vie ; c'est le comte de Tourville qui me donna à la marquise du Belloy, qui s'est sauvée à Londres avec un étranger ; c'est la marquise du Belloy qui me donna à un de ses cousins, qui s'est ruiné avec les femmes, et qui a passé aux îles ; c'est ce cousin-là qui me recommanda à un monsieur Hérissant, usurier de profession, qui faisait valoir l'argent de M. Rusai, docteur de Sorbonne, qui me fit entrer chez mademoiselle Isselin, que vous entreteniez, et qui me plaça chez vous, à qui je devrai un morceau de pain sur mes vieux jours ; car vous me l'avez promis si je vous restais attaché : et il n'y a pas d'apparence que nous nous séparions. Jacques a été fait pour vous, et vous fûtes fait pour Jacques.

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, tu as parcouru bien des maisons en assez peu de temps.

JACQUES.

Il est vrai ; on m'a renvoyé quelquefois.

LE MAÎTRE.

Pourquoi ?

JACQUES.

C'est que je suis né bavard, et que tous ces gens-là voulaient qu'on se tût. Ce n'était pas comme vous, qui me remercieriez demain si je me taisais. J'avais tout juste le vice qui vous convenait. Mais qu'est-ce donc qui est arrivé à M. Desglands? dites-moi cela, tandis que je m'apprêterai un coup de tisane.

LE MAÎTRE.

Tu as demeuré dans son château, et tu n'as jamais entendu parler de son emplâtre !

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Cette aventure-là sera pour la route; l'autre est courte. Il avait fait sa fortune au jeu. Il s'attacha à une femme que tu auras pu voir dans son château, femme d'esprit, mais sérieuse, taciturne, originale et dure. Cette femme lui dit un jour : Ou vous m'aimez mieux que le jeu, et en ce cas donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne jouerez jamais ; ou vous aimez mieux le jeu que moi, et en ce cas ne me parlez plus de votre passion, et jouez tant qu'il vous plaira..... Desglands donna sa parole d'honneur qu'il ne jouerait plus.=Ni gros ni petit jeu.=Ni gros ni petit jeu. Il y avait environ dix ans qu'ils vivaient ensemble dans le château que tu connais, lorsque Desglands, appelé à la ville par une affaire d'intérêt, eut le malheur de rencontrer chez son notaire une de ses anciennes connaissances de breland, qui l'entraîna à dîner dans un tripot où il perdit en une seule séance tout ce qu'il possédait. Sa maîtresse fut inflexible ; elle était riche ; elle fit à Desglands une pension modique, et se sépara de lui pour toujours.

JACQUES.

J'en suis fâché, c'était un galant homme.

LE MAÎTRE.

Comment va la gorge ?

JACQUES.

Mal.

LE MAÎTRE.

C'est que tu parles trop, et que tu ne bois pas assez.

JACQUES.

C'est que je n'aime pas la tisane, et que j'aime à parler.

LE MAÎTRE.

Eh bien ! Jacques, te voilà chez Desglands, près de Denise, et Denise autorisée par sa mère à te faire au moins quatre visites par jour. La coquine ! préférer un Jacques !

JACQUES.

Un Jacques ! un Jacques, monsieur, est un homme comme un autre.

LE MAÎTRE.

Jacques, tu te trompes, un Jacques n'est point un homme comme un autre.

JACQUES.

C'est quelquefois mieux qu'un autre.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous vous oubliez. Reprenez l'histoire de vos amours, et souvenez-vous que vous n'êtes et que vous ne serez jamais qu'un Jacques.

JACQUES.

Si, dans la chaumière où nous trouvâmes les coquins, Jacques n'avait pas valu un peu mieux que son maître....

LE MAÎTRE.

Jacques, vous êtes un insolent ; vous abusez de ma bonté. Si j'ai fait la sottise de vous tirer de votre place, je saurai bien vous y remettre. Jacques, prenez votre bouteille et votre coquemard, et descendez là-bas.

JACQUES.

Cela vous plaît à dire, monsieur ; je me trouve bien ici, et je ne descendrai pas là-bas.

LE MAÎTRE.

Je te dis que tu descendras.

JACQUES.

Je suis sûr que vous ne dites pas vrai. Comment, monsieur, après m'avoir accoutumé pendant dix ans à vivre de pair à compagnon....

LE MAÎTRE.

Il me plaît que cela cesse.

JACQUES.

Après avoir souffert toutes mes impertinences....

LE MAÎTRE.

Je n'en veux plus souffrir.

JACQUES.

Après m'avoir fait asseoir à table à côté de vous, m'avoir appelé votre ami....

LE MAÎTRE.

Vous ne savez pas ce que c'est que le nom d'ami donné par un supérieur à son subalterne.

JACQUES.

Quand on sait que tous vos ordres ne sont que des clous à soufflet, s'ils n'ont été ratifiés par Jacques; après avoir si bien accolé votre nom au mien, que l'un ne va jamais sans l'autre, et que tout le monde dit Jacques et son maître; tout à coup il vous plaira de les séparer! Non, monsieur, cela ne sera pas. Il est écrit là-haut que tant que Jacques vivra, que tant que son maître vivra, et même après qu'ils seront morts tous deux, on dira Jacques et son maître.

LE MAÎTRE.

Et je dis, Jacques, que vous descendrez, et que vous descendrez sur-le-champ, parce que je vous l'ordonne.

JACQUES.

Monsieur, commandez-moi toute autre chose, si vous voulez que je vous obéisse.

Ici le maître de Jacques se leva, le prit à la boutonnière, et lui dit gravement : Descendez.

Jacques lui répondit froidement : Je ne descends pas.

Le maître le secouant fortement, lui dit : Descendez, maroufle! obéissez-moi.

Jacques lui répliqua plus froidement encore : Maroufle tant qu'il vous plaira; mais le maroufle ne descendra pas. Tenez, monsieur, ce que j'ai à la tête, comme on dit, je ne l'ai pas au talon. Vous vous échauffez inutilement, Jacques restera où il est, et ne descendra pas.

Et puis Jacques et son maître, après s'être modérés jusqu'à ce moment, s'échappent tous les deux à la fois, et se mettent à crier à tue-tête : Tu descendras. Je ne descendrai pas. Tu descendras. Je ne descendrai pas.

A ce bruit, l'hôtesse monta, et s'informa de ce que c'était; mais ce ne fut pas dans le premier instant qu'on lui répondit; on continua à crier : Tu descendras. Je ne descendrai pas. Ensuite le maître, le cœur gros, se promenant dans la chambre, disait en grommelant : A-t-on jamais rien vu de pareil?=L'hôtesse ébahie et debout : Eh bien! messieurs, de quoi s'agit-il? =Jacques, sans s'émouvoir, à l'hôtesse : C'est mon maître à qui

la tête tourne; il est fou.=Le maître : C'est bête que tu veux dire ? = Jacques : Tout comme il vous plaira. = Le maître à l'hôtesse : L'avez-vous entendu ? = L'hôtesse : il a tort; mais la paix, la paix; parlez l'un ou l'autre, et que je sache ce dont il s'agit. = Le maître à Jacques : Parle, maroufle. = Jacques à son maître : Parlez vous-même. = L'hôtesse à Jacques : Allons, monsieur Jacques, parlez, votre maître vous l'ordonne; après tout, un maître est un maître.... = Jacques expliqua la chose à l'hôtesse. L'hôtesse, après avoir entendu, leur dit : Messieurs, voulez-vous m'accepter pour arbitre ? = Jacques et son maître, tous les deux à la fois : Très-volontiers, très-volontiers, notre hôtesse. = Et vous vous engagez d'honneur à exécuter ma sentence ? = Jacques et son maître : D'honneur, d'honneur..... = Alors l'hôtesse s'asseyant sur la table, et prenant le ton et le maintien d'un grave magistrat, dit :

« Ouï la déclaration de monsieur Jacques, et d'après des faits » tendant à prouver que son maître est un bon, un très-bon, » un trop bon maître; et que Jacques n'est point un mauvais » serviteur, quoiqu'un peu sujet à confondre la possession ab- » solue et inamovible avec la concession passagère et gratuite, » j'annulle l'égalité qui s'est établie entre eux par le laps de » temps, et la recrée sur-le-champ. Jacques descendra, et quand » il aura descendu, il remontera; il rentrera dans toutes les » prérogatives dont il a joui jusqu'à ce jour. Son maître lui » tendra la main, et lui dira d'amitié : Bonjour, Jacques; » je suis bien aise de vous revoir....Jacques lui répondra : Et » moi, monsieur, je suis enchanté de vous retrouver.... Et » je défends qu'il soit jamais question entre eux de cette affaire, » et que la prérogative de maître et de serviteur soit agitée à » l'avenir. Voulons que l'un ordonne et que l'autre obéisse, » chacun de son mieux; et qu'il soit laissé entre ce que l'un » peut et ce que l'autre doit, la même obscurité que ci-devant. »

En achevant ce prononcé, qu'elle avait pillé dans quelque ouvrage du temps, publié à l'occasion d'une querelle toute pareille, et où l'on avait entendu de l'une des extrémités du royaume à l'autre, le maître crier à son serviteur : Tu descendras ! Et le serviteur crier de son côté : Je ne descendrai pas ! Allons, dit-elle à Jacques, vous, donnez-moi le bras sans parlementer davantage..... Jacques s'écria douloureusement : Il était donc écrit là-haut que je descendrais !.... = L'hôtesse à Jacques : Il était écrit là-haut qu'au moment où l'on prend maître, on descendra, on montera, on avancera, on reculera, on restera, et cela sans qu'il soit jamais libre aux pieds de se refuser aux ordres de la tête. Qu'on me donne le bras, et que

mon ordre s'accomplisse...=Jacques donna le bras à l'hôtesse ; mais à peine eurent-ils passé le seuil de la chambre, que le maître se précipita sur Jacques, et l'embrassa ; quitta Jacques pour embrasser l'hôtesse ; et les embrassant l'un et l'autre, il disait : Il est écrit là-haut que je ne me déferai jamais de cet original-là, et que tant que je vivrai il sera mon maître et que je serai son serviteur...L'hôtesse ajouta : Et qu'à vue de pays, vous ne vous en trouverez pas plus mal tous deux.

L'hôtesse, après avoir apaisé cette querelle, qu'elle prit pour la première, et qui n'était pas la centième de la même espèce, et réinstallé Jacques à sa place, s'en alla à ses affaires, et le maître dit à Jacques : A présent que nous voilà de sang-froid et en état de juger sainement, ne conviendras-tu pas....

JACQUES.

Je conviendrai que quand on a donné sa parole d'honneur, il faut la tenir ; et puisque nous avons promis au juge sur notre parole d'honneur de ne pas revenir sur cette affaire, il n'en faut plus parler.

LE MAÎTRE.

Tu as raison.

JACQUES.

Mais sans revenir sur cette affaire, ne pourrions-nous pas en prévenir cent autres par quelque arrangement raisonnable ?

LE MAÎTRE.

J'y consens.

JACQUES.

Stipulons, 1°. qu'attendu qu'il est écrit là-haut que je vous suis essentiel, et que je sens, que je sais que vous ne pouvez pas vous passer de moi, j'abuserai de ces avantages toutes et quantes fois que l'occasion s'en présentera.

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, on n'a jamais rien stipulé de pareil.

JACQUES.

Stipulé ou non stipulé, cela s'est fait de tous les temps, se fait aujourd'hui, et se fera tant que le monde durera. Croyez-vous que les autres n'aient pas cherché comme vous à se soustraire à ce décret, et que vous serez plus habile qu'eux ? Défaites-vous de cette idée, et soumettez-vous à la loi d'un besoin dont il n'est pas en votre pouvoir de vous affranchir.

Stipulons, 2°. qu'attendu qu'il est aussi impossible à Jacques de ne pas connaître son ascendant et sa force sur son maître, qu'à son maître de méconnaître sa faiblesse et de se dépouiller de son indulgence, il faut que Jacques soit insolent, et que, pour

la paix, son maître ne s'en aperçoive pas. Tout cela s'est arrangé à notre insu, tout cela fut scellé là-haut au moment où la nature fit Jacques et son maître. Il fut arrêté que vous auriez les titres, et que j'aurais la chose. Si vous vouliez vous opposer à la volonté de nature, vous n'y feriez que de l'eau claire.

LE MAÎTRE.

Mais, à ce compte, ton lot vaudrait mieux que le mien.

JACQUES.

Qui vous le dispute?

LE MAÎTRE.

Mais, à ce compte, je n'ai qu'à prendre ta place et te mettre à la mienne.

JACQUES.

Savez-vous ce qui en arriverait? Vous y perdriez le titre, et vous n'auriez pas la chose. Restons comme nous sommes, nous sommes fort bien tous deux; et que le reste de notre vie soit employé à faire un proverbe.

LE MAÎTRE.

Quel proverbe?

JACQUES.

Jacques mène son maître. Nous serons les premiers dont on l'aura dit; mais on le répétera de mille autres qui valent mieux que vous et moi.

LE MAÎTRE.

Cela me semble dur, très-dur.

JACQUES.

Mon maître, mon cher maître, vous allez regimber contre un aiguillon qui n'en piquera que plus vivement. Voilà donc qui est convenu entre nous.

LE MAÎTRE.

Et que fait notre consentement à une loi nécessaire?

JACQUES.

Beaucoup. Croyez-vous qu'il soit inutile de savoir une bonne fois, nettement, clairement, à quoi s'en tenir? Toutes nos querelles ne sont venues jusqu'à présent que parce que nous ne nous étions pas encore bien dit, vous, que vous vous appelleriez mon maître, et que c'est moi qui serais le vôtre. Mais voilà qui est entendu; et nous n'avons plus qu'à cheminer en conséquence.

LE MAÎTRE.

Mais où diable as-tu appris tout cela?

JACQUES.

Dans le grand livre. Ah! mon maître, on a beau réfléchir, méditer, étudier dans tous les livres du monde, on n'est jamais qu'un petit clerc quand on n'a pas lu dans le grand livre....

L'après-dîner, le soleil s'éclaircit. Quelques voyageurs assurèrent que le ruisseau était guéable. Jacques descendit; son maître paya l'hôtesse très-largement. Voilà à la porte de l'auberge un assez grand nombre de passagers que le mauvais temps y avait retenus, se préparant à continuer leur route; parmi ces passagers, Jacques et son maître, l'homme au mariage saugrenu et son compagnon. Les piétons ont pris leurs bâtons et leur bissacs; d'autres s'arrangent dans leurs fourgons ou leurs voitures; les cavaliers sont sur leurs chevaux, et boivent le vin de l'étrier. L'hôtesse affable tient une bouteille à la main, présente des verres, et les remplit, sans oublier le sien; on lui dit des choses obligeantes; elle y répond avec politesse et gaieté. On pique des deux, on se salue, et l'on s'éloigne.

Il arriva que Jacques et son maître, le marquis des Arcis et son compagnon de voyage, avaient la même route à faire. De ces quatre personnages il n'y a que ce dernier qui ne vous soit pas connu. Il avait à peine atteint l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans. Il était d'une timidité qui se peignait sur son visage; il portait sa tête un peu penchée sur l'épaule gauche; il était silencieux, et n'avait presque aucun usage du monde. S'il faisait la révérence, il inclinait la partie supérieure de son corps sans remuer ses jambes; assis, il avait le tic de prendre les basques de son habit, et de les croiser sur ses cuisses; de tenir ses mains dans les fentes, et d'écouter ceux qui parlaient, les yeux presque fermés. A cette allure singulière Jacques le déchiffra; et s'approchant de l'oreille de son maître, il lui dit: Je gage que ce jeune homme a porté l'habit de moine? = Et pourquoi cela, Jacques? = Vous verrez.

Nos quatre voyageurs allèrent de compagnie, s'entretenant de la pluie, du beau temps, de l'hôtesse, de l'hôte, de la querelle du marquis des Arcis, au sujet de Nicole. Cette chienne affamée et mal-propre venait sans cesse s'essuyer à ses bas; après l'avoir inutilement chassée plusieurs fois avec sa serviette, d'impatience il lui avait détaché un assez violent coup de pied.... Et voilà tout de suite la conversation tournée sur cet attachement singulier des femmes pour les animaux. Chacun en dit son avis. Le maître de Jacques, s'adressant à Jacques, lui dit: Et toi, Jacques, qu'en penses-tu?

Jacques demanda à son maître s'il n'avait pas remarqué que,

quelle que fût la misère des petites gens, n'ayant pas de pain pour eux, ils avaient tous des chiens; s'il n'avait pas remarqué que ces chiens, étant tous instruits à faire des tours, à marcher à deux pattes, à danser, à rapporter, à sauter pour le roi, pour la reine, à faire le mort, cette éducation les avait rendus les plus malheureuses bêtes du monde. D'où il conclut que tout homme voulait commander à un autre; et que l'animal se trouvant dans la société immédiatement au-dessous de la classe des derniers citoyens commandés par toutes les autres classes, ils prenaient un animal pour commander aussi à quelqu'un. Eh bien! dit Jacques, chacun a son chien. Le ministre est le chien du roi, le premier commis est le chien du ministre, la femme est le chien du mari, ou le mari le chien de la femme; Favori est le chien de celle-ci, et Thibaud est le chien de l'homme du coin. Lorsque mon maître me fait parler quand je voudrais me taire, ce qui, à la vérité, m'arrive rarement, continua Jacques; lorsqu'il me fait taire quand je voudrais parler, ce qui est très-difficile; lorsqu'il me demande l'histoire de mes amours, et que j'aimerais mieux causer d'autre chose; lorsque j'ai commencé l'histoire de mes amours, et qu'il l'interrompt: que suis-je autre chose que son chien? les hommes faibles sont les chiens des hommes fermes.

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, cet attachement pour les animaux, je ne le remarque pas seulement dans les petites gens; je connais de grandes dames entourées d'une meute de chiens, sans compter les chats, les perroquets, les oiseaux.

JACQUES.

C'est leur satire et celle de ce qui les entoure. Elles n'aiment personne; personne ne les aime: et elles jettent aux chiens un sentiment dont elles ne savent que faire.

LE MARQUIS DES ARCIS.

Aimer les animaux ou jeter son cœur aux chiens, cela est singulièrement vu.

LE MAÎTRE.

Ce qu'on donne à ces animaux-là suffirait à la nourriture de deux ou trois malheureux.

JACQUES.

A présent en êtes-vous surpris?

LE MAÎTRE.

Non.

Le marquis des Arcis tourna les yeux sur Jacques, sourit de

ses idées ; puis, s'adressant à son maître, il lui dit : Vous avez là un serviteur qui n'est pas ordinaire.

LE MAÎTRE.

Un serviteur ! vous avez bien de la bonté : c'est moi qui suis le sien ; et peu s'en est fallu que ce matin, pas plus tard, il ne me l'ait prouvé en forme.

Tout en causant on arriva à la couchée, et l'on fit chambrée commune. Le maître de Jacques et le marquis des Arcis soupèrent ensemble. Jacques et le jeune homme furent servis à part. Le maître ébaucha en quatre mots au marquis l'histoire de Jacques et son tour de tête fataliste. Le marquis parla du jeune homme qui le suivait. Il avait été Prémontré. Il était sorti de sa maison par une aventure bizarre ; des amis le lui avaient recommandé ; et il en avait fait son secrétaire en attendant mieux. Le maître de Jacques dit : Cela est plaisant. = Le marquis des Arcis : Et que trouvez-vous de plaisant à cela ? = Je parle de Jacques. A peine sommes-nous entrés dans le logis que nous venons de quitter, que Jacques m'a dit à voix basse : Monsieur, regardez bien ce jeune homme, je gagerais qu'il a été moine. = Le marquis : Il a rencontré juste, je sais sur quoi. Vous couchez-vous de bonne heure ? = Non, pas ordinairement ; et ce soir j'en suis d'autant moins pressé que nous n'avons fait que demi-journée. = Le marquis des Arcis : Si vous n'avez rien qui vous occupe plus utilement ou plus agréablement, je vous raconterai l'histoire de mon secrétaire ; elle n'est pas commune. = Le maître : Je l'écouterai volontiers. =

Je vous entends, lecteur ; vous me dites : Et les amours de Jacques ?..... Croyez-vous que je n'en sois pas aussi curieux que vous ? Avez-vous oublié que Jacques aimait à parler, et surtout à parler de lui ; manie générale des gens de son état ; manie qui les tire de leur abjection, qui les place dans la tribune, et qui les transforme tout à coup en personnages intéressans ? Quel est, à votre avis, le motif qui attire la populace aux exécutions publiques ? L'inhumanité ? Vous vous trompez : le peuple n'est point inhumain ; ce malheureux autour de l'échafaud duquel il s'attroupe, il l'arracherait des mains de la justice s'il le pouvait. Il va chercher en Grève une scène qu'il puisse raconter à son retour dans le faubourg ; celle-là ou une autre, cela lui est indifférent, pourvu qu'il fasse un rôle, qu'il rassemble ses voisins, et qu'il s'en fasse écouter. Donnez au boulevard une fête amusante ; et vous verrez que la place des exécutions sera vide. Le peuple est avide de spectacles, et y court, parce qu'il est amusé quand il en jouit, et qu'il est encore amusé par le récit qu'il en fait quand il en est

revenu. Le peuple est terrible dans sa fureur ; mais elle ne dure pas. Sa misère propre l'a rendu compatissant ; il détourne les yeux du spectacle d'horreur qu'il est allé chercher ; il s'attendrit, il s'en retourne en pleurant..... Tout ce que je vous débite là, lecteur, je le tiens de Jacques, je vous l'avoue, parce que je n'aime pas à me faire honneur de l'esprit d'autrui. Jacques ne connaissait ni le nom de vice, ni le nom de vertu ; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots récompenses ou châtimens, il haussait les épaules. Selon lui la récompense était l'encouragement des bons ; le châtiment, l'effroi des méchans. Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit écrite là-haut? Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie, qu'une boule qui aurait la conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne ; et que, si l'enchaînement des causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir nous était connu, nous resterions convaincus qu'il n'a fait que ce qu'il était nécessaire de faire. Je l'ai plusieurs fois contredit, mais sans avantage et sans fruit. En effet, que répliquer à celui qui vous dit : Quelle que soit la somme des élémens dont je suis composé, je suis un ; or, une cause n'a qu'un effet ; j'ai toujours été une cause une ; je n'ai donc jamais eu qu'un effet à produire ; ma durée n'est donc qu'une suite d'effets nécessaires. C'est ainsi que Jacques raisonnait d'après son capitaine. La distinction d'un monde physique et d'un monde moral lui semblait vide de sens. Son capitaine lui avait fourré dans la tête toutes ces opinions qu'il avait puisées, lui, dans Spinosa qu'il savait par cœur. D'après ce système, on pourrait imaginer que Jacques ne se réjouissait, ne s'affligeait de rien ; cela n'était pourtant pas vrai. Il se conduisait à peu près comme vous et moi. Il remerciait son bienfaiteur, pour qu'il lui fît encore du bien. Il se mettait en colère contre l'homme injuste ; et quand on lui objectait qu'il ressemblait alors au chien qui mord la pierre qui l'a frappé : Nenni, disait-il, la pierre mordue par le chien ne se corrige pas ; l'homme injuste est modifié par le bâton. Souvent il était inconséquent comme vous et moi, et sujet à oublier ses principes, excepté dans quelques circonstances où sa philosophie le dominait évidemment ; c'était alors qu'il disait : Il fallait que cela fût, car cela était écrit là-haut. Il tâchait à prévenir le mal ; il était prudent avec le plus grand mépris pour la prudence. Lorsque l'accident était arrivé, il en revenait à son refrein ; et il était consolé. Du reste, bon homme, franc, honnête, brave, attaché, fidèle, très-têtu, encore plus bavard, et

affligé comme vous et moi d'avoir commencé l'histoire de ses amours sans presque aucun espoir de la finir. Ainsi je vous conseille, lecteur, de prendre votre parti ; et au défaut des amours de Jacques, de vous accommoder des aventures du secrétaire du marquis des Arcis. D'ailleurs, je le vois, ce pauvre Jacques, le cou entortillé d'un large mouchoir ; sa gourde, ci-devant pleine de bon vin, ne contenant que de la tisane, toussant, jurant contre l'hôtesse qu'ils ont quittée, et contre son vin de Champagne, ce qu'il ne ferait pas s'il se ressouvenait que tout est écrit là-haut, même son rhume. Et puis, lecteur, toujours des contes d'amour ; un, deux, trois, quatre contes d'amour que je vous ai faits ; trois ou quatre autres contes d'amour qui vous reviennent encore : ce sont beaucoup de contes d'amour. Il est vrai d'un autre côté que, puisqu'on écrit pour vous, il faut ou se passer de votre applaudissement, ou vous servir à votre goût, et que vous l'avez bien décidé pour les contes d'amour. Toutes vos nouvelles en vers ou en prose sont des contes d'amour ; presque tous vos poëmes, élégies, églogues, idylles, chansons, épîtres, comédies, tragédies, opéra, sont des contes d'amour. Presque toutes vos peintures et vos sculptures ne sont que des contes d'amour. Vous êtes aux contes d'amour pour toute nourriture depuis que vous existez, et vous ne vous en lassez point. L'on vous tient à ce régime et l'on vous tiendra long-temps encore, hommes et femmes, grands et petits enfans, sans que vous vous en lassiez. En vérité cela est merveilleux. Je voudrais que l'histoire du secrétaire du marquis des Arcis fût encore un conte d'amour ; mais j'ai peur qu'il n'en soit rien, et que vous n'en soyez ennuyé. Tant pis pour le marquis des Arcis, pour le maître de Jacques, pour vous, lecteur, et pour moi.

Il vient un moment où presque toutes les jeunes filles et les jeunes garçons tombent dans la mélancolie ; ils sont tourmentés d'une inquiétude vague qui se promène sur tout, et qui ne trouve rien qui la calme. Ils cherchent la solitude ; ils pleurent ; le silence des cloîtres les touche ; l'image de la paix qui semble régner dans les maisons religieuses les séduit. Ils prennent pour la voix de Dieu qui les appelle à lui les premiers efforts d'un tempérament qui se développe : et c'est précisément lorsque la nature les sollicite, qu'ils embrassent un genre de vie contraire au vœu de la nature. L'erreur ne dure pas ; l'expression de la nature devient plus claire : on la reconnaît ; et l'être sequestré tombe dans les regrets, la langueur, les vapeurs, la folie ou le désespoir... Tel fut le préambule du marquis des Arcis. Dégoûté du monde à l'âge de dix-sept ans, Richard (c'est le nom de mon secrétaire) se sauva de la maison paternelle, et prit l'habit de Prémontré.

LE MAÎTRE.

De Prémontré ? Je lui en sais gré. Ils sont blancs comme des cygnes, et saint Norbert qui les fonda n'omit qu'une chose dans ses conditions.....

LE MARQUIS DES ARCIS.

D'assigner un vis-à-vis à chacun de ses religieux.

LE MAÎTRE.

Si ce n'était pas l'usage des amours d'aller tout nus, ils se déguiseraient en Prémontrés. Il règne dans cet Ordre une politique singulière. On vous permet la duchesse, la marquise, la comtesse, la présidente, la conseillère, même la financière, mais point la bourgeoise ; quelque jolie que soit la marchande, vous verrez rarement un Prémontré dans une boutique.

LE MARQUIS DES ARCIS.

C'est ce que Richard m'avait dit. Richard aurait fait ses vœux après deux ans de noviciat, si ses parens ne s'y étaient opposés. Son père exigea qu'il rentrerait dans la maison, et que là il lui serait permis d'éprouver sa vocation, en observant toutes les règles de la vie monastique pendant une année : traité qui fut fidèlement rempli de part et d'autre. L'année d'épreuve, sous les yeux de sa famille, écoulée, Richard demanda à faire ses vœux. Son père lui répondit : Je vous ai accordé une année pour prendre une dernière résolution, j'espère que vous ne m'en refuserez pas une pour la même chose ; je consens seulement que vous alliez la passer où il vous plaira. En attendant la fin de ce second délai, l'abbé de l'Ordre se l'attacha. C'est dans cet intervalle qu'il fut impliqué dans une des aventures qui n'arrivent que dans les couvens. Il y avait alors à la tête d'une des maisons de l'Ordre un supérieur d'un caractère extraordinaire : il s'appelait le père Hudson. Le père Hudson avait la figure la plus intéressante : un grand front, un visage ovale, un nez aquilin, de grands yeux bleus, de belles dents, le souris le plus fin, une tête couverte d'une forêt de cheveux blancs, qui ajoutaient la dignité à l'intérêt de sa figure ; de l'esprit, des connaissances, de la gaîté, le maintien et le propos le plus honnête, l'amour de l'ordre, celui du travail ; mais les passions les plus fougueuses, mais le goût le plus effréné des plaisirs et des femmes, mais le génie de l'intrigue porté au dernier point, mais les mœurs les plus dissolues, mais le despotisme le plus absolu dans sa maison. Lorsqu'on lui en donna l'administration, elle était infectée d'un jansénisme ignorant ; les études s'y faisaient mal, les affaires temporelles étaient en désordre, les devoirs religieux y étaient tombés en désuétude,

les offices divins s'y célébraient avec indécence, les logemens superflus y étaient occupés par des pensionnaires dissolus. Le père Hudson convertit ou éloigna les jansénistes, présida lui-même aux études, rétablit le temporel, remit la règle en vigueur, expulsa les pensionnaires scandaleux, introduisit dans la célébration des offices la régularité et la bienséance, et fit de sa communauté une des plus édifiantes. Mais cette austérité à laquelle il assujettissait les autres, lui, s'en dispensait; ce joug de fer sous lequel il tenait ses subalternes, il n'était pas assez dupe pour le partager; aussi étaient-ils animés contre le père Hudson d'une fureur renfermée qui n'en était que plus violente et plus dangereuse. Chacun était son ennemi et son espion; chacun s'occupait, en secret, à percer les ténèbres de sa conduite; chacun tenait un état séparé de ses désordres cachés; chacun avait résolu de le perdre; il ne faisait pas une démarche qui ne fût suivie; ses intrigues étaient à peine nouées, qu'elles étaient connues.

L'abbé de l'Ordre avait une maison attenante au monastère. Cette maison avait deux portes, l'une qui s'ouvrait dans la rue, l'autre dans le cloître; Hudson en avait forcé les serrures; l'abbatiale était devenue le réduit de ces scènes nocturnes, et le lit de l'abbé celui de ses plaisirs. C'était par la porte de la rue, lorsque la nuit était avancée, qu'il introduisait lui-même, dans les appartemens de l'abbé, des femmes de toutes les conditions: c'était là qu'on faisait des soupers délicats. Hudson avait un confessionnal, et il avait corrompu toutes celles d'entre ses pénitentes qui en valaient la peine. Parmi ces pénitentes il y avait une petite confiseuse qui faisait bruit dans le quartier, par sa coquetterie et ses charmes; Hudson, qui ne pouvait fréquenter chez elle, l'enferma dans son sérail. Cette espèce de rapt ne se fit pas sans donner des soupçons aux parens et à l'époux. Ils lui rendirent visite. Hudson les reçut avec un air consterné. Comme ces bonnes gens étaient en train de lui exposer leur chagrin, la cloche sonne; c'était à six heures du soir; Hudson leur impose silence, ôte son chapeau, se lève, fait un signe de croix, et dit d'un ton affectueux et pénétré: *Angelus Domini nuntiavit Mariæ*... Et voilà le père de la confiseuse et ses frères honteux de leur soupçon, qui disaient, en descendant l'escalier, à l'époux: Mon fils, vous êtes un sot..... Mon frère, n'avez-vous point de honte? Un homme qui dit l'*Angelus*, un saint!

Un soir, en hiver, qu'il s'en retournait à son couvent, il fut attaqué par une de ces créatures qui sollicitent les passans; elle lui paraît jolie: il la suit; à peine est-il entré, que le guet survient. Cette aventure en aurait perdu un autre; mais Hudson

était homme de tête, et cet accident lui concilia la bienveillance et la protection du magistrat de police. Conduit en sa présence, voici comment il lui parla : Je m'appelle Hudson, je suis le supérieur de ma maison. Quand j'y suis entré tout était en désordre ; il n'y avait ni science, ni discipline, ni mœurs; le spirituel y était négligé jusqu'au scandale ; le dégât du temporel menaçait la maison d'une ruine prochaine. J'ai tout rétabli ; mais je suis homme, et j'ai mieux aimé m'adresser à une femme corrompue, que de m'adresser à une honnête femme. Vous pouvez à présent disposer de moi comme il vous plaira.... Le magistrat lui recommanda d'être plus circonspect à l'avenir, lui promit le secret sur cette aventure, et lui témoigna le désir de le connaître plus intimement.

Cependant les ennemis dont il était environné avaient, chacun de leur côté, envoyé au général de l'Ordre des mémoires, où ce qu'ils savaient de la mauvaise conduite d'Hudson était exposé. La confrontation de ces mémoires en augmentait la force. Le général était janséniste, et par conséquent disposé à tirer vengeance de l'espèce de persécution qu'Hudson avait exercée contre les adhérens à ses opinions. Il aurait été enchanté d'étendre le reproche des mœurs corrompues d'un seul défenseur de la bulle et de la morale relâchée sur la secte entière. En conséquence il remit les différens mémoires des faits et gestes d'Hudson entre les mains de deux commissaires qu'il dépêcha secrètement, avec ordre de procéder à leur vérification et de la constater juridiquement ; leur enjoignant surtout de mettre à la conduite de cette affaire la plus grande circonspection, le seul moyen d'accabler subitement le coupable, et de le soustraire à la protection de la cour et du Mirepoix, aux yeux duquel le jansénisme était le plus grand de tous les crimes, et la soumission à la bulle *unigenitus*, la première des vertus. Richard, mon secrétaire, fut un des deux commissaires.

Voilà ces deux hommes partis du noviciat, installés dans la maison d'Hudson, et procédant sourdement aux informations. Ils eurent bientôt recueilli une liste de plus de forfaits qu'il n'en fallait pour mettre cinquante moines dans l'*in pace*. Leur séjour avait été long, mais leur menée si adroite qu'il n'en était rien transpiré. Hudson, tout fin qu'il était, touchait au moment de sa perte, qu'il n'en avait pas le moindre soupçon. Cependant le peu d'attention de ces nouveaux venus à lui faire la cour, le secret de leur voyage, leurs sorties tantôt ensemble, tantôt séparés ; leurs fréquentes conférences avec les autres religieux, l'espèce de gens qu'ils visitaient et dont ils étaient visités, lui causèrent quelque inquiétude. Il les épia, il les fit épier; et bientôt l'objet

de leur mission fut évident pour lui. Il ne se déconcerta point; il s'occupa profondément de la manière, non d'échapper à l'orage qui le menaçait, mais de l'attirer sur la tête des deux commissaires : et voici le parti très-extraordinaire auquel il s'arrêta.

Il avait séduit une jeune fille qu'il tenait cachée dans un petit logement du faubourg Saint-Médard. Il court chez elle, et lui tient le discours suivant : Mon enfant, tout est découvert, nous sommes perdus; avant huit jours vous serez renfermée, et j'ignore ce qu'il sera fait de moi. Point de désespoir, point de cris; remettez-vous de votre trouble. Ecoutez-moi, faites ce que je vous dirai, faites-le bien, je me charge du reste. Demain je pars pour la campagne. Pendant mon absence, allez trouver deux religieux que je vais vous nommer. (Et il lui nomma les deux commissaires.) Demandez à leur parler en secret. Seule avec eux, jetez-vous à leurs genoux, implorez leur secours, implorez leur justice, implorez leur médiation auprès du général, sur l'esprit duquel vous savez qu'ils peuvent beaucoup; pleurez, sanglotez, arrachez-vous les cheveux; et en pleurant, sanglotant, vous arrachant les cheveux, racontez-leur toute notre histoire, et la racontez de la manière la plus propre à inspirer de la commisération pour vous, de l'horreur contre moi. = Comment, monsieur, je leur dirai.... = Oui, vous leur direz qui vous êtes, à qui vous appartenez, que je vous ai séduite au tribunal de la confession, enlevée d'entre les bras de vos parens, et reléguée dans la maison où vous êtes. Dites qu'après vous avoir ravi l'honneur et précipitée dans le crime, je vous ai abandonnée à la misère; dites que vous ne savez plus que devenir. = Mais, Père.... = Exécutez ce que je vous prescris, et ce qui me reste à vous prescrire, ou résolvez votre perte et la mienne. Ces deux moines ne manqueront pas de vous plaindre, de vous assurer de leur assistance, et de vous demander un second rendez-vous que vous leur accorderez. Ils s'informeront de vous et de vos parens, et comme vous ne leur aurez rien dit qui ne soit vrai, vous ne pouvez leur devenir suspecte. Après cette première et leur seconde entrevue, je vous prescrirai ce que vous aurez à faire à la troisième. Songez seulement à bien jouer votre rôle

Tout se passa comme Hudson l'avait imaginé. Il fit un second voyage. Les deux commissaires en instruisent la jeune fille; elle revint dans la maison. Ils lui redemandèrent le récit de sa malheureuse histoire. Tandis qu'elle racontait à l'un, l'autre prenait des notes sur les tablettes. Ils gémirent sur son sort, l'instruisirent de la désolation de ses parens, qui n'était que trop réelle, et lui promirent sûreté pour sa personne et prompte vengeance de son séducteur; mais à la condition qu'elle signerait sa décla-

ration. Cette proposition parut d'abord la révolter ; on insista : elle consentit. Il n'était plus question que du jour, de l'heure et de l'endroit où se dresserait cet acte, qui demandait du temps et de la commodité.... Où nous sommes, cela ne se peut ; si le prieur revenait, et qu'il m'aperçût... Chez moi, je n'oserais vous le proposer.... Cette fille et les commissaires se séparèrent, s'accordant réciproquement du temps pour lever ces difficultés.

Dès le jour même, Hudson fut informé de ce qui s'était passé. Le voilà au comble de la joie ; il touche au moment de son triomphe ; bientôt il apprendra à ces blancs-becs à quel homme ils ont affaire. Prenez la plume, dit-il à la jeune fille, et donnez-leur rendez-vous dans l'endroit que je vais vous indiquer. Ce rendez-vous leur conviendra, j'en suis sûr. La maison est honnête, et la femme qui l'occupe jouit, dans son voisinage, et parmi les autres locataires, de la meilleure réputation.

Cette femme était cependant une des intrigantes secrètes qui jouent la dévotion, qui s'insinuent dans les meilleures maisons, qui ont le ton doux, affectueux, patelin, et qui surprennent la confiance des mères et des filles, pour les amener au désordre. C'était l'usage qu'Hudson faisait de celle-ci ; c'était sa marcheuse. Mit-il, ne mit-il pas l'intrigante dans le secret ? c'est ce que j'ignore.

En effet, les deux envoyés du général acceptent le rendez-vous. Les y voilà avec la jeune fille. L'intrigante se retire. On commençait à verbaliser, lorsqu'il se fait un grand bruit dans la maison. = Messieurs, à qui en voulez-vous ? — Nous en voulons à la dame Simion. (C'était le nom de l'intrigante.) = Vous êtes à sa porte. On frappe violemment à sa porte. Messieurs, dit la jeune fille aux deux religieux, répondrai-je ? = Répondez. = Ouvrirai-je ? = Ouvrez.... Celui qui parlait ainsi était un commissaire avec lequel Hudson était en liaison intime ; car qui ne connaissait-il pas ? Il lui avait révélé son péril et dicté son rôle. Ah ! ah ! dit le commissaire en entrant, deux religieux en tête-à-tête avec une fille ! Elle n'est pas mal. = La jeune fille s'était si indécemment vêtue, qu'il était impossible de se méprendre à son état et à ce qu'elle pouvait avoir à démêler avec deux moines dont le plus âgé n'avait pas trente ans. Ceux-ci protestaient de leur innocence. Le commissaire ricanait en passant la main sous le menton de la jeune fille qui s'était jetée à ses pieds et qui demandait grâce. Nous sommes en lieu honnête, disaient les moines. = Oui, oui, en lieu honnête, disait le commissaire. = Qu'ils étaient venus pour affaire importante. = L'affaire importante qui conduit ici, nous la connaissons. Mademoiselle, parlez

Monsieur le commissaire, ce que ces messieurs vous assurent est la pure vérité..... = Cependant, le commissaire verbalisait à son tour, et comme il n'y avait rien dans son procès-verbal, que l'exposition pure et simple du fait, les deux moines furent obligés de signer. En descendant ils trouvèrent tous les locataires sur les paliers de leurs appartemens, à la porte de la maison une populace nombreuse, un fiacre, des archers qui les mirent dans le fiacre, au bruit confus de l'invective et des huées. Ils s'étaient couvert le visage de leurs manteaux, ils se désolaient. Le commissaire perfide s'écriait : Eh ! pourquoi, mes Pères, fréquenter ces endroits et ces créatures-là ? Cependant ce ne sera rien ; j'ai ordre de la police de vous déposer entre les mains de votre supérieur, qui est un galant homme, indulgent ; il ne mettra pas à cela plus d'importance que cela ne vaut. Je ne crois pas qu'on en use dans vos maisons comme chez les cruels Capucins. Si vous aviez affaire à des Capucins, ma foi, je vous plaindrais.... Tandis que le commissaire leur parlait, le fiacre s'acheminait vers le couvent, la foule grossissait, l'entourait, le précédait, et le suivait à toutes jambes. On entendait ici : Qu'est-ce?... Là : Ce sont des moines. = Qu'ont-ils fait ? = On les a pris chez des filles. = Des Prémontrés chez des filles ! = Et oui ; ils courent sur les brisées des Carmes et des Cordeliers.... Les voilà arrivés. Le commissaire descend, frappe à la porte, frappe encore, frappe une troisième fois ; enfin elle s'ouvre. On avertit le supérieur Hudson, qui se fait attendre une demi-heure au moins, afin de donner au scandale tout son éclat. Il paraît enfin. Le commissaire lui parle à l'oreille ; le commissaire a l'air d'intercéder ; Hudson de rejeter durement sa prière ; enfin, celui-ci prenant un visage sévère et un ton ferme, lui dit : Je n'ai point de religieux dissolu dans ma maison ; ces gens-là sont deux étrangers qui me sont inconnus, peut-être deux coquins déguisés, dont vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira.... A ces mots, la porte se ferme ; le commissaire remonte dans la voiture, et dit à nos deux pauvres diables plus morts que vifs : J'y ai fait tout ce que j'ai pu ; je n'aurais jamais cru le Père Hudson si dur. Aussi, pourquoi diable aller chez des filles ? = Si celle avec laquelle vous nous avez trouvés en est une, ce n'est point le libertinage qui nous a menés chez elle. = Ah ! ah ! mes Pères ; et c'est à un vieux commissaire que vous dites cela ! Qui êtes-vous ? = Nous sommes religieux ; et l'habit que nous portons est le nôtre. = Songez que demain il faudra que votre affaire s'éclaircisse ; parlez vrai : je puis peut-être vous servir. = Nous vous avons dit vrai.... Mais où allons-nous ? = Au petit Châtelet. = Au petit Châtelet ! En prison ! = J'en suis désolé.

Ce fut en effet là que Richard et son compagnon furent déposés ; mais le dessein d'Hudson n'était pas de les y laisser. Il était monté en chaise de poste ; il était arrivé à Versailles ; il parlait au ministre ; il lui traduisait cette affaire comme il lui convenait. Voilà, monseigneur, à quoi l'on s'expose lorsqu'on introduit la réforme dans une maison dissolue, et qu'on en chasse les hérétiques. Un moment plus tard, j'étais perdu, j'étais déshonoré. La persécution n'en restera pas là ; toutes les horreurs dont il est possible de noircir un homme de bien, vous les entendrez ; mais j'espère, monseigneur, que vous vous rappellerez que notre général....=Je sais, je sais, et je vous plains. Les services que vous avez rendus à l'église et à votre ordre, ne seront point oubliés. Les élus du seigneur ont de tous les temps été exposés à des disgrâces : ils ont su les supporter ; il faut savoir imiter leur courage. Comptez sur les bienfaits et la protection du roi. Les moines ! les moines ! je l'ai été, et j'ai connu par expérience ce dont il sont capables. = Si le bonheur de l'église et de l'état voulait que votre éminence me survécût, je persévérerais sans crainte. = Je ne tarderai pas à vous tirer de là. Allez. = Non, monseigneur, non, je ne m'éloignerai pas sans un ordre exprès qui délivre ces deux mauvais religieux... = Je vois que l'honneur de la religion et de votre habit vous touche au point d'oublier des injures personnelles ; cela est tout-à-fait chrétien, et j'en suis édifié sans en être surpris d'un homme tel que vous. Cette affaire n'aura point d'éclat. = Ah! monseigneur, vous comblez mon âme de joie ! dans ce moment c'est tout ce que je redoutais. = Je vais travailler à cela.

Dès le soir même Hudson eut l'ordre d'élargissement, et le lendemain Richard et son compagnon, dès la pointe du jour, étaient à vingt lieues de Paris, sous la conduite d'un exempt qui les remit dans la maison professe. Il était aussi porteur d'une lettre qui enjoignait au général de cesser de pareilles menées, et d'imposer la peine claustrale à nos deux religieux.

Cette aventure jeta la consternation parmi les ennemis d'Hudson ; il n'y avait pas un moine dans sa maison, que son regard ne fît trembler. Quelques mois après il fut pourvu d'une riche abbaye. Le général en conçut un dépit mortel. Il était vieux, et il y avait tout à craindre que l'abbé Hudson ne lui succédât. Il aimait tendrement Richard. Mon pauvre ami, lui dit-il un jour, que deviendrais-tu si tu tombais sous l'autorité du scélérat Hudson ? J'en suis effrayé. Tu n'es point engagé ; si tu m'en croyais, tu quitterais l'habit... Richard suivit ce conseil, et revint dans la maison paternelle, qui n'était pas éloignée de l'abbaye possédée par Hudson.

Hudson et Richard fréquentant les mêmes maisons, il était impossible qu'ils ne se rencontrassent pas, et en effet ils se rencontrèrent. Richard était un jour chez la dame d'un château, situé entre Châlons et Saint-Dizier, mais plus près de Saint-Dizier que de Châlons, et à une portée de fusil de l'abbaye d'Hudson. La dame lui dit : Nous avons ici votre ancien prieur : il est très-aimable, mais, au fond, quel homme est-ce ? = Le meilleur des amis, et le plus dangereux des ennemis. = Est-ce que vous ne seriez pas tenté de le voir ? = Nullement.... A peine eût-il fait cette réponse, qu'on entendit le bruit d'un cabriolet qui entrait dans les cours, et qu'on en vit descendre Hudson avec une des plus belles femmes du canton. Vous le verrez malgré que vous en ayez, lui dit la dame du château, car c'est lui.

La dame du château et Richard vont au-devant de la dame du cabriolet et de l'abbé Hudson. Les dames s'embrassent ; Hudson, en s'approchant de Richard, et le reconnaissant, s'écrie : Eh ! c'est vous, mon cher Richard ? Vous avez voulu me perdre, je vous le pardonne ; pardonnez-moi votre visite au petit Châtelet, et n'y pensons plus. = Convenez, monsieur l'abbé, que vous étiez un grand vaurien. = Cela se peut. = Que, si l'on vous avait rendu justice, la visite au Châtelet, ce n'est pas moi, que c'est vous qui l'auriez faite. = Cela se peut.... C'est, je crois, au péril que je courus alors, que je dois mes nouvelles mœurs. Ah ! mon cher Richard, combien cela m'a fait réfléchir, et que je suis changé ! = Cette femme avec laquelle vous êtes venu est charmante. = Je n'ai plus d'yeux pour ces attraits-là. = Quelle taille ! = Cela m'est devenu bien indifférent. = Quel embonpoint ! = On revient tôt ou tard d'un plaisir qu'on ne prend que sur le faîte d'un toît, au péril à chaque mouvement de se rompre le cou. = Elle a les plus belles mains du monde ! = J'ai renoncé à l'usage de ces mains-là. Une tête bien faite revient à l'esprit de son état, au seul vrai bonheur. = Et ces yeux qu'elle tourne sur vous à la dérobée ; convenez que vous, qui êtes connaisseur, vous n'en avez guère attaché de plus brillans et de plus doux. Quelle grâce, quelle légèreté et quelle noblesse dans sa démarche, dans son maintien ! = Je ne pense plus à ces vanités ; je lis l'Écriture, je médite les Pères. = Et de temps en temps les perfections de cette dame. Demeure-t-elle loin du Moncetz ? Son époux est-il jeune ?... = Hudson, impatienté de ces questions, et bien convaincu que Richard ne le prendrait pas pour un saint, lui dit brusquement : Mon cher Richard, vous vous f..... de moi, et vous avez raison.

Mon cher lecteur, pardonnez-moi la propriété de cette expression ; et convenez qu'ici comme dans une infinité de bons contes,

tels, par exemple, que celui de la conversation de Piron et de feu l'abbé Vatri, le mot honnête gâterait tout. = Qu'est-ce que c'est que cette conversation de Piron et de l'abbé Vatri? = Allez la demander à l'éditeur de ses ouvrages, qui n'a pas osé l'écrire; mais qui ne se fera pas tirer l'oreille pour vous la dire.

Nos quatre personnages se rejoignirent au château; on dîna bien, on dîna gaiement, et sur le soir on se sépara avec promesse de se revoir.... Mais tandis que le marquis des Arcis causait avec le maître de Jacques, Jacques de son côté n'était pas muet avec monsieur le secrétaire Richard, qui le trouvait un franc original, ce qui arriverait plus souvent parmi les hommes, si l'éducation d'abord, ensuite le grand usage du monde, ne les usaient comme ces pièces d'argent qui, à force de circuler, perdent leur empreinte. Il était tard; la pendule avertit les maîtres et les valets qu'il était l'heure de se reposer, et ils suivirent son avis.

Jacques, en déshabillant son maître, lui dit : Monsieur, aimez-vous les tableaux?

LE MAÎTRE.

Oui, mais en récit; car en couleur et sur la toile, quoique j'en juge aussi décidément qu'un amateur, je t'avouerai que je n'y entends rien du tout; que je serais bien embarrassé de distinguer une école d'une autre; qu'on me donnerait un Boucher pour un Rubens ou pour un Raphaël; que je prendrais une mauvaise copie pour un sublime original; que j'apprécierais mille écus une croûte de six francs; et six francs un morceau de mille écus; et que je ne me suis jamais pourvu qu'au pont Notre-Dame, chez un certain Tremblin, qui était de mon temps la ressource de la misère ou du libertinage, et la ruine du talent des jeunes élèves de Vanloo.

JACQUES.

Et comment cela?

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que cela te fait? Raconte-moi ton tableau, et sois bref; car je tombe de sommeil.

JACQUES.

Placez-vous devant la fontaine des Innocens ou proche la porte Saint-Denis; ce sont deux accessoires qui enrichiront la composition.

LE MAÎTRE.

M'y voilà

JACQUES.

Voyez au milieu de la rue un fiacre, la soupente cassée, et renversé sur le côté.

LE MAÎTRE.

Je le vois.

JACQUES.

Un moine et deux filles en sont sortis. Le moine s'enfuit à toutes jambes. Le cocher se hâte de descendre de son siége. Un caniche du fiacre s'est mis à la poursuite du moine, et l'a saisi par sa jaquette; le moine fait tous ses efforts pour se débarrasser du chien. Une des filles, débraillée, la gorge découverte, se tient les côtés à force de rire. L'autre fille, qui s'est fait une bosse au front, est appuyée contre la portière, et se presse la tête à deux mains. Cependant la populace s'est attroupée, les polissons accourent et poussent des cris, les marchands et les marchandes ont bordé le seuil de leurs boutiques, et d'autres spectateurs sont à leurs fenêtres.

LE MAÎTRE.

Comment diable! Jacques, ta composition est bien ordonnée, riche, variée et pleine de mouvement. A notre retour à Paris, porte ce sujet à Fragonard; et tu verras ce qu'il en saura faire.

JACQUES.

Après ce que vous m'avez confessé de vos lumières en peinture, je puis accepter votre éloge sans baisser les yeux.

LE MAÎTRE.

Je gage que c'est une des aventures de l'abbé Hudson?

JACQUES.

Il est vrai.

Lecteur, tandis que ces bonnes gens dorment, j'aurais une petite question à vous proposer à discuter sur votre oreiller: c'est ce qu'aurait été l'enfant né de l'abbé Hudson et de la dame de la Pommeraye? = Peut-être un honnête homme. = Peut-être un sublime coquin. = Vous me direz cela demain matin.

Ce matin, le voilà venu, et nos voyageurs séparés; car le marquis des Arcis ne suivait plus la même route que Jacques et son maître. = Nous allons donc reprendre la suite des amours de Jacques? = Je l'espère; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le maître sait l'heure qu'il est, qu'il a pris sa prise de tabac, et qu'il a dit à Jacques: Eh bien! Jacques, tes amours?

Jacques, au lieu de répondre à cette question, disait: N'est-ce pas le diable! Du matin au soir ils disent du mal de la vie,

et ils ne peuvent se résoudre à la quitter ! Serait-ce que la vie présente n'est pas, à tout prendre, une si mauvaise chose ; ou qu'ils en craignent une pire à venir ?

LE MAÎTRE.

C'est l'un et l'autre. A propos, Jacques, crois-tu à la vie à venir ?

JACQUES.

Je n'y crois ni décrois; je n'y pense pas. Je jouis de mon mieux de celle qui nous a été accordée en avancement d'hoirie.

LE MAÎTRE.

Pour moi, je me regarde comme en chrysalide ; et j'aime à me persuader que le papillon, ou mon âme, venant un jour à percer sa coque, s'envolera à la justice divine.

JACQUES.

Votre image est charmante !

LE MAÎTRE.

Elle n'est pas de moi ; je l'ai lue, je crois, dans un poëte italien appelé Dante, qui a fait un ouvrage intitulé : *La Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis.*

JACQUES.

Voilà un singulier sujet de comédie !

LE MAÎTRE.

Il y a, pardieu, de belles choses, surtout dans son enfer. Il enferme les hérésiarques dans des tombeaux de feu, dont la flamme s'échappe et porte le ravage au loin ; les ingrats, dans des niches où ils versent des larmes qui se glacent sur leurs visages ; et les paresseux, dans d'autres niches ; et il dit de ces derniers que le sang s'échappe de leurs veines, et qu'il est recueilli par des vers dédaigneux...... Mais à quel propos ta sortie contre notre mépris d'une vie que nous craignons de perdre ?

JACQUES.

A propos de ce que le secrétaire du marquis des Arcis m'a raconté du mari de la jolie femme au cabriolet ?

LE MAÎTRE.

Elle est veuve.

JACQUES.

Elle a perdu son mari dans un voyage qu'elle a fait à Paris ; et le diable d'homme ne voulait pas entendre parler des sacremens. Ce fut la dame du château où Richard rencontra l'abbé Hudson qu'on chargea de le réconcilier avec le béguin.

LE MAÎTRE.

Que veux-tu dire avec ton béguin?

JACQUES.

Le béguin est la coiffure qu'on met aux enfans nouveaux-nés.

LE MAÎTRE.

Je t'entends. Et comment s'y prit-elle pour l'embéguiner?

JACQUES.

On fit cercle autour du feu. Le médecin, après avoir tâté le pouls du malade, qu'il trouva bien bas, vint s'asseoir à côté des autres. La dame dont il s'agit s'approcha de son lit, et lui fit plusieurs questions; mais sans élever la voix plus qu'il ne le fallait pour que cet homme ne perdît pas un mot de ce qu'on avait à lui faire entendre; après quoi la conversation s'engagea entre la dame, le docteur et quelques uns des autres assistans, comme je vais vous la rendre.

LA DAME.

Eh bien! docteur, nous direz-vous des nouvelles de madame de Parme?

LE DOCTEUR.

Je sors d'une maison où l'on m'a assuré qu'elle était si mal qu'on n'en espérait plus rien.

LA DAME.

Cette princesse a toujours donné des marques de piété. Aussitôt qu'elle s'est sentie en danger, elle a demandé à se confesser et à recevoir ses sacremens.

LE DOCTEUR.

Le curé de Saint-Roch lui porte aujourd'hui une relique à Versailles; mais elle arrivera trop tard.

LA DAME.

Madame Infante n'est pas la seule qui donne de ces exemples. M. le duc de Chevreuse, qui a été bien malade, n'a pas attendu qu'on lui proposât les sacremens; il les a appelés de lui-même: ce qui a fait grand plaisir à sa famille.

LE DOCTEUR.

Il est beaucoup mieux.

UN DES ASSISTANS.

Il est certain que cela ne fait pas mourir; au contraire.

LA DAME.

En vérité, dès qu'il y a du danger on devrait satisfaire à ces devoirs-là. Les malades ne conçoivent pas apparemment com-

bien il est dur pour ceux qui les entourent, et combien cependant il est indispensable de leur en faire la proposition.

LE DOCTEUR.

Je sors de chez un malade qui me dit, il y a deux jours : Docteur, comment me trouvez-vous ? = Monsieur, la fièvre est forte, et les redoublemens fréquens. = Mais croyez-vous qu'il en survienne un bientôt? = Non, je le crains seulement pour ce soir. = Cela étant, je vais faire avertir un certain homme avec lequel j'ai une petite affaire particulière, afin de la terminer pendant que j'ai encore toute ma tête... Il se confessa, il reçut tous ses sacremens. Je revins le soir, point de redoublement. Hier il était mieux ; aujourd'hui il est hors d'affaire. J'ai vu beaucoup de fois dans le courant de ma pratique cet effet-là des sacremens.

LE MALADE, *à son domestique.*

Apportez-moi mon poulet.

JACQUES.

On lui sert ; il veut le couper et n'en a pas la force ; on lui en dépèce l'aile en petits morceaux ; il demande du pain, se jette dessus, fait des efforts pour en mâcher une bouchée, qu'il ne saurait avaler, et qu'il rend dans sa serviette ; il demande du vin pur ; il y mouille les bords de ses lèvres, et dit : Je me porte bien..... Oui, mais une demi-heure après il n'était plus.

LE MAÎTRE.

Cette dame s'y était pourtant assez bien prise... Et tes amours?

JACQUES.

Et la condition que vous avez acceptée ?

LE MAÎTRE.

J'entends..... Tu es installé au château de Desglands, et la vieille commissionnaire Jeanne a ordonné à sa jeune fille Denise de te visiter quatre fois le jour, et de te soigner. Mais avant que d'aller en avant, dis-moi, Denise avait-elle son pucelage ?

JACQUES, *en toussant.*

Je le crois.

LE MAÎTRE.

Et toi ?

JACQUES.

Le mien, il y avait beaux jours qu'il courait les champs.

LE MAÎTRE.

Tu n'en étais donc pas à tes premières amours ?

JACQUES.

Pourquoi donc ?

LE MAÎTRE.

C'est qu'on aime celle à qui on le donne, comme on est aimé de celle à qui on le ravit.

JACQUES.

Quelquefois oui, quelquefois non.

LE MAÎTRE.

Et comment le perdis-tu ?

JACQUES.

Je ne le perdis pas ; je le troquai bel et bien.

LE MAÎTRE.

Dis-moi un mot de ce troc-là.

JACQUES.

Ce sera le premier chapitre de saint Luc, une kirielle de *genuit* à ne point finir, depuis la première jusqu'à Denise la dernière.

LE MAÎTRE.

Qui crut l'avoir et qui ne l'eut point.

JACQUES.

Et avant Denise, les deux voisines de notre chaumière.

LE MAÎTRE.

Qui crurent l'avoir et qui ne l'eurent point.

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Manquer un pucelage à deux, cela n'est pas trop adroit.

JACQUES.

Tenez, mon maître, je devine, au coin de votre lèvre droite qui se relève, et à votre narine gauche qui se crispe, qu'il vaut autant que je fasse la chose de bonne grâce, que d'en être prié ; d'autant que je sens augmenter mon mal de gorge, que la suite de mes amours sera longue, et que je n'ai guère de courage que pour un ou deux petits contes.

LE MAÎTRE.

Si Jacques voulait me faire un grand plaisir...

JACQUES.

Comment s'y prendrait-il ?

LE MAÎTRE.

Il débuterait par la perte de son pucelage. Veux-tu que je te dise ? J'ai toujours été friand du récit de ce grand événement.

JACQUES.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LE MAÎTRE.

C'est que de tous ceux du même genre, c'est le seul qui soit piquant; les autres n'en sont que d'insipides et communes répétitions. De tous les péchés d'une jolie pénitente, je suis sûr que le confesseur n'est attentif qu'à celui-là.

JACQUES.

Mon maître, mon maître, je vois que vous avez la tête corrompue, et qu'à votre agonie le diable pourrait bien se montrer à vous sous la même forme de parenthèse qu'à Ferragus.

LE MAÎTRE.

Cela se peut. Mais tu fus déniaisé, je gage, par quelque vieille impudique de ton village?

JACQUES.

Ne gagez pas, vous perdriez.

LE MAÎTRE.

Ce fut par la servante de ton curé?

JACQUES.

Ne gagez pas, vous perdriez encore.

LE MAÎTRE.

Ce fut donc par sa nièce?

JACQUES.

Sa nièce crevait d'humeur et de dévotion, deux qualités qui vont fort bien ensemble, mais qui ne me vont pas.

LE MAÎTRE.

Pour cette fois je crois que j'y suis.

JACQUES.

Moi, je n'en crois rien.

LE MAÎTRE.

Un jour de foire ou de marché....

JACQUES.

Ce n'était ni un jour de foire, ni un jour de marché.

LE MAÎTRE.

Tu allas à la ville.

JACQUES.

Je n'allai point à la ville.

LE MAÎTRE.

Et il était écrit là-haut que tu rencontrerais dans une taverne quelqu'une de ces créatures obligeantes ; que tu t'enivrerais....

JACQUES.

J'étais à jeun ; et ce qui était écrit là-haut, c'est qu'à l'heure qu'il est vous vous épuiseriez en fausses conjectures ; et que vous gagneriez un défaut dont vous m'avez corrigé, la fureur de deviner, et toujours de travers. Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai été une fois baptisé.

LE MAÎTRE.

Si tu proposes d'entamer la perte de ton pucelage au sortir des fonts baptismaux, nous n'y serons pas sitôt.

JACQUES.

J'eus donc un parrain et une marraine. Maître Bigre, le plus fameux charron du village, avait un fils. Bigre le père fut mon parrain, et Bigre le fils était mon ami. A l'âge de dix-huit à dix-neuf ans nous nous amourachâmes tous les deux à la fois d'une petite couturière appelée Justine. Elle ne passait pas pour autrement cruelle ; mais elle jugea à propos de se signaler par un premier dédain, et son choix tomba sur moi.

LE MAÎTRE.

Voilà une de ces bizarreries des femmes, auxquelles on ne comprend rien.

JACQUES.

Tout le logement du charron maître Bigre, mon parrain, consistait en une boutique et une soupente. Son lit était au fond de la boutique. Bigre le fils, mon ami, couchait sur la soupente, à laquelle on grimpait par une petite échelle, placée à peu près à égale distance du lit de son père et de la porte de la boutique.

Lorsque Bigre mon parrain était bien endormi, Bigre mon ami ouvrait doucement la porte, et Justine montait à la soupente par la petite échelle. Le lendemain, dès la pointe du jour, avant que Bigre le père fût éveillé, Bigre le fils descendait de la soupente, r'ouvrait la porte, et Justine s'évadait comme elle était entrée.

LE MAÎTRE.

Pour aller ensuite visiter quelque soupente, la sienne ou une autre.

JACQUES.

Pourquoi non? Le commerce de Bigre et de Justine était assez doux ; mais il fallait qu'il fût troublé : cela était écrit là-haut ; il le fut donc.

LE MAÎTRE.

Par le père?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Par la mère?

JACQUES.

Non, elle était morte.

LE MAÎTRE.

Par un rival.

JACQUES.

Eh! non, non, de par tous les diables! non. Mon maître, il est écrit là-haut que vous en avez pour le reste de vos jours; tant que vous vivrez vous devinerez, je vous le répète, et vous devinerez de travers.

Un matin, que mon ami Bigre, plus fatigué qu'à l'ordinaire ou du travail de la veille, ou du plaisir de la nuit, reposait doucement entre les bras de Justine, voilà une voix formidable qui se fait entendre au pied du petit escalier : Bigre! Bigre! maudit paresseux! l'*Angelus* est sonné; il est près de cinq heures et demie : et te voilà encore dans ta soupente! As-tu résolu d'y rester jusqu'à midi? Faut-il que j'y monte et que je t'en fasse descendre plus vite que tu ne voudrais? Bigre! Bigre! = Mon père? = Et cet essieu après lequel ce vieux bourru de fermier attend; veux-tu qu'il revienne encore ici recommencer son tapage!=Son essieu est prêt, et avant qu'il soit un quart-d'heure il l'aura.... Je vous laisse à juger des transes de Justine et de mon pauvre ami Bigre le fils.

LE MAÎTRE.

Je suis sûr que Justine se promit bien de ne plus se retrouver sur la soupente, et qu'elle y était le soir même. Mais comment en sortira-t-elle ce matin?

JACQUES.

Si vous vous mettez en devoir de le deviner, je me tais... Cependant Bigre le fils s'était précipité du lit, jambes nues, sa culotte à la main, et sa veste sur son bras. Tandis qu'il s'habille, Bigre le père grommèle entre ses dents. Depuis qu'il s'est entêté de cette petite coureuse, tout va de travers. Cela finira; cela ne saurait durer; cela commence à me lasser. Encore si c'était une fille qui en valût la peine; mais une créature! Dieu sait quelle créature! Ah! si la pauvre défunte, qui avait de l'honneur jusqu'au bout des ongles, voyait cela, il y a long-temps qu'elle eût bâtonné l'un, et arraché les yeux à l'autre au sortir de la grand'messe, sous le porche, devant tout le monde;

car rien ne l'arrêtait : mais si j'ai été trop bon jusqu'à présent, et qu'ils s'imaginent que je continuerai, ils se trompent.

LE MAÎTRE.

Et ces propos, Justine les entendait de la soupente?

JACQUES.

Je n'en doute pas. Cependant Bigre le fils s'en était allé chez le fermier, avec son essieu sur l'épaule, et Bigre le père s'était mis à l'ouvrage. Après quelques coups de doloire, son nez lui demande une prise de tabac; il cherche sa tabatière dans ses poches, au chevet de son lit; il ne la trouve point. C'est ce coquin, dit-il, qui s'en est saisi comme de coutume; voyons s'il ne l'aura point laissée là-haut.... Et le voilà qui monte à la soupente. Un moment après il s'aperçoit que sa pipe et son couteau lui manquent; et il remonte à la soupente.

LE MAÎTRE.

Et Justine?

JACQUES.

Elle avait ramassé ses vêtemens à la hâte, et s'était glissée sous le lit, où elle était étendue à plat ventre, plus morte que vive.

LE MAÎTRE.

Et ton ami Bigre le fils?

JACQUES.

Son essieu rendu, mis en place et payé, il était accouru chez moi, et m'avait exposé le terrible embarras où il se trouvait. Après m'en être un peu amusé, écoute, lui dis-je, Bigre, va te promener par le village, où tu voudras, je te tirerai d'affaire. Je ne te demande qu'une chose, c'est de m'en laisser le temps... Vous souriez, monsieur, qu'est-ce qu'il y a?

LE MAÎTRE.

Rien.

JACQUES.

Mon ami Bigre sort. Je m'habille, car je n'étais pas encore levé. Je vais chez son père, qui ne m'eut pas plutôt aperçu, que poussant un cri de surprise et de joie, il me dit : Eh! filleul, te voilà! d'où sors-tu, et que viens-tu faire ici de si grand matin...? Mon parrain Bigre avait vraiment de l'amitié pour moi; aussi lui répondis-je avec franchise : Il ne s'agit pas de savoir d'où je sors, mais comment je rentrerai chez nous. = Ah! filleul, tu deviens libertin; j'ai bien peur que Bigre et toi ne fassiez la paire. Tu as passé la nuit dehors. = Et mon père n'entend pas raison sur ce point. = Ton père a raison, filleul, de ne pas entendre raison

là-dessus. Mais commençons par déjeûner, la bouteille nous avisera.

LE MAÎTRE.

Jacques, cet homme était dans les bons principes.

JACQUES.

Je lui répondis que je n'avais ni besoin ni envie de boire ou de manger, et que je tombais de lassitude et de sommeil. Le vieux Bigre, qui de son temps n'en cédait pas à son camarade, ajouta en ricanant : Filleul, elle était jolie, et tu t'en es donné. Ecoute : Bigre est sorti ; monte à la soupente, et jette-toi sur son lit.... Mais un mot avant qu'il revienne. C'est ton ami; lorsque vous vous trouverez tête-à-tête, dis-lui que je suis mécontent, très-mécontent. C'est une petite Justine que tu dois connaître (car quel est le garçon du village qui ne la connaisse pas?) qui me l'a débauché ; tu me rendrais un vrai service, si tu le détachais de cette créature. Auparavant c'était ce qu'on appelait un joli garçon ; mais depuis qu'il a fait cette malheureuse connaissance... Tu ne m'écoutes pas ; tes yeux se ferment ; monte, et va te reposer.

Je monte, je me déshabille, je lève la couverture et les draps, point de Justine. Cependant Bigre mon parrain, disait : Les enfans! les maudits enfans! n'en voilà-t-il pas encore un qui désole son père? Justine n'étant pas dans le lit, je me doutai qu'elle était dessous. Le bouge était tout-à-fait obscur. Je me baisse, je promène mes mains, je rencontre un de ses bras, je la saisis, je la tire à moi ; elle sort de dessous la couchette en tremblant. Je l'embrasse, je la rassure, je lui fais signe de se coucher. Elle joint ses deux mains, elle se jette à mes pieds, elle serre mes genoux. Je n'aurais peut-être pas résisté à cette scène muette, si le jour l'eût éclairée ; mais lorsque les ténèbres ne rendent pas timide, elles rendent entreprenant. D'ailleurs, j'avais ses anciens mépris sur le cœur. Pour toute réponse je la poussai vers l'escalier qui conduisait à la boutique. Elle en poussa un cri de frayeur. Bigre qui l'entendit, dit : Il rêve.... Justine s'évanouit ; ses genoux se dérobent sous elle ; dans son délire elle disait d'une voix étouffée : Il va venir... Il vient... je l'entends qui monte... je suis perdue! Non, non, lui répondis-je d'une voix étouffée, remettez-vous, taisez-vous, et couchez-vous.... Elle persiste dans son refus ; je tiens ferme : elle se résigne : et nous voilà à côté l'un de l'autre.

LE MAÎTRE.

Traître! scélérat! sais-tu quel crime tu vas commettre? Tu vas violer cette fille, sinon par la force, du moins par la terreur.

Poursuivi au tribunal des lois, tu en éprouverais toute la rigueur réservée aux ravisseurs.

JACQUES.

Je ne sais si je la violai, mais je sais bien que je ne lui fis point de mal, et qu'elle ne m'en fit point. D'abord en détournant sa bouche de mes baisers, elle l'approcha de mon oreille, et me dit bas : Non, non, Jacques, non.... A ce mot, je fais semblant de sortir du lit, et de m'avancer vers l'escalier. Elle me retint, et me dit encore à l'oreille : Je ne vous aurais jamais cru si méchant; je vois qu'il ne faut attendre de vous aucune pitié; mais du moins promettez-moi, jurez-moi... = Quoi? = Que Bigre n'en saura rien.

LE MAÎTRE.

Tu promis, tu juras, et tout alla fort bien.

JACQUES.

Et puis très-bien encore.

LE MAÎTRE.

Et puis encore très-bien?

JACQUES.

C'est précisément comme si vous y aviez été. Cependant, Bigre mon ami, impatient, soucieux et las de rôder autour de la maison sans me rencontrer, rentre chez son père, qui lui dit avec humeur : Tu as été bien long-temps pour rien.... Bigre lui répondit avec plus d'humeur encore : Est-ce qu'il n'a pas fallu allégir par les deux bouts ce diable d'essieu qui s'est trouvé trop gros? = Je t'en avais averti; mais tu n'en veux jamais faire qu'à ta tête. = C'est qu'il est plus aisé d'en ôter que d'en remettre. = Prends cette jante, et va la finir à la porte. = Pourquoi à la porte? = C'est que le bruit de l'outil réveillerait Jacques ton ami. = Jacques? ... = Oui, Jacques, il est là-haut sur la soupente, qui repose. Ah! que les pères sont à plaindre; si ce n'est d'une chose, c'est d'une autre! Eh bien! te remueras-tu? Tandis que tu restes là comme un imbécile, la tête baissée, la bouche béante, et les bras pendans, la besogne ne se fait pas.... Bigre mon ami, furieux, s'élance vers l'escalier; Bigre mon parrain, le retient en lui disant : Où vas-tu? laisse dormir ce pauvre diable, qui est excédé de fatigue. A sa place, serais-tu bien aise qu'on troublât ton repos?

LE MAÎTRE.

Et Justine entendait encore tout cela?

JACQUES.

Comme vous m'entendez.

LE MAÎTRE.

Et que faisais-tu?

JACQUES.

Je riais.

LE MAÎTRE.

Et Justine?

JACQUES.

Elle avait arraché sa cornette; elle se tirait par les cheveux; elle levait les yeux au ciel, du moins je le présume; et elle se tordait les bras.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous êtes un barbare; vous avez un cœur de bronze.

JACQUES.

Non, monsieur, non, j'ai de la sensibilité; mais je la réserve pour une meilleure occasion. Les dissipateurs de cette richesse en ont tant prodigué lorsqu'il en fallait être économe, qu'ils ne s'en trouvent plus quand il faudrait en être prodigue... Cependant je m'habille, et je descends. Bigre le père me dit : Tu avais besoin de cela, cela t'a bien fait; quand tu es venu, tu avais l'air d'un déterré; et te voilà vermeil et frais comme l'enfant qui vient de téter. Le sommeil est une bonne chose!... Bigre, descends à la cave, et apporte une bouteille, afin que nous déjeûnions. A présent, filleul, tu déjeûneras volontiers? = Très-volontiers.... = La bouteille est arrivée et placée sur l'établi; nous sommes debout autour. Bigre le père remplit son verre et le mien; Bigre le fils, en écartant le sien, dit d'un ton farouche : Pour moi, je ne suis pas altéré de si matin. = Tu ne veux pas boire? = Non. = Ah! je sais ce que c'est; tiens, filleul, il y a de la Justine là-dedans; il aura passé chez elle, ou il ne l'aura pas trouvée, ou il l'aura surprise avec un autre; cette bouderie contre la bouteille n'est pas naturelle : c'est ce que je te dis. = Moi : mais vous pourriez bien avoir deviné juste. = Bigre le fils : Jacques, trêve de plaisanteries, placées ou déplacées, je ne les aime pas. = Bigre le père : Puisqu'il ne veut pas boire, il ne faut pas que cela nous en empêche. A ta santé, filleul. = Moi : A la vôtre, parrain. Bigre, mon ami, bois avec nous. Tu te chagrines trop pour peu de chose. = Bigre le fils : Je vous ai déjà dit que je ne buvais pas. = Moi : Eh bien! si ton père a rencontré, que diable, tu la reverras, vous vous expliquerez, et tu conviendras que tu as tort. = Bigre le père : Eh! laisse-le faire; n'est-il pas juste que cette créature le châtie de la peine qu'il me cause? Ça, encore un coup, et venons à ton affaire. Je conçois qu'il faut que je te mène chez ton père; mais que veux-tu que je lui dise? = Moi : Tout ce que vous voudrez, tout ce

que vous lui avez entendu dire cent fois lorsqu'il vous a ramené votre fils. = Allons.... Il sort, je le suis, nous arrivons à la porte de la maison; je le laisse entrer seul. Curieux de la conversation de Bigre le père et du mien, je me cache dans un recoin, derrière une cloison, d'où je ne perdis pas un mot. = Bigre le père : Allons, compère, il faut encore lui pardonner cette fois. = Lui pardonner, et de quoi? = Tu fais l'ignorant. = Je ne le fais point, je le suis. = Tu es fâché, et tu as raison de l'être. = Je ne suis point fâché. = Tu l'es, te dis-je. = Si tu veux que je le sois, je ne demande pas mieux; mais que je sache auparavant la sottise qu'il a faite. = D'accord, trois fois, quatre fois, mais ce n'est pas coutume. On se trouve une bande de jeunes garçons et de jeunes filles; on boit, on rit, on danse; les heures se passent vite; et cependant la porte de la maison se ferme... Bigre, en baissant la voix, ajouta : Ils ne nous entendent pas; mais, de bonne foi, est-ce que nous avons été plus sages qu'eux à leur âge? Sais-tu qui sont les mauvais pères? ce sont ceux qui ont oublié les fautes de leur jeunesse. Dis-moi, est-ce que nous n'avons jamais découché! = Et toi, Bigre mon compère, dis-moi, est-ce que nous n'avons jamais pris d'attachement qui déplaisait à nos parens? = Aussi je crie plus haut que je ne souffre. Fais de même. = Mais Jacques n'a point découché, du moins cette nuit, j'en suis sûr. = Eh bien! si ce n'est pas celle-ci, c'est une autre. Tant y a que tu n'en veux point à ton garçon? = Non. = Et que quand je serai parti tu ne le maltraiteras pas? = Aucunement. = Tu m'en donnes ta parole? = Je te la donne. = Ta parole d'honneur? = Ma parole d'honneur. = Tout est dit, et je m'en retourne.... = Comme mon parrain Bigre était sur le seuil, mon père lui frappant doucement sur l'épaule, lui disait : Bigre mon ami, il y a ici quelque anguille sous roche; ton garçon et le mien sont deux futés matois; et je crains bien qu'ils ne nous en aient donné d'une à garder aujourd'hui; mais avec le temps cela se découvrira. Adieu, compère.

LE MAÎTRE.

Et quelle fut la fin de l'aventure entre Bigre ton ami et Justine?

JACQUES.

Comme elle devait être. Il se fâcha, elle se fâcha plus fort que lui; elle pleura, il s'attendrit; elle lui jura que j'étais le meilleur ami qu'il eût; je lui jurai qu'elle était la plus honnête fille du village. Il nous crut, nous demanda pardon, nous en aima, et nous en estima davantage tous deux. Et voilà le commencement, le milieu et la fin de la perte de mon pucelage. A présent,

monsieur, je voudrais bien que vous m'apprissiez le but moral de cette impertinente histoire.

LE MAÎTRE.

A mieux connaître les femmes.

JACQUES.

Et vous aviez besoin de cette leçon ?

LE MAÎTRE.

A mieux connaître les amis.

JACQUES.

Et vous avez jamais cru qu'il y en eût un seul qui tînt rigueur à votre femme ou à votre fille, si elle s'était proposé sa défaite ?

LE MAÎTRE.

A mieux connaître les pères et les enfans.

JACQUES.

Allez, monsieur, ils ont été de tout temps, et seront à jamais, alternativement dupes les uns des autres.

LE MAÎTRE.

Ce que tu dis là sont autant de vérités éternelles, mais sur lesquelles on ne saurait trop insister. Quel que soit le récit que tu m'as promis après celui-ci, sois sûr qu'il ne sera vide d'instruction que pour un sot ; et continue.

Lecteur, il me vient un scrupule, c'est d'avoir fait honneur à Jacques ou à son maître de quelques réflexions qui vous appartiennent de droit ; si cela est, vous pouvez les reprendre sans qu'il s'en formalise. J'ai cru m'apercevoir que le mot *Bigre* vous déplaisait. Je voudrais bien savoir pourquoi. C'est le vrai nom de la famille de mon charron ; les extraits baptistaires, extraits mortuaires, contrats de mariage en sont signés Bigre. Les descendans de Bigre qui occupent aujourd'hui la boutique, s'appellent Bigre. Quand leurs enfans, qui sont jolis, passent dans la rue, on dit : Voilà les petits Bigres. Quand vous prononcez le nom de *Boule*, vous vous rappelez le plus grand ébéniste que vous ayez eu. On ne prononce point encore dans la contrée de Bigre, le nom de Bigre sans se rappeler le plus grand charron dont on ait mémoire. Le Bigre, dont on lit le nom à la fin de tous les livres d'offices pieux du commencement de ce siècle, fut un de ses parens. Si jamais un arrière-neveu de Bigre se signale par quelque grande action, le nom personnel de Bigre ne sera pas moins imposant pour vous que celui de César ou de Condé. C'est qu'il y a Bigre et Bigre, comme Guillaume et Guillaume. Si je dis Guillaume tout court, ce ne sera ni le conquérant de la

Grande-Bretagne, ni le marchand de drap de l'*Avocat Patelin*; le nom de Guillaume tout court ne sera ni héroïque ni bourgeois : ainsi de Bigre. Bigre tout court n'est ni Bigre le fameux charron, ni quelqu'un de ses plats ancêtres ou de ses plats descendans. En bonne foi, un nom personnel peut-il être de bon ou de mauvais goût? Les rues sont pleines de mâtins qui s'appellent Pompée. Défaites-vous donc de votre fausse délicatesse, ou j'en userai avec vous comme mylord Chatham avec les membres du parlement; il leur dit : Sucre, Sucre, Sucre; qu'est-ce qu'il y a de ridicule là-dedans?.... Et moi, je vous dirai : Bigre, Bigre, Bigre; pourquoi ne s'appellerait-on pas Bigre? C'est, comme le disait un officier à son général le grand Condé, qu'il y a un fier Bigre, comme Bigre le charron; un bon Bigre, comme vous et moi; de plats Bigres, comme une infinité d'autres.

JACQUES.

C'était un jour de noces; Frère Jean avait marié la fille d'un de nos voisins. J'étais garçon de fête. On m'avait placé à table entre les deux goguenards de la paroisse; j'avais l'air d'un grand nigaud, quoique je ne le fusse pas tant qu'ils le croyaient. Ils me firent quelques questions sur la nuit de la mariée; j'y répondis assez bêtement, et les voilà qui éclatent de rire, et les femmes de ces deux plaisans à crier de l'autre bout : Qu'est-ce qu'il y a donc? vous êtes bien joyeux là-bas! = C'est que c'est par trop drôle, répondit un de nos maris à sa femme; je te conterai cela ce soir. = L'autre, qui n'était pas moins curieuse, fit la même question à son mari, qui lui fit la même réponse. Le repas continue, et les questions et mes balourdises, et les éclats de rire, et la surprise des femmes. Après le repas, la danse; après la danse, le coucher des époux, le don de la jarretière, moi dans mon lit, et nos goguenards dans les leurs, racontant à leurs femmes la chose incompréhensible, incroyable, c'est qu'à vingt-deux ans, grand et vigoureux comme je l'étais, assez bien de figure, alerte et point sot, j'étais aussi neuf, mais aussi neuf qu'au sortir du ventre de ma mère, et les deux femmes de s'en émerveiller ainsi que leurs maris. Mais dès le lendemain Suzanne me fit signe, et me dit : Jacques, n'as-tu rien à faire? = Non, voisine; qu'est-ce qu'il y a pour votre service? = Je voudrais...je voudrais...et en disant je voudrais, elle me serrait la main et me regardait si singulièrement; je voudrais que tu prisses notre serpe et que tu vinsses dans la commune m'aider à couper deux ou trois bourrées, car c'est une besogne trop forte pour moi seule. = Très-volontiers, madame Suzanne..... Je prends la serpe, et nous allons. Chemin faisant, Suzanne se

laissait tomber la tête sur mon épaule, me prenait le menton, me tirait les oreilles, me pinçait les côtés. Nous arrivons. L'endroit était en pente. Suzanne se couche à terre tout de son long à la place la plus élevée, les pieds éloignés l'un de l'autre, et les bras passés par dessus sa tête. J'étais au-dessous d'elle, jouant de la serpe sur le taillis, et Suzanne repliait ses jambes, approchant ses talons de ses fesses; ses genoux élevés rendaient ses jupons fort courts, et je jouais toujours de la serpe sur le taillis, ne regardant guère où je frappais, et frappant souvent à côté. Enfin, Suzanne me dit : Jacques, est-ce que tu ne finiras pas bientôt?=Quand vous voudrez, madame Suzanne. = Est-ce que tu ne vois pas, dit-elle à demi-voix, que je veux que tu finisses?... Je finis donc, je repris haleine, et je finis encore; et Suzanne...

LE MAÎTRE.

T'ôtait ton pucelage que tu n'avais pas?

JACQUES.

Il est vrai; mais Suzanne ne s'y méprit pas, et de sourire et de me dire : Tu en as donné d'une bonne à garder à notre homme; et tu es un fripon.=Que voulez-vous dire, madame Suzanne?=Rien, rien; tu m'entends de reste. Trompe-moi encore quelquefois de même, et je te le pardonne... Je reliai ses bourrées, je les pris sur mon dos; et nous revînmes, elle à sa maison, et moi à la nôtre.

LE MAÎTRE.

Sans faire une pause en chemin?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Il n'y avait donc pas loin de la commune au village?

JACQUES.

Pas plus loin que du village à la commune.

LE MAÎTRE.

Elle ne valait que cela?

JACQUES.

Elle valait peut-être davantage pour un autre, ou pour un autre jour; chaque moment a son prix.

A quelque temps de là, dame Marguerite, c'était la femme de notre autre goguenard, avait du grain à faire moudre, et n'avait pas le temps d'aller au moulin; elle vint demander à mon père un de ses garçons qui y allât pour elle. Comme j'étais

le plus grand, elle ne doutait pas que le choix de mon père ne tombât sur moi, ce qui ne manqua pas d'arriver. Dame Marguerite sort; je la suis; je charge le sac sur son âne, et je le conduis seul au moulin. Voilà son grain moulu, et nous nous en revenions, l'âne et moi, assez tristes, car je pensais que j'en serais pour ma corvée. Je me trompai. Il y avait entre le village et le petit moulin un petit bois à passer; ce fut là que je trouvai dame Marguerite assise au bord de la voie. Le jour commençait à tomber. Jacques, me dit-elle, enfin te voilà! Sais-tu qu'il y a plus d'une mortelle heure que je t'attends?...

Lecteur, vous êtes aussi trop pointilleux. D'accord, la mortelle heure est des dames de la ville; et la grande heure, de dame Marguerite.

JACQUES.

C'est que l'eau était basse, que le moulin allait lentement, que le meûnier était ivre, et que, quelque diligence que j'aie faite, je n'ai pu revenir plutôt.

MARGUERITE.

Assieds-toi, et jasons un peu.

JACQUES.

Dame Marguerite, je le veux bien...Me voilà assis à côté d'elle pour jaser, et cependant nous gardions le silence tous deux. Je lui dis donc : Mais, dame Marguerite, vous ne me dites mot, et nous ne jasons pas.

MARGUERITE.

C'est que je rêve à ce que mon mari m'a dit de toi.

JACQUES.

Ne croyez rien de ce que votre mari vous a dit; c'est un gausseur.

MARGUERITE.

Il m'a assuré que tu n'as jamais été amoureux.

JACQUES.

Oh! pour cela il a dit vrai.

MARGUERITE.

Quoi! jamais de ta vie?

JACQUES.

De ma vie.

MARGUERITE.

Comment! à ton âge, tu ne saurais pas ce que c'est qu'une femme?

JACQUES.

Pardonnez-moi, dame Margnerite.

MARGUERITE.

Et qu'est-ce que c'est qu'une femme ?

JACQUES.

Une femme ?...

MARGUERITE.

Oui, une femme.

JACQUES.

Attendez... C'est un homme qui a un cotillon, une cornette et de gros tétons.

LE MAÎTRE.

Ah ! scélérat !

JACQUES.

L'autre ne s'y était pas trompée ; et je voulais que celle-ci s'y trompât. A ma réponse, dame Marguerite fit des éclats de rire qui ne finissaient point ; et moi, tout ébahi, je lui demandai ce qu'elle avait tant à rire. Dame Marguerite me dit qu'elle riait de ma simplicité. Comment ! grand comme tu es, vrai, tu n'en saurais pas davantage ? = Non, dame Marguerite.

Là-dessus dame Marguerite se tut, et moi aussi. Mais, dame Marguerite, lui dis-je encore, nous nous sommes assis pour jaser et voilà que vous ne dites mot et que nous ne jasons pas. Dame Marguerite, qu'avez-vous ? vous rêvez.

MARGUERITE.

Oui, je rêve... je rêve... je rêve...

En prononçant ces je rêve, sa poitrine s'élevait, sa voix s'affaiblissait, ses membres tremblaient, ses yeux s'étaient fermés, sa bouche était entr'ouverte ; elle poussa un profond soupir ; elle défaillit, et je fis semblant de croire qu'elle était morte, et me mis à crier du ton de l'effroi : Dame Marguerite ! dame Marguerite ! parlez-moi donc ; dame Marguerite, est-ce que vous vous trouvez mal ?

MARGUERITE.

Non, mon enfant ; laisse-moi un moment en repos.... Je ne ne sais ce qui m'a pris... Cela m'est venu subitement.

LE MAÎTRE.

Elle mentait.

JACQUES.

Oui, elle mentait.

MARGUERITE.

C'est que je rêvais.

JACQUES.

Rêvez-vous comme cela la nuit à côté de votre mari ?

MARGUERITE.

Quelquefois.

JACQUES.

Cela doit l'effrayer.

MARGUERITE.

Il y est fait...

Marguerite revint peu à peu de sa défaillance, et dit : Je rêvais qu'à la noce, il y a huit jours, notre homme et celui de la Suzanne, se sont moqués de toi ; cela m'a fait pitié, et je me suis trouvée toute je ne sais comment.

JACQUES.

Vous êtes trop bonne.

MARGUERITE.

Je n'aime pas qu'on se moque. Je rêvais qu'à la première occasion ils recommenceraient de plus belle, et que cela me fâcherait encore.

JACQUES.

Mais il ne tiendrait qu'à vous que cela ne vous fâchât plus.

MARGUERITE.

Et comment ?

JACQUES.

En m'apprenant....

MARGUERITE.

Et quoi ?

JACQUES.

Ce que j'ignore, et ce qui faisait tant rire votre homme et celui de la Suzanne, qui ne riraient plus.

MARGUERITE.

Oh ! non, non. Je sais bien que tu es un bon garçon, et que tu ne le dirais à personne ; mais je n'oserais.

JACQUES.

Et pourquoi?

MARGUERITE.

C'est que je n'oserais.

JACQUES.

Ah ! dame Marguerite, apprenez-moi, je vous prie, je vous en aurai la plus grande obligation, apprenez-moi.... En la suppliant ainsi, je lui serrais les mains et elle me les serrait aussi ; je lui baisais les yeux, et elle me baisait la bouche. Cependant il faisait tout-à-fait nuit. Je lui dis donc : Je vois bien, dame Marguerite, que vous ne me voulez pas assez de bien pour m'apprendre; j'en suis tout-à-fait chagrin. Allons, levons-nous; retournons-nous-en.... Dame Marguerite se tut; elle reprit une

de mes mains, je ne sais où elle la conduisit, mais le fait est que je m'écriai : Il n'y a rien ! il n'y a rien !

LE MAÎTRE.

Scélérat ! double scélérat !

JACQUES.

Le fait est qu'elle était fort déshabillée, et que je l'étais beaucoup aussi. Le fait est que j'avais toujours la main où il n'y avait rien chez elle, et qu'elle avait placé sa main où cela n'était pas tout-à-fait de même chez moi. Le fait est que je me trouvai sous elle et par conséquent elle sur moi. Le fait est que, ne la soulageant d'aucune fatigue, il fallait bien qu'elle la prît toute entière. Le fait est qu'elle se livrait à mon instruction de si bon cœur, qu'il vint un instant où je crus qu'elle en mourrait. Le fait est, qu'aussi troublé qu'elle, et ne sachant ce que je disais, je m'écriai : Ah ! dame Suzanne, que vous me faites aise !

LE MAÎTRE.

Tu veux dire dame Marguerite.

JACQUES.

Non, non. Le fait est que je pris un nom pour un autre; et qu'au lieu de dire dame Marguerite, je dis dame Suzon. Le fait est que j'avouai à dame Marguerite que ce qu'elle croyait m'apprendre ce jour-là, dame Suzon me l'avait appris, un peu diversement, à la vérité, il y avait trois ou quatre jours. Le fait est qu'elle me dit : Quoi ! c'est Suzon et non pas moi?... Le fait est que je lui répondis : Ce n'est ni l'une ni l'autre. Le fait est que, tout en se moquant d'elle-même, de Suzon, des deux maris, et qu'en me disant de petites injures, je me trouvai sur elle, et par conséquent elle sous moi, et qu'en m'avouant que cela lui avait fait bien du plaisir, mais pas autant que de l'autre manière, elle se trouva sur moi, et par conséquent moi sous elle. Le fait est qu'après quelque temps de repos et de silence, je ne me trouvai ni elle dessous, ni moi dessus, ni elle dessus, ni moi dessous; car nous étions l'un et l'autre sur le côté; qu'elle avait la tête penchée en devant et les deux fesses collées contre mes cuisses. Le fait est que, si j'avais été moins savant, la bonne dame Marguerite m'aurait appris tout ce qu'on peut apprendre. Le fait est que nous eûmes bien de la peine à regagner le village. Le fait est que mon mal de gorge est fort augmenté, et qu'il n'y a pas d'apparence que je puisse parler de quinze jours.

LE MAÎTRE.

Et tu n'as pas revu ces femmes?

JACQUES.

Pardonnez-moi, plus d'une fois.

LE MAÎTRE.

Toutes deux?

JACQUES.

Toutes deux.

LE MAÎTRE.

Elles ne se sont pas brouillées?

JACQUES.

Utiles l'une à l'autre, elles s'en sont aimées davantage.

LE MAÎTRE.

Les nôtres en auraient bien fait autant, mais chacune avec son chacun.... Tu ris.

JACQUES.

Toutes les fois que je me rappelle le petit homme criant, jurant, écumant, se débattant de la tête, des pieds, des mains, de tout le corps, et prêt à se jeter du haut du fenil en bas, au hasard de se tuer, je ne saurais m'empêcher d'en rire.

LE MAÎTRE.

Et ce petit homme, qui est-il? Le mari de la dame Suzon?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Le mari de la dame Marguerite?

JACQUES.

Non... Toujours le même; il en a, pour tant qu'il vivra.

LE MAÎTRE.

Qui est-il donc?

Jacques ne répondit point à cette question, et le maître ajouta: Dis-moi seulement qui était le petit homme.

JACQUES.

Un jour un enfant, assis au pied du comptoir d'une lingère, criait de toute sa force. La marchande, importunée de ses cris, lui dit: Mon ami, pourquoi criez-vous? = C'est qu'ils veulent me faire dire A. = Et pourquoi ne voulez-vous pas dire A? = C'est que je n'aurai pas sitôt dit A, qu'ils voudront me faire dire B.... = C'est que je ne vous aurai pas sitôt dit le nom du petit homme, qu'il faudra que je vous dise le reste.

LE MAÎTRE.

Peut-être.

JACQUES.

Cela est sûr.

LE MAÎTRE.

Allons, mon ami Jacques, nomme-moi le petit homme. Tu t'en meurs d'envie, n'est-ce pas? Satisfais-toi.

JACQUES.

C'était une espèce de nain, bossu, crochu, bègue, borgne, jaloux, paillard, amoureux et peut-être aimé de Suzon. C'était le vicaire du village.

Jacques ressemblait à l'enfant de la lingère comme deux gouttes d'eau, avec cette différence que, depuis son mal de gorge, on avait de la peine à lui faire dire A, mais une fois en train, il allait de lui-même jusqu'à la fin de l'alphabet.

J'étais dans la grange de Suzon, seul avec elle.

LE MAÎTRE.

Et tu n'y étais pas pour rien?

JACQUES.

Non. Lorsque le vicaire arrive, il prend de l'humeur, il gronde, il demande impérieusement à Suzon ce qu'elle faisait en tête-à-tête avec le plus débauché des garçons du village, dans l'endroit le plus reculé de la chaumière.

LE MAÎTRE.

Tu avais déjà de la réputation, à ce que je vois.

JACQUES.

Et assez bien méritée. Il était vraiment fâché; à ce propos il en ajouta d'autres encore moins obligeans. Je me fâche de mon côté. D'injure en injure nous en venons aux mains. Je saisis une fourche, je la lui passe entre les jambes, fourchon d'ici, fourchon de-là, et le lance sur le fenil, ni plus ni moins, comme une botte de paille.

LE MAÎTRE.

Et ce fenil était?

JACQUES.

De dix pieds au moins, et le petit homme n'en serait pas descendu sans se rompre le cou.

LE MAÎTRE.

Après?

JACQUES.

Après, j'écarte le fichu de Suzon, je lui prends la gorge, je la caresse; elle se défend comme cela. Il y avait là un bât d'âne dont la commodité nous était connue; je la pousse sur ce bât.

LE MAÎTRE.

Tu relèves ses jupons.

JACQUES.

Je relève ses jupons.

LE MAÎTRE.

Et le vicaire voyait cela?

JACQUES.

Comme je vous vois.

LE MAÎTRE.

Et il se taisait?

JACQUES.

Non pas, s'il vous plaît. Ne se contenant plus de rage, il se mit à crier : Au meu... meu... meurtre ! au feu... feu... feu !.. au vo... au vo... au voleur !.. Et voilà le mari que nous croyons loin, qui accourt.

LE MAÎTRE.

J'en suis fâché : je n'aime pas les prêtres.

JACQUES.

Et vous auriez été enchanté que sous les yeux de celui-ci....

LE MAÎTRE.

J'en conviens.

JACQUES.

Suzon avait eu le temps de se relever ; je me rajuste, me sauve, et c'est Suzon qui m'a raconté ce qui suit. Le mari qui voit le vicaire perché sur le fenil, se met à rire. Le vicaire lui disait : Ris.... ris.... ris bien.... so.... so.... sot que tu es.... Le mari de lui obéir, de rire de plus belle, et de lui demander qui est-ce qui l'a niché là. = Le vicaire : Met.... met.... mets-moi.... à te.... te.... terre.... = Le mari de rire encore, et de lui demander comment il faut qu'il s'y prenne. = Le vicaire: Co.... co.... comme j'y.... j'y.... j'y suis mon.... mon.... monté.... a.... a.... avec la fou.... fou.... fourche.... = Par sanguienne, vous avez raison ; voyez ce que c'est que d'avoir étudié !... Le mari prend la fourche, la présente au vicaire ; celui-ci s'enfourche comme je l'avais enfourché ; le mari lui fait faire un ou deux tours de grange au bout de l'instrument de basse-cour, accompagnant cette promenade d'une espèce de chant en faux-bourdon ; et le vicaire criait : Dé.... dé.... descends-moi, ma... ma.... maraud, me.... me dé... dé... descendras.... dras-tu ?... Et le mari lui disait : A quoi tient-il, monsieur le vicaire, que je ne vous montre ainsi dans toutes les rues du village ? On n'y aurait jamais vu une aussi belle pro-

cession.... Cependant le vicaire en fut quitte pour la peur, et le mari le mit à terre. Je ne sais ce qu'il dit alors au mari, car Suzon s'était évadée; mais j'entendis : Ma.... ma.... malheureux! tu.... tu.... fra.... fra.... frappes un.... un.... prê.... prê.... prêtre; je.... je.... t'e.... t'ex... co... co... communie; tu.... tu.... se.... seras da.... da.... damné.... C'était le petit homme qui parlait; et c'était le mari qui le pourchassait à coup de fourche. J'arrive avec beaucoup d'autres; d'aussi loin que le mari m'aperçut, mettant sa fourche en arrêt: Approche, approche, me dit-il.

LE MAÎTRE.

Et Suzon?

JACQUES.

Elle s'en tira.

LE MAÎTRE.

Mal?

JACQUES.

Non; les femmes s'en tirent toujours bien quand on ne les a pas surprises en flagrant-délit.... De quoi riez-vous?

LE MAÎTRE.

De ce qui me fera rire, comme toi, toutes les fois que je me rappellerai le petit prêtre au bout de la fourche du mari.

JACQUES.

Ce fut peu de temps après cette aventure, qui vint aux oreilles de mon père et qui en rit aussi, que je m'engageai, comme je vous ai dit....

Après quelques momens de silence ou de toux de la part de Jacques, disent les uns, ou après avoir encore ri, disent les autres, le maître s'adressant à Jacques, lui dit : Et l'histoire de tes amours? = Jacques hocha la tête et ne répondit pas.

Comment un homme de sens, qui a des mœurs, qui se pique de philosophie, peut-il s'amuser à débiter des contes de cette obscénité? = Premièrement, lecteur, ce ne sont pas des contes, c'est une histoire, et je ne me sens pas plus coupable, et peut-être moins quand j'écris les sottises de Jacques, que Suétone quand il nous transmet les débauches de Tibère. Cependant vous lisez Suétone, et vous ne lui faites aucun reproche. Pourquoi ne froncez-vous pas le sourcil à Catulle, à Martial, à Horace, à Juvénal, à Pétrone, à Lafontaine et à tant d'autres? Pourquoi ne dites-vous pas au stoïcien Sénèque : Quel besoin avons-nous de la crapule de votre esclave aux miroirs concaves? Pourquoi n'avez-vous de l'indulgence que pour les morts? Si vous

réfléchissiez un peu à cette partialité, vous verriez qu'elle naît de quelque principe vicieux. Si vous êtes innocent, vous ne me lirez pas ; si vous êtes corrompu, vous me lirez sans conséquence. Et puis, si ce que je vous dis là ne vous satisfait pas, ouvrez la préface de Jean-Baptiste Rousseau, et vous y trouverez mon apologie. Quel est celui d'entre vous qui ôsât blâmer Voltaire d'avoir composé *la Pucelle?* Aucun. Vous avez donc deux balances pour les actions des hommes? Mais, dites-vous, *la Pucelle* de Voltaire est un chef-d'œuvre! = Tant pis, puisqu'on ne l'en lira que davantage. = Et votre *Jacques* n'est qu'une insipide rapsodie de faits, les uns réels, les autres imaginés, écrits sans grâce et distribués sans ordre. = Tant mieux, mon *Jacques* en sera moins lu. De quelque côté que vous vous tourniez, vous avez tort. Si mon ouvrage est bon, il vous fera plaisir ; s'il est mauvais, il ne fera point de mal. Point de livre plus innocent qu'un mauvais livre. Je m'amuse à écrire sous des noms empruntés les sottises que vous faites ; vos sottises me font rire ; mon écrit vous donne de l'humeur. Lecteur, à vous parler franchement, je trouve que le plus méchant de nous deux, ce n'est pas moi. Que je serais satisfait s'il m'était aussi facile de me garantir de vos noirceurs, qu'à vous de l'ennui ou du danger de mon ouvrage! Vilains hypocrites, laissez-moi en repos. F..tez comme des ânes débâtés ; mais permettez-moi que je dise f..tre ; je vous passe l'action, passez-moi le mot. Vous prononcez hardiment tuer, voler, trahir, et l'autre vous ne l'oseriez qu'entre les dents! Est-ce que moins vous exhalez de ces prétendues impuretés en paroles, plus il vous en reste dans la pensée? Et que vous a fait l'action génitale, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour en exclure le signe de vos entretiens, et pour imaginer que votre bouche, vos yeux et vos oreilles en seraient souillés? Il est bon que les expressions les moins usitées, les moins écrites, les mieux tues soient les mieux sues et les plus généralement connues ; aussi cela est ; aussi le mot *futuo* n'est-il pas moins familier que le mot pain ; nul âge ne l'ignore, nul idiome n'en est privé : il a mille synonymes dans toutes les langues, il s'imprime en chacune sans être exprimé, sans voix, sans figure ; et le sexe qui le fait le plus, a usage de le taire le plus. Je vous entends encore, vous vous écriez : Fi, le cynique! Fi, l'impudent! Fi, le sophiste!.... Courage ; insultez bien un auteur estimable que vous avez sans cesse entre les mains, et dont je ne suis ici que le traducteur. La licence de son style m'est presque un garant de la pureté de ses mœurs ; c'est Montaigne. *Lasciva est nobis pagina, vita proba.*

Jacques et son maître passèrent le reste de la journée, sans des-

serrer les dents. Jacques toussait, et son maître disait : Voilà une cruelle toux ! regardait à sa montre l'heure qu'il était sans le savoir, ouvrait sa tabatière sans s'en douter, et prenait sa prise de tabac sans le sentir; ce qui me le prouve, c'est qu'il faisait ces choses trois ou quatre fois de suite et dans le même ordre. Un moment après, Jacques toussait encore, et son maître disait : Quelle diable de toux ! Aussi tu t'en es donné du vin de l'hôtesse jusqu'au nœud de la gorge. Hier au soir, avec le secrétaire, tu ne t'es pas ménagé davantage; quand tu remontas tu chancelais, tu ne savais ce que tu disais; et aujourd'hui tu as fait dix haltes, et je gage qu'il ne reste pas une goutte de vin dans ta gourde ?... Puis il grommelait entre ses dents, regardait à sa montre, et régalait ses narines.

J'ai oublié de vous dire, lecteur, que Jacques n'allait jamais sans une gourde remplie du meilleur; elle était suspendue à l'arçon de sa selle. A chaque fois que son maître interrompait son récit par quelque question un peu longue, il détachait sa gourde, en buvait un coup à la régalade, et ne la remettait à sa place que quand son maître avait cessé de parler. J'avais encore oublié de vous dire que, dans les cas qui demandaient de la réflexion, son premier mouvement était d'interroger sa gourde. Fallait-il résoudre une question de morale, discuter un fait, préférer un chemin à un autre, entamer, suivre ou abandonner une affaire, peser les avantages ou les désavantages d'une opération de politique, d'une spéculation de commerce ou de finance, la sagesse ou la folie d'une loi, le sort d'une guerre, le choix d'une auberge, dans une auberge le choix d'un appartement, dans un appartement le choix d'un lit, son premier mot était : Interrogeons la gourde. Son dernier avis était : C'est l'avis de la gourde et le mien. Lorsque le destin était muet dans sa tête, il s'expliquait par sa gourde, c'était une espèce de Pythie portative, silencieuse aussitôt qu'elle était vide. A Delphes, la Pythie, ses cotillons retroussés, assise à nu sur le trépied, recevait son inspiration du bas en haut; Jacques, sur son cheval, la tête tournée vers le ciel, sa gourde débouchée et le goulot incliné vers sa bouche, recevait son inspiration du haut en bas. Lorsque la Pythie et Jacques prononçaient leurs oracles, ils étaient ivres tous les deux. Il prétendait que l'Esprit saint était descendu sur les apôtres dans une gourde; il appelait la Pentecôte la fête des gourdes. Il a laissé un petit traité de toutes les sortes de divinations, traité profond dans lequel il donne la préférence à la divination par Bacbuc ou par la gourde. Il s'inscrit en faux, malgré toute la vénération qu'il lui portait, contre le curé de Meudon, qui interrogeait la dive Bacbuc par le choc de la panse.

J'aime Rabelais, dit-il, mais j'aime mieux la vérité que Rabelais. Il l'appelle hérétique *Engastrémithe*; et il prouve par cent raisons, meilleures les unes que les autres, que les vrais oracles de Bacbuc ou de la gourde ne se faisaient entendre que par le goulot. Il compte au rang des sectateurs distingués de Bacbuc, des vrais inspirés de la gourde dans ces derniers siècles, Rabelais, La Fare, Chapelle, Chaulieu, Lafontaine, Molière, Panard, Gallet, Vadé. Platon et Jean-Jacques Rousseau, qui prônèrent le bon vin sans en boire, sont à son avis deux faux frères de la gourde. La gourde eut autrefois quelques sanctuaires célèbres; la Pomme-de-pin, le Temple et la Guinguette, sanctuaire dont il écrit l'histoire séparément. Il fait la peinture la plus magnifique de l'enthousiasme, de la chaleur, du feu dont les Bacbuciens ou Périgourdins étaient et furent encore saisis de nos jours, lorsque sur la fin du repas, les coudes appuyés sur la table, la dive Bacbuc ou la gourde sacrée leur apparaissait, était déposée au milieu d'eux, sifflait, jetait sa coiffe loin d'elle, et couvrait ses adorateurs de son écume prophétique. Son manuscrit est décoré de deux portraits, au bas desquels on lit : *Anacréon et Rabelais, l'un parmi les anciens, l'autre parmi les modernes, souverain pontife de la gourde.*

Et Jacques s'est servi du terme engastrémithe?.... Pourquoi pas, lecteur? Le capitaine de Jacques était Bacbucien; il a pu connaître cette expression; et Jacques, qui recueillait tout ce qu'il disait, se la rappeler; mais la vérité, c'est que l'*Engastrémithe* est de moi, et qu'on lit sur le texte original : *Ventriloque.*

Tout cela est fort beau, ajoutez-vous; mais les amours de Jacques? = Les amours de Jacques, il n'y a que Jacques qui les sache; et le voilà tourmenté d'un mal de gorge qui réduit son maître à sa montre et à sa tabatière; indigence qui l'afflige autant que vous. = Qu'allons-nous donc devenir? Ma foi, je n'en sais rien. Ce serait bien ici le cas d'interroger la dive Bacbuc ou la gourde sacrée; mais son culte tombe, ses temples sont déserts. Ainsi qu'à la naissance de notre divin sauveur, les oracles du paganisme cessèrent; à la mort de Gallet les oracles de Bacbuc furent muets; aussi plus de grands poëmes, plus de ces morceaux d'une éloquence sublime; plus de ces productions marquées au coin de l'ivresse et du génie; tout est raisonné, compassé, académique et plat. O dive Bacbuc! ô Gourde sacrée! ô divinité de Jacques! Revenez au milieu de nous!... Il me prend envie, lecteur, de vous entretenir de la naissance de dive Bacbuc, des prodiges qui l'accompagnèrent et qui la suivirent, des merveilles de son règne et des désastres de sa retraite;

et si le mal de gorge de notre ami Jacques dure, et que son maître s'opiniâtre à garder le silence, il faudra bien que vous vous contentiez de cet épisode, que je tâcherai de pousser jusqu'à ce que Jacques guérisse et reprenne l'histoire de ses amours....

Il y a ici une lacune vraiment déplorable dans la conversation de Jacques et de son maître. Quelque jour un descendant de Nodot, du président de Brosses, de Freinshémius, ou du père Brottier, la remplira peut-être ; et les descendans de Jacques ou de son maître, propriétaires du manuscrit, en riront beaucoup.

Il paraît que Jacques, réduit au silence par son mal de gorge, suspendit l'histoire de ses amours ; et que son maître commença l'histoire des siennes. Ce n'est ici qu'une conjecture que je donne pour ce qu'elle vaut. Après quelques lignes ponctuées qui annoncent la lacune, on lit : Rien n'est plus triste dans ce monde que d'être un sot.... Est-ce Jacques qui profère cet apophthegme? Est-ce son maître? Ce serait le sujet d'une longue et épineuse dissertation. Si Jacques était assez insolent pour adresser ces mots à son maître, celui-ci était assez franc pour se les adresser à lui-même. Quoi qu'il en soit, il est évident, il est très-évident, que c'est le maître qui continue.

LE MAÎTRE.

C'était la veille de sa fête, et je n'avais point d'argent. Le chevalier de Saint-Ouin, mon intime ami, n'était jamais embarrassé de rien. Tu n'as point d'argent, me dit-il? = Non. = Eh bien! il n'y a qu'à en faire. = Et tu sais comme on en fait? = Sans doute. Il s'habille, nous sortons, et il me conduit à travers plusieurs rues détournées dans une petite maison obscure, où nous montons par un petit escalier sale, à un troisième, où j'entre dans un appartement assez spacieux et singulièrement meublé. Il y avait entre autres choses trois commodes de front, toutes trois de formes différentes ; par derrière celle du milieu, un grand miroir à chapiteau trop haut pour le plafond, en sorte qu'un bon demi-pied de ce miroir était caché par la commode ; sur ces commodes des marchandises de toute espèce ; deux trictracs ; autour de l'appartement, des chaises assez belles, mais pas une qui eût sa pareille ; au pied d'un lit sans rideaux une superbe duchesse ; contre une des fenêtres une volière sans oiseaux, mais toute neuve ; à l'autre fenêtre un lustre suspendu par un manche à balai, et le manche à balai portant des deux bouts sur les dossiers de deux mauvaises chaises de paille ; et puis de droite et de gauche des tableaux, les uns attachés aux murs, les autres en pile.

JACQUES.

Cela sent le faiseur d'affaires d'une lieue à la ronde.

LE MAÎTRE.

Tu l'as deviné. Et voilà le chevalier et M. le Brun (c'est le nom de notre brocanteur et courtier d'usure) qui se précipitent dans les bras l'un de l'autre.... Eh! c'est vous, monsieur le chevalier? = Et oui, c'est moi, mon cher le Brun. = Mais que devenez-vous donc? Il y a une éternité qu'on ne vous a vu. Les temps sont bien tristes; n'est-il pas vrai? = Très-tristes, mon cher le Brun. Mais il ne s'agit pas de cela; écoutez-moi, j'aurais un mot à vous dire.... = Je m'assieds. Le chevalier et le Brun se retirent dans un coin, et se parlent. Je ne puis te rendre de leur conversation que quelques mots que je surpris à la volée.... = Il est bon? = Excellent. = Majeur? = Très-majeur. = C'est le fils? = Le fils. = Savez-vous que nos deux dernières affaires?.... = Parlez plus bas. = Le père? = Riche. = Vieux? = Et caduc. Le Brun à haute voix: Tenez, monsieur le chevalier, je ne veux plus me mêler de rien, cela a toujours des suites fâcheuses. C'est votre ami, à la bonne heure! Monsieur a tout-à-fait l'air d'un galant homme; mais.... = Mon cher le Brun! = Je n'ai point d'argent. = Mais vous avez des connaissances! = Ce sont tous des gueux, de fieffés fripons. Monsieur le chevalier, n'êtes-vous point las de passer par ces mains-là? = Nécessité n'a point de loi. = La nécessité qui vous presse est une plaisante nécessité, une bouillotte, une partie de la belle, quelque fille. = Cher ami... = C'est toujours moi, je suis faible comme un enfant; et puis vous; je ne sais pas à qui vous ne feriez pas fausser un serment. Allons, sonnez donc, afin que je sache si Fourgeot est chez lui... Non, ne sonnez pas, Fourgeot vous mènera chez Merval. = Pourquoi pas vous? = Moi! j'ai juré que cet abominable Merval ne travaillerait ni pour moi ni pour mes amis. Il faudra que vous répondiez pour monsieur, qui peut être, qui est un honnête homme; que je réponde pour vous à Fourgeot, et que Fourgeot réponde pour moi à Merval.... = Cependant la servante était entrée en disant: C'est chez M. Fourgeot? = Le Brun à sa servante: Non, ce n'est chez personne...... Monsieur le chevalier, je ne saurais absolument, je ne saurais. = Le chevalier l'embrasse, le caresse: Mon cher le Brun! mon cher ami!.... Je m'approche, je joins mes instances à celles du chevalier: Monsieur le Brun! mon cher monsieur!..... = Le Brun se laisse persuader. La servante, qui souriait de cette momerie, part, et dans un clin-d'œil reparaît avec un petit homme boiteux, revêtu de noir, canne à la main, bègue,

le visage sec et ridé, l'œil vif. Le chevalier se tourne de son côté et lui dit : Allons, monsieur Mathieu de Fourgeot, nous n'avons pas un moment à perdre, conduisez-nous vite..... Fourgeot, sans avoir l'air de l'écouter, déliait une petite bourse de chamois. Le chevalier à Fourgeot : Vous vous moquez, cela nous regarde..... Je m'approche, je tire un petit écu que je glisse au chevalier qui le donne à la servante en lui passant la main sous le menton. Cependant le Brun disait à Fourgeot : Je vous le défends ; ne conduisez point là ces messieurs. = Fourgeot : Monsieur le Brun, pourquoi donc ? = C'est un fripon, c'est un gueux. = Je sais bien que monsieur de Merval.... mais à tout péché miséricorde ; et puis, je ne connais que lui qui ait de l'argent pour le moment. = Le Brun : Monsieur Fourgeot, faites comme il vous plaira ; messieurs, je m'en lave les mains. = Fourgeot à le Brun : M. le Brun, est-ce que vous ne venez pas avec nous ? = Le Brun : Moi ! Dieu m'en préserve. C'est un infâme que je ne reverrai de ma vie. = Fourgeot : Mais sans vous nous ne finirons rien. = Le chevalier : Il est vrai. Allons, mon cher le Brun, il s'agit de me servir, il s'agit d'obliger un galant homme qui est dans la presse ; vous ne me refuserez pas ; vous viendrez. = Le Brun : Aller chez un Merval ! moi ! moi ! = Le chevalier : Oui, vous, vous viendrez pour moi.... = A force de sollicitations le Brun se laisse entraîner, et nous voilà, lui le Brun, le chevalier, Mathieu de Fourgeot, en chemin, le chevalier frappant amicalement dans la main de le Brun, et me disant : C'est le meilleur homme, l'homme du monde le plus officieux, la meilleure connaissance.... = Le Brun : Je crois que monsieur le chevalier me ferait faire de la fausse monnaie.... = Nous voilà chez Merval.

JACQUES.

Mathieu de Fourgeot....

LE MAÎTRE.

Eh bien ! qu'en veux-tu dire ?

JACQUES.

Mathieu de Fourgeot !... Je veux dire que M. le chevalier de Saint-Ouin connaît ces gens-là par nom et surnom : et que c'est un gueux, d'intelligence avec toute cette canaille-là.

LE MAÎTRE.

Tu pourrais bien avoir raison.... Il est impossible de connaître un homme plus doux, plus civil, plus honnête, plus poli, plus humain, plus compatissant, plus désintéressé que M. de Merval. Mon âge de majorité et ma solvabilité bien cons-

tatée, M. de Merval prit un air tout-à-fait affectueux et triste, et nous dit avec le ton de la componction, qu'il était au désespoir; qu'il avait été dans cette même matinée obligé de secourir un de ses amis pressé des besoins les plus urgens; et qu'il était tout-à-fait à sec. Puis s'adressant à moi, il ajouta : Monsieur, n'ayez point de regret de ne pas être venu plus tôt; j'aurais été affligé de vous refuser, mais je l'aurais fait : l'amitié passe avant tout.... = Nous voilà tous bien ébahis; voilà le chevalier, le Brun même et Fourgeot aux genoux de Merval, et M. de Merval qui leur disait : Messieurs, vous me connaissez tous; j'aime à obliger, et tâche de ne pas gâter les services que je rends en les faisant solliciter : mais, foi d'homme d'honneur, il n'y a pas quatre louis dans la maison.... = Moi, je ressemblais, au milieu de ces gens-là, à un patient qui a entendu sa sentence. Je disais au chevalier : Chevalier, allons-nous-en, puisque ces messieurs ne peuvent rien.... Et le chevalier me tirant à l'écart: Tu n'y penses pas, c'est la veille de sa fête. Je l'ai prévenue, je t'en avertis; et elle s'attend à une galanterie de ta part. Tu la connais : ce n'est pas qu'elle soit intéressée; mais elle est comme toutes les autres, qui n'aiment pas à être trompées dans leur attente. Elle s'en sera déjà vantée à son père, à sa mère, à ses tantes, à ses amies; et, après cela, n'avoir rien à leur montrer, cela est mortifiant.... Et puis le voilà revenu à Merval, et le pressant plus vivement encore. Merval, après s'être bien fait tirailler, dit : J'ai la plus sotte âme du monde; je ne saurais voir les gens en peine. Je rêve; et il me vient une idée. = Le chevalier : Et quelle idée ? = Pourquoi ne prendriez-vous pas des marchandises ? = Le chevalier : En avez-vous ? = Non; mais je connais une femme qui vous en fournira, une brave femme, une honnête femme. = Le Brun : Oui, mais qui nous fournira des guenilles, qu'elle nous vendra au poids de l'or, et dont nous ne retirerons rien. = Merval : Point du tout, ce seront de très-belles étoffes, des bijoux en or et en argent, des soieries de toute espèce, des perles, quelques pierreries; il y aura très-peu de chose à perdre sur ces effets. C'est une bonne créature à se contenter de peu, pourvu qu'elle ait ses sûretés; ce sont des marchandises d'affaires qui lui reviennent à très-bon prix. Au reste, voyez-les, la vue ne vous en coûtera rien... = Je représentai à Merval et au chevalier, que mon état n'était pas de vendre; et que, quand cet arrangement ne me répugnerait pas, ma position ne me laisserait pas le temps d'en tirer parti. Les officieux le Brun et Mathieu de Fourgeot dirent tous à la fois : Qu'à cela ne tienne, nous vendrons pour vous; c'est l'embarras d'une demi-journée... Et la séance fut remise à l'après-midi chez M. de

Merval, qui, me frappant doucement sur l'épaule, me disait d'un ton onctueux et pénétré : Monsieur, je suis charmé de vous obliger ; mais, croyez-moi, faites rarement de pareils emprunts ; ils finissent toujours par ruiner. Ce serait un miracle, dans ce pays-ci, que vous eussiez encore à traiter une fois avec d'aussi honnêtes gens que messieurs le Brun et Mathieu de Fourgeot.... Le Brun et Fourgeot de Mathieu, ou Mathieu de Fourgeot, le remercièrent en s'inclinant, et lui disant qu'il avait bien de la bonté, qu'ils avaient tâché jusqu'à présent de faire leur petit commerce en conscience, et qu'il n'y avait pas de quoi les louer. = Merval : Vous vous trompez, messieurs, car qui est-ce qui a de la conscience à présent? Demandez à M. le chevalier de Saint-Ouin, qui doit en savoir quelque chose.... = Nous voilà sortis de chez Merval, qui nous demande, du haut de son escalier, s'il peut compter sur nous et faire avertir sa marchande. Nous lui répondons que oui ; et nous allons tous quatre dîner dans une auberge voisine, en attendant l'heure du rendez-vous.

Ce fut Mathieu de Fourgeot qui commanda le dîner, et qui le commanda bon. Au dessert, deux marmottes s'approchèrent de notre table avec leurs vielles ; le Brun les fit asseoir. On les fit boire, on les fit jaser, on les fit jouer. Tandis que mes trois convives s'amusaient à en chiffonner une, sa compagne, qui était à côté de moi, me dit tout bas : Monsieur, vous êtes là en bien mauvaise compagnie ; il n'y a pas un de ces gens-là qui n'ait son nom sur le livre rouge (1).

Nous quittâmes l'auberge à l'heure indiquée, et nous nous rendîmes chez Merval. J'oubliais de te dire que ce dîner épuisa la bourse du chevalier et la mienne, et qu'en chemin le Brun dit au chevalier, qui me le redit, que Mathieu de Fourgeot exigeait dix louis pour sa commission, que c'était le moins qu'on pût lui donner ; que s'il était satisfait de nous, nous aurions les marchandises à meilleur prix, et que nous retrouverions aisément cette somme sur la vente.

Nous voilà chez Merval, où sa marchande nous avait précédés avec ses marchandises. Madame Bridoie (c'est son nom) nous accabla de politesses et de révérences, et nous étala des étoffes, des toiles, des dentelles, des bagues, des diamans, des boîtes d'or. Nous prîmes de tout. Ce furent le Brun, Mathieu de Fourgeot et le chevalier, qui mirent le prix aux choses ; et c'est Merval qui tenait la plume. Le total se monta à dix-neuf mille sept cent soixante et quinze livres, dont j'allais faire mon billet, lorsque mademoiselle Bridoie me dit, en faisant une révérence (car elle ne s'adressait jamais à personne sans le révérencier) :

(1) Registre de la police.

Monsieur, votre dessein est de payer vos billets à leurs échéances? = Assurément, lui répondis-je. = En ce cas, me répliqua-t-elle, il vous est indifférent de me faire des billets ou des lettres-de-change? Le mot de lettre-de-change me fit pâlir. Le chevalier s'en aperçut, et dit à mademoiselle Bridoie : Des lettres-de-change, mademoiselle! mais ces lettres-de-change courront, et l'on ne sait en quelles mains elles pourraient aller. = Vous vous moquez, monsieur le chevalier; on sait un peu les égards dûs aux personnes de votre rang... Et puis une révérence... On tient ces papiers-là dans son porte-feuille; on ne les produit qu'à temps. Tenez, voyez.... Et puis une révérence... Elle tire son porte-feuille de sa poche; elle lit une multitutude de noms de tout état et de toute condition. Le chevalier s'était approché de moi, et me disait : Des lettres-de-change! cela est diablement sérieux. Vois ce que tu veux faire. Cette femme me paraît honnête; et puis, avant l'échéance, tu seras en fonds ou j'y serai.

JACQUES.

Et vous signâtes les lettres-de-change?

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

C'est l'usage des pères, lorsque leurs enfans partent pour la capitale, de leur faire un petit sermon. Ne fréquentez point mauvaise compagnie; rendez-vous agréable à vos supérieurs, par de l'exactitude à remplir vos devoirs; conservez votre religion; fuyez les filles de mauvaise vie, les chevaliers d'industrie, et surtout ne signez jamais de lettres-de-change.

LE MAÎTRE.

Que veux-tu, je fis comme les autres; la première chose que j'oubliai, ce fut la leçon de mon père. Me voilà pourvu de marchandises à vendre, mais c'est de l'argent qu'il nous fallait. Il y avait quelques paires de manchettes à dentelle, très-belles : le chevalier s'en saisit au prix coûtant, en me disant : Voilà déjà une partie de tes emplettes, sur laquelle tu ne perdras rien. Mathieu de Fourgeot prit une montre et deux boîtes d'or, dont il allait sur-le-champ m'apporter la valeur; le Brun prit en dépôt le reste chez lui. Je mis dans ma poche une superbe garniture avec les manchettes; c'était une des fleurs du bouquet que j'avais à donner. Mathieu de Fourgeot revint en un clin-d'œil avec soixante louis : il en retint dix pour lui, et je reçus les cinquante autres. Il me dit qu'il n'avait vendu ni la montre ni les deux boîtes, mais qu'il les avait mises en gage.

JACQUES.

En gage?

LE MAÎTRE.

Oui.

JACQUES.

Je sais où.

LE MAÎTRE.

Où?

JACQUES.

Chez la demoiselle aux révérences, la Bridoie.

LE MAÎTRE.

Il est vrai. Avec la paire de manchettes et sa garniture, je pris encore une jolie bague, avec une boîte à mouches, doublée d'or. J'avais cinquante louis dans ma bourse; et nous étions, le chevalier et moi, de la plus belle gaîté.

JACQUES.

Voilà qui est fort bien. Il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'intrigue; c'est le désintéressement du sieur le Brun; est-ce que celui-là n'eut aucune part à la dépouille?

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, vous vous moquez; vous ne connaissez pas M. le Brun. Je lui proposai de reconnaître ses bons offices; il se fâcha, il me répondit que je le prenais apparemment pour un Mathieu de Fourgeot; qu'il n'avait jamais tendu la main. Voilà mon cher le Brun, s'écria le chevalier, c'est toujours lui-même; mais nous rougirions qu'il fût plus honnête que nous... Et à l'instant il prit parmi nos marchandises deux douzaines de mouchoirs, une pièce de mousseline, qu'il lui fit accepter pour sa femme et pour sa fille. Le Brun se mit à considérer les mouchoirs, qui lui parurent si beaux, la mousseline qu'il trouva si fine, cela lui était offert de si bonne grâce, il avait une si prochaine occasion de prendre sa revanche avec nous par la vente des effets qui restaient entre ses mains, qu'il se laissa vaincre; et nous voilà partis, et nous acheminant à toutes jambes de fiacre vers la demeure de celle que j'aimais, et à qui la garniture, les manchettes et la bague étaient destinées. Le présent réussit à merveille. On fut charmante. On essaya sur-le-champ la garniture et les manchettes; la bague semblait avoir été faite pour le doigt. On soupa, et gaîment, comme tu penses bien.

JACQUES.

Et vous couchâtes là?

LE MAÎTRE.

Non.

JACQUES.

Ce fut donc le chevalier?

LE MAÎTRE.

Je le crois.

JACQUES.

Du train dont on vous menait, vos cinquante louis ne durèrent pas long-temps.

LE MAÎTRE.

Non. Au bout de huit jours nous nous rendîmes chez le Brun pour voir ce que le reste de nos effets avait produit.

JACQUES.

Rien, ou peu de chose. Le Brun fut triste, il se déchaîna contre Merval et la demoiselle aux révérences, les appela gueux, infâmes, fripons, jura de rechef de n'avoir jamais rien à demêler avec eux, et vous remit sept à huit cents francs.

LE MAÎTRE.

A peu près; huit cent soixante et dix livres.

JACQUES.

Ainsi, si je sais un peu calculer, huit cent soixante et dix livres de le Brun, cinquante louis de Merval ou de Fourgeot, la garniture, les manchettes et la bague, allons, encore cinquante louis, et voilà ce qui vous est rentré de vos dix-neuf mille sept cent soixante et quinze livres, en marchandises. Diable! cela est honnête. Merval avait raison, on n'a pas tous les jours à traiter avec d'aussi dignes gens.

LE MAÎTRE.

Tu oublies les manchettes prises au prix coûtant par le chevalier.

JACQUES.

C'est que le chevalier ne vous en a jamais parlé.

LE MAÎTRE.

J'en conviens. Et les deux boîtes d'or et la montre mises en gage par Mathieu, tu n'en dis rien.

JACQUES.

C'est que je ne sais qu'en dire.

LE MAÎTRE.

Cependant l'échéance des lettres-de-change arriva.

JACQUES.

Et vos fonds ni ceux du chevalier n'arrivèrent point.

LE MAÎTRE.

Je fus obligé de me cacher. On instruisit mes parens; un de mes oncles vint à Paris. Il présenta un mémoire à la police contre tous ces fripons. Ce mémoire fut renvoyé à un des commis; ce commis était un protecteur gagé de Merval. On répondit que, l'affaire étant en justice réglée, la police n'y pouvait rien. Le prêteur sur gages à qui Mathieu avait confié les deux boîtes fit assigner Mathieu. J'intervins dans ces procès. Les frais de justice furent si énormes, qu'après la vente de la montre et des boîtes, il s'en manquait encore cinq ou six cents francs qu'il n'y eût de quoi tout payer.

Vous ne croirez pas cela, lecteur. Et si je vous disais qu'un limonadier, décédé il y a quelque temps dans mon voisinage, laissa deux pauvres orphelins en bas âge. Le commissaire se transporte chez le défunt; on appose un scellé. On lève ce scellé, on fait un inventaire, une vente; la vente produit huit à neuf cents francs. De ces neuf cents francs, les frais de justice prélevés, il reste deux sous pour chaque orphelin; on leur met à chacun ces deux sous dans la main, et on les conduit à l'hôpital.

LE MAÎTRE.

Cela fait horreur.

JACQUES.

Et cela dure.

LE MAÎTRE.

Mon père mourut dans ces entrefaites. J'acquittai les lettres-de-change, et je sortis de ma retraite, où, pour l'honneur du chevalier et de mon amie, j'avouerai qu'ils me tinrent assez fidèle compagnie.

JACQUES.

Et vous voilà tout aussi féru qu'auparavant du chevalier et de votre belle; votre belle vous tenant la dragée plus haute que jamais.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela, Jacques?

JACQUES.

Pourquoi? C'est que maître de votre personne et possesseur d'une fortune honnête, il fallait faire de vous un sot complet, un mari.

LE MAÎTRE.

Ma foi, je crois que c'était leur projet; mais il ne réussit pas.

JACQUES.

Vous êtes bien heureux, ou ils ont été bien maladroits.

LE MAÎTRE.

Mais il me semble que ta voix est moins rauque, et que tu parles plus librement.

JACQUES.

Cela vous semble, mais cela n'est pas.

LE MAÎTRE.

Tu ne pourrais donc pas reprendre l'histoire de tes amours?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Et ton avis est que je continue l'histoire des miennes?

JACQUES.

C'est mon avis de faire une pause, et de hausser la gourde.

LE MAÎTRE.

Comment! avec ton mal de gorge tu as fait remplir ta gourde?

JACQUES.

Oui; mais, de par tous les diables, c'est de tisane; aussi je n'ai point d'idées, je suis bête; et tant qu'il n'y aura dans la gourde que de la tisane, je serai bête.

LE MAÎTRE.

Que fais-tu?

JACQUES.

Je verse la tisane à terre; je crains qu'elle ne nous porte malheur.

LE MAÎTRE.

Tu es fou.

JACQUES.

Sage ou fou, il n'en restera pas la valeur d'une larme dans la gourde.

Tandis que Jaques vide à terre sa gourde, son maître regarde à sa montre, ouvre sa tabatière, et se dispose à continuer l'histoire de ses amours. Et moi, lecteur, je suis tenté de lui fermer la bouche en lui montrant de loin ou un vieux militaire sur son cheval, le dos voûté, et s'acheminant à grands pas; ou une jeune paysane en petit chapeau de paille, en cotillons rouges, faisant son chemin à pied ou sur un âne. Et pourquoi le vieux militaire ne serait-il pas ou le capitaine de Jacques ou le camarade de son capitaine? = Mais il est mort. = Vous le croyez?... Pourquoi la jeune paysanne ne serait-elle pas ou la dame Suzon, ou la dame Marguerite, ou l'hôtesse du Grand-Cerf, ou la mère Jeanne, ou même Denise sa fille? Un faiseur de roman n'y man-

querait pas ; mais je n'aime pas les romans, à moins que ce ne soient ceux de Richardson. Je fais l'histoire ; cette histoire intéressera ou n'intéressera pas : c'est le moindre de mes soucis. Mon projet est d'être vrai, je l'ai rempli. Ainsi, je ne ferai point revenir Frère Jean de Lisbonne ; ce gros prieur qui vient à nous dans un cabriolet, à côté d'une jeune et jolie femme, ce ne sera point l'abbé Hudson. = Mais l'abbé Hudson est mort? = Vous le croyez? Avez-vous assisté à ses obsèques? = Non. = Vous ne l'avez point vu mettre en terre? = Non. = Il est donc mort ou vivant, comme il me plaira. Il ne tiendrait qu'à moi d'arrêter ce cabriolet, et d'en faire sortir avec le prieur et sa compagne de voyage une suite d'événemens en conséquence desquels vous ne sauriez ni les amours de Jacques, ni celles de son maître ; mais je dédaigne toutes ces ressources-là, je vois seulement qu'avec un peu d'imagination et de style, rien de plus aisé que de filer un roman. Demeurons dans le vrai, et en attendant que le mal de gorge de Jacques se passe, laissons parler son maître.

LE MAÎTRE.

Un matin, le chevalier m'apparut fort triste ; c'était le lendemain d'un jour que nous avions passé à la campagne, le chevalier, son amie ou la mienne, ou peut-être de tous les deux, le père, la mère, les tantes, les cousines et moi. Il me demanda si je n'avais commis aucune indiscrétion qui eût éclairé les parens sur ma passion. Il m'apprit que le père et la mère, alarmés de mes assiduités, avaient fait des questions à leur fille ; que si j'avais des vues honnêtes, rien n'était plus simple que de les avouer ; qu'on se ferait honneur de me recevoir à ces conditions ; mais que si je ne m'expliquais pas nettement sous quinzaine, on me prierait de cesser des visites qui se remarquaient, sur lesquelles on tenait des propos, et qui faisaient tort à leur fille, en écartant d'elle des partis avantageux qui pouvaient se présenter sans la crainte d'un refus.

JACQUES.

Eh bien! mon maître, Jacques a-t-il du nez?

LE MAÎTRE.

Le chevalier ajouta : Dans quinzaine! le terme est assez court. Vous aimez, on vous aime ; dans quinze jours que ferez-vous? Je répondis net au chevalier que je me retirerais. = Vous vous retirerez! Vous n'aimez donc pas? = J'aime, et beaucoup ; mais j'ai des parens, un nom, un état, des prétentions, et je ne me résoudrai jamais à enfouir tous ces avantages dans le magasin d'une petite bourgeoise. = Et leur déclarerai-je cela? = Si vous voulez. Mais, chevalier, la subite et scrupuleuse déli-

catesse de ces gens-là m'étonne. Ils ont permis à leur fille d'accepter mes cadeaux ; ils m'ont laissé vingt fois en tête à tête avec elle ; elle court les bals, les assemblées, les spectacles, les promenades aux champs et à la ville, avec le premier qui a un bon équipage à lui offrir ; ils dorment profondément tandis qu'on fait de la musique ou la conversation chez elle ; tu fréquentes dans la maison tant qu'il te plaît ; et, entre nous, chevalier, quand tu es admis dans une maison, on peut y en admettre un autre. Leur fille est notée. Je ne croirai pas, je ne nierai pas tout ce qu'on en dit ; mais tu conviendras que ces parens là auraient pu s'aviser plutôt d'être jaloux de l'honneur de leur enfant. Veux-tu que je te parle vrai ? On m'a pris pour une espèce de benêt qu'on se promettait de mener par le nez aux pieds du curé de la paroisse. Ils se sont trompés. Je trouve mademoiselle Agathe charmante ; j'en ai la tête tournée : et il y paraît, je crois, aux effroyables dépenses que j'ai faites pour elle. Je ne refuse pas de continuer, mais encore faut-il que ce soit avec la certitude de la trouver un peu moins sévère à l'avenir.

Mon projet n'est pas de perdre éternellement à ses genoux un temps, une fortune et des soupirs que je pourrais employer plus utilement ailleurs. Tu diras ces derniers mots à mademoiselle Agathe, et tout ce qui les a précédés à ses parens... Il faut que notre liaison cesse, ou que je sois admis sur un nouveau pied, et que mademoiselle Agathe fasse de moi quelque chose de mieux que ce qu'elle en a fait jusqu'à présent. Lorsque vous m'introduisîtes chez elle, convenez, chevalier, que vous me fîtes espérer des facilités que je n'ai point trouvées. Chevalier, vous m'en avez un peu imposé. = Le chevalier : Ma foi, je m'en suis un peu imposé le premier à moi-même. Qui diable aurait jamais imaginé qu'avec l'air leste, le ton libre et gai de cette jeune folle, ce serait un petit dragon de vertu ?

JACQUES.

Comment, diable ! Monsieur, cela est bien fort. Vous avez donc été une fois brave dans votre vie.

LE MAÎTRE.

Il y a des jours comme cela. J'avais sur le cœur l'aventure des usuriers, ma retraite à Saint-Jean-de-Latran, devant la demoiselle Bridoie, et plus que tout, les rigueurs de mademoiselle Agathe. J'étais un peu las d'être lanterné.

JACQUES.

Et, d'après ce courageux discours, adressé à votre cher ami le chevalier de Saint-Ouin, que fîtes-vous !

LE MAÎTRE.

Je tins parole, je cessai mes visites.

JACQUES.

*Bravo! Bravo! mio caro maestro!*

LE MAÎTRE.

Il se passa une quinzaine, sans que j'entendisse parler de rien, si ce n'était par le chevalier qui m'instruisait fidèlement des effets de mon absence dans la famille, et qui m'encourageait à tenir ferme. Il me disait: On commence à s'étonner, on se regarde, on parle; on se questionne sur les sujets de mécontentement qu'on a pu te donner. La petite fille joue la dignité; elle dit avec une indifférence affectée à travers laquelle on voit aisément qu'elle est piquée: On ne voit plus ce monsieur; c'est qu'apparemment il ne veut plus qu'on le voie; à la bonne heure, c'est son affaire.... Et puis elle fait une pirouette, elle se met à chantonner, elle va à la fenêtre, elle revient; mais les yeux rouges; tout le monde s'aperçoit qu'elle a pleuré. = Qu'elle a pleuré! = Ensuite elle s'assied; elle prend son ouvrage; elle veut travailler, mais elle ne travaille pas. On cause, elle se tait; on cherche à l'égayer, elle prend de l'humeur; on lui propose un jeu, une promenade, un spectacle: elle accepte; et lorsque tout est prêt, c'est une autre chose qui lui plaît et qui lui déplaît le moment d'après.... Oh! ne voilà-t-il pas que tu te troubles! Je ne te dirai plus rien. = Mais, chevalier, vous croyez donc que, si je reparaissais.... = Je crois que tu serais un sot. Il faut tenir bon, il faut avoir du courage. Si tu reviens sans être appelé, tu es perdu. Il faut apprendre à vivre à ce petit monde-là. = Mais si l'on ne me rappelle pas? = On te rappellera. = Si l'on tarde beaucoup à me rappeler? = On te rappellera bientôt. Peste! un homme comme toi ne se remplace pas aisément. Si tu reviens de toi-même, on te boudera, on te fera payer chèrement ton incartade, on t'imposera la loi qu'on voudra t'imposer; il faudra t'y soumettre; il faudra fléchir le genou. Veux-tu être le maître ou l'esclave, et l'esclave le plus mal mené? Choisis. A te parler vrai, ton procédé a été un peu leste; on n'en peut pas conclure un homme bien épris: mais ce qui est fait est fait; et s'il est possible d'en tirer bon parti, il n'y faut pas manquer. = Elle a pleuré! = Eh bien! elle a pleuré. Il vaut encore mieux qu'elle pleure que toi. = Mais si l'on ne me rappelle pas? = On te rappellera, te dis-je. Lorsque j'arrive, je ne parle pas plus de toi que si tu n'existais pas. On me tourne, je me laisse tourner; enfin, on me demande si je t'ai vu; je réponds indifféremment, tantôt oui, tantôt non: puis on parle

d'autre chose ; mais on ne tarde pas de revenir à ton éclipse. Le premier mot vient, ou du père, ou de la mère, ou de la tante, ou d'Agathe, et l'on dit : Après tous les égards que nous avons eus pour lui ! l'intérêt que nous avons tous pris à sa dernière affaire ! les amitiés que ma nièce lui a faites ! les politesses dont je l'ai comblé ! tant de protestations d'attachement que nous en avons reçues ! et puis fiez-vous aux hommes.... Après cela, ouvrez votre maison à ceux qui se présentent !.... Croyez aux amis ! = Et Agathe? = La consternation y est, c'est moi qui t'en assure. = Et Agathe? = Agathe me tire à l'écart, et dit : Chevalier, concevez-vous quelque chose à votre ami ? Vous m'avez assurée tant de fois que j'en étais aimée ; vous le croyiez, sans doute, et pourquoi ne l'auriez-vous pas cru ? Je le croyais bien, moi.... Et puis elle s'interrompt, sa voix s'altère, ses yeux se mouillent.... Eh bien ! ne voilà-t-il pas que tu en fais autant ! Je ne te dirai plus rien, cela est décidé. Je vois ce que tu désires, mais il n'en sera rien, absolument rien. Puisque tu as fait la sottise de te retirer sans rime ni raison, je ne veux pas que tu la doubles en allant te jeter à leur tête. Il faut tirer parti de cet incident pour avancer tes affaires avec mademoiselle Agathe ; il faut qu'elle voie qu'elle ne te tient pas si bien qu'elle ne puisse te perdre, à moins qu'elle ne s'y prenne mieux pour te garder. Après ce que tu as fait, en être encore à lui baiser la main ! Mais là, chevalier, la main sur la conscience, nous sommes amis ; et tu peux, sans indiscrétion, t'expliquer avec moi ; vrai, tu n'en as jamais rien obtenu ? = Non. = Tu mens, tu fais le délicat. = Je le ferais peut-être, si j'en avais raison ; mais je te jure que je n'ai pas le bonheur de mentir. = Cela est inconcevable, car enfin tu n'es pas maladroit. Quoi ! on n'a pas eu le moindre petit moment de faiblesse ? = Non. = C'est qu'il sera venu, que tu ne l'auras pas aperçu, et que tu l'auras manqué. J'ai peur que tu n'aies été un peu benêt ; les gens honnêtes, délicats et tendres comme toi y sont sujets. = Mais vous, chevalier, lui dis-je, que faites-vous là ? = Rien. = Vous n'avez point eu de prétentions ? = Pardonnez-moi, s'il vous plaît, elles ont même duré assez long-temps ; mais tu es venu, tu as vu et tu as vaincu. Je me suis aperçu qu'on te regardait beaucoup, et qu'on ne me regardait plus guère, je me le suis tenu pour dit. Nous sommes restés bons amis ; on me confie ses petites pensées, on suit quelquefois mes conseils ; et faute de mieux, j'ai accepté le rôle de subalterne auquel tu m'as réduit.

JACQUES.

Monsieur, deux choses ; l'une, c'est que je n'ai jamais pu

suivre mon histoire sans qu'un diable ou un autre ne m'interrompît, et que la vôtre va tout de suite. Voilà le train de la vie; l'un court à travers les ronces sans se piquer; l'autre a beau regarder où il met le pied, il trouve des ronces dans le plus beau chemin, et arrive au gîte écorché tout vif.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu as oublié ton refrain; et le grand rouleau, et l'écriture d'en-haut?

JACQUES.

L'autre chose, c'est que je persiste dans l'idée que votre chevalier de Saint-Ouin est un grand fripon; et qu'après avoir partagé votre argent avec les usuriers le Brun, Merval, Mathieu de Fourgeot ou Fourgeot de Mathieu, la Bridoie, il cherche à vous embâter de sa maîtresse, en tout bien et tout honneur s'entend, par-devant notaire et curé, afin de partager encore avec vous votre femme..... Ahi! la gorge!.....

LE MAÎTRE.

Sais-tu ce que tu fais là? une chose très-commune et très-impertinente.

JACQUES.

J'en suis bien capable.

LE MAÎTRE.

Tu te plains d'avoir été interrompu, et tu interromps.

JACQUES.

C'est l'effet du mauvais exemple que vous m'avez donné. Une mère veut être galante, et veut que sa fille soit sage; un père veut être dissipateur, et veut que son fils soit économe; un maître veut.....

LE MAÎTRE.

Interrompre son valet, l'interrompre tant qu'il lui plaît, et n'en pas être interrompu.

Lecteur, est-ce que vous ne craignez pas de voir se renouveler ici la scène de l'auberge où l'un criait: Tu descendras; l'autre: Je ne descendrai pas. A quoi tient-il que je ne vous fasse entendre: J'interromprai; tu n'interrompras pas! Il est certain que, pour peu que j'agace Jacques ou son maître, voilà la querelle engagée; et si je l'engage une fois, qui sait comment elle finira? Mais la vérité est que Jacques répondit modestement à son maître: Monsieur, je ne vous interromps pas; mais je cause avec vous, comme vous m'en avez donné la permission.

LE MAÎTRE.

Passe; mais ce n'est pas tout.

JACQUES.

Quelle autre incongruité puis-je avoir commise?

LE MAÎTRE.

Tu vas anticipant sur le raconteur, et tu lui ôtes le plaisir qu'il s'est promis de ta surprise; en sorte qu'ayant, par une ostentation de sagacité très-déplacée, deviné ce qu'il avait à te dire, il ne lui reste plus qu'à se taire, et je me tais.

JACQUES.

Ah! mon maître!

LE MAÎTRE.

Que maudits soient les gens d'esprit!

JACQUES.

D'accord; mais vous n'aurez pas la cruauté.....

LE MAÎTRE.

Conviens du moins que tu le mériterais.

JACQUES.

D'accord; mais avec tout cela vous regarderez à votre montre l'heure qu'il est, vous prendrez votre prise de tabac, votre humeur cessera, et vous continuerez votre histoire.

LE MAÎTRE.

Ce drôle-là fait de moi tout ce qu'il veut.....

Quelques jours après cet entretien avec le chevalier, il reparut chez moi; il avait l'air triomphant. Eh bien! l'ami, me dit-il, une autre fois croirez-vous à mes almanachs? Je vous l'avais bien dit, nous sommes les plus forts, et voici une lettre de la petite; oui, une lettre, une lettre d'elle..... Cette lettre était fort douce; des reproches, des plaintes et cætera; et me voilà réinstallé dans la maison.

Lecteur, vous suspendez ici votre lecture; qu'est-ce qu'il y a? Ah! je crois vous comprendre, vous voudriez voir cette lettre. Madame Riccoboni n'aurait pas manqué de vous la montrer. Et celle que madame de la Pommeraye dicta aux deux dévotes, je suis sûr que vous l'avez regrettée. Quoiqu'elle fût autrement difficile à faire que celle d'Agathe, et que je ne présume pas infiniment de mon talent, je crois que je m'en serais tiré, mais elle n'aurait pas été originale; ç'aurait été comme ces sublimes harangues de Tite-Live, dans son histoire de Rome, ou du cardinal Bentivoglio dans ses guerres de Flandre. On les lit avec plaisir, mais elles détruisent l'illusion. Un historien, qui suppose à ses personnages des discours qu'ils n'ont pas tenus, peut aussi leur supposer des actions qu'ils n'ont pas faites. Je vous

supplie donc de vouloir bien vous passer de ces deux lettres, et de continuer votre lecture.

LE MAÎTRE.

On me demanda raison de mon éclipse, je dis ce que je voulus; on se contenta de ce que je dis, et tout reprit son train accoutumé.

JACQUES.

C'est-à-dire que vous continuâtes vos dépenses; et que vos affaires amoureuses n'en avançaient pas davantage.

LE MAÎTRE.

Le chevalier m'en demandait des nouvelles, et avait l'air de s'en impatienter.

JACQUES.

Et il s'en impatientait peut-être réellement.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela?

JACQUES.

Pourquoi, parce qu'il.....

LE MAÎTRE.

Achève donc.

JACQUES.

Je m'en garderai bien; il faut laisser au conteur.....

LE MAÎTRE.

Mes leçons te profitent, je m'en réjouis..... Un jour le chevalier me proposa une promenade en tête-à-tête. Nous allâmes passer la journée à la campagne. Nous partîmes de bonne heure. Nous dînâmes à l'auberge; nous y soupâmes; le vin était excellent, nous en bûmes beaucoup, causant de gouvernement, de religion et de galanterie. Jamais le chevalier ne m'avait marqué tant de confiance, tant d'amitié; il m'avait raconté toutes les aventures de sa vie, avec la plus incroyable franchise, ne me célant ni le bien ni le mal. Il buvait, il m'embrassait, il pleurait de tendresse; je buvais, je l'embrassais, je pleurais à mon tour. Il n'y avait dans toute sa conduite passée qu'une seule action qu'il se reprochât; il en porterait le remords jusqu'au tombeau. = Chevalier, confessez-vous à votre ami, cela vous soulagera. Eh bien! de quoi s'agit-il? de quelque peccadille dont votre délicatesse vous exagère la valeur? = Non, non, s'écriait le chevalier en penchant sa tête sur ses deux mains, et se couvrant le visage de honte; c'est une noirceur, une noirceur impardonnable. = Le croirez-vous? Moi, le chevalier de Saint-Ouin, a une fois trompé, trompé, oui, trompé, son ami! = Et comment

cela s'est-il fait? = Hélas! nous fréquentions l'un et l'autre dans la même maison, comme vous et moi. Il y avait une jeune fille comme mademoiselle Agathe; il en était amoureux, et moi j'en étais aimé; il se ruinait en dépenses pour elle, et c'est moi qui jouissais de ses faveurs. Je n'ai jamais eu le courage de lui en faire l'aveu; mais si nous nous retrouvons ensemble, je lui dirai tout. Cet effroyable secret que je porte au fond de mon cœur, l'accable, c'est un fardeau dont il faut absolument que je me délivre. = Chevalier, vous ferez bien. = Vous me le conseillez? = Assurément, je vous le conseille. = Et comment croyez-vous que mon ami prenne la chose? = S'il est votre ami, s'il est juste, il trouvera votre excuse en lui-même; il sera touché de votre franchise et de votre repentir; il jettera ses bras autour de votre cou; il fera ce que je ferais à sa place. = Vous le croyez? = Je le crois. = Et c'est ainsi que vous en useriez? = Je n'en doute pas..... = A l'instant le chevalier se lève, s'avance vers moi, les larmes aux yeux, les deux bras ouverts, et me dit: Mon ami, embrassez-moi donc. = Quoi! chevalier, lui dis-je, c'est vous? c'est moi? c'est cette coquine d'Agathe? = Oui, mon ami; je vous rends encore votre parole, vous êtes le maître d'en agir avec moi comme il vous plaira. Si vous pensez, comme moi, que mon offense soit sans excuse, ne m'excusez point; levez-vous, quittez-moi, ne me revoyez jamais qu'avec mépris, et abandonnez-moi à ma douleur et à ma honte. Ah! mon ami, si vous saviez tout l'empire que la petite scélérate avait pris sur mon cœur! Je suis né honnête; jugez combien j'ai dû souffrir du rôle indigne auquel je me suis abaissé. Combien de fois j'ai détourné mes yeux de dessus elle, pour les attacher sur vous, en gémissant de sa trahison et de la mienne. Il est inoui que vous ne vous en soyez jamais aperçu..... = Cependant j'étais immobile comme un Terme pétrifié; à peine entendais-je le discours du chevalier. Je m'écriai: Ah! l'indigne! Ah! chevalier, vous, vous, mon ami! = Oui, je l'étais, et je le suis encore, puisque je dispose, pour vous tirer des liens de cette créature, d'un secret qui est plus le sien que le mien. Ce qui me désespère, c'est que vous n'en ayez rien obtenu qui vous dédommage de tout ce que vous avez fait pour elle. ( Ici Jacques se met à rire et siffler. )

Mais c'est *la vérité dans le vin*, de Collé..... Lecteur, vous ne savez ce que vous dites; à force de vouloir montrer de l'esprit, vous n'êtes qu'une bête. C'est si peu la vérité dans le vin, que tout au contraire, c'est la fausseté dans le vin. Je vous ai dit une grossièreté, j'en suis fâché, et je vous en demande pardon.

LE MAÎTRE.

Ma colère tomba peu à peu. J'embrassai le chevalier ; il se remit sur sa chaise, les coudes appuyés sur la table, les poings fermés sur les yeux ; il n'osait me regarder.

JACQUES.

Il était si affligé ; et vous eûtes la bonté de le consoler?...... (Et Jacques de siffler encore.)

LE MAÎTRE.

Le parti qui me parut le meilleur, ce fut de tourner la chose en plaisanterie. A chaque propos gai, le chevalier confondu me disait : Il n'y a point d'homme comme vous ; vous êtes unique ; vous valez cent fois mieux que moi. Je doute que j'eusse eu la générosité ou la force de vous pardonner une pareille injure, et vous en plaisantez ; cela est sans exemple. Mon ami, que ferais-je jamais, qui puisse réparer?..... Ah! non, non, cela ne se répare pas. Jamais, jamais je n'oublierai ni mon crime ni votre indulgence ; ce sont deux traits profondément gravés là. Je me rappellerai l'un pour me détester, l'autre pour vous admirer, pour redoubler d'attachement pour vous. = Allons, chevalier, vous n'y pensez pas, vous vous surfaites votre action et la mienne. Buvons à votre santé. Chevalier, à la mienne donc, puisque vous ne voulez pas que ce soit à la vôtre..... Le chevalier peu à peu reprit courage. Il me raconta tous les détails de sa trahison, s'accablant lui-même des épithètes les plus dures ; il mit en pièces, et la fille, et la mère, et le père, et les tantes, et toute la famille qu'il me montra comme un ramas de canailles indignes de moi, mais bien dignes de lui ; ce sont ses propres mots.

JACQUES.

Et voilà pourquoi je conseille aux femmes de ne jamais coucher avec des gens qui s'enivrent. Je ne méprise guère moins votre chevalier pour son indiscrétion en amour que pour sa perfidie en amitié. Que diable ! il n'avait qu'à..... être un honnête homme, et vous parler d'abord..... Mais tenez, monsieur, je persiste, c'est un gueux, c'est un fieffé gueux. Je ne sais plus comment ceci finira ; j'ai peur qu'il ne vous trompe encore en vous détrompant. Tirez-moi, tirez-vous bien vite vous-mêmes de cette auberge et de la compagnie de cet homme-là.....

Ici Jacques reprit sa gourde, oubliant qu'il n'y avait ni tisane ni vin. Son maître se mit à rire. Jacques toussa un demi-quart d'heure de suite. Son maître tira sa montre et sa tabatière, et continua son histoire que j'interromprai, si cela vous convient ; ne fût-ce que pour faire enrager Jacques, en lui prouvant qu'il

n'était pas écrit là-haut, comme il le croyait, qu'il serait toujours interrompu et que son maître ne le serait jamais.

LE MAÎTRE *au chevalier.*

Après ce que vous me dites là, j'espère que vous ne les reverrez plus. = Moi, les revoir !... Mais ce qui me désespère, c'est de s'en aller sans se venger. On aura trahi, joué, baffoué, dépouillé un galant homme; on aura abusé de la passion et de la faiblesse d'un autre galant homme, car j'ose encore me regarder comme tel, pour l'engager dans une suite d'horreurs; on aura exposé deux amis à se haïr et peut-être à s'entr'égorger; car enfin, mon cher, convenez que, si vous eussiez découvert mon indigne menée, vous êtes brave, vous en eussiez peut-être conçu un tel ressentiment.... = Non, cela n'aurait pas été jusques-là. Et pourquoi donc? et pour qui? pour une faute que personne ne saurait se répondre de ne pas commettre? Est-ce ma femme? Et quand elle le serait? Est-ce ma fille? Non, c'est une petite gueuse; et vous croyez que pour une petite gueuse.... Allons, mon ami, laissons cela et buvons. Agathe est jeune, vive, blanche, grasse, potelée; ce sont les chairs les plus fermes, n'est-ce pas? et la peau la plus douce? La jouissance en doit être délicieuse, et j'imagine que vous étiez assez heureux entre ses bras pour ne guère penser à vos amis. = Il est certain que si les charmes de la personne et le plaisir pouvaient atténuer la faute, personne sous le ciel ne serait moins coupable que moi. = Ah ça, chevalier, je reviens sur mes pas; je retire mon indulgence, et je veux mettre une condition à l'oubli de votre trahison. = Parlez, mon ami, ordonnez, dites; faut-il me jeter par la fenêtre, me pendre, me noyer, m'enfoncer ce couteau dans la poitrine?.... Et à l'instant le chevalier saisit un couteau qui était sur la table, détache son col, écarte sa chemise, et les yeux égarés, se place la pointe du couteau de la main droite à la fossette de la clavicule gauche, et semble n'attendre que mon ordre pour s'expédier à l'antique. = Il ne s'agit pas de cela, chevalier, laissez là ce mauvais couteau. = Je ne le quitte pas, c'est ce que je mérite; faites signe. Laissez là ce mauvais couteau, vous dis-je, je ne mets pas votre expiation à si haut prix.... Cependant la pointe du couteau était toujours suspendue sur la fossette de la clavicule gauche; je lui saisis la main, je lui arrachai son couteau que je jetai loin de moi, puis approchant la bouteille de son verre, et versant plein, je lui dis : Buvons d'abord; et vous saurez ensuite à quelle terrible condition j'attache votre pardon. Agathe est donc bien succulente, bien voluptueuse? = Ah! mon ami, que ne le savez-vous comme

moi ! = Mais attends, il faut qu'on nous apporte une bouteille de Champagne, et puis tu me feras l'histoire d'une de tes nuits. Traître charmant, ton absolution est à la fin de cette histoire. Allons, commence : est-ce que tu ne m'entends pas? = Je vous entends. =Ma sentence te paraît-elle trop dure? = Non. = Tu rêves.=Je rêve ! = Que t'ai-je demandé?=Le récit d'une de mes nuits avec Agathe ? = C'est cela.... = Cependant le chevalier me mesurait de la tête aux pieds, et se disait à lui-même : C'est la même taille, à peu près le même âge; et quand il y aurait quelque différence, point de lumière, l'imagination prévenue que c'est moi, elle ne soupçonnera rien.... =Mais, chevalier, à quoi penses-tu donc ? Ton verre reste plein, et tu ne commences pas ! = Je pense, mon ami, j'y ai pensé, tout est dit : embrassez-moi, nous serons vengés, oui, nous le serons. C'est une scélératesse de ma part; si elle est indigne de moi, elle ne l'est pas de la petite coquine. Vous me demandez l'histoire d'une de mes nuits ?=Oui : est-ce trop exiger ? =Non; mais si, au lieu de l'histoire, je vous procurais la nuit?= Cela vaudrait un peu mieux. = (Jacques se met à siffler.) Aussitôt le chevalier tire deux clefs de sa poche, l'une petite et l'autre grande. La petite, me dit-il, est le passe-partout de la rue, la grande est celle de l'antichambre d'Agathe; les voilà, elles sont toutes deux à votre service. Voici ma marche de tous les jours, depuis environ six mois; vous y conformerez la vôtre. Ses fenêtres sont sur le devant, comme vous le savez. Je me promène dans la rue tant que je les vois éclairées. Un pot de basilic mis en dehors est le signal convenu; alors je m'approche de la porte d'entrée, je l'ouvre, j'entre, je la referme, je monte le plus doucement que je peux, je tourne par le petit corridor qui est à droite; la première porte à gauche dans ce corridor est la sienne, comme vous savez. J'ouvre cette porte avec cette grande clef, je passe dans la petite garde-robe qui est à droite, là je trouve une petite bougie de nuit, à la lueur de laquelle je me déshabille à mon aise. Agathe laisse la porte de sa chambre entr'ouverte; je passe, et je vais la trouver dans son lit. Comprenez-vous cela ? = Fort bien ! Comme nous sommes entourés, nous nous taisons. = Et puis je crois que vous avez mieux à faire que de jaser. = En cas d'accident, je puis sauter de son lit, et me renfermer dans la garde-robe, cela n'est pourtant jamais arrivé. Notre usage ordinaire est de nous séparer sur les quatre heures du matin. Lorsque le plaisir ou le repos nous mène plus loin, nous sortons du lit ensemble; elle descend, moi je reste dans la garderobe, je m'habille, je lis, je me repose, j'attends qu'il soit heure de paraître. Je descends, je salue, j'embrasse comme si je ne faisais

que d'arriver. = Cette nuit-ci, vous attend-on ? = On m'attend toutes les nuits. = Et vous me céderiez votre place ? = De tout mon cœur. Que vous préfériez la nuit au récit, je n'en suis pas en peine ; mais ce que je désirerais, c'est que.... = Achevez ; il y a peu de chose que je ne me sente le courage d'entreprendre pour vous obliger. = C'est que vous restassiez entre ses bras jusqu'au jour ; j'arriverais, je vous surprendrais. = Oh ! non, chevalier, cela serait trop méchant. = Trop méchant ? Je ne le suis pas tant que vous pensez. Auparavant, je me déshabillerais dans la garde-robe. = Allons, chevalier, vous avez le diable au corps. Et puis cela ne se peut : si vous me donnez les clefs, vous ne les aurez plus. = Ah ! mon ami, que tu es bête ! = Mais pas trop, ce me semble. = Et pourquoi n'entrerions-nous pas tous les deux ensemble ? Vous iriez trouver Agathe ; moi je resterais dans la garde-robe jusqu'à ce que vous fissiez un signal dont nous conviendrons. = Ma foi, cela est si plaisant, si fou, que peu s'en faut que je n'y consente. Mais, chevalier, tout bien considéré, j'aimerais mieux réserver cette facétie pour quelqu'une des nuits suivantes. = Ah ! j'entends, votre projet est de nous venger plus d'une fois. = Si vous l'agréez ? = Tout-à-fait.

JACQUES.

Votre chevalier bouleverse toutes mes idées. J'imaginais...

LE MAÎTRE.

Tu imaginais ?

JACQUES.

Non, monsieur, vous pouvez continuer.

LE MAÎTRE.

Nous bûmes, nous dîmes cent folies, et sur la nuit qui s'approchait, et sur les suivantes, et sur celle où Agathe se trouverait entre le chevalier et moi. Le chevalier était redevenu d'une gaieté charmante, et le texte de notre conversation n'était pas triste. Il me prescrivait des préceptes de conduite nocturne qui n'étaient pas tous également faciles à suivre ; mais après une longue suite de nuits bien employées, je pouvais soutenir l'honneur du chevalier à ma première, quelque merveilleux qu'il se prétendît, et ce furent des détails qui ne finissaient point sur les talens, perfections, commodités d'Agathe. Le chevalier ajoutait avec un art incroyable l'ivresse de la passion à celle du vin. Le moment de l'aventure ou de la vengeance nous paraissait arriver lentement ; cependant nous sortîmes de table. Le che-

valier paya ; c'est la première fois que cela lui arrivait. Nous montâmes dans notre voiture ; nous étions ivres ; notre cocher et nos valets l'étaient encore plus que nous.

Lecteur, qui m'empêcherait de jeter ici le cocher, les chevaux, la voiture, les maîtres et les valets dans une fondrière? Si la fondrière vous fait peur, qui m'empêcherait de les amener sains et saufs dans la ville où j'accrocherais leur voiture à une autre, dans laquelle je renfermerais d'autres jeunes gens ivres? Il y aurait des mots offensans de dits, une querelle, des épées tirées, une bagarre dans toutes les règles. Qui m'empêcherait, si vous n'aimez pas les bagarres, de substituer à ces jeunes gens mademoiselle Agathe, avec une de ses tantes? Mais il n'y eut rien de tout cela. Le chevalier et le maître de Jacques arrivèrent à Paris. Celui-ci prit les vêtemens du chevalier. Il est minuit, ils sont sous les fenêtres d'Agathe; la lumière s'éteint; le pot de basilic est à sa place. Ils font encore un tour d'un bout à l'autre de la rue. Le chevalier recordant à son ami sa leçon. Ils approchent de la porte, le chevalier l'ouvre, introduit le maître de Jacques, garde le passe-partout de la rue, lui donne la clef du corridor, referme la porte d'entrée, s'éloigne, et après ce petit détail fait avec laconisme, le maître de Jacques reprit la parole et dit :

Le local m'était connu. Je monte sur la pointe des pieds, j'ouvre la porte du corridor, je la referme, j'entre dans la garderobe, où je trouvai la petite lampe de nuit; je me déshabille; la porte de la chambre était entr'ouverte, je passe, je vais à l'alcove, où Agathe ne dormait pas. J'ouvre les rideaux, et à l'instant je sens deux bras nus se jeter autour de moi, et m'attirer; je me laisse aller, je me couche, je suis accablé de caresses, je les rends. Me voilà le mortel le plus heureux qu'il y ait au monde; je le suis encore lorsque...

Lorsque le maître de Jacques s'aperçut que Jacques dormait ou faisait semblant de dormir : Tu dors, lui dit-il, tu dors, maroufle, au moment le plus intéressant de mon histoire!... et c'est à ce moment même que Jacques attendait son maître. Te réveilleras-tu?=Je ne le crois pas.=Et pourquoi? C'est que si je me réveille, mon mal de gorge pourra bien se réveiller aussi, et que je pense qu'il vaut mieux que nous reposions tous deux... Et voilà Jacques qui laisse tomber sa tête en devant. = Tu vas te rompre le cou. = Sûrement, si cela est écrit là-haut. N'êtes-vous pas entre les bras de mademoiselle Agathe? = Oui. = Ne vous y trouvez-vous pas bien? = Fort bien. = Restez-y. = Que j'y reste, cela te plaît à dire. = Du moins jusqu'à ce que je sache l'histoire de l'emplâtre de Desglands.

LE MAÎTRE.

Tu te venges, traître.

JACQUES.

Et quand cela serait, mon maître, après avoir coupé l'histoire de mes amours par mille questions, par autant de fantaisies, sans le moindre murmure de ma part, ne pourrais-je pas vous supplier d'interrompre la vôtre, pour m'apprendre l'histoire de l'emplâtre de ce bon Desglands, à qui j'ai tant d'obligations, qui m'a tiré de chez le chirurgien au moment où manquant d'argent, je ne savais plus que devenir, et chez qui j'ai fait connaissance avec Denise, Denise sans laquelle je ne vous aurais pas dit un mot de tout ce voyage? Mon maître, mon cher maître, l'histoire de l'emplâtre de Desglands; vous serez si court qu'il vous plaira, et cependant l'assoupissement qui me tient, et dont je ne suis pas maître, se dissipera; et vous pourrez compter sur toute mon attention.

LE MAÎTRE, *en haussant les épaules.*

Il y avait dans le voisinage de Desglands, une veuve charmante, qui avait plusieurs qualités communes avec une célèbre courtisane du siècle passé. Sage par raison, libertine par tempérament, se désolant le lendemain de la sottise de la veille, elle a passé toute sa vie en allant du plaisir au remords et du remords au plaisir, sans que l'habitude du plaisir ait étouffé le remords, sans que l'habitude du remords ait étouffé le goût du plaisir. Je l'ai connue dans ses derniers instans; elle disait qu'enfin elle échappait à deux grands ennemis. Son mari, indulgent pour le seul défaut qu'il eût à lui reprocher, la plaignit pendant qu'elle vécut, et la regretta long-temps après sa mort. Il prétendait qu'il eût été aussi ridicule à lui d'empêcher sa femme d'aimer, que de l'empêcher de boire. Il lui pardonnait la multitude de ses conquêtes en faveur du choix délicat qu'elle y mettait. Elle n'accepta jamais l'hommage d'un sot ou d'un méchant : ses faveurs furent toujours la récompense du talent ou de la probité. Dire d'un homme qu'il était ou qu'il avait été son amant, c'était assurer qu'il était homme de mérite. Comme elle connaissait sa légèreté, elle ne s'engageait point à être fidèle; je n'ai fait, disait-elle, qu'un faux serment en ma vie, c'est le premier. Soit qu'on perdît le sentiment qu'on avait pris pour elle, soit qu'elle perdît celui qu'on lui avait inspiré, on restait son ami. Jamais il n'y eut d'exemple plus frappant de la différence de la probité et des mœurs. On ne pouvait pas dire qu'elle eût des mœurs; et l'on avouait qu'il était difficile de trouver une plus honnête créature. Son curé la voyait rarement

au pied des autels ; mais en tout temps il trouvait sa bourse ouverte pour les pauvres. Elle disait plaisamment, de la religion et des lois, que c'était une paire de béquilles qu'il ne fallait pas ôter à ceux qui avaient les jambes faibles. Les femmes qui redoutaient son commerce pour leurs maris, le désiraient pour leurs enfans.

JACQUES, *après avoir dit entre ses dents, tu me le payeras ce maudit portrait, ajouta :*

Vous avez été fou de cette femme-là ?

LE MAÎTRE.

Je le serais certainement devenu, si Desglands ne m'eût gagné de vitesse. Desglands en devint amoureux.....

JACQUES.

Monsieur, est-ce que l'histoire de son emplâtre et celle de ses amours sont tellement liées l'une à l'autre qu'on ne saurait les séparer ?

LE MAÎTRE.

On peut les séparer ; l'emplâtre est un incident, l'histoire est le récit de tout ce qui s'est passé pendant qu'ils s'aimaient.

JACQUES.

Et il s'est passé beucoup de choses ?

LE MAÎTRE.

Beaucoup.

JACQUES.

Et en ce cas, si vous donnez à chacune la même étendue qu'au portrait de l'héroïne, nous n'en sortirons pas d'ici à la Pentecôte ; et c'est fait de vos amours et des miennes.

LE MAÎTRE.

Aussi, Jacques, pourquoi m'avez-vous dérouté ?... N'as-tu pas vu chez Desglands un petit enfant ?

JACQUES.

Méchant, têtu, insolent et valétudinaire ? Oui, je l'ai vu.

LE MAÎTRE.

C'est un fils naturel de Desglands et de la belle veuve.

JACQUES.

Cet enfant-là lui donnera bien du chagrin. C'est un enfant unique, bonne raison pour n'être qu'un vaurien ; il sait qu'il sera riche, autre bonne raison pour n'être qu'un vaurien.

LE MAÎTRE.

Et comme il est valétudinaire, on ne lui apprend rien ; on

ne le gêne ; on ne le contredit sur rien, troisième bonne raison pour n'être qu'un vaurien.

JACQUES.

Une nuit le petit fou se mit à pousser des cris inhumains. Voilà toute la maison en alarmes ; on accourt. Il veut que son papa se lève. = Votre papa dort. = N'importe, je veux qu'il se lève, je le veux, je le veux. = Il est malade. = N'importe, il faut qu'il se lève, je le veux, je le veux... = On réveille Desglands ; il jette sa robe de chambre sur ses épaules, il arrive. = Eh bien ! mon petit, me voilà, que veux-tu ? = Je veux qu'on les fasse venir. = Qui? = Tous ceux qui sont dans le château. = On les fait venir ; maîtres, valets, étrangers, commensaux, Jeanne, Denise, moi avec mon genou malade, tous, excepté une vieille concierge impotente, à laquelle on avait accordé une retraite dans une chaumière à près d'un quart de lieue du château. Il veut qu'on l'aille chercher. = Mais, mon enfant, il est minuit. = Je le veux, je le veux. = Vous savez qu'elle demeure bien loin. = Je le veux, je le veux. = Qu'elle est âgée et qu'elle ne saurait marcher. = Je le veux, je le veux. = Il faut que la pauvre concierge vienne ; on l'apporte, car pour venir elle aurait plutôt mangé le chemin. Quand nous sommes tous rassemblés, il veut qu'on le lève et qu'on l'habille. Le voilà levé et habillé. Il veut que nous passions tous dans le grand salon et qu'on le place au milieu dans le grand fauteuil de son papa. Voilà qui est fait. Il veut que nous nous prenions tous par la main. Voilà qui est fait. Il veut que nous dansions tous en rond, et nous nous mettons tous à danser en rond. Mais c'est le reste qui est incroyable...

LE MAÎTRE.

J'espère que tu me feras grâce du reste ?

JACQUES.

Non, non, monsieur, vous entendrez le reste... Il croit qu'il m'aura fait impunément un portrait de la mère, long de quatre aunes...

LE MAÎTRE.

Jacques, je vous gâte.

JACQUES.

Tant pis pour vous.

LE MAÎTRE.

Vous avez sur le cœur le long et ennuyeux portrait de la veuve ; mais vous m'avez, je crois, bien rendu cet ennui par la longue et ennuyeuse histoire de la fantaisie de son enfant.

Si c'est votre avis, reprenez l'histoire du père; mais plus de portraits, mon maître; je hais les portraits à la mort.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi haïssez-vous les portraits?

JACQUES.

C'est qu'ils ressemblent si peu, que, si par hasard on vient à rencontrer les originaux, on ne les reconnaît pas. Racontez-moi les faits, rendez-moi fidèlement les propos, et je saurai bientot à quel homme j'ai affaire. Un mot, un geste m'en ont quelquefois plus appris que le bavardage de toute une ville.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands...

JACQUES.

Quand vous êtes absent, j'entre quelquefois dans votre bibliothéque, je prends un livre, et c'est ordinairement un livre d'histoire.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands...

JACQUES.

Je lis du pouce tous les portraits.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands...

JACQUES.

Pardon, mon maître, la machine était montée, et il fallait qu'elle allât jusqu'à la fin.

LE MAÎTRE.

Y est-elle?

JACQUES.

Elle y est.

LE MAÎTRE.

Un jour Desglands invita à dîner la belle veuve avec quelques gentilshommes d'alentour. Le règne de Desglands était sur son déclin; et parmi ses convives il y en avait un vers lequel son inconstance commençait à la pencher. Ils étaient à table, Desglands et son rival placés l'un à côté de l'autre et en face de la belle veuve. Desglands employait tout ce qu'il avait d'esprit pour animer la conversation; il adressait à la veuve les propos les plus galans; mais elle, distraite, n'entendait rien et tenait les yeux attachés sur son rival. Desglands avait un œuf frais à la main; un mouvement convulsif occasioné par la jalousie, le saisit, il serre les poings, et voilà l'œuf chassé de sa coque et répandu

sur le visage de son voisin. Celui-ci fit un geste de la main; Desglands lui prend le poignet, l'arrête, et lui dit à l'oreille : Monsieur, je le tiens pour reçu... Il se fait un profond silence; la belle veuve se trouve mal. Le repas fut triste et court. Au sortir de table, elle fit appeler Desglands et son rival dans un appartement séparé ; tout ce qu'une femme peut faire décemment pour les réconcilier, elle le fit; elle supplia, elle pleura, elle s'évanouit, mais tout de bon; elle serrait les mains à Desglands, elle tournait ses yeux inondés de larmes sur l'autre. Elle disait à celui-ci : Et vous m'aimez !.... à celui-là : Et vous m'avez aimée... à tous les deux : Et vous voulez me perdre, et vous voulez me rendre la fable, l'objet de la haine et du mépris de toute la province ! Quel que soit celui des deux qui ôte la vie à son ennemi, je ne le reverrai jamais ; il ne peut être ni mon ami ni mon amant; je lui voue une haine qui ne finira qu'avec ma vie.... Puis elle retombait en défaillance, et en défaillant elle disait : Cruels, tirez vos épées et enfoncez-les dans mon sein; si en expirant je vous vois embrassés, j'expirerai sans regret !... Desglands et son rival restaient immobiles ou la secouraient, et quelques pleurs s'échappaient de leurs yeux. Cependant il fallut se séparer. On remit la belle veuve chez elle plus morte que vive.

JACQUES.

Eh bien ! monsieur, qu'avais-je besoin du portrait que vous m'avez fait de cette femme? Ne saurais-je pas à présent tout ce que vous en avez dit?

LE MAÎTRE.

Le lendemain Desglands rendit visite à sa charmante infidèle ; il y trouva son rival. Qui fut bien étonné? Ce fut l'un et l'autre de voir à Desglands la joue droite couverte d'un grand rond de taffetas noir. Qu'est-ce que cela, lui dit la veuve? = Desglands : Ce n'est rien. = Son rival : Un peu de fluxion? = Desglands : Cela se passera... = Après un moment de conversation, Desglands sortit, et, en sortant, il fit à son rival un signe qui fut très-bien entendu. Celui-ci descendit, ils passèrent, l'un par un des côtés de la rue, l'autre par le côté opposé; ils se rencontrèrent derrière les jardins de la belle veuve, se battirent, et le rival de Desglands demeura étendu sur la place, grièvement, mais non mortellement blessé. Tandis qu'on l'emporte chez lui, Desglands revient chez sa veuve, il s'assied, ils s'entretiennent encore de l'accident de la veille. Elle lui demande ce que signifie cette énorme et ridicule mouche qui lui couvre la joue. Il se lève, il se regarde au miroir. En effet, lui dit-il, je la trouve un peu trop grande.... Il prend les ciseaux de la dame,

il détache son rond de taffetas, le rétrécit tout autour d'une ligne ou deux, le replace et dit à la veuve : Comment me trouvez-vous à présent ? = Mais d'une ligne ou deux moins ridicule qu'auparavant. = C'est toujours quelque chose.

Le rival de Desglands guérit. Second duel où la victoire resta à Desglands : ainsi cinq à six fois de suite ; et Desglands à chaque combat rétrécissant son rond de taffetas d'une petite lisière, et remettant le reste sur sa joue.

JACQUES.

Quelle fut la fin de cette aventure ? Quand on me porta au château de Desglands, il me semble qu'il n'avait plus son rond noir.

LE MAÎTRE.

Non. La fin de cette aventure fut celle de la belle veuve. Le long chagrin qu'elle en éprouva, acheva de ruiner sa santé faible et chancelante.

JACQUES.

Et Desglands ?

LE MAÎTRE.

Un jour que nous nous promenions ensemble, il reçoit un billet, il l'ouvre, et dit : C'était un très-brave homme, mais je ne saurais m'affliger de sa mort.... Et à l'instant il arrache de sa joue le reste de son rond noir, presque réduit par ses fréquentes rognures à la grandeur d'une mouche ordinaire. Voilà l'histoire de Desglands. Jacques est-il satisfait ; et puis-je espérer qu'il écoutera l'histoire de mes amours, ou qu'il reprendra l'histoire des siennes ?

JACQUES.

Ni l'un, ni l'autre.

LE MAÎTRE.

Et la raison ?

JACQUES.

C'est qu'il fait chaud, que je suis las, que cet endroit est charmant, que nous serons à l'ombre sous ces arbres, et qu'en prenant le frais au bord de ce ruisseau nous nous reposerons.

LE MAÎTRE.

J'y consens ; mais ton rhume.

JACQUES.

Il est de chaleur ; et les médecins disent que les contraires se guérissent par les contraires.

LE MAÎTRE.

Ce qui est vrai au moral comme au physique. J'ai remarqué

une chose assez singulière; c'est qu'il n'y a guère de maximes de morale dont on ne fît un aphorisme de médecine, et réciproquement peu d'aphorismes de médecine dont on ne fît une maxime de morale.

JACQUES.

Cela doit être.

Ils descendent de cheval; ils s'étendent sur l'herbe. Jacques dit à son maître : Veillez-vous ? dormez-vous ? Si vous veillez, je dors; si vous dormez, je veille. = Son maître lui dit : Dors, dors. = Je puis donc compter que vous veillerez? C'est que cette fois-ci nous y pourrions perdre deux chevaux.

Le maître tira sa montre et sa tabatière; Jacques se mit en devoir de dormir; mais à chaque instant il se réveillait en sursaut, et frappait en l'air ses deux mains l'une contre l'autre. Son maître lui dit : à qui diable en as-tu?

JACQUES.

J'en ai aux mouches et aux cousins. Je voudrais bien qu'on me dît à quoi servent ces incommodes bêtes-là?

LE MAÎTRE.

Et parce que tu l'ignores, crois-tu qu'elles ne servent à rien? La nature n'a rien fait d'inutile et de superflu.

JACQUES.

Je le crois; car puisqu'une chose est, il faut qu'elle soit.

LE MAÎTRE.

Quand tu as ou trop de sang ou du mauvais sang, que fais-tu? Tu appelles un chirurgien, qui t'en ôte deux ou trois palettes. Eh bien! ces cousins, dont tu te plains, sont une nuée de petits chirurgiens ailés qui viennent avec leurs petites lancettes te piquer et te tirer du sang goutte à goutte.

JACQUES.

Oui, mais à tort et à travers, sans savoir si j'en ai trop ou trop peu. Faites venir ici un étique, et vous verrez si les petits chirurgiens ailés ne le piqueront pas. Ils songent à eux; et tout dans la nature songe à soi et ne songe qu'à soi. Que cela fasse du mal aux autres, qu'importe, pourvu qu'on s'en trouve bien?.... Ensuite il refrappait en l'air de ses deux mains, et il disait : Au diable les petits chirurgiens ailés!

LE MAÎTRE.

Jacques, connais-tu la fable de Garo?

JACQUES.

Oui.

LE MAÎTRE.

Comment la trouves-tu ?

JACQUES.

Mauvaise.

LE MAÎTRE.

C'est bientôt dit.

JACQUES.

Et bientôt prouvé. Si au lieu de glands, le chène avait porté des citrouilles, est-ce que cette bête de Garo se serait endormi sous un chêne ? Et s'il ne s'était pas endormi sous un chêne, qu'importait au salut de son nez qu'il en tombât des citrouilles ou des glands ? Faites lire cela à vos enfans.

LE MAÎTRE.

Un philosophe de ton nom ne le veut pas.

JACQUES.

C'est que chacun a son avis, et que Jean-Jacques n'est pas Jacques.

LE MAÎTRE.

Et tant pis pour Jacques.

JACQUES.

Qui sait cela avant que d'être arrivé au dernier mot de la dernière ligne de la page qu'on remplit dans le grand rouleau ?

LE MAÎTRE.

A quoi penses-tu ?

JACQUES.

Je pense que, tandis que vous me parliez et que je vous répondais, vous me parliez sans le vouloir, et que je vous répondais sans le vouloir.

LE MAÎTRE.

Après.

JACQUES.

Après ? Et que nous étions deux vraies machines vivantes et pensantes.

LE MAÎTRE.

Mais à présent que veux-tu ?

JACQUES.

Ma foi, c'est encore tout de même. Il n'y a dans les deux machines qu'un ressort de plus en jeu.

LE MAÎTRE.

Et ce ressort-là... ?

JACQUES.

Je veux que le diable m'emporte si je conçois qu'il puisse

jouer sans cause. Mon capitaine disait : Posez une cause, un effet s'ensuit; d'une cause faible, un faible effet; d'une cause momentanée, un effet d'un moment; d'une cause intermittente, un effet intermittent; d'une cause contrariée, un effet ralenti; d'une cause cessante, un effet nul.

LE MAÎTRE.

Mais il me semble au dedans de moi-même que je suis libre, comme je sens que je pense.

JACQUES.

Mon capitaine disait : Oui, à présent que vous ne voulez rien; mais veuillez vous précipiter de votre cheval ?

LE MAÎTRE.

Eh bien ! je me précipiterai.

JACQUES.

Gaiement, sans répugnance, sans effort, comme lorsqu'il vous plaît d'en descendre à la porte d'une auberge ?

LE MAÎTRE.

Pas tout-à-fait; mais qu'importe, pourvu que je me précipite, et que je me prouve que je suis libre ?

JACQUES.

Mon capitaine disait : Quoi ! vous ne voyez pas que sans ma contradiction il ne vous serait jamais venu en fantaisie de vous rompre le cou ? C'est donc moi qui vous prend par le pied, et vous jette hors de selle. Si votre chute prouve quelque chose, ce n'est donc pas que vous soyez libre, mais que vous êtes fou. Mon capitaine disait encore que la jouissance d'une liberté qui pourrait s'exercer sans motif serait le vrai caractère d'un maniaque.

LE MAÎTRE.

Cela est trop fort pour moi; mais, en dépit de ton capitaine et de toi, je croirai que je veux quand je veux.

JACQUES.

Mais si vous êtes et si vous avez toujours été le maître de vouloir, que ne voulez-vous à présent aimer une guenon; et que n'avez-vous cessé d'aimer Agathe toutes les fois que vous l'avez voulu ? Mon maître, on passe les trois-quarts de sa vie à vouloir, sans faire.

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

Et à faire sans vouloir.

LE MAÎTRE.

Tu me démontreras celui-ci?

JACQUES.

Si vous y consentez.

LE MAÎTRE.

J'y consens.

JACQUES.

Cela se fera, et parlons d'autre chose....

Après ces balivernes et quelques autres propos de la même importance, ils se turent; et Jacques, relevant son énorme chapeau, parapluie dans le mauvais temps, parasol dans les temps chauds, couvre-chef en tout temps, le ténébreux sanctuaire sous lequel une des meilleures cervelles qui aient encore existé, consultait le destin dans les grandes occasions; les ailes de ce chapeau relevées lui plaçaient le visage à peu près au milieu du corps; rabattues, à peine voyait-il à dix pas devant lui: ce qui lui avait donné l'habitude de porter le nez au vent; et c'est alors qu'on pouvait dire de son chapeau:

*Os illi sublime dedit, cœlumque tueri*
*Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

Jacques donc, relevant son énorme chapeau et promenant ses regards au loin, aperçut un laboureur qui rouait inutilement de coups un des deux chevaux qu'il avait attelés à sa charrue. Ce cheval, jeune et vigoureux, s'était couché sur le sillon, et le laboureur avait beau le secouer par la bride, le prier, le caresser, le menacer, jurer, frapper, l'animal restait immobile, et refusait opiniâtrément de se relever.

Jacques, après avoir rêvé quelque temps à cette scène, dit à son maître, dont elle avait aussi fixé l'attention: Savez-vous, monsieur, ce qui se passe là?

LE MAÎTRE.

Et que veux-tu qui se passe autre chose que ce que je vois?

JACQUES.

Vous ne devinez rien?

LE MAÎTRE.

Non. Et toi, que devines-tu?

JACQUES.

Je devine que ce sot, orgueilleux, fainéant animal est un habitant de la ville, qui, fier de son premier état de cheval de selle, méprise la charrue; et pour vous dire tout, en un mot, que c'est votre cheval, le symbole de Jacques que voilà, et de tant d'autres lâches coquins comme lui, qui ont quitté les cam-

pagnes pour venir porter la livrée dans la capitale, et qui aimeraient mieux mendier leur pain dans les rues, ou mourir de faim, que de retourner à l'agriculture, le plus utile et le plus honorable des métiers.

Le maître se mit à rire; et Jacques, s'adressant au laboureur qui ne l'entendait pas, disait: Pauvre diable, touche, touche tant que tu voudras: il a pris son pli, et tu useras plus d'une mèche à ton fouet, avant que d'inspirer à ce maraud-là un peu de véritable dignité et quelque goût pour le travail... Le maître continuait de rire. Jacques, moitié d'impatience, moitié de pitié, se lève, s'avance vers le laboureur, et n'a pas fait deux cents pas que, se retournant vers son maître, il se mit à crier: Monsieur, arrivez, arrivez; c'est votre cheval, c'est votre cheval.

Ce l'était en effet. A peine l'animal eût-il reconnu Jacques et son maître, qu'il se releva de lui-même, secoua sa crinière, hennit, se câbra, et approcha tendrement son mufle du mufle de son camarade. Cependant, Jacques indigné, disait entre ses dents: Gredin, vaurien, paresseux, à quoi tient-il que je ne te donne vingt coups de bottes?.... Son maître, au contraire, le baisait, lui passait une main sur le flanc, lui frappait doucement la croupe de l'autre, et pleurant presque de joie, s'écriait: Mon cheval, mon pauvre cheval, je te retrouve donc!

Le laboureur n'entendait rien à cela. Je vois, messieurs, que ce cheval vous a appartenu; mais je ne l'en possède pas moins légitimement; je l'ai acheté à la dernière foire. Si vous vouliez le reprendre pour les deux tiers de ce qu'il m'a coûté, vous me rendriez un grand service, car je n'en puis rien faire. Lorsqu'il faut le sortir de l'écurie, c'est le diable; lorsqu'il faut l'atteler, c'est pis encore; lorsqu'il est arrivé sur le champ, il se couche, et il se laisserait plutôt assommer que de donner un coup de collier ou que de souffrir un sac sur son dos. Messieurs, auriez-vous la charité de me débarrasser de ce maudit animal-là? Il est beau, mais il n'est bon à rien qu'à piaffer sous un cavalier, et ce n'est pas là mon affaire.... On lui proposa un échange avec celui des deux autres qui lui conviendrait le mieux; il y consentit, et nos deux voyageurs revinrent au petit pas à l'endroit où ils s'étaient reposés, et d'où ils virent, avec satisfaction, le cheval qu'ils avaient cédé au laboureur se prêter sans répugnance à son nouvel état.

JACQUES.

Eh bien! monsieur?

LE MAÎTRE.

Eh bien! rien n'est plus sûr que tu es inspiré; est-ce de Dieu,

est-ce du diable? Je l'ignore. Jacques, mon cher ami, je crains que vous n'ayez le diable au corps.

JACQUES.

Et pourquoi le diable!

LE MAÎTRE.

C'est que vous faites des prodiges, et que votre doctrine est fort suspecte.

JACQUES.

Et qu'est-ce qu'il y a de commun entre la doctrine que l'on professe et les prodiges qu'on opère.

LE MAÎTRE.

Je vois que vous n'avez pas lu Dom la Taste.

JACQUES.

Et ce Dom la Taste que je n'ai pas lu, que dit-il?

LE MAÎTRE.

Il dit que Dieu et le diable font également des miracles.

JACQUES.

Et comment distingue-t-il les miracles de Dieu, des miracles du diable?

LE MAÎTRE.

Par la doctrine. Si la doctrine est bonne, les miracles sont de Dieu; si elle est mauvaise, les miracles sont du diable.

JACQUES. *Ici Jacques se mit à siffler, puis il ajouta :*

Et qui est-ce qui m'apprendra à moi, pauvre ignorant, si la doctrine du faiseur de miracles est bonne ou mauvaise? Allons, monsieur, remontons sur nos bêtes. Que vous importe que ce soit de par Dieu ou de par Béelzébuth que votre cheval se soit retrouvé? En ira-t-il moins bien?

LE MAÎTRE.

Non. Cependant, Jacques, si vous étiez possédé....

JACQUES.

Quel remède y aurait-il à cela?

LE MAÎTRE.

Le remède! ce serait, en attendant l'exorcisme... ce serait de vous mettre à l'eau bénite pour boisson.

JACQUES.

Moi, monsieur, à l'eau! Jacques à l'eau bénite! J'aimerais mieux que mille légions de diables me restassent dans le corps, que d'en boire une goutte, bénite ou non bénite. Est-ce que

vous ne vous êtes pas encore aperçu que j'étais hydrophobe?...

Ah! *hydrophobe?* Jacques a dit *hydrophobe?*.... Non, lecteur, non; je confesse que le mot n'est pas de lui. Mais, avec cette sévérité de critique-là, je vous défie de lire une scène de comédie ou de tragédie, un seul dialogue, quelque bien qu'il soit fait, sans surprendre le mot de l'auteur dans la bouche de son personnage. Jacques a dit: Monsieur, est-ce que vous ne vous êtes pas encore aperçu qu'à la vue de l'eau, la rage me prend?.... Eh bien! en disant autrement que lui, j'ai été moins vrai, mais plus court.

Ils remontèrent sur leurs chevaux; et Jacques dit à son maître: Vous en étiez de vos amours au moment où, après avoir été heureux deux fois, vous vous disposiez peut-être à l'être une troisième.

LE MAÎTRE.

Lorsque tout à coup la porte du corridor s'ouvre. Voilà la chambre pleine d'une foule de gens qui marchent tumultueusement; j'aperçois des lumières, j'entends des voix d'hommes et de femmes qui parlaient tous à la fois. Les rideaux sont violemment tirés; et j'aperçois le père, la mère, les tantes, les cousins, les cousines et un commissaire qui leur disait gravement: Messieurs, mesdames, point de bruit; le délit est flagrant; monsieur est un galant homme: il n'y a qu'un moyen de réparer le mal; et monsieur aimera mieux s'y prêter de lui-même que de s'y faire contraindre par les lois... A chaque mot il était interrompu par le père qui m'accablait de reproches; par les tantes et par les cousines qui adressaient les épithètes les moins ménagées à Agathe, qui s'était enveloppé la tête dans les couvertures. J'étais stupéfait, et je ne savais que dire. Le commissaire s'adressant à moi, me dit ironiquement: Monsieur, vous êtes fort bien; il faut cependant que vous ayez pour agréable de vous lever et de vous vêtir.... Ce que je fis, mais avec mes habits qu'on avait substitués à ceux du chevalier. On approcha une table; le commissaire se mit à verbaliser. Cependant la mère se faisait tenir à quatre pour ne pas assommer sa fille; et le père lui disait: Doucement, ma femme, doucement; quand vous aurez assommé votre fille, il n'en sera ni plus ni moins. Tout s'arrangera pour le mieux.... Les autres personnages étaient dispersés sur des chaises, dans les différentes attitudes de la douleur, de l'indignation et de la colère. Le père, gourmandant sa femme par intervalle, lui disait: Voilà ce que c'est que de ne pas veiller à la conduite de sa fille.... La mère lui répondait: Avec cet air si bon et si honnête, qui l'aurait cru de monsieur?.... Les autres gardaient le silence. Le procès-verbal dressé, on m'en fit lecture;

et comme il ne contenait que la vérité, je le signai et je descendis avec le commissaire, qui me pria très-obligeamment de monter dans une voiture qui était à la porte, d'où l'on me conduisit avec un assez nombreux cortége droit au Fort-l'Évêque.

JACQUES.

Au Fort-l'Évêque! en prison!

LE MAÎTRE.

En prison; et puis voilà un procès abominable. Il ne s'agissait de rien moins que d'épouser mademoiselle Agathe; les parens ne voulaient entendre à aucun accommodement. Dès le matin, le chevalier m'apparut dans ma retraite. Il savait tout. Agathe était désolée; ses parens étaient enragés; il avait essuyé les plus cruels reproches sur la perfide connaissance qu'il leur avait donnée; c'était lui qui était la première cause de leur malheur et du déshonneur de leur fille; ces pauvres gens faisaient pitié. Il avait demandé à parler à Agathe en particulier; il ne l'avait pas obtenu sans peine. Agathe avait pensé lui arracher les yeux, et l'avait appelé des noms les plus odieux. Il s'y attendait; il avait laissé tomber ses fureurs; après quoi il avait tâché de l'amener à quelque chose de raisonnable; mais cette fille disait une chose à laquelle, ajoutait le chevalier, je ne sais point de réplique : Mon père et ma mère m'ont surprise avec votre ami; faut-il leur apprendre que, en couchant avec lui, je croyais coucher avec vous?.... Il lui répondait : Mais en bonne foi, croyez-vous que mon ami puisse vous épouser?... Non disait-elle, c'est vous, indigne, c'est vous, infâme, qui devriez y être condamné. = Mais, dis-je au chevalier, il ne tiendrait qu'à vous de me tirer d'affaire. = Comment cela? = Comment? en déclarant la chose comme elle est. = J'en ai menacé Agathe; mais certes je n'en ferai rien. Il est incertain que ce moyen nous servît utilement; et il est très-certain qu'il nous couvrirait d'infamie. Aussi c'est votre faute. = Ma faute? = Oui, votre faute. Si vous eussiez approuvé l'espiéglerie que je vous proposais, Agathe aurait été surprise entre deux hommes, et tout ceci aurait fini par une dérision. Mais cela n'est point, et il s'agit de se tirer de ce mauvais pas. = Mais, chevalier, pourriez-vous m'expliquer un petit incident? C'est mon habit repris et le vôtre remis dans la garderobe; ma foi, j'ai beau y rêver, c'est un mystère qui me confond. Cela m'a rendu Agathe un peu suspecte; il m'est venu dans la tête qu'elle avait reconnu la supercherie, et qu'il y avait entre elle et ses parens je ne sais quelle connivence. = Peut-être vous aura-t-on vu monter; ce qu'il y a de certain, c'est que vous fûtes à peine déshabillé, qu'on me renvoya mon

habit et qu'on me redemanda le vôtre. = Cela s'éclaircira avec le temps... = Comme nous étions en train, le chevalier et moi, de nous affliger, de nous consoler, de nous acccuser, de nous injurier et de nous demander pardon, le commissaire entra; le chevalier pâlit et sortit brusquement. Ce commissaire était un homme de bien, comme il en est quelques uns, qui, relisant chez lui son procès-verbal, se rappela qu'autrefois il avait fait ses études avec un jeune homme qui portait mon nom; il lui vint une pensée que je pourrais bien être le parent ou même le fils de son ancien camarade de collége : et le fait était vrai. Sa première question fut de me demander qui était l'homme qui s'était évadé quand il était entré. = Il ne s'est point évadé, lui dis-je, il est sorti; c'est mon intime ami, le chevalier de Saint-Ouin. = Votre ami! vous avez là un plaisant ami. Savez-vous, monsieur, que c'est lui qui m'est venu avertir? Il était accompagné du père et d'un autre parent. = Lui? = Lui-même. — Etes-vous bien sûr de votre fait? = Très-sûr; mais comment l'avez-vous nommé? = Le chevalier de Saint-Ouin. = Oh! le chevalier de Saint-Ouin, nous y voilà. Et savez-vous ce que c'est que votre ami, votre intime ami le chevalier de Saint-Ouin? Un escroc, un homme noté par cent mauvais tours. La police ne laisse la liberté du pavé à cette espèce d'hommes là, qu'à cause des services qu'elle en tire quelquefois. Ils sont fripons et délateurs des fripons; et on les trouve apparemment plus utiles par le mal qu'ils préviennent ou qu'ils révèlent, que nuisibles par celui qu'ils font..... = Je racontai au commissaire ma triste aventure, telle qu'elle s'était passée. Il ne la vit pas d'un œil beaucoup plus favorable; car tout ce qui pouvait m'absoudre ne pouvait ni s'alléguer ni se démontrer au tribunal des lois. Cependant il se chargea d'appeler le père et la mère, de serrer les pouces à la fille, d'éclairer le magistrat, et de ne rien négliger de ce qui servirait à ma justification; me prévenant toutefois que, si ces gens étaient bien conseillés, l'autorité y pourrait très-peu de chose. = Quoi! monsieur le commissaire, je serais forcé d'épouser? = Épouser! cela serait bien dur, aussi ne l'appréhendé-je pas; mais il y aura des dédommagemens, et dans ce cas ils sont considérables..... Mais, Jacques, je crois que tu as quelque chose à me dire.

JACQUES.

Oui : je voulais vous dire que vous fûtes en effet plus malheureux que moi, qui payai et qui ne couchai pas. Au demeurant, j'aurais, je crois, entendu votre histoire tout courant, si Agathe avait été grosse.

LE MAÎTRE.

Ne te départs pas encore de ta conjecture ; c'est que le commissaire m'apprit quelque temps après ma détention, qu'elle était venue faire chez lui sa déclaration de grossesse.

JACQUES.

Et vous voilà père d'un enfant....

LE MAÎTRE.

Auquel je n'ai pas nui.

JACQUES.

Mais que vous n'avez pas fait.

LE MAÎTRE.

Ni la protection du magistrat, ni toutes les démarches du commissaire ne purent empêcher cette affaire de suivre le cours de la justice ; mais comme la fille et ses parens étaient mal famés, je n'épousai pas entre les deux guichets. On me condamna à une amende considérable, aux frais de gésine, et à pourvoir à la subsistance et à l'éducation d'un enfant provenu des faits et gestes de mon ami le chevalier de Saint-Ouin, dont il était le portrait en miniature. Ce fut un gros garçon, dont mademoiselle Agathe accoucha très-heureusement entre le septième et le huitième mois, et auquel on donna une bonne nourrice, dont j'ai payé les mois jusqu'à ce jour.

JACQUES.

Quel âge peut avoir monsieur votre fils ?

LE MAÎTRE.

Il aura bientôt dix ans. Je l'ai laissé tout ce temps à la campagne, où le maître d'école lui a appris à lire, à écrire et à compter. Ce n'est pas loin de l'endroit où nous allons ; et je profite de la circonstance pour payer à ces gens ce qui leur est dû, le retirer et le mettre en métier.

Jacques et son maître couchèrent encore une fois en route. Ils étaient trop voisins du terme de leur voyage, pour que Jacques reprît l'histoire de ses amours ; d'ailleurs il s'en manquait beaucoup que son mal de gorge fût passé. Le lendemain ils arrivèrent.... = Où? = D'honneur, je n'en sais rien. = Et qu'avaient-ils à faire où ils allaient? = Tout ce qu'il vous plaira. Et-ce que le maître de Jacques disait ses affaires à tout le monde? = Quoi qu'il en soit, elles n'exigeaient pas au-delà d'une quinzaine de séjour. Se terminèrent-elles bien, se terminèrent-elles mal? C'est ce que j'ignore encore. Le mal de gorge de Jacques se dissipa, par deux remèdes qui lui étaient antipathiques, la diète et le repos.

Un matin le maître dit à son valet : Jacques, bride et selle les chevaux, et remplis ta gourde ; il faut aller où tu sais.... Ce qui fut aussitôt fait que dit. Les voilà s'acheminant vers l'endroit où l'on nourrissait depuis dix ans aux dépens du maître de Jacques, l'enfant du chevalier de Saint-Ouin. A quelque distance du gîte qu'ils venaient de quitter, le maître s'adressa à Jacques dans les mots suivans : Jacques, que dis-tu de mes amours ?

JACQUES.

Qu'il y a d'étranges choses écrites là-haut. Voilà un enfant de fait, Dieu sait comment ! Qui sait le rôle que ce petit bâtard jouera dans le monde ? Qui sait s'il n'est pas né pour le bonheur ou le bouleversement d'un empire ?

LE MAÎTRE.

Je te réponds que non. J'en ferai un bon tourneur ou un bon horloger. Il se mariera ; il aura des enfans qui tourneront à perpétuité des bâtons de chaise dans ce monde.

JACQUES.

Oui, si cela est écrit là-haut. Mais pourquoi ne sortirait-il pas un Cromwel de la boutique d'un tourneur ? Celui qui fit couper la tête à son roi, n'était-il pas sorti de la boutique d'un brasseur, et ne dit-on pas aujourd'hui... ?

LE MAÎTRE.

Laissons cela. Tu te portes bien, tu sais mes amours ; en conscience tu ne peux te dispenser de reprendre l'histoire des tiennes.

JACQUES.

Tout s'y oppose. Premièrement, le peu de chemin qui nous reste à faire ; secondement, l'oubli de l'endroit où j'en étais ; troisièmement, un diable de pressentiment que j'ai là que cette histoire ne doit pas finir ; que ce récit nous portera malheur ; et que je ne l'aurai pas sitôt repris, qu'il sera interrompu par une catastrophe heureuse ou malheureuse.

LE MAÎTRE.

Si elle est heureuse, tant mieux !

JACQUES.

D'accord ; mais j'ai là, qu'elle sera malheureuse.

LE MAÎTRE.

Malheureuse ! soit ; mais que tu parles ou que tu te taises, arrivera-t-elle moins ?

JACQUES.

Qui sait cela ?

LE MAÎTRE.

Tu es né trop tard de deux ou trois siècles.

JACQUES.

Non, monsieur, je suis né à temps, comme tout le monde.

LE MAÎTRE.

Tu aurais été un grand augure.

JACQUES.

Je ne sais pas bien précisément ce que c'est qu'un augure, ni ne me soucie de le savoir.

LE MAÎTRE.

C'est un des chapitres importans de ton traité de la divination.

JACQUES.

Il est vrai; mais il y a si long-temps qu'il est écrit, que je ne m'en rappelle pas un mot. Monsieur, tenez, voilà qui en sait plus que tous les augures, oies fatidiques et poulets sacrés de la république; c'est la gourde. Interrogeons la gourde.

Jacques prit sa gourde, et la consulta longuement. Son maître tira sa montre et sa tabatière, vit l'heure qu'il était, prit sa prise de tabac, et Jacques dit : Il me semble à présent que je vois le destin moins noir. Dites-moi où j'en étais.

LE MAÎTRE.

Au château de Desglands, ton genou un peu remis, et Denise chargée par sa mère de te soigner.

JACQUES.

Denise fut obéissante. La blessure de mon genou était presque refermée; j'avais même pu danser en rond la nuit de l'enfant; cependant j'y souffrais par intervalle des douleurs inouies. Il vint en tête au chirurgien du château qui en savait un peu plus long que son confrère, que ces souffrances, dont le retour était si opiniâtre, ne pouvaient avoir pour cause que le séjour d'un corps étranger qui était resté dans les chairs, après l'extraction de la balle. En conséquence il arriva dans ma chambre de grand matin; il fit approcher une table de mon lit; et lorsque mes rideaux furent ouverts, je vis cette table couverte d'instrumens tranchans; Denise assise à mon chevet, et pleurant à chaudes larmes; sa mère debout, les bras croisés, et assez triste; le chirurgien dépouillé de sa casaque, les manches de sa veste retroussées, et sa main droite armée d'un bistouri.

LE MAÎTRE.

Tu m'effraies.

JACQUES.

Je le fus aussi. L'ami, me dit le chirurgien, êtes-vous las de souffrir? = Fort las. = Voulez-vous que cela finisse, et conserver votre jambe? = Certainement. = Mettez-la donc hors du lit, et que j'y travaille à mon aise.... J'offre ma jambe. Le chirurgien met le manche de son bistouri entre ses dents, passe ma jambe sous son bras gauche, l'y fixe fortement, reprend son bistouri, en introduit la pointe dans l'ouverture de ma blessure, et me fait une incision large et profonde. Je ne sourcillai pas, mais Jeanne détourna la tête, et Denise poussa un cri aigu, et se trouva mal....

Ici Jacques fit halte à son récit, et donna une nouvelle atteinte à sa gourde. Les atteintes étaient d'autant plus fréquentes que les distances étaient courtes, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse des distances. Il était si précis dans ses mesures, que, pleine en partant, elle était toujours exactement vide en arrivant. Messieurs des ponts et chaussées en auraient fait un excellent odomètre, et chaque atteinte avait communément sa raison suffisante. Celle-ci était pour faire revenir Denise de son évanouissement, et se remettre de la douleur de l'incision que le chirurgien lui avait faite au genou. Denise, revenue, et lui réconforté, il continua.

JACQUES.

Cette énorme incision mit à découvert le fond de la blessure, d'où le chirurgien tira, avec ses pinces, une très-petite pièce de drap de ma culotte qui était restée, et dont le séjour causait mes douleurs et empêchait l'entière cicatrisation de mon mal. Depuis cette opération, mon état alla de mieux en mieux, grâces aux soins de Denise; plus de douleurs, plus de fièvre; de l'appétit, du sommeil, des forces. Denise me pansait avec exactitude et avec une délicatesse infinie. Il fallait voir la circonspection et la légèreté de main avec lesquelles elle levait mon appareil; la crainte qu'elle avait de me faire la moindre douleur; la manière dont elle baignait ma plaie; j'étais assis sur le bord de mon lit; elle avait un genou en terre, ma jambe était posée sur sa cuisse, que je pressais quelquefois un peu: j'avais une main sur son épaule; et je la regardais faire avec un attendrissement, que je crois qu'elle partageait. Lorsque mon pansement était achevé, je lui prenais les deux mains, je la remerciais, je ne savais que lui dire, je ne savais comment je lui témoignerais ma reconnaissance; elle était debout, les yeux baissés, et m'écoutait sans mot dire. Il ne passait pas au château un seul porte-balle, que je ne lui achetasse quelque chose; une fois c'était un

fichu, une autre fois c'était quelques aunes d'indienne ou de mousseline, une croix d'or, des bas de coton, une bague, un collier de grenat. Quand ma petite emplette était faite, mon embarras était de l'offrir, le sien de l'accepter. D'abord je lui montrais la chose; si elle la trouvait bien, je lui disais : Denise, c'est pour vous que je l'ai achetée.... Si elle l'acceptait, ma main tremblait en la lui présentant, et la sienne en la recevant. Un jour, ne sachant plus que lui donner, j'achetai des jarretières; elles étaient de soie, chamarrées de blanc, de rouge et de bleu, avec une devise. Le matin, avant qu'elle arrivât, je les mis sur le dossier de la chaise qui était à côté de mon lit. Aussitôt que Denise les aperçut, elle dit : Oh! les jolies jarretières! = C'est pour mon amoureuse, lui répondis-je. = Vous avez donc une amoureuse, monsieur Jacques? = Assurément! est-ce que je ne vous l'ai pas encore dit? = Non. Elle est bien aimable, sans doute? = Très-aimable. = Et vous l'aimez bien? = De tout mon cœur. = Et elle vous aime de même? = Je n'en sais rien. Ces jarretières sont pour elle, et elle m'a promis une faveur qui me rendra fou, je crois, si elle me l'accorde. = Et quelle est cette faveur? = C'est que de ces deux jarretières-là j'en attacherai une de mes mains.... = Denise rougit, se méprit à mon discours, crut que les jarretières étaient pour une autre, devint triste, fit maladresse sur maladresse, cherchait tout ce qu'il fallait pour mon pansement, l'avait sous les yeux et ne le trouvait pas; renversa le vin qu'elle avait fait chauffer, s'approcha de mon lit pour me panser, prit ma jambe d'une main tremblante, délia mes bandes tout de travers, et quand il fallut étuver ma blessure, elle avait oublié tout ce qui était nécessaire; elle l'alla chercher, me pansa, et en me pansant je vis qu'elle pleurait. = Denise, je crois que vous pleurez, qu'avez-vous? = Je n'ai rien. = Est-ce qu'on vous a fait de la peine? = Oui. = Et qui est le méchant qui vous a fait de la peine? = C'est vous. = Moi? Oui. = Et comment est-ce que cela m'est arrivé?... = Au lieu de me répondre, elle tourna les yeux sur les jarretières. = Eh quoi! lui dis-je, c'est cela qui vous a fait pleurer? = Oui. = Eh! Denise, ne pleurez plus, c'est pour vous que je les ai achetées. = Monsieur Jacques, dites-vous bien vrai? = Très-vrai; si vrai, que les voilà. En même temps je les lui présentai toutes deux, mais j'en retins une; à l'instant il s'échappa un souris à travers ses larmes. Je la pris par le bras, je l'approchai de mon lit, je pris un de ses pieds que je mis sur le bord; je relevai ses jupons jusqu'à son genou, où elle les tenait serrés avec ses deux mains; je baisai sa jambe, j'y attachai la jarretière que j'avais retenue; et à peine était-elle attachée, que Jeanne sa mère entra.

LE MAÎTRE.

Voilà une fâcheuse visite.

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non. Au lieu de s'apercevoir de notre trouble, elle ne vit que la jarretière que sa fille avait entre ses mains. Voilà une jolie jarretière, dit-elle : mais où est l'autre? = A ma jambe, lui répondit Denise. Il m'a dit qu'il les avait achetées pour son amoureuse, et j'ai jugé que c'était pour moi. N'est-il pas vrai, maman, que puisque j'en ai mise une, il faut que je garde l'autre? = Ah! monsieur Jacques, Denise a raison, une jarretière ne va pas sans l'autre, et vous ne voudriez pas lui reprendre celle qu'elle a. = Pourquoi non? = C'est que Denise ne le voudrait pas, ni moi non plus. = Mais arrangeons-nous, je lui attacherai l'autre en votre présence. = Non, non, cela ne se peut pas. = Qu'elle me les rende donc toutes deux. = Cela ne se peut pas non plus.

Mais Jacques et son maître sont à l'entrée du village où ils allaient voir l'enfant et les nourriciers de l'enfant du chevalier de Saint-Ouin. Jacques se tut; son maître lui dit : Descendons, et faisons ici une pause. = Pourquoi? = Parce que selon toute apparence tu touches à la conclusion de tes amours. = Pas tout-à-fait. = Quand on est arrivé au genou, il y a peu de chemin à faire. = Mon maître, Denise avait la cuisse plus longue qu'une autre. = Descendons toujours.

Ils descendent de cheval, Jacques le premier, et se présentant avec célérité à la botte de son maître, qui n'eut pas plutôt posé le pied sur l'étrier que les courroies se détachent et que mon cavalier renversé en arrière, allait s'étendre rudement par terre, si son valet ne l'eût reçu entre ses bras.

LE MAÎTRE.

Eh bien! Jacques, voilà comme tu me soignes! Que s'en est-il fallu que je ne me sois enfoncé une côte, cassé le bras, fendu la tête, peut-être tué?

JACQUES.

Le grand malheur!

LE MAÎTRE.

Que dis-tu, maroufle? Attends, attends, je vais t'apprendre à parler....

Et le maître, après avoir fait faire au cordon de son fouet deux tours sur le poignet, de poursuivre Jacques, et Jacques de tourner autour du cheval en éclatant de rire; et son maître de jurer, de sacrer, d'écumer de rage, et de tourner aussi autour du cheval en vomissant contre Jacques un torrent d'invectives;

et cette course de durer jusqu'à ce que tous deux, traversés de sueur et épuisés de fatigue, s'arrêtèrent l'un d'un côté du cheval, l'autre de l'autre, Jacques haletant et continuant de rire; son maître haletant, et lui lançant des regards de fureur. Ils commençaient à reprendre haleine, lorsque Jacques dit à son maître : Monsieur mon maître en conviendra-t-il à présent?

LE MAÎTRE.

Et de quoi veux-tu que je convienne, chien, coquin, infâme, sinon que tu es le plus méchant de tous les valets, et que je suis le plus malheureux de tous les maîtres?

JACQUES.

N'est-il pas évidemment démontré que nous agissons la plupart du temps sans vouloir? Là, mettez la main sur la conscience : de tout ce que vous avez dit ou fait depuis une demi-heure, en avez-vous rien voulu? N'avez-vous pas été ma marionnette, et n'auriez-vous pas continué d'être mon polichinel pendant un mois, si je me l'étais proposé?

LE MAÎTRE.

Quoi! c'était un jeu?

JACQUES.

Un jeu.

LE MAÎTRE.

Et tu t'attendais à la rupture des courroies?

JACQUES.

Je l'avais préparée.

LE MAÎTRE.

Et c'était le fil d'archal que tu attachais au-dessus de ma tête pour me démener à ta fantaisie?

JACQUES.

A merveille!

LE MAÎTRE.

Et ta réponse impertinente était préméditée?

JACQUES.

Préméditée.

LE MAÎTRE.

Tu es un dangereux vaurien.

JACQUES.

Dites, grâce à mon capitaine qui se fit un jour un pareil passe-temps à mes dépens, que je suis un subtil raisonneur.

LE MAÎTRE.

Si pourtant je m'étais blessé?

JACQUES.

Il était écrit là-haut et dans ma prévoyance que cela n'arriverait pas.

LE MAÎTRE.

Allons, asseyons-nous; nous avons besoin de repos.

Ils s'asseyent, Jacques disant : Peste soit du sot!

LE MAÎTRE.

C'est de toi que tu parles apparemment.

JACQUES.

Oui, de moi, qui n'ai pas réservé un coup de plus dans la gourde.

LE MAÎTRE.

Ne regrette rien, je l'aurais bu, car je meurs de soif.

JACQUES.

Peste soit encore du sot de n'en avoir pas réservé deux!

Le maître le suppliant, pour tromper leur lassitude et leur soif, de continuer son récit, Jacques s'y refusant, son maître boudant, Jacques se laissant bouder; enfin Jacques, après avoir protesté contre le malheur qui en arriverait, reprenant l'histoire de ses amours, dit :

Un jour de fête que le seigneur du château était à la chasse... Après ces mots il s'arrêta tout court, et dit : Je ne saurais; il m'est impossible d'avancer; il me semble que j'aie de rechef la main du destin à la gorge, et que je me la sente serrer; pour dieu, monsieur, permettez que je me taise. = Eh bien! tais-toi, et va demander à la première chaumière que voilà, la demeure du nourricier. = C'était à la porte plus bas; ils y vont, chacun d'eux tenant son cheval par la bride. A l'instant la porte du nourricier s'ouvre, un homme se montre; le maître de Jacques pousse un cri et porte la main à son épée; l'homme en question en fait autant. Les deux chevaux s'effraient du cliquetis des armes, celui de Jacques casse sa bride et s'échappe, et dans le même instant le cavalier contre lequel son maître se bat est étendu mort sur la place. Les paysans du village accourent. Le maître de Jacques se remet prestement en selle et s'éloigne à toutes jambes. On s'empare de Jacques, on lui lie les mains sur le dos, et on le conduit devant le juge du lieu, qui l'envoie en prison. L'homme tué était le chevalier de Saint-Ouin, que le hasard avait conduit précisément ce jour-là avec Agathe chez la nourrice de leur enfant. Agathe s'arrache les cheveux sur le cadavre de son amant. Le maître de Jacques est déjà si loin qu'on l'a perdu de vue. Jacques, en allant de la maison du juge à la

prison, disait : Il fallait que cela fût, cela était écrit là-haut....

Et moi, je m'arrête, parce que je vous ai dit de ces deux personnages tout ce que j'en sais. = Et les amours de Jacques? Jacques a dit cent fois qu'il était écrit là-haut qu'il n'en finirait pas l'histoire, et je vois que Jacques avait raison. Je vois, lecteur, que cela vous fâche; eh bien, reprenez son récit où il l'a laissé, et continuez-le à votre fantaisie, ou bien faites une visite à mademoiselle Agathe, sachez le nom du village où Jacques est emprisonné; voyez Jacques, questionnez-le : il ne se fera pas tirer l'oreille pour vous satisfaire; cela le désennuiera. D'après des mémoires que j'ai de bonnes raisons de tenir pour suspects, je pourrais peut-être suppléer ce qui manque ici; mais à quoi bon? on ne peut s'intéresser qu'à ce qu'on croit vrai. Cependant comme il y aurait de la témérité à prononcer sans un mûr examen sur les entretiens de Jacques le Fataliste et de son maître, ouvrage le plus important qui ait paru depuis le *Pantagruel* de maître François Rabelais, et la vie et les aventures du *Compère Mathieu*, je relirai ces mémoires avec toute la contention d'esprit et toute l'impartialité dont je suis capable; et sous huitaine je vous en dirai mon jugement définitif, sauf à me rétracter lorsqu'un plus intelligent que moi me démontrera que je me suis trompé.

L'éditeur ajoute : La huitaine est passée. J'ai lu les mémoires en question; des trois paragraphes que j'y trouve de plus que dans le manuscrit dont je suis le possesseur, le premier et le dernier me paraissent originaux, et celui du milieu évidemment interpolé. Voici le premier, qui suppose une seconde lacune dans l'entretien de Jacques et de son maître.

Un jour de fête que le seigneur du château était à la chasse, et que le reste de ses commensaux étaient allés à la messe de la paroisse, qui en était éloignée d'un bon quart de lieue, Jacques était levé, Denise était assise à côté de lui. Ils gardaient le silence, ils avaient l'air de se bouder, et ils se boudaient en effet. Jacques avait mis tout en œuvre pour résoudre Denise à le rendre heureux, et Denise avait tenu ferme. Après ce long silence, Jacques, pleurant à chaudes larmes, lui dit d'un ton dur et amer : C'est que vous ne m'aimez pas...Denise, dépitée, se lève, le prend par le bras, le conduit brusquement vers le bord du lit, s'y assied, et lui dit : Eh bien! monsieur Jacques, je ne vous aime donc pas! Eh bien! monsieur Jacques, faites de la malheureuse Denise tout ce qu'il vous plaira...Et en disant ces mots, la voilà fondant en pleurs et suffoquée par ses sanglots.

Dites-moi, lecteur, ce que vous eussiez fait à la place de Jacques? Rien. Eh bien! c'est ce qu'il fit. Il reconduisit Denise

sur sa chaise, se jeta à ses pieds, essuya les pleurs qui coulaient de ses yeux, lui baisa les mains, la consola, la rassura, crut qu'il en était tendrement aimé, et s'en remit à sa tendresse sur le moment qu'il lui plairait de récompenser la sienne. Ce procédé toucha sensiblement Denise.

On objectera peut-être que Jacques, aux pieds de Denise, ne pouvait guère lui essuyer les yeux..... à moins que la chaise ne fût fort basse. Le manuscrit ne le dit pas; mais cela est à supposer.

Voici le second paragraphe, copié de la vie de *Tristram Shandy*, à moins que l'entretien de Jacques le Fataliste et de son maître ne soit antérieur à cet ouvrage, et que le ministre Stern ne soit le plagiaire, ce que je ne crois pas, mais par une estime particulière de M. Stern, que je distingue de la plupart des littérateurs de sa nation, dont l'usage assez fréquent est de nous voler et de nous dire des injures.

Une autre fois, c'était le matin, Denise était venue panser Jacques. Tout dormait encore dans le château. Denise s'approcha en tremblant. Arrivée à la porte de Jacques, elle s'arrêta, incertaine si elle entrerait ou non. Elle entra en tremblant; elle demeura assez long-temps à côté du lit de Jacques sans oser ouvrir les rideaux. Elle les entr'ouvrit doucement; elle dit bonjour à Jacques en tremblant; elle s'informa de sa nuit et de sa santé en tremblant. Jacques lui dit qu'il n'avait pas fermé l'œil, qu'il avait souffert, et qu'il souffrait encore d'une démangeaison cruelle à son genou. Denise s'offrit à le soulager; elle prit une petite pièce de flanelle; Jacques mit sa jambe hors du lit, et Denise se mit à frotter avec sa flanelle au-dessous de la blessure, d'abord avec un doigt, puis avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Jacques la regardait faire, et s'enivrait d'amour. Puis Denise se mit à frotter avec sa flanelle sur la blessure même, dont la cicatrice était encore rouge, d'abord avec un doigt, ensuite avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. Mais ce n'était pas assez d'avoir éteint la démangeaison au-dessous du genou, sur le genou, il fallait encore l'éteindre au-dessus, où elle ne se faisait sentir que plus vivement. Denise posa sa flanelle au-dessus du genou, et se mit à frotter là assez fermement, d'abord avec un doigt, avec deux, avec trois, avec quatre, avec toute la main. La passion de Jacques, qui n'avait cessé de la regarder, s'accrut à un tel point, que, n'y pouvant plus résister, il se précipita sur la main de Denise... et la baisa.

Mais ce qui ne laisse aucun doute sur le plagiat, c'est ce qui suit. Le plagiaire ajoute : Si vous n'êtes pas satisfait de ce que

je vous révèle des amours de Jacques, lecteur, faites mieux, j'y consens. De quelque manière que vous vous y preniez, je suis sûr que vous finirez comme moi. = Tu te trompes, insigne calomniateur, je ne finirai point comme toi. Denise fut sage. = Et qui est-ce qui vous dit le contraire? Jacques se précipita sur sa main, et la baisa, sa main. C'est vous qui avez l'esprit corrompu, et qui entendez ce qu'on ne vous dit pas. = Eh bien! il ne baisa donc que sa main? = Certainement : Jacques avait trop de sens pour abuser de celle dont il voulait faire sa femme, et se préparer une méfiance qui aurait pu empoisonner le reste de sa vie. = Mais il est dit, dans le paragraphe qui précède, que Jacques avait mis tout en œuvre pour déterminer Denise à le rendre heureux. = C'est qu'apparemment il n'en voulait pas encore faire sa femme.

Le troisième paragraphe nous montre Jacques, notre pauvre Fataliste, les fers aux pieds et aux mains, étendu sur la paille au fond d'un cachot obscur, se rappelant tout ce qu'il avait retenu des principes de la philosophie de son capitaine, et n'étant pas éloigné de croire qu'il regretterait peut-être un jour cette demeure humide, infecte, ténébreuse, où il était nourri de pain noir et d'eau, et où il avait ses pieds et ses mains à défendre contre les attaques des souris et des rats. On nous apprend qu'au milieu de ses méditations les portes de sa prison et de son cachot sont enfoncées; qu'il est mis en liberté avec une douzaine de brigands, et qu'il se trouve enrôlé dans la troupe de Mandrin. Cependant la maréchaussée, qui suivait son maître à la piste, l'avait atteint, saisi et constitué dans une autre prison. Il en était sorti par les bons offices du commissaire qui l'avait si bien servi dans sa première aventure, et il vivait retiré depuis deux ou trois mois dans le château de Desglands, lorsque le hasard lui rendit un serviteur presque aussi essentiel à son bonheur que sa montre et sa tabatière. Il ne prenait pas une prise de tabac, il ne regardait pas une fois l'heure qu'il était, qu'il ne dît en soupirant : Qu'es-tu devenu, mon pauvre Jacques?.. Une nuit le château de Desglands est attaqué par les Mandrins; Jacques reconnaît la demeure de son bienfaiteur et de sa maîtresse; il intercède et garantit le château du pillage. On lit ensuite le détail pathétique de l'entrevue inopinée de Jacques, de son maître, de Desglands, de Denise et de Jeanne. = C'est toi, mon ami! = C'est vous, mon cher maître! = Comment t'es-tu trouvé parmi ces gens-là? = Et vous, comment se fait-il que je vous rencontre ici? = C'est vous, Denise? = C'est vous, monsieur Jacques? Combien vous m'avez fait pleurer!... Cependant Desglands criait : Qu'on apporte des verres et du vin;

vite, vite : c'est lui qui nous a sauvé la vie à tous.... Quelques jours après, le vieux concierge du château décéda, Jacques obtint sa place et épousa Denise, avec laquelle il s'occupe à susciter des disciples à Zénon et à Spinosa, aimé de Desglands, chéri de son maître, et adoré de sa femme ; car c'est ainsi qu'il était écrit là-haut.

On a voulu me persuader que son maître et Desglands étaient devenus amoureux de sa femme. Je ne sais ce qui en est, mais je suis sûr qu'il se disait le soir à lui-même : S'il est écrit là-haut que tu seras cocu, Jacques, tu auras beau faire, tu le seras ; s'il est écrit au contraire que tu ne le seras pas, ils auront beau faire, tu ne le seras pas ; dors donc, mon ami... et qu'il s'endormait.

---

# LA RELIGIEUSE.

La réponse de M. le marquis de Croismare, s'il m'en fait une, me fournira les premières lignes de ce récit. Avant que de lui écrire, j'ai voulu le connaître. C'est un homme du monde; il s'est illustré au service; il est âgé, il a été marié; il a une fille et deux fils qu'il aime et dont il est chéri. Il a de la naissance, des lumières, de l'esprit, de la gaieté, du goût pour les beaux-arts, et surtout de l'originalité. On m'a fait l'éloge de sa sensibilité, de son honneur et de sa probité; et j'ai jugé par le vif intérêt qu'il a pris à mon affaire, et par tout ce qu'on m'en a dit, que je ne m'étais point compromise en m'adressant à lui : mais il n'est pas à présumer qu'il se détermine à changer mon sort sans savoir qui je suis, et c'est ce motif qui me résout à vaincre mon amour-propre et ma répugnance, en entreprenant ces mémoires, où je peins une partie de mes malheurs, sans talent et sans art, avec la naïveté d'un enfant de mon âge et la franchise de mon caractère. Comme mon protecteur pourrait exiger, ou que peut-être la fantaisie me prendrait de les achever dans un temps où des faits éloignés auraient cessé d'être présens à ma mémoire, j'ai pensé que l'abrégé qui les termine, et la profonde impression qui m'en restera tant que je vivrai, suffiraient pour me les rappeler avec exactitude.

Mon père était avocat. Il avait épousé ma mère dans un âge assez avancé; il en eut trois filles. Il avait plus de fortune qu'il n'en fallait pour les établir solidement; mais pour cela il fallait au moins que sa tendresse fût également partagée; et il s'en manque bien que j'en puisse faire cet éloge. Certainement je valais mieux que mes sœurs par les agrémens de l'esprit et de la figure, le caractère et les talens; et il semblait que mes parens en fussent affligés. Ce que la nature et l'application m'avaient accordé d'avantages sur elles devenant pour moi une source de chagrins, afin d'être aimée, chérie, fêtée, excusée toujours comme elles l'étaient, dès mes plus jeunes ans j'ai désiré de leur ressembler. S'il arrivait qu'on dît à ma mère : Vous avez des enfans charmans, jamais cela ne s'entendait de moi. J'étais quelquefois bien vengée de cette injustice; mais les louanges que j'avais reçues me coûtaient si cher quand nous étions seuls, que j'aurais autant aimé de l'indifférence ou même des injures; plus les étrangers m'avaient marqué de prédilection, plus on avait d'humeur lorsqu'ils étaient sortis. O combien j'ai pleuré de fois de n'être pas née laide, bête, sotte, orgueilleuse, en un mot, avec tous les travers qui leur réussissaient auprès de nos

parens! Je me suis demandé d'où venait cette bizarrerie dans un père, une mère d'ailleurs honnêtes, justes et pieux. Vous l'avouerai-je, monsieur? Quelques discours échappés à mon père dans sa colère, car il était violent; quelques circonstances rassemblées à différens intervalles, des mots de voisins, des propos de valets, m'en ont fait soupçonner une raison qui les excuserait un peu. Peut-être mon père avait-il quelque incertitude sur ma naissance; peut-être rappelais-je à ma mère une faute qu'elle avait commise, et l'ingratitude d'un homme qu'elle avait trop écouté; que sais-je? Mais quand ces soupçons seraient mal fondés, que risquerais-je à vous les confier? Vous brûlerez cet écrit, et je vous promets de brûler vos réponses. Comme nous étions venues au monde à peu de distance les unes des autres, nous devînmes grandes toutes les trois ensemble. Il se présenta des partis. Ma sœur aînée fut recherchée par un jeune homme charmant; je m'aperçus qu'il me distinguait, et qu'elle ne serait incessamment que le prétexte de ses assiduités. Je pressentis tout ce que ses attentions pourraient m'attirer de chagrins; et j'en avertis ma mère. C'est peut-être la seule chose que j'aie faite en ma vie qui lui ait été agréable; et voici comment j'en fus récompensée. Quatre jours après, ou du moins à peu de jours, on me dit qu'on avait arrêté ma place dans un couvent; et dès le lendemain j'y fus conduite. J'étais si mal à la maison, que cet événement ne m'affligea point; et j'allai à Sainte-Marie, c'est mon premier couvent, avec beaucoup de gaieté. Cependant l'amant de ma sœur ne me voyant plus, m'oublia, et devint son époux. Il s'appelle M. K***; il est notaire, et demeure à Corbeil, où il fait un assez mauvais ménage. Ma seconde sœur fut mariée à un M. Bauchon, marchand de soieries à Paris, rue Quincampoix, et vit bien avec lui.

Mes deux sœurs établies, je crus qu'on penserait à moi, et que je ne tarderais pas à sortir du couvent. J'avais alors seize ans et demi. On avait fait des dots considérables à mes sœurs; je me promettais un sort égal au leur: et ma tête s'était remplie de projets séduisans, lorsqu'on me fit demander au parloir. C'était le père Séraphin, directeur de ma mère; il avait été aussi le mien; ainsi il n'eut pas d'embarras à m'expliquer le motif de sa visite: il s'agissait de m'engager à prendre l'habit. Je me récriai sur cette étrange proposition; et je lui déclarai nettement que je ne me sentais aucun goût pour l'état religieux. Tant pis, me dit-il, car vos parens se sont dépouillés pour vos sœurs, et je ne vois plus ce qu'ils pourraient pour vous dans la situation étroite où ils se sont réduits. Réfléchissez-y, mademoiselle; il faut ou entrer pour toujours dans cette maison, ou s'en

aller dans quelque couvent de province où l'on vous recevra pour une modique pension, et d'où vous ne sortirez qu'à la mort de vos parens, qui peut se faire attendre encore long-temps.... Je me plaignis avec amertume, et je versai un torrent de larmes. La supérieure était prévenue; elle m'attendait au retour du parloir. J'étais dans un désordre qui ne se peut expliquer. Elle me dit : Et qu'avez-vous, ma chère enfant? (Elle savait mieux que moi ce que j'avais.) Comme vous voilà ! Mais on n'a jamais vu un désespoir pareil au vôtre; vous me faites trembler. Est-ce que vous avez perdu monsieur votre père ou madame votre mère? = Je pensai lui répondre, en me jetant entre ses bras, eh ! plût à Dieu !... Je me contentai de m'écrier : Hélas ! je n'ai ni père ni mère; je suis une malheureuse qu'on déteste et qu'on veut enterrer ici toute vive. = Elle laissa passer le torrent; elle attendit le moment de la tranquillité. Je lui expliquai plus clairement ce qu'on venait de m'annoncer. Elle parut avoir pitié de moi; elle me plaignit; elle m'encouragea à ne point embrasser un état pour lequel je n'avais aucun goût; elle me promit de prier, de remontrer, de solliciter. Oh monsieur ! combien ces supérieures de couvent sont artificieuses ! vous n'en avez point d'idée. Elle écrivit en effet. Elle n'ignorait pas les réponses qu'on lui ferait; elle me les communiqua; et ce n'est qu'après bien du temps que j'ai appris à douter de sa bonne foi. Cependant le terme qu'on avait mis à ma résolution arriva; elle vint m'en instruire avec la tristesse la mieux étudiée. D'abord elle demeura sans parler, ensuite elle me jeta quelques mots de commisération, d'après lesquels je compris le reste. Ce fut encore une scène de désespoir; je n'en aurai guère d'autres à vous peindre. Savoir se contenir est leur grand art. Ensuite elle me dit, en vérité je crois que ce fut en pleurant : Eh bien ! mon enfant, vous allez donc nous quitter ! chère enfant, nous ne nous reverrons plus !... et d'autres propos que je n'entendis pas. J'étais renversée sur une chaise, ou je gardais le silence, ou je sanglotais, ou j'étais immobile, ou je me levais, ou j'allais tantôt m'appuyer contre les murs, tantôt exhaler ma douleur sur son sein. Voilà ce qui s'était passé lorsqu'elle ajouta : Mais que ne faites-vous une chose? Écoutez, et n'allez pas dire au moins que je vous en ai donné le conseil; je compte sur une discrétion inviolable de votre part : car pour toute chose au monde, je ne voudrais pas qu'on eût un reproche à me faire. Qu'est-ce qu'on demande de vous? Que vous preniez le voile? Eh bien ! que ne le prenez-vous? A quoi cela vous engage-t-il? A rien, à demeurer encore deux ans avec nous. On ne sait ni qui meurt ni qui vit; deux ans, c'est du temps, il peut arriver bien des choses en deux ans...... Elle

joignit à ces propos insidieux tant de caresses, tant de protestations d'amitié, tant de faussetés douces : je savais où j'étais, je ne savais pas où l'on me mènerait, et je me laissai persuader. Elle écrivit donc à mon père; sa lettre était très-bien, oh! pour cela on ne peut mieux : ma peine, ma douleur, mes réclamations n'y étaient point dissimulées; je vous assure qu'une fille plus fine que moi y aurait été trompée; cependant on finissait par donner mon consentement. Avec quelle célérité tout fut préparé! Le jour fut pris, mes habits faits, le moment de la cérémonie arrivé, sans que j'aperçoive aujourd'hui le moindre intervalle entre ces choses. J'oubliais de vous dire que je vis mon père et ma mère, que je n'épargnai rien pour les toucher, et que je les trouvai inflexibles. Ce fut un M. l'abbé Blin, docteur de Sorbonne, qui m'exhorta, et M. l'évêque d'Alep qui me donna l'habit. Cette cérémonie n'est pas gaie par elle-même; ce jour-là elle fut des plus tristes. Quoique les religieuses s'empressassent autour de moi pour me soutenir, vingt fois je sentis mes genoux se dérober, et je me vis prête à tomber sur les marches de l'autel. Je n'entendais rien, je ne voyais rien, j'étais stupide; on me menait, et j'allais; on m'interrogeait, et l'on répondait pour moi. Cependant cette cruelle cérémonie prit fin; tout le monde se retira, et je restai au milieu du troupeau auquel on venait de m'associer. Mes compagnes m'ont entourée; elles m'embrassent, et se disent : Mais voyez donc, ma sœur, comme elle est belle! comme ce voile relève la blancheur de son teint! comme ce bandeau lui sied! comme il lui arrondit le visage! comme il étend ses joues! comme cet habit fait valoir sa taille et ses bras!.... Je les écoutais à peine; j'étais désolée; cependant, il faut que j'en convienne, quand je fus seule dans ma cellule, je me ressouvins de leurs flatteries; je ne pus m'empêcher de les vérifier à mon petit miroir; et il me sembla qu'elles n'étaient pas tout-à-fait déplacées. Il y a des honneurs attachés à ce jour; on les exagéra pour moi : mais j'y fus peu sensible; et l'on affecta de croire le contraire et de me le dire, quoiqu'il fût clair qu'il n'en était rien. Le soir, au sortir de la prière, la supérieure se rendit dans ma cellule. En vérité, me dit-elle après m'avoir un peu considérée, je ne sais pourquoi vous avez tant de répugnance pour cet habit; il vous fait à merveille, et vous êtes charmante; sœur Suzanne est une très-belle religieuse, on vous en aimera davantage. Çà, voyons un peu, marchez... Vous ne vous tenez pas assez droite; il ne faut pas être courbée comme cela.... Elle me composa la tête, les pieds, les mains, la taille, les bras; ce fut presque une leçon de Marcel sur les grâces monastiques : car chaque état a les siennes. Ensuite elle s'assit, et me dit : C'est

bien ; mais à présent parlons un peu sérieusement. Voilà donc deux ans de gagnés ; vos parens peuvent changer de résolution ; vous-même, vous voudrez peut-être rester ici quand ils voudront vous en tirer ; cela ne serait point du tout impossible. = Madame, ne le croyez pas. = Vous avez été long-temps parmi nous, mais vous ne connaissez pas encore notre vie ; elle a ses peines sans doute, mais elle a aussi ses douceurs.... = Vous vous doutez bien de tout ce qu'elle put ajouter du monde et du cloître, cela est écrit partout, et partout de la même manière ; car, grâces à Dieu ! on m'a fait lire le nombreux fatras de ce que les religieux ont débité de leur état, qu'ils connaissent bien et qu'ils détestent, contre le monde qu'ils aiment, qu'ils déchirent et qu'ils ne connaissent pas.

Je ne vous ferai pas le détail de mon noviciat ; si l'on observait toute son austérité, on n'y résisterait pas ; mais c'est le temps le plus doux de la vie monastique. Une mère des novices est la sœur la plus indulgente qu'on a pu trouver. Son étude est de vous dérober toutes les épines de l'état ; c'est un cours de séduction la plus subtile et la mieux apprêtée. C'est elle qui épaissit les ténèbres qui vous environnent, qui vous berce, qui vous endort, qui vous en impose, qui vous facine ; la nôtre s'attacha à moi particulièrement. Je ne pense pas qu'il y ait aucune âme jeune et sans expérience, à l'épreuve de cet art funeste. Le monde a ses précipices ; mais je n'imagine pas qu'on y arrive par une pente aussi facile. Si j'avais éternué deux fois de suite, j'étais dispensé de l'office, du travail, de la prière ; je me couchais de meilleure heure, je me levais plus tard ; la règle cessait pour moi. Imaginez, monsieur, qu'il y avait des jours où je soupirais après l'instant de me sacrifier. Il ne se passe pas une histoire fâcheuse dans le monde qu'on ne vous en parle ; on arrange les vraies, on en fait de fausses, et puis ce sont des louanges sans fin et des actions de grâces à Dieu qui nous met à couvert de ces humiliantes aventures. Cependant il approchait, ce temps que j'avais quelquefois hâté par mes désirs. Alors je devins rêveuse, je sentis mes répugnances se réveiller et s'accroître. Je les allais confier à la supérieure, ou à notre mère des novices. Ces femmes se vengent bien de l'ennui que vous leur portez ; car il ne faut pas croire qu'elles s'amusent du rôle hypocrite qu'elles jouent, et des sottises qu'elles sont forcées de vous répéter ; cela devient à la fin si usé et si maussade pour elles : mais elles s'y déterminent, et cela pour un millier d'écus qu'il en revient à leur maison. Voilà l'objet important pour lequel elles mentent toute leur vie, et préparent à des jeunes innocentes un désespoir de quarante, de cinquante années, et peut-être un malheur éternel ;

car il est sûr, monsieur, que, sur cent religieuses qui meurent avant cinquante ans, il y en a cent tout juste de damnées, sans compter celles qui deviennent folles, stupides ou furieuses en attendant.

Il arriva un jour qu'il s'en échappa une de ces dernières de la cellule où on la tenait renfermée. Je la vis. Voilà l'époque de mon bonheur ou de mon malheur, selon, monsieur, la manière dont vous en userez avec moi. Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement; elle traînait des chaînes de fer; ses yeux étaient égarés; elle s'arrachait les cheveux; elle se frappait la poitrine avec les poings; elle courait, elle hurlait; elle se chargeait elle-même, et les autres, des plus terribles imprécations; elle cherchait une fenêtre pour se précipiter. La frayeur me saisit, je tremblai de tous mes membres, je vis mon sort dans celui de cette infortunée, et sur-le-champ il fut décidé, dans mon cœur, que je mourrais mille fois plutôt que de m'y exposer. On pressentit l'effet que cet événement pourrait faire sur mon esprit; on crut devoir le prévenir. On me dit de cette religieuse, je ne sais combien de mensonges ridicules qui se contredisaient : qu'elle avait déjà l'esprit dérangé quand on l'avait reçue; qu'elle avait eu un grand effroi dans un temps critique; qu'elle était devenue sujette à des visions; qu'elle se croyait en commerce avec les anges; qu'elle avait fait des lectures pernicieuses, qui lui avaient gâté l'esprit; qu'elle avait entendu des novateurs d'une morale outrée, qui l'avaient si fort épouvantée des jugemens de Dieu, que sa tête ébranlée en avait été renversée; qu'elle ne voyait plus que des démons, l'enfer et des gouffres de feu; qu'elles étaient bien malheureuses; qu'il était inoui qu'il y eût jamais eu un pareil sujet dans la maison; que sais-je encore quoi? Cela ne prit point auprès de moi. A tout moment ma religieuse folle me revenait à l'esprit, et je me renouvellais le serment de ne faire aucun vœu.

Le voici pourtant arrivé ce moment où il s'agissait de montrer si je savais me tenir parole. Un matin, après l'office, je vis entrer la supérieure chez moi. Elle tenait une lettre. Son visage était celui de la tristesse et de l'abattement; les bras lui tombaient; il semblait que sa main n'eût pas la force de soulever cette lettre; elle me regardait; des larmes semblaient rouler dans ses yeux; elle se taisait et moi aussi : elle attendait que je parlasse la première; j'en fus tentée, mais je me retins. Elle me demanda comment je me portais; que l'office avait été bien long aujourd'hui; que j'avais un peu toussé; que je lui paraissais indisposée. A tout cela je répondis : Non, ma chère mère. Elle tenait toujours sa lettre d'une main pendante; au milieu de ces questions,

elle la posa sur ses genoux, et sa main la cachait en partie; enfin, après avoir tourné autour de quelques questions sur mon père, sur ma mère, voyant que je ne lui demandais point ce que c'était que ce papier, elle me dit : Voilà une lettre.... A ce mot je sentis mon cœur se troubler, et j'ajoutai d'une voix entrecoupée et avec des lèvres tremblantes : Elle est de ma mère. = Vous l'avez dit; tenez, lisez.... = Je me remis un peu, je pris la lettre, je la lus d'abord avec assez de fermeté; mais à mesure que j'avançais, la frayeur, l'indignation, la colère, le dépit, différentes passions se succédant en moi, j'avais différentes voix, je prenais différens visages, et je faisais différens mouvemens. Quelquefois je tenais à peine ce papier, ou je le tenais comme si j'eusse voulu le déchirer, ou je le serrais violemment comme si j'avais été tentée de le froisser et de le jeter loin de moi. = Eh bien! mon enfant, que répondrons-nous à cela? = Madame, vous le savez. = Mais non, je ne le sais pas. Les temps sont malheureux, votre famille a souffert des pertes; les affaires de vos sœurs sont dérangées; elles ont l'une et l'autre beaucoup d'enfans; on s'est épuisé pour elles en les mariant; on se ruine pour les soutenir. Il est impossible qu'on vous fasse un certain sort; vous avez pris l'habit; on s'est constitué en dépenses; par cette démarche vous avez donné des espérances; le bruit de votre profession prochaine s'est répandu dans le monde. Au reste, comptez toujours sur tous mes secours. Je n'ai jamais attiré personne en religion, c'est un état où Dieu nous appelle, et il est très-dangereux de mêler sa voix à la sienne. Je n'entreprendrai point de parler à votre cœur, si la grâce ne lui dit rien; jusqu'à présent je n'ai point à me reprocher le malheur d'une autre; voudrais-je commencer par vous, mon enfant, qui m'êtes si chère? Je n'ai point oublié que c'est à ma persuasion que vous avez fait les premières démarches; et je ne souffrirai point qu'on en abuse pour vous engager au-delà de votre volonté. Voyons donc ensemble, concertons-nous. Voulez-vous faire profession? = Non, madame. = Vous ne vous sentez aucun goût pour l'état religieux? = Non, madame. = Vous n'obéirez point à vos parens? = Non, madame. = Que voulez-vous donc devenir? = Tout, excepté religieuse. Je ne le veux pas être, je ne le serai pas. = Eh bien! vous ne le serez pas. Mais, arrangeons une réponse à votre mère.... = Nous convînmes de quelques idées. Elle écrivit, et me montra sa lettre qui me parut encore très-bien. Cependant on me dépêcha le directeur de la maison; on m'envoya le docteur qui m'avait prêchée à ma prise d'habit; on me recommanda à la mère des novices; je vis M. l'évêque d'Alep; j'eus des lances à rompre avec des femmes pieuses qui se mê-

lèrent de mon affaire sans que je les connusse ; c'étaient des conférences continuelles avec des moines et des prêtres ; mon père vint, mes sœurs m'écrivirent ; ma mère parut la dernière : je résistai à tout. Cependant le jour fut pris pour ma profession ; on ne négligea rien pour obtenir mon consentement ; mais quand on vit qu'il était inutile de le solliciter, on prit le parti de s'en passer.

De ce moment, je fus renfermée dans ma cellule ; on m'imposa le silence ; je fus séparée de tout le monde, abandonnée à moi-même ; et je vis clairement qu'on était résolu à disposer de moi sans moi. Je ne voulais point m'engager ; c'était un point décidé : et toutes les terreurs vraies ou fausses qu'on me jetait sans cesse, ne m'ébranlaient pas. Cependant j'étais dans un état déplorable ; je ne savais point ce qu'il pouvait durer ; et s'il venait à cesser, je savais encore moins ce qui pouvait m'arriver. Au milieu de ces incertitudes, je pris un parti dont vous jugerez, monsieur, comme il vous plaira ; je ne voyais plus personne, ni la supérieure, ni la mère des novices, ni mes compagnes ; je fis avertir la première, et je feignis de me rapprocher de la volonté de mes parens ; mais mon dessein était de finir cette persécution avec éclat, et de protester publiquement contre la violence qu'on méditait : je dis donc qu'on était maître de mon sort, qu'on en pouvait disposer comme on voudrait ; qu'on exigeait que je fisse profession, et que je la ferais. Voilà la joie répandue dans toute la maison, les caresses revenues avec toutes les flatteries et toute la séduction. « Dieu avait parlé à mon cœur ; personne n'était » plus faite pour l'état de perfection que moi. Il était impossible » que cela ne fût pas, on s'y était toujours attendu. On ne remplit pas ses devoirs avec tant d'édification et de constance, quand » on n'y est pas vraiment destinée. La mère des novices n'avait » jamais vu dans aucune de ses élèves, de vocation mieux caractérisée ; elle était toute surprise du travers que j'avais pris, » mais elle avait toujours bien dit à notre mère supérieure qu'il » fallait tenir bon, et que cela passerait ; que les meilleures religieuses avaient eu de ces momens-là ; que c'étaient des suggestions du mauvais esprit qui redoublait ses efforts lorsqu'il était » sur le point de perdre sa proie ; que j'allais lui échapper ; qu'il » n'y avait plus que des roses pour moi ; que les obligations de » la vie religieuse me paraîtraient d'autant plus supportables, » que je me les étais plus fortement exagérées ; que cet appesantissement subit du joug était une grâce du ciel, qui se servait » de ce moyen pour l'alléger.... » Il me paraissait assez singulier que la même chose vînt de Dieu ou du diable, selon qu'il leur plaisait de l'envisager. Il y a beaucoup de circonstances pa-

reilles dans la religion ; et ceux qui m'ont consolée, m'ont souvent dit de mes pensées, les uns que c'étaient autant d'instigations de Satan, et les autres, autant d'inspirations de Dieu. Le même mal vient, ou de Dieu qui nous éprouve, ou du diable qui nous tente.

Je me conduisis avec discrétion ; je crus pouvoir me répondre de moi. Je vis mon père ; il me parla froidement : je vis ma mère ; elle m'embrassa ; je reçus des lettres de congratulation de mes sœurs et de beaucoup d'autres. Je sus que ce serait un M. Sornin, vicaire de Saint-Roch, qui ferait le sermon, et M. Thierry, chancelier de l'université, qui recevrait mes vœux. Tout alla bien jusqu'à la veille du grand jour, excepté qu'ayant appris que la cérémonie serait clandestine, qu'il y aurait très-peu de monde, et que la porte de l'église ne serait ouverte qu'aux parens, j'appelai par la tourrière toutes les personnes de notre voisinage, mes amis, mes amies ; j'eus la permission d'écrire à quelques unes de mes connaissances. Tout ce concours auquel on ne s'attendait guère se présenta ; il fallut le laisser entrer ; et l'assemblée fut telle à peu près qu'il la fallait pour mon projet. Oh monsieur ! quelle nuit que celle qui précéda ! Je ne me couchai point ; j'étais assise sur mon lit ; j'appelais Dieu à mon secours ; j'élevais mes mains au ciel, je le prenais à témoin de la violence qu'on me faisait ; je me représentais mon rôle au pied des autels, une jeune fille protestant à haute voix contre une action à laquelle elle paraît avoir consenti, le scandale des assistans, le désespoir des religieuses, la fureur de mes parens. O Dieu ! que vais-je devenir ?.... En prononçant ces mots il me prit une défaillance générale, je tombai évanouie sur mon traversin ; un frisson dans lequel mes genoux se battaient et mes dents se frappaient avec bruit, succéda à cette défaillance ; à ce frisson, une chaleur terrible : mon esprit se troubla. Je ne me souviens ni de m'être déshabillée, ni d'être sortie de ma cellule ; cependant on me trouva nue en chemise, étendue par terre à la porte de la supérieure, sans mouvement et presque sans vie. J'ai appris ces choses depuis. On m'avait rapportée dans ma cellule ; et le matin mon lit fut environné de la supérieure, de la mère des novices, et de celles qu'on appelle les assistantes. J'étais fort abattue ; on me fit quelques questions ; on vit par mes réponses que je n'avais aucune connaissance de ce qui s'était passé ; et l'on ne m'en parla pas. On me demanda comment je me portais, si je persistais dans ma sainte résolution, et si je me sentais en état de supporter la fatigue du jour. Je répondis qu'oui ; et contre leur attente rien ne fut dérangé.

On avait tout disposé dès la veille. On sonna les cloches pour

apprendre à tout le monde qu'on allait faire une malheureuse. Le cœur me battit encore. On vint me parer; ce jour est un jour de toilette; à présent que je me rappelle toutes ces cérémonies, il me semble qu'elles avaient quelque chose de solennel et de bien touchant pour une jeune innocente que son penchant n'entraînerait point ailleurs. On me conduisit à l'église; on célébra la sainte messe : le bon vicaire, qui me soupçonnait une résignation que je n'avais point, me fit un long sermon où il n'y avait pas un mot qui ne fût à contre-sens; c'était quelque chose de bien ridicule que tout ce qu'il me disait de mon bonheur, de la grâce, de mon courage, de mon zèle, de ma ferveur et de tous les beaux sentimens qu'il me supposait. Ce contraste de son éloge et de la démarche que j'allais faire me troubla; j'eus des momens d'incertitude, mais qui durèrent peu. Je n'en sentis que mieux que je manquais de tout ce qu'il fallait avoir pour être une bonne religieuse. Cependant le moment terrible arriva. Lorsqu'il fallut entrer dans le lieu où je devais prononcer le vœu de mon engagement, je ne me trouvai plus de jambes; deux de mes compagnes me prirent sous les bras; j'avais la tête renversée sur une d'elles, et je me traînais. Je ne sais ce qui se passait dans l'âme des assistans, mais ils voyaient une jeune victime mourante qu'on portait à l'autel, et il s'échappait de toutes parts des soupirs et des sanglots, au milieu desquels je suis bien sûre que ceux de mon père et de ma mère ne se firent point entendre. Tout le monde était debout; il y avait de jeunes personnes montées sur des chaises, et attachées aux barreaux de la grille; et il se faisait un profond silence, lorsque celui qui présidait à ma profession me dit : Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous de dire la vérité? = Je le promets. = Est-ce de votre plein gré et de votre libre volonté que vous êtes ici? = Je répondis, non; mais celles qui m'accompagnaient répondirent pour moi, oui. = Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance? = J'hésitai un moment; le prêtre attendit; et je répondis : Non, monsieur. = Il recommença : Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance? = Je lui répondis d'une voix plus ferme : Non, monsieur, non. = Il s'arrêta et me dit : Mon enfant, remettez-vous, et écoutez-moi. = Monsieur, lui dis-je, vous me demandez si je promets à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance; je vous ai bien entendu, et je vous réponds que non... Et me tournant ensuite vers les assistans, entre lesquels il s'était élevé un assez grand murmure, je fis signe que je voulais parler; le murmure cessa, et je dis : « Messieurs, et vous surtout mon père et ma mère, je vous » prends tous à témoins.... » A ces mots une des sœurs laissa

tomber le voile de la grille, et je vis qu'il était inutile de continuer. Les religieuses m'entourèrent, m'accablèrent de reproches; je les écoutai sans mot dire. On me conduisit dans ma cellule, où l'on m'enferma sous la clef.

Là, seule, livrée à mes réflexions, je commençai à rassurer mon âme; je revins sur ma démarche, et je ne m'en repentis point. Je vis qu'après l'éclat que j'avais fait, il était impossible que je restasse ici long-temps, et que peut-être on n'oserait pas me mettre en couvent. Je ne savais ce qu'on ferait de moi; mais je ne voyais rien de pis que d'être religieuse malgré soi. Je demeurai assez long-temps sans entendre parler de qui que ce fût. Celles qui m'apportaient à manger entraient, mettaient mon dîner à terre et s'en allaient en silence. Au bout d'un mois on me donna des habits de séculière; je quittai ceux de la maison; la supérieure vint et me dit de la suivre. Je la suivis jusqu'à la porte conventuelle; là je montai dans une voiture où je trouvai ma mère seule qui m'attendait; je m'assis sur le devant; et le carrosse partit. Nous restâmes l'une vis-à-vis de l'autre quelque temps sans mot dire; j'avais les yeux baissés, et je n'osais la regarder. Je ne sais ce qui se passait dans mon âme; mais tout à coup je me jetai à ses pieds, et je penchai ma tête sur ses genoux; je ne lui parlais pas, mais je sanglotais et j'étouffais. Elle me repoussa durement. Je ne me relevai pas; le sang me vint au nez; je saisis une de ses mains malgré qu'elle en eût; et l'arrosant de mes larmes et de mon sang qui coulait, appuyant ma bouche sur cette main, je la baisais et je lui disais: Vous êtes toujours ma mère, je suis toujours votre enfant.... = Et elle me répondit (en me poussant encore plus rudement, et en arrachant sa main d'entre les miennes): Relevez-vous, malheureuse, relevez-vous. = Je lui obéis, je me rassis, et je tirai ma coiffe sur mon visage. Elle avait mis tant d'autorité et de fermeté dans le son de sa voix, que je crus devoir me dérober à ses yeux. Mes larmes et le sang qui coulait de mon nez se mêlaient ensemble, descendaient le long de mes bras, et j'en étais toute couverte sans que je m'en aperçusse. A quelques mots qu'elle dit, je conçus que sa robe et son linge en avaient été tachés, et que cela lui déplaisait. Nous arrivâmes à la maison, où l'on me conduisit tout de suite à une petite chambre qu'on m'avait préparée. Je me jetai encore à ses genoux sur l'escalier; je la retins par son vêtement; mais tout ce que j'en obtins, ce fut de se retourner de mon côté et de me regarder avec un mouvement d'indignation de la tête, de la bouche et des yeux, que vous concevez mieux que je ne puis vous le rendre.

J'entrai dans ma nouvelle prison, où je passai six mois, solli-

citant tous les jours inutilement la grâce de lui parler, de voir mon père ou de leur écrire. On m'apportait à manger, on me servait; une domestique m'accompagnait à la messe les jours de fête, et me renfermait. Je lisais, je travaillais, je pleurais, je chantais quelquefois; et c'est ainsi que mes journées se passaient. Un sentiment secret me soutenait, c'est que j'étais libre, et que mon sort, quelque dur qu'il fût, pouvait changer. Mais il était décidé que je serais religieuse, et je le fus.

Tant d'inhumanité, tant d'opiniâtreté de la part de mes parens ont achevé de me confirmer ce que je soupçonnais de ma naissance; je n'ai jamais pu trouver d'autres moyens de les excuser. Ma mère craignait apparemment que je ne revinsse un jour sur le partage des biens; que je ne redemandasse ma légitime, et que je n'associasse un enfant naturel à des enfans légitimes. Mais ce qui n'était qu'une conjecture va se tourner en certitude.

Tandis que j'étais enfermée à la maison, je faisais peu d'exercices extérieurs de religion; cependant on m'envoyait à confesse la veille des grandes fêtes. Je vous ai dit que j'avais le même directeur que ma mère; je lui parlai, je lui exposai toute la dureté de la conduite qu'on avait tenue avec moi depuis environ trois ans. Il la savait. Je me plaignis de ma mère surtout avec amertume et ressentiment. Ce prêtre était entré tard dans l'état religieux; il avait de l'humanité; il m'écouta tranquillement, et me dit : Mon enfant, plaignez votre mère, plaignez-la plus encore que vous ne la blâmez. Elle a l'âme bonne; soyez sûre que c'est malgré elle qu'elle en use ainsi. = Malgré elle, monsieur! Et qu'est-ce qui peut l'y contraindre? Ne m'a-t-elle pas mise au monde? Et quelle différence y a-t-il entre mes sœurs et moi? = Beaucoup. = Beaucoup! Je n'entends rien à votre réponse.... J'allais entrer dans la comparaison de mes sœurs et de moi, lorsqu'il m'arrêta et me dit : Allez, allez, l'inhumanité n'est pas le vice de vos parens; tâchez de prendre votre sort en patience, et de vous en faire du moins un mérite devant Dieu. Je verrai votre mère, et soyez sûre que j'emploirai pour vous servir tout ce que je puis avoir d'ascendant sur son esprit.... = Ce *beaucoup*, qu'il m'avait répondu, fut un trait de lumière pour moi; je ne doutai plus de la vérité de ce que j'avais pensé sur ma naissance.

Le samedi suivant, vers les cinq heures et demie du soir, à la chute du jour, la servante qui m'était attachée monta, et me dit : Madame votre mère ordonne que vous vous habilliez.... Une heure après : Madame veut que vous descendiez avec moi... Je trouvai à la porte un carrosse où nous montâmes la domestique et moi; et j'appris que nous allions aux Feuillans, chez le père

Séraphin. Il nous attendait; il était seul. La domestique s'éloigna; et moi, j'entrai dans le parloir. Je m'assis inquiète et curieuse de ce qu'il avait à me dire. Voici comme il me parla : Mademoiselle, l'énigme de la conduite sévère de vos parens va s'expliquer pour vous; j'en ai obtenu la permission de madame votre mère. Vous êtes sage; vous avez de l'esprit, de la fermeté; vous êtes dans un âge où l'on pourrait vous confier un secret, même qui ne vous concernerait point. Il y a long-temps que j'ai exhorté pour la première fois madame votre mère à vous révéler celui que vous allez apprendre; elle n'a jamais pu s'y résoudre : il est dur pour une mère d'avouer une faute grave à son enfant : vous connaissez son caractère; il ne va guère avec la sorte d'humiliation d'un certain aveu. Elle a cru pouvoir sans cette ressource vous amener à ses desseins; elle s'est trompée; elle en est fâchée : elle revient aujourd'hui à mon conseil; et c'est elle qui m'a chargé de vous annoncer que vous n'étiez pas la fille de M. Simonin. = Je lui répondis sur-le-champ : Je m'en étais doutée. = Voyez à présent, mademoiselle, considérez, pesez, jugez si madame votre mère peut sans le consentement, même avec le consentement de monsieur votre père, vous unir à des enfans dont vous n'êtes point la sœur; si elle peut avouer à monsieur votre père un fait sur lequel il n'a déjà que trop de soupçons. = Mais, monsieur, qui est mon père? = Mademoiselle, c'est ce qu'on ne m'a pas confié. Il n'est que trop certain, mademoiselle, ajouta-t-il, qu'on a prodigieusement avantagé vos sœurs, et qu'on a pris toutes les précautions imaginables par les contrats de mariage, par le dénaturer des biens, par les stipulations, par les fidéicommis et autres moyens de réduire à rien votre légitime, dans le cas que vous puissiez un jour vous adresser aux lois pour la redemander. Si vous perdez vos parens, vous trouverez peu de chose; vous refusez un couvent, peut-être regretterez-vous de n'y pas être. = Cela ne se peut, monsieur; je ne demande rien. = Vous ne savez pas ce que c'est que la peine, le travail, l'indigence. = Je connais du moins le prix de la liberté, et le poids d'un état auquel on n'est point appelée. = Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire; c'est à vous, mademoiselle, à faire vos réflexions.... Ensuite il se leva. = Mais, monsieur, encore une question. = Tant qu'il vous plaira. = Mes sœurs savent-elles ce que vous m'avez appris.? = Non, mademoiselle. = Comment ont-elles donc pu se résoudre à dépouiller leur sœur? car c'est ce qu'elles me croyent. = Ah! mademoiselle, l'intérêt! l'intérêt! elles n'auraient point obtenu les partis considérables qu'elles ont trouvés. Chacun songe à soi dans ce monde; et je ne vous conseille pas de compter sur elles si vous

venez à perdre vos parens ; soyez sûre qu'on vous disputera, jusqu'à une obole, la petite portion que vous aurez à partager avec elles. Elles ont beaucoup d'enfans ; ce prétexte sera trop honnête pour vous réduire à la mendicité. Et puis elles ne peuvent plus rien ; ce sont les maris qui font tout : si elles avaient quelques sentimens de commisération, les secours qu'elles vous donneraient à l'insu de leurs maris deviendraient une source de divisions domestiques. Je ne vois que de ces choses-là ; ou des enfans abandonnés, ou des enfans même légitimes, secourus aux dépens de la paix domestique. Et puis, mademoiselle, le pain qu'on reçoit est bien dur. Si vous m'en croyez, vous vous réconcilierez avec vos parens ; vous ferez ce que votre mère doit attendre de vous ; vous entrerez en religion ; on vous fera une petite pension avec laquelle vous passerez des jours, sinon heureux, du moins supportables. Au reste, je ne vous célerai pas que l'abandon apparent de votre mère, son opiniâtreté à vous renfermer, et quelques autres circonstances qui ne me reviennent plus, mais que j'ai sues dans le temps, ont produit exactement sur votre père le même effet que sur vous : votre naissance lui était suspecte ; elle ne le lui est plus : et sans être dans la confidence, il ne doute point que vous ne lui apparteniez comme enfant, que par la loi qui les attribue à celui qui porte le titre d'époux. Allez, mademoiselle, vous êtes bonne et sage ; pensez à ce que vous venez d'apprendre.

Je me levai, je me mis à pleurer. Je vis qu'il était lui-même attendri ; il leva doucement les yeux au ciel, et me reconduisit. Je repris la domestique qui m'avait accompagnée ; nous remontâmes en voiture, et nous rentrâmes à la maison.

Il était tard. Je rêvai une partie de la nuit à ce qu'on venait de me révéler ; j'y rêvai encore le lendemain. Je n'avais point de père ; le scrupule m'avait ôté ma mère ; des précautions prises, pour que je ne pusse prétendre aux droits de ma naissance légale ; une captivité domestique fort dure ; nulle espérance, nulle ressource. Peut-être que, si l'on se fût expliqué plus tôt avec moi, après l'établissement de mes sœurs, on m'eût gardée à la maison qui ne laissait pas que d'être fréquentée ; il se serait trouvé quelqu'un à qui mon caractère, mon esprit, ma figure et mes talens auraient paru une dot suffisante ; la chose n'était pas encore impossible ; mais l'éclat que j'avais fait en couvent la rendait plus difficile : on ne conçoit guère comment une fille de dix-sept à dix-huit ans a pu se porter à cette extrémité, sans une fermeté peu commune ; les hommes louent beaucoup cette qualité ; mais il me semble qu'ils s'en passent volontiers dans celles dont ils se proposent de faire leurs épouses. C'était pourtant une ressource à

tenter avant que de songer à un autre parti ; je pris celui de m'en ouvrir à ma mère ; et je lui fis demander un entretien qui me fut accordé.

C'était dans l'hiver. Elle était assise dans un fauteuil devant le feu ; elle avait le visage sévère, le regard fixe et les traits immobiles. Je m'approchai d'elle, je me jetai à ses pieds, et je lui demandai pardon de tous les torts que j'avais. C'est, me répondit-elle, par ce que vous m'allez dire que vous le mériterez. Levez-vous ; votre père est absent, vous avez tout le temps de vous expliquer. Vous avez vu le père Séraphin, vous savez enfin qui vous êtes, et ce que vous pouvez attendre de moi, si votre projet n'est pas de me punir toute ma vie d'une faute que je n'ai déjà que trop expiée. Eh bien ! mademoiselle, que me voulez-vous ? Qu'avez-vous résolu ? = Maman, lui répondis-je, je sais que je n'ai rien, et que je ne dois prétendre à rien. Je suis bien éloignée d'ajouter à vos peines, de quelque nature qu'elles soient ; peut-être m'auriez-vous trouvée plus soumise à vos volontés, si vous m'eussiez instruite plus tôt de quelques circonstances qu'il était difficile que je soupçonnasse : mais enfin je sais, je me connais, et il ne me reste qu'à me conduire en conséquence de mon état. Je ne suis plus surprise des distinctions qu'on a mises entre mes sœurs et moi ; j'en reconnais la justice, j'y souscris ; mais je suis toujours votre enfant ; vous m'avez portée dans votre sein ; et j'espère que vous ne l'oublierez pas. = Malheur à moi, ajouta-t-elle vivement, si je ne vous avouais pas autant qu'il est en mon pouvoir ! = Eh bien ! maman, lui dis-je, rendez-moi vos bontés ; rendez-moi votre présence ; rendez-moi la tendresse de celui qui se croit mon père. = Peu s'en faut, ajouta-t-elle, qu'il ne soit aussi certain de votre naissance que vous et moi. Je ne vous vois jamais à côté de lui, sans entendre ses reproches ; il me les adresse, par la dureté dont il en use avec vous ; n'espérez point de lui les sentimens d'un père tendre. Et puis, vous l'avouerai-je ? vous me rappelez une trahison, une ingratitude si odieuse de la part d'un autre, que je n'en puis supporter l'idée ; cet homme se montre sans cesse entre vous et moi ; il me repousse : et la haine que je lui dois se répand sur vous. = Quoi ! lui dis-je, ne puis-je espérer que vous me traitiez, vous et M. Simonin, comme une étrangère, une inconnue que vous auriez accueillie par humanité ? = Nous ne le pouvons ni l'un ni l'autre. Ma fille, n'empoisonnez pas ma vie plus long-temps. Si vous n'aviez point de sœurs, je sais ce que j'aurais à faire : mais vous en avez deux ; et elles ont l'une et l'autre une famille nombreuse. Il y a long-temps que la passion qui me soutenait s'est éteinte ; la conscience a repris ses droits. = Mais celui à

qui je dois la vie.... = Il n'est plus; il est mort sans se ressouvenir de vous; et c'est le moindre de ses forfaits... En cet endroit sa figure s'altéra, ses yeux s'allumèrent, l'indignation s'empara de son visage; elle voulait parler, mais elle n'articula plus; le tremblement de ses lèvres l'en empêchait. Elle était assise; elle pencha sa tête sur ses mains, pour me dérober les mouvemens violens qui se passaient en elle. Elle demeura quelque temps dans cet état; puis elle se leva, fit quelques tours dans la chambre sans mot dire; elle contraignait ses larmes qui coulaient avec peine, et elle disait : Le monstre! il n'a pas dépendu de lui, qu'il ne vous ait étouffée dans mon sein par toutes les peines qu'il m'a causées; mais Dieu nous a conservées l'une et l'autre, pour que la mère expiât sa faute par l'enfant. Ma fille, vous n'avez rien, et vous n'aurez jamais rien. Le peu que je puis faire pour vous, je le dérobe à vos sœurs; voilà les suites d'une faiblesse. Cependant j'espère n'avoir rien à me reprocher en mourant; j'aurai gagné votre dot par mon économie. Je n'abuse point de la facilité de mon époux; mais je mets tous les jours à part ce que j'obtiens de temps en temps de sa libéralité. J'ai vendu ce que j'avais de bijoux; et j'ai obtenu de lui de disposer à mon gré du prix qui m'en est revenu. J'aimais le jeu, je ne joue plus; j'aimais les spectacles, je m'en suis privée; j'aimais la compagnie, je vis retirée; j'aimais le faste, j'y ai renoncé. Si vous entrez en religion, comme c'est ma volonté et celle de M. Simonin, votre dot sera le fruit de ce que je prends sur moi tous les jours. = Mais, maman, lui dis-je, il vient encore ici quelques gens de bien; peut-être s'en trouvera-t-il un qui, satisfait de ma personne, n'exigera pas même les épargnes que vous avez destinées à mon établissement. = Il n'y faut plus penser, votre éclat vous a perdue. = Le mal est-il sans ressource? = Sans ressource. = Mais, si je ne trouve point un époux, est-il nécessaire que je m'enferme dans un couvent? = A moins que vous ne veuillez perpétuer ma douleur et mes remords, jusqu'à ce que j'aie les yeux fermés. Il faut que j'y vienne; vos sœurs, dans ce moment terrible, seront autour de mon lit; voyez si je pourrai vous voir au milieu d'elles; quel serait l'effet de votre présence dans ces derniers momens! Ma fille, car vous l'êtes malgré moi, vos sœurs ont obtenu des lois un nom que vous tenez du crime; n'affligez pas une mère qui expire; laissez-la descendre paisiblement au tombeau : qu'elle puisse se dire à elle-même, lorsqu'elle sera sur le point de paraître devant le grand juge, qu'elle a réparé sa faute autant qu'il était en elle; qu'elle puisse se flatter qu'après sa mort vous ne porterez point le trouble dans la maison, et que vous ne reven-

diquerez pas des droits que vous n'avez point. = Maman, lui dis-je, soyez tranquille là-dessus; faites venir un homme de loi : qu'il dresse un acte de renonciation; et je souscrirai à tout ce qu'il vous plaira. = Cela ne se peut : un enfant ne se déshérite pas lui-même; c'est le châtiment d'un père et d'une mère justement irrités. S'il plaisait à Dieu de m'appeler demain, demain il faudrait que j'en vinsse à cette extrémité, et que je m'ouvrisse à mon mari, afin de prendre de concert les mêmes mesures. Ne m'exposez point à une indiscrétion qui me rendrait odieuse à ses yeux, et qui entraînerait des suites qui vous déshonoreraient. Si vous me survivez, vous resterez sans nom, sans fortune et sans état; malheureuse! dites-moi ce que vous deviendrez : quelles idées voulez-vous que j'emporte en mourant? Il faudra donc que je dise à votre père... Que lui dirai-je? Que vous n'êtes pas son enfant!... Ma fille, s'il ne fallait que se jeter à vos pieds pour obtenir de vous... Mais vous ne sentez rien; vous avez l'âme inflexible de votre père..... En ce moment M. Simonin entra; il vit le désordre de sa femme; il l'aimait; il était violent; il s'arrêta tout court, et tournant sur moi des regards terribles, il me dit : Sortez. S'il eût été mon père, je ne lui aurais pas obéi, mais il ne l'était pas. Il ajouta, en parlant au domestique qui m'éclairait : Dites-lui qu'elle ne reparaisse plus.

Je me renfermai dans ma petite prison. Je rêvai à ce que ma mère m'avait dit; je me jetai à genoux, je priai Dieu qu'il m'inspirât; je priai long-temps; je demeurai le visage collé contre terre; on n'invoque presque jamais la voix du ciel, que quand on ne sait à quoi se résoudre; et il est rare qu'alors elle ne nous conseille pas d'obéir. Ce fut le parti que je pris. On veut que je sois religieuse; peut-être est-ce aussi la volonté de Dieu. Eh bien! je le serai; puisqu'il faut que je sois malheureuse, qu'importe où je le sois!.... Je recommandai à celle qui me servait de m'avertir quand mon père serait sorti. Dès le lendemain je sollicitai un entretien avec ma mère; elle me fit répondre qu'elle avait promis le contraire à M. Simonin, mais que je pouvais lui écrire avec un crayon qu'on me donna. J'écrivis donc sur un bout de papier (ce fatal papier s'est retrouvé, et l'on ne s'en est que trop bien servi contre moi) : « Maman, je » suis fâchée de toutes les peines que je vous ai causées; je vous » en demande pardon : mon dessein est de les finir. Ordonnez » de moi tout ce qu'il vous plaira; si c'est votre volonté que » j'entre en religion, je souhaite que ce soit aussi celle de » Dieu... » La servante prit cet écrit, et le porta à ma mère. Elle remonta un moment après, et elle me dit avec transport : Mademoiselle, puisqu'il ne fallait qu'un mot pour faire le bon-

heur de votre père, de votre mère et le vôtre, pourquoi l'avoir différé si long-temps? Monsieur et madame ont un visage que je ne leur ai jamais vu depuis que je suis ici; ils se querellaient sans cesse à votre sujet; Dieu merci, je ne verrai plus cela... Tandis qu'elle me parlait, je pensais que je venais de signer mon arrêt de mort: et ce pressentiment, monsieur, se vérifiera, si vous m'abandonnez. Quelques jours se passèrent, sans que j'entendisse parler de rien; mais un matin, sur les neuf heures, ma porte s'ouvrit brusquement; c'était M. Simonin qui entrait en robe de chambre et en bonnet de nuit. Depuis que je savais qu'il n'était pas mon père, sa présence ne me causait que de l'effroi. Je me levai, je lui fis la révérence. Il me semble que j'avais deux cœurs: je ne pouvais penser à ma mère sans m'attendrir, sans avoir envie de pleurer; il n'en était pas ainsi de M. Simonin. Il est sûr qu'un père inspire une sorte de sentimens qu'on n'a pour personne au monde que lui: on ne sait pas cela, sans s'être trouvé comme moi vis-à-vis d'un homme qui a porté long-temps, et qui vient de perdre cet auguste caractère; les autres l'ignoreront toujours. Si je passais de sa présence à celle de ma mère, il me semblait que j'étais une autre. Il me dit: Suzanne, reconnaissez-vous ce billet? Oui, monsieur. = L'avez-vous écrit librement? = Je ne saurais dire qu'oui. = Êtes-vous du moins résolue à exécuter ce qu'il promet? = Je le suis. = N'avez-vous de prédilection pour aucun couvent? = Non, ils me sont indifférens. = Il suffit.

Voilà ce que je répondis; mais malheureusement cela ne fut point écrit. Pendant une quinzaine d'une entière ignorance de ce qui se passait, il me parut qu'on s'était adressé à différentes maisons religieuses, et que le scandale de ma première démarche avait empêché qu'on ne me reçût postulante. On fut moins difficile à Longchamp; et cela, sans doute, parce qu'on insinua que j'étais musicienne, et que j'avais de la voix. On m'exagéra bien les difficultés qu'on avait eues, et la grâce qu'on me faisait de m'accepter dans cette maison; on m'engagea même à écrire à la supérieure. Je ne sentais pas les suites de ce témoignage écrit qu'on exigeait; on craignait apparemment qu'un jour je ne revinsse contre mes vœux; on voulait avoir une attestation de ma propre main qu'ils avaient été libres. Sans ce motif, comment cette lettre, qui devait rester entre les mains de la supérieure, aurait-elle passé dans la suite entre les mains de mes beaux-frères? Mais fermons vite les yeux là-dessus; ils me montrent M. Simonin comme je ne veux pas le voir: il n'est plus.

Je fus conduite à Longchamp; ce fut ma mère qui m'accompagna. Je ne demandai point à dire adieu à M. Simonin; j'avoue

que la pensée ne m'en vint qu'en chemin. On m'attendait; j'étais annoncée, et par mon histoire et par mes talens : on ne me dit rien de l'une; mais on fut très-pressé de voir si l'acquisition qu'on faisait en valait la peine. Lorsqu'on se fut entretenu de beaucoup de choses indifférentes, car après ce qui m'était arrivé, vous pensez bien qu'on ne parla ni de Dieu, ni de vocation, ni des dangers du monde, ni de la douceur de la vie religieuse, et qu'on ne hasarda pas un mot des pieuses fadaises dont on remplit ces premiers momens, la supérieure dit : Mademoiselle, vous savez la musique, vous chantez; nous avons un clavecin; si vous voulez nous irions dans notre parloir... J'avais l'âme serrée, mais ce n'était pas le moment de marquer de la répugnance; ma mère passa, je la suivis; la supérieure ferma la marche avec quelques religieuses que la curiosité avait attirées. C'était le soir; on m'apporta des bougies; je m'assis, je me mis au clavecin; je préludai long-temps, cherchant un morceau de musique dans la tête, que j'en ai pleine, et n'en trouvant point; cependant la supérieure me pressa, et je chantai sans y entendre finesse, par habitude, parce que le morceau m'était familier : *Tristes apprêts*, *pâles flambeaux*, *jours plus affreux que les ténèbres*, etc. Je ne sais ce que cela produisit; mais on ne m'écouta pas long-temps : on m'interrompit par des éloges, que je fus bien surprise d'avoir mérités si promptement et à si peu de frais. Ma mère me remit entre les mains de la supérieure, me donna sa main à baiser, et s'en retourna.

Me voilà donc dans une autre maison religieuse, et postulante, et avec toutes les apparences de postuler de mon plein gré. Mais vous, monsieur, qui connaissez jusqu'à ce moment tout ce qui s'est passé, qu'en pensez-vous? La plupart de ces choses ne furent point alléguées, lorsque je voulus revenir contre mes vœux; les unes, parce que c'étaient des vérités destituées de preuves; les autres, parce qu'elles m'auraient rendue odieuse sans me servir; on n'aurait vu en moi qu'un enfant dénaturé, qui flétrissait la mémoire de ses parens pour obtenir sa liberté. On avait la preuve de ce qui était *contre* moi; ce qui était *pour* ne pouvait ni s'alléguer ni se prouver. Je ne voulus pas même qu'on insinuât aux juges le soupçon de ma naissance; quelques personnes, étrangères aux lois, me conseillèrent de mettre en cause le directeur de ma mère et le mien; cela ne se pouvait; et quand la chose aurait été possible, je ne l'aurais pas soufferte. Mais à propos, de peur que je ne l'oublie, et que l'envie de me servir ne vous empêche d'en faire la réflexion, sauf votre meilleur avis, je crois qu'il faut taire que je sais la musique et que je touche du clavecin : il n'en faudrait pas davantage pour me déceler; l'ostentation de ces

talens ne va point avec l'obscurité et la sécurité que je cherche ; celles de mon état ne savent point ces choses, et il faut que je les ignore. Si je suis contrainte de m'expatrier, j'en ferai ma ressource. M'expatrier ! mais dites-moi pourquoi cette idée m'épouvante? C'est que je ne sais où aller ; c'est que je suis jeune et sans expérience ; c'est que je crains la misère, les hommes et le vice ; c'est que j'ai toujours vécu renfermée, et que si j'étais hors de Paris je me croirais perdue dans le monde. Tout cela n'est peut-être pas vrai ; mais c'est ce que je sens. Monsieur, que je ne sache pas où aller, ni que devenir, cela dépend de vous.

Les supérieures à Longchamp, ainsi que dans la plupart des maisons religieuses, changent de trois ans en trois ans. C'était une madame de Moni qui entrait en charge, lorsque je fus conduite dans la maison : je ne puis vous en dire trop de bien ; c'est pourtant sa bonté qui m'a perdue. C'était une femme de sens, qui connaissait le cœur humain ; elle avait de l'indulgence, quoique personne n'en eût moins besoin ; nous étions toutes ses enfans. Elle ne voyait jamais que les fautes qu'elle ne pouvait s'empêcher d'apercevoir, ou dont l'importance ne lui permettait pas de fermer les yeux. J'en parle sans intérêt ; j'ai fait mon devoir avec exactitude ; et elle me rendrait la justice que je n'en commis aucune dont elle eût à me punir ou qu'elle eût à me pardonner. Si elle avait de la prédilection, elle lui était inspirée par le mérite ; après cela je ne sais s'il me convient de vous dire qu'elle m'aima tendrement et que je ne fus pas des dernières entre ses favorites. Je sais que c'est un grand éloge que je me donne, plus grand que vous ne pouvez l'imaginer, ne l'ayant point connue. Le nom de favorites est celui que les autres donnent par envie aux bien-aimées de la supérieure. Si j'avais quelque défaut à reprocher à madame de Moni, c'est que son goût pour la vertu, la piété, la franchise, la douceur, les talens, l'honnêteté, l'entraînait ouvertement ; et qu'elle n'ignorait pas que celles qui n'y pouvaient prétendre, n'en étaient que plus humiliées. Elle avait aussi le don, qui est peut-être plus commun en couvent que dans le monde, de discerner promptement les esprits. Il était rare qu'une religieuse qui ne lui plaisait pas d'abord, lui plût jamais. Elle ne tarda pas à me prendre en gré ; et j'eus tout d'abord la dernière confiance en elle. Malheur à celles dont elle ne l'attirait pas sans effort ! il fallait qu'elles fussent mauvaises, sans ressource, et qu'elles se l'avouassent. Elle m'entretint de mon aventure à Sainte-Marie ; je la lui racontai sans déguisement comme à vous ; je lui dis tout ce que je viens de vous écrire ; et ce qui regardait ma naissance et ce qui tenait à

mes peines, rien ne fut oublié. Elle me plaignit, me consola, me fit espérer un avenir plus doux.

Cependant le temps du postulat se passa; celui de prendre l'habit arriva, et je le pris. Je fis mon noviciat sans dégoût; je passe rapidement sur ces deux années, parce qu'elles n'eurent rien de triste pour moi que le sentiment secret que je m'avançais pas à pas vers l'entrée d'un état pour lequel je n'étais point faite. Quelquefois il se renouvelait avec force; mais aussitôt je recourais à ma bonne supérieure, qui m'embrassait, qui développait mon âme, qui m'exposait fortement ses raisons, et qui finissait toujours par me dire : Et les autres états n'ont-ils pas aussi leurs épines? On ne sent que les siennes. Allons, mon enfant, mettons-nous à genoux, et prions.... = Alors elle se prosternait et priait haut, mais avec tant d'onction, d'éloquence, de douceur, d'élévation et de force, qu'on eût dit que l'esprit de Dieu l'inspirait. Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur; d'abord on l'écoutait; peu à peu on était entraîné, on s'unissait à elle; l'âme tressaillait, et l'on partageait ses transports. Son dessein n'était pas de séduire; mais certainement c'est ce qu'elle faisait : on sortait de chez elle avec un cœur ardent, la joie et l'extase étaient peintes sur le visage; on versait des larmes si douces! c'était une impression qu'elle prenait elle-même, qu'elle gardait long-temps, et qu'on conservait. Ce n'est pas à ma seule expérience que je m'en rapporte, c'est à celle de toutes les religieuses. Quelques unes m'ont dit qu'elles sentaient naître en elles le besoin d'être consolées comme celui d'un très-grand plaisir; et je crois qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus d'habitude, pour en venir là. J'éprouvai cependant, à l'approche de ma profession, une mélancolie si profonde, qu'elle mit ma bonne supérieure à de terribles épreuves; son talent l'abandonna, elle me l'avoua elle-même. Je ne sais, me dit-elle, ce qui se passe en moi; il me semble, quand vous venez, que Dieu se retire et que son esprit se taise; c'est inutilement que je m'excite, que je cherche des idées, que je veux exalter mon âme; je me trouve une femme ordinaire et bornée; je crains de parler.... Ah! chère mère, lui dis-je, quel pressentiment! Si c'était Dieu qui vous rendît muette!.... Un jour que je me sentais plus incertaine et plus abattue que jamais, j'allai dans sa cellule; ma présence l'interdit d'abord : elle lut apparemment dans mes yeux, dans toute ma personne, que le sentiment profond que je portais en moi était au-dessus de ses forces; et elle ne voulait pas lutter sans la certitude d'être victorieuse. Cependant elle m'en-

treprit, elle s'échauffa peu à peu ; à mesure que ma douleur tombait, son enthousiasme croissait : elle se jeta subitement à genoux, je l'imitai. Je crus que j'allais partager son transport, je le souhaitais ; elle prononça quelques mots, puis tout à coup elle se tut. J'attendis inutilement : elle ne parla plus, elle se releva, elle fondait en larmes, elle me prit par la main, et me serrant entre ses bras : Ah ! chère enfant, me dit-elle, quel effet cruel vous avez opéré sur moi ! Voilà qui est fait, l'esprit s'est retiré, je le sens : allez, que Dieu vous parle lui-même, puisqu'il ne lui plaît pas de se faire entendre par ma bouche.... En effet, je ne sais ce qui s'était passé en elle, si je lui avais inspiré une méfiance de ses forces qui ne s'est plus dissipée, si je l'avais rendue timide, ou si j'avais vraiment rompu son commerce avec le ciel ; mais le talent de consoler ne lui revint plus. La veille de ma profession, j'allai la voir ; elle était d'une mélancolie égale à la mienne. Je me mis à pleurer, elle aussi ; je me jetai à ses pieds, elle me bénit, me releva, m'embrassa, et me renvoya en me disant : Je suis lasse de vivre, je souhaite de mourir ; j'ai demandé à Dieu de ne point voir ce jour, mais ce n'est pas sa volonté. Allez, je parlerai à votre mère, je passerai la nuit en prières, priez aussi ; mais couchez-vous, je vous l'ordonne.... Permettez, lui répondis-je, que je m'unisse à vous.... Je vous le permets depuis neuf heures jusqu'à onze, pas davantage. A neuf heures et demie je commencerai à prier et vous aussi ; mais à onze heures vous me laisserez prier seule, et vous vous reposerez. Allez, chère enfant, je veillerai devant Dieu le reste de la nuit.

Elle voulut prier, mais elle ne le put pas. Je dormais ; et cependant cette sainte femme allait dans les corridors frappant à chaque porte, éveillait les religieuses et les faisait descendre sans bruit dans l'église. Toutes s'y rendirent ; et lorsqu'elles y furent, elle les invita à s'adresser au ciel pour moi. Cette prière se fit d'abord en silence ; ensuite elle éteignit les lumières ; toutes récitèrent ensemble le *Miserere*, excepté la supérieure qui, prosternée au pied des autels, se macérait cruellement en disant : O Dieu ! si c'est par quelque faute que j'ai commise que vous vous êtes retiré de moi, accordez-m'en le pardon. Je ne demande pas que vous me rendiez le don que vous m'avez ôté, mais que vous vous adressiez vous-même à cette innocente qui dort tandis que je vous invoque ici pour elle. Mon Dieu, parlez-lui, parlez à ses parens, et pardonnez-moi.

Le lendemain elle entra de bonne heure dans ma cellule ; je ne l'entendis point ; je n'étais pas encore éveillée. Elle s'assit à côté de mon lit ; elle avait posé légèrement une de ses mains sur mon

front; elle me regardait : l'inquiétude, le trouble et la douleur se succédaient sur son visage; et c'est ainsi qu'elle me parut, lorsque j'ouvris les yeux. Elle ne me parla point de ce qui s'était passé pendant la nuit; elle me demanda seulement si je m'etais couchée de bonne heure; je lui répondis : A l'heure que vous m'avez ordonnée. = Si j'avais reposé. = Profondément. = Je m'y attendais..... Comment je me trouvais. = Fort bien. Et vous, chère mère? = Hélas! me dit-elle, je n'ai vu aucune personne entrer en religion sans inquiétude; mais je n'ai éprouvé sur aucune autant de trouble que sur vous. Je voudrais bien que vous fussiez assez heureuse. = Si vous m'aimez toujours, je le serai. = Ah! s'il ne tenait qu'à cela! N'avez-vous pensé à rien pendant la nuit? = Non. = Vous n'avez fait aucun rêve? = Aucun. = Qu'est-ce qui se passe à présent dans votre âme? = Je suis stupide; j'obéis à mon sort sans répugnance et sans goût; je sens que la nécessité m'entraîne, et je me laisse aller. Ah! ma chère mère, je ne sens rien de cette douce joie, de ce tressaillement, de cette mélancolie, de cette douce inquiétude que j'ai quelquefois remarquée dans celles qui se trouvaient au moment où je suis. Je suis imbécile, je ne saurais même pleurer. On le veut, il le faut, est la seule idée qui me vienne..... Mais vous ne me dites rien. = Je ne suis pas venue pour vous entretenir, mais pour vous voir et pour vous écouter. J'attends votre mère; tâchez de ne pas m'émouvoir; laissez les sentimens s'accumuler dans mon âme; quand elle en sera pleine, je vous quitterai. Il faut que je me taise : je me connais; je n'ai qu'un jet, mais il est violent, et ce n'est pas avec vous qu'il doit s'exhaler. Reposez-vous encore un moment, que je vous voie; dites-moi seulement quelques mots, et laissez-moi prendre ici ce que je viens y chercher. J'irai, et Dieu fera le reste..... Je me tus, je me penchai sur mon oreiller, je lui tendis une de mes mains qu'elle prit. Elle paraissait méditer et méditer profondément; elle avait les yeux fermés avec effort; quelquefois elle les ouvrait, les portait en haut, et les ramenait sur moi; elle s'agitait; son âme se remplissait de tumulte, se composait et se r'agitait ensuite. En vérité, cette femme était née pour être prophétesse, elle en avait le visage et le caractère. Elle avait été belle; mais l'âge, en affaissant ses traits et y pratiquant de grands plis, avait encore ajouté de la dignité à sa physionomie. Elle avait les yeux petits, mais ils semblaient ou regarder en elle-même, ou traverser les objets voisins, et démêler au-delà, à une grande distance, toujours dans le passé ou dans l'avenir. Elle me serrait quelquefois la main avec force. Elle me demanda brusquement quelle heure il était. = Il est bientôt six heures. = Adieu, je m'en vais. On va venir

vous habiller ; je n'y veux pas être, cela me distrairait. Je n'ai plus qu'un souci, c'est de garder de la modération dans les premiers momens.

Elle était à peine sortie que la mère des novices et mes compagnes entrèrent ; on m'ôta les habits de religion, et l'on me revêtit des habits du monde ; c'est un usage que vous connaissez. Je n'entendis rien de ce qu'on disait autour de moi ; j'étais presque réduite à l'état d'automate ; je ne m'aperçus de rien ; j'avais seulement par intervalles comme de petits mouvemens convulsifs. On me disait ce qu'il fallait faire ; on était souvent obligé de me le répéter, car je n'entendais pas de la première fois, et je le faisais ; ce n'était pas que je pensasse à autre chose, c'est que j'étais absorbée ; j'avais la tête lasse comme quand on s'est excédé de réflexions. Cependant la supérieure s'entretenait avec ma mère. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé dans cette entrevue qui dura fort long-temps ; on m'a dit seulement que, quand elles se séparèrent, ma mère était si troublée, qu'elle ne pouvait retrouver la porte par laquelle elle était entrée, et que la supérieure était sortie les mains fermées, et appuyés contre son front.

Cependant les cloches sonnèrent ; je descendis. L'assemblée était nombreuse. Je fus prêchée bien ou mal, je n'entendis rien : on disposa de moi pendant toute la matinée qui a été nulle dans ma vie, car je n'en ai jamais connu la durée ; je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. On m'a sans doute interrogée, j'ai sans doute répondu ; j'ai prononcé des vœux, mais je n'en ai nulle mémoire, et je me suis trouvée religieuse aussi innocemment que je fus faite chrétienne ; je n'ai pas plus compris à toute la cérémonie de ma profession qu'à celle de mon baptême, avec cette différence que l'une confère la grâce et que l'autre la suppose. Eh bien ! monsieur, quoique je n'aie pas réclamé à Longchamp comme j'avais fait à Sainte-Marie, me croyez-vous plus engagée ? J'en appelle à votre jugement ; j'en appelle au jugement de Dieu. J'étais dans un état d'abattement si profond, que, quelques jours après, lorsqu'on m'annonça que j'étais de chœur, je ne sus ce qu'on voulait dire. Je demandai s'il était bien vrai que j'eusse fait profession ; je voulus voir la signature de mes vœux : il fallut joindre à ces preuves le témoignage de toute la communauté, celui de quelques étrangers qu'on avait appelés à la cérémonie. M'adressant plusieurs fois à la supérieure, je lui disais : Cela est donc bien vrai ?..... et je m'attendais toujours qu'elle m'allait répondre : Non, mon enfant ; on vous trompe..... Son assurance réitérée ne me convainquait pas, ne pouvant concevoir que dans l'intervalle d'un jour entier, aussi tumultueux, aussi varié, si plein de circonstances singulières et frappantes, je ne m'en

rappelasse aucune, pas même le visage de celles qui m'avaient servie, ni celui du prêtre qui m'avait prêchée, ni de celui qui avait reçu mes vœux; le changement de l'habit religieux en habit du monde est la seule chose dont je me resouvienne; depuis cet instant j'ai été ce qu'on appelle physiquement aliénée. Il a fallu des mois entiers pour me tirer de cet état; et c'est à la longueur de cette espèce de convalescence que j'attribue l'oubli profond de ce qui s'est passé: c'est comme ceux qui ont souffert une longue maladie, qui ont parlé avec jugement, qui ont reçu les sacremens, et qui, rendus à la santé, n'en ont aucune mémoire. J'en ai vu plusieurs exemples dans la maison; et je me suis dit à moi-même: Voilà apparemment ce qui m'est arrivé le jour que j'ai fait profession. Mais il reste à savoir si ces actions sont de l'homme, et s'il y est, quoiqu'il paraisse y être.

Je fis dans la même année trois pertes intéressantes: celle de mon père, ou plutôt de celui qui passait pour tel; il était âgé, il avait beaucoup travaillé; il s'éteignit: celle de ma supérieure, et celle de ma mère.

Cette digne religieuse sentit de loin son heure approcher; elle se condamna au silence; elle fit porter sa bière dans sa chambre. Elle avait perdu le sommeil, et elle passait les jours et les nuits à méditer et à écrire: elle a laissé quinze méditations qui me semblent à moi de la plus grande beauté; j'en ai une copie. Si quelque jour vous étiez curieux de voir les idées que cet instant suggère, je vous les communiquerais; elles sont intitulées: *Les derniers instans de la sœur de Moni.*

A l'approche de sa mort, elle se fit habiller; elle était étendue sur son lit: on lui administra les derniers sacremens; elle tenait un christ entre ses bras. C'était la nuit; la lueur des flambeaux éclairait cette scène lugubre. Nous l'entourions, nous fondions en larmes, sa cellule retentissait de cris, lorsque tout à coup ses yeux brillèrent; elle se releva brusquement, elle parla; sa voix était presque aussi forte que dans l'état de santé; le don qu'elle avait perdu lui revint: elle nous reprocha des larmes qui semblaient lui envier un bonheur éternel. Mes enfans, votre douleur vous en impose. C'est là, c'est là, disait-elle en montrant le ciel, que je vous servirai; mes yeux s'abaisseront sans cesse sur cette maison; j'intercéderai pour vous, et je serai exaucée. Approchez toutes, que je vous embrasse, venez recevoir ma bénédiction et mes adieux... C'est en prononçant ces dernières paroles que trépassa cette femme rare, qui a laissé après elle des regrets qui ne finiront point.

Ma mère mourut au retour d'un petit voyage qu'elle fit, sur la fin de l'automne, chez une de ses filles. Elle eut du chagrin;

sa santé avait été fort affaiblie. Je n'ai jamais su ni le nom de mon père, ni l'histoire de ma naissance. Celui qui avait été son directeur et le mien, me remit de sa part un petit paquet; c'étaient cinquante louis avec un billet, enveloppés et cousus dans un morceau de linge. Il y avait dans ce billet : « Mon en-
» fant, c'est peu de chose; mais ma conscience ne me permet
» pas de disposer d'une plus grande somme; c'est le reste de ce
» que j'ai pu économiser sur les petits présens de M. Simonin.
» Vivez saintement, c'est le mieux, même pour votre bonheur
» dans ce monde. Priez pour moi; votre naissance est la seule
» faute importante que j'aie commise; aidez-moi à l'expier; et
» que Dieu me pardonne de vous avoir mise au monde, en
» considération des bonnes œuvres que vous ferez. Surtout ne
» troublez point la famille; et quoique le choix de l'état que
» vous avez embrassé n'ait pas été aussi volontaire que je l'au-
» rais désiré, craignez d'en changer. Que n'ai-je été renfer-
» mée dans un couvent pendant toute ma vie! je ne serais pas
» si troublée de la pensée qu'il faut dans un moment subir le
» redoutable jugement. Songez, mon enfant, que le sort de votre
» mère, dans l'autre monde, dépend beaucoup de la conduite
» que vous tiendrez dans celui-ci : Dieu, qui voit tout, m'ap-
» pliquera, dans sa justice, tout le bien et tout le mal que vous
» ferez. Adieu, Suzanne; ne demandez rien à vos sœurs; elles ne
» sont pas en état de vous secourir; n'espérez rien de votre père,
» il m'a précédée, il a vu le grand jour, il m'attend; sa pré-
» sence sera moins terrible pour lui que la sienne pour moi.
» Adieu encore une fois. Ah! malheureuse mère! Ah! malheu-
» reuse enfant! Vos sœurs sont arrivées; je ne suis pas contente
» d'elles : elles prennent, elles emportent, elles ont, sous les
» yeux d'une mère qui se meurt, des querelles d'intérêt qui m'af-
» fligent. Quand elles s'approchent de mon lit, je me retourne
» de l'autre côté : que verrais-je en elles? deux créatures en qui
» l'indigence a éteint le sentiment de la nature. Elles soupirent
» après le peu que je laisse; elles font au médecin et à la garde
» des questions indécentes, qui marquent avec quelle impatience
» elles attendent le moment où je m'en irai, et qui les saisira de
» tout ce qui m'environne. Elles ont soupçonné, et je ne sais
» comment, que je pouvais avoir quelqu'argent caché entre mes
» matelas; il n'y a rien qu'elles n'aient mis en œuvre pour me
» faire lever, et elles y ont réussi; mais heureusement mon dépo-
» sitaire était venu la veille, et je lui avais remis ce petit paquet
» avec cette lettre qu'il a écrite sous ma dictée. Brûlez la lettre;
» et quand vous saurez que je ne suis plus, ce qui sera bientôt,
» vous ferez dire une messe pour moi, et vous y renouvellerez vos

» vœux ; car je désire toujours que vous demeuriez en religion : » l'idée de vous imaginer dans le monde sans secours, sans appui, » jeune, acheverait de troubler mes derniers instans. »

Mon père mourut le 5 janvier, ma supérieure sur la fin du même mois, et ma mère la seconde fête de Noël.

Ce fut la sœur Sainte-Christine qui succéda à la mère de Moni. Ah ! monsieur ! quelle différence entre l'une et l'autre ! Je vous ai dit quelle femme c'était que la première. Celle-ci avait le caractère petit, une tête étroite et brouillée de superstitions ; elle donnait dans les opinions nouvelles ; elle conférait avec des sulpiciens, des jésuites. Elle prit en aversion toutes les favorites de celle qui l'avait précédée : en un moment la maison fut pleine de troubles, de haines, de médisances, d'accusations, de calomnies et de persécutions : il fallut s'expliquer sur des questions de théologie où nous n'entendions rien, souscrire à des formules, se plier à des pratiques singulières. La mère de Moni n'approuvait point ces exercices de pénitence qui se font sur le corps ; elle ne s'était macérée que deux fois en sa vie ; une fois la veille de ma profession, une autre fois dans une pareille circonstance. Elle disait de ces pénitences, qu'elles ne corrigeaient d'aucun défaut, et qu'elles ne servaient qu'à donner de l'orgueil. Elle voulait que ses religieuses se portassent bien, et qu'elles eussent le corps sain et l'esprit serein. La première chose, lorsqu'elle entra en charge, se fut de se faire apporter tous les cilices avec la discipline, et de défendre d'altérer les alimens avec de la cendre, de coucher sur la dure, et de se pourvoir d'aucun de ces instrumens. La seconde, au contraire, renvoya à chaque religieuse son cilice et sa discipline, et fit retirer l'Ancien et le nouveau Testament. Les favorites du règne antérieur ne sont jamais les favorites du règne qui suit. Je fus indifférente, pour ne rien dire de pis, à la supérieure actuelle, par la raison que la précédente m'avait chérie ; mais je ne tardai pas à empirer mon sort par des actions que vous appellerez ou imprudence, ou fermeté, selon le coup d'œil sous lequel vous les considérerez. La première, ce fut de m'abandonner à toute la douleur que je ressentais de la perte de notre première supérieure ; d'en faire l'éloge en toute circonstance ; d'occasioner entre elle et celle qui nous gouvernait des comparaisons qui n'étaient pas favorables à celle-ci ; de peindre l'état de la maison sous les années passées ; de rappeler au souvenir la paix dont nous jouissions, l'indulgence qu'on avait pour nous, la nourriture tant spirituelle que temporelle qu'on nous administrait alors, et d'exalter les mœurs, les sentimens, le caractère de la sœur de Moni. La seconde, ce fut de jeter au feu le cilice, et de me défaire de

ma discipline ; de prêcher des amies là-dessus, et d'en engager quelques unes à suivre mon exemple ; la troisième, de me pourvoir d'un Ancien et d'un Nouveau Testament ; la quatrième, de rejeter tout parti, de m'en tenir au titre de chrétienne, sans accepter le nom de janséniste ou de moliniste ; la cinquième, de me renfermer rigoureusement dans la règle de la maison, sans vouloir rien faire ni au-delà ni en-deçà ; conséquemment, de ne me prêter à aucune action surérogatoire, celles d'obligation ne me paraissant déjà que trop dures ; de ne monter à l'orgue que les jours de fêtes ; de ne chanter que quand je serais de chœur ; de ne plus souffrir qu'on abusât de ma complaisance et de mes talens, et qu'on me mît à tout et à tous les jours. Je lus les constitutions, je les relus, je les savais par cœur ; si l'on m'ordonnait quelque chose, ou qui n'y fût pas exprimé clairement, ou qui n'y fût pas, ou qui m'y parût contraire, je m'y refusais fermement ; je prenais le livre, et je disais : Voilà les engagemens que j'ai pris, et je n'en ai point pris d'autres... Mes discours en entraînèrent quelques unes. L'autorité des maîtresses se trouva très-bornée ; elles ne pouvaient plus disposer de nous comme de leurs esclaves. Il ne se passait presque aucun jour sans quelque scène d'éclat. Dans les cas incertains, mes compagnes me consultaient : et j'étais toujours pour la règle contre le despotisme. J'eus bientôt l'air, et peut-être un peu le jeu d'une factieuse. Les grands-vicaires de M. l'archevêque étaient sans cesse appelés : je comparaissais, je me défendais, je défendais mes compagnes ; et il n'est pas arrivé une seule fois qu'on m'ait condamnée, tant j'avais d'attention à mettre la raison de mon côté : il était impossible de m'attaquer du côté de mes devoirs, je les remplissais avec scrupule. Quant aux petites grâces qu'une supérieure est toujours libre de refuser ou d'accorder, je n'en demandais point. Je ne paraissais point au parloir ; et des visites, ne connaissant personne, je n'en recevais point. Mais j'avais brûlé mon cilice et jeté là ma discipline ; j'avais conseillé la même chose à d'autres ; je ne voulais entendre parler jansénisme, ni molinisme, ni en bien ni en mal. Quand on me demandait si j'étais soumise à la constitution, je répondais que je l'étais à l'église ; si j'acceptais la bulle.... que j'acceptais l'évangile. On visita ma cellule ; on y découvrit l'Ancien et le Nouveau Testament. Je m'étais échappée en discours indiscrets sur l'intimité suspecte de quelques unes des favorites ; la supérieure avait des tête-à-tête longs et fréquens avec un jeune ecclésiastique, et j'en avais démêlé la raison et le prétexte. Je n'omis rien de ce qui pouvait me faire craindre, haïr, me perdre ; et j'en vins à bout. On ne se plaignit plus

de moi aux supérieurs; mais on s'occupa à me rendre la vie dure. On défendit aux autres religieuses de m'approcher ; et bientôt je me trouvai seule ; j'avais des amies en petit nombre ; on se douta qu'elles chercheraient à se dédommager à la dérobée de la contrainte qu'on leur imposait ; et que, ne pouvant s'entretenir le jour avec moi, elles me visiteraient la nuit ou à des heures défendues : on nous épia ; on me surprit, tantôt avec l'une, tantôt avec une autre ; l'on fit de cette imprudence tout ce qu'on voulut ; et j'en fus châtiée de la manière la plus inhumaine : on me condamna des semaines entières à passer l'office à genoux, séparée du reste, au milieu du chœur ; à vivre de pain et d'eau ; à demeurer enfermée dans ma cellule ; à satisfaire aux fonctions les plus viles de la maison. Celles qu'on appelait mes complices n'étaient guère mieux traitées. Quand on ne pouvait me trouver en faute, on m'en supposait ; on me donnait à la fois des ordres incompatibles, et l'on me punissait d'y avoir manqué ; on avançait les heures des offices, des repas ; on dérangeait à mon insu toute la conduite claustrale ; et avec l'attention la plus grande, je me trouvais coupable tous les jours, et j'étais tous les jours punie. J'ai du courage ; mais il n'en est point qui tienne contre l'abandon, la solitude et la persécution. Les choses en vinrent au point qu'on se fit un jeu de me tourmenter ; c'était l'amusement de cinquante personnes liguées. Il m'est impossible d'entrer dans tout le petit détail de ces méchancetés ; on m'empêchait de dormir, de veiller, de prier. Un jour on me volait quelques parties de mon vêtement, une autre fois c'étaient mes clefs ou mon bréviaire : ma serrure se trouvait embarrassée ; ou l'on m'empêchait de bien faire, ou l'on dérangeait les choses que j'avais bien faites : on me supposait des discours et des actions ; on me rendait responsable de tout ; et ma vie était une suite continuelle de délits réels ou simulés, et de châtimens. Ma santé ne tint point à des épreuves si longues et si dures ; je tombai dans l'abattement, le chagrin et la mélancolie. J'allais dans les commencemens chercher de la force aux pieds des autels, et j'y en trouvais quelquefois. Je flottais entre la résignation et le désespoir, tantôt me soumettant à toute la rigueur de mon sort, tantôt pensant à m'en affranchir par des moyens violens. Il y avait au fond du jardin un puits profond ; combien de fois j'y suis allée ! combien j'y ai regardé de fois ! Il y avait à côté un banc de pierre ; combien de fois je m'y suis assise, la tête appuyée sur le bord de ce puits ! combien de fois, dans le tumulte de mes idées, me suis-je levée brusquement et résolue à finir mes peines ! Qu'est-ce qui m'a retenue ? Pourquoi préférais-je alors de pleurer, de crier à haute

voix, de fouler mon voile aux pieds, de m'arracher les cheveux, et de me déchirer le visage avec les ongles? Si c'était Dieu qui m'empêchait de me perdre, pourquoi ne pas arrêter aussi tous ces autres mouvemens? Je vais vous dire une chose qui vous paraîtra fort étrange peut-être, et qui n'en est pas moins vraie; c'est que je ne doute point que mes visites fréquentes vers ce puits n'aient été remarquées, et que mes cruelles ennemies ne se soient flattées qu'un jour j'accomplirais un dessein qui bouillait au fond de mon cœur. Quand j'allais de ce côté, on affectait de s'en éloigner et de regarder ailleurs. Plusieurs fois j'ai trouvé la porte du jardin ouverte à des heures où elle devait être fermée, singulièrement les jours où l'on avait multiplié sur moi les chagrins; l'on avait poussé à bout la violence de mon caractère; et l'on me croyait l'esprit aliéné. Mais aussitôt que je crus avoir deviné que ce moyen de sortir de la vie était pour ainsi dire offert à mon désespoir, qu'on me conduisait à ce puits par la main, et que je le trouverais toujours prêt à me recevoir, je ne m'en souciai plus; mon esprit se tourna vers d'autres côtés; je me tenais dans les corridors, et mesurais la hauteur des fenêtres: le soir en me déshabillant, j'essayais, sans y penser, la force de mes jarretières; un autre jour je refusais le manger; je descendais au réfectoire, et je restais le dos appuyé contre la muraille, les mains pendantes à mes côtés, les yeux fermés; et je ne touchais pas aux mets qu'on avait servis devant moi; je m'oubliais si parfaitement dans cet état, que toutes les religieuses étaient sorties, et que je restais. On affectait alors de se retirer sans bruit, et l'on me laissait là; puis on me punissait d'avoir manqué aux exercices. Que vous dirai-je? on me dégoûta de presque tous les moyens de m'ôter la vie, parce qu'il me sembla que loin de s'y opposer, on me les présentait. Nous ne voulons pas apparemment qu'on nous pousse hors de ce monde, et peut-être n'y serais-je plus, si elles avaient fait semblant de m'y retenir. Quand on s'ôte la vie, peut-être cherche-t-on à désespérer les autres, et la garde-t-on quand on croit les satisfaire; ce sont des mouvemens qui se passent bien subtilement en nous. En vérité, s'il est possible que je me rappelle mon état, quand j'étais à côté du puits, il me semble que je criais au dedans de moi à ces malheureuses qui s'éloignaient pour favoriser un forfait: Faites un pas de mon côté; montrez-moi le moindre désir de me sauver; accourez pour me retenir, et soyez sûres que vous arriverez trop tard.... En vérité, je ne vivais que parce qu'elles souhaitaient ma mort. L'acharnement à nuire, à tourmenter, se lasse dans le monde; il ne se lasse point dans les cloîtres.

J'en étais là, lorsque revenant sur ma vie passée, je songeai à faire résilier mes vœux. J'y rêvai d'abord légèrement. Seule, abandonnée, sans appui, comment réussir dans un projet si difficile, même avec tous les secours qui me manquaient? Cependant cette idée me tranquillisa; mon esprit se rassit; je fus plus à moi : j'évitai des peines, et je supportai plus patiemment celles qui me venaient. On remarqua ce changement; et l'on en fut étonné; la méchanceté s'arrêta tout court, comme un ennemi lâche qui vous poursuit, et à qui l'on fait face au moment où il ne s'y attend pas. Une question, monsieur, que j'aurais à vous faire, c'est pourquoi, à travers toutes les idées funestes qui passent par la tête d'une religieuse désespérée, celle de mettre le feu à la maison ne lui vient point. Je ne l'ai point eue, ni d'autres non plus, quoi que ce soit la chose la plus facile à exécuter : il ne s'agit, un jour de grand vent, que de porter un flambeau dans un grenier, dans un bûcher, dans un corridor. Il n'y a point de couvents de brûlés; et cependant dans ces événemens les portes s'ouvrent, et sauve qui peut. Ne serait-ce pas qu'on craint le péril pour soi et pour celles qu'on aime, et qu'on dédaigne un secours qui nous est commun avec celles qu'on hait? Cette dernière idée est bien subtile, pour être vraie.

A force de s'occuper d'une chose, on en sent la justice, et même l'on en croit la possibilité; on est bien fort quand on en est là. Ce fut pour moi l'affaire d'une quinzaine; mon esprit va vite. De quoi s'agissait-il? De dresser un mémoire et de le donner à consulter; l'un et l'autre n'étaient pas sans danger. Depuis qu'il s'était fait une révolution dans ma tête, on m'observait avec plus d'attention que jamais; on me suivait de l'œil; je ne faisais pas un pas qui ne fût éclairé; je ne disais pas un mot qu'on ne le pesât. On se rapprocha de moi, on chercha à me sonder; on m'interrogeait, on affectait de la commisération et de l'amitié; on revenait sur ma vie passée, on m'accusait faiblement, on m'excusait; on espérait une meilleure conduite, on me flattait d'un avenir plus doux : cependant on entrait à tout moment dans ma cellule, le jour, la nuit, sous des prétextes; brusquement, sourdement, on entr'ouvrait mes rideaux, et l'on se retirait. J'avais pris l'habitude de coucher habillée; j'en avais une autre, c'était celle d'écrire ma confession. Ces jours-là, qui sont marqués, j'allais demander de l'encre et du papier à la supérieure, qui ne m'en refusait pas. J'attendis donc le jour de la confession; et en l'attendant je rédigeais dans ma tête ce que j'avais à proposer, c'était en abrégé tout ce que je viens de vous écrire : seulement je m'expliquais sous des noms em-

pruntés. Mais je fis trois étourderies : la première, de dire à la supérieure que j'aurais beaucoup de choses à écrire, et de lui demander, sous ce prétexte, plus de papier qu'on n'en accorde; la seconde, de m'occuper de mon mémoire, et de laisser là ma confession; et la troisième, n'ayant point fait de confession, et n'étant point préparée à cet acte de religion, de ne demeurer au confessionnal qu'un instant. Tout cela fut remarqué; et l'on en conclut que le papier que j'avais demandé, avait été employé autrement que je ne l'avais dit. Mais s'il n'avait pas servi à ma confession, comme il était évident, quel usage en avais-je fait? Sans savoir qu'on prendrait ces inquiétudes, je sentis qu'il ne fallait pas qu'on trouvât chez moi un écrit de cette importance. D'abord je pensai à le coudre dans mon traversin ou dans mes matelas, puis à le cacher dans mes vêtemens, à l'enfouir dans le jardin, à le jeter au feu. Vous ne sauriez croire combien je fus pressée de l'écrire, et combien j'en fus embarrassée quand il fut écrit. D'abord je le cachetai, ensuite je le serrai dans mon sein, et j'allai à l'office qui sonnait. J'étais dans une inquiétude qui se décelait à mes mouvemens. J'étais assise à côté d'une jeune religieuse qui m'aimait; quelquefois je l'avais vue me regarder en pitié et verser des larmes : elle ne me parlait point, mais certainement elle souffrait. Au risque de tout ce qui pourrait en arriver, je résolus de lui confier mon papier; dans un moment d'oraison où toutes les religieuses se mettent à genoux, s'inclinent, et sont comme plongées dans leurs stalles, je tirai doucement le papier de mon sein, et je le lui tendis derrière moi; elle le prit, et le serra dans le sien. Ce service fut le plus important de ceux qu'elle m'avait rendus; mais j'en avais reçu beaucoup d'autres : elle s'était occupée pendant des mois entiers à lever, sans se compromettre, tous les petits obstacles qu'on apportait à mes devoirs pour avoir droit de me châtier; elle venait frapper à ma porte quand il était heure de sortir; elle arrangeait ce qu'on dérangeait; elle allait sonner ou répondre quand il le fallait; elle se trouvait partout où je devais être. J'ignorais tout cela.

Je fis bien de prendre ce parti. Lorsque nous sortîmes du chœur, la supérieure me dit : Sœur Suzanne, suivez-moi.... Je la suivis; puis s'arrêtant dans le corridor à une autre porte, voilà, me dit-elle, votre cellule; c'est la Sœur Saint-Jérôme qui occupera la vôtre.... J'entrai, et elle avec moi. Nous étions toutes deux assises sans parler, lorsqu'une religieuse parut avec des habits qu'elle posa sur une chaise; et la supérieure me dit : Sœur Suzanne, déshabillez-vous, et prenez ce vêtement.... J'obéis en sa présence; cependant elle était attentive

à tous mes mouvemens. La sœur qui avait apporté mes habits, était à la porte ; elle rentra, emporta ceux que j'avais quittés, sortit ; et la supérieure la suivit. On ne me dit point la raison de ces procédés ; et je ne la demandai point. Cependant on avait cherché partout dans ma cellule ; on avait décousu l'oreiller et les matelas ; on avait déplacé tout ce qui pouvait l'être ou l'avoir été ; on marcha sur mes traces ; on alla au confessionnal, à l'église, dans le jardin, au puits, vers le banc de pierre ; je vis une partie de ces recherches ; je soupçonnai le reste. On ne trouva rien ; mais on n'en resta pas moins convaincu qu'il y avait quelque chose. On continua de m'épier pendant plusieurs jours : on allait où j'étais allée ; on regardait partout, mais inutilement. Enfin la supérieure crut qu'il n'était pas possible de savoir la vérité que par moi. Elle entra un jour dans ma cellule, et me dit : Sœur Suzanne, vous avez des défauts ; mais vous n'avez pas celui de mentir ; dites-moi donc la vérité : qu'avez-vous fait de tout le papier que je vous ai donné ? = Madame, je vous l'ai dit. = Cela ne se peut, car vous m'en avez demandé beaucoup, et vous n'avez été qu'un moment au confessionnal. = Il est vrai. = Qu'en avez-vous donc fait ? = Ce que je vous ai dit. = Eh bien ! jurez-moi, par la sainte obéissance que vous avez vouée à Dieu, que cela est ; et malgré les apparences, je vous croirai. = Madame, il ne vous est pas permis d'exiger un serment pour une chose si légère ; et il ne m'est pas permis de le faire. Je ne saurais jurer. = Vous me trompez, Sœur Suzanne, et vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Qu'avez-vous fait du papier que je vous ai donné ? = Je vous l'ai dit. = Où est-il ? = Je ne l'ai plus. = Qu'en avez-vous fait ? = Ce que l'on fait de ces sortes d'écrits, qui sont inutiles après qu'on s'en est servi. = Jurez-moi, par la sainte obéissance, qu'il a été tout employé à écrire votre confession, et que vous ne l'avez plus. = Madame, je vous le répète, cette seconde chose n'étant pas plus importante que la première, je ne saurais jurer. = Jurez, me dit-elle, ou.... = Je ne jurerai point. = Vous ne jurerez point ? = Non, madame. = Vous êtes donc coupable ? = Et de quoi puis-je être coupable ? = De tout ; il n'y a rien dont vous ne soyez capable. Vous avez affecté de louer celle qui m'avait précédée, pour me rabaisser ; de mépriser les usages qu'elle avait proscrits, les lois qu'elle avait abolies et que j'ai cru devoir rétablir ; de soulever toute la communauté ; d'enfreindre les règles ; de diviser les esprits ; de manquer à tous vos devoirs ; de me forcer à vous punir et à punir celles que vous avez séduites, la chose qui me coûte le plus. J'aurais pu sévir contre vous par les voies les plus dures ; je vous ai ménagée : j'ai cru

que vous reprendriez l'esprit de votre état, et que vous reviendriez à moi; vous ne l'avez pas fait. Il se passe quelque chose dans votre esprit qui n'est pas bien; vous avez des projets; l'intérêt de la maison exige que je les connaisse, et je les connaîtrai; c'est moi qui vous en réponds. Sœur Suzanne, dites-moi la vérité.=Je vous l'ai dite.=Je vais sortir; craignez mon retour: je m'assieds; je vous donne encore un moment pour vous déterminer.... Vos papiers, s'ils existent....=Je ne les ai plus. =Ou le serment qu'ils ne contenaient que votre confession.=Je ne saurais le faire.... Elle demeura un moment en silence, puis elle sortit et rentra avec quatre de ses favorites; elles avaient l'air égaré et furieux. Je me jetai à leurs pieds, j'implorai leur miséricorde. Elles criaient toutes ensemble: Point de miséricorde, madame; ne vous laissez pas toucher: qu'elle donne ses papiers, ou qu'elle aille en paix... J'embrassais les genoux tantôt de l'une, tantôt de l'autre; je leur disais, en les nommant par leurs noms: Sœur Sainte-Agnès, Sœur Sainte-Julie, que vous ai-je fait? Pourquoi irritez-vous ma supérieure contre moi? Est-ce ainsi que j'en ai usé? Combien de fois n'ai-je pas supplié pour vous? vous ne vous en souvenez plus. Vous étiez en faute, et je ne le suis pas. La supérieure, immobile, me regardait et me disait: Donne tes papiers, malheureuse, ou révèle ce qu'ils contenaient. = Madame, lui disaient-elles, ne les lui demandez plus; vous êtes trop bonne; vous ne la connaissez pas; c'est une âme indocile, dont on ne peut venir à bout que par des moyens extrêmes: c'est elle qui vous y porte; tant pis pour elle. = Ma chère mère, lui disais-je, je n'ai rien fait qui puisse offenser ni Dieu, ni les hommes, je vous le jure.=Ce n'est pas là le serment que je veux. = Elle aura écrit contre nous, contre vous, quelque mémoire au grand-vicaire, à l'archevêque; Dieu sait comme elle aura peint l'intérieur de la maison; on croit aisément le mal. Madame, il faut disposer de cette créature, si vous ne voulez pas qu'elle dispose de nous. = La supérieure ajouta: Sœur Suzanne, voyez... =Je me levai brusquement, et je lui dis: Madame, j'ai tout vu; je sens que je me perds; mais un moment plus tôt ou plus tard ne vaut pas la peine d'y penser. Faites de moi ce qu'il vous plaira; écoutez leur fureur, consommez votre injustice.... Et à l'instant je leur tendis les bras. Ses compagnes s'en saisirent. On m'arracha mon voile; on me dépouilla sans pudeur. On trouva sur mon sein un petit portrait de mon ancienne supérieure; on s'en saisit: je suppliai qu'on me permît de le baiser encore une fois; on me refusa. On me jeta une chemise, on m'ôta mes bas, on me couvrit d'un sac, et l'on me conduisit, la tête et les pieds nus, à travers les cor-

ridors. Je criais, j'appelais à mon secours; mais on avait sonné la cloche pour avertir que personne ne parût. J'invoquais le ciel, j'étais à terre, et l'on me traînait. Quand j'arrivai au bas des escaliers, j'avais les pieds ensanglantés et les jambes meurtries; j'étais dans un état à toucher des âmes de bronze. Cependant l'on ouvrit avec de grosses clefs la porte d'un petit lieu souterrein, obscur, où l'on me jeta sur une natte que l'humidité avait à demi pourrie. Là je trouvai un morceau de pain noir et une cruche d'eau avec quelques vaisseaux nécessaires et grossiers. La natte roulée par un bout formait un oreiller; il y avait, sur un bloc de pierre, une tête de mort, avec un crucifix de bois. Mon premier mouvement fut de me détruire; je portai mes mains à ma gorge; je déchirai mon vêtement avec mes dents; je poussai des cris affreux; je hurlais comme une bête féroce; je me frappai la tête contre les murs; je me mis toute en sang; je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent, ce qui ne tarda pas. C'est là que j'ai passé trois jours; je m'y croyais pour toute ma vie. Tous les matins une de mes exécutrices venait, et me disait : Obéissez à notre supérieure, et vous sortirez d'ici. — Je n'ai rien fait, je ne sais ce qu'on me demande. Ah! Sœur Saint-Clément, il est un Dieu!...

Le troisième jour, sur les neuf heures du soir, on ouvrit la porte; c'étaient les mêmes religieuses qui m'avaient conduite. Après l'éloge des bontés de notre supérieure, elles m'annoncèrent qu'elle me faisait grâce, et qu'on allait me mettre en liberté. = C'est trop tard, leur dis-je, laissez-moi ici, je veux y mourir. = Cependant elles m'avaient relevée, et elles m'entraînaient; on me reconduisit dans ma cellule, où je trouvai la supérieure. = J'ai consulté Dieu sur votre sort; il a touché mon cœur : il veut que j'aie pitié de vous; et je lui obéis. Mettez-vous à genoux, et demandez-lui pardon. = Je me mis à genoux, et je dis : Mon Dieu, je vous demande pardon des fautes que j'ai faites, comme vous le demandâtes sur la croix pour moi. = Quel orgueil! s'écrièrent-elles; elle se compare à Jésus-Christ, et elle nous compare aux Juifs qui l'ont crucifié. = Ne me considérez pas, leur dis-je, mais considérez-vous, et jugez. = Ce n'est pas tout, me dit la supérieure, jurez-moi, par la sainte obéissance, que vous ne parlerez jamais de ce qui s'est passé. = Ce que vous avez fait est donc bien mal, puisque vous exigez de moi par serment que j'en garderai le silence. Personne n'en saura jamais rien que votre conscience, je vous le jure. = Vous le jurez? = Oui, je vous le jure.... = Cela fait, elles me dépouillèrent des vêtemens qu'elles m'avaient donnés, et me laissèrent me r'habiller des miens.

J'avais pris de l'humidité; j'étais dans une circonstance critique; j'avais tout le corps meurtri; depuis plusieurs jours je n'avais pris que quelques gouttes d'eau avec un peu de pain. Je crus que cette persécution serait la dernière que j'aurais à souffrir. C'est l'effet momentané de ces secousses violentes qui montrent combien la nature a de force dans les jeunes personnes : je revins en très-peu de temps; et je trouvai, quand je reparus, toute la communauté persuadée que j'avais été malade. Je repris les exercices de la maison et ma place à l'église. Je n'avais pas oublié mon papier, ni la jeune Sœur à qui je l'avais confié; j'étais sûre qu'elle n'avait point abusé de ce dépôt, mais qu'elle ne l'avait pas gardé sans inquiétude. Quelques jours après ma sortie de prison, au chœur, au moment même où je le lui avais donné, c'est-à-dire, lorsque nous nous mettons à genoux, et qu'inclinées les unes vers les autres nous disparaissons dans nos stalles, je me sentis tirer doucement par ma robe; je tendis la main, et l'on me donna un billet qui ne contenait que ces mots : « Combien vous m'avez inquiétée! Et ce cruel papier, que » faut-il que j'en fasse?... » Après avoir lu celui-ci, je le roulai dans mes mains, et je l'avalai. Tout cela se passait au commencement du carême. Le temps approchait, où la curiosité d'entendre, appelle à Longchamp la bonne et la mauvaise compagnie de Paris. J'avais la voix très-belle; j'en avais peu perdu. C'est dans les maisons religieuses qu'on est attentif aux plus petits intérêts; on eut quelques ménagemens pour moi; je jouis d'un peu plus de liberté : les Sœurs que j'instruisais au chant, purent approcher de moi sans conséquence; celle à qui j'avais confié mon mémoire en était une. Dans les heures de récréation que nous passions au jardin, je la prenais à l'écart, je la faisais chanter; et pendant qu'elle chantait, voici ce que je lui dis : Vous connaissez beaucoup de monde, moi je ne connais personne. Je ne voudrais pas que vous vous compromissiez; j'aimerais mieux mourir ici que de vous exposer au soupçon de m'avoir servie; mon amie, vous seriez perdue, je le sais, cela ne me sauverait pas; et quand votre perte me sauverait, je ne voudrais point de mon salut à ce prix. = Laissons cela, me dit-elle; de quoi s'agit-il? = Il s'agit de faire passer sûrement cette consultation à quelque habile avocat, sans qu'il sache de quelle maison elle vient; et d'en obtenir une réponse que vous me rendrez à l'église ou ailleurs. = A propos, me dit-elle, qu'avez-vous fait de mon billet? = Soyez tranquille, je l'ai avalé. = Soyez tranquille vous-même, je penserai à votre affaire.... Vous remarquerez, monsieur, que je chantais tandis qu'elle me parlait, qu'elle chantait tandis que je lui répondais, et que notre con-

versation était entrecoupée de traits de chant. Cette jeune personne, monsieur, est encore dans la maison; son bonheur est entre vos mains; si l'on venait à découvrir ce qu'elle a fait pour moi, il n'y a sorte de tourmens auxquels elle ne fût exposée. Je ne voudrais pas lui avoir ouvert la porte d'un cachot; j'aimerais mieux y rentrer. Brûlez donc ces lettres, monsieur; si vous en séparez l'intérêt que vous voulez bien prendre à mon sort, elles ne contiennent rien qui vaille la peine d'être conservé. Voilà ce que je vous disais alors : mais hélas! elle n'est plus, et je reste seule.

Elle ne tarda pas à me tenir parole, et à m'en informer à notre manière accoutumée. La semaine sainte arriva; le concours à nos ténèbres fut nombreux. Je chantai assez bien pour exciter avec tumulte ces scandaleux applaudissemens que l'on donne à vos comédiens dans leurs salles de spectacles, et qui ne devraient jamais être entendus dans les temples du Seigneur, et surtout pendant les jours solennels et lugubres où l'on célèbre la mémoire de son fils attaché sur la croix pour l'expiation des crimes du genre humain. Mes jeunes élèves étaient bien préparées; quelques unes avaient de la voix, presque toutes de l'expression et du goût; et il me parut que le public les avait entendues avec plaisir, et que la communauté était satisfaite du succès de mes soins.

Vous savez, monsieur, que le jeudi l'on transporte le Saint-Sacrement de son tabernacle dans un reposoir particulier, où il reste jusqu'au vendredi matin. Cet intervalle est rempli par les adorations successives des religieuses, qui se rendent au reposoir les unes après les autres, ou deux à deux. Il y a un tableau qui indique à chacune son heure d'adoration; que je fus contente d'y lire : La sœur Sainte-Suzanne et la sœur Sainte-Ursule, depuis deux heures du matin jusqu'à trois! Je me rendis au reposoir à l'heure marquée; ma compagne y était. Nous nous plaçâmes l'une à côté de l'autre sur les marches de l'autel; nous nous prosternâmes ensemble; nous adorâmes Dieu pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, ma jeune amie me tendit la main et me la serra en disant, nous n'aurons peut-être jamais l'occasion de nous entretenir aussi long-temps et aussi librement; Dieu connaît la contrainte où nous vivons; et il nous pardonnera si nous partageons un temps que nous lui devons tout entier. Je n'ai pas lu votre mémoire; mais il n'est pas difficile de deviner ce qu'il contient; j'en aurai incessamment la réponse. Mais si cette réponse vous autorise à poursuivre la résiliation de vos vœux, ne voyez-vous pas qu'il faudra nécessairement que vous confériez avec des gens de loi? = Il est vrai. = Que vous aurez besoin de liberté? = Il est vrai. = Et que si vous faites bien, vous profiterez

des dispositions présentes pour vous en procurer? = J'y ai pensé. = Vous le ferez donc? = Je verrai. = Autre chose : Si votre affaire s'entame, vous demeurerez ici abandonnée à toute la fureur de la communauté. Avez-vous prévu les persécutions qui vous attendent? = Elles ne seront pas plus grandes que celles que j'ai souffertes. = Je n'en sais rien. = Pardonnez-moi. D'abord on n'osera disposer de ma liberté. = Et pourquoi cela? = Parce qu'alors je serai sous la protection des lois : il faudra me représenter; je serai, pour ainsi dire, entre le monde et le cloître; j'aurai la bouche ouverte, la liberté de me plaindre; je vous attesterai toutes; on n'osera avoir des torts dont je pourrais me plaindre; on n'aura garde de rendre une affaire mauvaise. Je ne demanderais pas mieux qu'on en usât mal avec moi; mais on ne le fera pas : soyez sûre qu'on prendra une conduite toute opposée. On me sollicitera, on me représentera le tort que je vais me faire à moi-même et à la maison; et comptez qu'on n'en viendra aux menaces que quand on aura vu que la douceur et la séduction ne pourront rien; et qu'on s'interdira les voies de force. = Mais il est incroyable que vous ayez tant d'aversion pour un état dont vous remplissez si facilement et si scrupuleusement les devoirs. = Je la sens cette aversion; je l'apportai en naissant, et elle ne me quittera pas. Je finirais par être une mauvaise religieuse; il faut prévenir ce moment. = Mais si par malheur vous succombez? = Si je succombe, je demanderai à changer de maison, ou je mourrai dans celle-ci. = On souffre long-temps avant que de mourir. Ah! mon amie, votre démarche me fait frémir : je tremble que vos vœux ne soient résiliés, et qu'ils ne le soient pas. S'ils le sont, que deviendrez-vous? que ferez-vous dans le monde? Vous avez de la figure, de l'esprit et des talens; mais on dit que cela ne mène à rien avec la vertu; et je sais que vous ne vous départirez pas de cette dernière qualité. = Vous me rendez justice, mais vous ne la rendez pas à la vertu; c'est sur elle seule que je compte; plus elle est rare parmi les hommes, plus elle y doit être considérée. = On la loue, mais on ne fait rien pour elle. = C'est elle qui m'encourage, et qui me soutient dans mon projet. Quoi qu'on m'objecte, on respectera mes mœurs; on ne dira pas du moins, comme de la plupart des autres, que je sois entraînée hors de mon état par une passion déréglée : je ne vois personne, je ne connais personne. Je demande à être libre, parce que le sacrifice de ma liberté n'a pas été volontaire. Avez-vous lu mon mémoire? = Non; j'ai ouvert le paquet que vous m'avez donné, parce qu'il était sans adresse, et que j'ai dû penser qu'il était pour moi; mais les premières lignes m'ont détrompée, et je n'ai pas été plus loin. Que vous

fûtes bien inspirée de me l'avoir remis ! un moment plus tard on l'aurait trouvé sur vous.... Mais l'heure qui finit notre station approche, prosternons-nous; que celles qui vont nous succéder nous trouvent dans la situation où nous devons être. Demandez à Dieu qu'il vous éclaire et qu'il vous conduise; je vais unir ma prière et mes soupirs aux vôtres... J'avais l'âme un peu soulagée. Ma compagne priait droite; moi, je me prosternai; mon front était appuyé contre la dernière marche de l'autel, et mes bras étaient étendus sur les marches supérieures. Je ne crois pas m'être jamais adressée à Dieu avec plus de consolation et de ferveur; le cœur me palpitait avec violence; j'oubliai en un instant tout ce qui m'environnait. Je ne sais combien je restai dans cette position, ni combien j'y serais encore restée; mais je fus un spectacle bien touchant, il le faut croire, pour ma compagne et pour les deux religieuses qui survinrent. Quand je me relevai, je crus être seule; je me trompais; elles étaient toutes les trois placées derrière moi, debout et fondant en larmes: elles n'avaient osé m'interrompre; elles attendaient que je sortisse de moi-même de l'état de transport et d'effusion où elles me voyaient. Quand je me retournai de leur côté, mon visage avait sans doute un caractère bien imposant, si j'en juge par l'effet qu'il produisit sur elles et par ce qu'elles ajoutèrent, que je ressemblais alors à notre ancienne supérieure, lorsqu'elle nous consolait, et que ma vue leur avait causé le même tressaillement. Si j'avais eu quelque penchant à l'hypocrisie ou au fanatisme, et que j'eusse voulu jouer un rôle dans la maison, je ne doute point qu'il ne m'eût réussi. Mon âme s'allume facilement, s'exalte, se touche; et cette bonne supérieure m'a dit cent fois en m'embrassant, que personne n'aurait aimé Dieu comme moi; que j'avais un cœur de chair et les autres un cœur de pierre. Il est sûr que j'éprouvais une facilité extrême à partager son extase; et que, dans les prières qu'elle faisait à haute voix, quelquefois il m'arrivait de prendre la parole, de suivre le fil de ses idées, et de rencontrer, comme d'inspiration, une partie de ce qu'elle aurait dit elle-même. Les autres l'écoutaient en silence ou la suivaient; moi je l'interrompais, ou je la devançais, ou je parlais avec elle. Je conservais très-long-temps l'impression que j'avais prise; et il fallait apparemment que je lui en restituasse quelque chose; car si l'on discernait dans les autres qu'elles avaient conversé avec elle, on discernait en elle qu'elle avait conversé avec moi. Mais qu'est-ce que cela signifie, quand la vocation n'y est pas ?.... Notre station finie, nous cédâmes la place à celles qui nous succédaient; nous nous embrassâmes bien tendrement, ma jeune compagne et moi, avant que de nous séparer.

La scène du reposoir fit du bruit dans la maison; ajoutez à cela le succès de nos ténèbres du vendredi saint: je chantai, je touchai de l'orgue, je fus applaudie. O têtes folles de religieuses! je n'eus presque rien à faire pour me réconcilier avec toute la communauté; on vint au-devant de moi, la supérieure la première. Quelques personnes du monde cherchèrent à me connaître; cela cadrait trop bien avec mon projet pour m'y refuser. Je vis M. le premier-président, madame de Soubise, et une foule d'honnêtes gens, des moines, des prêtres, des militaires, des magistrats, des femmes pieuses, des femmes du monde; et parmi tout cela cette sorte d'étourdis que vous appelez des *talons rouges*, et que j'eus bientôt congédiés. Je ne cultivai de connaissances que celles qu'on ne pouvait m'objecter; j'abandonnai le reste à celles de nos religieuses qui n'étaient pas si difficiles.

J'oubliais de vous dire que la première marque de bonté qu'on me donna, ce fut de me rétablir dans ma cellule. J'eus le courage de redemander le petit portrait de notre ancienne supérieure; et l'on n'eut pas celui de me le refuser; il a repris sa place sur mon cœur, il y demeurera tant que je vivrai. Tous les matins, mon premier mouvement est d'élever mon âme à Dieu, le second est de le baiser; lorsque je veux prier et que je me sens l'âme froide, je le détache de mon cou, je le place devant moi, je le regarde, et il m'inspire. C'est bien dommage que nous n'ayons pas connu les saints personnages, dont les simulacres sont exposés à notre vénération; ils feraient bien une autre impression sur nous; ils ne nous laisseraient pas à leurs pieds ou devant eux aussi froids que nous y demeurons.

J'eus la réponse à mon mémoire; elle était d'un M. Manouri, ni favorable ni défavorable. Avant que de prononcer sur cette affaire, on demandait un grand nombre d'éclaircissemens auxquels il était difficile de satisfaire sans se voir; je me nommai donc, et j'invitai M. Manouri à se rendre à Longchamp. Ces messieurs se déplacent difficilement; cependant il vint. Nous nous entretînmes très-long-temps; nous convînmes d'une correspondauce par laquelle il me ferait parvenir sûrement ses demandes, et je lui enverrais mes réponses. J'employai de mon côté tout le temps qu'il donnait à mon affaire, à disposer les esprits, à intéresser à mon sort et à me faire des protections. Je me nommai, je révélai ma conduite dans la première maison que j'avais habitée, ce que j'avais souffert dans la maison domestique, les peines qu'on m'avait faites en couvent, ma réclamation à Sainte-Marie, mon séjour à Lonchamp, ma prise d'habit, ma profession, la cruauté avec laquelle j'avais été traitée depuis que j'avais consommé mes vœux. On me plaignit, on m'offrit du secours; je

retins la bonne volonté qu'on me témoignait pour le temps où je pourrais en avoir besoin, sans m'expliquer davantage. Rien ne transpirait dans la maison ; j'avais obtenu de Rome la permission de réclamer contre mes vœux ; incessamment l'action allait être intentée, qu'on était là-dessus dans une sécurité profonde. Je vous laisse donc à penser quelle fut la surprise de ma supérieure, lorsqu'on lui signifia au nom de Sœur Marie-Suzanne Simonin, une protestation contre ses vœux, avec la demande de quitter l'habit de religion, et de sortir du cloître pour disposer d'elle comme elle le jugerait à propos.

J'avais bien prévu que je trouverais plusieurs sortes d'oppositions ; celles des lois, celles de la maison religieuse, et celles de mes beaux-frères et sœurs alarmés : ils avaient eu tout le bien de la famille ; et libre, j'aurais eu des reprises considérables à faire sur eux. J'écrivis à mes sœurs ; je les suppliai de n'apporter aucune opposition à ma sortie ; j'en appelai à leur conscience sur le peu de liberté de mes vœux ; je leur offris un désistement par acte authentique de toutes mes prétentions à la succession de mon père et de ma mère ; je n'épargnai rien pour leur persuader que ce n'était ici une démarche ni d'intérêt, ni de passion. Je ne m'en imposai point sur leurs sentimens ; cet acte que je leur proposais, fait tandis que j'étais encore engagée en religion, devenait invalide ; et il était trop incertain pour elles que je le ratifiasse quand je serais libre : et puis leur convenait-il d'accepter mes propositions? Laisseront-elles une sœur sans asile et sans fortune? Jouiront - elles de son bien? Que dira-t-on dans le monde? Si elle vient nous demander du pain, la refuserons-nous? S'il lui prend fantaisie de se marier, qui sait la sorte d'homme qu'elle épousera? Et si elle a des enfans?.... Il faut contrarier de toute notre force cette dangereuse tentative... Voilà ce qu'elles se dirent, et ce qu'elles firent.

A peine la supérieure eut-elle reçu l'acte juridique de ma demande, qu'elle accourut dans ma cellule. Comment, Sœur Sainte-Suzanne, me dit-elle, vous voulez nous quitter? = Oui, madame. = Et vous allez appeler de vos vœux? = Oui, madame. = Ne les avez-vous pas faits librement? = Non, madame. = Et qui est-ce qui vous a contrainte? = Tout. = Monsieur votre père? = Mon père. = Madame votre mère? = Elle-même. = Et pourquoi ne pas réclamer au pied des autels? = J'étais si peu à moi, que je ne me rappelle pas même d'y avoir assisté. = Pouvez-vous parler ainsi? = Je dis la vérité. = Quoi! vous n'avez pas entendu le prêtre vous demander : Sœur Sainte-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu obéissance, chasteté et pauvreté? = Je n'en ai pas mémoire. = Vous n'avez pas répondu qu'oui?

= Je n'en ai pas mémoire. = Et vous imaginez que les hommes vous en croiront? = Ils m'en croiront ou non; mais le fait n'en sera pas moins vrai. = Chère enfant, si de pareils prétextes étaient écoutés, voyez quels abus il s'ensuivrait! Vous avez fait une démarche inconsidérée; vous vous êtes laissé entraîner par un sentiment de vengeance; vous avez à cœur les châtimens que vous m'avez obligée de vous infliger; vous avez cru qu'ils suffisaient pour rompre vos vœux; vous vous êtes trompée, cela ne se peut ni devant les hommes, ni devant Dieu. Songez que le parjure est le plus grand de tous les crimes; que vous l'avez déjà commis dans votre cœur; et que vous allez le consommer. = Je ne serai point parjure, je n'ai rien juré. = Si l'on a eu quelques torts avec vous, n'ont-ils pas été réparés? = Ce ne sont point ces torts qui m'ont déterminée. = Qu'est-ce donc? Le défaut de vocation, le défaut de liberté dans mes vœux. = Si vous n'étiez point appelée, si vous étiez contrainte, que ne me le disiez-vous quand il en était temps? = Et à quoi cela m'aurait-il servi? = Que ne montriez-vous la même fermeté que vous eûtes à Sainte Marie? = Est-ce que la fermeté dépend de nous? Je fus ferme la première fois; la seconde, j'étais imbécile. = Que n'appeliez-vous un homme de loi? Que ne protestiez-vous? Vous avez eu les vingt-quatre heures pour constater votre regret. = Savais-je rien de ces formalités? Quand je les aurais sues, étais-je en état d'en user? Quand j'aurais été en état d'en user, l'aurais-je pu? Quoi! madame, ne vous êtes-vous pas aperçue vous-même de mon aliénation? Si je vous prends à témoin, jurerez-vous que j'étais saine d'esprit? = Je le jurerai. = Eh bien! madame, c'est vous, et non pas moi, qui serez parjure. = Mon enfant, vous allez faire un éclat inutile. Revenez à vous, je vous en conjure par votre propre intérêt, par celui de la maison; ces sortes d'affaires ne se suivent point sans des discussions scandaleuses. = Ce ne sera pas ma faute. = Les gens du monde sont méchans; on fera les suppositions les plus défavorables à votre esprit, à votre cœur, à vos mœurs; on croira..... = Tout ce qu'on voudra. = Mais parlez-moi à cœur ouvert; si vous avez quelque mécontentement secret, quel qu'il soit, il y a du remède. = J'étais, je suis et je serai toute ma vie mécontente de mon état. = L'esprit séducteur qui nous environne sans cesse, et qui cherche à nous perdre, aurait-il profité de la liberté trop grande qu'on vous a accordée depuis peu, pour vous inspirer quelque penchant funeste? = Non, madame; vous savez que je ne fais pas un serment sans peine: j'atteste Dieu que mon cœur est innocent, et qu'il n'y eut jamais aucun sentiment honteux. = Cela ne se conçoit pas. = Rien cependant, madame, n'est plus facile à concevoir. Chacun a son

caractère, et j'ai le mien; vous aimez la vie monastique, et je la hais; vous avez reçu de Dieu les grâces de votre état, et elles me manquent toutes; vous vous seriez perdue dans le monde, et vous assurez ici votre salut : je me perdrais ici, et j'espère me sauver dans le monde; je suis et je serai une mauvaise religieuse. = Et pourquoi? personne ne remplit mieux ses devoirs que vous = Mais c'est avec peine et à contre-cœur. = Vous en méritez davantage. = Personne ne peut savoir mieux que moi ce que je mérite; et je suis forcée de m'avouer qu'en me soumettant à tout, je ne mérite rien. Je suis lasse d'être une hypocrite; en faisant ce qui sauve les autres, je me déteste et je me damne. En un mot, madame, je ne connais de véritables religieuses que celles qui sont retenues ici par leur goût pour la retraite, et qui y resteraient quand elles n'auraient autour d'elles ni grille, ni murailles qui les retinssent. Il s'en manque bien que je sois de ce nombre : mon corps est ici, mais mon cœur n'y est pas; il est au dehors : et s'il fallait opter entre la mort et la clôture perpétuelle, je ne balancerais pas à mourir. Voilà mes sentimens. = Quoi! vous quitterez sans remords ce voile, ces vêtemens qui vous ont consacrée à Jésus-Christ? = Oui, madame, parce que je les ai pris sans réflexion et sans liberté.... Je lui répondis avec bien de la modération; car ce n'était pas là ce que mon cœur me suggérait; il me disait : Oh! que ne suis-je au moment où je pourrai les déchirer et les jeter loin de moi!.... Cependant ma réponse l'atterra; elle pâlit, elle voulut encore parler; mais ses lèvres tremblaient; elle ne savait pas trop ce qu'elle avait encore à me dire. Je me promenais à grands pas dans ma cellule, et elle s'écriait : O mon Dieu! que diront nos Sœurs? O Jésus! jetez sur elle un regard de pitié. Sœur Sainte-Suzanne! = Madame. = C'est donc un parti pris? Vous voulez nous déshonorer, nous rendre et devenir la fable publique, vous perdre! = Je veux sortir d'ici. = Mais si ce n'est que la maison qui vous déplaise.... = C'est la maison, c'est mon état, c'est la religion; je ne veux être enfermée ni ici ni ailleurs. = Mon enfant, vous êtes possédée du démon; c'est lui qui vous agite, qui vous fait parler, qui vous transporte; rien n'est plus vrai : voyez dans quel état vous êtes! = En effet, je jetai les yeux sur moi, et je vis que ma robe était en désordre, que ma guimpe s'était tournée presque sens devant derrière, et que mon voile était tombé sur mes épaules. J'étais ennuyée des propos de cette méchante supérieure qui n'avait avec moi qu'un ton radouci et faux; et je lui dis avec dépit : Non, madame, non, je ne veux plus de ce vêtement, je n'en veux plus..... Cependant je tâchais de rajuster mon voile; mes mains tremblaient; et plus je m'efforçais

à l'arranger, plus je le dérangeais : impatientée, je le saisis avec violence, je l'arrachai, je le jetai par terre, et je restai devant ma supérieure, le front ceint d'un bandeau, et la tête échevelée. Cependant elle, incertaine si elle devait rester, allait et venait en disant : O Jésus ! elle est possédée, rien n'est plus vrai, elle est possédée.... et l'hypocrite se signait avec la croix de son rosaire. Je ne tardai pas à revenir à moi; je sentis l'indécence de mon état et l'imprudence de mes discours; je me composai de mon mieux; je ramassai mon voile et je le remis; puis, me tournant vers elle, je lui dis : Madame, je ne suis ni folle, ni possédée; je suis honteuse de mes violences, et je vous en demande pardon; mais jugez par là combien l'état de religieuse me convient peu, et combien il est juste que je cherche à m'en tirer, si je puis... Elle, sans m'écouter, répétait : Que dira le monde? Que diront nos sœurs? = Madame, lui dis-je, voulez-vous éviter un éclat; il y aurait un moyen. Je ne cours point après ma dot; je ne demande que la liberté : je ne dis point que vous m'ouvriez les portes; mais, faites seulement aujourd'hui, demain, après, qu'elles soient mal gardées; et ne vous apercevez de mon évasion que le plus tard que vous pourrez.... = Malheureuse! qu'osez-vous me proposer ! = Un conseil qu'une bonne et sage supérieure devrait suivre avec toutes celles pour qui leur couvent est une prison; et le couvent en est une pour moi mille fois plus affreuse que celles qui renferment les malfaiteurs; il faut que j'en sorte ou que j'y périsse. Madame, lui dis-je en prenant un ton grave et un regard assuré, écoutez-moi : Si les lois auxquelles je me suis adressée trompaient mon attente; et que, poussée par des mouvemens d'un désespoir que je ne connais que trop... vous avez un puits... il y a des fenêtres dans la maison... partout on a des murs devant soi... on a un vêtement qu'on peut dépecer... des mains dont on peut user... = Arrêtez, malheureuse ! vous me faites frémir. Quoi ! vous pourriez... = Je pourrais, au défaut de tout ce qui finit brusquement les maux de la vie, repousser les alimens; on est maître de boire et de manger, ou de n'en rien faire.... S'il arrivait, après ce que je viens de vous dire, que j'eusse le courage, et vous savez que je n'en manque pas, et qu'il en faut plus quelquefois pour vivre que pour mourir; transportez-vous au jugement de Dieu, et dites-moi laquelle de la supérieure ou de sa religieuse lui semblerait la plus coupable?.... Madame, je ne redemande ni ne redemanderai jamais rien à la maison; épargnez-moi un forfait, épargnez-vous de longs remords : concertons ensemble... = Y pensez-vous, Sœur Sainte-Suzanne? que je manque au premier de mes devoirs, que je donne les mains au crime, que je partage

un sacrilége ! = Le vrai sacrilége, madame, c'est moi qui le commets tous les jours en profanant par le mépris les habits sacrés que je porte. Otez-les moi, j'en suis indigne; faites chercher dans le village les haillons de la paysanne la plus pauvre; et que la clôture me soit entr'ouverte. = Et où irez-vous pour être mieux? = Je ne sais où j'irai; mais on n'est mal qu'où Dieu ne nous veut point : et Dieu ne me veut point ici. = Vous n'avez rien. = Il est vrai; mais l'indigence n'est pas ce que je crains le plus. = Craignez les désordres auxquels elle entraîne. = Le passé me répond de l'avenir; si j'avais voulu écouter le crime, je serais libre. Mais s'il me convient de sortir de cette maison, ce sera, ou de votre consentement, ou par l'autorité des lois. Vous pouvez opter....

Cette conversation avait duré. En me la rappelant, je rougis des choses indiscrètes et ridicules que j'avais faites et dites; mais il était trop tard. La supérieure en était encore à ses exclamations, que dira le monde ! que diront nos Sœurs ! lorsque la cloche qui nous appelait à l'office vint nous séparer. Elle me dit en me quittant : Sœur Sainte-Suzanne, vous allez à l'église; demandez à Dieu qu'il vous touche et qu'il vous rende l'esprit de votre état; interrogez votre conscience, et croyez ce qu'elle vous dira : il est impossible qu'elle ne vous fasse des reproches. Je vous dispense du chant.

Nous descendîmes presque ensemble. L'office s'acheva : à la fin de l'office, lorsque toutes les Sœurs étaient sur le point de se séparer; elle frappa sur son bréviaire et les arrêta. Mes Sœurs, leur dit-elle, je vous invite à vous jeter aux pieds des autels, et à implorer la miséricorde de Dieu sur une religieuse qu'il a abandonnée, qui a perdu le goût et l'esprit de la religion, et qui est sur le point de se porter à une action sacrilége aux yeux de Dieu, et honteuse aux yeux des hommes.

Je ne saurais vous peindre la surprise générale; en un clin-d'œil chacune, sans se remuer, eut parcouru le visage de ses compagnes, cherchant à démêler la coupable à son embarras. Toutes se prosternèrent et prièrent en silence. Au bout d'un espace de temps assez considérable, la prieure entonna à voix basse le *Veni, Creator*, et toutes continuèrent à voix basse le *Veni, Creator ;* puis, après un second silence, la prieure frappa sur son pupitre; et l'on sortit.

Je vous laisse à penser le murmure qui s'éleva dans la communauté : Qui est-ce? Qui n'est-ce pas? Qu'a-t-elle fait? Que veut-elle faire?... Ces soupçons ne durèrent pas long-tems. Ma demande commençait à faire du bruit dans le monde; je recevais des visites sans fin : les uns m'apportaient des reproches,

d'autres m'apportaient des conseils ; j'étais approuvée des uns, j'étais blâmée des autres. Je n'avais qu'un moyen de me justifier aux yeux de tous, c'était de les instruire de la conduite de mes parens ; et vous concevez quel ménagement j'avais à garder sur ce point ; il n'y avait que quelques personnes qui me restèrent sincèrement attachées, et M. Manouri, qui s'était chargé de mon affaire, à qui je pusse m'ouvrir entièrement. Lorsque j'étais effrayée des tourmens dont j'étais menacée, ce cachot, où j'avais été traînée une fois, se représentait à mon imagination dans toute son horreur ; je connaissais la fureur des religieuses. Je communiquai mes craintes à M. Manouri ; et il me dit : Il est impossible de vous éviter toutes sortes de peines ; vous en aurez, vous avez dû vous y attendre ; il faut vous armer de patience, et vous soutenir par l'espoir qu'elles finiront. Pour ce cachot, je vous promets que vous n'y rentrerez jamais ; c'est mon affaire.... En effet, quelques jours après il apporta un ordre à la supérieure de me représenter toutes et quantes fois elle en serait requise.

Le lendemain, après l'office, je fus encore recommandée aux prières publiques de la communauté ; l'on pria en silence ; et l'on dit à voix basse la même hymne que la veille. Même cérémonie le troisième jour, avec cette différence que l'on m'ordonna de me placer debout au milieu du chœur, et que l'on récita les prières pour les agonisans, les litanies des saints, avec le refrein *ora pro eâ*. Le quatrième jour, ce fut une momerie qui marquait bien le caractère bizarre de la supérieure. A la fin de l'office, on me fit coucher dans une bierre au milieu du chœur ; on plaça des chandeliers à mes côtés, avec un bénitier ; on me couvrit d'un suaire, et l'on récita l'office des morts, après lequel chaque religieuse, en sortant, me jeta de l'eau-bénite, en disant : *Requiescat in pace*. Il faut entendre la langue des couvens, pour connaître l'espèce de menace contenue dans ces derniers mots. Deux religieuses relevèrent le suaire, et me laissèrent là, trempée jusqu'à la peau, de l'eau dont elles m'avaient malicieusement arrosée. Mes habits se séchèrent sur moi ; je n'avais pas de quoi me rechanger. Cette mortification fut suivie d'une autre. La communauté s'assembla ; on me regarda comme une réprouvée, ma démarche fut traitée d'apostasie ; et l'on défendit, sous peine de désobéissance, à toutes les religieuses, de me parler, de me secourir, de m'approcher, et de toucher même aux choses qui m'auraient servi. Ces ordres furent exécutés à la rigueur. Nos corridors sont étroits ; deux personnes ont, en quelques endroits, de la peine à passer de front : si j'allais, et qu'une religieuse vînt à moi ; ou elle retournait sur ses pas, ou elle se

collait contre le mur, tenant son voile et son vêtement, de crainte qu'il ne flottât contre le mien. Si l'on avait quelque chose à recevoir de moi, je le posais à terre, et on le prenait avec un linge ; si l'on avait quelque chose à me donner, on me le jetait. Si l'on avait eu le malheur de me toucher, l'on se croyait souillée, et l'on allait s'en confesser et s'en faire absoudre chez la supérieure. On a dit que la flatterie était vile et basse ; elle est encore bien cruelle et bien ingénieuse, lorsqu'elle se propose de plaire par les mortifications qu'elle invente. Combien de fois je me suis rappelé le mot de ma céleste supérieure de Moni. Entre toutes ces créatures que vous voyez autour de moi, si dociles, si innocentes, si douces ; eh bien ! mon enfant, il n'y en a presque pas une, non presque pas une, dont je ne pusse faire une bête féroce ; étrange métamorphose pour laquelle la disposition est d'autant plus grande, qu'on est entré plus jeune dans une cellule, et que l'on connaît moins la vie sociale : ce discours vous étonne ; Dieu vous préserve d'en éprouver la vérité. Sœur Suzanne, la bonne religieuse est celle qui apporte dans le cloître quelque grande faute à expier. Je fus privée de tous les emplois. A l'église, on laissait une stalle vide à chaque côté de celle que j'occupais. J'étais seule à une table au réfectoire ; on ne m'y servait pas ; j'étais obligée d'aller dans la cuisine demander ma portion ; la première fois la Sœur cuisinière me cria : N'entrez pas, éloignez-vous. . . Je lui obéis. = Que voulez-vous ? = A manger. = A manger ! vous n'êtes pas digne de vivre. . . = Quelquefois je m'en retournais, et je passais la journée sans rien prendre ; quelquefois j'insistais ; et l'on me mettait sur le seuil des mets qu'on aurait eu honte de présenter à des animaux ; je les ramassais en pleurant, et je m'en allais. Arrivais-je quelquefois à la porte du chœur la dernière, je la trouvais fermée ; je m'y mettais à genoux ; et là j'attendais la fin de l'office : si c'était au jardin, je m'en retournais dans ma cellule. Cependant, mes forces s'affaiblissant par le peu de nourriture, par la mauvaise qualité de celle que je prenais, et plus encore par la peine que j'avais à supporter tant de marques réitérées d'inhumanité, je sentis que, si je persistais à souffrir sans me plaindre, je ne verrais jamais la fin de mon procès. Je me déterminai donc à parler à la supérieure ; j'étais à moitié morte de frayeur : j'allai cependant frapper doucement à sa porte. Elle ouvrit ; à ma vue, elle recula plusieurs pas en arrière, en me criant : Apostate, éloignez-vous. = Je m'éloignai. = Encore. . . . = Je m'éloignai encore. = Que voulez-vous ? = Puisque ni Dieu ni les hommes ne m'ont point condamnée à mourir, je veux, madame, que vous ordonniez qu'on me fasse vivre. = Vivre ! me dit-elle, en

me répétant le propos de la Sœur cuisinière, en êtes-vous digne? = Il n'y a que Dieu qui le sache; mais je vous préviens que si l'on me refuse la nourriture, je serai forcée d'en porter mes plaintes à ceux qui m'ont acceptée sous leur protection. Je ne suis ici qu'en dépôt, jusqu'à ce que mon sort et mon état soient décidés. = Allez, me dit-elle, ne me souillez pas de vos regards; j'y pourvoirai... = Je m'en allai; et elle ferma sa porte avec violence. Elle donna ses ordres apparemment, mais je n'en fus guère mieux soignée; on se faisait un mérite de lui désobéir: on me jetait les mets les plus grossiers, encore les gâtait-on avec de la cendre et toutes sortes d'ordures.

Voilà la vie que j'ai menée tant que mon procès a duré. Le parloir ne me fut pas tout-à-fait interdit; on ne pouvait m'ôter la liberté de conférer avec mes juges ni avec mon avocat; encore celui-ci fut-il obligé d'employer plusieurs fois la menace pour obtenir de me voir. Alors une Sœur m'accompagnait; elle se plaignait, si je parlais bas; elle s'impatientait, si je restais trop; elle m'interrompait, me démentait, me contredisait, répétait à la supérieure mes discours, les altérait, les empoisonnait, m'en supposait même que je n'avais pas tenus; que sais-je? on en vint jusqu'à me voler, me dépouiller, m'ôter mes chaises, mes couvertures et mes matelas; on ne me donnait plus de linge blanc; mes vêtemens se déchiraient; j'étais presque sans bas et sans souliers. J'avais peine à obtenir de l'eau; j'ai plusieurs fois été obligée d'en aller chercher moi-même au puits, à ce puits dont je vous ai parlé. On me cassa mes vaisseaux: alors j'en étais réduite à boire l'eau que j'avais tirée, sans en pouvoir emporter. Si je passais sous des fenêtres, j'étais obligée de fuir, ou de m'exposer à recevoir les immondices des cellules. Quelques Sœurs m'ont craché au visage. J'étais devenue d'une mal-propreté hideuse. Comme on craignait les plaintes que je pourrais faire à nos directeurs, la confession me fut interdite. Un jour de grande fête, c'était, je crois, le jour de l'Ascension, on embarrassa ma serrure; je ne pus aller à la messe; et j'aurais peut-être manqué à tous les autres offices, sans la visite de M. Manouri, à qui l'on dit d'abord que l'on ne savait pas ce que j'étais devenue, qu'on ne me voyait plus, et que je ne faisais aucune action de christianisme. Cependant, à force de me tourmenter, j'abattis ma serrure, et je me rendis à la porte du chœur, que je trouvai fermée, comme il arrivait lorsque je ne venais pas des premières. J'étais couchée à terre, la tête et le dos appuyés contre un des murs, les bras croisés sur la poitrine, et le reste de mon corps étendu fermait le passage; lorsque l'office finit, et que les religieuses se présentèrent pour sortir, la première s'arrêta tout court: les

autres arrivèrent à sa suite ; la supérieure se douta de ce que c'était, et dit : Marchez sur elle, ce n'est qu'un cadavre.... Quelques unes obéirent, et me foulèrent aux pieds ; d'autres furent moins inhumaines ; mais aucune n'osa me tendre la main pour me relever. Tandis que j'étais absente, on enleva de ma cellule mon prie-dieu, le portrait de notre fondatrice, les autres images pieuses, le crucifix ; et il ne me resta que celui que je portais à mon rosaire, qu'on ne me laissa pas long-temps. Je vivais donc entre quatre murailles nues, dans une chambre sans porte, sans chaise, debout ou sur une paillasse, sans aucun des vaisseaux les plus nécessaires, forcée de sortir la nuit pour satisfaire aux besoins de la nature, et accusée le matin de troubler le repos de la maison, d'errer et de devenir folle. Comme ma cellule ne fermait plus, on entrait pendant la nuit en tumulte, on criait, on tirait mon lit, on cassait mes fenêtres, on me faisait toutes sortes de terreurs. Le bruit montait à l'étage au-dessus, descendait l'étage au-dessous ; et celles qui n'étaient pas du complot, disaient qu'il se passait dans ma chambre des choses étranges ; qu'elles avaient entendu des voix lugubres, des cris, des cliquetis de chaînes, et que je conversais avec les revenans et les mauvais esprits ; qu'il fallait que j'eusse fait un pacte : et qu'il faudrait incessamment déserter de mon corridor. Il y a dans les communautés des têtes faibles ; c'est même le grand nombre : celles-là croyaient ce qu'on leur disait, n'osaient passer devant ma porte, me voyaient, dans leur imagination troublée, avec une figure hideuse, faisaient le signe de la croix à ma rencontre, et s'enfuyaient en criant : Satan, éloignez-vous de moi ! Mon Dieu, venez à mon secours !....Une des plus jeunes était au fond du corridor, j'allais à elle ; et il n'y avait pas moyen de m'éviter ; la frayeur la plus terrible la prit. D'abord elle se tourna le visage contre le mur, marmottant d'une voix tremblante : Mon Dieu ! mon Dieu ! Jésus ! Marie !.... Cependant j'avançais; quand elle me sentit près d'elle, elle se couvre le visage de ses deux mains, de peur de me voir, s'élance de mon côté, se précipite avec violence entre mes bras, et s'écrie ! A moi ! à moi ! miséricorde ! je suis perdue ! Sœur Sainte-Suzanne, ne me faites point de mal ; Sœur Sainte-Suzanne, ayez pitié de moi... Et en disant ces mots, la voilà qui tombe renversée à moitié morte sur le carreau. On accourt à ses cris, on l'emporte ; et je ne saurais vous dire comment cette aventure fut travestie ; on en fit l'histoire la plus criminelle : on dit que le démon de l'impureté s'était emparé de moi ; on me supposa des desseins, des actions que je n'ose nommer, et des désirs bizarres auxquels on attribua le désordre évident dans lequel la jeune religieuse s'était trouvée.

En vérité je ne suis pas un homme, et je ne sais ce qu'on peut imaginer d'une femme et d'une autre femme, et moins encore d'une femme seule; cependant comme mon lit était sans rideaux, et qu'on entrait dans ma chambre à toute heure, que vous dirai-je, monsieur? Il faut qu'avec toute leur retenue extérieure, la modestie de leurs regards, la chasteté de leurs expressions, ces femmes aient le cœur bien corrompu : elles savent du moins qu'on commet seule des actions déshonnêtes, et moi je ne le sais pas; aussi n'ai-je jamais bien compris ce dont elles m'accusaient : et elles s'exprimaient en des termes si obscurs, que je n'ai jamais su ce qu'il y avait à leur répondre. Je ne finirais point, si je voulais suivre ce détail de persécutions. Ah ! monsieur, si vous avez des enfans, apprenez par mon sort celui que vous leur préparez, si vous souffrez qu'ils entrent en religion sans les marques de la vocation la plus forte et la plus décidée. Qu'on est injuste dans le monde ! on permet à un enfant de disposer de sa liberté à un âge où il ne lui est pas permis de disposer d'un écu. Tuez plutôt votre fille que de l'emprisonner dans un cloître malgré elle; oui, tuez-la. Combien j'ai désiré de fois d'avoir été étouffée par ma mère en naissant ! elle eût été moins cruelle. Croiriez-vous bien qu'on m'ôta mon bréviaire, et qu'on me défendit de prier Dieu? Vous pensez bien que je n'obéis pas. Hélas ! c'était mon unique consolation; j'élevais mes mains vers le ciel, je poussais des cris, et j'osais espérer qu'ils étaient entendus du seul être qui voyait toute ma misère. On écoutait à ma porte; et un jour que je m'adressais à lui dans l'accablement de mon cœur, et que je l'appelais à mon aide, on me dit : Vous appelez Dieu en vain, il n'y a plus de Dieu pour vous; mourez désespérée, et soyez damnée.... D'autres ajoutèrent *Amen* sur l'apostate ! *Amen* sur elle !

Mais voici un trait qui vous paraîtra bien plus étrange qu'aucun autre. Je ne sais si c'est méchanceté ou illusion; c'est que, quoique je ne fisse rien qui marquât un esprit dérangé, à plus forte raison un esprit obsédé de l'esprit infernal, elles délibérèrent entre elles s'il ne fallait pas m'exorciser; et il fut conclu, à la pluralité des voix, que j'avais renoncé à mon chrême et à mon baptême; que le démon résidait en moi; et qu'il m'éloignait des offices divins. Une autre ajouta qu'à certaines prières je grinçais des dents, et que je frémissais dans l'église; qu'à l'élévation du Saint-Sacrement je me tordais les bras. Une autre, que je foulais le Christ aux pieds, et que je ne portais plus mon rosaire (qu'on m'avait volé); que je proférais des blasphêmes que je n'ose vous répéter. Toutes, qu'il se passait en moi quelque chose qui n'était pas na-

turel, et qu'il fallait en donner avis au grand-vicaire ; ce qui fut fait.

Ce grand-vicaire était un M. Hébert, homme d'âge et d'expérience, brusque, mais juste, mais éclairé. On lui fit le détail du désordre de la maison ; et il est sûr qu'il était grand ; et que, si j'en étais la cause, c'était une cause bien innocente. Vous vous doutez, sans doute, qu'on n'omit pas dans le mémoire qui lui fut envoyé, mes courses de nuit, mes absences du chœur, le tumulte qui se passait chez moi, ce que l'une avait vu, ce qu'une autre avait entendu, mon aversion pour les choses saintes, mes blasphêmes, les actions obscènes qu'on m'imputait ; pour l'aventure de la jeune religieuse, on en fit tout ce qu'on voulut. Les accusations étaient si fortes et si multipliées, qu'avec tout son bon sens, M. Hébert ne put s'empêcher d'y donner en partie, et de croire qu'il y avait beaucoup de vrai. La chose lui parut assez importante, pour s'en instruire par lui-même ; il fit annoncer sa visite, et vint en effet accompagné de deux jeunes ecclésiastiques qu'on avait attachés à sa personne, et qui le soulageaient dans ses pénibles fonctions.

Quelques jours auparavant, la nuit j'entendis entrer doucement dans ma chambre. Je ne dis rien, j'attendis qu'on me parlât ; et l'on m'appelait d'une voix basse et tremblante : Sœur Sainte Suzanne, dormez-vous ? = Non, je ne dors pas. Qui est-ce ? = C'est moi. = Qui vous ? = Votre amie, qui se meurt de peur, et qui s'expose à se perdre, pour vous donner un conseil, peut-être inutile. Écoutez : Il y a, demain, ou après, visite du grand-vicaire : vous serez accusée ; préparez-vous à vous défendre. Adieu ; ayez du courage, et que le seigneur soit avec vous.... = Cela dit, elle s'éloigna avec la légèreté d'une ombre. Vous voyez, il y a partout, même dans les maisons religieuses, quelques âmes compatissantes, que rien n'endurcit.

Cependant mon procès se suivait avec chaleur ; une foule de personnes de tout état, de tout sexe, de toutes conditions, que je ne connaissais pas, s'intéressèrent à mon sort et sollicitèrent pour moi. Vous fûtes de ce nombre ; et peut-être l'histoire de mon procès vous est-elle mieux connue qu'à moi ; car, sur la fin, je ne pouvais plus conférer avec M. Manouri. On lui dit que j'étais malade ; il se douta qu'on le trompait ; il trembla qu'on ne m'eût jetée dans le cachot. Il s'adressa à l'archevêché, où l'on ne daigna pas l'écouter ; on y était prévenu que j'étais folle, ou peut-être quelque chose de pis. Il se retourna du côté des juges ; il insista sur l'exécution de l'ordre signifié à la supérieure de me représenter, morte ou vive, quand elle en serait sommée. Les juges séculiers entreprirent les juges ecclésiastiques ; ceux-ci sen-

tirent les conséquences que cet incident pouvait avoir, si on n'allait au-devant; et ce fut là ce qui accéléra apparemment la visite du grand-vicaire; car ces messieurs, fatigués des tracasseries éternelles de couvent, ne se pressent pas communément de s'en mêler : ils savent, par expérience, que leur autorité est toujours éludée et compromise.

Je profitai de l'avis de mon amie, pour invoquer le secours de Dieu, rassurer mon âme et préparer ma défense. Je ne demandai au ciel que le bonheur d'être interrogée et entendue sans partialité; je l'obtins, mais vous allez apprendre à quel prix. S'il était de mon intérêt de paraître devant mon juge innocente et sage, il n'importait pas moins à ma supérieure qu'on me vît méchante, obsédée du démon, coupable et folle. Aussi, tandis que je redoublais de ferveur et de prières, on redoubla de méchancetés : on ne me donna d'alimens que ce qu'il en fallait pour m'empêcher de mourir de faim; on m'excéda de mortifications; on multiplia autour de moi les épouvantes; on m'ôta tout-à-fait le repos de la nuit; tout ce qui peut abattre la santé et troubler l'esprit, on le mit en œuvre : ce fut un raffinement de cruauté, dont vous n'avez pas d'idée. Jugez du reste par ce trait. Un jour que je sortais de ma cellule pour aller à l'église ou ailleurs, je vis une pincette à terre, en travers dans le corridor; je me baissai pour la ramasser, et la placer de manière que celle qui l'avait égarée la retrouvât facilement : la lumière m'empêcha de voir qu'elle était presque rouge; je la saisis; mais en la laissant retomber, elle emporta avec elle toute la peau du dedans de ma main dépouillée. On exposait la nuit, dans les endroits où je devais passer, des obstacles ou à mes pieds, ou à la hauteur de ma tête; je me suis blessée cent fois; je ne sais comment je ne me suis pas tuée. Je n'avais pas de quoi m'éclairer; et j'étais obligée d'aller en tremblant, les mains devant moi. On semait des verres cassés sous mes pieds. J'étais bien résolue de dire tout cela, et je me tins parole à peu près. Je trouvais la porte des commodités fermée, et j'étais obligée de descendre plusieurs étages et de courir au fond du jardin quand la porte en était ouverte; quand elle ne l'était pas... Ah! monsieur, les méchantes créatures que des femmes recluses, qui sont bien sûres de seconder la haine de leur supérieure, et qui croient servir Dieu en vous désespérant! Il était temps que l'archidiacre arrivât; il était temps que mon procès finît.

Voici le moment le plus terrible de ma vie; car songez bien, monsieur, que j'ignorais absolument sous quelles couleurs on m'avait dépeinte aux yeux de cet ecclésiastique; et qu'il venait avec la curiosité de voir une fille possédée ou qui le contrefaisait.

On crut qu'il n'y avait qu'une forte terreur qui pût me montrer dans cet état; et voici comment on s'y prit, pour me la donner.

Le jour de sa visite, dès le grand matin, la supérieure entra dans ma cellule; elle était accompagnée de trois sœurs; l'une portait un bénitier, l'autre un crucifix, une troisième des cordes. La supérieure me dit, avec une voix forte et menaçante: Levez-vous... Mettez-vous à genoux, et recommandez votre âme à Dieu.... Madame, lui dis-je, avant que de vous obéir, pourrais-je vous demander ce que je vais devenir, ce que vous avez décidé de moi, et ce qu'il faut que je demande à Dieu?....Une sueur froide se répandit sur tout mon corps; je tremblais; je sentais mes genoux plier; je regardais avec effroi ses trois fatales compagnes; elles étaient debout sur une même ligne, le visage sombre, les lèvres serrées et les yeux fermés. La frayeur avait séparé chaque mot de la question que j'avais faite. Je crus, au silence qu'on gardait, que je n'avais pas été entendue; je recommençai les derniers mots de cette question; car je n'eus pas la force de la répéter toute entière; je dis donc avec une voix faible et qui s'éteignait: Quelle grâce faut-il que je demande à Dieu?.... On me répondit: Demandez-lui pardon des péchés de toute votre vie; parlez-lui comme si vous étiez au moment de paraître devant lui.... A ces mots, je crus qu'elles avaient tenu conseil, et qu'elles avaient résolu de se défaire de moi. J'avais bien entendu dire que cela se pratiquait quelquefois dans les couvens de certains religieux; qu'ils jugeaient, qu'ils condamnaient, et qu'ils suppliciaient. Je ne croyais pas qu'on eût jamais exercé cette inhumaine jurisdiction dans aucun couvent de femmes; mais il y avait tant d'autres choses que je n'avais pas devinées, et qui s'y passaient. A cette idée de mort prochaine, je voulus crier; mais ma bouche était ouverte, et il n'en sortait aucun son; j'avançais vers la supérieure des bras supplians; et mon corps défaillant se renversait en arrière; je tombai, mais ma chute ne fut pas dure. Dans ces momens de transe où la force abandonne, insensiblement les membres se dérobent, s'affaissent, pour ainsi dire, les uns sur les autres; et la nature, ne pouvant se soutenir, semble chercher à défaillir mollement. Je perdis la connaissance et le sentiment; j'entendais seulement bourdonner autour de moi des voix confuses et lointaines; soit qu'elles parlassent, soit que les oreilles me tintassent, je ne distinguais rien que ce tintement qui durait. Je ne sais combien je restai dans cet état, mais j'en fus tirée par une fraîcheur subite qui me causa une convulsion légère, et qui m'arracha un profond soupir. J'étais traversée d'eau; elle coulait de mes vêtemens à terre; c'était celle d'un grand bénitier qu'on m'avait répandue sur le

corps. J'étais couchée sur le côté, étendue dans cette eau, la tête appuyée contre le mur, la bouche entr'ouverte et les yeux à demi-morts et fermés; je cherchai à les ouvrir et à regarder; mais il me sembla que j'étais enveloppée d'un air épais, à travers lequel je n'entrevoyais que des vêtemens flottans, auxquels je cherchais à m'attacher sans le pouvoir. Je faisais effort du bras sur lequel je n'étais pas soutenue; je voulais le lever, mais je le trouvais trop pesant; mon extrême faiblesse diminua peu à peu; je me soulevai; je m'appuyais le dos contre le mur; j'avais les deux mains dans l'eau, la tête penchée sur la poitrine; et je poussais une plainte inarticulée, entrecoupée et pénible. Ces femmes me regardaient d'un air qui marquait la nécessité, l'inflexibilité, et qui m'ôtait le courage de les implorer. La supérieure dit : qu'on la mette debout.... On me prit sous les bras, et l'on me releva. Elle ajouta : Puisqu'elle ne veut pas se recommander à Dieu, tant pis pour elle; vous savez ce que vous avez à faire; achevez.... Je crus que ces cordes qu'on avait apportées étaient destinées à m'étrangler; je les regardai, mes yeux se remplirent de larmes. Je demandai le crucifix à baiser, on me le refusa. Je demandai les cordes à baiser, on me les présenta. Je me penchai, je pris le scapulaire de la supérieure, et je le baisai; je dis : Mon Dieu, ayez pitié de moi! Mon Dieu, ayez pitié de moi! Chères sœurs, tâchez de ne pas me faire souffrir.... Et je présentai mon cou Je ne saurais vous dire ce que je devins, ni ce qu'on me fit : il est sûr que ceux qu'on mène au supplice, et je m'y croyais, sont morts avant que d'être exécutés. Je me trouvai sur la paillasse qui me servait de lit, les bras liés derrière le dos, assise, avec un grand Christ de fer sur mes genoux.... Monsieur le marquis, je vois d'ici tout le mal que je vous cause; mais vous avez voulu savoir si je méritais un peu la compassion que j'attends de vous.

Ce fut alors que je sentis la supériorité de la religion chrétienne sur toutes les religions du monde; quelle profonde sagesse il y avait dans ce que l'aveugle philosophie appelle la folie de la croix. Dans l'état où j'étais, de quoi m'aurait servi l'image d'un législateur heureux et comblé de gloire? Je voyais l'innocent, le flanc percé, le front couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, et expirant dans les souffrances; et je me disais : Voilà mon Dieu, et j'ose me plaindre!.... Je m'attachai à cette idée, et je sentis la consolation renaître dans mon cœur; je connus la vanité de la vie, et je me trouvai trop heureuse de la perdre, avant que d'avoir eu le temps de multiplier mes fautes. Cependant je comptais mes années; je trouvais que j'avais à peine vingt ans, et je soupirais; j'étais trop affaiblie, trop abat-

tue, pour que mon esprit pût s'élever au-dessus des terreurs de la mort ; en pleine santé, je crois que j'aurais pu me résoudre avec plus de courage.

Cependant la supérieure et ses satellites revinrent; elles me trouvèrent plus de présence d'esprit qu'elles ne s'y attendaient et qu'elles ne m'en auraient voulu. Elles me levèrent debout; on m'attacha mon voile sur le visage; deux me prirent sous les bras; une troisième me poussait par derrière, et la supérieure m'ordonnait de marcher. J'allai sans savoir où j'allais, mais croyant aller au supplice ; et je disais : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, soutenez-moi ! Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! Mon Dieu, pardonnez-moi, si je vous ai offensé !

J'arrivai dans l'église. Le grand vicaire y avait célébré la messe. La communauté y était assemblée. J'oubliais de vous dire que, quand je fus à la porte, ces trois religieuses qui me conduisaient me serraient, me poussaient avec violence, semblaient se tourmenter autour de moi, et m'entraînaient, les unes par les bras, tandis que d'autres me retenaient par derrière, comme si j'avais résisté, et que j'eusse répugné à entrer dans l'église; cependant il n'en était rien. On me conduisit vers l'autel; j'avais peine à me tenir debout; et l'on me tirait à genoux, comme si je refusais de m'y mettre ; on me tenait comme si j'avais eu dessein de fuir. On chanta le *Veni, Creator;* on exposa le Saint-Sacrement ; on donna la bénédiction. Au moment de la bénédiction, où l'on s'incline par vénération, celles qui m'avaient saisie par le bras me courbèrent comme de force, et les autres m'appuyaient les mains sur les épaules. Je sentais ces différens mouvemens ; mais il m'était impossible d'en deviner la fin ; enfin tout s'éclaircit.

Après la bénédiction, le grand vicaire se dépouilla de sa chasuble, se revêtit seulement de son aube et de son étole, et s'avança vers les marches de l'autel où j'étais à genoux ; il était entre les deux ecclésiastiques, le dos tourné à l'autel, sur lequel le Saint-Sacrement était exposé, et le visage de mon côté. Il s'approcha de moi, et me dit : Sœur Suzanne, levez-vous.... Les Sœurs qui me tenaient, me levèrent brusquement ; d'autres m'entouraient et me tenaient embrassée par le milieu du corps, comme si elles eussent craint que je ne m'échappasse. Il ajouta : Qu'on la délie.... On ne lui obéissait pas ; on feignait de voir de l'inconvénient ou même du péril à me laisser libre ; mais je vous ai dit que cet homme était brusque : il répéta d'une voix ferme et dure : Qu'on la délie... On obéit. A peine eus-je les mains libres, que je poussai une plainte douloureuse et aiguë qui le fit pâlir ; et les religieuses hypocrites qui m'approchaient s'écartèrent comme

effrayées. Il se remit; les Sœurs revinrent comme en tremblant; je demeurais immobile, et il me dit : Qu'avez-vous?.... Je ne lui répondis qu'en lui montrant mes deux bras; la corde dont on me les avait garottés m'était entrée presque entièrement dans les chairs; et ils étaient tout violets du sang qui ne circulait plus et qui s'était extravasé; il conçut que ma plainte venait de la douleur subite du sang qui reprenait son cours. Il dit : Qu'on lui lève son voile.... On l'avait cousu en différens endroits, sans que je m'en aperçusse; et l'on apporta encore bien de l'embarras et de la violence à une chose qui n'en exigeait que parce qu'on y avait pourvu; il fallait que ce prêtre me vît obsédée, possédée ou folle; cependant à force de tirer, le fil manqua en quelques endroits, mon voile et mon habit se déchirèrent en d'autres, et l'on me vit. J'ai la figure intéressante; la profonde douleur l'avait altérée, mais ne lui avait rien ôté de son caractère; j'ai un son de voix qui touche; on sent que mon expression est celle de la vérité. Ces qualités réunies firent une forte impression de pitié sur les jeunes acolytes de l'archidiacre; pour lui, il ignorait ces sentimens; juste, mais peu sensible, il était du nombre de ceux qui sont assez malheureusement nés pour pratiquer la vertu, sans en éprouver la douceur; ils font le bien par esprit d'ordre, comme ils raisonnent. Il prit la manche de son étole, et me la posant sur la tête, il me dit : Sœur Suzanne, croyez-vous en Dieu père, fils et Saint-Esprit? = Je répondis : J'y crois. = Croyez-vous en notre mère sainte église? = J'y crois. = Renoncez-vous à satan et à ses œuvres? = Au lieu de répondre, je fis un mouvement subit en avant, je poussai un grand cri, et le bout de son étole se sépara de ma tête. Il se troubla; ses compagnons pâlirent; entre les Sœurs, les unes s'enfuirent, et les autres qui étaient dans leurs stalles, les quittèrent avec le plus grand tumulte. Il fit signe qu'on *se rapaisât;* cependant il me regardait; il s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Je le rassurai en lui disant : Monsieur, ce n'est rien; c'est une de ces religieuses qui m'a piquée vivement avec quelque chose de pointu; et levant les yeux et les mains au ciel, j'ajoutai en versant un torrent de larmes : C'est qu'on m'a blessée au moment où vous me demandiez si je renonçais à satan et à ses pompes, et je vois bien pourquoi... Toutes protestèrent par la bouche de la supérieure qu'on ne m'avait pas touchée. L'archidiacre me remit le bas de son étole sur la tête; les religieuses allaient se rapprocher; mais il leur fit signe de s'éloigner, et il me redemanda si je renonçais à satan et à ses œuvres; et je lui répondis fermement : J'y renonce, j'y renonce... Il se fit apporter un Christ et me le présenta à baiser; et je le baisai sur les pieds, sur les mains

et sur la plaie du côté. Il m'ordonna de l'adorer à voix haute; je le posai à terre, et je dis à genoux : « Mon Dieu, mon sau-
» veur, vous qui êtes mort sur la croix pour mes péchés et pour
» tous ceux du genre humain, je vous adore; appliquez-moi le
» mérite des tourmens que vous avez soufferts; faites couler sur
» moi une goutte du sang que vous avez répandu, et que je sois
» purifiée. Pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à
» tous mes ennemis.... » Il me dit ensuite : Faites un acte de foi.... et je le fis. Faites un acte d'amour.... et je le fis. Faites un acte d'espérance.... et je le fis. Faites un acte de charité... et je le fis. Je ne me souviens point en quels termes ils étaient conçus; mais je pense qu'apparemment ils étaient pathétiques; car j'arrachai des sanglots de quelques religieuses, les deux jeunes ecclésiastiques en versèrent des larmes, et l'archidiacre étonné me demanda d'où j'avais tiré les prières que je venais de réciter. Je lui dis : Du fond de mon cœur; ce sont mes pensées et mes sentimens; j'en atteste Dieu qui nous écoute partout, et qui est présent sur cet autel. Je suis chrétienne, je suis innocente; si j'ai fait quelques fautes, Dieu seul les connaît; et il n'y a que lui qui soit en droit de m'en demander compte et de les punir... A ces mots, il jeta un regard terrible sur la supérieure.

Le reste de cette cérémonie, où la majesté de Dieu venait d'être insultée, les choses les plus saintes profanées, et le ministre de l'église baffoué, s'acheva; et les religieuses se retirèrent, excepté la supérieure, moi et les jeunes ecclésiastiques. L'archidiacre s'assit, et tirant le mémoire qu'on lui avait présenté contre moi, il le lut à haute voix, et m'interrogea sur les articles qu'il contenait. Pourquoi, me dit-il, ne vous confessez-vous point? = C'est qu'on m'en empêche. = Pourquoi n'approchez-vous point des sacremens? = C'est qu'on m'en empêche. = Pourquoi n'assistez-vous ni à la messe, ni aux offices divins. = C'est qu'on m'en empêche. = La supérieure voulut prendre la parole; il lui dit avec son ton : Madame, taisez-vous... Pourquoi sortez-vous la nuit de votre cellule? = C'est qu'on m'a privée d'eau, de pot à l'eau et de tous les vaisseaux nécessaires aux besoins de la nature. = Pourquoi entend-on du bruit la nuit dans votre dortoir et dans votre cellule? = C'est qu'on s'occupe à m'ôter le repos. = La supérieure voulut encore parler; il lui dit pour la seconde fois : Madame, je vous ai déjà dit de vous taire; vous répondrez quand je vous interrogerai.... Qu'est-ce qu'une religieuse qu'on a arrachée de vos mains, et qu'on a trouvée renversée à terre dans le corridor? = C'est la suite de l'horreur qu'on lui avait inspirée de moi. = Est-elle votre amie? = Non, monsieur. = N'êtes-vous jamais entrée dans sa cellule? = Jamais. = Ne lui

avez-vous jamais rien fait d'indécent, soit à elle, soit à d'autres? = Jamais. = Pourquoi vous a-t-on liée? = Je l'ignore. = Pourquoi votre cellule ne ferme-t-elle pas? = C'est que j'en ai brisé la serrure. = Pourquoi l'avez-vous brisée? = Pour ouvrir la porte et assister à l'office le jour de l'Ascension. = Vous vous êtes donc montrée à l'église ce jour-là? = Oui, monsieur... = La supérieure dit : Monsieur, cela n'est pas vrai; toute la communauté.... Je l'interrompis : assurera que la porte du chœur était fermée; qu'elles m'ont trouvée prosternée à cette porte, et que vous leur avez ordonné de marcher sur moi, ce que quelques unes ont fait; mais je leur pardonne et à vous, madame, de l'avoir ordonné; je ne suis pas venue pour accuser personne, mais pour me défendre. = Pourquoi n'avez-vous ni rosaire, ni crucifix? = C'est qu'on me les a ôtés. = Où est votre bréviaire? = On me l'a ôté. = Comment priez-vous donc? = Je fais ma prière de cœur et d'esprit, quoiqu'on m'ait défendu de prier. = Qui est-ce qui vous a fait cette défense? = Madame.... = La supérieure allait encore parler. Madame, lui dit-il, est-il vrai ou faux que vous lui ayez défendu de prier? Dites oui ou non. = Je croyais, et j'avais raison de croire.... = Il ne s'agit pas de cela; lui avez-vous défendu de prier, oui ou non? = Je lui ai défendu, mais... = Elle allait continuer; mais, reprit l'archidiacre, mais, Sœur Suzanne, pourquoi êtes-vous pieds nus? = C'est qu'on ne me fournit ni bas, ni souliers. = Pourquoi votre linge et vos vêtemens sont-ils dans cet état de vétusté et de mal-propreté? = C'est qu'il y a plus de trois mois qu'on me refuse du linge, et que je suis forcée de coucher avec mes vêtemens. = Pourquoi couchez-vous avec vos vêtemens? = C'est que je n'ai ni rideaux, ni matelas, ni couvertures, ni draps, ni linge de nuit. = Pourquoi n'en avez-vous point? = C'est qu'on me les a ôtés. = Êtes-vous nourrie? = Je demande à l'être. = Vous ne l'êtes donc pas? = Je me tus; et il ajouta : Il est incroyable qu'on en ait usé avec vous si sévèrement, sans que vous ayez commis quelque faute qui l'ait mérité. = Ma faute est de n'être point appelée à l'état religieux, et de revenir contre des vœux que je n'ai pas faits librement. = C'est aux lois à décider cette affaire; et de quelque manière qu'elles prononcent, il faut, en attendant, que vous remplissiez les devoirs de la vie religieuse. = Personne, monsieur, n'y est plus exact que moi. = Il faut que vous jouissiez du sort de toutes vos compagnes. = C'est tout ce que je demande. = N'avez-vous à vous plaindre de personne? = Non, monsieur, je vous l'ai dit; je ne suis point venue pour accuser, mais pour me défendre. = Allez. = Monsieur, où faut-il que j'aille? = Dans votre cellule. = Je fis quelques pas, puis

je revins, et je me prosternai aux pieds de la supérieure et de l'archidiacre. Eh bien! me dit-il, qu'est-ce qu'il y a? = Je lui dis, en lui montrant ma tête meurtrie en plusieurs endroits, mes pieds ensanglantés, mes bras livides et sans chair, mon vêtement sale et déchiré : Vous voyez!

Je vous entends, vous, monsieur le marquis, et la plupart de ceux qui liront ces mémoires : « Des horreurs si multipliées, » si variées, si continues! Une suite d'atrocités si recherchées » dans des âmes religieuses! Cela n'est pas vraisemblable, diront- » ils, dites-vous. » Et j'en conviens; mais cela est vrai; et puisse le ciel que j'atteste, me juger dans toute sa rigueur et me condamner aux feux éternels, si j'ai permis à la calomnie de ternir une de mes lignes de son ombre la plus légère! Quoique j'aie long-temps éprouvé combien l'aversion d'une supérieure était un violent aiguillon à la perversité naturelle, surtout lorsque celle-ci pouvait se faire un mérite, s'applaudir et se vanter de ses forfaits, le ressentiment ne m'empêchera point d'être juste. Plus j'y réfléchis, plus je me persuade que ce qui m'arrive n'était point encore arrivé, et n'arrivera peut-être jamais. Une fois (et plût à Dieu que ce soit la première et la dernière!) il plut à la providence, dont les voies nous sont inconnues, de rassembler sur une seule infortunée toute la masse de cruautés réparties, dans ses impénétrables décrets, sur la multitude infinie de malheureuses qui l'avaient précédée dans un cloître, et qui devaient lui succéder. J'ai souffert, j'ai beaucoup souffert; mais le sort de mes persécutrices me paraît et m'a toujours paru plus à plaindre que le mien. J'aimerais mieux, j'aurais mieux aimé mourir que de quitter mon rôle, à la condition de prendre le leur. Mes peines finiront, je l'espère de vos bontés; la mémoire, la honte et le remords du crime leur resteront jusqu'à l'heure dernière. Elles s'accusent déjà, n'en doutez pas; elles s'accuseront toute leur vie; et la terreur descendra sous la tombe avec elles. Cependant, monsieur le marquis, ma situation présente est déplorable; la vie m'est à charge; je suis une femme, j'ai l'esprit faible comme celles de mon sexe; Dieu peut m'abandonner; je ne me sens ni la force ni le courage de supporter encore long-temps ce que j'ai supporté. Monsieur le marquis, craignez qu'un fatal moment ne revienne; quand vous useriez vos yeux à pleurer sur ma destinée; quand vous seriez déchiré de remords, je ne sortirais pas pour cela de l'abîme où je serais tombée; il se fermerait à jamais sur une désespérée.

Allez, me dit l'archidiacre. Un des ecclésiastiques me donna la main pour me relever; et l'archidiacre ajouta : Je vous ai interrogée, je vais interroger votre supérieure;..... et je ne

sortirai point d'ici que l'ordre n'y soit rétabli.... Je me retirai. Je trouvai le reste de la maison en alarmes ; toutes les religieuses étaient sur le seuil de leurs cellules ; elles se parlaient d'un côté du corridor à l'autre ; aussitôt que je parus, elles se retirèrent, et il se fit un long bruit de portes qui se fermaient les unes après les autres avec violence. Je rentrai dans ma cellule ; je me mis à genoux contre le mur, et je priai Dieu d'avoir égard à la modération avec laquelle j'avais parlé à l'archidiacre, et de lui faire connaître mon innocence et la vérité.

Je priais, lorsque l'archidiacre, ses deux compagnons et la supérieure parurent dans ma cellule. Je vous ai dit que j'étais sans tapisserie, sans chaise, sans prie-dieu, sans rideaux, sans matelas, sans couvertures, sans draps, sans aucun vaisseau, sans porte qui fermât, presque sans vitre entière à mes fenêtres. Je me levai ; et l'archidiacre s'arrêtant tout court et tournant des yeux d'indignation sur la supérieure, lui dit : Eh bien ! madame ? = Elle répondit : Je l'ignorais. = Vous l'ignoriez ? vous mentez ! avez-vous passé un jour sans entrer ici, et n'en descendiez-vous pas quand vous êtes venue ?.... Sœur Suzanne, parlez : Madame n'est-elle pas entrée ici d'aujourd'hui ? = Je ne répondis rien ; il n'insista pas ; mais les jeunes ecclésiastiques laissant tomber leurs bras, la tête baissée et les yeux comme fixés en terre, décelaient assez leur peine et leur surprise. Ils sortirent tous ; et j'entendis l'archidiacre qui disait à la supérieure dans le corridor : Vous êtes indigne de vos fonctions ; vous mériteriez d'être déposée. J'en porterai mes plaintes à monseigneur. Que tout ce désordre soit réparé avant que je sois sorti.... Et continuant de marcher, et branlant sa tête, il ajoutait : Cela est horrible. Des chrétiennes ! des religieuses ! des créatures humaines ! cela est horrible.

Depuis ce moment je n'entendis plus parler de rien ; mais j'eus du linge, d'autres vêtemens, des rideaux, des draps, des couvertures, des vaisseaux, mon bréviaire, mes livres de piété, mon rosaire, mon crucifix, des vitres, en un mot, tout ce qui me rétablissait dans l'état commun des religieuses ; la liberté du parloir me fut aussi rendue, mais seulement pour mes affaires.

Elles allaient mal. M. Manouri publia un premier mémoire qui fit peu de sensation ; il y avait trop d'esprit, pas assez de pathétique, presque point de raisons. Il ne faut pas s'en prendre tout-à-fait à cet habile avocat. Je ne voulais point absolument qu'il attaquât la réputation de mes parens ; je voulais qu'il ménageât l'état religieux et surtout la maison où j'étais ; je ne

voulais pas qu'il peignît de couleurs trop odieuses mes beaux-frères et mes sœurs. Je n'avais en ma faveur qu'une première protestation, solennelle à la vérité, mais faite dans un autre couvent, et nullement renouvelée depuis. Quand on donne des bornes si étroites à ses défenses, et qu'on a à faire à des parties qui n'en mettent aucune dans leur attaque, qui foulent aux pieds le juste et l'injuste, qui avancent et nient avec la même impudence, et qui ne rougissent ni des imputations, ni des soupçons, ni de la médisance, ni de la calomnie; il est difficile de l'emporter, surtout à des tribunaux, où l'habitude et l'ennui des affaires ne permettent presque pas qu'on examine avec quelque scrupule les plus importantes; et où les contestations de la nature de la mienne sont toujours regardées d'un œil défavorable par l'homme politique, qui craint que, sur le succès d'une religieuse réclamant contre ses vœux, une infinité d'autres ne soient engagées dans la même démarche : on sent secrètement que, si l'on souffrait que les portes de ces prisons s'abattissent en faveur d'une malheureuse, la foule s'y porterait et chercherait à les forcer. On s'occupe à nous décourager et à nous résigner toutes à notre sort par le désespoir de le changer. Il me semble pourtant que, dans un état bien gouverné, ce devrait être le contraire; entrer difficilement en religion, et en sortir facilement. Et pourquoi ne pas ajouter ce cas à tant d'autres, où le moindre défaut de formalité anéantit une procédure, même juste d'ailleurs? Les couvens sont-ils donc si essentiels à la constitution d'un état? Jésus-Christ a-t-il institué des moines et des religieuses? L'église ne peut-elle absolument s'en passer? Quel besoin a l'époux de tant de vierges folles? et l'espèce humaine de tant de victimes? Ne sentira-t-on jamais la nécessité de rétrécir l'ouverture de ces gouffres, où les races futures vont se perdre? Toutes les prières de routine qui se font là, valent-elles une obole que la commisération donne au pauvre? Dieu, qui a créé l'homme sociable, approuve-t-il qu'il se renferme? Dieu qui l'a créé si inconstant, si fragile, peut-il autoriser la témérité de ses vœux? Ces vœux, qui heurtent la pente générale de la nature, peuvent-ils jamais être bien observés que par quelques créatures mal organisées, en qui les germes des passions sont flétris, et qu'on rangerait à bon droit parmi les monstres, si nos lumières nous permettaient de connaitre aussi facilement et aussi bien la structure intérieure de l'homme que sa forme extérieure? Toutes ces cérémonies lugubres qu'on observe à la prise d'habit et à la profession, quand on consacre un homme ou une femme à la vie monastique et au malheur, suspendent-elles les fonctions animales? Au contraire ne se réveillent-elles

pas dans le silence, la contrainte et l'oisiveté, avec une violence inconnue aux gens du monde, qu'une foule de distractions emporte? Où est-ce qu'on voit des têtes obsédées par des spectres impurs qui les suivent et qui les agitent? Où est-ce qu'on voit cet ennui profond, cette pâleur, cette maigreur, tous ces symptômes de la nature qui languit et se consume? Où les nuits sont-elles troublées par des gémissemens, les jours trempés de larmes versées sans cause et précédées d'une mélancolie qu'on ne sait à quoi attribuer? Où est-ce que la nature, révoltée d'une contrainte pour laquelle elle n'est point faite, brise les obstacles qu'on lui oppose, devient furieuse, jette l'économie animale dans un désordre auquel il n'y a plus de remède? En quel endroit le chagrin et l'humeur ont-ils anéanti toutes les qualités sociales? Où est-ce qu'il n'y a ni père, ni frère, ni sœur, ni parent, ni ami? Où est-ce que l'homme, ne se considérant que comme un être d'un instant et qui passe, traite les liaisons les plus douces de ce monde, comme un voyageur les objets qu'il rencontre, sans attachement? Où est le séjour de la haine, du dégoût et des vapeurs? Où est le lieu de la servitude et du despotisme? Où sont les haines qui ne s'éteignent point? Où sont les passions couvées dans le silence? Où est le séjour de la cruauté et de la curiosité? On ne sait pas l'histoire de ces asiles, disait ensuite M. Manouri dans son plaidoyer, on ne la sait pas. Il ajoutait dans un autre endroit : « Faire vœu de pauvreté, c'est » s'engager par serment à être paresseux et voleur; faire vœu » de chasteté, c'est promettre à Dieu l'infraction constante de » la plus sage et de la plus importante de ses lois; faire vœu » d'obéissance, c'est renoncer à la prérogative inaliénable de » l'homme, la liberté. Si l'on observe ces vœux, on est criminel; » si on ne les observe pas, on est parjure. La vie claustrale est d'un » fanatique ou d'un hypocrite. »

Une fille demanda à ses parens la permission d'entrer parmi nous. Son père lui dit qu'il y consentait, mais qu'il lui donnait trois ans pour y penser. Cette loi parut dure à la jeune personne, pleine de ferveur; cependant il fallut s'y soumettre. Sa vocation ne s'étant point démentie, elle retourna à son père, et elle lui dit que les trois ans étaient écoulés. Voilà qui est bien, mon enfant, lui répondit-il; je vous ai accordé trois ans pour vous éprouver, j'espère que vous voudrez bien m'en accorder autant pour me résoudre... Cela parut encore plus dur, et il y eut des larmes répandues; mais le père était un homme ferme qui tint bon. Au bout de ces six années elle entra, elle fit profession. C'était une bonne religieuse, simple, pieuse, exacte à tous ses devoirs; mais il arriva que les directeurs abusèrent de sa

franchise, pour s'instruire au tribunal de la pénitence de ce qui se passait dans la maison. Nos supérieures s'en doutèrent; elle fut enfermée, privée des exercices de la religion; elle en devint folle: et comment la tête résisterait-elle aux persécutions de cinquante personnes qui s'occupent depuis le commencement du jour jusqu'à la fin à vous tourmenter? Auparavant on avait tendu à sa mère un piége, qui marque bien l'avarice des cloîtres. On inspira à la mère de cette recluse le désir d'entrer dans la maison, et de visiter la cellule de sa fille. Elle s'adressa aux grands-vicaires, qui lui accordèrent la permission qu'elle sollicitait. Elle entra; elle courut à la cellule de son enfant; mais quel fut son étonnement de n'y voir que les quatre murs tout nus! On en avait tout enlevé. On se doutait bien que cette mère tendre et sensible ne laisserait pas sa fille dans cet état; en effet, elle la remeubla, la remit en vêtemens et en linge, et protesta bien aux religieuses que cette curiosité lui coûtait trop cher pour la voir une seconde fois, et que trois ou quatre visites par an comme celle-là ruinerait ses frères et ses sœurs.... C'est là que l'ambition et le luxe sacrifient une portion des familles pour faire à celle qui reste un sort plus avantageux; c'est la sentine où l'on jette le rebut de la société. Combien de mères comme la mienne expient un crime secret par un autre!

M. Manouri publia un second mémoire qui fit un peu plus d'effet. On sollicita vivement; j'offris encore à mes sœurs de leur laisser la possession entière et tranquille de la succession de mes parens. Il y eut un moment où mon procès prit le tour le plus favorable, et où j'espérai la liberté; je n'en fus que plus cruellement trompée; mon affaire fut plaidée à l'audience, et perdue. Toute la communauté en était instruite, que je l'ignorais. C'était un mouvement, un tumulte, une joie, de petits entretiens secrets, des allées, des venues chez la supérieure, et des religieuses les unes chez les autres. J'étais toute tremblante; je ne pouvais ni rester dans ma cellule, ni en sortir; pas une amie entre les bras de qui j'allasse me jeter. O la cruelle matinée que celle du jugement d'un grand procès! Je voulais prier, je ne pouvais pas; je me mettais à genoux, je me recueillais, je commençais une oraison; mais bientôt mon esprit était emporté malgré moi au milieu de mes juges; je les voyais, j'entendais les avocats, je m'adressais à eux, j'interrompais le mien, je trouvais ma cause mal défendue. Je ne connaissais aucun des magistrats; cependant je m'en faisais des images de toute espèce; les unes favorables, les autres sinistres, d'autres indifférentes: j'étais dans une agitation, dans un trouble d'idées qui ne se conçoit pas. Le bruit fit place à un profond silence; les religieuses ne

se parlaient plus ; il me parut qu'elles avaient au chœur la voix plus brillante qu'à l'ordinaire, du moins celles qui chantaient ; les autres ne chantaient point ; au sortir de l'office elles se retirèrent en silence. Je me persuadais que l'attente les inquiétait autant que moi : mais l'après-midi, le bruit et le mouvement reprirent subitement de tout côté ; j'entendis des portes s'ouvrir, se refermer, des religieuses aller et venir, le murmure de personnes qui se parlent bas. Je mis l'oreille à ma serrure ; mais il me parut qu'on se taisait en passant, et qu'on marchait sur la pointe des pieds. Je pressentis que j'avais perdu mon procès ; je n'en doutai pas un instant. Je me mis à tourner dans ma cellule sans parler ; j'étouffais, je ne pouvais me plaindre, je croisais mes bras sur ma tête, je m'appuyais le front tantôt contre un mur, tantôt contre l'autre ; je voulais me reposer sur mon lit, mais j'en étais empêché par un battement de cœur : il est sûr que j'entendais battre mon cœur, et qu'il faisait soulever mon vêtement. J'en étais là lorsqu'on vint me dire que l'on me demandait. Je descendis, je n'osais avancer. Celle qui m'avait avertie était si gaie, que je pensai que la nouvelle que l'on m'apportait ne pouvait être que fort triste : j'allai pourtant. Arrivée à la porte du parloir, je m'arrêtai tout court, et je me jetai dans le recoin des deux murs ; je ne pouvais me soutenir ; cependant j'entrai. Il n'y avait personne ; j'attendis ; on avait empêché celui qui m'avait fait appeler de paraître avant moi ; on se doutait bien que c'était un émissaire de mon avocat ; on voulait savoir ce qui se passerait entre nous ; on s'était rassemblé pour entendre. Lorsqu'il se montra, j'étais assise, la tête penchée sur mon bras, et appuyée contre les barreaux de la grille. C'est de la part de M. Manouri, me dit-il. = C'est, lui répondis-je, pour m'apprendre que j'ai perdu mon procès. =Madame, je n'en sais rien ; mais il m'a donné cette lettre ; il avait l'air affligé quand il m'en a chargé ; et je suis venu à toute bride, comme il me l'a recommandé. = Donnez.... =Il me tendit la lettre ; et je la pris, sans me déplacer et sans le regarder ; je la posai sur mes genoux, et je demeurai comme j'étais. Cependant cet homme me demanda : N'y a-t-il point de réponse? Non, lui dis-je, allez....Il s'en alla ; et je gardai la même place, ne pouvant me remuer ni me résoudre à sortir.

Il n'est permis en couvent ni d'écrire, ni de recevoir des lettres sans la permission de la supérieure ; on lui remet et celles qu'on reçoit, et celles qu'on écrit : il fallait donc lui porter la mienne. Je me mis en chemin pour cela ; je crus que je n'arriverais jamais : un patient, qui sort du cachot pour aller entendre sa condamnation, ne marche ni plus lentement, ni

plus abattu. Cependant me voilà à sa porte. Les religieuses m'examinaient de loin ; elles ne voulaient rien perdre du spectacle de ma douleur et de mon humiliation. Je frappai, on ouvrit. La supérieure était avec quelques autres religieuses ; je m'en aperçus au bas de leurs robes, car je n'osai jamais lever les yeux ; je lui présentai ma lettre d'une main vacillante ; elle la prit, la lut et me la rendit. Je m'en retournai dans ma cellule ; je me jetai sur mon lit, ma lettre à côté de moi, et j'y restai sans la lire, sans me lever pour aller dîner, sans faire aucun mouvement jusqu'à l'heure de l'office de l'après-midi. A trois heures et demie, la cloche m'avertit de descendre. Il y avait déjà quelques religieuses d'arrivées ; la supérieure était à l'entrée du chœur ; elle m'arrêta, m'ordonna de me mettre à genoux en dehors ; le reste de la communauté entra, et la porte se ferma. Après l'office, elles sortirent toutes ; je les laissai passer ; je me levai pour les suivre la dernière : je commençai dès ce moment à me condamner à tout ce qu'on voudrait : on venait de m'interdire l'église, je m'interdis de moi-même le réfectoire et la récréation. J'envisageais ma condition de tous les côtés, et je ne voyais de ressource que dans le besoin de mes talens et dans ma soumission. Je me serais contentée de l'espèce d'oubli où l'on me laissa durant plusieurs jours. J'eus quelques visites, mais celle de M. Manouri fut la seule qu'on me permit de recevoir. Je le trouvai, en entrant au parloir, précisément comme j'étais quand je reçus son émissaire, la tête posée sur les bras, et les bras appuyés contre la grille. Je le reconnus ; je ne lui dis rien. Il n'osait ni me regarder, ni me parler. Madame, me dit-il, sans se déranger, je vous ai écrit ; vous avez lu ma lettre ? = Je l'ai reçue, mais je ne l'ai pas lue. = Vous ignorez donc..... = Non, monsieur, je n'ignore rien, j'ai deviné mon sort, et j'y suis résignée. = Comment en use-t-on avec vous ? = On ne songe pas encore à moi ; mais le passé m'apprend ce que l'avenir me prépare. Je n'ai qu'une consolation, c'est que, privée de l'espérance qui me soutenait, il est impossible que je souffre autant que j'ai déjà souffert ; je mourrai. La faute que j'ai commise n'est pas de celles qu'on pardonne en religion. Je ne demande point à Dieu d'amollir le cœur de celles à la discrétion desquelles il lui plaît de m'abandonner ; mais de m'accorder la force de souffrir, de me sauver du désespoir, et de m'appeler à lui promptement. = Madame, me dit-il en pleurant, vous auriez été ma propre sœur, que je n'aurais pas mieux fait..... Cet homme a le cœur sensible. Madame, ajouta-t-il, si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi. Je verrai le premier président, j'en suis considéré ; je verrai les grands-vi-

caires et l'archevêque. = Monsieur, ne voyez personne, tout est fini. = Mais si l'on pouvait vous faire changer de maison ? = Il y a trop d'obstacles. = Mais quels sont donc ces obstacles ? = Une permission difficile à obtenir, une dot nouvelle à faire, ou l'ancienne à retirer de cette maison ; et puis, que trouverai-je dans un autre couvent? Mon cœur inflexible, des supérieures impitoyables, des religieuses qui ne seront pas meilleures qu'ici, les mêmes devoirs, les mêmes peines. Il vaut mieux que j'achève ici mes jours ; ils y seront plus courts. = Mais, madame, vous avez intéressé beaucoup d'honnêtes gens ; la plupart sont opulens : on ne vous arrêtera pas ici, quand vous sortirez sans rien emporter. = Je le crois. = Une religieuse qui sort ou qui meurt, augmente le bien-être de celles qui restent. = Mais ces honnêtes gens, ces gens opulens ne pensent plus à moi, et vous les trouverez bien froids lorsqu'il s'agira de me doter à leurs dépens. Pourquoi voulez-vous qu'il soit plus facile aux gens du monde de tirer du cloître une religieuse sans vocation, qu'aux personnes pieuses d'y en faire entrer une bien appelée ? Dote-t-on facilement ces dernières ? Eh ! monsieur, tout le monde s'est retiré depuis la perte de mon procès ; je ne vois plus personne. = Madame, chargez-moi seulement de cette affaire ; j'y serai plus heureux. = Je ne demande rien, je n'espère rien, je ne m'oppose à rien ; le seul ressort qui me restait est brisé. Si je pouvais seulement me promettre que Dieu me changeât, et que les qualités de l'état religieux succédassent dans mon âme à l'espérance de le quitter, que j'ai perdue.... Mais cela ne se peut ; ce vêtement s'est attaché à ma peau, à mes os, et ne m'en gêne que davantage. Ah ! quel sort ! être religieuse à jamais, et sentir qu'on ne sera jamais que mauvaise religieuse ! passer toute sa vie à se frapper la tête contre les barreaux de sa prison !.... En cet endroit je me mis à pousser des cris ; je voulais les étouffer, mais je ne pouvais. M. Manouri, surpris de ce mouvement, me dit : Madame, oserais-je vous faire une question? = Faites, monsieur. = Une douleur aussi violente n'aurait-elle pas quelque motif secret ? = Non, monsieur. Je hais la vie solitaire, je sens là que je la hais, je sens que je la haïrai toujours. Je ne saurais m'assujétir à toutes les misères qui remplissent la journée d'une recluse : c'est un tissu de puérilités que je méprise ; j'y serais faite, si j'avais pu m'y faire ; j'ai cherché cent fois à m'en imposer, à me briser là-dessus ; je ne saurais. J'ai envié, j'ai demandé à Dieu l'heureuse imbécillité d'esprit de mes compagnes ; je ne l'ai point obtenue, il ne me l'accordera pas. Je fais tout mal, je dis tout de travers, le défaut de vocation perce dans toutes mes actions, on le voit ; j'insulte à tout mo-

ment à la vie monastique ; on appelle orgueil mon inaptitude ; on s'occupe à m'humilier ; les fautes et les punitions se multiplient à l'infini, et les journées se passent à mesurer des yeux la hauteur des murs. = Madame, je ne saurais les abattre, mais je puis autre chose. = Monsieur, ne tentez rien. = Il faut changer de maison ; je m'en occuperai. Je viendrai vous revoir ; j'espère qu'on ne vous célera pas ; vous aurez incessamment de mes nouvelles. Soyez sûre que, si vous y consentez, je réussirai à vous tirer d'ici. Si l'on en usait trop sévèrement avec vous, ne me le laissez pas ignorer.

Il était tard quand M. Manouri s'en alla. Je retournai dans ma cellule. L'office du soir ne tarda pas à sonner : j'arrivai des premières ; je laissai passer les religieuses, et je me tins pour dit qu'il fallait demeurer à la porte ; en effet la supérieure la ferma sur moi. Le soir, à souper, elle me fit signe en entrant de m'asseoir à terre au milieu du réfectoire ; j'obéis, et l'on ne me servit que du pain et de l'eau ; j'en mangeai un peu, que j'arrosai de quelques larmes. Le lendemain on tint conseil ; toute la communauté fut appelée à mon jugement ; et l'on me condamna à être privée de récréation, à attendre pendant un mois l'office à la porte du chœur, à manger à terre au milieu du réfectoire, à faire amende honorable trois jours de suite, à renouveler ma prise d'habit et mes vœux, à prendre le cilice, à jeûner de deux jours l'un, et à me macérer après l'office du soir tous les vendredis. J'étais à genoux, le voile baissé, tandis que cette sentence m'était prononcée.

Dès le lendemain, la supérieure vint dans ma cellule avec une religieuse qui portait sur son bras un cilice et cette robe d'étoffe grossière dont on m'avait revêtue lorsque je fus conduite dans le cachot. J'entendis ce que cela signifiait ; je me déshabillai, ou plutôt on m'arracha mon voile, on me dépouilla ; et je pris cette robe. J'avais la tête nue, les pieds nus, mes longs cheveux tombaient sur mes épaules, et tout mon vêtement se réduisait à ce cilice que l'on me donna, à une chemise très-dure, et à cette longue robe qui me prenait sous le cou et qui me descendait jusqu'aux pieds. Ce fut ainsi que je restai vêtue pendant la journée, et que je comparus à tous les exercices.

Le soir, lorsque je fus retirée dans ma cellule, j'entendis qu'on s'en approchait en chantant les litanies ; c'était toute la maison rangée sur deux lignes. On entra, je me présentai ; on me passa une corde au cou, on me mit dans la main une torche allumée et une discipline dans l'autre. Une religieuse prit la corde par un bout, me tira entre les deux lignes, et la procession prit son chemin vers un petit oratoire intérieur consacré à Sainte-Marie : on était

venu en chantant à voix basse, on s'en retourna en silence. Quand je fus arrivée à ce petit oratoire, qui était éclairé de deux lumières, on m'ordonna de demander pardon à Dieu et à la communauté du scandale que j'avais donné; la religieuse qui me conduisait me disait tout bas ce qu'il fallait que je répétasse, et je le répétais mot à mot. Après cela on m'ota la corde, on me déshabilla jusqu'à la ceinture, on me prit mes cheveux qui étaient épars sur mes épaules, on les rejeta sur un des côtés de mon cou, on me mit dans la main droite la discipline que je portais de la main gauche, et l'on commença le *Miserere*. Je compris ce que l'on attendait de moi, et je l'exécutai. Le *Miserere* fini, la supérieure me fit une courte exhortation; on éteignit les lumières, les religieuses se retirèrent, et je me rhabillai.

Quand je fus rentrée dans ma cellule, je sentis des douleurs violentes aux pieds; j'y regardai; ils étaient tout ensanglantés des coupures de morceaux de verre, que l'on avait eu la méchanceté de répandre sur mon chemin.

Je fis amende honorable de la même manière, les deux jours suivans; seulement le dernier, on ajouta un psaume au *Miserere*.

Le quatrième jour, on me rendit l'habit de religieuse, à peu près avec la même cérémonie, qu'on le prend à cette solennité quand elle est publique.

Le cinquième, je renouvelai mes vœux. J'accomplis pendant un mois le reste de la pénitence qu'on m'avait imposée, après quoi je rentrai à peu près dans l'ordre commun de la communauté : je repris ma place au chœur et au réfectoire, et je vaquai à mon tour aux différentes fonctions de la maison. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je tournai les yeux sur cette jeune amie qui s'intéressait à mon sort! elle me parut presque aussi changée que moi; elle était d'une maigreur à effrayer; elle avait sur son visage la pâleur de la mort, les lèvres blanches et les yeux presque éteints. Sœur Ursule, lui dis-je tout bas, qu'avez-vous? Ce que j'ai, me répondit-elle! je vous aime, et vous me le demandez! il était temps que votre supplice finît, j'en serais morte.

Si, les deux derniers jours de mon amende honorable je n'avais pas eu les pieds blessés, c'était elle qui avait eu l'attention de balayer furtivement les corridors, et de rejeter à droite et à gauche les morceaux de verre. Les jours où j'étais condamnée à jeûner au pain et à l'eau, elle se privait d'une partie de sa portion qu'elle enveloppait d'un linge blanc, qu'elle jetait dans ma cellule. On avait tiré au sort la religieuse qui me conduirait par la corde, et le sort était tombé sur elle; elle eut la fermeté d'aller trouver

supérieure, et de lui protester qu'elle se résoudrait plutôt à mourir qu'à cette infâme et cruelle fonction. Heureusement cette jeune fille était d'une famille considérée; elle jouissait d'une pension forte qu'elle employait au gré de la supérieure; et elle trouva, pour quelques livres de sucre et de café, une religieuse qui prit sa place. Je n'oserais penser que la main de Dieu se soit appesantie sur cette indigne; elle est devenue folle, et elle est enfermée; mais la supérieure vit, gouverne, tourmente, et se porte bien.

Il était impossible que ma santé résistât à de si longues et de si dures épreuves; je tombai malade. Ce fut dans cette circonstance, que la sœur Ursule montra bien toute l'amitié qu'elle avait pour moi; je lui dois la vie. Ce n'était pas un bien qu'elle me conservait, elle me le disait quelquefois elle-même : cependant il n'y avait sorte de services qu'elle ne me rendît les jours qu'elle était d'infirmerie; les autres jours je n'étais pas négligée, grâces à l'intérêt qu'elle prenait à moi, et aux petites récompenses qu'elle distribuait à celles qui me veillaient, selon que j'en avais été plus ou moins satisfaite. Elle avait demandé à me garder la nuit, et la supérieure le lui avait refusé, sous prétexte qu'elle était trop délicate pour suffire à cette fatigue : ce fut un véritable chagrin pour elle. Tous ses soins n'empêchèrent point les progrès du mal; je fus réduite à toute extrémité; je reçus les derniers sacremens. Quelques momens auparavant je demandai à voir la communauté assemblée, ce qui me fut accordé. Les religieuses entourèrent mon lit, la supérieure était au milieu d'elles; ma jeune amie occupait mon chevet, et me tenait une main qu'elle arrosait de ses larmes. On présuma que j'avais quelque chose à dire, on me souleva, et l'on me soutint sur mon séant à l'aide de deux oreillers. Alors, m'adressant à la supérieure, je la priai de m'accorder sa bénédiction et l'oubli des fautes que j'avais commises; je demandai pardon à toutes mes compagnes du scandale que je leur avais donné. J'avais fait apporter à côté de moi une infinité de bagatelles, ou qui paraient ma cellule, ou qui étaient à mon usage particulier, et je priai la supérieure de me permettre d'en disposer; elle y consentit, et je les donnai à celles qui lui avaient servi de satellites lorsqu'on m'avait jetée dans le cachot. Je fis approcher la religieuse qui m'avait conduite par la corde le jour de mon amende honorable, et je lui dis en l'embrassant et en lui présentant mon rosaire et mon Christ : Chère sœur, souvenez-vous de moi dans vos prières, et soyez sûre que je ne vous oublierai pas devant Dieu... Et pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas prise dans ce moment? J'allais à lui sans inquiétude. C'est un si grand bonheur! et qui est-ce

qui peut se le promettre deux fois ? qui sait ce que je serai au dernier moment? il faut pourtant que j'y vienne. Puisse Dieu renouveler encore mes peines, et me l'accorder aussi tranquille que je l'avais ! Je voyais les cieux ouverts, et ils l'étaient, sans doute; car la conscience alors ne trompe pas, et elle me promettait une félicité éternelle.

Après avoir été administrée, je tombai dans une espèce de léthargie ; on désespéra de moi pendant toute cette nuit. On venait de temps en temps me tâter le pouls ; je sentais des mains se promener sur mon visage, et j'entendais différentes voix qui disaient, comme dans le lointain : Il remonte..... Son nez est froid..... Elle n'ira pas à demain..... Le rosaire et le Christ vous resteront..... Et une autre voix courroucée qui disait : Eloignez-vous, éloignez-vous; laissez-la mourir en paix ; ne l'avez-vous pas assez tourmentée?..... Ce fut un moment bien doux pour moi, lorsque je sortis de cette crise, et que je rouvris les yeux, de me retrouver entre les bras de mon amie. Elle ne m'avait point quittée; elle avait passé la nuit à me secourir, à répéter les prières des agonisans, à me faire baiser le Christ et à l'approcher de ses lèvres, après l'avoir séparé des miennes. Elle crut, en me voyant ouvrir de grands yeux et pousser un profond soupir, que c'était le dernier; et elle se mit à jeter des cris et à m'appeler son amie; à dire : Mon Dieu, ayez pitié d'elle et de moi ! Mon Dieu, recevez son âme ! Chère amie ! quand vous serez devant Dieu, ressouvenez-vous de sœur Ursule... Je regardai en souriant tristement, en versant une larme et lui serrant la main. M. Bouvard arriva dans ce moment ; c'est le médecin de la maison ; cet homme est habile, à ce qu'on dit, mais il est despote, orgueilleux et dur. Il écarta mon amie avec violence; il me tâta le pouls et la peau ; il était accompagné de la supérieure et de ses favorites. Il fit quelques questions monosyllabiques sur ce qui s'était passé; il répondit : Elle s'en tirera ..... Et regardant la supérieure, à qui ce mot ne plaisait pas : Oui, madame, lui dit-il, elle s'en tirera ; la peau est bonne, la fièvre est tombée, et la vie commence à poindre dans les yeux..... A chacun de ces mots, la joie se déployait sur le visage de mon amie ; et sur celui de la supérieure et de ses compagnes, je ne sais quoi de chagrin que la contrainte dissimulait mal. Monsieur, lui dis-je, je ne demande pas à vivre..... Tant pis, me répondit-il; puis il ordonna quelque chose, et sortit. On dit que pendant ma léthargie, j'avais dit plusieurs fois : Chère mère, je vais donc vous joindre ! je vous dirai tout..... C'était apparemment à mon ancienne supérieure que je m'adressais, je n'en doute pas. Je ne donnai son portrait à personne, je désirais de l'emporter avec moi sous la tombe.

Le pronostic de M. Bouvard se vérifia ; la fièvre diminua, des sueurs abondantes achevèrent de l'emporter ; et l'on ne douta plus de ma guérison : je guéris en effet, mais j'eus une convalescence très-longue. Il était dit que je souffrirais dans cette maison toutes les peines qu'il est possible d'éprouver. Il y avait eu de la malignité dans ma maladie ; la sœur Ursule ne m'avait presque point quittée. Lorsque je commençais à prendre des forces, les siennes se perdirent, ses digestions se dérangèrent, elle était attaquée l'après-midi de défaillances qui duraient quelquefois un quart-d'heure : dans cet état, elle était comme morte, sa vue s'éteignait, une sueur froide lui couvrait le front, et se ramassait en gouttes qui coulaient le long de ses joues ; ses bras, sans mouvement, pendaient à ses côtés. On ne la soulageait un peu qu'en la délaçant et qu'en relâchant ses vêtemens. Quand elle revenait de cet évanouissement, sa première idée était de me chercher à ses côtés, et elle m'y trouvait toujours ; quelquefois même, lorsqu'il lui restait un peu de sentiment et de connaissance, elle promenait sa main autour d'elle sans ouvrir les yeux. Cette action était si peu équivoque, que quelques religieuses s'étant offertes à cette main qui tâtonnait, et n'en étant pas reconnues, parce qu'alors elles retombaient sans mouvement, elles me disaient : Sœur Suzanne, c'est à vous qu'elle en veut, approchez-vous donc... Je me jetais à ses genoux, j'attirais sa main sur mon front, et elle y demeurait posée jusqu'à la fin de son évanouissement ; quand il était fini, elle me disait : Eh bien ! sœur Suzanne, c'est moi qui m'en irai, et c'est vous qui resterez ; c'est moi qui la reverrai la première, je lui parlerai de vous, elle ne m'entendra pas sans pleurer. ( S'il y a des larmes amères, il en est aussi de bien douces) ; et si l'on aime là-haut, pourquoi n'y pleurerait-on pas? Alors elle penchait sa tête sur mon cou ; elle en répandait avec abondance, et elle ajoutait : Adieu, sœur Suzanne ; adieu, mon amie ; qui est-ce qui partagera vos peines quand je n'y serai plus? Qui est-ce qui?... Ah ! chère amie, que je vous plains ! Je m'en vais, je le sens, je m'en vais. Si vous étiez heureuse, combien j'aurais de regret à mourir !

Son état m'effrayait. Je parlai à la supérieure. Je voulais qu'on la mît à l'infirmerie, qu'on la dispensât des offices et des autres exercices pénibles de la maison, qu'on appelât un médecin ; mais on me répondit toujours que ce n'était rien, que ces défaillances se passeraient toutes seules ; et la chère Sœur Ursule ne demandait pas mieux que de satisfaire à ses devoirs et à suivre la vie commune. Un jour, après les matines, auxquelles elle avait assisté, elle ne reparut point. Je pensai qu'elle était bien mal ; l'office du matin fini, je volai chez elle, je la trouvai couchée

sur son lit toute habillée ; elle me dit : Vous voilà, chère amie ? Je me doutais que vous ne tarderiez pas à venir, et je vous attendais. Ecoutez-moi. Que j'avais d'impatience que vous vinssiez ! Ma défaillance a été si forte et si longue, que j'ai cru que j'y resterais et que je ne vous reverrais plus. Tenez, voilà la clef de mon oratoire, vous en ouvrirez l'armoire, vous enleverez une petite planche qui sépare en deux parties le tiroir d'en bas ; vous trouverez derrière cette planche un paquet de papiers ; je n'ai jamais pu me résoudre à m'en séparer, quelque danger que je courusse à les garder, et quelque douleur que je ressentisse à les lire ; hélas ! ils sont presque effacés de mes larmes : quand je ne serai plus, vous les brûlerez.... Elle était si faible et si oppressée, qu'elle ne put prononcer de suite deux mots de ce discours ; elle s'arrêtait presque à chaque syllabe, et puis elle parlait si bas, que j'avais peine à l'entendre, quoique mon oreille fût presque collée sur sa bouche. Je pris la clef, je lui montrai du doigt l'oratoire, et elle me fit signe de la tête que oui ; ensuite, pressentant que j'allais la perdre, et persuadée que sa maladie était une suite ou de la mienne, ou de la peine qu'elle avait prise, ou des soins qu'elle m'avait donnés, je me mis à pleurer et à me désoler de toute ma force. Je lui baisai le front, les yeux, le visage, les mains ; je lui demandai pardon : cependant elle était comme distraite, elle ne m'entendait pas ; et une de ses mains se reposait sur mon visage et me caressait ; je crois qu'elle ne me voyait plus, peut-être même me croyait-elle sortie, car elle m'appela, Sœur Suzanne ? = Je lui dis : Me voilà. = Quelle heure est-il ? = Il est onze heures et demie. = Onze heures et demie ! Allez-vous-en dîner ; allez, vous reviendrez tout de suite.... = Le dîner sonna, il fallut la quitter. Quand je fus à la porte elle me rappela ; je revins ; elle fit un effort pour me présenter ses joues ; je les baisai : elle me prit la main, elle me la tenait serrée ; il semblait qu'elle ne voulait pas, qu'elle ne pouvait me quitter ; cependant il le faut, dit-elle en me lâchant, Dieu le veut ; adieu, Sœur Suzanne. Donnez-moi mon crucifix.... Je le lui mis entre les mains, et je m'en allai.

On était sur le point de sortir de table. Je m'adressai à la supérieure, je lui parlai, en présence de toutes les religieuses, du danger de la Sœur Ursule, je la pressai d'en juger par elle même. Eh bien ! dit-elle, il faut la voir. Elle y monta, accompagnée de quelques autres ; je les suivis : elles entrèrent dans sa cellule ; la pauvre Sœur n'était plus ; elle était étendue sur son lit, toute vêtue, la tête inclinée sur son oreiller, la bouche entr'ouverte, les yeux fermés, et le Christ entre ses mains. La supérieure la regarda froidement, et dit : Elle est morte. Qui l'au-

rait crue si proche de sa fin? C'était une excellente fille : qu'on aille sonner pour elle, et qu'on l'ensevelisse.

Je restai seule à son chevet. Je ne saurais vous peindre ma douleur; cependant j'enviais son sort. Je m'approchai d'elle, je lui donnai des larmes, je la baisai plusieurs fois, et je tirai le drap sur son visage, dont les traits commençaient à s'altérer; ensuite je songeai à exécuter ce qu'elle m'avait recommandé. Pour n'être pas interrompue dans cette occupation, j'attendis que tout le monde fût à l'office : j'ouvris l'oratoire, j'abattis la planche, et je trouvai un rouleau de papiers assez considérable que je brûlai dès le soir. Cette jeune fille avait toujours été mélancolique; et je n'ai pas mémoire de l'avoir vu sourire, excepté une fois dans sa maladie.

Me voilà donc seule dans cette maison, dans le monde; car je ne connaissais pas un être qui s'intéressât à moi. Je n'avais plus entendu parler de l'avocat Manouri; je présumais, ou qu'il avait été rebuté par les difficultés; ou que, distrait par des amusemens ou par ses occupations, les offres de services qu'il m'avait faites étaient bien loin de sa mémoire, et je ne lui en savais pas très-mauvais gré : j'ai le caractère porté à l'indulgence; je puis tout pardonner aux hommes, excepté l'injustice, l'ingratitude et l'inhumanité. J'excusais donc l'avocat Manouri tant que je pouvais, et tous ces gens du monde qui avaient montré tant de vivacité dans le cours de mon procès, et pour qui je n'existais plus; et vous-même, monsieur le marquis, lorsque nos supérieurs ecclésiastiques firent une visite dans la maison.

Ils entrent, ils parcourent les cellules, ils interrogent les religieuses, ils se font rendre compte de l'administration temporelle et spirituelle; et, selon l'esprit qu'ils apportent à leurs fonctions, ils réparent ou ils augmentent le désordre. Je revis donc l'honnête et dur M. Hébert, avec ses deux jeunes et compatissans acolytes. Ils se rappelèrent apparemment l'état déplorable où j'avais autrefois comparu devant eux; leurs yeux s'humectèrent; et je remarquai sur leur visage l'attendrissement et la joie. M. Hébert s'assit, et me fit asseoir vis-à-vis de lui; ses deux compagnons se tinrent debout derrière sa chaise; leurs regards étaient attachés sur moi. M. Hébert me dit : Eh bien! Sœur Suzanne, comment en use-t-on à présent avec vous? = Je lui répondis : Monsieur, on m'oublie. = Tant mieux. = Et c'est aussi tout ce que je souhaite : mais j'aurais une grâce importante à vous demander; c'est d'appeler ici ma Mère supérieure. = Et pourquoi? = C'est que, s'il arrive que l'on vous fasse quelque plainte d'elle, elle ne manquera pas de m'en accuser. = J'entends; mais dites-moi toujours ce que vous en savez. = Monsieur,

je vous supplie de la faire appeler, et qu'elle entende elle-même vos questions et mes réponses. = Dites toujours. = Monsieur, vous m'allez perdre. = Non, ne craignez rien; de ce jour vous n'êtes plus sous son autorité; avant la fin de la semaine vous serez transférée à Sainte-Eutrope, près d'Arpajon. Vous avez un bon ami. = Un bon ami, monsieur! je ne m'en connais point. = C'est votre avocat. = M. Manouri? = Lui-même. = Je ne croyais pas qu'il se souvînt encore de moi. = Il a vu vos sœurs; il a vu M. l'archevêque, le premier président, toutes les personnes connues par leur piété; il vous a fait une dot dans la maison que je viens de vous nommer; et vous n'avez plus qu'un moment à rester ici. Ainsi, si vous avez connaissance de quelque désordre, vous pouvez m'en instruire sans vous compromettre; et je vous l'ordonne par la sainte obéissance. = Je n'en connais point. = Quoi! on a gardé quelque mesure avec vous depuis la perte de votre procès? = On a cru, et l'on a dû croire que j'avais commis une faute en revenant contre mes vœux; et l'on m'en a fait demander pardon à Dieu. = Mais ce sont les circonstances de ce pardon, que je voudrais savoir..... et en disant ces mots il secouait la tête, il fronçait les sourcils; et je conçus qu'il ne tenait qu'à moi de renvoyer à la supérieure une partie des coups de discipline qu'elle m'avait fait donner; mais ce n'était pas mon dessein. L'archidiacre vit bien qu'il ne saurait rien de moi, et il sortit en me recommandant le secret sur ce qu'il m'avait confié de ma translation à Sainte-Eutrope d'Arpajon. Comme le bonhomme Hébert marchait seul dans le corridor, ses deux compagnons se retournèrent, et me saluèrent d'un air très-affectueux et très-doux. Je ne sais qui ils sont: mais Dieu veuille leur conserver ce caractère tendre et miséricordieux qui est si rare dans leur état, et qui convient si fort aux dépositaires de la faiblesse de l'homme et aux intercesseurs de la miséricorde de Dieu. Je croyais M. Hébert occupé à consoler, à interroger ou à réprimander quelque autre religieuse, lorsqu'il rentra dans ma cellule. Il me dit: D'où connaissez-vous M. Manouri? = Par mon procès. = Qui est-ce qui vous l'a donné? = C'est madame la présidente. = Il a fallu que vous conférassiez souvent avec lui dans le cours de votre affaire? = Non, monsieur, je l'ai peu vu. = Comment l'avez-vous instruit? = Par quelques mémoires écrits de ma main. = Vous avez des copies de ces mémoires? = Non, monsieur. = Qui est-ce qui lui remettait ces mémoires? = Madame la présidente. = Et d'où la connaissiez-vous? = Je la connaissais par la Sœur Ursule, mon amie et sa parente. = Vous avez vu M. Manouri depuis la perte de votre procès? = Une fois. = C'est bien peu. Il ne vous a point écrit? = Non, monsieur. =

Vous ne lui avez point écrit ? = Non, monsieur. = Il vous apprendra sans doute ce qu'il a fait pour vous. Je vous ordonne de ne le point voir au parloir ; et s'il vous écrit, soit directement, soit indirectement, de m'envoyer sa lettre sans l'ouvrir ; entendez-vous, sans l'ouvrir. = Oui, monsieur ; et je vous obéirai. Soit que la méfiance de M. Hébert me regardât, ou mon bienfaiteur, j'en fus blessée.

M. Manouri vint à Longchamp dans la soirée même : je tins parole à l'archidiacre ; je refusai de lui parler. Le lendemain il m'écrivit par son émissaire ; je reçus sa lettre, et je l'envoyai, sans l'ouvrir, à M. Hébert. C'était le mardi, autant qu'il m'en souvient. J'attendais toujours avec impatience l'effet de la promesse de l'archidiacre et des mouvemens de M. Manouri. Le mercredi, le jeudi, le vendredi se passèrent sans que j'entendisse parler de rien. Combien ces journées me parurent longues ! Je tremblais qu'il ne fût survenu quelque obstacle qui eût tout dérangé. Je ne recouvrais pas ma liberté, mais je changeais de prison ; et c'est quelque chose. Un premier événement heureux fait germer en nous l'espérance d'un second ; et c'est peut-être là l'origine du proverbe qu'*un bonheur ne vient point sans un autre*.

Je connaissais les compagnes que je quittais ; et je n'avais pas de peine à supposer que je gagnerais quelque chose à vivre avec d'autres prisonnières ; quelles qu'elles fussent, elles ne pouvaient être ni plus méchantes, ni plus malintentionnées. Le samedi matin, sur les neuf heures, il se fit un grand mouvement dans la maison ; il faut bien peu de chose pour mettre des têtes de religieuses en l'air. On allait, on venait, on se parlait bas ; les portes des dortoirs s'ouvraient et se fermaient ; c'est, comme vous l'avez pu voir jusqu'ici, le signal de révolutions monastiques. J'étais seule dans ma cellule ; le cœur me battait. J'écoutais à la porte, je regardais par ma fenêtre, je me démenais sans savoir ce que je faisais ; je me disais à moi-même en tressaillant de joie : C'est moi qu'on vient chercher ; tout-à-l'heure je n'y serai plus.... et je ne me trompais pas.

Deux figures inconnues se présentèrent à moi ; c'étaient une religieuse et la tourière d'Arpajon : elles m'instruisirent en un mot du sujet de leur visite. Je pris tumultueusement le petit butin qui m'appartenait ; je le jetai pêle-mêle dans le tablier de la tourière, qui le mit en paquets. Je ne demandai point à voir la supérieure ; la Sœur Ursule n'était plus ; je ne quittais personne. Je descends ; on m'ouvre les portes, après avoir visité ce que j'emportais ; je monte dans un carrosse, et me voilà partie.

L'archidiacre et ses deux jeunes ecclésiastiques, madame la

présidente de ***, et M. Manouri, s'étaient rassemblés chez la supérieure, où on les avertit de ma sortie. Chemin faisant, la religieuse m'instruisit de la maison ; et la tourière ajoutait pour refrein à chaque phrase de l'éloge qu'on m'en faisait : C'est la pure vérité.... Elle se félicitait du choix qu'on avait fait d'elle pour aller me prendre, et voulait être mon amie ; en conséquence elle me confia quelques secrets, et me donna quelques conseils sur ma conduite ; ces conseils étaient apparemment à son usage ; mais ils ne pouvaient être au mien. Je ne sais si vous avez vu le couvent d'Arpajon ; c'est un bâtiment carré, dont un des côtés regarde sur le grand chemin, et l'autre sur la campagne et les jardins. Il y avait à chaque fenêtre de la première façade une, deux, ou trois religieuses ; cette seule circonstance m'en apprit, sur l'ordre qui régnait dans la maison, plus que tout ce que la religieuse et sa compagne ne m'en avaient dit. On connaissait apparemment la voiture où nous étions ; car en un clin d'œil toutes ces têtes voilées disparurent ; et j'arrivai à la porte de ma nouvelle prison. La supérieure vint au-devant de moi, les bras ouverts, m'embrassa, me prit par la main, et me conduisit dans la salle de la communauté, où quelques religieuses m'avaient devancée, et où d'autres accoururent.

Cette supérieure s'appelle madame ***. Je ne saurais me refuser à l'envie de vous la peindre avant que d'aller plus loin. C'est une petite femme toute ronde, cependant prompte et vive dans ses mouvemens : sa tête n'est jamais assise sur ses épaules ; il y a toujours quelque chose qui cloche dans son vêtement ; sa figure est plutôt bien que mal ; ses yeux, dont l'un, c'est le droit, est plus haut et plus grand que l'autre, sont pleins de feu et distraits : quand elle marche, elle jette ses bras en avant et en arrière. Veut-elle parler ? elle ouvre la bouche, avant que d'avoir arrangé ses idées ; aussi bégaye-t-elle un peu. Est-elle assise ? elle s'agite sur son fauteuil, comme si quelque chose l'incommodait : elle oublie toute bienséance ; elle lève sa guimpe pour se frotter la peau ; elle croise ses jambes ; elle vous interroge ; vous lui répondez, et elle ne vous écoute pas : elle vous parle, et elle se perd, s'arrête tout court, ne sait plus où elle en est, se fâche, et vous appelle grosse bête, stupide, imbécile, si vous ne la remettez sur la voie : elle est tantôt familière jusqu'à tutoyer, tantôt impérieuse et fière jusqu'au dédain ; ses momens de dignité sont courts : elle est alternativement compatissante et dure ; sa figure décomposée marque tout le décousu de son esprit et toute l'inégalité de son caractère ; aussi l'ordre et le désordre se succédaient-ils dans la maison ; il y avait des jours où tout était confondu, les pensionnaires avec les novices, les novices avec

les religieuses; où l'on courait dans les chambres les unes des autres; où l'on prenait ensemble du thé, du café, du chocolat, des liqueurs; où l'office se faisait avec la célérité la plus indécente : au milieu de ce tumulte le visage de la supérieure change subitement, la cloche sonne; on se renferme, on se retire; le silence le plus profond suit le bruit, les cris et le tumulte; et l'on croirait que tout est mort subitement. Une religieuse alors manque-t-elle à la moindre chose? elle la fait venir dans sa cellule, la traite avec dureté, lui ordonne de se déshabiller et de se donner vingt coups de discipline; la religieuse obéit, se déshabille, prend sa discipline, et se macère; mais à peine s'est-elle donné quelques coups, que la supérieure, devenue compatissante, lui arrache l'instrument de pénitence, se met à pleurer, dit qu'elle est bien malheureuse d'avoir à punir, lui baise le front, les yeux, la bouche, les épaules; la caresse, la loue. Mais, qu'elle a la peau blanche et douce! le bel embonpoint! le beau cou! le beau chignon!.... Sœur Sainte-Augustine, mais tu es folle d'être honteuse; laisse tomber ce linge; je suis femme, et ta supérieure. Oh la belle gorge! qu'elle est ferme! et je souffrirais que cela fût déchiré par des pointes? Non, non, il n'en sera rien.... Elle la baise encore, la relève, la rhabille elle-même, lui dit les choses les plus douces, la dispense des offices, et la renvoie dans sa cellule. On est très-mal avec ces femmes-là; on ne sait jamais ce qui leur plaira ou déplaira, ce qu'il faut éviter ou faire; il n'y a rien de réglé; ou l'on est servi à profusion, ou l'on meurt de faim; l'économie de la maison s'embarrasse, les remontrances sont ou mal prises ou négligées; on est toujours trop près ou trop loin des supérieures de ce caractère; il n'y a ni vraie distance, ni mesure; on passe de la disgrâce à la faveur, et de la faveur à la disgrâce, sans qu'on sache pourquoi. Voulez-vous que je vous donne, dans une petite chose, un exemple général de son administration? Deux fois l'année, elle courait de cellule en cellule, et faisait jeter par les fenêtres toutes les bouteilles de liqueur qu'elle y trouvait; et quatre jours après, elle-même en renvoyait à la plupart de ses religieuses. Voilà celle à qui j'avais fait le vœu solennel d'obéissance; car nous portons nos vœux d'une maison dans une autre.

J'entrai avec elle; elle me conduisait en me tenant embrassée par le milieu du corps. On servit une collation de fruits, de massepains et de confitures. Le grave archidiacre commença mon éloge, qu'elle interrompit par : On a eu tort, on a eu tort, je le sais....Le grave archidiacre voulut continuer; et la supérieure l'interrompit par : Comment s'en sont-elles défaites?

C'est la modestie et la douceur même; on dit qu'elle est remplie de talens.... Le grave archidiacre voulut reprendre ses derniers mots; la supérieure l'interrompit encore, en me disant bas à l'oreille : je vous aime à la folie; et quand ces pédans-là seront sortis, je ferai venir nos Sœurs, et vous nous chanterez un petit air, n'est-ce pas ?.....Il me prit une envie de rire. Le grave M. Hébert fut un peu déconcerté; ses deux jeunes compagnons souriaient de son embarras et du mien. Cependant M. Hébert revint à son caractère et à ses manières accoutumées, lui ordonna brusquement de s'asseoir, et lui imposa silence. Elle s'assit; mais elle n'était pas à son aise; elle se tourmentait à sa place, elle se grattait la tête, elle rajustait son vêtement où il n'était pas dérangé; elle bâillait; et cependant l'archidiacre pérorait sensément sur la maison que j'avais quittée, sur les désagrémens que j'avais éprouvés, sur celle où j'entrais, sur les obligations que j'avais aux personnes qui m'avaient servie. En cet endroit, je regardai M. Manouri, il baissa les yeux. Alors la conversation devint plus générale; le silence pénible, imposé à la supérieure, cessa. Je m'approchai de M. Manouri, je le remerciai des services qu'il m'avait rendus; je tremblais, je balbutiais, je ne savais quelle reconnaissance lui promettre. Mon trouble, mon embarras, mon attendrissement, car j'étais vraiment touchée, un mélange de larmes et de joie, toute mon action lui parla beaucoup mieux que je n'aurais pu faire. Sa réponse ne fut pas plus arrangée que mon discours; il fut aussi troublé que moi. Je ne sais ce qu'il me disait; mais j'entendais, qu'il serait trop récompensé, s'il avait adouci la rigueur de mon sort; qu'il se ressouviendrait de ce qu'il avait fait, avec plus de plaisir encore que moi; qu'il était bien fâché que ses occupations, qui l'attachaient au Palais de Paris, ne lui permissent pas de visiter souvent le cloître d'Arpajon; mais qu'il espérait de monsieur l'archidiacre et de madame la supérieure la permission de s'informer de ma santé et de ma situation. L'archidiacre n'entendit pas cela; mais la supérieure répondit : Monsieur, tant que vous voudrez; elle fera tout ce qui lui plaira; nous tâcherons de réparer ici les chagrins qu'on lui a donnés....Et puis tout bas à moi : Mon enfant, tu as donc bien souffert ? Mais comment ces créatures de Longchamp ont-elles eu le courage de te maltraiter ? J'ai connu ta supérieure; nous avons été pensionnaires ensemble à Port-Royal; c'était la bête noire des autres. Nous aurons le temps de nous voir; tu me raconteras tout cela.....Et en disant ces mots, elle prenait une de mes mains qu'elle me frappait de petits coups avec la sienne. Les jeunes ecclésiastiques me firent aussi leur compliment. Il

était tard ; M. Manouri prit congé de nous ; l'archidiacre et ses compagnons allèrent chez M.***, seigneur d'Arpajon, où ils étaient invités, et je restai seule avec la supérieure ; mais ce ne fut pas pour long-temps : toutes les religieuses, toutes les novices, toutes les pensionnaires accoururent pêle-mêle : en un instant je me vis entourée d'une centaine de personnes. Je ne savais à qui entendre ni à qui répondre ; c'étaient des figures de toute espèce et des propos de toutes couleurs ; cependant je discernai qu'on n'était mécontent ni de mes réponses ni de ma personne.

Quand cette conférence importune eut duré quelque temps, et que la première curiosité eut été satisfaite, la foule diminua ; la supérieure écarta le reste, et vint elle-même m'installer dans ma cellule. Elle m'en fit les honneurs à sa mode ; elle me montrait l'oratoire, et disait : C'est là que ma petite amie priera Dieu ; je veux qu'on lui mette un coussin sur ce marchepied, afin que ses petits genoux ne soient pas blessés. Il n'y a point d'eau bénite à ce bénitier ; cette sœur Dorothée oublie toujours quelque chose. Essayez ce fauteuil ; voyez s'il vous sera commode....Et tout en parlant ainsi, elle m'assit, me pencha la tête sur le dossier, et me baisa le front. Cependant elle alla à la fenêtre, pour s'assurer que les châssis se levaient et se baissaient facilement : à mon lit, et elle en tira et retira les rideaux, pour voir s'ils fermaient bien. Elle examina les couvertures : elles sont bonnes. Elle prit le traversin, et le faisant bouffer, elle disait : Chère tête sera fort bien là-dessus ; ces draps ne sont pas fins, mais ce sont ceux de la communauté ; ces matelas sont bons....Cela fait, elle vient à moi, m'embrasse, et me quitte. Pendant cette scène je disais en moi-même : O la folle créature ! Et je m'attendais à de bons et de mauvais jours.

Je m'arrangeai dans ma cellule ; j'assistai à l'office du soir, au souper, à la récréation qui suivit. Quelques religieuses s'approchèrent de moi, d'autres s'en éloignèrent ; celles-là comptaient sur ma protection auprès de la supérieure ; celles-ci étaient déjà alarmées de la prédilection qu'elle m'avait accordée. Ces premiers momens se passèrent en éloges réciproques, en questions sur la maison que j'avais quittée, en essais de mon caractère, de mes inclinations, de mes goûts, de mon esprit : on vous tâte partout ; c'est une suite des petites embûches qu'on vous tend, et d'où l'on tire les conséquences les plus justes. Par exemple, on jette un mot de médisance, et l'on vous regarde ; on entame une histoire, et l'on attend que vous en demandiez la suite, ou que vous la laissiez ; si vous dites un mot ordinaire, on le trouve charmant, quoiqu'on sache bien qu'il n'en est rien ;

on vous loue ou l'on vous blâme à dessein ; on cherche à démêler vos pensées les plus secrètes ; on vous interroge sur vos lectures ; on vous offre des livres sacrés et profanes ; on remarque votre choix : on vous invite à de légères infractions de la règle ; on vous fait des confidences , on vous jette des mots sur les travers de la supérieure : tout se recueille et se redit ; on vous quitte , on vous reprend ; on sonde vos sentimens sur les mœurs , sur la piété , sur le monde , sur la religion , sur la vie monastique , sur tout. Il résulte de ces expériences réitérées une épithète qui vous caractérise, et qu'on attache en surnom à celui que vous portez ; ainsi je fus appelée Sainte-Suzanne la réservée.

Le premier soir , j'eus la visite de la supérieure ; elle vint à mon déshabiller ; ce fut elle qui m'ôta mon voile et ma guimpe , et qui me coiffa de nuit : ce fut elle qui me déshabilla. Elle me tint cent propos doux, et me fit mille caresses qui m'embarrassèrent un peu ; je ne sais pas pourquoi , car je n'y entendais rien ni elle non plus : à présent même que j'y réfléchis , qu'aurions-nous pu y entendre ? Cependant j'en parlai à mon directeur , qui traita cette familiarité , qui me paraissait innocente et qui me le paraît encore, d'un ton fort sérieux, et me défendit gravement de m'y prêter davantage. Elle me baisa le cou , les épaules , les bras ; elle loua mon embonpoint et ma taille , et me mit au lit ; elle releva mes couvertures d'un et d'autre côté , me baisa les yeux , tira mes rideaux , et s'en alla. J'oubliais de vous dire qu'elle supposa que j'étais fatiguée , et qu'elle me permit de rester au lit tant que je voudrais.

J'usai de sa permission ; c'est, je crois , la seule bonne nuit que j'aie passée dans le cloître ; et si, je n'en suis presque jamais sortie. Le lendemain , sur les neuf heures , j'entendis frapper doucement à ma porte ; j'étais encore couchée ; je répondis , on entra ; c'était une religieuse qui me dit , d'assez mauvaise humeur , qu'il était tard , et que la mère supérieure me demandait. Je me levai , je m'habillai à la hâte , et j'allai. Bonjour, mon enfant , me dit-elle ; avez-vous bien passé la nuit ? Voilà du café qui vous attend depuis une heure ; je crois qu'il sera bon ; dépêchez-vous de le prendre , et puis après nous causerons.... Et tout en disant cela elle étendait un mouchoir sur la table , en déployait un autre sur moi , versait le café , et le sucrait. Les autres religieuses en faisaient autant les unes chez les autres. Tandis que je déjeûnais , elle m'entretint de mes compagnes , me les peignit selon son aversion ou son goût, me fit mille amitiés , mille questions sur la maison que j'avais quittée , sur mes parens , sur les désagrémens que j'avais eus ; loua , blâma à sa fantaisie , n'en-

tendit jamais ma réponse jusqu'au bout. Je ne la contredis point; elle fut contente de mon esprit, de mon jugement et de ma discrétion. Cependant il vint une religieuse, puis une autre, puis une troisième, puis une quatrième, une cinquième; on parla des oiseaux de la Mère, celle-ci des tics de la Sœur, celle-là de tous les petits ridicules des absentes; on se mit en gaieté. Il y avait une épinette dans un coin de la cellule; j'y posai les doigts par distraction; car, nouvelle arrivée dans la maison, et ne connaissant point celles dont on plaisantait, cela ne m'amusait guère; et quand j'aurais été plus au fait, cela ne m'aurait pas amusée davantage. Il faut trop d'esprit pour bien plaisanter; et puis, qui est-ce qui n'a point un ridicule? Tandis que l'on riait, je faisais des accords; peu à peu j'attirai l'attention. La supérieure vint à moi, et me frappant un petit coup sur l'épaule: Allons, Sainte-Suzanne, me dit-elle, amuse-nous; joue d'abord, et puis après tu chanteras. Je fis ce qu'elle me disait, j'exécutai quelques pièces que j'avais dans les doigts; je préludai de fantaisie; et puis je chantai quelques versets des psaumes de Mondonville. Voilà qui est fort bien, me dit la supérieure; mais nous avons de la sainteté à l'église tant qu'il nous plaît: nous sommes seules; celles-ci sont mes amies, et elles seront aussi les tiennes; chante-nous quelque chose de plus gai. = Quelques unes des religieuses dirent: Mais elle ne sait peut-être que cela; elle est fatiguée de son voyage; il faut la ménager; en voilà bien assez pour une fois. = Non, non, dit la supérieure, elle s'accompagne à merveille, elle a la plus belle voix du monde (et en effet je ne l'ai pas laide; cependant plus de justesse, de douceur et de flexibilité que de force et d'étendue), je ne la tiendrai quitte qu'elle ne nous ait dit autre chose. = J'étais un peu offensée du propos des religieuses; je répondis à la supérieure que cela n'amusait plus les Sœurs. = Mais cela m'amuse encore, moi. = Je me doutais de cette réponse. Je chantai donc une chansonnette assez délicate; et toutes battirent des mains, me louèrent, m'embrassèrent, me caressèrent, m'en demandèrent une seconde; petites minauderies fausses, dictées par la réponse de la supérieure; il n'y en avait presque pas une là qui ne m'eût ôté ma voix et rompu les doigts, si elle l'avait pu. Celles qui n'avaient peut-être entendu de musique de leur vie, s'avisèrent de jeter sur mon chant des mots aussi ridicules que déplaisans, qui ne prirent point auprès de la supérieure. Taisez-vous, leur dit-elle; elle joue et chante comme un ange, et je veux qu'elle vienne ici tous les jours; *j'ai su un peu de clavecin* autrefois, et je veux qu'elle m'y remette. Ah! madame, lui dis-je, quand on a su autrefois, on n'a pas tout oublié... Très-volon-

tiers, cède-moi ta place. Elle préluda, elle joua des choses folles, bizarres, décousues comme ses idées; mais je vis, à travers tous les défauts de son exécution, qu'elle avait la main infiniment plus légère que moi. Je le lui dis; car j'aime à louer, et j'ai rarement perdu l'occasion de le faire avec vérité; cela est si doux! Les religieuses s'éclipsèrent les unes après les autres, et je restai presque seule avec la supérieure à parler musique. Elle était assise; j'étais debout; elle me prenait les mains, et elle me disait en les serrant: Mais outre qu'elle joue bien, c'est qu'elle a les plus jolis doigts du monde; voyez donc, sœur Thérèse.... Sœur Thérèse baissait les yeux, rougissait et bégayait; cependant, que j'eusse les doigts jolis ou non; que la supérieure eût tort ou raison de l'observer, qu'est-ce que cela faisait à cette Sœur? La supérieure m'embrassait par le milieu du corps; et elle trouvait que j'avais la plus jolie taille. Elle m'avait tirée à elle; elle me fit asseoir sur ses genoux; elle me relevait la tête avec les mains, et m'invitait à la regarder; elle louait mes yeux, ma bouche, mes joues, mon teint; je ne répondais rien, j'avais les yeux baissés, et je me laissais aller à toutes ces caresses comme une idiote. Sœur Thérèse était distraite, inquiète, se promenait à droite et à gauche, touchait à tout sans avoir besoin de rien, ne savait que faire de sa personne, regardait par la fenêtre, croyait avoir entendu frapper à la porte; et la supérieure lui dit: Sainte-Thérèse, tu peux t'en aller si tu t'ennuies. = Madame, je ne m'ennuie pas. = C'est que j'ai mille choses à demander à cette enfant. = Je le crois. = Je veux savoir toute son histoire; comment réparerai-je les peines qu'on lui a faites, si je les ignore? Je veux qu'elle me les raconte sans rien omettre; je suis sûre que j'en aurai le cœur déchiré, et que j'en pleurerai; mais n'importe: Sainte-Suzanne, quand est-ce que je saurai tout? = Madame, quand vous l'ordonnerez. = Je t'en prierais tout-à-l'heure, si nous en avions le temps. Quelle heure est-il? Sœur Thérèse répondit: Madame, il est cinq heures, et les vêpres vont sonner. = Qu'elle commence toujours. = Mais, madame, vous m'aviez promis un moment de consolation avant vêpres. J'ai des pensées qui m'inquiètent; je voudrais bien ouvrir mon cœur à maman. Si je vais à l'office sans cela, je ne pourrai prier, je serai distraite. = Non, non, dit la supérieure, tu es folle avec tes idées. Je gage que je sais ce que c'est; nous en parlerons demain. = Ah! chère mère, dit Sœur Thérèse, en se jetant aux pieds de la supérieure, et en fondant en larmes, que ce soit tout-à-l'heure. = Madame, dis-je à la supérieure, en me levant de sur ses genoux où j'étais restée, accordez à ma sœur ce qu'elle vous demande; ne laissez pas durer sa peine; je

vais me retirer ; j'aurai toujours le temps de satisfaire l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi ; et quand vous aurez entendu ma Sœur Thérèse, elle ne souffrira plus... Je fis un mouvement vers la porte pour sortir ; la supérieure me retenait d'une main ; Sœur Thérèse, à genoux, s'était emparée de l'autre, la baisait et pleurait ; et la supérieure lui disait : En vérité, Sainte-Thérèse, tu es bien incommode avec tes inquiétudes ; je te l'ai déjà dit, cela me déplaît, cela me gêne ; je ne veux pas être gênée. = Je le sais, mais je ne suis pas la maîtresse de mes sentimens ; je voudrais et je ne saurais.... = Cependant je m'étais retirée, et j'avais laissé avec la supérieure la jeune Sœur. Je ne pus m'empêcher de la regarder à l'église ; il lui restait de l'abattement et de la tristesse ; nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois ; et il me sembla qu'elle avait de la peine à soutenir mon regard. Pour la supérieure, elle s'était assoupie dans sa stalle.

L'office fut dépêché en un clin d'œil : le chœur n'était pas, à ce qu'il me parut, l'endroit de la maison où l'on se plaisait le plus. On en sortit avec la vitesse et le babil d'une troupe d'oiseaux qui s'échapperaient de leur volière ; et les Sœurs se répandirent les unes chez les autres, en courant, en riant, en parlant ; la supérieure se renferma dans sa cellule, et la Sœur Thérèse s'arrêta sur la porte de la sienne, m'épiant comme si elle eût été curieuse de savoir ce que je deviendrais. Je rentrai chez moi, et la porte de la cellule de la Sœur Thérèse ne se referma que quelque temps après, et se referma doucement. Il me vint en idée que cette jeune fille était jalouse de moi, et qu'elle craignait que je ne lui ravisse la place qu'elle occupait dans les bonnes grâces et l'intimité de la supérieure. Je l'observai plusieurs jours de suite ; et lorsque je me crus suffisamment assurée de mon soupçon par ses petites colères, ses puériles alarmes, sa persévérance à me suivre à la piste, à m'examiner, à se trouver entre la supérieure et moi, à briser nos entretiens, à déprimer mes qualités, à faire sortir mes défauts, plus encore à sa pâleur, à sa douleur, à ses pleurs, au dérangement de sa santé et même de son esprit, je l'allai trouver et je lui dis : Chère amie, qu'avez-vous ? = Elle ne me répondit pas ; ma visite la surprit et l'embarrassa ; elle ne savait ni que dire, ni que faire. = Vous ne me rendez pas assez de justice ; parlez-moi vrai, vous craignez que je n'abuse du goût que notre mère a pris pour moi ; que je ne vous éloigne de son cœur. Rassurez-vous ; cela n'est pas dans mon caractère : si j'étais jamais assez heureuse pour obtenir quelque empire sur son esprit... = Vous aurez tout celui qu'il vous plaira ; elle vous aime ; elle fait aujourd'hui pour vous précisément ce qu'elle a fait pour moi dans les commencemens. =

Eh bien ! soyez sûre que je ne me servirai de la confiance qu'elle m'accordera, que pour vous rendre plus chérie. = Et cela dépendra-t-il de vous? = Et pourquoi cela n'en dépendrait-il pas? = Au lieu de me répondre, elle se jeta à mon cou, et elle me dit en soupirant : Ce n'est pas votre faute, je le sais bien, je me le dis à tout moment; mais promettez-moi... = Que voulez-vous que je vous promette? = Que... = Achevez; je ferai tout ce qui dépendra de moi. = Elle hésita, se couvrit les yeux de ses mains, et me dit d'une voix si basse qu'à peine je l'entendais : Que vous la verrez le moins souvent que vous pourrez.... = Cette demande me parut si étrange, que je ne pus m'empêcher de lui répondre : Et que vous importe que je voie souvent ou rarement notre supérieure? Je ne suis point fâchée que vous la voyiez sans cesse, moi. Vous ne devez pas être plus fâchée que j'en fasse autant; ne suffit-il pas que je vous proteste que je ne vous nuirai auprès d'elle, ni à vous, ni à personne ? = Elle ne me répondit que par ces mots qu'elle prononça d'une manière douloureuse, en se séparant de moi, et en se jetant sur son lit : Je suis perdue ! = Perdue ! Et pourquoi ? Mais il faut que vous me croyiez la plus méchante créature qui soit au monde !

Nous en étions là lorsque la supérieure entra. Elle avait passé à ma cellule; elle ne m'y avait point trouvée; elle avait parcouru presque toute la maison inutilement; il ne lui vint pas en pensée que j'étais chez Sœur Sainte-Thérèse. Lorsqu'elle l'eut appris par celles qu'elle avait envoyées à ma découverte, elle accourut. Elle avait un peu de trouble dans le regard et sur son visage; mais toute sa personne était si rarement ensemble ! Sainte-Thérèse était en silence, assise sur son lit, moi debout. Je lui dis : Ma chère Mère, je vous demande pardon d'être venue ici sans votre permission. = Il est vrai, me répondit-elle, qu'il eût été mieux de la demander. = Mais cette chère Sœur m'a fait compassion; j'ai vu qu'elle était en peine. = Et de quoi? = Vous le dirai-je? Et pourquoi ne vous le dirais-je pas? C'est une délicatesse qui fait tant d'honneur à son âme, et qui marque si vivement son attachement pour vous. Les témoignages de bonté que vous m'avez donnés, ont alarmé sa tendresse; elle a craint que je n'obtinsse dans votre cœur la préférence sur elle; ce sentiment de jalousie, si honnête d'ailleurs, si naturel et si flatteur pour vous, chère Mère, était, à ce qu'il m'a semblé, devenu cruel pour ma Sœur; et je la rassurais. = La supérieure, après m'avoir écoutée, prit un air sévère et imposant, et lui dit : Sœur Thérèse, je vous ai aimée, et je vous aime encore; je n'ai point à me plaindre de vous, et vous n'aurez point à vous plaindre de moi; mais je ne saurais souffrir ces préten-

tions exclusives. Défaites-vous-en, si vous craignez d'éteindre ce qui me reste d'attachement pour vous, et si vous vous rappelez le sort de la Sœur Agathe... Puis, se tournant vers moi, elle me dit : C'est cette grande brune que vous voyez au chœur vis-à-vis de moi. ( Car je me répandais si peu ; il y avait si peu de temps que j'étais à la maison ; j'étais si nouvelle, que je ne savais pas encore tous les noms de mes compagnes. ) Elle ajouta : Je l'aimais, lorsque Sœur Thérèse entra ici, et que je commençai à la chérir. Elle eut les mêmes inquiétudes ; elle fit les mêmes folies : je l'en avertis ; elle ne se corrigea point, et je fus obligée d'en venir à des voies sévères qui ont duré trop long-temps, et qui sont très-contraires à mon caractère ; car elles vous diront toutes que je suis bonne, et que je ne punis jamais qu'à contre-cœur.... Puis s'adressant à Sainte-Thérèse, elle ajouta : Mon enfant, je ne veux point être gênée, je vous l'ai déjà dit ; vous me connaissez ; ne me faites point sortir de mon caractère.... Ensuite elle me dit, en s'appuyant d'une main sur mon épaule : Venez, Sainte-Suzanne ; reconduisez-moi. Nous sortîmes. Sœur Thérèse voulut nous suivre ; mais la supérieure détournant la tête négligemment par-dessus mon épaule, lui dit d'un ton de despotisme : Rentrez dans votre cellule, et n'en sortez pas que je ne vous le permette.... Elle obéit, ferma sa porte avec violence, et s'échappa en quelques discours qui firent frémir la supérieure ; je ne sais pourquoi, car ils n'avaient pas de sens. Je vis sa colère, et je lui dis : Chère Mère, si vous avez quelque bonté pour moi, pardonnez à ma Sœur Thérèse ; elle a la tête perdue, elle ne sait ce qu'elle dit, elle ne sait ce qu'elle fait. = Que je lui pardonne ? Je le veux bien ; mais que me donnerez-vous ? = Ah ! chère Mère, serai-je assez heureuse pour avoir quelque chose qui vous plût et qui vous apaisât ? = Elle baissa les yeux, rougit et soupira ; en vérité, c'était comme un amant. Elle me dit ensuite, en se jetant nonchalamment sur moi, comme si elle eût défailli : Approchez votre front, que je le baise..... Je me penchai, et elle me baisa le front. Depuis ce temps, sitôt qu'une religieuse avait fait quelque faute, j'intercédais pour elle, et j'étais sûre d'obtenir sa grâce par quelque faveur innocente ; c'était toujours un baiser ou sur le front, ou sur le cou, ou sur les yeux, ou sur les joues, ou sur la bouche, ou sur les mains, ou sur la gorge, ou sur les bras, mais plus souvent sur la bouche ; elle trouvait que j'avais l'haleine pure, les dents blanches, et les lèvres fraîches et vermeilles. En vérité je serais bien belle, si je méritais la plus petite partie des éloges qu'elle me donnait : si c'était mon front, il était blanc, uni et d'une forme charmante ; si c'étaient mes yeux, ils étaient brillans ; si

c'étaient mes joues, elles étaient vermeilles et douces; si c'étaient mes mains, elles étaient petites et potelées; si c'était ma gorge, elle était d'une fermeté de pierre et d'une forme admirable; si c'étaient mes bras, il était impossible de les avoir mieux tournés et plus ronds; si c'était mon cou, aucune des Sœurs ne l'avait mieux fait et d'une beauté plus exquise et plus rare : que sais-je tout ce qu'elle me disait! Il y avait bien quelque chose de vrai dans ses louanges; j'en rabattais beaucoup, mais non pas tout. Quelquefois, en me regardant de la tête aux pieds, avec un air de complaisance que je n'ai jamais vu à aucune autre femme, elle me disait : Non, c'est le plus grand bonheur que Dieu l'ait appelée dans la retraite; avec cette figure-là, dans le monde, elle aurait damné autant d'hommes qu'elle en aurait vus; et elle se serait damnée avec eux. Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

Cependant nous nous avancions vers sa cellule; je me disposais à la quitter; mais elle me prit par la main et me dit : Il est trop tard pour commencer votre histoire de Sainte-Marie et de Longchamp; mais entrez, vous me donnerez une petite leçon de clavecin. Je la suivis. En un moment elle eut ouvert le clavecin, préparé un livre, approché une chaise; car elle était vive. Je m'assis. Elle pensa que je pourrais avoir froid; elle détacha de dessus les chaises un coussin qu'elle posa devant moi, se baissa et me prit les deux pieds, qu'elle mit dessus; ensuite elle alla se placer derrière la chaise et s'appuyer sur le dossier. Je fis d'abord des accords; ensuite je jouai quelques pièces de Couperin, de Rameau, de Scarlatti : cependant elle avait levé un coin de mon linge de cou, sa main était placée sur mon épaule nue, et l'extrémité de ses doigts posée sur ma gorge. Elle soupirait; elle paraissait oppressée, son haleine s'embarrassait; la main qu'elle tenait sur mon épaule d'abord la pressait fortement, puis elle ne la pressait plus du tout, comme si elle eût été sans force et sans vie; et sa tête tombait sur la mienne. En vérité cette folle-là était d'une sensibilité incroyable, et avait le goût le plus vif pour la musique; je n'ai jamais connu personne sur qui elle eût produit des effets aussi singuliers.

Nous nous amusions ainsi d'une manière aussi simple que douce, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit avec violence; j'en eus frayeur, et la supérieure aussi : c'était cette extravagante de Sainte-Thérèse : son vêtement était en désordre, ses yeux étaient troublés; elle nous parcourait l'une et l'autre avec l'attention la plus bizarre; les lèvres lui tremblaient, elle ne pouvait parler. Cependant elle revint à elle, et se jeta aux pieds de la supérieure; je joignis ma prière à la sienne, et j'obtins encore son pardon : la supérieure lui protesta, de la manière la plus ferme, que ce

serait le dernier, du moins pour des fautes de cette nature ; et nous sortîmes toutes deux ensemble.

En retournant dans nos cellules, je lui dis : Chère Sœur, prenez garde, vous indisposerez notre Mère ; je ne vous abandonnerai pas ; mais vous userez mon crédit auprès d'elle ; et je serai désespérée de ne pouvoir plus rien ni pour vous ni pour aucune autre. Mais quelles sont vos idées ? = Point de réponse. = Que craignez-vous de moi ? = Point de réponse. = Est-ce que notre Mère ne peut pas nous aimer également toutes deux ? = Non, non, me répondit-elle avec violence, cela ne se peut ; bientôt je lui répugnerai, et j'en mourrai de douleur. Ah ! pourquoi êtes-vous venue ici ? vous n'y serez pas heureuse long-temps, j'en suis sûre ; et je serai malheureuse pour toujours. = Mais, lui dis-je, c'est un grand malheur, je le sais, que d'avoir perdu la bienveillance de sa supérieure ; mais j'en connais un plus grand, c'est de l'avoir méritée : vous n'avez rien à vous reprocher. = Ah ! plût à Dieu ! = Si vous vous accusez en vous-même de quelque faute, il faut la réparer ; et le moyen le plus sûr, c'est d'en supporter patiemment la peine. = Je ne saurais, je ne saurais ; et puis, est-ce à elle à m'en punir ! = A elle, Sœur Thérèse, à elle ! est-ce qu'on parle ainsi d'une supérieure ? Cela n'est pas bien ; vous vous oubliez. Je suis sûre que cette faute est plus grande qu'aucune de celles que vous vous reprochez. = Ah ! plût à Dieu ! me dit-elle encore, plût à Dieu !... et nous nous séparâmes ; elle pour se désoler dans sa cellule, moi pour aller rêver dans la mienne à la bizarrerie des têtes de femmes. Voilà l'effet de la retraite. L'homme est né pour la société ; séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'éleveront dans son cœur ; des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce ; dans un cloître, où l'idée de la nécessité se joint à celle de servitude, c'est pis encore. On sort d'une forêt, on ne sort plus d'un cloître ; on est libre dans la forêt, on est esclave dans le cloître. Il faut peut-être plus de force d'âme encore pour résister à la solitude qu'à la misère ; la misère avilit, la retraite déprave. Vaut-il mieux vivre dans l'abjection que dans la folie ? C'est ce que je n'oserais décider ; mais il faut éviter l'une et l'autre.

Je voyais croître de jour en jour la tendresse que la supérieure avait conçue pour moi. J'étais sans cesse dans sa cellule, ou elle était dans la mienne ; pour la moindre indisposition, elle m'ordonnait l'infirmerie, elle me dispensait des offices, elle m'envoyait coucher de bonne heure, ou m'interdisait l'oraison du

matin. Au chœur, au réfectoire, à la récréation, elle trouvait moyen de me donner des marques d'amitié; au chœur, s'il se rencontrait un verset qui contînt quelque sentiment affectueux et tendre, elle le chantait en me l'adressant, ou elle me regardait s'il était chanté par une autre; au réfectoire, elle m'envoyait toujours quelque chose de ce qu'on lui servait d'exquis; à la récréation, elle m'embrassait par le milieu du corps, elle me disait les choses les plus douces et les plus obligeantes; on ne lui faisait aucun présent que je ne le partageasse; chocolat, sucre, café, liqueurs, tabac, linge, mouchoirs, quoi que ce fût; elle avait déparé sa cellule d'estampes, d'ustensiles, de meubles et d'une infinité de choses agréables ou commodes, pour en orner la mienne; je ne pouvais presque pas m'en absenter un moment, qu'à mon retour je ne me trouvasse enrichie de quelques dons. J'allais l'en remercier chez elle, et elle en ressentait une joie qui ne peut s'exprimer; elle m'embrassait, me caressait, me prenait sur ses genoux, m'entretenait des choses les plus secrètes de la maison, et se promettait, si je l'aimais, une vie mille fois plus heureuse que celle qu'elle aurait passée dans le monde. Après cela elle s'arrêtait, me regardait avec des yeux attendris, et me disait : Sœur Suzanne, m'aimez-vous? = Et comment ferais-je pour ne pas vous aimer? Il faudrait que j'eusse l'âme bien ingrate. = Cela est vrai. = Vous avez tant de bonté. = Dites de goût pour vous.... Et en prononçant ces mots, elle baissait les yeux; la main dont elle me tenait embrassée me serrait plus fortement; celle qu'elle avait appuyée sur mon genou pressait davantage; elle m'attirait sur elle; mon visage se trouvait placé sur le sien, elle soupirait, elle se renversait sur sa chaise; elle tremblait; on eût dit qu'elle avait à me confier quelque chose, et qu'elle n'osait; elle versait des larmes, et puis elle me disait : Ah! Sœur Suzanne, vous ne m'aimez pas! = Je ne vous aime pas, chère Mère! = Non. = Et dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour vous le prouver. = Il faudrait que vous le devinassiez. = Je cherche, je ne devine rien. = Cependant elle avait levé son linge de cou, et elle avait mis une de mes mains sur sa gorge; elle se taisait, je me taisais aussi; elle paraissait goûter le plus grand plaisir. Elle m'invitait à lui baiser le front, les joues, les yeux et la bouche; et je lui obéissais : je ne crois pas qu'il y eût du mal à cela; cependant son plaisir s'accroissait; et comme je ne demandais pas mieux que d'ajouter à son bonheur d'une manière innocente, je lui baisais encore le front, les joues, les yeux et la bouche. La main qu'elle avait posée sur mon genou se promenait sur tous mes vêtemens, depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'à ma ceinture, me pressant

tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses, je les redoublais; enfin il vint un moment, je ne sais si ce fut de plaisir ou de peine, où elle devint pâle comme la mort; ses yeux se fermèrent, tout son corps se tendit avec violence, ses lèvres se pressèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère; puis sa bouche s'entr'ouvrit, et elle me parut mourir en poussant un profond soupir. Je me levai brusquement; je crus qu'elle se trouvait mal; je voulais sortir, appeler. Elle entr'ouvrit faiblement les yeux, et me dit d'une voix éteinte: Innocente! ce n'est rien; qu'allez-vous faire? arrêtez.... Je la regardai avec des yeux hébêtés, incertaine si je resterais ou si je sortirais. Elle rouvrit encore les yeux; elle ne pouvait plus parler du tout; elle me fit signe d'approcher et de me replacer sur ses genoux. Je ne sais ce qui se passait en moi; je craignais, je tremblais, le cœur me palpitait, j'avais de la peine à respirer, je me sentais troublée, oppressée, agitée, j'avais peur; il me semblait que les forces m'abandonnaient et que j'allais défaillir; cependant je ne saurais dire que ce fût de la peine que je ressentisse. J'allais près d'elle; elle me fit signe encore de la main de m'asseoir sur ses genoux; je m'assis. Elle était comme morte, et moi comme si j'allais mourir. Nous demeurâmes assez long-temps l'une et l'autre dans cet état singulier. Si quelque religieuse fût survenue, en vérité elle eût été bien effrayée; elle aurait imaginé, ou que nous nous étions trouvées mal, ou que nous nous étions endormies. Cependant cette bonne supérieure, car il est impossible d'être si sensible et de n'être pas bonne, me parut revenir à elle. Elle était toujours renversée sur sa chaise; ses yeux étaient toujours fermés, mais son visage s'était animé des plus belles couleurs: elle prenait une de mes mains qu'elle baisait, et moi je lui disais: Ah! chère Mère, vous m'avez bien fait peur.....Elle sourit doucement, sans ouvrir les yeux. Mais est-ce que vous n'avez pas souffert? = Non. = Je l'ai cru. = L'innocente! Ah! la chère innocente! qu'elle me plaît!....En disant ces mots elle se releva, se remit sur sa chaise, me prit à brasse-corps, et me baisa sur les joues avec beaucoup de force, puis elle me dit: Quel âge avez-vous? = Je n'ai pas encore vingt ans. = Cela ne se conçoit pas. = Chère Mère, rien n'est plus vrai. = Je veux savoir toute votre vie; vous me la direz? = Oui, chère Mère. = Toute? = Toute. = Mais on pourrait venir; allons nous mettre au clavecin: vous me donnerez leçon....— Nous y allâmes; mais je ne sais comment cela se fit; les mains me tremblaient, le papier ne me montrait qu'un amas confus de notes; je ne pus jamais jouer. Je le lui dis, elle se mit à rire; elle

prit ma place, mais ce fut pis encore ; à peine pouvait-elle soutenir ses bras. Mon enfant, me dit-elle, je vois que tu n'es guère en état de me montrer ni moi d'apprendre ; je suis un peu fatiguée, il faut que je me repose, adieu. Demain, sans plus tarder, je veux savoir tout ce qui s'est passé dans cette chère petite âme-là ; adieu....... Les autres fois, quand je sortais, elle m'accompagnait jusqu'à sa porte ; elle me suivait des yeux tout le long du corridor jusqu'à la mienne ; elle me jetait un baiser avec les mains, et ne rentrait chez elle que quand j'étais rentrée chez moi ; cette fois-ci, à peine se leva-t-elle ; ce fut tout ce qu'elle put faire que de gagner le fauteuil qui était à côté de son lit ; elle s'assit, pencha la tête sur son oreiller, me jeta le baiser avec les mains : ses yeux se fermèrent, et je m'en allai.

Ma cellule était presque vis-à-vis de la cellule de Sainte-Thérèse ; la sienne était ouverte ; elle m'attendait, elle m'arrêta, et me dit : Ah ! Sainte-Suzanne, vous venez de chez notre Mère? = Oui, lui dis-je. = Vous y êtes demeurée long-temps. = Autant qu'elle l'a voulu. = Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. = Je ne vous ai rien promis. = Oseriez-vous me dire ce que vous y avez fait?... = Quoique ma conscience ne me reprochât rien, je vous avouerai cependant, monsieur le marquis, que sa question me troubla ; elle s'en aperçut, elle insista, et je lui répondis : Chère Sœur, peut-être ne m'en croiriez-vous pas ; mais vous en croirez peut-être notre chère Mère, et je la prierai de vous en instruire. = Ma chère Sainte-Suzanne, me dit-elle avec vivacité, gardez-vous-en bien ; vous ne voulez pas me rendre malheureuse ; elle ne me le pardonnerait jamais ; vous ne la connaissez pas : elle est capable de passer de la plus grande sensibilité jusqu'à la férocité ; je ne sais pas ce que je deviendrais. Promettez-moi de ne lui rien dire. = Vous le voulez? = Je vous le demande à genoux. Je suis désespérée, je vois bien qu'il faut se résoudre ; je me résoudrai. Promettez-moi de ne lui rien dire... = Je la relevai, je lui donnai ma parole, elle y compta, elle eut raison ; et nous nous renfermâmes, elle dans sa cellule, moi dans la mienne.

Rentrée chez moi, je me trouvai rêveuse ; je voulus prier, et je ne le pus pas ; je cherchai à m'occuper ; je commençai un ouvrage que je quittai pour un autre, que je quittai pour un autre encore ; mes mains s'arrêtaient d'elles-mêmes, et j'étais comme imbécile ; jamais je n'avais rien éprouvé de pareil. Mes yeux se fermèrent d'eux-mêmes ; je fis un petit sommeil, quoique je ne dorme jamais le jour. Réveillée, je m'interrogeai sur ce qui s'était passé entre la supérieure et moi, je m'examinai ; je crus entrevoir en m'examinant encore.... mais c'était des idées si

vagues, si folles, si ridicules, que je les rejetai loin de moi. Le résultat de mes réflexions, c'est que c'était peut-être une maladie à laquelle elle était sujette; puis il m'en vint une autre, c'est que peut-être cette maladie se gagnait, que Sainte-Thérèse l'avait prise, et que je la prendrais aussi.

Le lendemain, après l'office du matin, notre supérieure me dit : Sainte-Suzanne, c'est aujourd'hui que j'espère savoir tout ce qui vous est arrivé; venez... J'allai. Elle me fit asseoir dans son fauteuil à côté de son lit, et elle se mit sur une chaise un peu plus basse; je la dominais un peu, parce que je suis plus grande, et que j'étais plus élevée. Elle était si proche de moi, que mes deux genoux étaient entrelacés dans les siens, et elle était accoudée sur son lit. Après un petit moment de silence, je lui dis : Quoique je sois bien jeune, j'ai bien eu de la peine; il y aura bientôt vingt ans que je suis au monde, et vingt ans que je souffre. Je ne sais si je pourrai vous dire tout, et si vous aurez le cœur de l'entendre; peines chez mes parens, peines au couvent de Sainte-Marie, peines au couvent de Longchamp, peines partout; chère Mère, par où voulez-vous que je commence? = Par les premières. = Mais, lui dis-je, chère Mère, cela sera bien long et bien triste, et je ne voudrais pas vous attrister si long-temps. = Ne crains rien; j'aime à pleurer : c'est un état délicieux pour une âme tendre, que celui de verser des larmes. Tu dois aimer à pleurer aussi; tu essuieras mes larmes, j'essuierai les tiennes, et peut-être nous serons heureuses au milieu du récit de tes souffrances; qui sait jusqu'où l'attendrissement peut nous mener?... et en prononçant ces derniers mots, elle me regarda de bas en haut avec des yeux déjà humides; elle me prit les deux mains; elle s'approcha de moi plus près encore, en sorte qu'elle me touchait et que je la touchais. Raconte, mon enfant, dit-elle; j'attends, je me sens les dispositions les plus pressantes à m'attendrir; je ne pense pas avoir eu de ma vie un jour plus compatissant et plus affectueux..... Je commençai donc mon récit à peu près comme je viens de vous l'écrire. Je ne saurais vous dire l'effet qu'il produisit sur elle, les soupirs qu'elle poussa, les pleurs qu'elle versa, les marques d'indignation qu'elle donna contre mes cruels parens, contre les filles affreuses de Sainte-Marie, contre celles de Longchamp; je serais bien fâchée qu'il leur arrivât la plus petite partie des maux qu'elle leur souhaita; je ne voudrais pas avoir arraché un cheveu de la tête de mon plus cruel ennemi. De temps en temps elle m'interrompait : elle se levait, elle se promenait, puis elle se rasseyait à sa place; d'autres fois elle levait les yeux et les mains au ciel, et puis elle se cachait la tête entre mes genoux. Quand je lui parlai de ma scène du cachot,

de celle de mon exorcisme, de mon amende honorable, elle poussa presque des cris ; quand je fus à la fin, je me tus, et elle resta pendant quelque temps le corps penché sur son lit, le visage caché dans sa couverture, et les bras étendus au-dessus de sa tête; et moi, je lui disais : Chère Mère, je vous demande pardon de toute la peine que je vous ai causée; je vous en avais prévenue, mais c'est vous qui l'avez voulu.... et elle ne me répondait que par ces mots : Les méchantes créatures ! les horribles créatures ! Il n'y a que dans les couvens, où l'humanité puisse s'éteindre à ce point. Lorsque la haine vient à s'unir à la mauvaise humeur habituelle, on ne sait plus où les choses seront portées. Heureusement je suis douce; j'aime toutes mes religieuses; elles ont pris, les unes plus, les autres moins de mon caractère, et toutes elles s'aiment entre elles. Mais comment cette faible santé a-t-elle pu résister à tant de tourmens? Comment tous ces petits membres n'ont-ils pas été brisés? Comment toute cette machine délicate n'a-t-elle pas été détruite? Comment l'éclat de ces yeux ne s'est-il pas éteint dans les larmes? Les cruelles ! serrer ces bras, avec des cordes !... et elle me prenait les bras et elle les baisait.... Noyer de larmes ces yeux !... et elle les baisait.... Arracher la plainte et le gémissement de cette bouche !... et elle la baisait.... Condamner ce visage charmant et serein à se couvrir sans cesse des nuages de la tristesse !... et elle le baisait... Faner les roses de ces joues !... et elle les flattait de la main, et les baisait.... Déparer cette tête ! arracher ces cheveux ! charger ce front de soucis !... et elle baisait ma tête, mon front, mes cheveux.... Oser entourer ce cou d'une corde, et déchirer ces épaules avec des pointes aiguës !... et elle écartait mon linge de cou et de tête; elle entr'ouvrait le haut de ma robe; mes cheveux tombaient épars sur mes épaules découvertes; ma poitrine était à demi-nue, et ses baisers se répandaient sur mon cou, sur mes épaules découvertes, et sur ma poitrine à demi-nue. Je m'aperçus alors, au tremblement qui la saisissait, au trouble de son discours, à l'égarement de ses yeux et de ses mains, à son genou qui se pressait entre les miens, à l'ardeur dont elle me serrait, et à la violence dont ses bras m'enlaçaient, que sa maladie ne tarderait pas à la prendre. Je ne sais ce qui se passait en moi; mais j'étais saisie d'une frayeur, d'un tremblement et d'une défaillance qui me vérifiaient le soupçon que j'avais eu que son mal était contagieux. Je lui dis : Chère Mère, voyez dans quel désordre vous m'avez mise ! si l'on venait... = Reste, reste, me dit-elle d'une voix oppressée; on ne viendra pas..... Cependant je faisais effort pour me lever et m'arracher d'elle, et je lui disais: Chère Mère, prenez garde,

voilà votre mal qui va vous prendre. Souffrez que je m'éloigne... Je voulais m'éloigner ; je le voulais, cela est sûr ; mais je ne le pouvais pas. Je ne me sentais aucune force ; mes genoux se dérobaient sous moi. Elle était assise, j'étais debout, elle m'attirait ; je craignis de tomber sur elle et de la blesser ; je m'assis sur le bord de son lit, et je lui dis : Chère Mère, je ne sais ce que j'ai, je me trouve mal. = Et moi aussi, me dit-elle ; mais repose-toi un moment, cela passera, ce ne sera rien.... En effet, ma supérieure reprit du calme, et moi aussi. Nous étions l'une et l'autre abattues ; moi, la tête penchée sur son oreiller ; elle, la tête posée sur un de mes genoux, le front placé sur une de mes mains. Nous restâmes quelques momens dans cet état ; je ne sais ce qu'elle pensait ; pour moi, je ne pensais à rien, je ne le pouvais, j'étais d'une faiblesse qui m'occupait tout entière. Nous gardions le silence, lorsque la supérieure le rompit la première ; elle me dit : Suzanne, il m'a paru par ce que vous m'avez dit de votre première supérieure, qu'elle vous était fort chère. = Beaucoup. = Elle ne vous aimait pas mieux que moi, mais elle était mieux aimée de vous... Vous ne me répondez pas ? = J'étais malheureuse, elle adoucissait mes peines. = Mais d'où vient votre répugnance pour la vie religieuse ? Suzanne, vous ne m'avez pas tout dit. = Pardonnez-moi, madame. = Quoi ! il n'est pas possible, aimable comme vous l'êtes, car, mon enfant, vous l'êtes beaucoup, vous ne savez pas combien, que personne ne vous l'ait dit. = On me l'a dit. = Et celui qui vous le disait ne vous déplaisait pas ? = Non. = Et vous vous êtes pris de goût pour lui ? = Point du tout. = Quoi ! votre cœur n'a jamais rien senti ? = Rien. = Quoi ! ce n'est pas une passion, ou secrète ou désapprouvée de vos parens, qui vous a donné de l'aversion pour le couvent ? Confiez-moi cela ; je suis indulgente. = Je n'ai, chère Mère, rien à vous confier là-dessus. = Mais, encore une fois, d'où vient votre répugnance pour la vie religieuse ? = De la vie même. J'en hais les devoirs, les occupations, la retraite, la contrainte ; il me semble que je suis appelée à autre chose. = Mais à quoi cela vous semble-t-il ? = A l'ennui qui m'accable ; je m'ennuie. = Ici même ? = Oui, chère Mère ; ici même, malgré toute la bonté que vous avez pour moi. = Mais, est-ce que vous éprouvez en vous-même des mouvemens, des désirs ? = Aucun. = Je le crois ; vous me paraissez d'un caractère tranquille. = Assez. = Froid, même. = Je ne sais. = Vous ne connaissez pas le monde ? = Je le connais peu. = Quel attrait peut-il donc avoir pour vous ? = Cela ne m'est pas bien expliqué ; mais il faut pourtant qu'il en ait. = Est-ce la liberté que vous regrettez ? = C'est cela, et peut-être beaucoup d'autres

choses. = Et ces autres choses, quelles sont-elles? Mon amie, parlez-moi à cœur ouvert, voudriez-vous être mariée? = Je l'aimerais mieux que d'être ce que je suis; cela est certain. = Pourquoi cette préférence? = Je l'ignore. = Vous l'ignorez? Mais, dites-moi, quelle impression fait sur vous la présence d'un homme? = Aucune : s'il a de l'esprit et qu'il parle bien, je l'écoute avec plaisir; s'il est d'une belle figure, je le remarque. = Et votre cœur est tranquille? = Jusqu'à présent, il est resté sans émotion. = Quoi! lorsqu'ils ont attaché leurs regards animés sur les vôtres, vous n'avez pas ressenti.... = Quelquefois de l'embarras; ils me faisaient baisser les yeux. = Et sans aucun trouble? = Aucun. = Et vos sens ne vous disaient rien? = Je ne sais ce que c'est que le langage des sens. = Ils en ont un, cependant. = Cela se peut. = Et vous ne le connaissez pas? = Point du tout. = Quoi! vous.... C'est un langage bien doux; et voudriez-vous le connaître? = Non, chère Mère; à quoi cela me servirait-il? = A dissiper votre ennui. = A l'augmenter, peut-être. Et puis, que signifie ce langage des sens, sans objet? = Quand on parle, c'est toujours à quelqu'un; cela vaut mieux sans doute que de s'entretenir seule, quoique ce ne soit pas tout-à-fait sans plaisir. = Je n'entends rien à cela. = Si tu voulais, chère enfant, je te deviendrais plus claire. = Non, chère Mère, non. Je ne sais rien; et j'aime mieux ne rien savoir, que d'acquérir des connaissances qui me rendraient peut-être plus à plaindre que je ne le suis. Je n'ai point de désirs, et je n'en veux point chercher que je ne pourrais satisfaire. = Et pourquoi ne le pourrais-tu pas? = Et comment le pourrais-je? = Comme moi. = Comme vous! Mais il n'y a personne dans cette maison. = J'y suis, chère amie; vous y êtes. = Eh bien! que vous suis-je? que m'êtes-vous? = Qu'elle est innocente! = Oh! il est vrai, chère Mère, que je le suis beaucoup, et que j'aimerais mieux mourir que de cesser de l'être... = Je ne sais ce que ces derniers mots pouvaient avoir de fâcheux pour elle, mais ils la firent tout à coup changer de visage; elle devint sérieuse, embarrassée; sa main, qu'elle avait posée sur un de mes genoux, cessa d'abord de le presser, et puis se retira; elle tenait ses yeux baissés. Je lui dis : Ma chère Mère, qu'est-ce qui m'est arrivé? Est-ce qu'il me serait échappé quelque chose qui vous aurait offensé? Pardonnez-moi. J'use de la liberté que vous m'avez accordée; je n'étudie rien de ce que j'ai à vous dire; et puis quand je m'étudierais, je ne dirais pas autrement, peut-être plus mal. Les choses dont nous nous entretenons me sont si étrangères! Pardonnez-moi.... En disant ces derniers mots, je jetai mes deux bras autour de son cou, et je posai ma tête sur son épaule. Elle jeta les deux siens autour de moi, et me serra

fort tendrement. Nous demeurâmes ainsi quelques instans; ensuite, reprenant sa tendresse et sa sérénité, elle me dit : Suzanne, dormez-vous bien? = Fort bien, lui dis-je, surtout depuis quelque temps. = Vous endormez-vous tout de suite? = Assez communément. = Mais quand vous ne vous endormez pas tout de suite, à quoi pensez-vous? = A ma vie passée, à celle qui me reste, ou je prie Dieu, ou je pleure; que sais-je? = Et le matin, quand vous vous éveillez de bonne heure? = Je me lève. = Tout de suite? = Tout de suite. = Vous n'aimez donc pas à rêver? = Non. = A vous reposer sur votre oreiller? = Non. = A jouir de la douce chaleur du lit? = Non. = Jamais?... Elle s'arrêta à ce mot, et elle eut raison; ce qu'elle avait à me demander n'était pas bien, et peut-être ferais-je beaucoup plus mal de le dire, mais j'ai résolu de ne rien celer..... Jamais vous n'avez été tentée de regarder, avec complaisance, combien vous êtes belle? = Non, chère Mère. Je ne sais pas si je suis si belle que vous le dites; et puis, quand je le serais, c'est pour les autres qu'on est belle, et non pour soi. = Jamais vous n'avez pensé à promener vos mains sur cette belle gorge, sur ces cuisses, sur ce ventre, sur ces chairs si fermes, si douces et si blanches? = Oh! pour cela non, il y a du péché à cela; et si cela m'était arrivé, je ne sais comment j'aurais fait pour l'avouer à confesse... Je ne sais ce que nous dîmes encore, lorsqu'on vint l'avertir qu'on la demandait au parloir. Il me parut que cette visite lui causait du dépit, et qu'elle aurait mieux aimé continuer de causer avec moi, quoique ce que nous disions ne valût guère la peine d'être regretté; cependant nous nous séparâmes.

Jamais la communauté n'avait été plus heureuse que depuis que j'y étais entrée. La supérieure paraissait avoir perdu l'inégalité de son caractère; on disait que je l'avais fixée. Elle donna même en ma faveur plusieurs jours de récréation, et ce qu'on appelle des fêtes; ces jours on est un peu mieux servi qu'à l'ordinaire; les offices sont plus courts, et tout le temps qui les sépare est accordé à la récréation. Mais ce temps heureux devait passer pour les autres et pour moi.

La scène que je viens de peindre fut suivie d'un grand nombre d'autres semblables que je néglige. Voici la suite de la précédente.

L'inquiétude commençait à s'emparer de la supérieure; elle perdait sa gaieté, son embonpoint, son repos. La nuit suivante, lorsque tout le monde dormait et que la maison était dans le silence, elle se leva; après avoir erré quelque temps dans les corridors, elle vint à ma cellule. J'ai le sommeil léger, je crus la reconnaître. Elle s'arrêta. En s'appuyant le front apparem-

ment contre ma porte, elle fit assez de bruit pour me réveiller, si j'avais dormi. Je gardai le silence; il me sembla que j'entendais une voix qui se plaignait, quelqu'un qui soupirait; j'eus d'abord un léger frisson, ensuite je me déterminai à dire *Ave*. Au lieu de me répondre, on s'éloignait à pas léger. On revint quelque temps après; les plaintes et les soupirs recommencèrent; je dis encore *Ave*, et l'on s'éloigna pour la seconde fois. Je me rassurai, et je m'endormis. Pendant que je dormais on entra, on s'assit à côté de mon lit; mes rideaux étaient entr'ouverts; on tenait une petite bougie dont la lumière m'éclairait le visage, et celle qui la portait me regardait dormir; ce fut du moins ce que j'en jugeai à son attitude, lorsque j'ouvris les yeux; et cette personne c'était la supérieure. Je me levai subitement; elle vit ma frayeur; elle me dit : Suzanne, rassurez-vous; c'est moi.... Je me remis la tête sur mon oreiller, et je lui dis : Chère Mère, que faites-vous ici à l'heure qu'il est? Qu'est-ce qui peut vous avoir amenée? Pourquoi ne dormez-vous pas? = Je ne saurais dormir, me répondit-elle; je ne dormirai de long-temps. Ce sont des songes fâcheux qui me tourmentent; à peine ai-je les yeux fermés, que les peines que vous avez souffertes se retracent à mon imagination; je vous vois entre les mains de ces inhumaines, je vois vos cheveux épars sur votre visage, je vous vois les pieds ensanglantés, la torche au poing, la corde au cou; je crois qu'elles vont disposer de votre vie; je frissonne, je tremble; une sueur froide se répand sur tout mon corps; je veux aller à votre secours; je pousse des cris, je m'éveille; et c'est inutilement que j'attends que le sommeil revienne. Voilà ce qui m'est arrivé cette nuit; j'ai craint que le ciel ne m'annonçât quelque malheur arrivé à mon amie; je me suis levée, je me suis approchée de votre porte, j'ai écouté; il m'a semblé que vous ne dormiez pas; vous avez parlé, je me suis retirée; je suis revenue, vous avez encore parlé, et je me suis encore éloignée; je suis revenue une troisième fois; et lorsque j'ai cru que vous dormiez, je suis entrée. Il y a déjà quelque temps que je suis à côté de vous, et que je crains de vous éveiller : j'ai balancé d'abord si je tirerais vos rideaux; je voulais m'en aller, crainte de troubler votre repos; mais je n'ai pu résister au désir de voir si ma chère Suzanne se portait bien; je vous ai regardée : que vous êtes belle à voir, même quand vous dormez! Ma chère Mère, que vous êtes bonne! = J'ai pris du froid; mais je sais que je n'ai rien à craindre de fâcheux pour mon enfant, et je crois que je dormirai. Donnez-moi votre main. = Je la lui donnai. = Que son pouls est tranquille! qu'il est égal! rien ne l'émeut. = J'ai le sommeil assez paisible. = Que vous êtes heureuse! = Chère

Mère, vous continuerez à vous refroidir. = Vous avez raison ; adieu, belle amie, adieu, je m'en vais. = Cependant elle ne s'en allait pas, elle continuait à me regarder ; deux larmes coulèrent de ses yeux. Chère Mère, lui dis-je, qu'avez-vous ? vous pleurez ; que je suis fâchée de vous avoir entretenue de mes peines !... A l'instant elle ferma ma porte, elle éteignit sa bougie, et elle se précipita sur moi. Elle me tenait embrassée ; elle était sur ma couverture à côté de moi ; son visage était collé sur le mien, ses larmes mouillaient mes joues ; elle soupirait, et elle me disait d'une voix plaintive et entrecoupée : Chère amie, ayez pitié de moi ! = Chère Mère, lui dis-je, qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous trouvez mal ? Que faut-il que je fasse ? = Je tremble, me dit-elle, je frissonne ; un froid mortel s'est répandu sur moi. = Voulez-vous que je me lève et que je vous cède mon lit ? = Non, me dit-elle, il ne serait pas nécessaire que vous vous levassiez ; écartez seulement un peu la couverture, que je m'approche de vous ; que je me réchauffe, et que je guérisse. = Chère Mère, lui dis-je, mais cela est défendu. Que dirait-on si on le savait ? J'ai vu mettre en pénitence des religieuses, pour des choses beaucoup moins graves. Il arriva dans le couvent de Sainte-Marie à une religieuse d'aller la nuit dans la cellule d'une autre, c'était sa bonne amie ; et je ne saurais vous dire tout le mal qu'on en pensait. Le directeur m'a demandé quelquefois si l'on ne m'avait jamais proposé de venir dormir à côté de moi ; et il m'a sérieusement recommandé de ne le pas souffrir. Je lui ai même parlé des caresses que vous me faisiez ; je les trouve très-innocentes, mais lui, il ne pense point ainsi ; je ne sais comment j'ai oublié ses conseils ; je m'étais bien proposé de vous en parler. = Chère amie, me dit-elle, tout dort autour de nous, personne n'en saura rien. C'est moi qui récompense ou qui punis ; et quoi qu'en dise le directeur, je ne vois pas quel mal il y a à une amie, à recevoir à côté d'elle une amie que l'inquiétude a saisie, qui s'est éveillée, et qui est venue, pendant la nuit et malgré la rigueur de la saison, voir si sa bien-aimée n'était dans aucun péril. Suzanne, n'avez-vous jamais partagé le même lit chez vos parens avec une de vos sœurs ? = Non, jamais. = Si l'occasion s'en était présentée, ne l'auriez-vous pas fait sans scrupule ? Si votre sœur, alarmée et transie de froid, était venue vous demander place à côté de vous, l'auriez-vous refusée ? = Je crois que non. = Et ne suis-je pas votre chère Mère ? = Oui, vous l'êtes ; mais cela est défendu. = Chère amie, c'est moi qui le défends aux autres, et qui vous le permets et vous le demande. Que je me réchauffe un moment, et je m'en irai. Donnez-moi votre main.... Je la lui donnai. Tenez, me

dit-elle, tâtez, voyez; je tremble, je frissonne, je suis comme un marbre.... et cela était vrai. Oh! la chère Mère, lui dis-je, elle en sera malade. Mais attendez, je vais m'éloigner sur le bord, et vous vous mettrez dans l'endroit chaud.... Je me rangeai de côté, je levai la couverture, et elle se mit à ma place. Oh! qu'elle était mal! Elle avait un tremblement général dans tous les membres; elle voulait me parler, elle voulait s'approcher de moi; elle ne pouvait articuler, elle ne pouvait se remuer. Elle me disait à voix basse: Suzanne, mon amie, approchez-vous un peu.... Elle étendait ses bras; je lui tournais le dos; elle me prit doucement, elle me tira vers elle; elle passa son bras droit sous mon corps et l'autre dessus, et elle me dit: Je suis glacée; j'ai si froid que je crains de vous toucher, de peur de vous faire mal. = Chère Mère, ne craignez rien. = Aussitôt elle mit une de ses mains sur ma poitrine et l'autre autour de ma ceinture; ses pieds étaient posés sous les miens, et je les pressais pour les réchauffer; et la chère Mère me disait: Ah! chère amie, voyez comme mes pieds se sont promptement réchauffés, parce qu'il n'y a rien qui les sépare des vôtres. = Mais, lui dis-je, qui empêche que vous ne vous réchauffiez partout de la même manière. = Rien, si vous voulez. = Je m'étais retournée, elle avait écarté son linge, et j'allais écarter le mien, lorsque tout-à-coup on frappa deux coups violens à la porte. Effrayée, je me jette sur-le-champ hors du lit d'un côté, et la supérieure de l'autre; nous écoutons, et nous entendons quelqu'un qui regagnait, sur la pointe du pied, la cellule voisine. Ah! lui dis-je, c'est ma Sœur Sainte-Thérèse; elle vous aura vu passer dans le corridor, et entrer chez moi; elle nous aura écoutées, elle aura surpris nos discours; que dira-t-elle?.... J'étais plus morte que vive. = Oui, c'est elle, me dit la supérieure d'un ton irrité; c'est elle, je n'en doute pas; mais j'espère qu'elle se ressouviendra long-temps de sa témérité. = Ah! chère Mère, lui dis-je, ne lui faites point de mal. = Suzanne, me dit-elle, adieu, bon soir; recouchez-vous, dormez bien, je vous dispense de l'oraison. Je vais chez cette étourdie. Donnez-moi votre main.... Je la lui tendis d'un bord du lit à l'autre; elle releva la manche qui me couvrait le bras, elle le baisa en soupirant, sur toute la longueur, depuis l'extrémité des doigts jusqu'à l'épaule; et elle sortit en protestant que la téméraire qui avait osé la troubler s'en ressouviendrait. Aussitôt je m'avançai promptement à l'autre bord de ma couche vers la porte, et j'écoutai: elle entra chez Sœur Thérèse. Je fus tentée de me lever et d'aller m'interposer entre elle et la supérieure, s'il arrivait que la scène devînt violente; mais j'étais si troublée, si mal à mon aise, que j'aimai

mieux rester dans mon lit; mais je n'y dormis pas. Je pensai que j'allais devenir l'entretien de la maison; que cette aventure, qui n'avait rien en soi que de bien simple, serait racontée avec les circonstances les plus défavorables; qu'il en serait ici pis encore qu'à Longchamp, où je fus accusée de je ne sais quoi; que notre faute parviendrait à la connaissance des supérieurs; que notre Mère serait déposée; et que nous serions l'une et l'autre sévèrement punies. Cependant j'avais l'oreille au guet, j'attendais avec impatience que notre Mère sortît de chez Sœur Thérèse; cette affaire fut difficile à accommoder apparemment, car elle y passa presque la nuit. Que je la plaignais! elle était en chemise, toute nue, et transie de colère et de froid.

Le matin, j'avais bien envie de profiter de la permission qu'elle m'avait donnée, et de demeurer couchée; cependant il me vint en esprit qu'il n'en fallait rien faire. Je m'habillai bien vite, et me trouvai la première au chœur, où la supérieure et Sainte-Thérèse ne parurent point, ce qui me fit grand plaisir; premièrement, parce que j'aurais eu de la peine à soutenir la présence de cette Sœur sans embarras; secondement, c'est que, puisqu'on lui avait permis de s'absenter de l'office, elle avait apparemment obtenu un pardon qu'elle ne lui aurait accordé qu'à des conditions qui devaient me tranquilliser. J'avais deviné. A peine l'office fut-il achevé, que la supérieure m'envoya chercher. J'allai la voir: elle était encore au lit, elle avait l'air abattu; elle me dit: J'ai souffert, je n'ai point dormi; Sainte-Thérèse est folle; si cela lui arrive encore, je l'enfermerai. = Ah! chère Mère, lui dis-je, ne l'enfermez jamais. = Cela dépendra de sa conduite: elle m'a promis qu'elle serait meilleure; et j'y compte. Et vous, chère Suzanne, comment vous portez-vous? = Bien, chère Mère. = Avez-vous un peu reposé? = Fort peu. = On m'a dit que vous aviez été au chœur; pourquoi n'êtes-vous pas restée sur votre traversin? = J'y aurais été mal; et puis j'ai pensé qu'il valait mieux.... = Non, il n'y avait point d'inconvénient. Mais je me sens quelque envie de sommeiller; je vous conseille d'en aller faire autant chez vous, à moins que vous n'aimiez mieux accepter une place à côté de moi. = Chère Mère, je vous suis infiniment obligée; j'ai l'habitude de coucher seule, et je ne saurais dormir avec une autre. = Allez donc. Je ne descendrai point au réfectoire à dîner; on me servira ici: peut-être ne me leverai-je pas du reste de la journée. Vous viendrez avec quelques autres que j'ai fait avertir. = Et Sœur Sainte-Thérèse en sera-t-elle, lui demandai-je? = Non, me répondit-elle. = Je n'en suis pas fâchée. = Et pourquoi? = Je ne sais, il me semble que je crains de la rencontrer. = Rassurez-vous, mon enfant; je te réponds

qu'elle a plus de frayeur de toi que tu n'en dois avoir d'elle.

Je la quittai, j'allai me reposer. L'après-midi, je me rendis chez la supérieure, où je trouvai une assemblée assez nombreuse des religieuses les plus jeunes et les plus jolies de la maison; les autres avaient fait leur visite, et s'étaient retirées. Vous qui vous connaissez en peinture, je vous assure, M. le marquis, que c'était un assez agréable tableau à voir. Imaginez un atelier de dix à douze personnes, dont la plus jeune pouvait avoir quinze ans, et la plus âgée n'en avait pas vingt-trois; une supérieure qui touchait à la quarantaine, blanche, fraîche, pleine d'embonpoint, à moitié levée sur son lit, avec deux mentons qu'elle portait d'assez bonne grâce; des bras ronds comme s'ils avaient été tournés, des doigts en fuseau, et tout parsemés de fossettes; des yeux noirs, grands, vifs et tendres, presque jamais entièrement ouverts, à demi-fermés, comme si celle qui les possédait eût éprouvé quelque fatigue à les ouvrir; des lèvres vermeilles comme la rose, des dents blanches comme le lait, les plus belles joues, une tête fort agréable, enfoncée dans un oreiller profond et mollet; les bras étendus mollement à ses côtés, avec de petits coussins sous les coudes pour les soutenir. J'étais assise sur le bord de son lit, et je ne faisais rien; une autre dans un fauteuil, avec un petit métier à broder sur ses genoux; d'autres, vers les fenêtres, faisaient de la dentelle; il y en avait à terre assises sur les coussins qu'on avait ôtés des chaises, qui cousaient, qui brodaient, qui parfilaient ou qui filaient au petit rouet. Les unes étaient blondes, d'autres brunes; aucune ne se ressemblait, quoiqu'elles fussent toutes belles. Leurs caractères étaient aussi variés que leurs physionomies; celles-ci étaient sereines, celles-là gaies, d'autres sérieuses, mélancoliques ou tristes. Toutes travaillaient, excepté moi, comme je vous l'ai dit. Il n'était pas difficile de discerner les amies des indifférentes et des ennemies; les amies s'étaient placées, ou l'une à côté de l'autre, ou en face; et tout en faisant leur ouvrage, elles causaient, elles se conseillaient, elles se regardaient furtivement, elles se pressaient les doigts, sous prétexte de se donner une épingle, une aiguille, des ciseaux. La supérieure les parcourait des yeux; elle reprochait à l'une son application, à l'autre son oisiveté, à celle-ci son indifférence, à celle-là sa tristesse; elle se faisait apporter l'ouvrage, elle louait ou blâmait; elle racommodait à l'une son ajustement de tête.... Ce voile est trop avancé.... Ce linge prend trop du visage, on ne vous voit pas assez les joues.... Voilà des plis qui font mal.... Elle distribuait à chacune, ou de petits reproches, ou de petites caresses.

Tandis qu'on était ainsi occupé, j'entendis frapper doucement

à la porte, j'y allai. La supérieure me dit : Sainte-Suzanne, vous reviendrez. = Oui, chère Mère. = N'y manquez pas, car j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. = Je vais rentrer.... = C'était cette pauvre Sainte-Thérèse. Elle demeura un petit moment sans parler, et moi aussi ; ensuite je lui dis : Chère Sœur, est-ce à moi que vous en voulez? = Oui. = A quoi puis-je vous servir? = Je vais vous le dire. J'ai encouru la disgrâce de notre chère Mère ; je croyais qu'elle m'avait pardonné, et j'avais quelque raison de le penser; cependant vous êtes toutes assemblées chez elle, je n'y suis pas, et j'ai ordre de demeurer chez moi. = Est-ce que vous voudriez entrer? = Oui. = Est-ce que vous souhaiteriez que j'en sollicitasse la permission? = Oui. = Attendez, chère amie ; j'y vais. = Sincèrement, vous lui parlerez pour moi? = Sans doute ; et pourquoi ne vous le promettrais-je pas, et pourquoi ne le ferais-je pas après vous l'avoir promis? = Ah ! me dit-elle, en me regardant tendrement, je lui pardonne, je lui pardonne le goût qu'elle a pour vous ; c'est que vous possédez tous les charmes, la plus belle âme et le plus beau corps.... = J'étais enchantée d'avoir ce petit service à lui rendre. Je rentrai. Une autre avait pris ma place en mon absence sur le bord du lit de la supérieure, était penchée vers elle, le coude appuyé entre ses deux cuisses, et lui montrait son ouvrage ; la supérieure, les yeux presque fermés, lui disait oui et non, sans presque la regarder ; et j'étais debout à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçût. Cependant elle ne tarda pas à revenir de sa légère distraction. Celle qui s'était emparée de ma place, me la rendit ; je me rassis; ensuite me penchant doucement vers la supérieure, qui s'était un peu relevée sur ses oreillers, je me tus, mais je la regardai comme si j'avais une grâce à lui demander. Eh bien ! me dit-elle, qu'est-ce qu'il y a? parlez, que voulez-vous? est-ce qu'il est en moi de vous refuser quelque chose? = La Sœur Sainte-Thérèse... = J'entends. Je suis très-mécontente d'elle ; mais Sainte-Suzanne intercède pour elle, et je lui pardonne ; allez lui dire qu'elle peut entrer.... = J'y courus. La pauvre petite Sœur attendait à la porte ; je lui dis d'avancer : elle le fit en tremblant, elle avait les yeux baissés ; elle tenait un long morceau de mousseline attaché sur un patron qui lui échappa des mains au premier pas ; je le ramassai ; je la pris par un bras et la conduisis à la supérieure. Elle se jeta à genoux ; elle saisit une de ses mains, qu'elle baisa en poussant quelques soupirs, et en versant une larme ; puis elle s'empara d'une des miennes, qu'elle joignit à celle de la supérieure, et les baisa l'une et l'autre. La supérieure lui fit signe de se lever, et de se placer où elle voudrait ; elle obéit. On

servit une collation. La supérieure se leva ; elle ne s'assit point avec nous, mais elle se promenait autour de la table, posant sa main sur la tête de l'une, la renversant doucement en arrière, et lui baisant le front ; levant le linge de cou à une autre, plaçant sa main dessus, et demeurant appuyée sur le dos de son fauteuil ; passant à une troisième, et laissant aller sur elle une de ses mains, ou la plaçant sur sa bouche ; goûtant du bout des lèvres aux choses qu'on avait servies, et les distribuant à celle-ci, à celle-là. Après avoir circulé ainsi un moment, elle s'arrêta en face de moi, me regardant avec des yeux très-affectueux et très-tendres ; cependant les autres les avaient baissés, comme si elles eussent craint de la contraindre ou de la distraire, mais surtout la sœur Sainte-Thérèse. La collation faite, je me mis au clavecin ; et j'accompagnai deux Sœurs qui chantèrent sans méthode, avec du goût, de la justesse et de la voix. Je chantai aussi, et je m'accompagnai. La supérieure était assise au pied du clavecin, et paraissait goûter le plus grand plaisir à m'entendre et à me voir ; les autres écoutaient debout sans rien faire, ou s'étaient remises à l'ouvrage. Cette soirée fut délicieuse. Cela fait, toutes se retirèrent.

Je m'en allais avec les autres ; mais la supérieure m'arrêta. Quelle heure est-il, me dit-elle? = Tout-à-l'heure six heures. = Quelques unes de nos discrètes vont entrer. J'ai réfléchi sur ce que vous m'avez dit de votre sortie de Longchamp ; je leur ai communiqué mes idées ; elles les ont approuvées, et nous avons une proposition à vous faire. Il est impossible que nous ne réussissions pas ; et si nous réussissons, cela fera un petit bien à la maison et quelque douceur pour vous... = A six heures, les discrètes entrèrent ; la discrétion des maisons religieuses est toujours bien décrépite et bien vieille. Je me levai, elles s'assirent ; et la supérieure me dit : Sœur Sainte-Suzanne, ne m'avez-vous pas appris que vous deviez à la bienfaisance de M. Manouri la dot qu'on vous a faite ici? = Oui, chère Mère. = Je ne me suis donc pas trompée, et les Sœurs de Longchamp sont restées en possession de la dot que vous leur avez payée en entrant chez elles? = Oui, chère Mère. = Elles ne vous en ont rien rendu? = Non, chère Mère. = Elles ne vous en font point de pension? = Non, chère Mère. = Cela n'est pas juste ; c'est ce que j'ai communiqué à nos discrètes ; et elles pensent comme moi, que vous êtes en droit de demander contre elles, ou que cette dot vous soit restituée au profit de notre maison, ou qu'elles vous en fassent la rente. Ce que vous tenez de l'intérêt que M. Manouri a pris à votre sort, n'a rien de commun avec ce que les Sœurs de Longchamp vous doivent ; ce n'est point à leur acquit qu'il a

fourni votre dot. = Je ne le crois pas ; mais pour s'en assurer, le plus court c'est de lui écrire. = Sans doute ; mais au cas que sa réponse soit telle que nous la désirons, voici les propositions que nous avons à vous faire : Nous entreprendrons le procès en votre nom contre la maison de Longchamp ; la nôtre fera les frais, qui ne seront pas considérables, parce qu'il y a bien de l'apparence que M. Manouri ne refusera pas de se charger de cette affaire ; et si nous gagnons, la maison partagera avec vous moitié par moitié le fonds ou la rente. Qu'en pensez-vous, chère Sœur? vous ne répondez pas, vous rêvez. = Je rêve que ces Sœurs de Longchamp m'ont fait beaucoup de mal, et que je serais au désespoir qu'elles imaginassent que je me venge. = Il ne s'agit pas de se venger ; il s'agit de redemander ce qui vous est dû. = Se donner encore une fois en spectacle ! = C'est le plus petit inconvénient ; il ne sera presque pas question de vous. Et puis notre communauté est pauvre, et celle de Longchamp est riche. Vous serez notre bienfaitrice, du moins tant que vous vivrez ; nous n'avons pas besoin de ce motif, pour nous intéresser à votre conservation ; nous vous aimons toutes... Et toutes les discrètes à la fois : Et qui est-ce qui ne l'aimerait pas? elle est parfaite..... Je puis cesser d'être d'un moment à l'autre, une autre supérieure n'aurait pas peut-être pour vous les mêmes sentimens que moi ; ah ! non sûrement, elle ne les aurait pas. Vous pouvez avoir de petites indispositions, de petits besoins ; il est fort doux de posséder un petit argent dont on puisse disposer pour se soulager soi-même ou pour obliger les autres. = Chère Mère, leur dis-je, ces considérations ne sont pas à négliger, puisque vous avez la bonté de les faire ; il y en a d'autres qui me touchent davantage ; mais il n'y a point de répugnance que je ne sois prête à vous sacrifier. La seule grâce que j'aie à vous demander, chère Mère, c'est de ne rien commencer sans en avoir conféré en ma présence avec M. Manouri. = Rien n'est plus convenable. Voulez-vous lui écrire vous-même? = Chère Mère, comme il vous plaira. = Ecrivez-lui ; et pour ne pas revenir deux fois là-dessus, car je n'aime pas ces sortes d'affaires, elles m'ennuient à périr ; écrivez à l'instant. = On me donna une plume, de l'encre et du papier, et sur-le-champ je priai M. Manouri de vouloir bien se transporter à Arpajon aussitôt que ses occupations le lui permettraient ; que j'avais besoin encore de ses secours et de son conseil dans une affaire de quelque importance, etc. Le concile assemblé lut cette lettre, l'approuva, et elle fut envoyée.

M. Manouri vint quelques jours après. La supérieure lui exposa ce dont il s'agissait ; il ne balança pas un moment à être

de son avis ; on traita mes scrupules de ridiculités ; il fut conclu que les religieuses de Longchamp seraient assignées dès le lendemain. Elles le furent ; et voilà que, malgré que j'en aie, mon nom reparaît dans des mémoires, des factums, à l'audience, et cela avec des détails, des suppositions, des mensonges, et toutes les noirceurs qui peuvent rendre une créature défavorable à ses juges et odieuse aux yeux du public. Mais, M. le marquis, est-ce qu'il est permis aux avocats de calomnier tant qu'il leur plaît? Est-ce qu'il n'y a point de justice contre eux? Si j'avais pu prévoir toutes les amertumes que cette affaire entraînerait, je vous proteste que je n'aurais jamais consenti à ce qu'elle s'entamât. On eut l'attention d'envoyer à plusieurs religieuses de notre maison les pièces qu'on publia contre moi. A tout moment, elles venaient me demander les détails d'événemens horribles qui n'avaient pas l'ombre de la vérité. Plus je montrais d'ignorance, plus on me croyait coupable ; parce que je n'expliquais rien, que je n'avouais rien, que je niais tout, on croyait que tout était vrai ; on souriait, on me disait des mots entortillés, mais très-offensans ; on haussait les épaules à mon innocence. Je pleurais, j'étais désolée.

Mais une peine ne vient jamais seule. Le temps d'aller à confesse arriva. Je m'étais déjà accusée des premières caresses que ma supérieure m'avait faites ; le directeur m'avait très-expressément défendu de m'y prêter davantage : mais le moyen de se refuser à des choses qui font grand plaisir à une autre dont on dépend entièrement, et auxquelles on n'entend soi-même aucun mal ?

Ce directeur devant jouer un grand rôle dans le reste de mes mémoires, je crois qu'il est à propos que vous le connaissiez.

C'est un cordelier ; il s'appelle le Père Lemoine ; il n'a pas plus de quarante-cinq ans. C'est une des plus belles physionomies qu'on puisse voir ; elle est douce, sereine, ouverte, riante, agréable quand il n'y pense pas ; mais quand il y pense, son front se ride, ses sourcils se froncent, ses yeux se baissent, et son maintien devient austère. Je ne connais pas deux hommes plus différens que le Père Lemoine à l'autel et le père Lemoine au parloir, et le Père Lemoine au parloir seul ou en compagnie. Au reste, toutes les personnes religieuses en sont là ; et moi-même je me suis surprise plusieurs fois sur le point d'aller à la grille, arrêtée tout court, rajustant mon voile, mon bandeau, composant mon visage, mes yeux, ma bouche, mes mains, mes bras, ma contenance, ma démarche, et me faisant un maintien et une modestie d'emprunt qui durait plus ou moins, selon les personnes avec lesquelles j'avais à parler. Le Père Lemoine est grand, bien

fait, gai, très-aimable quand il s'oublie : il parle à merveille; il a dans sa maison la réputation d'un grand théologien, et dans le monde celle d'un grand prédicateur; il converse à ravir. C'est un homme très-instruit d'une infinité de connaissances étrangères à son état : il a la plus belle voix, il sait la musique, l'histoire et les langues : il est docteur de Sorbonne. Quoiqu'il soit jeune, il a passé par les dignités principales de son ordre. Je le crois sans intrigue et sans ambition; il est aimé de ses confrères. Il avait sollicité la supériorité de la maison d'Etampes, comme un poste tranquille où il pourrait se livrer sans distraction à quelques études qu'il avait commencées; et on la lui avait accordée. C'est une grande affaire pour une maison de religieuses que le choix d'un confesseur : il faut être dirigée par un homme important et de marque. On fit tout pour avoir le Père Lemoine, et on l'eut, du moins par extraordinaire.

On lui envoyait la voiture de la maison la veille des grandes fêtes, et il venait. Il fallait voir le mouvement que son attente produisait dans toute la communauté; comme on était joyeuse, comme on se renfermait, comme on travaillait à son examen, comme on se préparait à l'occuper le plus long-temps qu'il serait possible.

C'était la veille de la pentecôte. Il était attendu. J'étais inquiète, la supérieure s'en aperçut, elle m'en parla. Je ne lui cachai point la raison de mon souci; elle m'en parut plus alarmée encore que moi, quoiqu'elle fît tout pour me le celer. Elle traita le Père Lemoine d'homme ridicule, se moqua de mes scrupules, me demanda si le Père Lemoine en savait plus sur l'innocence de ses sentimens et des miens que notre conscience, et si la mienne me reprochait quelque chose. Je lui répondis que non. Eh bien! me dit-elle, je suis votre supérieure, vous me devez l'obéissance, et je vous ordonne de ne lui point parler de ces sottises. Il est inutile que vous alliez à confesse, si vous n'avez que des bagatelles à lui dire.

Cependant le Père Lemoine arriva; et je me disposais à la confession, tandis que de plus pressées s'en étaient emparées. Mon tour approchait, lorsque la supérieure vint à moi, me tira à l'écart, et me dit : Sainte Suzanne, j'ai pensé à ce que vous m'avez dit; retournez-vous-en dans votre cellule, je ne veux pas que vous alliez à confesse aujourd'hui. = Et pourquoi, lui répondis-je, chère Mère? C'est demain un grand jour de communion générale : que voulez-vous qu'on pense, si je suis la seule qui n'approche point de la sainte Table? = N'importe, on dira tout ce qu'on voudra, mais vous n'irez point à confesse. = Chère Mère, lui dis-je, s'il est vrai que vous m'aimiez, ne me donnez

point cette mortification, je vous le demande en grâce. = Non, non, cela ne se peut; vous me feriez quelque tracasserie avec cet homme-là, et je n'en veux point. = Non, chère Mere, je ne vous en ferai point! = Promettez-moi donc.... Cela est inutile, vous viendrez demain matin dans ma chambre, vous vous accuserez à moi: vous n'avez commis aucune faute, dont je ne puisse vous réconcilier et vous absoudre; et vous communierez avec les autres. Allez.... = Je me retirai donc, et j'étais dans ma cellule, triste, inquiète, rêveuse, ne sachant quel parti prendre, si j'irais au Père Lemoine malgré ma supérieure, si je m'en tiendrais à son absolution le lendemain, et si je ferais mes dévotions avec le reste de la maison, ou si je m'éloignerais des sacremens, quoi qu'on en pût dire. Lorsqu'elle rentra, elle s'était confessée, et le Pere Lemoine lui avait demandé pourquoi il ne m'avait point aperçue, si j'étais malade; je ne sais ce qu'elle lui avait répondu, mais la fin de cela, c'est qu'il m'attendait au confessionnal. Allez-y donc, me dit-elle, puisqu'il le faut; mais assurez-moi que vous vous tairez. J'hésitais, elle insistait. Eh! folle, me disait-elle, quel mal veux-tu qu'il y ait à taire ce qu'il n'y a point eu de mal à faire? = Et quel mal y a-t-il à le dire, lui répondis je? = Aucun, mais il y a de l'inconvénient. Qui sait l'importance que cet homme peut y mettre? Assurez-moi donc.... = Je balançai encore; mais enfin je m'engageai à ne rien dire, s'il ne me questionnait pas; et j'allai.

Je me confessai, et je me tus; mais le directeur m'interrogea, et je ne dissimulai rien. Il me fit mille demandes singulieres, auxquelles je ne comprends rien encore à présent que je me les rappelle. Il me traita avec indulgence; mais il s'exprima sur la supérieure dans des termes qui me firent frémir; il l'appela indigne, libertine, mauvaise religieuse, femme pernicieuse, âme corrompue; et m'enjoignit, sous peine de péché mortel, de ne me trouver jamais seule avec elle, et de ne souffrir aucune de ses caresses. = Mais, mon Père, lui dis-je, c'est ma supérieure; elle peut entrer chez moi, m'appeler chez elle quand il lui plaît. = Je le sais, je le sais, et j'en suis désolé. Chère enfant, me dit-il, loué soit Dieu qui vous a préservée jusqu'à présent! Sans oser m'expliquer avec vous plus clairement, dans la crainte de devenir moi-même le complice de votre indigne supérieure, et de faner, par le souffle empoisonné qui sortirait malgré moi de mes lèvres, une fleur délicate, qu'on ne garde fraîche et sans tache jusqu'à l'âge où vous êtes, que par une protection spéciale de la Providence; je vous ordonne de fuir votre supérieure, de repousser loin de vous ses caresses, de ne jamais entrer seule chez elle, de lui fermer votre porte, surtout la nuit; de sortir de

votre lit, si elle entre chez vous malgré vous; d'aller dans le corridor, d'appeler s'il le faut, de descendre toute nue jusqu'au pied des autels, de remplir la maison de vos cris, et de faire tout ce que l'amour de Dieu, la crainte du crime, la sainteté de votre état et l'intérêt de votre salut vous inspireraient, si satan en personne se présentait à vous et vous poursuivait. Oui, mon enfant, satan; c'est sous cet aspect que je suis contraint de vous montrer votre supérieure; elle est enfoncée dans l'abîme du crime, elle cherche à vous y plonger; et vous y seriez déjà peut-être avec elle, si votre innocence même ne l'avait remplie de terreur, et ne l'avait arrêtée.... Puis levant les yeux au ciel, il s'écria : Mon Dieu! continuez de protéger cette enfant... Dites avec moi : *Satana, vade retrò, apage, satana.* Si cette malheureuse vous interroge, dites-lui tout, répétez-lui mon discours; dites-lui qu'il vaudrait mieux qu'elle ne fût pas née, ou qu'elle se précipitât seule aux enfers par une mort violente. = Mais, mon Père, lui répliquai-je, vous l'avez entendue elle-même tout-à-l'heure? = Il ne me répondit rien; mais poussant un soupir profond, il porta ses bras contre une des parois du confessionnal, et appuya sa tête dessus comme un homme pénétré de douleur : il demeura quelque temps dans cet état. Je ne savais que penser; les genoux me tremblaient; j'étais dans un trouble, un désordre qui ne se conçoit pas. Tel serait un voyageur qui marcherait dans les ténèbres entre des précipices qu'il ne verrait pas, et qui serait frappé de tout côté par des voies souterraines qui lui crieraient : C'est fait de toi!.... Me regardant ensuite avec un air tranquille, mais attendri, il me dit : Avez-vous de la santé? = Oui, mon Père. = Ne seriez-vous point trop incommodée d'une nuit que vous passeriez sans dormir? = Non, mon Père. = Eh bien! me dit-il, vous ne vous coucherez point celle-ci; aussitôt après votre collation vous irez dans l'église, vous vous prosternerez au pied des autels, vous y passerez la nuit en prières. Vous ne savez pas le danger que vous avez couru : vous remercierez Dieu de vous en avoir garantie; et demain vous approcherez de la sainte Table avec toutes les autres religieuses. Je ne vous donne pour pénitence que de vous tenir loin de votre supérieure, et que de repousser ses caresses empoisonnées. Allez; je vais de mon côté unir mes prières aux vôtres. Combien vous m'allez causer d'inquiétudes! je sens toutes les suites du conseil que je vous donne; mais je vous le dois, et je me le dois à moi-même. Dieu est le maître; et nous n'avons qu'une loi.

Je ne me rappelle, monsieur, que très-imparfaitement tout ce qu'il me dit. A présent que je compare son discours tel que je viens de vous le rapporter, avec l'impression terrible qu'il me fit,

je n'y trouve pas de comparaison ; mais cela vient de ce qu'il est brisé, décousu ; qu'il y manque beaucoup de choses que je n'ai pas retenues, parce que je n'y attachais aucune idée distincte, et que je ne voyais et ne vois encore aucune importance à des choses sur lesquelles il se récriait avec le plus de violence. Par exemple, qu'est-ce qu'il trouvait de si étrange dans la scène du clavecin ? N'y a-t-il pas des personnes sur lesquelles la musique fait la plus violente impression ? On m'a dit à moi-même que certains airs, certaines modulations changeaient entièrement ma physionomie : alors j'étais tout-à-fait hors de moi, je ne savais presque pas ce que je devenais ; je ne crois pas que j'en fusse moins innocente. Pourquoi n'en eût-il pas été de même de ma supérieure, qui était certainement, malgré toutes ses folies et ses inégalités, une des femmes les plus sensibles qu'il y eût au monde ? Elle ne pouvait entendre un récit un peu touchant sans fondre en larmes ; quand je lui racontai mon histoire, je la mis dans un état à faire pitié. Que ne lui faisait-il un crime aussi de sa commisération ? Et la scène de la nuit, dont il attendait l'issue avec une frayeur mortelle... Certainement cet homme est trop sévère.

Quoi qu'il en soit, j'exécutai ponctuellement ce qu'il m'avait prescrit, et dont il avait sans doute prévu la suite immédiate. Tout au sortir du confessionnal, j'allai me prosterner au pied des autels ; j'avais la tête troublée d'effroi ; j'y demeurai jusqu'à souper. La supérieure, inquiète de ce que j'étais devenue, m'avait fait appeler ; on lui avait répondu que j'étais en prière. Elle s'était montrée plusieurs fois à la porte du chœur ; mais j'avais fait semblant de ne la point apercevoir. L'heure du souper sonna ; je me rendis au réfectoire ; je soupai à la hâte ; et le souper fini, je revins aussitôt à l'église ; je ne parus point à la récréation du soir ; à l'heure de se retirer et de se coucher je ne remontai point. La supérieure n'ignorait pas ce que j'étais devenue. La nuit était fort avancée ; tout était en silence dans la maison lorsqu'elle descendit auprès de moi. L'image sous laquelle le directeur me l'avait montrée, se retraça à mon imagination ; le tremblement me prit, je n'osai la regarder ; je crus que je la verrais avec un visage hideux, et toute enveloppée de flammes ; et je disais au-dedans de moi : *Satana*, *vade retrò*, *apage*, *satana*. Mon Dieu, conservez-moi, éloignez de moi ce démon.

Elle se mit à genoux, et après avoir prié quelque temps, elle me dit : Sainte-Suzanne, que faites-vous ici ? = Madame, vous le voyez. = Savez-vous l'heure qu'il est ? = Oui, madame. = Pourquoi n'êtes-vous pas rentrée chez vous à l'heure de la retraite ? = C'est que je me disposais à célébrer demain le grand jour. = Votre dessein était donc de passer ici la nuit ? = Oui,

madame. = Et qui est-ce qui vous l'a permis? = Le directeur me l'a ordonné. = Le directeur n'a rien à ordonner contre la règle de la maison; et moi, je vous ordonne de vous aller coucher. = Madame, c'est la pénitence qu'il m'a imposée. = Vous la remplacerez par d'autres œuvres. = Cela n'est pas à mon choix. = Allons, me dit-elle, mon enfant, venez. La fraîcheur de l'église pendant la nuit vous incommodera; vous prierez dans votre cellule..... Après cela, elle voulut me prendre par la main; mais je m'éloignai avec vitesse. Vous me fuyez, me dit-elle. = Oui, madame, je vous fuis..... Rassurée par la sainteté du lieu, par la présence de la Divinité, par l'innocence de mon cœur, j'osai lever les yeux sur elle; mais à peine l'eus-je aperçue, que je me mis à courir dans le chœur comme une insensée, en criant: Loin de moi, satan!..... Elle ne me suivait point, elle restait à sa place, et elle me disait, en tendant doucement ses deux bras vers moi, et de la voix la plus touchante et la plus douce: Qu'avez-vous? D'où vient cet effroi? Arrêtez. Je ne suis point satan, je suis votre supérieure et votre amie..... Je m'arrêtai, je retournai encore la tête vers elle, et je vis que j'avais été effrayée par une apparence bizarre que mon imagination avait réalisée; c'est qu'elle était placée, par rapport à la lampe de l'église, de manière qu'il n'y avait que son visage et que l'extrémité de ses mains qui fussent éclairées, et que le reste était dans l'ombre, ce qui lui donnait un aspect singulier. Un peu revenue à moi, je me jetai dans une stalle. Elle s'approcha, elle allait s'asseoir dans la stalle voisine, lorsque je me levai et me plaçai dans la stalle au-dessous. Je voyageai ainsi de stalle en stalle, et elle aussi jusqu'à la derniere: là, je m'arrêtai, et je la conjurai de laisser du moins une place vide entre elle et moi. Je le veux bien, me dit-elle. Nous nous assîmes toutes deux; une stalle nous séparait; alors la supérieure prenant la parole, me dit: Pourrait-on savoir de vous, Sainte-Suzanne, d'où vient l'effroi que ma présence vous cause? = Chère Mère, lui dis-je, pardonnez-moi; ce n'est pas moi, c'est le Père Lemoine. Il m'a représenté la tendresse que vous avez pour moi, les caresses que vous me faites, et auxquelles je vous avoue que je n'entends aucun mal, sous les couleurs les plus affreuses. Il m'a ordonné de vous fuir, de ne plus entrer chez vous, seule; de sortir de ma cellule, si vous y veniez; il vous a peinte à mon esprit comme le démon. Que sais-je ce qu'il ne m'a pas dit là-dessus. = Vous lui avez donc parlé? = Non, chère Mère; mais je n'ai pu me dispenser de lui répondre. = Me voilà donc bien horrible à vos yeux? = Non, chère Mère, je ne saurais m'empêcher de vous aimer, de sentir tout le prix de vos bontés, de vous prier de me les continuer; mais

j'obéirai à mon directeur. = Vous ne viendrez donc plus me voir? = Non, chère Mère. = Vous ne me recevrez plus chez vous? = Non, chère Mère. = Vous repousserez mes caresses? = Il m'en coûtera beaucoup, car je suis née caressante, et j'aime à être caressée; mais il le faudra; je l'ai promis à mon directeur, et j'en ai fait le serment au pied des autels. Si je pouvais vous rendre la manière dont il s'explique! C'est un homme pieux, c'est un homme éclairé; quel intérêt a-t-il à me montrer du péril où il n'y en a point? A éloigner le cœur d'une religieuse du cœur de sa supérieure? Mais peut-être reconnaît-il, dans des actions très-innocentes de votre part et de la mienne, un germe de corruption secrète qu'il croit tout développé en vous, et qu'il craint que vous ne développiez en moi. Je ne vous cacherai pas qu'en revenant sur les impressions que j'ai quelquefois ressenties..... D'où vient, chère Mère, qu'au sortir d'auprès de vous, en rentrant chez moi, j'étais agitée, rêveuse? D'où vient que je ne pouvais ni prier, ni m'occuper? D'où vient une espèce d'ennui que je n'avais jamais éprouvé? Pourquoi, moi qui n'ai jamais dormi le jour, me sentais-je aller au sommeil? Je croyais que c'était en vous une maladie contagieuse, dont l'effet commençait à s'opérer en moi; mais le Père Lemoine voit cela bien autrement. = Et comment voit-il cela? = Il y voit toutes les noirceurs du crime, votre perte consommée, la mienne projetée. Que sais-je? = Allez, me dit-elle, votre Père Lemoine est un visionnaire; ce n'est pas la première algarade de cette nature qu'il m'ait causée. Il suffit que je m'attache à quelqu'un d'une amitié tendre, pour qu'il s'occupe à lui tourner la cervelle; peu s'en est fallu qu'il n'ait rendu folle cette pauvre Sainte-Thérèse. Cela commence à m'ennuyer, et je me déferai de cet homme-là; aussi-bien il demeure à dix lieues d'ici; c'est un embarras que de le faire venir; on ne l'a pas quand on veut : mais nous parlerons de cela plus à l'aise. Vous ne voulez donc pas remonter? = Non, chère Mère; je vous demande en grâce de me permettre de passer ici la nuit. Si je manquais à ce devoir, demain je n'oserais approcher des sacremens avec le reste de la communauté. Mais vous, chère Mère, communierez-vous? = Sans doute. = Mais le Père Lemoine ne vous a donc rien dit? = Non. = Mais comment cela s'est-il fait? = C'est qu'il n'a point été dans le cas de me parler. On ne va à confesse que pour s'accuser de ses péchés; et je n'en vois point à aimer bien tendrement une enfant aussi aimable que Sainte-Suzanne. S'il y avait quelque faute, ce serait de rassembler sur elle seule un sentiment qui devrait se répandre également sur toutes celles qui composent la communauté; mais cela ne dépend pas de moi; je ne saurais m'empêcher de distinguer

le mérite où il est, et de m'y porter d'un goût de préférence. J'en demande pardon à Dieu; et je ne conçois pas comment votre Père Lemoine voit ma damnation scellée dans une partialité si naturelle, et dont il est si difficile de se garantir. Je tâche de faire le bonheur de toutes; mais il y en a que j'estime et que j'aime plus que d'autres, parce qu'elles sont plus aimables et plus estimables. Voilà tout mon crime avec vous; Sainte-Suzanne, le trouvez-vous bien grand? = Non, chère Mère. = Allons, chère enfant, faisons encore chacune une petite prière, et retirons-nous. = Je la suppliai derechef, de permettre que je passasse la nuit dans l'église; elle y consentit, à condition que cela n'arriverait plus; et elle se retira.

Je revins sur ce qu'elle m'avait dit; je demandai à Dieu de m'éclairer; je réfléchis et je conclus, tout bien considéré, que quoique des personnes fussent d'un même sexe, il pouvait y avoir du moins de l'indécence dans la manière dont elles se témoignaient leur amitié; que le Père Lemoine, homme austère, avait peut-être outré les choses; mais que le conseil d'éviter l'extrême familiarité de ma supérieure par beaucoup de réserve était bon à suivre; et je me le promis.

Le matin, lorsque les religieuses vinrent au chœur, elles me trouvèrent à ma place; elles approchèrent toutes de la sainte Table, et la supérieure à leur tête, ce qui acheva de me persuader son innocence, sans me détacher du parti que j'avais pris. Et puis il s'en manquait beaucoup que je sentisse pour elle tout l'attrait qu'elle éprouvait pour moi. Je ne pouvais m'empêcher de la comparer à ma première supérieure : quelle différence! ce n'était ni la même piété, ni la même gravité, ni la même dignité, ni la même ferveur, ni le même esprit, ni le même goût de l'ordre.

Il arriva dans l'intervalle de peu de jours deux grands événemens : l'un, c'est que je gagnai mon procès contre les religieuses de Longchamp; elles furent condamnées à payer à la maison de Sainte-Eutrope, où j'étais, une pension proportionnée à ma dot : l'autre, c'est le changement de directeur. Ce fut la supérieure qui m'apprit elle-même ce dernier.

Cependant je n'allais plus chez elle qu'accompagnée; elle ne venait plus seule chez moi. Elle me cherchait toujours, mais je l'évitais; elle s'en apercevait, et m'en faisait des reproches. Je ne sais ce qui se passait dans cette âme, mais il fallait que ce fût quelque chose d'extraordinaire. Elle se levait la nuit et se promenait dans les corridors, surtout dans le mien; je l'entendais passer et repasser, s'arrêter à ma porte, se plaindre, soupirer; je tremblais, et je me renfonçais dans mon lit. Le jour,

si j'étais à la promenade, dans la salle du travail, ou dans la chambre de récréation, de manière que je ne pusse l'apercevoir, elle passait des heures entières à me considérer; elle épiait toutes mes démarches : si je descendais, je la trouvais au bas des degrés; elle m'attendait au haut quand je remontais. Un jour elle m'arrêta, elle se mit à me regarder sans mot dire; des pleurs coulèrent abondamment de ses yeux, puis tout à coup se jetant à terre et me serrant un genou entre ses deux mains, elle me dit : Sœur cruelle, demande-moi ma vie, je te la donnerai, mais ne m'évite pas; je ne saurais plus vivre sans toi... Son état me fit pitié, ses yeux étaient éteints; elle avait perdu son embonpoint et ses couleurs. C'était ma supérieure, elle était à mes pieds, la tête appuyée contre mon genou qu'elle tenait embrassé; je lui tendis les mains, elle les prit avec ardeur, elle les baisait, et puis elle me regardait, et puis elle les baisait encore et me regardait encore; je la relevai. Elle chancelait, elle avait peine à marcher; je la reconduisis à sa cellule. Quand sa porte fut ouverte, elle me prit par la main, et me tira doucement pour me faire entrer, mais sans me parler et sans me regarder. Non, lui dis-je, chère Mère, non, je me le suis promis; c'est le mieux pour vous et pour moi; j'occupe trop de place dans votre âme, c'est autant de perdu pour Dieu à qui vous la devez toute entière. = Est-ce à vous à me le reprocher?... Je tâchais, en lui parlant, à dégager ma main de la sienne. =Vous ne voulez donc pas entrer, me dit-elle? = Non, chère Mère, non. = Vous ne le voulez pas, Sainte-Suzanne? vous ne savez pas ce qui peut en arriver, non, vous ne le savez pas : vous me ferez mourir.... =Ces derniers mots m'inspirèrent un sentiment tout contraire à celui qu'elle se proposait; je retirai ma main avec vivacité, et je m'enfuis. Elle se retourna, me regarda aller quelques pas, puis, rentrant dans sa cellule dont la porte demeura ouverte, elle se mit à pousser les plaintes les plus aiguës. Je les entendis; elles me pénétrèrent. Je fus un moment incertaine si je continuerais de m'éloigner ou si je retournerais; cependant je ne sais par quel mouvement d'aversion je m'éloignai, mais ce ne fut pas sans souffrir de l'état où je la laissais; je suis naturellement compatissante. Je me renfermai chez moi, je m'y trouvai mal à mon aise; je ne savais à quoi m'occuper; je fis quelques tours en long et en large, distraite et troublée; je sortis, je rentrai; enfin j'allai frapper à la porte de Sainte-Thérèse, ma voisine. Elle était en conversation intime avec une autre jeune religieuse, de ses amies; je lui dis : Chère Sœur, je suis fâchée de vous interrompre, mais je vous prie de m'écouter un moment, j'aurais un mot à vous dire.... Elle me suivit chez moi, et je

lui dis : Je ne sais ce qu'a notre Mère supérieure, elle est désolée; si vous alliez la trouver, peut-être la consoleriez-vous... Elle ne me répondit pas; elle laissa son amie chez elle, ferma sa porte, et courut chez notre supérieure.

Cependant le mal de cette femme empira de jour en jour; elle devint mélancolique et sérieuse; la gaieté, qui depuis mon arrivée dans la maison n'avait point cessé, disparut tout à coup; tout rentra dans l'ordre le plus austère; les offices se firent avec la dignité convenable; les étrangers furent presque entièrement exclus du parloir; défense aux religieuses de fréquenter les unes chez les autres; les exercices reprirent avec l'exactitude la plus scrupuleuse; plus d'assemblée chez la supérieure, plus de collation; les fautes les plus légères furent sévèrement punies; on s'adressait encore à moi quelquefois pour obtenir grâce, mais je refusais absolument de la demander. La cause de cette révolution ne fut ignorée de personne; les anciennes n'en étaient pas fâchées, les jeunes s'en désespéraient; elles me regardaient de mauvais œil; pour moi, tranquille sur ma conduite, je négligeais leur humeur et leurs reproches.

Cette supérieure, que je ne pouvais ni soulager ni m'empêcher de plaindre, passa successivement de la mélancolie à la piété, et de la piété au délire. Je ne la suivrai point dans le cours de ces différens progrès, cela me jeterait dans un détail qui n'aurait point de fin; je vous dirai seulement que, dans son premier état, tantôt elle me cherchait, tantôt elle m'évitait; nous traitait quelquefois, les autres et moi, avec sa douceur accoutumée; quelquefois aussi elle passait subitement à la rigueur la plus outrée; elle nous appelait et nous renvoyait; donnait récréation et révoquait ses ordres un moment après; nous faisait appeler au chœur; et lorsque tout était en mouvement pour lui obéir, un second coup de cloche renfermait la communauté. Il est difficile d'imaginer le trouble de la vie que l'on menait; la journée se passait à sortir de chez soi et à y rentrer, à prendre son bréviaire et à le quitter, à monter et à descendre, à baisser son voile et à le relever. La nuit était presque aussi interrompue que le jour.

Quelques religieuses s'adressèrent à moi, et tâchèrent de me faire entendre qu'avec un peu plus de complaisance et d'égards pour la supérieure, tout reviendrait à l'ordre; elles auraient dû dire au désordre accoutumé : je leur répondais tristement : Je vous plains; mais dites-moi clairement ce qu'il faut que je fasse... Les unes s'en retournaient en baissant la tête et sans me répondre; d'autres me donnaient des conseils qu'il m'était impossible d'arranger avec ceux de notre directeur; je parle de celui qu'on avait

révoqué, car, pour son successeur, nous ne l'avions pas encore vu.

La supérieure ne sortait plus de nuit; elle passait des semaines entières sans se montrer, ni à l'office, ni au chœur, ni au réfectoire, ni à la récréation; elle demeurait renfermée dans sa chambre; elle errait dans les corridors, ou elle descendait à l'église; elle allait frapper aux portes des religieuses, et elle leur disait d'une voix plaintive: Sœur une telle, priez pour moi; Sœur une telle, priez pour moi.... Le bruit se répandit qu'elle se disposait à une confession générale.

Un jour que je descendis la première à l'église, je vis un papier attaché au voile de la grille, je m'en approchai et je lus: « Chères Sœurs, vous êtes invitées à prier pour une religieuse » qui s'est égarée de ses devoirs, et qui veut retourner à Dieu... » Je fus tentée de l'arracher, cependant je le laissai. Quelques jours après, c'en était un autre, sur lequel on avait écrit: « Chères Sœurs, vous êtes invitées à implorer la miséricorde de » Dieu sur une religieuse qui a reconnu ses égaremens; ils sont » grands.... » Un autre jour, c'était une autre invitation qui disait: « Chères Sœurs, vous êtes priées de demander à Dieu » d'éloigner le désespoir d'une religieuse qui a perdu toute con- » fiance dans la miséricorde divine..... »

Toutes ces invitations où se peignaient les cruelles vicissitudes de cette âme en peine, m'attristaient profondément. Il m'arriva une fois de demeurer comme un terme vis-à-vis un de ces placards; je m'étais demandée à moi-même, qu'est-ce que c'était que ces égaremens qu'elle se reprochait; d'où venaient les transes de cette femme; quels crimes elle pouvait avoir à se reprocher; je revenais sur les exclamations du directeur, je me rappelais ses expressions, j'y cherchais un sens, je n'y en trouvais point, et je demeurais comme absorbée. Quelques religieuses qui me regardaient causaient entre elles; et si je ne me suis pas trompée, elles me regardaient comme incessamment menacée des mêmes terreurs.

Cette pauvre supérieure ne se montrait que son voile baissé; elle ne se mêlait plus des affaires de la maison; elle ne parlait à personne; elle avait de fréquentes conférences avec le nouveau directeur qu'on nous avait donné. C'était un jeune bénédictin. Je ne sais s'il lui avait imposé toutes les mortifications qu'elle pratiquait; elle jeûnait trois jours de la semaine; elle se macérait; elle entendait l'office dans les stalles inférieures. Il fallait passer devant sa porte pour aller à l'église; là, nous la trouvions prosternée, le visage contre terre, et elle ne se relevait que quand il n'y avait plus personne. La nuit, elle descendait en chemise, nus pieds; si Sainte-Thérèse ou moi nous la rencon-

trions par hasard, elle se retournait et se collait le visage contre le mur. Un jour que je sortais de ma cellule, je la trouvai prosternée, les bras étendus et la face contre terre; et elle me dit : Avancez, marchez, foulez-moi aux pieds; je ne mérite pas un autre traitement.

Pendant des mois entiers que cette maladie dura, le reste de la communauté eut le temps de pâtir et de me prendre en aversion. Je ne reviendrai pas sur les désagrémens d'une religieuse qu'on hait dans sa maison, vous en devez être instruit à présent. Je sentis peu à peu renaître le dégoût de mon état. Je portai ce dégoût et mes peines dans le sein du nouveau directeur; il s'appelle dom Morel; c'est un homme d'un caractère ardent; il touche à la quarantaine Il parut m'écouter avec attention et avec intérêt; il désira connaître les événemens de ma vie; il me fit entrer dans les détails les plus minutieux sur ma famille, sur mes penchans, mon caractère, les maisons où j'avais été, celle où j'étais, sur ce qui s'était passé entre ma supérieure et moi. Je ne lui cachai rien. Il ne me parut pas mettre à la conduite de la supérieure avec moi la même importance que le Père Lemoine; à peine daigna-t-il me jeter là-dessus quelques mots; il regarda cette affaire comme finie; la chose qui le touchait le plus, c'étaient mes dispositions secrètes sur la vie religieuse. A mesure que je m'ouvrais, sa confiance faisait les mêmes progrès; si je me confessais à lui, il se confiait à moi; ce qu'il me disait de ses peines avait la plus parfaite conformité avec les miennes; il était entré en religion malgré lui; il supportait son état avec le même dégoût, et il n'était guère moins à plaindre que moi. Mais, chère Sœur, ajoutait-il, que faire à cela? Il n'y a plus qu'une ressource, c'est de rendre notre condition la moins fâcheuse qu'il sera possible. Et puis il me donnait les mêmes conseils qu'il suivait; ils étaient sages. Avec cela, ajoutait-il, on n'évite pas les chagrins, on se résout seulement à les supporter. Les personnes religieuses ne sont heureuses qu'autant qu'elles se font un mérite devant Dieu de leurs croix; alors elles s'en réjouissent, elles vont au-devant des mortifications; plus elles sont amères et fréquentes, plus elles s'en félicitent; c'est un échange qu'elles ont fait de leur bonheur présent contre un bonheur à venir; elles s'assurent celui-ci par le sacrifice volontaire de celui-là. Quand elles ont bien souffert, elles disent à Dieu : *Ampliùs*, *Domine;* Seigneur, encore davantage.... et c'est une prière que Dieu ne manque guère d'exaucer. Mais si ces peines sont faites pour vous et pour moi comme pour elles, nous ne pouvons pas nous en promettre la même récompense, nous n'avons pas la seule chose qui leur donnerait de

la valeur, la résignation : cela est triste. Hélas! comment vous inspirerai-je la vertu qui vous manque et que je n'ai pas? Cependant sans cela nous nous exposons à être perdus dans l'autre vie, après avoir été bien malheureux dans celle-ci. Au sein des pénitences, nous nous damnons presque aussi sûrement que les gens du monde au milieu des plaisirs; nous nous privons, ils jouissent; et après cette vie les mêmes supplices nous attendent. Que la condition d'un religieux, d'une religieuse qui n'est pas appelée, est fâcheuse! c'est la nôtre, pourtant; et nous ne pouvons la changer. On nous a chargés de chaînes pesantes, que nous sommes condamnés à secouer sans cesse, sans aucun espoir de les rompre; tâchons, chère Sœur, de les traîner. Allez, je reviendrai vous voir.

Il revint quelques jours après; je le vis au parloir, je l'examinai de plus près. Il acheva de me confier de sa vie, moi de la mienne, une infinité de circonstances qui formaient entre lui et moi autant de points de contact et de ressemblance; il avait presque subi les mêmes persécutions domestiques et religieuses. Je ne m'apercevais pas que la peinture de ses dégoûts était peu propre à dissiper les miens; cependant cet effet se produisait en moi, et je crois que la peinture de mes dégoûts produisait le même effet en lui. C'est ainsi que la ressemblance des caractères se joignant à celle des événemens, plus nous nous revoyions, plus nous nous plaisions l'un à l'autre; l'histoire de ses momens, c'était l'histoire des miens; l'histoire de ses sentimens, c'était l'histoire des miens; l'histoire de son âme, c'était l'histoire de la mienne.

Lorsque nous nous étions bien entretenus de nous, nous parlions aussi des autres, et surtout de la supérieure. Sa qualité de directeur le rendait très-réservé; cependant j'aperçus à travers ses discours que la disposition actuelle de cette femme ne durerait pas; qu'elle luttait contre elle-même, mais en vain; et qu'il arriverait de deux choses l'une, ou qu'elle reviendrait incessamment à ses premiers penchans, ou qu'elle perdrait la tête. J'avais la plus forte curiosité d'en savoir davantage; il aurait bien pu m'éclairer sur des questions que je m'étais faites, et auxquelles je n'avais jamais pu me répondre; mais je n'osais l'interroger; je me hasardai seulement à lui demander s'il connaissait le Père Lemoine. = Oui, me dit-il, je le connais; c'est un homme de mérite, il en a beaucoup. = Nous avons cessé de l'avoir d'un moment à l'autre. = Il est vrai. = Ne pourriez-vous point me dire comment cela s'est fait! = Je serais fâché que cela transpirât. = Vous pouvez compter sur ma discrétion. = On a, je crois, écrit contre lui à l'ar-

chevêché. = Et qu'a-t-on pu dire? = Qu'il demeurait trop loin de la maison; qu'on ne l'avait pas quand on voulait; qu'il était d'une morale trop austère; qu'on avait quelque raison de le soupçonner des sentimens des novateurs; qu'il semait la division dans la maison, et qu'il éloignait l'esprit des religieuses de leur supérieure. = Et d'où savez-vous cela? = De lui-même. = Vous le voyez donc? = Oui, je le vois; il m'a parlé de vous quelquefois. = Qu'est-ce qu'il vous en a dit? = Que vous étiez bien à plaindre; qu'il ne concevait pas comment vous aviez pu résister à toutes les peines que vous aviez souffertes; que, quoiqu'il n'ait eu l'occasion de vous entretenir qu'une ou deux fois, il ne croyait pas que vous puissiez jamais vous accommoder de la vie religieuse; qu'il avait dans l'esprit.... là, il s'arrêta tout court; et moi j'ajoutai: Qu'avait-il dans l'esprit? = Dom Morel me répondit: Ceci est une affaire de confiance trop particulière pour qu'il me soit libre d'achever.... = Je n'insistai pas, j'ajoutai seulement: Il est vrai que c'est le Père Lemoine qui m'a inspiré de l'éloignement pour ma supérieure. = Il a bien fait. = Et pourquoi? = Ma Sœur, me répondit-il, en prenant un air grave, tenez-vous-en à ses conseils, et tâchez d'en ignorer la raison tant que vous vivrez. = Mais il me semble que si je connaissais le péril, je serais d'autant plus attentive à l'éviter. = Peut-être aussi serait-ce le contraire. = Il faut que vous ayez bien mauvaise opinion de moi. = J'ai de vos mœurs et de votre innocence l'opinion que j'en dois avoir; mais croyez qu'il y a des lumières funestes que vous ne pourriez acquérir sans y perdre. C'est votre innocence même qui en a imposé à votre supérieure; plus instruite, elle vous aurait moins respectée. = Je ne vous entends pas. = Tant mieux. = Mais que la familiarité et les caresses d'une femme peuvent-elles avoir de dangereux pour une autre femme? = Point de réponse de la part de dom Morel. = Ne suis-je pas la même que j'étais en entrant ici? = Point de réponse de la part de dom Morel. = N'aurais-je pas continué d'être la même? Où est donc le mal de s'aimer, de se le dire, de se le témoigner? cela est si doux! = Il est vrai, dit dom Morel, en levant les yeux sur moi, qu'il avait toujours tenus baissés tandis que je parlais. = Et cela est-il donc si commun dans les maisons religieuses? Ma pauvre supérieure! dans quel état elle est tombée! = Il est fâcheux, et je crains bien qu'il n'empire. Elle n'était pas faite pour son état; et voilà ce qui en arrive tôt ou tard, quand on s'oppose au penchant général de la nature: cette contrainte la détourne à des affections déréglées, qui sont d'autant plus violentes, qu'elles sont mal fondées; c'est une espèce de folie. = Elle est folle? = Oui, elle l'est, et le deviendra

davantage.=Et vous croyez que c'est là le sort qui attend ceux qui sont engagés dans un état auquel ils n'étaient point appelés ? = Non, pas tous ; il y en a qui meurent auparavant ; il y en a dont le caractère flexible se prête à la longue ; il y en a que des espérances vagues soutiennent quelque temps. = Et quelles espérances pour une religieuse ?= Quelles? d'abord celle de faire résilier ses vœux. = Et quand on n'a plus celle-là ? = Celles qu'on trouvera les portes ouvertes, un jour ; que les hommes reviendront de l'extravagance d'enfermer dans des sépulcres de jeunes créatures toutes vivantes, et que les couvens seront abolis ; que le feu prendra à la maison ; que les murs de la clôture tomberont ; que quelqu'un les secourra. Toutes ces suppositions roulent par la tête ; on s'en entretient, on regarde, en se promenant dans le jardin, sans y penser, si les murs sont bien hauts ; si l'on est dans sa cellule, on saisit les barreaux de sa grille, et on les ébranle doucement, de distraction ; si l'on a la rue sous ses fenêtres, on y regarde ; si l'on entend passer quelqu'un, le cœur palpite, on soupire sourdement après un libérateur ; s'il s'élève quelque tumulte dont le bruit pénètre jusque dans la maison, on espère ; on compte sur une maladie qui nous approchera d'un homme, ou qui nous enverra aux eaux. =Il est vrai, il est vrai, m'écriai-je, vous lisez au fond de mon cœur ; je me suis fait, je me fais encore ces illusions. =Et lorsqu'on vient à les perdre en y réfléchissant, car ces vapeurs salutaires, que le cœur envoie vers la raison, sont par intervalles dissipées, alors on voit toute la profondeur de sa misère ; on se déteste soi-même ; on déteste les autres ; on pleure, on gémit, on crie, on sent les approches du désespoir. Alors les unes courent se jeter aux genoux de leur supérieure, et vont y chercher de la consolation ; d'autres se prosternent ou dans leur cellule ou au pied des autels, et appellent le ciel à leur secours ; d'autres déchirent leurs vêtemens, et s'arrachent les cheveux ; d'autres cherchent un puits profond, des fenêtres bien hautes, un lacet, et le trouvent quelquefois ; d'autres, après s'être tourmentées long-temps, tombent dans une espèce d'abrutissement, et restent imbéciles ; d'autres, qui ont des organes faibles ou délicats, se consument de langueur : il y en a en qui l'organisation se dérange, l'imagination se trouble, et qui deviennent furieuses. Les plus heureuses sont celles en qui les mêmes illusions consolantes renaissent, et les bercent presque jusqu'au tombeau ; leur vie se passe dans les alternatives de l'erreur et du désespoir. = Et les plus malheureuses, ajoutai-je apparemment en poussant un profond soupir, sont celles qui éprouvent successivement tous ces états.... Ah ! mon

Père, que je suis fâchée de vous avoir entendu! =Et pourquoi? =Je ne me connaissais pas; je me connais; mes illusions dureront moins. Dans les momens....

J'allais continuer, lorsqu'une autre religieuse entra, et puis une autre, et puis une troisième, et puis quatre, cinq, six, je ne sais combien. La conversation devint générale; les unes regardaient le directeur; d'autres l'écoutaient en silence et les yeux baissés; plusieurs l'interrogeaient à la fois; toutes se récriaient sur la sagesse de ses réponses; cependant je m'étais retirée dans un angle où je m'abandonnais à une rêverie profonde. Au milieu de ces entretiens où chacune cherchait à se faire valoir, et à fixer la préférence de l'homme saint par son côté avantageux, on entendit arriver quelqu'un à pas lents, s'arrêter par intervalles et pousser des soupirs; on écouta; l'on dit à voix basse : C'est elle, c'est notre supérieure; ensuite l'on se tut et l'on s'assit en rond. Ce l'était en effet : elle entra; son voile lui tombait jusqu'à la ceinture; ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et sa tête penchée. Je fus la première qu'elle aperçut; à l'instant elle dégagea de dessous son voile une de ses mains dont elle se couvrit les yeux; et se détournant un peu de côté, de l'autre main elle nous fit signe à toutes de sortir; nous sortîmes en silence, et elle demeura seule avec dom Morel.

Je prévois, monsieur le marquis, que vous allez prendre mauvaise opinion de moi; mais puisque je n'ai point eu honte de ce que j'ai fait, pourquoi rougirais-je de l'avouer? Et puis comment supprimer dans ce récit un événement qui n'a pas laissé que d'avoir des suites? Disons donc que j'ai un tour d'esprit bien singulier; lorsque les choses peuvent exciter votre estime ou accroître votre commisération, j'écris bien ou mal, mais avec une vitesse et une facilité incroyables; mon âme est gaie, l'expression me vient sans peine, mes larmes coulent avec douceur, il me semble que vous êtes présent, que je vous vois et que vous m'écoutez. Si je suis forcée au contraire de me montrer à vos yeux sous un aspect défavorable, je pense avec difficulté, l'expression se refuse, la plume va mal, le caractère même de mon écriture s'en ressent, et je ne continue que parce que je me flatte secrètement que vous ne lirez pas ces endroits. En voici un :

Lorsque toutes nos Sœurs furent retirées.... = Eh bien! que fîtes-vous? = Vous ne devinez pas? Non, vous êtes trop honnête pour cela. Je descendis sur la pointe du pied, et je vins me placer doucement à la porte du parloir, et écouter ce qui se disait là. Cela est fort mal, direz-vous.... Oh! pour cela oui, cela est fort mal : je me le dis à moi-même; et mon trouble, les précautions que je pris pour n'être pas aperçue, les fois que je m'arrê-

tai, la voix de ma conscience qui me pressait à chaque pas de m'en retourner, ne me permettaient pas d'en douter; cependant la curiosité fut la plus forte, et j'allai. Mais s'il est mal d'avoir été surprendre les discours de deux personnes qui se croyaient seules, n'est-il pas plus mal encore de vous les rendre? Voilà encore un de ces endroits que j'écris, parce que je me flatte que vous ne me lirez pas; cependant cela n'est pas vrai, mais il faut que je me le persuade.

Le premier mot que j'entendis après un assez long silence me fit frémir; ce fut : Mon Père, je suis damnée (1).... Je me rassurai. J'écoutais, le voile qui jusqu'alors m'avait dérobé le péril que j'avais couru se déchirait lorsqu'on m'appela; il fallut aller, j'allai donc; mais, hélas! je n'en avais que trop entendu. Quelle femme, monsieur le marquis, quelle abominable femme!...

*Ici les mémoires de la Sœur Suzanne sont interrompus; ce qui suit ne sont plus que les réclames de ce qu'elle se promettait apparemment d'employer dans le reste de son récit. Il paraît que la supérieure devint folle, et que c'est à son état malheureux qu'il faut rapporter les fragmens que je vais transcrire.*

Après cette confession nous eûmes quelques jours de sérénité. La joie rentre dans la communauté, et l'on m'en fait des complimens que je rejette avec indignation.

Elle ne me fuyait plus; elle me regardait; mais ma présence ne paraissait plus la troubler. Je m'occupais à lui dérober l'horreur qu'elle m'inspirait, depuis que par une heureuse ou fatale curiosité j'avais appris à la mieux connaître.

Bientôt elle devient silencieuse; elle ne dit plus que oui ou non; elle se promène seule; elle se refuse les alimens, son sang s'allume, la fièvre la prend, et le délire succède à la fièvre.

Seule dans son lit, elle me voit, elle me parle, elle m'invite à m'approcher, elle m'adresse les propos les plus tendres. Si elle entend marcher autour de sa chambre, elle s'écrie : C'est elle qui passe; c'est son pas, je le reconnais. Qu'on l'appelle... Non, non, qu'on la laisse.

Une chose singulière, c'est qu'il ne lui arrivait jamais de se tromper, et de prendre une autre pour moi.

(1) Ce mot si heureux n'est pas de l'invention de Diderot. Il lui a été donné par madame d'Holbach, qu'il consultait sur la manière dont il commencerait la confession de la supérieure; et qui, surprise de son embarras, et de le voir ainsi arrêté depuis plus d'un mois dans une route où elle n'apercevait pas le plus léger obstacle, lui dit, sur le simple exposé des faits précédens : Il n'y a pas ici à choisir entre plusieurs débuts, également heureux. Il n'y a qu'une seule manière d'être vrai. Votre supérieure n'a qu'un mot à dire, et ce mot, le voici : *Mon Père, je suis damnée.* Diderot se plaisait à citer cet exemple de l'extrême finesse de tact et d'instinct de certaines femmes. *N.*

Elle riait aux éclats; le moment d'après elle fondait en larmes. Nos Sœurs l'entouraient en silence, et quelques unes pleuraient avec elle.

Elle disait tout à coup : Je n'ai point été à l'église, je n'ai point prié Dieu... Je veux sortir de ce lit, je veux m'habiller; qu'on m'habille.... Si l'on s'y opposait, elle ajoutait : Donnez-moi du moins mon bréviaire... On le lui donnait; elle l'ouvrait, elle en tournait les feuillets avec le doigt, et elle continuait de les tourner lors même qu'il n'y en avait plus; cependant elle avait les yeux égarés.

Une nuit, elle descendit seule à l'église; quelques unes de nos Sœurs la suivirent; elle se prosterna sur les marches de l'autel, elle se mit à gémir, à soupirer, à prier tout haut; elle sortit, elle rentra; elle dit : Qu'on l'aille chercher, c'est une âme si pure! c'est une créature si innocente! si elle joignait ses prières aux miennes.... Puis s'adressant à toute la communauté, et se tournant vers des stalles qui étaient vides, elle s'écriait : Sortez, sortez toutes, qu'elle reste seule avec moi. Vous n'êtes pas dignes d'en approcher; si vos voix se mêlaient à la sienne, votre encens profane corromprait devant Dieu la douceur du sien. Qu'on s'éloigne, qu'on s'éloigne.... Puis elle m'exhortait à demander au ciel assistance et pardon. Elle voyait Dieu; le ciel lui paraissait se sillonner d'éclairs, s'entr'ouvrir et gronder sur sa tête; des anges en descendaient en courroux; les regards de la Divinité la faisaient trembler; elle courait de tous côtés, elle se renfonçait dans les angles obscurs de l'église, elle demandait miséricorde, elle se collait la face contre terre, elle s'y assoupissait, la fraîcheur humide du lieu l'avait saisie, on la transportait dans sa cellule comme morte.

Cette terrible scène de la nuit, elle l'ignorait le lendemain. Elle disait : Où sont nos Sœurs? je ne vois plus personne, je suis restée seule dans cette maison; elles m'ont toutes abandonnée, et Sainte-Thérèse aussi; elles ont bien fait. Puisque Sainte-Suzanne n'y est plus, je puis sortir, je ne la rencontrerai pas.... Ah! si je la rencontrais! mais elle n'y est plus, n'est-ce pas? n'est-ce pas qu'elle n'y est plus?.... Heureuse la maison qui la possède! Elle dira tout à sa nouvelle supérieure; que pensera-t-elle de moi?... Est-ce que Sainte-Thérèse est morte? j'ai entendu sonner en mort toute la nuit... La pauvre fille! elle est perdue à jamais; et c'est moi! c'est moi!.... Un jour, je lui serai confrontée; que lui dirai-je? que lui répondrai-je?... Malheur à elle! Malheur à moi!

Dans un autre moment elle disait : Nos Sœurs sont-elles revenues? Dites-leur que je suis bien malade.... Soulevez mon

oreiller... Délacez-moi... Je sens là quelque chose qui m'oppresse.... La tête me brûle, ôtez-moi mes coiffes... Je veux me laver.... Apportez-moi de l'eau; versez, versez encore.... Elles sont blanches, mais la souillure de l'âme est restée.... Je voudrais être morte; je voudrais n'être point née, je ne l'aurais point vue.

Un matin, on la trouva pieds nus, en chemise, échevelée, hurlant, écumant, et courant autour de sa cellule, les mains posées sur ses oreilles, les yeux fermés, et le corps pressé contre la muraille.... Eloignez-vous de ce gouffre; entendez-vous ces cris? Ce sont les enfers; il s'élève de cet abîme profond des feux que je vois; du milieu des feux j'entends des voix confuses qui m'appellent.... Mon Dieu, ayez pitié de moi!... Allez vite; sonnez, assemblez la communauté; dites qu'on prie pour moi, je prierai aussi... Mais à peine fait-il jour, nos Sœurs dorment... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; je voudrais dormir, et je ne saurais.

Une de nos Sœurs lui disait: Madame, vous avez quelque peine; confiez-la moi, cela vous soulagera peut-être. = Sœur Agathe, écoutez, approchez-vous de moi... plus près... plus près encore... il ne faut pas qu'on nous entende. Je vais tout révéler, tout; mais gardez-moi le secret... Vous l'avez vue? = Qui, madame? = N'est-il pas vrai que personne n'a la même douceur? Comme elle marche! Quelle décence! quelle noblesse! quelle modestie!... Allez à elle; dites-lui... Eh! non, ne dites rien; n'allez pas... Vous n'en pourriez approcher; les anges du ciel la gardent, ils veillent autour d'elle; je les ai vus, vous les verriez, vous en seriez effrayée comme moi. Restez.... Si vous alliez, que lui diriez-vous? Inventez quelque chose dont elle ne rougisse pas... = Mais, madame, si vous consultiez votre directeur. = Oui, mais oui.... Non, non, je sais ce qu'il me dira; je l'ai tant entendu.... De quoi l'entretiendrai-je?... Si je pouvais perdre la mémoire!... Si je pouvais rentrer dans le néant, ou renaître!.. N'appelez point le directeur. J'aimerais mieux qu'on me lût la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lisez... Je commence à respirer .. Il ne faut qu'une goutte de ce sang pour me purifier... Voyez, il s'élance en bouillonnant de son côté... Inclinez cette plaie sacrée sur ma tête... Son sang coule sur moi, et ne s'y attache pas... Je suis perdue!... Eloignez ce Christ... Rapportez-le moi.... On le lui rapportait; elle le serrait entre ses bras, elle le baisait partout, et puis elle ajoutait: Ce sont ses yeux, c'est sa bouche; quand la reverrai-je? Sœur Agathe, dites-lui que je l'aime; peignez-lui bien mon état; dites-lui que je meurs.

Elle fut saignée; on lui donna les bains; mais son mal semblait s'accroître par les remèdes. Je n'ose vous décrire toutes les actions indécentes qu'elle fit, vous répéter tous les discours malhonnêtes qui lui échappèrent dans son délire. A tout moment elle portait la main à son front, comme pour en écarter des idées importunes, des images, que sais-je quelles images! Elle se renfonçait la tête dans son lit, elle se couvrait la tête de ses draps. C'est le tentateur, disait-elle, c'est lui! Quelle forme bizarre il a prise! Prenez de l'eau-bénite; jetez de l'eau-bénite sur moi.... Cessez, cessez; il n'y est plus.

On ne tarda pas à la séquestrer; mais sa prison ne fut pas si bien gardée, qu'elle ne réussit un jour à s'en échapper. Elle avait déchiré ses vêtemens, elle parcourait les corridors toute nue, seulement deux bouts de corde rompue descendaient de ses deux bras; elle criait : Je suis votre supérieure, vous en avez toutes fait le serment; qu'on m'obéisse. Vous m'avez emprisonnée, malheureuses! voilà donc la récompense de mes bontés! vous m'offensez, parce que je suis trop bonne; je ne le serai plus.... Au feu!... au meurtre!... au voleur!... à mon secours!.... A moi, sœur Thérèse... A moi, sœur Suzanne.... Cependant on l'avait saisie, et on la reconduisait dans sa prison; et elle disait : Vous avez raison, vous avez raison, hélas! je suis devenue folle, je le sens.

Quelquefois elle paraissait obsédée du spectacle de différens supplices; elle voyait des femmes la corde au cou ou les mains liées sur le dos; elle en voyait avec des torches à la main; elle se joignait à celles qui faisaient amende honorable; elle se croyait conduite à la mort; elle disait au bourreau : J'ai mérité mon sort, je l'ai mérité; encore si ce tourment était le dernier; mais une éternité! une éternité de feux!.... Je ne dis rien ici qui ne soit vrai; et tout ce que j'aurais encore à dire de vrai ne me revient pas, ou je rougirais d'en souiller ces papiers.

Après avoir vécu plusieurs mois dans cet état déplorable, elle mourut. Quelle mort, monsieur le marquis! je l'ai vue, je l'ai vue la terrible image du désespoir et du crime à sa dernière heure; elle se croyait entourée d'esprits infernaux; ils attendaient son âme pour s'en saisir; elle disait d'une voix étouffée : Les voilà! les voilà!... et leur opposant de droite et de gauche un Christ qu'elle tenait à la main; elle hurlait, elle criait : Mon Dieu!... mon Dieu!... La sœur Thérèse la suivit de près; et nous eûmes une autre supérieure, âgée et pleine d'humeur et de superstition.

On m'accuse d'avoir ensorcelé sa devancière; elle le croit, et mes chagrins se renouvellent. Le nouveau directeur est égale-

ment persécuté par ses supérieurs, et me persuade de me sauver de la maison.

Ma fuite est projetée. Je me rends dans le jardin entre onze heures et minuit. On me jette des cordes, je les attache autour de moi; elles se cassent, et je tombe; j'ai les jambes dépouillées, et une violente contusion aux reins. Une seconde, une troisième tentative m'élèvent au haut du mur; je descends. Quelle est ma surprise! au lieu d'une chaise de poste, dans laquelle j'espérais d'être reçue, je trouve un mauvais carrosse public. Me voilà sur le chemin de Paris avec un jeune bénédictin. Je ne tardai pas à m'apercevoir, au ton indécent qu'il prenait et aux libertés qu'il se permettait, qu'on ne tenait avec moi aucune des conditions qu'on avait stipulées; alors je regrettai ma cellule, et je sentis toute l'horreur de ma situation.

C'est ici que je peindrai ma scène dans le fiacre. Quelle scène! Quel homme! Je crie; le cocher vient à mon secours. Rixe violente entre le fiacre et le moine.

J'arrive à Paris. La voiture arrête dans une petite rue, à une porte étroite qui s'ouvrait dans une allée obscure et malpropre. La maîtresse du logis vient au-devant de moi, et m'installe à l'étage le plus élevé, dans une petite chambre où je trouve à peu près les meubles nécessaires. Je reçois des visites de la femme qui occupait le premier. Vous êtes jeune, vous devez vous ennuyer, mademoiselle. Descendez chez moi, vous y trouverez bonne compagnie en hommes et en femmes, pas toutes aussi aimables, mais presque aussi jeunes que vous. On cause, on joue, on chante, on danse; nous réunissons toutes les sortes d'amusemens. Si vous tournez la tête à tous nos cavaliers, je vous jure que nos dames n'en seront ni jalouses ni fâchées. Venez, mademoiselle.... Celle qui me parlait ainsi était d'un certain âge; elle avait le regard tendre, la voix douce, et le propos très-insinuant.

Je passe une quinzaine dans cette maison, exposée à toutes les instances de mon perfide ravisseur, et à toutes les scènes tumultueuses d'un lieu suspect, épiant à chaque instant l'occasion de m'échapper.

Un jour enfin je la trouvai; la nuit était avancée: si j'eusse été voisine de mon couvent, j'y retournais. Je cours sans savoir où je vais. Je suis arrêtée par des hommes; la frayeur me saisit. Je tombe évanouie de fatigue sur le seuil de la boutique d'un chandelier; on me secourt; en revenant à moi, je me trouve étendue sur un grabat, environnée de plusieurs personnes. On me demande qui j'étais; je ne sais ce que je répondis. On me

donna la servante de la maison pour me conduire ; je prends son bras ; nous marchons. Nous avions déjà fait beaucoup de chemin, lorsque cette fille me dit : Mademoiselle, vous savez apparemment où nous allons ? = Non, mon enfant ; à l'hôpital, je crois. = A l'hôpital ? est-ce que vous seriez hors de maison ? = Hélas ! oui. = Qu'avez-vous donc fait pour avoir été chassée à l'heure qu'il est ! Mais nous voilà à la porte de Sainte-Catherine ; voyons si nous pourrions nous faire ouvrir ; en tout cas, ne craignez rien, vous ne resterez pas dans la rue, vous coucherez avec moi.

Je reviens chez le chandelier. Effroi de la servante, lorsqu'elle voit mes jambes dépouillées de leur peau par la chute que j'avais faite en sortant du couvent. J'y passe la nuit. Le lendemain au soir je retourne à Sainte-Catherine ; j'y demeure trois jours, au bout desquels on m'annonce qu'il faut, ou me rendre à l'hôpital-général, ou prendre la première condition qui s'offrira.

Danger que je courus à Sainte-Catherine, de la part des hommes et des femmes ; car c'est là, à ce qu'on m'a dit depuis, que les libertins et les matrones de la ville vont se pourvoir. L'attente de la misère ne donna aucune force aux séductions grossières auxquelles j'y fus exposée. Je vends mes hardes, et j'en choisis de plus conformes à mon état.

J'entre au service d'une blanchisseuse, chez laquelle je suis actuellement. Je reçois le linge et je le repasse ; ma journée est pénible ; je suis mal nourrie, mal logée, mal couchée, mais en revanche traitée avec humanité. Le mari est cocher de place ; sa femme est un peu brusque, mais bonne du reste. Je serais assez contente de mon sort, si je pouvais espérer d'en jouir paisiblement.

J'ai appris que la police s'était saisie de mon ravisseur, et l'avait remis entre les mains de ses supérieurs. Le pauvre homme ! il est plus à plaindre que moi ; son attentat a fait bruit ; et vous ne savez pas la cruauté avec laquelle les religieux punissent les fautes d'éclat : un cachot sera sa demeure pour le reste de sa vie ; et c'est aussi le sort qui m'attend si je suis reprise ; mais il y vivra plus long-temps que moi.

La douleur de ma chute se fait sentir ; mes jambes sont enflées, et je ne saurais faire un pas : je travaille assise, car j'aurais peine à me tenir debout. Cependant j'appréhende le moment de ma guérison : alors quel prétexte aurai-je pour ne point sortir ? et à quel péril ne m'exposerai-je pas en me montrant ? Mais heureusement j'ai encore du temps devant moi. Mes parens, qui ne peuvent douter que je ne sois à Paris, font sûrement toutes les

perquisitions imaginables. J'avais résolu d'appeler M. Manouri dans mon grenier, de prendre et de suivre ses conseils, mais il n'était plus.

Je vis dans des alarmes continuelles ; au moindre bruit que j'entends dans la maison, sur l'escalier, dans la rue, la frayeur me saisit, je tremble comme la feuille, mes genoux me refusent le soutien, et l'ouvrage me tombe des mains. Je passe presque toutes les nuits sans fermer l'œil ; si je dors, c'est d'un sommeil interrompu ; je parle, j'appelle, je crie; je ne conçois pas comment ceux qui m'entourent ne m'ont pas encore devinée.

Il paraît que mon évasion est publique ; je m'y attendais. Une de mes camarades m'en parlait hier, y ajoutant des circonstances odieuses, et les réflexions les plus propres à désoler. Par bonheur elle étendait sur des cordes le linge mouillé, le dos tourné à la lampe ; et mon trouble n'en pouvait être aperçu : cependant ma maîtresse ayant remarqué que je pleurais, m'a dit : Marie, qu'avez-vous ? Rien, lui ai-je répondu. Quoi donc, a-t-elle ajouté, est-ce que vous seriez assez bête pour vous appitoyer sur une mauvaise religieuse sans mœurs, sans religion, et qui s'amourache d'un vilain moine, avec lequel elle se sauve de son couvent? Il faudrait que vous eussiez bien de la compassion de reste. Elle n'avait qu'à boire, manger, prier Dieu et dormir ; elle était bien où elle était, que ne s'y tenait-elle ? Si elle avait été seulement trois ou quatre fois à la rivière par le temps qu'il fait, cela l'aurait raccommodée avec son état.... A cela j'ai répondu qu'on ne connaissait bien que ses peines ; j'aurais mieux fait de me taire, car elle n'aurait pas ajouté : Allez, c'est une coquine que Dieu punira.... A ce propos, je me suis penchée sur ma table ; et j'y suis restée jusqu'à ce que ma maîtresse m'ait dit : Mais, Marie, à quoi rêvez-vous donc ? Tandis que vous dormez là, l'ouvrage n'avance pas.

Je n'ai jamais eu l'esprit du cloître, et il y paraît assez à ma démarche ; mais je me suis accoutumée en religion à certaines pratiques que je répète machinalement ; par exemple, une cloche vient-elle à sonner ? ou je fais le signe de la croix, ou je m'agenouille. Frappe-t-on à la porte ? je dis *Ave*. M'interroge-t-on? C'est toujours une réponse qui finit par oui ou non, chère Mère, ou ma Sœur. S'il survient un étranger, mes bras vont se croiser sur ma poitrine, et au lieu de faire la révérence, je m'incline. Mes compagnes se mettent à rire, et croient que je m'amuse à contrefaire la religieuse ; mais il est impossible que leur erreur dure ; mes étourderies me décèleront, et je serai perdue.

Monsieur, hâtez-vous de me secourir. Vous me direz,

sans doute : Enseignez-moi ce que je puis faire pour vous. Le voici ; mon ambition n'est pas grande. Il me faudrait une place de femme de chambre ou de femme de charge, ou même de simple domestique, pourvu que je vécusse ignorée dans une campagne, au fond d'une province, chez d'honnêtes gens qui ne reçussent pas un grand monde. Les gages n'y feront rien ; de la sécurité, du repos, du pain et de l'eau. Soyez très-assuré qu'on sera satisfait de mon service. J'ai appris dans la maison de mon père à travailler ; et au couvent, à obéir ; je suis jeune, j'ai le caractère très-doux ; quand mes jambes seront guéries, j'aurai plus de force qu'il n'en faut pour suffire à l'occupation. Je sais coudre, filer, broder et blanchir ; quand j'étais dans le monde, je raccommodais moi-même mes dentelles, et j'y serai bientôt remise ; je ne suis maladroite à rien, et je saurai m'abaisser à tout. J'ai de la voix, je sais la musique, et je touche assez bien du clavecin pour amuser quelque mère qui en aurait le goût ; et j'en pourrais même donner leçon à ses enfans ; mais je craindrais d'être trahie par ces marques d'une éducation recherchée. S'il fallait apprendre à coiffer, j'ai du goût, je prendrais un maître, et je ne tarderais pas à me procurer ce petit talent. Monsieur, une condition supportable, s'il se peut, ou une condition telle quelle, c'est tout ce qu'il me faut, et je ne souhaite rien au-delà. Vous pouvez répondre de mes mœurs ; malgré les apparences, j'en ai ; j'ai même de la piété. Ah ! monsieur, tous mes maux seraient finis, et je n'aurais plus rien à craindre des hommes, si Dieu ne m'avait arrêtée ; ce puits profond, situé au bout du jardin de la maison, combien je l'ai visité de fois ! Si je ne m'y suis pas précipitée, c'est qu'on m'en laissait l'entière liberté. J'ignore quel est le destin qui m'est réservé ; mais s'il faut que je rentre un jour dans un couvent, quel qu'il soit, je ne réponds de rien ; il y a des puits partout. Monsieur, ayez pitié de moi, et ne vous préparez pas à vous-même de longs regrets.

*P. S.* Je suis accablée de fatigues, la terreur m'environne, et le repos me fuit. Ces mémoires, que j'écrivais à la hâte, je viens de les relire à tête reposée, et je me suis aperçue que sans en avoir le moindre projet, je m'étais montrée à chaque ligne aussi malheureuse à la vérité que je l'étais, mais beaucoup plus aimable que je ne le suis. Serait-ce que nous croyons les hommes moins sensibles à la peinture de nos peines qu'à l'image de nos charmes ? et nous promettrions-nous encore plus de facilité à les séduire qu'à les toucher? Je les connais trop peu, et je ne me suis pas assez étudiée pour savoir cela. Cependant si le mar-

quis, à qui l'on accorde le tact le plus délicat, venait à se persuader que ce n'est pas à sa bienfaisance, mais à son vice que je m'adresse, que penserait-il de moi? Cette réflexion m'inquiète. En vérité, il aurait bien tort de m'imputer personnellement un instinct propre à tout mon sexe. Je suis une femme, peut-être un peu coquette, que sais-je? Mais c'est naturellement, et sans artifice.

---

# EXTRAIT
## DE LA
# CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE GRIMM.

## ANNÉE 1770.

La Religieuse de M. de La Harpe a réveillé ma conscience endormie depuis dix ans, en me rappelant un horrible complot dont j'ai été l'âme, de concert avec M. Diderot, et deux ou trois autres bandits de cette trempe de nos amis intimes. Ce n'est pas trop tôt de s'en confesser, et de tâcher, en ce saint temps de carême, d'en obtenir la rémission avec mes autres péchés, et de noyer le tout dans le puits perdu des miséricordes divines.

L'année 1760 est marquée dans les fastes des badauds en Parisis, par la réputation soudaine et éclatante de Ramponeau, et par la comédie des Philosophes, jouée en vertu d'ordres supérieurs sur le théâtre de la Comédie française. Il ne reste aujourd'hui de toute cette entreprise qu'un souvenir plein de mépris pour l'auteur de cette belle rapsodie, appelé Palissot, qu'aucun de ses protecteurs ne s'est soucié de partager; les plus grands personnages, en favorisant en secret son entreprise, se croyaient obligés de s'en défendre en public, comme d'une tache de déshonneur. Tandis que ce scandale occupait tout Paris, M. Diderot, que ce polisson d'Aristophane français avait choisi pour son Socrate, fut le seul qui ne s'en occupait pas. Mais quelle était notre occupation! Plût à Dieu qu'elle eût été innocente! L'amitié la plus tendre nous attachait depuis long-temps à M. le marquis de Croismare, ancien officier du régiment du Roi, retiré du service, et un des plus aimables hommes de ce pays-ci. Il est à peu près de l'âge de M. de Voltaire; et il conserve, comme cet homme immortel, la jeunesse de l'esprit avec une grâce, une légèreté et des agrémens dont le piquant ne s'est jamais émoussé pour moi. On peut dire qu'il est un de ces hommes aimables dont la tournure et le moule ne se trouvent qu'en France, quoique l'amabilité ainsi que la maussaderie soient de tous les pays de la terre. Il ne s'agit pas ici des qualités du cœur, de l'élévation des sentimens,

de la probité la plus stricte et la plus délicate, qui rendent M. de Croismare aussi respectable pour ses amis qu'il leur est cher; il n'est question que de son esprit. Une imagination vive et riante, un tour de tête original, des opinions qui ne sont arrêtées qu'à un certain point, et qu'il adopte ou qu'il proscrit alternativement, de la verve toujours modérée par la grâce, une activité d'âme incroyable, qui, combinée avec une vie oisive et avec la multiplicité des ressources de Paris, le porte aux occupations les plus diverses et les plus disparates, lui fait créer des besoins que personne n'a jamais imaginés avant lui, et des moyens tout aussi étranges pour les satisfaire, et par conséquent une infinité de jouissances qui se succèdent les unes aux autres; voilà une partie des élémens qui constituent l'être de M. de Croismare, appelé par ses amis le charmant marquis par excellence, comme l'abbé Galiani était pour eux le charmant abbé. M. Diderot, comparant sa bonhomie au tour piquant du marquis de Croismare, lui dit quelquefois : *Votre plaisanterie est comme la flamme de l'esprit-de-vin, douce et légère, qui se promène partout sur ma toison, mais sans jamais la brûler.*

Ce charmant marquis nous avait quittés au commencement de l'année 1759, pour aller dans ses terres en Normandie, près de Caen. Il nous avait promis de ne s'y arrêter que le temps nécessaire pour mettre ses affaires en ordre; mais son séjour s'y prolongea insensiblement : il y avait réuni ses enfans; il aimait beaucoup son curé; il s'était livré à la passion du jardinage; et comme il fallait à une imagination aussi vive que la sienne des objets d'attachement réels ou imaginaires, il s'était tout à coup jeté dans la plus grande dévotion. Malgré cela, il nous aimait toujours tendrement; mais vraisemblablement nous ne l'aurions jamais revu à Paris, s'il n'avait pas successivement perdu ses deux fils. Cet événement nous l'a rendu depuis environ quatre ans, après une absence de plus de huit années; sa dévotion s'est évaporée comme tout s'évapore à Paris, et il est aujourd'hui plus aimable que jamais.

Comme sa perte nous était infiniment sensible, nous délibérâmes en 1760, après l'avoir supportée pendant près de quinze mois, sur les moyens de l'engager à revenir à Paris. Nous nous rappelâmes que, quelque temps avant son départ, on avait parlé dans le monde, avec beaucoup d'intérêt, d'une jeune religieuse qui réclamait juridiquement contre ses vœux, auxquels elle avait été forcée par ses parens. Cette pauvre recluse intéressa tellement notre marquis, que, sans l'avoir vue, sans savoir son nom, sans même s'assurer de la vérité des faits, il alla solliciter en sa faveur tous les conseillers de grand'chambre du parlement de Paris. Malgré cette intercession généreuse, la religieuse, je ne sais par quel malheur, perdit son procès, et ses vœux furent jugés valides. En nous rappelant toute cette aventure, nous résolûmes de la faire revivre à notre profit. Nous supposâmes que la religieuse en question avait eu le bonheur de se sauver de son couvent; et en conséquence nous la fîmes écrire à M. de Croismare, pour lui de-

mander secours et protection. Nous ne désespérions pas de le voir arriver en toute diligence, pour voler au secours de sa religieuse; ou bien, s'il devinait notre scélératesse au premier-coup d'œil, nous nous préparions matière à rire. Cette insigne fourberie prit toute une autre tournure, comme vous allez voir par la correspondance que je vais mettre sous vos yeux, entre la prétendue religieuse et le loyal et charmant marquis de Croismare, qui ne se douta pas un instant de notre perfidie; c'est cette perfidie que nous avons toujours sur notre conscience. Nous employions alors nos soupers à composer, au milieu des éclats de rire, les lettres de la religieuse, qui devaient faire pleurer notre bon marquis; et nous y lisions, avec les mêmes éclats de rire, les réponses honnêtes que ce digne et généreux ami lui faisait. Cependant, dès que nous nous aperçûmes que le sort de notre infortunée commençait à trop intéresser son tendre bienfaiteur, nous prîmes le parti de la faire mourir, comme vous pourrez remarquer, préférant de lui faire ce chagrin au danger certain de lui échauffer l'imagination en la laissant vivre plus long-temps. Depuis son retour à Paris, nous lui avons avoué tout ce complot d'iniquité; il en a ri, comme vous pouvez penser; et le malheur de la pauvre religieuse n'a fait que resserrer les liens d'amitié entre ceux qui lui ont survécu. Une circonstance qui n'est pas moins singulière, c'est que, tandis que cette plaisanterie échauffait l'imagination de notre ami en Normandie, celle de M. Diderot s'échauffait de son côté. Il se mit à écrire en détail toute l'histoire de notre religieuse; s'il l'avait achevée, il en aurait fait le roman le plus vrai, le plus intéressant et le plus pathétique qui eût jamais existé. On n'en pouvait pas lire une page sans fondre en larmes; et cependant il n'y avait point d'amour, autant que je puis m'en souvenir. C'était un ouvrage de génie, qui se ressentait de la chaleur d'imagination de son auteur; c'était aussi un ouvrage d'une utilité publique et générale: car c'était la plus cruelle satire qu'on eût jamais faite des cloîtres; elle était d'autant plus dangereuse qu'elle n'en renfermait que des éloges; notre jeune religieuse était d'une dévotion angélique, et conservait dans son cœur simple et tendre le respect le plus sincère pour tout ce qu'on lui avait appris à respecter. Mais ce roman n'a jamais existé que par lambeaux, et en est resté là: il est perdu, ainsi qu'une infinité d'autres ouvrages d'un des plus beaux génies de la France, qui se serait immortalisé par vingt chefs-d'œuvre, s'il avait su être avare de son temps, et ne l'abandonner pas à tous les indiscrets de Paris, que je cite tous au jugement dernier, en les rendant responsables devant Dieu et devant les hommes du tort dont ils sont les auteurs.

La correspondance que vous allez lire, et notre repentir, sont donc tout ce qui nous reste de notre pauvre religieuse. Vous voudrez bien vous souvenir que toutes ses lettres, ainsi que celles de sa recéleuse, ont été fabriquées par nous autres enfans de Bélial, et que toutes les lettres de son généreux protecteur sont véritables, et ont été écrites de bonne foi.

*Billet de la Religieuse au comte de Croismare, gouverneur de l'Ecole royale Militaire.*

Une femme malheureuse, à laquelle M. le marquis de Croismare s'est intéressé il y a trois ans, lorsqu'il demeurait à côté de l'Académie de musique, apprend qu'il demeure à présent à l'Ecole-Militaire. Elle envoie savoir si elle pourrait encore compter sur ses bontés, maintenant qu'elle est plus à plaindre que jamais.

Un mot de réponse, s'il lui plaît; sa situation est pressante; et il est de conséquence que la personne qui remettra ce billet n'en soupçonne rien.

*A répondu :*

Qu'on se trompait, et que M. de Croismare en question était actuellement à Caen.

Ce billet était écrit de la main d'une jeune personne, dont nous nous servîmes pendant tout le cours de cette correspondance. Un savoyard le porta à l'Ecole-Militaire, et nous apporta la réponse verbale. Cette démarche préliminaire fut jugée nécessaire par plusieurs bonnes raisons. La religieuse avait l'air de confondre les deux cousins ensemble, et d'ignorer la véritable orthographe de leur nom; elle apprenait par ce moyen, bien naturellement, que son protecteur était à Caen. Il se pouvait que le gouverneur de l'Ecole-Militaire plaisantât son cousin à l'occasion de ce billet, et le lui envoyât; ce qui donnait un grand air de vérité à notre vertueuse aventurière. Ce gouverneur très-aimable, ainsi que tout ce qui porte son nom, était aussi ennuyé de l'absence de son cousin que nous; et nous espérions le ranger au nombre de nos complices. Après sa réponse, la religieuse écrivit à Caen.

*Lettre de la Religieuse au marquis de Croismare, à Caen.*

Monsieur, je ne sais à qui j'écris; mais, dans la détresse où je me trouve, qui que vous soyez, c'est à vous que je m'adresse. Si l'on ne m'a point trompée à l'Ecole-Militaire, et que vous soyez le marquis généreux que je cherche, je bénirai Dieu; si vous ne l'êtes pas, je ne sais ce que je ferai. Mais je me rassure sur le nom que vous portez; j'espère que vous secourrez une infortunée, que vous, monsieur, ou un autre M. de Croismare, qui n'est pas celui de l'Ecole-Militaire, avez appuyée de votre sollicitation dans une tentative qu'elle fit, il y a trois ans, pour se tirer d'une prison perpétuelle, à laquelle la dureté de ses parens l'avait condamnée. Le désespoir vient de me porter à une seconde démarche dont vous aurez sans doute entendu parler; je me suis sauvée de mon couvent. Je ne pouvais plus supporter mes peines; et il n'y avait que cette voie, ou un plus grand forfait encore, pour me procurer une liberté que j'avais espérée de l'équité des lois.

Monsieur, si vous avez été autrefois mon protecteur, que ma situa-

tion présente vous touche, et qu'elle réveille dans votre cœur quelque sentiment de pitié! Peut-être trouverez-vous de l'indiscrétion d'avoir recours à un inconnu dans une circonstance pareille à la mienne. Hélas! monsieur, si vous saviez l'abandon où je suis réduite; si vous aviez quelque idée de l'inhumanité dont on punit les fautes d'éclat dans les maisons religieuses, vous m'excuseriez! Mais vous avez l'âme sensible, et vous craindrez de vous rappeler un jour une créature innocente jetée, pour le reste de sa vie, dans le fond d'un cachot. Secourez-moi, monsieur, secourez-moi. Voici l'espèce de service que j'ose attendre de vous, et qu'il vous est plus facile de me rendre en province qu'à Paris. Ce serait de me trouver, ou par vous-même ou par vos connaissances, à Caen ou ailleurs, une place de femme de chambre ou de femme de charge, ou même de simple domestique. Pourvu que je sois ignorée chez d'honnêtes gens, et qui vivent retirés; les gages n'y feront rien. Que j'aie du pain et de l'eau, et que je sois à l'abri des recherches; soyez sûr qu'on sera content de mon service. J'ai appris à travailler dans la maison de mon père, et à obéir en religion. Je suis jeune, j'ai le caractère doux, et je suis d'une bonne santé. Lorsque mes forces seront revenues, j'en aurai assez pour suffire à toutes sortes d'occupations domestiques. Je sais broder, coudre et blanchir; quand j'étais dans le monde, je raccommodais mes dentelles, et j'y serai bientôt remise. Je ne suis pas maladroite, je saurai me faire à tout. S'il fallait apprendre à coiffer, je ne manque pas de goût, et je ne tarderais pas à le savoir. Une condition supportable, s'il se peut, ou une condition telle quelle, c'est tout ce que je demande. Vous pouvez répondre de mes mœurs : malgré les apparences, monsieur, j'ai de la piété. Il y avait, au fond de la maison que j'ai quittée, un puits que j'ai souvent regardé; tous mes maux seraient finis, si Dieu ne m'avait retenue. Monsieur, que je ne retourne pas dans cette maison funeste! Rendez-moi le service que je vous demande; c'est une bonne œuvre dont vous vous souviendrez avec satisfaction tant que vous vivrez, et que Dieu récompensera dans ce monde ou dans l'autre. Surtout, monsieur, songez que je vis dans une alarme perpétuelle, et que je vais compter les momens. Mes parens ne peuvent douter que je ne sois à Paris; ils font sûrement toutes sortes de perquisitions pour me découvrir; ne leur laissez pas le temps de me trouver. J'ai emporté avec moi toutes mes nippes. Je subsiste de mon travail et des secours d'une digne femme que j'avais pour amie, et à laquelle vous pouvez adresser votre réponse. Elle s'appelle madame Madin. Elle demeure à Versailles. Cette bonne amie me fournira tout ce qu'il me faudra pour mon voyage; et quand je serai placée, je n'aurai plus besoin de rien, et ne lui serai plus à charge. Monsieur, ma conduite justifiera la protection que vous m'aurez accordée : quelle que soit la réponse que vous me ferez, je ne me plaindrai que de mon sort.

Voici l'adresse de madame Madin : *A madame Madin, au pavillon de Bourgogne, rue d'Anjou, à Versailles.*

Vous aurez la bonté de mettre deux enveloppes, avec son adresse sur la première, et une croix sur la seconde.

Mon Dieu, que je désire d'avoir votre réponse! Je suis dans des transes continuelles.

Votre très-humble et très-obéissante servante,

*Signé* SUZANNE DE LA MARRE.

Nous avions besoin d'une adresse pour recevoir les réponses, et nous choisîmes une certaine dame Madin, femme d'un ancien officier d'infanterie, qui vivait réellement à Versailles. Elle ne savait rien de notre coquinerie, ni des lettres que nous lui fîmes écrire à elle-même par la suite, et pour lesquelles nous nous servîmes de l'écriture d'une autre jeune personne. Madame Madin savait seulement qu'il fallait recevoir et me remettre toutes les lettres timbrées *Caen*. Le hasard voulut que M. de Croismare, après son retour à Paris, et environ huit ans après notre péché, trouvât madame Madin un matin chez une femme de nos amies qui avait été du complot. Ce fut un vrai coup de théâtre; M. de Croismare se proposait de prendre mille informations sur une infortunée qui l'avait tant intéressé, et dont madame Madin ne savait pas le premier mot. Ce fut aussi le moment de notre confession générale et de notre pardon.

## *Réponse du marquis de Croismare.*

MADEMOISELLE, votre lettre est parvenue à la personne même que vous réclamiez. Vous ne vous êtes point trompée sur ses sentimens; vous pouvez partir aussitôt pour Caen, pour être femme de chambre d'une jeune demoiselle.

Que la dame votre amie me mande qu'elle m'envoie une femme de chambre telle que je puis la désirer, avec tel éloge qu'il lui plaira de vos qualités, sans entrer dans aucun autre détail d'état. Qu'elle me marque aussi le nom que vous aurez choisi, la voiture que vous aurez prise, et le jour, s'il se peut, que vous arriverez. Si vous preniez la voiture du carrosse de Caen, il part le lundi de grand matin de Paris, pour arriver ici le vendredi; il loge à Paris, rue S.-Denis, au Grand-Cerf. S'il ne se trouvait personne pour vous recevoir à votre arrivée à Caen, vous vous adresseriez de ma part, en attendant, chez M. Gassion, vis-à-vis la Place royale. Comme l'incognito est d'une extrême nécessité de part et d'autre, que la dame votre amie me renvoie cette lettre, à laquelle, quoique non signée, vous pouvez ajouter foi entière. Gardez-en seulement le cachet, qui vous servira à vous faire connaître, à Caen, à la personne à qui vous vous adresserez.

Suivez, mademoiselle, exactement et diligemment ce que cette lettre vous prescrit; et pour agir avec prudence, ne vous chargez ni de papiers ni de lettres, ou autre chose qui puisse donner occasion de vous reconnaître : il sera facile de les faire venir dans un autre temps.

Comptez avec une confiance parfaite sur les bonnes intentions de votre serviteur.

A...... proche Caen, ce mercredi
6 février 1760.

Cette lettre était adressée à madame Madin. Il y avait sur l'autre enveloppe une croix, suivant la convention. Le cachet représentait un amour tenant d'une main un flambeau, et de l'autre deux cœurs, avec une devise qu'on n'a pu lire, parce que le cachet avait souffert à l'ouverture de la lettre. Il était naturel que la religieuse, qui ne connaissait pas l'amour, le prît pour son ange gardien.

*Réponse de la Religieuse au marquis de Croismare.*

Monsieur, j'ai reçu votre lettre. Je crois que j'ai été fort mal, fort mal. Je suis bien faible. Si Dieu me retire à lui, je prierai sans cesse pour votre salut; si j'en reviens, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Mon cher monsieur! digne homme! je n'oublierai jamais votre bonté.

Ma digne amie doit arriver de Versailles; elle vous dira tout.

Ce saint jour de dimanche en février.

Je garderai le cachet avec soin. C'est un saint ange que j'y trouve imprimé; c'est vous; c'est mon ange gardien.

M. Diderot n'ayant pu se rendre à l'assemblée des bandits, cette réponse fut envoyée sans son attache. Il ne la trouva pas de son gré; il prétendit qu'elle découvrirait notre trahison. Il se trompa, et il eut tort, je crois, de ne pas trouver cette réponse bonne. Cependant, pour le satisfaire, on coucha sur les registres du commun conseil de la fourberie la réponse qui suit, et qui ne fut point envoyée. Au reste, cette maladie nous était indispensable pour différer le départ pour Caen.

*Extrait des Registres.*

Voici la lettre qui a été envoyée, et voici celle que sœur Suzanne aurait dû écrire.

Monsieur, je vous remercie de vos bontés; il ne faut plus penser à rien, tout va finir pour moi. Je serai dans un moment devant le Dieu de la miséricorde; c'est là que je me souviendrai de vous. Ils délibèrent s'ils me saigneront encore une fois; ils ordonneront tout ce qu'il leur plaira. Adieu, mon cher monsieur. J'espère que le séjour où je vais sera plus heureux; un jour nous nous y verrons.

*Lettre de madame Madin au marquis de Croismare.*

Je suis à côté de son lit, et elle me presse de vous écrire. Elle a été à toute extrémité; et mon état, qui m'attache à Versailles, ne m'a point permis de venir plus tôt à son secours. Je savais qu'elle était fort mal, et abandonnée de tout le monde, et je ne pouvais quitter. Vous pensez bien, monsieur, qu'elle avait beaucoup souffert. Elle avait fait une chute qu'elle cachait. Elle a été attaquée

tout d'un coup d'une fièvre ardente qu'on n'a pu abattre qu'à force de saignées. Je la crois hors de danger. Ce qui m'inquiète à présent, est la crainte que sa convalescence ne soit longue, et qu'elle ne puisse partir avant un mois ou six semaines; elle est déjà si faible, et elle le sera bien davantage. Tâchez donc, monsieur, de gagner du temps, et travaillons de concert à sauver la créature la plus malheureuse et la plus intéressante qu'il y ait au monde. Je ne saurais vous dire tout l'effet de votre billet sur elle; elle a beaucoup pleuré, elle a écrit l'adresse de M. Gassion derrière une sainte Suzanne de son diurnal, et puis elle a voulu vous répondre malgré sa faiblesse. Elle sortait d'une crise; je ne sais ce qu'elle vous aura dit, car sa pauvre tête n'y était guère. Pardon, monsieur, je vous écris ceci à la hâte. Elle me fait pitié; je voudrais ne la point quitter, mais il m'est impossible de rester ici plusieurs jours de suite. Voilà la lettre que vous lui avez écrite. J'en fais partir une autre, telle à peu près que vous la demandez. Je n'y parle point des talens agréables; ils ne sont pas de l'état qu'elle va prendre, et il faut, ce me semble, qu'elle y renonce absolument si elle veut être ignorée. Du reste, tout ce que je dis d'elle est vrai : non, monsieur, il n'y a point de mère qui ne fût comblée de l'avoir pour enfant. Mon premier soin, comme vous pouvez penser, a été de la mettre à couvert; et c'est une affaire faite. Je ne me résoudrai à la laisser aller que quand sa santé sera tout-à-fait rétablie; mais ce ne peut être avant un mois ou six semaines, comme j'ai eu l'honneur de vous dire; encore faut-il qu'il ne survienne point d'accident. Elle garde le cachet de votre lettre; il est dans ses Heures et sous son chevet. Je n'ai osé lui dire que ce n'était pas le vôtre; je l'avais brisé en ouvrant votre réponse, et je l'avais remplacé par le mien : dans l'état fâcheux où elle était, je ne devais pas risquer de lui envoyer votre lettre sans la lire. J'ose vous demander pour elle un mot qui la soutienne dans ses espérances; ce sont les seules qu'elle ait, et je ne répondrais pas de sa vie, si elles venaient à lui manquer. Si vous aviez la bonté de me faire à part un petit détail de la maison où elle entrera, je m'en servirais pour la tranquilliser. Ne craignez rien pour vos lettres; elles vous seront toutes renvoyées aussi exactement que la première; et reposez-vous sur l'intérêt que j'ai moi-même à ne rien faire d'inconsidéré. Nous nous conformerons à tout, à moins que vous ne changiez vos dispositions. Adieu, monsieur. La chère infortunée prie Dieu pour vous à tous les instans où sa tête le lui permet.

J'attends, monsieur, votre réponse, toujours au pavillon de Bourgogne, rue d'Anjou, à Versailles.

Ce 16 février 1760.

*Lettre ostensible de madame Madin, telle que le marquis de Croismare l'avait demandée.*

Monsieur, la personne que je vous propose s'appelle Suzanne Saulier. Je l'aime comme si c'était mon enfant : cependant vous pouvez

prendre à la lettre ce que je vais vous en dire, parce qu'il n'est pas dans mon caractère d'exagérer. Elle est orpheline de père et de mère ; elle est bien née, et son éducation n'a pas été négligée. Elle s'entend à tous les petits ouvrages qu'on apprend quand on est adroite et qu'on aime à s'occuper ; elle parle peu, mais assez bien ; elle écrit naturellement. Si la personne à qui vous la destinez voulait se faire lire, elle lit à merveille. Elle n'est ni grande ni petite. Sa taille est fort bien ; pour sa physionomie, je n'en ai guère vu de plus intéressante. On la trouvera peut-être un peu jeune, car je ne lui crois pas vingt-deux ans accomplis ; mais si l'expérience de l'âge lui manque, elle est remplacée de reste par celle du malheur. Elle a beaucoup de retenue, et un jugement peu commun. Je réponds de l'innocence de ses mœurs. Elle est pieuse, mais point bigote. Elle a l'esprit naïf, une gaieté douce, jamais d'humeur. J'ai deux filles ; si des circonstances particulières n'empêchaient pas mademoiselle Saulier de se fixer à Paris, je ne leur chercherais pas d'autre gouvernante ; je n'espère pas rencontrer aussi bien. Je la connais depuis son enfance, et je ne l'ai point perdue de vue. Elle partira d'ici bien nippée. Je me chargerai des petits frais de son voyage, et même de ceux de son retour, s'il arrive qu'on me la renvoie : c'est la moindre chose que je puisse faire pour elle. Elle n'est jamais sortie de Paris ; elle ne sait où elle va ; elle se croit perdue : j'ai toute la peine du monde à la rassurer. Un mot de vous, monsieur, sur la personne à laquelle elle doit appartenir, la maison qu'elle habitera, et les devoirs qu'elle aura à remplir, fera plus sur son esprit que tous mes discours. Ne serait-ce point trop exiger de votre complaisance que de vous le demander ? Toute sa crainte est de ne pas réussir : la pauvre enfant ne se connaît guère.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que vous méritez, monsieur, etc.

A Paris, ce 16 février 1760.

*Lettre du marquis de Croismare à madame Madin.*

MADAME, j'ai reçu il y a deux jours deux mots de lettre, qui m'apprennent l'indisposition de mademoiselle ***. Son malheureux sort me fait gémir ; sa santé m'inquiète. Puis-je vous demander la consolation d'être instruit de son état, du parti qu'elle compte prendre, ou un mot la réponse à la lettre que je lui ai écrite ? J'ose espérer le tout de votre complaisance, et de l'intérêt que vous y prenez.

A Caen, ce 17 février 1760.

*Autre lettre du marquis de Croismare à madame Madin.*

J'ÉTAIS, madame, dans l'impatience, et heureusement votre lettre a suspendu mon inquiétude sur l'état de mademoiselle ***, que vous m'assurez hors de danger, et à couvert des recherches. Je lui écris ; et vous pouvez encore la rassurer sur la continuation de mes sentimens. Sa lettre m'avait frappé ; et dans l'embarras où je l'ai vue,

j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de me l'attacher en la mettant auprès de ma fille, qui malheureusement n'a plus de mère. Voilà, madame, la maison que je lui destine. Je suis sûr de moi-même, et de pouvoir lui adoucir ses peines sans manquer au secret, ce qui serait peut-être plus difficile en d'autres mains. Je ne pourrai m'empêcher de gémir et sur son état et sur ce que ma fortune ne me permettra pas d'en agir comme je le désirerais; mais que faire, quand on est soumis aux lois de la nécessité? Je demeure à deux lieues de la ville, dans une campagne assez agréable, où je vis fort retiré avec ma fille et mon fils aîné, qui est un garçon plein de sentimens et de religion, à qui cependant je laisserai ignorer ce qui peut la regarder. Pour les domestiques, ce sont toutes personnes attachées à moi depuis long-temps; de sorte que tout est dans un état fort tranquille et fort uni. J'ajouterai encore que ce parti que je lui propose ne sera que son pis-aller : si elle trouvait quelque chose de mieux, je n'entends point la contraindre par aucun engagement; mais qu'elle soit certaine qu'elle trouvera toujours en moi une ressource assurée. Ainsi qu'elle rétablisse sa santé sans inquiétude; je l'attendrai, et serai bien aise cependant d'avoir souvent de ses nouvelles.

J'ai l'honneur d'être, madame, etc.

A Caen, ce 21 février 1760.

*Lettre du marquis de Croismare à Sœur Suzanne. Sur l'enveloppe était une croix.*

Personne n'est, mademoiselle, plus sensible que je le suis à l'état où vous vous trouvez. Je ne puis que m'intéresser de plus en plus à vous procurer quelque consolation dans le sort malheureux qui vous poursuit. Tranquillisez-vous, reprenez vos forces, et comptez toujours avec une entière confiance sur mes sentimens. Rien ne doit plus vous occuper que le soin de rétablir votre santé, et de demeurer ignorée. S'il m'était possible de vous rendre votre sort plus doux, je le ferais; mais votre situation me contraint, et je ne pourrai que gémir sur la dure nécessité. La personne à laquelle je vous destine m'est des plus chères, et c'est à moi principalement que vous aurez à répondre. Ainsi, autant qu'il me sera possible, j'aurai soin d'adoucir les petites peines inséparables de l'état que vous prenez. Vous me devrez votre confiance, je me reposerai entièrement sur vos soins : cette assurance doit vous tranquilliser et vous prouver ma manière de penser, et l'attachement sincère avec lequel je suis, mademoiselle, etc.

A Caen, ce 21 février 1760.

J'écris à madame Madin, qui pourra vous en dire davantage.

*Lettre de madame Madin au marquis de Croismare.*

Monsieur, la guérison de notre chère malade est assurée : plus de fièvre, plus de mal de tête, tout annonce la convalescence la plus prompte, et la meilleure santé. Les lèvres sont encore un peu pâles;

mais les yeux reprennent de l'éclat. La couleur commence à reparaître sur les joues; les chairs ont de la fraîcheur, et ne tarderont pas à reprendre leur fermeté; tout va bien depuis qu'elle a l'esprit tranquille. C'est à présent, monsieur, qu'elle sent le prix de votre bienveillance; et rien n'est plus touchant que la manière dont elle s'en exprime. Je voudrais bien pouvoir vous peindre ce qui se passa entre elle et moi lorsque je lui portai vos dernières lettres. Elle les prit, les mains lui tremblaient; elle respirait avec peine en les lisant; à chaque ligne elle s'arrêtait; et après avoir fini, elle me dit, en se jetant à mon cou, et en pleurant à chaudes larmes : « Eh bien! maman Madin, Dieu ne m'a donc pas abandonnée; il veut donc enfin » que je sois heureuse. C'est Dieu qui m'a inspiré de m'adresser à ce » cher monsieur : quel autre au monde eût pris pitié de moi? Remercions le ciel de ses premières grâces, afin qu'il nous en accorde » d'autres. » Et puis elle s'assit sur son lit, et elle se mit à prier Dieu; ensuite revenant sur quelques endroits de vos lettres, elle dit : « C'est sa fille qu'il me confie. Ah! maman, elle lui ressemblera; » elle sera douce, bienfaisante et sensible comme lui. » Après s'être arrêtée, elle dit avec un peu de souci : « Elle n'a plus sa mère! Je » regrette de n'avoir pas l'expérience qu'il me faudrait. Je ne sais » rien, mais je ferai de mon mieux; je me rappellerai le soir et le » matin ce que je dois à son père : il faut que la reconnaissance supplée à bien des choses. Serai-je encore long-temps malade? Quand » est-ce qu'on me permettra de manger? Je ne me sens plus de ma » chute, plus du tout. » Je vous fais ce petit détail, monsieur, parce que j'espère qu'il vous plaira. Il y avait dans son discours et son action tant d'innocence et de zèle, que j'en étais hors de moi. Je ne sais ce que je n'aurais pas donné pour que vous l'eussiez vue et entendue. Non, monsieur, ou je ne me connais à rien, ou vous aurez une créature unique, et qui fera la bénédiction de votre maison. Ce que vous avez eu la bonté de m'apprendre de vous, de mademoiselle votre fille, de M. votre fils, de votre situation, s'arrange parfaitement avec ses vœux. Elle persiste dans les premières propositions qu'elle vous a faites. Elle ne demande que la nourriture et le vêtement, et vous pouvez la prendre au mot si cela vous convient : quoique je ne sois pas riche, le reste sera mon affaire. J'aime cette enfant, je l'ai adoptée dans mon cœur; et le peu que j'aurai fait pour elle de mon vivant lui sera continué après ma mort. Je ne vous dissimule pas que ces mots d'*être son pis-aller, et de la laisser libre d'accepter mieux si l'occasion s'en présente,* lui ont fait de la peine; je n'ai pas été fâchée de lui trouver cette délicatesse. Je ne négligerai pas de vous instruire des progrès de sa convalescence; mais j'ai un grand projet dans lequel je ne désespérerais pas de réussir pendant qu'elle se rétablira, si vous pouviez m'adresser à un de vos amis : vous en devez avoir beaucoup ici. Il me faudrait un homme sage, discret, adroit, pas trop considérable, qui approchât par lui ou par ses amis de quelques grands que je lui nommerais, et qui

eût accès à la cour sans en être. De la manière dont la chose est arrangée dans mon esprit, il ne serait point mis dans la confidence; il nous servirait sans savoir en quoi : quand ma tentative serait infructueuse, nous en tirerions au moins l'avantage de persuader qu'elle est en pays étranger. Si vous pouvez m'adresser à quelqu'un, je vous prie de me le nommer, et de me dire sa demeure, et ensuite de lui écrire que madame Madin, que vous connaissez depuis long-temps, doit venir lui demander un service, et que vous le priez de s'intéresser à elle, si la chose est faisable. Si vous n'avez personne, il faut s'en consoler; mais voyez, monsieur. Au reste, je vous prie de compter sur l'intérêt que je prends à notre infortunée, et sur quelque prudence que je tiens de l'expérience. La joie que votre dernière lettre lui a causée lui a donné un petit mouvement dans le pouls; mais ce ne sera rien.

J'ai l'honneur d'être, etc

A Paris, ce 3 mars 1760.

L'idée de madame Madin de se faire adresser à un des amis du généreux protecteur de Sœur Suzanne, était une suggestion de satan, au moyen de laquelle ses suppôts espéraient amener insensiblement leur ami de Normandie à s'adresser à moi, et à me mettre dans la confidence de toute cette affaire; ce qui réussit parfaitement, comme vous verrez par la suite de cette correspondance.

*Lettre de Sœur Suzanne au marquis de Croismare.*

Monsieur, maman Madin m'a remis les deux réponses dont vous m'avez honorée, et m'a fait part aussi de la lettre que vous lui avez écrite. J'accepte, j'accepte. C'est cent fois mieux que je ne mérite; oui, cent fois, mille fois mieux. J'ai si peu de monde, si peu d'expérience, et je sens si bien tout ce qu'il me faudrait pour répondre dignement à votre confiance; mais j'espère tout de votre indulgence, de mon zèle et de ma reconnaissance. Ma place me fera, et maman Madin dit que cela vaut mieux que si j'étais faite à ma place. Mon Dieu! que je suis pressée d'être guérie, d'aller me jeter aux pieds de mon bienfaiteur, et de le servir auprès de sa chère fille en tout ce qui dépendra de moi! On me dit que ce ne sera guère avant un mois. Un mois! c'est bien du temps. Mon cher monsieur, conservez-moi votre bienveillance. Je ne me sens pas de joie; mais ils ne veulent pas que j'écrive, ils m'empêchent de lire, ils me tiennent au lit, ils me noient de tisane, ils me font mourir de faim, et tout cela pour mon bien. Dieu soit loué! C'est pourtant bien malgré moi que je leur obéis.

Je suis, etc.

A Paris, ce 3 mars 1760.

*Lettre du marquis de Croismare à madame Madin.*

Quelques incommodités que je ressens depuis quelques jours m'ont empêché, madame, de vous faire réponse plus tôt, pour vous mar-

quer le plaisir que j'ai d'apprendre la convalescence de mademoiselle Saulier. J'ose espérer que bientôt vous aurez la bonté de m'instruire de son parfait rétablissement, que je souhaite avec ardeur. Mais je suis mortifié de ne pouvoir contribuer à l'exécution du projet que vous méditez en sa faveur, que sans le connaître je ne puis trouver que très-bon par la prudence dont vous êtes capable et par l'intérêt que vous y prenez. Je n'ai été que très-peu répandu à Paris, et parmi un petit nombre de personnes aussi peu répandues que moi : et les connaissances telles que vous les désireriez ne sont pas faciles à trouver. Continuez, je vous supplie, à me donner des nouvelles de mademoiselle Saulier, dont les intérêts me seront toujours chers.

J'ai l'honneur d'être, madame, etc.

Ce 31 mars 1760.

*Lettre de madame Madin au marquis de Croismare.*

Monsieur, j'ai fait une faute, peut-être, de ne me pas expliquer sur le projet que j'avais ; mais j'étais si pressée d'aller en avant! Voici donc ce qui m'avait passé par la tête. D'abord il faut que vous sachiez que le cardinal de Fleury protégeait la famille. Ils perdirent tous beaucoup à sa mort, surtout ma Suzanne, qui lui avait été présentée dans sa première jeunesse. Le vieux cardinal aimait les jolis enfans ; les grâces de celle-ci l'avaient frappé ; et il s'était chargé de son sort. Mais quand il ne fut plus, on disposa d'elle comme vous savez, et les protecteurs crurent s'acquitter envers la cadette en mariant les aînées à deux de leurs créatures. L'un de ces protégés a un emploi considérable à Albi ; l'autre la recette des aides de Castres, à trois lieues de Montpellier. Ce sont des gens durs ; mais leur état dépend absolument de ceux qui les ont placés. J'avais donc pensé que, si l'on avait eu quelque accès auprès de madame la marquise de Castries, qui est Fleury de son nom, et qui s'est mise en quatre dans le procès de mon enfant, et qu'on lui eût peint la triste situation d'une jeune personne exposée à toutes les suites de la misère, dans un pays étranger et lointain, cette dame, qu'on dit compatissante, eût agi auprès de son mari ou de M. le duc de Fleury son frère, et nous eussions pu arracher par ce moyen une petite pension de ces deux beaux-frères, qui ont emporté tout le bien de la maison, et qui ne songent guère à nous secourir. En vérité, monsieur, cela vaut bien la peine que nous revenions tous les deux là-dessus : voyez. Avec cette petite pension, ce que je viens de lui assurer, et ce qu'elle tiendrait de vos bontés, elle serait bien pour le présent, et point mal pour l'avenir ; et je la verrais partir avec moins de regret. Mais je ne connais ni M. le marquis de Castries, ni madame son épouse, ni personne qui les approche ; et ce fut l'enfant qui me suggéra de m'adresser à vous. Au reste, je ne saurais vous dire que sa convalescence aille comme je le désirerais. Elle s'était blessée au-dessus des reins, comme je crois vous l'avoir dit ; la douleur de cette chute, qui s'était dissipée, s'est fait

ressentir; c'est un point qui revient et qui passe. Il est accompagné d'un léger frisson en dedans, mais au pouls il n'y a pas la moindre fièvre; le médecin hoche de la tête, et n'a pas un air qui me plaise. Elle ira dimanche prochain à la messe; elle le veut; et je viens de lui envoyer une grande capote qui l'enveloppera jusqu'au bout du nez, et sous laquelle elle pourra, je crois, passer une demi-heure sans péril dans une petite église borgne du quartier. Elle soupire après le moment de son départ, et je suis sûre qu'elle ne demandera rien à Dieu avec plus de ferveur que d'achever sa guérison, et de lui conserver les bontés de son bienfaiteur. Si elle se trouvait en état de partir entre Pâques et Quasimodo, je ne manquerai pas de vous en prévenir. Au reste, monsieur, son absence ne m'empêcherait pas d'agir, si je découvrais parmi mes connaissances quelqu'un qui pût quelque chose auprès de madame de Castries ou de M. son mari.

Je suis, avec une reconnaissance sans bornes pour elle et pour moi, monsieur, etc.

A Versailles, ce 25 mars 1760.

*P. S.* Je lui ai défendu de vous écrire, de crainte de vous importuner; il n'y a que cette considération qui puisse la retenir.

## *Lettre du marquis de Croismare à madame Madin.*

Madame, votre projet pour mademoiselle Saulier me paraît très-louable, et me plaît d'autant plus, que je souhaiterais ardemment de la voir, dans son infortune, assurée d'un état un peu passable. Je ne désespère pas de trouver quelque ami qui puisse agir auprès de madame de Castries; mais cela demande du temps et des précautions, tant pour éviter d'éventer le secret, que pour m'assurer la discrétion des personnes auxquelles je pense que je pourrais m'adresser. Je ne perdrai point cela de vue : en attendant, si mademoiselle Saulier persiste dans les mêmes sentimens, et si sa santé est assez rétablie, rien ne doit l'empêcher de partir; elle me trouvera toujours dans les mêmes dispositions que je lui ai marquées, et dans le même zèle à lui adoucir, s'il se peut, l'amertume de son sort. La situation de mes affaires et les malheurs du temps m'obligent de me tenir fort retiré à la campagne avec mes enfans, pour ménager un peu; ainsi nous y vivons avec simplicité. C'est pourquoi mademoiselle Saulier pourra se dispenser de faire de la dépense en habillemens ni si propres ni si chers; le commun peut suffire en ce pays. C'est dans cette campagne et dans cet état uni et simple qu'elle me trouvera, et où je souhaite qu'elle puisse goûter quelque douceur et quelque agrément, malgré les précautions gênantes que je serai obligé d'observer à son égard. Vous aurez la bonté, madame, de m'instruire de son départ; et de peur qu'elle n'eût égaré l'adresse que je lui avais envoyée, c'est chez M. Gassion, vis-à-vis la Place royale, à Caen. Cependant si je suis instruit à temps du jour de son arrivée, elle trouvera quelqu'un pour la conduire ici sans s'arrêter.

J'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Ce 31 mars 1760.

*Lettre de madame Madin au marquis de Croismare.*

Si elle persiste dans ses sentimens, monsieur! En pouvez-vous douter? Qu'a-t-elle de mieux à faire que d'aller passer des jours heureux et tranquilles auprès d'un homme de bien, et dans une famille honnête? N'est-elle pas trop heureuse que vous vous soyez ressouvenu d'elle? Et où donnerait-elle de la tête si l'asile que vous avez eu la générosité de lui offrir venait à lui manquer? C'est elle-même, monsieur, qui parle ainsi; et je ne fais que vous répéter ses discours. Elle voulut encore aller à la messe le jour de Pâques; c'était bien contre mon avis, et cela lui réussit fort mal. Elle en revint avec de la fièvre; et depuis ce malheureux jour elle ne s'est pas bien portée. Monsieur, je ne vous l'enverrai point qu'elle ne soit en parfaite santé. Elle sent à présent de la chaleur au-dessus des reins, à l'endroit où elle s'est blessée dans sa chute; je viens d'y regarder, et je n'y vois rien du tout. Mais son médecin me dit avant-hier, comme nous en descendions ensemble, qu'il craignait qu'il n'y eût un commencement de pulsation; qu'il fallait attendre ce que cela deviendrait. Cependant elle ne manque point d'appétit, elle dort, l'embonpoint se soutient. Je lui trouve seulement, par intervalle, un peu plus de couleur aux joues et plus de vivacité dans les yeux qu'elle n'en a naturellement. Et puis ce sont des impatiences qui me désespèrent. Elle se lève, elle essaie de marcher; mais pour peu qu'elle penche du côté malade, c'est un cri aigu à percer le cœur. Malgré cela, j'espère, et j'ai profité du temps pour arranger son petit trousseau.

C'est une robe de calmande d'Angleterre, qu'elle pourra porter simple jusqu'à la fin des chaleurs, et qu'elle doublera pour son hiver, avec une autre de coton bleu qu'elle porte actuellement.

Quinze chemises garnies de maris, les uns en batiste, les autres en mousseline. Vers la mi-juin, je lui enverrai de quoi en faire six autres, d'une pièce de toile qu'on me blanchit à Senlis.

Plusieurs jupons blancs, dont deux de moi, de basin, garnis en mousseline.

Deux justes pareils, que j'avais fait faire pour la plus jeune de mes filles, et qui se sont trouvés lui aller à merveille. Cela lui fera des habillemens de toilette pour l'été.

Quelques corsets, tabliers et mouchoirs de cou.

Deux douzaines de mouchoirs de poche.

Plusieurs cornettes de nuit.

Six dormeuses de jour festonnées, avec huit paires de manchettes à un rang, et trois à deux rangs.

Six paires de bas de coton fin.

C'est tout ce que j'ai pu faire de mieux. Je lui portai cela le lendemain des fêtes, et je ne saurais vous dire avec quelle sensibilité elle le

reçut. Elle regardait une chose, en essayait une autre, me prenait les mains, et me les baisait. Mais elle ne put jamais retenir ses larmes, quand elle vit les justes de ma fille. Hé! lui dis-je, de quoi pleurez-vous? Est-ce que vous ne l'avez pas toujours été? *Il est vrai*, me répondit-elle; puis elle ajouta : « A présent que j'espère être heureuse, il » me semble que j'aurais de la peine à mourir. Maman, est-ce que » cette chaleur de côté ne se dissipera point? Si l'on y mettait quel- » que chose? » Je suis charmée, monsieur, que vous ne désapprouviez pas mon projet, et que vous voyiez jour à le faire réussir. J'abandonne tout à votre prudence; mais je crois devoir vous avertir que M. le marquis de Castries fera la campagne, et qu'on part; que madame de Castries ira dans ses terres; et que dans sept ou huit mois d'ici nous serons bien oubliés. Tout passe si vite d'intérêt dans ce pays-ci; on ne parle déjà plus guère de nous, bientôt on n'en parlera plus du tout. Ne craignez pas qu'elle égare l'adresse que vous lui avez envoyée. Elle n'ouvre pas une fois ses Heures pour prier, sans la regarder; elle oublierait plutôt son nom de Saulier que celui de M. Gassion. Je lui demandai si elle ne voulait pas vous écrire, elle me répondit qu'elle vous avait commencé une longue lettre qui contiendrait tout ce qu'elle ne pourrait guère se dispenser de vous dire, si Dieu lui faisait la grâce de guérir et de vous voir; mais qu'elle avait le pressentiment qu'elle ne vous verrait jamais. « Cela dure trop, ma- » man, *ajouta-t-elle*, je ne profiterai ni de vos bontés ni des siennes : » ou M. le marquis changera de sentiment, ou je n'en reviendrai pas. » Quelle folie! lui dis-je. Savez-vous bien que si vous vous entretenez dans ces idées tristes, ce que vous craignez vous arrivera? Elle dit : *Que la volonté de Dieu soit faite*. Je la priai de me montrer ce qu'elle vous avait écrit; j'en fus effrayée, c'est un volume. Voilà, lui dis-je en colère, ce qui vous tue. Elle me répondit : « Que voulez-vous que » je fasse? Ou je m'afflige, ou je m'ennuie. » Et quand avez-vous pu griffonner tout cela? « Un peu dans un temps, un peu dans un autre. » Que je vive ou que je meure, je veux qu'on sache tout ce que j'ai » souffert.... » Je lui ai défendu de continuer. Son médecin en a fait autant. Je vous prie, monsieur, de joindre votre autorité à mes prières; elle vous regarde comme son cher maître, et il est sûr qu'elle vous obéira. Cependant, comme je conçois que les heures sont bien longues pour elle, et qu'il faut qu'elle s'occupe, ne fût-ce que pour l'empêcher d'écrire davantage, de rêver et de se chagriner, je lui ai fait porter un tambour, et je lui ai proposé de commencer une veste pour vous. Cela lui a plu extrêmement, et elle s'est mise tout de suite à l'ouvrage. Dieu veuille qu'elle n'ait pas le temps de l'achever ici! Un mot, s'il vous plaît, qui défende d'écrire et de trop travailler. J'avais résolu de retourner ce soir à Versailles; mais j'ai de l'inquiétude : ce commencement de pulsation me chiffonne, et je veux être demain auprès d'elle lorsque son médecin reviendra. J'ai malheureusement quelque foi aux pressentimens des malades; ils se sentent. Quand je perdis M. Madin, tous les médecins m'assuraient qu'il en reviendrait; il disait, lui, qu'il

n'en reviendrait pas; et le pauvre homme ne disait que trop vrai. Je resterai, et j'aurai l'honneur de vous écrire · s'il fallait que je la perdisse, je crois que je ne m'en consolerais jamais. Vous seriez trop heureux, vous, monsieur, de ne l'avoir point vue. C'est à présent que les misérables qui l'ont déterminée à s'enfuir sentent la perte qu'ils ont faite; mais il est trop tard.

J'ai l'honneur d'être, avec des sentimens de respect et de reconnaissance pour elle et pour moi, monsieur, etc.

A Paris, ce 13 avril 1760.

*Réponse du marquis de Croismare à madame Madin.*

Je partage, madame, avec une vraie sensibilité, votre inquiétude sur la maladie de mademoiselle Saulier. Son état infortuné m'avait toujours infiniment touché; mais le détail que vous avez eu la bont de me faire de ses qualités et de ses sentimens me prévient tellement en sa faveur, qu'il me serait impossible de n'y pas prendre le plus vif intérêt: ainsi, loin que je puisse changer de sentimens à son égard, chargez-vous, je vous prie, de lui répéter ceux que je vous ai marqués par mes lettres, et qui ne souffriront aucune altération. J'ai cru qu'il était prudent de ne lui point écrire, afin de lui ôter toute occasion de s'occuper à faire une réponse. Il n'est pas douteux que tout genre d'occupation lui est préjudiciable dans son état d'infirmité; et si j'avais quelque pouvoir sur elle, je m'en servirais pour le lui interdire. Je ne puis mieux m'adresser qu'à vous-même, madame, pour lui faire connaître ce que je pense à cet égard. Ce n'est pas que je ne fusse charmé de recevoir de ses nouvelles par elle-même; mais je ne pourrais approuver en elle une action de pure bienséance, qui pût contribuer au retardement de sa guérison. L'intérêt que vous y prenez, madame, me dispense de vous prier encore une fois de la modérer sur ce point. Soyez toujours persuadée de ma sincère affection pour elle, et de l'estime particulière, et de la considération véritable avec laquelle j'ai l'honneur d'être, madame, etc.

Ce 25 avril 1760.

*P. S.* J'écris dans le moment à un de mes amis, à qui vous pourrez vous adresser pour madame de Castries. Il se nomme M. Grimm, secrétaire des commandemens de M. le duc d'Orléans, et demeure rue Neuve de Luxembourg, près la rue Saint-Honoré, à Paris. Je lui donne avis que vous prendrez la peine de passer chez lui, et lui marque que je vous ai d'extrêmes obligations, et que je ne désire rien tant que de vous en marquer ma reconnaissance. Il ne dîne pas ordinairement chez lui.

*Lettre de madame Madin au marquis de Croismare.*

Monsieur, combien j'ai souffert depuis que je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire! Je n'ai jamais pu prendre sur moi de vous faire part de ma peine, et j'espère que vous me saurez gré de n'avoir pas mis

votre âme sensible à une épreuve aussi cruelle. Vous savez combien elle m'était chère. Imaginez-vous, monsieur, que je l'aurai vue près de quinze jours de suite pencher vers sa fin, au milieu des douleurs les plus aiguës. Enfin, Dieu a pris, je crois, pitié d'elle et de moi. La pauvre malheureuse est encore; mais ce ne peut être pour long-temps. Ses forces sont épuisées, elle ne parle presque plus, ses yeux ont peine à s'ouvrir. Il ne lui reste que sa patience, qui ne l'a point abandonnée. Si celle-là n'est pas sauvée, que deviendrons-nous? L'espoir que j'avais de sa guérison a disparu tout d'un coup. Il s'était formé un abcès au côté, qui faisait un progrès sourd depuis sa chute. Elle n'a pas voulu souffrir qu'on l'ouvrît à temps, et quand elle a pu s'y résoudre, il était trop tard. Elle sent arriver son dernier moment; elle m'éloigne; et je vous avoue que je ne suis pas en état de soutenir ce spectacle. Elle fut administrée hier entre dix et onze heures du soir. Ce fut elle qui le demanda. Après cette triste cérémonie, je restai seule à côté de son lit. Elle m'entendit soupirer, elle chercha ma main, je la lui donnai; elle la prit, la porta contre ses lèvres, et m'attirant vers elle, elle me dit, si bas que j'avais peine à l'entendre : « Maman, encore une grâce. » Laquelle, mon enfant? « Me bénir, et vous en aller. » Elle ajouta : « Monsieur le mar- » quis.... ne manquez pas de le remercier. » Ces paroles auront été ses dernières. J'ai donné des ordres, et je me suis retirée chez une amie, où j'attends de moment en moment. Il est une heure après minuit. Peut-être avons-nous à présent une amie au ciel.

Je suis avec respect, monsieur, etc.

La lettre précédente est du 7 mai; mais elle n'est point datée.

*Lettre de madame Madin au marquis de Croismare.*

La chère enfant n'est plus; ses peines sont finies; et les nôtres ont peut-être encore long-temps à durer. Elle a passé de ce monde dans celui où nous sommes tous attendus, mercredi dernier, entre trois et quatre du matin. Comme sa vie avait été innocente, ses derniers instans ont été tranquilles, malgré tout ce qu'on a fait pour les troubler. Permettez que je vous remercie du tendre intérêt que vous avez pris à son sort; c'est le seul devoir qui me reste à lui rendre. Voilà toutes les lettres dont vous nous avez honorées. J'avais gardé les unes, et j'ai trouvé les autres parmi des papiers qu'elle m'a remis quelques jours avant sa mort; ils contiennent, à ce qu'elle m'a dit, l'histoire de sa vie chez ses parens, dans les trois maisons religieuses où elle a demeuré, et ce qui s'est passé depuis sa sortie. Il n'y a pas d'apparence que je les lise sitôt; je ne saurais rien voir de ce qui lui appartenait, rien même de ce que mon amitié lui avait destiné, sans ressentir une douleur profonde.

Si je suis jamais assez heureuse, monsieur, pour vous être utile, je serai très-flattée de votre souvenir.

Je suis, avec les sentimens de respect et de reconnaissance qu'on doit aux hommes miséricordieux et bienfaisans, monsieur, etc.

Ce 10 mai 1760.

*Lettre du marquis de Croismare à madame Madin.*

Je sais, madame, ce qu'il en coûte à un cœur sensible et bienfaisant, de perdre l'objet de son attachement, et l'heureuse occasion de lui dispenser des faveurs si dignement acquises, et par l'infortune, et par les aimables qualités, telles qu'ont été celles de la chère demoiselle qui cause aujourd'hui vos regrets. Je les partage, madame, avec la plus tendre sensibilité. Vous l'avez connue, et c'est ce qui vous rend sa séparation plus difficile à supporter. Sans avoir eu ce bonheur, ses malheurs m'avaient vivement touché, et je goûtais par avance le plaisir de pouvoir contribuer à la tranquillité de ses jours. Si le ciel en a ordonné autrement, et a voulu me priver de cette satisfaction tant désirée, je dois l'en bénir; mais je ne puis y être insensible. Vous avez du moins la consolation d'en avoir agi à son égard avec les sentimens les plus nobles, et la conduite la plus généreuse. Je les ai admirés, et mon ambition eût été de vous imiter. Il ne me reste plus que le désir ardent d'avoir l'honneur de vous connaître, et de vous exprimer de vive voix combien j'ai été enchanté de votre grandeur d'âme, et avec qu'elle considération respectueuse j'ai l'honneur d'être, madame, etc.

Ce 18 mai 1760.

Tout ce qui a rapport à la mémoire de notre infortunée m'est devenu extrêmement cher; ne serait-ce point exiger de vous un trop grand sacrifice, que celui de me communiquer les petits mémoires qu'elle a faits de ses différens malheurs? Je vous demande cette grâce, madame, avec d'autant plus de confiance, que vous m'aviez annoncé que je pouvais y avoir quelque droit. Je serai fidèle à vous les renvoyer, ainsi que toutes vos lettres, par la première occasion, si vous le jugez à propos. Vous auriez la bonté de me les envoyer par le carrosse de voiture de Caen, qui loge au Grand-Cerf, rue Saint-Denis, à Paris, et part tous les lundis.

Ainsi finit l'histoire de l'infortunée Sœur Suzanne de la Marre, dite Saulier. Il est bien triste que les mémoires de sa vie n'aient pas été mis au net; ils auraient formé une lecture très-intéressante. Après tout, M. le marquis de Croismare doit savoir gré à la perfidie de ses amis de lui avoir fourni une occasion de secourir l'infortune avec une noblesse, un intérêt, une simplicité vraiment dignes de lui : le rôle qu'il joue dans cette correspondance n'est pas le moins touchant du roman.

On nous blâmera, peut-être, d'avoir hâté la fin de Sœur Suzanne avec bien peu d'humanité; mais ce parti était devenu nécessaire à cause des avis que nous reçûmes du château de Lasson, qu'on y meublait un appartement pour recevoir mademoiselle de Croismare, que son père voulait faire sortir du couvent, où elle avait été depuis la mort de sa mère. Ces avis ajoutaient qu'on attendait de Paris une femme-de-chambre, qui devait en même temps jouer le rôle de gouvernante auprès de la jeune personne; et que M. de Croismare s'occupait à pourvoir d'ailleurs la bonne qui avait été jusqu'alors auprès de sa fille. Ces

avis ne nous laissèrent pas le choix sur le parti qui nous restait à prendre; et ni la jeunesse, ni la beauté, ni l'innocence de Sœur Suzanne, ni son âme douce, sensible et tendre, capable de toucher les cœurs les moins enclins à la compassion, ne put la sauver d'une mort inévitable. Mais comme nous avions tous pris les sentimens de madame Madin pour cette intéressante créature, les regrets que nous causa sa mort ne furent guère moins vifs que ceux de son respectable protecteur.

---

# CONTES, etc.

# LES DEUX AMIS DE BOURBONNE.

---

Il y avait ici deux hommes, qu'on pourrait appeler les Oreste et Pylade de Bourbonne. L'un se nommait Olivier, et l'autre Félix; ils étaient nés le même jour, dans la même maison, et des deux sœurs. Ils avaient été nourris du même lait; car l'une des mères étant morte en couche, l'autre se chargea des deux enfans. Ils avaient été élevés ensemble; ils étaient toujours séparés des autres: ils s'aimaient comme on existe, comme on vit, sans s'en douter; ils le sentaient à tout moment, et ils ne se l'étaient peut-être jamais dit. Olivier avait une fois sauvé la vie à Félix, qui se piquait d'être grand nageur, et qui avait failli de se noyer; ils ne s'en souvenaient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avait tiré Olivier des aventures fâcheuses où son caractère impétueux l'avait engagé; et jamais celui-ci n'avait songé à l'en remercier: ils s'en retournaient ensemble à la maison, sans se parler, ou en parlant d'autre chose.

Lorsqu'on tira pour la milice, le premier billet fatal étant tombé sur Félix, Olivier dit: L'autre est pour moi. Ils firent leur temps de service; ils revinrent au pays: plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient encore auparavant, c'est ce que je ne saurais vous assurer: car, petit frère, si les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, peut-être ne font-ils rien à celles que j'appellerais volontiers des amitiés animales et domestiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de sabre, Félix se mit machinalement au-devant du coup, et en resta balafré: on prétend qu'il était fier de cette blessure; pour moi, je n'en crois rien. A Hastenbeck, Olivier avait retiré Félix d'entre la foule des morts, où il était demeuré. Quand on les interrogeait, ils parlaient quelquefois des secours qu'ils avaient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avaient rendus l'un à l'autre. Olivier disait de Félix, Félix disait d'Olivier; mais ils ne se louaient pas. Au bout de quelque temps de séjour au pays, ils aimèrent; et le hasard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité, le premier qui s'aperçut de la passion de son ami se retira: ce fut Félix. Olivier épousa; et Félix, dégoûté de la vie sans savoir pourquoi, se précipita dans toutes sortes de métiers dangereux; le dernier fut de se faire contrebandier. Vous n'ignorez pas, petit frère, qu'il y a quatre tribunaux en France, Caen, Reims, Valence et Toulouse, où les

contrebandiers sont jugés; et que le plus sévère des quatre, c'est celui de Reims, où préside un nommé Coleau, l'âme la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Coleau, et condamné à mort, comme cinq cents autres qui l'avaient précédé. Olivier apprit le sort de Félix. Une nuit, il se lève d'à côté de sa femme, et, sans lui rien dire, il s'en va à Reims. Il s'adresse au juge Coleau; il se jette à ses pieds, et lui demande la grâce de voir et d'embrasser Félix. Coleau le regarde, se tait un moment, et lui fait signe de s'asseoir. Olivier s'assied. Au bout d'une demi-heure, Coleau tire sa montre et dit à Olivier : Si tu veux voir et embrasser ton ami vivant, dépêche-toi, il est en chemin; et si ma montre va bien, avant qu'il soit dix minutes il sera pendu. Olivier, transporté de fureur, se lève, décharge sur la nuque du cou au juge Coleau un énorme coup de bâton, dont il l'étend presque mort; court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la justice, soulève la populace indignée de ces exécutions. Les pierres volent; Félix délivré s'enfuit; Olivier songe à son salut : mais un soldat de maréchaussée lui avait percé les flancs d'un coup de baïonnette, sans qu'il s'en fût aperçu. Il gagna la porte de la ville, mais il ne put aller plus loin; des voituriers charitables le jetèrent sur leur charrette, et le déposèrent à la porte de sa maison un moment avant qu'il expirât; il n'eut que le temps de dire à sa femme : Femme, approche, que je t'embrasse; je me meurs, mais le balafré est sauvé.

Un soir que nous allions à la promenade, selon notre usage, nous vîmes au-devant d'une chaumière une grande femme debout, avec quatre petits enfans à ses pieds; sa contenance triste et ferme attira notre attention, et notre attention fixa la sienne. Après un moment de silence, elle nous dit : Voilà quatre petits enfans, je suis leur mère, et je n'ai plus de mari. Cette manière haute de solliciter la commisération était bien faite pour nous toucher. Nous lui offrîmes nos secours, qu'elle accepta avec honnêteté : c'est à cette occasion que nous avons appris l'histoire de son mari Olivier et de Félix son ami. Nous avons parlé d'elle, et j'espère que notre recommandation ne lui aura pas été inutile. Vous voyez, petit frère, que la grandeur d'âme et les hautes qualités sont de toutes les conditions et de tous les pays; que tel meurt obscur, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre; et qu'il ne faut pas aller jusque chez les Iroquois pour trouver deux amis.

Dans le temps que le brigand Testalunga infestait la Sicile avec sa troupe, Romano, son ami et son confident, fut pris. C'était le lieutenant de Testalunga, et son second. Le père de ce

Romano fut arrêté et emprisonné pour crimes. On lui promit sa grâce et sa liberté, pourvu que Romano trahît et livrât son chef Testalunga. Le combat entre la tendresse filiale et l'amitié jurée fut violent. Mais Romano père persuada son fils de donner la préférence à l'amitié, honteux de devoir la vie à une trahison. Romano se rendit à l'avis de son père. Romano père fut mis à mort; et jamais les tortures les plus cruelles ne purent arracher de Romano fils la délation de ses complices.

---

Vous avez désiré, petit frère, de savoir ce qu'est devenu Félix; c'est une curiosité si simple, et le motif en est si louable, que nous nous sommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour réparer cette faute, nous avons pensé d'abord à M. Papin, docteur en théologie, et curé de Sainte-Marie à Bourbonne: mais maman s'est ravisée; et nous avons donné la préférence au subdélégué Aubert, qui est un bon homme, bien rond, et qui nous a envoyé le récit suivant, sur la vérité duquel vous pouvez compter.

« Le nommé Félix vit encore. Echappé des mains de la justice, il se jeta dans les forêts de la province, dont il avait appris à connaître les tours et les détours pendant qu'il faisait la contrebande, cherchant à s'approcher peu à peu de la demeure d'Olivier, dont il ignorait le sort.

» Il y avait au fond d'un bois, où vous vous êtes promenée quelquefois, un charbonnier dont la cabane servait d'asile à ces sortes de gens; c'était aussi l'entrepôt de leurs marchandises et de leurs armes: ce fut là que Félix se rendit, non sans avoir couru le danger de tomber dans les embûches de la maréchaussée, qui le suivait à la piste. Quelques uns de ses associés y avaient porté la nouvelle de son emprisonnement à Reims; et le charbonnier et la charbonnière le croyaient justicié, lorsqu'il leur apparut.

» Je vais vous raconter la chose, comme je la tiens de la charbonnière, qui est décédée ici il n'y a pas long-temps.

» Ce furent ses enfans, en rôdant autour de la cabane, qui le virent les premiers. Tandis qu'il s'arrêtait à caresser le plus jeune, dont il était le parrain, les autres entrèrent dans la cabane en criant, Félix! Félix! Le père et la mère sortirent, en répétant le même cri de joie; mais ce misérable était si harassé de fatigue et de besoin, qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il tomba presque défaillant entre leurs bras.

» Ces bonnes gens le secoururent de ce qu'ils avaient; lui don-

» nèrent du pain, du vin, quelques légumes : il mangea, et
» s'endormit.

» A son réveil, son premier mot fut Olivier ! Enfans, ne sa-
» vez-vous rien d'Olivier ? Non, lui répondirent-ils. Il leur ra-
» conta l'aventure de Reims ; il passa la nuit et le jour suivant
» avec eux. Il soupirait, il prononçait le nom d'Olivier ; il le
» croyait dans les prisons de Reims ; il voulait y aller, il vou-
» lait aller mourir avec lui ; et ce ne fut pas sans peine que le
» charbonnier et la charbonnière le détournèrent de ce dessein.

» Sur le milieu de la seconde nuit, il prit un fusil, il mit un
» sabre sous son bras, et s'adressant à voix basse au charbon-
» nier.... Charbonnier !.... Félix !.... Prends ta cognée, et
» marchons... Où ?... Belle demande ! chez Olivier. Ils vont ; mais
» tout en sortant de la forêt, les voilà enveloppés d'un détache-
» ment de maréchaussée.

» Je m'en rapporte à ce que m'en a dit la charbonnière ; mais
» il est inouï que deux hommes à pied aient pu tenir contre une
» vingtaine d'hommes à cheval : apparemment que ceux-ci
» étaient épars, et qu'ils voulaient se saisir de leur proie en vie.
» Quoi qu'il en soit, l'action fut très-chaude ; il y eut cinq che-
» vaux d'estropiés et sept cavaliers de hachés ou sabrés. Le pauvre
» charbonnier resta mort sur la place d'un coup de feu à la
» tempe ; Félix regagna la forêt ; et comme il est d'une agilité
» incroyable, il courait d'un endroit à l'autre ; en courant, il
» chargeait son fusil, tirait, donnait un coup de sifflet. Ces coups
» de sifflet, ces coups de fusil donnés, tirés à différens intervalles
» et de différens côtés, firent craindre aux cavaliers de maré-
» chaussée qu'il n'y eût là une horde de contrebandiers ; et ils
» se retirèrent en diligence.

» Lorsque Félix les vit éloignés, il revint sur le champ de ba-
» taille ; il mit le cadavre du charbonnier sur ses épaules, et re-
» prit le chemin de la cabane, où la charbonnière et ses enfans
» dormaient encore. Il s'arrête à la porte, il étend le cadavre à
» ses pieds, et s'assied le dos appuyé contre un arbre, et le vi-
» sage tourné vers l'entrée de la cabane. Voilà le spectacle qui
» attendait la charbonnière au sortir de sa baraque.

» Elle s'éveille, elle ne trouve point son mari à côté d'elle ;
» elle cherche des yeux Félix, point de Félix. Elle se lève, elle
» sort, elle voit, elle crie, elle tombe à la renverse. Ses enfans
» accourent, ils voient, ils crient ; ils se roulent sur leur père,
» ils se roulent sur leur mère. La charbonnière, rappelée à elle-
» même par le tumulte et les cris de ses enfans, s'arrache les
» cheveux, se déchire les joues. Félix, immobile au pied de son
» arbre, les yeux fermés, la tête renversée en arrière, leur di-

» sait d'une voix éteinte : Tuez-moi. Il se faisait un moment de » silence ; ensuite la douleur et les cris reprenaient, et Félix leur » redisait : Tuez-moi ; enfans, par pitié, tuez-moi.

» Ils passèrent ainsi trois jours et trois nuits à se désoler ; le » quatrième, Félix dit à la charbonnière : Femme, prends ton » bissac, mets-y du pain, et suis-moi. Après un long circuit à » travers nos montagnes et nos forêts, ils arrivèrent à la maison » d'Olivier, qui est située, comme vous savez, à l'extrémité du » bourg, à l'endroit où la voie se partage en deux routes, dont » l'une conduit en Franche-Comté et l'autre en Lorraine.

» C'est là que Félix va apprendre la mort d'Olivier, et se » trouver entre les veuves de deux hommes massacrés à son sujet. » Il entre, et dit brusquement à la femme Olivier : Où est » Olivier ? Au silence de cette femme, à son vêtement, à ses » pleurs, il comprit qu'Olivier n'était plus. Il se trouva mal ; il » tomba, et se fendit la tête contre la huche à pétrir le pain. » Les deux veuves le relevèrent ; son sang coulait sur elles ; et » tandis qu'elles s'occupaient à l'étancher avec leurs tabliers, il » leur disait : Et vous êtes leurs femmes, et vous me secourez ! » Puis il défaillait, puis il revenait, et disait en soupirant : Que » ne me laissait-il ? Pourquoi s'en venir à Reims ? Pourquoi l'y » laisser venir ?.... Puis sa tête se perdait, il entrait en fureur, » il se roulait à terre et déchirait ses vêtemens. Dans un de ces » accès, il tira son sabre, et il allait s'en frapper ; mais les deux » femmes se jetèrent sur lui, crièrent au secours ; les voisins » accoururent : on le lia avec des cordes, et il fut saigné sept à » huit fois. Sa fureur tomba avec l'épuisement de ses forces ; et il » resta comme mort pendant trois ou quatre jours, au bout » desquels la raison lui revint. Dans le premier moment il tourna » ses yeux autour de lui, comme un homme qui sort d'un pro- » fond sommeil, et il dit : Où suis-je ? Femmes, qui êtes-vous ? » La charbonnière lui répondit : Je suis la charbonnière....Il re- » prit : Ah! oui, la charbonnière... Et vous?... La femme Olivier » se tut. Alors il se mit à pleurer, il se tourna du côté de la mu- » raille, et dit en sanglotant : Je suis chez Olivier...ce lit est celui » d'Olivier....et cette femme qui est là, c'était la sienne ! Ah !

» Ces deux femmes en eurent tant de soin, elles lui inspi- » rèrent tant de pitié, elles le prièrent si instamment de vivre ; » elles lui remontrèrent d'une manière si touchante qu'il était » leur unique ressource, qu'il se laissa persuader.

» Pendant tout le temps qu'il resta dans cette maison, il ne » se coucha plus. Il sortait la nuit, il errait dans les champs, il » se roulait sur la terre, il appelait Olivier ; une des femmes le » suivait, et le ramenait au point du jour.

» Plusieurs personnes le savaient dans la maison d'Olivier ; et » parmi ces personnes il y en avait de malintentionnées. Les » deux veuves l'avertirent du péril qu'il courait : c'était une » après-midi, il était assis sur un banc, son sabre sur ses ge- » noux, les coudes appuyés sur une table, et ses deux poings » sur ses deux yeux. D'abord il ne répondit rien. La femme » Olivier avait un garçon de dix-sept à dix-huit ans, la char- » bonnière une fille de quinze. Tout-à-coup il dit à la char- » bonnière : La charbonnière, va chercher ta fille, et amène- » la ici. Il avait quelques fauchées de prés, il les vendit. La » charbonnière revint avec sa fille, le fils d'Olivier l'épousa : » Félix leur donna l'argent de ses prés, les embrassa, leur de- » manda pardon en pleurant ; et ils allèrent s'établir dans la ca- » bane où ils sont encore, et où ils servent de père et de mère » aux autres enfans. Les deux veuves demeurèrent ensemble ; et » les enfans d'Olivier eurent un père et deux mères.

» Il y a à peu près un an et demi que la charbonnière est » morte ; la femme Olivier la pleure encore tous les jours.

» Un soir qu'elles épiaient Félix (car il y en avait une » des deux qui le gardait toujours à vue), elles le virent qui » fondait en larmes ; il tournait en silence ses bras vers la » porte qui le séparait d'elles, et il se remettait ensuite à faire » son sac. Elles ne lui dirent rien, car elles comprenaient de » reste combien son départ était nécessaire. Ils soupèrent tous » les trois sans parler. La nuit il se leva ; les femmes ne dor- » maient point : il s'avança vers la porte sur la pointe des pieds. » Là il s'arrêta, regarda vers le lit des deux femmes, essuya » ses yeux de ses mains, et sortit. Les deux femmes se serrèrent » dans les bras l'une de l'autre, et passèrent le reste de la » nuit à pleurer. On ignore où il se réfugia ; mais il n'y a » guère eu de semaines qu'il ne leur ait envoyé quelques secours.

» La forêt où la fille de la charbonnière vit avec le fils d'Oli- » vier appartient à un M. Leclerc de Rançonnières, homme » fort riche, et seigneur d'un autre village de ces cantons, ap- » pelé Courcelles. Un jour que M. de Rançonnières ou de Cour- » celles, comme il vous plaira, faisait une chasse dans sa forêt, » il arriva à la cabane du fils d'Olivier ; il y entra, il se mit à » jouer avec les enfans, qui sont jolis ; il les questionna ; la » figure de la femme, qui n'est pas mal, lui revint ; le ton ferme » du mari, qui tient beaucoup de son père, l'intéressa ; il ap- » prit l'aventure de leurs parens, il promit de solliciter la » grâce de Félix ; il la sollicita, et l'obtint.

» Félix passa au service de M. de Rançonnières, qui lui donna » une place de garde-chasse.

» Il y avait environ deux ans qu'il vivait dans le château de » Rançonnières, envoyant aux veuves une bonne partie de ses » gages, lorsque l'attachement à son maître et la fierté de son » caractère l'impliquèrent dans une affaire qui n'était rien dans » son origine, mais qui eut les suites les plus fâcheuses.

» M. de Rançonnières avait pour voisin à Courcelles, un » M. Fourmont, conseiller au présidial de Lh.... Les deux mai- » sons n'étaient séparées que par une borne; cette borne gênait » la porte de M. de Rançonnières, et en rendait l'entrée diffi- » cile aux voitures. M. de Rançonnières la fit reculer de quel- » ques pieds du côté de M. Fourmont; celui-ci renvoya la borne » d'autant sur M. de Rançonnières; et puis voilà de la haine, » des insultes, un procès entre les deux voisins. Le procès de la » borne en suscita deux ou trois autres plus considérables. Les » choses en étaient là, lorsqu'un soir M. de Rançonnières, re- » venant de la chasse, accompagné de son garde Félix, fit ren- » contre, sur le grand chemin, de M. Fourmont le magistrat, » et de son frère le militaire. Celui-ci dit à son frère : Mon frère, » si l'on coupait le visage à ce vieux boug... là, qu'en pensez- » vous ? Ce propos ne fut pas entendu de M. de Rançonnières; » mais il le fut malheureusement de Félix, qui, s'adressant » fièrement au jeune homme, lui dit : Mon officier, seriez-vous » assez brave pour vous mettre seulement en devoir de faire ce » que vous avez dit? Au même instant il pose son fusil à terre, » et met la main sur la garde de son sabre, car il n'allait ja- » mais sans son sabre. Le jeune militaire tire son épée, s'avance » sur Félix; M. de Rançonnières accourt, s'interpose, saisit son » garde. Cependant le militaire s'empare du fusil qui était à » terre, tire sur Félix, le manque; celui-ci riposte d'un coup » de sabre, fait tomber l'épée de la main au jeune homme, » et avec l'épée la moitié du bras : et voilà un procès criminel » en sus de trois ou quatre procès civils; Félix confiné dans les » prisons; une procédure effrayante; et à la suite de cette pro- » cédure, un magistrat dépouillé de son état et presque désho- » noré, un militaire exclu de son corps, M. de Rançonnières » mort de chagrin, et Félix, dont la détention durait toujours, » exposé à tout le ressentiment de Fourmont. Sa fin eût été » malheureuse, si l'amour ne l'eût secouru; la fille du geolier prit » de la passion pour lui, et facilita son évasion : si cela n'est » pas vrai, c'est du moins l'opinion publique. Il s'en est allé en » Prusse, où il sert aujourd'hui dans le régiment des Gardes. On » dit qu'il y est aimé de ses camarades, et même connu du » roi. Son nom de guerre est le Triste : la veuve Olivier m'a » dit qu'il continuait à la soulager.

» Voilà, madame, tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire
» de Félix. Je joins à mon récit une lettre de monsieur Papin,
» notre curé. Je ne sais ce qu'elle contient; mais je crains bien que
» le pauvre prêtre, qui a la tête un peu étroite et le cœur assez
» mal tourné, ne vous parle d'Olivier et de Félix d'après ses
» préventions. Je vous conjure, madame, de vous en tenir aux
» faits sur la vérité desquels vous pouvez compter, et à la bonté
» de votre cœur, qui vous conseillera mieux que le premier ca-
» suiste de Sorbonne, qui n'est pas M. Papin. »

*Lettre de M. Papin, docteur en théologie, et curé de Sainte-Marie à Bourbonne.*

J'ignore, madame, ce que M. le subdélégué a pu vous conter d'Olivier et de Félix, ni quel intérêt vous pouvez prendre à deux brigands, dont tous les pas dans ce monde ont été trempés de sang. La Providence qui a châtié l'un, a laissé à l'autre quelques momens de répit, dont je crains bien qu'il ne profite pas; mais que la volonté de Dieu soit faite! Je sais qu'il y a des gens ici (et je ne serais point étonné que M. le subdélégué fût de ce nombre) qui parlent de ces deux hommes comme de modèles d'une amitié rare; mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu, dénuée des sentimens de la piété, du respect dû à l'église et à ses ministres, et de la soumission à la loi du souverain? Olivier est mort à la porte de sa maison, sans sacremens; quand je fus appelé auprès de Félix, chez les deux veuves, je n'en pus jamais tirer autre chose que le nom d'Olivier; aucun signe de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci se soit présenté une fois au tribunal de la pénitence. La femme d'Olivier est une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occasion; sous prétexte qu'elle sait lire et écrire, elle se croit en état d'élever ses enfans; et on ne les voit ni aux écoles de la paroisse, ni à mes instructions. Que madame juge, d'après cela, si des gens de cette espèce sont bien dignes de ses bontés! L'Évangile ne cesse de nous recommander la commisération pour les pauvres; mais on double le mérite de sa charité par un bon choix des misérables; et personne ne connaît mieux les vrais indigens, que le pasteur commun des indigens et des riches. Si madame daignait m'honorer de sa confiance, je placerais peut-être les marques de sa bienfaisance d'une manière plus utile pour les malheureux, et plus méritoire pour elle.

Je suis avec respect, etc.

Madame de*** remercia M. le subdélégué Aubert de ses attentions, et envoya ses aumônes à M. Papin, avec le billet qui suit :

« Je vous suis très-obligée, monsieur, de vos sages conseils.
» Je vous avoue que l'histoire de ces deux hommes m'avait
» touchée; et vous conviendrez que l'exemple d'une amitié aussi
» rare était bien faite pour séduire une âme honnête et sensible :
» mais vous m'avez éclairée, et j'ai conçu qu'il valait mieux
» porter ses secours à des vertus chrétiennes et malheureuses,
» qu'à des vertus naturelles et païennes. Je vous prie d'accepter
» la somme modique que je vous envoie, et de la distribuer
» d'après une charité mieux entendue que la mienne.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

On pense bien que la veuve Olivier et Félix n'eurent aucune part aux aumônes de madame de ***. Félix mourut; et la pauvre femme aurait péri de misère avec ses enfans, si elle ne s'était réfugiée dans la forêt, chez son fils aîné, où elle travaille, malgré son grand âge, et subsiste comme elle peut à côté de ses enfans et de ses petits-enfans.

Et puis il y a trois sortes de contes.... Il y en a bien davantage, me direz-vous.... A la bonne heure; mais je distingue le conte à la manière d'Homère, de Virgile, du Tasse, et je l'appelle le conte merveilleux. La nature y est exagérée; la vérité y est hypothétique : et si le conteur a bien gardé le module qu'il a choisi, si tout répond à ce module, et dans les actions, et dans les discours, il a obtenu le degré de perfection que le genre de son ouvrage comportait; et vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans son poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue, où rien ne se passe comme dans celle que vous habitez, mais où tout se fait en grand comme les choses se font autour de vous en petit. Il y a le conte plaisant à la façon de La Fontaine, de Vergier, de l'Arioste, d'Hamilton, où le conteur ne se propose ni l'imitation de la nature, ni la vérité, ni l'illusion; il s'élance dans les espaces imaginaires. Dites à celui-ci : Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant, j'y consens; mais séduisez-moi par les détails; que le charme de la forme me dérobe toujours l'invraisemblance du fond : et si ce conteur fait ce que vous exigez ici, il a tout fait. Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit dans les Nouvelles de Scarron, de Cervantes, de Marmontel... Au diable le conte et le conteur historiques! c'est un menteur plat et froid... Oui, s'il ne sait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper; il est assis au coin de votre âtre; il a pour objet la vérité rigoureuse; il veut être cru; il veut intéresser, toucher, entraîner, émouvoir, faire frissonner la peau et couler les larmes; effets qu'on n'obtient point sans éloquence et sans poésie. Mais

l'éloquence est une sorte de mensonge, et rien de plus contraire à l'illusion que la poésie; l'une et l'autre exagèrent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance: comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper? Le voici. Il parsemera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même: Ma foi, cela est vrai: on n'invente pas ces choses-là. C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'éloquence et de la poésie; que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art; et qu'il satisfera à des conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien et poëte, véridique et menteur. Un exemple emprunté d'un autre art rendra peut-être plus sensible ce que je veux vous dire. Un peintre exécute sur la toile une tête. Toutes les formes en sont fortes, grandes et régulières; c'est l'ensemble le plus parfait et le plus rare. J'éprouve, en le considérant, du respect, de l'admiration, de l'effroi. J'en cherche le modèle dans la nature, et ne l'y trouve pas; en comparaison, tout y est faible, petit et mesquin; c'est une tête idéale; je le sens, je me le dis. Mais que l'artiste me fasse apercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure; et, d'idéale qu'elle était, à l'instant la tête devient un portrait; une marque de petite-vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, et ce visage de femme n'est plus celui de Vénus; c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs historiques: Vos figures sont belles, si vous voulez; mais il y manque la verrue à la tempe, la couture à la lèvre, la marque de petite-vérole à côté du nez, qui les rendraient vraies; et, comme disait mon ami Cailleau, un peu de poussière sur mes souliers, et je ne sors pas de ma loge, je reviens de la campagne.

> Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
> Primo ne medium, medio ne discrepet imum. HOR. Art. poet.

Et puis un peu de morale après un peu de poétique, cela va si bien! Félix était un gueux qui n'avait rien; Olivier était un autre gueux qui n'avait rien: dites-en autant du charbonnier, de la charbonnière, et des autres personnages de ce conte; et concluez qu'en général il ne peut guère y avoir d'amitiés entières et solides qu'entre des hommes qui n'ont rien. Un homme alors est toute la fortune de son ami, et son ami est toute la sienne. De là la vérité de l'expérience, que le malheur resserre les liens; et la matière d'un petit paragraphe de plus pour la première édition du livre de l'Esprit.

---

# CECI N'EST PAS UN CONTE.

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Lorsqu'on fait un conte, c'est à quelqu'un qui l'écoute; et pour peu que le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu quelquefois par son auditeur. Voilà pourquoi j'ai introduit dans le récit qu'on va lire, et qui n'est pas un conte, ou qui est un mauvais conte, si vous vous en doutez, un personnage qui fasse à peu près le rôle du lecteur; et je commence.

Et vous concluez de là?..... Qu'un sujet aussi intéressant devait mettre nos têtes en l'air; défrayer pendant un mois tous les cercles de la ville; y être tourné et retourné jusqu'à l'insipidité; fournir à mille disputes; à vingt brochures au moins, et à quelques centaines de pièces de vers pour et contre; et qu'en dépit de toute la finesse, de toutes les connaissances, de tout l'esprit de l'auteur, puisque son ouvrage n'a excité aucune fermentation violente, il est médiocre, et très-médiocre.... Mais il me semble que nous lui devons pourtant une soirée assez agréable, et que cette lecture a amené.... Quoi! une litanie d'historiettes usées qu'on se décochait de part et d'autre, et qui ne disaient qu'une chose connue de toute éternité, c'est que l'homme et la femme sont deux bêtes très-malfaisantes.... Cependant l'épidémie vous a gagné, et vous avez payé votre écot comme un autre.... C'est que bon gré, malgré qu'on en ait, on se prête au ton donné; qu'en entrant dans une société, d'usage on arrange à la porte d'un appartement jusqu'à sa physionomie sur celles qu'on voit; qu'on contrefait le plaisant, quand on est triste; le triste, quand on serait tenté d'être plaisant; qu'on ne veut être étranger à quoi que ce soit; que le littérateur politique; que le politique métaphysique; que le métaphysicien moralise; que le moraliste parle finance; le financier, belles-lettres ou géométrie: que, plutôt que d'écouter ou se taire, chacun bavarde de ce qu'il ignore, et que tous s'ennuient par sotte vanité ou par politesse.... Vous avez de l'humeur.... A mon ordinaire.... Et je crois qu'il est à propos que je réserve mon historiette pour un moment plus favorable.... C'est-à-dire que vous attendrez que je n'y sois pas.... Ce n'est pas cela.... Ou que vous craignez que je n'aie moins d'indulgence pour vous, tête à tête, que je n'en aurais pour un indifférent en société.... Ce n'est pas cela.... Ayez donc pour agréable de me dire ce que c'est.... C'est que mon historiette ne prouve pas plus que celles qui vous ont excédé.... Hé! dites toujours... Non, non; vous en avez assez.... Savez-vous que de toutes les manières qu'ils ont de me faire enrager, la vôtre m'est la plus antipathique?.... Et quelle est la mienne?.... Celle d'être prié de la chose, que vous mourez d'envie de faire. Hé bien! mon ami, je vous prie, je vous supplie de vouloir bien vous satisfaire..... Me satisfaire!..... Commencez, pour Dieu, commencez.... Je tâcherai d'être court.... Cela n'en sera pas plus mal.... Ici, un peu par malice, je toussai, je

crachai, je développai lentement mon mouchoir, je me mouchai, j'ouvris ma tabatière, je pris une prise de tabac; et j'entendais mon homme qui disait entre ses dents : Si l'histoire est courte, les préliminaires sont longs.... Il me prit envie d'appeler un domestique, sous prétexte de quelque commission; mais je n'en fis rien, et je dis :

Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons, et des femmes bien méchantes.... C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez soi. Après ?... Après, j'ai connu une Alsacienne belle, mais belle à faire accourir les vieillards, et à arrêter tout court les jeunes gens.... Et moi aussi, je l'ai connue; elle s'appelait madame Reymer.... Il est vrai. Un nouveau débarqué de Nanci, appelé Tanié, en devint éperdument amoureux. Il était pauvre; c'était un de ces enfans perdus, que la dureté des parens, qui ont une famille nombreuse, chasse de la maison, et qui se jettent dans le monde sans savoir ce qu'ils deviendront, par un instinct qui leur dit qu'ils n'y auront pas un sort pire que celui qu'ils fuyent. Tanié, amoureux de madame Reymer, exalté par une passion qui soutenait son courage et ennoblissait à ses yeux toutes ses actions, se soumettait sans répugnance aux plus pénibles et aux plus viles, pour soulager la misère de son amie. Le jour, il allait travailler sur les ports; à la chute du jour, il mendiait dans les rues.... Cela était fort beau; mais cela ne pouvait durer.... Aussi Tanié, las ou de lutter contre le besoin, ou plutôt de retenir dans l'indigence une femme charmante, obsédée d'hommes opulens qui la pressaient de chasser ce gueux de Tanié.... ce qu'elle aurait fait quinze jours, un mois plus tard.... et d'accepter leurs richesses, résolut de la quitter, et d'aller tenter la fortune au loin. Il sollicite, il obtient son passage sur un vaisseau de roi. Le moment de son départ est venu. Il va prendre congé de madame Reymer. « Mon » amie, lui dit-il, je ne saurais abuser plus long-temps de votre » tendresse. J'ai pris mon parti, je m'en vais... » « Vous vous en » allez!... » « Oui.... » « Et où allez-vous?... » « Aux îles. » Vous êtes digne d'un autre sort, et je ne saurais l'éloigner » plus long-temps.... » Le bon Tanié!... « Et que voulez- » vous que je devienne?... » La traîtresse!... « Vous êtes » environnée de gens qui cherchent à vous plaire. Je vous rends » vos promesses; je vous rends vos sermens. Voyez celui d'entre » ces prétendans qui vous est le plus agréable; acceptez-le, » c'est moi qui vous en conjure.... » « Ah! Tanié, c'est vous » qui me proposez.... » Je vous dispense de la pantomime de madame Reymer. Je la vois, je la sais.... « En m'éloignant, » la seule grâce que j'exige de vous, c'est de ne former aucun » engagement qui nous sépare à jamais. Jurez-le moi, ma belle

» amie. Quelle que soit la contrée de la terre que j'habiterai, il » faudra que j'y sois bien malheureux s'il se passe une année » sans vous donner des preuves certaines de mon tendre attache- » ment. Ne pleurez pas.... » Elles pleurent toutes quand elles veulent.... « et ne combattez pas un projet que les reproches » de mon cœur m'ont enfin inspiré, et auquel ils ne tarderont » pas à me ramener. » Et voilà Tanié parti pour Saint-Domingue..... et parti tout à temps pour madame Reymer et pour lui... Qu'en savez-vous?... Je sais, tout aussi bien qu'on le peut savoir, que quand Tanié lui conseilla de faire un choix, il était fait.... Bon!... Continuez votre récit.... Tanié avait de l'esprit et une grande aptitude aux affaires. Il ne tarda pas d'être connu. Il entra au conseil souverain du Cap. Il s'y distingua par ses lumières et par son équité. Il n'ambitionnait pas une grande fortune; il ne la désirait qu'honnête et rapide. Chaque année, il en envoyait une portion à madame Reymer. Il revint au bout.... de neuf à dix ans; non, je ne crois pas que son absence ait été plus longue... présenter à son amie un petit portefeuille qui renfermait le produit de ses vertus et de ses travaux.... Et heureusement pour Tanié, ce fut au moment où elle venait de se séparer du dernier des successeurs de Tanié... Du dernier?... Oui.... Il en avait donc eu plusieurs?... Assurément. Allez, allez.... Mais je n'ai peut-être rien à vous dire que vous ne sachiez mieux que moi.... Qu'importe, allez toujours.... Madame Reymer et Tanié occupaient un assez beau logement, rue Sainte-Marguerite, à ma porte. Je faisais grand cas de Tanié, et je fréquentais sa maison, qui était, sinon opulente, du moins fort aisée.... Je puis vous assurer, moi, sans avoir compté avec la Reymer, qu'elle avait mieux de quinze mille livres de rente, avant le retour de Tanié.... A qui elle dissimulait sa fortune!.. Oui... Et pourquoi?... C'est qu'elle était avare et rapace.... Passe pour rapace; mais avare! une courtisane avare!... Il y avait cinq à six ans que ces deux amans vivaient dans la meilleure intelligence.... Grâce à l'extrême finesse de l'un et à la confiance sans bornes de l'autre.... Ho! il est vrai qu'il était impossible à l'ombre d'un soupçon, d'entrer dans une âme aussi pure que celle de Tanié. La seule chose dont je me sois quelquefois aperçu, c'est que madame Reymer avait bientôt oublié sa première indigence; qu'elle était tourmentée de l'amour du faste et de la richesse; qu'elle était humiliée qu'une aussi belle femme allât à pied.... Que n'allait-elle en carrosse?... Et que l'éclat du vice lui en dérobait la bassesse. Vous riez?... Ce fut alors que M. de Maurepas forma le projet d'établir au nord une maison de commerce. Le succès

de cette entreprise demandait un homme actif et intelligent. Il jeta les yeux sur Tanié, à qui il avait confié la conduite de plusieurs affaires importantes pendant son séjour au Cap, et qui s'en était toujours acquitté à la satisfaction du ministre. Tanié fut désolé de cette marque de distinction. Il était si content, si heureux à côté de sa belle amie! Il aimait; il était ou il se croyait aimé.... C'est bien dit.... Qu'est-ce que l'or pouvait ajouter à son bonheur? Rien. Cependant le ministre insistait. Il fallait se déterminer, il fallait s'ouvrir à madame Reymer. J'arrivai chez lui précisément sur la fin de cette scène fâcheuse. Le pauvre Tanié fondait en larmes. « Qu'avez-vous donc, lui dis-je, mon » ami? » Il me dit en sanglotant : « C'est cette femme.» Madame Reymer travaillait tranquillement à un métier de tapisserie. Tanié se leva brusquement, et sortit. Je restai seule avec son amie, qui ne me laissa pas ignorer ce qu'elle qualifiait de la déraison de Tanié. Elle m'exagéra la modicité de son état; elle mit à son plaidoyer tout l'art, dont un esprit délié sait pallier les sophismes de l'ambition. De quoi s'agit-il? D'une absence de deux ou trois ans au plus.... C'est bien du temps pour un homme que vous aimez et qui vous aime autant que lui... Lui, il m'aime? S'il m'aimait, balancerait-il à me satisfaire?... Mais, madame, que ne le suivez-vous?... Moi! je ne vais point là; et tout extravagant qu'il est, il ne s'est point avisé de me le proposer. Doute-t-il de moi?... Je n'en crois rien.... Après l'avoir attendu pendant douze ans, il peut bien s'en reposer deux ou trois sur ma bonne foi. Monsieur, c'est que c'est une de ces occasions singulières qui ne se présentent qu'une fois dans la vie; et je ne veux pas qu'il ait un jour à se repentir et à me reprocher peut-être de l'avoir manquée.... Tanié ne regrettera rien, tant qu'il aura le bonheur de vous plaire.... Cela est fort honnête; mais soyez sûr qu'il sera très-content d'être riche, quand je serai vieille. Le travers des femmes est de ne jamais penser à l'avenir; ce n'est pas le mien.... Le ministre était à Paris. De la rue Sainte-Marguerite à son hôtel, il n'y avait qu'un pas. Tanié y était allé, et s'était engagé. Il rentra l'œil sec, mais l'âme serrée. Madame, lui dit-il, j'ai vu M. de Maurepas; il a ma parole. Je m'en irai, je m'en irai; et vous serez satisfaite.... Ah! mon ami!... Madame Reymer écarte son métier, s'élance vers Tanié, jette ses bras autour de son cou, l'accable de caresses et de propos doux.... Ah! c'est pour cette fois que je vois que je vous suis chère.... Tanié lui répondait froidement : Vous voulez être riche... Elle l'était, la coquine, dix fois plus qu'elle ne méritait..... Et vous le serez..... Puisque c'est l'or que vous aimez, il faut aller vous chercher

de l'or.... C'était le mardi ; et le ministre avait fixé son départ au vendredi, sans délai. J'allai lui faire mes adieux au moment où il luttait avec lui-même, où il tâchait de s'arracher des bras de la belle, indigne et cruelle Reymer. C'était un désordre d'idées, un désespoir, une agonie, dont je n'ai jamais vu un second exemple. Ce n'était pas de la plainte; c'était un long cri. Madame Reymer était encore au lit. Il tenait une de ses mains. Il ne cessait de dire et de répéter : Cruelle femme ! femme cruelle ! que te faut-il de plus que l'aisance dont tu jouis, et un ami, un amant tel que moi? J'ai été lui chercher la fortune dans les contrées brûlantes de l'Amérique ; elle veut que j'aille la lui chercher encore au milieu des glaces du nord. Mon ami, je sens que cette femme est folle; je sens que je suis un insensé; mais il m'est moins affreux de mourir que de la contrister. Tu veux que je te quitte; je vais te quitter. Il était à genoux au bord de son lit, la bouche collée sur sa main, et le visage caché dans les couvertures, qui, en étouffant son murmure, ne le rendaient que plus triste et plus effrayant. La porte de la chambre s'ouvrit; il releva brusquement la tête ; il vit le postillon qui venait lui annoncer que les chevaux étaient à la chaise. Il fit un cri, et recacha son visage sur les couvertures. Après un moment de silence, il se leva ; il dit à son amie : Embrassez-moi, madame ; embrasse-moi encore une fois, car tu ne me verras plus. Son pressentiment n'était que trop vrai. Il partit. Il arriva à Pétersbourg ; et, trois jours après, il fut attaqué d'une fièvre dont il mourut le quatrième... Je savais tout cela... Vous avez peut-être été un des successeurs de Tanié?.. Vous l'avez dit ; et c'est avec cette belle abominable que j'ai dérangé mes affaires.... Ce pauvre Tanié !... Il y a des gens dans le monde qui vous diront que c'est un sot...... Je ne le défendrai pas; mais je souhaiterai au fond de mon cœur que leur mauvais destin les adresse à une femme aussi belle et aussi artificieuse que madame Reymer... Vous êtes cruel dans vos vengeances... Et puis s'il y a des femmes méchantes et des hommes très-bons, il y a aussi des femmes très-bonnes et des hommes très-méchans; et ce que je vais ajouter n'est pas plus un conte que ce qui précède.... J'en suis convaincu...

M. d'Erouville..... Celui qui vit encore? le lieutenant-général des armées du roi? celui qui épousa cette charmante créature appelée Lolotte?.... Lui-même..... C'est un galant homme, ami des sciences..... Et des savans. Il s'est long-temps occupé d'une histoire générale de la guerre dans tous les siècles et chez toutes les nations.... Le projet est vaste.... Pour le remplir, il avait appelé autour de lui quelques jeunes

gens d'un mérite distingué, tels que M. de Montucla, l'auteur de l'Histoire des mathématiques..... Diable! en avait-il beaucoup de cette force-là?... Mais celui qui se nommait Gardeil, le héros de l'aventure que je vais vous raconter, ne lui cédait guère dans sa partie. Une fureur commune pour l'étude de la langue grecque commença, entre Gardeil et moi, une liaison que le temps, la réciprocité des conseils, le goût de la retraite, et surtout la facilité de se voir, conduisirent à une assez grande intimité.... Vous demeuriez alors à l'Estrapade... Lui, rue Sainte-Hyacinthe, et son amie, mademoiselle de la Chaux, place Saint-Michel. Je la nomme de son propre nom, parce que la pauvre malheureuse n'est plus, parce que sa vie ne peut que l'honorer dans tous les esprits bien faits, et lui mériter l'admiration, les regrets et les larmes de ceux que la nature aura favorisés ou punis d'une petite portion de la sensibilité de son âme... Mais votre voix s'entrecoupe, et je crois que vous pleurez.... Il me semble encore que je vois ses grands yeux noirs, brillans et doux, et que le son de sa voix touchante retentisse dans mon oreille et trouble mon cœur. Créature charmante! créature unique! tu n'es plus! Il y a près de vingt ans que tu n'es plus; et mon cœur se serre encore à ton souvenir.... Vous l'avez aimée.... Non. O la Chaux! ô Gardeil! vous fûtes l'un et l'autre deux prodiges; vous, de la tendresse de la femme; vous, de l'ingratitude de l'homme. Mademoiselle de la Chaux était d'une famille honnête. Elle quitta ses parens, pour se jeter entre les bras de Gardeil. Gardeil n'avait rien, mademoiselle de la Chaux jouissait de quelque bien; et ce bien fut entièrement sacrifié aux besoins et aux fantaisies de Gardeil. Elle ne regretta ni sa fortune dissipée, ni son honneur flétri. Son amant lui tenait lieu de tout.... Ce Gardeil était donc bien séduisant, bien aimable?... Point du tout. Un petit homme bourru, taciturne et caustique; le visage sec, le teint basané; en tout, une figure mince et chétive; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit... Et voilà ce qui avait renversé la tête à une fille charmante?... Et cela vous surprend?.... Toujours... Vous?.... Moi.... Mais vous ne vous rappelez plus votre aventure avec la Deschamps, et le profond désespoir où vous tombâtes lorsque cette créature vous ferma sa porte.... Laissons cela; continuez... Je vous disais: Elle est donc bien belle? Et vous me répondiez tristement: Non. Elle a donc bien de l'esprit? C'est une sotte. Ce sont donc ses talens qui vous entraînent? Elle n'en a qu'un... Et ce rare, ce sublime, ce merveilleux talent?... C'est de me rendre plus heureux entre ses bras, que je ne le fus jamais entre les bras d'aucune autre femme... Mais mademoiselle de la Chaux.... L'honnête,

la sensible mademoiselle de la Chaux se promettait secrètement, d'instinct, à son insu, le bonheur que vous connaissiez, et qui vous faisait dire de la Deschamps : Si cette malheureuse, si cette infâme s'obstine à me chasser de chez elle, je prends un pistolet, et je me brise la cervelle dans son antichambre. L'avez-vous dit, ou non?.. Je l'ai dit; et même à présent, je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait.... Convenez donc.... Je conviens de tout ce qu'il vous plaira.... Mon ami, le plus sage d'entre nous est bien heureux de n'avoir pas rencontré la femme belle ou laide, spirituelle ou sotte, qui l'aurait rendu fou à enfermer aux Petites-Maisons. Plaignons beaucoup les hommes, blâmons-les sobrement; regardons nos années passées comme autant de momens dérobés à la méchanceté qui nous suit; et ne pensons jamais qu'en tremblant à la violence de certains attraits de nature, surtout pour les âmes chaudes et les imaginations ardentes. L'étincelle qui tombe fortuitement sur un baril de poudre ne produit pas un effet plus terrible. Le doigt prêt à secouer sur vous ou sur moi cette fatale étincelle est peut-être levé. M. d'Erouville, jaloux d'accélérer son ouvrage, excédait de fatigue ses coopérateurs. La santé de Gardeil en fut altérée. Pour alléger sa tâche, mademoiselle de la Chaux apprit l'hébreu; et tandis que son ami reposait, elle passait une partie de la nuit à interpréter et transcrire des lambeaux d'auteurs hébreux. Le temps de dépouiller les auteurs grecs arriva; mademoiselle de la Chaux se hâta de se perfectionner dans cette langue, dont elle avait déjà quelque teinture : et tandis que Gardeil dormait, elle était occupée à traduire et à copier des passages de Xénophon et de Thucydide. A la connaissance du grec et de l'hébreu, elle joignit celle de l'italien et de l'anglais. Elle posséda l'anglais au point de rendre en français les premiers essais de la métaphysique de Hume, ouvrage où la difficulté de la matière ajoutait infiniment à celle de l'idiome. Lorsque l'étude avait épuisé ses forces, elle s'amusait à graver de la musique. Lorsqu'elle craignait que l'ennui ne s'emparât de son amant, elle chantait. Je n'exagère rien, j'en atteste M. le Camus, docteur en médecine, qui l'a consolée dans ses peines et secourue dans son indigence; qui lui a rendu les services les plus continus; qui l'a suivie dans un grenier où sa pauvreté l'avait reléguée; et qui lui a fermé les yeux, quand elle est morte. Mais j'oublie un de ses premiers malheurs; c'est la persécution qu'elle eut à souffrir d'une famille indignée d'un attachement public et scandaleux. On employa et la vérité et le mensonge, pour disposer de sa liberté d'une manière infamante. Ses parens et les prêtres la poursuivirent de quartier en quartier, de maison en maison, et la réduisirent plusieurs années à vivre

seule et cachée. Elle passait les journées à travailler pour Gardeil. Nous lui apparaissions la nuit; et à la présence de son amant, tout son chagrin, toute son inquiétude était évanouie.... Quoi ! jeune, pusillanime; sensible au milieu de tant de traverses...... Elle était heureuse... Heureuse !.. Oui; elle ne cessa de l'être que quand Gardeil fut ingrat... Mais il est impossible que l'ingratitude ait été la récompense de tant de qualités rares, tant de marques de tendresse, tant de sacrifices de toute espèce..... Vous vous trompez. Gardeil fut ingrat. Un jour, mademoiselle de la Chaux se trouva seule dans ce monde, sans honneur, sans fortune, sans appui. Je vous en impose, je lui restai pendant quelque temps. Le docteur le Camus lui resta toujours..... O les hommes, les hommes !..... De qui parlez-vous ?..... De Gardeil..... Vous regardez le méchant; et vous ne voyez pas tout à côté l'homme de bien. Ce jour de douleur et de désespoir, elle accourut chez moi. C'était le matin. Elle était pâle comme la mort. Elle ne savait son sort que de la veille; et elle offrait l'image des longues souffrances. Elle ne pleurait pas; mais on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle se jeta dans un fauteuil; elle ne parlait pas; elle ne pouvait parler; elle me tendait les bras, et en même temps elle poussait des cris..... Qu'est-ce qu'il y a, lui dis-je? Est-ce qu'il est mort?..... C'est pis : il ne m'aime plus; il m'abandonne..... Allez donc..... Je ne saurais; je la vois, je l'entends; et mes yeux se remplissent de pleurs..... Il ne vous aime plus?..... Non... Il vous abandonne !... Eh ! oui. Après tout ce que j'ai fait !... Monsieur, ma tête s'embarrasse; ayez pitié de moi; ne me quittez pas, surtout ne me quittez pas. En prononçant ces mots, elle m'avait saisi le bras, qu'elle me serrait fortement, comme s'il y avait eu près d'elle quelqu'un qui la menaçât de l'arracher et de l'entraîner..... Ne craignez rien, mademoiselle..... Je ne crains que moi..... Que faut-il faire pour vous?.... D'abord, me sauver de moi-même...... Il ne m'aime plus ! je le fatigue ! je l'excède ! je l'ennuie ! il me hait ! il m'abandonne ! il me laisse ! il me laisse ! A ce mot répété succéda un silence profond; et à ce silence, des éclats d'un rire convulsif plus effrayans mille fois que les accens du désespoir ou le râle de l'agonie. Ce furent ensuite des pleurs, des cris, des mots inarticulés, des regards tournés vers le ciel, des lèvres tremblantes, un torrent de douleurs qu'il fallait abandonner à son cours; ce que je fis : et je ne commençai à m'adresser à sa raison, que quand je vis son âme brisée et stupide. Alors je repris : Il vous hait, il vous laisse ! et qui est-ce qui vous l'a dit?..... Lui.... Allons, mademoiselle, un peu d'espérance et de courage. Ce n'est pas un monstre.....

Vous ne le connaissez pas; vous le connaîtrez. C'est un monstre comme il n'y en a point, comme il n'y en eut jamais..... Je ne saurais le croire..... Vous le verrez..... Est-ce qu'il aime ailleurs?..... Non..... Ne lui avez-vous donné aucun soupçon, aucun mécontentement?... Aucun, aucun... Qu'est-ce donc?... Mon inutilité. Je n'ai plus rien. Je ne lui suis plus bonne à rien. Son ambition; il a toujours été ambitieux. La perte de ma santé, celle de mes charmes; j'ai tant souffert et tant fatigué; l'ennui, le dégoût..... On cesse d'être amans, mais on reste amis.... Je suis devenue un objet insupportable; ma présence lui pèse, ma vue l'afflige et le blesse. Si vous saviez ce qu'il m'a dit! Oui, monsieur, il m'a dit que s'il était condamné à passer vingt-quatre heures avec moi, il se jeterait par les fenêtres..... Mais cette aversion n'est pas l'ouvrage d'un moment..... Que sais-je? Il est naturellement si dédaigneux! si indifférent! si froid! Il est si difficile de lire au fond de ces âmes! et l'on a tant de répugnance à lire son arrêt de mort! Il me l'a prononcé, et avec quelle dureté!..... Je n'y conçois rien..... J'ai une grâce à vous demander, et c'est pour cela que je suis venue: me l'accorderez-vous?..... Quelle qu'elle soit..... Ecoutez. Il vous respecte; vous savez tout ce qu'il me doit. Peut-être rougira-t-il de se montrer à vous tel qu'il est. Non, je ne crois pas qu'il en ait ni le front ni la force. Je ne suis qu'une femme, et vous êtes un homme. Un homme tendre, honnête et juste en impose. Vous lui en imposerez. Donnez-moi le bras, et ne refusez pas de m'accompagner chez lui. Je veux lui parler devant vous. Qui sait ce que ma douleur et votre présence pourront faire sur lui? Vous m'accompagnerez?..... Très-volontiers..... Allons..... Je crains bien que sa douleur et votre présence n'y fassent que de l'eau claire. Le dégoût! c'est une terrible chose que le dégoût en amour, et d'une femme!..... J'envoyai chercher une chaise à porteur; car elle n'était guère en état de marcher. Nous arrivons chez Gardeil, à cette grande maison neuve, la seule qu'il y ait à droite dans la rue Hyacinthe, en entrant par la place Saint-Michel. Là, les porteurs arrêtent; ils ouvrent. J'attends. Elle ne sort point. Je m'approche, et je vois une femme saisie d'un tremblement universel; ses dents se frappaient comme dans le frisson de la fièvre; ses genoux se battaient l'un contre l'autre. Un moment, monsieur; je vous demande pardon; je ne saurais..... Que vais-je faire là? Je vous aurai dérangé de vos affaires inutilement; j'en suis fâchée; je vous demande pardon. Cependant je lui tendais le bras. Elle le prit, elle essaya de se lever; elle ne le put. Encore un moment, monsieur, me dit-elle; je vous fais peine; vous pâtissez de mon état. Enfin elle se ras-

sura un peu; et en sortant de la chaise, elle ajouta tout bas: Il faut entrer, il faut le voir. Que sait-on? j'y mourrai peut-être. Voilà la cour traversée; nous voilà à la porte de l'appartement; nous voilà dans le cabinet de Gardeil. Il était à son bureau, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Il me fit un salut de la main, et continua le travail qu'il avait commencé. Ensuite il vint à moi, et me dit: Convenez, monsieur, que les femmes sont bien incommodes. Je vous fais mille excuses des extravagances de mademoiselle. Puis s'adressant à la pauvre créature, qui était plus morte que vive: Mademoiselle, lui dit-il, que prétendez-vous encore de moi? Il me semble qu'après la manière nette et précise dont je me suis expliqué, tout doit être fini entre nous. Je vous ai dit que je ne vous aimais plus; je vous l'ai dit seul à seul; votre dessein est apparemment que je vous le répète devant monsieur: hé bien, mademoiselle, je ne vous aime plus. L'amour est un sentiment éteint dans mon cœur pour vous; et j'ajouterai, si cela peut vous consoler, pour toute autre femme..... Mais apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus?..... Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi; que j'ai cessé sans savoir pourquoi; et que je sens qu'il est impossible que cette passion revienne. C'est une gourme que j'ai jetée, et dont je me crois et me félicite d'être parfaitement guéri. . Quels sont mes torts?... Vous n'en avez aucun... Auriez-vous quelque objection secrète à faire à ma conduite?... Pas la moindre; vous avez été la femme la plus constante, la plus honnête, la plus tendre qu'un homme pût désirer... Ai-je omis quelque chose qu'il fût en mon pouvoir de faire?..... Rien..... Ne vous ai-je pas sacrifié mes parens?.... Il est vrai..... Ma fortune?.... J'en suis au désespoir..... Ma santé?..... Cela se peut..... Mon honneur, ma réputation, mon repos?..... Tout ce qu'il vous plaira..... Et je te suis odieuse!..... Cela est dur à dire, dur à entendre; mais puisque cela est, il faut en convenir.... Je lui suis odieuse!.... Je le sens, et je ne m'en estime pas davantage..... Odieuse! ha! dieux!..... A ces mots une pâleur mortelle se répandit sur son visage; ses lèvres se décolorèrent; les gouttes d'une sueur froide, qui se formaient sur ses joues, se mêlaient aux larmes qui descendaient de ses yeux; ils étaient fermés; sa tête se renversa sur le dos de son fauteuil; ses dents se serrèrent; tous ses membres tressaillaient; à ce tressaillement succéda une défaillance qui me parut l'accomplissement de l'espérance qu'elle avait conçue à la porte de cette maison. La durée de cet état acheva de m'effrayer. Je lui ôtai son mantelet; je desserrai les cordons de sa robe; je relâchai ceux de ses jupons, et je lui jetai quelques gouttes

d'eau fraîche sur le visage. Ses yeux se rouvrirent à demi ; il se fit entendre un murmure sourd dans sa gorge ; elle voulait prononcer : Je lui suis odieuse ; et elle n'articulait que les dernières syllabes du mot ; puis elle poussait un cri aigu. Ses paupières s'abaissaient ; et l'évanouissement reprenait. Gardeil, froidement assis dans son fauteuil, son coude appuyé sur sa table, et la tête appuyée sur sa main, la regardait sans émotion, et me laissait le soin de la secourir. Je lui dis à plusieurs reprises : Mais, monsieur, elle se meurt...... il faudrait appeler. Il me répondit en souriant et haussant les épaules : Les femmes ont la vie dure ; elles ne meurent pas pour si peu ; ce n'est rien ; cela se passera. Vous ne les connaissez pas ; elles font de leurs corps tout ce qu'elles veulent... Elle se meurt, vous dis-je. En effet, son corps était comme sans force et sans vie ; il s'échappait de dessus son fauteuil ; et elle serait tombée à terre de droite ou de gauche, si je ne l'avais retenue. Cependant Gardeil s'était levé brusquement ; et en se promenant dans son appartement, il disait d'un ton d'impatience et d'humeur : Je me serais bien passé de cette maussade scène ; mais j'espère que ce sera la dernière. A qui diable en veut cette créature? Je l'ai aimée ; je me battrais la tête contre le mur qu'il n'en serait ni plus ni moins. Je ne l'aime plus ; elle le sait à présent, ou elle ne le saura jamais. Tout est dit... Non, monsieur, tout n'est pas dit. Quoi ! vous croyez qu'un homme de bien n'a qu'à dépouiller une femme de tout ce qu'elle a, et la laisser.... Que voulez-vous que je fasse ? je suis aussi gueux qu'elle... Ce que je veux que vous fassiez? que vous associiez votre misère à celle où vous l'avez réduite... Cela vous plaît à dire. Elle n'en serait pas mieux, et j'en serais beaucoup plus mal... En useriez-vous ainsi avec un ami qui vous aurait tout sacrifié?... Un ami ? un ami ! je n'ai pas grande foi aux amis ; et cette expérience m'a appris à n'en avoir aucune aux passions. Je suis fâché de ne l'avoir pas su plutôt.... Et il est juste que cette malheureuse femme soit la victime de l'erreur de votre cœur... Et qui vous a dit qu'un mois, un jour plus tard, je ne l'aurais pas été, moi, tout aussi cruellement, de l'erreur du sien?... Qui me l'a dit? tout ce qu'elle a fait pour vous, et l'état où vous la voyez..... Ce qu'elle a fait pour moi !.... Oh ! pardieu, il est acquitté de reste par la perte de mon temps... Ah ! monsieur Gardeil, quelle comparaison de votre temps et de toutes les choses sans prix que vous lui avez enlevées !... Je n'ai rien fait, je ne suis rien, j'ai trente ans ; il est temps ou jamais de penser à soi, et d'apprécier toutes ces fadaises-là ce qu'elles valent. Cependant la pauvre demoiselle était un peu revenue à

elle-même. A ces derniers mots, elle reprit avec assez de vivacité : Qu'a-t-il dit de la perte de son temps? J'ai appris quatre langues, pour le soulager dans ses travaux ; j'ai lu mille volumes ; j'ai écrit, traduit, copié les jours et les nuits ; j'ai épuisé mes forces, usé mes yeux, brûlé mon sang ; j'ai contracté une maladie fâcheuse, dont je ne guérirai peut-être jamais. La cause de son dégoût, il n'ose l'avouer ; mais vous allez la connaître. A l'instant elle arrache son fichu ; elle sort un de ses bras de sa robe ; elle met son épaule à nu ; et, me montrant une tache érysipélateuse : La raison de son changement, la voilà, me dit-elle, la voilà ; voilà l'effet des nuits que j'ai veillées. Il arrivait le matin avec ses rouleaux de parchemin. M. d'Erouville, me disait-il, est très-pressé de savoir ce qu'il y a là-dedans ; il faudrait que cette besogne fût faite demain ; et elle l'était. Dans ce moment, nous entendîmes le pas de quelqu'un qui s'avançait vers la porte ; c'était un domestique qui annonçait l'arrivée de M. d'Erouville. Gardeil en pâlit. J'invitai mademoiselle de la Chaux à se rajuster et à se retirer.... Non, dit-elle, non ; je reste. Je veux démasquer l'indigne. J'attendrai M. d'Erouville, je lui parlerai... Et à quoi cela servira-t-il?... A rien, me répondit-elle ; vous avez raison.... Demain vous en seriez désolée. Laissez-lui tous ses torts ; c'est une vengeance digne de vous.... Mais est-elle digne de lui? Est-ce que vous ne voyez pas que cet homme-là n'est.... Partons, monsieur, partons vite ; car je ne puis répondre ni de ce que je ferais, ni de ce que je dirais. Mademoiselle de la Chaux répara en un clin d'œil le désordre que cette scène avait mis dans ses vêtemens, s'élança comme un trait hors du cabinet de Gardeil. Je la suivis, et j'entendis la porte qui se fermait sur nous avec violence. Depuis, j'ai appris qu'on avait donné son signalement au portier. Je la conduisis chez elle, où je trouvai le docteur le Camus, qui nous attendait. La passion qu'il avait prise pour cette jeune fille différait peu de celle qu'elle ressentait pour Gardeil. Je lui fis le récit de notre visite ; et tout à travers les signes de sa colère, de sa douleur, de son indignation.... il n'était pas trop difficile de démêler sur son visage que votre peu de succès ne lui déplaisait pas trop.... Il est vrai... Voilà l'homme. Il n'est pas meilleur que cela.... Cette rupture fut suivie d'une maladie violente, pendant laquelle le bon, l'honnête, le tendre et délicat docteur lui rendait des soins qu'il n'aurait pas eus pour la plus grande dame de France. Il venait trois, quatre fois par jour. Tant qu'il y eut du péril, il coucha dans sa chambre, sur un lit de sangle. C'est un bonheur qu'une maladie dans les grands chagrins..... En nous rapprochant de nous, elle écarte le souvenir des autres. Et puis

c'est un prétexte pour s'affliger sans indiscrétion, sans crainte... Cette réflexion, juste d'ailleurs, n'était pas applicable à mademoiselle de la Chaux.

Pendant sa convalescence, nous arrangeâmes l'emploi de son temps. Elle avait de l'esprit, de l'imagination, du goût, des connaissances, plus qu'il n'en fallait pour être admise à l'Académie des inscriptions. Elle nous avait tant et tant entendus métaphysiquer, que les matières les plus abstraites lui étaient devenues familières; et sa première tentative littéraire fut la traduction des *Essais sur l'entendement humain*, de Hume. Je la revis; et en vérité elle m'avait laissé bien peu de chose à rectifier. Cette traduction fut imprimée en Hollande, et bien accueillie du public.

Ma Lettre sur les Sourds-Muets parut presque en même temps. Quelques objections très-fines qu'elle me proposa donnèrent lieu à une addition qui lui fut dédiée. Cette addition n'est pas ce que j'ai fait de plus mal.

La gaieté de mademoiselle de la Chaux était un peu revenue. Le docteur nous donnait quelquefois à manger, et ces dîners n'étaient pas trop tristes. Depuis l'éloignement de Gardeil, la passion de le Camus avait fait de merveilleux progrès. Un jour, à table, au dessert, qu'il s'en expliquait avec toute l'honnêteté, toute la sensibilité, toute la naïveté d'un enfant, toute la finesse d'un homme d'esprit, elle lui dit, avec une franchise qui me plut infiniment, mais qui déplaira peut-être à d'autres: Docteur, il est impossible que l'estime que j'ai pour vous s'accroisse jamais. Je suis comblée de vos services; et je serais aussi noire que le monstre de la rue Hyacinthe, si je n'étais pénétrée de la plus vive reconnaissance. Votre tour d'esprit me plaît on ne saurait davantage. Vous me parlez de votre passion avec tant de délicatesse et de grâce, que je serais, je crois, fâchée que vous ne m'en parlassiez plus. La seule idée de perdre votre société, ou d'être privée de votre amitié, suffirait pour me rendre malheureuse. Vous êtes un homme de bien, s'il en fût jamais. Vous êtes d'une bonté et d'une douceur de caractère incomparables. Je ne crois pas qu'un cœur puisse tomber en de meilleures mains. Je prêche le mien du matin au soir en votre faveur; mais a beau prêcher qui n'a envie de bien faire. Je n'en avance pas davantage. Cependant vous souffrez; et j'en ressens une peine cruelle. Je ne connais personne qui soit plus digne que vous du bonheur que vous sollicitez; et je ne sais ce que je n'oserais pas pour vous rendre heureux. Tout le possible, sans exception. Tenez, docteur, j'irais.... oui, j'irais jusqu'à coucher... jusques-là inclusivement. Voulez-vous coucher avec moi? vous n'avez qu'à dire. Voilà tout ce que je puis faire pour votre

service ; mais vous voulez être aimé, et c'est ce que je ne saurais. Le docteur l'écoutait, lui prenait la main, la baisait, la mouillait de ses larmes ; et moi, je ne savais si je devais rire ou pleurer. Mademoiselle de la Chaux connaissait bien le docteur ; et le lendemain que je lui disais : Mais, mademoiselle, si le docteur vous eût prise au mot ? elle me répondit : J'aurais tenu parole ; mais cela ne pouvait arriver ; mes offres n'étaient pas de nature à pouvoir être acceptées par un homme tel que lui... Pourquoi non ? Il me semble qu'à la place du docteur, j'aurais espéré que le reste viendrait après.... Oui ; mais à la place du docteur, mademoiselle de la Chaux ne vous aurait pas fait la même proposition.

La traduction de Hume ne lui avait pas rendu grand argent. Les Hollandais impriment tant qu'on veut, pourvu qu'ils ne paient rien... Heureusement pour nous ; car, avec les entraves qu'on donne à l'esprit, s'ils s'avisent une fois de payer les auteurs, ils attireront chez eux tout le commerce de la librairie.... Nous lui conseillâmes de faire un ouvrage d'agrément, auquel il y aurait moins d'honneur et plus de profit. Elle s'en occupa pendant quatre à cinq mois, au bout desquels elle m'apporta un petit roman historique, intitulé : *Les trois Favorites*. Il y avait de la légèreté de style, de la finesse et de l'intérêt ; mais, sans qu'elle s'en fût doutée, car elle était incapable d'aucune malice, il était parsemé d'une multitude de traits applicables à la maîtresse du souverain, la marquise de Pompadour ; et je ne lui dissimulai pas que, quelque sacrifice qu'elle fît, soit en adoucissant, soit en supprimant ces endroits, il était presque impossible que cet ouvrage parût sans la compromettre, et que le chagrin de gâter ce qui était bien ne la garantirait pas d'un autre.

Elle sentit toute la justesse de mon observation, et n'en fut que plus affligée. Le bon docteur prévenait tous ses besoins ; mais elle usait de sa bienfaisance avec d'autant plus de réserve, qu'elle se sentait moins disposée à la sorte de reconnaissance qu'il en pouvait espérer. D'ailleurs, le docteur n'était pas riche alors ; et il n'était pas trop fait pour le devenir. De temps en temps, elle tirait son manuscrit de son portefeuille ; et elle me disait tristement : Eh bien ! il n'y a donc pas moyen d'en rien faire ; et il faut qu'il reste là. Je lui donnai un conseil singulier ; ce fut d'envoyer l'ouvrage tel qu'il était, sans adoucir, sans changer, à madame de Pompadour même, avec un bout de lettre qui la mît au fait de cet envoi. Cette idée lui plut. Elle écrivit une lettre charmante de tous points, mais surtout par un ton de vérité auquel il était impossible de se refuser. Deux ou trois mois

s'écoulèrent, sans qu'elle entendît parler de rien ; et elle tenait la tentative pour infructueuse, lorsqu'une croix de Saint-Louis se présenta chez elle avec une réponse de la marquise. L'ouvrage y était loué comme il le méritait ; on remerciait du sacrifice ; on convenait des applications, on n'en était point offensé ; et l'on invitait l'auteur à venir à Versailles, où l'on trouverait une femme reconnaissante et disposée à rendre les services qui dépendraient d'elle. L'envoyé, en sortant de chez mademoiselle de la Chaux, laissa adroitement sur sa cheminée un rouleau de cinquante louis.

Nous la pressâmes, le docteur et moi, de profiter de la bienveillance de madame de Pompadour ; mais nous avions affaire à une fille dont la modestie et la timidité égalaient le mérite. Comment se présenter là avec ses haillons ? Le docteur leva tout de suite cette difficulté. Après les habits, ce furent d'autres prétextes, et puis d'autres prétextes encore. Le voyage de Versailles fut différé de jour en jour, jusqu'à ce qu'il ne convenait presque plus de le faire. Il y avait déjà du temps, que nous ne lui en parlions pas, lorsque le même émissaire revint, avec une seconde lettre remplie des reproches les plus obligeans, et un autre gratification équivalente à la première, et offerte avec le même ménagement. Cette action généreuse de madame de Pompadour n'a point été connue. J'en ai parlé à M. Collin, son homme de confiance et le distributeur de ses grâces secrètes. Il l'ignorait ; et j'aime à me persuader que ce n'est pas la seule que sa tombe recèle.

Ce fut ainsi que mademoiselle de la Chaux manqua deux fois l'occasion de se tirer de la détresse.

Depuis, elle transporta sa demeure sur les extrémités de la ville ; et je la perdis tout-à-fait de vue. Ce que j'ai su du reste de sa vie, c'est qu'il n'a été qu'un tissu de chagrins, d'infirmités et de misère. Les portes de sa famille lui furent opiniâtrément fermées. Elle sollicita inutilement l'intercession de ces saints personnages qui l'avaient persécutée avec tant de zèle.... Cela est dans la règle..... Le docteur ne l'abandonna point. Elle mourut sur la paille, dans un grenier, tandis que le petit tigre de la rue Hyacinthe, le seul amant qu'elle ait eu, exerçait la médecine à Montpellier ou à Toulouse, et jouissait, dans la plus grande aisance, de la réputation méritée d'habile homme, et de la réputation usurpée d'honnête homme.... Mais cela est encore à peu près dans la règle. S'il y a un bon et honnête Tanié, c'est à une Reymer que la Providence l'envoie ; s'il y a une bonne et honnête de la Chaux, elle deviendra le partage d'un Gardeil, afin que tout soit fait pour le mieux.

Mais on me dira peut-être que c'est aller trop vite, que de prononcer définitivement sur le caractère d'un homme d'après une seule action ; qu'une règle aussi sévère réduirait le nombre des gens de bien au point d'en laisser moins sur la terre que l'Évangile du chrétien n'admet d'élus dans le ciel ; qu'on peut être inconstant en amour, se piquer même de peu de religion avec les femmes, sans être dépourvu d'honneur et de probité ; qu'on n'est le maître ni d'arrêter une passion qui s'allume, ni d'en prolonger une qui s'éteint ; qu'il y a déjà assez d'hommes dans les maisons et les rues qui méritent à juste titre le nom de coquins, sans inventer des crimes imaginaires, qui les multiplieraient à l'infini. On me demandera si je n'ai jamais ni trahi, ni trompé, ni délaissé aucune femme sans sujet. Si je voulais répondre à ces questions, ma réponse ne demeurerait pas sans réplique, et ce serait une dispute à ne finir qu'au jugement dernier. Mais mettez la main sur la conscience, et dites-moi, vous, monsieur l'apologiste des trompeurs et des infidèles, si vous prendriez le docteur de Toulouse pour votre ami?.... Vous hésitez? Tout est dit; et sur ce, je prie Dieu de tenir en sa sainte garde toute femme à qui il vous prendra fantaisie d'adresser votre hommage.

---

# SUR L'INCONSÉQUENCE DU JUGEMENT PUBLIC DE NOS ACTIONS PARTICULIÈRES.

---

Rentrons-nous?.... C'est de bonne heure.... Voyez-vous ces nuées?.... Ne craignez rien; elles disparaîtront d'elles-mêmes, et sans le secours de la moindre haleine de vent... Vous croyez?... J'en ai fait souvent l'observation en été, dans les temps chauds. La partie basse de l'atmosphère, que la pluie a dégagée de son humidité, va reprendre une portion de la vapeur épaisse qui forme le voile obscur qui vous dérobe le ciel. La masse de cette vapeur se distribuera à peu près également dans toute la masse de l'air; et, par cette exacte distribution ou combinaison, comme il vous plaira de dire, l'atmosphère deviendra transparente et lucide. C'est une opération de nos laboratoires, qui s'exécute en grand au-dessus de nos têtes. Dans quelques heures, des points azurés commenceront à percer à travers les nuages raréfiés; les nuages se raréfieront de plus en plus; les points azurés se multiplieront et s'étendront; bientôt vous ne saurez ce que sera devenu le crêpe noir qui vous effrayait; et vous serez surpris et récréé de la limpidité de l'air, de la pureté du ciel, et de la beauté du jour... Mais cela est vrai; car tandis que vous parliez, je regardais, et le phénomène semblait s'exécuter à vos ordres.... Ce phénomène n'est qu'une espèce de dissolution de l'eau par l'air... Comme la vapeur, qui ternit la surface extérieure d'un verre que l'on remplit d'eau glacée, n'est qu'une espèce de précipitation.... Et ces énormes ballons qui nagent ou restent suspendus dans l'atmosphère ne sont qu'une surabondance d'eau que l'air saturé ne peut dissoudre..... Ils demeurent là comme les morceaux de sucre au fond d'une tasse de café qui n'en saurait plus prendre.... Fort bien.... Et vous me promettez donc à notre retour... Une voûte aussi étoilée que vous l'ayez jamais vue... Puisque nous continuons notre promenade, pourriez-vous me dire, vous qui connaissez tous ceux qui fréquentent ici, quel est ce personnage long, sec et mélancolique, qui s'est assis, qui n'a pas dit un mot, et qu'on a laissé seul dans le salon, lorsque le reste de la compagnie s'est dispersé?.... C'est un homme dont je respecte vraiment la douleur.... Et vous le nommez?.... Le chevalier Desroches.... Ce Desroches qui, devenu possesseur d'une fortune immense à la mort d'un père avare, s'est fait un

nom par sa dissipation, ses galanteries, et la diversité de ses états?..... Lui-même...... Ce fou qui a subi toutes sortes de métamorphoses, et qu'on a vu successivement en petit collet, en robe de palais et en uniforme?..... Oui, ce fou..... Qu'il est changé!... Sa vie est un tissu d'événemens singuliers. C'est une des plus malheureuses victimes des caprices du sort et des jugemens inconsidérés des hommes. Lorsqu'il quitta l'église pour la magistrature, sa famille jeta les hauts cris; et tout le sot public, qui ne manque jamais de prendre le parti des pères contre les enfans, se mit à clabauder à l'unisson.... Ce fut bien un autre vacarme, lorsqu'il se retira du tribunal pour entrer au service... Cependant que fit-il? un trait de vigueur dont nous nous glorifierions l'un et l'autre, et qui le qualifia la plus mauvaise tête qu'il y eût : et puis vous êtes étonné que l'effréné bavardage de ces gens-là m'importune, m'impatiente, me blesse!.... Ma foi, je vous avoue que j'ai jugé Desroches comme tout le monde... Et c'est ainsi que de bouche en bouche, échos ridicules les unes des autres, un galant homme est traduit pour un plat homme, un homme d'esprit pour un sot, un homme honnête pour un coquin, un homme de courage pour un insensé, et réciproquement. Non, ces impertinens jaseurs ne valent pas la peine que l'on compte leur approbation, leur improbation pour quelque chose dans la conduite de sa vie. Ecoutez, morbleu; et mourez de honte. Desroches entre conseiller au parlement très-jeune : des circonstances favorables le conduisent rapidement à la grand'-chambre; il est de tournelle à son tour, et l'un des rapporteurs dans une affaire criminelle. D'après ses conclusions, le malfaiteur est condamné au dernier supplice. Le jour de l'exécution, il est d'usage que ceux qui ont décidé la sentence du tribunal se rendent à l'hôtel-de-ville, afin d'y recevoir les dernières dispositions du malheureux, s'il en a quelques unes à faire, comme il en arriva cette fois-là. C'était en hiver. Desroches et son collègue étaient assis devant le feu, lorsqu'on leur annonça l'arrivée du patient. Cet homme, que la torture avait disloqué, était étendu et porté sur un matelas. En entrant, il se relève, il tourne ses regards vers le ciel, il s'écrie : Grand Dieu! tes jugemens sont justes. Le voilà sur son matelas, aux pieds de Desroches. Et c'est vous, monsieur, qui m'avez condamné, lui dit-il en l'apostrophant d'une voix forte! Je suis coupable du crime dont on m'accuse; oui, je le suis, je le confesse. Mais vous n'en savez rien. Puis, reprenant toute la procédure, il démontra clair comme le jour qu'il n'y avait ni solidité dans les preuves, ni justice dans la sentence. Desroches, saisi d'un tremblement universel, se lève, déchire sur lui sa robe magistrale, et renonce

pour jamais à la périlleuse fonction de prononcer sur la vie des hommes. Et voilà ce qu'ils appellent un fou! Un homme qui se connaît, et qui craint d'avilir l'habit ecclésiastique par de mauvaises mœurs, ou de se trouver un jour souillé du sang de l'innocent.... C'est qu'on ignore ces choses-là.... C'est qu'il faut se taire, quand on ignore... Mais pour se taire, il faut se méfier... Et quel inconvénient à se méfier?.... De refuser de la croyance à vingt personnes qu'on estime, en faveur d'un homme qu'on ne connaît pas.... Hé, monsieur, je ne vous demande pas tant de garans, quand il s'agit d'assurer le bien! mais le mal..... Laissons cela; vous m'écartez de mon récit, et me donnez de l'humeur.... Cependant il fallait être quelque chose. Il acheta une compagnie... C'est-à-dire qu'il laissa le métier de condamner ses semblables, pour celui de les tuer sans aucune forme de procès... Je n'entends pas comment on plaisante en pareil cas... Que voulez-vous! vous êtes triste, et je suis gai..... C'est la suite de son histoire qu'il faut savoir, pour apprécier la valeur du caquet public.... Je la saurais, si vous vouliez.... Cela sera long.... Tant mieux.... Desroches fait la campagne de 1745, et se montre bien. Echappé aux dangers de la guerre, à deux cent mille coups de fusil, il vient se faire casser la jambe par un cheval ombrageux, à douze ou quinze lieues d'une maison de campagne, où il s'était proposé de passer son quartier d'hiver; et Dieu sait comment cet accident fut arrangé par nos agréables..... C'est qu'il y a certains personnages dont on s'est fait une habitude de rire, et qu'on ne plaint de rien..... Un homme qui a la jambe fracassée, cela est en effet très-plaisant! Hé bien! messieurs les rieurs impertinens, riez bien; mais sachez qu'il eût peut-être mieux valu pour Desroches d'avoir été emporté par un boulet de canon, ou d'être resté sur le champ de bataille, le ventre crevé d'un coup de baïonnette. Cet accident lui arriva dans un méchant petit village, où il n'y avait d'asile supportable que le presbytère ou le château. On le transporta au château, qui appartenait à une jeune veuve appelée madame de la Carlière, la dame du lieu.... Qui n'a pas entendu parler de madame de la Carlière? Qui n'a pas entendu parler de ses complaisances sans bornes pour un vieux mari jaloux, à qui la cupidité de ses parens l'avait sacrifiée à l'âge de quatorze ans... à cet âge, où l'on prend le plus sérieux des engagemens, parce qu'on mettra du rouge et qu'on aura de belles boucles? Madame de la Carlière fut, avec son premier mari, la femme de la conduite la plus réservée et la plus honnête... Je le crois, puisque vous me le dites... Elle reçut et traita le chevalier Desroches avec toutes les attentions imaginables. Ses affaires la rappelaient à la ville; mal-

gré ses affaires et les pluies continuelles d'un vilain automne, qui, en gonflant les eaux de la Marne, qui coule dans son voisinage, l'exposait à ne sortir de chez elle qu'en bateau, elle prolongea son séjour à sa terre jusqu'à l'entière guérison de Desroches. Le voilà guéri; le voilà à côté de madame de la Carlière, dans une même voiture qui les ramène à Paris; et le chevalier, lié de reconnaissance, et attaché d'un sentiment plus doux à sa jeune, riche et belle hospitalière.... Il est vrai que c'était une créature céleste; elle ne parut jamais au spectacle sans faire sensation.... Et c'est là que vous l'avez vue?.... Il est vrai.... Pendant la durée d'une intimité de plusieurs années, l'amoureux chevalier, qui n'était pas indifférent à madame de la Carlière, lui avait proposé plusieurs fois de l'épouser; mais la mémoire récente des peines qu'elle avait endurées sous la tyrannie d'un premier époux, et plus encore cette réputation de légèreté que le chevalier s'était faite par une multitude d'aventures galantes, effrayaient madame de la Carlière, qui ne croyait pas à la conversion des hommes de ce caractère. Elle était alors en procès avec les héritiers de son mari.... N'y eut-il pas encore des propos à l'occasion de ce procès-là?.... Beaucoup, et de toutes les couleurs. Je vous laisse à penser si Desroches, qui avait conservé nombre d'amis dans la magistrature, s'endormit sur les intérêts de madame de la Carlière.... Et si nous l'en supposions reconnaissante!.... Il était sans cesse à la porte des juges....Le plaisant, c'est que, parfaitement guéri de sa fracture, il ne les visitait jamais sans un brodequin à la jambe. Il prétendait que ses sollicitations, appuyées de son brodequin, en devenaient plus touchantes. Il est vrai qu'il le plaçait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et qu'on en faisait quelquefois la remarque.... et que, pour le distinguer d'un parent du même nom, on l'appela Desroches-le-Brodequin. Cependant, à l'aide du bon droit et du brodequin pathétique du chevalier, madame de la Carlière gagna son procès.... Et devint madame Desroches en titre.... Comme vous y allez! Vous n'aimez pas les détails communs, et je vous en fais grâce. Ils étaient d'accord, ils touchaient au moment de leur union, lorsque madame de la Carlière, après un repas d'apparat, au milieu d'un cercle nombreux, composé des deux familles et d'un certain nombre d'amis, prenant un maintien auguste et un ton solennel, s'adressa au chevalier, et lui dit : « Monsieur Desroches, écoutez-moi. Aujourd'hui, nous
» sommes libres l'un et l'autre; demain, nous ne le serons plus;
» et je vais devenir maîtresse de votre bonheur ou de votre mal-
» heur; vous, du mien. J'y ai bien réfléchi. Daignez y penser
» aussi sérieusement. Si vous vous sentez ce même penchant à

» l'inconstance qui vous a dominé jusqu'à présent ; si je ne suffisais pas à toute l'étendue de vos désirs, ne vous engagez pas ; » je vous en conjure par vous-même et par moi. Songez que » moins je me crois faite pour être négligée, plus je ressentirais » vivement une injure. J'ai de la vanité, et beaucoup. Je ne sais » pas haïr ; mais personne ne sait mieux mépriser, et je ne reviens point du mépris. Demain, aux pieds des autels, vous jurerez de m'appartenir, et de n'appartenir qu'à moi. Sondez-vous ; interrogez votre cœur, tandis qu'il en est encore temps ; » songez qu'il y va de ma vie. Monsieur, on me blesse aisément ; » et la blessure de mon âme ne cicatrise point, elle saigne toujours. Je ne me plaindrai point, parce que la plainte importune d'abord, finit par aigrir le mal ; et parce que la pitié est » un sentiment qui dégrade celui qui l'inspire. Je renfermerai » ma douleur ; et j'en périrai. Chevalier, je vais vous abandonner ma personne et mon bien, vous résigner mes volontés et » mes fantaisies ; vous serez tout au monde pour moi ; mais il » faut que je sois tout au monde pour vous ; je ne puis être satisfaite à moins. Je suis, je crois, l'unique pour vous dans ce » moment ; et vous l'êtes certainement pour moi ; mais il est » très-possible que nous rencontrions, vous une femme qui soit » plus aimable, moi quelqu'un qui me le paraisse. Si la supériorité de mérite, réelle ou présumée, justifiait l'inconstance, » il n'y aurait plus de mœurs. J'ai des mœurs ; je veux en avoir, » je veux que vous en ayez. C'est par tous les sacrifices imaginables, que je prétends vous acquérir, et vous acquérir sans » réserve. Voilà mes droits, voilà mes titres ; et je n'en rabattrai » jamais rien. Je ferai tout pour que vous ne soyez pas seulement un inconstant, mais pour qu'au jugement des hommes » sensés, au jugement de votre propre conscience, vous soyez » le dernier des ingrats. J'accepte le même reproche, si je réponds pas à vos soins, à vos égards, à votre tendresse, au-delà » de vos espérances. J'ai appris ce dont j'étais capable, à côté » d'un époux qui ne me rendait les devoirs d'une femme ni faciles » ni agréables. Vous savez à présent ce que vous avez à attendre » de moi. Voyez ce que vous avez à craindre de vous. Parlez-moi, chevalier, parlez-moi nettement. Ou je deviendrai votre » épouse, ou je resterai votre amie ; l'alternative n'est pas » cruelle. Mon ami, mon tendre ami, je vous en conjure, ne » m'exposez pas à détester, à fuir le père de mes enfans, et peut-être, dans un accès de désespoir, à repousser leurs innocentes caresses. Que je puisse, toute ma vie, avec un nouveau transport, vous retrouver en eux, et me réjouir d'avoir été leur » mère. Donnez-moi la plus grande marque de confiance qu'une

» femme honnête ait sollicitée d'un galant homme; refusez-moi, » si vous croyez que je me mette à un trop haut prix. Loin d'en » être offensée, je jeterai mes bras autour de votre cou; et » l'amour de celles que vous avez captivées, et les fadeurs que » vous leur avez débitées, ne vous auront jamais valu un baiser » aussi sincère, aussi doux que celui que vous aurez obtenu de » votre franchise et de ma reconnaissance..... » Je crois avoir entendu dans le temps une parodie bien comique de ce discours... Et par quelque bonne amie de madame de la Carlière?.... Ma foi, je me la rappelle; vous avez deviné.... Et cela ne suffirait pas à rencogner un homme au fond d'une forêt, loin de toute cette décente canaille, pour laquelle il n'y a rien de sacré? J'irai; cela finira par là. Rien n'est plus sûr, j'irai. L'assemblée, qui avait commencé par sourire, finit par verser des larmes. Desroches se précipita aux genoux de madame de la Carlière, se répandit en protestations honnêtes et tendres; n'omit rien de ce qui pouvait aggraver ou excuser sa conduite passée; compara madame de la Carlière aux femmes qu'il avait connues et délaissées; tira de ce parallèle juste et flatteur des motifs de la rassurer, de se rassurer lui-même contre un penchant à la mode, une effervescence de jeunesse, le vice des mœurs générales plutôt que le sien; ne dit rien qu'il ne pensât et qu'il ne se promît de faire. Madame de la Carlière le regardait, l'écoutait, cherchait à le pénétrer dans ses discours, dans ses mouvemens, et interprétait tout à son avantage.... Pourquoi non, s'il était vrai?.... Elle lui avait abandonné une de ses mains, qu'il baisait, qu'il pressait contre son cœur, qu'il baisait encore, qu'il mouillait de ses larmes. Tout le monde partageait leur tendresse; toutes les femmes sentaient comme madame de la Carlière, tous les hommes comme le chevalier.... C'est l'effet de ce qui est honnête, de ne laisser à une grande assemblée qu'une pensée et qu'une âme. Comme on s'estime, comme on s'aime tous dans ces momens! Par exemple, que l'humanité est belle au spectacle! Pourquoi faut-il qu'on se sépare si vite! Les hommes sont si bons et si heureux lorsque l'honnête réunit leurs suffrages, les confond, les rend uns!.... Nous jouissions de ce bonheur, qui nous assimilait, lorsque madame de la Carlière, transportée d'un mouvement d'âme exaltée, se leva et dit à Desroches: « Chevalier, je ne vous crois pas » encore; mais tout-à-l'heure je vous croirai. ».... La petite comtesse jouait sublimement cet enthousiasme de sa belle cousine.... Elle est bien plus faite pour le jouer que pour le sentir. « Les sermens prononcés aux pieds des autels. » Vous riez?.... Ma foi, je vous en demande pardon; mais je vois encore la petite comtesse hissée sur la pointe de ses pieds;

et j'entends son ton emphatique.... Allez, vous êtes un scélérat, un corrompu comme tous ces gens-là, et je me tais... Je vous promets de ne plus rire....Prenez-y garde....Hé bien, les sermens prononcés aux pieds des autels...« ont été suivis de tant » de parjures, que je ne fais aucun compte de la promesse so- » lennelle de demain. La présence de Dieu est moins redoutable » pour nous que le jugement de nos semblables. Monsieur Des- » roches, approchez. Voilà ma main; donnez-moi la vôtre, » et jurez-moi une fidélité, une tendresse éternelle; attestez-en » les hommes qui nous entourent. Permettez que, s'il arrive » que vous me donniez quelques sujets légitimes de me plaindre, » je vous dénonce à ce tribunal, et vous livre à son indignation. » Consentez qu'ils se rassemblent à ma voix, et qu'ils vous » appellent traître, ingrat, perfide, homme faux, homme » méchant. Ce sont mes amis et les vôtres. Consentez qu'au mo- » ment où je vous perdrais, il ne vous en reste aucun. Vous, » mes amis, jurez-moi de le laisser seul. » A l'instant le salon retentit des cris mêlés : Je promets! je permets! je consens! nous le jurons! Et au milieu de ce tumulte délicieux, le chevalier, qui avait jeté ses bras autour de madame de la Carlière, la baisait sur le front, sur les yeux, sur les joues...Mais, Chevalier!... Mais, madame, la cérémonie est faite; je suis votre époux, vous êtes ma femme.... Au fond des bois, assurément; ici, il manque une petite formalité d'usage. En attendant mieux, tenez, voilà mon portrait; faites-en ce qu'il vous plaira. N'avez-vous pas ordonné le vôtre? Si vous l'avez, donnez-le-moi... Desroches présenta son portrait à madame de la Carlière, qui le mit à son bras, et qui se fit appeler, le reste de la journée, madame Desroches....Je suis bien pressé de savoir ce que cela deviendra.... Un moment de patience. Je vous ai promis d'être long; et il faut que je tienne parole. Mais... Il est vrai : c'était dans le temps de votre grande tournée, et vous étiez alors absent du royaume.... Deux ans, deux ans entiers, Desroches et sa femme furent les époux les plus unis, les plus heureux. On crut Desroches vraiment corrigé; et il l'était en effet. Ses amis de libertinage, qui avaient entendu parler de la scène précédente, et qui en avaient plaisanté, disaient que c'était réellement le prêtre qui portait malheur, et que madame de la Carlière avait découvert, au bout de deux mille ans, le secret d'esquiver à la malédiction du sacrement. Desroches eut un enfant de madame de la Carlière, que j'appellerai madame Desroches, jusqu'à ce qu'il me convienne d'en user autrement. Elle voulut absolument le nourrir. Ce fut un long et périlleux intervalle pour un jeune homme d'un tempérament ardent, et peu

fait à cette espèce de régime. Tandis que madame Desroches était à ses fonctions, son mari se répandait dans la société; et il eut le malheur de trouver un jour sur son chemin une de ces femmes séduisantes, artificieuses, secrètement irritées de voir ailleurs une concorde qu'elles ont exclue de chez elles, et dont il semble que l'étude et la consolation soient de plonger les autres dans la misère qu'elles éprouvent..... C'est votre histoire, mais ce n'est pas la sienne. Desroches, qui se connaissait, qui connaissait sa femme, qui la respectait, qui la redoutait.....c'est presque la même chose... passait ses journées à côté d'elle. Son enfant, dont il était fou, était presque aussi souvent entre ses bras qu'entre ceux de la mère, dont il s'occupait, avec quelques amis communs, à soulager la tâche honnête, mais pénible, par la variété des amusemens domestiques... Cela est fort beau... Certainement. Un de ses amis s'était engagé dans les opérations du gouvernement. Le ministère lui redevait une somme considérable, qui faisait presque toute sa fortune, et dont il sollicitait inutilement la rentrée. Il s'en ouvrit à Desroches. Celui-ci se rappela qu'il avait été autrefois fort bien avec une femme assez puissante par ses liaisons, pour finir cette affaire. Il se tut. Mais, dès le lendemain, il vit cette femme, et lui parla. On fut enchanté de retrouver et de servir un galant homme qu'on avait tendrement aimé, et sacrifié à des vues ambitieuses. Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres. Cette femme était charmante. Elle avait des torts; et la manière dont elle s'en expliquait n'était point équivoque. Desroches fut quelque temps incertain de ce qu'il ferait... Ma foi, je ne sais pas pourquoi... Mais, moitié goût, désœuvrement ou faiblesse, moitié crainte qu'un misérable scrupule.... Sur un amusement assez indifférent pour sa femme.... ne ralentît la vivacité de la protectrice de son ami, et n'arrêtât le succès de sa négociation; il oublia un moment madame Desroches, et s'engagea dans une intrigue que sa complice avait le plus grand intérêt de tenir secrète, et dans une correspondance nécessaire et suivie. On se voyait peu, mais on s'écrivait souvent. J'ai dit cent fois aux amans : N'écrivez point; les lettres vous perdront; tôt ou tard le hasard en détournera une de son adresse. Le hasard combine tous les cas possibles; et il ne lui faut que du temps pour amener la chance fatale.... Aucuns ne vous ont cru?... Et tous se sont perdus, et Desroches, comme cent mille qui l'ont précédé, et cent mille qui le suivront. Celui-ci gardait les siennes dans un de ces petits coffrets cerclés en dessus et par les côtés de lames d'acier. A la ville, à la campagne, le coffret était sous la clef d'un secrétaire. En voyage, il était déposé dans une des malles de Desroches,

sur le devant de la voiture. Cette fois-ci, il était sur le devant. Ils partent; ils arrivent. En mettant pied à terre, Desroches donne à un domestique le coffret à porter dans son appartement, où l'on n'arrivait qu'en traversant celui de sa femme. Là, l'anneau casse, le coffret tombe, le dessus se sépare du reste, et voilà une multitude de lettres éparses aux pieds de madame Desroches. Elle en ramasse quelques unes, et se convainc de la perfidie de son époux. Elle ne se rappela jamais cet instant sans frisson. Elle me disait qu'une sueur froide s'était échappée de toutes les parties de son corps, et qu'il lui avait semblé qu'une griffe de fer lui serrait le cœur et tiraillait ses entrailles. Que va-t-elle devenir? Que fera-t-elle? Elle se recueillit; elle rappela ce qui lui restait de raison et de force. Entre ces lettres, elle fit choix de quelques unes des plus significatives; elle rajusta le fond du coffret, et ordonna au domestique de le placer dans l'appartement de son maître, sans parler de ce qui venait d'arriver, sous peine d'être chassé sur-le-champ. Elle avait promis à Desroches qu'il n'entendrait jamais une plainte de sa bouche; elle tint parole. Cependant la tristesse s'empara d'elle; elle pleurait quelquefois; elle voulait être seule, chez elle ou à la promenade; elle se faisait servir dans son appartement; elle gardait un silence continu; il ne lui échappait que quelques soupirs involontaires. L'affligé mais tranquille Desroches traitait cet état de vapeurs, quoique les femmes qui nourrissent n'y soient pas sujettes. En très-peu de temps, la santé de sa femme s'affaiblit, au point qu'il fallut quitter la campagne, et s'en revenir à la ville. Elle obtint de son mari de faire la route dans une voiture séparée. De retour ici, elle mit dans ses procédés tant de réserve et d'adresse, que Desroches, qui ne s'était point aperçu de la soustraction des lettres, ne vit dans les légers dédains de sa femme, son indifférence, ses soupirs échappés, ses larmes retenues, son goût pour la solitude, que les symptômes accoutumés de l'indisposition qu'il lui croyait. Quelquefois il lui conseillait d'interrompre la nourriture de son enfant; c'était précisément le seul moyen d'éloigner, tant qu'il lui plairait, un éclaircissement entre elle et son mari. Desroches continuait donc de vivre à côté de sa femme, dans la plus entière sécurité sur le mystère de sa conduite, lorsqu'un matin elle lui apparut grande, noble, digne, vêtue du même habit et parée des mêmes ajustemens qu'elle avait portés dans la cérémonie domestique de la veille de son mariage. Ce qu'elle avait perdu de fraîcheur et d'embonpoint, ce que la peine secrète dont elle était consumée lui avait ôté de charmes, était réparé avec avantage par la noblesse de son maintien. Desroches écrivait à son

amie lorsque sa femme entra. Le trouble les saisit l'un et l'autre ; mais, tous les deux également habiles et intéressés à dissimuler, ce trouble ne fit que passer. Oh ma femme! s'écria Desroches en la voyant, et en chiffonnant, comme de distraction, le papier qu'il avait écrit, que vous êtes belle ! Quels sont donc vos projets du jour ?..... Mon projet, monsieur, est de rassembler les deux familles. Nos amis, nos parens sont invités, et je compte sur vous...... Certainement. A quelle heure me désirez-vous ?.... A quelle heure je vous désire ? mais... à l'heure accoutumée.... Vous avez un éventail et des gants, est-ce que vous sortez ?... Si vous le permettez.... Et pourrait-on savoir où vous allez ?... Chez ma mère.... Je vous prie de lui présenter mon respect.... Votre respect ?.... Assurément... Madame Desroches ne rentra qu'à l'heure de se mettre à table. Les convives étaient arrivés. On l'attendait. Aussitôt qu'elle parut, ce fut la même exclamation que celle de son mari. Les hommes, les femmes l'entourèrent en disant tous à la fois : Mais voyez donc, qu'elle est belle ! Les femmes rajustaient quelque chose qui s'était dérangé à sa coiffure. Les hommes, placés à distance, et immobiles d'admiration, répétaient entre eux : Non, Dieu ni la nature n'ont rien fait, n'ont rien pu faire de plus imposant, de plus grand, de plus beau, de plus noble, de plus parfait.... Mais, ma femme, lui disait Desroches, vous ne me paraissez pas assez sensible à l'impression que vous faites sur nous. De grâce, ne souriez pas ; un souris, accompagné de tant de charmes, nous ravirait à tous le sens commun. Madame Desroches répondit d'un léger mouvement d'indignation, détourna la tête, et porta son mouchoir à ses yeux, qui commençaient à s'humecter. Les femmes, qui remarquent tout, se demandaient tout bas : Qu'a-t-elle donc ? on dirait qu'elle ait envie de pleurer. Desroches, qui les devinait, portait la main à son front, et leur faisait signe que la tête de madame était un peu affectée... En effet on m'écrivit au loin qu'il se répandait un bruit sourd que la belle madame Desroches, ci-devant la belle madame de la Carlière, était devenue folle.... On servit. La gaieté se montrait sur tous les visages, excepté sur celui de madame de la Carlière. Desroches la plaisante légèrement sur son air de dignité. Il ne faisait pas assez de cas de sa raison ni de celle de ses amis pour craindre le danger d'un de ses souris. Ma femme, si tu voulais sourire. Madame de la Carlière affecta de ne pas entendre, et garda son air grave. Les femmes dirent que toutes les physionomies lui allaient si bien, qu'on pouvait lui en laisser le choix. Le repas est achevé. On rentre dans le salon. Le cercle est formé. Madame

de la Carlière.... Vous voulez dire madame Desroches?.... Non; il ne me plaît plus de l'appeler ainsi. Madame de la Carlière sonne; elle fait signe. On lui apporte son enfant. Elle le reçoit en tremblant. Elle découvre son sein, lui donne à téter, et le rend à la gouvernante, après l'avoir regardé tristement, baisé et mouillé d'une larme qui tomba sur le visage de l'enfant. Elle dit, en essuyant cette larme : Ce ne sera pas la dernière. Mais ces mots furent prononcés si bas, qu'on les entendit à peine. Ce spectacle attendrit tous les assistans, et établit dans le salon un silence profond. Ce fut alors que madame de la Carlière se leva ; et s'adressant à la compagnie, dit ce qui suit, ou l'équivalent : « Mes parens, mes amis, vous y étiez tous le » jour que j'engageai ma foi à monsieur Desroches, et qu'il » m'engagea la sienne. Les conditions auxquelles je reçus sa » main et lui donnai la mienne, vous vous les rappelez sans » doute. Monsieur Desroches, parlez. Ai-je été fidèle à mes » promesses?... » Jusqu'au scrupule.... « Et vous, monsieur, » vous m'avez trompée, vous m'avez trahie.. . » Moi, madame!.... « Vous, monsieur.... » Qui sont les malheureux, les indignes.... « Il n'y a de malheureux ici que moi, et d'in» dignes que vous.... » Madame, ma femme.... « Je ne la suis » plus.... » Madame... « Monsieur, n'ajoutez pas le men» songe et l'arrogance à la perfidie. Plus vous vous défendrez, » plus vous serez confus. Epargnez-vous vous-même.... » En achevant ces mots elle tira les lettres de sa poche, en présenta de côté quelques unes à Desroches, et distribua les autres aux assistans. On les prit, mais on ne les lisait pas. « Messieurs, » mesdames, disait madame de la Carlière, lisez, et jugez-nous. » Vous ne sortirez point d'ici sans avoir prononcé. » Puis s'adressant à Desroches : « Vous, monsieur, vous devez con» naître l'écriture. » On hésita encore; mais, sur les instances réitérées de madame de la Carlière, on lut. Cependant Desroches, tremblant, immobile, s'était appuyé la tête contre une glace, le dos tourné à la compagnie, qu'il n'osait regarder. Un de ses amis en eut pitié, le prit par la main, et l'entraîna hors du salon.... Dans les détails qu'on me fit de cette scène, on me disait qu'il avait été bien plat, et sa femme honnêtement ridicule.... L'absence de Desroches mit à l'aise. On convint de sa faute; on approuva le ressentiment de madame de la Carlière, pourvu qu'elle ne le poussât pas trop loin. On s'attroupa autour d'elle ; on la pressa, on la supplia, on la conjura. L'ami qui avait entraîné Desroches entrait et sortait, l'instruisant de ce qui se passait. Madame de la Carlière resta ferme dans une résolution dont elle ne s'était point encore expliquée. Elle ne répon-

dait que le même mot à tout ce qu'on lui représentait. Elle disait aux femmes : « Mesdames, je ne blâme point votre indul-» gence. » Aux hommes : « Messieurs, cela ne se peut ; la con-» fiance est perdue, et il n'y a point de ressource. » On ramena le mari. Il était plus mort que vif. Il tomba plutôt qu'il ne se jeta aux pieds de sa femme ; il y restait sans parler. Madame de la Carlière lui dit : « Monsieur, relevez-vous. » Il se releva, et elle ajouta : « Vous êtes un mauvais époux. Êtes-vous, » n'êtes-vous pas un galant homme, c'est ce que je vais savoir. » Je ne puis ni vous aimer ni vous estimer ; c'est vous déclarer » que nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble. Je vous » abandonne ma fortune. Je n'en réclame qu'une partie suffi-» sante pour ma subsistance étroite et celle de mon enfant. Ma » mère est prévenue. J'ai un logement préparé chez elle ; et vous » permettrez que je l'aille occuper sur-le-champ. La seule grâce » que je demande, et que je suis en droit d'obtenir, c'est de » m'épargner un éclat qui ne changerait pas mes desseins, et » dont le seul effet serait d'accélérer la cruelle sentence que vous » avez prononcée contre moi. Souffrez que j'emporte mon en-» fant, et que j'attende à côté de ma mère qu'elle me ferme les » yeux ou que je ferme les siens. Si vous avez de la peine, » soyez sûr que ma douleur et le grand âge de ma mère la fini-» ront bientôt. » Cependant les pleurs coulaient de tous les yeux ; les femmes lui tenaient les mains ; les hommes s'étaient prosternés. Mais ce fut lorsque madame de la Carlière s'avança vers la porte, tenant son enfant entre ses bras, qu'on entendit des sanglots et des cris. Le mari criait : Ma femme ! ma femme ! écoutez-moi ; vous ne savez pas. Les hommes criaient, les femmes criaient : Madame Desroches ! madame ! Le mari criait : Mes amis, la laisserez-vous aller ? Arrêtez-la, arrêtez-la donc ; qu'elle m'entende, que je lui parle. Comme on le pressait de se jeter au-devant d'elle : Non, disait-il, je ne saurais, je n'oserais : moi, porter une main sur elle : la toucher ! je n'en suis pas digne. Madame de la Carlière partit. J'étais chez sa mère lorsqu'elle y arriva, brisée des efforts qu'elle s'était faits. Trois de ses domestiques l'avaient descendue de sa voiture, et la portaient par la tête et par les pieds ; suivait la gouvernante, pâle comme la mort, avec l'enfant endormi sur son sein. On déposa cette malheureuse femme sur un lit de repos, où elle resta long-temps sans mouvement, sous les yeux de sa vieille et respectable mère, qui ouvrait la bouche sans crier, qui s'agitait autour d'elle, qui voulait secourir sa fille, et qui ne le pouvait. Enfin la connaissance lui revint ; et ses premiers mots, en levant les paupières, furent : « Je ne suis donc pas morte ! C'est une

» chose bien douce que d'être morte ! Ma mère, mettez-vous là, » à côté de moi, et mourons toutes deux. Mais, si nous mou- » rons, qui aura soin de ce pauvre petit ? » Alors elle prit les deux mains sèches et tremblantes de sa mère dans une des siennes ; elle posa l'autre sur son enfant ; elle se mit à répandre un torrent de larmes. Elle sanglotait : elle voulait se plaindre ; mais sa plainte et ses sanglots étaient interrompus d'un hoquet violent. Lorsqu'elle put articuler quelques paroles, elle dit : Serait-il possible qu'il souffrît autant que moi ! Cependant on s'occupait à consoler Desroches, et à lui persuader que le ressentiment d'une faute aussi légère que la sienne ne pourrait durer ; mais qu'il fallait accorder quelques instans à l'orgueil d'une femme fière, sensible et blessée, et que la solennité d'une cérémonie extraordinaire engageait presque d'honneur à une démarche violente. C'est un peu notre faute, disaient les hommes... Vraiment oui, disaient les femmes ; si nous eussions vu sa sublime momerie du même œil que le public et la comtesse, rien de ce qui nous désole à présent ne serait arrivé... C'est que les choses d'un certain appareil nous en imposent, et que nous nous laissons aller à une sotte admiration, lorsqu'il n'y aurait qu'à hausser les épaules et rire... Vous verrez, vous verrez le beau train que cette dernière scène va faire, et comme on nous y tympanisera tous.... Entre nous, cela prêtait..... De ce jour, madame de la Carlière reprit son nom de veuve, et ne souffrit jamais qu'on l'appelât madame Desroches. Sa porte, long-temps fermée à tout le monde, le fut pour toujours à son mari. Il écrivit, on brûla ses lettres sans les ouvrir. Madame de la Carlière déclara à ses parens et à ses amis, qu'elle cesserait de voir le premier qui intercéderait pour lui. Les prêtres s'en mêlèrent sans fruit. Pour les grands, elle rejeta leur médiation avec tant de hauteur et de fermeté, qu'elle en fut bientôt délivrée.... Ils dirent sans doute que c'était une impertinente, une prude renforcée...... Et les autres le répétèrent tous d'après eux. Cependant elle était absorbée dans la mélancolie ; sa santé s'était détruite avec une rapidité inconcevable. Tant de personnes étaient confidentes de cette séparation inattendue, et du motif singulier qui l'avait amenée, que ce fut bientôt l'entretien général. C'est ici que je vous prie de détourner vos yeux, s'il se peut, de madame de la Carlière, pour les fixer sur le public, sur cette foule imbécile qui nous juge, qui dispose de notre honneur, qui nous porte aux nues, ou qui nous traîne dans la fange, et qu'on respecte d'autant plus, qu'on a moins d'énergie et de vertu. Esclaves du public, vous pourrez être les fils adoptifs du tyran ; mais vous ne verrez jamais le quatrième jour des ides....

Il n'y avait qu'un avis sur la conduite de madame de la Carlière; c'était une folle à enfermer.. .. Le bel exemple à donner et à suivre!.... C'est à séparer les trois quarts des maris de leurs femmes... Les trois quarts, dites-vous?... Est-ce qu'il y en a deux sur cent qui soient fidèles, à la rigueur?... Madame de la Carlière est très-aimable, sans contredit; elle avait fait ses conditions, d'accord; c'est la beauté, la vertu, l'honnêteté même. Ajoutez que le chevalier lui doit tout. Mais aussi, vouloir, dans tout un royaume, être l'unique à qui son mari s'en tienne strictement, la prétention est par trop ridicule. Et puis l'on continuait: Si le Desroches en est si féru, que ne s'adresse-t-il aux lois, et que ne met-il cette femme à la raison? Jugez de ce qu'ils auraient dit, si Desroches ou son ami avait pu s'expliquer; mais tout les réduisait au silence. Ces derniers propos furent très-inutilement rebattus aux oreilles du chevalier. Il eût tout mis en œuvre pour recouvrer sa femme, excepté la violence. Cependant madame de la Carlière était une femme vénérée; et du centre de ces voix qui la blâmaient, il s'en élevait quelques unes qui hasardaient un mot de défense; mais un mot bien timide, bien faible, bien réservé, moins de conviction que l'honnêteté.... Dans les circonstances les plus équivoques, le parti de l'honnêteté se grossit sans cesse de transfuges.... C'est bien vu.. Le malheur qui dure réconcilie avec tous les hommes, et la perte des charmes d'une belle femme la réconcilie avec toutes les autres..... Encore mieux.... En effet, lorsque la belle madame de la Carlière ne présenta plus que son squelette, le propos de la commisération se mêla à celui du blâme. S'éteindre à la fleur de son âge, passer ainsi, et cela par la trahison d'un homme qu'elle avait bien averti, qui devait la connaître, et qui n'avait qu'un seul moyen d'acquitter tout ce qu'elle avait fait pour lui; car, entre nous, lorsque Desroches l'épousa, c'était un cadet de Bretagne, qui n'avait que la cape et l'épée...... La pauvre madame de la Carlière! cela est pourtant bien triste.... Mais aussi, pourquoi ne pas retourner avec lui?... Ah! pourquoi? C'est que chacun a son caractère, et qu'il serait peut-être à souhaiter que celui-là fût plus commun; nos seigneurs et maîtres y regarderaient à deux fois..... Tandis qu'on s'amusait ainsi pour et contre, en faisant du filet ou en brodant une veste, et que la balance penchait insensiblement en faveur de madame de la Carlière, Desroches était tombé dans un état déplorable d'esprit et de corps; mais on ne le voyait pas; il s'était retiré à la campagne, où il attendait, dans la douleur et dans l'ennui, un sentiment de pitié qu'il avait inutilement sollicité par toutes les voies de la soumission. De son côté, réduite au dernier degré

d'appauvrissement et de faiblesse, madame de la Carlière fut obligée de remettre à une mercenaire la nourriture de son enfant. L'accident qu'elle redoutait, d'un changement de lait, arriva; de jour en jour l'enfant dépérit, et mourut. Ce fut alors qu'on dit : Savez-vous? cette pauvre madame de la Carlière a perdu son enfant..... Elle doit en être inconsolable..... Qu'appelez-vous inconsolable? C'est un chagrin qui ne se conçoit pas. Je l'ai vue; cela fait pitié! on n'y tient pas... Et Desroches?... Ne me parlez pas des hommes; ce sont des tigres. Si cette femme lui était un peu chère, est-ce qu'il serait à sa campagne? est-ce qu'il n'aurait pas accouru? est-ce qu'il ne l'obséderait pas dans les rues, dans les églises, à sa porte? C'est qu'on se fait ouvrir une porte quand on le veut bien; c'est qu'on y reste, qu'on y couche, qu'on y meurt..... C'est que Desroches n'avait omis aucune de ces choses, et qu'on l'ignorait; car le point important n'est pas de savoir, mais de parler. On parlait donc..... L'enfant est mort... Qui sait si ce n'aurait pas été un monstre comme son père?... La mère se meurt..... Et le mari, que fait-il pendant ce temps-là?... Belle question! Le jour, il court la forêt à la suite de ses chiens, et il passe la nuit à crapuler avec des espèces de brutes comme lui..... Fort bien..... Autre événement. Desroches avait obtenu les honneurs de son état, lorsqu'il épousa. Madame de la Carlière avait exigé qu'il quittât le service, et qu'il cédât son régiment à son frère cadet.... Est-ce que Desroches avait un cadet?..... Non, mais bien madame de la Carlière... Eh bien?... Eh bien, le jeune homme est tué à la première bataille; et voilà qu'on s'écrie de tous côtés : Le malheur est entré dans cette maison avec ce Desroches! A les entendre, on eût cru que le coup, dont le jeune officier avait été tué, était parti de la main de Desroches. C'était un déchaînement, un déraisonnement aussi général qu'inconcevable. A mesure que les peines de madame de la Carlière se succédaient, le caractère de Desroches se noircissait, sa trahison s'exagérait; et, sans en être ni plus ni moins coupable, il en devenait de jour en jour plus odieux. Vous croyez que c'est tout? Non, non. La mère de madame de la Carlière avait ses soixante-seize ans passés. Je conçois que la mort de son petit-fils et le spectacle assidu de la douleur de sa fille suffisaient pour abréger ses jours; mais elle était décrépite, mais elle était infirme. N'importe : on oublia sa vieillesse et ses infirmités; et Desroches fut encore responsable de sa mort. Pour le coup, on trancha le mot; et ce fut un misérable, dont madame de la Carlière ne pouvait se rapprocher, sans fouler aux pieds toute pudeur; le meurtrier de sa mère, de son frère, de son fils!... Mais, d'après cette

belle logique, si madame de la Carlière fût morte, surtout après une maladie longue et douloureuse, qui eût permis à l'injustice et à la haine publiques de faire tous leurs progrès; ils auraient dû le regarder comme l'exécrable assassin de toute une famille... C'est ce qui arriva, et ce qu'ils firent..... Bon!..... Si vous ne m'en croyez pas, adressez-vous à quelques uns de ceux qui sont ici; et vous verrez comment ils s'en expliqueront. S'il est resté seul dans le salon, c'est qu'au moment où il s'est présenté, chacun lui a tourné le dos.... Pourquoi donc? On sait qu'un homme est un coquin; mais cela n'empêche pas qu'on ne l'accueille... L'affaire est un peu récente; et tous ces gens-là sont les parens ou les amis de la défunte.... Madame de la Carlière mourut, la seconde fête de la Pentecôte dernière; et savez-vous où? A Saint-Eustache, à la messe de la paroisse, au milieu d'un peuple nombreux..... Mais quelle folie! On meurt dans son lit. Qui est-ce qui s'est jamais avisé de mourir à l'église? Cette femme avait projeté d'être bizarre jusqu'au bout.... Oui, bizarre; c'est le mot. Elle se trouvait un peu mieux. Elle s'était confessée la veille. Elle se croyait assez de force pour aller recevoir le sacrement à l'église, au lieu de l'appeler chez elle. On la porte dans une chaise. Elle entend l'office, sans se plaindre et sans paraître souffrir. Le moment de la communion arrive. Ses femmes lui donnent le bras, et la conduisent à la sainte Table. Le prêtre la communie, elle s'incline comme pour se recueillir, et elle expire... Elle expire!... Oui, elle expire bizarrement, comme vous l'avez dit... Et Dieu sait le tumulte... Laissons cela; on le conçoit de reste; et venons à la suite.... C'est que cette femme en devint cent fois plus intéressante, et son mari cent fois plus abominable.... Cela va sans dire.... Et ce n'est pas tout?.... Non. Le hasard voulut que Desroches se trouvât sur le passage de madame de la Carlière, lorsqu'on la transférait morte de l'église dans sa maison.... Tout semble conspirer contre ce pauvre diable.... Il approche, il reconnaît sa femme; il pousse des cris. On demande qui est cet homme. Du milieu de la foule il s'élève une voix indiscrète (c'était celle d'un prêtre de la paroisse), qui dit: C'est l'assassin de cette femme. Desroches ajoute, en se tordant les bras, en s'arrachant les cheveux: Oui, oui, je le suis. A l'instant, on s'attroupe autour de lui; on le charge d'imprécations: on ramasse des pierres; et c'était un homme assommé sur la place, si quelques honnêtes gens ne l'avaient sauvé de la fureur de la populace irritée.... Et quelle avait été sa conduite pendant la maladie de sa femme?... Aussi bonne qu'elle pouvait l'être. Trompé, comme nous tous, par madame de la Carlière, qui dérobait aux autres, et qui peut-être se dis-

simulait à elle-même sa fin prochaine.... J'entends; il n'en fut pas moins un barbare, un inhumain.... Une bête féroce, qui avait enfoncé peu à peu un poignard dans le sein d'une femme divine, son épouse et sa bienfaitrice, et qu'il avait laissé périr sans se montrer, sans donner le moindre signe d'intérêt et de sensibilité... Et cela pour n'avoir pas su ce qu'on lui cachait... Et ce qui était ignoré de ceux mêmes qui vivaient autour d'elle... Et qui étaient à portée de la voir tous les jours.... Précisément; et voilà ce que c'est que le jugement public de nos actions particulières; voilà comme une faute légère... Oh! très-légère... s'aggrave à leurs yeux par une suite d'événemens qu'il était de toute impossibilité de prévoir et d'empêcher.... Même par des circonstances tout-à-fait étrangères à la première origine; telles que la mort du frère de madame de la Carlière, par la cession du régiment de Desroches... C'est qu'ils sont, en bien comme en mal, alternativement panégyristes ridicules ou censeurs absurdes. L'événement est toujours la mesure de leur éloge et de leur blâme. Mon ami, écoutez-les, s'ils ne vous ennuient pas; mais ne les croyez point, et ne les répétez jamais, sous peine d'appuyer une impertinence de la vôtre. A quoi pensez-vous donc? vous rêvez.... Je change la thèse, en supposant un procédé plus ordinaire à madame de la Carlière. Elle trouve les lettres; elle boude. Au bout de quelques jours, l'humeur amène une explication, et l'oreiller un raccommodement, comme c'est l'usage. Malgré les excuses, les protestations et les sermens renouvelés, le caractère léger de Desroches le rentraîne dans une seconde erreur. Autre bouderie, autre explication, autre raccommodement, autres sermens, autres parjures, et ainsi de suite pendant une trentaine d'années, comme c'est l'usage. Cependant Desroches est un galant homme, qui s'occupe à réparer, par des égards multipliés, par une complaisance sans bornes, une assez petite injure.... Comme il n'est pas toujours d'usage.... Point de séparation, point d'éclat; ils vivent ensemble comme nous vivons tous; et la belle-mère, et la mère, et le frère, et l'enfant, seraient morts, qu'on n'en aurait pas sonné le mot..... Ou qu'on n'en aurait parlé que pour plaindre un infortuné poursuivi par le sort et accablé de malheurs... Il est vrai.... D'où je conclus que vous n'êtes pas loin d'accorder à cette vilaine bête, à cent mille mauvaises têtes, et à autant de mauvaises langues, tout le mépris qu'elle mérite. Mais tôt ou tard le sens commun lui revient, et le discours de l'avenir rectifie le bavardage du présent... Ainsi vous croyez qu'il y aura un moment où la chose sera vue telle qu'elle est, madame de la Carlière accusée, et Desroches absous?... Je ne pense pas même

que ce moment soit éloigné; premièrement, parce que les absens ont tort, et qu'il n'y a pas d'absent plus absent qu'un mort; secondement, c'est qu'on parle, on dispute; les aventures les plus usées reparaissent en conversation, et sont pesées avec moins de partialité : c'est qu'on verra peut-être encore dix ans ce pauvre Desroches, comme vous l'avez vu, traînant de maison en maison sa malheureuse existence; qu'on se rapprochera de lui; qu'on l'interrogera; qu'on l'écoutera; qu'il n'aura plus aucune raison de se taire; qu'on saura le fond de son histoire; qu'on réduira sa première sottise à rien.... A ce qu'elle vaut... et que nous sommes assez jeunes tous deux pour entendre traiter la belle, la grande, la vertueuse, la digne madame de la Carlière, d'inflexible et hautaine bégueule; car ils se poussent tous les uns les autres; et comme ils n'ont point de règles dans leurs jugemens, ils n'ont pas plus de mesure dans leur expression.... Mais si vous aviez une fille à marier, la donneriez-vous à Desroches?... Sans délibérer, parce que le hasard l'avait engagé dans un de ces pas glissans dont ni vous, ni moi, ni personne ne peut se promettre de se tirer; parce que l'amitié, l'honnêteté, la bienfaisance, toutes les circonstances possibles, avaient préparé sa faute et son excuse; parce que la conduite qu'il a tenue, depuis sa séparation volontaire d'avec sa femme, a été irrépréhensible; et que, sans approuver les maris infidèles, je ne prise pas autrement les femmes qui mettent tant d'importance à cette rare qualité. Et puis j'ai mes idées, peut-être justes, à coup sûr bizarres, sur certaines actions, que je regarde moins comme des vices de l'homme que comme des conséquences de nos législations absurdes, sources de mœurs aussi absurdes qu'elles, et d'une dépravation que j'appellerais volontiers artificielle. Cela n'est pas trop clair, mais cela s'éclaircira peut-être une autre fois; et regagnons notre gîte. J'entends d'ici les cris enroués de deux ou trois de nos vieilles brelandières qui vous appellent; sans compter que voilà le jour qui tombe, et la nuit qui s'avance avec ce nombreux cortège d'étoiles que je vous avais promis.... Il est vrai.

---

# LE GULISTAN,

OU

# LE ROSIER DU POËTE SADI.

---

Sadi écrivait au milieu du douzième siècle. Il avait cultivé le bon esprit que nature lui avait donné; il fréquenta l'école de Bagdad; il voyagea en Syrie, il tomba entre les mains des chrétiens qui le mirent aux fers, et l'envoyèrent aux travaux publics. La douceur de son caractère et la beauté de son génie lui acquirent un protecteur qui le racheta et qui lui donna sa fille. Il a composé un poëme intitulé le *Gulistan* ou *le Rosier*. En voici l'exorde traduit à ma manière.

Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avais passés. Je vis combien j'avais perdu de momens, et j'en fus affligé, et je versai des larmes, et à mesure que mes larmes coulaient, il me sembla que la dureté de mon cœur s'amollissait, et j'écrivis ces vers, qui convenaient à ma condition.

« A chaque instant une partie de moi-même s'envole. Hélas! qu'il m'en est peu resté! Malheureux, tu as cinquante ans, et tu dors encore! Eveille-toi; la nature t'a imposé une tâche; t'en iras-tu sans l'avoir faite? Le bruit du tambour et de la trompette s'est fait entendre, et le soldat négligent n'a pas préparé son bagage. L'aurore est levée, et les yeux du voyageur paresseux ne sont pas encore ouverts. Veux-tu ressembler à ces insensés? Celui qui était venu a commencé un édifice, et il a passé; un autre le continuait, lorsqu'il a passé; un troisième s'occupait aussi du monument de vanité, lorsqu'il a passé comme les premiers. L'opiniâtreté de ces hommes, dans une chose de néant, ne doit-elle pas te faire rougir! tu ne prendrais pas un homme trompeur pour ton ami, et tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde? Le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement le méchant et le bon; mais la récompense attend celui-ci. L'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir. Repens-toi donc; amende-toi; hâte-toi de déposer dans ton sépulcre la provision de ton voyage. Le moment presse; la vie est comme la neige. A la fin du mois d'août, qu'en est-il resté sur la terre? Il est tard, mais tu peux encore si tu veux, si tu ne permets pas aux charmes de la volupté de te lier. Allons Sadi, secoue-toi. »

Le poëte ajoute : « J'ai pesé mûrement ces choses; j'ai vu que c'était la vérité, et je me suis retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes; j'ai effacé de mon esprit

tous les discours frivoles que j'avais entendus. Je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir d'inutile, et j'avais formé cette résolution en moi-même et je m'y conformais, lorsqu'un ancien camarade, avec qui j'avais été à la Mecque sur un même chameau, fut conduit dans mon hermitage. C'était un homme d'un caractère serein et d'un esprit plein d'agrément. Il chercha à m'engager de conversation. Inutilement, je ne proférai pas une parole. Dans les momens qui suivirent, si j'ouvris la bouche, ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré, le peu qui me restait de jours à vivre, adorant Dieu dans le silence, et ordonnant toutes mes actions à la dernière; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur et de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien, lorsqu'on l'avait rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin; c'était au printemps; les roses étaient écloses; l'air était embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant, nous allâmes nous promener et converser dans un autre jardin. Il était aussi planté de roses et embaumé de leur parfum; nous y passâmes la nuit. Au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, et il en remplissait son sein. Je le regardais, et son amusement m'inspirait des pensées sérieuses. Je me disais : Voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie, et je méditais un ouvrage que j'appellerais le *Rosier*, et je confiai cette idée à mon ami, et il l'approuva, et je commençai mon ouvrage, qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami. »

*Extrait du second chapitre.* Pendant que j'étais religieux, j'avais fait une profonde étude de la morale et de moi-même. Mes réflexions s'étaient assemblées dans mon cerveau, comme les eaux des torrens dans un lac qui va déborder; j'avais médité sur les imperfections des hommes du monde et sur les perfections des hommes de mon état; je m'enorgueillissais dans mes pensées, et je me sentais un besoin d'épancher au dehors l'estime de moi-même et le mépris des autres. J'aurais voulu répandre ces sentimens dans le monde entier, et je me rendis à Balbeck, qui me parut un théâtre digne de moi; bientôt j'osai entrer dans le temple le plus fréquenté pour y prêcher le peuple.

Je traversai le temple avec ce maintien modeste et ce front baissé que nous prescrit la règle; mais je jetais de temps en temps des regards dédaigneux sur les flots des fidèles qui s'ouvraient à mon passage. Je jouissais du respect que mon habit me semblait leur imposer, et j'étais bien sûr de leur en inspirer dans peu pour ma personne. Je montai enfin dans la tribune. Je

levais au ciel des yeux pleins de confiance, et je me semblais lui demander moins des lumières que son attention sur les services que j'allais lui rendre. Je rabaissais mes regards sur le peuple, et je voyais une foule hébêtée dont les yeux étaient fixés sur moi. Elle était sans mouvement, et semblait attendre l'âme que j'allais lui donner. Je voyais dispersés dans la foule plusieurs religieux. Ils m'écouteront, disais-je, avec jalousie ; ils feront entre eux des critiques de mon discours ; mais ils en feront des éloges au peuple : ils en diront du bien sans en penser ; peut-être même, en les flattant, en les intéressant à mes succès les ferai-je convenir que je ne suis pas sans éloquence. Je veux, quand je parlerai de leurs mœurs et de leur génie, me livrer à l'enthousiasme ; je veux mettre alors à leurs pieds les héros, les savans, et la masse entière du genre humain.

En ramenant mes regards auprès de la tribune, je vis un groupe de sages. Les uns étaient de la cour, les autres de l'académie. Je sentis à cette vue la rougeur me monter au front ; mon âme était vivement émue par différens sentimens ; il y entrait de la honte et de la crainte, de la colère et de l'humiliation. Ah ! disais-je en moi-même, ces gens-là vont rire. Je craignais le jugement qu'ils allaient porter de moi ; j'étais indigné contre des hommes auxquels je ne pourrais en imposer, et, malgré mes efforts, je me sentais accablé du mépris que ces sages avaient pour les gens de mon état, et de celui qu'ils auraient vraisemblablement pour ma rhétorique.

Je n'avais jusque-là prêché que fort peu, et pour m'essayer, dans de petites bourgades. Là, je pouvais, sans crainte de faire rire, parler avec respect du voyage de la jument de Borak au ciel de la lune ; je pouvais, sans offenser personne, faire descendre de quel ciel il me plaisait chacun des versets du Coran ; je pouvais, sans crainte que personne le trouvât mauvais, allonger et élargir à mon gré le pont qui mène en enfer ; je pouvais entasser des miracles et des figures, de l'enthousiasme et du merveilleux, délirer, crier, et me tenir bien sûr de la crédulité et de l'admiration publiques ; mais à Balbek ce n'était pas la même chose. J'avais affaire à des gens qui voulaient de l'ordre, de la raison, de l'élégance, et encore tout cela devait peu les toucher ; le fond des choses devait faire tort à la manière dont elles seraient rendues. Dans les bourgades, je pleurais, et l'on pleurait ; je criais, et mes cris répandaient l'épouvante ; là, mon enthousiasme entraînait, et à Balbek il devait être ridicule. Cette pensée me faisait frémir ; cependant je me rassurais un peu en me disant que ces sages, dont je craignais si fort la censure, n'étaient peut-être que cinq ou six hommes d'esprit, et que la

foule du peuple, qui n'était que peuple, était innombrable. Je voyais les têtes des sots, elles étaient en grand nombre; et à peine pouvais-je distinguer quelques têtes d'hommes d'esprit : celles-ci me paraissaient comme les fleurs de pavots paraissent parmi les epis d'un champ de froment prèt à être moissonné. Enfin je commençai mon discours, mais non sans inquiétude.

J'avais choisi pour sujet les vengeances de Dieu. Je les peignais redoutables, et je les peignais inévitables. Je me souvenais d'avoir entendu dire à mes maîtres : « Mon fils, faites craindre » Dieu; le prêtre n'est pas honoré, lorsque Dieu n'est pas ter» rible. » Je fis des tableaux effrayans des supplices de l'enfer, et, en faisant faire quelques petites fautes aux justes, j'y précipitais des justes le plus que je pouvais; je n'en sauvais pas un de ceux qui avaient compté sur leurs œuvres plus que sur nos prières. Je voyais les sages jeter des regards de pitié, tantôt sur le peuple, tantôt sur moi; le peuple m'écoutait sans émotion. J'étais content des religieux; ils jouaient assez bien la sainte frayeur et l'admiration, mais ils n'inspiraient ni l'une ni l'autre. J'attaquais ensuite les vices qui doivent mériter les supplices de l'enfer. Je m'attachai à cette sorte d'amour-propre qui élève l'âme et qui mène à l'indépendance; je me souvenais que mes maîtres m'avaient dit : « Mon fils, inspirez l'humilité à vos frères, et ils » vous glorifieront. » J'attaquai aussi l'attachement aux biens de la terre. « Vos maisons, disais-je au peuple, ne sont que des » hôtelleries; à peine pourrez-vous y séjourner : c'est le tom» beau qui est votre demeure éternelle. Donnez vos biens; mais » donnez-les à ceux qui en ont besoin, et qui sauront en faire un » saint usage. » Je parlais ensuite de la pauvreté et des vertus de ceux qui ont embrassé la vie religieuse. Les sages souriaient, et le peuple bâillait. Je m'aperçus trop du peu d'empire que j'avais sur mes auditeurs; je sentis contre eux une violente indignation, et, ne pouvant les émouvoir, j'aurais voulu les extirper. J'éclatai contre ces hommes orgueilleux qui osent prendre confiance aux lumières de leur raison; j'attaquai la raison même; j'en voulais surtout à cette raison éclairée qu'on appelle sagesse. Je peignis les sages comme ennemis de l'état, et des citoyens, et du prince, et des femmes du prince, et des enfans du prince; ces saintes invectives, soutenues d'un ton de voix pathétique et d'un geste véhément, ne firent aucun effet, et je descendis de la tribune après quelques pieuses imprécations.

Je fus reconduit chez moi par les religieux. Ils m'embrassèrent, les yeux baignés de larmes, et l'un d'eux me dit : « Les sages » ont éclairé Balbek; nous avons fait de vains efforts pour ar» rêter les progrès de la sagesse; elle marche à grands pas; elle

» se mêle parmi le peuple ; elle ose se placer près du trône. » Nous nous trouvons aujourd'hui une race d'hommes étrangère » au reste des hommes ; nous leur sommes opposés d'intérêts, » de sentimens et d'opinions ; les ténèbres sont dissipées, et la » proie échappe aux oiseaux de la nuit. Nous sommes dans la so- » ciété comme ces herbages visqueux que le mouvement des » mers arrache de leur sein et rejette sur le rivage. Ceux d'entre » nous qui sont détrompés, et ceux qui ont conservé leur erreur, » sont également à plaindre, et nous ne pourrons plus jouir de » l'erreur, ni dans nous ni dans les autres. Nous voyons s'éloigner » de nous, pour jamais, ce respect du peuple auquel nous avons » sacrifié les sentimens aimables de l'amour et de l'amitié, et les » charmes de l'humanité. Le voile du mépris nous couvre, et nous » voyons briller dans tout son éclat le mérite qui nous méprise. » La jalousie et les regrets nous dévorent, le plaisir n'habite point » en nous, et nous ne sentons notre âme que par les passions » qui la tourmentent. »

Je fus consterné de ce discours. J'y pensai long-temps et avec fruit ; je quittai mon habit de religieux, et je me rendis chez un sage. « Je viens me dérober, lui dis-je, à des hommes séparés » de leurs semblables, qui en sont haïs, et qui les haïssent ; je » viens m'instruire avec vous. = O Sadi ! me répondit le sage, » ton cœur est sensible et bienfaisant ; tu sais tout. Vis avec » nous. »

---

## ANECDOTE D'UN SÉNATEUR DE VENISE.

*Fragment d'une lettre à Mlle. VOLAND. 1760.*

QUELQU'UN nous raconta, ce fut, je crois, le docteur Gatti, le trait suivant : Il faut que vous sachiez que les sénateurs de Venise sont les esclaves les plus malheureux de leur grandeur ; ils ne peuvent s'entretenir avec aucun étranger, sous peine de perdre la vie, à moins qu'ils n'aillent s'accuser eux-mêmes, et dire qu'ils ont, par hasard, trouvé un Français, un Anglais, un Allemand, à qui ils ont dit un mot. Entrer dans la maison d'un ambassadeur de quelque cour que ce soit est un crime capital. Un sénateur aimait une femme de son rang dont il était aimé. Tous les soirs, sur le minuit, il sortait enveloppé dans son manteau, seul, sans domestique, et allait passer une ou deux heures avec elle. Il fallait, pour arriver chez son amie, faire un grand circuit ou traverser l'hôtel de l'ambassadeur de France : l'amour ne voit point de danger, et l'amour heureux compte les momens perdus. Notre sénateur amoureux ne balança pas à prendre le

plus court chemin ; il traversa plusieurs fois l'hôtel de l'ambassadeur français ; enfin il fut aperçu, dénoncé et pris. On l'interroge : d'un mot il pouvait perdre l'honneur et exposer la vie de celle qu'il aimait, et conserver la sienne ; il se tut, et fut décapité. Cela est bien ; mais était-il permis aussi à la femme qu'il aimait de garder le silence ?

---

## ANECDOTE DE PÉTERSBOURG.

Il y avait ici une maîtresse de danse, appelée la Nodin, bonne chrétienne, bonne catholique, mais peu scrupuleuse et se passant volontiers de messe. De bonnes gens bien intentionnés lui remontrèrent que cette longue abstinence scandalisait, et que, pour ses domestiques, ses voisins, les gens du pays, elle ferait bien d'aller quelquefois à l'église. Elle se laissa persuader contre son habitude de plusieurs années. Elle va une fois à la messe, et à son retour elle trouve son congé du spectacle. Cela ne lui donna pas du goût pour la messe : elle revint à son premier régime, et les bonnes gens bien intentionnés à leurs remontrances. Au bout de huit à dix mois, elle va une seconde fois à la messe, et à son retour elle trouve ses portes enfoncées, ses armoires brisées et ses nippes volées. Cet événement lui donna de l'humeur contre la messe, et il se passa plus d'un an et demi sans qu'on pût la résoudre à entendre une troisième messe. Cependant, une veille du jour de Noël, les bonnes gens bien intentionnés insistèrent si opiniâtrément, qu'elle les accompagna à la messe de minuit ; et à son retour, elle ne trouva plus que la place de sa maison réduite en cendres. A l'instant elle se jette à genoux au milieu de la rue, et, levant les mains au ciel et s'adressant à Dieu, elle dit : « Mon Dieu, je te demande pardon de ces trois messes ; » tu sais que je ne voulais pas y aller, pardonne-moi. Je jure » devant toi de n'en entendre de ma vie ; et s'il m'arrive de » fausser mon serment, je consens à être damnée à toute éter» nité. »

Ne prenez pas ceci pour un conte, c'est un fait que cent personnes, dignes de foi, m'ont attesté et pourraient encore vous attester. Ce qu'il y a d'aussi certain, c'est qu'elle a tenu parole, et que les bonnes gens bien intentionnés l'ont laissée en repos jusqu'à ce jour.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

### ROMANS.

## CONTES, etc.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


University of
Connecticut
Libraries


39153027421827

